Digitized by the Internet Archive
in 2024 with funding from
Getty Research Institute

https://archive.org/details/revuedesdeuxmon1925unse_4

REVUE

DES

DEUX MONDES

XCVe ANNÉE. — SEPTIÈME PÉRIODE

TOME XXX. — 1er NOVEMBRE 1925.

REVUE

DES

DEUX MONDES

XCVe ANNÉE. — SEPTIÈME PÉRIODE

SCOLAST
SOC. DE

TOME TRENTIÈME

PARIS
BUREAU DE LA REVUE DES DEUX MONDES
RUE DE L'UNIVERSITÉ, 15

1925

THE GETTY CENTER

HIVER

DEUXIÈME PARTIE (1)

Une semaine s'était écoulée depuis le retour d'Émilie. Ni la nuit conjugale, — reprise aussi tranquillement qu'une paire de bœufs reprend le joug après l'hiver, — ni les jours attristés par trop de bonne volonté que chacun mettait gauchement à se contraindre selon le goût de l'autre, n'avaient apporté le rayon de chaleur et la chose inconnue qu'espérait vaguement la pauvre Émilie, depuis le jour où elle avait reçu la lettre de Jacob. Elle vérifiait qu'il n'y avait rien de plus dans cette sorte de vie que ce qu'elle y avait su voir pendant sa première expérience : la mélancolie du vieillissement, le rêve, une très obscure inquiétude charnelle avaient prêté à cette réalité de jadis des couleurs trompeuses qui, déjà, se fanaient. C'était la perte d'une naïveté, comme au début du mariage, un renouveau de déception.

Quant à Vogler, il s'adaptait placidement, trop discipliné dans son âme, pour que l'amour sauvage et défendu vînt troubler sa vie de devoir. Il avait introduit auprès d'Émilie la petite Salomé, la voyait aller et venir dans la maison comme il l'avait souhaité au temps de sa solitude. L'oiseau craintif était charmé ; la belle jeune fille encore timide, rencoignée, se laissait pourtant voir. Loin du feu, dans la partie sombre de la chambre, vraiment pareille à une grive qu'on a ramassée dans

Copyright by Camille Mayran, 1925.

(1) Voyez la *Revue* du 15 octobre.

la vigne, elle se tenait penchée sur son ouvrage, attendant les ordres d'Émilie. Vogler ne lui témoignait pas d'attention particulière. Souvent il baissait les yeux quand elle passait. Il s'asseyait, lui tournant le dos, en face de sa femme, de l'autre côté du poêle. Émilie avait perçu plus d'une fois alors le regard de l'enfant qui se levait, naïf, effarouché, frôlait ce grand dos massif, remontait vers la nuque tannée... Elle n'y songeait pas, tout occupée qu'elle était d'elle-même et de ses pensées, à mille lieues d'imaginer une conjonction possible de son destin avec celui de l'enfant qu'on lui donnait pour servante. Comment aurait-elle lu dans ce regard, pourtant singulier, la hantise de la vision bouleversante refusée dans le miroir la nuit de Noël ?

Jacob, un matin, la mit en éveil. Elle était couchée encore, en bonnet blanc, toussotante au fond du grand lit; lui, à la fenêtre et prêt à descendre, interrogeait l'aube nuageuse. Soudain, elle eut conscience qu'il demeurait immobile, comme saisi par quelque chose qu'il observait dans la cour. Puis elle le vit rougir jusqu'aux cheveux, jusque dans son cou ; — en même temps, elle entendait en bas cogner la porte de l'étable et un pas précipité courir vers le logement du porche. Ce ne pouvait être que le pas de Salomé. « Qu'y a-t-il? » demanda-t-elle ; mais Jacob quitta la chambre sans lui répondre. Intriguée, elle se leva et gagna la fenêtre à son tour; elle vit son mari se diriger vers l'étable. Au risque de prendre froid, elle entr'ouvrit la croisée : des éclats de voix lui parvinrent, mais, ne pouvant distinguer les paroles, elle referma aussitôt. Quelques instants plus tard, très rouge encore, Jacob reparut dans la cour, mais, au lieu de remonter auprès d'elle, il s'engagea sous la voûte et partit vers les champs. Puis la porte de l'étable s'ouvrit de nouveau et il en sortit un valet du nom de Nicolas Schwindenhammer, un garçon de vingt ans, à jambes courtes, à grosse tête de sanglier enfoncée dans les épaules, le teint furieux. Il semblait très agité ; il grommelait. Il vida deux seaux dans un bassin de cuivre qu'Émilie savait réservé au lait de chèvre ; — il apparaissait que Salomé s'était enfuie de l'étable sans avoir achevé son ouvrage. Émilie, les sourcils froncés, tirait ses conclusions.

Une heure après, tout emmitouflée de lainages, dans la salle, elle tisonnait les charbons somnolents du poêle pour se

faire chauffer une tisane, quand elle entendit rudement frapper à la porte. C'était le valet qui venait lui confier sa cause : Herr Vogler l'avait tout à l'heure traité comme un chien ; il était honnête ; il voulait épouser Salomé Spiegel. Il était venu ce matin l'attendre dans l'étable pour lui parler : elle avait pris peur, ce n'était pas sa faute. Il espérait que Mme Vogler voudrait bien le croire et parlerait pour lui à la jeune fille.

Émilie tourna en bienveillance pour cet hirsute et humble garçon le ressentiment qu'elle éprouvait à l'égard de son mari. Qu'est-ce que c'était que cette manière de s'enfuir, comme si le feu prenait à la maison et sans même lui répondre ? Ne pouvait-il lui dire ce qu'il avait vu ? N'était-ce pas le cas de lui demander conseil ? Elle promit au valet sa protection.

Agréablement remplie d'un sentiment d'importance et de sagesse, elle attendit Salomé. Celle-ci n'arrivant pas, son zèle prit un instant la couleur de la tendresse : elle se représenta l'enfant bouleversée, mit un châle de plus sur sa tête, se risqua dans la cour en se couvrant la bouche et monta l'escalier du porche.

Catherine lui ouvrit la porte, la fit entrer dans la chambre. Salomé se leva ; elle était oisive ; elle avait les lèvres pâles, et bien que la pièce fût chaude, l'air transi. La grand mère, obséquieuse, faisait asseoir Émilie, lui mettait un tabouret sous les pieds, se confondait de l'honneur de sa visite, excusait Sälmele de n'être pas encore descendue pour son service.

Émilie retrouvait la sensation, bonne entre toutes, de ses visites paroissiales : être accueillie avec déférence, apporter de pieuses paroles, entrer pour l'améliorer dans la vie d'autrui, laisser derrière soi les semences du bien, avec un souvenir plein d'onction. En pareille circonstance, ce qu'il pouvait y avoir de doux dans son visage se révélait ; les yeux apparaissaient beaux et purs dans leurs osseuses arcades ; nettoyée de sa maussaderie, la physionomie rajeunissait.

— Sälmele, commença-t-elle, c'est devant ta bonne grand mère que je veux te parler. N'es-tu pas bientôt d'âge à te marier ?

Les pupilles de la jeune fille s'étaient dilatées au point que ses yeux semblèrent noirs. Elle secoua la tête, puis tourna son regard vers sa grand mère comme pour lui demander de répondre

— On vous aura peut-être dit, madame Vogler... commença la grand mère.

Mais Émilie l'interrompit avec autorité :

— Nicolas Schwindenhammer est venu me trouver lui-même. Il ne faut pas lui en vouloir ; ses intentions sont droites ; il voudrait épouser Salomé.

Elle comptait sur un mouvement de satisfaction ; il n'y eut qu'un petit silence.

— Qu'en dis-tu, mon enfant ? fit la grand mère. La jeune fille secoua de nouveau la tête ; elle était restée debout, le cou tendu en avant, la bouche entr'ouverte. Sa pâleur faisait paraître son visage trop large, son front trop grand ; le miel même des cheveux ne brillait plus.

— Voyons, reprit Émilie, sois raisonnable, chère enfant. Pourquoi peiner un homme honnête? il est travailleur, Herr Vogler l'estime bien, c'est un bon parti pour toi. Songe que ta grand mère voudrait te voir établie. Que deviendrais-tu si tu restais seule ?

Salomé semblait incapable de prononcer un seul mot; ses yeux allaient d'un visage à l'autre. Une troisième fois, elle secoua la tête.

— Mais que lui dirai-je ? reprit Émilie. Ne veux-tu pas l'entendre ? Ne peut-il s'expliquer avec ta grand mère? Vous savez bien toutes les deux que la petite n'est pas dans le cas d'être demandée tous les jours. De ce temps-ci, on veut qu'une fille ait une dot. Tu n'as rien, tu ne sais rien que garder les chèvres et quand un brave garçon se propose pour se charger de toi, voilà la figure que tu fais ?

L'irritation montait dans sa voix. Soudain, elle se reprit, baissa un peu la tête, puis la releva en disant sur un autre ton :

— Penses-tu plaire au Tout-Puissant ?

Cette parole réveilla chez la vieille les ressources de l'ingéniosité dévotieuse.

Elle répondit qu'elle n'avait pas élevé l'enfant — à Dieu ne plaise ! — dans des idées au-dessus de sa condition ; mais qu'il faudrait n'avoir ni patience ni confiance en Dieu pour entrer à contre-cœur dans le premier mariage qui se présente. Pour sa part, elle croirait pécher si elle y poussait sa petite-fille. Pourquoi lui aurait-on appris que le Seigneur n'abandonne pas ses pauvres ?

Sur ce thème, les deux femmes conversèrent quelque temps, Émilie radoucie par le ton religieux qu'avait su prendre la vieille Catherine, celle-ci impassible, couvant onctueusement sa colère. Salomé suivait leurs propos et semblait se détendre. Émilie se tourna vers elle :

— Parle, chère enfant. Nicolas Schwindenhammer ne te plaît-il pas?

La jeune fille tressaillit et parut reculer. Elle balbutia : « Il est laid, il est sauvage; je ne voudrais pas l'épouser, » et de nouveau ses traits se tendirent dans une espèce de blancheur froide où ses yeux noircissaient.

Émilie se leva.

— Il faudra que tu le voies et qu'il te parle lui-même. Ce n'est pas bien, mon enfant, de refuser un homme parce qu'il est laid. Le principal, c'est la bonté. J'espère que tu le connaîtras mieux bientôt et que tu changeras.

Elle les quitta sans se résigner à sa défaite.

Vogler ne rentra qu'à midi pour dîner. Comme il ne fit pas allusion à la scène qui l'avait ému le matin, Émilie ne l'informa pas non plus de ce qui s'était passé depuis son départ. Mais, à partir de ce moment, elle l'observa.

Le premier jour, il parut fuir, passa encore tout l'après-midi dehors, ne revint que longtemps après la tombée de la nuit, boueux, les vêtements, la barbe humides, l'air fatigué. Émilie lui demanda d'où il venait. Il nomma un village distant de trois lieues où il prétexta une affaire. Émilie fit réflexion qu'il aurait pu prendre la carriole pour faire la course. Les chemins étaient sales, mais praticables. Il avait dû marcher cinq heures.

Quand Salomé vint ôter la vaisselle du souper, il ne la regarda seulement pas, fumant sa pipe, les yeux fermés ou bien fixés droit devant lui, le visage embrouillé de fumée. La nuit, Émilie sentit qu'il dormait avec agitation, une fois ou deux des injures, des mots de colère se perdirent dans sa gorge, étouffés par le puissant retournement de son grand corps. On aurait dit qu'il cherchait à repousser, à déchirer quelque chose. Il se leva silencieusement avant le jour, descendit dans la salle. Émilie qui avait feint le sommeil se leva aussi, s'enroula dans des châles ; avec précaution elle entr'ouvrit la fenêtre qui donnait sur la cour, poussa tout doucement le volet. L'aube entra comme une eau grise. Le ciel était violacé ; avec quelques étoiles

encore. Un pas bientôt se détacha dans le silence. Salomé traversait la cour pour aller à l'étable. Émilie entendit alors la voix qui appelait tout bas : « Salomé ! Salomé ! » La jeune fille s'arrêta comme interdite, chercha d'où venait l'appel, puis hésitante s'approcha de la fenêtre d'en bas où avait dû se poster le fermier. Des paroles s'échangèrent, confuses. Émilie entendit :

— Dis-le moi, mon enfant, il ne t'a pas touchée ?

— Il m'a embrassée, Herr Vogler.

— Personne ne t'avait embrassée avant ?

— Non, non, jamais.

— Mais dis-moi, dis-moi tout, Salomé, tu comprends, il faut que je sache ; il ne t'a pas fait mal ?

— Oh, si !

La voix de Jacob devenait haletante ; il parlait vite :

— Comment est-ce qu'il t'a fait mal ?

— Il me serrait un bras très fort et me renversait la tête avec sa grosse main, et il soufflait fort et il avançait sa bouche sur mon cou comme pour me mordre. Je ne sais pas comment j'ai pu m'échapper.

— Ne va pas dans les étables aujourd'hui, Sälmele ; reste chez ta grand mère, ou chez moi ; je le ferai partir ce soir. Il ne faut pas qu'il te voie. Va traire les chèvres maintenant et puis rentre. Je surveille la cour : s'il descend avant que tu ne sois rentrée, je l'enverrai ailleurs. N'aie pas peur ; je te dis que ce soir il sera parti.

Émilie, à ces mots, sentit son cœur battre de colère. Elle s'habilla vite.

Elle avait promis sa protection à ce garçon et voilà que Jacob voulait le renvoyer. Elle parlerait à son mari ; il ne pouvait pas lui faire cela, surtout après qu'elle avait pris position auprès de Catherine et de la petite. Cette pécore qui faisait de pareils embarras ! Parce que le pauvre diable était laid ! Voyez-vous cela ? mademoiselle Salomé, gardeuse de chèvres, attend le Prince Charmant. Le mari que lui conseille sa patronne, elle le trouve bon à être chassé. Comme elle avait habilement troublé Jacob avec cet air meurtri qu'on lui avait vu tout hier et, à l'instant, ces plaintes de fausse innocente pour prolonger l'équivoque !

En réalité, ce qui bouleversait Émilie, c'était la dissimulation dont avait usé son mari et l'accent nouveau qu'elle venait

de surprendre dans sa voix. Pourquoi est-ce qu'il ne l'avait pas chargée, comme il eût été décent, d'interroger la petite? Pourquoi ne lui avait-il pas soufflé mot de cette affaire? Cet homme dont elle avait partagé la vie pendant dix ans, qu'elle avait vu jadis abattu par la souffrance, puis en toute sorte de conjonctures, en colère parfois, parfois égayé, étourdi de vin nouveau; à la mort de son père triste et accablé, versant des larmes, dans les affaires, toujours de sang-froid, tenace, prudent, dominateur, — elle croyait le connaître. Mais cet accent qu'elle venait de surprendre, c'était un son inconnu. L'importance de sa découverte lui coupait la respiration, elle ne pouvait penser au-delà.

Sitôt prête, elle se sentit trop tremblante pour entamer l'urgente conversation. Elle s'assit, s'efforçant lentement de recomposer son esprit, d'affermir sa voix, ses mains, et de choisir le biais dont elle aborderait la question. Car il ne fallait pas que Jacob soupçonnât qu'elle l'avait épié.

Là-dessus, il entra dans la chambre.

— Bonjour, Émilie, voilà le froid qui s'en va. Ça va aller mieux.

— Hé sans doute, mon ami. Et dis-moi, quand le printemps viendra, qu'est-ce que tu dirais de voir ici un mariage?

— Un mariage? Je vois le nôtre qui recommence; ça suffit.

— Non, non, un mariage de jeunesse, avec une petite danse? Tu n'as pas remarqué quelque chose sous roche? Nicolas Schwindenhammer est venu me parler hier : il veut épouser Salomé. Il m'a dit ça très convenablement, comme un brave garçon, un cœur droit. Et comme tu m'as dit que tu l'estimes bien, je lui ai promis de l'aider dans cette affaire. J'ai déjà parlé à Salomé.

Il y avait un peu de moquerie dans l'œil sans colère que Jacob tourna vers Émilie.

— Tiens! qu'est-ce qu'elle a dit?

— Eh bien! comme une petite jeunesse qu'elle est, rien du tout. Il n'y a qu'à lui donner le temps de s'habituer; elle n'a pas encore pensé à ces choses, mais elle est d'âge, et c'est une chance pour elle si ce garçon l'épouse.

— Tu dis qu'elle est d'âge? M'est avis qu'elle est trop jeune.

— Dix-huit ans le mois prochain, à ce que m'a dit sa grand mère.

— Il y a dix-huit ans et dix-huit ans, ma bonne. Ceux-là sont comme des cerises vertes. Et puis, Schwindenhammer, c'est un garçon sale, qui sent le fumier, qui n'a pas plus de réflexion qu'une brute. Pas du tout le mari qu'il lui faut. La petite est propre, tu l'as remarqué, toujours nette, et quant à l'esprit, elle n'en manque pas. Je voudrais que tu l'aies vue jouer, le dimanche avant Noël. Il n'y a personne qui aurait pu faire mieux, tout le monde te le dira.

— Eh bien ! Nicolas pourrait attendre. On lui dira que Salomé est trop jeune, qu'il pourrait l'avoir dans un an, et sûrement il s'appliquerait, si elle voulait bien être aimable avec lui. A force de vivre avec les brutes, il leur devient pareil, ça se comprend (elle ramassait dans ce mot tous ses dégoûts). Il changera s'il a une fiancée. Je te dis qu'il m'a parlé de tout son cœur, et que j'ai promis de faire mon possible.

— Voilà une promesse tenue, ma bonne, et nous n'aurons plus à en parler. Nicolas va partir ce soir.

— Partir ? mais pourquoi ?

— Parce que je le renvoie.

— Mais tu ne peux pas faire ça, quand hier seulement il s'est adressé à moi et que je lui ai promis de l'aider. De quoi aurais-je l'air, je te le demande ? Et Salomé, et sa grand mère à qui j'ai parlé, tu veux donc qu'elles se moquent de moi, qu'elles aillent raconter que tu n'as pas de considération pour ta femme, que tu ne fais pas de cas de ce qu'elle dit, que si elle protège un garçon et veut le donner pour mari à sa servante, tu le chasses dès le lendemain ?

— Émilie, assez parlé. Est-ce que je suis le maître ?

Le dur éclat de voix, le coup de poing sur la table furent suivis d'un silence.

— Est-ce que je suis le maître ici, ou est-ce toi, depuis que tu es revenue, qui es la maîtresse ?

Émilie tordait nerveusement ses doigts. Elle voyait venir la défaite, et ses grands yeux s'emplissaient de larmes.

— Oh ! balbutia-t-elle, que tu es dur, que tu es sans cœur avec moi !

— Écoute, reprit l'homme, je ne te fais aucun tort. Tu n'avais pas à faire cette promesse ; surtout tu n'avais pas à parler à la petite, ni à la grand mère, sans me consulter. Tu

ne connais pas ce garçon, c'est moi qui le connais. Et ce que tu fais en te cachant de moi ne me regarde pas.

— Mais toi-même, tu m'avais dit que tu étais content de Nicolas !

— C'est vrai, mais son travail à l'étable, c'est une chose, et d'épouser Sälmele, c'en est une autre. Et depuis que je t'ai dit ça, j'ai découvert des choses qui m'ont déplu. Il n'y a plus un mot à me dire.

Émilie se raidit sur sa chaise. Elle avait l'accusation de jalousie sur les lèvres, mais elle eut peur comme devant une parole dont les conséquences pourraient être terrifiantes, et se retint. Jacob quitta la chambre sans qu'elle eût parlé davantage.

Salomé demeura toute la matinée près de sa grand mère. Émilie, blottie contre le poêle de la salle, grelottante, les paupières rougies d'avoir pleuré, songeait au dialogue entendu le matin. Ce ton de complicité, de tendresse sourde, d'angoisse, elle le mettait en contraste avec la froideur qui lui avait été témoignée. Pas un instant, son humiliation, sa déconvenue n'avaient été pesées. Pauvre folle, songeait-elle, d'avoir pu croire qu'au bout de cinq ans elle n'avait qu'à rentrer dans la place et la trouverait chaude ! Jacob avait tellement pris l'habitude de vivre sans elle ! Il n'avait cure de ses conseils, de ses pensées. Tout ce qu'on lui demanderait, ce serait de ne pas gêner, de rester tranquille et de trouver bien ce qui se ferait.

Le silence couvrait la ferme. On avait entendu des éclats de voix, une altercation brève au début de la matinée. Nicolas Schwindenhammer n'acceptait pas son congé sans mot dire ; mais bientôt Jacob était sorti, et les heures grises, avec une lenteur malade, s'écoulaient sur la cour déserte, les toits mouillés.

On arrivait à ce tournant de l'année où une mollesse affadit l'hiver. Nulle douceur encore, pas le moindre tressaillement d'espoir. Tout est sale, humide et dépenaillé. Les colombes demeurent cachées dans leurs trous. La boue a une odeur de tombe, et la terre est comme le dormeur triste qui, sentant venir le matin, se retourne vers le sommeil inerte et sourd.

Le vacher partit le soir, comme Vogler l'avait ordonné.

Émilie entendit son pas dans la cour et s'approcha de la fenêtre en se demandant s'il viendrait la saluer. D'une fenêtre du porche, Salomé avait dû le guetter aussi, car elle descendit au même moment et le rencontra au bas des marches de pierre qui conduisaient chez le fermier. Il allait monter, elle passa devant lui. Il attachait sur elle un regard si navré, si plein d'admiration et de reproche que sa laideur en était comme fondue. Il prononça quelques mots ; Salomé se retourna du haut des marches avec un vague sourire languissant, dédaigneux ; une insulte muette émanait de son visage que le rayon d'une lanterne modelait hors de l'ombre ; elle ouvrit la porte et entra sans répondre. Le valet d'un pas brusque partit dans la nuit

*
* *

Émilie méditait la situation et commençait à la comprendre. Elle en concluait qu'il fallait obtenir au plus tôt le départ de Catherine et de Salomé. Il y allait de l'âme de son mari. Mais elle en avait assez vu pour comprendre que ce serait difficile. Cependant la petite scène qu'elle avait surprise entre la jeune fille et son amoureux éconduit, l'air d'orgueil qui s'était peint sur la figure de Sälmele, — cette fierté d'être seule cause d'un départ que l'intérêt de la ferme eût déconseillé, — la persuasion d'une entente entre elle et le maître si volontaire, si respecté de qui l'épouse même n'avait pas obtenu d'explication, — tout cela qu'Émilie avait lu dans un éclair de colère la remplissait désormais d'une si forte aversion à l'égard de Salomé qu'il lui devenait insupportable de la voir. A sa jalousie de femme, à la blessure de son amour-propre et de sa dignité s'ajoutait comme un jappement de chien dans le vacarme ce petit grief que Salomé avait empêché le vacher de lui faire ses adieux. En tout, cette petite l'avait donc annulée. Et elle, la bonne Émilie, née pour édifier, consoler, secourir, toute l'énergie de son âme s'absorbait à détester une pauvresse de dix-sept ans et à chercher le moyen de l'évincer!

Parfois aux heures pâles du matin, où elle avait envie de vomir, elle prenait conscience de cet abaissement.

Jacob cherchait un valet de ferme pour remplacer le Schwindenhammer. Chose bizarre, il disait n'en pas trouver. En attendant, il s'était chargé lui-même de la tâche que ce départ laissait à pourvoir, et, quoiqu'il en fût depuis longtemps

déshabitué, il l'accomplissait soigneusement, avec un flegme parfait.

Émilie souvent se levait sitôt que son mari avait quitté la chambre au petit jour et reprenait le guet à la fenêtre. Elle le voyait croiser dans la cour Salomé qui allait traire les chèvres ou qui en revenait portant un lourd seau de lait. Ils se disaient bonjour; parfois ils se trouvaient ensemble quelque temps dans l'étable, mais ils sortaient indépendamment, chacun selon les nécessités de son ouvrage. Médard, le second valet, circulait aussi. Jacob gardait son air de sérieux dominateur, l'enfant son allure indolente avec un air soumis et calme. Elle continuait aussi son travail dans la maison du fermier, parfois avec sa grand mère, plus souvent seule, car la vieille femme à mesure que l'hiver se prolongeait devenait plus impotente. Là non plus, rien d'insolite à découvrir. Quand Salomé allait et venait dans la salle, Jacob la regardait à peine, préservait son impassibilité. Émilie pouvait se dire qu'elle avait vu trembler l'éclair unique d'une passion bien cadenassée; mais l'ayant vu, la surface unie des jours ne la trompait plus.

Elle inventa de réclamer le logement du porche pour une veuve de sa petite ville qui élevait deux garçons. Elle faisait valoir qu'elle serait aidée, soignée par une personne d'expérience, adroite, aimable, qui lui serait une compagnie dans ses journées si solitaires. Les garçons étaient d'âge à se mettre aux travaux de la ferme et se contenteraient de leur nourriture pour salaire. On se les attacherait, on en ferait de ces serviteurs qui font tout un avec la ferme qui les emploie. Ce serait raisonnable, avantageux pour tout le monde, bienfaisant. Au lieu que la vieille Catherine et Salomé faisaient une paire d'incapables. La grand mère n'en avait plus pour longtemps et que deviendrait la petite après sa mort? Bien sûr qu'on ne pourrait pas la garder toute seule dans ce logement. Déjà maintenant, ce n'était pas une situation pour une jeune fille d'être là exposée aux galanteries des valets. Jacob avait pu s'en apercevoir!

Jacob subissait ce discours avec sa placidité de mari sur qui l'épouse n'a pas de prise. Mais l'allusion aux valets lui fit dresser l'oreille.

— Est-ce que Médard est après elle? demanda-t-il vivement.

— Non, mais le Schwindenhammer, est-ce que je n'ai pas compris pourquoi tu l'avais chassé?

Vogler dévisagea sa femme d'un visage qui questionnait et scrutait de près. Jamais encore ils n'avaient abordé ce sujet.

— Eh bien, dis-le moi, répondit-il en se levant et, pour dérober son visage, il se mit à marcher dans la chambre.

Un esprit de vile vengeance la saisit :

— Il abusait de la petite le matin dans l'étable.

Jacob se retourna sans plus souci de cacher la rougeur qui l'empourprait.

— Crois-tu que je l'aurais chassé, si c'était cela?

— Que veux-tu dire?

— Je l'aurais assommé, ma bonne. Dans la ferme Vogler, il y a des chiens et il y a des hommes. Les hommes ne vivent pas comme les chiens.

— C'était pourtant clair, reprit-elle, cherchant à semer au moins un doute, avec l'espoir que le dégoût conduirait Vogler à éloigner l'enfant. Mais ne l'as-tu pas découvert toi-même, le jour où tu l'as renvoyé? Ce jour-là, elle se traînait, la petite; elle avait ça écrit sur la figure.

Jacob crut se trouver devant une de ces irrécusables intuitions qui tiennent au sexe. L'horreur lui glaça la peau, fit un instant la nuit dans ses yeux.

— Elle m'a juré que non, prononça-t-il.

— Comment, dit-elle, *tu lui as demandé?* Tu as cru qu'elle te l'avouerait à toi? Elle n'aurait dit la vérité qu'à une femme. Si tu m'avais chargée de lui parler...

— Émilie, est-ce parce que tu savais que tu voulais les marier?

— Que restait-il d'autre à faire? Le garçon l'offrait de bon cœur. Tu n'as pas voulu m'écouter.

Émilie mentait mal, faute d'y aller franchement. Elle eût voulu tromper sans mentir et le scrupule rendait son accent timide, incertain. Jacob remarqua l'ambiguïté de la réponse et le grief d'amour-propre qui peut-être commandait toute l'attitude de sa femme. Il s'assit en face d'elle, la tenant sous un regard de fer.

— Et pourquoi donc Salomé n'a-t-elle pas voulu? Pourquoi est-ce qu'elle était pâle et triste comme une fille qu'on aurait battue le jour où elle est demandée en mariage? C'est donc que le gredin lui aurait fait violence. Alors, il faut qu'il soit mis en prison et puis condamné. Faudra que tu viennes porter

témoignage. Est-ce que tu pourras jurer sur l'Évangile ce que tu m'as dit?

Émilie recula comme si elle avait vu le diable.

— Oh non! cria-t-elle. Moi, que j'aille en justice, m'exposer dans une affaire pareille? Mais tu veux ma mort!

L'œil attentif de Vogler avait bien vu ce qu'il voulait : c'est à l'idée de jurer sur l'Évangile qu'Émilie avait sursauté.

Il se leva, se remit à marcher; l'air rentrait dans sa poitrine. Un instant, il ferma les yeux. La jeune fille était intacte, il le savait. Si Émilie avait pu en douter, elle aurait parlé avant le départ du vacher; elle se serait fait un argument de la faute à réparer pour soutenir cette idée de mariage. Une joie merveilleuse se faisait jour en cet homme, montant des profondeurs. Après des semaines de refoulement, l'amour pour un instant perçait le silence, l'obscurité intérieure et retentissait dans l'âme comme le cri du coq. Ce n'était pas seulement que l'immonde tourment fût écarté une seconde fois, la jalousie désarmée, c'était aussi la douceur de croire à ce que la jeune fille avait dit. La bouche était pure comme tout le corps : la bouche avait proféré la vérité.

Jacob était si heureux que l'intrigue d'Émilie ne lui laissait pas de colère. Il resta un moment distrait, ne sachant pas si elle parlait; puis il revint vers elle, avec bonté lui mit la main sur l'épaule.

— Patiente un peu, lui dit-il, cette vieille Catherine, elle ne pourrait aller qu'à l'hospice.

— C'est bien ce qu'il faudrait! fit Émilie.

— Pense qu'elle a élevé Sälmele, reprit Jacob. Si on la séparait de la petite, elle serait perdue, elle ne saurait plus vivre. Nous la garderons jusqu'à la fin.

***

La vieille Catherine déclinait rapidement. Souvent elle passait la journée entière sans quitter son lit. Les rhumatismes courbaient son dos, enflaient ses doigts, perçaient de douleurs ses courts sommeils. Elle ne pouvait plus tricoter. L'oisiveté changeait pour elle la mesure du temps, donnait une lenteur perfide aux jours qui s'étiraient vers l'équinoxe. Mars avait commencé dans la pluie patiente et fine qui semble solliciter

les grains enfouis de s'entr'ouvrir, de hasarder hors du sol amolli leur pointe verte. Quand Salomé s'en allait en forêt chercher du bois, elle voyait aux bouleaux les chatons roses, aux noisetiers mâles les grappes suspendues à la ramure nue comme un millier de tremblantes chenilles; un peu de vert perlait dans les broussailles et sur les haies. Mais de la chambre du porche, l'œil de la malade tourné vers le jour voyait indéfiniment par la petite fenêtre le ciel gris, le noir branchage d'un poirier, les larmes de la pluie sur la vitre.

La vieille femme repassait sa vie de misère et songeait à la mort qui mettrait bientôt le point final à toute l'histoire. L'adolescence, si lointaine, presque oubliée; le père qu'elle avait à peine connu, qui faisait la guerre dans les armées de l'Empereur, — on n'avait plus reçu de ses nouvelles après la retraite de Russie; — la mère veuve et misérable, menant tout juste la même vie que sa fille, allait recommencer (mais pas Sälmele! pas la belle petite Sälmele qui avait gagné l'amour d'un homme riche!); un peu de travail par-ci par-là, des aumônes humblement quêtées; pour le logement, ce que les autres abandonnaient, la masure qui ne pouvait plus servir à rien. Trop heureuse, la rampante, gémissante veuve, qu'un journalier voulût bien épouser la petite Catherine qu'il avait violée un dimanche d'octobre après boire, dans cette tente d'ombre qu'une meule de paille dressait sous la pleine lune. Alors, le mauvais mariage, la brutalité scellée, signée, jurée d'où on ne s'évade pas. Et les gens disaient que, somme toute, elle avait eu de la chance. La femme alors est protégée, comme on dit; les garnements dans la rue ne la montrent pas du doigt. Des bienfaits de cette protection, son vieux visage sardonique en grimaçait encore.

Quel fainéant de mari! Jamais six mois dans la même place, paillard, chapardeur, et qui de temps en temps avec une bonne embrassade quittait la famille pour aller faire une saison sous les verrous de l'État. Et d'un an sur l'autre, les enfants naissaient et mouraient. Combien en avait-elle eu? Sept, huit? elle n'était plus bien sûre... tantôt un garçon, tantôt une fille... Voilà le pauvre petit, faible comme un oiseau avant les plumes, et, on ne sait pas pourquoi, on est presque content; c'est doux, c'est mignon, c'est à vous. Et les cigognes ne sont pas revenues, le pauvre petit a déjà passé. Elle n'avait pu élever

qu'une fille, et elle l'avait bien élevée, malgré la misère, vraiment au-dessus de sa condition, et bien mariée aussi, alors que devenue veuve elle n'avait plus son mari pour lui faire du tort. Ce mariage, ç'avait été sa seule réussite, le seul contentement de sa vie, et elle voyait la prospérité dans l'avenir pour sa fille et son gendre établis sur une petite ferme qui rapportait un peu. Un jour qu'ils étaient ensemble à la charrue, la foudre les avait tués tous les deux. Ah! noire fortune, désastre qui passe la compréhension! Et la petite Sälmele qui n'avait pas deux ans, il avait fallu la prendre encore, après tous ces enfants qu'elle avait perdus, tous ces petits cercueils enfouis sans nom autrefois dans les cimetières, au hasard de la vie flottante du journalier. Essayer une fois de plus pour celle-là? Tirer de son cœur usé, desséché, encore un souffle de courage?

Elle l'avait fait et l'enfant avait grandi saine, douce, belle, comme la rose d'arrière-saison qui fleurit par delà les tempêtes et surpasse celles de l'été, mais toujours cachée contre sa grand mère, sauvage et muette, comme si toute cette malédiction et ce trait de feu qui lui avait tué ses parents lui laissaient un effroi dans le sang. Et la vieille femme, au bout de sa longue existence martelée par le malheur ne songeait pas à la vie éternelle; elle s'était fait de l'avenir de Sälmele le seul paradis qui pût satisfaire son cœur, le rafraîchir avec un goût de revanche. Non, non, Sälmele n'épouserait pas un mauvais vacher; elle ne serait pas battue, la petite Sälmele, elle ne demanderait pas l'aumône; elle ne dormirait pas à côté des bêtes, comme si souvent Catherine, autrefois, avec son journalier.

— Ouvre-moi, mon enfant, la Bible, dit-elle à Salomé qui rentrait de la forêt; lis-moi, mon enfant, le livre de Ruth.

Salomé s'assit tout contre le lit, sur son petit escabeau, sa joue rosie par le vent près de la vieille main tortueuse où s'enflaient des nœuds de veines. Elle avait porté du bois humide, ses vêtements exhalaient une odeur de mousse et d'écorce. D'une voix traînante et fraîche qui s'aventurait comme avec crainte hors de son patois dans la solennité de l'allemand biblique, elle commença la lecture. Ruth et Noémi apparurent au fond des âges, cœurs accablés d'infortune, hirondelles sans nid, faibles veuves à qui avait réussi l'humble audace inspirée par la vieille à la jeune. Catherine et Salomé, très pareilles, n'avaient-

elles pas trouvé leur Booz, l'homme riche qui avait dit : « Écoute, ma fille, ne va pas glaner dans un autre champ ; ne t'éloigne pas d'ici ; j'ai défendu à mes serviteurs de te faire de la peine. »

C'est un peu plus loin que la vieille attendait le passage qui souriait si étrangement à ses songeries :

« Noémi, sa belle-mère, dit à Ruth : « Ma fille, je veux te chercher une position où tu sois heureuse. Voici que Booz doit vanner cette nuit l'orge qui est dans l'aire. Lave-toi et suis-moi ; mets tes plus beaux vêtements et descends vers l'aire. Ne te laisse pas apercevoir de lui, jusqu'à ce qu'il ait achevé de manger et de boire. Et quand il ira se coucher, observe le lieu où il se couche ; puis entre, soulève la couverture de ses pieds et couche-toi. Lui-même te dira ce que tu as à faire. »

La vieille Catherine commenta : « Tu auras entendu prêcher au Temple, mon enfant, que les lois des temps anciens étaient dures et celles d'aujourd'hui meilleures. Ce n'est pas vrai. Tu le vois par ce que tu lis dans ce livre. Suffit-il aujourd'hui qu'un homme riche veuille sauver la vie d'une malheureuse, que peut-être il aime en secret, pour qu'il puisse la prendre en mariage ? Il faut encore qu'un premier mariage ne l'ait pas lié ou que la mort l'ait délié. Sans cette loi, ma colombe, je te verrais déjà épousée, riche et fière et dans l'abondance pour toute la vie. Mais les pauvres aujourd'hui doivent se sauver eux-mêmes. »

Elle rejeta la tête sur le mauvais coussin rouge qui lui servait d'oreiller et ferma les yeux. Salomé était devenue pâle. Souvent maintenant sa grand mère disait ainsi des paroles singulières qui se liaient pour elle à la vision de Noël dans le miroir. Se pouvait-il que ce fût vraiment maître Jacob qu'avait vu sa grand mère ? Elle regrette maintenant de n'avoir pas vu elle-même. Cette apparition d'une seconde, elle en est hantée ; ce n'est pas un souvenir qui s'éloigne, cela semble au contraire se rapprocher comme un destin.

— Lis plus loin, dit la vieille femme.

Et la jeune voix reprend : « Ruth lui répondit : Je ferai tout ce que tu commandes. »

A ce moment, on entendit un pas dans l'escalier : Émilie montait pour sa visite quotidienne à la malade.

Quand la visiteuse fut repartie :

— Tu vois combien elle nous déteste, dit Catherine à Salomé. Tous les jours, elle vient ici m'apporter de son vinaigre. D'habitude, elle attend que tu sois sortie avec les chèvres. Elle dit qu'elle vient me tenir compagnie le temps que je suis seule; c'est pour me prêcher plus à son aise que je devrais me faire mettre à l'hospice, que tu me laisses périr, que je n'en ai plus pour longtemps si je ne suis pas mieux soignée. Elle s'est mis dans la tête de me faire peur, de me chasser d'ici par la peur. Mais je suis vissée. Elle peut faire apporter mon cercueil dans ma chambre, en plus de ses discours, je ne m'en porterai pas plus mal. Ce n'est plus de moi que j'ai à m'occuper, c'est de ma Sälmele. Approche-toi, ma colombe, allume la chandelle, reprends le livre où tu en étais.

Salomé qui était restée muette, et reculée tout le temps de la visite, lut jusqu'à la fin le livre de Ruth. Quand elle prononça les mots : « Booz prit Ruth, elle fut sa femme et elle enfanta un fils », la jeune fille se mit à trembler.

Elle n'aurait su dire d'où venait que ces mots fussent chargés d'une frayeur inouïe ; son corps tremblait, faiblement d'abord, puis plus fort, comme s'il avait compris des choses qu'elle-même ne distinguait pas. Elle ne pensait rien, sinon qu'elle avait froid ; le long de son dos courbé rampait une couleuvre de glace. Sa grand mère toucha son front qui était rond et lisse entre les cheveux de miel et pareil à un lever de lune dans les blés.

— Ma colombe, dit-elle, viens plus près.

L'enfant se serra contre la vieille femme, enfonça la tête dans sa poitrine creuse. La longue flamme de la chandelle, en tressautant, faisait palpiter les ombres de la chambre; la nuit tombée tout à fait, une nuit couverte et douce, noire, animée était d'un souffle du sud. A la vitre, la première phalène de l'année, attirée par la lumière, battait des ailes avec un bruit fiévreux et frêle qui se mêlait au long chuchotement de la malade.

— Sälmele, ma colombe, je n'irai plus jamais jusqu'au bois, mais tu te rappelles bien ces champignons que je t'ai appris à reconnaître...

Salomé, les joues toutes blanches, les narines tendues, ne s'arrêtait pas de trembler.

DEUXIÈME HIVER

La mort avait passé deux fois dans la ferme. La vieille Catherine, le rhumatisme l'avait tordue jusqu'à son cœur. Elle était morte sans agonie, comme la perdrix dans la gueule du chien, brusquement au milieu de ses souffrances, avec un seul hoquet, une grimace et soudain l'aspect de la renonciation et de l'éloignement infinis. C'était à la fin de mai, dans les jours où l'épi de froment pointe et s'enfle hors de sa gaine de ruban vert. Les gens de la ferme avaient suivi son cercueil cahoté sur le petit corbillard de village, par le sentier des champs jusqu'au cimetière foisonnant de roses grimpantes. Salomé marchait la première, la figure blanche, les yeux stupéfaits. Puis Vogler, dont la haute taille dominait le petit cortège que fermait le groupe des valets de ferme. Emilie manquait. Elle était malade. Depuis quelques jours, des maux d'estomac étaient venus s'ajouter à ses habituelles misères, l'asthme et la toux. On avait tant l'habitude de l'entendre se plaindre qu'on n'y faisait guère attention. La petite Salomé la servait, s'était partagée entre elle et sa grand mère les derniers temps ; « et maintenant, songeait Vogler en suivant le cercueil, impassible dans la gravité funéraire, mais un pli de souci entre les yeux, maintenant Émilie tout de même a besoin d'elle, ne peut pas réclamer qu'elle s'en aille tout de suite. »

Huit jours plus tard, on enterrait Émilie. Soudaine et violente pour elle aussi, après tant de gémissements et de mornes malaises, la mort était venue. « Qui l'aurait cru ? disaient les gens de la ferme et ceux de Riquewihr accourus pour l'enterrement : ces personnes délicates vivent d'habitude le plus longtemps. Voyez son père, le pasteur Kœhret, comme il est vieux ! et il y a trente ans que ses filles le soignent. Ah ! pauvre femme ! la ferme ne lui a pas porté bonheur. » Et malgré l'édifiante solennité du convoi, le repas abondant offert à la famille, les nobles paroles d'estime et de regret prononcées par le veuf devant les frères et sœurs de la défunte, on avait pu sentir chez les citadins un fond d'hostilité contre le fermier. Puis les gens s'étaient dispersés, le bruit s'était éteint ; si les critiques, les commentaires peut-être continuaient ailleurs, sur la ferme régnaient le silence et le travail. Il y avait de

nouveaux venus : une famille Hirlemann, petits cultivateurs ruinés par deux ans de mauvaise récolte, qui avaient dû vendre leurs quelques ares de terre et se placer avec leurs deux garçons ; — l'homme remplaçait aux étables le valet congédié vers la fin de l'hiver, la femme soignait la basse-cour, tenait le ménage du fermier, apprêtait ses repas. Scrupuleusement, Vogler avait écarté de chez lui Salomé : il se rappelait l'obstinée résistance de la vieille Catherine quand il lui demandait l'an passé d'amener avec elle sa petite fille dans le logis du maître, — sa réponse toujours la même : « Ce n'est pas comme si Mme Émilie était là ! » Maintenant qu'Émilie n'était plus là, ni Catherine elle-même, il se défendait d'enfreindre la stricte loi de pudeur et de réserve. Vis-à-vis de lui-même, il observait une décence de veuf, qui l'obligeait à dissimuler dans le plus obscur de son âme le désir qu'il avait de la compagnie de Salomé. Comme Émilie ne lui manquait pas, qu'il ne pouvait penser beaucoup à elle et n'avait rien d'autre à faire pour ses mânes que de stationner cinq minutes chaque dimanche sur sa tombe en sortant du culte, il célébrait le deuil par une sorte de vide intérieur.

Les travaux de l'été l'absorbèrent et la moisson de nouveau fut belle ; mais ce furent les prunes de cette année-là que les gens du pays longtemps devaient garder en mémoire. De la mi-août à la mi-septembre, la femme et les enfants Hirlemann furent affairés à leur récolte. Boules de jade qui se fendent sur la pulpe translucide, perles d'ambre, lourds cabochons violets et bleus, elles mûrissent depuis que noua le fruit sous la houppe des pistils flétris, gonflant doucement d'aube en aube, recueillant à leur surface en fleur de velours l'haleine des nuits humides où l'arbre rêve avec la lune. Les prunes bleues pendent, tirant sur la touffe ronde des feuilles pareille à un bouquet de molles plumes ; les mirabelles se dispersent contre l'azur d'un mouvement qui monte, qui joue, brodant de joyaux lisses la ramure capricieuse et saccadée ; les reines-claudes, pâle secret du feuillage, y suspendent leur rondeur mate et lourde que l'air caresse. Vienne une nuit de vent : le trésor du verger est entamé, des fruits tombent et se meurtrissent, c'est un désordre mouillé comme les pleurs et la colère d'une beauté aux joues fraîches ; on ramasse dans de grands paniers les prunes bleues et vertes, les prunes d'or et d'ambre,

les prunes rosées, les prunes couleur de nuit. Elles sont contuses, entaillées, saignant leur sucre dans l'herbe. On redoute le prochain orage; le moment est venu de porter l'échelle d'arbre en arbre. Jacob Vogler, flânant dans le verger, regarde les fils Hirlemann grimper jusqu'à la division des grosses branches, l'enjamber, et à demi couchés dans la ramure déchaîner des ouragans de mirabelles.

L'automne arriva; contre le mur de la ferme les soleils tournaient vers le couchant leurs noires faces rongées tandis que s'éteignaient les dernières flammèches de leurs corolles géantes. Les oiseaux venaient en becqueter les graines mûres. La forêt brunit dans les voiles gris qui traînent entre ciel et terre. Quand Vogler se retrouva, marchés conclus, en présence de ses registres, il mesura une nouvelle augmentation de son bien, rêva d'étendre sa terre, projeta de renouveler bon nombre de ses instruments. Ce fut l'effort et la préoccupation de l'automne, entraînant de longues courses de l'une à l'autre de ces petites villes qui, au bas de la montagne, sur les rampes ensoleillées du vignoble, président à la vendange. Dans la brume dorée d'octobre, qui sent le chrysanthème et le noyer, elles exhalent de tous leurs celliers ouverts le relent du moût qui fermente. Là, sur les vieux bancs des tavernes où se traitent les affaires, Vogler en conclut plus d'une, solide et profitable, dont le contentement lui pétillait dans la cervelle avec le vin nouveau. Malgré son deuil récent, on ne le voyait pas plus lent ni plus gêné qu'un autre pour céder à la gaieté qui monte dès le premier verre de la liqueur laiteuse, où le sang de la vigne semble encore chargé d'un élément maternel, rire et tendresse puisés au profond de la terre.

Il rentrait à la nuit tombante, méditant son prochain achat. La campagne était tachetée d'or et de brun; les corbeaux volaient sur les labours, se perchaient aux cimes des noyers; sous le rempart sombre de la montagne, çà et là, des feux de feuilles mortes déroulaient leurs traînantes fumées. Dans l'évasement des vallées étroites, les villages se piquaient de lumières, tandis que sur les sommets les tours des vieux châteaux, noires et debout contre le ciel de cuivre, entraient dans leur nuit morte. Le trot du cheval accompagnait les pensées, les projets. Vogler de longtemps n'avait été dans cet état de sérénité, de bonne humeur qui faisait le fond de sa

rêverie. Certes, son veuvage ne changeait rien à ses vieilles habitudes, mais ce qu'il y avait de nouveau, c'est qu'il se sentait libre. Bien des choses étaient désormais possibles et la vie lui montrait comme à un jeune homme un visage attirant, un sourire incertain. Ferait-il bientôt, en riche parti qui ne risque pas le dédain, le tour des fermes du canton ? Ce petit cheval le mènerait-il d'une Joséphine à une Gretel, d'une Gretel à une Marikele ? Il y rêvait à sa guise comme on rêve si agréablement aux choses qu'on pourrait faire et qu'on ne fera pas. A cette place même d'où il tenait les guides, un souvenir s'installait avec lui, le poids d'une tête endormie, l'abandon d'une face que baise la lune, grandes paupières paisibles, et ce secret surprenant exhalé du fond de l'être, cette suavité qu'on ne peut oublier et que pourtant on ne rappelle pas, le souffle un instant respiré. Vogler savait bien, d'obscure certitude, que ce souvenir marquait la voie de sa destinée ; mais il ne voulait pas y penser. Peut-être craignait-il d'offenser la mémoire d'Émilie dont il avait trop senti l'inquiétude et la jalousie ; — la pauvre femme, la veille encore de sa mort, ne parlait-elle pas d'éloigner la petite ? Peut-être doutait-il si la jeune fille ne s'effaroucherait pas ; il était vieux pour elle ! Peut-être même lui déplaisait-il de deviner tout ce qu'on dirait d'un tel mariage. Et il en détournait obstinément son esprit, comme s'il y avait, dans ce fond de lui-même où tout était décidé, quelque chose de répréhensible et de dangereux.

Il arrivait à la ferme qui se découvrait brusquement du sommet de la côte : deux ou trois feux de lanternes sous les confuses silhouettes enchevêtrées des toits, au bord de la noire sapinière. Il serrait les freins, tirait sur les guides, tandis que le cheval, avec un petit hennissement, tendait le cou vers l'écurie. Devant le porche, il sautait de son siège ; une des trois fenêtres au-dessus de la voûte s'éclairait du jaune rayonnement d'une lampe ; une ombre noire y paraissait, soulevait la mousseline : Sälmele était sagement dans sa chambre et regardait qui arrivait. Vogler passait le porche, le cœur étreint d'une étrange, heureuse souffrance qui lui venait de sentir là, blottie comme les colombes dans leurs trous, la vie solitaire de la jeune fille. Un des fils Hirlemann accourait pour dételer et Vogler rentrait dans son logis vide avec un sentiment chaud et inaccoutumé de confiance, d'attente et de rajeunissement.

*
* *

Comme il évitait Salomé, il n'eut pas à s'apercevoir tout de suite qu'elle le fuyait. L'observant de loin, il la voyait plus que jamais sauvage. Il sut que les Hirlemann avaient voulu l'attirer, lui avaient proposé plus d'une fois de s'asseoir à leur table : silencieuse, évasive, elle se dérobait. Sa vie était celle d'une ombre. Vêtue de noir, les épaules serrées dans un châle qu'on avait vu porter à sa grand mère, elle sortait le matin avec ses chèvres et ne rentrait qu'au coucher du soleil. Dans l'étable, elle trayait les chèvres, préparait la paille et le foin : puis elle s'enfermait dans son logement où n'entrait jamais personne. Deux ou trois fois, la femme Hirlemann avait frappé à la porte. Rien ne lui avait répondu que le silence de quelqu'un qui arrête ses mouvements. Elle avait renoncé à ses amabilités de voisine et désormais regardait la jeune fille avec un air de méfiance plus que de pitié. Salomé maigrissait et semblait grandir ; son visage large et lisse était pâle ; un cerne de la couleur des bleuâtres violettes de mars entourait ses yeux lumineux. « Elle ne se soigne pas, disait-on chez les Hirlemann ; elle se laisse dépérir. Qu'est-ce qu'elle peut bien manger toute seule, quand il n'y a même pas de feu, la moitié du temps, dans sa cheminée ? Qu'elle ait du chagrin pour la mort de sa grand mère, eh ! ça se comprend ! mais il faudrait pourtant être raisonnable. » Devant Vogler, ils gardaient leurs réflexions ; ils sentaient que sur le sujet de Salomé, le fermier avait ses idées à lui. N'était-ce pas déjà assez étonnant qu'il la gardât ? Elle rendait en somme peu de services. Mais Vogler avait un de ces caractères que, d'instinct, les gens évitent de heurter.

Octobre s'acheva dans une tempête qui soufflait du sud, la grande crise automnale qui marque la fin de la saison feuillue, bruissante, odorante, et prélude aux silences de l'hiver. Des crinières de pluie passent dans le vent, brillantes et blêmes ; les feuilles brunes et jaunes fuient en détresse, droit comme des flèches ; tout arbre souffre, lutte ; les branches tombantes des sapins, lourdes de lassitude, s'entrechoquent, bruit de squelette à travers l'innombrable gémissement ; l'héroïque tronc vertical frémit. Le vol des oiseaux titube dans les fleuves de l'air. Cependant le vent est tiède, plein d'une grâce hale-

tante et folle, d'une douceur comme un sanglot de femme. Les crépuscules de ces jours de tempête si amers, si angoissés, sont les plus tristes de l'année; mais quand la nuit est venue, tumultueuse et noire, la terre puissamment livre ses odeurs de sève et de tannin, de fruits qui fermentent, de feuilles qui pourrissent, de spongieuses écorces et d'herbes trempées. Mourante, la grande âme végétale se rassemble et s'exalte avant de s'éteindre. Que la lune se lève et une lueur peu à peu pénètre l'aveugle ouragan. Les sapins se hérissent, secouant leurs franges déchiquetées. L'océan des nuées révèle ses courants, son immense agitation, ses nappes, ses couches écumeuses qui se dépassent les unes les autres avec une hâte acharnée, s'étirent, s'effilochent sur leurs bords comme des drapeaux ou se dissolvent en remous de fumée. Parfois un trou s'y creuse, un typhon dans une auréole de cuivre; la lune passe au fond, rapide, éblouissante, jetant sur l'espace comme l'appel d'une cymbale; et toutes choses lui répondent, — la maison, les toits, les arbres tordus, les mottes du labour, les haies, les ornières, — en surgissant avec une précision stupéfiée au-dessus de leurs ombres. Ce n'est qu'un instant et la confusion reprend ciel et terre, roule ses torrents de vapeur, ses rumeurs, ses volutes noires, ses embruns de clarté pâle, les plaintes des feuillages, leur âcre moiteur.

On travaille dans les fermes; les bêtes sont à l'étable et mangent paisiblement; les valets, de leurs longues fourches, retournent avant la nuit les litières. La vie est cachée sous les toits, derrière les murs et les volets bien arrimés: dans le cône d'or que fait la lampe, les femmes se penchent sur les hardes à ravauder. A la veille du Jour des morts, partout, elles font des couronnes pour les tombes. Les chrysanthèmes, sur le mur méridional des fermes, ont été coupés; on les tresse avec du houx et des rameaux de sapin. Salomé, dans le logement du porche, tresse aussi une couronne. La femme Hirlemann, la voyant cet après-midi traverser la cour, l'a appelée de sa fenêtre, est descendue lui porter une brassée de feuillages et de fleurs. « Ce sera pour ta grand mère, ma petite! » Salomé veille et s'applique, attache les immortelles entre les feuilles de houx qui lui piquent les doigts. Ira-t-elle au cimetière, demain? L'hésitation lui ronge le cœur. Qui portera sa couronne si elle ne la porte elle-même?

La couronne est finie, la lampe est éteinte ; l'enfant solitaire, avant de se coucher dans son lit, entr'ouvre sa fenêtre, penche la tête au dehors, comme pour chercher parmi les souffles de la nuit une voix qui rassurerait son angoisse. L'ouragan a passé ; très loin, très haut, dans le désordre des nuages, la lune semble courir sur les pointes des sapins, toute pâle, emplissant l'espace d'une grande rêverie effrayée. L'enfant se rejette au dedans de la chambre, referme la fenêtre, va cacher sa tête sous les draps.

Au matin, elle remet sa couronne à l'un des fils Hirlemann qui apparaît vêtu de noir, prêt à aller au cimetière avec ses parents pour faire comme tout le monde.

— C'est une tombe fraîche, explique-t-elle, pas plus de trois pas derrière celle de Mme Émilie. Tu trouveras bien.

Elle est blanche comme la cire, mais le garçon n'y fait pas attention ; il prend la couronne et raconte la chose à sa mère.

— C'est une sans cœur, dit la femme Hirlemann ; je ne l'ai encore jamais vue aller au cimetière. Une fille sauvage, quoi ? Et si je ne lui avais pas donné les branches, probable qu'elle n'aurait seulement rien fait. Allez donc me raconter qu'elle se consume de chagrin ! C'est une malapprise et voilà tout. Herr Vogler ne devrait pas la garder. Une fille comme ça dans la ferme, on n'en aura que des ennuis.

Cependant Salomé est sortie avec ses chèvres comme tous les jours ; elle les mène dans le vallon étroit derrière la ferme, où un été pluvieux a épaissi le vert de l'herbe. Le vent y balance à peine les crêtes rouges des cerisiers qui par files descendent la pente ; il ne remue pas même le plumage brunissant des jeunes pruniers. Le ruisseau coule entre eux, débordé, couchant les herbes. A genoux sur le bord, Salomé se penche, cherche dans une anse tranquille le reflet de son visage, et quand elle l'a trouvé, elle le regarde longtemps, longtemps... Ou bien elle erre entre les arbres, fouillant le pré d'un regard anxieux, se baissant sur les touffes de trèfle. Depuis plusieurs mois, elle en cherche un qui ait quatre feuilles. Elle cherche en vain ; impressionnée par sa persistante déception, elle se redresse, lasse, les yeux tendus... Au-dessus d'elle, dans les haies qui bordent le verger, les chèvres broutent les ronces.

***

En novembre vint le brouillard qui enferme chaque chose avec elle-même ; la plaine est séparée de la montagne, le fleuve de la rive, l'arbre de l'arbre frère, confident, l'été, de ses murmures; l'air opaque endort les sons ; rien ne bouge, rien ne parle ; dans le cloître blanc du brouillard, toute créature se croit seule, tâte l'espace aveugle et sourd. Le bouleau est une forme grêle qui s'élance et retombe chaste, frissonnante, désolée, dérobant sa tristesse sous l'éploiement de sa chevelure d'or. Le sapin s'étage dans la blancheur qui le décolore, l'allège, l'aplanit jusqu'à n'être plus qu'un flottant souvenir de lui-même, une ombre. Dans la forêt les troncs de hêtres ondulent sans relief, lisses, flexueux comme les longues herbes des fonds de rivière, et les branches s'avancent, se cherchent de près et ne se trouvent pas, rameaux à tâtons, sensibles, minces, marqués de toutes les cicatrices de leurs feuilles tombées, parés tristement de celles que le brouillard lustre et lisse et qui tomberont demain. Pas une aujourd'hui ne bouge ; tout s'arrête, tout cède à cette torpeur, à ce néant. Le soir vient sans qu'on ait entendu remuer une aile, sans qu'une rougeur ait indiqué le couchant; simplement la lumière se résout dans le brouillard, cède, elle aussi, et voici la nuit où tout s'efface, où c'est à peine si une lanterne dans le spongieux espace diffuse une sphère de poudroyante pâleur. Nul bruit que cette eau ne rabatte et ne mouille; nulle odeur que n'étouffe son toucher lourd et mou dans la narine.

Et lentement, au cœur de la nuit déserte, tandis que les gens se chauffent dans les chambres closes, à petits coups de kirsch ou de mirabelle, en racontant des histoires, le froid pénètre la grande nébuleuse, la condense en fourrure de gel. Atome par atome, se compose un blanc prodige; la plus petite herbe comme la plus haute ramure est une antenne, captant le miracle épars; le squelette de la carotte sauvage ou du fenouil se change en un lustre fait de mille cristaux; chaque feuille est bordée de givre comme d'une chenille aux soies hérissées, le bouleau devient une fontaine enchantée, le hêtre une cathédrale de cuivre et de neige pour les sylphes. Quand le matin paraît, morose et sans rayon, la féerie peu à peu se révèle au sein du brouillard toujours immobile. On voit un

monde sans ciel, sans horizon, dissous à demi, où reposent dans un calme mortuaire des végétations de diamant. Deux jours, trois jours le brouillard persiste sans un mouvement, sans un pli qui le ride et chaque nuit, de nouveau, il se congèle, épaississant cette toison d'aiguilles dont il brode et rebrode le moindre fétu, allongeant les houppes blanches, les milliards d'étamines de sa froide floraison. Dans la forêt, les grandes palmes givrées des hêtres s'entrecroisent, se suspendent à travers les hauteurs bleuâtres que l'absence de ciel rend plus hautes; la futaie semble un fragment d'un autre monde, incorruptible et solennel, à jamais fixé hors de la vie.

Si le brouillard pour un jour s'évapore, et que le ciel reparaisse, l'azur est changé : c'est celui d'une sphère plus lointaine, d'un éther plus calme et plus clair; c'est une couleur éternelle, impassible et neuve, où les frondaisons de givre se ramifient dans un accord si reposé, avec une douceur tellement immatérielle que l'on croit pénétrer du regard dans la béatitude. Le soleil oblique illumine et caresse l'immense merveille en la détruisant; avant le soir, elle a passé comme un rêve.

Dans les champs, c'est une saison de grands labours. Plusieurs attelages et de bœufs et de chevaux sont au travail; fraîchement retournées, d'un brun si riche, les longues pentes du domaine s'étalent comme des pièces d'étoffe. Depuis le matin jusqu'à la nuit, à travers le silence illimité, les féeries étranges, les brumes que nul souffle ne soulève, se poursuit le va-et-vient patient des charrues; le valet aux sabots alourdis de terre compte les derniers sillons. « Encore un », se dit-il, dans le crépuscule étouffé, après celui qu'il s'était fixé pour le dernier; et après celui-là, « on va en mettre un de plus »; car tout le monde à la ferme met à haut prix une bonne parole de maître Jacob. Et le cheval fatigué avance et tire, sans voir, jusqu'au moment de la toucher, la haie qui arrêtera le sillon.

Ce fut par un de ces soirs d'épais brouillard que Vogler, revenant à pied de Heiteren par la forêt, perdit son chemin. Il se croyait dans le sentier dont il avait l'habitude, quand il vit que les broussailles se refermaient devant lui. Il se retourna : il ne reconnut pas les arbres qui l'entouraient; il revint sur ses pas, prit à sa gauche le premier sentier qui s'ouvrit; celui-là semblait se débattre contre l'étouffement; il se perdait, puis reparaissait, attirait la confiance, la trompait. Au bout d'un

quart d'heure, plusieurs fois désorienté, Vogler tourna sur lui-même au milieu des arbres fantômes : il n'y avait plus de chemin du tout. Alors, il s'aperçut que le blanc du brouillard lentement se teignait de gris et que le soleil derrière les ouates infinies qui ne laissaient pas deviner sa direction devait être déjà couché. Il s'appuya contre un hêtre et réfléchit un instant : sa mésaventure lui faisait monter le rouge au visage; il avait chaud ; il ôta son chapeau ; les branches du hêtre encore garnies de leurs feuilles de rouille s'étageaient au-dessus de lui en une perspective pâlissante. Et tout à coup, il vit une chèvre en face de lui qui le regardait. Trois pas derrière celle-ci, il y en avait une autre, indistincte, presque effacée qui tirait de la bouche sur un long jet de ronce. Elle rejoignit la première et se mit aussi à regarder Vogler ; il reconnut qu'elles étaient des siennes. Sitôt qu'il bougea, elles se retournèrent, comme pour rallier le troupeau et il les suivit. Lentement son cœur s'ébranlait, battait à grands coups forts dans l'attente de voir Salomé. Il était pris au dépourvu et ne pouvait rien inventer pour dominer ni déguiser l'émotion puissante qui montait en lui. Parmi de petits acacias aux feuilles jaunes, il avançait à coups de coude et d'épaule ; le taillis d'abord était serré, puis s'éclaircissait. Sans doute le bruit des pas de l'homme se confondait avec celui que faisaient les chèvres, car Salomé, quand Vogler l'aperçut assise sur une branche cassée, ne releva pas la tête. Elle la tenait penchée en avant et semblait si profondément absorbée à regarder quelque chose sur le sol entre les feuilles mortes que Jacob, qui n'avait cependant jamais vu de somnambule, pensa qu'elle semblait plongée en un bizarre sommeil plutôt qu'éveillée. Les chèvres, dispersées dans une clairière qui s'étendait au delà, avaient cessé de brouter et comme inquiètes du crépuscule dressaient leurs cornes et rôdaient. Les deux vagabondes avaient rejoint le petit troupeau sans que Salomé ait paru les voir. Vogler la regardait avec saisissement ; il n'osait bouger, ni parler. La chevelure tordue sur la blanche nuque brillait faiblement dans le brouillard et les yeux des chèvres errantes brillaient aussi. L'immobilité de la jeune fille était telle qu'on eût dit qu'elle sentait fuir son âme entre ses lèvres. Puis elle se courba davantage, remua les feuilles avec ses doigts. Jacob alors s'avança ; elle releva brusquement la tête et jeta un cri.

Jacob lui toucha l'épaule.

— Qu'est-ce qu'il y a, *maitele* (1)? qu'est-ce que tu fais ici? la nuit vient.

La main sur la bouche, blanche comme un linge, l'enfant tremblait et ne savait que répéter :

— J'ai eu si peur, Herr Vogler!

— Sais-tu où nous sommes? questionna le fermier. Je m'étais perdu.

— Oh! dit-elle, le chemin n'est pas loin! et, suivie de ses chèvres, elle s'engagea dans le taillis avec Vogler. L'endroit, cerné de broussailles, lui semblait familier. Ils arrivèrent à un sentier bien tracé, mais très couvert et obstrué de branches. Vogler se demandait comment tout à l'heure il ne l'avait pas coupé. Salomé marchait la première d'un pas rapide et glissant; les ramures de hêtre avec leurs feuilles brunes et mouillées se ployaient contre ses hanches, ses coudes, et se refermaient derrière elle en cinglant. Le jour se résorbait peu à peu dans le brouillard, ainsi qu'un rêve dans la profondeur unie du sommeil. Vogler voyait devant lui se baisser, se relever, fuir à travers la forêt confuse la tête d'or pâle et autour d'eux, débordant le sentier, foulant les broussailles, arrachant çà et là une feuille de ronce, les chèvres agitées se hâtaient.

« Elle sait bien son chemin, se disait Vogler. Mais pourquoi vient-elle si loin? et pourquoi rester si tard? Il fait presque nuit. »

Plus forte cependant que l'étonnement et le souci, une joie perçait en lui comme par mille sources simultanées, la même qu'il avait goûtée la nuit où il l'avait ramenée de Heiteren après le *Jeu d'Adam et Ève*. Est-ce que la ferme et la vie ordinaire les attendaient encore? Le chemin était long et jamais Vogler ne s'était trouvé seul avec Salomé plus d'un instant. L'heure présente s'ouvrait sans borne devant lui.

Quand ils furent sortis de la forêt, la nuit grise et ouatée s'étendait sur les labours; à peine distinguait-on les larges mottes retournées par le soc; à trois pas, tout se perdait. Il faisait tiède, la terre semblait aspirer cette ombre chargée d'eau, s'y tapir, s'y confondre dans le muet amour de l'élément avec l'élément. Le brouillard amollissait le bruit des pas. Vogler demanda :

(1) Petite fille, en dialecte alsacien.

— Cherchais-tu des champignons, tout à l'heure? Sous les chênes, il y aurait peut-être encore des bolets.

Salomé tressaillit, fit un pas de côté comme si une arme l'avait effrayée.

— Des champignons? dit-elle, il n'y en a plus.

Après les labours, ils atteignirent d'épaisses prairies où se dressaient en masses vagues et encore touffues de grands arbres fruitiers. Parfois une pomme, négligée par les cueilleuses, se détachait froissant le feuillage et tombait avec un choc sourd. L'année avait fini son travail; tous les fruits étaient mûrs et livrés, les fièvres éteintes, les parfums enfuis; le grand repos commençait dans l'enveloppement de la nuée traînante. Les étoiles dérobaient aux champs, aux prés dormants l'éclat de leur haute vigile; la lune leur cachait sa course infatigable; la terre était seule avec elle-même, comme un homme qui a fermé ses paupières et que le sommeil assourdit.

Jacob était seul avec la force qui éclatait en lui sans qu'il lui donnât aucun nom. Il ne parlait plus. Il ne savait rien de l'être sauvage et craintif qui marchait si vite à son côté. Une peur comme il n'en avait jamais ressentie, étendait son ombre sur le dur battement de son cœur.

*
* *

Cet hiver-là fut brumeux et doux, pareil à un long rêve. A peine l'azur de loin en loin reparut-il dans une déchirure des vapeurs pour témoigner que subsistait la limpidité des cieux éternels. A peine quelquefois, la nuit, une ou deux étoiles vacillaient au fond des abîmes aussitôt revoilés. D'inépuisables nuées bouchaient l'espace, tantôt roulant et fuyant comme des fleuves débordés, bien plus souvent sans formes, blancs plafonds d'ennui sur la terre au repos. Les oiseaux ne disparurent pas : en janvier, le mois le plus désert de l'an, les légers roitelets se jouaient encore dans les franges épaisses des sapins; les rouges-gorges sautillaient dans les églantiers. Tout l'hiver Salomé continua de faire sortir ses chèvres; à la lisière des bois, l'herbe était restée verte; les feuilles des ronces n'avaient pas gelé.

Jacob Vogler vivait dans une attention perpétuelle à tout ce qu'elle faisait. Il ne lui parlait pas. Mais un élément de lui-même, comme une corde profonde, demeurait tendu vers elle et résonnait de chacun de ses gestes. Cela faisait dans toute son

âme et ses nerfs de longs ébranlements, des vibrations telles qu'il n'en connaissait pas. Il quittait le silence, il était comme un sourd en qui naîtrait l'ouïe.

Le matin, il guettait l'heure où elle traverserait la cour pour aller traire les chèvres dans l'étable. Le soir, il attendait son retour à la tête du petit troupeau. Si le soleil s'était couché sans qu'elle fût rentrée, il se trouvait quelque chose à faire dans le hangar attenant aux formidables granges gorgées de paille, en face du porche et de là surveillait le sentier. Souvent, il la vit paraître au sommet de la pente, détachée tout entière sur les pâles cendres du soir, parmi les cornes remuantes des chèvres. Elle marchait d'un pas fatigué que l'approche du logis ne hâtait pas. Plus d'une fois, la croisant sous la voûte, il put voir dans le pli de son châle le morceau de pain qu'elle n'avait pas mangé. Il se demandait pourquoi ces longues promenades que rien n'imposait, quand elle aurait pu passer l'après-midi tranquille à tricoter chez la femme Hirlemann, auprès du feu. Mais la farouche solitude de la jeune fille, l'âpreté de son deuil, la lui rendaient, à son insu, plus précieuse. Quand lui-même rentrait à la nuit, s'il s'était attardé au village à négocier quelque marché, il pensait à elle dès la petite route où la brume et les ténèbres ne laissaient qu'à peine distinguer les pommiers en bordure. Il pouvait lui arriver de manquer le sentier qui à gauche s'embranchait vers la ferme, tant c'était un départ insensible; mais quand il s'y était engagé et qu'il n'avait plus devant soi qu'un mur de nuit si opaque et si proche qu'on eût voulu étendre les mains pour ne pas s'y heurter, alors il n'était plus qu'instinct, obéissant à l'habitude et à l'attrait comme l'oiseau qui vole en ligne droite. La présence de Sälmele dans le logement du porche aimantait l'obscurité. Le sol était souple, non pas boueux, mais doux au pas et silencieux. Les crevasses, les ornières faisaient des sillons plus noirs. Jacob approchait de la ferme sans la voir; tout juste apercevait-il le hérissement des sapins contre le ciel sur ce pli de terrain qui abritait sa maison; mais l'air se peuplait d'odeurs qui l'eussent guidé, le pas tranquille, à travers de plus vastes et plus sombres limbes : odeur de la paille d'abord, qui, à cette époque de l'année, remplissait encore les huit travées de l'énorme grange; puis cette douce odeur de vie et de lait qui s'épaissit comme un nuage sur les chemins où passent les vaches et

déborde de leurs étables. Et maintenant la ferme et les granges faisaient de chaque côté de lui deux grandes masses de noirceur familière et tiède ; il entendait un meuglement, un froissement de litière ; une lanterne éclairait sous la voûte encombrée une poussière gris et or.

Jacob levait la tête : s'il voyait de la lumière à la fenêtre, il commençait la longue soirée dans un état de contentement ; il caressait le chien qui sans bruit venait lui lécher la main ; la salle déserte et sombre où il entrait lui était agréable, les espoirs imprécis bourdonnaient comme des abeilles. Si la fenêtre restait aveugle, une angoisse l'étreignait. Il lui fallait attendre, ou bien ressortir dix fois furtivement pour surveiller jusqu'à ce qu'il ait vu s'éclairer la vitre. Il se demandait alors comment il pourrait désormais supporter que l'enfant s'éloignât. Et cependant, quelle sécurité avait-il? Que voyait-il seulement de sa vie? Sur les routes, elle pouvait rencontrer des jeunes gens; dans la forêt, on pouvait la rechercher, la poursuivre. Elle-même, qui sait? n'avait-elle pas attendu quelqu'un le jour où il l'avait découverte attardée si loin dans le brouillard?

La méditation de la Bible et la prière dont il avait une si profonde habitude lui devenaient de jour en jour plus difficiles. Il y avait toujours comme un bruit dans sa tête, un mouvement qui tourne, une impatience oppressée de l'heure prochaine. Comme si rien désormais n'avait plus le pouvoir de le retenir, hormis un trésor promis et caché que roule en son flot le temps qui vient.

Et parfois, alarmé de ce grand changement dans son âme, de cette attente croissante qui l'absorbait au point d'immobiliser sa volonté, il jetait un appel vers le Très-Haut, une demande de conseil et de force. Mais le ciel de l'âme ne s'ouvrait pas pour lui; il restait perdu dans sa solitude obsédée comme, au long de cet humide hiver, la terre dans les brouillards qui l'aveuglaient.

Pendant plusieurs semaines, on n'aperçut pas une fois les montagnes et les nuits s'étendaient du soir jusqu'au matin tardif et blême, sans qu'eût brillé un seul repère au firmament.

Longues nuits, nuits tourmentées! De savoir la jeune fille si proche était très doux le soir, quand il se la représentait veillant dans ses habits de jour, son petit châle noir bien croisé, son chignon solide et lumineux sur la nuque. Mais, aux heures

plus secrètes, enfoncées plus avant dans le silence, venait le souvenir des grands cheveux déroulés qu'il avait vus le soir du *Jeu d'Adam et Ève*; et le souvenir de la tête du jeune homme inclinée, dérobée dans cette chevelure. C'étaient des images qui le faisaient longtemps souffrir. La seconde surtout amenait l'intuition de ce qu'il n'avait jamais conçu : le lien de ceux qui ont péché ensemble.

Le *Jeu* fut rejoué à Heiteren cette année-là. Mais, de la ferme, les Hirlemann seuls s'y rendirent. Noël passa sans fête ni lumières. Au retour du culte matinal, chacun rentra dans sa solitude ; à peine quelques tintements de cloches lointaines, avant la fin du jour, effleurèrent les toits désertés des colombes et se perdirent entre les pointes des sapins. L'année s'acheva dans le froid sans neige. Le ciel uni, sans un pli, ni une volute, ni une ombre, n'était que vide au-dessus de la maigreur transie des arbres. Dans la forêt et la sapinière résonnaient les cognées des bûcherons.

En janvier vint un peu de neige dont on se réjouit pour la terre, que les longs brouillards si longtemps avaient mouillée sans l'abreuver. La neige fondit lentement, laissant de grandes flaques blanches dans les prés, des stries blanches aux creux des sillons. Avant qu'elles n'eussent disparu, la patience des après-midi immobiles, incolores, peu à peu sembla se changer en attente : — un oiseau qui pépie à voix sèche et menue ; deux ou trois abeilles parmi les chatons d'un bouleau, une déchirure bleue dans le ciel, un balancement de branches assouplies... Le vent du sud-ouest apporta une légère pluie dans de la tiédeur et pour la première fois reparut l'odeur de la terre.

On allait se remettre aux labours; le maréchal-ferrant fut appelé à la ferme pour ferrer les chevaux. Il vint de grand matin avec son apprenti : le valet d'écurie leur ouvrit le porche à l'heure où la lune pleine descendait sur les collines. Il avait plu la veille au soir et gelé dans la nuit; la cour était toute verglassée : mauvais jour pour le ferrage, mais l'homme ne s'embarrassait pas de si peu. Il entra dans la petite forge qui s'ouvrait à l'angle de la cour, se mit en bras de chemise, retroussa ses manches et commença de souffler le feu. Quand tout fut prêt, il demanda un cheval. Un des fils Hirlemann et le valet Médard amenèrent ensemble la grande bête nue, tenue par un licol de corde, et qui avançait maladroitement sur la

glace. Ils l'introduisirent dans la forge, et la maintenaient, tandis que le maréchal clouait les fers.

Salomé, quand elle descendit, vit la scène, et, au lieu d'entrer à l'étable pour traire ses chèvres, curieuse, elle se glissa dans la forge. Le maréchal jeta un juron, car il aimait à se donner de l'importance ; mais quand il l'eut regardée, il ne dit plus rien, et sans lâcher son fer, il lui montra en relevant le menton l'endroit où elle pouvait se mettre. Elle s'y coula en longeant le mur et y demeura sans bouger, enfantine, suivant avec des yeux agrandis d'admiration les gestes adroits et robustes des hommes à l'ouvrage. Ils ne parlaient plus, ils travaillaient avec soin. Aux coups du marteau sur l'enclume fusaient les étincelles. Des faces blondes flamboyaient dans le feu rouge. L'odeur de la corne brûlée s'épaississait sous le bas plafond. La croupe énorme du cheval, au-dessus des silhouettes agiles et courbées des hommes, encombrait le réduit étroit. Salomé regardait ces massives rondeurs lustrées, le poitrail agité de rapides frémissements, la puissante encolure, la crinière en désordre et la longue fine tête osseuse qui dément cette force du corps, les oreilles sensibles, le grand œil craintif, la triste bouche obéissante par où tout l'animal est dompté.

Quand les quatre fers furent posés, le valet Médard et le fils Hirlemann emmenèrent le cheval. En attendant qu'ils en amenassent un autre, l'apprenti, qui connaissait son maître, eut l'idée qu'il le mettrait de bonne humeur en allant faire un tour. Resté seul avec elle, le maréchal-ferrant se retourna brusquement vers Salomé, la saisit par les épaules et la mordit au col d'un baiser plus lourd que les coups de son marteau sur le fer amolli. Contractée, la jeune fille ne se débattait pas. Dans cette bouche d'homme, il y avait une force chaude et massive qui ne se pouvait éluder. Elle fermait les yeux et s'arc-boutait au mur. Une minute après, le second fils Hirlemann arrivait avec un cheval. Vogler le suivait, revenant des étables, une lanterne à la main. Il aperçut Salomé, fronça les sourcils : qu'avait-elle à faire au milieu de ces hommes ? Il s'approcha d'elle soupçonneusement et, feignant de ne l'avoir pas reconnue, il éleva sa lanterne et lui éclaira le visage. Elle lui apparut toute pâle, les lèvres serrées, avec une meurtrissure vive au bas de son cou blanc. Sous le regard qui la scrutait, elle rougit, ses paupières battirent, elle étendit la main contre

le mur pour se donner un appui. Comme on reconnaît l'attaque d'un mal aigu qui échappait à la mémoire, Jacob reconnut cette vrille qui lui était entrée dans l'âme le jour où il avait chassé Nicolas Schwindenhammer. Avant qu'il eût formé aucune pensée, sa douleur l'avertissait. Il abaissa la lanterne, demeura muet en face de la jeune fille. Les hommes s'absorbaient dans leur tâche et ne leur prêtaient aucune attention. Le maréchal-ferrant, penché sur l'enclume, plein de confiance et de bonne humeur, suivait un projet de séduction : il comptait bien revoir cette fille qui avait le cou si blanc, les yeux si clairs, — obtenir aujourd'hui même un encouragement, — qui sait? un rendez-vous! Bientôt, elle viendrait le rejoindre à l'auberge, où il avait ses petites entrées. Elle n'était pas fâchée, puisqu'elle restait là. Il se retourna pour essayer d'une œillade et vit le silencieux tête-à-tête du fermier avec la jeune fille. Inquiet soudain et redoutant quelque orage, il se remit dare-dare à marteler.

La divination de Jacob, son saisissement, apportaient à Salomé l'aveu le plus certain. En même temps qu'elle le recevait, elle se croyait méprisée, elle s'attendait à ce qu'il la congédiât. La surprise et l'angoisse la faisaient presque défaillir. Dans le bruit du marteau, Jacob lui dit à mi-voix : « Comment es-tu venue ici? va-t-en! » et elle sortit chancelante. A peine eut-elle fait quelques pas dans la cour, qu'elle glissa et s'abattit sur le verglas. De la porte de la forge, Jacob la suivait des yeux. Le cœur sauta dans sa poitrine : il s'approcha d'elle, la souleva par les épaules ; elle fit un effort des genoux pour se redresser, mais la force lui manquait ; sa tête se rejeta en arrière, de nouveau toute pâle dans le bleu cendré de l'aube et pareille à la lune qui fuyait blanche et glacée au-dessus des rameaux nus du verger. Vogler se rappela la nuit du *Jeu d'Adam et Ève* où elle avait sommeillé sur son épaule, la tête ainsi renversée, — un an! il y avait plus d'un an qu'il la désirait avec cette faim toujours bâillonnée! Pour la première fois, une révolte contre la longue contrainte éclata en lui, courut dans ses membres, durcit les bras forts avec lesquels il portait maintenant la jeune fille. Sur le cou blanc et pur juste au bord du fichu noir, une morsure apparaissait distinctement. Jacob n'eût pas vu avec plus d'horreur un tison rouge posé sur la chair qui le hantait. Il fit quelques pas presque sans direction,

hagard, puis il tourna vers son propre logis et porta Salomé dans la salle où elle n'était pas rentrée depuis l'enterrement d'Émilie. Il l'étendit par terre, s'agenouilla à son côté. Elle restait inerte, sans se plaindre, comme à moitié morte. Il pensait chercher si elle n'avait point de mal, si elle ne s'était rien brisé en tombant si rudement ; mais il n'était plus maître de lui ; penché sur Salomé, il la baisait aux tempes, aux joues, aux paupières, et des larmes comme il n'en avait pas versées depuis qu'adolescent, il avait vu mourir sa mère, des larmes montant du puits le plus profond de l'âme, coulaient de ses yeux fermés. Il n'avait plus aucune colère ; ce visage était une manne de douceur, et si grand qu'eût été le désir, la première volupté le dépassait. Comme de la terre monte, au printemps, l'herbe serrée qui transfigure les collines, ainsi de la moelle de ses os, se pressait la tendresse que ses lèvres collaient sur toute la face de Salomé. Il retournait maintenant contre lui seul le reproche de ce qui s'était passé dans la forge. Pauvre petite fille qu'il aimait et laissait exposée à l'outrage du premier venu, du valet, du charron, du passant ! orpheline misérable, errant sur les routes avec ses chèvres, ou languissant toute seule dans son nid froid, sous les trous où les colombes se serrent à deux ! Comment avait-il attendu jusqu'à ce jour, pour la prendre dans son sein aux yeux de tous et goûter enfin le fruit béni dont il avait eu si longtemps soif ? Il se dépouillait de sa froideur, de sa prudence, il voyait le défaut de sa vertu même. Quoi donc ! pour cette étrangère qui avait porté son nom, cette inutile Émilie, tombeau de sa race, déception et dessèchement du meilleur de ses années, il s'était attardé dans un deuil sans âme, quand la petite bien-aimée, tous les jours, était en danger sur les chemins ! N'avait-il pas mille fois mérité de la perdre ? Ah ! maintenant du moins, il la retiendrait !

— Salomé, ne le savais-tu pas, mon enfant ? Reste avec moi !

Salomé s'était assise : elle regardait devant elle avec des yeux dilatés, comme si elle voyait agir un sortilège. Était-ce bien la prédiction obstinée de sa vieille grand mère qui s'accomplissait ? Ou la honte de tout à l'heure dans la forge ne lui amenait-elle ici qu'une autre honte ?

Elle mit la main sur la meurtrissure de son cou.

— Vous l'avez compris, Herr Vogler, dit-elle, je n'ai pas de force pour me défendre.

Un sanglot l'arrêta. Dans cet instant de son triomphe, elle se sentait faible et n'eût souhaité que de dormir.

— Mais aucun homme ne m'a connue, reprit-elle, et vous, Herr Vogler, vous êtes un homme juste et vous m'avez protégée.

— Salomé, je te demande si tu veux être ma femme devant Dieu et demeurer pour toujours avec moi ?

Ils s'étaient levés tous les deux. Salomé recula d'un pas, comme pour regarder l'homme qui accomplissait le sort. Lentement, elle inclina la tête. Elle ne semblait pas heureuse, mais fascinée. Sa bouche tremblait.

Un moment après, elle était dans l'étable, tirant les pis d'une chèvre, comme si la tâche familière lui offrait une rampe d'appui dans son vertige.

Vogler entra dans la forge où le maréchal-ferrant, l'apprenti et le valet continuaient leur besogne.

— Henri Holz, dit-il, je t'apporte une nouvelle et à ces deux garçons-là. Vous pourrez le dire dans la ferme et dans Heiteren : Salomé Spiegel, qui était ici tout à l'heure, est ma fiancée. Avant l'été, c'est elle qui sera maîtresse à la ferme Vogler.

* * *

Les jours se tiraient vers le printemps ; il faisait doux, mais gris, toujours ; quelques oiseaux perchés aux pointes des cerisiers, patiemment dardaient un cri de deux notes, aigu et morne, qui faisait penser au ciseau du tailleur de pierre. Le petit oiseau usait son gosier contre l'hiver, comme s'il était en son pouvoir de percer jusqu'aux fontaines de l'azur. Une dernière tombée de neige pendant une heure submergea son effort, puis un souffle du sud dispersa les flocons qui titubaient dans l'air avec la paresse de molles plumes. Bientôt le jaune soleil qui, au penchant du ciel, se glissait hors des vapeurs en fuite, éclaira un paysage de satin blanc, brillant et embué, dont les lointains, derrière les processions de peupliers, s'évanouissaient d'une colline à l'autre en reflets de perle. L'appel des oiseaux se ranima dans le verger, des roucoulements de colombes tremblèrent au bord du toit.

Jacob Vogler marchait dans la direction de Heiteren. L'aspect si doux de la campagne suspendit un moment l'angoisse d'impatience où il vivait. Il sentit l'approche de la félicité, — la jeunesse éblouissante bientôt versée dans son sein,

pareille à la neige qui va fondre; il goûta le bonheur sans image des fiançailles, soleil sur des yeux fermés. Il allait à cette heure chez le maire et chez le pasteur pour s'occuper des bans et montrer ses papiers. Il avait aussi dans sa poche ceux de Salomé Spiegel. Elle les lui avait remis le matin sans un mot, d'une main timide, tremblante, qui semblait vouloir s'échapper au moment même où elle se tendait. Et dans ses yeux toujours cette expression immobile : obéissance, frayeur, secret... Elle ne l'aimait pas, songeait-il, déjà repris par le tourment qui lui était alors plus habituel que la promesse de la joie. Comment l'eût-elle aimé ? Il avait depuis longtemps passé l'âge. Elle l'épousait par besoin d'un refuge, comme il arrive qu'un oiseau affamé par l'hiver vienne chercher des miettes dans la main qui les offre : il approche hérissé de peur et fuit sans qu'on ait pu le toucher. Cependant Vogler se rappelait comme elle avait dormi avec confiance sur son épaule la nuit du *Jeu d'Adam et Ève*. Mais le souvenir se retournait contre lui : confiance d'enfant envers l'homme mûr ; il n'était pas question de mariage dans ce temps-là ! Maintenant, elle semblait plus que jamais fuyante, insaisissable. Lui-même d'ailleurs était de connivence pour l'éviter. Il redoutait le tourment, l'excès du désir qui l'envahissait dès qu'elle était là, un tel rugissement intérieur, un tel appel de l'âme et de la chair qu'à peine se retrouvait-il seul, il ne comprenait plus comment il s'était maîtrisé. Lui parler, il ne le pouvait. Ce qui le poussait si puissamment vers elle ne ressemblait à rien de ce qu'il aurait su dire. Il vivait dans un monde sans langage, intense, nouveau, étranger à toute habitude comme à toute prévision. Cette force en lui, qui était à la fois bonté d'ange et faim de bête, il n'aurait pu en soulager la douleur que par des caresses; mais, depuis le moment des fiançailles, il n'avait plus osé embrasser la jeune fille, soit qu'il craignît de lui déplaire, soit qu'il redoutât la violence d'un emportement une fois éprouvé. Mais il hâtait ses préparatifs et trompait l'attente en réglant les fêtes du mariage. Il sentait qu'un si récent veuvage les rendait peu convenables ; il savait qu'on les blâmerait ; pour la première fois, cet homme de jugement calme et réfléchi perdait sa mesure. Il ne voyait que Salomé. A cause de sa pauvreté, il tenait à l'honorer par des noces dispendieuses. Et peut-être y avait-il dans cette résolution un désir d'offrande réparatrice

pour la misère où il jugeait qu'il l'avait laissée trop longtemps. Il dépenserait pour elle en un jour beaucoup plus d'argent qu'il n'en avait jamais donné à sa grand mère ni à elle-même. Il espérait que cela lui ferait plaisir; il voulait la voir fière, assurée, triomphante.

Le pasteur qu'il allait voir reçut sans chaleur la nouvelle de ce remariage. C'était un homme petit, jaune et sec, à qui l'habitude de prêcher avait donné un tic, mi-sentimental, mi-autoritaire : un coup de la tête un peu de côté, en fermant les yeux et fronçant les sourcils. Il était veuf lui-même depuis trois ans et très affligé.

— Vraiment, Herr Vogler ? Déjà ? remarquait-il. Déjà ? — Vogler ne savait même plus quand était morte Émilie. Il sentait seulement qu'il avait passé quarante ans et qu'il aimait pour la première fois. — Déjà ?...

Le pasteur parcourait les papiers qu'on lui avait remis; son attention se fixait sur la différence d'âge. Il hocha la tête.

— Si j'avais su, hasarda-t-il, que vous pensiez à vous remarier... Il y a plusieurs partis que je vous aurais proposé d'examiner. Vous vivez très seul, maître Jacob; pour bien choisir, ce n'est pas ce qu'il y a de mieux! Dans les graves circonstances, un homme devrait consulter son pasteur.

— S'il n'y avait pas eu cette jeune fille, je ne sais pas si j'aurais pensé à me remarier; en tout cas, pas si vite, monsieur le pasteur, cela est vrai.

— La différence d'âge est grande, maître Jacob. Avez-vous bien mesuré cela? En outre, cette enfant n'a pas été élevée pour une position comme la vôtre. Sera-t-elle auprès de vous la compagne véritable, capable de partager les charges du foyer? La joie est une courte surprise; les soucis sont longs.

Jacob ne fit point de réponse.

— Vous aurez probablement des enfants, dit encore le pasteur. Et il leva les yeux d'un air triste, tandis que ses doigts nerveux tournaient et retournaient un crayon.

Jacob serrait les lèvres et baissait les yeux.

— Je suppose que votre décision est bien arrêtée?

Jacob fit signe que oui.

— Eh bien ! quand voulez-vous que soit célébré ce mariage?

— Le plus tôt possible, monsieur le pasteur. Elle habite ma ferme, il est difficile de durer comme ça.

Le pasteur, sa tête de côté, plissa les yeux et contracta le front. Il sentait qu'il avait devant lui un homme sérieusement touché. Un mélange de blâme et de compassion lui inspirait sa douloureuse grimace.

— Êtes-vous sûr, demanda-t-il encore, que Dieu tout-puissant doive bénir les dispositions où vous êtes?

— Elles sont droites; je ne veux rien que ne permette la loi.

— Votre fiancée se prépare-t-elle pieusement et de tout son cœur au grand engagement du mariage?

Les yeux de Jacob semblèrent chercher dans le vide.

— Je n'en sais rien, avoua-t-il. Nous ne parlons jamais ensemble. Nous pourrons parler quand nous serons mariés. Nous pourrons prier aussi.

— C'est avant qu'il faut prier, Herr Vogler, beaucoup prier!

Et le pasteur exhala un pesant soupir. Il pensait à sa fille aînée, âgée de trente ans, qu'il aurait été si heureux, un peu plus tard, après un deuil plus convenable, d'installer à la ferme Vogler...

On prit jour pour la première semaine d'avril.

***

« Tout de même, pour cette rien du tout, cette sauvage, cette mendiante, la robe de noces de sa mère et de sa grand mère! » Ainsi ronchonnait la femme Hirlemann en fouillant le coffre de mariage de la famille Vogler. Et elle tirait au jour la robe d'écarlate, semée de paillettes de cuivre, la chemise de fine toile brodée d'épis avec des roses, la parure éclatante des colliers, la couronne merveilleuse, toute de perles étagées sur une treille d'or, parmi les feuilles et les vrilles d'or.

On racontait que Mme Émilie, à son mariage, avait voulu porter une robe de la famille Kœhret et que ce n'était rien qui approchât du trésor nuptial des Vogler. Depuis près d'un demi-siècle, le coquelicot splendide dormait dans les ténèbres du coffre. On était à huit jours du mariage. Le menuisier de Heiteren façonnait les tables du repas qui devait avoir lieu à l'entrée du verger, où les cerisiers enflaient leurs boutons. Il faisait frais et net. Les montagnes délivrées du brouillard hivernal semblaient couvrir la plaine d'un chant à deux voix, fluide, allègre, la contenir, avec toute la fermentation de ses mottes et de ses ramures, dans une cadence heureuse. On

comptait sur une période de beau temps. Les semailles allaient leur plein.

Vogler, qui avait passé la matinée aux champs, entra brusquement dans la salle où, selon ses ordres, la femme Hirlemann préparait les ornements de la fiancée. Il pâlit, enfonça les mains dans les poches et s'approcha. Cet écarlate qui signifiait le sexe enivrant et scellé de l'épouse, le même pour les jeunes filles lointaines dont il était issu et pour celle de qui l'aspect le faisait frémir aujourd'hui, — ni cet or jaune comme le soleil levant, — il n'eût voulu les toucher. Extérieures et rutilantes, c'étaient cependant des choses qui participaient de la pudeur de la femme. Il les regardait semblable au païen sauvage qui vénère les insignes de l'extase et de la fécondité. Émilie n'avait pas porté cette robe ; parmi les femmes qui l'avaient revêtue, on n'en citait point qui fût demeurée stérile. La pâleur de Jacob et son visage absorbé irritèrent la matrone. Elle détesta cette évidence d'une passion qu'elle jugeait vexatoire et malséante.

— Voilà, dit-elle, c'est pour vous faire plaisir, Herr Vogler ; mais, à mon idée, la petite aurait bien mieux aimé une robe neuve.

— Va la chercher, dit Jacob.

Quand Salomé fut entrée dans la chambre, suivie de la femme Hirlemann, le fermier lui montra les vêtements et les bijoux disposés sur la table.

— Salomé Spiegel, c'est la robe de noces de ma mère et de ma grand mère, avec leur couronne. Elle est préparée pour toi. Mais la femme Hirlemann croit que tu aimerais mieux une robe neuve. On aurait le temps d'aller à la ville pour l'acheter. Dis ce que tu veux.

Salomé avait écouté, le cou tendu, la figure inquiète. Son regard allait du visage maussade de la femme au visage sévère de Jacob. Une lueur flamba dans ses prunelles. Plusieurs générations de misère envoyaient le sang violemment à son cœur. Elle étendit un doigt :

— C'est cette robe-là que je veux, prononça-t-elle.

***

Les tables du repas de noces furent dressées derrière les bâtiments de la ferme, à l'ouverture du vallon. En tenue de fête, gilets rouges et châles à fleurs, larges feutres et nœuds de

moire, il était venu beaucoup de monde, quoique la famille Vogler, blâmant le mariage, n'eût envoyé personne, ni la famille d'Émilie non plus. Mais à Heiteren la vieille eau-de-vie des Vogler était bien réputée, et on savait que la réjouissance ne serait pas chiche : les invités ne s'étaient pas fait prier. Il y avait là le pasteur avec ses filles, le maire, l'aubergiste, chez qui s'était joué le *Jeu d'Adam et Ève*, et bien des gens qui en avaient été spectateurs. Aussi en rappelait-on le souvenir, comme si l'étoile de Salomé se fût levée ce soir-là. « J'avais bien remarqué, disait celui-ci, comme il la regardait, la petite Ève ! — Ah ! répondait l'autre, sûrement qu'au retour elle lui a fait manger un morceau de la pomme ! — Vous savez qu'il l'a ramenée dans sa carriole ! » intervenait une femme ? Et les plissements de paupières, les petits gloussements de rire de continuer l'entretien. « C'est dommage, reprenait une voix, qu'elle n'ait pas du tout de couleurs, car, pour une jolie figure, c'en est une. Mais on dirait qu'elle a de la neige dans les veines. »

Salomé, au centre de la table, se tenait droite et muette sous sa haute couronne. Le rouge ardent de sa robe et la chaude lueur de l'or isolaient dans leur gloire sa mortelle pâleur. A peine touchait-elle aux mets ; ses jeunes et tendres lèvres s'entr'ouvraient, bleuâtres comme les fleurs de glycine ; ses yeux lumineux passaient et repassaient sur l'assistance, sur les serveurs, sur tout le paysage du vallon familier, avec un air de douter si elle les voyait en rêve. Jacob regardait droit devant lui, soutenant de son mieux une conversation avec le pasteur qui présidait la table en face des mariés. Il ne mangeait ni ne buvait guère. Sa main droite souvent se posait sur la main gauche de Salomé ; une attente, une approche insoutenables serraient son cœur d'une transe aussi dure que celle du péril. Au-dessus de la table et des grands nœuds noirs qui coiffaient les femmes, se croisaient des rameaux de cerisier. Le ciel baignait d'azur les blancs bouquets à peine éclatés, les premiers nés du printemps, la plus aérienne de toutes ces multitudes qui allaient vivre, une écume tantôt fondue dans la lumière, tantôt détachée en incandescence de mille corolles qui tremblent.

Tout le long du vallon et du ruisseau, d'autres cerisiers chantaient leur cantique de fleurs, et, à mesure que s'écoulait le jour lent et gorgé de soleil, leur éclosion progressait vers les

cimes. Tout était intact, dans le premier étonnement de sa nouveauté radieuse; sur l'herbe où Salomé, à l'automne, cherchait des trèfles à quatre feuilles, on n'eût pas trouvé un pétale tombé de ces millions de fleurs. Dans un clos du vallon, deux poulains noirs jouaient et bondissaient autour d'une jument. On les voyait de la table; on entendait le meuglement des vaches, parfois un cri de coq ou le hurlement d'un chien dans la cour. Des pigeons tournoyaient avec un bruit de soie, se perchaient dans le verger, l'emplissaient d'un faible et vaste roucoulement.

Longtemps, les hommes et les femmes burent autour du couple hiératique oppressé par l'attente. La jeunesse s'était levée de table et dansait sur le pré; un violon rythmait les pas. Les poulains gambadaient plus fort. Il y eut des chants, des chœurs alternés de jeunes hommes et de jeunes femmes, rustiques louanges du printemps et de l'amour. Puis la promenade qui est d'usage, deux à deux, en longue file, les mariés au bout se donnant le bras; et des chants encore qui s'envolaient avec une solennité charnelle et suave sur les terres où le large soleil du soir éclairait les myriades du blé qui pointe.

L'ombre était venue quand la noce, enfin, se dispersa en carrioles ou à pied, toujours chantant, par les chemins; — l'ombre où s'éteignaient la robe d'écarlate, les bijoux d'or, les yeux de lumière et de secret. — Les valets et les servants avaient vidé les bouteilles et s'affairaient, le front rouge et la démarche en zigzags, ceux-ci à démonter les tables, ceux-là au service retardé de l'écurie et du bétail.

Jacob fit entrer Salomé dans la maison. Personne ne les attendait ni ne les suivit. On ne vit pas s'allumer de lampe. Une planète ruisselait de clarté à l'Occident vert, les étoiles perlèrent de l'abîme et le sommeil descendit sur les bêtes.

Dans la nuit, Jacob connut la jeune fille et il l'aima davantage.

CAMILLE MAYRAN.

(*La dernière partie au prochain numéro.*)

LA PRINCESSE MATHILDE ET THÉOPHILE GAUTIER

I

I. — UNE FÊTE CHEZ LA PRINCESSE

« C'est une élégance rare que de pouvoir ouvrir en plein hiver les fenêtres d'un salon, et que de sentir vous arriver au visage, au lieu de la bise aigre de décembre ou de janvier, une tiède haleine, un souffle balsamique du printemps...

« Une immense serre, enveloppant comme d'une galerie extérieure les appartements de réception de la princesse Mathilde, réalise ce miracle... A l'autre extrémité de la serre, d'un fouillis de plantes et de fleurs s'élève ce délicat chef-d'œuvre de Paul Dubois qui a, sans archaïsme et sans plagiat, toute la grâce naïve d'un Donatello, le petit Chanteur florentin. On dirait que cette figure a inspiré à M. François Coppée l'idée première de cette comédie lunaire qui s'appelle *le Passant* et sera sans doute jouée un soir dans cette serre sans avoir besoin de décor. »

Peu après la publication de cet article se réalisait la prédiction de Théophile Gautier : le soir du 29 avril 1869, « les portes-fenêtres du salon s'ouvrent et, sur les tapis moelleux, s'allongent les traînes de satin, de velours, de dentelles et de gazes lamées. On dirait le *Décaméron* de Boccace transporté de Florence à Paris. »

Auprès de la statue en bronze argenté, un chanteur florentin

en chair et en os, dont la chevelure vivante s'échappe en boucles d'or de la toque à plumes, accorde sa mandoline; il attend la réplique de Silvia pour bondir sur la scène où la sombre Agar au masque tragique maudit l'amour en vers harmonieux dont le ton caressant contredit les paroles amères.

Pendant que, dans la coulisse, le blond Zanetto fredonne la chanson devenue bientôt célèbre, et dont Massenet devait plus tard écrire la musique,

Mignonne, voici l'avril...

le chroniqueur Marcelin, écartant les branches, observe la salle et prend cette note pour *la Vie parisienne* : « D'ici (de la coulisse), l'assistance est vue de face, assise devant l'actrice que nous voyons de dos. Au centre, au premier rang, Leurs Majestés, d'une bonne volonté et d'une attention exemplaires. A quoi pense l'Empereur, la tête penchée et les paupières mi-closes ? On ne saurait le dire, mais l'Impératrice suit, les yeux dans les yeux, les moindres gestes, les moindres nuances du débit de l'actrice, son long cou ondulant sous le va-et-vient de cette tête qui suit tout, ses grands yeux clairs, grands ouverts sous leur haute arcade, voyant tout. »

A l'énumération enthousiaste de l'adolescent, célébrant avec la fierté ingénue de la quinzième année tous ses petits talents peu rémunérateurs, la pratique courtisane murmure avec une pitié compatissante :

Toutes professions à dîner rarement !

Je vis alors un pâle sourire d'approbation passer sur les lèvres du souverain : il savait ce que rapporte la poésie, et plus d'une fois, dans la coulisse, il s'était plu à jouer le rôle de la Providence... Il a fallu que la révolution envahît les Tuileries, et violât les papiers secrets, pour que le public apprît que l'un des plus grands poètes du Second Empire, et l'un des plus hostiles au régime, touchait une pension sur la cassette privée de Napoléon III.

L'Empereur fut tellement frappé par la beauté classique d'Agar et par ses nobles attitudes, qu'à la suite de cette audition, il la fit engager au Théâtre-Français, où elle créa, peu après, la seconde pièce de son poète, *les Deux douleurs*, et où

elle remplit brillamment les rôles de reines du répertoire.

Quant à l'Impératrice, elle fut séduite par la voix d'or de la blonde débutante et, tout en lui disant son admiration, elle la pria de venir aux Tuileries répéter ce joli poème dialogué devant « son petit garçon ». Il faut lire dans les mémoires de Sarah Bernhardt le récit de cette soirée intime où l'on voit se déployer toute la gentillesse de ce pauvre enfant voué à une si tragique destinée!...

Cette comédie « lunaire », comme la baptise Théophile Gautier, fut le dernier rayon de poésie qui éclaira le soir mélancolique du Second Empire.

***

Cette fois encore, Gautier avait été le bienfaisant intermédiaire entre un jeune poète et la Princesse : un beau matin, le modeste commis au ministère de la Guerre vit avec émotion, dans l'humble logis qu'il occupait à Montmartre avec sa mère et sa sœur aînée, apparaître le grand Théo.

Le maître était délégué par la cousine de Napoléon auprès de l'auteur du *Passant* qui l'avait charmée, et lui demandait de laisser représenter sa pièce chez elle devant un auditoire sympathique. Le Paris intellectuel et officiel assistait à cette fête des yeux et de l'esprit qui fut une date dans les annales mondaines de l'époque. Un seul manquait à l'appel et son absence jetait un voile de mélancolie sur cette glorieuse représentation : c'était François Coppée. Pour la circonstance, il s'était commandé son premier habit noir. Mais, hélas! sa santé délicate qui semblait compromise par une tuberculose menaçante, l'avait contraint à s'éloigner des brumes de la Seine, pour aller se réchauffer au soleil du Midi : « C'était trop beau! a-t-il dit lui-même, je suis tombé malade d'une pneumonie dont j'ai souffert pendant plusieurs années et qui a assombri ma fin de jeunesse... »

Du fond de son exil, il adressa à la bonne fée qui l'avait adopté et ne cessa de l'entourer de son affection maternelle un sonnet reconnaissant. Il transcrivit ces vers sur la première page d'un exemplaire du *Passant*, — dont il ne put déjà plus trouver la première édition, épuisée au lendemain du succès, — et le fit relier en parchemin portant sur le plat l'aigle impériale peinte à l'aquarelle.

A la Princesse Mathilde

Sous le ciel de Florence, alors qu'on pouvait voir
Aux bleus Décamérons les étoiles sourire
Et devant quelque reine aimable de la lyre,
Vêtus du long camail, les Poètes s'asseoir,

Souvent, au fond du parc mystérieux et noir
Où le prélude exquis du rossignol expire,
Un chant de voix qui tremble et de luth qui soupire
Passait et s'éteignait, triste et pur dans le soir.

Et la dame oubliant ses compagnons célèbres
Rêvait, et vers le son mourant dans les ténèbres
Quelquefois soupirait comme vers un absent.

Merci, car vous de même en une de ces fêtes,
Princesse, où vous charmiez artistes et poètes,
Vous avez écouté la chanson du Passant.

***

Une fois *le Passant* joué, et les deux artistes chaudement félicitées, le public, après un bref entr'acte, ne tarda pas à reprendre sa place : on savait vaguement qu'une surprise avait été ménagée au souverain et que Théophile Gautier avait dû improviser un poème de circonstance.

Peu de jours auparavant, la Princesse avait adressé au poète un billet qui, au premier moment, l'embarrassa :

« Vous avez fait, lui écrivait-elle, une espèce de compliment à l'Empereur pour accompagner *le Joueur de Flûte*. Ne voudriez-vous pas me l'envoyer? On pourrait le répéter chez moi, avec une légère variante pour laquelle je compte sur vous. J'abuse de votre complaisance; mais je suis ainsi faite, « sans nuances», comme disait Sainte-Beuve quand il était bienveillant.

« Votre toute dévouée

« MATHILDE. »

« *P. S.* — Je voudrais causer avec vous. Ne pourriez-vous venir me trouver aujourd'hui avant trois heures ou de six à huit, ce soir? »

La princesse se souvenait d'une représentation de la comédie d'Émile Augier, à l'inauguration de la maison pompéienne de

son frère. Gautier avait écrit un prologue en vers; mais ce prologue n'aurait guère de raison d'être hors du cadre romain qui l'avait inspiré et sans la pièce qui le suivait. Théo avait à cœur de rendre le service demandé; mais il se trouvait limité par le temps : l'Empereur avait choisi le 29 avril et l'on était au 25 Dans sa hâte de témoigner sa bonne volonté, il accourut au rendez-vous, où il arriva le premier.

Introduit dans l'atelier de la princesse, Gautier prit un livre ouvert sur la table : c'était un volume des œuvres de Louis-Napoléon. En le feuilletant, il fut arrêté par un poème en prose que le conspirateur romantique soupirait derrière les grilles de son cachot, le 15 décembre 1840, tandis que les cendres de son oncle entraient triomphalement à Paris. Cette plaintive élégie le frappa; mais il aurait fallu l'accompagner par une description du cortège funèbre. Or, comment oser célébrer le retour des cendres à jamais fixé par le maître dans une ode immortelle, — du temps où Victor Hugo chantait les gloires du premier Empire? — Comme on disait à Béranger que le poète de l'*Ode à la Colonne* était le plur pur représentant de la Grande armée... « Soit, répondit l'auteur des *Souvenirs du peuple*, mais il n'en représente que la musique! »

Il y avait toujours là-haut, sur son rocher de Guernesey, le Dieu dont Théo était resté malgré tout le fidèle desservant, et sa gratitude envers la famille impériale n'avait jamais amoindri son culte pour Victor Hugo, quoique parfois il fût difficile de concilier les deux sentiments. Il eut alors l'idée malicieuse et respectueuse à la fois de faire applaudir le poète des *Châtiments* par celui-là même qu'il avait appelé dédaigneusement Napoléon le Petit; n'était-il pas piquant d'évoquer le souvenir de l'exilé d'aujourd'hui devant le prisonnier d'hier?

Dans son admiration pour le maître, le disciple ne mettait pas en doute que la salle entière se soulevât au souffle de ces accents patriotiques et applaudît d'enthousiasme.

La princesse consentit à se prêter à cette tentative audacieuse.

Sans vouloir écouter les avis de conseillers trop timorés, elle demanda seulement que le poème de Victor Hugo fût présenté au public par quelques vers de Théophile Gautier.

Voilà comment, le soir du 29 avril 1869, dans l'hôtel de la cousine de Napoléon III, à la stupeur des assistants, à l'indigna-

tion de quelques rares courtisans, retentirent les admirables vers que lançait Agar de sa voix d'airain. Le poème patriotique poursuivit sa marche triomphale au milieu des applaudissements de l'assemblée, de même que s'avançait aux cris bruyants de la foule le char portant les cendres du Héros...

Tout à coup l'artiste, baissant le ton de sa voix, après la tempête éclatante, laissa entendre, comme un mélancolique solo de flûte, la plainte d'une âme douloureusement blessée, arrivant à travers les barreaux d'une prison :

Quand sous l'arc triomphal où s'inscrivent nos gloires,
Passait le sombre char couronné de victoires
Aux longues ailes d'or
Et qu'enfin Sainte-Hélène, après tant de souffrance,
Délivrait la grande ombre et rendait à la France
Son funèbre trésor,

Un rêveur (1), un captif, derrière ses murailles,
Triste de ne pouvoir aux saintes funérailles
Assister, l'œil en pleurs,
Dans l'étroite prison sans échos et muette,
Mêlant sa note émue à l'ode du poète,
Épanchait ses douleurs :

« Sire, vous revenez dans votre capitale,
« Et moi qu'en un cachot tient une loi fatale
« Exilé de Paris,
« J'apercevrai de loin, comme sur une cime,
« Le soleil descendant sur le cercueil sublime,
« Dans la foule aux longs cris ».

Les dernières strophes lancées au milieu de l'enthousiasme général, Leurs Majestés se levèrent, et toute l'assemblée s'éparpilla dans les salons.

Les souverains semblaient charmés de ne pas se sentir enfermés entre les quatre murs des Tuileries, et de ne pas se borner à leurs relations officielles. Sur ce terrain neutre, ils pouvaient du moins rencontrer des personnes qui ne venaient guère à la cour et avec lesquelles ils trouvaient plaisir à causer comme de simples particuliers. L'Empereur, pour cacher l'émotion qu'il avait ressentie à l'évocation de sa jeunesse,

(1) Les Goncourt content, dans leur *Journal*, qu'on avait discuté s'il était plus convenable d'appeler Napoléon un *penseur* ou un *rêveur*. *Rêveur* fut choisi.

s'arrêta devant le peintre Eugène Giraud, qui se tenait respectueusement sur son passage, et sembla s'amuser aux grivoiseries antiprotocolaires que le joyeux bohème devait lui débiter. Il s'entretint même assez longuement avec lui pour intriguer les assistants. L'un d'eux, plus curieux que les autres, ne résista pas au plaisir d'être informé, et demanda tout bas au spirituel artiste, qui se rengorgeait plaisamment après son aparté impérial : « Que te disait donc l'Empereur, qui paraissait tant vous intéresser tous les deux? » Giraud, prenant un air grave et discret, lui répondit à mi-voix : « Tu veux le savoir? Eh bien! Sa Majesté me demandait de l'argent. »

Quant à l'Impératrice, après avoir pris congé de la société, en faisant sur la porte du grand salon sa fameuse révérence enveloppante, dont le grand art consistait à faire dire à chacun « elle m'a souri! », elle gagna le boudoir qui lui avait été réservé, pour qu'elle pût y donner ses audiences particulières.

Au milieu d'un groupe d'habits noirs, qu'il dominait de sa haute taille, la souveraine reconnut Alexandre Dumas fils. Il lui avait été présenté vingt ans auparavant, lors des « mariages espagnols », à Séville, où il fut invité, ainsi que son père, par le duc de Montpensier; mais il fréquentait peu les Tuileries. Elle le fit appeler par un chambellan; il s'approcha aussitôt et s'inclina profondément. L'Impératrice lui tendit cordialement sa main, qu'il baisa, et le fit asseoir auprès d'elle :

— Pourquoi, lui demanda-t-elle à brûle-pourpoint, en jouant de l'éventail, pourquoi célébrez-vous toujours les femmes du demi-monde au détriment des femmes honnêtes?

— Est-ce la femme du monde qui s'adresse à l'auteur dramatique? En ce cas, il ne me reste qu'à lui présenter mes plus humbles excuses. Ou bien est-ce l'impératrice des Français qui interroge Alexandre Dumas? En ce cas, je répondrai...

— C'est bien ainsi que je l'entends! interrompit-elle en souriant. Oui, avec votre nom, votre talent, votre expérience, votre autorité, votre personnalité, vous pourriez rendre de grands services à votre pays et au gouvernement, qui serait trop heureux d'utiliser vos facultés exceptionnelles.

— Il n'y a qu'une place que j'ambitionnerais...

— Laquelle?

— Oh! une place que je ne pourrai obtenir...

— Pourquoi donc?

— Parce que ce poste n'a pas été créé...

— Dites toujours.

— Je consentirais à être préfet...

— Dans quel département?

— Oh! pas bien loin : Préfet *des mœurs!* Et si Votre Majesté me faisait nommer ce soir, demain le Gouvernement me ferait mettre à la porte, car cette nuit même j'aurais envoyé à Saint-Lazare une dizaine des dames les plus élégantes de Paris.

— On ne peut causer sérieusement avec vous!

*
* *

Théophile Gautier, soulagé d'avoir accompli brillamment son tour de force, recevait avec le même sourire les félicitations pour son poème et les condoléances pour son échec du matin à l'Académie.

La Princesse s'était occupée de sa candidature beaucoup plus que lui-même et elle avait mis en œuvre toutes les influences dont elle se croyait en droit de disposer. Elle comptait sur un succès et elle avait espéré que cette soirée serait doublement triomphale pour son poète.

Dans la journée, — selon son habitude quand elle s'intéressait à un candidat, — elle s'était rendue à l'Institut où elle attendait, généralement chez le secrétaire perpétuel, le résultat du scrutin; cette fois, étant en retard, elle resta dans la cour... Quand elle apprit le succès d'Auguste Barbier et l'échec de Gautier, elle ne put se contenir, et, à chaque académicien qui défilait devant elle et qu'elle soupçonnait d'avoir été hostile à son protégé, elle soulageait sa colère en le saluant à mi-voix d'une épithète peu académique. Puis elle se jeta dans son coupé et se fit conduire à Neuilly, où demeurait son poète, espérant s'épancher avec lui. Mais son exaspération ne connut plus de bornes quand elle se heurta au calme imperturbable de Théo, qui l'accueillit avec un sourire reconnaissant, tout en essayant de l'apaiser. Elle croyait à l'immortalité de l'Académie et lui ne croyait pas que l'Académie aurait le privilège de le rendre immortel. Aussi ne s'était-il présenté que pour lui être agréable et restait-il assez indifférent à son échec.

— Si, du moins, reprenait-elle, l'élu était un de nos amis! Mais vous préférer un inconnu dont le seul titre de gloire est

l'infâme diatribe qu'il a crachée sur mon oncle : cette élection est indigne de l'Académie française !

— Pardon, Princesse, Auguste Barbier a eu grand tort de s'attaquer à l'Empereur, mais ce n'est pas un inconnu, c'est un poète, et l'Académie s'est honorée en le choisissant.

L'indignation arrêta la parole dans la gorge de la nièce de l'Empereur et elle ne put que répondre avec dépit :

— Si vous pensez ainsi, vous n'avez que ce que vous méritez... A ce soir, quand même !...

Et elle rentra rue de Courcelles régler les préparatifs de sa fête...

*
* *

Dans le groupe des académiciens qui avaient défilé devant elle à l'Institut, la Princesse n'avait pas vu un de ceux sur qui elle comptait le plus et qui lui avait promis de mettre tout en œuvre pour le succès de Gautier, Pierre Lebrun. Aurait-il trahi lui aussi et se serait-il lâchement abstenu ?

Lebrun n'avait pas quitté la salle avec ses confrères, car il s'était arrêté dans le bureau pour écrire à la Princesse le billet qu'elle trouva en rentrant :

Jeudi 29 avril, 4 h. et demie.

« Princesse,

« On n'est jamais bien pressé de donner une mauvaise nouvelle, mais je ne veux pas que vous ayez un seul moment encore une espérance que nous n'avons plus : notre candidat n'est pas nommé. M. Théophile Gautier qui devait avoir au moins seize voix n'en a que quatorze. Au quatrième tour de scrutin, M. Auguste Barbier a été nommé. M. Duvergier de Hauranne a été repoussé à la majorité d'une voix, mais cela ne me console pas du tout. Nous avons été trompés. J'aurais eu honte, avant cette dernière expérience, de douter de paroles si fermement données. Désormais, voilà qui est fait : je ne croirai plus à rien qu'à votre bonté, à votre bienveillance et, si je l'ose dire, à votre amitié.

« LEBRUN. »

Lebrun était venu à la soirée et il avait assisté au succès littéraire de son malheureux candidat. En ce moment, il passait devant Émile Augier qui causait avec Théo. L'auteur du *Fils de*

Giboyer dit au « vaincu » comme il s'appelait lui-même : « Il faut que je te nomme à Lebrun, car il a voté pour toi et tu l'engageras pour une autre fois. » Tous deux s'approchent du traducteur de *Marie Stuart* et le poète d'*Albertus* le salue en lui disant :

— Je me suis présenté chez vous, monsieur, et ce n'était naturellement pas pour vous dire des choses désobligeantes.

Stupéfaction du vieux classique : resté à 1820, il ne comprend pas la plaisanterie de l'incorrigible « jeune-France » de 1830 ; effroi d'Émile Augier, qui voit la partie compromise pour l'avenir, quand Théo se met à réciter force vers de Lebrun sur *le Ciel de la Grèce*... A l'évocation de cette ode si oubliée de la génération d'alors, le vieux barde s'apaise, se rassérène, s'épanouit, s'illumine et tend la main avec émotion et gratitude au futur académicien... de la postérité.

Sur ces entrefaites arrivent les Goncourt : « Gautier, qui a manqué son élection, notent-ils dans leur *Journal*, et auquel nous serrons cordialement et tristement la main, nous dit : « Bah ! je suis consolé, ma machine a très bien réussi : on a vu l'Empereur pleurer ! »

Quelques mois après, Napoléon se souvenait encore de ces vers qui l'avaient ému et il écrivit au poète ce billet qui doit être conservé avec la réponse dans la collection Spoelberch, à Chantilly.

Palais de Saint-Cloud, 29 août 1869.

« Monsieur,

« Je n'avais oublié ni les beaux vers que vous avez tirés de ma mauvaise prose, ni la touchante poésie que vous avez consacrée aux vieux débris de la Grande Armée. Mais l'anniversaire du 15 août a réveillé plus vivement en moi le double souvenir.

« Je saisis cette circonstance pour vous envoyer ces deux vases de Sèvres comme un témoignage de ma satisfaction et de ma gratitude.

« Croyez à mes sentiments.

« Napoléon. »

Malgré la beauté des vases de Sèvres et la satisfaction que le poète éprouva de l'envoi impérial, on ne peut s'empêcher de songer à la fable *le Coq et la perle* et de se demander si le moindre grain de mil n'aurait pas mieux fait son affaire.

II. — UN FRÈRE DU « LUNDI »

Heureusement pour le poète, une bonne fée veillait sur son sort; « la princesse Mathilde, comme le dit un de ses biographes, attirait chez elle les savants, les artistes, les écrivains, les poètes par une curiosité flatteuse et pleine de tact qui leur permettait de s'y croire chez eux, tant elle savait distinguer tout le monde sans paraître préférer personne. Elle excellait dans l'art d'apprivoiser leur fierté, de retenir leur inconstance, en la mettant à l'abri des promiscuités, des banalités et des maladresses officielles qui eussent bientôt effarouché les uns, ennuyé les autres, par les cordialités et les délicatesses de la générosité qui donnait une âme à son dilettantisme (1). »

La princesse avait à cœur, — que de fois le lui ai-je entendu proclamer ! — de justifier sa position aux yeux du public et de faire excuser la fortune qui était venue la chercher en répandant ses bienfaits autour d'elle. Elle n'avait pas seulement l'art de donner et de faire accepter, mais l'art plus rare encore, — en donnant, — de laisser l'impression que c'était elle l'obligée.

Elle avait, dans le monde des lettres et des arts, toute une légion d'informateurs vigilants, — à la tête desquels rayonnait Sainte-Beuve, — pour lui signaler les nobles missions qu'elle pourrait accomplir, envers ceux-là surtout dont la réserve ou les opinions politiques rendaient l'intervention difficile : une main de femme pouvait seule toucher les délicats sans les froisser.

La cousine de l'Empereur restait en dehors de toute coterie : ses seules intrigues avaient pour but de rapprocher les littérateurs et les artistes du souverain, qu'elle aimait.

Déjà sous la Présidence, le frère de la princesse s'était toujours intéressé aux artistes et aux gens de lettres, et voici le billet qu'il adressait à Louis-Napoléon et qui est resté inédit :

« Mon cher Louis,

« M. Alfred de Musset, un auteur charmant, a été brutalement destitué d'une petite place qu'il avait aux Beaux-Arts, par M. P....

« La presse en a été très mécontente. M. de Musset, homme rempli d'esprit et qui a beaucoup d'amis, n'a aucune ressource;

(1) *François Coppée*, par M. de Lescure.

il est dans la misère la plus profonde; sa réintégration ferait un *merveilleux* effet. Cela et l'amnistie des femmes!!! il faut que l'on le voie et sente gouverner. *Le Constitutionnel* serait très content de la réintégration de Musset. — N. B. »

Dans une des dernières lettres qu'il lui adressa à Compiègne vers la fin de l'Empire et qui n'a pas été publiée, Sainte-Beuve mandait à la Princesse :

Au château de Compiègne, 11 décembre 1868.

« L..., qui vient me voir, m'a ouvert son cœur, gros d'ennuis : c'est l'histoire de bien des cœurs; il est bien reconnaissant pour vous et pour vous seule, Princesse... Il y a dans *le Constitutionnel* de ce matin un article très juste de Robert Mitchell sur le tort qu'on a eu de ne pas se rattacher à temps les jeunes talents. Il n'y a que vous, Princesse, qui, par générosité d'esprit et noble instinct, ayez fait de votre tête ce que tous auraient dû faire de concert dans leur sphère politique; si d'autres vous avaient écoutée, nous n'en serions pas où nous en sommes, et la Cause, que je crois la bonne, aurait ses jeunes recrues. Je ne veux écrire, pendant ce Compiègne, rien qui ressemble à une plainte et je me borne à vous renouveler, Princesse, l'hommage de mon tendre et respectueux attachement.

« SAINTE-BEUVE. »

Dès les premières années de l'Empire, la princesse avait été renseignée sur les conditions difficiles où se trouvait Théophile Gautier, obligé de sacrifier l'Art au métier en mettant à jour fixe « du noir sur du blanc pour vivre et pour donner la pâture à deux vieilles sœurs et à deux petites filles ».

Je me souviens d'une lettre de Théo adressée à ses sœurs, si émouvante que je ne puis m'empêcher d'en citer quelques lignes, quoiqu'elle ait été publiée dans une de ses biographies :

« ...Essayant d'écrire un feuilleton qui ne venait pas et d'où dépendait, chose amère, la pâtée de tant de bouches petites et grandes, je m'aiguillonnais, je m'enfonçais l'éperon dans les flancs : mais mon esprit était comme le cheval abattu, qui aime mieux recevoir des coups et crever dans ses brancards que d'essayer de se relever. Je l'ai pourtant fait ce feuilleton, et il était bien. J'en ai fait un le dimanche que notre mère est morte et il a servi à la faire enterrer! »

*
* *

On avait justement suggéré au modeste et grand artiste qu'il possédait tous les titres requis pour obtenir la place d'inspecteur des Beaux-Arts et il s'adressa naturellement à la cousine du souverain, déjà prévenue en sa faveur; mais ses tentatives échouèrent et la princesse lui répondit par ce billet, que le poète résigné conserva dans ses archives :

Paris, 4 janvier 1853.

« Monsieur, c'est avec un vif regret, croyez-le, que je viens de perdre une occasion de vous être agréable, mais il n'a pas dépendu de moi de la saisir. La place que vous sollicitez si justement était promise du vivant même de M. Cottrau.

« Recevez, Monsieur, etc.

« MATHILDE. »

Onze ans après, autre tentative malheureuse. Deux lettres échangées sans résultat :

22 mai 1861.

« Princesse,

« Au risque de déprécier mes autographes par leur fréquence, j'ose joindre à la pétition pour l'Empereur, que vous voudrez bien remettre et appuyer, cette lettre en vile prose qui me donne l'occasion de vous remercier, du plus tendre de l'âme, de la bienveillance charmante que vous daignez me témoigner; car je ne serais pas sûr, — vu mon insurmontable timidité, — d'arriver à vous exprimer ma reconnaissance de vive voix et je n'aurai pas toujours Arago sous la main pour vous porter la parole à ma place.

« Je suis, de Votre Altesse Impériale, le très humble et très dévoué critique.

« THÉOPHILE GAUTIER. »

Elle lui répondit aussitôt :

23 mai 1861.

« Votre lettre part avec un mot de moi qui la fera arriver directement et sans intermédiaire à sa destination.

« Je vais me croire quelque talent, puisque vous avez bien voulu m'adresser de charmants vers (1).

(1) *La Fellah*

« Pour vous punir d'être toujours poète, je vais vous envoyer une petite aquarelle faite à votre intention (1). Cet échange, vous l'avez autorisé et je me déclare encore de beaucoup votre obligée. »

Comme le prouve ce billet, bien que la Princesse n'ait pu obtenir la place qu'elle ambitionnait pour son protégé, entre la bonne fée et le prestigieux magicien s'établissait une douce intimité entretenue par de petits vers improvisés et de petits services rendus. L'artiste impériale expose-t-elle une aquarelle représentant un profil perdu de jeune fille ou un esclave noir, vite le poète aux aguets s'empresse de lui adresser son feuilleton en vers merveilleusement ciselés.

LE PROFIL PERDU

Qu'elle me plaît en son costume antique
Cette beauté blanche sur un fond noir,
Rêve d'amour qu'un pinceau poétique
Cache à demi pour mieux le faire voir !...

On n'aperçoit de toute la figure
Qu'un bras superbe et qu'un profil perdu;
Mais si charmant, si parfait qu'on augure
Bien des trésors de ce sous-entendu.

Un lourd chignon baigne la nuque blonde,
Flots d'or où luit un peigne en diamants;
Vénus ainsi dut au sortir de l'onde
Tordre et nouer ses cheveux écumants.

A l'art exquis s'ajoute le mystère
Le sphinx coquet excite le désir,
Mais il dit tout en paraissant se taire :
S'il se tournait, nous mourrions de plaisir.

L'ESCLAVE NOIR

Un bel esclave à peau d'ébène
Mohammed ou bien Abdallah
Pour mon musée, heureuse aubaine,
Vient du pays de : La Fellah.

. . . . . .

Faveur charmante, honneur insigne,
Mais voudra-t-il servir chez nous,

(1) *L'Esclave noir.*

Ce glorieux nègre que signe
Une main qu'on baise à genoux?

Voici un autre billet bien caractéristique, car il montre le poète scrupuleux, jamais satisfait de son œuvre, si peu importante qu'elle soit :

17 août 1863.

« Madame,

« Excusez un petit amour-propre de poète : hier soir, troublé par l'émotion que me causait la hardiesse de vous offrir une semblable bagatelle, je me suis trompé en écrivant mon pauvre quatrain impromptu : en voici la copie correcte. Daignez déchirer l'autre de cette belle main que je baise avec le plus profond respect et le plus sincère dévouement.

« A vos pieds,

« THÉOPHILE GAUTIER. »

SUR UNE ROBE ROSE A POIS NOIRS

Dans le ciel l'étoile dorée
Luit parce que le fond est noir;
Ta robe, de rose éclairée,
Fait de l'étoile un astre noir.

Saint-Gratien, 16 août 1863.

VERSION DÉFINITIVE

Dans le ciel l'étoile dorée
Ne luit que par l'ombre du soir:
Ta robe, de rose éclairée,
Change l'étoile en astre noir.

THÉOPHILE GAUTIER.

Cependant, l'infatigable Théo continuait à écrire sur tout et sur tous, sans négliger une phrase et sans se plaindre jamais de son rude labeur. Un jour seulement, la mort d'un de ses « frères du lundi, » — comme il appelait les feuilletonnistes, — Fiorentino, lui fournit l'occasion de se soulager. Aux obsèques de son confrère (14 juin 1864), il lui adressa un éloquent adieu, où il traça un portrait du critique dramatique qui faisait penser à Gautier lui-même.

Parmi les tâches que lui imposait la *res angusta domi*, les

feuilletons dramatiques ennuyaient particulièrement Théophile Gautier : il n'aimait pas le théâtre et prétendait même ne pas aller voir la pièce dont il devait rendre compte pour ne pas se laisser influencer. Les plus jolis feuilletons où la verve ailée du poète pouvait prendre son essor par-dessus la rampe pour s'envoler dans des régions lointaines ou imaginaires étaient inspirés par les ballets qui avaient toujours eu un charme spécial aux yeux de l'éternel amoureux de la divine Carlotta, ou par les féeries dont les enchanteurs ouvraient devant lui des horizons lumineux en levant leurs baguettes magiques. En retour, le verbe du poète produisait des métamorphoses merveilleuses, transformant les coquilles de noix en carrosses dorés, et sous sa plume fantastique les inepties des fantoches devenaient des traits d'esprit.

III. — LE CRITIQUE D'ART

En revanche, Théo se retrouvait dans son domaine en se promenant dans les expositions de peinture.

S'il était heureux, quand il pouvait laisser éclater son admiration devant une œuvre ou faire rendre justice à des célébrités parfois méconnues, il éprouvait une satisfaction toute spéciale à signaler des jeunes gens qui n'avaient jamais été nommés et même à consacrer un *Salon* tout entier à ces inconnus qui le touchaient par leur sincérité : « Nous avons fait arriver assez... d'arrivistes, l'entendit s'écrier Jules Claretie, place à d'autres ! »

Le sens esthétique l'emportait chez lui sur tous les autres et je me souviens d'une anecdote bien caractéristique qu'il nous conta, afin de nous montrer l'importance qu'il attachait à la conformité des goûts pour arriver à une sympathie mutuelle entre deux êtres.

Une jeune femme, dont les beaux yeux l'avaient attiré et qu'il avait célébrée dans un sonnet galant, lui demanda coquettement de la guider un matin à travers les dédales du Salon, affichant un intérêt tout spécial pour la peinture : c'était à la fois une légère flatterie pour l'artiste et une façon d'agréer la déclaration poétique qu'il lui avait adressée.

Gautier, ravi de son succès, donna rendez-vous à la dame dans la salle de sculpture pour le matin suivant. Il la trouva

en contemplation devant un Othello en marbre noir drapé dans un manteau de marbre rouge : Théo songea à Venise et aux nègres dorés qui ornent les devantures des marchands de friture en plein vent. Il l'arracha sans scrupule à son admiration, lui offrit son bras et commença le tour des salles... Mais cette promenade à deux dont il se promettait tant de charme ne tarda pas à devenir pour lui une amère déception ; les deux visiteurs ne parvinrent pas à mettre leurs pas à l'unisson : quand l'un essayait de s'arrêter, l'autre continuait à marcher. Elle ne manquait jamais de faire des stations devant des toiles médiocres ou dépourvues de tout intérêt, et, quand il était attiré vers quelque tableau, elle l'entraînait sans lui permettre de s'approcher.

Il lui sembla que cette promenade devenait symbolique et que tous deux ne pourraient jamais marcher d'accord dans la vie.

Agacé, déçu, Théo se déclara fatigué et dirigea sa compagne d'une heure vers la porte de sortie.

Là, il lui remit, — avec le sourire narquois d'un « jeune-France, » — le parapluie qu'elle avait déposé au vestiaire, et, sans même la prier de déjeuner au restaurant voisin, comme il avait été convenu entre eux tacitement, il prit congé d'elle, la salua profondément et ne chercha plus à la revoir.

Elle se demande encore ce qui a pu motiver ce changement d'attitude à son égard chez son adorateur de la veille et ce qu'elle a fait pour démériter à ses yeux. « Ah ! ces artistes, murmura-t-elle, toujours de la littérature, et pas autre chose ! »

Au-dessus de la phalange de ses « frères du lundi », Théo ne tarda pas à planer de toute sa hauteur olympienne. Au vernissage, à l'ouverture du Salon, les artistes levaient les yeux vers lui et attendaient anxieusement son jugement, quoique, dans sa bonté, il évitât toujours d'attrister les jeunes qui lui paraissaient sincères; ses reproches mêmes étaient enveloppés et adoucis par cette forme parfaite qu'il mettait au-dessus de tout et qui lui permettait de tout dire sans froisser personne.

Il avait acquis cette situation unique par la pureté de son goût, la connaissance de son métier, l'indépendance de son appréciation et la justesse de ses critiques. En outre, aucun écrivain mieux que lui, — comme le note le sar Péladan, — ne savait « copier un tableau avec des mots ».

Parfois seulement il fallait chercher son véritable sentiment entre les lignes, car il le cachait sous une bienveillance compatissante que le lecteur superficiel pouvait prendre pour une indulgence banale et qui était une sympathie paternelle envers les jeunes hommes de bonne volonté.

Pour donner une idée de son autorité parmi les artistes, nous citerons des pages à lui adressées par un grand peintre dont la plume pouvait rivaliser avec le pinceau. Dès 1840, en lisant la lettre où le nouveau prix de Rome lui annonçait son arrivée à la Villa Médicis, M. Ingres s'écria : « Si ce jeune homme peint comme il écrit, il ira loin! » Le vieux maître ne se trompait pas : le jeune pensionnaire était Ernest Hébert.

Théophile Gautier ne manqua pas de saluer son premier succès, la *Malaria*, dont la barque, suivant le mot de Lamennais, portait la fortune d'un homme de génie et devait le mener à la gloire. Théo décrivit le tableau comme il savait décrire, et il adressa deux quatrains au triomphateur :

La fièvre a sa beauté quand tu peins la Maremme.
Dans les joncs où le buffle en soufflant s'égara
L'œil suit avec amour la mystique trirème
Et l'on voudrait planter sa tente à Cervara.

Plus que le type fauve et brûlé par le hâle,
Laborieux souci de Léopold Robert,
J'aime cette Italie adorablement pâle,
Doux reflet de ton cœur, mélancolique Hébert!

Un quart de siècle plus tard, un des tableaux du maître, un des plus petits, mais non des moins exquis, inspirait à Gautier ces jolies strophes que l'on connaît et dont voici la première :

LE BANC DE PIERRE

Au fond du parc, dans une ombre indécise
Il est un banc, solitaire et moussu
Où l'on croit voir la rêverie assise
Triste et songeant à quelque amour déçu...

Ce coin de bois est une exception dans l'œuvre d'Hébert, le paysage n'étant généralement pour lui que le fond sombre sur lequel lui apparaissait une lumineuse madone. Sorti du

monde idéal qu'il rêvait, il se plaisait à reproduire les traits des jolies Parisiennes ou des belles Romaines, et sur leur visage, il ajoutait, comme un nuage de poudre, une ombre de sentiment qui leur manquait souvent dans la réalité. Ce poète parmi les peintres a donné à ses modèles une âme qui éclaire leur regard ou leur sourire ; parce qu'elles ont vécu d'une vie intérieure, les femmes d'Hébert restent à jamais vivantes et, grâce à l'amour que leur portait leur animateur pendant l'éclosion du portrait, elles survivent encore à la plupart de ces gracieuses figures de mode simplement transportées sur la toile par leurs contemporains.

Voici trois lettres inédites d'Hébert à Gautier :

30 juin.

« Mon cher vieux maître,

« On m'a apporté hier soir votre article sur les Hébert, comme on m'avait apporté tous les autres ; vous dirai-je encore combien j'admire votre savante désinvolture, l'art exquis avec lequel vous savez montrer au public le côté intéressant de nos œuvres et l'extrême bonne volonté que vous mettez à chercher la qualité? Nous, qui vivons de notre temps, nous ne saurions trop vous remercier ; la génération d'artistes qui nous suivra pourrait bien succomber sous les attaques de ces sots, qui, comme les grinchus, ne savent trouver que les défauts dans les œuvres. Cher Théo, je connaissais et j'admirais depuis longtemps le grand artiste; je vous dis maintenant que j'aime l'homme, depuis mes fréquentes pérégrinations à Neuilly. Je viendrai mercredi dîner dans ce séjour hospitalier, et je vous dirai, mieux que par écrit, en vous serrant la main *di tutto cuore*, ma vive reconnaissance. Vous avez rendu la joie à ma mère.

« Votre ami

« E. Hébert. »

7 mars 1868.

« Cher maître,

« Si tu veux bien me consacrer quelques lignes, quelques pierres de ton écrin, à propos des deux portraits d'enfants que j'ai exposés, sois assez bon pour monter à la bibliothèque du Louvre un mardi ou un vendredi ; les portes s'ouvriront devant ton nom ; tu verras là deux peintures représentant les empe-

reurs Napoléon Ier et Napoléon III, escortés de figures symboliques. Le premier est accompagné du génie civilisateur de la France et de celui de la guerre qui caracolent à côté de son char de triomphe. Il est à l'état légendaire, en vêtements blancs, la couronne de lauriers d'or sur la tête, dans un ciel sombre sillonné d'éclairs.

« Le Napoléon III est dans le ciel bleu de la réalité; il revient de la guerre d'Italie, attendant les événements, la main sur son épée et l'autre sur un bloc informe de granit qui représente la *vox populi*; il est en costume de général de division, avec un léger manteau militaire sur les épaules, calme et rêveur. Derrière lui, l'Italie délivrée, soutenue par la France, sort de son état de prostration et aspire à la liberté; elle lève son bras gauche, où pend encore le bracelet de fer de l'esclavage; de la main droite, elle agite un sabre-baïonnette autrichien; sa couronne de lauriers est fanée et quelques perles d'or manquent à son collier. Je crois, mon maître, que la tête de cette personne te plaira (1). Je lui ai mis un voile de crêpe, comme si elle était en deuil de ses plus chers enfants.

« La France soutient l'Italie sans grand effort; elle est sereine et contente, coiffée de la tête du lion populaire, à la façon des porte-enseigne romains; elle étend le bras vers l'Empereur et le désigne comme celui qui a tout fait, comme l'homme du destin.

« Pardon, cher maître, de toutes ces phrases qui ont la prétention de t'expliquer ce que j'ai voulu faire; tu vois que j'ai eu de bonnes intentions, mais ça ne compte pas en peinture. Va donc voir ce travail perdu dans cette bibliothèque fermée au public et, si tu en es content, donne-lui pour un jour la glorieuse joie de vivre par ta plume héroïque.

« *Dixi, te saluto, et sum tibi*

« E. Hébert. »

La description de ces deux tableaux garde, hélas! un intérêt archéologique, car ils ont été brûlés par la Commune en 1871.

Rome, le 15 mai 186 (?)

« Mon cher Théo,

« Je t'envoie deux mots sur ce papier officiel pour te dire

(1) Judith Gautier avait posé pour l'Italie.

que je trouve l'Académie française indigne de ce nom ; elle devrait représenter le pays donnant la main à ses enfants qui lui font honneur par le talent; au lieu de ça, elle ouvre sa porte à un aimable amphitryon et te dédaigne toi, le vrai poète, attardé dans la plate contrée où règne Haussmann.

« Quoique bien loin du mouvement, je m'intéresse à tout ce qui s'agite sur les bords de la Seine ; j'y vois le réalisme achevant d'écœurer le bourgeois, déjà si las des artistes et aidant, lui aussi, à nous faire chasser de la République.

« Mon vieux Théo, j'ai emporté ici quelques-uns de tes livres ; ils me font passer de bonnes heures ; je les aime pour leur beauté et aussi parce qu'ils me rapprochent de toi. Un de nos musiciens vient de faire une chose charmante sur une de tes poésies : « Beaux papillons couleur de neige. » J'aime à entendre ta poésie flotter sur la musique, comme une guirlande de fleurs sur le ruisseau paisible.

« Je te parlerai de ma peinture une autre fois ; il y aurait trop de choses à dire. Je pense souvent à un mot de toi, qui me fait frémir, mais qui ne me guérit pas : *La maladie du chef-d'œuvre*.

« Adieu, mon cher grand Théo, console-toi de ta disgrâce en pensant que tes amis te tiennent en plus haute estime encore depuis ton échec. A toi,

« E. Hébert. »

« Souvenir à Monstre vert (1). »

IV. — LE BIBLIOTHÉCAIRE

Un jour, la princesse Mathilde, toujours soucieuse de son cher poète, apprit qu'il souhaitait d'être nommé bibliothécaire de l'Élysée, à la place de Ponsard qui venait de mourir ; elle lui écrivit donc :

Juillet 1867.

« J'aurais bien raison de me fâcher un peu : vous dites que vous avez de l'amitié pour moi et vous ne voulez pas me parler d'un projet qui vous sourit et que vous désirez voir s'accomplir ! Cela est un paradoxe, convenez-en.

« Mais rassurez-vous : la demande est faite, envoyée, chau-

(1) Estelle Gautier.

dement appuyée. Je demande un acte de justice, et j'ai pleine confiance dans mon juge.

« Je vous serre la main et je vous suis sincèrement attachée.

« MATHILDE. »

La bonne Princesse, étrangère aux luttes des classiques et des romantiques, ne se doutait pas de ce qu'elle demandait : réclamer la succession du « nommé Ponsard », comme l'appelaient dédaigneusement les « jeunes France » pour le plus échevelé des romantiques ; oser à la sage *Lucrèce* opposer *Mademoiselle de Maupin* ! Peines d'amitié perdues ! Elle reçut cette réponse de l'Empereur :

26 juillet 1867.

« Ma chère cousine,

« J'aurais été charmé de faire quelque chose qui vous fût agréable en nommant M. Théophile Gautier bibliothécaire à l'Élysée, mais j'ai supprimé la place qui n'avait été qu'un prétexte pour donner une pension à Ponsard.

« Acceptez, avec mes regrets, l'assurance de ma tendre amitié.

« NAPOLÉON. »

Malgré cette réponse décourageante, quelque temps après, la Princesse n'avait pas renoncé à son idée, comme le prouve cette lettre à Sainte-Beuve ; mais on lit entre les lignes que, lasse de ses démarches inutiles, elle songeait à payer personnellement au grand poète la dette de la France et que, ne pouvant obtenir pour lui une place officielle, elle cherchait à en créer une plus modeste dans sa maison, — arrêtée seulement par la crainte de froisser l'amour-propre de son ami. La correspondance échangée nous révèle les scrupules de ces deux natures délicates, dignes de s'entendre, et nous voyons que l'offre finit par être acceptée aussi simplement qu'elle avait été faite.

1er octobre 1868.

« Cher monsieur de Sainte-Beuve,

« Je viens à vous fort embarrassée. J'ai vu Gautier et je l'ai trouvé très occupé et préoccupé de la situation du *Moniteur*. Il reste avec Dalloz, mais je sais qu'on voudrait lui faire des propositions à la nouvelle administration du journal et, s'il n'accepte pas, nul doute que l'on ne prenne son refus pour une hostilité. Je désire bien lui obtenir la place de Ponsard, celle

de bibliothécaire : elle était de 6 000 francs. Le pourrai-je, s'il refuse son concours au nouveau journal officiel ? Voilà ce que je ne puis pas dire. Il est bien difficile de mettre sa bourse à la disposition de ceux que l'on voudrait obliger dans la situation de Gautier, et cependant c'est pour cela que je viens vous consulter : pour savoir comment m'y prendre. J'avais pensé à lui donner le titre de mon bibliothécaire afin de pouvoir attacher les 6 000 francs à cette place. Mais cela ne serait-il pas ridicule ? Parlez-moi franchement, et l'accepterait-il ? Voici mon dernier mois à Saint-Gratien. Je ne me réjouirai de retourner à Paris que pour vous voir plus souvent.

« Je vous serre la main.

« MATHILDE. »

Sainte-Beuve à la Princesse

3 octobre 1868.

« Chère Princesse,

« Cette nouvelle administration a fait preuve déjà de toute l'ineptie possible et il est impossible aux rédacteurs habituels du *Moniteur* de se rallier à elle, indépendamment même de notre amitié particulière pour Dalloz.

« Je crois qu'en aucun cas il n'eût été facile, même à Votre Altesse, d'emporter pour Gautier la pension de Ponsard, depuis longtemps éteinte, car c'était une pension décorée d'un titre vain. Théo serait très capable de faire à la Princesse une très jolie et assez fantaisiste bibliothèque selon les goûts de l'illustre lectrice, auxquels il mêlerait quelques-uns des siens en poésie. Cela lui servirait à lui-même. Si Votre Altesse lui confiait réellement cette charge, lui livrait deux ou trois cabinets pour qu'il y plaçât des livres de choix et qu'il les distribuât avec commodité et élégance, enfin si la Princesse voulait donner à ses livres le quart ou le demi-quart du soin et de l'importance qu'elle accorde à sa galerie de tableaux, je ne vois pas pourquoi Théo ne serait pas son *lecteur* et *bibliothécaire* avec titres et émoluments.

« En tout cas, j'admire cette généreuse bonté et cette amitié délicate qui se multiplie et s'ingénie pour faire plaisir, et mieux, pour faire le bien autour et auprès de soi.

« Je mets à vos pieds, Princesse, l'hommage de mon tendre et respectueux attachement,

« SAINTE-BEUVE. »

Napoléon III à la princesse Mathilde

Biarritz, 10 octobre 1868.

« Ma chère cousine,

« Je suis charmé que vous preniez M. Théophile Gautier comme bibliothécaire, car moi-même j'aurais été heureux de lui assurer une place semblable, si j'en avais une vacante. J'espère que votre santé est bonne. Nous nous reverrons bientôt, puisque nous partons tous le 14 pour Saint-Cloud.

« Recevez, ma chère cousine, l'assurance de ma sincère amitié.

« NAPOLÉON. »

La princesse Mathilde à Sainte-Beuve

18 octobre 1868.

« J'ai reçu une aimable réponse de l'Empereur au sujet de ma demande pour nommer Théo Gautier mon bibliothécaire. Si je n'avais écouté que mon instinct, je lui aurais écrit immédiatement pour lui dire ce que j'ai fait sans lui en parler. Mais Hébert m'a eu l'air de dire ou de penser que cette proposition ne lui agréerait pas, qu'il serait très touché de mon intention, mais...

« Cela s'appelle recevoir de l'eau froide sur la tête. J'ai attendu qu'il revienne me voir; il avait promis de le faire dans le cours de la semaine écoulée; mais il a mal au pied et je ne l'ai pas vu. Que pensez-vous? Dois-je attendre encore ou lui écrire? Si vous le voyez, ne pourriez-vous pas lui en toucher quelques mots? Il faut que je fasse rédiger le décret au nom de l'Empereur, mais pour cela il faut que je sois sûre de son acceptation.

« Je croyais que, pour faire plaisir aux gens, il eût fallu moins de diplomatie.

« Votre bien dévouée

« MATHILDE. »

Pendant que la princesse s'occupait activement de Théophile Gautier, le pauvre poète était retenu chez lui par un accès de goutte. Il dut retarder le moment d'aller à Saint-Gratien où l'attendait la bonne nouvelle que la châtelaine tenait à lui donner personnellement. Sans lui rien révéler, elle insistait

seulement pour qu'il vînt s'inviter à dîner chez elle : elle lui ménageait une surprise pour le dessert. Mais il ne put se rendre à l'appel et voici les jolis billets qu'il lui adressait pour s'excuser.

« Madame,

« J'ai le chagrin de manquer ce mercredi et je vous envoie mon *Rapport sur la poésie* pour me remplacer : ma raison est une douleur au pied qui m'empêche de chausser ma bottine et me retient au logis, bien portant du reste ; mais comment paraître devant une Altesse Impériale en pantoufles et en cravate blanche ? Cela est aussi contraire au dandysme qu'à l'étiquette. Il faut donc se priver de ce bonheur attendu toute la semaine. Que le destin est contrariant ! Cette douleur ne pouvait-elle pas attendre à demain ? En restant à la maison ce jour-là, je n'aurais rien eu à regretter.

« Je baise vos pieds divins avec toute la dévotion convenable au plus humble et au plus obscur de vos adorateurs

« Théophile Gautier. »

« Princesse,

« Je suis bien touché de l'intérêt que vous daignez prendre à ma santé. Si je n'ai pas répondu plus tôt, c'est que j'espérais aller vous porter moi-même de mes nouvelles. J'ai une petite douleur à la cheville qui m'empêche de me chausser et qui cédera à quelques jours de chambre et de pantoufles. J'ai beau faire des raisonnements ingénieux pour me prouver que ce n'est pas la goutte, ça en a bien l'air. Chacun a ses côtés faibles, et tout le monde n'est pas taillé en plein marbre de Carrare ou de Paros, comme Votre Altesse Impériale. Si les déesses ne sont jamais malades, les pauvres mortels, leurs adorateurs, ne jouissent pas de cette sereine inaltérabilité. En tout cas, guéri ou non guéri, avec des babouches ou des brodequins, j'irai mercredi à Saint-Gratien. « Qui regarde vos pieds ? » avez-vous dit en pareille circonstance, car de même que le paon je me préoccupe beaucoup de mes pattes, mais je ferai la roue et votre auguste bonté ne regardera que mes plumes.

« De Votre Altesse le très humble et très dévoué sonnettiste

« Théophile Gautier. »

Vendredi, ce 23 octobre 1868.

« Chère Princesse,

Gautier, quand il est venu me voir, n'avait aucun vent de l'affaire qui le concernait de si près : je lui ai tout appris ; il n'a pas eu une seconde d'hésitation, mais une explosion de naturelle reconnaissance pour le fond du bienfait comme pour la délicate manière.

« Toute la dette du gouvernement impérial envers Théo est maintenant payée, grâce à vous, Princesse ; c'est dorénavant à l'Académie d'acquitter la dette des Lettres elles-mêmes envers un de nos plus charmants écrivains.

« Que nous sommes peu de chose ! et que ces grandes supériorités, l'intelligence et la science, sont à la merci d'un rien ! C'est Bertrand qui m'a appris l'accident de Pasteur dont il était tout consterné.

« Je vous espère, Princesse, et l'hiver pour nous aura des rayons.

« Je mets à vos pieds l'hommage de mon tendre et inviolable attachement.

« S.-B. »

« En descendant ce soir l'escalier de la Princesse, notent les Goncourt dans leur *Journal*, Théophile Gautier, nommé bibliothécaire de Son Altesse, m'adresse cette question : « Mais, au fait, dites-moi, en toute sincérité, est-ce que la Princesse a une bibliothèque ? — Un conseil, mon cher Gautier, faites comme si elle n'en avait pas. »

Les deux frères ne nous disent pas ce que répondit Théo; mais nous sommes sûrs qu'il eut à cœur de rendre, en une monnaie plus précieuse, la pension qui lui était assignée : un grand artiste ne reste jamais l'obligé de personne ; outre la satisfaction intime qu'éprouve le Mécène à honorer le génie, ce génie reconnaissant trouve le moyen, en se donnant, de donner beaucoup plus qu'il ne reçoit. Moins modeste, Théo aurait pensé, comme Malherbe, qui disait de sa propre situation vis-à-vis d'Henri IV : « Il me semble que ce qu'il eut de moi valait bien ce que j'eusse reçu de lui. »

Dès lors, Théophile Gautier se considéra comme faisant partie de la maison à laquelle sa fonction honoraire et sa pré-

sence réelle donnaient une consécration artistique et un continuel agrément. A Saint-Gratien et à Paris, il était le charme de ces réunions, où il répandait sans compter les trésors de son esprit, et, dès qu'il s'éloignait, le bibliothécaire adressait à sa princesse de jolies lettres, qui valent ses meilleurs feuilletons, mais avec une note tendre, absente de ses œuvres purement plastiques. Il devint, en outre, le poète *mathildien*, — comme il y a un poète césarien, — et il ne perdit pas une occasion de célébrer sa dame en sonnets magnifiques et charmants.

De Saint-Gratien, la Princesse écrivait à Sainte-Beuve, le 26 septembre 1867 : « Gautier passe quelques jours chez moi. J'ai peur qu'il ne s'ennuie. Il revient de Suisse, où il a assisté à la réception de Garibaldi à Genève. » Sainte-Beuve répondit : « Gautier ne s'ennuiera pas; il a l'esprit fin et bien fertile dans le détail des choses. Ce qu'il trouve, ce qu'il voit et ce qu'il peint est inimaginable. Il a fait un morceau sur la poésie de ce temps-ci, que l'on me dit très beau. Théo a enfin de la sensibilité, plus qu'on ne le suppose de loin, et il a le cœur ému autant que l'esprit en présence de la vraie beauté. »

V. — A SAINT GRATIEN

J'étais alors au collège, mais je n'évoquerai pas la torture de l'internat comme Théophile Gautier la décrivit à son biographe : « Il fut saisi entre ces quatre murs d'un désespoir sans égal et que rien ne put vaincre: il dépérissait au point que le proviseur s'en alarma »; et comme le poète à images ne perd jamais ses droits : « j'étais là-dedans, ajoute-t-il, comme une hirondelle prise qui ne veut plus manger et meurt. » Je n'arrivai certes pas à ce désespoir, mais, arraché à la chaleur du foyer paternel et à la tendresse d'une mère, je ne pouvais m'empêcher de sentir un cruel déchirement. Je passais mes dix interminables mois de claustration les yeux fixés sur les trop rapides semaines de vacances dont la vision lumineuse, — si lointaine qu'elle fût, — suffisait pour éclairer mon cachot comme une rayonnante apparition d'ange libérateur. Vers la fin de juillet, les portes de la prison s'ouvraient enfin et je voyais apparaître une merveilleuse apothéose comme j'en admirais au dénouement des féeries où l'on me conduisait quand j'avais gagné mon billet de sortie.

Ce décor fantastique était éclairé par un joyeux soleil d'été.

C'était une vallée ombreuse s'étendant sur les bords d'un lac où s'ébattait une troupe de cygnes neigeux ; entre une allée de cèdres centenaires, — débris d'un ancien parc morcelé, — et de vertes prairies se prolongeant jusqu'à des collines lointaines, s'élevait un palais enchanté.

La demeure qui, dans mes rêves de prisonnier, m'apparaissait comme un château magique, était en réalité une grande maison blanche à contrevents verts ; une grecque en faïence bleue courait autour de la frise, une vigne vierge recouvrait les briques des murailles et retombait des toits en festons capricieux qui se doraient aux premiers rayons de l'automne.

Aux quatre coins de cette souriante villa avaient été ajoutées quatre ailes, dont les larges baies faisaient entrer dans l'habitation lumière et gaieté. Au centre, c'était, d'un côté, le perron à la toiture vitrée d'où pendaient de longues branches de clématite et de chèvrefeuille ; sur l'autre façade, la véranda, où l'on fumait après les repas. Aux deux extrémités : à gauche, la salle à manger ornée de dressoirs hollandais et de porcelaines anglaises aux couleurs éclatantes ; à droite, l'atelier surélevé de quelques marches où s'asseyaient les hôtes pour jouir de la fraîcheur du lac voisin.

Du dehors, l'œil plongeait dans ces pièces lumineuses dont le meuble Louis XVI était recouvert d'une cretonne rouge à fleurs de lauriers roses et à feuillages verts. De l'intérieur, on voyait, d'une part, les arbres caresser les vitres de leurs branches mouvantes ; de l'autre côté, l'horizon infini permettait d'assister au plus magnifique des spectacles dans un fauteuil : c'était d'abord la voûte céleste embrasée par les derniers feux du jour, puis peu à peu les métamorphoses fantastiques du crépuscule et enfin la nuit étoilée laissant la causerie doucement s'éteindre et se fondre en rêves...

Ce qui contribuait surtout à transformer à mes yeux cette maison bourgeoise en palais enchanté, c'était la fée qui l'habitait.

Quoiqu'elle eût dépassé la quarantaine, — si toutefois les fées ont un âge comme les simples mortelles, — elle me semblait encore très belle : n'était-elle pas, comme l'écrivit un de ses plus ardents admirateurs, « parée de cette beauté d'indestructible étoffe dont les dieux qui l'aimaient l'avaient

revêtue pour la vie »? Son aspect imposant était adouci par un sourire de bonté qui éclairait son visage à l'arrivée d'un ami et l'assombrissait au départ... Et, comme dit le poète en célébrant la pureté de ses traits classiques :

César y mit la majesté
Et Vénus le sourire rose...

Mais celui qui a peut-être le mieux décrit ses yeux, c'est l'extraordinaire Marcel Proust, qui avait fréquenté rue de Berri à peine sorti du lycée, et qui avait demandé à la Princesse de lui dicter ses mémoires; elle eut le tort de ne pas le prendre au sérieux, vu son extrême jeunesse, mais il nous a laissé d'elle dans ses *Jeunes filles en fleurs* quelques instantanés pris sur le vif, plus ressemblants que les portraits officiels tracés par ses familiers :

« Je me souviens, dit-il, combien les yeux charmants de la princesse Mathilde changeaient de beauté, quand ils se fixaient sur telle ou telle image qu'avaient déposée eux-mêmes sur sa rétine et dans son souvenir tels grands hommes, tels grands spectacles du commencement du siècle, et c'est cette image-là, émanée d'eux, qu'elle voyait et que nous ne verrons jamais. J'éprouvais une impression de surnaturel à ces moments où mon regard rencontrait le sien qui, d'une ligne courte et mystérieuse, dans une activité de résurrection, joignait le présent au passé. »

Ne résume-t-elle pas tout un siècle de littérature, cette femme, née la veille de la mort de l'Empereur, célébrée à quinze ans par Jules Janin et Alexandre Dumas père, dans le cours de sa vie par Sainte-Beuve et Théophile Gautier, Flaubert et les Goncourt, et à quatre-vingts ans par Marcel Proust?

Pour moi, elle m'apparaît toujours comme la montre le vivant pastel de Lucien Doucet qui la surprit à l'ouvrage et la reproduisit tout absorbée par son travail, aussi attentive que l'Érasme d'Holbein. Elle n'est même pas troublée par le bruit des causeries et le choc des mots qui se heurtent dans l'atelier et finissent par des discussions animées... Alors seulement, elle se lève de son chevalet et se décide à intervenir dans la lutte, soit pour la calmer, soit pour protester avec indignation contre certaines théories trop fantaisistes qui révoltent son bon sens.

C'est autour d'elle toute une cour de poètes et d'artistes déjà célèbres!

Avec la timidité naturelle que cette assemblée imposait à mes quinze ans, je me glissais derrière un palmier où je me dissimulais et dans mon coin je m'enivrais de ces discussions tantôt esthétiques, tantôt galantes, — rarement politiques, — où rivalisaient d'esprit et d'éloquence ces personnages variés qui, après un demi-siècle, ont tous disparu et sont devenus des ancêtres.

C'étaient Sainte-Beuve, Taine, Renan, les Goncourt, Saint-Victor, Rivière, Octave Feuillet, Flaubert, Mérimée, Émile Augier, Alexandre Dumas fils, Popelin, Caro, Coppée, Lavoix, Heredia... Des musiciens : Gounod, Sauzay, Saint-Saens... Des savants : Pasteur, Claude Bernard, Blanchard, Berthelot, Joseph Bertrand, Adolphe Franck, Dieulafoy... Des artistes : Hébert, Baudry, Carpeaux, Chaplain, Gérôme, les Giraud, Dupré, Boulanger, Bonnat, Detaille, Amaury Duval, Fromentin...

Et puis les visites inattendues des souverains de passage : les reines des Pays-Bas, d'Espagne et de Portugal. Un beau jour débarqua, au petit port du lac d'Enghien, le chah de Perse, dont l'apparition mériterait une page spéciale ; une autre fois, Abd-el-Kader, qui était toujours resté reconnaissant à Napoléon III d'avoir ouvert les portes de sa prison à son avènement au trône. Quand l'Émir fut reçu pour la première fois par l'Empereur, il le salua en son langage imagé en lui disant : « Il y a longtemps que mes yeux étaient jaloux de mes oreilles. » Et, à la chute de l'Empire, il écrivit à l'impératrice Eugénie : « Le soleil et la lune ont seuls des éclipses. »

A Saint-Gratien, pendant que Carpeaux prenait à la dérobée un croquis de l'Émir, celui-ci écrivait sur un album un vers arabe que l'interprète traduisit ainsi : « Mon cœur me dit que c'est toi qui me fais souffrir ; je sacrifierai mon âme pour toi, que tu le saches ou que tu ne le saches pas. — Abd-el-Kader. »

***

Mais, de tous ces personnages, le plus éloquent, le plus poétique, le plus spirituel, le plus éblouissant, le plus imprévu, celui qui a l'art de se donner tout entier dans la causerie et d'ouvrir des horizons pour ses auditeurs par un mot magique, c'est Théophile Gautier.

Je transcris ce croquis à la plume que traça de lui la Princesse elle-même, dont on reconnaîtra la touche plus fémi-

nine que littéraire : « C'était un homme de taille moyenne au torse large et long, aux jambes courtes ; il avait la tête d'un lion somnolent, la peau brune d'un méridional, la vue basse corrigée par un monocle ; il portait les cheveux longs qui bouclaient sur le cou, reste du romantique de 1830. L'expression du visage était bonne, quoique un peu endormie, le regard calme sans vivacité, ses gestes de même et toute son allure. Dans l'intimité, il s'asseyait volontiers à terre, les jambes croisées et le cigare aux lèvres : on l'eût pris pour un oriental. »

C'est en effet dans cette posture que je me le représente moi-même à Saint-Gratien. Je le revois aux pieds de la Princesse, recueillant les vers qui semblent naître sous les regards de la fée et les montant en sonnet : « Savez-vous, lui dit un jour Jules de Goncourt, qu'avec vos yeux mi-clos et votre belle barbe frisée vous me faites songer à Homère ? — Oh ! riposta Théo, tout au plus à un Anacréon triste ! » Anacréon ou Homère, tous sont en admiration devant ce magicien du verbe dont la parole a le don d'évoquer un paysage lointain ou imaginaire avec une telle acuité qu'il nous donne l'impression de l'avoir contemplé nous-mêmes dans un passé éloigné ou dans une autre vie.

« Jamais, nous dit Bergerat dans ses émouvants entretiens, il ne fut plus étincelant de verve que dans cette maison où il se sentait heureux, entouré d'admiration sympathique et d'amis. Sous le sourire de l'hôtesse, il redevenait peu à peu le Théo de l'ère romantique, le prodigieux tailleur de paradoxes à facettes, le ciseleur de mots et le coloriste sans égal... « Les paradoxes, disait-il, ne sont pas ce que pense le vulgaire : ce sont des vérités contraires à l'opinion commune. »

Plus d'une fois, j'essayai de noter ses improvisations en vers et en prose, mais le crayon ne tardait pas à me tomber des doigts, tant je restais ébloui et je ne pouvais que jouir de sa parole : avec sa verve intarissable il se renouvelait sans cesse, et, quand j'allais fixer un mot, il en surgissait un autre qui me faisait oublier celui que j'avais voulu saisir.

Le style artiste des Goncourt dans leur *Journal* et l'exactitude de Bergerat dans ses *Entretiens* peuvent seuls donner une idée lointaine du verbe de Théo, sans toutefois rendre le charme de sa voix grave qui, — comme l'a noté justement la Princesse, — « donnait à ses paroles des allures d'axiomes singulièrement imprévus », et de son geste harmonieux et sobre qui accompa-

gnait et complétait son discours. De cette éblouissante causerie ailée, ils ont pu fixer quelques paillettes ; mais, en essayant à mon tour de les saisir avec mes mains maladroites, je craindrais de ne retrouver au bout des doigts que de la poussière.

Et cependant, celle-là même à laquelle il voulait plaire, c'était précisément celle qui, en dépit du charme qu'elle trouvait à sa causerie, comprenait le moins le tour paradoxal de son esprit : la Princesse, fermée à l'ironie comme une Italienne qu'elle était au fond de son cœur de Française, goûtait moins un bon mot qu'un trait de bonté et c'est surtout pour sa bienvaillance ingénieuse qu'elle appréciait Théo

Souvent elle restait impassible devant ces joutes d'esprit auxquelles ses hôtes se croyaient obligés de se livrer en son honneur : « On ne pouvait en vouloir à Théo, écrit la Princesse dans le portrait qu'elle a tracé de son bibliothécaire, des folies qu'il débitait d'un air convaincu, car elles étaient toujours aimables. Jamais il ne provoquait autant ma sympathie que lorsqu'à la suite d'une discussion dans laquelle je m'insurgeais contre ses excentricités, il me disait : « Nul ne sait combien vous me méprisez ! » Il touchait presque juste, mais je ne l'aimais que davantage. »

C'est le même sentiment qui faisait dire amèrement à Edmond de Goncourt, dont la châtelaine appréciait mieux l'œuvre historique que les romans réalistes : « La Princesse est entourée d'écrivains dont elle ne goûte pas les ouvrages : ici personne n'a de talent. » Ne lui dit-elle pas un jour, avec son intransigeance féminine : « Je ne puis m'intéresser qu'aux histoires dont j'aimerais être l'héroïne. » C'était avouer qu'elle n'appréciait ni *Germinie* ni *la Fille Élisa*. Et le romancier réaliste en fut tout mortifié.

Un soir, il y avait à dîner pour la première fois un de ces professionnels de l'esprit dont la réputation est si bien établie qu'il leur suffit d'ouvrir la bouche pour que toute l'assemblée se pâme ; afin de payer son écot, ce nouveau convive avait cru devoir s'abandonner à un débordement de verve et même de calembours qui avaient étourdi l'hôtesse, sans qu'elle pût jouir de ce feu d'artifice tiré en son honneur.

Le lendemain, un visiteur vint la voir, déplorant de n'être pas venu la veille :

— Il paraît, dit-il, qu'hier soir L... a été éblouissant ?

— Il paraît, répondit-elle froidement; je ne m'en suis pas aperçue : il faut que je sois une bête, car je l'ai trouvé stupide. Je ne puis apprécier ce que je ne comprends pas.

Malgré cette incompréhension de la face la plus brillante de l'esprit de Théo, elle écrivait de Saint-Gratien à Sainte-Beuve en opposant Gautier à un romancier à la mode : « Il vient passer quelques jours ici ; il est nerveux ; son esprit et son caractère me semblent tenir beaucoup à l'hésitation de son estomac peu réglé. Il est inquiet par tempérament et la conversation ne coule pas de source. J'aime beaucoup mieux notre Théo : il est de bon aloi et il a une franche nature. »

Et à Théo lui-même elle écrit : « Revenez vite : les mercredis sans vous sont ternes et décolorés. »

La Princesse déplorait de ne pouvoir aimer la littérature des amis qui lui étaient les plus chers et dont elle reconnaissait les rares qualités de cœur, au point d'avoir surnommé l'auteur de ces romans réalistes qui révoltaient son goût classique : *Le délicat* (1). Et cependant, elle était loin d'être prude dans ses rapports mondains et dans ses sympathies littéraires. Elle admettait dans son indulgence « les femmes jusqu'à l'argent, les hommes jusqu'au soufflet : la marge est grande ! »

Dans les lettres, le répertoire de Molière, malgré les restrictions de La Bruyère, la ravissait ; dans la littérature moderne, quand, après l'ennui causé par des ouvrages trop sérieux, elle éprouvait le besoin de se donner une saoulerie de franche gaieté, elle se faisait lire *Ce cochon de Morin* : cette nouvelle de Maupassant avait le don de la dérider. Quand, en revanche, elle voulait être émue, il fallait lui réciter la confession de Laurence ou l'apostrophe de *Jocelyn*.

Seul de l'assemblée, Théo, révolté par la pauvreté des rimes, ne se laissait pas gagner par l'émotion générale et il n'attendait pas la fin de l'épisode pour entonner, comme un chant de trompette, *la Tristesse d'Olympio*, qu'il déclarait le plus beau poème de la langue française.

Un mercredi soir, sous le coup d'une conversation qu'elle vient d'entendre, et pendant laquelle elle n'a pu prendre la parole, tant elle se sent suffoquée, elle quitte le salon, monte dans sa chambre, ouvre son bureau à cylindre, et elle épanche

(1) Edmond de Goncourt.

son sentiment dans un billet à son conseiller intime : « J'ai à demeure Gautier avec les Goncourt et nous faisons très bon ménage... Ce soir, à propos des *Chansons des rues et des bois* que le libraire vient de m'envoyer, et que Veuillot, dit-on, appelle le plus bel animal de la langue française (?), Théo nous a déclaré que dans ses plus mauvaises choses, Hugo était sublime et que lui Gautier ne se croyait pas le droit de déprécier ce génie sans pareil. Les deux frères opinent du bonnet et alors Racine, Corneille et Molière, ces pauvres morts, ont été immolés sans merci. Bien entendu, dans ce cas-là, je ne me permets pas la moindre observation : le respect pour les vieux ne me coûte pas plus que la sympathie pour les jeunes et je préfère avoir deux admirations au lieu d'une. »

A ses boutades primesautières, on se souvenait des répliques échangées entre la nièce de l'Empereur et la veuve d'un académicien de la Restauration ; cette douairière aux bandeaux plats, après une profonde révérence, s'adressa à la Princesse, les yeux baissés et toute rougissante :

— J'aurais une demande indiscrète à poser à Votre Altesse Impériale, mais je n'ose...

— Dites, madame. Si je le puis, je vous répondrai : sinon, je me tairai...

— Eh bien... Je désirerais savoir si les princesses ont les mêmes façons de sentir que nous autres simples bourgeoises ?

— Sur quoi, madame ?

— Mais sur toutes les questions importantes et même sur les plus frivoles, ainsi...

— Oh ! madame, adressez-vous à des princesses de vieille roche ; moi, je ne saurais vous répondre, je n'ai pas de voix au chapitre : je ne suis pas de droit divin !

Ne retrouve-t-on pas dans ces sorties la franchise d'un personnage de Molière ? Aussi comprend-t-on la sympathique admiration qu'elle professait pour le grand comique et l'indignation qu'elle laissa éclater un soir où Théo exprima ses idées sur le maître dans une tirade qui semble la contre-partie du célèbre couplet de Sainte-Beuve : « Aimer Molière... »

« Si l'on aime Molière, — dit l'incorrigible jeune-France, — pour être logique, il faut épouser sa servante, qui est son idéal ; toutes ses jeunes premières, Henriette elle-même qui, à ses yeux, est la perfection, toutes ses jeunes filles sont des petites

personnes bien raisonnables, bien réfléchies, bien positives, mais comme elles sont sèches et dépourvues de charme !... »

« Le tapissier devenu poète, disait-il encore, me fait penser à Siraudin qui, de faiseur de vaudevilles, vient de se déguiser en chocolatier et d'ouvrir une boutique rue de la Paix : pour un tapissier ou pour un confiseur, ce n'est pas mal ; tous deux méritent des encouragements et même des éloges ; mais les métamorphoser en dieux, c'est dépasser la mesure et ce serait un véritable service à rendre à l'humanité que de la débarrasser de ces préjugés en les remettant à leur place. »

Comme on essayait d'opposer au jargon d'avant-garde, la clarté du langage d'Alceste, Théo voulut nous prouver que, parfois involontairement, le créateur de Mascarille fait tenir à ses personnages des discours alambiqués, que n'auraient reniés ni Vadius ni Trissotin, et, pour soutenir sa thèse, il nous lut certaine tirade du *Dépit amoureux* aussi incompréhensible, en effet, qu'une page de Mlle de Scudéry et qui pourrait rivaliser avec celles des écrivains les plus nébuleux du XXe siècle.

N'envisageant que la forme, il pouvait dire sincèrement : « C'est plus facile que vous ne croyez de faire du bon Molière. Je me suis amusé moi-même à tenter l'expérience en rimant une comédie où vous pourriez vous tromper, — si mes vers n'étaient mieux rimés que ceux du modèle... » Et il nous lut une scène de son *Tricorne enchanté*. C'est un pastiche réussi de la langue moliéresque, que l'on appellerait aujourd'hui « à la manière de... »

Mais il ne saurait lutter qu'avec un des brillants intermèdes du maître, et l'on y chercherait en vain la profondeur des immortelles créations. C'est le Molière impromptu qu'il goûtait le mieux et qu'il a célébré dans un de ses prestigieux feuilletons non recueilli dans ses œuvres :

« S'il existe un auteur d'une popularité immortelle, écrit-il, c'est incontestablement Molière. Les êtres les plus illettrés savent au moins son nom. Eh bien ! ce n'est pas un paradoxe de soutenir que plus de la moitié de son répertoire est ignoré, car peu de gens du monde se donnent le spectacle dans un fauteuil et le théâtre représente en tout cinq ou six pièces de l'illustre comique... Molière nous apparaît plus humain, plus individuel, plus génial, lorsqu'il ne s'efforce pas, et, sans attacher d'importance à ce qu'il fait, écrit ce qui lui vient selon le

caprice et la nécessité du moment. Ces vives ébauches, enlevées au premier coup et que raye partout la griffe du maître, nous plaisent plus que les tableaux tâtés longtemps, repris à plusieurs fois et finis à loisir... Pourquoi ne pas représenter simultanément son répertoire comique, si charmant, si varié, si fantasque, si fou parfois?... Molière admettait le spectacle, la danse, le chant, l'intermède dans toute sa fantaisie. Il passait du comique au bouffon avec une verve délirante, et aux figures humaines il savait mêler à propos les masques charmants de la *Commedia dell'arte*. Polichinelle se querelle avec les violons et les archets entre deux quintes de toux du *Malade imaginaire*. Les Égyptiens dansent et font sauter leurs singes en se moquant des ordonnances de M. Purgon. Il encadre les peintures de la vie par des arabesques d'un goût et d'un caprice délicieux. Les retrancher, c'est commettre la même barbarie que si on effaçait au Vatican la partie ornementale des Loges de Raphaël. »

VI. — JOURNAL INTIME

Je retrouve ces notes intimes, que je modifie à peine, dans le journal d'un collégien de quinze ans, en vacances à Saint-Gratien :

1er août 1867. — Ce matin, je guettai Théo dans le parc, où il faisait sa promenade quotidienne avant le déjeuner.

Au détour de l'allée, je le vis apparaître, coiffé, — comme son capitaine Fracasse, — d'un feutre gris à larges bords, qu'il avait surmonté d'une plume de cygne, cueillie sans doute auprès du lac ; il s'avançait lentement, gravement, en s'appuyant sur une canne à pomme d'or : on eût dit Jupiter Olympien descendu de son piédestal.

Au lieu d'éviter l'importun que j'étais, il m'invita à l'accompagner, paraissant prendre plaisir à éblouir l'adolescent, dont il sentait les yeux fixés sur les siens avec une admiration non dissimulée, et il daigna l'entretenir comme un de ses pairs.

Selon sa coutume, à la campagne surtout, Gautier avait emporté avec lui le germe d'un sonnet qui, la nuit dernière, dans une heure d'insomnie, était éclos dans son cerveau. Naturellement, son premier salut poétique s'adressait à la dame de céans, — *quæ nobis hæc otia fecit*. Quand je troublai sa soli-

tude, il achevait le premier quatrain ; à ma prière, dans le feu de l'inspiration, il me le récita avec un enthousiasme juvénile :

Hôte pour quelques jours de votre beau domaine,
Voyant le gai soleil qui dore le matin
Et perce d'un rayon les feuilles de satin,
Je descends dans le parc et tout seul m'y promène.

Pour continuer son sonnet, il n'arrêta pas sa marche majestueuse et lente, disant que les images se présenteraient d'elles-mêmes durant sa promenade, au moment où il y penserait le moins.

En effet, il trouva au coin du bois la rime qui l'avait fui dans sa chambre, car, — impeccable dans ses petits vers comme dans ses grands poèmes, — il la voulait parfaite avec la consonne d'appui et conforme aux règles les plus sévères de la prosodie ; sinon, il la rejetait comme une cheville parasite. Toujours il allait de la rime à l'idée : de temps en temps, une de ces rimes rares et familières chantait dans sa mémoire et le rappelait à sa tâche sans lui faire suspendre son entretien. Il se dédoublait ainsi et faisait assister à l'éclosion de son poème. Enfin, le soleil de midi perça les nuages et, à ses rayons, le sonnet, comme une fleur merveilleuse, entr'ouvrit ses pétales et ne tarda pas à s'épanouir.

Nous continuâmes à errer sans bruit ou, plutôt, à tourner lentement dans un petit espace sans que le poète parût songer à l'œuvre qu'il ciselait intérieurement. Sous sa parole ailée, l'improvisation s'épanchait, silencieuse, comme une source souterraine, et, lorsque nous nous retrouvâmes au point de départ, les quatre vers avaient décrit nos piétinements sur place et le second quatrain se trouva terminé :

On pense aller bien loin, mais tout sentier ramène,
— Quand il vous a montré le village lointain, —
A travers prés et bois, par un contour certain,
Au portique où César a mis l'aigle romaine...

La cloche du déjeuner interrompit notre promenade en nous rappelant au château. Voyant au loin la Princesse descendre les marches du perron pour venir à notre rencontre, Théo se piqua d'honneur, et, tout en suivant l'allée qui nous ramenait vers elle, il improvisa les deux derniers tercets, dont il la salua

de sa voix harmonieuse et grave en l'abordant et en baisant la main qu'elle lui tendait avec sa grâce accueillante :

A la blanche villa, votre temple d'été,
Où, lasse du fardeau de la divinité,
Vous daignez n'être plus que la bonne princesse.

Ainsi fait mon esprit trompé dans ses détours :
Il croit poursuivre un rêve interrompu sans cesse
Et devant votre image il se trouve toujours.

3 août 1867. — En nous promenant dans le parc, nous atteignîmes un bois de sapins où, sous un dôme de sombres ramures s'entrelaçant sur l'azur du ciel, alternaient quelques colonnettes de marbre blanc et noir ; chacune portait une date et un nom : Lotte, Phil, Soc, Miss, Ronflot....

C'était le cimetière des chiens de la maison.

Le charmeur des chats qu'était Gautier ne pouvait naturellement trop sympathiser avec leurs ennemis héréditaires. La veille encore, il avait fait sa profession de foi : agacé par l'indifférence de la Princesse qui, au lieu d'écouter ses propos galants, était absorbée par sa petite meute, aux baisers de laquelle elle abandonnait ses mains, il simula un geste de jalousie comique et déclara, au grand scandale de l'assistance, son aversion pour la race canine. « Oui, je déteste les chiens, osa-t-il dire, car ils prennent toujours la place de quelqu'un et ils accaparent des caresses qui pourraient rendre des hommes heureux ! »

La vue de leurs tombes l'amena à des sentiments plus doux : il voulut adresser son salut aux ombres de ces fidèles « cœurs à quatre pattes », — comme les appelait le peintre aveugle Anastasi, — qui avaient été si tendrement chéris par leur maîtresse et, pour excuser sa tirade hostile de la veille et répondre aux profanes qui souriaient de ce culte posthume, il improvisa cette épitaphe que j'ai recueillie :

Avec raison, sous cet ombrage,
On a fait des tombeaux aux chiens,
Car, s'ils n'avaient parfois la rage,
Ils vaudraient mieux que des chrétiens.

4 août 1867. — Promenade dans le parc : Théo m'a parlé de l'éducation qui, selon lui, a trois clés pour ouvrir l'intelligence

de la jeunesse : la clé de la lecture, la clé du dessin et la clé de la musique. La première apprend à comprendre, la seconde à voir et la troisième à sentir... « C'est une erreur, me dit-il, du programme universitaire d'exiger des vers latins et d'exclure les vers français qui sont une excellente gymnastique pour l'esprit : ils enseignent à bien écrire en prose, à concentrer sa pensée, à châtier son style, à trouver des transitions. » L'amour des rimes riches l'a préservé, assure-t-il, du mauvais goût et des banalités. « Un des traits les plus caractéristiques de la littérature du XIXe siècle, continua-t-il, c'est que tous les grands poètes ont également bien écrit en prose : Hugo, Musset, Lamartine, Vigny. En revanche, il y a des natures esentiellement poétiques qui ne sont jamais parvenues à pondre un bon vers : Jean-Jacques, le précurseur du romantisme; Chateaubriand, tout imprégné de poésie, considéré justement comme le père de la génération de 1830; Mme Sand, dont certains romans sont des poèmes en prose; Balzac, qui a essayé d'entreprendre un poème épique et qui heureusement s'est arrêté au premier vers resté célèbre :

O Inca, o roi infortuné et malheureux!...

Chacun d'eux, comme disait Banville des mauvais vers de Scribe, semble avoir reçu le don de ne pas rimer.

6 août 1867. — Ce matin, en voyant l'attention avec laquelle je buvais ses paroles, Théo s'arrêta. Il me regarda dans les yeux et me dit qu'à mon âge, il était impossible que je n'eusse pas « courtisé la muse », comme on disait sous la Restauration : à mon trouble, il comprit qu'il avait deviné et me somma de lui réciter quelques vers sur-le-champ.

La semaine précédente, j'avais célébré ma quinzième année dans une de ces odes enthousiastes qui, aux beaux jours de l'adolescence, montent du cœur aux lèvres sans souci du rythme et de la rime. Tout rougissant, la voix étranglée, je murmurai les strophes insipides que la bonne Princesse, dans sa tendresse pour moi, s'était amusée à envoyer à son directeur spirituel.

Sainte-Beuve, car c'était lui, pour complaire à son impériale correspondante, lui avait répondu par des phrases plus poétiques certainement que ma fade élucubration. Quoique je ne me fasse aucune illusion sur le motif qui me valut le jugement trop bienveillant du critique devenu pour une fois

courtisan, je ne peux n'empêcher de citer ces lignes, moins pour les vagues compliments qu'elles renferment que pour la forme exquise qu'elles revêtent.

« J'ai lu ces charmants vers où respire le parfum et comme la bouffée du printemps de la vie. La sève découle du jeune arbre en fleurs. Il y a un vif sentiment d'harmonie. Il n'y a plus qu'à appliquer à quelque sujet cette jeune poésie encore errante. Ces sujets se rencontrent bien d'eux-mêmes. Je complimente l'aimable jeune homme dont le talent prend des ailes. »

Plus que cette eau bénite de cour, me toucha le cœur la sévérité de Théo, qui parut me prendre au sérieux en ne me ménageant pas ses observations sur la pauvreté de mes rimes et les négligences de ma prosodie. Je me sentis surtout flatté, quand l'impeccable écrivain, dans le feu de sa critique, s'oublia à me tutoyer : cette familiarité de maître à disciple me rendit plus fier qu'un Grand d'Espagne tutoyé par son roi : il me sembla être sacré poète !

Mon orgueil enfantin ne connut plus de bornes quand, rentrant au château, Théophile Gautier adressa cet impromptu à ma jeune mère dont l'aveuglement naturel prit ce madrigal au pied de la lettre :

Votre fils fait des vers : à cette fantaisie,
Chacun, en l'admirant, se récrie étonné :
Quoi de plus naturel que de la Poésie,
Comme un fruit d'une fleur, un poète soit né?

... Hélas! j'ai été loin de réaliser le pronostic du maître; j'ai dû bien déchanter depuis.

J. N. Primoli.

(*A suivre.*)

LE RÔLE DES FORTIFICATIONS

PENDANT LA GRANDE GUERRE

L'importance des places fortes se mesure à l'influence qu'elles sont capables d'exercer sur les opérations.

« Le maréchal de Moltke était d'avis d'agir offensivement contre la Russie et de se défendre vis-à-vis de la France. Depuis que *l'armée française s'était réorganisée, et que la frontière nord-est de la France avait été fortifiée*, on ne pouvait plus compter sur une décision rapide à l'ouest. Il était donc préférable d'utiliser les grands avantages que nous offraient, pour la défense, le Rhin et nos forteresses alors puissantes, et d'employer à l'est, pour l'offensive, toutes les forces qui n'étaient pas absolument indispensables de l'autre côté. Notre frontière orientale étendue, ouverte, se prêtait mal à la défense et devait être protégée en attaquant (1). » Ainsi parle le général von Kuhl, chef d'état-major du général von Kluck, commandant cette Ire armée dont la marche triomphale de la Belgique à la Marne devait s'arrêter si lamentablement à la bataille de l'Ourcq. On ne saurait mieux faire ressortir l'influence capitale des forteresses dans le plan de guerre de nos ennemis. Mais les forteresses russes se développent, rendent vers 1900 l'attaque par l'est infiniment plus risquée, et les Russes peuvent en outre échapper à l'étreinte par une retraite à l'intérieur de leur immense pays. Alors, on revient à l'idée de la liquidation de la France avant de se retourner avec toutes les forces contre l'autre ennemi. « La décision du côté français devait être

(1) Général von Kuhl, *Der Marnefeldzug* 1914, p. 14.

obtenue aussi rapidement que possible. *On ne pouvait donc pas attaquer le puissant front fortifié français, il fallait le tourner par la Belgique.* C'était une loi nécessaire, il n'y avait pas d'autre moyen. Presque toutes les forces devaient exécuter une grande conversion en appuyant l'aile gauche à Metz, déborder comme un puissant rouleau compresseur chaque nouvelle position, en passant par la Belgique et le nord de la France, pour refouler l'ennemi vers l'est contre les forteresses de la Moselle, le Jura et la Suisse. »

Le général de Moltke, le neveu du maréchal, le chef réel des armées allemandes depuis fin 1905, après avoir donc, à la suite de Schlieffen, complètement modifié l'orientation antérieure de l'attaque, l'avoue d'ailleurs dans un mémoire de décembre 1912 publié par Ludendorf dans ses documents du grand quartier allemand : « Ce n'est que par une marche à travers le territoire belge qu'on peut attaquer et battre l'armée française en rase campagne. Nous trouverons sur notre route le corps expéditionnaire anglais, et, — si nous n'amenons pas les Belges à traiter avec nous, — les troupes belges. Quoi qu'il en soit, cette opération présente *plus de chances qu'une attaque de front sur le rideau fortifié français de l'est.* Une attaque de ce dernier genre donnerait à la conduite des opérations le caractère d'une guerre de forteresse, coûterait beaucoup de temps, et enlèverait à l'armée l'élan et l'initiative dont nous aurons d'autant plus grand besoin que plus grand sera le nombre de nos ennemis. »

Et von Kuhl le confirme encore en écrivant que, dans un voyage d'état-major d'avant-guerre, le général de Moltke avait, dans sa critique finale, déclaré que le but du grand détour par la Belgique était d'attaquer les Français en terrain libre, loin de leurs forteresses. « Si les Français venaient au-devant de nous en attaquant en Lorraine, ce but serait atteint (1). » Le général von Tappen, chef du troisième bureau (bureau des opérations) du grand quartier allemand en 1914, se révèle un témoin concordant : « Le plan du général von Schlieffen partait de l'idée de tourner le front est solidement fortifié des Français et pour cela de passer par la Belgique et le Luxembourg, mesure parfaitement justifiée et indispensable au point de vue

(1) Général von Kuhl, *Der Marnefeldzug* 1914, p. 256.

militaire, car il s'agissait d'une lutte pour la défense et l'existence de l'Allemagne (1). »

Inutile dès lors de claironner à tous les échos du monde que la Belgique n'a été envahie que pour empêcher les Franco-Anglais d'y arriver les premiers. La réalité est infiniment plus simple et le ministre des Affaires étrangères von Jagow s'en rapprochait autrement quand il déclarait le 4 août à l'ambassadeur d'Angleterre à Berlin dans un accès de franchise : « Il nous faut pénétrer en France par la voie la plus rapide et la plus facile, pour frapper un coup décisif le plus tôt possible. C'est une question de vie ou de mort, car si nous étions passés par la voie plus au sud, nous n'aurions pas pu, vu le petit nombre des chemins et *la force des forteresses*, passer sans rencontrer une opposition formidable. »

Le prestige de notre rempart artificiel, créé au lendemain même des désastres de 1870, nous assurait indirectement ainsi l'alliance anglaise, la sympathie indignée du monde, et, quoi qu'il arrivât, un gain de temps précieux, soit par la résistance réalisée, soit par le détour causé. Tantôt par leurs canons et tantôt par leur unique présence, nos forteresses ont gêné, retardé, affaibli la marche allemande avant et après la bataille des frontières, elles ont aspiré des forces qui ont fait défaut au moment critique de la bataille de la Marne, elles y ont finalement permis ce rétablissement qui devait rendre possible un jour lointain notre victoire finale.

LIÈGE ET NAMUR

C'est d'abord Liège qui s'offre aux coups de l'ennemi. Les Allemands ont projeté de l'enlever par une surprise, comme premier acte de guerre, comptant sur l'esprit pacifique et la préparation insuffisante des Belges. La plus récente instruction allemande sur la guerre de siège, datée du 13 août 1910, envisage tous les moyens d'attaque, ne négligeant d'en mentionner qu'un seul : l'attaque par surprise, oubli évidemment intentionnel chez un peuple où le camouflage des pensées militaires est comme une seconde nature.

On a compté sans l'honneur belge.

(1) Général von Tappen, *Bis zur Marne* 1914.

Six corps d'armée allemands détachent donc chacun une brigade dès le 2 août près de cette frontière, avant la mobilisation. Ce n'est qu'à Liége même que doit se faire le renforcement. Ces treize régiments, avec cinq bataillons de chasseurs et deux bataillons de mortiers de 21 centimètres, forment le corps Emmich. Comme méthode d'attaque, marcher droit en avant, de nuit, en colonnes massées, sans tirer un coup de fusil; forcer hardiment les intervalles entre les forts, à la baïonnette, en masquant et écrasant les forts par des concentrations d'artillerie. C'est faire vraiment bon marché du matériel humain allemand, ou du courage des Belges.

La frontière est franchie le 4, et dès le 5, la ville est sous le canon ennemi. Les Belges s'aperçoivent de l'importance des intervalles et même d'une enceinte de sûreté : le 6 août à cinq heures du matin, quelques chasseurs allemands arrivent jusqu'aux bureaux du général Leman, commandant de la forteresse, qui aurait été fait prisonnier sans la résistance improvisée de quelques officiers, gendarmes et secrétaires. Cette tentative, malgré son échec, a d'incalculables conséquences : le général Leman, croyant les intervalles forcés, porte son poste de commandement au fort de Loncin, où, faute de moyens de transmission, la direction des opérations sera presque inexistante en ce moment critique.

Pourtant, cinq brigades sur six sont refoulées à peu près sur leur point de départ, où elles reviennent assez mal en point, sous le fallacieux prétexte de « compléter leurs munitions et leurs effectifs ». Les mortiers de 210 sont impuissants à crever le béton des forts, les Allemands ne l'ignoraient pas dès le temps de paix; pourtant ils n'ont pas amené de plus forts calibres. La troupe fait son école dans le sang et paye cher les erreurs des chefs. La sixième brigade toutefois est conduite par un seigneur de la guerre. En tête de cette colonne, Ludendorf, venu comme observateur de la IIe armée, arrive au moment où le commandant du régiment d'avant-garde et le commandant de la brigade viennent d'être tués. Il entre en scène aussitôt, prend le commandement d'autorité, et continue à foncer. La ville est prise avant les forts. Les intervalles n'ont pas résisté un jour, tandis que les forts ont tenu. Mais qui est tourné ? Les forts, qui résistent, ou la brigade de 15 000 hommes isolée dans la ville ouverte, à l'intérieur?

Ce seront les forts, parce que les Allemands les attaquent aussitôt par la gorge, c'est-à-dire par leur côté faible, et que les Belges, qui ne croyaient pas à la guerre, ne sont pas organisés pour attaquer hors de leurs parapets. La plus faible partie de l'artillerie des forts d'ailleurs pourra seule riposter : l'observation est difficile, ne dispose pas d'abris blindés ; le tir, bon jusque-là sur les routes d'accès et sur les villages extérieurs, et qui a causé des pertes sérieuses aux Allemands, devient bientôt incertain.

Mais, pour abattre les forts, il faut cependant faire venir des gros canons plus modernes que ce béton et ces cuirasses, et cela prend du temps. C'est la première fois qu'on entend parler des 420. Les « canons courts de marine », comme ils s'intitulent, sont inconnus même dans l'armée allemande. Ils ont été construits dans le secret, dans une usine (Krupp) où pourtant tout est à vendre. En France, on a bien signalé leur existence en diverses circonstances, sous le nom de batteries γ, mais on ignore leur modèle, leur efficacité, leur nombre ; en tout cas, on ne les croit pas mobiles. Et pourtant, dès le 10, ils arrivent par voie ferrée jusqu'à leur emplacement de tir ; ils peuvent aller sur route depuis qu'on a créé pour eux des affûts à roues, peu de temps avant la guerre ; à recul sur berceau, ils sont impressionnants par leur puissance, en portée comme en poids d'obus ou en rapidité de tir, et par leur précision. Ils produisent donc la surprise, qui assure toujours le succès. Ils ont pour rôle de tout écraser et d'assurer, presque à eux seuls, le succès. L'infanterie n'avancera que lorsque l'assaut aura été « mûri », selon l'expression germanique.

Il faut quatre jours pour installer une batterie belge, quelques heures seulement pour une batterie allemande. La batterie allemande peut facilement être déplacée, la batterie belge est comme fixée. C'est le triomphe du matériel neuf sur le matériel ancien. Et cependant les forts résistent quand ils sont tournés. Ils continuent à résister, quand leurs voisins tombent, et qu'ils sont pour ainsi dire volatilisés par des explosions d'une force insoupçonnée. Ils résistent encore, quand il n'en reste plus que deux sur douze, barrant toujours la voie ferrée de la Meuse. Les défenseurs y sont comme à une lente agonie. Ils vivent dans l'attente de la mort, sous une impression d'écrasement. Ils s'attendent à être pulvérisés comme leur béton. Les

forts sont secoués comme d'immenses boîtes de résonance. Et les troupes de forteresse, ce sont de vieilles classes. Les nerfs sont épuisés, mais l'honneur est intact.

Le général Leman fait partir de la place sa seule division active, en vue de la rendre disponible pour d'autres tâches, avec l'armée de campagne. Il considère que sa mission est de tenir dans la place jusqu'à la dernière extrémité, mais il sait se priver à temps du meilleur de ses forces ; lorsqu'il juge qu'il ne peut faire jouer à ses ouvrages que le rôle de forts d'arrêt, et que la ville sans enceinte est indéfendable, il défend son fort de Loncin jusqu'à la ruine ; les survivants y sont pris sans s'être rendus ; c'est le seul fort qui ne capitule point ; le gouverneur est pris sans avoir rendu ni son fort, ni sa place, ni lui-même ; il est découvert exténué dans les décombres d'une immense explosion. Quelques heures après, il invite, comme prisonnier, les commandants des derniers forts subsistants à lutter jusqu'à la mort ; c'est d'une beauté antique.

A l'entrée du fort de Loncin, on lit ces mots gravés éternellement dans le roc de ces Thermopyles belges : « Passant, va dire à la Belgique et à la France qu'ici, 550 Belges se sont sacrifiés pour la liberté et le salut du monde. »

On a disputé beaucoup pour savoir le retard que Liége avait causé dans le débouché de l'armée allemande. Nos amis belges l'évaluent de deux à quatre jours au moins ; certains écrivains français et même belges, et non des moindres, estiment que les Allemands n'y ont pas perdu un jour.

Discussion oiseuse à nos yeux. Sans la place, les Allemands eussent pu prévoir une concentration plus avancée. Sans la place, leurs troupes, mobilisées clandestinement depuis le 28 juillet, quoique le décret ne date que du 1er août, eussent pu entreprendre leur débouché avant le 13. Sans la place, leur marche, non resserrée entre le pédoncule de Maestricht et les forts du nord de Liége, qui ne tombèrent que le 15, eût pu être plus rapide. Enfin, sans la défense belge, dont l'héroïsme est d'autant plus méritoire que l'armée, peu préparée, n'était certainement pas de taille à lutter seule contre un pareil colosse, l'ennemi n'aurait pas payé ce passage du sang qu'il y a versé. Concluons donc que Liége a bien mérité la croix de la Légion d'honneur que lui décerna la France le 7 août 1914, en témoignage du grand service rendu.

Aux résultats matériels s'ajoute un résultat moral : la conscience du monde tressaille devant cette violence imméritée. C'est la première pierre en faveur du droit, opposée à l'Allemagne au-dessus de tout.

***

Après Liége, Namur : nouveau sacrifice belge. Pour retarder la marche de l'invasion, le général de Bulow, qui est chargé de cette opération, y consacre, aux ordres du général de Gallwitz, le corps de réserve de la garde (IIe armée), le XIe corps (IIIe armée) et des formations techniques spéciales d'artillerie et du génie, dont 4 batteries Skoda de 305 autrichiennes. L'expérience de Liége a porté des deux parts : les Belges ont organisé les intervalles cette fois; les Allemands ont décidé l'entrée en action préventive et immédiate de toute leur artillerie lourde et très lourde.

L'attaque commence le 21 août, détermine la chute de trois forts (sur neuf) le 23, de quatre le 24, et des deux derniers le 25, après avoir tiré 126 obus de 420, 573 de 305, 6 763 de 210, pour ne parler que des plus forts calibres.

Pendant la bataille de Charleroi, Namur, toutefois, couvre utilement la droite de notre 5e armée (général Lanrezac) et facilite son changement de front. Mais, trois semaines exactement après le franchissement de la frontière par les Allemands, les forteresses belges de la Meuse sont tombées, et la voie classique des invasions germaniques, la plus courte de Berlin à Paris, est dégagée jusqu'à Maubeuge, grâce à la félonie de l'empereur Guillaume et de son entourage. Le commandement allié, surpris, parce qu'il a cru à l'attaque sur la seule frontière permise, ne pourra plus fermer la brèche avant la Marne.

L'attaque de Namur, d'ailleurs, n'est pas semblable à celle de Liége : il n'est plus question de coup de main, — idée étrange, mais explicable, cependant, le jour de la déclaration de guerre, — il s'agit d'une attaque brusquée. Garnison prête, en effet, intervalles organisés, place en liaison avec l'armée française, et impossible à investir, tout cela exclut la surprise et exige la force : c'est donc le canon qui devra faire la conquête, le plus lourd contre les forts, celui de campagne contre les intervalles, ceux de 105 et de 150 à grande portée contre la ville.

La division active belge quitte la place le 24, pour rejoindre, comme celle de Liége, l'armée de campagne; après embarquement au Havre et débarquement à Ostende, elle se retrouvera devant les Allemands, à Anvers.

La plupart des forts tombent avant l'assaut, sans avoir tiré un coup de fusil, écrasés, bouleversés par les supercanons de Krupp et de Skoda. La cuirasse n'a pas progressé comme le canon.

NOS FORTERESSES DU NORD

Continuant leur marche par le couloir historique de Sambre et Meuse, les Allemands se heurtent alors à la forteresse française de Maubeuge. Hélas! depuis une vingtaine d'années les Français, saisis d'une frénésie d'offensive, se désintéressaient de la fortification; tout ce qui touchait à la défensive était voué à un irrémédiable discrédit, et Maubeuge avait péniblement pâti de ce mépris général; d'après une règle admise, indiscutée, on ne mettait en outre dans les places que ce qu'on ne pouvait pas employer ailleurs; défenseurs, canons, remparts, tous frisaient la quarantaine. C'était une sorte de retraite. Le réveil sonna sec. Mal organisée, Maubeuge ne pouvait constituer un véritable barrage; son seul rôle efficace eût dû être de servir à appuyer l'aile d'une de nos armées, la 5e de Lanrezac ou la britannique de French. C'est bien ainsi d'ailleurs que l'envisageait notre Grand Quartier Général, en ordonnant le 24 août à 9 h. 35 à Lanrezac: « La 5e armée manœuvrera en retraite, en prenant appui sur la place de Maubeuge et en appuyant sa droite au massif boisé des Ardennes. » Effectivement, le 25 août, la 5e armée se replie sur le front Givet-Philippeville-Maubeuge, pendant que les Anglais se portent sur la ligne Valenciennes-Maubeuge.

Nos forteresses, si démodées qu'elles soient dans cette région, commencent pourtant à troubler les opérations de l'aile marchante allemande. Dès le 22 août, Kluck songe à se couvrir contre Maubeuge pendant qu'il poursuit son grand mouvement de conversion.

Bulow, qui a autorité sur l'ensemble des Ire et IIe armées, tout en commandant directement la IIe, oublie quelque peu la mission dévolue à Kluck avec son armée d'aile, celle d'un rabatte-

ment grandiose sur le flanc des armées franco-britanniques; dès le 20 août, pointe la menace d'un émiettement de cette armée au profit de besognes secondaires, dans l'ordre de Bulow d'affecter les deux corps de réserve de Kluck à la couverture contre Anvers. Kluck résiste, Bulow insiste. Le 21 août, Bulow, continuant à défendre l'intérêt particulariste de son armée propre, prescrit à Kluck, « tout en occupant Bruxelles et se couvrant contre Anvers, d'investir les fronts nord et nord-est de Maubeuge et d'être en mesure d'attaquer cette forteresse par l'ouest en liaison avec la IIe armée ». Cette fois, Kluck se récrie, envoie à Bulow un officier de son état-major pour exposer les raisons opposées; mais la IIe armée maintient son point de vue égoïste, sans se soucier de la thèse de la Ire qui rêve déjà de poursuite et progresse par étapes impressionnantes, submergeant tout comme un torrent déchaîné. Kluck se borne à prescrire à son armée de continuer le 23 de marcher en avant dans la région nord-ouest de Maubeuge, en se couvrant à gauche contre cette place avec le IXe corps actif, à droite contre Anvers avec le IIIe corps de réserve.

Lille, dont l'abandon était discuté en France depuis 1910, se voit effectivement déclassé par le ministre de la Guerre le 1er août et placé le 17 août dans la zone des armées. Le 21, le général d'Amade commandant un groupe de divisions territoriales qui surveillent cette frontière, réclame l'organisation défensive de cette place, qu'il se fait fort d'assurer avec le personnel et le matériel de la région, pour protéger le centre industriel de Tourcoing-Roubaix-Douai et le bassin houiller. Le même jour, la place est reclassée, et le 22, le ministre télégraphie au grand quartier : « Le Gouvernement considérerait comme un danger national que le centre urbain Lille-Roubaix-Tourcoing soit molesté même par les incursions de la cavalerie allemande. » On entreprend l'envoi de moyens de défense, quand, le 24, Lille est déclarée à nouveau ville ouverte par le Gouvernement. Les autorités militaires n'ont pas à s'insurger contre les décisions gouvernementales : elles se soumettent.

A l'aile opposée, le fort de Manonviller, qui barrait à l'extrême frontière est la grande voie ferrée Paris-Strasbourg, est, à cette même date du 24, investi par la 70e division de réserve, renforcée de deux régiments de pionniers et du 18e régiment d'artillerie de forteresse. Le 25, à 9 h. 30, deux

coups de canon, tombant en plein milieu du fort, donnent le signal du bombardement. Le tir, précis, réglé par des drachens et des observateurs dissimulés dans les haies, atteint rapidement des organes importants, notamment l'usine électrique; l'air devient irrespirable. Le fort enveloppé de fumée est aveugle, nos canons sous tourelles d'ailleurs portent à 7500 mètres, les pièces ennemies les plus proches sont à 8 kilomètres; une batterie de 420 qui envoie avec régularité des obus formidables se trouve à 13 kilomètres, près de Deutsch-Avricourt, sur un embranchement construit à la mobilisation. Quoique aucun abri bétonné, non plus qu'aucune des grosses tourelles à éclipse moderne ne soit traversé, qu'il n'y ait même que trois morts et peu de blessés, la garnison, constatant son impuissance, arbore le drapeau blanc le 27 à 15 h. 40; elle obtient les honneurs de la guerre. Depuis, des photographies impressionnantes ont répandu à travers le monde l'état du fort après bombardement, pour terroriser d'avance les peuples menacés d'être soumis à ces engins monstrueux. Les Allemands n'oubliaient qu'un détail, c'est que ce cataclysme épouvantable fut le résultat d'explosions qu'ils firent le 12 septembre en évacuant la région. Notre béton avait tenu partout où l'épaisseur en était suffisante, tout comme nos tourelles modernes. Mais forteresses sans action, parce que sans moyens.

*
* *

Pendant ce temps, l'offensive française se poursuit impavide dans les directions primitivement choisies en temps de paix. Les fortifications allemandes ont joué un grand rôle dans ces décisions: d'une part, Metz, prolongée par les nouveaux ouvrages de Thionville, constituant la Mosel-Stellung, qui forme barrage le long de la Moselle, auquel nous ne pouvons songer à nous attaquer dès le début avec nos vieux canons de siège du colonel de Bange, excellents, mais à faible portée et à tir lent (1); d'autre part, la ligne du Rhin, renforcée par Istein, Neuf-Brisach, Strasbourg, et les forteresses édifiées récemment au-dessus de Mutzig, coupant la plaine d'Alsace à hauteur de Strasbourg. Il ne nous reste qu'un certain nombre d'étroits couloirs d'accès pour des attaques frontales :

(1) Ces canons ont sauvé la France en 1915, au moment où nous manquions de pièces et d'obus de 75. Leur inventeur mériterait certes une statue.

— celui de Luxembourg-Neufchâteau, entre les Ardennes et la Mosel-Stellung, où nos 3e et 4e armées auront à peine la place de se déployer ;

— celui de Morhange, resserré entre Metz et les étangs de Dieuze, à peine 50 kilomètres, où viendra buter la 2e armée ;

— celui de Sarrebourg, à peine 20 kilomètres, un guêpier pour la 1re armée, entre les étangs et les Vosges ;

— celui de la plaine d'Alsace enfin, enserré entre les Vosges et le Rhin (une trentaine de kilomètres).

Les Vosges, les Ardennes se prêtent mal aux grandes opérations d'armées. La 4e armée s'en aperçoit rapidement. La 5e armée et les Britanniques menacés de débordement se retirent juste à temps pour éviter le désastre.

Si nous faisons bon marché de nos places, nous accordons plus de considération aux forteresses allemandes. C'était déjà vrai en temps de paix. Cela le devient encore plus en temps de guerre. Le 18 août à douze heures quarante-cinq, la 2e armée (général de Castelnau) envoie avec une juste prévoyance le message suivant au Grand Quartier Général : « La mission qui m'est confiée m'amène à établir sur mon flanc droit une série d'organisations défensives face à Metz, au fur et à mesure que je progresserai vers Faulquemont.

« Les forces à prélever en faveur de ces organisations sur l'ensemble de mes troupes vont donc constamment en augmentant, et j'arriverai rapidement à être obligé d'employer une partie du 20e corps à cette tâche secondaire, dès que l'espace parcouru aura excédé la capacité de résistance de mes trois divisions de réserve.

« Pour me permettre d'aller plus loin et plus vite, j'ai donc besoin de troupes nouvelles, qui peuvent être sans inconvénient des troupes territoriales, par exemple des détachements prélevés sur les places fortes qui ne sont pas intéressées dans les opérations actuelles. Je vous demande de vouloir bien mettre à ma disposition les moyens de cette nature que vous n'avez pas déjà employés (1). »

De même l'armée d'Alsace (général Pau) s'aperçoit le

(1) *Les armées françaises dans la Grande Guerre*, par la section historique de l'état-major de l'armée, tome I, annexes. C'est dans cet ouvrage et son annexe que sont pris tous les textes des ordres et télégrammes français cités dans cet article (jusqu'au 25 août).

19 août que le couloir d'Alsace, étroit, menacé de flanc par Neuf-Brisach, est médiocrement favorable à une progression du sud au nord, et elle demande le transport du gros de ses forces dans la région de Corcieux, pour déboucher à travers les Vosges, d'ouest en est. Le 22 août, elle signale l'inutilité de l'occupation de Mulhouse en présence des têtes de pont de Chalampé (pont de Neuenburg), Neuf-Brisach, Huningue Istein rive droite, avec Strasbourg et Mutzig derrière. De leur côté, les Allemands confient la défense de ce secteur à deux minuscules brigades de landwehr. Tel est le rendement des fortifications d'Alsace. Les mouvements prescrits le 24 août par le Grand Quartier Général pour constituer une armée nouvelle à notre aile gauche au nord de Paris empêcheront l'exécution de la manœuvre projetée.

Après l'évacuation de Mulhouse, nous constatons à nouveau, — Belfort après Maubeuge, — le rôle d'une de nos places clairement aperçu par le Grand Quartier Général : « Les éléments laissés dans la plaine d'Alsace, télégraphie-t-il à l'armée d'Alsace le 21, devront avoir comme ligne de retraite éventuelle les cols des Vosges, sans chercher à couvrir directement la place de Belfort, à laquelle sera laissée sa division de réserve. »

L'échec général de toutes nos offensives, dû autant aux insuffisances d'armement qu'à des défauts d'instruction, mais non pas, comme le voudrait la légende satisfaisante pour notre amour-propre, à une question de nombre, nous ramène vers la frontière nord-est, à peu près sur la ligne de nos forteresses. On découvre alors le rôle qu'elles peuvent vraiment jouer. Le 21 août à 11 heures 45, après la bataille de Morhange, le général de Castelnau, après avoir affirmé au Grand Quartier Général son espoir de contre-attaquer du Grand Couronné de Nancy, ajoute : « Dans l'éventualité d'une retraite, je rétrograderai sous le couvert du canon de Toul dans la direction des Hauts de Meuse. Une autre solution consisterait à dégager l'armée de sa situation très critique en faisant dérober sur Toul les forces disposées au nord de la route Nancy-Château-Salins, et vers Épinal, par la rive gauche de la Moselle, celles disposées au sud de cette même route (20e, 16e, 15e corps). On aurait ainsi quelques chances de conserver l'ensemble de ces forces et de les reconstituer ultérieurement. »

Le danger apparaît. On songe alors aux forteresses. On se prépare à réarmer le fort de Bourlémont, au-dessus de Neufchâteau (23 août), on a déjà rétabli celui de Pagny-la-Blanche-Côte, qui a jadis servi de champ d'expériences de tir sur les tourelles, en raison du faible intérêt qu'on lui portait.

Le général en chef répond aussitôt au général de Castelnau qu'il « estime indispensable de tenir les positions organisées autour de Nancy pendant au moins vingt-quatre heures pour deux raisons importantes :

1° L'effet moral désastreux sur le pays;

2° Pour le succès même de notre manœuvre, qui a commencé; » et il l'autorise à faire dérober le reste de ses forces derrière le Madon en s'appuyant à la place de Toul. Il lui délègue le droit de détruire les ponts sur la Meurthe en aval de Saint-Clément, sur la Moselle en aval de Charmes.

La pauvre vieille petite place de Givet, aux remparts pyramidaux en maçonneries visibles de partout, défendue par 1 500 territoriaux sans instruction, est attaquée le 23 août par du gros calibre et se rend, détruite et incendiée, le 26.

A la même date, Longwy tombe, entièrement en ruines, brûlé par les mortiers de 21 centimètres et les obusiers de 15 centimètres, après une belle défense : bicoque de Vauban ayant arrêté cinq jours et demi une division ennemie renforcée d'artillerie lourde, malgré l'absence de tout abri à l'épreuve.

Nancy, organisé en place du moment sur le Grand Couronné, réussit heureusement à tenir à coups d'hommes.

Maubeuge, tout en dérangeant les mouvements allemands, n'a pas d'influence directe sur les opérations. Son enlèvement est cependant indispensable aux Allemands, pour dégager la grande voie ferrée de Paris à Cologne qu'elle barre. Le VIIe corps de réserve (IIe armée allemande) et une brigade active de la 13e division y sont consacrés, sous les ordres du général von Zwehl, avec les troupes et les canons spéciaux libérés de Namur. La cession d'une division prescrite par Bulow à la Ire armée pour le siège de Maubeuge achève d'exaspérer Kluck, qui téléphone aussitôt au commandement supérieur : « Le commandant de la IIe armée veut attaquer Maubeuge avec trois divisions et en demande une à la Ire armée. La subordination à la IIe armée est-elle maintenue? » Le 27 au matin Moltke répond : « La subordination de la Ire armée à la

IIe est supprimée. Maubeuge doit être investie par la IIe armée seule. »

Le premier coup de canon y tombe le 29 août à midi ; la place est aux mains des Allemands le 8 septembre à midi. Les batteries lourdes et ultra-lourdes leur ont encore une fois procuré le succès. Un ravitaillement en munitions mal assuré les a toutefois obligés à plusieurs reprises à interrompre le feu, en dépit de leur doctrine de n'entreprendre un siège que tous moyens réunis.

A la date du 27, le commandement suprême allemand adresse à ses armées une directive où l'on constate clairement l'importance qu'il attribue à nos forteresses dans ses conceptions : « L'armée belge est en décomposition, il n'y a plus à craindre de sa part une offensive en rase campagne. Il peut y avoir à Anvers environ 100000 hommes de troupes de campagne et de forteresse. Ils sont très éprouvés et peu capables d'entreprises offensives... Sa Majesté ordonne la marche en avant de l'armée allemande en direction de Paris... La IIe armée, avec le 1er corps de cavalerie, marchera par La Fère-Laon sur Paris. Elle investira et prendra Maubeuge, puis La Fère, ainsi que Laon avec l'intervention de la IIIe armée... La IIIe armée s'emparera d'Hirson ainsi que de Laon et du Fort de Condé en liaison avec la IIe armée... La IVe armée... recevra le matériel de siège nécessaire pour l'enlèvement de Reims... La Ve armée... investira Verdun. En plus des cinq brigades de landwehr de la position de la Nied, elle recevra les 10e et 8e divisions d'Ersatz, dès que la VIe armée les aura rendues disponibles... La VIe armée aura la place de Metz sous ses ordres. Si l'adversaire recule, elle franchira la Moselle entre Toul et Épinal, avec le 3e corps de cavalerie sous ses ordres, et prendra la direction de Neufchâteau. Elle protégera le flanc gauche de l'armée, investira Nancy-Toul, couvrira convenablement contre Épinal... Les places de Strasbourg et du Haut-Rhin sont subordonnées à la VIIe armée... qui établira de solides fortifications vis-à-vis d'Épinal, de là aux montagnes, ainsi que dans la vallée du Rhin en liaison avec Neuf-Brisach, avec ses forces principales derrière l'aile droite... » Notons le nombre des forteresses françaises qui donnent ainsi du souci au commandement allemand et exigent de lui des mesures de précautions.

La Ve armée allemande (Kronprinz) forme donc pivot

autour de Metz, puis de Verdun. La VIe (prince Rupprecht de Bavière) appuie ses asiles à Metz prolongé par la position de la Nied, et au barrage Mutzig-Strasbourg, dont les développements ont été préparés dès le temps de paix, et sont exécutés dès le temps de guerre par des ouvriers civils et des bataillons de travailleurs.

Von Kuhl fait très justement observer (1) que l'immense extension de l'aile droite n'était possible, avec la répartition des forces résultant de la concentration initiale, que si le pivot de Metz-Thionville, et ultérieurement celui de Verdun, pouvait être à un moment abandonné, pour ne pas étirer démesurément les forces allemandes. Le même inconvénient se répercute, il est vrai, chez nous; le général Joffre s'en rend bien compte, et cherche à y remédier.

Après avoir vainement essayé de se rétablir (directive du 25 août) sur le front Belfort-Toul-Verdun-Reims-Laon, La Fère-Somme, où le temps lui manque pour réussir à régler une bataille d'ensemble, il envisage (instruction générale du 1er septembre) pour la 3e armée un repli au nord de Bar-le-Duc, à l'abri des Hauts de Meuse, tout en laissant à Verdun sa garnison renforcée. Le maintien de la liaison simultanée entre la 3e armée, armées voisines et Verdun, pouvait allonger dangereusement notre front; Verdun est à même de tenir seul, et de retenir des forces ennemies qui manqueront à la grande bataille, jusqu'à ce que l'offensive prévue le vienne dégager; et, si les armées peuvent utilement manœuvrer en liaison avec les places, elles ne doivent point régler leurs opérations pour protéger les places, mais pour forcer la victoire.

Le général Sarrail, commandant la 3e armée, ayant reçu l'annonce de deux corps d'armée nouveaux (11e et 21e corps, prélevés sur notre droite, grâce à la résistance que garantit notre front fortifié de l'est), étire son armée jusqu'à l'extrême limite du possible, pour conserver sa liaison avec Verdun, dont la pointe menaçante dans le flanc de l'armée du Kronprinz empêtrée en Argonne constitue le meilleur appui de la 4e armée (de Langle) voisine. Il réussit à atteindre en situation avantageuse le moment de l'offensive, une fois toutes nos armées ressoudées.

(1) Von Kuhl, *Der Marnefeldzug*, p. 90.

Les Allemands égrènent leurs forces sur leur ligne de communication qui s'allonge à l'aile droite, et devant les places fortes; ils finissent ainsi par se présenter sensiblement affaiblis à la bataille de la Marne, tandis que les Français, de nouveau reliés aux Anglais, appuyés à Paris, y concentrent une nouvelle armée, grâce à l'excellent réseau ferré convergeant à l'abri de forts qui en imposent encore à l'ennemi et nous procurent une sécurité morale suffisante pour grouper, sans hâte excessive comme sur la Somme, des forces organisées. Le 30 août, la IIe armée allemande prend comme direction Reims au lieu de Paris, la IIIe armée Rethel au lieu de Château-Thierry. « Pourquoi ce changement? écrit von Kuhl. Il s'explique en partie par la forte réaction adverse, mais surtout parce que l'ennemi se maintenait sur la Haute-Moselle et à Verdun. Si les Ve, VIe et VIIe armées étaient fixées là, il nous devenait impossible d'attaquer sur la basse Seine avec l'aile droite. C'est ainsi que se forma peu à peu une nouvelle décision au commandement suprême, que nous devions apprendre par l'ordre du 2 septembre, lequel imposait à toute l'aile droite une conversion à gauche pour chercher à couper l'ennemi de Paris. »

Tel est l'effet matériel qu'eut Verdun sur les opérations d'ensemble de l'armée allemande. Mais il y a plus. L'effet moral, le prestige du rempart sont tels que notre ennemi, pourtant si pressé, perd son temps à monter des opérations méthodiques contre des places même inoccupées. Le 30 août, la IIe armée organise l'attaque de La Fère pour le 1er septembre : les VIIe corps actif et Xe corps de réserve, désignés pour y prendre part, marchent le 31 contre la forteresse, tandis qu'artillerie et génie font leurs reconnaissances. Bulow réclame encore cette fois le concours de la Ire armée, qui regimbe comme de coutume. La IIe armée s'accorde un jour de repos avant cette grande opération. Or la ville est vide de défenseurs, les canons français sont partis, la place est désarmée. C'est un jour de perdu pour la poursuite des Français, qui prennent de la distance. Combien une défense, même sommaire, même simulée, eût-elle donc causé de retard à cet ennemi si mordant?

Reims, désarmé le 1er septembre, est déclaré ville ouverte le 3. Mais la IIIe armée allemande y perd de même un jour,

pour s'emparer, sans combat, des forts à l'est. Nous abandonnons sans résistance la ligne Reims-Laon-La Fère, et même le massif boisé de Saint-Gobain, qui constitue le bastion avancé de Paris.

PENDANT LA BATAILLE DE LA MARNE

Pendant ce temps, le général Joffre organise la parade.

Tandis que Kluck, encouragé par le radiogramme de Moltke de la nuit du 2 au 3 septembre, l'invitant à couper les Français de Paris en direction sud-est, poursuit avec passion son idée arrêtée d'envelopper notre aile gauche, négligeant quelque peu sa deuxième mission, d'ailleurs contradictoire, de couvrir le flanc droit allemand, nous n'attendons pas passivement que les vieux forts de Paris fassent l'expérience des 305 et des 420 bientôt libérés de Maubeuge.

Grâce à la force que nous assure dans l'est notre front fortifié, ce n'est d'ailleurs pas seulement deux corps d'armée qui sont distraits pour renforcer Sarrail, c'est toute l'armée d'Alsace qui, remplacée par une forteresse, Belfort, peut être dissoute et dirigée en majorité sur Paris. Les chemins de fer concentrent sur la capitale des forces d'Alsace (7e corps), de Woëvre (division de réserve de Lamaze), d'Algérie (45e division), du Maroc (brigade Ditte), et même de Verdun (4e corps de la 3e armée), ainsi que des fusiliers-marins (brigade Ronarc'h). La directive allemande du 27 août ne l'avait pas prévu, n'y avait pas paré. Le général Joffre organise l'union stratégique de French et Maunoury avec Paris. Si bien qu'au lieu d'être enveloppés, c'est nous qui enveloppons. « Les opérations ne pouvaient plus être continuées comme précédemment. De nouveau c'était une forteresse qui retardait et resserrait la marche en avant, la forteresse géante de Paris. On avait constaté l'impossibilité de la contourner par la basse Seine. Maintenant notre aile droite se heurtait juste dessus. L'importance de Paris résidait moins dans ses remparts. Ils gênaient nos mouvements, mais offraient peu de résistance avec leur solidité faible et leur armement médiocre. En revanche, Paris était le nœud du réseau ferré français. Ici il était facile de rassembler au sud, à l'ouest et au nord des masses importantes de troupes menaçant dangereusement notre flanc (1). »

(1) Von Kuhl, p. 123.

Effectivement, le 5 septembre arrive le premier radiogramme, du commandement suprême allemand : « Les Ire et IIe armées resteront face au front est de Paris, la Ire armée entre Oise et Marne, occupant les passages de la Marne à l'ouest de Château-Thierry, la IIe armée entre Marne et Seine, occupant les passages de la Seine entre Nogent et Melun inclus... » Puis la directive du 5 septembre confirme et précise ces lignes : « On doit admettre que l'ennemi rassemble des forces importantes et de nouvelles formations pour la protection de sa capitale et pour menacer le flanc droit des armées allemandes. Les Ire et IIe armées devront en conséquence rester face au front est de Paris. Leur mission est de s'opposer offensivement aux entreprises ennemies venant de la région de Paris, et de s'appuyer mutuellement... La mission des VIe et VIIe armées est de passer à l'attaque le plus tôt possible vers la Moselle entre Toul et Épinal, en se couvrant contre ces forteresses... La Ve armée assurera la couverture contre les positions fortifiées de la Meuse avec son aile gauche, qui enlèvera les forts de Troyon, des Paroches et du Camp des Romains... Le IVe corps de cavalerie éclairera dans les directions de Dijon, Besançon, Belfort... » Cet ordre envisage déjà des opérations vers Tours, Bourges, Nevers, Le Creusot. A l'ouest de Verdun, les IVe et Ve armées ont pour mission d'« enrouler » la ligne française fixée sur le front de Verdun-Toul. Les Français battent en retraite depuis treize jours ; on admet comme évident que cette retraite continue ; personne ne peut songer à une offensive imminente de toute l'armée française. Et les Allemands n'hésitent plus à venir cogner contre notre front fortifié de l'est, ce qui est l'opposé même du plan primitif d'attaquer par l'aile ouest, de ce fameux plan Schlieffen, qui se proposait, ainsi qu'il a été dit, de refouler les Français vers l'est contre leurs forteresses de la Moselle, en les tournant par la Belgique.

La question du maintien de Paris comme forteresse avait été longuement agitée dans les conseils du Gouvernement. Le 28 août, on a décidé de déclarer la capitale ville ouverte, sous prétexte que c'était une ville comme une autre, lorsque l'intervention d'un homme de gouvernement, le ministre de la Guerre, Millerand, et d'un soldat, le général Gallieni, fait retirer cette malencontreuse décision. Gallieni, nommé gouverneur le 26, ne s'illusionne pourtant pas beaucoup sur la

valeur de cette forteresse, mais il s'efforce d'en améliorer les qualités défensives avec toute son activité de colonial expérimenté aux affaires et tout son patriotisme de grand Français; quoique convaincu qu'il faut une armée active de trois corps d'armée au moins pour défendre Paris, il fait travailler énergiquement partout, crée les responsabilités, encourage les initiatives, utilise toutes les troupes qu'on lui confie, sans en discuter la valeur. Placé par le ministre, le 2 septembre, sous les ordres du général en chef, il cherche à faire coopérer ses forces à l'offensive générale prévue. Dès que le glissement des corps de Kluck vers le sud-est apparaît certain, il estime le moment critique venu et le signale à Joffre, dont l'instruction générale n° 4 du 1er septembre a déjà préparé cette offensive d'ensemble. Le 4 septembre, le général French se décide enfin, sur l'intervention du général Franchet d'Espérey, à rentrer en action. Ce sont toutes ces bonnes volontés agissantes et concordantes qui vont provoquer le « miracle » de la Marne. Paris y a joué le rôle capital qui lui revenait de droit.

L'arrêt du 31 août de Bulow, devant La Fère, a contribué à créer une brèche de 25 kilomètres entre les Ire et IIe armées, que la bataille de la Marne exploite sans la connaître. Mais ce trou n'est pas étranger aux suggestions du lieutenant-colonel Hentsch, délégué du commandement suprême, de faire retraiter toutes les armées pour les ressouder en arrière. Le VIIe corps de réserve, libéré par la chute de Maubeuge, contribuera à ce dernier résultat en arrivant « juste à temps, le 13 septembre, après une marche forcée, à la gauche de la Ire Armée, pour la délivrer d'un grand danger ». (Von Kuhl.)

« On doit louer particulièrement la décision française, de retirer sans hésitation des 1re et 2e armées tout ce qu'il était possible, en se fiant à la force du front fortifié de l'Est. On constate à nouveau la grande importance qu'eut pour la bataille (de la Marne) l'utilisation des forteresses françaises de Paris, Verdun, et de tout le front fortifié de Meuse et Moselle (1). » Von Kuhl note le 7 septembre le bruit inaccoutumé de l'éclatement des obus français : ce sont les canons sortis de la place de Paris qui entrent en jeu. Les ressources de la forteresse coopèrent à la bataille, comme il est juste.

(1) Von Kuhl, p. 175.

En conséquence de la directive allemande du 5 septembre, nos forts des Hauts de Meuse commencent bientôt à subir l'attaque. S'ils sont enlevés, c'est l'armée française entière qui peut être encerclée par les deux ailes ; un résultat décisif, une victoire de « Cannes », selon le mot de Schlieffen est susceptible d'amener la fin de la guerre. Sauf Liouville, qui seul a été renforcé, tous ces ouvrages sont du type 1880, issu du programme Seré de Rivières. Il sont donc démodés. Troyon pourtant résiste, malgré un bombardement du 8 au 12 septembre, avec environ 3 000 obus, dont 200 de 305. Du 24 au 25 septembre, le feu s'étend sur tout le front de Troyon à Liouville ; ce dernier en souffre si peu que l'assaut n'en est même pas tenté. Au contraire, le fort du Camp des Romains cède du premier coup, le 25 septembre, après un court bombardement, peu efficace d'ailleurs, suivi d'assaut. La Meuse est dès lors franchie à Saint-Mihiel. Succès isolé, local et sans lendemain, grâce aux verrous latéraux. Les Allemands ne possèdent pas les moyens de poursuivre les opérations activement sur tout le front de la Suisse à la mer du Nord. Leur effort doit se concentrer à leur droite. La hernie formée à Saint-Mihiel, enserrée entre les forts des Paroches et de Liouville, ne peut être élargie. C'est ainsi que la ligne de la Meuse restera quatre ans le rempart de l'aile droite française, Belfort formant réduit en arrière de la portion d'Alsace reconquise. Telle est l'influence essentielle qu'ont eue nos forteresses à cette époque, après avoir été initialement la cause de l'invasion par la Belgique.

ANVERS

Puis la guerre se stabilise. Anvers reste toujours une menace permanente sur le flanc des communications allemandes. Depuis le 20 août, l'armée belge est à l'abri, dans son camp retranché, qui joue bien alors le rôle de réduit national prévu, en cas de violation de la neutralité belge, par les organisateurs de cette place : c'est la mission attribuée, dans d'autres pays, à Copenhague, à Bucarest, au Saint-Gothard. Anvers offre l'avantage d'être un port susceptible de favoriser les interventions étrangères. Au moment de la bataille de Charleroi, les Belges font une première sortie pour inquiéter l'aile droite allemande (25 août), mais, le 24 au matin, la 5e armée française

est déjà en pleine retraite. Le IXe corps de réserve allemand arrive juste à point des côtes de la mer du Nord pour soulager le IIIe corps de réserve en flanc-garde en avant de Bruxelles, — et pour incendier Louvain. Le 27 août, trois bataillons anglais débarquent à Ostende en vue de renforcer Anvers.

Au moment de la bataille de la Marne, les Belges font une deuxième grande sortie pour menacer la ligne de communications ennemie (9-13 septembre). Cela devient gênant pour les Allemands ; il est urgent pour eux de liquider cette question. Au lendemain de la chute de Maubeuge, qui libère des troupes spéciales d'artillerie et du génie, l'attaque d'Anvers est décidée. Anvers représente d'ailleurs, pour le Reich germanique, en paix comme en guerre, un port d'une importance économique considérable : au début de 1914, 12000 colons allemands s'y trouvent comme chez eux, y grandissent, tout en faisant des petits.

L'idée est alors partout admise que l'indépendance de la Belgique est liée au sort d'Anvers. Les Anglais continuent à y voir, selon le mot de Pitt, « un pistolet braqué au cœur de l'Angleterre », s'il venait à tomber aux mains d'une grande Puissance continentale. Six divisions d'armée active (à trois ou quatre brigades mixtes), une division de cavalerie et trente-six bataillons de forteresse, troupes âgées, faiblement encadrées, représentent les forces occupant Anvers en septembre 1914. C'est, en somme, toute l'armée belge, dont le repli, y compris les divisions d'armée de Liége et de Namur, représente déjà un premier échec stratégique à l'actif des Allemands. Le projet de siège établi en temps de paix par l'état-major allemand prévoyait l'emploi de onze divisions ; le général von Beseler, chargé de l'attaque, n'en disposait que de cinq. Dans l'impossibilité, dès lors, d'assurer l'investissement, décision est prise d'attaquer en un point avec toutes les forces ; par le sud, pour mieux couvrir la voie ferrée Cologne-Liége-Bruxelles, nécessaire pour les opérations en Flandre. L'armée belge conserve donc sa liberté de manœuvre vers l'ouest, et nous en verrons bientôt les suites inattendues.

L'attaque débute le 27 septembre. Les forts tombent sans arrêt, les uns après les autres, sous les supercanons. Le 6 octobre, arrivent encore deux brigades de marine anglaise en renfort. Mais, plutôt que de perdre l'armée en plus de la place,

le départ de l'armée de campagne, décidé et préparé depuis plusieurs jours, commence le 7 octobre. Anvers est bombardé le 8, occupé le 9 par les Allemands, qui n'y trouvent que le vide. Fait unique dans l'histoire, on voit deux adversaires se tourner résolument le dos, les Belges en repli vers les Flandres, les Allemands attirés magnétiquement par la place. Dans son outrecuidance, le commandement allemand, parti à la conquête du monde, n'a pas monté le siège : il obtient un résultat géographique ou politique, non pas un acte décisif. Au lieu d'un Sedan, c'est un Moscou. Une occasion manquée ne se retrouve jamais.

Faute plus inexcusable encore : conformément aux traditions léguées par le vieux Moltke, le vieux Beseler prête à l'ennemi les desseins qu'il s'attribuerait lui-même s'il était à sa place. Il n'envisage pas un instant l'idée de l'évacuation, estimant Anvers infiniment trop important pour les Belges. Bien plus, il n'y croit même pas quand elle est constatée et contrôlée. L'arrivée de renforts anglais, la résistance sur la Nèthe, le confirment dans son erreur ; et il continue à pousser vers la place avec ardeur. Anvers toutefois ne joue pas jusqu'au bout le rôle de réduit national pour lequel il a été créé. La Belgique ne consent pas à s'y laisser réduire. Pas plus que Bucarest ou Paris, Anvers ne remplit donc la mission qui a présidé à sa conception : abriter le Gouvernement et l'armée, une fois ceux-ci incapables de tenir en rase campagne. La place est même jugée démodée dès que menacée d'un siège.

Elle a pourtant retenu des forces allemandes qui ont fait défaut à la bataille de la Marne, où un corps d'armée supplémentaire eût pu faire changer de camp la victoire. Elle les a empêchées de profiter du moment propice pour marcher sur Calais. Elle les obligera ultérieurement à la bataille de l'Yser, qui marquera l'effondrement d'une campagne courte et décisive, fraîche et joyeuse. L'armée belge a pu y reprendre haleine, avant de reprendre la lutte. C'est un des rôles des places. La forteresse, qui avait coûté cent millions et devait résister un an à une armée de siège de 300 000 hommes, n'a cependant tenu que douze jours devant 85 000 Allemands. Est-ce en raison de l'insuffisance des ouvrages ?

Il fut tiré, sur les forts récents de la ligne extérieure, 590 coups de 420, et 2130 de 305. Au tableau nous trouvons : sur

10 tourelles pour canons de 15 cm., cinq hors service ; sur 10 tourelles pour canons de 12 mc., une hors service ; sur 16 tourelles de 75, deux hors service. Soit 8 tourelles endommagées, sur 37 destinées au combat lointain. Et sur 18 tourelles de 75 pour la défense rapprochée, six seulement sont détruites. Les Allemands sont donc mal venus à clamer la victoire de leurs canons écraseurs. La réclame qu'ils firent à ce sujet tombait d'autant plus à faux que la plupart des tourelles détruites venaient d'Allemagne.

En dépit des dégâts publiés par la propagande allemande, on pouvait sans doute encore tenir à Anvers. Il ne saurait y être question de destruction, mais plutôt d'impuissance de l'artillerie. Lors de la reddition, certains forts, tel Broechem, conservaient la presque totalité de leurs tourelles intactes. Les flanquements des fossés étaient utilisables à peu près partout, au moins avec mitrailleuses et fusils ; les fossés pleins d'eau restaient donc difficilement franchissables : talus, parapets, remparts, offraient évidemment un aspect de dévastation, mais rien de comparable avec ce que ces mêmes troupes ont connu plus tard dans les Flandres ; les champs de bataille de la Somme, du Chemin des Dames et de Verdun, entièrement retournés, sont restés occupés des mois et des années.

Que conclure ? C'est qu'au début d'une guerre, des engins imprévus peuvent produire une impression devant laquelle rien ne résiste, mais que des troupes entraînées, accoutumées aux plus terrifiants spectacles et à la fréquentation de la mort, peuvent, comme à Verdun, continuer à combattre même quand l'idée en apparaît impossible aux profanes.

Dans toutes ces opérations, on voit les Allemands négliger le siège régulier des places, et se borner à des attaques brusquées sur une partie de leur front. Aucune place n'est investie. Il est d'ailleurs difficile de le faire comme jadis, au siècle des avions et de la T. S. F. La tactique allemande est simplement appuyée sur les 305 et les 420, qui doivent tout conquérir avec leurs tremblements de terre. Une fois les ouvrages *sturmreif*, mûrs pour l'assaut, on lancera sans risques l'infanterie allemande. C'est l'application d'une formule qui fit, à tort, certaine fortune plus tard : l'artillerie conquiert, l'infanterie occupe.

Mais le projet du général von Beseler d'une attaque secondaire par l'ouest n'étant pas agréé par le commandement

suprême, faute de forces disponibles, il en résulte une simple attaque frontale sur un étroit espace.

Première conséquence de cette absence d'investissement : Anvers reçoit des renforts anglais, matériels et moraux ; l'Escaut et la voie ferrée côtière constituent deux excellentes lignes de communications.

Deuxième conséquence plus grave : l'armée belge s'évanouit sous les yeux des Allemands, pour réapparaître en toute autre posture sur l'Yser, quelques jours après.

C'est la situation du 16 août 1870 qui se renouvelle, l'Escaut remplaçant la Moselle ; mais les Belges ne sont pas conduits par un Bazaine, ni les Allemands par un Alvensleben. La poursuite n'est même pas envisagée. L'idée de siège domine. On ne songe qu'à la forteresse. Elle réussit quand même à sauver l'armée belge. La perte de la place valait mieux que la perte de l'armée.

VERDUN

Nous arrivons à Verdun ; sans doute, après la Marne, le plus grand nom de la guerre. Les yeux de l'univers entier se tournent vers cette forteresse. Cette puissante place, qui, lors de la bataille de la Marne, avait joué un rôle si utile, assurait le saillant nord-est des lignes françaises, qui y faisaient un coude très prononcé, vers l'ouest d'une part, vers le sud-est de l'autre. Resté en pointe dans les armées allemandes, Verdun exigeait de leur part des précautions importantes ; d'un moment à l'autre, en effet, elle était susceptible de servir de point de départ pour une offensive française contre les communications allemandes, particulièrement sensibles sur la rocade essentielle Valenciennes-Mézières-Thionville-Strasbourg, qui permettait le transport rapide de forces d'une aile à l'autre selon les besoins ; elle menaçait également le bassin métallurgique lorrain et le bassin minier de Briey ; ce risque devint bientôt insupportable au commandement suprême allemand, et comme, — après la perte de la ligne de la Meuse coupée par la hernie de Saint-Mihiel, — une voie ferrée unique nous était seule restée pour y amener moyens et matériel, il se crut, plein de superstition en ses gros canons, à même d'en venir à bout par un coup de force brutal. Cela lui eût peut-être réussi, sans l'accoutumance

à la guerre acquise par les troupes françaises, sans nos positions organisées en profondeur, sans la volonté unanime du pays de résister jusqu'au bout, au commandement de son chef. « On les aura ».

La surprise, bien préparée, joue les premiers jours. Elle est facilitée par l'idée fausse, ancrée chez nous depuis les chutes successives de Liége, Namur, Maubeuge, Anvers, et des places russes, que les forts sont hors d'état de résister aux pièces colossales germaniques. Douaumont est pris le 21 février sans avoir tiré un coup de fusil ni de canon ; les troupes en retraite côtoient prudemment ce nid « à obus » sans se soucier de la vingtaine de télégraphistes ou de territoriaux qui y végètent dans l'indifférence et dans l'oubli, avec un gardien de batterie. Ni une voûte crevée, ni une tourelle endommagée d'ailleurs. Tout le monde fuit à cette époque les forts comme des points dangereux, paratonnerres attirant la foudre, cibles sans rémission condamnées. Troyon? Oublié. Oubliés aussi les enseignements tirés de nos expériences faites en 1908 sur le fort Saint-Antoine dans le Jura, qui ont prouvé que les gros mortiers de 270, même en plusieurs atteintes, sont incapables de crever une bonne maçonnerie, et qu'une garnison énergique peut y tenir encore un temps appréciable. La Malmaison et Brimont entre les mains d'Allemands, la Pompelle entre les mains de Français, prouveront pourtant que même de vieux forts démodés peuvent, trois ans durant, défier les assauts les plus formidables des deux adversaires. Que ne peut-on espérer d'un béton massif indissociable?

On craint de défendre les forts, mais on craint aussi de les voir tomber en trophées entre les mains de l'ennemi. On en prépare donc la destruction, et on les désarme pour en récupérer des canons. Les Russes aussi détruisent leurs forts en les abandonnant. Les Allemands aussi détruisent nos forts en les prenant, avec de bonnes charges d'explosifs qui permettent d'en répandre l'image d'une ruine artificielle et de claironner ensuite au monde les exploits renouvelés de la *dicke Bertha*. Alliés, ennemis, tous se trouvent donc d'accord pour détruire les forts pris ou perdus.

C'est ainsi qu'à la fin de février 1916, au moment de l'avance allemande, nos plus beaux ouvrages de Verdun se trouvent chargés, prêts à sauter. Aucun ne saute pourtant. A Douau-

mont, on n'en a pas le temps; l'ordre part quand le fort est déjà aux mains des « braves Brandebourgeois », qui n'ont eu que la peine d'y entrer. Affreuse mésaventure! On prescrit sans désemparer de faire sauter Vaux. Mais le local d'amorçage s'est éboulé sous un coup de 420, l'ordre est inexécutable. Un mauvais génie toutefois favorise l'ennemi, incapable de détruire ce béton avec ses supercanons. Un de ses obus tombe sur la tourelle de 75 du fort de Vaux, minée par nous; la mine explose, la calotte s'ouvre et tombe; ce sera la seule tourelle française de fort calibre détruite pendant la guerre! D'autres fourneaux encore préparés par nos soins, hélas! jouent sous les obus allemands; les murs de contrescarpe des forts de Moulainville et Vacherauville présentent ainsi des brèches qu'aucun assaut ennemi par bonheur ne peut utiliser.

Alors arrive le général Pétain; il était temps : ramenant les esprits à une plus juste conception des fortifications permanentes, il prescrit aussitôt de décharger les fourneaux, de réarmer et de réparer les forts, d'y mettre des garnisons et des chefs capables de les défendre; il rappelle que les abris, les obstacles, les observatoires qu'ils offrent, présentent une importance considérable, justifiant une défense acharnée, même en cas d'encerclement.

La violence du bombardement ne permet toutefois pas le réarmement de certains forts; notamment Thiaumont et Vaux ne peuvent recevoir les canons de 75 de flanquement si imprudemment enlevés trois mois auparavant. En revanche, le 23 juin 1916, le fort de Froideterre arrête l'assaut ennemi, par l'intervention subite de sa tourelle de 75, prépare même les contre-attaques, dans une zone complètement abandonnée par nos troupes, et où toute fortification de campagne a été anéantie, affirmant ainsi la supériorité incontestable de la fortification permanente sur la fortification improvisée.

Grâce à ces mesures, Verdun a tenu et pu devenir pour le monde entier le symbole de la ténacité et de l'héroïsme français, causant un des plus grands échecs allemands. Un seul fort sera perdu ensuite, celui de Vaux, après une belle résistance. Faute de foi, on a livré sans résistance le plus puissant de tous, Douaumont, le meilleur observatoire de cette contrée; on aurait voulu détruire les autres en pleine bataille, au nez de l'ennemi, sans les défendre; les dégâts subis se limiteront

cependant à peu près à ceux que nous avons préparés. Le béton n'a pas fait faillite, il a défié au contraire les canons les plus puissants du monde, il a tenu comme le roc. Pour certains forts, tels que celui de Moulainville, le prix du bombardement aura pourtant de beaucoup dépassé le prix de la construction.

CONCLUSION : NÉCESSITÉ DE LA FORTIFICATION PERMANENTE

La fortification permanente a joué un rôle essentiel dans tous les temps, sur toutes les terres, dans toutes les guerres. En 1914, elle a provoqué l'invasion par la Belgique, puis elle a retenu plusieurs corps d'armée à l'heure décisive de la bataille de la Marne.

Certains esprits cependant imaginent qu'après l'épreuve actuelle, où les tranchées sont restées quatre ans nez à nez inviolables, séparées seulement par l'espace du danger, un modeste petit trou en terre peut modifier cette grande vérité : application facile de la fable du *Lion et du Moucheron*.

Verdun, où tous les plus gros canons du monde ont en vain volatilisé leurs obus sur notre béton du temps de paix, prouve la valeur tactique des ouvrages faits d'avance. Nous avons constaté en outre leur valeur stratégique. Verdun a merveilleusement justifié sa fortification.

Aucune autre guerre peut-être n'a mieux prouvé l'utilité indiscutable des places fortes, et porté à un pareil degré leur effet stratégique. Même celles qui cèdent jouent un rôle important auparavant. Leur existence contribue à la victoire de la Marne en retenant la valeur de sept corps d'armée allemands à cet instant critique : les IIIe et IVe corps de réserve devant Anvers, le VIIe corps de réserve devant Maubeuge, la 24e division de réserve devant Givet, les Ve et VIe corps de réserve, le XIIIe et une partie du XVIe corps actifs devant Verdun. La IIe armée allemande perd une journée précieuse à monter l'attaque de La Fère évacuée. La masse allemande s'engouffre sans s'en douter entre Verdun et Paris qui tiennent. Voilà pour le côté matériel de la question.

Quant au rôle moral, les témoignages répétés du général von Kuhl montrent combien il fut grand. On voit d'abord le plan de guerre ennemi évoluer selon les progrès des forteresses françaises ou russes. On note ensuite l'importance que prennent,

lors de l'invasion de la France, même nos plus vieilles places fortes. La directive fameuse du 27 août du commandement suprême allemand envisage des précautions ou des mesures contre Maubeuge, La Fère, Laon, Hirson, Verdun, Namur, Toul, Épinal; à presque tous les paragraphes, on en retrouve la hantise. Et c'est bien autre chose chez les exécutants. « On a tiré récemment des événements de la grande guerre, écrit von Kuhl (1), la conclusion que l'importance des forteresses était désormais périmée et que la construction de nouvelles serait un luxe. Qu'on veuille donc bien songer au trouble et aux difficultés que nous ont causés les forteresses françaises, quelles forces elles ont aspirées, qui firent défaut pour les opérations. *Même les forteresses qui ne furent pas attaquées par nous ont eu une grosse influence sur les opérations.* Seule l'existence de la ligne fortifiée Verdun-Toul-Épinal-Belfort nous a déterminés à faire le détour par la Belgique. » L'étendue colossale de Paris ne permet pas à von Kluck de s'étendre jusqu'à la basse Seine avec les forces dont il dispose. La directive de Moltke du 5 septembre achève de prêter le flanc à nos attaques, en plaçant les deux armées allemandes de droite face au front est de Paris, qui constitue pour nous une puissante base d'opérations. Ainsi se trouvait justifié ce grand principe énoncé jadis par le maréchal Foch dans ses belles leçons de l'École de guerre : « Les places fortes sont les points d'appui stratégiques dans la bataille de groupes d'armées, comme les localités et les bois sont les points d'appui tactiques dans le combat d'une division. »

Aussi demeure-t-on quelque peu troublé, à la lecture de l'historique de la Grande Guerre, récemment publié par notre État-Major de l'armée, de constater que les directives du plan XVII, pour les premières opérations des diverses armées, ne font aucune mention de nos forteresses, ce qui témoigne bien de la place infime qu'elles tenaient alors dans nos pensées. A un moment seulement, on y peut lire que « la 5e armée et le corps de cavalerie agiront au nord de la ligne Verdun-Metz ». C'est la seule allusion faite aux places fortes. Il n'en est ensuite question que pour fixer leur subordination à l'égard des commandants d'armées, ou pour en extraire des forces. On parle bien de la tête de pont de Nancy, ou de la tête de pont de Montmédy : toutes deux n'existent que sur le papier.

(1) *Der Marnefelzug*, p. 82.

Les travaux de Montmédy, toutefois, ont dû être étudiés et prévus dès le temps de paix. Les a-t-on jamais faits ? Et quelles ont été leur force, leur efficacité ? Sans doute, comme sur les Hauts de Meuse, ceux d'Ornes à Damvillers, en aval (nord) de Verdun, où les prévisions du temps de paix ont été suivies de réalisations si faibles. Et l'on s'en aperçoit au souci qu'a le général Lanrezac, de savoir si sa droite est bien couverte par cette tête de pont de Montmédy (1).

La directive du plan XVII, pour la 5e armée, attribue, il est vrai, à celle-ci, « l'attaque de vive force de Thionville avec les corps actifs ou l'investissement ultérieur de cette place avec les divisions de réserve ».

Cette guerre a donc, tout comme les autres, établi l'efficacité de la fortification permanente. Plus les armes sont puissantes, plus le couvert s'impose. La note interalliée du 6 juin 1925, sur le désarmement de l'Allemagne, lui rappelle que « de nouveaux travaux de construction et de réparation pour l'amélioration des forteresses ont été exécutés, par elle, en plusieurs cas ». Or, qu'avons-nous fait nous-mêmes, depuis la paix, à cet égard, avec la frontière neuve de 1918 à l'est et des remparts déjà vieux en 1914 au nord ? Sept ans après l'armistice, rien, absolument rien, pas même une doctrine. Après 1870, les rapports du général Séré de Rivières, mettant au point notre système de réorganisation défensive, s'échelonnent de 1873 à 1876 ; et, en 1878, sept ans après l'armistice d'alors, nos forts de l'Est sont presque terminés ! Aujourd'hui notre frontière est dégarnie. Compte-t-on sur les seules poitrines de nos soldats pour la fermer ? La défaite est-elle nécessaire pour guérir nos lenteurs ? Espère-t-on progresser et vaincre sur tout le front, sans jamais reprendre haleine ? Laisserons-nous dévaster une partie de notre territoire pour mieux concentrer nos forces et remporter la victoire ailleurs ? L'occupation de la Rhénanie est-elle de nature à nous garantir contre tout risque d'invasion ? Ou une improvisation à la mobilisation peut-elle suffire à nous mettre à l'abri ? Toutes réponses évidemment négatives. Or, la perte d'une bataille tient souvent au hasard.

(1) Lettre du 9 août 1914, annexe 146 du tome I (annexes), de l'historique de la Grande Guerre, par l'état-major de l'armée. La place de Montmédy est évacuée le 27 août avant attaque, mais trop tard pour que la garnison échappe ; la moitié est massacrée, l'autre moitié prise le 28 près de Dun.

La fortification permanente, qui n'est évidemment qu'un accessoire des armées, a sans doute l'éternelle faiblesse d'être esclave des moyens d'attaque. Les forteresses vieillissent, tout comme les hommes et leurs idées ; elles se démodent comme tout autre matériel de guerre, moins vite et moins complètement toutefois. La fortification a cependant pour effet, comme en témoigne son nom, de renforcer artificiellement, remplaçant, selon une formule souvent préconisée mais rarement appliquée, des hommes par du matériel, grâce aux propriétés judicieusement accrues du terrain. Elle constitue une combinaison de forces préparées avec soin ; elle permet des économies sur les fronts défensifs au bénéfice d'autres fronts offensifs ; elle dégage de soucis dans son rayon d'action, elle assure des têtes de pont, des débouchés, des points d'appui, des arsenaux, des centres de ravitaillement, des communications, des pivots de manœuvre ; elle abrite les mouvements, autorise les surprises et les variantes au plan de concentration, si l'on sait en tirer plein parti et lui faire jouer un rôle actif, tel que l'a magistralement montré Napoléon (1) ; elle produit même, quoique sans armées ce ne soit qu'une masse inerte, un effet répulsif sur l'ennemi, qui les craint comme si c'était une force vivante et agissante ; elle peut ainsi retarder les guerres. Son étendue, sa continuité et sa profondeur, conséquences modernes de la guerre des nations, empêchent l'ennemi de s'en désintéresser par un masque. Elle contribue donc à la victoire.

Les chefs les plus offensifs ont toujours été de grands bâtisseurs de places fortes. Prenons exemple sur eux, pour le cas où par hasard la dernière guerre ne serait pas la dernière. Ne comptons surtout pas sur des positions improvisées, dont la moindre exige, avec un matériel préparé, des transports assurés, du personnel disponible et des cadres dressés, au moins deux mois de travail, alors qu'en fin août 1914 la France était déjà si profondément envahie. Paris apprit le danger quand l'ennemi était presque sous ses murs. En quel état se trouvaient alors ses travaux défensifs, pourtant depuis longtemps prévus ?

L'idée que les ouvrages de campagne peuvent remplacer des

(1) « Quelque chose que fasse l'ennemi, le terrain est disposé de manière qu'avec la moitié des forces et égalité de talent, tout est facile au général français, tout lui présage et lui indique la victoire, tout est difficile et scabreux pour l'ennemi. » (Note de Napoléon au prince Eugène sur la défense de l'Italie, 1809.)

ouvrages permanents est une des plus graves et plus dangereuses erreurs auxquelles puisse entraîner l'étude superficielle de la guerre. Les Allemands ont mis un an à créer leur position Hindenburg, qui n'a pu résister un jour lorsque nous avons eu les canons de la victoire ; et il nous a fallu quatre ans pour faire les tranchées de Champagne, qui n'ont tenu, en juillet 1918, que grâce à leur nombre, à notre expérience consommée, et à une heureuse tactique encore inconnue de l'ennemi. Une bonne fortification est, avec une forte armée, le meilleur bouclier contre la guerre. La soudaineté des crises politiques, la mobilité des moyens d'attaque, la possibilité d'inventions foudroyantes, exigent les frais de ce contrat d'assurance dès le temps de paix, pour éviter des hontes et des ruines bien autrement coûteuses. Il y a un compromis à faire entre les possibilités budgétaires et les nécessités de la fortification. Or il faut au moins dix ans pour mettre celle-ci au point, plus deux années d'expériences préalables. Ceci nous met en 1937. Il n'y a pas de temps à perdre. Nous ne pouvons juger que sur des réalités : les 420 n'ont rien fait contre le béton de Manonviller ni celui de Verdun. Et même si le séjour y a pu être inconfortable, il était préférable largement à celui des tranchées de la Somme et de la Champagne.

« Une frontière fortifiée offre une protection à une armée inférieure contre une armée supérieure ; elle lui donne un champ d'opérations plus favorable pour se maintenir et empêcher l'ennemi d'avancer et des occasions pour l'attaquer. » C'est Napoléon qui parle ainsi. Et ailleurs : « L'avantage de la maçonnerie, c'est de permettre une économie dans la garnison qui garde une place. »

Ce seront là nos conclusions. Aucun maître de la guerre n'a su mieux que lui démontrer en action ce rôle auxiliaire essentiel aux armées que doivent jouer les forteresses, qui préparent le plein épanouissement de leur énergie et de leur activité tout en protégeant le pays contre l'invasion et le pillage. Pas plus que les canons ou les avions, elles ne donnent la victoire, mais elles y participent. Les millions dépensés en paix sont des milliards économisés en guerre.

Général Robert Normand.

MÉMOIRES

1825-1870

IX[1]

AUTOUR DU SYLLABUS

VISITES ACADÉMIQUES

Je rentrai à Paris le cœur brisé, n'ayant qu'une pensée, c'était de me consacrer tout entier à l'éducation des cinq enfants que ma chère femme m'avait laissés. Les deux aînés étaient au collège. Je résolus de ne pas les quitter, de les garder chez moi, comme externes, ce qui était m'engager à passer à Paris la plus grande partie de l'année, et à disposer à peine de quelques semaines pour le séjour de Broglie. C'est en effet ce que j'allais faire pendant les dix années qui suivirent.

Dès que j'eus repris assez d'empire sur moi-même pour penser à autre chose qu'à ma douleur, je m'aperçus que, pendant ce pénible intervalle, la face des affaires publiques avait entièrement changé. L'invasion des États pontificaux par le gouvernement piémontais s'était opérée sans que l'Empereur, — qui, nous le savons aujourd'hui, l'avait connue et à peu près formellement autorisée, — y eût opposé même une ombre de protestation. Son armée, toujours présente à Rome, avait laissé, l'arme au bras, s'accomplir cet acte odieux de brigandage international. L'hostilité était donc au fond déclarée entre l'Empereur et le Gouvernement pontifical dont une garnison française continuait pourtant à protéger l'existence matérielle.

Copyright by Duc de Broglie, 1925.

(1) Voyez la *Revue* du 15 décembre 1924 au 1er juin 1925.

L'inquiétude, l'irritation même, était grande dans le clergé et parmi les conservateurs de France. Obligé de changer le point d'appui de son gouvernement et de rallier à lui une partie des éléments libéraux, l'Empereur s'était décidé à donner une assez sérieuse extension aux franchises constitutionnelles jusque-là si réduites. Il rendait au Corps législatif la publicité de ses séances, le droit de lui exprimer son opinion par une adresse, au moins au commencement de chaque session, et chargeait un de ses ministres d'aller soutenir la discussion de ses actes. C'était le gouvernement parlementaire qui renaissait, au moins en germe. Le décret qui opérait les grandes réformes était arrivé à Cannes dans un jour où j'avais eu à peine la force de le lire.

La première session était à peine ouverte qu'un débat assez vif s'engagea précisément sur cette question de l'existence et du maintien du pouvoir temporel du Pape. Par un singulier revirement, ce furent les catholiques, si prompts au début à saluer le pouvoir absolu de l'Empire, qui donnèrent les premiers le signal d'une opposition parlementaire au Corps législatif. Le premier discours agressif dont la tribune ait retenti, après un si long silence, était celui d'un jeune catholique, devenu depuis justement célèbre, M. Keller, et le premier vote d'opposition compta soixante-dix suffrages, tous pris parmi les catholiques.

C'était un résultat qui comblait et même passait les espérances des libéraux du *Correspondant;* aussi la polémique au sujet du pouvoir temporel devint la grande affaire du recueil, et nous eûmes un instant de véritable popularité à la fois à Rome et dans les cercles parlementaires et libéraux de France.

Ce fut à ce moment de vogue qui ne devait guère durer, que je dus alors l'avantage de devenir le plus jeune, — comme je suis aujourd'hui presque le plus ancien, — des membres de l'Académie française.

Le Père Lacordaire avait été élu deux ans auparavant, par cette coalition de libéraux de toutes les origines, je dirais volontiers de toutes les paroisses, qui dominait alors ce corps d'élite, et qui réunissait dans ses rangs MM. Guizot, Thiers, Cousin, Falloux, Montalembert, Berryer, Dupanloup, vivant fraternellement dans une même communion de haine contre l'Empire. Mais l'illustre moine n'avait survécu que deux ans à la

séance sans pareille où M. Guizot avait été chargé de le recevoir. On me choisit, moi très indigne, pour le remplacer. Ma réception, bien moins brillante que la sienne, eut pourtant un certain éclat. M. Saint-Marc-Girardin me souhaita la bienvenue dans des termes très flatteurs, et j'eus la faveur très rare, — cela n'est arrivé, je crois, que deux fois, dans les fastes de l'Académie, — de pouvoir prendre séance à côté de mon père.

Avant d'être nommé à l'Académie, j'avais dû me conformer à l'usage qui exige que le candidat fasse visite à ceux dont il sollicite les suffrages. Cette tournée officielle m'a laissé de curieux souvenirs. Je n'oublie pas en particulier l'accueil bienveillant qui me fut fait par l'illustre savant Biot que je trouvai confiné chez lui par une indisposition que son grand âge seul pouvait rendre inquiétante. Cet aimable vieillard me dit avec un fin sourire : « Ah ! je me soigne tout exprès pour pouvoir voter pour vous. » Hélas ! il ne se soigna pas assez, car le jour de l'élection venu, son rhume était devenu une fluxion de poitrine, et il ne devait plus mettre le pied à l'Institut.

Mais la plus singulière et aussi la plus triste réception qui me fut faite, ce fut celle que je dus aller chercher dans un pauvre appartement de la rue de la Ville-l'Évêque, où le chantre des *Méditations* et de *Jocelyn* traînait sa douloureuse vieillesse. Je redoutais un peu cette rencontre. Lamartine, dans les beaux jours de sa gloire naissante, avait été reçu souvent chez mon père, et séduit par la beauté et le charme de ma mère, il lui avait consacré, en apprenant sa mort, dans un de ses derniers recueils, une poésie, — où il y avait bien quelques manques de tact qui avaient froissé nos souvenirs, — pleine cependant d'émotion et de sentiments élevés. Depuis lors, les grandes aventures de sa vie étaient survenues, et nous avaient séparés par un abîme. Il n'était plus pour moi que le panégyriste et l'imitateur des révolutionnaires de 93, et celui qui, à la séance du 24 février, avait achevé de sa main, et sans pitié, dans la personne désarmée et suppliante d'une femme et d'un enfant, la monarchie agonisante.

J'avais parlé de lui dans quelques écrits avec une amertume peut-être excessive, mais excusable par l'emportement de la jeunesse. Quel accueil allait-il me faire ? Ferait-il une allusion douloureuse à des souvenirs qu'il me reprocherait d'avoir méconnus ? Me parlerait-il du passé ? Se plaindrait-il

du présent? M'accuserait-il d'ingratitude et d'injustice? Je ne fus que trop vite rassuré, car il ne me fit aucune allusion à des relations dont je parus être seul à avoir gardé mémoire. Il ne fut question ni de la poésie, ni de la religion qui avaient établi autrefois entre ma mère et lui une sympathie presque tendre. Il me parla tout de suite et uniquement des difficultés de sa situation pécuniaire, devenue effectivement assez grave par suite de ses dépenses inconsidérées. Il me rappela que, pour réaliser quelques ressources, il s'était décidé à publier lui-même une édition complète de ses œuvres, à laquelle on pouvait souscrire dans le bureau placé à côté de sa chambre, à l'étage même où il habitait. Il revint tant de fois et avec tant d'insistance sur ce détail, qu'il me fut impossible de ne pas comprendre qu'il attendait et réclamait même ma souscription. Mon parti fut bientôt pris de le satisfaire. Mais je trouvai qu'aller m'inscrire en sortant de chez lui, c'eût été manquer de délicatesse et paraître solder ainsi d'avance le prix de son suffrage. Je me proposais de repasser quelques jours plus tard. Il ne m'en laissa pas le temps. Dès le lendemain, son secrétaire arrivait chez moi avec un bordereau à acquitter. Je m'exécutai : mais je dois dire que la simonie académique ne fut pas complète, car M. de Lamartine ne vint pas à l'élection, sans doute pour ne pas se dire à lui-même qu'il avait vendu son suffrage.

Je n'avais pas de visite à faire à l'autre grand poète qui partageait avec Lamartine l'éclat et les faveurs de la renommée. Victor Hugo était absent de Paris, proscrit volontaire, et s'étant condamné lui-même à l'exil après le coup d'État du 2 décembre pour ne pas respirer l'air de la servitude. Il y avait dans cette résolution un mélange de noblesse et de fatuité. C'était se priver des joies et de l'air de la patrie. Mais c'était aussi faire comprendre que la France sans Victor Hugo n'était qu'une France imparfaite et avilie. En ma qualité de candidat, je devais, en lui écrivant, ce que je ne manquai pas de faire, prendre la plus flatteuse des interprétations et insister sur la grandeur du sacrifice. Il me répondit dans les termes les plus aimables : « Dans l'avenir, me disait-il, comme collègues, nous pourrons être en dissidence, comme confrères, nous nous serrerons toujours la main. » Et effectivement, quand nous nous sommes rencontrés à l'Académie, il m'a toujours témoigné une

bienveillance qui m'a surpris. « Vous savez que je vous aime, » me disait-il encore, l'année qui a précédé sa mort. Sur quoi un témoin malicieux me dit à l'oreille : « On m'avait bien dit qu'il était en enfance. »

Avec Victor Hugo, il ne pouvait être question de ces misères de nécessités pécuniaires dont la vieillesse de Lamartine était affligée : et cela par la meilleure des raisons, c'est que, loin de jeter au vent, par des prodigalités généreuses, les larges rémunérations que son talent lui avait rapportées, il en avait fait à la fois l'emploi le plus fructueux et l'usage le plus économique.

Me voilà donc académicien à un âge où on songe même rarement à frapper à la porte de l'Institut. J'aurais dû jouir vivement de l'honneur prématuré qui m'était fait. Malheureusement, je n'étais guère en état d'éprouver aucune jouissance. La perte irréparable et inconsolable dont je souffrais encore comme au premier jour, venait d'être ravivée par une douleur nouvelle. Mon second fils, un charmant enfant, venait de m'être enlevé avant d'avoir achevé sa quinzième année. Sa mère l'avait rappelé auprès d'elle, lui assurant ainsi plus de bonheur que tout ce que mon affection aurait pu lui faire trouver ici-bas.

LE CONGRÈS DE MALINES

J'avais parlé, dans mon discours, du pouvoir du Pape, d'après mes véritables sentiments, mais de telle façon que le nonce, qui était loin de voir *le Correspondant* de bon œil, crut devoir m'en faire compliment. Deux nouveaux volumes de l'*Histoire de l'Église et de l'Empire* parurent à cette époque sans soulever, cette fois, aucune polémique du côté des catholiques ardents; ils me valurent, en réponse à l'envoi que j'en fis à Rome, une lettre du pape *en italien*, ce qui peut passer pour une marque de bienveillance personnelle assez rarement accordée.

Les difficultés qu'avait rencontrées l'œuvre du *Correspondant* paraissaient donc aplanies, et la plupart des écueils semblaient évités. Une seule chose paraissait encore à craindre. Le gouvernement piémontais, dont le Saint-Siège avait tant à souffrir, professait en matière de liberté politique et religieuse des maximes assez semblables dans la forme à celles qui fai-

saient le thème habituel du *Correspondant* : il avait mis en pratique la liberté des cultes en Italie où elle n'avait jamais existé. Le principal auteur et le héros de toute cette campagne, M. de Cavour, avait, dans un de ses discours, emprunté à un écrit de Montalembert en la dénaturant cette phrase : *Nous voulons* une Église libre dans un État libre. On poussait vivement Pie IX à faire une manifestation solennelle contre ses spoliateurs. Nous pouvions redouter que, dans un document écrit avec le style redondant et peu nuancé de la Chancellerie romaine, quelque trait ne fût glissé contre la liberté, et principalement la liberté religieuse, qu'on eût isolé ensuite, pour en faire usage contre nous. La prudence nous commandait donc d'user très modérément de notre avantage, et surtout d'éviter tout ce qui pouvait nous faire confondre avec les libéraux, qui, tout en proclamant la liberté de conscience, la menaçaient en réalité de la façon la plus grave par l'atteinte portée à l'indépendance du Saint-Siège. Mais la prudence n'était pas le fait du plus éloquent, du plus animé et à tous les titres du plus illustre d'entre nous.

Très peu de jours après mon entrée à l'Académie française, je reçus, par l'intermédiaire de mes amis Cochin et Montalembert, une invitation des membres principaux du parti catholique de Belgique de venir prendre part à un congrès qui devait se tenir à Malines pour y traiter les principales questions intéressant le bien de la religion et de l'Église. Je n'ai jamais goûté ce genre de réunions où beaucoup de paroles inutiles servent trop souvent à mettre en lumière beaucoup de vanités et d'importances de second ordre. Mais celle-ci présentait pour nous un attrait et un avantage tout particulier. La Belgique était le théâtre où cette union de la liberté et de la religion, but de nos efforts et idéal de nos espérances, était le plus complètement réalisée. La constitution belge assurait à l'Église une pleine liberté, mais nulle protection privilégiée. La liberté de conscience y existait pleinement pour tous les cultes, et ce régime avait produit pour l'Église des résultats si heureux qu'aucun homme d'État belge, même le plus fervent catholique, n'aurait eu la pensée de l'échanger contre une alliance plus intime avec le pouvoir civil. Les théoriciens de Rome et de Paris, qui condamnaient en principe cette indifférence de la loi politique en matière religieuse, convenaient

que c'était un expédient que, le lieu et l'esprit du pays donnés, il fallait respecter. Les catholiques belges avaient tous prêté serment, sans le moindre scrupule, à leur constitution, et personne ne les invitait à la modifier. Nous avions toutes raisons d'aller saluer là l'application pratique de nos idées et leur justification par l'expérience.

Nous résolûmes donc de nous rendre à l'invitation qui nous était faite. L'accueil qui nous attendait eut le caractère d'une véritable ovation. Une jeunesse empressée et enthousiaste vint au-devant de nous, et notre entrée dans la salle fut célébrée par d'unanimes applaudissements. Nous dûmes laisser passer d'abord beaucoup d'éloquence flamande et tudesque qui ne présentait pas grand intérêt, puis mon ami Cochin fit un charmant discours sur le rôle que la foi chrétienne pouvait jouer dans le développement industriel de la société moderne. Enfin, le troisième jour, Montalembert fut appelé, et l'attente fut générale.

Les dispositions de l'assemblée lui étaient si favorables que son triomphe était assuré d'avance. S'il se fût maintenu dans les généralités éloquentes auxquelles son genre de talent était si propre, c'eût été probablement la plus belle journée de sa vie. S'il se fût borné à célébrer d'une manière vague et par des développements oratoires les avantages que l'Église avait tirés en Belgique de l'usage viril des institutions libres, des transports d'enthousiasme lui auraient répondu, et l'écho de son succès aurait retenti dans tout le monde catholique. Il reprenait le rôle du premier des champions de la foi qu'il avait rempli si longtemps, et les obscurs tenants de *l'Univers* qui le lui contestaient seraient rentrés dans leur néant.

Au lieu de se contenter de ce grand effet moral, il eut l'idée assez malheureuse d'aborder en quelque sorte dogmatiquement les points les plus délicats de la thèse que nous soutenions. Son premier discours fut bien consacré à faire valoir le profit et l'honneur qu'avaient valu à l'Église en Belgique la pratique hardie de la liberté, mais, quoique ce grand sujet fût traité en des termes qui en étaient dignes, je vis tout de suite que ce n'était pas sur ce tableau un peu rapidement présenté qu'il avait compté pour l'effet qu'il voulait produire et je ne fus pas surpris quand je lui entendis dire en terminant qu'il consacrerait le lendemain un autre travail spéciale-

ment à ce qui pouvait regarder la liberté des cultes dans une société catholique. Je compris qu'il allait entrer dans un ordre d'idées où il rencontrerait des difficultés dogmatiques que son esprit peu fait aux nuances et aux subtilités de la théologie ne manierait peut-être pas avec toute la dextérité nécessaire.

Je ne me trompais pas. Nous rentrâmes ensemble à Bruxelles, dont Malines n'est séparé que par deux heures de chemin de fer, et il voulut bien me demander de venir prendre connaissance du discours qu'il devait prononcer le lendemain, Car tout était écrit, et le matin même il n'avait fait que lire. Je dois même mentionner ici, par parenthèse, que lui ayant demandé pourquoi il n'avait pas préféré se fier à l'improvisation, « c'est, me dit-il, que je n'ai guère jamais improvisé plus que cela » ; et effectivement il avait toujours, même à la tribune, de petites cartes qu'il ne perdait pas de vue, et qu'il tenait même assez près de son visage, sa vue étant très basse. Comment, malgré cette préparation qui aurait refroidi toute autre éloquence, et cette absence d'action contraire à toutes les théories du *De oratore* de l'antiquité, il produisait de si grands effets, c'est ce que je ne me charge pas d'expliquer. Je me borne à constater le fait.

La lecture fut bientôt commencée, elle ne dura guère moins de deux heures, et me laissa un grand sentiment d'inquiétude. C'était la thèse de la liberté absolue de tous les cultes, par tout pays et en tout temps. Nul ménagement de langage n'était pris pour ne pas offenser le passé de l'Église, et éviter de combattre en face l'enseignement théologique encore en vigueur dans la plupart des écoles catholiques.

L'orateur paraissait, au contraire, s'être plu à soulever la polémique au lieu de la fuir, et il avait évidemment beaucoup plus songé à contredire ses adversaires de Paris qu'à contenter ses auditeurs de Malines. Un point en particulier me parut de nature à avoir à Rome, et auprès du pape Pie IX en particulier, un très fâcheux retentissement. C'était l'affirmation, énoncée toujours avec le même caractère de vérité absolue, que l'honneur des catholiques les obligeait à laisser entrer et même à introduire eux-mêmes la liberté des cultes là où elle n'avait jamais existé, et où l'unité religieuse subsistait encore ; et pour ne laisser aucune incertitude, il citait nommément l'Espagne et le Portugal, où la religion d'État était maintenue, et les États ita-

liens comme le royaume de Naples où c'était la révolution récemment survenue en Italie qui avait inauguré le principe d'une sécularisation complète dans les lois civiles. En un mot, il était impossible d'abandonner plus complètement le terrain de l'hypothèse qui nous était si favorable en Belgique, où régnait l'hypothèse la plus conforme à nos désirs, pour se jeter à corps perdu sur celui de la thèse, où tant de controverses et des adversaires si acharnés nous attendaient.

J'ai expliqué assez clairement ce que je pense, et ce que je pensais même déjà dès lors, sur le fond de cette controverse, pour ne pas être obligé d'y revenir. D'ailleurs, ce n'était pas au point de vue théorique ou dogmatique que j'essayais de faire comprendre à Montalembert le danger de la voie où il s'engageait. Je me bornais à des considérations de prudence et d'utilité pratique. Ce qu'il fallait tirer, lui dis-je, pour l'intérêt de notre cause de cette réunion solennelle, c'était un témoignage d'approbation et même de glorification rendu à celui que nous regardions comme notre chef et il fallait que l'unanimité réduisît ses contradicteurs au silence. L'effet contraire allait être inévitable : le discours commenté, contredit, allait être un nouveau brandon de discorde. C'était une huile bouillante jetée sur un feu qui allait s'éteindre. Nulle part l'impression ne serait plus fâcheuse qu'à Rome, où la conscience du Pape et de tous ses conseillers était révoltée par l'introduction de l'indifférence religieuse dans les lois civiles, faite par un pouvoir révolutionnaire et usurpateur, sur le terrain où la veille encore, l'union des deux pouvoirs, spirituel et temporel, était la plus intime. C'était reperdre en un jour et d'un coup tout ce que nous avions gagné par notre défense généreuse de l'autorité pontificale opprimée. Le mécontentement, le blâme du chef de l'Église étaient certains.

Mes arguments firent peu d'effet. Montalembert ne me dissimula même pas qu'il trouvait ma politique pusillanime et peu digne d'un confesseur de la vérité et de la foi. Il ajoutait qu'il s'était exprimé tout aussi nettement sur les droits de la liberté de conscience à la Chambre des pairs et à l'Assemblée nationale, et qu'on l'avait toujours laissé parler sans le gêner ni l'avertir. « Nulle assimilation n'est possible, lui répondis-je. Vous parliez alors dans des assemblées toutes politiques et uniquement pour votre compte personnel. Ici, vous êtes dans un milieu tout catholique, et vous aurez demain en face de vous deux car-

dinaux, — l'archevêque de Malines, et Wiseman, l'archevêque de Westminster, venu tout exprès pour l'entendre, — et je ne sais combien d'évêques. En vous écoutant, en vous laissant applaudir sans protester, il paraîtront consentir à tout ce que vous direz, et accepter la responsabilité de toutes vos paroles ; vous les mettez en quelque sorte dans la nécessité de s'en dégager. » Enfin j'allais jusqu'à prévoir non pas précisément une condamnation dogmatique, mais un témoignage public de mécontentement, une censure d'une congrégation romaine, une mise à l'index. « Que ferez-vous alors ? Vous ne serez pas atteint dans votre conscience, la matière n'étant pas de celles où l'infaillibilité dogmatique peut s'exercer, mais votre situation est irrémédiablement perdue : perdue comme catholique, si vous résistez au Pape, perdue comme citoyen et comme homme public, si, en cédant et en vous rétractant si peu que ce soit, vous paraissez renoncer à votre pleine indépendance sur des matières qui touchent de si près à la politique. Qui vous oblige à vous placer dans cette alternative ? »

Notre discussion se prolongea une grande partie de la nuit, et, à force de peine, j'obtins quelques modifications de forme tout à fait insuffisantes. En général, un travail de correction de ce genre est sans effet. Le public, qui ne voit que ce qu'on lui communique, ne voit pas ce qu'on a rectifié ou supprimé, et ne tient ainsi aucun compte des retranchements.

La séance du lendemain, qui fut à la fois paisible et brillante, parut donner raison à Montalembert contre l'importunité de ma censure. Une thèse qui avait pour elle toutes les apparences de la loyauté et de la générosité n'était pas de nature à refroidir l'enthousiasme d'une jeunesse ardente. Plusieurs fois interrompu par de bruyantes acclamations, l'orateur se rassit au milieu d'un concert d'applaudissements. Pourtant, si sa vue courte lui avait permis d'étudier la physionomie des dignitaires de l'Église placés en face de lui, il aurait pu voir assez distinctement un nuage passer sur leur visage. Puis, au banquet qui termina le congrès et auquel Montalembert, déjà atteint du mal cruel qui devait l'emporter, se trouva trop fatigué pour assister, j'entendis échanger à voix basse des conversations qui n'attestaient plus une confiance sans mélange. On se demandait déjà ce que Rome allait dire et penser, et si on pouvait tout approuver et tout admirer en sûreté de conscience. Quel-

ques paroles, que je fus chargé de prononcer pour répondre aux toasts portés aux étrangers, me firent voir qu'il aurait été possible de causer à une assemblée d'amis qui ne demandaient qu'à nous applaudir une satisfaction mélangée de moins de trouble.

MGR DUPANLOUP ET L'*ENCYCLIQUE*

De retour en France, nous ne fûmes pas longtemps à apprendre que le discours de Malines était officieusement d'abord, puis tout à fait officiellement, dénoncé à Rome comme entaché des erreurs de Lamennais et attestant l'impénitence d'un hérétique relaps; puis plusieurs mois durent se passer dans une attente assez pénible. Ce ne fut que dans le cours de l'hiver suivant (1864), que nous fûmes certains qu'en raison des services rendus à la foi par Montalembert, toute mesure rigoureuse l'atteignant personnellement était écartée. Mais à quel prix? Une lettre du cardinal Antonelli, secrétaire d'État, écrite sur un ton d'extrême sévérité lui fut adressée. Toute la thèse qu'il avait soutenue y était condamnée sans ménagement; la thèse contraire, celle de l'intolérance civile non seulement permise, mais obligatoire, expressément recommandée, et pour donner même une idée de la distance où étaient alors les habitudes d'esprit de Rome et les nôtres, parmi les points jugés dignes de blâme, figurait l'éloge que l'orateur avait cru devoir faire d'Henri IV et de l'édit de Nantes.

Accoutumés que nous étions en France à considérer, non pas l'édit lui-même, mais sa révocation comme une faute et presque un crime, nous ne pouvions en croire nos yeux. Quelques lignes, qui terminaient l'épître, nous avertissaient que si la personne était sauvée, la doctrine ne l'était pas, le Saint-Père se réservant de donner lui-même sur les points contestés un enseignement adressé à la généralité des fidèles.

La menace restait ainsi suspendue sur nos têtes, et elle ne tarda pas à éclater.

Par une singulière coïncidence, le jour où j'appris que le coup allait être frappé, je revenais encore de Bruxelles, où, en mémoire du bon accueil qui m'avait été fait à Malines, j'étais allé, sur la demande d'une société de jeunes catholiques, donner une conférence. Ce genre de réunion était alors très à la mode

dans tous les cercles libéraux et je m'étais exécuté de bonne grâce. Le sujet que j'avais choisi était une question de philosophie morale, l'accord de la liberté humaine avec la puissance et la liberté divines. C'était la première fois que je parlais à un nombreux auditoire, et je m'en étais tiré au moins à ma satisfaction personnelle. Je revenais donc, assez heureux de sentir que cette faculté de parler, dont les circonstances ne m'avaient pas permis de faire usage, n'était pas entièrement rouillée, et je m'entretenais des perspectives que le retour au moins partiel du régime impérial aux habitudes parlementaires pouvait m'ouvrir. Le premier journal que j'achetai dans le chemin de fer annonçait, par voie de dépêche télégraphique, une encyclique pontificale condamnant les principales erreurs modernes. Il n'en fallut pas davantage pour m'enlever toute la joie de mon modeste triomphe, et me causer une inquiétude qui n'était que trop bien fondée. C'était, en effet, le fameux *Syllabus* qui vint frapper comme un coup de massue non seulement nos humbles personnes, mais la France et même la société moderne tout entière. On sait aujourd'hui comment fut composé ce document qui semble, au premier abord, comprendre dans une même excommunication tout exercice de la raison en matière philosophique, toute liberté et même toute tolérance en matière religieuse, toutes les manifestations de la liberté de la presse, en un mot l'ensemble des principes sur lesquels repose tout ce que nous considérons comme les conquêtes et les progrès de la civilisation. On était arrivé à ce déplorable résultat au moyen, je n'oserai pas dire d'un artifice, mais d'un procédé dont j'ai peine à comprendre que les auteurs et les conseillers n'eussent pas prévu la portée.

Dans la série des documents pontificaux de toute nature publiés depuis la fin du siècle dernier, on avait relevé toutes les condamnations ou censures portées contre les actes des gouvernements issus de la Révolution, ou les doctrines professées dans des écrits animés d'un esprit philosophique ; on en avait dressé la liste, fait en quelque sorte le catalogue (c'est le sens du mot *syllabus*) et c'était cette liste qu'on présentait au public en l'isolant de tous les commentaires, restrictions ou explications qui pouvaient en modifier le sens ou en tempérer l'application. C'est ainsi que des propositions qui, déjà connues et n'ayant, au moment où elles avaient été énoncées pour la

première fois, qu'à peine attiré un instant d'attention, se trouvaient converties en une collection d'anathèmes frappant ceux qui s'y attendaient le moins, et qui se pensaient à l'abri de toute censure, en se conformant paisiblement à l'état de la législation et des mœurs régnant autour d'eux.

Pour donner une idée de cette manière de faire, si propre à inquiéter et même à égarer l'esprit public, il suffit de prendre la dernière proposition du *Syllabus*, celle qui en effet parut le résumer tout entier, et causa une émotion voisine du scandale. Il y est dit que l'Église ne peut transiger ni se réconcilier avec le progrès et la civilisation moderne. Jamais excommunication ne parut plus formelle. On aurait dit que l'Église commandait aux fidèles de sortir du siècle comme d'un abîme de corruption et d'aller s'ensevelir dans un cloître ou se reléguer dans un désert pour fuir le contact d'une civilisation viciée. En réalité, en recourant à la pièce d'où cette citation foudroyante était extraite, on trouvait qu'elle n'avait pas d'autre sens que cette assertion inoffensive, à savoir que l'Église n'avait ni à transiger ni à se réconcilier avec la civilisation, attendu que tout ce qui était bon dans cette civilisation, elle l'avait déjà adopté et consacré depuis longtemps, et que ce qu'il y avait de mal, elle ne pouvait s'en accommoder. Il n'y avait donc aucune pacification solennelle à faire, vu qu'il n'y avait pas de guerre. C'était presque une vérité de M. de la Palice. La proposition répétée cependant sous cette forme énigmatique paraissait embrasser dans la même condamnation, la presse, les chemins de fer, les télégraphes, les découvertes de la science, tout ce qu'on était habitué en général à confondre sous l'expression générique de progrès de la civilisation.

La consternation fut générale ; chacun se demandait comment on allait pouvoir accommoder avec la religion ainsi interprétée les habitudes et les nécessités de la vie commune. Les pères de famille s'inquiétaient de savoir si c'était là la doctrine qu'on allait enseigner dans le catéchisme à leurs enfants. Des députés qui venaient de faire avec quelque courage profession de leur foi catholique en appuyant le pouvoir temporel du Pape, cherchaient comment ils pourraient concilier leurs convictions avec le serment prêté à une constitution qui glorifiait les principes de 1789. Et pendant que les croyants étaient ainsi confondus et éperdus, les incrédules poussaient

un formidable cri de triomphe. Le thème favori de toutes les publications irréligieuses, l'incompatibilité de la foi avec les progrès de la science et les perfectionnements des mœurs modernes, semblait confirmé par l'aveu du chef de l'Église lui-même. Le divorce entre le Christianisme et la société paraissait prononcé par le tribunal suprême du vicaire de Jésus-Christ. Il n'y avait pas jusqu'au gouvernement impérial, qui, cherchant une occasion d'abandonner la papauté, dont la défense le compromettait envers ses protégés italiens, ne parût se mettre en mesure de déclarer qu'on ne pouvait rien faire avec des gens qui se perdaient eux-mêmes, et que, puisque Pie IX rompait en visière avec tous les États et la société civile tout entière, il fallait le laisser se tirer d'affaire comme il pourrait et l'abandonner à son mauvais sort. Le ministre des Cultes interdit la lecture de l'*Encyclique* dans les églises. C'était un commencement de rupture.

Dans cette confusion générale, notre petit groupe du *Correspondant*, qui avait des raisons de se croire particulièrement visé, n'était pas le moins embarrassé. Un acte de soumission à l'autorité du Saint-Père était indispensable dans un journal religieux. Mais comment le rédiger ? Avec une adhésion pure et simple, nous avions l'air d'accepter toutes les interprétations qu'on donnait à l'acte pontifical et nous nous mettions ainsi à l'état de réprouvés subissant une condamnation publique devant l'Église, et à l'état d'incapables et de parias dans la société civile. Nous connaissions assez les textes si maladroitement cités pour savoir qu'ils ne comportaient pas la signification excessive qu'on leur donnait. Mais comment faire comprendre cette distinction ? Comment, en essayant d'interpréter nous-mêmes le document pour en restreindre la portée, ne pas nous exposer à être désavoués et peut-être frappés de censure pour avoir osé substituer notre sentiment propre à la parole du Pape ? Jamais situation ne fut plus pénible. Si *le Correspondant* avait dû paraître le lendemain de la publication de l'*Encyclique*, je ne sais, en vérité, comment nous nous en serions tirés.

Par bonheur, nous eûmes du temps pour réfléchir. *Le Correspondant* ne paraissait alors qu'une fois par mois, le 25, et l'*Encyclique* avait été publiée le jour de Noël, 25 décembre 1864. Pendant ce temps, la situation devint tellement violente que tout le monde sentait la nécessité d'en sortir par une porte

quelconque. On fut averti à Rome de l'impression produite à Paris, et le Saint-Père s'alarma lui-même de la portée du coup qu'il avait frappé. C'est, du moins, ce que j'eus lieu de croire en voyant comment fut accueilli par lui le coup audacieux dont le miracle nous sauva.

Avant que l'*Encyclique* fût connue, et pendant qu'on ne s'occupait encore que de la question du pouvoir temporel, notre grand patron, l'évêque d'Orléans, avait préparé un écrit qui devait, à la suite et à l'appui de plusieurs autres, prendre la défense de la souveraineté pontificale, et attaquait en particulier une convention passée avec le gouvernement piémontais par l'Empereur, dont la conséquence était une cession complète des États pontificaux, faite sous la condition que la capitale du nouvel État serait établie à Florence, et que Rome même serait respectée. J'avais pris rendez-vous avec mon ami Cochin, chez lui, pour lire les épreuves de cet écrit, qu'il avait accepté la mission de corriger. C'était assez l'habitude de l'évêque de se faire aider par Cochin qui, quelquefois, revoyait non seulement l'impression, mais le texte, proposait des corrections, des suppressions, voire même des additions, qui étaient insérées de bonne grâce par l'auteur, et ne déparaient pas l'ensemble. Je me proposais de prendre connaissance de ce travail, mais sans nul entrain, et je me disais en entrant chez Cochin que l'évêque prenait mal son temps, que le pouvoir temporel n'intéressait plus personne, et que la défense de Pie IX, le lendemain d'un acte qui frappait au cœur tous ses amis, paraîtrait peut-être un abandon de leur cause assez peu digne.

Quelle ne fut pas ma surprise quand j'eus rapidement parcouru les feuilles que Cochin me remit sans me prévenir de ce que j'allais y trouver ! L'écrit portait un double titre : *Lettre sur la Convention du 15 septembre* (c'était celle dont je viens de parler) *et sur l'Encyclique du 8 décembre* (c'était celle dont tout Paris et tout le monde chrétien s'entretenait) !

A la suite du premier travail, l'évêque en avait rapidement improvisé un second dans lequel, reprenant l'une après l'autre toutes les propositions les plus sévèrement commentées de l'*Encyclique*, il leur donnait leur sens véritable sous une forme qui les faisait comprendre et les rendait parfaitement acceptables pour le lecteur français. Dirai-je même qu'en certains cas, il ne forçait pas un peu l'interprétation de manière à

écarter l'exagération de langage et de pensée propre aux actes de la Chancellerie romaine? Je le soupçonne, mais je ne suis pas assez théologien pour l'affirmer. Quoi qu'il en soit, l'*Encyclique*, ainsi commentée ou plutôt transposée, devenait le document le plus inoffensif, et les pointes les plus aiguës étaient toutes émoussées. Je restai aussi surpris que ravi. « Mais, demandai-je sur le champ à Cochin, l'évêque est-il certain que ses interprétations seront acceptées à Rome et le Pape a-t-il été averti qu'on le ferait parler de la sorte? — Il n'en sait absolument rien, n'en a parlé, ni rien montré à personne, mais il croit être dans le vrai, et, en tout cas, le danger pour la foi est tel qu'il a couru au feu. » C'était vrai : jamais on ne vit pareil acte de témérité.

Supposez que, dans cette composition rapide, une expression peu correcte au point de vue théologique lui eût échappé sur une de ces matières si ardues, et qu'il eût été dénoncé au Pape comme ayant voulu faire, aux dépens de la foi, sa cour à la popularité libérale. Supposez seulement, — ce qui pouvait, ce qui devait même arriver, — que le Pape fût choqué, qu'on eût l'air de trouver que sa pensée mal expliquée avait besoin de correction et d'adoucissements, un mot de censure et de désaveu venu de Rome, et c'en était fait de la situation et de la renommée de l'imprudent commentateur. Environné comme nous, et à cause de nous, d'ennemis jurés à sa perte, il était brisé sans rémission. Je ne puis y penser encore sans frémir, et c'est dans cette occasion que j'ai cru pouvoir lui appliquer ce que disait le cardinal de Retz du président Molé : « Si ce n'était pas un blasphème de dire qu'il y a eu un homme plus courageux que M. le Prince, je dirais que c'est M. le Premier. » Il n'y a aucun acte de courage accompli sur le champ de bataille qui m'ait paru approcher de cet acte si simple fait après sa prière du matin par un homme qui ne s'en est jamais vanté.

L'écrit parut, et je n'ai de ma vie vu effet pareil. La société qui ne respirait plus eut un soulagement, comme un homme sur le point d'étouffer, à qui on aurait coupé la corde qui lui serrait la gorge. Ce fut une joie générale d'apprendre qu'on pouvait encore être chrétien, catholique, fils de l'Église sans cesser de vivre comme un Français ordinaire. On ne regardait pas de trop près à la valeur et à l'exactitude des interprétations

proposées pour les articles de l'*Encyclique* qui inquiétaient le plus. L'essentiel était de ne plus avoir à choisir entre le bon sens et la foi. On ne s'inquiéta pas non plus tout de suite de l'accueil qui serait fait à Rome et on eut raison, car je ne sais comment on s'y serait pris à Rome pour désavouer ce que tous les catholiques de France approuvaient avec effusion. Mais la vérité, c'est que là aussi on fut bien aise d'être sorti de peine. L'approbation pontificale arriva pleine, entière, presque reconnaissante. *Le Correspondant* naturellement n'avait qu'à adhérer, non seulement de bonne grâce, mais avec une nuance de triomphe, puisque c'était lui qui, par l'organe d'un de ses interprètes, se trouvait avoir mieux compris et mieux traduit qu'aucun autre la pensée du Saint-Père. Le revirement était complet.

Malgré cette heureuse issue, l'épreuve avait été trop forte, le danger couru trop imminent. Je fus d'avis, et mon ami Cochin m'appuya, qu'il fallait carguer ses voiles et ne plus s'y exposer de nouveau. Il était évident que nous avions affaire à Rome à un entourage du Pape pris parmi nos adversaires les plus acharnés, qui ne songeaient qu'à nous perdre. L'occasion était manquée, mais seulement parce qu'on avait cherché à en tirer trop de parti, et qu'au lieu de frapper sur nous seulement, on avait compris dans la condamnation qui évidemment nous était destinée, tant de personnes et tant d'intérêts, que la violence même du coup l'avait amorti. Mais ce ne devait être que partie remise : on nous guetterait assurément pour nous prendre en faute, et avec l'intempérance de langage de Montalembert, on pouvait être assuré qu'il se mettrait encore en prise. De plus, il était clair que la ligne de conduite que nous suivions, sans être précisément censurée, n'avait pas l'approbation du chef de l'Église. Nous ne pouvions avoir la prétention de prendre à sa place, et contrairement à ses désirs ouvertement exprimés, la tête du mouvement catholique. Il fallait attendre et se réserver pour de meilleurs jours. Je fus donc d'avis que *le Correspondant* devait désormais s'abstenir de toute polémique sur les points controversés, et rentrer dans le rôle d'une revue morale, littéraire et politique : je déclarai que je ne continuais mon concours qu'à cette condition. J'eus à ce sujet une controverse très vive avec Montalembert qui, après avoir été aussi ému que moi du péril que nous venions de traverser, ayant

repris courage, voulait reprendre et même redoubler. Je tins bon, sa disposition ne me montrant que trop ce que nous avions encore à craindre.

L'événement a justifié ma double prévision. L'imprudence de Montalembert a failli une seconde fois l'exposer à une censure que sa mort seule lui épargna, et avec celle de Pie IX qui a tardé davantage a cessé tout péril de voir condamner de nouveau, par une sentence pontificale mal interprétée, toutes les libertés auxquelles nous tenions. Au moment où j'écris, Léon XIII est entré avec la République dans des rapports de bienveillance et d'intimité, et c'est nous, les anciens constitutionnels, qui, voulant rester monarchiques, et non pas devenir républicains, sommes accusés d'intransigeance. Je sais bien qu'on peut dire que la question dogmatique est toujours réservée, et que la république est une hypothèse comme une autre, avec laquelle on peut traiter sans faire tort à la thèse, mais c'est une hypothèse qui va si loin dans l'application de tout ce que la religion condamne qu'il faut vraiment pousser loin les concessions pour vivre en paix avec elle. En tout cas, du *Syllabus* on ne parle plus, et le nom n'est pas même prononcé. Il était donc prudent d'attendre et de laisser passer l'orage.

RETOUR A LA POLITIQUE

Ma collaboration active au *Correspondant* cessa donc à partir de ce moment, et ce qui m'aida à changer de préoccupation, c'est que la nouvelle phase dans laquelle le gouvernement impérial était entré tournait de nouveau toute mon attention, comme celle de tous mes amis, vers la politique. Des élections nouvelles avaient eu lieu quelques mois avant les incidents que je viens de raconter (au mois de mai 1863) et la question s'éleva de savoir, si en présence des germes de liberté que contenaient les dernières concessions de l'Empereur, et de l'importance que pouvaient prendre les discussions parlementaires, il ne convenait pas, pour les chefs de l'opposition libérale de toute nuance, de sortir de l'inaction dans laquelle ils s'étaient renfermés depuis le coup d'État et de reprendre leur place sur la scène politique.

La résolution était grave, et on résolut de tenir une sorte de concile plénier pour la décider.

Ce fut chez mon père que se tint cette réunion solennelle, et c'était moi qui l'avais décidé à offrir son salon pour lieu de réunion. En lui faisant cette prière, je n'agissais par aucun sentiment d'ambition personnelle, car j'étais, comme je vais le dire, très peu enclin à conseiller et à pratiquer pour moi-même ce changement de front. Mais je cédais aux instances de deux amis, Cochin d'abord, envers qui mon affection était telle que je ne pouvais rien lui refuser, et Prévost-Paradol, cet écrivain si distingué, qui serait certainement devenu un des plus illustres maîtres des lettres du XIXe siècle sans la fin malheureuse et précipitée qui a terminé sa vie. Sorti de l'Université pour s'engager dans la presse, il était devenu, dans le *Journal des Débats* et dans un petit recueil hebdomadaire qui a eu un jour de réputation, un des plus redoutables adversaires du régime impérial. L'un et l'autre, jeunes, mais arrivant pourtant à la pleine force de l'âge et du talent, brûlaient de rentrer dans la vie publique et désiraient obtenir de nos chefs communs une licence d'agir qui mît leur conscience en repos et sauvât leur dignité.

La réunion eut donc lieu un soir dans le salon de mon propre appartement, rue de l'Université. Deux faits l'ont gravée dans ma mémoire. C'était la première fois, depuis mon grand deuil, que cette pièce était éclairée, et c'était le lendemain de ma réception à l'Académie. L'état-major était au complet. M. Thiers, Montalembert, Changarnier, Daru, Berryer, je crois aussi M. Dufaure. Falloux, absent de Paris, avait envoyé son adhésion ; d'autres encore dont le nom ne me revient pas, mais qui avaient alors dans nos rangs d'opposition une véritable importance. Mais le visiteur le plus inattendu était M. Jules Simon, qui n'avait jamais fait partie, à l'Assemblée, de la majorité conservatrice, et qui restait républicain très décidé. C'était mon beau-frère d'Haussonville qui l'avait déterminé à venir, et sa démarche annonçait toute une ligne politique nouvelle à suivre : il était impossible de songer à rentrer dans la vie publique, et même à se présenter à une élection quelconque, le gros de l'armée conservatrice ayant passé à l'Empire, sans l'appui d'une fraction du parti républicain ; et le terrain indiqué pour cette alliance qui, quinze ans auparavant, aurait paru contre nature, c'était la revendication et la défense des libertés supprimées par le pouvoir impérial. A l'union des conservateurs, qui avait eu ses beaux

jours à l'Assemblée nationale, il fallait donc substituer une nouvelle union des libéraux de diverse origine. C'était d'Haussonville qui avait, sinon conçu cette idée, au moins entrepris de la réaliser et il y travaillait sous main depuis plusieurs années. Il était entré en relations avec les principaux membres du parti républicain, et ayant trouvé chez Jules Simon un accueil assez favorable, il l'avait engagé à venir à la réunion.

Dès les premières paroles échangées, il fut évident que presque tout le monde au fond du cœur était pour la reprise de l'activité politique. Le repos commençait à fatiguer tous ces hommes qui avaient vécu d'action : ils sentaient le temps s'écouler, leurs années s'accroître, leurs cheveux blanchir. La patience leur manquait. D'ailleurs la tribune était relevée : on avait entendu l'écho de beaux discours; tous ces coursiers parlementaires frémissaient en entendant les sons de la trompette et brûlaient de reprendre leurs places au combat. M. Thiers seul paraissait indécis, ce qui me surprit. Mais nous apprîmes peu de jours après que sa belle-mère, Mme Dosne, mourante de peur qu'il ne fût de nouveau compromis, jetait feu et flamme contre l'idée de sa rentrée en scène. La pensée d'un nouvel exil ne lui plaisait nullement, à elle, ni peut-être à lui non plus. Une seule et grave difficulté était la question du serment que l'Empire exigeait toujours, dont il faisait même une condition préalable à la candidature depuis qu'à l'élection précédente, celle de 1857, le général Cavaignac s'était fait nommer à Paris, et une fois élu avait refusé de le prêter. On avait mis tant de hauteur et de fierté à refuser ce malheureux serment qu'on ne savait trop comment revenir sur ces démonstrations.

Ce fut Jules Simon, professeur de morale, qui entreprit de lever ce cas de conscience. Il développa un thème déjà usité, et qui se résumait à faire consister l'engagement de fidélité au gouvernement, dans la promesse de ne pas conspirer, et de rester dans les voies légales. Ainsi entendu, il est certain qu'on pouvait le prêter ; personne, de ceux qui étaient là, ne songeait, ni à prendre les armes, ni à descendre dans la rue pour faire des barricades. Seulement, c'était interpréter le texte un peu largement. Jules Simon convint qu'il avait donné une autre interprétation plus étroite, le jour où, quittant sa chaire de la Sorbonne, il avait annoncé sa démission en la motivant sur son impossibilité de manquer à la sainteté de la foi jurée. « Aussi,

dit-il, tout le monde peut et doit prêter serment, excepté moi, qui me suis ôté cette faculté ce jour-là. Les nouveaux venus dans la vie politique n'ont surtout aucune fausse délicatesse de conscience à concevoir. » Et il désignait spécialement Cochin et Paradol, qui l'écoutaient en buvant ses paroles. Deux mois plus tard, il avait prêté ce fameux serment, il était élu à Paris, et ni Cochin ni Paradol ne le furent jamais. Ce fut le résultat le plus clair de la journée, car on ne vint pas encore, ce jour-là, à bout de faire sortir M. Thiers de son indécision.

On se sépara en bonne amitié, et avec une résolution à peu près prise. Mais il fallait donner connaissance à la presse du résultat de cette séance, qui faisait déjà beaucoup de bruit. Un rendez-vous fut pris pour convenir des termes à communiquer au public, et cette seconde rencontre fut moins heureuse. Les deux partis qu'on avait réunis craignaient également d'être compromis par cet accord auprès des puritains de leurs paroisses, et il y eut des incidents comiques. M. Jules Simon, qui ne voulait pas laisser entamer une popularité dont il se proposait de tirer parti, ne voulut pas s'aventurer une seconde fois seul en un lieu si mal famé. Il se fit accompagner d'un ou deux amis, entre autres d'un personnage bizarre qui, depuis, a joué un rôle pendant la guerre de 1870, M. Glais-Bizoin. C'était une figure étrange, sentant la tabagie, et, de plus, il s'était affublé d'une cravate rouge (couleur de mauvais renom), qui contrastait singulièrement avec les tenues correctes de tous les autres assistants. A son apparition, on crut voir entrer la révolution derrière lui, et il y eut un mouvement de terreur contenue. Quand il s'agit de la publication à faire, on ne put se mettre d'accord, et, autant qu'il me souvienne, — car ici ma mémoire s'embarrasse, — on décida que chacun rendrait compte comme il lui plairait de ses faits et gestes. Je me rappelle seulement que j'allai, le lendemain, chez M. Thiers, convenir avec lui de ce qui serait dit au nom de celui chez qui la réunion était tenue. Mon père n'était que médiocrement content du résultat, et les dissentiments qui s'étaient montrés dans la seconde séance, lui rappelant les ennuis qu'il avait eus avant le coup d'État : « Voilà qui va bien, disait-il, nous avons toujours retrouvé la majorité de l'Assemblée nationale : elle n'a pas changé de figure, ni de caractère. »

Pour moi, j'avais gardé un silence à peu près complet, ne

voulant pas contrarier mes deux amis, mais n'augurant pas bien de la campagne, surtout en ce qui me touchait personnellement. Je voyais bien que, mon père n'étant plus d'âge à se mettre en avant dans une telle aventure, c'était à moi qu'on allait demander de relever le drapeau dans le département de l'Eure : je sentais combien ma position serait fausse et mon succès douteux, obligé que je serais de me mettre en opposition avec nos anciens amis, presque tous passés à l'Empire, et ne pouvant trouver d'appui que du côté de la gauche, où je n'étais nullement sûr d'être accueilli. Mon sentiment était que nous nous mettions tous dans cette position qu'en architecture on appelle un *porte-à-faux*. Nous allions combattre nos amis naturels, en alliance avec des auxiliaires qui, dans le fond de l'âme, ne nous voulaient aucun bien. Je ne me trompais pas.

Quoi qu'il en soit, le marché était conclu, l'*Union libérale* était constituée, les scrupules constitutionnels étaient étouffés, et nous allions tous rentrer, moi comme les autres, dans une carrière d'opposition active et militante.

Pour commencer, la campagne électorale qui s'ouvrait fut menée avec entrain : j'eus, encore cette fois, le bonheur de n'y pas prendre part, mais tous mes amis, Cochin, Andral, de Witt (le gendre de M. Guizot) se mirent sur les rangs. Aucun d'eux ne fut nommé, mais ils eurent des minorités honorables, et deux succès éclatants couronnèrent la nouvelle coalition : MM. Thiers et Berryer virent les portes de la Chambre des députés s'ouvrir devant eux, et ils prirent la tête d'une petite colonne opposante d'une trentaine de soldats de toute nuance, Jules Favre, Jules Simon et Picard servant d'aides de camp à M. Thiers, à défaut d'amis plus intimes qu'il n'avait pu faire arriver.

Fut-ce un bien pour lui et pour la France que cette rentrée qui nous combla alors de joie ? On peut en douter. Sans doute, il y acquit une gloire nouvelle ; jamais son éloquence ne devait s'élever plus haut, et il gravit les premières marches de la présidence. Mais, d'une part, il n'a pu préserver la France des plus effroyables malheurs, et, de l'autre, il contracta, dans cette intimité avec la gauche, des liaisons compromettantes dont il n'a pu se dégager plus tard, et qui ont beaucoup contribué à l'écarter de la ligne conservatrice, que tout son passé lui commandait de suivre.

Je dois dire pourtant, pour être juste, que l'effet de ces alliances ne fut nullement visible pendant le temps qu'il passa au Corps législatif de l'Empire. Son attitude y fut d'une noblesse et d'une correction irréprochables; en particulier sur les questions extérieures, il ne partagea aucune des faiblesses et aucun des préjugés de ses nouveaux alliés à l'égard du maintien et de la défense du pouvoir temporel du Pape, sujet sur lequel il fut appelé à se prononcer presque dès le lendemain de sa réapparition dans la Chambre, et où beaucoup même de nos meilleurs amis, — mon beau-frère d'Haussonville lui-même et ma sœur, — s'étaient prononcés dans le sens italien ; il resta fidèle à la vieille théorie diplomatique, et défendit Pie IX jusqu'au bout. Sans prendre la défense du *Syllabus*, il en parla avec mesure, de manière à ne rien dire qui contredît l'interprétation adoucie de l'évêque d'Orléans. Je lui sus un gré tout particulier de ces ménagements, qui, venus de lui, rendaient moins embarrassante (qu'une attitude contraire ne l'aurait pu le faire) la situation si délicate de nous autres, malheureux catholiques libéraux. — Nous eûmes également beaucoup à nous louer du langage de son émule en éloquence, faisant comme lui sa rentrée en scène, l'illustre Berryer. C'était plus naturel, le public royaliste, auquel M. Berryer avait à plaire, étant très décidément catholique. Mais il y mit de la coquetterie pour Montalembert et pour moi, qui n'avions jamais été des siens. Il aurait pu triompher de notre embarras, en nous voyant si mal récompensés de nos efforts pour concilier le libéralisme et la religion. Il n'en fut rien. Je me rappelle, au contraire, que, peu de jours après la publication du *Syllabus*, et pendant nos moments d'angoisse, me voyant arriver à l'Académie, la figure défaite, et devinant ce que je pensais, il traversa la salle, se mit près de moi et me dit : « Monsieur, c'est ce qui m'arrive depuis trente ans. » Cette manière de faire allusion aux contrariétés que lui avaient souvent causées l'entourage du Comte de Chambord et l'esprit étroit dont son prince avait plus d'une fois fait preuve, était aussi spirituelle que délicate.

Le mouvement imprimé par la campagne électorale se prolongea et se propagea, après le succès relatif qui l'avait couronnée. D'abord, l'opposition, renforcée à la Chambre, se livra à une critique acerbe et habile des actes du Gouvernement : la presse devint plus agressive. On recourut même à des moyens

nouveaux de propagande. Des conférences publiques, soi-disant littéraires, où se cachait le venin d'une politique discrète, furent tenues assez régulièrement à Paris, et même dans beaucoup de villes de France. Toutes ces manœuvres étaient combinées entre les deux oppositions réunies sous le nom commun d'*Union libérale*. Dans chaque réunion, en général, les rôles étaient partagés. Une des deux nuances gardait la présidence, et l'autre fournissait l'orateur. Mais le président ouvrait lui-même la séance par une courte harangue. C'est ainsi que je présidai une réunion où M. Laboulaye, un libéral, presque républicain, fit le discours, et à son tour M. Laboulaye servit d'introducteur à Cochin, qui rendit compte de la vie du président Lincoln, le héros de l'abolition de l'esclavage en Amérique, et dont l'assassinat, le lendemain de la victoire, venait d'émouvoir vivement l'opinion. Mon beau-frère était toujours l'âme de cette coalition, à laquelle mon tempérament conservateur ne se prêtait qu'en rechignant, et où je n'étais que difficilement et froidement admis, en raison de mes opinions cléricales, qui n'étaient pas du goût des libéraux.

Par moments, l'union, qui ne partait pas du fond, laissait voir des dissentiments qu'on avait peine à contenir. La méfiance était réciproque : les républicains prenaient peur de s'être trop compromis et leur embarras se trahissait par des signes assez ridicules. Je me rappelle, entre autres, une réunion qui eut lieu chez mon père, pour faire une manifestation en faveur des Grecs menacés par la Turquie à la suite d'une insurrection de l'Ile de Crète, à laquelle ils avaient pris part. La cause philhellène avait été un des thèmes du parti libéral dans les beaux jours de la Restauration, et mon père en avait été un champion très dévoué. On crut que c'était un terrain où on pourrait se rencontrer sans aucune avance trop marquée de part ni d'autre, et des invitations furent envoyées à des républicains de marque. On devait se réunir chez mon père, mais le jour indiqué, ce fut encore Jules Simon qui se trouva seul, ses amis lui faussant compagnie. Son désespoir était visible, il regrettait surtout Jules Favre, qui devait venir et qui ne vint pas, et je l'entendis dire : « Ce Jules Favre, il est d'une timidité! Le lâche ne viendra pas et, s'il ne vient pas, comment pourrai-je signer! »

Le même Simon figura encore dans une autre circonstance

du même genre, dont ses amis ne lui surent pas trop de gré. D'Haussonville l'avait accompagné en Angleterre et présenté au Comte de Paris. Le prince l'avait consulté sur des questions relatives à des institutions économiques dont il s'occupait, et ils firent ensemble la visite des sociétés ouvrières à Liverpool, à Manchester. Cette tournée donna naissance au petit volume du prince sur *les Trade-Unions d'Angleterre*, qui lui fit alors une popularité dans le monde libéral. Encouragé par la facilité avec laquelle un républicain d'importance comme Jules Simon s'était rapproché de notre prince, d'Haussonville, dont la nature était entreprenante, voulut faire un pas de plus. Il y avait à Zurich un congrès, — dont malheureusement j'oublie l'objet (probablement, c'était aussi quelque question sociale), — où des chefs républicains et des journalistes devaient se rendre. D'Haussonville eut l'idée d'amener inopinément le Duc de Chartres, le frère du Comte de Paris, pour assister à leurs séances.

L'entreprise réussit assez bien : les républicains, loin de Paris, et sur terre étrangère, ne se croyant pas trop surveillés par leur monde, firent assez bon accueil au prince, si bon même que d'Haussonville, ne doutant de rien, proposa qu'on allât déjeuner ensemble. Il y eut un moment d'incertitude, et l'un des farouches puritains laissa s'échapper ce mot qu'on placerait avec avantage dans une comédie du Palais Royal : « Déjeuner! légèrement, n'est-ce pas ? » Évidemment, le danger d'un contact princier croissait à ses yeux en raison de la solennité du repas, et de la quantité de nourriture qu'on serait appelé à y consommer. On le satisfit : le déjeuner fut léger et la digestion en eût été faite sans difficulté, si je ne sais quel convive ne se fût aperçu que Jules Simon portait une cravate blanche. Cette tenue de cérémonie était révélatrice, il était clair que celui qui la portait avait été du complot, et s'était prêté à prendre son armée au piège. On a été longtemps dans le parti à lui pardonner cette cravate.

BROGLIE.

(*A suivre.*)

MŒURS DU JOUR

VIE DE CHÂTEAU

VI [1]

Nous voici donc en la saison la plus émouvante, la plus tendre de l'année : l'automne.

On parle toujours du printemps, et l'on soupire avec sensibilité. Mais ne voyons là qu'un lieu commun des poètes. Ceux-ci nous entretiennent infatigablement des premiers sourires de la nature : or, nous savons bien qu'il s'agit surtout, en ce cas, de sourires pincés, et qu'on grelotte durant l'acide printemps, plus souvent qu'on ne s'y sent troublé. Mieux vaut dire la vérité.

En automne, au contraire, tout s'abandonne, et les âmes tournoient çà et là, comme les feuilles. Les projets d'été vont prendre corps, on les met au point, rien n'est fini : et de même les amours d'été languissent et se déchirent, ou vont rebondir pour l'hiver, irréparablement. Crépuscule, mystère, fièvre triste ou charmante... La lumière elle-même manque de franchise : elle vacille à tout moment, ruse et se traîne. Ce n'est plus l'honnête lumière de mai. Les femmes y glissent comme des ombres, plus légères que leurs parfums. Attendez le brouillard de cinq heures, rue de la Paix : chaque fourrure embaumera sous une poussière d'eau. Ou bien gagnez le Bois, faites que votre auto se taise... L'automne étreint le cœur.

Mais il divise la société, — la société oisive, du moins, c'est-à-dire celle des femmes, et des femmes qui n'ont ni métier, ni bureau. N'ajoutons point : ni soucis, car elles en sont accablées. Elles le disent, du moins, ce qui témoigne d'une courtoisie très

(1) Voyez la *Revue* du 1er mai au 15 septembre.

délicate envers le reste de l'humanité. On ne sait pas assez gré à ceux qui feignent d'avoir la migraine auprès d'un malade souffrant le martyre ; il y a peut-être là quelque sympathie, en tout cas la plus fine politesse.

Donc, les femmes de la société, et quelques hommes aussi, se divisent en deux groupes, dès le début d'octobre, deux groupes fort inégaux. D'un côté, la foule innombrable de ceux et de celles qui se contentent d'assister au modeste et charmant ballet de l'automne à Paris, quand les feuilles mortes dansent mollement le long des avenues, et font décor tant bien que mal derrière les grilles des squares ; ou lorsque le crépuscule tombe sur la ville, et que partout des perles électriques commencent à palpiter dans la brume. Mais il y a vraiment trop de monde par les rues, et d'autobus, et de trompes, et de charivari : dans notre capitale bousculée, le vacarme fracasse toutes les saisons.

Et puis, d'un autre côté, se trouvent les hôtes des châteaux de France. Pas une de ces vieilles demeures où l'on ne reçoive des invités, depuis octobre jusqu'à la Noël, et voire au delà, selon les dimensions de l'édifice, sa splendeur ou son ancienneté, sa tradition historique, selon la fortune aussi du propriétaire, hélas!... Il n'est jusqu'au plus chétif manoir, qui ne voie s'arrêter devant sa porte voûtée, un beau matin, la carriole portant les bagages de quelque vieille cousine, et dans la moindre maison des champs fume l'omelette cordiale des déjeuners de chasse. Mais laissons les simples manoirs et les maisons des champs : c'est dans les châteaux principalement qu'il fait bon se voir hébergé durant l'automne.

Et d'abord l'invité se sent toujours vaguement flatté. On aura beau se trouver blasé touchant ce genre d'émotion, l'on éprouvera presque inévitablement certaine vanité légère à écrire ses lettres sur du papier qui porte pour en-tête : *Château de X.*, avec toute sorte d'indications géographiques et postales. Si de plus il arrive que ce soit une demeure illustre, un nom historique, alors le plaisir secret redouble. On ne l'avouerait peut-être pas tout rondement, à la bonne franquette, mais on sent au fin fond de son cœur comme une irrésistible petite, toute petite, imperceptible fatuité. On prononce à voix haute certaines phrases nonchalantes qui appartiennent au vocabulaire de la vie de château, telles que : « Quand on pense qu'il y a des malheureux, en ce moment, enfermés dans ce triste

Paris : tandis que nous, ici... » Ou bien, avec une intention de courtoisie supérieure envers la maîtresse de maison : « Après tout, il n'est pas désagréable de perdre sa partie de mah-jong dans un salon où Louis XIV faisait la cour aux dames... » Tandis qu'en soi-même, néanmoins, l'on se dit doucement : « Une société distinguée habite en général les châteaux. C'est la mienne. J'y retrouve tous mes amis. Ai-je à m'en cacher? Faut-il que je n'envoie plus de lettres ni de cartes postales à autrui, et que je me prive de téléphoner, afin qu'on ignore où je suis?... » Et l'on hausse les épaules. Et l'on décroche immédiatement le récepteur pour des motifs aussi importants que de demander à cette gentille Gabrielle, par exemple, comment elle se porte, ou à ce brave Emmanuel si son verger a bien fructifié cette saison. Et l'on ne sait pas, déclare-t-on, quand on vient de passer l'après-midi à rédiger des billets, où l'on peut prendre le temps d'entretenir une correspondance pareille, en vérité!

Ceux qui possèdent eux-mêmes de grands et célèbres châteaux échappent à peine à ce sentiment de presque irrésistible et d'ailleurs inconsciente satisfaction. Qu'on y voie, si l'on veut, le plaisir du clan, de l'intimité choisie : n'importe, ce plaisir existe, il est exquis, et aussi bien aurait-on le plus grand tort de s'en cacher. La plus noble et souveraine poésie flotte autour des anciennes demeures seigneuriales. Quiconque y songe, ne fût-ce qu'un instant, s'élève un peu. Il se dit : « Les ancêtres... », sans du reste préciser s'il invoque ainsi ses ancêtres à lui, ou ceux du voisin ; mais « des ancêtres » après tout, c'est de la bonne France. Ce petit mouvement d'imagination n'a rien de bas, loin de là.

On répondra sans doute que plus d'un invité pense surtout à la qualité des personnages qu'il va rencontrer, dans les châteaux où il se voit prié. Évidemment, chacun poursuit sa chimère. Pourtant, il est bien difficile que l'âme la plus sèche, la plus gourmée, s'en tienne à se réciter mentalement des *mondanités* de journal, au milieu de vieux salons aux vitres verdies, sous des charmilles que le vent dépouille, auprès de bassins assombris. Il lui faudrait une sorte de farouche passion pour dédaigner, pour ne pas même apercevoir tant de beauté. Seul un frénétique comme le duc de Saint-Simon pouvait se montrer capable de supputer avec fureur des généalogies dans le parc de Versailles saisi par l'automne, sans même

donner un seul regard aux miroirs d'eau que le soleil agonisant changeait chaque soir en nacre.

Jamais la nature n'a connu l'échec, avec son grand spectacle d'arrière-saison. Or, dans un parc, aux champs ou en forêt, il ne s'agit plus d'un modeste ballet de feuilles comme à Paris. Dès le début d'octobre, l'admirable désastre de l'automne commence, ainsi qu'une féerie. Le feuillage a mauvaise mine et jaunit. Quelques fougères sont rouges, l'orfèvrerie du bois apparaît déjà. Et quels crépuscules! Là-haut, perdus dans la nue, des oiseaux migrateurs jettent de longs adieux. Là-bas, à l'horizon, un cerf brame, appelle, souffre. Plus près, soudain, des canards courent avec leurs ailes sur l'eau couleur de cendre, puis se posent, flottent et s'évanouissent : on ne les voit plus. Même si tout se tait en ces heures sournoises, il demeure toujours quelque chose qui chante silencieusement.

Et que dirons-nous des hêtres mordorés, des chênes en acajou, des peupliers d'ambre, ou de certains arbres qui sont positivement en corail? Ou de ces troncs desséchés, qui portent avec tant de fierté leurs perruques de lierre? Ou de l'arrivée de l'ondée, fondant sur le feuillage à la vitesse d'un cheval au galop? Ou de la bourrasque, ce raz de marée, capable de tout briser; et puis, retournez-vous, à peine si les hautes branches se seront penchées faiblement, comme par politesse.

Et il faudrait que des châtelains, et les hôtes des châtelains, se trouvassent indifférents à ce gala de l'univers, sous prétexte que les uns n'ont point l'âme assez sensible, — ou, comme ils disent, assez « poétique », — et que d'autres s'intéressent trop exclusivement à la critique des titres de noblesse ou des situations mondaines, tandis que d'autres encore ne sauraient s'émouvoir, s'il n'y a au moins quelque part un orchestre, un piano, un violon, voire un jazz-band?... Allons-donc! jetez des Parisiens frivoles en pleine et noire tempête, sur l'Océan : le plus étourdi regardera de tous ses yeux, son cœur battra. L'automne est une tempête de tristesse et de douceur. Ceux qui, pour leur malheur, aiment en octobre, vous diront même qu'elle est bien perfide, cette tempête, et dangereuse.

Il est vrai qu'il y a château et château : tous n'enivrent pas également l'imagination. Les plus récemment construits auront peine à lutter avec ceux qui remontent à deux ou trois siècles, sinon davantage.

Sans doute, les toits de ces derniers laissent plus ou moins passer la pluie, et souvent on n'y trouve point assez de salles de bains, ni parfois de lampes électriques. Posons néanmoins en principe qu'il suffit de s'habiller le soir, à l'heure du dîner, pour que déjà la plus modeste villa « fasse château », puisqu'on s'exprime ainsi. Le château commence au smoking, en somme : mais on aurait tort de croire qu'il finit là, et nous savons des habitations immenses, d'un luxe terrifiant, bourdonnantes de valets à livrées remarquables, nous savons même de vrais palais et domaines de Carabas, qui pourtant ressemblent à de vrais châteaux comme la terrine truffée des dancings au lièvre qu'on a tué soi-même, au bout de son petit parc, et qu'on mange dans la dernière assiette ébréchée du service offert par Louis XV à quelque arrière grand mère.

Hélas! qui dira jamais assez la grande pitié des authentiques châteaux de France?... On connaît des descendants de familles princières qui ne peuvent plus boucher les lézardes de leur maison des champs, sous peine de s'habiller de loques et de manger du pain sec. Jadis élégantes, sveltes, ciselées, ces vieilles demeures vacillent et tomberont demain. Cependant François Ier reçut en celle-ci des avances de Charles-Quint ou les aveux d'une dame de beauté ; Louis XIII et Richelieu signèrent un traité en celle-là ; le Grand Roi dansait en cette autre ; l'Empereur victorieux déplia ses cartes en cette autre encore. Il y a là des meubles fameux, des statues rapportées après Marignan ou Cérisoles ; certaines galeries se penchent sur les douves, comme écrasées par tant de souvenirs... Mais on taxe et surtaxe toute cette histoire de France. Il faut que tôt ou tard l'étranger achète nos souvenirs de grâce et de gloire, que l'allée se change en rue, le parc en carrés de choux, le castel en usine... Quoi?... Aimez-vous le progrès, oui ou non?

En attendant donc que, débitées et mises en caisses, nos dernières demeures historiques partent pour d'autres rives, et que les magnifiques logis plus fraîchement construits viennent eux-mêmes à se trouver abattus, puis lotis, il faut convenir que ce qu'on appela jusqu'à ce jour la vie de château n'a guère changé, depuis bien des siècles déjà qu'on la mène.

Pour qui ne la connaît point par expérience, il n'y a positivement rien d'aussi romanesque. Elle a d'abord l'automne pour décor, et voilà de quoi faire perdre la tête, avant d'aller plus

loin. Et puis, le cinéma, le théâtre, les romans... Dieu sait les aventures étonnantes qu'on organisa autour de donjons innombrables et de bâtiments somptueux, perdus parmi les arbres! Les braconniers eux-mêmes, — ces voleurs, — y ont leur poésie.

Quoi de plus séduisant, d'ailleurs? On peut disposer en imagination toutes les magnificences autour de ces châteaux de la tante Tirelire, et de ces parcs aux fontaines infatigables : les plus belles automobiles, les attelages étincelants, les chevaux de selle ardents et souples, les lévriers, les paons, les meutes, les cerfs, les faisans, les perdreaux, les rabatteurs en ligne, les brumes étrangement soutenues au-dessus du sol par les branches, la sarabande des corneilles dans le vent de novembre, les jeunes femmes emmitouflées sous des lainages ou parmi des fourrures, sans oublier la dernière de toutes les roses d'automne, exquise entre les exquises, née encore par miracle le matin même, fine, légère et pâle, couverte à toute heure de gouttelettes d'eau. Le jeune premier la cueille pour celle qu'il aime.

Et les gens, que disent-ils, dans les châteaux de théâtre et de roman?... Des choses compliquées, distinguées. La vieille douairière est pleine d'esprit, le duc hautain, le nouveau riche ridicule, les intrigues infinies et subtiles... Voilà bien des histoires.

En réalité, l'existence quotidienne, chez les châtelains, n'atteint pas toujours à un tel degré de splendeur théâtrale, et coule plus bourgeoisement. La grande affaire est de se divertir : ce qui cause d'immenses soucis à ceux qui reçoivent, et exige de ceux qui sont reçus la plus diligente assiduité.

Or, parmi les plaisirs de la vie de château, il semble que le plus général, le plus répandu, soit tout d'abord la chasse. Elle exige des rabatteurs, des gardes sans nombre. Il y a des règles dont il ne faut pas s'écarter, un code de politesse pour le tir, le choix des pièces, les bourriches à offrir, etc. Car il s'agit, bien entendu, de vastes battues, de gibier qui grouille, de nuées de faisans et d'un peuple de lièvres. La chasse devant soi, — la plus fine, la plus vivante, — convient à tout le monde, le croquant du village s'y livre et y excelle, comme aussi le quincailler du bourg voisin. Seule, au contraire, l'imposante battue, combinée à l'égal d'une bataille et conduite stratégiquement sur le terrain par quelque garde-chef, convient vraiment à des personnes assez heureuses pour voir l'automne se muer en hiver à l'entour d'un édifice vénérable, que l'eau reflète, ou qui commande à des

charmilles. Rien ne doit choquer en ces grandes manœuvres cynégétiques : pas une bévue n'est admissible, aucune étourderie tolérée deux fois. Il n'y a pas jusqu'aux erreurs de costume dont on ne laisse rien passer : malheur au novice qui se déguise en Tartarin, sinon même à ces jeunes dames inexpérimentées, dont le plomb jette la consternation dans les rangs des chasseurs!... On affecte de plaisanter : « A quel endroit du corps le voisin de Mme X... aura-t-il reçu un grain de plomb, quand il rentrera?... » Et les paris d'aller. Et l'on fait « Philippine », quand au lieu d'un grain de plomb, il y en a deux. Mais en dépit de ces badinages, tout ce qui trouble une battue est du plus mauvais ton.

La grande coquetterie, la spécialité recherchée, le fin du fin pour qui reçoit des hôtes en son château, c'est qu'un équipage de chasse à courre se trouve aux environs. Nous voulons supposer que notre châtelain porte la tenue de cet équipage, ou qu'il y est assez familier pour y présenter ses invités : en ce cas, presque tous ses soucis disparaissent, touchant la distraction de ceux qu'il convie chez lui. La vénerie passionne tellement les uns, étonne à tel point les autres, et fournit à tous, le plus souvent, une si intarissable source d'entretiens, que deux laisser-courre par semaine peuvent jusqu'à un certain point suffire à tenir en éveil l'attention d'une société qui ne dédaigne pas de s'occuper d'autrui.

Car il faut bien convenir que pour la plupart des personnes dont les automobiles troublent si effrontément le silence des bois, quand on y chasse, la vénerie ne consiste pas exclusivement à poursuivre un cerf ou un sanglier jusqu'à mort et curée, mais surtout à se retrouver au rendez-vous, puis de carrefour en carrefour durant la journée entière : là retentissent les nouvelles de toute la contrée, sans oublier les échos de Paris proche ou lointain, les scandales, s'il y en a, — et si l'on en manque, par hasard, quelqu'un se dévoue et en trouve, coûte que coûte! — les mariages, les considérations généalogiques, les évaluations de fortunes, bref ce qui constitue le fond habituel des pensées qu'on échange en commun. Il y a d'autres sujets de conversation, peut-être : mais il est plus difficile d'y citer des noms propres, et les idées générales offrent quelques inconvénients. La politique... on ne sait jamais où l'on s'arrêtera. La littérature, l'histoire, la psycholo-

gie, les arts... mais on se repose, à la chasse ! Quant à la philosophie... non, réellement, en forêt, cela ne se fait pas.

Enfin arrive la minute heureuse où l'animal épuisé se trouve debout au milieu des chiens ou à la nage en quelque étang : les cavaliers mettent pied à terre, les automobiles rejoignent une à une, des paniers, des caisses de vivres apparaissent comme par enchantement de tous les côtés, chaque voiture se transforme en un bar appétissant, tandis que les trompes sonnent magnifiquement dans la pénombre, — et la conversation reprend : « Vous me disiez tout à l'heure, au poteau des Trois-Ponts... »

Hâtons-nous d'ajouter que les vrais veneurs n'ont point pris part à ces palabres des carrefours et des clairières. Ils ont galopé, hurlé, sonné de la trompe et fouaillé tout le jour. Les voici, ces hommes des bois, boueux et harassés. Leurs chevaux n'en peuvent plus, leurs tuniques écarlates ou vertes, ou bleues, ou feuille morte, sont toutes délavées après avoir supporté tant de pluies diluviennes, et leurs trompes bossuées, et leurs capes de velours griffées par les branches, et leurs grandes bottes aussi fatiguées que durent l'être, jadis, celles des postillons de diligence. On aurait peine à reconnaître en ces personnages farouches tels et tels messieurs paisibles qu'on a rencontrés naguère à Paris, ou que l'on reverra le soir, bien convenables en leurs smokings. Ils n'aiment que la chasse, ceux-là, s'entretiennent sans fin avec les piqueux, commentent les péripéties de la journée, les ruses du dix-cors ou du daguet, les changes, un volcelest contestable, un chien qui volait la voie. Après l'hallali, ils examinent le cerf mort, regardent ses dents, étudient ses bois, supputent l'âge exact...

Laissons-les à leurs délices un peu rudes, ce sont des passionnés, parfaitement heureux dès que l'automne arrive : depuis le printemps, ils attendaient avec fièvre que les chasses reprissent. Celles-ci, pour eux, ne font certes point partie de la vie de château : elles s'appellent la vie même, la vie tout court; et aussitôt que les plus vieux ne peuvent plus chasser, quand ce serait en voiture, ils meurent, et voilà tout. Ne doutons point qu'il leur soit beaucoup pardonné, car ils auront merveilleusement aimé : et ce qu'ils aimèrent tant n'était pas sans beauté.

Un goût très vif pour la vénerie convient du reste à tout invité qui monte à cheval, dès l'octobre venu. On ne laisse pas d'avouer quelque plaisir à mettre sa culotte blanche, ses bottes

à revers roses et son chapeau haut-de-forme pour « galoper derrière les chiens ». On parle des débûchés en plaine avec un peu d'émotion. Il faut déférer aux usages, c'est à la fois plus simple et plus comme il faut. Quoi de plus charmant que le retour au château, une fois curée faite et les dernières fanfares sonnées? Eût-on goûté cent fois l'impression exquise de se retrouver en des pièces chaudes et sous des lumières délicates, en quittant l'âpre nuit de novembre, ainsi que la volupté de laisser ses vêtements couverts de boue, lourds, parfois trempés, pour en revêtir d'autres plus souples et plus fins, on s'y plairait encore, et toujours. Une femme a bonne grâce en sa tunique d'équipage et sous son tricorne; mais que la robe du soir lui semble douce ensuite! Une amie complaisante succède à une autre, qui était plus flatteuse peut-être, cependant un peu rude.

Il s'agit maintenant de dîner, de passer la soirée, puis le lendemain, le surlendemain, en attendant quelque autre chasse. On fait appel aux cartes, à la musique. La romance et le tric-trac ou le whist, — le *wisch*, le *wisch*, comme ils disaient, — amusaient nos aïeux; nous avons le bridge, le mah-jong et Beethoven ou Debussy, vingt autres musiciens encore, parfaits pour soirées d'automne, sous les dorures passées d'un vieux salon plein de souvenirs... Et les mots carrés, miséricorde!... On va danser dans le voisinage, quelque autre châtelain donne une soirée, et voici le jazz-band sous des tapisseries qui virent des perruques poudrées s'assembler pour un menuet... Et les jours passent... Et quelque matin, l'on s'éveillera dans un étrange silence : la neige... On s'écriera, ébloui : « C'est ravissant!... » Néanmoins, dès midi, l'on demande si la route de Paris est praticable. La neige intimide; on se sent vraiment au pôle, et perdu.

Cause-t-on beaucoup les uns avec les autres, en cette existence un peu resserrée? Car enfin les invités, dans un château, se trouvent ensemble du matin au soir, et jusqu'au milieu de la nuit, comme s'ils habitaient sur un yacht... Parbleu! oui, l'on bavarde sans trêve : il va de soi que pour témoigner, en ces conditions, d'une invention perpétuelle, d'un zèle sans faiblesse et d'une verve toujours renaissante, il faudrait une sorte de génie. Jadis, un Diderot, un Rivarol s'en tiraient. Nos contemporains montrent plus de langueur.

Lorsqu'encore les invités se renouvellent souvent, ceux qui

demeurent trouvent les ressources inépuisables d'une raillerie réconfortante autant qu'ingénue : celle-ci n'épargne guère ceux qui arrivent, bien moins encore ceux qui s'en vont. Il y a de même les fautes de conduite d'autrui et, notamment, des femmes d'autrui : sujet immense, presque infini !... A la longue, pourtant, on s'en fatigue. Tel qui voyait du vice partout, le soir de la Saint-Hubert, en viendrait, avant la Noël, à admettre n'importe qui en paradis : tant une nuance à peine sépare la bonté de la lassitude ! Rien n'est parfait. Quiconque se plaît à méditer et faire oraison jugera évidemment qu'il y a bien du monde, en automne, dans les châteaux.

A d'autres, le golf manquera, s'il ne s'en trouve quelqu'un, fût-ce à dix lieues de là. A d'autres encore, c'est une épaule chère qui fait défaut. Ces derniers écrivent lettres sur lettres. De même en reçoivent-ils, qu'ils emportent au fond du parc, à l'heure où se répand partout cette puissante odeur de bois brûlé, de nuit qui monte et d'herbe qui se meurt, à laquelle on se laisse plus voluptueusement aller qu'un enfant à ses rêves quand on lui fait la classe. Les billets mystérieux, qu'on sait par cœur et qu'on relit une dernière fois dans la brume crépusculaire, laissent aux doigts un parfum, pareil au pastel d'un papillon dont on a touché les ailes.

On revient à Paris dès que point l'hiver, avant les gelées sans merci. Il en est grand temps, quelquefois. La poésie propre à certains châteaux peut avoir ses périls.

Un abbé passait quelques jours d'octobre à la campagne, chez des amis. La semaine écoulée, il réclama l'*Indicateur*.

— Quoi ! mon cher abbé, vous voulez déjà repartir ?... Allons donc, vous n'avez que faire à la ville : vous êtes en congé, nous ne l'ignorons pas. Quant à vos pénitentes, elles attendront bien.

Mais l'abbé, plein d'expérience, secouait la tête : « Non, pas en cette saison. » Et il ajouta pensivement, comme se parlant à lui-même : « Les grands adultères d'automne !... »

Le mot est demeuré, quoique notre abbé n'y eût point entendu malice : mais il avait charge d'âmes, et savait ce qu'il disait.

MARCEL BOULENGER.

UN GRAND RÉALISTE

CAVOUR

II [1]

CAVOUR ET LE SPHINX

I

« La sagesse veut qu'en certaines rencontres, on donne beaucoup au hasard; la raison elle-même conseille alors de suivre je ne sais quels mouvements ou instincts aveugles, au-dessus de la raison, et qui semblent venir du ciel. De dire quand il faut s'en défier ou s'y abandonner, personne ne le peut; ni livres, ni règles, ni expérience ne l'enseignent; une certaine justesse et une certaine hardiesse d'esprit les font toujours trouver. »

C'est Louis XIV qui s'exprime ainsi dans ses *Mémoires* et l'on pourrait se dispenser de le nommer, car on ne voit pas qui d'autre aurait pu formuler une telle maxime de gouvernement avec cette souveraine maîtrise.

Toutes les expressions de l'aphorisme royal s'appliquent merveilleusement à Cavour, quand le destin lui offre la première occasion de traduire en actes son grand rêve patriotique, c'est-à-dire quand, au printemps de 1854, la guerre de Crimée vient soudainement ébranler le statut européen. Le rôle qu'il va jouer dans cette circonstance, révèle un des traits les plus incisifs de son caractère et qui déterminera la plupart de ses réussites futures : l'audace.

Dès sa jeunesse, il avait eu la passion du jeu, qui, trop sou-

Copyright by Maurice Paléologue, 1925.

(1) Voyez la *Revue* du 15 octobre.

vent, lui avait coûté cher. Les cartes et la Bourse l'avaient toujours beaucoup occupé, non certes par âpreté au gain, car nul n'était plus généreux et dépensier, mais pour l'aiguillonnant plaisir de tenter la fortune et de provoquer les caprices du sort. D'ailleurs, étant né homme d'action, il devait être joueur, puisque toute initiative grave implique non seulement une vue anticipée de l'avenir, mais encore une prétention à susciter les événements, à les conduire, à les dominer, ce qui faisait dire à Lucrèce que tout effort de l'énergie humaine est « une emprise violente sur le Destin », *Fatis avulsa potestas*.

Toutefois, — et c'est ce que Louis XIV a si magistralement exprimé, — l'audace qui fait les grands hommes d'État, n'a rien de commun avec les folles impulsions d'un esprit téméraire : elle doit être *voulue par la sagesse* et *conseillée par la raison* ; elle consiste donc surtout dans une coopération parfaite de l'intelligence et de la volonté, des facultés imaginatives et du sens pratique, du courage et de la réflexion. Cette audace-là, ce n'est pas Napoléon qui la personnifierait le mieux, car son génie excessif, son goût du gigantesque et sa passion de la guerre le ramenaient trop souvent au jeu terrible des batailles : c'est plutôt Cromwell, qui, dans ses résolutions les plus hardies, se montra toujours si judicieux et calculé, qui, dans les plus vifs éclats de son orgueil ou de son ambition, ne perdit jamais le contrôle de ses actes. Après Cromwell, on a le droit de citer Cavour.

Même aujourd'hui, avec le recul des années et malgré la ratification du succès, l'idée de faire participer le petit Piémont, encore tout éclopé de Novare, à la rude guerre de Crimée déconcerte un peu. Aussi n'est-il point surprenant que les contemporains l'aient jugée d'abord extravagante.

Depuis son avènement au pouvoir, Cavour s'était distingué surtout par ses qualités solides, par sa puissance de travail, sa force de caractère, son positivisme robuste, sa haute et saine raison. Mais, cette fois, on ne le comprenait plus. Son neveu de La Rive a très bien résumé ce que pensèrent tous les esprits sages, lorsqu'on sut que l'armée piémontaise allait se battre contre l'immense et lointaine Russie. « En pleine paix, sans sollicitation des passions populaires, sans aucune pression sensible du dehors, froidement, dans le secret des méditations soli-

taires, se décider à lancer son pays dans une guerre dont on ne prévoit ni les conséquences ni le terme et dans laquelle les intérêts de ce pays sont si indirectement engagés qu'ils semblent à peine fournir un prétexte pour y prendre part; puis, cette décision prise, l'imposer à des collègues récalcitrants, à un parlement effrayé, à une opinion publique émue, hostile, — c'est un de ces coups d'audace qu'osent ceux-là seuls qui sentent que leur navire porte César et sa fortune. »

Ce coup d'audace, Cavour le méditait depuis longtemps.

En 1851, quand il n'était encore qu'un simple ministre du Commerce, il avait cherché à s'acquérir les sympathies de la France, sous le voile des relations économiques. Ayant à motiver devant le parlement de Turin les réductions de tarifs qu'il venait de consentir aux exigences du protectionnisme français, il avait développé devant ses auditeurs ahuris cette argumentation sibylline : « L'horizon est sombre autour de nous. Il est possible qu'un événement vienne à se produire qui nous fasse désirer l'appui de la France. C'est pourquoi, dans le traité commercial que je vous soumets, j'ai, non pas sacrifié, mais laissé au second plan les considérations économiques ; ce sont les vues politiques qui m'ont surtout guidé... » Il concluait par ce pronostic étonnant : « Ne peut-il pas advenir telle complication européenne qui partage en deux camps l'Orient et l'Occident ? Combien ne nous importerait-il pas alors d'être en bons termes avec la France ! »

Trois ans plus tard, la « complication » se réalisait : l'Europe était coupée en deux ; la querelle des Lieux Saints ou, plus véridiquement, l'éternel problème de Constantinople dressait une fois de plus l'Occident contre l'Orient.

Aussi, dès le mois de mars 1854, dès la notification de l'ultimatum franco-anglais à la Russie, Cavour fut comme hypnotisé par les événements qui allaient se dérouler sur les rivages de la Mer-Noire et qui infligèrent d'abord de si humiliants mécomptes, de si cruelles épreuves aux armées alliées. Avant même que le corps expéditionnaire, échappé au désastre de la Dobroudja, eût mis le siège devant Sébastopol, il aperçut le coup de fortune qui, d'un jour à l'autre, pouvait s'offrir au Piémont.

Sa nièce de prédilection, la vive et spirituelle marquise Alfieri, chez laquelle il allait se délasser tous les soirs, lui demande, à brûle-pourpoint : « Mon oncle, pourquoi n'enver-

riez-vous pas dix mille hommes en Crimée? » Elle a deviné juste. Il tressaille; un éclair illumine ses yeux; puis, avec un soupir, il répond : « Ah! si tout le monde avait votre courage, ce que vous me proposez là serait déjà fait! »

Dans le cours de l'automne suivant, alors que les terribles hécatombes de Balaklava et d'Inkermann ont prouvé aux alliés comme ils sont encore loin de la victoire décisive et comme elle leur coûtera cher, la sémillante marquise interpelle de nouveau son oncle qui, ce soir, est obstinément silencieux : « Eh bien! quand partons-nous pour la Crimée? » — « Qui sait? dit-il. L'Angleterre et la France me pressent de conclure un traité qui offrirait à nos troupes l'occasion d'aller là-bas effacer Novare. Mais que voulez-vous? Tout mon cabinet est hostile à ce projet. Rattazzi lui-même et jusqu'à mon excellent ami La Marmora parlent de se retirer... Heureusement, le Roi est pour moi et, à nous deux, nous l'emporterons! »

En effet, il a su gagner le Roi à son idée. Soldat jusqu'aux moelles, impatient de laver sur l'écusson de Savoie la tache de 1849, Victor-Emmanuel a instantanément adopté la conception de son ministre et déployé toute son énergie à la faire prévaloir. Dans un entretien avec le duc de Gramont, ministre de France, il est allé jusqu'à dire : « Oui, je veux envoyer mes troupes à Sébastopol. Mes ministres ne le veulent pas; mais j'ai Cavour avec moi et, s'il le faut, je changerai mes ministres. Donc mes régiments partiront et, une fois qu'ils seront mêlés aux vôtres, je me moque de l'Autriche. »

Mais, devant l'opinion publique et le Parlement, Cavour a grand peine à gagner sa cause. Dans tous les partis, l'envoi d'un corps piémontais en Crimée est considéré comme une aberration : « Pourquoi nous mêler à cette guerre? Nous n'y gagnerons ni gloire, ni prestige, ni profit. Nous serons à la solde et à la merci de nos alliés... Ce qu'on nous impose là, c'est même plus qu'une absurdité : c'est un crime contre la patrie; depuis Novare, le Piémont n'a pas le droit de verser une goutte de sang qui ne soit pour la défense nationale. » Et Cavour répond : « C'est précisément notre intérêt national qui me guide. Nous devons démontrer à l'Europe que nous savons encore nous battre et que, pour la valeur militaire, nous n'avons pas dégénéré. Croyez-moi : les lauriers que nos troupes rapporteront d'Orient serviront plus à l'avenir de l'Italie que tous les discours du monde. »

Dans ses négociations avec Paris et Londres, il ne rencontre pas de moindres difficultés : car il ne veut pas engager son pays dans la guerre, sans avoir obtenu de ses futurs associés un témoignage quelconque, — ne fût-il qu'implicite, — de la sympathie que leur inspirent les revendications italiennes. Il y réussit enfin par des prodiges de souplesse, de persévérance et d'ingéniosité.

Le 10 janvier 1855, il signe les actes protocolaires qui font désormais du Piémont l'allié de la France et de la Grande-Bretagne : le contingent du corps piémontais est fixé à dix-huit mille hommes. En apposant sa signature, Cavour a joué toute sa carrière politique. Il le sent d'ailleurs : il écrit le lendemain au comte Oldofredi : « Je viens de prendre une terrible responsabilité. N'importe. Advienne que pourra ! Ma conscience me dit que j'ai accompli un devoir sacré. »

Comme sanction de cette responsabilité, il a fait d'avance le sacrifice de tous ses intérêts personnels. Si sa politique échoue, si, par sa faute, le sang de ses compatriotes a coulé en vain, il disparaîtra de la scène publique, il s'exilera. Sa grande amie parisienne, Mme de Circourt, en reçoit la confidence : « Peut-être jugera-t-on plus tard ma politique absurde et romanesque. Si je succombe, vous ne me refuserez pas un asile auprès de vous. »

Mais, après quelques traverses, tous les calculs, tous les espoirs de Cavour se réalisent. Commandée par un véritable homme de guerre, La Marmora, la petite armée piémontaise fait brillante figure en Crimée. Le 16 août 1855, elle se couvre de gloire à la Tchernaïa ; ses alliés anglais et français lui prodiguent les éloges : Novare est effacé, oublié. Bientôt après, le 8 septembre, c'est la prise de Malakoff et la chute de Sébastopol.

Avant que les négociations de paix ne soient ouvertes officiellement, et tandis que l'on doute encore si l'on ne devra pas reprendre les hostilités, Victor-Emmanuel, déférant à une invitation de Napoléon III, se rend à Paris pour visiter l'Exposition universelle, où la reine Victoria et le prince Albert l'ont précédé. Cavour l'accompagne. Le 23 novembre, le cortège royal fait son entrée aux Tuileries.

Durant six jours, c'est une suite ininterrompue de réceptions, de galas, de fêtes, dans le décor fastueux et clinquant de la cour napoléonienne.

Victor-Emmanuel attire tous les regards. Certes, on le juge inélégant, avec son gros visage aux petits yeux gris, ses énormes moustaches retroussées, ses épaules trapues, sa corpulence râblée, son aspect farouche de sanglier. Il plaît néanmoins par sa franchise, par son accueil ouvert, par tout ce qu'on devine de bonté sous sa rudesse. On sait d'ailleurs comme il fut héroïque à Novare et avec quelle intrépidité, dans l'effarement du désastre, il empoigna sa couronne. Enfin, l'on n'ignore pas qu'il appartient à la plus antique maison régnante de l'Europe et qu'il en tire, non seulement une vive fierté, mais encore un sentiment très chevaleresque de l'honneur, une haute conception de sa tâche souveraine. Cependant, vers la fin de son séjour, on estime qu'il se familiarise un peu trop avec les dames, et qu'il leur tient même des propos de corps de garde. La vieille comtesse Damrémont, veuve du général qui fut tué sur la brèche de Constantine, écrit à notre ambassadeur en Turquie, Thouvenel : « Vous savez sans doute, mon cher ambassadeur, quel genre de succès le roi Victor-Emmanuel a eu ici. Mais, dans le cas où l'on ne vous aurait pas *tout* écrit, je veux vous faire cette petite chronique, qui vous distraira dans votre exil. Le Roi paraît avoir plus vécu dans les camps que dans une cour. En fait de galanterie de bon goût, il a dit à l'Impératrice qu'*elle lui faisait subir le supplice de Tantale ;* à la princesse Mathilde qu'*elle l'allumait beaucoup*, qu'il entendait être reçu chez elle *les portes fermées*, et que *les portières ouvertes le gênaient infiniment.* »

Tandis que Victor-Emmanuel lâche ainsi la bride à sa verve égrillarde! Cavour profite des moindres loisirs que lui laissent les rites officiels, pour se renseigner, s'instruire, fureter, flairer. « Je suis sans cesse en mouvement, écrit-il au ministre Rattazzi. Jamais encore, je n'avais mené une vie aussi agitée. » Il s'entretient particulièrement avec le prince Napoléon, déjà tout acquis à la cause italienne, puis avec Thiers, lord Cowley, Walewski, les banquiers Péreire et Laffitte. Mais son enquête est d'un mince profit. En ce moment les infortunes de l'Italie n'intéressent personne. Toutes les curiosités se concentrent sur une seule question : la guerre va-t-elle reprendre en Crimée, comme l'exige Palmerston, ou bien Napoléon III saura-t-il faire prévaloir ses idées pacifiques?

Le 29 novembre, Victor-Emmanuel se rend à Londres, où la

réception qui l'attend n'est pas moins brillante et cordiale qu'à Paris. Très prudemment, le Roi surveille son langage avec les dames de la cour britannique et réussit à ne pas trop les effaroucher. La reine Victoria écrit à son oncle, Léopold, roi des Belges : « Mon hôte est un étrange personnage. Ses manières et son apparence sont de prime abord stupéfiantes. Il est franc, ouvert, tout d'une pièce, libéral et tolérant, plein de bon sens, très fidèle à sa parole, mais sauvage, brusque, bizarre, passionné d'aventures et de périls. Dans la société, il est timide, ce qui le rend alors d'autant plus brusque ; il ne sait rien dire aux personnes qu'on lui présente. Il a l'air plutôt d'un chevalier ou d'un roi du moyen-âge que d'un homme de notre époque. » Si expressif et juste que semble ce dernier trait, le ministre Greville définit mieux encore les caractères ancestraux de Victor-Emmanuel, en remontant jusqu'aux prototypes de sa race, jusqu'au temps des invasions germaniques, et en le comparant à un duc des Lombards ou à un chef des Hérules, à un Hildebrand ou un Odoacre.

Cependant, avec la même activité qu'à Paris, Cavour recommence, dans les milieux anglais, son travail d'exploration. Il interroge notamment Palmerston, Malmesbury, Clarendon et tous les grands *leaders* politiques. Mais, cette fois encore, son butin est des plus maigres : quelques paroles aimables ; rien de plus.

Le 6 décembre, sur la voie du retour, Victor-Emmanuel et sa suite s'arrêtent à Paris.

Le lendemain, chasse à Compiègne. Dans la soirée, Napoléon III, causant avec Cavour, lui dit à brûle-pourpoint : « Écrivez confidentiellement à Walewski ce que vous croyez que je puisse faire pour le Piémont et l'Italie. »

Après cette parole engageante, la causerie se prolonge quelques minutes sur de vagues hypothèses, qui excluent d'ailleurs formellement l'éventualité d'une guerre avec l'Autriche. Et c'est tout.

A quoi l'Empereur pensait-il au juste, ce soir de Compiègne ; quelles idées positives se dérobaient sous les voiles de son langage insinuant ; quelles visions proches ou lointaines s'esquissaient devant son regard nébuleux ? Cavour l'ignorait encore

absolument, deux mois et demi plus tard, quand il vint prendre séance au congrès de Paris.

Le jour même où il part de Turin, le 15 février 1856, il est fort sombre ; car non seulement il ne sait rien des appuis ou des obstacles qu'il va trouver dans le gouvernement impérial ; mais il a de plus un motif particulier d'appréhension et d'angoisse. Infatuées de leurs privilèges archaïques, les grandes Puissances contestent au petit Piémont le droit de participer au congrès sur le même pied qu'elles ; leur dignité ne leur permet pas d'associer à leurs délibérations un chétif royaume de quatre millions d'âmes. Qu'importe qu'il ait expédié quelques bataillons en Crimée ! Il n'a été que la mouche du coche. Si toutefois, par condescendance, elles lui ouvrent la salle de leurs réunions, il devra s'y tenir à l'écart, dans une position inférieure, abaissée, mortifiante. Et ses deux alliées de Sébastopol, la France et l'Angleterre, prétendent, elles aussi, lui infliger cette humiliation !

Accepter pour son pays un tel affront, Cavour ne l'admet pas une seule minute : ce serait la fin de tous ses rêves nationaux. Aussi, les instructions qu'il emporte et qu'il a d'ailleurs rédigées lui-même, lui prescrivent de quitter la salle des conférences et de rentrer à Turin, si le Piémont n'est pas traité à l'égal des autres Puissances. Il arrive donc à un tournant décisif de sa politique, « à une heure suprême ». Jamais encore sa responsabilité ne lui est apparue si grave ni sa tâche si lourde, et il ne faut pas moins que son impliable volonté pour qu'il ne se décourage pas. Son esprit clair ne lui permet pourtant aucune illusion : « Il est possible, il est même probable que ma mission actuelle soit le dernier acte de ma vie publique. »

Avant trois semaines, il aura le droit de penser tout le contraire et de se dire allègrement que sa vie publique est en plein essor. Comme prélude, il a obtenu que le petit Piémont participât au congrès sur le pied d'une parfaite égalité avec le haut patriciat des Puissances. Et c'est la première fois que le principe sacré des hiérarchies souveraines est enfreint dans un aréopage diplomatique : Metternich se fût voilé la face. Tout ragaillardi par cet heureux préliminaire, Cavour entre aussitôt en campagne. Or, ce n'est plus comme pendant son dernier voyage, où il n'avait rien de mieux à faire que d'in-

terroger les hommes, d'étudier le terrain et de scruter l'horizon. Le temps est venu d'agir et de manœuvrer.

Son programme est simple : on y retrouve les qualités supérieures de son esprit réaliste : la vue objective des situations et des faits, l'intuition claire des forces en présence et des courants qui se traversent, le discernement sagace des moyens qui s'offrent, la mesure exacte des possibilités pratiques. Avant tout, il essaiera de créer, autour de la délégation piémontaise, une atmosphère de sympathie. Dans la première phase du congrès et tant que l'on discutera le plan général de la paix, les grands problèmes orientaux, il se tiendra un peu en arrière, dans une attitude réservée, ce qui ne l'empêchera pas de dire son mot à l'occasion, mais sans appuyer, sur le ton de la causerie et en ayant toujours l'œil sur les plénipotentiaires de France et d'Angleterre. Dans l'intervalle des séances, il en prendra plus à son aise : il recherchera tous les prétextes pour exposer les doléances de l'Italie, divulguer les méfaits de l'Autriche et porter ainsi la cause de la nation italienne devant le tribunal de l'opinion publique.

Il mène ce double jeu avec une étonnante dextérité. Quand il siège autour du tapis vert, il étonne et charme ses collègues par la justesse de ses observations, par l'aisance de sa parole, par l'ampleur et la variété de ses aperçus, par la finesse malicieuse de ses sourires, de ses réticences, de ses allusions. Il réussit même à entretenir, du moins en apparence, les plus aimables relations avec son acrimonieux collègue d'Autriche, le comte de Buol.

En dehors des réunions officielles, reprenant sa liberté de langage, il plaide, à tout propos et sous toutes les formes, la cause qui lui tient tant à cœur ; il multiplie inlassablement ses démarches et ses entretiens ; il s'applique surtout à convaincre lord Clarendon, lord Cowley, le comte Orlow, le prince Napoléon, Morny. Enfin, par l'entremise du docteur Conneau qui est d'origine lombarde, il s'ouvre un accès jusqu'à l'Empereur lui-même.

Dans les salons et parmi les gens du monde, son apostolat n'est pas moins actif ; il y déploie ses dons rares de sociabilité, cette éloquence primesautière et persuasive, cet art d'insinuation et d'enjôlement, qui furent, selon Mme de Motteville, le grand secret de Mazarin.

Il est naturellement trop avisé pour négliger les influences

féminines et il prodigue ses grâces à la princesse Mathilde, à la duchesse de Bassano, à la marquise de la Bédoyère, à la comtesse Walewska, sans oublier sa fidèle amie, Mme de Circourt. Il trouve même le moyen de greffer une aventure sentimentale sur son jeu politique.

Un soir, aux Tuileries, on le présente à une jeune veuve anglaise, la marquise d'Ely, dame d'honneur de la reine Victoria. Elle est grande, souple, très pure de lignes, avec un visage délicat, des yeux tendres et noyés, une splendide chevelure d'or. Elle a, de plus, l'intelligence vive, un esprit fin et charmant. Devant cette fleur de beauté, cette radieuse vision de « l'éternel féminin », Cavour s'enflamme aussitôt et à tel point que, pour vaincre les pudeurs de la séduisante créature, il ira jusqu'à lui proposer le mariage. Dans cet épisode amoureux, son flair diplomatique l'a bien servi. La reine Victoria, qui témoigne à la marquise d'Ely la plus affectueuse amitié, l'a chargée de lui rapporter quotidiennement tout ce qui se passe dans les coulisses du congrès. Outre ses dons intellectuels, la jeune lady a des titres spéciaux à cette mission : elle entretient, depuis l'enfance, des relations intimes avec la famille de Montijo et elle est en rapports constants avec l'impératrice Eugénie. Le plénipotentiaire piémontais pouvait-il souhaiter une médiatrice plus favorable pour transmettre confidentiellement ses idées aux souverains de France et d'Angleterre ?

Par toutes ces voies d'approche et d'investigation, il s'est vite rendu compte qu'une initiative personnelle de Napoléon III est la seule manière, la seule possibilité d'introduire la question italienne devant l'Europe assemblée. Il a donc fait parvenir à l'Empereur un mémoire « sur les moyens de reconstituer l'Italie » et « sur la direction permanente qu'il convient à la France d'imprimer à sa politique dans l'intérêt commun des deux pays ». Rédigée d'un style concis et lumineux, cette note est comme le bréviaire du *Risorgimento* : les événements qui agiteront l'Europe, durant les quinze années suivantes, y sont tous en germe.

Le document a produit sur Napoléon une impression très forte. Pour un esprit aussi hasardeux, aussi complaisant aux chimères, nulle thèse ne pouvait être plus captieuse. Mais, sous quelque face qu'il en examine les conclusions, elles lui appa-

raissent irréalisables. Pratiquement, aucune issue. Tantôt c'est l'Autriche qui barre le chemin, tantôt c'est le Pape. Incorporer au Piémont les duchés de Parme et de Modène, l'Autriche en ferait, sans nul doute, un *casus belli*. Essayer d'une autre combinaison territoriale au détriment des États pontificaux et transférer par exemple les ducs de Parme et de Modène à Bologne et à Ferrare, comment serait-ce possible, alors que Napoléon vient précisément de solliciter le parrainage de Pie IX pour l'enfant dont il attend la naissance prochaine?

Cependant, Cavour recueille un renseignement qui en dit long sur les pensées de l'énigmatique souverain. Le 16 mars, tandis que l'Impératrice est dans les douleurs de l'accouchement, l'Empereur se promène de long en large, bouleversé par les cris de sa femme, effrayé pour l'avenir de sa dynastie. Une phrase alors, une phrase étrange, est tombée de ses lèvres : « Décidément, il faudra faire quelque chose pour l'Italie! »

Et trois jours plus tard, tout grisé encore de la joie que lui cause la naissance du prince impérial, il fait appeler secrètement Cavour aux Tuileries; lord Clarendon est aussi convoqué; leur entretien ne dure pas moins de deux heures et demie.

Ce qui s'est dit au cours de ce conciliabule, on ne le sait que d'une façon très incomplète. Cavour a dû toutefois se montrer singulièrement habile, pressant, ingénieux; car il a obtenu ce résultat énorme : l'Empereur consent à introduire la question italienne dans les délibérations du congrès, et Clarendon y prêtera les mains!

C'est le 8 avril que la bombe éclate.

La paix est signée depuis le 27 mars; les plénipotentiaires sont à la veille de clore leurs travaux. Soudain, Walewski, le sage, le pondéré Walewski, propose que le congrès, avant de se dissoudre, examine « divers sujets dont il importe de s'occuper, afin de prévenir de nouvelles complications ». Et, froidement, il met sur le tapis tout le problème italien, depuis « la situation anormale des États pontificaux » jusqu'au despotisme intolérable qui sévit dans le royaume de Naples; il ajoute que la France est prête à évacuer Rome aussitôt que l'Autriche aura rappelé ses troupes des Légations. Selon le programme concerté, Clarendon appuie la motion du plénipotentiaire français. Il fait plus : d'un ton acerbe et méprisant, il dénonce les vices de la

théocratie romaine ; il invective contre le roi de Naples ; il flétrit la domination inepte et corrompue des petits princes italiens. Jamais encore un langage pareil, un langage aussi violent et injurieux, n'a retenti dans une assemblée diplomatique. Au milieu de l'effarement général, Cavour intervient à son tour et reprend, quoique d'un ton plus calme, le terrible réquisitoire. Mais ce n'est plus seulement Rome ou Naples, Modène ou Parme, qui sont en cause : c'est le principe même de la suprématie arrogante que l'Autriche exerce dans la péninsule entière et qui est devenue pour le Piémont un péril mortel.

Vainement, à plusieurs reprises, le comte de Buol a-t-il essayé d'arrêter ce débat scandaleux, en invoquant avec hauteur l'incompétence du congrès ; il n'a bientôt plus qu'une ressource, le silence, un silence glacial et courroucé.

Cependant il faut conclure ; mais l'attitude, où le plénipotentiaire autrichien s'enferme obstinément, ne permet aucune solution pratique : on se borne donc à résumer la discussion en de vagues formules, que les euphémismes du procès-verbal officiel atténueront encore.

Considérée avec le recul de l'histoire et au travers des événements qui ont suivi, la séance orageuse du 8 avril 1856 apparaît d'une importance capitale, puisqu'elle a produit, par un enchaînement logique, Solférino, Sadowa, Sedan. Mais, envisagée dans son résultat immédiat, elle se réduit à peu de chose : pour la première fois, les doléances de l'Italie ont été discutées devant un congrès européen, qui les a enregistrées dans un procès-verbal incolore. Et c'est tout.

Aussi, la déception sera vive à Turin, lorsqu'on y verra le plénipotentiaire du royaume revenir sans aucune rémunération, « sans le moindre morceau de territoire en poche, » sans le moindre dédommagement du grand effort accompli en Crimée. Et les journaux de l'opposition traduiront assez fidèlement l'opinion générale, quand ils écriront : « L'Italie ne doit plus fonder aucun espoir sur les puissances européennes pour son relèvement... La liberté italienne ne sortira jamais des synodes diplomatiques. »

III

Cavour a cependant le droit d'être heureux et fier, non seulement parce qu'il s'est acquis, au congrès de Paris, un prestige et un ascendant personnels qui lui confèrent, aux yeux de toute l'Europe, le brevet d'homme d'État; mais parce que désormais il voit clair devant lui; parce qu'il a pénétré les méditations brumeuses de Napoléon III; parce qu'il a deviné le sphinx taciturne. Et ce n'est pas trop dire qu'il l'a deviné; car l'Empereur ne lui a rien découvert de sa pensée. Cavour n'a pu obtenir de lui aucune promesse de concours, pas un mot d'encouragement. Tout au plus, à l'instant des adieux, le souverain lui a-t-il laissé entendre qu'il augurait des complications graves dans un avenir prochain : « J'ai le pressentiment que la paix actuelle ne durera pas longtemps. »

En revanche, le plénipotentiaire piémontais s'est vite aperçu que tous les conseillers habituels de l'Empereur désapprouvent la politique des nationalités, où ils ne voient pour la France que la plus folle aventure. Sans parler de Walewski, dont l'opposition s'est maintes fois affirmée durant le congrès et qui, dans la séance agitée du 8 avril, n'a fait qu'obéir aux prescriptions impératives de son maître; sans parler non plus de Drouyn de Lhuys, qui se déclare ouvertement pour l'alliance autrichienne, tous ceux qui ont voix au chapitre sont hostiles à « un remuement quelconque en Europe ». Le fidèle et acariâtre Persigny, ambassadeur à Londres, est un des plus tenaces à détourner l'Empereur des combinaisons hasardeuses et machiavéliques. Il professe là-dessus des idées très justes et qui vont loin : « Un esprit absolu ou impatient, jetant les yeux sur les provinces du Rhin, sur l'Italie, sur la Pologne, sur la Hongrie, pourrait avoir la pensée de changer la face de l'Europe. Je déplorerais pour la dynastie impériale qu'une pareille pensée germât dans la tête de l'Empereur; car notre dynastie n'a plus besoin de gloire, mais de temps, et le temps ne peut être remplacé par rien. Si donc je croyais la France lancée dans un système de grandes actions, je le regretterais, la plus belle action du monde ne pouvant rien ajouter à la gloire napoléonienne et encore moins donner vingt ans à l'héritier de l'Empire. » Devant ses intimes, il s'exprime encore plus

librement : « Que l'Empereur se garde de toucher à la grande épée ; car il ne sait pas la manier et elle lui couperait les doigts !... La dynastie impériale n'a qu'une chance de ruine, la guerre. »

Cavour a néanmoins vu clair dans l'esprit de Napoléon III ; avec une perspicacité suraiguë, il a compris tout ce que signifiait implicitement la phrase des adieux : « J'ai le pressentiment que la paix actuelle ne durera pas longtemps. »

C'est le 16 avril 1856 que l'Empereur parlait ainsi. Cette date est à retenir : elle marque, en effet, une orientation nouvelle des idées napoléoniennes, la fin d'un rêve et le commencement d'un autre. Dans l'histoire du Second Empire, c'est le tournant décisif ; le fait est si grave qu'on y doit insister.

IV

Quand Louis-Napoléon, au début de sa présidence, avait commencé à concevoir, dans son for intérieur, les moyens de restaurer l'Empire, aucun appui moral ne lui avait semblé aussi efficace et même aussi nécessaire que celui des catholiques français. Depuis les élections législatives du 13 mai 1849, la partie était liée entre eux, et les signes de leur alliance n'avaient pas tardé à paraître. Immédiatement, l'expédition de Rome avait changé de caractère. Envoyée, le mois précédent, au secours de la liberté romaine, elle ne tendrait plus, dorénavant, qu'à renverser la République des triumvirs et à réintégrer le théocratisme pontifical. Dès le 29 mai, le général Oudinot recevait l'ordre de prendre l'offensive, et le comte de Falloux, « l'homme de l'Église », devenait omnipotent dans les conseils de l'Élysée.

On peut croire que le Prince-président ne s'était pas résigné sans peine à cette brusque déviation de la politique française. L'incident fameux de la lettre à Edgard Ney suffirait à prouver combien la cause des libéraux italiens lui restait sympathique, et tout ce qu'il lui en a coûté de la sacrifier au grand dessein qui devait bientôt couronner sa fortune.

D'abord, son équipée de 1831 dans les Romagnes lui avait laissé au fond de l'âme un souvenir enivrant.

Vers la fin de 1830, installé à Rome avec sa mère, il s'était affilié au carbonarisme, sous l'influence d'un jeune Milanais, le comte Arese. Une révolution ayant éclaté peu après à Bologne, il y accourut aussitôt pour s'enrôler dans une troupe d'insurgés,

qui ne se proposait rien moins que la déchéance du pouvoir temporel et l'affranchissement du peuple romain ; son frère aîné, Charles-Napoléon, l'accompagnait.

Dans un désordre fougueux, on se met en marche sur Rome. Dès la première étape, à Forli, Charles-Napoléon est enlevé en deux jours par une fièvre éruptive. Cependant, la colonne révolutionnaire poursuit sa route, franchit l'Apennin et pénètre dans l'Ombrie. Mais quand elle arrive devant Spolète, elle apprend que les Autrichiens la poursuivent à marches forcées ; on signale déjà leurs avant-gardes. Alors, c'est à qui s'enfuira le plus vite : débandade générale. Terrifié à l'idée de tomber, comme son cousin le duc de Reichstadt, dans les griffes de Metternich, Louis-Napoléon se résout à un parti singulier : il va trouver l'archevêque de Spolète et lui demande secours. Le prélat se laisse attendrir par le jeune rebelle ; il lui donne cinq mille francs et, le faisant monter dans sa berline, il le mène en lieu sûr, loin des baïonnettes autrichiennes. L'archevêque s'appelle Mastaï-Ferretti ; c'est le futur Pie IX.

Louis-Napoléon gardera toujours à son bienfaiteur de Spolète une gratitude profonde. Mais l'échec de son entreprise ne changera nullement le cours de ses idées : il restera l'ennemi acharné du pouvoir temporel et de la papauté. D'ailleurs, à cette époque, il est plus qu'irréligieux, il est antireligieux : « Non seulement le prince n'a pas de religion, dit son précepteur Vieillard, mais encore il hait la religion et ses ministres autant que l'esclave déteste ses fers et ses tyrans. »

Cinq années plus tard, à New-York, où il s'est réfugié après l'échauffourée de Strasbourg, il rencontre un groupe nombreux de révolutionnaires italiens qui, traqués par toutes les polices européennes, sont venus chercher un asile dans la libre Amérique ; le comte Arese est parmi eux. Ils forment là une confrérie ardente, une petite Église qui, pareille à toutes les Églises, s'exalte et se fortifie par le sentiment de la persécution. Accueilli à bras ouverts, le nouvel arrivant fera d'eux son unique société. Dans leurs conversations quotidiennes, ils ressasseront infatigablement le même sujet : la résurrection de l'Italie par l'abaissement de la puissance autrichienne et par l'abolition de la souveraineté pontificale. Louis-Napoléon approuve d'autant plus ces idées qu'elles s'encadrent à merveille dans son rêve de césarisme démocratique, et il promet

à ses compagnons d'infortune « que, le jour où il présidera aux destinées de la France, il soutiendra de toutes ses forces les revendications du nationalisme italien ».

Aussi, quand viendront les élections générales de 1848, il ne manquera pas de rappeler, sur ses affiches, qu'il a été « un soldat de l'indépendance romaine en 1831 ».

Le 25 décembre de la même année, quinze jours après son accession à la présidence de la République, il voit arriver à l'Élysée le comte Arese, que l'illustre patriote Gioberti et les ministres démocrates de Charles-Albert lui envoient officiellement pour le féliciter de son triomphe électoral. Mais ce n'est là qu'une apparence, un prétexte ; l'ancien proscrit est chargé, en outre, d'une mission très secrète : il doit solliciter l'appui énergique de la France pour le Piémont, qui se prépare à rouvrir les hostilités contre l'Autriche, à venger ses défaites récentes de Custozza et de Goïto.

Reçu cordialement, le comte Arese présente sa requête au nouveau chef de l'État français, en invoquant leurs conversations d'exil, en attestant les solennelles assurances de New-York.

Le Prince-président ne se montre pas moins déterminé qu'alors dans l'affirmation de ses sympathies pour le peuple italien, mais il expose à son interlocuteur les embarras de sa situation personnelle, l'extrême réserve que lui commandent les difficultés de sa politique intérieure et surtout les passions réactionnaires de l'Assemblée constituante : bref, il se déclare « impuissant à faire quoi que ce soit en faveur du Piémont ».

Le comte Arese était l'homme le plus loyal du monde et le plus généreux: mais il avait l'esprit lent et la vue courte. Il ne semble donc pas s'être aperçu du changement qui s'était opéré dans le visage, le maintien, les gestes, l'élocution de son ami, depuis leurs adieux sur les bords de l'Hudson. Autant, à cette époque-là, Louis-Napoléon était primesautier, communicatif, ardent, capable même d'emportements terribles; autant il était devenu flegmatique, silencieux, réticent, évasif, masqué. L'expérience des hommes et l'épreuve de l'adversité, lui avaient enseigné à vaincre sa nature, à contenir toutes les impulsions de son âme, à se maîtriser toujours. Sa compagne d'enfance, Mme Cornu, nous apporte là-dessus un témoignage saisissant. Elle vient le voir à l'Élysée, en décembre 1848; elle ne l'avait vu depuis nombre d'années; elle lui trouve une

figure qu'elle ne lui connaissait pas, une figure bizarre : « Je lui demandai ce qu'il avait aux yeux. — Rien, me dit-il. — Le lendemain, je le revis et ses yeux me parurent encore plus singuliers. Je m'aperçus enfin qu'il s'était habitué à tenir ses paupières mi-closes, à mettre dans ses regards une expression de vide et de rêve. »

Consterné de son insuccès diplomatique, déçu dans toutes ses espérances, le comte Arese rentre à Turin ; il emporte cependant « l'intime conviction que, le jour où Louis-Napoléon sera le maître de la France et n'aura plus à compter avec une assemblée conservatrice, il n'oubliera pas ses *engagements* de 1837. »

Cette conviction ne se justifiera que dix ans plus tard, quand Orsini sera venu rappeler brutalement à l'ancien conjuré des Romagnes ses promesses de New-York. En attendant, trois mois après la mission d'Arese à Paris, le feld-maréchal Radetzky aura toute latitude pour écraser l'armée piémontaise à Novare.

Sans le patronage des catholiques, Louis-Napoléon n'aurait pu restaurer l'Empire; sans leur concours, il n'aurait pu organiser les institutions nouvelles et les enraciner dans le pays.

Comme en 1849, au temps de l'expédition romaine, les effets de leur étroite alliance n'avaient pas tardé à paraître.

Les bienfaits et les grâces ne cessaient de pleuvoir sur l'Église : restitution du Panthéon au culte ; instructions aux préfets pour l'observance du repos dominical dans les ateliers de l'État; participation de l'armée aux processions; subsides aux prêtres infirmes; dons aux paroisses ; faveurs aux congrégations religieuses; autorisation des conciles provinciaux, interdits depuis 1624; adoption de la liturgie romaine; égards et complaisances de toute sorte envers l'épiscopat, — c'était chaque jour un témoignage nouveau de la sollicitude impériale. Aussi, le clergé ne ménageait pas ses adulations « au Constantin de la France chrétienne, au Charlemagne des temps modernes ». Exilé en Belgique, le général de La Moricière ne contenait pas son indignation : « Le clergé croit qu'un charlatan, un parjure couronné peut le dispenser de convertir les âmes. Erreur! Le clergé croit que le carbonaro de la veille va se faire le sincère protecteur de Pie IX. Erreur! Déplorable erreur!... Cet homme flatte tout le monde pour arriver; mais sa nature double est incompatible avec la poli-

tique catholique qui est éminemment simple. L'accouplement de la Foi et du Maçonnisme, de l'Église et de la Révolution, est pire que l'impiété franche... » Le comte de Falloux, éloigné de la vie publique, retiré dans son manoir angevin, ne se montrait pas moins scandalisé que La Moricière par « cette inféodation du catholicisme à l'Empire », et il en dénonçait tout le péril : « Croyez-moi, disait-il un jour à Veuillot ; je connais Louis-Napoléon mieux que vous. N'attendez jamais de lui une politique sincèrement catholique. Il garde sur la papauté les idées de sa jeunesse. Quand vous l'aurez affranchi de tout frein, vous verrez où il vous mènera. Ne préparez donc pas un grand remords à votre conscience et une grande humiliation à votre sagacité. Demeurez neutre ; c'est le moins que vous puissiez faire. » Mais on pouvait tout demander à l'impétueux et virulent polémiste de l'*Univers*, sauf de rester neutre. Et, quotidiennement, il entonnait le panégyrique de César-Constantin.

Si Napoléon III rétribuait largement la coopération des catholiques, il entendait bien en tirer un immense profit ; car il avait beaucoup médité la tactique du Premier Consul, au temps du Concordat.

C'est alors que naquit en lui un étrange dessein, emprunté aussi au fondateur de la dynastie : se faire sacrer par le Souverain Pontife en personne, à Notre-Dame de Paris.

La négociation fut enveloppée d'un mystère profond, un de ces mystères embrouillés, tortueux, qui plaisaient tant à son imagination de conspirateur.

Amorcée au lendemain du 2 décembre par une mission secrète du général de Cotte à Rome, elle ne prit consistance qu'au mois d'octobre 1852, pendant le voyage triomphal de Marseille à Bordeaux, où, dans chaque ville et dans toutes les rues, des milliers de banderoles annonçaient l'Empire : *Ave, Cæsar Imperator !... Vox populi, vox Dei !...*

Le 3 octobre, à Carcassonne, le Prince-président eut un long entretien avec l'évêque, Mgr de Bonnechose (qui devait recevoir plus tard la pourpre cardinalice comme archevêque de Rouen), et lui conta son intention d'améliorer le statut de l'Église catholique en France. Abordant le problème dans ses détails pratiques, il se déclara prêt à reviser les Articles organiques, cette annexe du Concordat imposée par Bonaparte et que le

Saint-Siège n'avait jamais ratifiée ; il ajouta même qu'il aquiescerait volontiers « à une modification des clauses du Code civil relatives au mariage, afin de les mettre en harmonie avec les lois canoniques de l'Église et les prescriptions du concile de Trente; » il conclut en priant l'évêque d'aller répéter ses déclarations à Pie IX.

Deux mois plus tard, proclamé Empereur, il choisit comme négociateur occulte et permanent à Rome un jeune prêtre, de nobles manières et d'esprit délié, qu'il venait de nommer auditeur de rote à la cour vaticane, Mgr de Ségur. Le thème, que cet ecclésiastique était chargé de développer devant le Pape, se résumait ainsi : « Napoléon III ne conçoit pas de plus haute pensée ni de plus vif désir qu'un intime accord de la France impériale et du Siège apostolique. Or, rien n'y contribuerait tant que le sacre pontifical à Notre-Dame de Paris; ce serait, aux yeux de l'univers, le signe démonstratif, le symbole suprême, le sceau glorieux de l'alliance inaugurée entre l'Empereur des Français et le Vicaire du Christ. »

Pie IX avait d'abord accueilli avec faveur ces ouvertures, qui découvraient inopinément à son âme candide un merveilleux horizon. Mais bientôt l'idée de se rendre à Paris lui avait déplu. En concédant un tel privilège à la plus jeune dynastie d'Europe, dynastie d'ailleurs fort suspecte dans ses origines et dans ses principes, ne risquait-il pas d'offenser les vieilles monarchies catholiques d'Espagne et d'Autriche? Il avait donc invoqué l'exemple de Charlemagne pour suggérer à Napoléon III de venir recevoir l'onction sainte à Rome. La proposition était à la fois si importante et si neuve que Mgr de Ségur avait cru devoir en conférer directement avec l'Empereur, qui le reçut à Saint-Cloud, dans les premiers jours de juillet 1853. Quand le prêtre eut achevé de plaider la cause que lui avait confiée le Pape, Napoléon III lui répondit que, théoriquement, il n'aurait aucune répugnance à se faire sacrer, comme Charlemagne, dans la basilique vaticane. « Mais, ajouta-t-il, avec un accent de bonhomie et de sincérité absolues, il avait mené à Rome une jeunesse si peu édifiante, il y avait laissé des souvenirs d'une telle nature, qu'il ne croyait pas pouvoir s'y représenter dans un appareil si différent, sans donner lieu à des rapprochements désagréables et même sans compromettre la majesté du sacre. » En s'exprimant ainsi, l'Empereur n'obéissait peut-être pas uni-

quement à un scrupule de décence morale. Dans sa crainte de « compromettre la majesté du sacre », n'y avait-il pas déjà comme un pressentiment d'Orsini? Quelques mois plus tôt, causant avec le secrétaire de son grand ami, lord Malmesbury, il lui avait dit : « Les révolutionnaires italiens sont réduits, politiquement, à l'impuissance; le seul de leurs projets qui m'inquiète, le seul qui ait chance de réussir, c'est l'assassinat. »

Mais Pie IX, féru de son idée, insista sur l'exemple édifiant que Charlemagne avait offert au monde chrétien. « Que l'empereur Napoléon n'hésite donc pas à réitérer, devant la tombe de saint Pierre, ce beau geste de pénitence et d'humilité! — Il objecte les souvenirs de sa jeunesse impie. Et pourquoi?... Puisqu'il affirme avoir abjuré tout cela et n'être plus le même homme, eh bien, qu'il le prouve! »

Dans ces conjonctures, la querelle des Lieux-Saints mit l'Europe en feu. Le 5 janvier 1854, une flotte anglo-française pénétrait dans la Mer-Noire; le 27 mars, la guerre était solennellement déclarée.

Pie IX fut alors tenté de se rendre à Paris « pour y bénir la France, en y bénissant l'Empereur ». Cette guerre n'avait-elle pas en effet tous les caractères d'une croisade, où Napoléon III assumait la défense des intérêts catholiques en Orient et la protection du Saint-Sépulcre contre les empiètements intolérables de la Russie hérétique? « N'avait-il pas, en outre, placé ouvertement ses escadres sous le patronage de la Sainte Vierge et remis l'organisation de l'aumônerie militaire aux Révérends pères jésuites?... » Comment tous ces actes publics, d'une piété si éloquente, n'eussent-ils pas touché le cœur affectueux du Souverain Pontife? Comment ne l'eussent-ils pas incliné « à tout espérer et promettre beaucoup »?

Tandis que Mgr de Ségur poursuivait à Rome ses démarches secrètes, les cabinets de Paris et de Vienne engageaient une conversation officielle qui, dans l'arrière-pensée de Napoléon III, se rattachait indirectement à la négociation du sacre.

Depuis son couronnement et surtout depuis son mariage, l'Empereur avait sans cesse les yeux tournés vers l'Autriche. Il se sentait « un parvenu » dans la vieille Europe monarchique et, trop souvent, il constatait que les grandes cours ne l'accueillaient pas sans quelque hauteur. A cet égard, l'impé-

ratrice Eugénie témoignait une susceptibilité d'autant plus vive qu'elle s'était prise d'une admiration exaltée pour Marie-Antoinette. Elle collectionnait avec ferveur les objets ayant appartenu à la reine-martyre, meubles, tableaux, statuettes, portraits, livres, bijoux, parures, éventails, dentelles. C'était devenu chez elle une passion, un culte, une sorte de fétichisme. Elle s'offrait ainsi, un peu ingénument, l'illusion d'appartenir à la caste prestigieuse des antiques familles souveraines.

Quant à l'Empereur, ce qui attirait ses regards vers l'Autriche, c'est la pensée qu'une alliance avec l'illustre maison des Habsbourg rehausserait singulièrement l'éclat de son pouvoir.

Persigny ne la souhaitait pas moins, cette alliance; car il y voyait surtout un frein pour l'imagination utopique de son maître, une garantie d'équilibre et de sagesse pour la politique française. Il résumait d'ailleurs dans une formule ingénieuse les avantages mutuels que s'assureraient les deux alliés, quand il disait au baron de Hübner, ambassadeur de François-Joseph : « L'empereur Napoléon a pour lui les masses; l'Autriche a pour elle les classes élevées. Donnez-nous les classes élevées; nous vous donnerons les masses. » Mais l'ambassadeur ne se méprenait pas sur les véritables motifs de la conception napoléonienne, puisqu'il ajoutait dans son journal : « Ce mot de Persigny trahit la souffrance intime des Tuileries; elles se sentent dédaignées par les vieilles cours du continent. C'est là le ver rongeur de l'empereur Napoléon. »

A Vienne, l'idée de lier partie avec le restaurateur de l'Empire français, avec le souverain qui avait osé prendre le nom de *Napoléon III*, comme si le duc de Reichstadt eût régné réellement, — cette idée ne rencontrait aucune faveur. On n'y connaissait que trop ses relations d'autrefois avec les révolutionnaires italiens; on se rappelait notamment le réquisitoire dressé contre lui en 1831 par le procureur impérial de Milan et qui l'accusait « d'occuper un rang élevé dans le carbonarisme; » on n'ignorait pas non plus les folles espérances que les Piémontais avaient fondées sur lui, à la veille de Novare. Aussi, malgré le titre monarchique dont il s'était paré, malgré les principes conservateurs qu'il affichait solennellement depuis le début de son règne, on ne voyait en lui qu'un César d'aventure, un idéologue dangereux, aussi dénué de scrupules que de bon sens et capable des pires aberrations. « Jamais, se disait-on à la

Hofburg, jamais il ne laissera l'Europe dormir tranquille. »

La guerre d'Orient avait bientôt confirmé cette prophétie.

Tout d'abord, l'Autriche n'avait pensé qu'à rester neutre dans le conflit. Mais, par la suite des événements, par la prolongation des hostilités, enfin surtout par la mort imprévue de l'empereur Nicolas, elle avait été conduite à prendre, vis-à-vis de la Russie, une attitude comminatoire. Le 15 mars 1855, elle réunissait à Vienne les plénipotentiaires des puissances belligérantes pour obtenir l'adhésion bénévole du gouvernement russe aux grands sacrifices qui apparaissaient déjà comme la condition inévitable de la paix. Prévoyant l'échec de cette négociation, la France et l'Angleterre s'efforçaient d'avancer l'heure où l'armée autrichienne serait moralement obligée d'entrer en scène.

La question était d'une si haute importance que le ministre des Affaires étrangères français, Drouyn de Lhuys, avait résolu d'assister, en personne, aux délibérations du Ball-Platz.

Reçu dès son arrivée par François-Joseph, il lui dit : « Ce qui m'amène auprès de Votre Majesté, c'est beaucoup moins le désir de faire la paix avec la Russie que de conclure et de féconder une alliance avec l'Autriche. » La tâche qu'il s'assignait ainsi était scabreuse, tant la politique des Tuileries inspirait de méfiance dans tous les milieux viennois. Mais, diplomate de la meilleure école, rompu aux tactiques du métier, plein de ressources, il avait bientôt retourné la situation en sa faveur. Après un mois d'habiles efforts, il semblait toucher au but, quand, brusquement, Napoléon III l'avait rappelé à Paris et désavoué.

Le 8 mai, offrant sa démission à l'Empereur, il lui écrivait, sous l'étreinte d'un pressentiment sinistre : « Votre Majesté me dit qu'Elle persiste à rejeter les propositions de l'Autriche. Or, à mes yeux, *ce rejet est l'inauguration d'une politique fatale.* Puisse le ciel vous guider, Sire, et vous protéger dans la voie que vous avez préférée ! »

En apprenant la retraite de son ministre, le directeur des Affaires politiques au quai d'Orsay, Thouvenel, bien placé pour connaître tous les dessous de l'acte, avait le droit d'écrire à son ami, Bénédetti : « Vous voyez que notre politique générale est en train de dérailler. » Elle ne déraillait pas seulement sur le chemin de Vienne : elle déraillait encore sur le chemin de Rome. Et c'est peut-être le second déraillement qui explique la brusquerie du premier.

La grande affaire du sacre pontifical était manquée.

Après beaucoup d'intermèdes et d'ajournements, il avait bien fallu conclure. D'où la nécessité, pour Napoléon III, de révéler enfin à ses conseillers intimes et à quelques juristes les modifications qu'il se préparait à introduire dans le régime du culte catholique, selon le vœu du Saint-Siège. Or, tous ceux qu'il avait mis dans la confidence, Persigny, Troplong, Portalis, Billault, Delangle, Dupin, lui avaient marqué, sous une forme plus ou moins vive, leur surprise et leur désapprobation. « En quoi! lui disaient-ils, l'Empereur va détruire, de ses propres mains, les bases du Concordat, ce chef-d'œuvre du Premier Consul! Avait-il réfléchi au mécontentement que cette innovation ne manquerait pas de susciter dans les consciences françaises, qui furent, de tout temps, si rebelles aux prétentions ultramontaines?... » Ils lui représentaient aussi qu'après trois ans de règne, la cérémonie du sacre paraîtrait bien tardive, ce qui offrirait un thème trop facile aux sarcasmes des partis opposants. Ils lui demandaient enfin s'il ne craignait pas, en conviant Pie IX à Paris, de s'inféoder irrévocablement à la cour de Rome et aux cléricaux français.

Entre tous ces arguments si forts, le dernier semble avoir touché Napoléon III plus que les autres. Souvent déjà, les évêques l'avaient agacé par l'outrance et l'obséquiosité de leurs panégyriques, dont l'un arrachait à Falloux cette boutade irritée : « Les voilà maintenant qui élèvent la beauté de l'Impératrice à la hauteur d'une institution impériale! » En se multipliant, cette impression déplaisante avait peu à peu ranimé chez l'Empereur ses méfiances de jadis à l'égard des prêtres. Comme au temps de sa jeunesse libre-penseuse, il avait dit un jour à Persigny : « Les hommes noirs me dégoûtent. » Le charme était rompu.

Sur ces entrefaites, Mgr de Ségur, qui souffrait des yeux, devint subitement aveugle. Et l'impotence physique du négociateur acheva de ruiner la négociation du sacre.

En apparence, les relations de Napoléon III et de l'Église demeurèrent toutes semblables ; rien ne fut changé aux attitudes et aux harangues officielles. Seuls, quelques observateurs perspicaces découvriront bientôt, dans l'esprit du souverain, les indices d'une conversion latente. C'est Veuillot qui s'en avisera le premier. Alors, plein d'amertume, il s'écriera :

« Décidément, Napoléon III n'est qu'un Louis-Philippe perfectionné. » Avant peu aussi, Mgr de Bonnechose, transféré naguère de Carcassonne à Évreux, s'inquiétera des tendances nouvelles qu'il croit discerner dans la politique impériale, et, reçu le 10 février 1857 par l'Empereur, il lui déclarera solennellement « que Dieu abandonnera sa cause, si lui-même abandonne la cause de Dieu ».

Dans quelle mesure Cavour a-t-il deviné ce revirement silencieux de la pensée napoléonienne? On ne saurait douter qu'il en avait déjà l'intuition claire et complète, quand il quitta Paris le 27 avril 1856. Sinon, comment s'expliquerait-on que, dès son retour à Turin, il ait imprimé à la politique piémontaise envers l'Autriche un caractère si résolûment agressif?

Tout ce qu'il avait observé durant le congrès, tout ce que ses petits yeux perçants et fureteurs avaient pu attraper çà et là, enfin surtout les rapides coups de sonde qu'il avait jetés dans l'âme obscure de Napoléon III, lui avaient imposé la conviction que l'Élu des Français ne s'arrêterait plus désormais sur la voie des aventures; qu'il y serait toujours ramené par ses tendances naturelles, par son idéologie rêveuse, par sa conception messianique du pouvoir impérial, et que, tôt ou tard, immanquablement, il ferait la guerre à l'Autriche.

Outre cette conviction, il rapportait de ses entretiens avec lord Clarendon l'impression nette que la cause de l'indépendance italienne aurait le droit de compter, le cas échéant, sur la sympathie du peuple anglais, sinon même sur l'appui moral du gouvernement britannique.

Enfin, dans ses libres causeries avec le comte Orlow, il avait vu mainte fois percer la rancune vindicative, « la haine féroce, » que l'inimitié sournoise de l'Autriche pendant la guerre de Crimée avait laissées au cœur des Russes, et il avait immédiatement aperçu le profit qu'il en pourrait tirer plus tard.

Ainsi, pièce par pièce, tout le plan d'une grande opération diplomatique s'était bientôt découvert à son esprit.

MAURICE PALÉOLOGUE.

(*A suivre.*)

ULRIC GUTTINGUER
ET LE ROMAN DE SAINTE-BEUVE

Le roman d'*Arthur* (1836), où Guttinguer raconte sa conversion et que vient de rééditer la *Bibliothèque romantique*, est un des textes importants de notre littérature religieuse, pendant la première moitié du XIXe siècle : livre « délicieux » au gré de Sainte-Beuve, livre « tout chrétien », ajoutait Vinet qui l'admirait fort. L'histoire même de ce roman autobiographique ne manque pas non plus d'intérêt. On sait, en effet, que, dans la pensée première de Guttinguer, non encore converti, *Arthur* devait être le récit d'une grande passion malheureuse. Ainsi conçu, Sainte-Beuve s'était chargé de l'écrire, sur les mémoires très abondants que lui fournirait son ami. On sait encore que ce projet n'a pas abouti. Sur les aventures qui avaient brisé le cœur du sensible Ulric ; sur la conversion qui avait suivi ce drame ; enfin, sur la préparation des deux *Arthur*, les lettres inédites de Guttinguer à Sainte-Beuve, léguées à l'Institut par Lovenjoul, nous révèlent une foule de détails extrêmement curieux, où j'ai pris les éléments, soit de l'étude qui précède la réédition d'*Arthur*, soit d'un petit livre qui paraîtra prochainement sous le titre : *L'histoire et le roman d'une conversion. — Ulric Guttinguer et Sainte-Beuve.*

Mais, ce n'est ici ni de ce roman ni de cette histoire que je veux parler : une autre aventure nous occupera, le propre « roman de Sainte-Beuve », dont il est maintes fois question dans les lettres de Guttinguer. Ai-je besoin de rappeler les

limites qui s'imposent d'elles-mêmes, en de tels sujets, à la curiosité de n'importe qui, deux fois à la mienne? Les secrets de Sainte-Beuve n'ont pas d'intérêt; mais qui ne voudrait tenir enfin le secret d'une conscience aussi obscure, et, pour moi du moins, aussi attachante?

Voici un des premiers billets de Guttinguer à Sainte-Beuve :

20 *mars* 1829. — Il me faut vos vers absolument. C'est un malade du cœur qui vous les demande, aujourd'hui, demain. J'ai perdu ce que vous m'aviez donné, et c'était une rêverie, mon occupation. Je vous en prie, envoyez-moi ce que vous pourrez; vous adoucirez des souffrances.

Tel fut le nœud de leur amitié commençante.

Le 17 mars 1830, les *Consolations* paraissent. Ulric a dû être un des premiers servis.

30 *mars*. — Pauvre, cher Sainte-Beuve, il faut, au moment où cette poésie met toute mon âme en larmes, que je vous l'écrive, ne pouvant vous serrer contre mon cœur. Mon ami, ne vous plaignez pas de votre destinée, vous qui avez une telle beauté dans le cœur, vous qui laisserez après vous de telles fleurs sur la terre.

Que je conçois bien, maintenant que j'ai lu ces vers *A deux absents*, toute votre mélancolie, tout votre abattement, de voir leur nid si bruyant et si plein d'ordures! Quoi! plus de solitude avec des êtres si aimés! Oh! c'est triste, bien triste!

Curieuses lignes! Ainsi, de tout le recueil des *Consolations*, c'est la fameuse pièce sur l'intimité du ménage Hugo profanée par la cohue des visites, qui a d'abord le plus impressionné Guttinguer. L'a-t-il bien lue? Je le croirais volontiers. En tout cas, la glose qu'il en donne est aussi limpide que brutale : « Un nid... bruyant... plein d'ordures. » Adressé à Sainte-Beuve en personne, ce dernier mot montre assez, me semble-t-il, qu'au mois de février 1830, Ulric ne soupçonne encore, ni de près ni de loin, le secret de son ami. Les vers aux *Deux absents* lui ont expliqué la récente mélancolie de Sainte-Beuve, lui ont fait voir ce tendre cœur en posture de victime, effarouché et navré tout ensemble, parmi le brouhaha d'un ménage Benoîton. Telle est la version d'Ulric, et c'est peut-être la bonne. Or, qu'il n'ait pas flairé, si j'ose dire, d'autres dessous, cela donne beaucoup à rêver. Ulric a de bons yeux,

l'oreille très fine, vieil expert qu'il est, voire docteur ès choses de l'amour. Ou bien donc Sainte-Beuve lui aura délibérément caché le secret ; ou bien, il n'y a pas encore de secret. Pour moi, je pencherais fort vers cette seconde interprétation. N'oublions donc pas qu'à cette date Victor Hugo l'éblouit, le fascine, l'absorbe. Un demi-dieu et si bon ! Sainte-Beuve lui a voué un de ces cultes frémissants, passionnés, maladivement romantiques, qu'aujourd'hui nous avons une certaine difficulté à imaginer. D'où la jalousie qui fait explosion dans les vers aux *Deux absents*. Jalousie simplement amicale, bien qu'à la mode du temps. Il n'est pas moins jaloux de Victor que d'Adèle, en vérité ; il ne les divise pas encore ; il ne leur pardonne pas leur porte ouverte, leur intérieur envahi. Il ne les voudrait l'un et l'autre, l'un inséparable de l'autre, que pour lui.

Le 31 avril 1830, nos deux amis partent pour la Normandie, où Sainte-Beuve fera, coup sur coup, d'assez longs séjours. Sainte-Beuve rentre à Paris vers la fin de mai. Ulric lui écrit :

Il me tarde beaucoup d'avoir de vos nouvelles, et de connaître tout votre vide et tout votre ennui.

Le confesseur s'était donc aussi confessé. Mais, dans les nombreux passages où Ulric tâche de le consoler, ne nous hâtons pas de trouver ce qui, sans doute, ne s'y trouve pas encore ; je veux dire des allusions constantes à Mme Victor Hugo. Pour prendre en pitié son douloureux ami, Guttinguer n'a certainement pas attendu de connaître, — ou de deviner, — la métamorphose, d'ailleurs prodigieusement lente, selon moi, qui va s'opérant dans les sentiments de Sainte-Beuve à l'endroit d'Adèle et de Victor.

Poète découragé qui doute parfois de son génie, cœur insatiable et susceptible, mendiant de tendresse que déchire la moindre apparence de froideur, conscience que l'Évangile a marquée à jamais, et que l'on peut toujours croire à la veille d'une conversion totale, Ulric l'a vu pleurer tant de fois ! Voici d'ailleurs, pour ce dernier, un plus grave sujet d'inquiétude : Sainte-Beuve libéral, autant dire, révolutionnaire.

30 *octobre* 1830. — Mon ami, vous êtes malheureux, vous vivez de poisons, de ressentiments, de haine... Vous êtes à la tête d'un journal qui fait la guerre à l'aristocratie, à l'ordre légal, au christia

nisme... Serrez la main de notre grand et bon Victor, et rappelez-moi au souvenir de madame que j'aime comme quelque chose d'au-dessus de moi...

Ainsi, pendant de longs mois, rien qui nous oblige à dresser l'oreille, rien jusqu'au 19 février 1831 :

J'ai beaucoup entendu parler de vos amours, dont j'ai besoin d'avoir des nouvelles. Paix et bonheur à vous, mon ami, mais c'est difficile.

On en parle donc, à Paris, en février 1831, Sainte-Beuve consentant, voire provoquant. Même encore assez douteuse, il n'était pas homme à taire son étonnante fortune, étonnante pour lui, tout le premier. Si, d'ailleurs, Guttinguer lui demande, sans plus de façons, des nouvelles, c'est que Sainte-Beuve l'aura mis au courant de tout. Mais de quoi exactement ? Ce tout n'est peut-être pas grand chose. La bénédiction, si drôlement donnée par Ulric : « Paix et bonheur... mais c'est difficile », ne sert manifestement d'épigraphe qu'à un premier chapitre. Plus dolente que gaillarde, et très appropriée à la circonstance, elle ne salue qu'une aurore, et pas boréale.

Mais ici, qu'on me permette de l'interrompre, et de demander pour lui un peu d'indulgence, au lecteur que je sens qui se hérisse déjà. Au cours de ce nouveau roman, où il vient de s'installer avec sa rondeur coutumière, Guttinguer nous intriguera plus d'une fois. Gardons-nous néanmoins de le condamner trop sommairement, et tâchons de réaliser la situation fort embarrassante où il se trouve. « Son rôle en tout ceci est des plus singuliers, pense M. Gustave Simon, qui a lu avant nous les lettres de Guttinguer à Sainte-Beuve ; il était catholique et pratiquant ; c'était un don Juan dévot ; il ne peut approuver Sainte-Beuve dans son amour adultère, il ne l'approuve donc pas, mais il l'admire (1). » Fine remarque, mais qui n'est juste, me semble-t-il, qu'à moitié. En février 1831, Guttinguer n'est qu'un don Juan retraité ; il n'est pas encore un dévot, et il ne peut l'être. Catholique d'aspiration, non de pratique. Non seulement, il n'a pas rompu avec sa maîtresse du moment, Élyse Bouquet, mais dans quelques jours, il se risquera, non sans honte d'ailleurs, à la prendre avec lui au

(1) Gustave Simon, *le Roman de Sainte-Beuve*, Paris, 1906, p. 237-238.

Chalet. Cette liaison, tout le monde, sans doute, la connaissait ; mais l'afficher à ce point, cela faisait un nouveau scandale, qui, ajouté aux anciens, eût rendu plusieurs fois ridicules des exhortations trop pressantes sur la continence. Ce disant, je ne fais qu'exprimer une de ses pensées dominantes. Ainsi empêché du côté sermon, j'avoue bien qu'il a dû s'intéresser avec une curiosité assez profane à l'invraisemblable aventure que les confidences intermittentes et très habilement dosées, sinon romancées, de Sainte-Beuve, ne lui permettaient pas de suivre aussi en détail qu'il l'aurait voulu. Lui non plus, il n'en croyait pas ses oreilles. Est-il arrivé sur ce point à la certitude que trois ou quatre de ses lignes semblent supposer chez lui ? C'est très possible, ce n'est pas certain.

Pendant cette année 1832, très peu d'allusions, dans nos inédits, au roman de Sainte-Beuve. Les deux amis s'en entretenaient, j'imagine, quand Guttinguer venait à Paris, mais il ne paraît pas jusqu'ici que le sujet occupe beaucoup ce dernier

Surtout par ce qu'elle semble ignorer, oublier ou tenir pour de peu d'importance, la lettre du 31 décembre 1832, sur l'interdiction du *Roi s'amuse*, est assez curieuse :

Que Victor m'afflige ! Il se perd. Sa pièce m'a paru déplorable, malgré les admirables et sublimes choses qu'elle renferme. Lui, qui est honnête homme, qui a un foyer, des enfants, s'isoler de tous les honnêtes gens qui ont une famille et une maison ! On a tort avec lui, il fallait laisser faire sans doute, je crois qu'il eût reçu une leçon terrible et profitable. Que pensez-vous de tout cela?...

Sainte-Beuve, cependant, moins absorbé par son bonheur qu'on ne le croirait, continue à diriger les lectures religieuses de son ami ; il suit, avec un vif intérêt qui n'est pas seulement de curiosité, et où quelque secrète envie se glisse, le progrès de cette lente conversion.

8 *mai* 1833. — Mes filles vont arriver ici dans quelques jours ; alors nous aurons grande illumination.

La vôtre est-elle toujours en verres de couleur? N'y en a-t-il point de cassés ou d'éteints? Cela dure bien longtemps. C'est bien admirable !

A cette ironie, qui n'est pas dans les habitudes d'Ulric, je crois sentir chez lui une certaine gêne. Il ne peut se tenir

de dire son mot, qu'il sait trop bien d'ailleurs qu'on ne lui demande pas. Sainte-Beuve aura répondu que les verres de son feu d'artifice étaient au complet et en plein éclat.

4 juin 1833. — Votre lettre m'a causé une extrême joie. Vous savoir toujours heureux est un embellissement de ma solitude. Je veux croire avec vous que rien ne changera dans une alliance aussi chère. Il y a bien des raisons pour le croire. Je les compte quelquefois.

Cela non plus n'est pas très fulgurant, ni même très net. Néanmoins, il veut donner son petit bout de leçon :

Ce semblant de calme a quelque chose d'enchanteur pour moi, qui n'ai d'ivresse que celle du Seigneur... Je ne dis ces choses qu'à vous. Je viens de terminer dans mon livre une analyse du *Credo* dont je suis tout palpitant.

Son embarras est ici assez flagrant. Nulle complicité que de timidité, de faiblesse. Voulez-vous qu'il le foudroie? Encore un coup, tâchez de vous mettre à sa place. La vieille plaie, mal fermée; la conversion, désespérément traînante. Sans compter la répugnance qu'un galant homme éprouve à donner des leçons de morale. En face de lui, Sainte-Beuve, un tel génie, un tel ami, à qui jusqu'ici le monde a refusé toutes ses joies; maintenant, en lune de miel, lune assez blafarde, d'ailleurs, miel douteux. Ulric, après tout, que sait-il en vérité de ce qui se passe?

Écrite dans un de ces « mauvais moments » où l'âme toujours mobile de Guttinguer paraît encore plus dispersée que de coutume, la lettre du 18 juillet 1833 est assez extraordinaire, peu cohérente et, parfois, d'une platitude, qui trahit manifestement l'affaissement, la carence de la pensée.

18 juillet 1833. — Mon âme est un peu affadie. Le passé revient me tenter, et je ne m'en défends pas trop bien...

On croit que c'est tout d'arriver au port. Mais il reste à savoir ce qu'on y peut faire. Il faut donc croire, mon ami, que vous ne manquerez ni à l'un ni à l'autre et que cette union est immuable. Il serait en effet déplorable qu'il en fût autrement. Étrange histoire que celle-là, où les noms sont aussi grands que l'événement. J'y porte souvent un regard curieux, j'y lis toute la femme! la femme de la Bible et de notre temps...

Enfin Dieu vous laisse votre coupable bonheur! Je l'espère et je le crains tour à tour. Ce serait votre part d'éternité. Je ne sais plus boire à cette coupe, ma main la repousse, quelle que soit celle qui la présente...

La lettre du 9 août suivant montre qu'il s'est ressaisi et rassemblé. La courte période qui s'achève a été d'ailleurs pour lui exceptionnellement fervente.

9 *août* 1833. — Je suis charmé de l'air de cette lettre (de Sainte-Beuve) et de la physionomie heureuse qu'elle me montre dans une situation qui garde si rarement sa *paix amère*, comme dit Fénelon. Je ne sais si je dois vous en souhaiter la continuation, car c'est un piège où Satan nous endort. Mais le réveil et le déchirement seraient quelque chose de si horrible que je ne sais pas non plus le désirer. Pourtant j'en suis à bénir les souffrances et les tortures où vous m'avez vu, en songeant à ce qu'elles ont expié sans doute.

Le voilà, j'espère, je crois, dans sa vérité la plus profonde, ému, émouvant, et, tout bien pesé, assez admirable.

7 *septembre* 1833. — Votre silence me donne toujours de l'inquiétude. Votre bonheur est sur un abîme, et sa chute... je n'y pense pas sans frisson.

Mais non, voici les derniers bulletins de Paris qui marquent beau fixe.

12 *septembre* 1833. — Me voici donc tranquille sur votre bonheur. Il va. Vous dînez avec Victor! (Le point d'exclamation est de lui.)

13 *octobre* 1833. — Que les joies de l'amour restent avec vous jusqu'à ce que votre cœur soit préparé aux autres, et que, pour cela, Dieu vous conserve et ne vous laisse pas mourir avant le temps!

Là-dessus, ne nous scandalisons pas plus qu'il ne convient. Il souhaite de tout son cœur la conversion de son ami. C'est même là en vérité ce qu'il souhaite uniquement, son autre souhait n'étant que parade et verbiage. Mais puisque, pour l'instant, Sainte-Beuve ne songe aucunement à se convertir, lui faut-il désirer que son amie le trahisse, le déchire, ou bien, moins héroïquement, que « les joies de l'amour restent avec » lui? Cruelle énigme. Mais quoi? Guttinguer, ainsi déchiré, n'est-il pas revenu à Dieu? Oui, sans doute, mais au prix de quelles souffrances! Alors, de ces deux voies, les roses, les épines, au

terme desquelles il se peut que Sainte-Beuve trouve enfin le salut, laquelle choisir? Ah! justement, qui oblige Ulric à choisir? Ce n'est pas là son affaire. Montrer doucement à Sainte-Beuve qu'on ne l'approuve pas, lui rappeler que, si fragile soi-même que l'on puisse être, on fait la différence du bien et du mal, cela suffirait. Au fond, je le répète, c'est là tout ce qu'a voulu Guttinguer. Mais, troubadour incorrigible, il ne peut se tenir de coudre un air de mandoline au plus sérieux des sermons.

7 *décembre* 1833. — Vous m'avez donné des trésors dans les lettres de Duguet... Adieu!... La charité et l'humilité sont des coupes bien délicieuses, et je tâche d'y boire le plus que je peux. Vous en avez une autre aux mains, mon ami: qu'elle vous soit douce et ne se brise pas!

Faites comme Sainte-Beuve a dû ou aurait dû faire; laissez tomber la romance, gardez le sermon.

Sainte-Beuve se prêtant docilement, sérieusement aux sermons de Guttinguer, certains jugeront la chose assez bouffonne, et moi plus naïf qu'il ne convient même à un ecclésiastique. Le croirez-vous du moins, s'il vous le dit lui-même? En tête de la lettre que Guttinguer lui a écrite, le 3 janvier 1834, Sainte-Beuve a profité du coin laissé blanc pour tracer à la hâte ces quelques mots :

Plus tard montrer que Guttinguer l'ami... contribua à me ramener à la religion par ses paroles féneloniennes.

Avec cela, inutile de me rappeler que Sainte-Beuve, s'il s'était présenté à mon confessionnal, pendant ce mois de janvier 1834, j'aurais dû lui refuser l'absolution. Qu'est-ce que cela prouve? Je ne l'aurais pas accordée non plus à Ulric. J'attends son mariage. Encore un an. Mais où a-t-on vu que seuls appartiennent au bercail, ceux qui « accomplissent toute la loi »? Assurément, sa liaison avec Adèle ne mettait Sainte-Beuve dans l'impossibilité ni de croire, ni de prier. Il est certain, au contraire, qu'au moins pendant de longs mois, cet amour lui a rendu la religion plus facile. Il prendra plus tard une joie honteuse à tout souiller de ce roman, d'abord timide et chaste, longtemps moins coupable qu'on ne l'a dit. Sur ce, revenons à la lettre du 3 janvier 1834.

J'ai encore écrit à Victor. Il doit être malheureux, presque accablé. On en dit ici des choses bien tristes, de sa vie, de ses ennemis, de ses amis. Que j'ai envie de causer avec vous de tant de choses, et surtout de vous-même !

25 *mai* 1834. — Le caractère de Victor est déplorable. Je le crains perdu. Quelle force il y avait là, quelle poésie! Ne l'abandonnez pas, je vous prie. Si son cœur pouvait s'adoucir ! Il a achevé de tout perdre dans les *décorations.* (?)

Les hommes du désert avaient bien raison de regarder la chasteté comme la conservatrice des vertus chrétiennes.

Maladresse épique. On pense rêver. Ne serait-ce pas que l'idée que l'on se fait aujourd'hui assez communément du roman de Sainte-Beuve aurait fort surpris Guttinguer? Épouvanté même. Sans cela, galant homme qu'il était, et très dévoué à Victor, aurait-il accueilli sans indignation les doléances de Sainte-Beuve sur la conduite de l'ami commun ? « Ne l'abandonnez pas. » Ces derniers mots qui touchent au sublime du comique, les eût-il écrits ?

Pour lui, néanmoins, l'heure approche de la conversion véritable :

2 *novembre* 1834. — Je vous écris par un saint et beau jour d'automne tout rempli de parfum et de prière, de calme, de silence.

L'office (de la Toussaint) m'a paru admirable, l'évangile, plein de ce dénombrement de la milice divine, et la prose, tout cela m'a bien ému encore et confirmé... Ma vie, ainsi pleine, passe avec recueillement et simplicité. J'y voudrais un *ordre parfait* dont l'absence me trouble et me navre par instants. Dieu m'accorde le temps, ainsi qu'à vous, cher ami !

Pour qu'on ne fasse pas dire aux curieuses lignes qui suivent plus qu'elles ne disent en vérité, je rappelle que, dans le lexique de nos amis, le mot « volupté » s'est dépouillé, depuis quelque temps, des associations de sensations et d'images qu'il éveille d'ordinaire.

30 *janvier* 1835. — (Le) Prévost me dit Mme H... délicieuse de beauté. Il ne tarit pas sur la métamorphose survenue dans ces traits purs ; il y voit bien l'apparition d'une *volupté* (souligné) nouvelle.

Nous ne savons pas exactement ce que Le Prévost, grand ami, lui aussi, de Sainte-Beuve, pense de cette liaison. A ne

nous en tenir qu'à ces quelques lignes, il semble en parler avec une certaine complaisance, Ulric s'est montré parfois plus sévère. Il voit Sainte-Beuve « coupable ». Moi aussi, ai-je besoin de le redire ? Mais de quoi ? Rappelez-vous donc de qui nous vient ce verdict : d'un converti, qui n'a rien oublié de ses innombrables bonnes fortunes, et qui penche naturellement à égaler aux exploits d'Arthur les exploits dont Amaury semble se vanter. Avec cela, Guttinguer pratique depuis nombre d'années les moralistes chrétiens : d'où la juste sévérité, d'ailleurs intermittente, dont il fait preuve.

Nature franche, normale, parfaitement saine, il est incapable de s'approprier, ne serait-ce que pour les comprendre, les troubles directives que Sainte-Beuve a suivies d'instinct dès ses premiers pas vers la *volupté*, directives qu'il vient d'exposer dans son roman avec une sorte de candeur déconcertante, et qui l'inspireront longtemps encore dans ses stratégies amoureuses. Bizarre philosophie, où tâchent, vaille que vaille, de se rejoindre le platonisme le plus éthéré, la sensualité la plus grossière. Non pas qu'il songe à confondre les deux zones, celle de l'ange, celle de la bête. Au contraire, il élargirait plutôt le fossé qui les sépare. Mais, de l'une à l'autre, il se réserve de lancer comme une passerelle volante. Ou bien, pour lui emprunter l'image perverse où il s'est complu, ou bien de les réunir par un « clou d'or » l'une à l'autre. Métaphore sournoise par où il se flatte de réconcilier, en quelque manière, les divers éléments de son tumulte intérieur : la grossièreté de ses appétits, les défaillances de son tempérament, les aspirations foncièrement nobles, la tendresse presque toute spirituelle de sa poésie profonde. A ces piteuses complications, à ces fuites éternelles, Guttinguer ne peut rien entendre. Ce n'est pas à lui qu'il faut demander le dernier mot de l'énigme. Son témoignage tâtonnant, changeant, n'en est pas moins considérable. Dans quelques jours (février 1835), il écrira encore :

Continuez à me donner des nouvelles de tous, mais de vous avant tout, de ce qui vous est cher à tant de titres. Que devient-elle, et le désordre de V... ne va-t-il pas troubler tout cet intérieur?

Qui pose cette question prodigieuse? Un humoriste génial, un niais, un cynique? Non, c'est Guttinger, tel que nous le voyons à cette date, en pleine ferveur pieuse, tout près d'obéir

enfin à la voix de sa conscience. Rien d'un béjaune, une intelligence quelque peu décousue, mais très au-dessus de la moyenne. Il s'adresse à Sainte-Beuve le plus simplement et affectueusement, le moins ironiquement du monde. De deux choses l'une : ou bien, il ne croit pas que son ami ait déjà troublé lui-même « tout cet intérieur », et plus irrémédiablement que n'importe quelle fantaisie de Victor n'aurait pu le faire; ou bien il ne sait plus ce qu'il dit.

Au cours d'une grave maladie qui faillit l'emporter, Guttinguer s'est mis en règle avec sa conscience. (Mai 1835.) Convalescent, il écrit à Sainte-Beuve.

27 *juin*. — ... Ah! mon ami, quelle histoire de religion que cette maladie ! Quel beau prêtre j'ai rencontré ! Que d'agitations chez vous! Que de paix ici ! Quel charme même dans cette souffrance ! O beauté de Dieu ! *Sero te cognovi, sero te amavi.*

Peu de mois après, Guttinguer s'installe à Saint-Germain, d'où il écrit, le 15 septembre, s'excusant de n'avoir pas vu Sainte-Beuve à Paris, et de ne pas l'avoir encore invité à Saint-Germain :

Je n'ai pas osé vous faire courir cette chance, et vous détourner de ces doux commandements de l'amour, dont j'ai connu toute l'exigence... Ah! buvez cette coupe, mais pensez à Dieu en la buvant, et demandez grâce, et travaillez pour lui...

Puis, revenu pour quelques mois en Normandie, que ne donnerions-nous pas pour avoir la lettre qu'il y a reçue de Sainte-Beuve? Méditons du moins la réponse :

Du Chalet, 2 *octobre* 1835. — Mon cher Sainte-Beuve, quelle joie pour moi de vous voir songer positivement à vous approcher de la Croix, de prévoir le moment des prières et des pratiques dont vous avez si bien conçu le charme divin, si bien exprimé la vérité sainte. Hâtez-vous, mon ami, n'attendez pas les grandes peines. Dieu souffle dans votre voile.

Dites-vous bien souvent le *Porro unum est necessarium*. Je pense beaucoup à vous, quand je lis dans mes *Pensées chrétiennes* : « il y a une mesure de grâces et de péchés après laquelle Dieu se retire. » Prenons garde. Et puis encore : *Gratiam sequitur judicium*... Détachez-vous du monde tant que vous pourrez. Il me charme de penser que vous avez vu à jour et à nu toutes ces passions politiques, et lu dans

le cœur de tous ces frénétiques. (Lamennais, entre autres, peut-être?) Tout cela est si loin des formes et du fond de notre Dieu de Bethléem! Qu'il vous maintienne loin des violents et des terribles. Adieu, son royaume est à ceux qui sont doux.

On ne saurait trop le redire, Guttinguer est beaucoup moins incohérent que ne l'ont vu ceux qui ont parcouru avant moi cette bizarre correspondance. Depuis 1830, sa principale, sa constante préoccupation est de ramener Sainte-Beuve au parti de l'ordre. Ce « monde » dont il veut que son ami se détache, c'est d'abord et surtout la révolution. Pour le roman, il s'en inquiète beaucoup moins. Sommes-nous même bien sûrs qu'il l'ait jamais vraiment pris, je ne dis pas au tragique, mais au sérieux? En « homme sensible », il s'y intéresse, mais un peu avec la condescendance doucement narquoise du vieux professionnel qui suit les essais maladroits d'un débutant.

27 *octobre* 1835. — Que je conçois bien le dégoût et le découragement qui vous ont pris pendant ce long mois d'absence! Tenez, je m'en souviens, c'est affreux... Je vous plains de tout mon cœur, mais c'est fini. Vous vous retrouvez, j'espère. N'avez-vous rien perdu ni l'un ni l'autre?

Je ne saurais dire exactement ce qu'il craint qu'ils n'aient perdu. Peut-être quelque chose de la ferveur religieuse dont Sainte-Beuve lui faisait part, un mois plus tôt.

Ce n'est pas dans le tourbillon où vous êtes que Dieu vous reprendra. Vous savez qu'il commence par vous tirer dans la solitude, et puis il vous parle au cœur; il faut que l'eau se calme pour qu'elle dépose son limon.

Il a bien le droit de prêcher un peu maintenant, et d'autant plus qu'il ne se fait grâce à lui-même d'aucune faiblesse. Pour des raisons qui nous prendraient ici trop de place, il est à la veille de se brouiller avec un de ses meilleurs amis, Auguste Le Prévost. « Je fais de mon mieux pour résister à la tentation, écrit-il, le 23 novembre 1835, et vous voyez pourtant que je succombe encore... Le pardon des offenses est un mot bientôt dit! La pratique complète est vraiment la sainteté et la perfection mêmes. »

Le Prévost l'a blessé à l'endroit sensible. Ulric s'est cabré sous le coup. Mais de cette colère que l'Évangile condamne,

notre converti ne songe pas à faire une vertu. Ami de l'un et de l'autre, Sainte-Beuve tâche discrètement de les réconcilier. Tout un sermon, et en vers, qu'on trouvera dans les *Pensées d'Août* (A Ulr...) ; mais, le sermon fini, il en vient à examiner sa conscience. Cette amitié brisée le toucherait moins si elle ne le faisait penser à une autre amitié, brisée elle aussi, brisée par sa faute.

Oh ! quand, après le charme et les belles années,
L'amitié, déjà vieille, en nos âmes tournées
S'ulcère et veut mourir, oh ! c'est un mal affreux !
Le passé tout entier boit un fiel douloureux.
L'ami qui de nous-même, hélas ! faisait partie,
Qu'en nous tenait vivant le nœud de sympathie...

On sent monter péniblement en lui l'atroce comparaison qui le travaille :

Cet ami qu'on portait, frappé d'un coup mortel
(J'en parle ayant souffert quelque chose de tel),
Est comme un enfant mort dans nos flancs avant l'heure,
Qui remonte et s'égare et corrompt sa demeure ;
Car il ne peut sortir ! Et ce fardeau si doux,
Qui réchauffait la vie ainsi doublée en nous,
N'est plus qu'un ennemi, le fléau des entrailles.

***

Réalisez les derniers vers, et vous comprendrez que le vrai « roman de Sainte-Beuve » n'est pas où la curiosité commune s'obstine à le chercher. En vérité, ce n'est pas d'abord et avant tout un roman d'amour, c'est quelque chose de beaucoup plus original, de plus pathétique, voire de plus noble. La chétive Adèle y joue bien son rôle, mais de comparse ou d'occasion. Autour d'elle se noue le drame, et à cause d'elle. Rechercher ce qu'elle a fait ou n'a pas fait, ne mérite pas une minute de peine. Pathétique, certes, mais en même temps insignifiante. C'est le roman, la tragédie plutôt d'une amitié qui se dissout, qui se rompt. Non encore, mais d'un culte qui s'effrite lentement et d'un autel qui s'effondre. Comparse lui aussi, Victor lui-même qui, d'ailleurs, ne fut jamais si grand. Reste Sainte-Beuve, et il nous suffit.

Il descend d'une amitié sublime qui tenait de l'adoration et

qui l'avait transfiguré, il descend, dis-je, à petit pas douloureux, honteux, sournois jusqu'aux pires bassesses de la haine. Une âme noble et qui se fait vile, une tendresse qui tourne, — « L'enfant mort... fléau des entrailles », — et, parmi cette infection grandissante, une conscience qui veille implacable, *inaveuglable*, petite lampe d'église qui vacille, mais ne s'éteint pas.

Pour te guérir alors, ô cœur saignant qui railles,
Ce n'est pas l'ironie et le sourire amer
Qu'il faut, triste lueur de tout secret enfer !
Mais c'est un vrai pardon...

Victor, plus simple, plus sain et plus magnanime, n'est jamais descendu dans l'*enfer* de Sainte-Beuve, mais le ciel que Sainte-Beuve a aimé, Victor ne l'aurait pas même entrevu. *Corruptio pessima*, mais *optimi*. Nous savons, du reste, qu'il ne pardonnera jamais le mal qu'il a fait. Je crains bien aussi que « l'aigreur mauvaise » d'Ulric à l'endroit de Le Prévost n'ait jamais fait place à de meilleurs sentiments. Mais enfin, ni l'un ni l'autre, ils ne tentent de prendre le change, d'appeler bien ce qui est mal. Ils ne commettent pas le péché irrémissible; ils restent sur le plan moral, sur le plan chrétien. Ils s'inclinent devant l'ordre, même en le violant. Ni l'un ni l'autre n'est romantique au mauvais sens qu'une philosophie trop sommaire veut aujourd'hui imposer à ce mot.

J'achève de transcrire cette lettre du 23 novembre 1835 qui a provoqué une si longue digression.

Et vous, mon ami, où en est votre âme? Que pensez-vous maintenant? Y a-t-il quelque guérison de cette misanthropie que vous éprouviez si amèrement?

En janvier 1836, il est à Saint-Germain, et en proie aux tracas du « grand propriétaire ». Je ne sais trop pourquoi, mais j'ai l'impression qu'il était assez serré. Il emprunte volontiers des livres qu'il aurait pu, qu'il aurait dû acheter, — Lamennais, Chateaubriand. Péché mignon des « grands propriétaires. » Il lésine même avec la *Revue*. L'abonnement lui pèse. Il demande à Sainte-Beuve de lui indiquer les numéros indispensables. Il a un beau train de maison et il gémit volontiers sur sa pauvreté. Sa philosophie sociale est un peu celle de

Janot Lapin : Victor Hugo, Sainte-Beuve et les autres libéraux préparent les voies aux belettes.

Nous savons la détresse croissante de Sainte-Beuve, la rupture qui s'achève. Ulric est mis au courant, et par le menu, semble-t-il.

3 *mai* 1836. — Je comprends vos peines et je gémis de cette éclipse de votre foi qui se voile encore. Les afflictions de l'âme y sont bien nuisibles quand elles n'y peuvent trouver de soulagement, et vous n'en êtes pas là. Qu'il doit y avoir d'amertume dans ces campagnes de belle compagnie où l'on ne peut suivre la personne aimée! C'est une affreuse malédiction... Mais peut-être n'êtes-vous pas aussi mauvais que moi.

Puis, trois jours après :

6 *mai* 1836. — La sœur de nos portiers fait les commissions de Fourqueux (1). Elle a parlé ce matin à Élyse d'une belle dame Victor... — Victor Hugo? — Oui, c'est cela, madame.

Ainsi de multiples hasards semblent prendre plaisir à placer, à replacer Guttinguer dans l'engrenage de cette longue aventure, qui ne l'a déjà que trop occupé, et qui peut-être ne lui paraît pas moins inoffensive que coupable. Il en a tout ensemble salué et maudit le mystérieux printemps ; peut-être se prêterait-il maintenant assez volontiers à en prolonger l'extrême automne.

Le 4 novembre 1836, Ulric vient d'envoyer à Renduel les derniers chapitres d'*Arthur*. Quelques jours avant, Victor et Adèle, leurs vacances de Fourqueux finies, passent quelques heures à Saint-Germain.

Nous avons eu au passage l'émigration de Fourqueux, qui a paru contente de cette étape. Cet extraordinaire a fait fête pour nous aussi. Votre lettre arrivait en même temps qu'eux. C'était source à bien tristes réflexions. Ma femme a plusieurs fois dit votre nom. Vous avez donc été un peu de la réunion.

Le roman de Sainte-Beuve agonise. Ulric prodigue consolations et conseils :

22 *novembre* 1836. — J'ai beaucoup songé à vous, mon cher ami,

(1) On sait que les Victor Hugo avaient un pied-à-terre à Fourqueux.

depuis votre dernière lettre que j'ai relue aussi, m'arrêtant à cette *branche cassée*, qui avait de si belles fleurs, quoique rares.

La branche cassée, dont parlait la lettre de Sainte-Beuve, vous savez son nom de femme; quant aux « belles fleurs », à chacun de les définir, comme il lui plaira, mais qu'on se rappelle qu'elles étaient « rares ».

Vous êtes bien encore dans l'âge où l'on cherche un autre arbre, une autre rive et où l'on trouve. C'est duperie de s'étendre sur le tombeau des amours perdues. Les femmes ont un grand entraînement vers l'esprit, vers le succès; il en faut, croyez-moi, tirer tout le suc et le charme.

Il n'a jamais pataugé si lourdement. Je ne lui trouve qu'une excuse, si c'en est une : l'agacement que devaient produire à la longue les lamentations de Sainte-Beuve.

Je voudrais vous voir avec plus de rayons de soleil, mais nous sommes dans un monde où il faut les chercher. Il ne vient pas chercher ceux qui s'enferment. Vos travaux vous mettront naturellement sur quelque voie, et remontez-vous là. Combien il y a, mon Dieu, de reprises possibles :

A ceux-ci le cœur d'une femme,
A ceux-là le cœur d'un enfant.

Je compte aller vous voir vendredi. Vous sentirez-vous libre vers quatre heures, pour faire un dîner *maigre* avec moi?

C'est lui qui souligne.

29 *novembre* 1836. — L'Avent me donne une recrudescence de foi et d'amour. Je laisse entrer à flots le *Consolamini, popule meus, cito veniet salus tua.* C'est de toute beauté, lisez cela un peu le soir, et le *Rorate cœli* et le *Salvabo te, noli timere.* Quelle douceur, quelle amitié!

Vous pensez que Sainte-Beuve, à ce moment-là surtout, n'a que faire du *Rorate cœli.* Détrompez-vous : il demande aussitôt où l'on peut se procurer le cantique ;

5 *décembre* 1836. — Le *Consolamini* se trouve aux *Saluts de l'Avent.* Il est plein de tendresse... Il faut bien y reconnaître une inspiration supérieure... Ce pauvre Lamartine!... c'est bien la peine d'en avoir tant ramené à l'autel, pour s'en retirer.

Pendant l'année 1837, notre correspondance reste assez active.

1er janvier 1837. — Et vous, et elle?

6 *janvier* 1837. — Qu'un peu d'amour soit avec vous, ô le grand et regretté consolateur !

Ulric voit souvent les Hugo. Adèle, qu'il amusait, lui demande aimablement de ces menus services que peut rendre un vieil oncle, resté mondain et docte en chiffons. Le tact n'était pas la qualité maîtresse de Guttinguer, ni la discrétion. Deux fois, cruel, il mande, le 2 mars, à Sainte-Beuve, ces détails *tantalisants*, comme disent les Anglais :

Je suis chargé de la fourniture des *corsets* de la place Royale. Je n'entends parler que mesure et lacets...

On tourne la page, et on se trouve devant une longue élévation sur les offices de la Semaine sainte :

... Ce *très-puissant*, toute patience et qui obéit jusqu'à la mort..., jusqu'à la mort de la croix. Ah ! il y a du divin là-dedans !

C'est, je crois, le dernier des « bouquets spirituels » qu'il ait envoyés à Sainte-Beuve. Pourquoi désormais Guttinguer cessera-t-il d'associer son ami à sa propre prière? Aura-t-il senti que Sainte-Beuve s'intéressait moins à des confidences de ce genre? Mais encore, pourquoi ce changement chez Sainte-Beuve? Il n'a pas fini ses multiples essais de conversion, il n'accepte pas encore résolument de vivre sans Dieu. Il hésite entre la Trappe et Thélème, comme disait Louis de Carné. Pour l'instant, il se prête aux saints de Port-Royal, non par simple curiosité, comme il essaiera de nous le persuader plus tard, mais avec un arrière-désir de se donner. Il n'a certainement pas rompu les ponts. Hélas ! je crains bien que Guttinguer, installé maintenant si près de Paris, n'ait perdu beaucoup de son prestige religieux. Sainte-Beuve écrivait à Pavie, vers ce même temps : « Guttinguer, marié, est à Saint-Germain, dévot, pratiquant et toujours malade encore. » Malade, — entendez : poursuivi, à certain jour, par la hantise de son ancienne passion ; — avec cela, tendre et fragile. Au fond, Sainte-Beuve le préfère ainsi, bien qu'il se donne un peu l'air d'en paraître déçu. D'un côté, la ferveur religieuse de Guttinguer le touche, le stimule même ; d'un autre, il ne voit pas sans un malin plaisir se rallumer dans le cœur du converti les *veteris vestigia flammæ*. Il a ses raisons pour

n'aimer que médiocrement les conversions totales, et peut-être exagère-t-il ce qui manque, ce qui manquera toujours, à celle d'Ulric.

26 *juillet* 1837. — J'écris aujourd'hui à vous et à elle. Victor me dit sa petite Didi toujours bien malade. Cette maison doit être désolée. J'écris à ceux que ce bon Fouinet appelait *Deux heureux!* Mon Dieu! que d'hélas! dans la vie. Où en est la vôtre, mon pauvre Sainte-Beuve?... Adieu, ami, dites où vous êtes, qu'on vous suive de son mieux. J'espère une lettre d'*elle* et que je pourrai vous en dire quelques mots. Je ne lui écris que pour cela.

24 *août* 1837. — Il y a peu de jours que j'ai eu des nouvelles de la place Royale. On me disait l'enfant sauvé après de mortelles angoisses, on allait s'établir à Auteuil, où on désirait fort nous voir. La lettre était bien triste et bien éplorée. V(ictor) va *je ne sais où*, m'y disait-on. Tous les mots sentaient la fatigue et le découragement. J'en serais là sans le refuge ordinaire,

les livres dévots, l'église, le « trésor immense des prières ».

A cette date, les Guttinguer devaient être de retour à Saint-Germain. Pendant ces longs mois où agonise, si l'on peut ainsi parler, le roman de Sainte-Beuve, on sent chez Ulric la démangeaison constante de servir d'intermédiaire entre lui et elle. Compassion naturelle et besoin sénile de s'occuper encore des choses de l'amour, au moins par procuration. Je ne crois pas, d'ailleurs, que Sainte-Beuve ait beaucoup encouragé ce zèle qui a dû l'irriter plus d'une fois, et dont il savait trop qu'il n'avait rien à se promettre. Quant à l'autre, non seulement elle ne se fût pas prêtée à ce jeu, mais encore elle semble ne pas l'avoir soupçonné. Elle avait fasciné Guttinguer dès le premier jour et près d'elle il perdait tous ses moyens. C'est une des rares beautés auxquelles il n'ait même pas eu la tentation de conter fleurette. A la très vive affection qu'il lui porte, et qu'il lui témoigne, d'ailleurs, le plus gentiment, parfois le plus drôlement du monde, se mêle une timidité persistante. Elle lui a laissé voir qu'elle n'était pas heureuse; elle a risqué, d'ici de là, une allusion triste aux absences de Victor. Mais de Sainte-Beuve pas un mot. Ah! nous le saurions! Chargé de l'ambassade la plus insignifiante, Guttinguer eût écrit dare-dare, et de quelle plume triomphante! A quoi bon, du reste? Pour Adèle, le roman était bien fini.

5 *septembre* 1837. — On (Adèle) vient dîner jeudi. Est-il possible que vous vous y trouviez? Jugez la chose. J'en serais bien charmé. Vous savez que l'autre *on* (Victor) est en Belgique.

Sainte-Beuve ne vint pas et fit bien. Il eût trouvé les deux *on*.

15 *septembre* 1837. — Hier journée complète, quoique tempête et boue de partout. Tous les enfants avec le curé de F (ourqueux); on a couru un horrible danger au débarqué. Un omnibus où l'on était a failli verser dans la rivière. La dame, comme à l'ordinaire, superbe à raconter cela. Je l'ai trouvée animée, mais troublée au fond, cordiale et bonne, sentant le prix de l'amitié par comparaison avec ce qui l'entoure souvent et songeant à la rigueur des ennemis. Je crois que les dernières critiques dont V... a été l'objet, l'ont ralliée à la communauté.

Il arrivait de la Belgique le soir; et descendant reconduire à sept heures, aux wagons, nous l'avons trouvé sur le pont du Pecq, qui allait passer sans nous voir; chacun tenant son trottoir. Le temps de se dire bonjour et on s'est jeté dans cette foule. Je l'ai trouvé maigri, froid, cependant il avait couru ici en descendant de diligence. Était-ce empressement, soupçon, je ne sais. Nous avons avec elle causé *affaires*, ménage, maison, bonheur. L'air est à la dépense et au luxe, mais on gagne beaucoup. Pour du bonheur... absent... impossible... On n'y croit plus. Votre nom m'est venu cent fois, mais je suis d'un trouble si bête dans ces choses, pour les autres comme pour moi, que les femmes et les maris m'ont toujours deviné. Quels projets sombres donc pour cet hiver? Vous me conterez cela.

Ici, brusquement, s'arrête, dans nos cartons, pour ne reprendre que beaucoup plus tard, la correspondance entre les deux amis. La conversion de Guttinguer, l'intimité de Guttinguer et de Sainte-Beuve, le roman de Sainte-Beuve, ces trois aventures que nous avons vu qui s'enchevêtrent d'une manière si étroite, s'achèvent au même moment. Il se peut que Sainte-Beuve désespéré ait voulu faire peau neuve, fuir tout ce qui lui rappelait la Place Royale, il se peut que les maladresses de l'officieux et étourdi Guttinguer aient fini par le lasser, la dernière, plus que les autres : ce projet de rencontre à Saint-Germain, la dînette sous les charmilles, la statue du Commandeur. Peut-être aussi lui reprochait-il d'avoir si mal rempli sa mission d'ambassadeur auprès d'Adèle. Quoi qu'il en soit, la piteuse histoire aura eu, grâce à Guttinguer, sa petite part de grotesque. A tout drame romantique ne faut-il pas un bouffon?

Il est cela, je l'ai assez dit; mais il n'est pas que cela. Et comme chrétien, et comme romantique, éternellement jeune, il a des parties charmantes. Puisque les cartons de Chantilly nous abandonnent, furetons une dernière fois dans ceux que nous ouvre l'amitié de M. Barthou. Le 9 décembre 1837, Guttinguer écrit à Mme Hugo, lui envoyant un sonnet :

Je relisais dernièrement celui de Fouinet : *à Deux heureux* (Victor et Adèle), et il m'a fait pleurer, je vous assure.

Je couve mon fils et c'est ma chère occupation. Ne me levant que pour manger et prier. Et je prie aussi pour que nous gardions nos amis et nos amitiés.

Ad servandos amicos... quelque prière de ce genre devrait bien se trouver dans nos Livres d'Heures.

Figurez-vous que je crois avoir perdu Sainte-Beuve ! Il est parti sans que je sache rien... Ce que j'ai fait, je l'ignore...

Est-ce d'avoir loué le Roi, ou admiré Victor ? Mais lui l'admire aussi, et je le sais, et nous l'avons souvent dit : c'est le plus grand de nos poètes.

Chez lui, hélas ! le « conservateur », le « grand propriétaire », obsédé par le cauchemar de quelque révolution prochaine, ont souvent le pas sur le chrétien et sur le poète. Il aura souvent le tort, dira plus tard Sainte-Beuve, « de trop s'acharner pour les critiquer, aux derniers écrits de Victor Hugo, ce qui ressemblait trop de sa part à une méconnaissance de leur ancienne liaison si familière et tout agréable ». Dans une de ses dernières lettres à Sainte-Beuve, il le somme d'exécuter *les Misérables*.

HENRI BREMOND.

POÉSIES

A J.-M. DE HEREDIA

VERS LUS PAR Mme SEGOND WEBER
A L'INAUGURATION DU MONUMENT

I

Ton aïeul, le héros « mélancolique et fier »
Qui fit surgir de l'ombre « une Carthage neuve »,
Te suit, de son tombeau lointain, à chaque épreuve
De ta gloire, évoquant maint souvenir amer.

Il reconnaît son sang, sa volonté de fer,
La noble soif qui seule aux obstacles s'abreuve ;
Il est content de toi comme le mont du fleuve
Qui va toujours plus grand et plus fort vers la mer.

Qu'il eût frémi d'orgueil devant cette sculpture !
Il eût voulu donner son casque et son armure
Pour prêter à tes yeux l'éclat de leur métal,

Prendre à la forêt vierge où sa croix fut plantée
Ta couronne, et te faire un digne piédestal
Avec les sûrs remparts de sa ville argentée.

II

Une ombre encor plus chère, amoureuse s'incline
Devant toi. S'arrachant à l'éternel sommeil,
Ta mère vient t'offrir de nouveau le soleil
Et dévoiler ce front que la gloire illumine.

Jadis, pour te guider dans la route divine
Et t'apprendre le beau langage sans pareil,
Son adorable voix caressait ton réveil,
Chantant sur ton berceau les vers de Lamartine.

Quand elle ira, ce soir, te joindre au sombre lit
Funéraire, sachant que désormais l'oubli
Respectera l'enfant qui fut son espérance,

Avant de refermer la porte du tombeau,
Elle te chantera ton sonnet le plus beau,
Fière d'avoir donné ce poète à la France.

III

Écoute ce murmure ami. C'est l'air natal
Qui vient baiser ton front d'une tiède caresse.
Il t'apporte en son souffle embaumé de paresse
Les sons et les parfums du « monde occidental ».

Là-bas, se contemplant dans le calme cristal
De ses ruisseaux si purs, notre île enchanteresse,
L'amante du soleil, s'enguirlande et te dresse
Sur sa terre fleurie un autre piédestal.

Le bronze fixera ton image hautaine
Au sein de la patrie « éclatante et lointaine »
Où tes yeux de poète ont vu le jour premier.

Ils auront de nouveau la merveilleuse aurore,
Le crépuscule en feu sur notre mer sonore
Et la nuit lumineuse où pleure le palmier.

IV

Le mont est escarpé; la route, hostile et noire.
Te souvient-il des rocs qui saignaient sous tes pas
Lorsque, blessé d'amour par ses mortels appas,
Tu commençais ta course ardente vers la gloire?...

Ah! l'injure, la révérence obligatoire
Au grand qui te regarde et ne te connaît pas!
Quel que soit ton mérite, il te faut le trépas,
Poète, pour franchir le dernier promontoire.

Mais toi, tu fus heureux comme un conquistador;
Ainsi que tes aïeux, tu pris la Toison d'or,
Venant de loin, armé de ton rêve tenace;

Et la France au grand cœur, mère de la beauté,
En t'adoptant pour fils au sommet du Parnasse,
T'offrit, vivant encor, son immortalité.

ARMAND GODOY.

LITTÉRATURES ÉTRANGÈRES

UNE VIE ANGLAISE DE SAINT FRANÇOIS D'ASSISE[1]

Assise célébrera dans un an le sept centième anniversaire de la mort de son saint François. Sa fête est promulguée jour de fête nationale. Le dictateur de l'Italie invite sa patrie à reconnaître en lui la plus belle âme italienne. Est-ce assez pour que le lecteur m'excuse de revenir sur une figure si chère? N'est-ce pas un signe des temps que le premier volume d'une bibliothèque populaire, entreprise récemment par un éditeur anglais, soit une vie du plus grand saint du moyen âge et de celui que l'Église appelle le patriarche des mendiants?

L'auteur de ce petit ouvrage, M. Gilbert-K. Chesterton, est d'ailleurs un des écrivains de la jeune Angleterre dont la physionomie mérite le mieux une étude. Dans l'histoire de l'Angleterre mystique, dans la liste des conversions qui attirent tous les jours de nouvelles recrues anglaises au catholicisme romain, M. Gilbert-K. Chesterton occupe une place singulière. Parti de l'agnosticisme, de l'universel « que sais-je? » qui était la dernière élégance aux dernières années de l'autre siècle (que

(1) G.-K. Chesterton, *St Francis of Assisi*, 1 vol. in-12, Hodder and Stoughton Ltd, Londres-Toronto. Œuvres du même auteur : *Heretics*, *Orthodoxy*, *The Napoleon of Notting-Hill*, *G.-B. Shaw*, etc., John Lane Ltd, Londres-New-York. *Orthodoxie*, traduct. française de M. Ch. Grolleau, librairie de l'Art catholique, Paris, 1924. Cf. Maurice Beaufreton, *Saint François d'Assise*, 1 vol. in-16, Plon, édit., 1925; R. P. Cuthbert, O. F., *Vie de Saint François d'Assise*, adapté de l'anglais par l'abbé Brousse et A. de Curzon, 1 vol. in-8, Société de Saint-François d'Assise, 1925.

ce temps est déjà loin de nous !), il arrivait, vers 1900, aux environs de ses vingt-cinq ans, à une position toute contraire, au bord de la foi intégrale. Il a conté son aventure dans une sorte de confession intitulée *Orthodoxie*. Élève en poésie de ces athées et de ces « Grecs » qu'étaient un Swinburne, un Wilde, en philosophie des Spencer, des Huxley, qui réduisaient à rien les énigmes de l'univers, il s'apercevait que non seulement ces énigmes subsistaient, mais que les anciennes solutions valaient mieux que les nouvelles. Dès lors, M. Chesterton adopte l'attitude qui est restée la sienne. Sa vie est un tournoi où il prend à partie les illusions du jour, rompt des lances avec le progrès, malmène les champions des lumières, rabat le caquet de la raison. Il ne ménage pas à ses compatriotes les vérités amères; quoi de plus mortifiant pour un bon anglican que sa *Petite histoire d'Angleterre*, où l'auteur montre ce qu'*Old England* doit à la culture latine et à huit ou dix siècles d'éducation papiste? Surtout, l'Église lui apparaissait de plus en plus comme une incomparable école de psychologie, la maîtresse des sciences de l'âme ; son apologétique se fonde sur la vérité d'un système qui répond mieux que tous les autres à la complexité et au mystère de l'homme.

On s'explique pourquoi M. Chesterton a saisi l'occasion qui s'offrait d'écrire une biographie de saint François d'Assise : c'était une occasion de faire comprendre dans son pays, par un exemple concret et merveilleusement clair, quelques aspects très actuels du problème religieux. Qui sait dans quelle mesure la figure du saint ombrien, si chérie naguère des esthètes et des dames préraphaélites, ne lui a pas rendu à lui-même le même service et ne s'était pas faite secrètement son guide?

Bien des choses que je comprends me semblaient incompréhensibles, bien d'autres que je tiens pour sacrées me faisaient l'effet de honteuses idoles, lorsque, pour la première fois, adolescent à peine, mon imagination s'enflamma pour la figure radieuse de saint François d'Assise. Moi aussi, j'ai été un Grec et j'ai vécu en Arcadie : mais, dans ce pays-là, j'avais déjà rencontré un promeneur en robe de bure qui savait mieux aimer les bois que ne faisait le dieu Pan. Elle m'est toujours présente, l'étrange silhouette : la voilà, dans sa robe brune, sur la cheminée de la pièce où j'écris, et parmi beaucoup d'autres pareilles, qui m'ont accompagné le long de mon voyage, son image est la seule qui, à aucun moment, ne m'ait été une étrangère.

Elle s'accorde à toute ma vie; la flamme du foyer me rappelle l'éclair de joie que me causèrent ses paroles sur « mon frère le Feu » : car sa figure est une assez vieille connaissance pour se mêler dans ma mémoire aux rêves intimes de l'enfance. Les lueurs de l'âtre tissent autour d'elle une pantomime muette qui tient du conte et de la féerie : toujours j'ai reconnu dans ce ballet fantôme les ombres de ses bêtes favorites, telles qu'il les voyait lui-même, un peu comiques et baignées par l'auréole de l'amour de Dieu. « Mon frère le Loup », « mon frère l'Agneau » me semblaient de la même famille que le *Brer Fox* et le *Brer Rabbit* d'un autre oncle Rémus. J'ai découvert depuis bien d'autres merveilles dans cet homme unique, mais celle-là est la première et je ne l'ai jamais oubliée. Sa figure est le trait d'union qui relie mon enfance et ma conversion à beaucoup de choses plus importantes : car la poésie de sa religion avait touché même la sécheresse de ce vieux siècle de Victoria. Cette expérience me donne l'espoir de faire faire à d'autres quelques pas sur le chemin que j'ai suivi : quelques pas seulement, pas davantage. Nul ne sait mieux que moi que c'est une route semée de précipices. Je suis sûr d'y tomber. Mais qu'à cela ne tienne : saint François aimait les casse-cous.

La littérature franciscaine est une des plus abondantes qui soient. Ce n'est pas un des moindres embarras du sujet que d'y trouver du nouveau. Mais M. Chesterton s'est moins préoccupé de raconter une fois de plus la vie de son héros, que de la rendre intelligible. Son livre est moins une biographie qu'une introduction, un essai sur la vie de saint François. Il s'agissait de faire entendre à un Anglais moyen, anglican ou presbytérien, à ce petit boutiquier, à ce petit commis, aux sombres auditoires des *meetings* du *Labour Party*, ce que c'est qu'un saint, une vie brûlante de charité et de la passion des choses divines. M. Chesterton est poète : sa plus forte objection au monde tel que l'a fait l'école déterministe, c'est qu'il ressemble à une prison : c'est que la science a beau étendre démesurément l'univers, il manque à cet univers un élément gratuit, la liberté, le souffle, le merveilleux, la grâce qu'y mettait le surnaturel. « Il n'y a plus de miracles », disait au temps de sa jeunesse le grand poète Matthew Arnold, comme, chez nous, Berthelot. Et c'est pour cela que l'auteur a choisi de nous expliquer l'homme qui, plus que tous les autres, a conçu l'existence comme un don et de qui toute l'histoire ressemble le plus à un miracle.

Un miracle, ou du moins une gageure, un défi aux convic-

tions modernes : M. Chesterton prend son héros comme le type de l'*antimoderne*, d'un être qui échappe aux formules et aux conventions, dont la vie fait sauter les lois du mécanisme et apparaît comme une suite, un jaillissement ininterrompu d'actions originales. Personne n'a eu au même degré que cet homme extraordinaire la faculté d'imaginer sa vie, d'inventer chacun de ses actes, d'en faire une trouvaille et une création, comme un artiste qui improvise et crée son langage à mesure. Nulle expérience, une fois posée, ne rompt mieux les mailles de fer de la nécessité, ne fait mieux voir ce qu'opère dans le monde la puissance spirituelle. On devine le parti qu'a tiré de ce thème le libéral impénitent qu'est M. Chesterton, lui qui est arrivé à la religion par horreur du « tout fait », par amour de cette nouveauté, de ces nuances individuelles, de ce particulier qui ne cesse de l'émerveiller dans les œuvres du Créateur. Le monde lui paraît « tout frais de ce matin ». François, le moins automate des hommes, le plus immédiat, le plus soudain, ayant la liberté de l'air et de l'oiseau, incapable de supporter nulle entrave et tout autre joug que l'amour, quel héros de roman à opposer à notre triste vie d'usines et de bureaux! Quel plaisir de montrer à ces gens d'aujourd'hui, persuadés qu'ils sont les maîtres parce qu'ils ont dans les mains un bulletin de vote, et qu'ils ont des idées pour les avoir lues dans le journal, que ce n'est là pourtant qu'une liberté bien incomplète, et qu'un homme du XIIIe siècle, un moine et un ascète encore, se trouvait plus affranchi et plus « avancé » qu'eux! Constatation bien humiliante pour notre fatuité de modernes, trop portés à nous figurer que le fait d'être nés au siècle du télégraphe et de l'auto constitue un mérite et une indiscutable supériorité.

Le biographe de François d'Assise transperce ces balivernes et dégonfle ces vessies chaque fois qu'il les rencontre : c'est sur tout son chemin grand massacre de coquecigrues. Pendant que son héros combat, il s'escrime de son côté, en fidèle écuyer, et se livre à mille prouesses et à mille moulinets de sa verve et de sa causticité. M. Chesterton est un virtuose de l'humour; il excelle à confondre ses adversaires par l'absurde. Il ne raconte pas, il supprime une foule d'anecdotes; sa grande préoccupation est d'expliquer les choses et de rendre sensible un certain ordre de faits moraux. On le sent tout le temps en présence d'un de ces sérieux publics anglais,

d'un de ces cercles d'ouvriers, d'employés, de *cockneys* qui se rassemblent, attentifs, le samedi, au coin d'une rue, autour d'un prêcheur en plein vent, comme il s'en forme chez nous autour d'une chanson.

Il faut, pour se faire entendre d'eux, un langage spécial, ramener ce qu'ils ignorent à des choses qu'ils connaissent, leur parler de la commune d'Assise comme s'il s'agissait de Clapham ou de Putney. Il faut prendre un ton qu'ils comprennent, parfois ému, toujours très clair, un tour concret, hardi et quelquefois burlesque. Tout est gagné, si l'orateur a pu provoquer dans l'auditoire cette grimace de gaîté qui fend et éclaire les visages ternes, comme une lueur d'intelligence. De là le style particulier de M. Chesterton, ses digressions, ses aperçus, sa manière de battre les buissons et de causer à bâtons rompus, son mélange de tons, ses boutades, son décousu, les violents partis pris et les simplifications extrêmes du sujet, les saccades et les ellipses du récit, et cette éloquence à surprises qui va de la poésie et du lyrisme au bagoût du camelot.

On voit bien ce qu'entend l'auteur, quand il écrit quelque part qu'il est facile d'être pesant et difficile d'être léger, que tout le monde marche, mais que c'est pour sauter qu'il faut des muscles et de l'adresse. Rien de mieux : mais il lui arrive de sauter à côté, comme lorsqu'il parle des « portiques augustes de la Portioncule », qui est, comme chacun sait, une très humble chapelle rustique, et qui n'est pas, comme il le croit, sur la colline d'Assise, ou lorsqu'il fait venir *courage* de *courir*. C'est à ces moments-là qu'on voudrait lui crier : « Casse-cou ! »

J'ai dit que M. Chesterton ne fait pas une histoire; c'était son droit de traiter les choses comme il l'a fait, sans trop s'embarrasser de subtilités critiques. Si l'on écoutait certains écrivains de l'école du P. van Ortroy, le fameux bollandiste, on ne devrait admettre à la rigueur comme pleinement recevable sur la biographie du saint que le témoignage de Celano, son premier biographe, le seul qui l'ait directement connu, qui ait assisté à ses derniers moments et qui ait écrit moins de deux ans après sa mort.

Pour M. Chesterton, qui ne faisait pas œuvre d'historien, il était parfaitement permis de ne pas entrer dans le détail de ces difficultés. Mais peut-être ne s'est-il pas rendu compte assez clairement qu'elles existent. Il ne se défend pas de broder; il

demande aux textes plus qu'ils ne fournissent, ou bien il leur accorde plus de confiance qu'ils n'en méritent. Tantôt il n'en rabat pas assez, tantôt il en rajoute. Je n'en citerai qu'un seul trait. Tout le monde sait que saint François, après sa rupture avec son père, et cette scène éclatante où il brise avec la famille et le siècle pour embrasser le Christ, s'échappe à demi nu, par la neige, dans les bois, ivre d'un bonheur si étrange qu'il ruisselait en flots de musique. Des voleurs qui passaient par là s'étonnèrent de rencontrer un fou grelottant qui chantait : c'était François, nous dit M. Chesterton, qui était en train d'improviser son Cantique du soleil. Or, Celano nous assure qu'à ce moment, comme ce fut son habitude toute sa vie quand il manifestait sa joie, il chantait des cantiques en langue provençale, *laudes Domino lingua francigena decantabat*, et le Cantique du soleil est en rythme italien. Cette pièce, le plus antique monument de la poésie nationale, François la composa, selon toute apparence, en 1225, dans sa dernière maladie. C'est peu de chose sans doute que cette petite inexactitude. Mais M. Chesterton nous oblige à la relever parce qu'il en a tiré un effet, d'ailleurs assez beau. Environ deux ans avant sa mort, on sait que le saint devint presque aveugle; une horrible maladie des yeux lui fit quasi perdre la vue. La chirurgie tenta de le soulager en lui appliquant des cautères : l'homme de l'art lui brûlait le front et pratiquait des incisions le long des tempes avec un fer rouge. C'était une torture effroyable. La première fois que le médecin recourut à ce remède affreux, François tremblait ; il regardait les fers, les cruels instruments qui chauffaient sur la braise, et, pour réconforter son pauvre corps qui frissonnait, il s'adressa au feu et lui fit cette prière : « Mon frère le Feu, entre toutes les choses belles, le Seigneur Très Haut t'a créé utile, fier et plein de vertu. A cette heure, je t'en supplie, sois-moi propice, doux et courtois, parce que je t'ai toujours chéri dans Notre-Seigneur. »

Le trait est sublime. M. Chesterton y ajoute cette méditation :

S'il existe un art de vivre, je tiens cet instant pour un chef-d'œuvre. Rares sont les poètes auxquels il fut donné de se rappeler leurs vers dans une telle circonstance, plus rares ceux qui surent vivre un de leurs poèmes. Blake lui-même eût perdu contenance si,

en relisant ses beaux vers : « Tigre, tigre, brûlante lumière », il avait aperçu brusquement la gueule d'un vrai tigre du Bengale se poser sur l'appui de la fenêtre de son cottage de Felpham, avec l'intention manifeste de lui arracher la tête. Il eût songé à fuir plutôt qu'à faire un beau salut à l'animal, et qu'à lui débiter posément le poème qu'il venait d'écrire en son honneur. Shelley souhaite d'être nuage, feuille emportée au gré du vent : qu'eût-il pensé d'être pris au mot et de tomber en feuille morte d'un avion à mille pieds au-dessus de la mer? Keats savait que ses jours tenaient à peu de chose : il eût pourtant ressenti quelque trouble en découvrant que la source où il venait de boire sans méfiance contenait un narcotique qui allait l'endormir le soir même à jamais d'un sommeil sans souffrances. Pour François, point de narcotique, et supplice très cruel. Et pourtant, sa première pensée est le souvenir d'une de ses premières chansons de jeunesse. Il se rappelle le temps où la flamme n'était qu'une fleur, la plus radieuse et la plus gaie de tout le parterre du bon Dieu; et quand la merveille éclatante s'approche de lui sous la forme d'un instrument de torture, il la salue de loin comme une ancienne connaissance, en l'appelant d'un nom qui, c'est le cas de le dire, est un nom de baptême.

La page est bien jolie. Et cependant, qu'en reste-t-il, si le Cantique des créatures n'est pas une œuvre de jeunesse, et peut-être n'était même pas composé alors?

Mais ce ne sont là que des détails, qui ne changent rien au fond des choses : on ne peut rien dire de plus juste et de mieux senti sur le saint d'Assise, que ne le fait M. Chesterton dans certains endroits de son livre. Poète, il a vu que le poète explique tout saint François. Toute sa folie, pour en parler selon le monde, n'est qu'une folie d'amour.

Une religion n'est pas une philosophie. Une philosophie est chose impersonnelle, et seule l'émotion personnelle entre toutes vous fournira l'équivalent de ce qu'a fait saint François. On ne se roule pas dans la neige en vertu d'une tendance à réaliser la loi de son être. On ne se passe pas de manger au nom d'un principe de justice transcendante. Ces choses-là se font pour une raison toute différente : on en fera de pareilles si l'on est amoureux. La clef du caractère de François, c'est lui qui nous la donne dès le premier mot de l'histoire : c'était un troubadour, le *trouveur* d'une plus belle et plus noble aventure; et quand il le disait, il s'entendait lui-même mieux que ne font les savants qui l'expliquent doctement. Jusque dans les extrêmes rigueurs de l'ascétisme, il fut et demeura un poète, un

cœur qui aimait... Libre à vous de dire que c'était un fou qui aimait un être imaginaire : imaginaire tant qu'on voudra, mais c'est une personne qu'il aime et non une abstraction. Racontez-moi toute son histoire comme une affaire d'amour, faites-en le roman d'un Bernard de Ventadour, capable de toutes les extravagances pour sa dame, l'énigme disparaît... Toutes les contradictions qui nous étonnent s'expliquent et se fondent dans le simple mouvement d'un généreux amour : et celui-là était d'une espèce si noble, qu'à peine un homme sur dix en a seulement ouï parler.

Sur cette analogie, M. Chesterton construit un chapitre charmant, mi sérieux, mi plaisant, qui est un des plus agréables et des plus curieux de son livre. Partant de ce mot de François, qui aimait à s'appeler le « jongleur de Dieu », il le rapproche du fameux conte qu'a rendu populaire un des chefs-d'œuvre d'Anatole France. Comment n'y avait-on point songé, et comment le « jongleur de Dieu » n'avait-il rappelé à personne le « jongleur de Notre-Dame », l'histoire de ce pauvre joueur de tours qui, faute de mieux, faisait devant la reine du ciel ses plus belles culbutes, et que la Vierge récompensa en essuyant son front en sueur d'un pli de son manteau d'azur? Cette image d'un homme qui se tient la tête en bas sert à l'auteur pour exprimer ce renversement des valeurs, ce bouleversement intime qui est le phénomène de la conversion : cette espèce de monde à l'envers, de sens dessus dessous qui renouvelle, aux yeux du converti, l'aspect de toutes choses et fait que rien n'est plus *après* ce qu'il était *avant*, et que ce qui semble paradoxe aux gens qui marchent sur les pieds devient naturel et normal pour peu que l'on se mette en équilibre sur les mains. Qui sait si cette gymnastique n'est pas une condition pour avoir une vue fraîche de la réalité? N'a-t-on pas entendu parler de ces peintres qui, pour juger d'un paysage, commencent par se livrer à une pareille acrobatie et par le regarder la tête entre les jambes? On devine le succès de ces comparaisons dans l'auditoire sportif de M. Chesterton.

Il y a encore nombre de choses excellentes; le beau roman de Claire et de François est parfaitement éclairci, et justement suivant le biais par où on pouvait l'expliquer à la « mentalité » anglaise. En général, tout ce qui touche à la personne du saint, à sa nature intime, est saisi fortement, sans détails, à grands traits, d'une manière résumée et même un peu

foraine, mais extrêmement personnelle et vivante : il en résulte une enluminure d'un coloriage un peu criard, une image d'Épinal sommaire, mais frappante, comme sont les figures des tableaux de toile cirée que les chanteurs de complaintes montrent dans les pardons. Et qui sait si ce saint excessif, caricatural, ne vaut pas le lévite distingué, la pâle figure d'Ary Scheffer que nous a tracée Renan?

Je me permettrai toutefois, pour finir, une ou deux réserves sur le sens et la portée de l'œuvre de saint François, tels que les expose son nouveau biographe. L'apparition de François, nous dit-il, marque la fin d'un temps d'épreuve, l'aube d'une longue nuit de purification : il n'avait pas fallu moins de temps au monde pour se laver des souillures du paganisme et pour éliminer les dernières traces de la corruption. Saint François a réconcilié l'homme avec la nature ; sa venue est le signal de l'amnistie, du pardon ; c'est l'heure du retour à la grâce, le début d'un nouveau pacte avec la vie.

Sans doute, l'entrée en scène de ce personnage extraordinaire a produit sur les âmes comme un effet d'aurore. C'est le sens des vers de Dante :

Pero chi d'esso loco fa parole,
Non dica Ascesi, che direbbe corto,
Ma Oriente, se proprio dir vuole (1).

Et l'on connaît la thèse du regretté Henry Thode, où l'érudit allemand montre dans le saint d'Assise le fondateur de la Renaissance et presque (Dieu me pardonne!) le précurseur de Luther. Pauvres saints! Il n'y a pas si longtemps que M. Bernard Shaw faisait la même découverte au sujet de Jeanne d'Arc.

M. Chesterton, il est vrai, se garde bien d'une telle erreur. Mais où voit-il que saint François marque la fin d'un carême, le terme d'un âge de pénitence? On peut dire, au contraire, que tout son enseignement se résume dans l'idée de pénitence. Bien loin d'en dispenser le monde, c'est lui qui en a rendu au monde la doctrine. Dans sa *Lettre à tous les chrétiens*, un de ses rares écrits authentiques en dehors des diverses éditions de sa Règle, cette idée revient comme un refrain : « Les maudits qui refusent de faire pénitence...

(1) Pour désigner un tel endroit, il ne faut pas l'appeler Assise : ce serait trop peu dire : nommez-le Orient, si vous voulez lui donner son vrai nom.

Persévérer dans la vraie foi et dans la pénitence ». Son Tiers-Ordre s'appelle l'ordre de la Pénitence ; c'est lui qui a peuplé l'Église de Pénitents gris, de Pénitents noirs, de Pénitents bleus, de Pénitents blancs, qui exerçaient dans le siècle les œuvres de miséricorde, visitaient les prisons et enterraient les morts (comme ils le font encore de nos jours en Italie). Quoi de plus naturel, si la vie pénitente n'est autre chose que la vie chrétienne et si, dans le langage de l'Église, les deux termes sont synonymes ?

Quant à la Renaissance, je m'en suis expliqué ailleurs (1). Nul ne disputera moins que moi le rôle immense, quoique indirect, qu'y a joué saint François, mais comment soutenir qu'il en est l'origine ? Comment oublier qu'avant lui s'élevaient un peu partout depuis un siècle les cathédrales ? Le sentiment de la nature, qui nous paraît le trait le plus charmant de François, ce sentiment tendre, fraternel qui lui fait prendre tout ce qui vit pour des enfants de la même famille, ne lui est pas aussi particulier qu'on pourrait le croire. Le moyen âge a eu le plus vif amour de la nature. Seulement, il n'y voyait que Dieu. Le monde n'est pour lui qu'un symbole, un immense hiéroglyphe, un vitrail colorié derrière lequel l'esprit aperçoit l'Éternel. François lui-même vit dans cette sublime allégorie : les créatures lui servent d'échelle pour monter jusqu'au seuil du temple. Tout lui était le Christ. C'est seulement vers quarante ans, à son retour d'Orient, que se révèle son pouvoir singulier sur la vie, qu'il prêche les oiseaux, fait taire les hirondelles, chanter une cigale, que les faisans le suivent et que le faucon de l'Alverne l'éveille de son cri enroué au petit jour et prend pitié de son sommeil. Mais cette intimité, cette familiarité si aimables avec la nature, n'en trouverait-on pas quelque ombre dans l'art gothique de cet âge ? François vivait encore, lorsque nos imagiers, pour faire honneur à Notre-Dame, inventèrent le plus surprenant des arts décoratifs et se mirent à sculpter aux chapiteaux et aux portails ces couronnes, ces chapelets de fleurs et de feuillages dont l'émoi nous ravit encore : printemps immortel, né au souffle pluvieux d'avril, sur la colline, au bord de l'étang, dans une forêt du Valois.

(1) *Histoire artistique des Ordres Mendiants*, 1 vol. in-8, Henri Laurens, édit.

Le mot vrai a été prononcé par un maître, M. Émile Mâle. L'homme qui a agi sur l'art, ce n'est nullement l'ami des bêtes, le frère de l'agneau et du loup : celui-là sentait mieux, non autrement que tout le monde. Mais l'homme qui pleurait parce que le Christ était mort, le visionnaire à qui les crucifix parlaient, l'auteur de l'*Office de la Passion*, le pèlerin de Bethléem, l'inventeur de la crèche de Noël, le blessé d'amour, l'agonisant et le stigmatisé, voilà celui qui a découvert une grande chose : le pathétique du christianisme. C'est lui qui a rendu à l'Église le « don des larmes ».

Je viens de parler des stigmates. M. Chesterton prouve longuement que ce « miracle » n'a rien de compromettant, et qu'il n'y a lieu ni d'en douter, ni d'en rougir pour saint François. Il y voit le sommet de sa vie, ce qui est vrai en un sens, mais cesse de l'être pour nous, depuis que ce phénomène a cessé d'être unique. C'est par d'autres côtés que François est inouï.

Son vrai miracle n'est ni la « passion » de l'Alverne, ni sa tendresse pour l'animal, ni même son amour des hommes : la merveille (Dante l'a bien vu) est son détachement. Elle est toute dans son premier geste, dans la scène héroïque où, devant toute la ville, poursuivi par son père qui lui réclame ses écus, il se dépouille, fait un tas de ses hardes, met l'argent dessus, et où, se réfugiant entre les bras de l'évêque, François Bernadone s'écrie : « A présent je n'ai plus de père que Celui qui est aux cieux ! » Cette idée profonde de François, que posséder est un mal, qu'il est préférable d'être pauvre, que l'argent est un esclavage, que la condition de celui qui n'a rien est moralement supérieure à celle de qui a trop, qu'il n'y a de bon que l'abandon, la confiance entre les mains de Dieu, le repos de Lazare au sein de la Providence; cette idée, que la meilleure part est celle de la créature qui ne moissonne ni ne sème, n'entasse dans ses caves ni n'engrange dans ses greniers, mais vit sans crainte de la graine qui tombe, de l'eau du torrent, de l'air du ciel, et que c'est la vie noble, l'existence des libres enfants de Dieu, ce fut là, sans doute, la plus belle invention de François, pour laquelle nous lui devons une inépuisable gratitude.

Sur ce chapitre de la pauvreté, cet homme si bon se montrait intraitable. L'argent lui semblait une impureté. Sur ce point, il devenait dur. Un de ses frères ayant, par mégarde,

touché une pièce de monnaie, il le condamna froidement à la porter avec ses dents sur une ordure de cheval. Ah! dans un siècle où l'or est roi, où il n'y a d'autre morale, d'autre puissance que la sienne, où l'argent pèse plus que le sang (*gold is thicker than blood*, comme on dit dans Wall-Street) et compte plus que l'existence même, — puisque, pour concentrer les richesses, la famille se fait avare de naissances et en vient à tarir la vie, — avec quel soulagement on lit de pareils traits d'une sainte colère!

Comme on comprend le bienfait qu'apportait ce gueux divin, en réhabilitant le pauvre et en épousant la misère, en déclarant que le soin des affaires, le négoce, le gain, le trafic étaient besogne de vilains, bonne pour la roture de la création. Ce mendiant merveilleux, suivi de son « ordre prolétaire » (1), créait par ce coup de théâtre une espèce de roman pour tous, un univers nouveau : les foules s'y jetaient sur les traces de l'enchanteur. Ce fut une escapade, une immense évasion, la plus belle aventure de l'Europe. Le monde échappait à l'ennui et perdait le sentiment de ses misères.

Mais le point surprenant, c'est que cette explosion n'ait produit nul désordre, n'ait pas développé des conséquences d'anarchie. Notez qu'elles y sont bel et bien contenues : qui nous parle du « droit» qu'ont les pauvres « de *prendre dans la masse commune* ce qui leur est nécessaire »? Qui tient ce langage de partageux? C'est Bossuet, au *Panégyrique de saint François d'Assise*. Cet évêque ne mâche pas ses mots. Il nomme les pauvres les trésoriers et les receveurs de Dieu, chargés de lever en son nom l'impôt sur la richesse et de toucher « l'argent qui entre dans ses coffres ». Impossible d'être plus net. Il serait facile de tirer de là une théorie du droit divin de la révolution. Bien mieux, cette révolution était en train au temps de François. Ce n'est pas d'aujourd'hui que date le bolchévisme. Cette vieille maladie d'Orient, cette épidémie de manichéisme (on l'appelle maintenant lutte des classes) traînait dès ce moment en Europe sa malaria, son vague illuminisme, son désespoir de vivre, ses sombres espoirs millénaires : Cathares, Patarins, Albigeois, Lollards, Vaudois, Pauvres de Lyon pullulaient, s'attaquaient au principe même de la société. Le « petit frère » paraît, et le mal guérit.

(1) Chateaubriand, *Mémoires d'Outre-Tombe*, éd. Biré, t. VI.

Voilà le drame magnifique que nous offre la vie du Saint d'Assise, et c'est ce tableau qu'on est étonné de ne pas rencontrer dans l'ouvrage de M. Chesterton. C'est du moins le sens du geste de M. Mussolini. Aujourd'hui, comme au temps de François, le malaise est grand dans le monde. La terre gît écrasée sous la tyrannie de la machine et d'une dure ploutocratie : le poids de l' « économique » opprime le « moral ». Là-bas, dans son rude mausolée de poutres équarries, sous sa châsse de verre drapée de tentures écarlates, repose la momie du tsar rouge : les foules se tournent vers le spectre du fou qui prétendait leur donner le salut. Mais ce Tartare sauvage n'a réussi qu'à augmenter le malheur universel et à consommer le désastre de la civilisation. Il y a dans la propriété, en même temps qu'un danger, un principe sacré, la condition même du travail et du progrès humain. C'est la source des convoitises, des ambitions, des égoïsmes, et de tout le mal qui en découle ; d'un autre côté, c'est la base du foyer, de l'ordre, de la cité, de toute l'institution morale. L'Église conjure le dilemme, détache l'âme de la terre sans perdre l'équilibre, délie l'esprit sans maudire les biens matériels, conseille la pauvreté en prescrivant l'aumône. Elle a su sauver l'Évangile sans lui sacrifier la culture. C'est ainsi qu'un grand saint, en ne cherchant que le royaume de Dieu, sert encore par surcroît les affaires humaines. L'homme qui gouverne l'Italie, en désignant François pour chef spirituel de son peuple, accomplit un acte national, un de ces actes où la politique s'achève en religion et où l'œuvre terrestre se couronne de divin, comme le paysage se transfigure par la coupole du firmament : il écarte du ciel latin le trouble slave et nous fait admirer le chef-d'œuvre du tact, de l'intelligence et de l'amour.

LOUIS GILLET.

UNE LÉTTRE

SUR

LE DROIT DE RÉPONSE

M, Feuilloley, conseiller honoraire à la Cour de cassation, nous adresse cette lettre, — dont le lecteur saisira tout l'intérêt, s'il veut bien se souvenir que naguère, dans l'affaire Dubout pour refus d'insertion, le magistrat qui présidait la Chambre des appels correctionnels par laquelle fut condamnée la Revue, *était le président Feuilloley.*

Monsieur le Directeur,

J'ai pris connaissance dans la *Revue* du 1er juillet dernier, de la réponse de MM. Silvain et Jaubert à l'article de critique que la *Revue* avait consacré à leur traduction en vers de l'admirable tragédie d'Eschyle, *les Perses*, représentée à la Comédie-Française, réponse que la *Revue* a été contrainte d'insérer en exécution d'un arrêt de la Cour d'appel d'Orléans qui, faisant l'application stricte de l'article 13 de la loi du 29 juillet 1881, a jugé que le droit de réponse peut être exercé, même au cas de simple critique littéraire. J'ai lu également la note dont vous avez fait suivre cette réponse.

Dans cette note que vous avez intitulée *Appel judiciaire au Législateur*, vous ne critiquez pas, ou du moins vous ne le faites qu'avec une grande réserve, la jurisprudence des Cours et Tribunaux ; mais vous faites observer que le droit de réponse, tel qu'il est actuellement organisé par la loi de 1881, est « à la fois vexatoire et inopérant », parce que, d'une part, il fait peser sur le journaliste une servitude humiliante et que, d'autre part, il n'apporte à l'auteur qu'un avantage souvent illusoire. De là vous concluez qu'une réforme *législative* s'impose et que cette réforme n'est pas réclamée

par les associations de presse seulement, mais qu'elle est reconnue désirable et utile par les magistrats eux-mêmes, qui, tout en appliquant littéralement la loi, ainsi que les y oblige le devoir strict de leurs fonctions, n'ont pas craint de faire appel au législateur (d'où le titre de votre note) en énonçant dans les motifs de leurs décisions que le texte trop général et trop absolu de l'article 13 de la loi de 1881 leur enlevait, d'une manière fâcheuse, toute possibilité et tout droit de contrôle sur la légitimité de l'exercice du droit de réponse dans les espèces portées devant eux.

Vous évoquez enfin le souvenir de la vieille affaire Dubout contre la *Revue des Deux Mondes* qui n'eut pas en 1898, tant dans le monde littéraire que dans le monde judiciaire, moins de retentissement que ne vient d'en avoir l'affaire Silvain et Jaubert. Il s'agissait alors comme aujourd'hui d'une tragédie représentée au Théâtre-Français, la tragédie de *Frédégonde*. Son auteur, M. Dubout, avait assigné la *Revue*, qui avait rendu compte de la représentation, en la personne de son éminent directeur, à cette époque, M. Brunetière, aux fins d'insertion d'une réponse à l'article de critique théâtrale et littéraire. Ce fut devant moi, comme Président alors de la Chambre des appels correctionnels de la Cour de Paris, que l'affaire fut portée. La condamnation que la Cour se crut obligée de prononcer contre M. Brunetière et la *Revue* fut en général approuvée dans le monde judiciaire, comme répondant aux exigences d'un texte de loi général, absolu et impératif, mais elle donna lieu aux plus vives critiques de la part de la Presse et elle me valut une nombreuse correspondance, tantôt juridique, tantôt mondaine et parfois même humoristique, telle, par exemple, que le quatrain suivant que je crois pouvoir vous citer parce qu'il est vraiment spirituel et amusant :

Ton arrêt est sans défaut :
Frédégonde, reine altière,
Ayant vaincu Brune... haut
Devait vaincre Brune... tière.

Mais trêve aux plaisanteries et revenons aux choses sérieuses. *Amisso quæramus seria ludo*. Le souvenir de cette affaire Dubout et Frédégonde m'est demeuré toujours vivant dans l'esprit et la question du droit de réponse n'a jamais cessé de m'intéresser d'une manière toute particulière. Permettez-moi donc, puisque vous adressez un appel aux juristes et aux législateurs pour avoir leur avis, de vous donner le mien sur cette importante et délicate ques-

tion de la revision de l'article 13 de la loi du 29 juillet 1881 certainement appelée à être portée, dans un avenir prochain, à l'ordre du jour des Chambres. La question est tout à fait d'actualité.

Précisons exactement la situation.

L'article 13 de la loi de 1881, en imposant, par un texte général sans aucune restriction ni réserve, au gérant l'obligation d'insérer « la réponse de toute personne nommée ou désignée dans le journal ou écrit périodique », a établi au profit de la personne ainsi désignée, quel qu'ait été le but, la cause, la forme ou l'objet de cette désignation, un droit de réponse absolu qui la constitue, ainsi que l'ont décidé de nombreux arrêts, seul juge de la forme, de la teneur, de l'utilité et de l'intérêt de sa réponse. La seule restriction qu'il ait été possible aux tribunaux (Cass., 18 juillet 1896) d'apporter à cette faculté absolue, est fondée sur le *droit commun* et limitée au seul cas où la réponse serait contraire à l'ordre public, aux bonnes mœurs, à l'intérêt légitime des tiers ou à l'honneur du journaliste lui-même. En disposant ainsi, le législateur de 1881 a voulu éviter, dans toute la mesure du possible, les difficultés, contestations, chicanes et conflits sur l'exercice du droit de réponse.

J'estime que le droit de réponse général et absolu est équitable, rationnel et utile, lorsque c'est le journal ou écrit périodique qui a pris l'initiative de nommer ou de désigner la personne. Mais, à mon avis, une exception s'impose et une restriction y doit être apportée au cas où la personne nommée ou désignée a, expressément ou implicitement, fait appel à la publicité de la presse. C'est notamment et particulièrement le cas de l'écrivain qui publie une œuvre historique, du romancier, de l'auteur d'une pièce de théâtre, de l'acteur, du conférencier, etc. Toutes ces personnes savent d'avance que la presse s'occupera de leurs écrits, discours, rôles et représentations. Combien même seraient profondément déçues si la presse, jetant le voile sur leurs écrits ou leurs œuvres, ne s'occupait pas d'eux et les laissait périr dans la nuit sombre de l'oubli, *ignoti longa nocte !*

La distinction que je propose de faire entre le cas de la personne que le journal ou écrit périodique a pris l'initiative de nommer ou de désigner et celui où c'est cette personne qui elle-même a provoqué la publicité de la presse, est non seulement équitable et raisonnable en fait, mais elle est absolument juridique et conforme aux principes les plus élémentaires du droit. A situation différente, droits diffé-

rents. C'est une maxime qui remonte au droit romain. En entretenant ses lecteurs de tel ou tel fait concernant une personne qu'il désigne, sans avoir été provoqué à le faire, le journal ne commet pas nécessairement une faute, mais il accomplit du moins un acte auquel cette personne est absolument étrangère et qui justifie pleinement l'existence à son profit d'un droit absolu de fournir une réponse, une explication que le journal sera tenu d'insérer, sous la seule réserve qu'elle ne soit contraire ni à l'ordre public, ni aux bonnes mœurs, ni à l'intérêt des tiers ou du journal lui-même. Si, au contraire, la personne a, d'une manière quelconque, provoqué la publicité, cette provocation crée au profit de la presse le droit d'examiner et de discuter l'œuvre de cette personne : par suite, le journaliste ne doit être tenu d'insérer une réponse qu'autant qu'elle serait justifiée par l'intérêt légitime de la personne nommée, à raison, par exemple, soit d'une erreur grave, soit d'un abus du droit. Il faut entendre par « erreur » une indication fausse ou erronée nécessitant ou comportant une rectification, et par « abus du droit », une critique dépassant, soit en la forme, soit au fond, la mesure des convenances et de nature à préjudicier à la considération ou aux intérêts de la personne.

Il est donc absolument équitable, rationnel et juridique de supprimer, lorsqu'il y a eu provocation à la publicité par la personne désignée, le caractère général et absolu du droit de réponse et de conférer, en ce cas, aux tribunaux la faculté et le pouvoir d'apprécier si l'exercice du droit de réponse est ou n'est pas justifié en fait.

Il me semble qu'une modification en ce sens à l'article 13 de la loi du 29 juillet 1881 est désirable et serait de nature à donner satisfaction aux droits et aux intérêts légitimes des parties.

Veuillez agréer, monsieur le Directeur, l'assurance de ma haute considération et de mes sentiments dévoués.

FEUILLOLEY.

Après le président de la Cour de cassation et le président de la Cour d'appel, le président de Chambre devant qui fut portée l'affaire Dubout... Ainsi les plus hauts magistrats se prononcent ouvertement contre la loi que la magistrature est chargée d'appliquer. Plus que jamais il appartient au législateur de mettre fin à cette situation paradoxale.

REVUE LITTÉRAIRE

DIDEROT ET SOPHIE VOLLAND (1)

Sophie Volland n'a pas été le seul amour de Diderot : elle a été son principal et plus durable amour. Il n'était plus un jeune homme, quand il l'a rencontrée ; mais il avait, semble-t-il, de deux ans passé la quarantaine et, elle, n'était plus une toute jeune fille. Mais elle gardait encore sa beauté, à ce qu'il dit, et principalement celle de son intelligence, étant philosophe et l'étant bien, dans toute l'acception du terme.

Diderot lui a beaucoup écrit. Comment ces lettres sont-elles revenues, après sa mort, entre les mains de Mme de Vandeul ? On n'en sait rien. Mais ce qu'on sait certainement, c'est qu'elles n'ont pas toutes été publiées. Assézat et Maurice Tourneux nous en donnent cent trente-neuf ; et Mme de Vandeul en avait reçu cinq cent cinquante-deux, qu'elle avait numérotées. Qui a détruit les autres ? Naigeon sans doute. Il supprime toutes les premières, et qui seraient probablement les plus touchantes : car Diderot s'est maintes fois vanté de sa fidélité ; cependant, il a dû avoir de beaux commencements et une agréable surprise dont ses lettres du début portaient le témoignage. Mais la première, du 1er juin 1759, fut, par Mme de Vandeul, numérotée 138. Il y en a, d'ailleurs, une avant cela, du mois de mai, qui n'a aucun numéro, ou qui n'a pas de « numéro utile » dans le manuscrit.

M. Paul Ledieu paraît, — je dis, paraît, — avoir retrouvé ce manuscrit, peut-être une copie ancienne. Il ne dit pas ce que c'est ; et il ne dit pas non plus où il s'est procuré ce document. Pourquoi

(1) Par M. Paul Ledieu (*les Publications du centre*).

ne le dit-il pas? Je l'ignore. C'est là une faiblesse de sa publication. Mais, que ce soit le manuscrit ou la copie, toujours est-il que ce savant y a pu faire une appréciable récolte de pages inédites et qu'il nous donne sans les compter. Ce ne sont pas des lettres entières : ce sont des fragments de lettres, pour la plupart très curieux. Il y a joint, en assez grand nombre, des fragments de lettres, inédites également, adressées par Diderot à Grimm et qui ont trait à Sophie. Et tout cela lui a, somme toute, suffi pour composer, sous le titre *Diderot et Sophie Volland*, un attrayant petit volume. Possède-t-il, et pouvons-nous espérer qu'il nous fasse lire un jour, les cinq cent cinquante-deux lettres? Non; et ce qu'il a, le voici : des passages les plus intéressants, — et qui ne compromettaient personne, — des lettres qu'on avait détruites. Mais il ajoute que ces passages, intéressants, on les prenait sans indiquer du reste la date des lettres auxquelles on les avait empruntées : cependant, lui, les date presque toujours. Comment fait-il? Je n'en sais rien.

Il ne croit pas, lui, que Sophie Volland fût née en 1726, comme l'a dit M. Avezac-Lavigne, qui a tout bonnement choisi cette année comme assez vraisemblable. Il la fait naître en 1722, parce qu'en 1762 elle avait quarante ans. Le 5 septembre 1762, Diderot lui écrit : « A quarante ans passés, une fille a ses amis, ses connaissances, qui peuvent très bien ne pas être les connaissances, les amis de sa mère. » Conséquemment, Sophie n'a pas à tenir compte des opinions que Mme Volland lui fournit là-dessus. Si elle est née en 1722, elle a trente-trois ans lorsque Diderot se met à l'aimer, en 1755.

Il n'y a pas de portrait d'elle. Nous ne savons pas comment elle était jolie. Maigre, sans doute, des « menottes sèches » et telles que « ce sera bientôt un petit squelette bien délicat, où l'on distinguera tous les petits osselets ». En outre, elle porte des lunettes; cela, c'est une mauvaise idée : « C'est de chez Le Breton... » l'éditeur... « que je vous écris cette longue, ennuyeuse épître, que vous aurez bien de la peine à déchiffrer. Passez, passez tout ce qui vous fera frotter vos lunettes sur votre manche. » Il la voit, ou bien l'imagine, derrière le fauteuil de sa mère, et toute droite, ces lunettes sur le nez. Enfin, elle a un bobo sur le sein, qui le tourmente. Une pauvre fille, somme toute. Il lui écrit, au mois de décembre 1770 : « Je n'approuve pas votre retour. Il fait froid et mauvais; la route est longue et pénible. Regardez-y de tout près... » Il ajoute : « C'est pour vous que je parle, contre ma satisfaction la plus douce. » Oui; mais cela

n'est pas certain, parce qu'il avait alors des difficultés avec sa nouvelle amie, Mme de Maux, et qu'il préférait peut-être que Sophie ne fût pas là.

Sur la famille de Mlle Volland, sur sa mère et ses deux sœurs, les inédits ne nous apprennent quasi rien de nouveau. Et c'est dommage; car nous ne savons pas grand chose. Vers 1730, M. Volland, Jean-Nicolas, était « préposé pour le fournissement du sel » et demeurait rue de Toulouse. Il achète, cette année-là, un terrain dans le hameau d'Isle-sur-Marne et il y fait bâtir une maison. Au mois de juillet 1770, son petit gendre, qui s'appelle M. Digeon, qui est ingénieur et architecte à Reims, meurt à Caen ; il a laissé la renommée d'un amateur d'objets d'art. M. Volland avait trois filles : Mme Le Gendre, dont la fille épousa M. Digeon ; Mme de Blacy, enfin Sophie. Mais Mme de Blacy changea de nom. Elle avait épousé un M. de Salignac, qui était receveur et qui, en 1762, à la suite d'une banqueroute frauduleuse, fut obligé de disparaître. Il laissait environ dix-huit mille francs de dettes, qui supposaient des occupations libertines. Alors, Mme de Salignac devint Mme de Blacy. Et Diderot, qui l'aimait bien, fut obligeant : il aida le fils de cette pauvre dame à s'embarquer pour Cayenne, afin d'y chercher la fortune.

Cette aventure de M. de Salignac ne fut pas la seule qui gêna Mme Volland ; et elle prit la coutume d'aller à Isle tous les ans ; elle y passait la moitié de l'année à vivre économiquement. Diderot le lui reproche ; il trouve que c'est trop longtemps le priver de Sophie. Et il enrage, comme ceci : « Je vois, par la lettre en grimoire, que Mme Le Gendre est ou sera incessamment avec vous. Je suis devenu si ombrageux, si injuste, si jaloux, vous m'en dites tant de bien, vous souffrez si impatiemment qu'on lui remarque quelque défaut, que je n'ose achever. Je suis honteux de ce qui se passe en moi, mais je ne saurais l'empêcher. Madame votre mère prétend que votre sœur aime les femmes aimables ; et il est sûr qu'elle vous aime beaucoup. Et puis, cette religieuse pour qui elle a eu tant de goût, et puis cette manière voluptueuse et tendre dont elle se penche quelquefois sur vous, et puis ces doigts singulièrement pressés entre les vôtres. Adieu, je suis fou. » Il l'était un peu, en effet, assez pour s'en apercevoir. Cette espèce de jalousie que voilà qui naît en lui, à la pensée de Mme Le Gendre près de Sophie, ce n'est pas un bon sentiment. Et, s'il le dit, ce n'est pas bien. Cette lettre, de 1760, montre à quel point son amour l'avait touché, l'avait ému.

Il le raconte à Grimm, et sur un ton que l'on ne dirait pas qu'il l'écrive, mais qu'il a l'air de lui parler tout bas : « Ah! Grimm, quelle femme! Que cela est tendre, doux, honnête, délicat, sensé! Le mal est que je ne sais quand on serait heureux. Cela réfléchit, cela aime à réfléchir. Nous n'en savons pas plus qu'elle en mœurs, en sentiments, en usages, en une infinité de choses importantes. Cela a son jugement, ses vues, ses idées, son sentiment à soi... » Il lui écrit, un autre jour, — c'est une chose dont il vient de s'apercevoir, et qui l'a surpris, l'a choqué : — « Ma Sophie est jalouse, mon ami. Je viens d'en faire la découverte; et cela me fâche. Je suis sincère, je suis franc, et je n'aime point à être soupçonné. Ce qu'il y a de pis, c'est qu'elle a souffert et que peut-être elle souffre encore. Elle eut hier une défaillance, dans laquelle elle crut elle-même qu'elle allait passer! » Il le confie à Grimm : lui, veuille-t-il n'en rien confier à personne. C'est un secret. Il a de l'amitié pour Grimm; et ce qu'il sait, qu'il est content de savoir, assez content pour ne pas le garder en soi, mais il a Grimm à qui le dire. Est-il content que Sophie soit jalouse? Non; car il est sincère et il est franc. Mais, oui, tout de même. Cela, il ne l'avoue pas; et il le nie : cependant, il l'éprouve. Car, de rendre jalouse une fille charmante et qui a presque dix ans de moins que vous, c'est flatteur. Il en ressent, bien naïvement, la flatterie. Écoutez-moi, Grimm, et soyez bon homme : elle est jalouse !...

Sophie a tous les mérites, qui lui composent une couronne de vertus. C'est pour cela qu'il l'aime. En doutez-vous? Mais vous auriez tort. Car il n'y a que la vertu qui inspire un enthousiasme durable et vrai. Vous aimez, vous, une jolie belle : quoi! si elle n'est pas vertueuse, vous croyez que vous l'aimez; ce n'est pas sûr. Ou alors, vous aimez en elle l'image des vertus qu'elle n'a pas, qu'elle devrait avoir et dont elle a probablement la mine. Qu'est-ce que la vertu? C'est la gloire, l'amour, le patriotisme et, en un mot, tous les motifs des âmes grandes et généreuses. L'amour, la gloire et le patriotisme sont, en effet, trois vertus, et très actives : en connaissez-vous d'autres et qui animent pareillement le cœur humain? Diderot écrit donc à Sophie : « Il ne faut pas vous imaginer, mon amie, que j'ai perdu tout mon sens. Quoi qu'il en soit et qu'en disent mes amis, veuillez seulement user de tout l'empire que vous avez sur mon cœur. Dites un mot et promettez un baiser, élevez-moi comme un jeune spartiate, conduisez-moi au temple de l'honneur par le chemin du plaisir; et je crois que j'arriverai. » Certainement! Par le chemin du plaisir, et des bai-

sers tout le temps, il arrivera au temple de l'honneur. Mais croit-il vraiment que les jeunes Spartiates fussent ainsi conduits au temple?... On parle de l'éducation sévère qui leur était donnée. Quoi qu'il en soit, c'est l'éducation qu'il a choisie et qu'il veut suivre. L'idée lui en paraît excellente : « Ah ! si les hommes me ressemblaient, et que les femmes voulussent ! On n'aurait pas besoin d'une autre institution publique ; que ne ferait-on pas pour elles ? Où ne nous conduiraient-elles pas, par la passion la plus violente et la plus générale de la nature ? Elles diraient à l'homme : tu as fait une grande action, tu t'es illustré par un ouvrage sublime; tu m'aimes, viens entre mes bras. L'amour, mon amie, qui n'est parmi nous qu'un enfant léger, bon, capricieux, perfide, serait un entrepreneur de grandes choses, un sentiment véhément et sublime ! » C'est la vérité ; c'est l'exacte vérité. Regardez-y : les plaisirs de l'amour, étant désormais la récompense du courage que l'on dépense et des vertus que l'on pratique, il n'y a plus lieu d'hésiter; pour être aimé, pour en avoir le témoignage, nous agirons comme des héros ou des demi-dieux !

En est-il ainsi, présentement? « Un sauvage se traîne la nuit jusqu'au pied de la couche de celle qu'il aime; et elle lui dit : apporte-moi vingt chevelures et reviens. Un Tartare se déchiquette le corps avec un instrument tranchant et dit à sa maîtresse : vois, et apprends ce que je suis prêt à tenter pour toi... » A vrai dire, je ne sais pas si le sauvage et le Tartare agiront justement ainsi, d'une manière si galante et attentive ; mais on leur prêtait, à cette époque-là, de jolis sentiments et qui étaient l'objet de l'admiration générale : Diderot fait de même. Et il ajoute : « L'amour, sous cet aspect, est féroce. Il me fait frémir ; mais il ne me déplaît pas. C'est le même qui, sous des mœurs plus policées, non moins énergiques, deviendrait le germe et la récompense de toutes les vertus. Voyez, mon amie, si un lâche, un homme reconnu pour faux, un fourbe, un menteur, un libertin, un avare oserait jamais s'approcher de vous. Que ne vous imitent-elles toutes? S'il n'y avait point de femmes pour un méchant, il y aurait bien moins de méchants. » C'est la morale que Diderot tire de son histoire : elle valait la peine d'en être tirée, fût-ce un peu incommodément.

Voyez comme Diderot travaille. Il écrit à Mlle Volland, comme il a composé toute son œuvre. Une pensée qu'il a le mène à une autre: il va donc à l'autre et s'y installe un moment, le temps de passer à une autre encore. Il traitait l'une ; et il arrive à traiter la prochaine. C'est une digression, comme l'on dit. Qu'importe pour lui? Et il

disait à Sophie qu'elle était la vertu même au point de ne donner pas son amour qu'en récompense d'avoir bien agi. Cette idée que voilà le conduit à examiner la seconde, plus générale, qu'on a vue et sur laquelle il a plus insisté : c'est de savoir ce qu'il adviendrait en ce monde-ci, au cas où les femmes prendraient toutes un pareil système. Il a changé de sujet. S'en est-il seulement aperçu?

L'avantage est, pour lui, d'être toujours à l'endroit qui l'intéresse le plus et de ne s'y pas attarder plus longtemps que sa curiosité le fait s'y plaire. Ses digressions ne sont, en somme, que ses promenades à la recherche du problème le meilleur et le plus attrayant.

Il s'y amuse; il a, en chemin, de belles trouvailles. Et, s'il revient à sa première idée, ce sera pour dire à Sophie : « Adieu, femme de bien ; adieu, l'amie de l'honnête homme... Qu'il est doux d'ouvrir ses bras, quand c'est pour y recevoir un homme de bien!... Encore un petit moment, et j'accourrai, et je vous porterai une bouche innocente, des lèvres pures et des yeux qui n'ont rien vu depuis un mois. » Ou autres balivernes de ce genre.

Mais le beau moraliste qu'il est, ou l'homme qui fait un bel usage des mots que la morale recommande! A vrai dire, c'est plutôt cela : les vertus, l'honneur, le courage et le patriotisme, quoi qu'ils vaillent, font bien dans une phrase, y ont un effet magnifique et, par moments, éveillent des sentiments analogues. Il faudrait, pour refuser de telles choses, plus d'abnégation que n'en a volontiers l'âme d'un écrivain.

Au mois de mai 1759, Diderot fut très ennuyé : Mme Volland part pour Isle et emmène Sophie. Or, il ne l'avait pas vue, pas même entrevue depuis longtemps, depuis un siècle, dit-il, depuis quinze jours, avoue-t-il bientôt. Pourquoi? Mais à cause de maints plaisirs, des spectacles, des promenades, des repas donnés ou reçus, qui la lui prenaient. Ils avaient donc grand hâte de se retrouver. Un jour, Diderot va chez elle. Et ils sont ensemble depuis une heure. On frappe : c'est Mme Volland la mère, qui se présente. Sophie et Diderot se lèvent et, pendant qu'elle est là, restent debout. Mme Volland la mère va tout droit à son secrétaire; elle y cherche, elle y trouve un papier, qu'elle prend, et puis avec ce papier s'en retourne, mais après avoir dit son intention d'aller à Isle, prochainement, accompagnée de sa fille Sophie. Quelle aventure, et bien désespérante : « On va l'entraîner, pour la faire périr d'ennui! » C'est Diderot qui le dit; et il le sait bien. D'ailleurs, l'ennui de Sophie, à Isle ou ailleurs, s'expliquerait par l'absence de son ami : rester là-

bas, sans lui, sans plus le voir, ah! il savait, ou il imaginait, à qui c'était désespérant!

Mme Volland la mère apprit ainsi que Sophie avait son existence organisée en dehors d'elle. Et elle se montra, en somme, plus résignée qu'on n'aurait pu le craindre. Le 25 juin de la même année, Diderot écrit à Grimm : « Sophie est toujours à Paris; un enchaînement d'embarras domestiques retiennent sa mère. L'humeur et la jalousie de cette femme les désolent tous. Imaginez que les deux sœurs n'osent se parler. Mme Legendre en sèche sur pied. J'y vais; mais de loin en loin... » Que Mme Volland la mère ait mal accueilli cette histoire, il s'en étonne, il s'en indigne; mais il a tort. Il ferait mieux de lui témoigner sa reconnaissance de ce qu'elle ne se fâchât point tout rouge et tolérât, au bout du compte, l'anecdote. Le 3 juillet, toujours à Grimm : « La maman est allée à sa terre. Nous sommes restés seules, Sophie, sa sœur et moi. Nous passons des heures assez douces. » Je le crois bien.

Mais qu'arriva-t-il, pour déranger cette vie agréable? M. Diderot le père, qui était vieux et malade, revenait des eaux de Bourbonne : et il mourut, à Langres, où il fallut que Denis se rendît, pour être sûr d'hériter congrûment. Il partit donc et voyagea dans la voiture de Mme Volland la mère. Vous voyez bien que la mauvaise humeur et la jalousie de cette bonne dame ne sont pas si affreuses.

Du reste, il fut très bien lui-même et ne perdit aucune occasion de lui témoigner sa gratitude. Elle avait oublié sa cassette : il lui offrit sa bourse, et elle l'accepta. Elle avait de la peine à supporter les fatigues de la chaise : il la soutint, dans ses bras, tout le temps. Il était resté à Isle avec elle, à son retour, pendant deux jours, trouvant charmants le voyage et la maison, excellente l'hospitalité qu'on lui accordait, et gentille la vieille maman de Sophie, le lui disant, la dorlotant. Il fut aimable, très galant homme et bon garçon.

Il rentre donc à Paris. Et alors la santé de Sophie le tourmente. Elle tourmente aussi sa mère, qui veut l'emmener à la campagne, soit pour six mois, ou pour un an, deux ans peut-être. Sophie en a beaucoup de peine. « Elle dépérit à vue d'œil. Le sentiment s'éteint dans son âme; elle est tombée dans un abattement, une indifférence, un détachement qui désole sa sœur. Jugez de mon état!... » Elle passe quelquefois des heures entières, sans dire un mot, les yeux fermés, la tête appuyée sur le dossier de son fauteuil. Et vous lui reprochez sa mélancolie : elle ne s'en excuse seulement pas. Diderot vient d'entrer : elle lui sourit, ouvre les yeux et le regarde avec des yeux

qu'on ne regarde pas sans chagrin. Il lui demande, un peu plus tard, à quoi elle pense. Elle répond : « Je pense que vous serez tous heureux, quand je n'y serai plus. » Elle se lève et s'en va dans une garde-robe, où elle pleure « de toute sa force ». Elle n'a plus de force que pour pleurer.

Elle se remit, alla mieux et puis quasiment bien. Mais il restait à Diderot la tristesse de la perdre tous les ans et pour la moitié de l'année, qu'elle passait à Isle. Lorsqu'il eut à partir pour la Russie, où l'invitait l'impératrice Catherine, il se servit de ce prétexte : « Nous serons un peu plus éloignés que quand vous partiez de Paris pour Isle ; mais notre séparation sera moins longue et nos cœurs ne cesseront de se toucher. Accordez à des circonstances importantes ce que vous accordiez à la nécessité d'accompagner une mère chérie dans une terre qui faisait ses délices. » Évidemment! Mais, cette fois, s'il argumente ainsi, c'est que son voyage le tente.

Il écrivait à Sophie ces longues lettres et, le plus souvent, deux par semaine, au courant de la plume et à peu près sans ratures. « Je prends une plume, de l'encre et du papier; puis, va comme je te pousse... » Il y mettait l'histoire de sa vie, au jour le jour, tout simplement et sans effort : « Comment, ai-je dit, un astronome passe trente ans au haut d'un observatoire, l'œil appliqué à l'extrémité d'un télescope, pour déterminer les mouvements d'un astre ; et personne ne s'étudiera soi-même, n'aura le courage de nous tenir un registre exact de toutes les pensées de son esprit, de tous les mouvements de son cœur, de toutes ses peines, de tous ses plaisirs. Et des siècles innombrables se passeront, sans qu'on sache si la vie est une bonne ou une mauvaise chose, si la nature humaine est bonne ou méchante, ce qui fait notre bonheur ou notre malheur. Mais il faudrait bien du courage, pour ne rien celer. » Il a ce courage; il s'en vante : « Voilà la quatrième lettre que je vous écris. Je ne me suis soucié que de les faire longues. J'ai voulu vous occuper longtemps, j'ai voulu que vous me suivissiez pas à pas, j'ai voulu vivre sous vos yeux. Je ne tuerai pas une puce sans vous en rendre compte. Oserai-je traiter de minutie tout ce qui tient à ton repos, au calme de ton esprit, à ton bonheur, à ta santé? Mais aussi, quelle que soit la durée de ton absence, je n'aurai rien à t'apprendre, à ton retour, pas même que je n'ai pas cessé un instant de t'aimer. » Il lui écrit ainsi, en 1765, une fois qu'il n'a rien sans doute à lui cacher. Mais, trois ans plus tard et quand il aura Mme de Maux dans sa vie, oserait-il l'écrire encore?

Toujours est-il que cette idée, un jour de 1765, l'a frappé. Il écri-

vait à Sophie depuis longtemps et des volumes. Du temps perdu ?... Ah ! mais, que non, s'il a mis dans ses lettres, — avec courage, — le bilan de sa vie, la somme de ses lectures, ses tracas, l'empêchement qui en résulte pour son œuvre, ses plaisirs, et enfin tout le trantran de ses journées, comme il l'a fait ou bien comme il a eu la volonté constante de le faire. C'est lui qu'on trouve, dans ses lettres, au naturel et tel qu'il a été. Il y est l'exemple d'un homme que la pensée occupe et que les sentiments du cœur animent. A chaque instant, une idée nouvelle le tente ; et il l'a dit à Sophie, laquelle l'entend. Pas de méthode ; et pas d'autre méthode dans ses lettres que dans le cours de ses travaux : il va, en quelque sorte, au hasard. Il donne son attention, sa préférence, son génie ou, quelquefois, sa toquade, à une opinion qui l'a le mieux séduit. Des anecdotes, au milieu de tout cela, ou des ragots ou des potins, indiquent l'existence de Paris, son absurdité, sa folie, d'une façon que vous saurez ce que l'auteur méprise, ce qu'il adopte et qui lui semble digne d'estime ou d'admiration. Et le voilà, l'auteur ; le voilà tel qu'il est, tel qu'il voudrait être et tel qu'il le sera peut-être, un jour, si Dieu l'aide : ou bien, ne disons pas Dieu qui, dans l'opinion de Diderot, n'a rien à faire ici-bas. « Disons, mon amie, que ce n'est point une affaire de calcul, mais de sympathie, mais d'attraction morale, mais de nécessité. Les âmes s'approchent par la loi des homogènes. C'est que c'est elle ; c'est que c'est moi. C'est que j'étais destiné à devenir le satellite, qui la suivrait dans sa course et qui l'éclairerait dans ses nuits... » La nécessité, fondée sur des raisons psychologiques, lui paraît l'explication totale : elle remplace Dieu, qui est un mot très suranné.

Cependant, s'il écarte Dieu, il en a aussi du regret, par moments. La loi des homogènes lui plaît ; mais il ne trouve pas en elle tout ce qui serait le plus doux au cœur, le plus exactement conforme à nos instincts. « Il est dur de s'abandonner aveuglément au torrent universel ; il est impossible de lui résister. Les efforts imprudents ou victorieux sont aussi dans l'ordre. Si je crois que je vous aime librement, je me trompe : il n'en est rien. Oh ! le beau système, pour les ingrats ! J'enrage d'être empêtré d'une diable de philosophie que mon esprit ne peut s'empêcher d'approuver et mon cœur de démentir... » Comme il tient compte de son cœur et de ses exigences ! Comme il veut être un homme complet, dont l'esprit accepte la vérité, dont le cœur a d'autres ambitions ! Et comme il souffre, dans cette contrariété de ses désirs !... « Je ne puis souffrir

que mes sentiments pour vous, que vos sentiments pour moi soient assujettis à quoi que ce soit au monde. Peu s'en faut que je ne me fasse chrétien pour me permettre de vous aimer dans ce monde, tant que j'y serai, et de vous aimer encore dans l'autre. C'est une pensée si douce que je ne suis point étonné que les bonnes âmes y tiennent. » Fallait-il qu'il aimât Sophie pour songer à cause d'elle à se faire chrétien !...

Elle change tous ses sentiments ; elle a sur lui une influence nombreuse et diverse. Les autres philosophes de son temps, et qui n'adoptaient que les opinions intellectuelles, il leur manquait ce qu'il eut, cette tendresse confuse et bien touchante à l'égard d'une femme. Elle lui donne ce qu'il n'aurait pas trouvé en lui-même autrement, cette confiance aux plus déraisonnables merveilles et aux plus belles espérances.

Une fois qu'il était allé au Grandval chez son ami le baron d'Holbach, il lui écrit : « J'avais apporté ici une âme serrée, un esprit obscurci, des vapeurs noires ; il me semble que je suis mieux. Les sensations douces calment, sans qu'on s'en aperçoive, les mouvements les plus violents. On ne se défend pas de cette paix de la nature, qui règne sans cesse autour de soi. On s'en défend d'autant moins qu'elle agit imperceptiblement... » Et le voici très sensible aux conseils de la nature ; il en perçoit, il en devine l'importance et il écoute ce qu'elle paraît lui dire. « Ce n'est point une éloquence qu'on entende, c'est une persuasion qu'on respire, c'est un exemple auquel on ne se conforme pas, une peine à se mettre à l'unisson avec tout ce qu'on voit... » Remarquez ici la justesse des mots qu'il emploie, qui est un peu rare chez lui. Que le conseil de la nature ne soit pas une éloquence, il l'a noté ; mais une persuasion, mais un exemple qui s'impose à votre imitation. Le philosophe qui vit à Paris, voit surtout des gens : les uns lui semblent bons ; les autres, abjects. Et lesquels imitera-t-il, de ces deux genres d'hommes ? Ni les uns, ni les autres. Son orgueil intellectuel refusera de se plier à leur exemple. Alors, il aura soin de se faire une âme différente.

A la campagne, il est lui-même. Et le conseil de la nature, qu'il reçoit, qu'il accueille avec bien du plaisir, a pris le tour le plus séduisant : « L'immobilité des arbres nous arrête ; l'étendue d'une plaine égare nos yeux et notre âme ; le bruit égal et monotone des eaux nous endort. Il semble que tout nous berce dans les champs. Nous partageons la rêverie de l'être qui forma le désordre de cette scène,

où rien n'est arrangé ni déplacé ; et celui qui me voit au loin errer à l'aventure sur cette scène, m'y trouve fort bien. Il serait rempli d'étonnement et d'effroi, l'inquiétude le saisirait, je troublerais la tranquillité du spectacle pour lui, s'il me voyait précipiter mes pas, porter mes bras en l'air, arrêter des regards menaçants vers le ciel, me rouler à terre... » Il le faisait tout comme il le raconte !.. « Toutes les douleurs ici finissent par être lentes et mélancoliques. Les querelles dans les champs ont un caractère plus hideux que dans les carrefours des villes ; c'est comme un cri perçant dans le silence et l'obscurité de la nuit, c'est un contraste de guerre avec l'image d'une paix générale. Et, réciproquement, un homme apathique, immobile, indolent, tranquille dans le tumulte des villes est comme un contraste avec l'image d'une guerre universelle... » Retournons aux champs : « Ici, d'instinct, on s'assied, ou se repose, on regarde sans voir, on abandonne son cœur, son âme, son esprit, ses sens, à toute leur liberté... Tout est utile, tout sert, tout concourt... Est bien mal né, est bien méchant, est bien profondément pervers, celui qui médite le mal au milieu des champs. Il lutte contre l'impulsion de la nature entière, qui lui répète à voix basse et sans cesse, qui lui murmure à l'oreille : demeure en repos, reste comme tout ce qui t'environne, dure comme tout ce qui t'environne, jouis doucement comme tout ce qui t'environne, laisse aller les heures, les journées, les années comme tout ce qui t'environne et passe comme tout ce qui t'environne ; voilà la leçon continue de la nature. » M. Hubert Morand, qui analysait au *Journal des Débats* le livre de M. Paul Ledieu, a cité ce passage. Il en a montré l'importance ; il a fait voir, en Diderot, le père lointain de la littérature romantique. Est-ce vrai? Oui, sans doute. Mais on trouverait aussi chez lui le père, également lointain, d'autres écoles littéraires. Il y a de tout, chez lui, dans son riche désordre. Il a donné l'impulsion première à des tendances de l'esprit humain contradictoires et frappantes. Il a été un inventeur.

Mais, dans cette invention du romantisme, quelle part réservons-nous à Mlle Volland? Très grande. Il a bien l'air pourtant, cette fois, d'être seul en cause. Il était à Grandval, tout seul ; et il cédait, un jour qu'il était à se promener dans un beau paysage, au muet murmure que font les arbres où passe le vent. Il l'interprétait en son langage ; il lui donnait cette éloquence qui lui manque. Mais il était allé souvent déjà soit à Grandval ou ailleurs : il n'avait pas entendu ce murmure. Et c'est l'émoi que met en lui Mlle Volland qui le dispose à le goûter, qui le rend plus attentif que jamais à cette voix

surnaturelle. Il l'écrit à elle ; il ne fait que lui rendre ce qu'il lui doit.

Le romantisme, une façon de comprendre et de sentir les besoins de l'âme, une crédulité facile à des choses qu'elle réclame, à Dieu, à ses volontés qu'on subit et à ses caprices mêmes, tout cela est lié dans son esprit et lui devient, non pas une foi, mais un désir. Il a noté ce désir en lui-même ; et il l'a dit, en restant d'ailleurs l'homme qu'il était, l'ennemi déclaré de Dieu et des mystères qui l'entourent. Les romantiques ont, là-dessus, bien exactement suivi sa doctrine. Ont-ils cru en Dieu? Lisez-les et vous n'en douterez pas. Mais ils y ont cru comme à un être dont le nom fait bien, dans un poème, comme à un Dieu bien vague et qui, le poème ôté, disparaît.

C'est que Diderot l'a bien aimée, cette Sophie Volland. Il lui écrit, le 28 juillet 1765 : « Chère amie, tu ne saurais deviner combien je me tiens heureux de t'avoir rencontrée, combien tu m'étais chère la première fois que je te le dis, combien tu me l'es devenue davantage depuis ce temps-là. C'est que ce n'est point une illusion. Le temps dissipe toutes les illusions, et toutes les passions finissent. Plus je t'ai vue, et plus je t'ai aimée. Le temps n'a fait qu'accroître ma tendresse ; c'est qu'elle était fondée sur des qualités, dont j'ai senti la réalité et la valeur de jour en jour. Ton amant n'a fait que suivre l'exemple de tes amis : ils ont plus d'amitié et moi plus d'amour pour toi que jamais. » En 1765, il l'aime déjà depuis treize ou quatorze ans. Ce n'est plus tout à fait le même amour que dans les premiers temps : c'est un amour plus fort et meilleur, auquel se joint la gratitude. Elle lui a donné à découvrir tout le règne du cœur, indépendamment de l'esprit tout seul.

Ce bel amour eut, d'ailleurs, son inconvénient : ce fut de fâcher Mme Diderot, cette harengère, comme Rousseau l'appelle. Harengère ou non, Mme Diderot n'était pas méprisable. Elle ne savait rien ; mais elle gardait bien la maison de son mari. Celui-ci n'en doutait pas : seulement, il aurait voulu qu'elle s'en tînt là. Et les orages domestiques l'excédaient. Une fois, il eut recours à un stratagème : de se faire servir à part, dans son bureau. Il ne la voyait plus ; il en était content.

Sophie Volland mourut le 22 février 1784, peu de mois avant Diderot. Son testament, qui est daté du mois de juin 1772, lui donnait sept volumes de Montaigne et sa bague appelée Pauline.

André Beaunier.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

La Conférence de Locarno a terminé ses travaux le 16 octobre. Ce jour-là, le chancelier du Reich allemand et les ministres des Affaires étrangères d'Allemagne, de Belgique, de France, de Grande-Bretagne, d'Italie, de Pologne et de Tchécoslovaquie ont paraphé l'acte final de la Conférence et les différents textes diplomatiques que le préambule énumère et dont il définit en ces termes l'objet : « Les représentants des gouvernements ici représentés déclarent avoir la ferme conviction que l'entrée en vigueur de ces traités et conventions contribuera grandement à amener une détente morale entre les nations, qu'elle facilitera puissamment la solution de beaucoup de problèmes politiques et économiques conformément aux intérêts et aux sentiments des peuples et qu'en raffermissant la paix et la sécurité en Europe, elle sera de nature à hâter d'une manière efficace le désarmement prévu par l'article 8 du pacte de la Société des nations. » Suivent une série de traités et de conventions qu'il importe d'énumérer. Traité entre l'Allemagne, la Belgique, la France, la Grande-Bretagne et l'Italie, par lequel ces Puissances « garantissent, individuellement et collectivement, le maintien du *statu quo* territorial résultant des frontières entre l'Allemagne et la Belgique et entre l'Allemagne et la France, et l'inviolabilité des dites frontières... ainsi que l'observation des dispositions des articles 42 et 43 dudit traité (de Versailles) concernant la zone démilitarisée ». — Convention d'arbitrage entre l'Allemagne et la Belgique. — Convention identique entre l'Allemagne et la France. — Traité d'arbitrage entre l'Allemagne et la Pologne. — Traité identique entre l'Allemagne et la Tchécoslovaquie. — Lettre à la délégation allemande au sujet de l'interprétation de l'article 16 du Covenant. — Accord entre la France et la Pologne. — Accord entre la France et la Tchécoslovaquie. — La signature définitive de ces actes se fera à Londres le

1er décembre, si chacun des gouvernements et des parlements intéressés ratifie l'œuvre de ses représentants.

Cet ensemble de conventions constitue, depuis les traités de 1919, l'acte diplomatique le plus important pour la reconstruction de l'Europe politique. Il s'insère dans le cadre des traités et du pacte de la Société des nations, à la lettre desquels il n'apporte aucune modification. Les actes du 16 octobre sont l'aboutissement de négociations commencées depuis trois ans, ainsi que l'a souligné le Dr Benès, et la conclusion de la démarche allemande du 9 février 1925. A Locarno, des négociations officielles ont abouti à des textes dont les stipulations nous sont connues, mais aussi des entretiens privés ont eu lieu dont les résultats n'apparaîtront qu'avec le temps. Que s'est-il dit, entre M. Briand et M. Luther, sous les ombrages d'Ascona? L'histoire le saura-t-elle jamais exactement? Ce qui paraît avéré, c'est que certaines défiances se sont atténuées, des malentendus se sont dissipés par le contact direct. Une bonne volonté générale de paix et d'entente s'est manifestée. Il faut se garder d'en exagérer la portée, comme aussi d'en contester la valeur. C'est l'avenir qui portera sur les accords de Locarno le jugement définitif. Cherchons du moins à les situer dans l'histoire de l'après-guerre et à voir ce qu'il est permis, à nous Français, d'en espérer ou d'en craindre.

Aux négociateurs du traité de Versailles, deux méthodes s'offraient pour consolider par une paix durable les résultats de la victoire : ou rendre permanente l'alliance que l'agression allemande avait fait naître, afin de maintenir perpétuellement les vaincus dans un état d'infériorité militaire qui ne leur laissât aucun espoir de détruire l'Europe nouvelle fondée sur les traités ; ou créer un système juridique et politique où vainqueurs et vaincus se rencontreraient, et où les conflits éventuels se résoudraient par la conciliation et l'arbitrage. Les négociateurs de 1919 ne voulurent pas choisir ; ils donnèrent le jour à la Société des nations sans lui assurer, — malgré l'insistance de M. Léon Bourgeois et de la délégation française, — les moyens matériels de faire prévaloir ses décisions, et, en même temps, ils rédigèrent un pacte « d'assistance » par lequel l'Angleterre et les États-Unis s'engageaient à garantir la France contre toute agression nouvelle. L'occupation pour quinze ans de la rive gauche du Rhin et des têtes de pont apportait à la France et à la Belgique une garantie supplémentaire et c'est seulement en échange du pacte d'assistance que le Gouvernement français renonça à faire du Rhin sa frontière militaire. On sait comment le refus du Sénat américain

de faire honneur à la signature du Président de l'Union fit écrouler tout l'édifice. L'Angleterre restait débitrice de la France et de la Belgique; elle leur devait, elle se devait à elle-même, de leur assurer la sécurité que sa politique ne leur permettait pas d'organiser en dehors d'elle, par leurs propres moyens. Elle fit, à l'occupation de la Ruhr, une opposition qui ne l'emporta que grâce aux élections du 11 mai et à l'abandon par M. Herriot des positions dominantes occupées par M. Poincaré. Le champ s'ouvrait libre pour la politique britannique, que le retour au pouvoir des conservateurs allait ramener à une forme plus pratique d'activité européenne et engager à un rapprochement avec la France. Après l'établissement du plan Dawes qui internationalisait le problème des réparations, le problème de la sécurité restait à résoudre. M. Austen Chamberlain, devenu secrétaire d'État aux Affaires étrangères, se montra d'abord enclin à une alliance défensive avec la France et la Belgique : le Rhin serait devenu, comme l'avait prévu Édouard VII, la frontière de l'Empire britannique. Par suite d'oppositions au sein du cabinet britannique, c'est une autre conception, celle qui triomphe aujourd'hui, qui a prévalu. La démarche allemande du 9 février, inspirée par l'ambassadeur d'Angleterre, a ouvert la série des négociations qui viennent d'aboutir. Si elles ont réussi, c'est grâce à l'esprit de haute loyauté, d'amitié éclairée de M. Chamberlain envers la France; il a conduit la négociation qu'il n'avait pas voulue dans l'esprit et vers la fin qu'il voulait, et c'est par là qu'il lui a donné la vie.

Les traités de Locarno sont, pour la politique britannique, un succès complet, et le concert presque unanime de louanges qui a accueilli M. Chamberlain à son retour n'est que le juste hommage d'une opinion publique qu'un sûr instinct national avertit de ce qui lui est avantageux. L'Angleterre devient l'arbitre de l'Europe continentale. Elle ne s'engage que dans la mesure qui lui convient, et elle n'engage qu'elle-même, à l'exclusion de ses Dominions. Les difficultés qui peuvent naître dans l'Europe orientale, elle a le droit de s'en désintéresser comme aussi la faculté de s'y mêler, si son intérêt le lui conseille. Elle garantit la France et la Belgique contre une agression de l'Allemagne; elle garantit la démilitarisation de la zone rhénane contre toute mesure agressive de l'Allemagne, mais elle garantit aussi l'Allemagne dans les mêmes conditions contre la France et la Belgique. Hypothèse invraisemblable? Dans les périodes de trouble politique grave, la difficulté sera toujours de désigner l'agresseur. L'Angleterre reste libre, en fait, de se

déterminer selon son intérêt. Les Anglais signent, comme le remarque M. Louis Marin dans *l'Éclair*, « non plus le pacte de défense exclusive et certaine qu'ils nous avaient juré en 1919, mais un pacte qui peut les amener à l'occasion à nous fusiller en défendant l'Allemagne ». Il est avéré, en un certain sens, que les textes de Locarno consolident l'entente cordiale, ou plutôt, ils en font, pour la France, une condition de sa sécurité, mais on peut prétendre aussi que les mêmes accords mettent fin à l'entente. Le correspondant diplomatique du *Daily Telegraph* (19 octobre) ne manque pas de le souligner. L'Angleterre reprend sa liberté ; elle paye, à bon marché, sa dette de 1919. Le même correspondant voit « la Grande-Bretagne et l'Italie qui deviennent garantes de la paix sur le Rhin en vue d'une agression éventuelle de la part de l'Allemagne ou de la France. Aussi, à cet égard, peut-on espérer que les relations anglo-italiennes vont devenir beaucoup plus amicales et plus intimes que jamais ». Ce n'est pas dans cet esprit que M. Chamberlain a négocié les conventions de Locarno, mais les hommes passent, les intérêts changent, et les textes restent ; or les textes, si prudemment qu'ils soient rédigés, contiennent toujours quelque échappatoire qui permet de les interpréter au gré des passions et des intérêts du moment. En des temps de troubles, la casuistique diplomatique saurait faire sortir des conséquences inattendues de mots tels que « non provoquée », que les textes accolent volontiers au terme « agression ». Dans l'état actuel de l'Europe, les conventions de Locarno font de l'Angleterre l'arbitre de la paix et de la guerre en Europe.

En faisant entrer l'Allemagne dans la Société des nations, les nouveaux traités la rattachent à l'Europe occidentale. Les intrigues de M. Tchitcherine à Berlin, la colère des journaux soviétiques à la lecture des traités du 16 octobre, indiquent que, de ce côté, le succès de la conférence met fin à certaines espérances que l'on entretenait à Moscou et aussi, dans certains milieux, à Berlin. L'Allemagne reçoit, par une déclaration spéciale, des apaisements au sujet de l'article 16 du pacte de la Société des nations ; les obligations que cet article impose à chaque État s'entendent « dans une mesure qui soit compatible avec sa situation militaire et qui tienne compte de sa position géographique ». C'est une manière de dire aux Russes que l'Allemagne ne deviendra contre eux ni l'instrument, ni le chemin d'une intervention. Les bolchévistes feignent de croire que les nouveaux accords seraient le point de départ d'une coalition dirigée contre

eux par la politique britannique. Il n'en est rien. Mais que l'autorité morale et l'influence politique de l'Angleterre sortent grandies de Locarno, c'est assez pour alarmer Moscou. Ne prononçons pas le mot d'hégémonie politique, dont le sens a vieilli, mais constatons que, par son entente financière avec les États-Unis, par sa suprématie navale et par l'activité heureuse de sa diplomatie, l'Angleterre exerce sur l'Europe une autorité d'arbitre dont elle ne saurait manquer de tirer des avantages positifs. En Asie, en Afrique, ses intérêts sont solidaires des nôtres : l'entente, renforcée en Europe, peut s'étendre à d'autres continents. Mais au moment où les circonstances et la manœuvre habile de M. Chamberlain lui assurent la direction politique de l'Europe, il n'est pas certain que les difficultés économiques qui l'assaillent lui laissent la faculté d'en profiter.

S'il est vrai, comme l'a dit M. Chamberlain, que la conférence de Locarno soit « la ligne de partage des eaux entre la guerre et la paix », il est certain que la France, une fois de plus, a fait à son amour pour la paix des sacrifices méritoires. Elle n'abandonne rien de la lettre du traité de Versailles; mais elle renonce à l'esprit du traité et si son abnégation peut lui valoir un jour des avantages, c'est surtout l'attitude à venir de l'Allemagne qui en décidera. Elle consolide son entente avec l'Angleterre, mais cette entente devient, pour elle, une nécessité sans réciprocité. Elle ouvre, il est vrai, des possibilités de rapprochement avec l'Allemagne ; mais est-il certain qu'avec l'Allemagne le véritable chemin d'un rapprochement soit celui des concessions? L'avenir le dira. Les Allemands vont répétant, depuis 1919, que le traité de Versailles est une paix de violence, — on se demande comment il pourrait en être autrement après une guerre, — et qu'ils ne se tiendront pour liés que par les stipulations qu'ils auront librement acceptées. La reconnaissance par l'Allemagne de l'intangibilité de notre frontière de l'Est, a une valeur morale et juridique que l'on ne saurait méconnaître. Représentons-nous l'effort que cette renonciation solennelle et libre de l'Allemagne à l'Alsace et à la Lorraine, que la presse qualifie encore si souvent de « terres allemandes », peut coûter à l'amour-propre d'un peuple puissant et qui se sent vigoureux. Les traités de Locarno ne donnent expressément satisfaction à aucune des revendications si souvent formulées par la presse nationaliste, sauf en ce qui concerne l'article 16 du pacte de la Société des nations. Certaines promesses verbales et conditionnelles ont été faites, mais la France reste juge de l'heure où elle croira devoir les réaliser. L'évacuation de

Cologne se fera dès que la Commission militaire estimera que le Reich a satisfait à toutes ses obligations de désarmement. Sur des points importants, satisfaction nous a été donnée; il reste encore à faire, notamment à détruire l'organisation de l'état-major général. Des modifications seront apportées au régime de l'occupation dans les deux autres zones.

Mais la France n'abandonne pas, comme on l'avait espéré en Allemagne, ses alliés de Pologne et de Tchécoslovaquie. Instruit par l'expérience de Cannes, M. Briand s'est gardé de tomber dans le piège. Les gouvernements de ces deux pays se déclarent satisfaits des traités de Locarno. Leurs frontières n'y sont nullement mises en question; le préambule des deux traités dit que les parties contractantes constatent « que le respect des droits établis par les traités ou résultant du droit des gens est obligatoire pour les tribunaux internationaux » et sont « d'accord pour reconnaître que les droits d'un État ne sauraient être modifiés que de son consentement ». A moins d'admettre que la Pologne se laisse guillotiner par persuasion, on ne voit pas bien par quel détour la presse allemande espère encore arriver, sans recourir à la violence, à une revision de la frontière orientale du Reich. En cas de litige, la Société des nations ou la Cour de la Haye ne pourraient qu'appliquer les traités dans leur lettre et que reconnaître que, dans leur esprit, ils sont conformes à la justice, puisqu'ils n'ont privé l'Allemagne que de territoires en grande majorité peuplés de Polonais conscients de leur nationalité. Les élections municipales, dans la Poméranie polonaise, viennent encore de le prouver. Dans ces conditions, il est stupéfiant de lire sous la plume d'un diplomate aussi distingué et éclairé que le comte Sforza, que « jamais l'Allemagne ne pourra renoncer aux territoires purement allemands annexés par la Pologne » (*Corriere della Sera*), ou bien d'apprendre par le *Secolo*, organe fasciste, que « la Tchécoslovaquie et la Pologne ont renoncé à prétendre leurs frontières intangibles ». Nous espérons que ce n'est pas dans cet esprit que M. Benito Mussolini est venu parapher à Locarno les nouveaux traités.

La France se porte garante des conventions d'arbitrage conclues entre l'Allemagne et la Tchécoslovaquie, l'Allemagne et la Pologne. Au cas où l'Allemagne attaquerait l'une de ces deux Puissances, la France aurait le droit de faire pénétrer ses troupes dans la zone rhénane démilitarisée sans qu'on puisse assimiler son acte à une agression. L'Allemagne venant à manquer à l'engagement qu'elle prend par son traité d'arbitrage avec la Pologne ou la France, « la

France, et réciproquement la Pologne, agissant en vertu de l'article 16 du pacte de la Société des nations, s'engagent à se prêter immédiatement aide et assistance si un tel manquement est accompagné d'un recours aux armes qui n'aurait pas été provoqué ». L'assistance peut donc précéder le jugement du Conseil de la Société des nations pour déterminer l'agresseur, pourvu que la Puissance assistante s'incline ensuite devant le verdict du Conseil s'il ne confirmait pas sa propre interprétation des faits. Et le correspondant diplomatique du *Daily Telegraph* constate, non sans quelque dépit, que « si le Conseil de la Société des nations donnait tort à la France, nous serions obligés, sinon en droit, du moins pour l'honneur, d'aller au secours de l'Allemagne, et que si le Conseil donnait raison à la France, il nous serait difficile aussi de ne pas l'aider dans son intervention contre l'Allemagne ». Le droit, pour la France, d'intervenir est fondé non sur les traités d'alliance avec la Pologne ou la Tchécoslovaquie, mais sur s'article 16 du pacte; il ne s'ensuit pas que la France renonce à ses alliances; elle leur apporte au contraire, par les nouvelles conventions, une garantie de plus. Sans doute, il manque quelque chose à cette garantie, c'est d'être, comme les traités rhénans, signée par l'Angleterre et l'Italie conjointement avec la France; si elle l'était, la menace qui pèse encore sur la paix européenne disparaîtrait. Les Allemands regardent comme un encouragement tacite cette abstention de l'Angleterre; cette fantaisie de l'opinion britannique pourrait un jour coûter cher à l'Europe; elle compromet en tout cas le succès de la politique de Locarno.

Le système de la paix maintenue par l'équilibre des alliances ne trouve plus crédit; on lui attribue, peut-être un peu vite, la faillite de 1914; c'est donc l'expérience d'une méthode nouvelle qu'à Locarno on s'est mis d'accord pour tenter; il s'agit d'une organisation juridique de la paix et de la solidarité internationale dans le cadre et sous les auspices de la Société des nations; or, celle-ci est un organisme supranational animé d'une vie propre, mais qui ne dispose que des forces matérielles que les nations mettent à son service. Pratiquement, l'expérience se traduit d'abord par une sorte d'amnistie générale accordée à l'Allemagne, pourvu qu'elle se conforme aux traités, elle devrait aboutir à une première ébauche de fédéralisme européen. L'expérience vaut la peine d'être tentée. Parce que deux peuples se sont battus pendant des siècles, il ne s'ensuit pas qu'ils soient destinés à se battre éternellement; il est méritoire d'essayer de mettre fin à ces massacres périodiques. M. Painlevé, dans son dis-

cours de Nice, a reconnu que cette politique de confiance comporte des risques, « mais il n'est pas de geste civilisateur qui n'ait, à son origine, comporté des risques et c'est parce que ces risques ont été bravés que l'humanité a progressé ». Le président du Conseil aurait pu ajouter que l'expérience sera longue, qu'elle ne peut donner des fruits qu'avec le temps et que la suprême imprudence serait de la considérer dès maintenant comme ayant réussi. Ne renonçons donc à aucune de nos garanties, surtout ne nous laissons pas entraîner à réduire prématurément nos forces. On prête à M. Coolidge l'intention de lancer des invitations à une conférence de désarmement sur terre; prévenons-le d'avance que nous ne pourrions actuellement nous prêter à un pareil dessein. L'expérience de Locarno, comme l'a dit M. François-Poncet dans *l'Avenir*, est « un acte de foi dans la bonne volonté et la sincérité allemandes ». L'Allemagne entre de plain pied dans la Société des nations et traite d'égale à égale avec les vainqueurs, comme si elle n'était pas responsable de la guerre et comme si elle avait réparé les ruines accumulées par son agression. « Une vie internationale commence, d'où les notions de victoire et de force sont absentes », écrit M. W. Martin dans le *Journal de Genève*. Soit. Mais il faut bien voir que le succès dépend de l'évolution intérieure de l'opinion allemande. Les capitulations de M. Herriot à Londres ont été suivies d'élections nationalistes en Allemagne et du succès de Hindenburg : le précédent n'est guère encourageant. Il existe certainement en Allemagne, surtout parmi les catholiques, les social-démocrates, les démocrates, des dispositions favorables à la paix et à l'entente; mais les partis de droite, les hobereaux prussiens des provinces de l'Est, les grands industriels de l'Ouest, de Silésie, de Saxe, mènent campagne contre MM. Luther et Stresemann et contre les traités de Locarno dont, au fond du cœur, ils se félicitent, mais que leur impatience juge insuffisants. La démission des trois ministres nationalistes du cabinet Luther est, à la fois, une triste comédie électorale et une puérile tentative de pression morale sur la France et l'Angleterre. Mais qu'adviendrait-il, le jour où les amis de M. Schiele seraient les maîtres du Gouvernement?

Ces divergences sont l'aboutissement d'une grande lutte historique dont l'avenir de l'Allemagne est l'enjeu. La force prussienne, forgée par les Hohenzollern et maniée par Bismarck, a, depuis 1848, dévié l'évolution naturelle de l'esprit public et de la constitution politique de l'Allemagne; elle a créé, par le fer et le feu, dans la guerre et le sang, l'unité et l'empire : elle a séduit le génie allemand

par les prestiges de la victoire et de la puissance ; elle a donné au peuple allemand les jouissances matérielles de la prospérité et les ivresses intellectuelles de l'orgueil. La tradition libérale de l'idéalisme germanique et les aspirations démocratiques de 1848 sont de bien vieux souvenirs pour effacer un passé récent de gloire et de grandeur ; elles ne sont pas mortes cependant et la catastrophe de 1918, où sombrait l'œuvre bismarckienne, les a réveillées au bruit du canon des Alliés victorieux, au ronflement des automobiles où fuyaient toutes les dynasties de l'Allemagne impériale. Le peuple allemand retrouvera-t-il le lit où son cours s'épanouissait, comme un fleuve puissant, avant d'être canalisé par le caporalisme prussien ? Il n'est pas certain qu'en abolissant le souvenir du crime de 1914 et du châtiment de 1918, nous favorisions cette évolution. L'expérience de Locarno apparaît ainsi comme une suprême tentative pour résoudre l'éternel problème de l'Europe centrale : articuler à une Europe pacifiée une Allemagne pacifique. La *Gazette de Francfort* du 17 octobre écrit : « Les Puissances victorieuses ont ressenti qu'il fallait faire quelque chose pour éveiller, au sein du peuple allemand, la confiance en l'avenir. Ce n'est que par cette confiance que pourra se faire la collaboration sans laquelle les peuples d'Europe ne peuvent poursuivre leur existence économique... L'étranger n'a pas vu que, malgré tout, un esprit nouveau nous anime, issu de l'effondrement de l'ancienne Allemagne... Le recours à la force sera désormais exclu. C'est un grand progrès... Après la guerre de 1914, personne n'a plus le droit de chercher le chemin de la paix à travers la guerre. C'est dans ce sens que l'œuvre de Locarno est le couronnement d'une évolution interne des peuples. » Acceptons-en l'augure, mais attendons que se manifeste plus clairement cet esprit nouveau La France a fait un effort méritoire de générosité et de pacification ; en face de ses ruines non relevées, de ses réparations non payées, elle a le droit, sans désespérer de l'avenir, de rester sur ses gardes.

C'est, en définitive, au conseil de la Société des nations, où l'Allemagne va entrer, que les traités de Locarno confient la paix de l'Europe et la sécurité de la France. Le rôle de l'organisme de Genève s'en trouve singulièrement grandi, mais on peut se demander si, pour assumer de telles charges, il n'est pas resté trop exclusivement juridique. Les juristes sont de subtils ajusteurs de formules ingénieuses, mais la vie politique, enfiévrée de passions, gonflée d'intérêts, déborde les cadres trop rigides. Dans une conférence comme celle de Locarno, chacun s'en va satisfait quand, selon le

terme consacré, « les juristes ont réussi à mettre au point une formule » ; mais toujours la réalité rebelle échappe à ces formules, si complètes qu'on ait cru les rédiger. Qui veut la guerre trouve mille moyens de la faire naître ; entre l'Allemagne et l'Europe, elle peut surgir d'une restauration impériale, de manifestations truquées pour l'union de l'Autriche à l'Allemagne, de complications entre la Russie et ses voisins, que sais-je encore ? Nous essayions, il y a un mois, d'imaginer un cas concret de conflit éclatant entre la Pologne et l'Allemagne et voici que, sous nos yeux, un cas analogue se produit entre la Grèce et la Bulgarie. Incident de frontière d'abord entre deux sentinelles, puis fusillade entre les postes voisins, enfin entrée sur le territoire bulgare de forces importantes, qui se trouvaient là comme par hasard, bombardement de la ville bulgare de Petritch, appel des Bulgares à la Société des nations, dont le Conseil se réunit en hâte à Paris, intervention des Puissances qui invitent les deux gouvernements à retirer leurs troupes : le scénario est complet ; il est probable que, cette fois, il ne tournera pas au drame, les deux Gouvernements paraissant animés d'un sincère désir de paix. Mais qui pourrait dire où est l'agresseur ? A qui incombent les premières responsabilités ? Sont-elles unilatérales ou partagées ? Si les Grecs ou les Bulgares avaient de mauvaises intentions, attendraient-ils que la Société des nations eût achevé son enquête ? L'expérience est intéressante ; elle offre à la Société des nations l'occasion de démontrer l'efficacité pacifiante de son intervention. Paix balkanique, paix danubienne, paix sur le Rhin, paix sur la Vistule, de toutes ces paix particulières dépend la paix générale. Mieux vaut voir toutes ces difficultés, pourvu que ce ne soit pas une raison pour désespérer de les vaincre. La grande paix des États-Unis d'Europe n'est pas une impossibilité. Mais, s'il est possible d'étendre le domaine de la paix organisée, bien longtemps encore, à la périphérie de cette paix organisée, s'exercera la pression d'une humanité plus barbare, plus pauvre ou plus prolifique.

La paix, la main tendue, plus de vainqueurs ni de vaincus, voilà, à l'égard des envahisseurs de 1914, la politique qu'approuve le Congrès radical et radical-socialiste de Nice. Mais, à l'égard des vaincus du 11 mai, la guerre, le poing fermé ; aucun rapport avec ces réprouvés ; tout ministère qui accepterait leurs voix serait voué à la mort infamante des traîtres ; c'est contre eux qu'il faut gouverner en tendant la main aux socialistes. La lecture des débats, des discours et des ordres du jour du Congrès est affligeante. Rien de plus illégal

et inconstitutionnel qu'une telle pratique : un gouvernement qui comparaît devant l'assemblée d'un seul parti, une majorité parlementaire qui y prend, en dehors de toute opposition, des décisions et des résolutions, c'est la négation même du régime parlementaire et de la liberté politique ; c'est la dictature d'un parti organisé. M. Herriot est monté au Capitole : à l'heure où, dans la détresse financière, au Maroc et en Syrie éclatent les conséquences de ses fautes, l'heure d'une apologie était mal choisie. Le président de la Chambre et le président du Conseil se sont séparés dans une embrassade, mais toute l'œuvre du Congrès a consisté à démolir la politique de M. Painlevé et à préconiser le retour à la formule d'un Cartel que les socialistes rejettent avec dédain. Les radicaux vantaient, il y a peu de mois, M. Caillaux, comme un génie financier, le seul capable de débrouiller le chaos où M. Herriot et M. Clémentel nous avaient laissé choir ; mais voici que, comme l'aurait fait tout technicien consciencieux, il s'est mis en travers d'une politique financière de classe, uniquement préoccupée de flatter les passions jalouses des masses ignorantes et de complaire aux socialistes, et le voilà voué aux gémonies par ceux qui hier le portaient aux nues.

Le Congrès de Nice n'a fait que de la politique, et de la plus basse ; mais la situation financière domine, de toute la hauteur de la chute qui nous menace, la situation politique. M. Caillaux est revenu d'Amérique, où il aurait mieux fait de ne pas aller en personne, pour constater l'échec relatif de son emprunt. Sa formule d'un emprunt 4 pour 100 garanti contre le change et exempt de tous impôts n'a pas été comprise par nos paysans ; ils ont, dans la solidité du franc, une foi aveugle qui devrait être, pour un ministre des Finances, pleine d'enseignements ; ils n'ont pas sorti de leur cachette les billets de banque qui s'y accumulent, ils n'ont pas échangé leurs rentes 6 pour 100 contre des rentes 4 pour 100. Six milliards consolidés n'apportent pas la solution de nos embarras financiers. Et voilà qu'une nouvelle tempête des changes se déchaîne ; la livre dépasse 115 francs ; le franc belge fait prime sur le nôtre, la lire italienne se rapproche du franc. Mauvaise humeur américaine, succès insuffisant de l'emprunt, et surtout inquiétudes générales provoquées par les discours de Nice et les articles de la presse cartelliste. Au bord du gouffre, radicaux et socialistes ne voient de remède que dans un prélèvement sur le capital qui serait très difficile et très long à recouvrer, qui paralyserait toute l'activité économique et qui ne produirait que quelques milliards : c'est alors que la chute des changes sur la pente savonnée

prendrait des allures vertigineuses. Hausse des changes, inflation, ce sont les facteurs de la vie chère que les élus du 11 mai avaient tant promis d'atténuer. L'heure est passée d'une politique de parti ; aucune restauration financière n'est possible sans un gouvernement qui inspire confiance à tous les Français et qui ait un autre idéal que d'exciter une moitié du pays contre l'autre. Avec la confiance, tout devient possible, et la réforme administrative profonde, et les économies sérieuses à l'abri des préoccupations électorales, et les appels nécessaires au crédit et à l'impôt. Mais la confiance ne s'obtient ni par la menace, ni par la contrainte. M. Caillaux a montré, dans son discours de Château-du-Loir, le suprême péril d'une fiscalité politique dont les résultats ont toujours été désastreux ; s'il donne sa démission, quel que soit son successeur, il n'a pas le droit d'échouer dans la dernière expérience financière qui soit encore possible avant la catastrophe irrémédiable qui tarirait dans ses sources la richesse de la France. La ruine menaçante, et deux guerres, c'est, pour le Cartel, un triste bilan.

Au Maroc, les opérations sont moins actives, quoique toujours heureuses, mais Abd-el-Krim reste en armes dans ses montagnes. A Nice, M. Malvy, qui a pourtant un lourd passé à effacer, s'est distingué, en faisant adopter un vœu pour « la cessation aussi rapide que possible des hostilités » et l'octroi aux populations rifaines et djebalas de « la plus large autonomie politique, administrative et commerciale dans le cadre des traités internationaux » : c'est, pour Abd-el-Krim, l'équivalent d'une victoire et, pour nos soldats, un coup dans le dos. En Syrie, la situation s'aggrave. Une révolte a éclaté à Damas ; canons et avions bombardent un quartier de la ville. Le général Sarrail demande des renforts. Le rappel du néfaste brouillon qui a semé la guerre là où fleurissait la paix amènerait tout de suite une détente ; le parti radical et les loges maçonniques s'y opposent. Le sang français et arabe coule là-bas, en pure perte, par la volonté du Cartel des gauches : qu'il en porte toute la responsabilité ! Nous ne sommes en Syrie que les mandataires de la Société des nations : lorsqu'elle nous demandera des comptes, il ne suffira pas de répondre que le général Sarrail est républicain.

René Pinon.

Le Directeur-Gérant : René Doumic.

LE PONT-NEUF

SA NAISSANCE

Un pont ne s'érige pas tout seul et sans motif, en vertu d'un beau caprice, ainsi qu'on le voit, dans les contes de fées, enjamber un torrent ou surgir en une minute de l'onde à l'énoncé d'un mot cabalistique, ou au coup de baguette d'un génie. Il y faut de fortes raisons, accrues et grossies par le temps, pressantes d'évidence et de nécessité, qui en soient en quelque sorte les piliers d'origine et les assises morales, et qui l'établissent d'abord en principe et en esprit durant une période préparatoire avant d'en arriver au moment réel de la construction.

C'est dans le cerveau du civilisateur et de l'architecte qu'il doit en premier lieu se chercher et se trouver, se bâtir la veille.

Ces raisons, qu'est-ce qui les indique et puis les impose à l'heure qu'il faut? la nature du terrain, le cours du fleuve, le rapprochement des rives, l'agglomération et les besoins de leurs habitants, les incommodités de passage et d'approvisionnement, les exigences des affaires, des courses quotidiennes... Tel est l'ensemble impérieux des causes qui, se massant, se faisant vis-à-vis de chaque côté de l'eau et s'y répondant au même endroit, commence à créer le pont et à le lancer au point précis qu'il n'occupera souvent que beaucoup plus tard.

Pour bien comprendre le Pont-Neuf et par la suite le posséder mieux, il n'est pas inutile de rappeler ce qu'étaient, au milieu du seizième siècle, les régions bordant la Seine dans

cette partie de l'ancien Paris et encadrant la Cité. Cette dernière d'abord ne se présentait pas telle qu'aujourd'hui sous l'aspect d'un seul tenant : elle était composée de trois îles, dont une, la plus grande, portait son nom, et de deux petites qui, à sa pointe, ont été longtemps séparées d'elle avant d'y être raccrochées pour former les terrains devenus ceux de la Place Dauphine et du Vert-Galant.

Sur toute la rive droite ce n'était, du Louvre à l'Arche Marion et aux Ponts Notre-Dame et au Change, qu'une suite de berges, désolées, plates, sans arbres ni maisons, sans vie apparente, sans même de vagues troupeaux, à tel point l'herbe rare y était mauvaise et corrompue. Des landes semées seulement çà et là d'échoppes, de masures, de débris et d'immondices, d'incultes étendues jamais fermes, toujours détrempées par les pluies, les crues de la Seine et les ruisseaux des nombreuses tanneries, venant y dégorger de loin leurs purées pestilentielles, vraie *Vallée de Misère*, ainsi qu'on l'appelait dès la fin du quinzième siècle, espèce de dépotoir, sinistre et limoneux, aux verdâtres écaillures, troué de mares croupissantes et où cavaliers et véhicules n'osaient s'aventurer, en cas de force majeure, qu'aux risques de s'y embourber aussitôt et peut-être d'y périr. Le piéton lui-même était sûr d'y enfoncer, et jusqu'aux chausses.

Les cloaques de la nature attirent la lie humaine. Les seules rencontres qu'on pût faire, fût-ce en plein jour, dans ces affreux parages, étaient celles des tondeurs de bourses et des coupeurs de gorge embusqués là du matin au soir, ou y cuvant leur ivresse et leurs crimes dans un sommeil qu'il fallait bien se garder de troubler. Aucun secours, en cas d'attaque, à attendre de personne. On n'avait à compter que sur soi et son épée, et le fleuve était là, tout près, pour qu'on vous y jetât si vous étiez blessé, et pour vous servir de tombe si vous étiez mort.

Faire des signaux, pousser des cris n'avançait à rien. Seuls pouvaient distinguer les premiers et entendre les seconds, les rares passeurs dont les barques se découvraient mal, amarrées à de grandes distances sur l'une et l'autre rive, et d'ailleurs leur intervention n'était presque jamais souhaitable, car la plupart, complices des assasins, ne se dérangeaient que pour leur prêter main forte, et se partager avec eux les dépouilles de leurs victimes. Échappiez-vous aux coupe-jarrets, ces bate-

liers-assommeurs vous achevaient sans merci ; autant que sous le poignard, on tombait sous la rame.

S'il en était ainsi dans le jour, que dire de la nuit où tous les dangers se trouvaient décuplés par l'épaisseur des ténèbres? Aussi, défense était-elle faite aux passeurs de prendre personne après le coucher du soleil. D'ailleurs, dès le treizième siècle, la grosse chaîne aussitôt tendue sur le fleuve, de la Tour de Nesle à la tourelle du Louvre, arrêtait toute batellerie, et il en fut ainsi jusqu'au dix-septième siècle où deux chaînes de barrage existaient encore sur la Seine, l'une à l'Arsenal, l'autre à l'île Notre-Dame. Ces sinistres régions, plongées dans une obscurité encore plus complète que celle déjà si grande des rues du vieux Paris, devenaient alors le bouge de tous les malandrins qui savaient y être « chez eux » hors d'atteinte, assurés de l'impunité. Dans le profond et lugubre silence on n'eût jamais soupçonné, si on ne l'avait su, qu'ils pullulaient et rampaient là, en quête de vol, de meurtre, ou d'enlèvement. Quelques petites lumières apparaissant et disparaissant dans le lointain, malgré le couvre-feu sonné, la chute d'une pierre, — ou d'un corps, — trouant l'eau noire, un cri de douleur, ou d'adieu, déchirant l'air tout à coup, un rire atroce étouffant un sanglot, l'aboiement des chiens perdus se disputant des os aux pieds de la Tour de Nesle, le murmure de l'onde invisible et la plainte du vent, et puis de rauques voix d'hommes, des défis, des cliquetis de lames, voilà ce qui, par intervalles, se révélait seulement sur ces berges, la nuit. Aucun tapage de joie. Même quand tout semblait endormi et plongé dans la paix, on entendait, soudain, apportés par la brise avec une odeur de fauves, des rugissements et des beuglements qui glaçaient le cœur, ceux des lions, des ours et des taureaux enfermés dans les cages du Louvre où ils attendaient, pour le plaisir du roi, d'être tirés en lice à coups d'arquebusades ou de combattre avec des molosses devant les dames.

Telle était encore, à l'époque des Valois, la physionomie désolée de la rive droite de la Seine, tandis que, très différente, la rive gauche présentait depuis longtemps une ordonnance et un aspect à la fois riants et solennels, dont le contraste avec les tristes régions d'en face, accroissait la beauté.

* * *

Au début du quatorzième siècle, en effet, les terrains en pente bordant la rivière dans cette partie qui forme aujourd'hui le quai des Augustins, n'étant protégés alors par aucun mur, se désagrégeaient tellement sous la fréquence des inondations, que le roi Philippe le Bel avait donné en 1312 ordre d'y bâtir un quai de pierres de taille. Achevé deux ans après, ce quai, aligné dans son milieu à une suite de maisons déjà rangées là, le dos tourné à la Seine, offrait sur une longue étendue un superbe embellissement. Sans doute les près fleuris et les saulaies bleues, qui faisaient, l'été, de cet endroit, un lieu champêtre plein de fraîcheur, où venait s'ébattre le populaire, avaient dû être sacrifiés, mais en revanche, les gens de qualité y trouvaient l'avantage inattendu de vastes terrasses d'où leurs hôtels étaient assurés d'une vue magnifique sur le fleuve et tout le vieux Paris s'étalant au delà, dressant ses clochers, ses flèches, ses châtelets, ses tours d'église, la masse échiquetée de ses remparts, et celle plus haute de ses jardins, si importants, et d'une si sombre épaisseur qu'ils semblaient, çà et là, les derniers morceaux des forêts de Gaule enclavés et prisonniers pour toujours dans leur enceinte de murailles ; et là aussi avaient été ménagées, devant ces somptueuses demeures, les larges voies à gros pavés pour le tapage et la fatigue des voitures, et les parapets profonds pour faciliter à la fois les accoudements du promeneur et résister à la poussée des foules, et les escaliers descendant à pic dans l'eau pour que l'on pût s'y embarquer, s'y baigner ou y pêcher le poisson blanc.

Tout ce côté de la Seine, avec la suite en décor des majestueux hôtels panachés d'ombrages, constituait donc le riche et vrai Paris, le tout neuf, le bien habité, celui de la cour où ne logeaient au seizième siècle que les nobles hommes, les grandes et honnêtes dames de Brantôme, les financiers et les bourgeois aussi cossus que vaniteux. Là, Dieu merci, on était loin de la sordide rive d'en face qui déshonorait le paysage et les pensées, et où l'on n'eût, sauf nécessité, jamais abordé s'il n'y avait eu, un peu plus loin, pour vous y aspirer à tout moment de force ou de gré, le palais souverain des intrigues et des désirs, ce centre magique des ambitions, cette autre et indispensable

Cité, berceau de toutes les nouvelles, domaine héréditaire et foyer mystérieux du roi, des reines, des princes, des princesses... le Louvre. Heureusement, de cette partie privilégiée de la rive gauche, c'était lui surtout que l'on voyait. Il prenait, il remplissait presque tout l'horizon, et grâce aux bouquets d'osiers de l'île de la Cité comme aux feuillées de ses îlots, la vallée de Misère se dérobait, pour les gens des Augustins, sous une cape de verdure. Or, ce Louvre impérieux, combien devaient, coûte que coûte, qu'il plût ou qu'il neigeât, s'y rendre en hâte et fréquemment?... Certains, chaque jour, et même plusieurs fois par jour.

On y allait.

Mais quel voyage! et quel temps perdu! A moins que l'on eût à toute heure un bac à son service, il fallait, par un fameux détour, en voiture ou à pied, traverser le pont Saint-Michel, la Cité, le Pont-au-Change et prendre la longue rue Saint-Honoré pour aboutir enfin au Palais. En plein jour et en belle saison l'on s'en tirait. Mais le soir venu, en hiver, et même le restant de l'année, il était plus difficile encore, au sortir du Louvre, de retourner au quai des Grands-Augustins, que d'en venir pour atteindre la rive droite. A la nuit, rappelez-vous le, on ne passait plus en bateau et la route des ponts, prise sans danger le matin et l'après-midi, n'offrait, plus tard, en sens inverse, qu'une demi-sécurité; aussi les habitants des quais, gens de cour ou autres, que leurs affaires retenaient en face, s'abstenaient-ils le plus souvent de rentrer chez eux, quand ils en avaient été empêchés en temps voulu. Ils préféraient coucher au domicile d'un ami, ou chez quelque logeur de la rive droite.

Rédigées en bonne forme, toutes ces raisons, qui démontraient si puissamment l'indispensabilité, dans ces parages, d'un nouveau pont, furent exposées en 1556 au roi, un Henri, déjà! car la Destinée voulait que le grand projet fût conçu, entrepris et achevé par les trois Henri de nos rois, Henri II, Henri III et Henri IV. Les habitants du faubourg Saint-Germain et de l'Université, qui avaient pris l'initiative de la demande, reçurent du roi le meilleur accueil et la promesse de tout son appui auprès du prévôt des marchands, dont la consultation dans ce cas spécial était obligatoire. L'emplacement du pont « entre le Louvre et l'Hôtel de Nesle » était déterminé, il semblait donc qu'aucun obstacle ne dût s'opposer au désir général. Mais la

question d'argent, comme elle a coutume, vint tout gâter. Le roi voulait que les travaux fussent exécutés aux frais de la ville. Le prévôt s'émut, déclara la chose absolument impossible, étant donné le manque de ressources, et le projet discuté, ajourné, traîna..., et tomba dans l'eau.

Il devait y rester vingt ans.

Après que le coup de lance de Montgomery eut désarçonné et jeté en bière Henri II, que d'événements de toute sorte, au cours de ces vingt années, étaient survenus, dont la Seine, à cet endroit précis qui nous occupe, avait été maintes fois le théâtre, ou du moins auxquels elle s'était trouvée, par la force des circonstances, étroitement mêlée !

Que ce fût pour une entrée royale ou une pompe mortuaire, une réjouissance ou un deuil public, massacres dans les rues, tueries de religion... le vieux fleuve y prenait part, en subissait le contre-coup, en reflétait les feux d'incendie ou de joie, en charriait les clameurs, les « Noël ! » les cris de fête ou de mort. Ces impressions, ces échos, ces souffles puissants, ces brasiers de la terre et du ciel, il les transportait tour à tour d'une rive à l'autre, il s'en faisait le passeur, il ramenait ainsi à sa surface, en ces jours déchaînés, la vieille idée du pont, et il en pénétrait continuellement l'esprit des Parisiens des deux bords, plus que jamais coupés et séparés par la barrière de ses eaux.

Quand toutes les cloches, soudain, cassaient l'air à grandes volées sur la rive droite, qui se mettait à s'animer, à pousser des grondements inexpliqués, affreux..., et que les gens d'en face, étagés sur les quais, debout sur les parapets, voyaient, sans savoir ce qui arrivait, des soldats se ruer, des armes briller, des chevaux galoper, des fuyards tomber..., tous ceux qui auraient voulu courir là, mais que la distance et les difficultés d'accès, évidemment accrues, rebutaient aussitôt, pensaient : « Ah ! le pont ! Voilà ! Si on avait le pont ! » Que de fois, ces mots, ne les avaient-ils pas proférés, les habitants de ces deux Paris opposés, se regardant de si près par dessus le flot infranchissable et pourtant à leurs pieds ! Ils les avaient tous dits, à droite comme à gauche, et selon que le grand bruit de l'événement venait d'ici ou de là. Ils les avaient dits pour les convois de Henri II, pour la bienvenue et le départ de Marie Stuart, pour les cavalcades de Charles IX, pour les défilés et les processions, les Pâques et les mascarades. Quand, la nuit de

la Saint-Barthélemy, vers Saint-Germain l'Auxerrois, secoué par le tocsin, et tout autour dans un large rayon, l'air avait retenti de hurlements de sabbat, de cliquetis, de chocs de fer, et que par endroits le ciel était tout rouge, et qu'il pleuvait des mèches de résine en flamme arrachées des torches par le vent, et que tous ceux des Grands-Augustins, du peuple et des hôtels, de Sorbonne et du Mont de Sainte-Geneviève, descendus en trombe et s'écrasant à hauteur de la tour de Nesle jusqu'en face du Louvre, entendaient, la main en cornet aux oreilles, les *Tue!* et les *A mort!* les cris aigus des femmes, des enfants, et qu'eux-mêmes, quoique loin du danger, vociféraient d'horreur..., tous, par minutes tentés de voler à cette mêlée dont ils devinaient la cause, et empêchés de le faire directement, ils s'étaient écriés alors : « Ah! le pont! le pont! S'il y avait un pont! » Ceux qui ne l'avaient pas dit, l'avaient au moins pensé. Et d'ailleurs, en dehors des grandes rafales d'épouvante ou d'allégresse qui leur imposaient, dans un élan, ce regret et ce désir du pont, du *leur*, n'en avaient-ils pas aussi quotidiennement, dans le paisible train des choses, éprouvé sur chaque rive le besoin de plus en plus formel? Le marchand, pour aller plus vite à ses affaires, le galant à ses rendez-vous, le moine quêteur à ses tournées, le soldat à sa taverne, et le courtisan au lever royal, tous ils le réclamaient, et cependant, durant ces années où à chaque saison il leur manquait davantage, et semblait à jamais leur avoir échappé, ils le gagnaient sans le savoir, ils le construisaient d'avance, ils en hâtaient la venue par la force de leurs souhaits, de leurs soupirs et mieux encore de leurs plaintes.

Aucun n'était plus capable que Henri III de les comprendre et de les exaucer.

Outre que ce Prince avait, comme l'eurent presque tous les grands souverains, la passion du magnifique et le goût de bâtir, il possédait le sentiment, instinctif ou raisonné, que, pour un roi, la création d'un pont, et dans Paris, dans sa grand-ville, était peut-être la plus superbe et la plus utile des choses, la plus propre à le bien servir, et à l'honorer. Sans doute, l'édification d'une église pouvait paraître supérieure et de plus haute portée, mais une église, c'était pour Dieu... ou ses saints, tandis qu'un pont c'était pour les hommes, sans compter que, d'ailleurs, celui-ci devenait presque toujours,

pour se rendre à celle-là, le plus court et le plus large et le plus noble des chemins.

Mieux que n'importe quel ouvrage, il forçait la postérité; il proclamait immortel celui qui l'avait commandé, plus sûrement qu'un portique où on l'eût appelé César. Ses piliers, robustes et bas, mais nombreux et plantés au cœur du fleuve ancestral, étaient plus forts, plus éloquents, plus commémoratifs que la plus orgueilleuse colonne dressée au milieu de la plus belle place. Il rabaissait tous les arcs de triomphe. Est-ce qu'avec la suite de ses arches il ne figurait pas, là, à la fois, trois, quatre arcs triomphants, sur lesquels on marchait, et d'où on dominait plus altièrement qu'en passant dessous? Oui, le bienfait d'un pont glorifiait plus un bon roi de France que le gain d'une bataille ou d'une paix trop tardive et toujours éphémère; il perpétuait son nom plus dignement que l'érection d'une Bastille ou les tours d'un château décidé une nuit pour une favorite. Rien ne figurait mieux que lui la gentillesse et l'amour d'un père pour ses sujets, rien ne reliait plus solidement que lui, par ses anneaux de pierre, son règne à la chaîne de ceux qui l'avaient précédé et de ceux qui le suivraient. Et puis, un pont était durable et tenait plus longtemps que tout. Une fois posé, il conservait indéfiniment sa fonction, sa raison d'être. On n'y renonçait jamais. Les révolutions elles-mêmes, qui s'attaquaient aux palais, le respectaient et le gardaient intact.

En plus de ces songeries, Henri III ne pouvait s'empêcher aussi de considérer tous les avantages personnels que de son vivant il retirerait, à cause de sa proximité, de ce pont mirifique. A la perspective des étonnants départs de processions qu'il pourrait s'offrir en Sainte Semaine et le jour des Trépassés, à la tête de ses amis, tous en toile de Pénitents, il était pris d'une espèce d'émoi convulsif et sacré; il lui semblait que le pont de ses désirs et de sa vanité se revêtait soudain d'un caractère religieux. Il mettait alors à le vouloir d'autres intentions cessant d'être profanes. C'était maintenant comme l'accomplissement d'un vœu secret, où entraient beaucoup de remords et l'idée de racheter par là ses péchés favoris. Tous ces sentiments divers, y compris ceux qui touchent au mysticisme, on peut hardiment les prêter sans folie, en cette circonstance, au prince imaginatif, étrange et fier, fastueux, aussi

dévot que corrompu, mais grand seigneur et royal en tout, que nous a laissé son portrait. Il était dans sa nature et son rôle de les avoir, et sûrement il les eut, tant ils étaient inséparables de son personnage. Point de doute qu'il n'eût été possédé jusqu'au trouble par la hantise de ce pont, car il ne pouvait concevoir un projet, un simple caprice qui d'abord ne le mît en transes. Pour mieux agir ensuite et avec résolution il avait besoin, avant, d'être tourmenté. Dans le futile comme dans le grave, dans les plaisirs ou dans les travaux de l'État, rien de grand ni de petit ne se faisait chez lui, sans affres ni passion. Il aimait l'angoisse. Ainsi soyons assurés qu'en se voyant, par avance, et désespérément brave entre Quélus, Maugiron, Schomberg et tous ses autres grands mignons, bien frisés et fraisés, inaugurant ce pont d'amour dont il pensait être et demeurer pour des siècles le parrain dans la reconnaissance des hommes, il n'avait plus qu'une maîtresse idée, le voir sortir de l'eau, en poser la première pierre, « en grande pompe et accoutrements ».

Le temps en approchait.

La construction du pont une fois décidée pour le soulagement de ceux de Notre-Dame et au Change, à la longue ébranlés à menacer ruine, les difficultés de tout genre, ayant autrefois entravé les desseins de Henri II, avaient pu être aplanies. Les points d'où partirait le tablier sur la rive, étaient enfin fixés. Dès le début d'avril de cette année 1578, les travaux avaient commencé du côté des Augustins, dans le petit bras de la Seine. Le 24, on y fouillait déjà les fondements pour une pile. Henri III, tout fébrile et amusé, s'en faisait à chaque instant conter les nouvelles..., il voulait savoir si les eaux, pour la commodité, demeuraient bien basses, si la chose allait vite et affleurerait dans le temps convenu pour la pose solennelle de la première pierre, environ la fin du mois de mai. On le lui avait garanti. Tout mordait. Le roi ne se tenait pas d'aise. Il se promettait à cette occasion une cérémonie, comme on n'en aurait jamais vu, en superbe appareil, avec danses, tournois, joutes et mascarades, et mille écus au moins donnés à Ronsard et à Baïf chacun, pour que là-dessus ils fissent des poèmes. Il allait, courait aux concerts, aux collations, chantait, pavanait, enfin tout en jarret, cambrure et convoitise..., quand le plus fâcheux accident, que nul n'aurait pu prévoir, le vint consterner.

***

Ce fut le dimanche 27 avril, un peu avant la messe, qu'il l'apprit. Ce même matin, à cinq heures, au marché aux chevaux, près de la Bastille Saint-Anthoine, trois de ses grands mignons, Quélus, Maugiron et Schomberg, pour vider une querelle, et de rien, avaient croisé le fer avec Antragues, Riberac, Livarot, favoris de la maison de Guise, et si furieusement que Maugiron et Schomberg étaient restés sur la place, et Quélus vivant encore, mais bien en peine et percé de dix-neufs coups... Ses mignons, ses trois plus chers, qu'il appelait ses perles! ses enfants! Le Roi en reçut un choc qui le jeta en rage et désespoir. Le pont! Ah! il n'en était plus pour lui question, jamais! Seule le rattachait au monde à présent la santé de Quélus, qu'il avait fait porter du champ du combat à l'hôtel de Boissy où constamment, il venait le soigner et caresser, ne pouvant plus, une fois là, sortir de son chevet.

Cependant le jour quand même arriva, qui, avant tous ces malheurs, avait été marqué, le dernier samedi de mai, pour la pose solennelle de la première pierre. Bien que la mort de Schomberg et de Maugiron fût le 27 avril et qu'il y eût de cela plus de trois semaines, il faut croire que l'inhumation solennelle des deux défunts n'avait pas encore été faite, puisque, si nous nous en référons aux textes formels de Du Breul et de l'Estoile, c'est seulement ce dernier samedi de mai qu'eurent lieu, presque ensemble, à quelques heures de distance à peine, la cérémonie des funérailles et celle du pont. Fatale et affreuse coïncidence, qui ne pouvait manquer d'ajouter à l'émotion de l'impressionnable qu'était le Roi. Journée maudite! Car elle était loin de ce que naguère il l'avait rêvée! Pourtant, dès la minute où lui était tombée la foudroyante nouvelle, il y avait vu la marque du châtiment. Dieu le punissait, le frappait, et à dessein dans l'objet même des amitiés qui faisaient ses délices. Après la révolte, il l'avait compris et accepté. Il ne se rebellait plus. Et c'est pourquoi, après s'en être un instant étonné, il trouva beau et de juste conséquence que les deux solennités, celle de l'église et celle de la Seine, tombassent le même jour et si près l'une de l'autre, afin qu'ainsi fussent rendues plus sensibles à la seconde la perte et l'absence de ceux qui en auraient été, vifs et debout, le plus rare orne-

ment et auxquels, las! la mort ne permettait plus d'assister, froids et couchés, qu'à la première.

Il sut faire, aux deux, fière contenance.

Écoutant une voix intérieure, plus forte que sa peine, il ne suivit pas, comme il y avait pensé d'abord, le funèbre convoi. Un sentiment de dignité autant que le désir de s'abandonner en liberté à la douleur, lui conseillèrent de rester au Louvre. Mais, du moins, vit-il serpenter de ses fenêtres le sombre et long cortège, avec tous les honneurs; les archers de la garde écossaise et les piques pointe en bas, les tambours sonnant, voilés, les prêtres, les croix, les porteurs de cire et sous des housses de velours aux armes de leurs maisons, les étroits cercueils des pauvres enfants, portés à bras chacun, en l'église Saint-Paul, où il avait commandé qu'ils fussent inhumés pour y reposer éternellement. Le reste de la journée, il le passa enfermé en son cabinet, sans recevoir personne, abîmé dans la prière et versant des torrents de larmes. Mais le soir quand on le vit, redevenu brave, apparaître au plein air avec mâle visage, à la sortie du Louvre, entouré des deux reines, Catherine de Médicis et Louise de Vaudémont, suivi des seigneurs et princes, évêques et cardinaux, on ne put s'empêcher, même ceux qui n'avaient pour lui que médiocre amitié, de l'admirer et de le plaindre.

Bien que le programme de la cérémonie, à cause du deuil où il était, fût réduit de beaucoup et qu'on en eût supprimé la danse et les mascarades, elle n'en gardait pas moins forcément un éclat nécessaire avec lequel contrastait la gravité du maître et de ceux qui autour de lui, par sincérité ou par politique, s'y conformaient.

Imaginons la scène, Henri III, vert de chagrin, pincé comme une guêpe en ses habits de toile d'or rayée de noir, avec au flanc une épée d'émail noir aussi et gros bleu, à sa ceinture son chapelet à têtes de mort d'ivoire et de cristal, et aux oreilles deux énormes perles couleur de plomb. Tassées sur les deux rives, quinze à vingt mille personnes. Tous, tendus, de loin ou de près, cherchent à voir le Roi. Lui, comme absent, ne les voit pas. Le regard perdu mais la mine haute et le pied mince et ferme, il va, glacial, droit comme une baguette, de la toque aux souliers. Avec son cortège il monte dans la barque drapée et parée d'un dais à plumails qui le doit porter au quai des

Augustins. Il s'y asseoit, à l'arrière, et sur un carreau élevé, où il semble être demeuré debout. Pendant la courte traversée, mais qu'il trouve longue, il contemple l'eau où flottent des chapeaux de fleurs jetés sur son passage, et il écoute avec mélancolie des musiques qu'il a voulues sans allégresse et lentes. Et puis, on aborde, et c'est le dur moment plus redouté qu'une bataille, celui où il lui faut oublier, sortir de ses tombeaux, pour faire figure. Il monte sur la plate-forme échafaudée près du pilier qui émerge à fleur d'eau. Le flot en lèche doucement les bords et parfois les recouvre. A côté, tout est prêt. On lui présente à genoux la truelle d'argent. Sans trembler, de sa main gantée de velours il l'empoigne à plein, comme une dague, et la plante au gras du mortier, dont il plaque ensuite une parcelle à l'endroit voulu où l'on jette en même temps des monnaies à son effigie. Enfin la lourde pierre est hissée et assise, et chacun peut voir que sont gravées dessus les armes du roi, de sa mère et de la Ville. Alors claquent les couleuvrines, les trompettes sonnent.... Cloches, lâchers d'oiseaux, le peuple acclame, crie : *Largesse!* Au bout des bras les bonnets volent comme des papillons, et Henri III, pour un instant déchagriné, sourit, aussi joyeux qu'il était à Jarnac. Mais ce n'est qu'un masque. Au dedans les pleurs lui coulent dans la gorge, et quand il plonge par moments ses doigts sous son pourpoint, peut-être est-ce pour y toucher les cheveux de Schomberg et de Maugiron qu'il a fait couper sur leurs têtes et qu'il porte en un sachet, à même la peau, entre sa chemise de Chartres et le collier de ses médailles.

Ainsi vint au monde et fut baptisé le Pont-Neuf.

Mais existait-il au vrai?

Pas encore.

***

Si activement que fussent poussés les travaux, les quatre premières piles ne commençaient, à la fin de l'année, que de surgir de l'eau. Six mois plus tard elles atteignaient l'imposte. A présent restaient à faire les arches et le tablier, sinon dans toute la largeur du fleuve, du moins, d'abord, depuis les Augustins jusqu'à l'île. Henri III ne pouvait attendre davantage. Malgré les tristes pensées lui remontant de ce pont que la voix du peuple avait autrefois nommé le Pont des Pleurs, ou plutôt

à cause d'elles qui le lui rendaient plus cher, il était possédé du désir, comme s'il avait pressenti que le temps lui ferait défaut, d'en voir l'achèvement. La lenteur des travaux l'effrayait et l'irritait. Il n'y tint plus. En plein hiver, quoique le fleuve à moitié gelé roulât des glaçons, un pont volant en bois, qui devait aller d'une rive à l'autre, fut, par son ordre, jeté hardiment sur les piles.

La raison de cette mesure n'était pas seulement l'enfantine envie qu'il avait de se procurer par avance l'illusion de l'ouvrage tel qu'il serait, une fois terminé; c'était surtout la grande fête qu'il projetait de donner en l'honneur du nouvel Ordre du Saint-Esprit, et pour la complète ordonnance de laquelle il lui sautait aux yeux que, du Louvre aux Augustins, un beau chemin sur la Seine était indispensable.

En effet, ce fut là, sur ce pont improvisé, que le jour dit, au 1er janvier 1580, toute la cour, précédée du roi, passa pour se rendre en magnificence à l'église; et les deux jours suivants, dura encore l'assemblée où le Roi dîna et tint conseil avec ses nouveaux chevaliers. « *Ils étaient vêtus d'une barrette de velours noir, chausses et pourpoint de toile d'argent, souliers et fourreau d'épée de velours blanc, le grand manteau de velours noir bordé à l'entour de fleurs de lis d'or et langues de feu, et des chiffres du roy de fil d'argent, tout doublé de satin orange..., et le grand collier, auquel pendait une grande colombe dénotant le Saint-Esprit.* »

Au cours des divertissements, pendant les goûters, même aux offices, Henri III ne put s'empêcher, comme à la pose des fondations, de resonger à ses amis défunts dont tout lui rappelait alors le souvenir.

En premier, il était persécuté par la blême image de Maugiron qui de son œil unique et couleur de safran (ayant perdu vaillamment l'autre au siège d'Issoire) semblait le rechercher et lui faire reproche, et en dernier, c'était le fantôme d'un autre de ses beaux enfants, de Saint-Mesgrin, égorgé, lui aussi, peu après, par trente inconnus, qui lui apparaissait tout habillé de sang. Il tâchait alors de se consoler en caressant des yeux, autour de soi, ceux qui lui restaient, D'Argues, d'O, La Valette et la Guiche, et les gentils nouveaux, bons gentilhommes bien choisis, tous à lui de dévotion; il n'arrivait pourtant pas à chasser les soucis qui le hantaient. Il se sentait menacé dans son règne. Il se remémorait qu'à Reims,

déjà, quand il fut sacré, la couronne lui avait blessé la tête, et par deux fois qu'elle en avait glissé, comme pour s'échapper; et plus tard, cette comète qui, en 1577, parut pendant quarante jours, lui avait laissé au cœur une étrange appréhension. Il y voyait un présage de mort ou de calamités devant lui venir de ses ennemis dont Mgr de Guise, le principal, était toujours là, devers lui, le narguant, gonflé d'insolence.

Et puis, les lits de justice et séances du Parlement, les voyages, Vincennes, Fontainebleau, Chartres, Cléry, les bains à Olinville, et la comédie, la danse, les *Gelosi*, Carême et Pâques, les jeux, les tournois, publier des édits, lever des impôts, s'ébattre, festoyer, recevoir des ambassadeurs, marier Joyeuse, Épernon, enterrer Alençon et Bussi, se flageller, paillarder la nuit dans les rues, se coucher le jour, dormir, ne pas dormir, suer, prier, trembler, tout craindre et tout oser, tout vouloir en grandeur et en concupiscence, enfin régner... la vie emportait Henri III, plus vite encore que le flot entre les piliers de son pont en suspens, aux arches toujours béantes.

Celui-ci avançait pourtant avec les années. En 88, toutes les piles étaient hors de l'eau, du quai des Augustins à la Mégisserie. Avril s'achevait. Mais, déjà le Duc de Guise, revenu, disait-on, secrètement de Rome, se promenait à cheval dans Paris pour s'y faire acclamer. Partout s'élevaient bientôt ces autres ponts des rues, sous lesquels coule le sang, et qui s'appellent barricades, et la Ligue éclatait. Le Roi devait fuir. Guise et son frère le cardinal tombaient à Blois sous les poignards, leurs corps brûlés ensuite et mis en cendres. Puis c'était la Reine-Mère qui, à son tour, s'en allait de ce monde, alors qu'à Paris le peuple abattait dans Saint-Paul les figures de marbre que son fils avait fait ériger, auprès du grand autel, de Saint-Mesgrin, Quélus et Maugiron; et quand, après maints combats et orages, le roi, ayant fait accord avec Henri de Navarre et Condé à Saint-Cloud, s'apprêtait à rentrer vainqueur dans la capitale où flottaient déjà les soies blanches de Châtillon, le couteau de Jacques Clément « lui trouait le petit ventre » et ce au même lieu, dans la même chambre et à la même heure de ce matin d'août, nous enseigne l'Estoile, où, à dix-sept ans en arrière, il attendait à son déjeuner le succès de la Saint-Barthélemy devant trois broches de perdreaux.

LE ROI DE SON CŒUR

Or, pendant la Ligue et après le départ du Roi et son assassinat, même jusqu'en 90, que devient le pont?

Il est abandonné.

« Quand les travaux reprendront-ils? » pensent en hochant le chef ceux qui y sont le plus intéressés, les Parisiens des deux rives. « Pas avant longtemps, se répondent-ils, et qui sait? peut-être jamais. » En effet, l'élan est rompu, l'argent manque, et le sculpteur Germain Pilon, qui avait déjà taillé dans ses ateliers une partie des masques destinés à orner les cintres, vient de mourir à son tour... Allons! le pauvre pont, dans toutes ces vicissitudes, semble bien condamné. On le croit tellement que Montaigne, au IIIe livre de ses *Essais*, s'en désole et dit son grand ennui : « que lui soit ôté l'espoir, avant de mourir, d'en voir en train le service. »

Un notable changement modifiait néanmoins à cet endroit, et de la façon la plus heureuse, l'aspect du fleuve en son milieu. L'îlot des Juifs et la grande île du Palais avaient été nouvellement reliés, aussi exerçaient-ils depuis sur les gens du quai un tel attrait que ceux-ci n'avaient plus qu'une idée, s'y précipiter et en jouir, sans compter que les piles du pont, qui s'avançaient dans cette direction ainsi qu'une amorce, hélas agaçante et vaine, étaient bien faites pour augmenter à la fois la tentation et le dépit. Afin de répondre au désir public, on jeta donc sur les maçonneries un tablier volant en bois qui permettrait aux riverains, dotés déjà, au bas des Augustins, d'une grève sablée et ombragée de saules, de se rendre en plus, autant qu'ils le voudraient, dans l'île enchantée et de s'y promener parmi ses boqueteaux. Branlant et grossièrement cloué, ce passage provisoire avec son plancher mal rejoint et vite pourri n'offrait que bien peu de solidité. Aux dangers encourus même en plein jour par les imprudents qui n'hésitaient pas à s'y aventurer, s'ajoutait, pendant la nuit, la présence en ces parages d'une malicieuse colonie de mendiants irlandais, ces Bélitres (ainsi les nommait-on), ayant eu l'idée de se gîter et de s'incruster là, dans l'enchevêtrement des matériaux et les excavations des piliers où tout travail, depuis des années, était demeuré en suspens. Retranchés au fond de ces trous, comme

en un sûr repaire, ils s'y conduisaient en vrais bandits, mais la crainte de leurs méfaits n'empêchait pourtant pas les Parisiens de passer le pont en y jouant leur vie, autant pour le péril que pour le plaisir. Combien étaient allés à l'île, aussi bien seuls qu'en compagnie, et n'en étaient pas revenus, souvent même sans avoir eu l'avantage d'y arriver, agrippés avant par le pied, sur la passerelle, et jetés à l'eau après assommade. On avait si peur de ces malandrins que, pendant quatre ans, on n'osa point les déranger. Les travaux avaient repris et pourtant, quoique délogés et tracassés de jour en jour, ils étaient toujours là. Ce fut seulement en 1606, et alors qu'ils avaient dû depuis quelque temps vider leurs anciens abris, qu'ils furent mis hors la ville « *en des bateaux conduits par des archers, pour les renvoyer par delà la mer d'où ils étaient venus* ».

Voici à présent le pont nettoyé que l'on pourra désormais franchir sans être obligé de recommander son âme, comme hier, à Dieu!

Il touchait d'ailleurs à son achèvement. Depuis 1598, aussitôt conclue la paix de Vervins, on s'y était remis, quoique avec la lenteur ordinaire et beaucoup d'interruptions, jusqu'à ce que, un beau matin, Henri IV, lassé du bac qu'il lui fallait toujours prendre et justement en vue de ce maudit pont qui n'en finissait pas, montrât une bonne fois son entraînante volonté.

Aussi en 1603, il traversait la Seine dans toute sa largeur.

Le passage n'était pas, à vrai dire, encore absolument au point, puisque la chronique nous apprend « que quelques-uns, pour en faire l'essai, « s'étaient rompu le col et étaient tombés dans la rivière » et que la hardiesse du roi émerveilla les siens. Mais quoi qu'il en fût, le Béarnais avait passé! Chose faite! acquise!... Il avait passé, le premier..., sans se douter qu'à la place même, où, sur ce plancher branlant, sa botte s'était posée sans qu'elle y glissât, il se tiendrait onze ans plus tard, glorieux, pour toujours, monté sur un cheval de bronze.

A partir de ce moment, le roi est pris de la fièvre d'embellir sa ville, et sa pensée s'applique surtout au Pont-Neuf ainsi qu'à son entourage. L'île du Palais est bouleversée de fond en comble pour de grands desseins, élévation de nouveaux quais et création d'une vaste place qui, en l'honneur du jeune Dauphin, doit s'appeler Dauphine. Henri IV en dresse les plans, trouve

l'argent nécessaire, entreprend le percement d'une voie nouvelle à la porte Bussy, ouvre deux autres rues, qui auront les noms de son second fils le Duc d'Anjou, et de sa fille Christine, il pense à tout, et non seulement de loin, dans les conseils, mais sur le terrain même où il tombe à l'improviste, à chaque instant, pour surprendre les ouvriers et presser les travaux. On le rencontre ainsi à la Samaritaine, au Pont-Marchand, dans l'île, au clos de son « arboriste » et sur tous les chantiers. Rien n'échappe à son œil de maître, à la verdeur de son bon sens. C'est bien là, sur ce pont et ses alentours, au cœur de la Cité, qu'il pose en même temps le mieux, lui aussi, les fondements de sa popularité, les piles de sa renommée, et Henri IV, en retour, par la magie de sa personne, crée l'atmosphère et l'esprit particulier de ce lieu nécessaire, en établit à jamais la caractéristique. Inséparables l'un de l'autre, ils forment à eux deux le monument peut-être le plus complet et le plus beau de notre Histoire.

***

Il faut, pour saisir, comme on le doit, l'emprise exercée sur tous par ce loyal et rusé séducteur, se représenter les souvenirs laissés avant lui par les précédents rois dans la France provinciale (où on les avait si peu vus) et à Paris où, en les voyant, on avait appris à trop bien les connaître.

A cette époque, la vraie moyenne de l'existence était plus courte qu'aujourd'hui. Les vieux Parisiens qui avaient dix ans en 1545 étaient donc alors, vers 1600, plus que sexagénaires. Évidemment François Ier leur avait légué un splendide portrait. De la somptuosité de sa carrure il dominait tous les Valois. Enfin, c'était le prince magnifique et protecteur des Arts, l'Hercule de Chambord, le vainqueur de Marignan. Mais sa descendance n'avait montré qu'une suite, étrange, — ou dégénérée, — de personnages distants, n'ayant pas pu, ou pas su, gagner l'amour du peuple, adorateur pourtant si prompt des têtes à couronne. Sans doute on les avait, l'un après l'autre, acclamés dans le cours du temps. Que ce fût Henri II, ce grand destrier de tournoi, robuste et morose, à l'œil terne, ou le petit François II, pauvre abcès d'enfant, ou Charles IX incertain, enfoncé dans ses livres et ses médailles, errant de sa mère à ses lévriers, ou l'accommodé Henri III, lacé, corseté, tout en nerfs,

sensible et brave, mais de si provocante effronterie dans la débauche..., ils avaient tous eu, çà et là, leur moment et leur part de sincère faveur. N'était-ce pas, quand même et chaque fois, le Roi ? Cependant aucun d'eux n'était allé aux entrailles de l'homme de France. Et puis, voilà que précédé, — à la façon d'un conte gaulois fait à la veillée, — du récit de ses exploits et de sa gaillardise, arrive devant Paris, qu'il assiège avec belle humeur comme si c'était pour rire, un Gascon qui par dessus remparts lance, entre des boulets, des pains et des jambons, et force ainsi la ville en retour « à se rendre à lui » personnellement, dans une poussée d'amitié aussi noble, aussi franche. Un donnant-donnant : « Tu me veux? Je te plais? Tope! Je suis à toi, et tu me plais aussi! »

C'est le coup de foudre. Un tout autre roi s'annonce à son peuple et vient à lui, s'en laisse voir, approcher, comprendre. Il est tellement l'opposé des personnages troublants et lointains dont la France avait dû prendre jusqu'ici la respectueuse habitude ! Avec lui, la royauté s'offre toute simple et plus chère, et plus forte, et plus solide aussi. Elle semble promettre un long avenir, car, après tant de malades, voici de la santé. Oh! les derniers Valois! ces pâleurs, ces maigreurs, ces ossements, ces teints de cire, ces funèbres figures! Celui-ci, le Béarnais, en les remplaçant, les efface tous, et les rejette encore au delà de leur récent passé. Roi-soldat et paysan, il dit les camps et les champs, le gave et la montagne. Plus de renfermé. Du plein air. Un rubicond succède aux blêmes. Les pourpres du sang et du vin affluent dans ses veines gonflées, sur sa lèvre en flamme, à fleur de sa peau brune, et du haut en bas de son nez splendide en coup de soleil. Point de *De profundis*! Il vit, il rit. On sait ses mots, brillants et drus comme ses actes. Il ne se flagelle pas, ne fait pas pénitence. Il ne joue pas au chapelet mais il entend pourtant la messe, et la meilleure, ventre Saint-Gris! celle « que vaut Paris ». A sa tête, au lieu de la toque étroite, il plante un feutre à larges bords. Mais n'y cherchez pas la sèche aigrette d'hier et les frisottis de petites plumes; il inaugure à son front le panache, auquel il a donné, dans le vent d'Ivry, tout le prestige et l'envol d'un emblème, et le reste, au physique, au moral, en tout, continue de présenter, grâce à lui, dans l'ensemble et le détail, une heureuse métamorphose. On ne lui sait point de bijoux, de

bagues, de boucles d'oreilles. Pas assez riche pour l'or, les broderies, les velours, trop viril pour les dentelles, trop rude et trop sain pour les miévreries de la toilette et les parures honteuses du corps, il méprise les onguents, les pâtes, les odeurs. Pour tout parfum il n'a que son fumet, qu'il est seul à avoir. Il sent l'ail et la poudre. La peau de daim, le buffle et le cuir de cerf l'accoutrent mieux que les crevés de soie et les pourpoints polichinelle, et à sa hanche, s'il pend quelque chose, c'est, au lieu d'un bilboquet, une lourde épée, dont la coquille en fer sonne comme un timbre. Aussi, dès qu'aux abords du Pont-Neuf où la Seine l'attire, on le voit poindre, quel sursaut ! quelle émotion ! Rien que la joie. Aucun embarras. Il a beau, vêtu de bourgeoise laine, n'être accompagné que d'un ou deux écuyers, n'avoir ni gardes, ni escorte, on le reconnaît tout de suite. Son cheval est aimé. L'eau du fleuve le fait hennir; quand il fend la foule du poitrail, les mains se tendent pour le caresser.

Mais le plus souvent c'est à pied que le Béarnais, laissant sur le quai son courtaud, arrive pour inspecter les chantiers, et prendre aussi le plaisir de se frotter au populaire. Il a la passion de la rue, des marchés autour des fontaines, des humbles, du petit monde à la grande âme, au verbe haut, aux yeux et aux crocs de chien, et plus encore des hardies gaîtés où se trahit, par la bouche de ses sujets, le bon sens, utile aux rois. Henri IV est là chez lui, dans son élément naturel. Il y baigne et il y règne autant et mieux qu'en face sur le trône. Le Pont-Neuf, voilà son Louvre. Sous le dais du grand chapeau qui l'ombrage et l'auréole, son visage à mille plis rayonne et frissonne d'aise ; au coin de chacun de ses yeux malins la patte d'oie en arbalète décoche ses trois traits ; moustache et sourcils de bataille, barbe bien troussée, prunelles en feu, il marche, à grands pas, s'arrête, se penche, examine, interroge, approuve et quelquefois rabroue, mais sans aigreur, toujours en bonne voix; et quand il a bien tout vu et approfondi, sans rien oublier, il poursuit encore, et rentre, par le plus long, mais lentement; il parle à Jacques et rit aux filles; il tapote une joue, pince un corset, mâche une fleur, mord une pomme, alerte et jeune au milieu des sacs de plâtre et des madriers, ou des tas de radis ou de choux qu'il enjambe... et puis s'en va, une feuille de salade accrochée à son éperon, tandis que, du bras levé une dernière

fois, il répond aux cocoricos des coqs et aux cris de la foule, ameutée d'amour, qui l'entrave.

A-t-il par malheur, dès qu'il s'éloigne d'eux, perdu de sa séduction, de son empire sur ses grands enfants? Pas le moins du monde. Son ascendant se maintient, aussi vif, aussi sûr, et même il grandit de loin. L'absence lui profite encore. A peine est-il hors de vue qu'on aspire à le revoir. On n'est jamais rassasié de son appétissante mine. Henri IV, une fois pour toutes, possède la confiance et l'adoration des Parisiens, de tous ses sujets. Il la gardera, pendant sa vie, après sa mort, jusque dans sa postérité. Pour avoir voulu et créé un nouveau type de roi, haut en noblesse et en couleur, galant et paternel, économe et généreux, bel estomac, beau gobelet, gentilhomme et brave homme, ardent à l'attaque, à la riposte, et juste, et pitoyable, autant qu'esprit des plus fins, et de jugement profond, il tient, au livre de notre histoire, une place à part : la première *dans l'amour*, étant celui de nos maîtres qui aura le plus aimé son peuple et en aura été, le plus aussi, payé « de même monnoie ».

C'est tout cela qui l'a situé, entre tous nos autres souverains, au beau milieu de l'impérissable Pont-Neuf, d'où, au-dessus de l'eau qui coule et sous le temps qui passe, il continue de régner dans la légende et l'âme populaire.

SON DEUIL. SON IMPUR BAPTÊME DU SANG

En effet, à présent le pont est terminé. Le roi n'y est pas encore, mais on sait qu'il y sera. Dès 1604, il a été décidé qu'une statue équestre, en bronze, y serait dressée à sa gloire, et sur la désignation de Franqueville, son premier sculpteur, c'est l'illustre Jean de Bologne qui, d'après le modèle à Florence, a été choisi pour l'exécuter, en grand, dans le métal.

Il s'en occupe en Italie.

Chez nous, on s'en réjouit déjà, en venant voir l'emplacement où cela doit s'élever, où cela fera si bien! Et, en attendant, tous ceux qui maintenant se rassemblent là chaque jour, ne peuvent résister au plaisir d'y stationner ou de s'y promener émerveillés, pendant des heures. Depuis ce mois de juin de 1603 où le Béarnais, pour la première fois, traversa le pont

dans sa longueur, — encore, vous rappelez-vous? « qu'il ne fut pas trop assuré », — que de changements et de tous les côtés! Que de gigantesques travaux entrepris et menés au bout! D'abord les deux îles soudées. Puis, partant de celle du Palais, deux quais nouveaux, l'un allant du Pont-Neuf au Pont-aux-Meuniers, l'autre du Pont-Neuf au Pont-Saint-Michel. Toujours en cette même île la place Dauphine achevée, et bornée en plus, au midi et au nord, par deux autres quais neufs, le premier, dit des Orfèvres, avec ses vingt-sept corps de logis déjà bâtis et toiturés, le second, vis-à-vis la vallée de Misère et dit des Morfondus à cause du diable de froid dont on y claque des dents. Au delà du fleuve, le quai du Louvre, commencé par François Ier, au bas du palais même, y offre seul, — il est malheureusement vrai, — un terrain propre et aplani, tandis que celui de l'École, qui y fait suite et demeure en très mauvais état, n'est qu'un grand chantier de bois, boueux, dans lequel on patauge. Mais le roi a promis de le nettoyer bientôt et de le rendre aussi accessible et plaisant que son voisin du Louvre. « Ayons patience. Il tiendra parole; il en a l'habitude. » Sur la rive gauche, la vieille et spectrale tour de Nesle, vide et rongée comme un chicot, et en train de tomber, offre bien aussi, avec tout ce qui l'avoisine encore de sinistre, un vilain tableau de gibet. Mais là, de même, Henri, avisé, a conçu le projet des plus sérieux embellissements, à commencer par l'ouverture d'une large rue qui joindra le Pont-Neuf à la porte Bussy.

Est-ce tout? — Mais non! Sur le Pont même, à son extrémité touchant la rive droite, un mécanicien de génie, le flamand Lintlaër, n'a-t-il pas eu la mirifique idée d'une machine à envoyer l'eau aux Tuileries et au Louvre qui n'en étaient que peu fournis? et, pour ce faire, il a bâti, — aux deniers du roi toujours, — une fontaine admirable et tenant du prodige, en forme de château, qu'on appelle *Samaritaine* à cause qu'on y voit sur la façade, Notre Seigneur Jésus-Christ au puits de Jacob, avec la Samaritaine qui lui verse de l'eau, et au-dessus on a encore la surprise d'une industrieuse horloge astronomique; et, par derrière elle, d'un carillon composé de clochettes, lesquelles représentent, tantôt une chanson, tantôt une autre qui s'entend de très loin et est fort récréative.

Ainsi éblouis et charmés par tant d'agréments, de bienfaits,

les Parisiens, dans quelque direction qu'ils tournent leurs regards, en aval, en amont, partout, n'ont que des sujets de contentement et d'intarissable fierté. Ils oublient leur fièvre et leurs reproches de jadis, tout le temps dépensé qui leur a paru si long. Celui-ci leur semble au contraire aujourd'hui, avoir fondu, rapide et léger comme un rêve. Oui, que tant de magnificences soient sorties par miracle, de terre et des eaux, que tout cela ait pu être réalisé, en trente-deux ans seulement. — « Ce qui est peu !... ce qui n'est rien ! » — ils ont de la peine à le croire et c'est toujours, en rendant l'hommage final à leur ami le roi, qu'ils se détachent des parapets du pont aux derniers moments de la journée pour en parler encore jusque chez eux. On touche à la fin de 1609. Les cœurs sont à la joie. La belle année qui sera la nouvelle, 1610 ! Longue vie à notre Henri ! Dieu lui rende sa poule au pot !

...Et puis c'est Ravaillac.

* * *

Instantanément le pont est en deuil. Nous trompons-nous en supposant que nulle part peut-être n'éclata, plus sensible qu'en cet endroit, et ne se manifesta davantage l'affliction du peuple ? On s'y achemine, ainsi qu'on le ferait vers la maison mortuaire. C'est là qu'il est le mieux béni et regretté. La place où doit s'élever l'effigie royale a beau être nue, on cherche à s'y représenter, comme si elle y était depuis toujours, la statue du souverain-martyr, et, plutôt qu'à cheval, la plupart même le préféreraient maintenant couché les paumes à plat et la face au ciel. Quel dommage qu'on ne puisse pas l'ensevelir là ! Où donc, même à Saint-Denis, aurait-il plus noble tombeau et lui convenant mieux? Les simples lames de pierre qui entourent le carré du socle futur ont l'air d'être les dalles de sa crypte et de posséder sa dépouille. On se presse contre, on s'y met à genoux, les enfants y prient, des femmes y gémissent, des vielleux y chantent des complaintes. On y jette du feuillage, on y vend des médailles, des cires et des parchemins où cligne de l'œil la narquoise figure, et tandis que, pendant les jours qui précèdent l'inhumation, les cloches sonnent matin et soir le glas, la Samaritaine éparpille sur le fleuve et jusqu'au Louvre ses carillons dont la gaîté arrache aux Parisiens un redoublement de larmes. « Ah ! pensent-ils, en se souvenant,

c'est aujourd'hui, plus encore qu'à sa naissance sous Henri le Troisième, que notre Pont-Neuf mérite bien le nom de Pont-des-Pleurs ! Serait-il maudit ?... » Mais l'heure passe. Le glas cesse. Le Vert-Galant repose en paix, les deux joues dans la fraise de sa barbe blanche et le Ravaillac est écartelé... Ventre-Saint-Gris ! Vive le petit roi, notre Dauphin de la place Dauphine ! Il est — quoique un Louis — du sang et du bon sang d'Henri notre père et le sien !

Et le Pont, désattristé, reprend sa belle humeur.

Pour que celle-ci cependant soit bien complète et ronde, il faut qu'il ait sa statue. Bien plus qu'hier, elle lui manque. Il est vide sans elle. Avant même d'y avoir été mise, elle a l'air d'en avoir été retirée. C'est elle seule qui le ranimera et le peuplera en marquant la fin de son deuil. Aussi l'attend-on avec une impatience où perce plus d'un reproche à la Reine-Mère, injustement d'ailleurs, car elle fait tout ce qu'elle peut, écrivant lettre sur lettre au grand-duc en Italie pour y presser l'envoi du monument si désiré. Mais les choses humaines sont toujours loin de s'accomplir au gré des vœux. On ne sait jamais lequel est là-bas, le plus en retard, du cheval ou du cavalier, et de qui c'est la faute. Tantôt c'est du premier, tantôt du second... quand ce n'est pas, pour tous les deux, le bronze qui a tort ! Pour comble d'ennui, en 1608, encore du vivant du roi, Jean de Bologne était défunt, laissant l'œuvre inachevée. Son meilleur élève, Tacca, l'avait bien reprise aussitôt, mettant tout de côté pour s'y consacrer en entier. Cependant, quelque diligence qu'il y apportât, ce n'était sans doute jamais qu'une diligence... italienne, autant dire un peu molle et capricieuse, ainsi que le voulaient l'époque et le climat en ces jours indulgents où la paresse artistique avait un divin caractère et s'imposait comme la condition d'un travail pensé, réfléchi, mûri au soleil. Le temps alors ne comptait pas et justement parce qu'on en connaissait par expérience, surtout en art, la fécondité, le besoin vital et le prix. Plutôt que de faire vite, la lenteur pour faire bien, — ce qui seul importait, — devenait une règle et une volupté. Et puis, plus que tout autre, ce monument colossal du roi de France, et quel ! Henri le Grand ! chargeait l'artiste qui en avait l'honneur et le poids, d'une responsabilité presque paralysante. Avoir accepté de continuer l'œuvre d'un génie tel que Bologne et

ne pas s'y montrer trop indigne du Maître excusaient chez Tacca la longueur de sa mise au point.

Enfin la statue fut achevée.

Mais, tout chemin, — si de Paris, ou d'ailleurs, il mène à Rome, — ne mène pas de Rome, et encore moins de Florence à Paris.

Mille vicissitudes continuèrent d'énerver les Parisiens. Ce n'est que vers janvier 1614, — quatre ans après la mort du roi, — qu'on entrevit, pour la belle saison, l'arrivée possible du cheval-fantôme et de son cavalier, lesquels semblaient, en vérité, venus exprès, à l'amble, du bout du monde. En mai, Louis XIII en personne posait la première pierre du socle. Une vraie fièvre alors enflamme le peuple. « Un mois au plus, le dernier, assurent les renseignés, et il sera là ! » On ne l'espérait plus. Cependant, comme on se doutait bien qu'il n'arriverait pas par terre mais par eau, et que, d'ailleurs, on savait déjà qu'il avait touché au Havre, on se passionnait chaque jour à suivre sur le pont le travail des échafauds entrepris à ses abords, pour l'y recevoir. Et le 13 juin, — date mémorable, — on le vit... lui-même, s'avancer, bien tranquillement, glisser sur un gros bateau plat, et remonter la Seine. Il avait beau, sous le volumineux emballage et les bâches qui le recouvraient, n'étaler qu'une masse informe, on en était déjà content. Il crevait la toile et sautait aux yeux. Dans le délire public, il accosta, parmi des grincements de bois et de poulie qui faisaient croire que c'était, du fond de ses camails de cuir, son cheval qui hennissait. Pour la deuxième fois et la définitive, il opérait, triomphal, sa *rentrée* dans Paris toujours affamé, jamais rassasié, de revoir son roi.

L'inauguration solennelle, le 23 août, — la statue hissée et mise en place, — eut lieu en grande pompe, en présence de tous les hauts dignitaires du Parlement et de la Ville. Mais — chose étonnante — il n'y manqua que la veuve et le fils du défunt. Marie de Médicis et Louis XIII étaient en Poitou, depuis quinze jours, ayant déserté la capitale sans juger à propos de reculer leur départ (que rien ne nécessitait) pour être là tous les deux, au premier rang, à l'heure magnifique où, tous les voiles envolés, apparaîtrait dans sa gloire, aux acclamations de la foule, l'image trois fois sacrée de l'époux, du père et du roi.

Comment s'expliquer cette conduite ? On n'y parvient pas.

Indifférence? Oubli? Sécheresse? Aucun de ces mauvais sentiments n'arrive à la justifier.

Faut-il l'attribuer, chez la femme, toujours trompée, à une lointaine et tenace rancune? Mais la fin, si cruelle, du Roi, ne suffisait-elle pas à racheter aux yeux de la veuve les fautes du mari? Sa mort, — une pareille mort, une mort-châtiment! — avait-elle été incapable de l'apitoyer et de lui apprendre le pardon? Pouvait-elle effacer de sa mémoire en paix, l'affreuse suite de ces heures? Quoi! Elle avait vu Henri rapporté pantelant, disloqué comme un sac, et puis assis dans le fauteuil d'où il glissait déjà pour s'allonger! elle avait vu le sale couteau retiré, essuyé, elle avait vu la plaie, elle avait vu le linge, les habits, le corps trempé de sang, et puis le cadavre nu, le visage, pétrifié pour l'éternité dans son sourire indélébile, et puis les triples plombs des triples cercueils, et puis tous les honneurs, le faste formidable et obsédant des longues funérailles... et tout cela n'existait plus! n'avait servi à rien !... Le jour qu'on inaugurait, à la face du monde, la statue de l'assassiné, qu'on le ressuscitait... elle était en Poitou!

Et le petit roi? Pouvait-il, si jeune encore, et avant d'être durci par la vie, avoir déjà perdu, — ou chassé, — le souvenir du père excellent et tendre de son enfance? Oui, sans doute, puisqu'il ne ressentit pas non plus le besoin, le *devoir* de lui rendre en ce jour son filial hommage.

Mais, somme toute, y a-t-il lieu de trop regretter cette superbe ingratitude?

On est tenté de répondre que non, tant elle est instructive et montre en leur vrai jour les cœurs qu'elle condamne. Peut-être valut-il mieux, pour la pleine et harmonieuse beauté de la cérémonie, que la nonchalance de l'étrangère et l'ennui du prince Saturnien ne s'y étalent pas. Et qui sait si la fidèle expansion de son bon peuple de Paris n'alla pas ainsi plus directement à l'âme du vieux roi désabusé, ne lui fut pas cent fois plus douce, et surtout plus familiale?

C'est seulement en octobre, à son retour, que la Reine, qui n'était pas pressée ni curieuse, alla voir la statue. Elle la trouva ressemblante et s'en déclara satisfaite. On aimerait savoir quelles furent alors exactement ses impressions quand elle fut obligée de lever la tête vers l'homme de bronze resplendissant, et quel dialogue secret dut, tout de même, ne

fût-ce que pendant quelques minutes de silence, s'échanger entre eux deux.

Lui, de sa suprême hauteur, n'avait pas un instant l'air de l'apercevoir. Au delà de son règne, il ne regardait plus que l'avenir, qu'il avait préparé.

Voilà donc enfin le pont acquis, et l'on pourrait dire au bout de tant d'années, conquis, jour par jour, pierre à pierre. Or il semblait que le peuple, à la fois nerveux et apathique, après avoir si sagement attendu qu'on le terminât, ne devait plus avoir à présent la moindre raison de se plaindre.

Et pourtant il en avait une! Encore une! Toujours. Et enchanté au fond de pouvoir l'invoquer, ne fût-ce que pour ne pas perdre sa chère habitude de la mauvaise humeur et du reproche perpétuel.

Maintenant que la statue du roi est bien campée à sa place, il s'avise que les quatre figures d'hommes — des esclaves chargés de chaînes — destinées aux angles du piédestal et qui ne sont pas encore posées, doivent l'être, au plus tôt. Et il murmure. Lui aussi, comme un maître, il veut ses esclaves. Et puis, irrité de voir qu'on ne l'écoute plus, il cherche à qui s'en prendre et choisit Concini, le tout puissant pour lequel il nourrissait déjà, d'ailleurs, une antipathie d'instinct, violente, et prête à tourner à la haine.

Au Louvre, le maréchal en rit à belles dents... avec Luynes, rendu responsable également du retard de ces dernières images.

Trois ans d'animosité grandissante; et le lundi, 24 avril 1617, Paris, avec un saisissement d'où jaillit aussitôt une atroce joie, apprend dans la soirée que le Concini, le matin même, — ordre du Roi, — a été tué au Louvre, au pont-levis. On se signe. On ouvre de grands yeux... et on bat des mains. « Est-ce possible? Alors... il n'est plus? — Il n'est plus. » Et les détails commencent à sortir... : que c'est le baron de Vitry qui, levant son bâton, a commandé aux officiers des gardes dont il est le capitaine, d'abattre l'Italien, à coups d'épée, à coups de pistolet, ce qui a été fait... et que celui-ci, rompu, « le visage noirci de poudre et la fraise toute enflammée et brûlante comme mesche d'arquebuse, a été traîné après dans une chambrette des soldats et jeté par terre devant un petit portrait du Roi, où c'est qu'on le va voir ».

Cette nouvelle assomme et grise le peuple, enchanté. « Mais, tout de même, est-ce bien sûr? Ne le trompe-t-on pas? Le faquin est-il vraiment mort? » L'homme impitoyable des rues se méfie. Il aimerait bien qu'on lui montrât la peau de la bête afin d'en avoir ainsi plaisir et certitude. Et il rumine : « Si le traître a péri, qu'en a-t-on fait? L'aurait-on rendu aux siens, à sa femme, à son fils? Non. Ceux-ci le réclament. Alors, l'a-t-on caché? Pourquoi? Dans quel dessein? » Aussitôt, des soupçons : « Et s'il n'avait été que blessé? S'il respirait toujours, maintenant bien soigné au fond d'un bon grand lit? S'il allait en revenir?... et reparaître un de ces quatre jours, plus arrogant et plus fort que jamais? » Les esprits travaillent. La rancune et la peur font leur petit chemin : « Ah! décidément, ce corps abhorré, ce corps précieux, magnifique, où est-il? Qu'est-il devenu? »

Autour du Pont-Neuf où grouillent dans les ténèbres les pires criminels, la pensée de cette dépouille choisie qui devrait leur appartenir et qui va leur échapper, monte aux cerveaux comme l'odeur d'une charogne invisible au nez brûlant des chiens. Ils la quêtent, la sentent. « Elle ne peut pas être loin. »

La nuit se passe ainsi; et le lendemain matin, voici que, vers les onze heures, quelques-uns accourent, haletants. — « C'est à Saint-Germain l'Auxerrois qu'il est! caché et enterré! à l'entrée... sous les orgues. Les pierres avaient été proprement rejointes... Mais l'endroit vient d'être découvert. Déjà, on s'y amasse, on y trépigne et on crache dessus! Venez! »

Clameurs. « Enfin! On l'a! On le tient! Attends, coquin? On va te faire bonne chère! »

Le peuple se rue à l'église, y gratte le sol, descelle les dalles avec ses ongles, arrache avec les cordes des cloches le corps arc-bouté qui se défend dans son cercueil, et l'emporte comme une proie. — *Au Pont-Neuf! Au Pont-Neuf!...* — où déjà décomposé, vert et bleu de coups de bâtons et de pierres, il est poussé... contre une potence qui, justement — souligne le chroniqueur, — y avait été plantée un mois auparavant par la volonté du dit Maréchal, pour servir à ceux « qui n'étaient pas de son haleine ».

On propose donc de l'y pendre. Un de ses anciens laquais, chassé depuis huit jours, en exige l'honneur. Tant bien que mal, il l'y accroche, tête en bas, et pour sa peine, on lui rem-

plit son chapeau de sols et de deniers. Une compagnie des gardes du Roi passe à ce moment sur le pont pour prendre son tour au Louvre. Vous croyez peut-être qu'elle va intervenir et arrêter le jeu ? Au contraire. Indifférence ou lâcheté, elle approuve, en riant ; et, comme la corde manque aux massacreurs pour lier le cadavre au gibet, elle leur lance les mèches de ses arquebuses. Alors sur le malheureux on s'acharne à coups de couteaux, de poignards et d'épées. On lui crève les yeux, on lui coupe le nez, les oreilles. On le désarticule, on le désosse, on lui « avalle » les bras et les jambes. La tête, tranchée, tombe et roule. A son tour, le tronc est attaqué, défoncé, fouillé, déchiré en mille morceaux, pour lesquels on se bat, comme pour des pièces de monnaie, en se tordant dans la poussière... Et chacun, homme, femme, enfant, veut en avoir un, qu'il emporte en criant de joie, comme une friandise, et qu'il brandit, dans lequel il mord avec des dents sauvages. Un forcené, vêtu d'écarlate, boit de son sang glacé. Un autre, « qui a eu moyen » de lui arracher le cœur, le fait cuire sur des charbons, et le croque, en public, arrosé de vinaigre... Enfin, c'est une horreur, pire que tous les écartèlements, une boucherie sans nom, que rien n'apaise et que tout, au contraire, ne fait qu'attiser sans cesse et prolonger à chaque galopade, ou à chaque arrêt de la troupe immonde à travers les ruelles de Paris... Jusqu'à ce que, à force de semer partout les lambeaux de chair et les cordons d'entrailles, ces furieux, exténués, et repus de vengeance, finissent par brûler ce qui leur reste en mains de viande et de boyaux, devant la statue de Henri IV, leur père. Et le plus remarquable, c'est qu'en ce même temps, et pendant qu'avaient lieu dans la populace ces choses, il se faisait entre les grands, au Louvre, chez le Roi, presque même mêlée, et partage aussi dégoûtant des honneurs, des biens, des bijoux, des armes, des habits, de tout ce que laissait après soi le corps nu et déchiqueté, et que se disputaient aussi avides que les bandits des quais, les gloutons de cour.

Vitry a les gros morceaux, la charge de maréchal, la maison de Concini et tous ses chevaux ; Luynes, la charge de premier gentilhomme de la Chambre ; et pour le reste, abbayes, lieutenances, châteaux, capitainerie, marquisat, chacun des meurtriers a son affaire et découpe sa tranche. La splendide garde-robe est répandue sur l'ébène des tables. Les meubles, les

coffres ferrés, remplis de pierreries, sont vivement forcés et vidés, leur contenu donné... ou pris ; jusqu'aux objets les plus personnels du défunt qui pleuvent dans les mains tendues. Celui-ci a l'épée, celui-là la chaîne et son *agnus Dei*, l'un les éperons, l'autre l'écharpe. Les bagues changent de doigts. On n'oublie rien. Tout y passe.

Et, cependant, Louis XIII, rose de plaisir, préside son conseil, tandis que Madame sa mère, enfermée dans le cabinet du luth, y tremble de peur et que c'est grande réjouissance par la ville où on a envoyé les violons parmi les soldats qui crient : *Vive le Roi ! le Roi est Roi !*

Sans doute, si jeune qu'il fût, le Pont-Neuf, avant celà, n'était pas immaculé. Il avait déjà vu se commettre sur lui maintes assommades, des attaques à main armée, des crimes de toute nature ; il était, la nuit, un terrain propice et consacré aux guets-apens, aux duels, aux rapts, il avait même eu la primeur, en 1614, d'une décapitation, celle d'un fabricant de fausse monnaie. Mais tout cela, en regard « du sac de Concini » n'était qu'enfantillage. A cette occasion seulement il reçut, plus que celui du sang, le baptême de la bestialité populaire, et nous croyons bien, malgré tout ce que l'histoire, dans l'avenir, lui réservait encore de tragique et de déconcertant, que, rien d'aussi hideux, depuis, ne le souilla. S'il en était resté sur cette ignominie, jamais il n'eût pu s'en remettre ; mais il connut, grâce à Dieu, dans la suite, assez de gloire pour laver ses taches.

SES CHANTS ET SA RÉVOLTE

Le peuple est ainsi bâti qu'après avoir tempêté, jeté feu et flammes pour son caprice du moment, il lui suffit presque toujours de passer sa rage sur quelqu'un ou quelque chose pour renoncer le lendemain à ses frénésies de la veille. Une fois le Concini dispersé dans les airs, il prit tranquillement son parti du manque des quatre esclaves dont hier il déclarait ne pouvoir se priver. Au diable les statues ! Celle d'Henri lui suffit. Il l'adore. C'est son idole. Il s'établit et vient vivre à ses pieds. Avec un amoureux et impudent sans-gêne il y joue, il s'y bat, il y polissonne, il y campe le jour, la nuit, il y boit, il y mange, et le reste. Il le garde, il le bloque. Des quatre parois

de son socle et du sol qui l'entoure il fait le lieu le plus inaccessible, le plus recherché, le mieux défendu et aussi le plus pittoresque et le plus sale de Paris. Il y trempe sa soupe, y allonge ses quilles et y tue ses puces. Il y met sécher ses hardes de Callot, qui claquent devant le Béarnais comme des « enseignes ». Il y a bien, pour protéger le monument, une balustrade, mais si basse que c'est péché de ne pas l'enjamber. Aussi cette petite enceinte est une corbeille à ordures.

Et puis, pas plus que ses gens, le roi n'a le nez fin. Il domine. Au delà des Crillon de ruisseau, des Sully de taverne et des rois fainéants auxquels il permet de trôner sous le ventre de son cheval, il a de quoi se distraire. Il voit les charlatans, les poètes crottés, les chanteurs dont il écoute, en les payant d'un rire, les gaillardises, les *ponts-neufs*, les refrains satiriques ; il apprend la ville et la cour, le Palais, la Place Royale, toutes les nouvelles. On lit à haute voix, on commente pour lui pastils, pamphlets, gazettes, les premiers petits journaux dont plus d'une fois le vent fait voler jusqu'à son visage les feuilles barbouillées, — tandis que commencent à se ranger et à s'entasser sur les parapets les piles de bouquins où furettent les amateurs d'Astrées et de belles histoires... Il voit, sous le balancement des manteaux orgueilleux, parader les *raffinés*, bottés à l'entonnoir, cape et rapière à l'espagnole. On lui parle, on le tutoie, on le raille, on le salue. Le moineau chante et fiente sur son front. Pour un marché, pour un pari, un tour de gibecière, on le consulte, il est pris à témoin. L'ivrogne boit à sa santé, la fille lui envoie un baiser et le *grimacier* lui tire la langue. A personne il n'est indifférent. Pas un qui ne le regarde, arrivé devant lui. — Arrêtez ! commande à ses porteurs le bourgeois dans sa chaise, et même les Crésus à quatre chevaux se penchent hors du carrosse pour lui dire bonjour. Les voyageurs s'y font conduire. On embrasse le sabot de son cheval comme le pied du pape. Il est consacré. Du milieu du Pont-Neuf, son dernier royaume et le plus sûr, il verra désormais défiler devant lui, comme si c'étaient ses licteurs, tous les autres rois et hommes de France et tous les cortèges, toutes les processions, les armées et les foules, et tous les drapeaux, toutes les bannières, tous les siècles et les empires... et cela sous le même ciel, fin et léger, moiré comme l'eau du fleuve, et dans un décor idéal, intime et infini, qui, à travers ses mille

transformations, demeurera, du moins pendant longtemps, ressemblant et pareil, où malgré la poussée de l'humanité, la différence des mœurs, du langage, du costume, du genre de vie et l'inévitable loi de la ruine et de l'écroulement et les atteintes du progrès fatal, il gardera pourtant son charme, son prestige et son caractère éternel.

***

Durant les années qui suivent, de 1620 à 35, et jusqu'en 40, le Pont, si l'on peut dire, achève sa croissance. Il grandit, il prend corps, il se fait, il se meuble. On y vient commercer. Pas un carré qui n'en soit bientôt occupé, régulièrement, par un des mille métiers du pavé. Toute place y est retenue. D'abord les logettes formant balcons. Les plus forts les prennent d'assaut. Tous les bancs, du matin au soir, sont possédés, à gros derrière, et la nuit les paquets de dormeurs n'en laissent pas un seul pouce de libre. A chaque borne, à chaque coin son affectation spéciale, acceptée par l'usage.

Ainsi, le Pont a-t-il peu à peu rassemblé et ordonné toutes ses clientèles qui, selon la saison, la tournée des heures, y exercent leurs professions, y déploient leurs talents ou y traînent leur badauderie.

Chaque classe, état, et condition s'y trouvent, mêlés, constamment animés. Guérisseurs, perruquiers, savetiers, fripiers, rimeurs, bretteurs, acheteurs et vendeurs de tout. Le tonneau du vinaigrier s'accote à celui de la ravaudeuse, et la brouette admire le haquet. A terre, pressés, confondus, fleurs et fruits, ferrailles, volailles. Les fromages, les beurres frais écrasent leur paillasse, et les poissons de rivière et de mer, encore gluants de vie, jutent sur les planches. Tous les bruits, connus ou insoupçonnés, secouent et déchirent l'air. Jusqu'à midi, les cris verdelets du Paris marchand, voix fortes et enrouées par l'aurore, basses d'hommes, faussets de femmes, tous les dia-hue! des charretiers, les caquets de la poule et de la commère, et les sonnettes, cliquettes, grelots, sabots, piailleries, engueulades, prises de bec et de cheveux, et les *holà!* de la police augmentant le tapage avec ses coups de crosse, et déchaînant la bordée de sifflets qui gifle ses museaux.

A partir de midi, le pont se hausse. Adieu, paniers! Marché est fait! Tous les légumes vendus, enlevés. Plus de grincements

de charrettes. Le laitage et les œufs, — s'il en reste! — ont repris, sur les flancs de l'âne à longs poils, le chemin de la campagne... A présent le pont devient boulevard, promenade. Sur la toile de fond que, derrière chaque parapet, tend le fleuve, et entre les doubles portants de ses rives, le théâtre de plein air, en un tournemain, dresse ses tréteaux pour la farce et les pantalonnades. On entend jusqu'à l'Arbre-sec et aux Augustins la grêle des claques et le roulement, plus sourd, des coups de pied au c... Les soldats huent le Matamore et ses jurons, qui ne font trembler que les planches. Aussi bien bandée et graissée qu'à la proue d'un navire, la corde raide du bateleur envoie au ciel, comme un tremplin, à chaque coup de son jarret, la danseuse mauresque. On entoure le Savoyard dont la marmotte a froid, et le maigre jongleur, à sa petite table en X, où les trois gobelets d'étain, sur un bout de linge, ont l'air d'être son couvert mis. Le chien savant fait le mousquetaire, en face des tableaux, où l'on voit, peints « par Monsieur Michel-Ange », l'histoire de Cléopâtre... et la bataille d'Ivry... sonnant le creux sous la gaule du grand pendard qui tape dessus comme pour en « tomber » des noix.

Les bruits, les appels ne sont plus aussi les mêmes que le matin. Ceux du tantôt sont pour les fleurs, les sachets, les massepains, les poudres, les pastilles, toutes les galanteries d'images, de rubans, et ils se font à petits cris jolis, parlés — plutôt que poussés — par la voix des jeunesses dont le bras est nu, l'œil rusé, la main prompte.

En même temps que tous les spectacles qu'elle accompagne, éclate alors la musique, utile à la joie. Vielles et violons, timbales, tambourins, flûtes, clarinettes semblent dans leur cacophonie vouloir tout de même s'accorder pour tenir tête aux carillons de la Samaritaine ; et c'est au beau milieu de ce charivari dont l'ensemble parvient à produire un concert, qu'arrivent s'exposer, tout farcis de nœuds, de pampilles, et la moustache en queue d'aronde, les Blancador fleurant la bergamote et gantés jusqu'au coude, avec les Clorinde et les Arthémise « à la Rambouillet », aux frisons en copeaux, gorge battant à travers la dentelle. — Un homme, — ayant nom Abraham Bosse, — est là, qui les guette, et nous les gravera demain, dans des festons et des astragales de vers.

Mais voici l'heure du souper. Le soleil couchant baise les

joues et dore les façades. La Seine met sa cuirasse. Une barque abat sa voile. « Il faut rentrer... » grogne le vieil homme. Les « muguets », sur le poing, emmènent les dames. Le pont se vide. On en voit les deux bouts. Du ventre des fourneaux de terre, et du mince tuyau des pipes d'Hollande, monte, d'abord le fil, puis l'anneau d'argent des fumées, et le crépuscule alanguit les cœurs, en bleuissant les toits.

Qu'importe la nuit! Des beaux soirs d'avril à ceux de l'automne, la fête se continue là, une heure ou deux encore. A peine un vent frais de cave a-t-il décroché de l'arche où elle y pendait et a-t-il fait tournoyer sous sa voûte la chauve-souris réveillée, que les amusements de chaque jour viennent dissiper le silence et les ténèbres descendus sur l'eau. A la rampe de pierre et aux frises du ciel s'allument en même temps la chandelle et l'étoile. Enfin, la chandelle s'éteint, et seule l'étoile reste à briller au-dessus du pont endormi dans les bras de ses rives.

*
* *

Le peuple à présent paraît satisfait. Il digère son bon plaisir. Il a ses quatre statues d'esclaves. Richelieu ne les lui a livrées qu'en 1635, l'année où est mort Callot. Mais comme, après les avoir tellement attendues, il les avait oubliées, leur pose tardive et inespérée a eu pour lui tout l'agrément d'une surprise. Il en est fier et s'attribue le mérite de les avoir enchaînées, et tirées de si loin jusqu'aux pieds de son Roi.

Pendant tout le temps que Dieu laisse perdre à Louis XIII, il se tient assez tranquille. D'ailleurs, Monsieur le Cardinal est là qui ne permet pas qu'on remue.

Et puis, cependant, à un an de distance, ayant usé leur destin, Richelieu et Louis XIII, unis malgré eux, se suivent dans la mort. Associés, ainsi que dans la vie, l'homme toujours occupé et l'homme toujours ennuyé quittent, l'un ses mémoires et l'autre ses faucons.

Alors le pont, lassé peut-être d'avoir été si longtemps trop sage, est picoté de turbulence. Il semble que ses marchés, ses étalages, ses parades, ne lui suffisent plus, qu'il rêve de jouer un rôle plus élevé, plus avantageux que celui de théâtre de foire et de promenade publique. Il brûle de s'insurger, de prendre parti, — pour ou contre, — dans de grandes luttes. Il guette une occasion. La Fronde la lui fournit. On peut dire

qu'il l'a préparée et créée, rendue inévitable. Il l'attirait, lui faisait signe. « Arrive donc chez moi ! » Il devait la déchaîner et la localiser, en être non seulement le centre, mais le foyer, le brasier. Entre le Palais où siège et se gourme le Parlement, le Louvre où le jeune Roi, en étant forcé d'obéir, apprend à commander, et le Palais-Royal où règne Mazarin, il est le passage et le couloir fatal, le carrefour indiqué des rencontres et des conflits, le lieu d'afflux et de choc rêvé. Les débitants de refrains satiriques l'avaient choisi exprès, bien avant la bataille, pour y lancer leurs couplets les plus incendiaires, et Gondi et Broussel, deux des grands acteurs du drame futur, y avaient, comme par complaisance, à deux pas de là, leur logement dans la coulisse, en pleine Cité. Le Pont-Neuf était leur antichambre. Ainsi l'émeute put-elle aisément prendre feu à l'heure voulue et à l'endroit même où avaient été, — à dessein ou non, — si bien placées les mèches.

Ah ! la belle explosion ! Chaînes tendues et barricades. Carrosses sur le flanc. Mousquets et pistolets. Pommes et pierres dans les carreaux, balles dans les têtes. Et les maréchaux et les chanceliers plus rondement reconduits chez eux qu'ils n'en étaient sortis ! Broussel, *notre père!* enfin rendu libre ! Après le Concini, le Mazarin honni et conspué, qui s'en tire mieux, mais non sans avoir eu grand peur ! et le Béarnais, là-haut, de dessus son cheval, jubile en voyant tout cela. « Toujours ces Italiens ! » Car il est au fond avec son peuple, et son peuple le sait bien. Enfin, le pont, pour la première fois s'essayant à la guerre civile, a fait, autrement que pour rire en mots et en ritournelles, de la politique, active et sanguinaire. Il a éprouvé sa force, il recommencera.

Mais pas tout de suite. Aux facilités momentanées du pillage et aux griseries de la révolte ont bientôt succédé, sur son dos, les rudes mesures de répression. Comme l'avait si justement prévu le Mazarin... enroués de *chanter* et las des représailles qu'ils ont encourues, les frondeurs *payent* à présent, et de maintes manières. Sous peine du fouet et de la prison, nul couplet diffamatoire n'est toléré dans les places, les carrefours, jusque sur le Pont-Neuf. Louis XIV est un roi sérieux, qui ne comprend pas la plaisanterie. Il n'admet rien qui, d'en bas comme d'en haut, ait l'audace de le juger et même de l'effleurer, dans sa personne ou son gouvernement.

Sans doute on chante encore. En empêche-t-on les moineaux? Tant qu'il y aura des rues et des Parisiens dedans, on chantera, quoi qu'il arrive, et jusqu'à extinction de voix. Mais à la moindre malice, à la pointe la plus légère, « l'homme d'esprit » est empoigné et sa marchandise détruite. Aussi, depuis que les libraires hargneux, les gazetiers au fiel, les effrontés rimeurs, tous les lanceurs de *brûlots* et faiseurs de *lardons* sont pourchassés et muselés là où précisément ils se targuaient d'avoir, en terrain réservé, conquis de haute lutte leur droit à l'attaque, à l'injure, le Pont a beaucoup perdu de sa verve et de son influence. On essaie bien d'y prendre sa revanche en se rejetant sur les particuliers et les plus en vue. A défaut du Ministre et du pouvoir, les Grands, avec le comique achevé de leurs ridicules et le scandale de leurs vices, ont de quoi, Dieu merci, alimenter et engraisser la Muse! Mais cette riche matière est, comme l'autre, étroitement gardée. Si le Cardinal et le Roi ont leurs chiens de police, les gens de qualité ont leurs chiens de maison, leurs sacripants de valets qui, à coups de trique et de bâtons de chaise, vous rouent un poète trop bien doué, fût-il un Saint-Amant, avec autant de propreté que le dernier des gueux; et, quand la leçon du laquais ne suffit pas, celle du bretteur vient vous ôter ensuite, à jamais, avec le goût du pain, celui de la satire.

Pour ces raisons, le Pont-Neuf, quoique toujours fréquenté, l'est avec moins de confiance et d'entrain qu'aux temps bénis qui précédaient la Fronde. En le glorifiant, celle-ci l'a troublé. Un champ de foire a de la peine à oublier tout de suite qu'il fut champ de bataille. Attirant hier la foule et l'étourdissant par l'éclat de sa santé, de ses audaces impunies, le Pont est devenu soudain un lieu suspect et dangereux. Le badaud y est hésitant et le chanteur timide. Le plus lent se dépêche. En vain l'aboyeur des tréteaux promet *à l'intérieur*, des monts et des merveilles, personne n'en veut. L'enfant s'arrête, mais n'entre pas; et même le malheureux à mâchoire gâtée, qui souffre le martyre, passe devant l'arracheur en détournant la tête et en fermant la bouche. On remarque encore, ici et là, la place où le sang, le vrai, pas celui de Concini, mais celui du peuple, a coulé.

En même temps, la Garde qui veille aux barrières du Béarnais a bien changé, elle aussi, d'aspect et de nature. Comme

ceux des océans, les grands remous des flots humains font remonter à la surface la vase de leur lit. Aux faméliques, mais naïfs enfants d'Apollon, aux dormeurs éveillés poursuivant la Chimère, aux anciens soldats de Gascogne étalant leur cuir tanné par les épées succèdent maintenant, tout autour du Cavalier de Bronze, les voleurs, les *bravi*, coupe-jarrets et tire-laines. Voilà ses Bassompierre. Et, avec eux, s'y tasse bientôt toute la désolation des véritables pauvres, des mendiants écroulés dans la hideur d'une nudité décharnée.

Plus, en effet, ce beau règne éclatant, somptueux, avance vers son terme à travers ses portiques, et plus on s'aperçoit qu'en passant dessous, il baisse et s'assombrit. Sa marche est encore aussi noble et aussi solennelle, mais c'est une descente, et d'ailleurs le soleil lui-même, on le sait bien, ne peut pas monter toujours.

En fait, on n'a jamais vu, depuis longtemps, misère pareille, en bas, à celle de cette époque, misère qui s'étend à tous, non seulement à ses victimes habituelles, aux prédestinés de la faim, mais au peuple courageux qui peine et qui travaille, aux ouvriers, aux artisans, aux marchands, aux libraires... et à l'innombrable race des amuseurs de tout genre et des « petits métiers » qui vivaient jusqu'ici de la rue et surtout du Pont, tels que ses saltimbanques, ses charlatans, ses jongleurs et comédiens de chariot.

Tout cela se ligue pour donner à ce lieu célèbre et naguère encore si grouillant de gros bonheur, une autre physionomie, agressive ou sournoise. La cordialité s'est retirée des jeux et des disputes. Le rire y menace. Les cris ont cessé d'y jeter la gaîté des dimanches. On y voit plus d'infirmes que de bien portants. Peu de bons habits, beaucoup de guenilles. Les plaies y sortent des haillons et se font concurrence. A toute heure, en plein jour, la chaussée est envahie et battue par les spadassins y opérant comme en ville conquise ; et, plus tard, quand les bouges du quartier ont vomi leurs brigands devenus dans la nuit maîtres du terrain et des quais et soutenus par les chasseurs de gibier militaire qui enivrent et enrôlent de force les garçons pour les beaux yeux du Roi... c'est alors que, le lendemain, plane sur la Seine un brouillard de tristesse ou passe un vent de colère. Mais, vive Louis! Choquez et bosselez vos panses, brocs d'étain! et versez jusqu'à ras le vin dans les

gros verres! Et vous, les sacs d'écus, tintez, écrasez-vous sur la table au poing des pourvoyeurs! Offrez au couteau vos ventres de toile! Et vous, les cordes volées sur la berge, allons, ficelez-moi ceux qui font les méchants, pour qu'on les jette, en tas, dans la charrette! Et fouette! Il faut de l'homme! La guerre nous en dévore et nos armées en manquent!

Henri Quatre n'est pas content.

SES AGES D'OR, DE GLOIRE ET DE TERREUR

Mais, depuis déjà un siècle et plus qu'on l'a bâti, le Pont, cependant, ne dort pas. Il poursuit sa route. En effet, l'on peut dire qu'une fois immergé, un pont de grande ville et surtout de capitale, est assez pareil à un bateau lancé. Il a beau nous paraître fixe, il marche, il accomplit tout le chemin que font, en passant sur lui, les années, et à ses pieds les flots. Au cours de ce long voyage sur place, il subit le contre-coup des événements et des mœurs, l'influence et le caprice des modes, l'alternative des règnes comme des saisons, toutes les variations de température sociale et politique auxquelles sa situation particulière l'expose avec plus de rigueur et d'honneur que tout autre endroit, comme si l'eau du fleuve, qui fut autrefois la raison première de son existence, était destinée depuis, par sa nature même, à en être le miroir le plus fréquent, le plus fidèle.

Entre tous ceux qui se regardent dans la Seine, le Pont-Neuf était qualifié dès lors pour refléter le mieux, au fur et à mesure qu'elles lui passaient entre les jambes, la suite, — et la fuite, — des âges.

Il semble d'ailleurs que, par privilège, il les ait canalisées. Pendant tout le dix-huitième siècle et même le quart du dix-neuvième, il n'est pas un des principaux faits de l'histoire de France qui, plus encore qu'auparavant, ne soit parti de lui ou n'y ait abouti, ne s'y soit inscrit et gravé, et accompli, du début à la fin, ou n'y ait eu au moins sa répercussion, son écho. Toujours le Pont-Neuf a été le tremplin, le théâtre ou le trajet des choses fameuses. A ce point de vue, il est unique. Il éblouit. Il mériterait, s'il fallait, comme aux rois, lui donner un surnom, qu'on l'appelât *le Mémorable*. Avec l'autorité d'un maître et l'accent d'un orateur, il peut, rien qu'en récitant son passé, de sa chaire de pierre nous apprendre le nôtre; il sait la guerre

et la paix, et toutes les guerres, toutes les paix, — leur face et leur revers. A son actif il compte plus de campagnes que n'importe quels vieux soldats : combien de fois n'a-t-il pas *rengagé* ? Et il détient plus de science que le plus illustre savant, plus de souvenirs que l'aïeul le plus nourri d'années. Il plie, — sans rompre, — sous l'assaut des leçons, sous le poids des grandeurs et des ruines dont il a été le témoin, puis le gardien, dont il ne sera plus un jour que l'héritier, glorieux et déchu.

De 1715 à 1830, il a tout vu et retenu de notre « essentiel ».

Interrogez-le, il vous répondra.

Sur ces époques, d'abord, si riches, sous Louis Quinze, de lascive douceur, d'allègre insouciance et de vie enragée, il n'aura pas assez de son temps et du vôtre pour vous accabler du récit de ses plaisirs et vous soupirer ses regrets. Ah ! la délirante aventure ! et qui, pendant soixante ans, dura, brûla, tous les jours, en n'ayant l'air de se ralentir épuisée, chaque soir, que pour mieux courir masquée la nuit, et se renflammer chaque matin ! Plus que jamais le Pont redevient le théâtre perpétuel et tumultueux où se jouent à toute heure, étroitement mêlés, et s'enlèvent dans le *brio*, le drame et la comédie du Paris frénétique. On n'avait qu'à aller là, la cervelle aussitôt cassée et éclaircie par les cymbales, et qu'à entrer, gratis et sans façon, dans le parterre de la foule... et debout, assis, ou en marchant, qu'à regarder de tous ses yeux, et écouter de toutes ses oreilles, et qu'à observer, cueillir, prendre avidement avec son esprit ce qui l'assaillait mille fois par minute, pour posséder du haut en bas l'image complète et touffue de la société, et en saisir l'étonnant caractère. A quoi bon chercher ailleurs ? Quel gros livre en latin aurait su mieux nous documenter que cette vivante encyclopédie écrite en français par un peuple ? Tout se donnait la peine de se rassembler en cet endroit propice, afin de s'y exposer comme sur un piédestal, un tréteau, une estrade, — ou un pilori. Toutes les classes se coudoyaient, se heurtaient, échangeant saluts et horions, brocarts et révérences. Les mollets de laine et de soie y pelotaient à chaque pas au va-et-vient des bâtons et des cannes. Les épais souliers noirs de Jeaurat, de Chardin, ne se gênaient pas de s'y épater auprès des talons rouges. La fille et le capucin, la procureuse et la nonnette s'y reluquaient du coin de l'œil avec les bergers de couvents et les Lucas de potagers, ainsi qu'en un conte de La Fontaine. On

entendait le sabot rudoyer l'arrosoir et la roue du carrosse écraser le pied du manant deux fois plus large qu'elle. Les coureurs bondissaient plus haut que des chevreuils devant les équipages, en secouant un front empanaché comme s'ils avaient pris son couvercle à la hotte du limonadier pour s'en faire un chapeau de plumes. On frisait, on poudrait. Cornet et savonnette. On « coupait » les chats et les cheveux et l'on tondait les chiens aussi ras que les bourses.

Autour du Béarnais, comme au bas d'un autel, c'étaient maintenant des reposoirs de fruits, et des tapis et des prie-Dieu de fleurs, des coussins d'abricots; les prunes se roulant par terre avec les œillets; la tubéreuse et le narcisse de Constantinople ayant l'air de pousser entre les flancs des poires. Même chose pour les cris et les odeurs se mariant, se repoussant: « Lavande! — Harengs frais! — Portugal! — Mes saucisses! » D'une narine on hume la jacinthe et de l'autre la gaufre. Ici l'écolier de Saint-Aubin, son carton vert sous l'aisselle, avise une toupie, près du vieux goutteux qui s'échauffe aux grâces des estampes, et là, le colporteur enroué prône aux dindons sa pacotille.

Même au plus pesant de l'été, même aux plombs de midi, toujours il y souffle du vent. Jamais de calme plat. Par tous les temps, le pont est aéré. La brise le rafraîchit, l'anime... et le balaie. Il a ses zéphirs et son aquilon, et, comme en Avignon, son frère de province, il a aussi son mistral, car on danse sur la Seine autant que sur le Rhône, la marionnette au bout de son fil et la fillette au bras de son sergent. Tout y tourne à la fois, les jupons et les têtes, le moulin de papier, le fichu perdu, la feuille morte et l'hirondelle. Les opiats, les onguents tombent lancés de loin dans le creux des tricornes, et la roue de la Loterie, de sa voix de Polichinelle, annonce la fortune. L'écumeur du ruisseau balance et fait tanguer les chapelets de rats pendus par le filin de leur queue aux vergues de sa mâture, avec autant d'orgueil que le gros Thomas, couronné comme un roi de Thespis, et brassant de sa terrible poigne les Saint-Esprit et les Toison-d'Or de dents arrachées qui barrent sa poitrine. Apothicaires, médecins, pédicures, baumes souverains, remèdes supprimant toutes les maladies... on vous trouve... à ne savoir qu'en faire... avec des béquilles pour le boiteux, et pour le borgne, des yeux de cristal...

Quoi encore?

... De jolies bêtes, des serins *serinés* au pays des tulipe des sapajous en habits d'amiral, des oiseaux rapportés to chauds des Iles-sous-le-Vent... et des petits chiens à gimblette *papillons* tendres cravatés de bleu, carlins ressemblant Zamore, toute une ménagerie de boudoir et de manchon l'on est pâle de choisir... Le perroquet, — s'il parle, — assez demandé, le singe est hors de prix et la souris pour rie

Mais, attendez ! Le Carnaval qu'on dirait, du dehors, l'uniq affaire du pont, n'en est que le gros et moindre côté, celui plaisir et du tintamarre. En même temps que ces folies et milieu d'elles passent, — tantôt les dispersant et tantôt paraissant pas les troubler, — les gloires du jour ou ses hont ses drames, les grandes questions et les grands personnag les grands vivants et les grands morts, les casques des armé les pourpres, les hermines, les simarres des Parlements, chapes de l'Église, les cavalcades, les cortèges pour la na sance et le décès des rois, pour leur entrée, leurs fièvres ma gnes, leur guérison, la signature des traités... et les fe d'artifices pour les reines, leurs épousailles et leur accouch ment... et toutes les processions de la Fête-Dieu, de Sain Geneviève, et tous les Saints-Sacrements sous les dais de Saint-Louis, et enfin tout ce que les dangers, les épidémi la guerre et les invasions, les impôts, la misère, et le froid et chaud, la famine, l'émeute, et la victoire et la défaite, lamour du sol et la soif du sang, l'esclavage et la liberté so capables de produire à Paris, *chez lui*, dans son cœur, sa té et son bas-ventre, et d'amener *là*, toujours, au plus beau m ment, sur le Pont.

* * *

En ai-je trop dit? — Pas assez. J'en passe, et j'en oubl Sujet inépuisable. Il déborde, il vous noie. Tous les ponts Paris et de France, mis bout à bout, n'arriveraient pas à co tenir et à endiguer la mer immense des événements dont Pont-Neuf, par prédestination, devait être le chemin, l'éclu ou la falaise.

A partir de 1780, le flot s'en trouble et s'y amène avec u espèce de force hâtive et méchante où se trahit, par en desso son impatience des catastrophes. Les rois, qui se plaisaien

faire, à différentes dates consacrées de l'année, une visite à leur aïeul, quittent cette habitude. Ils ont perdu la piété filiale. Est-ce que le Pont a trop vertement houspillé Pompadour et Dubarry et que Louis Quinze le boude? Dans tout son règne, il n'y vient que deux fois... et Louis Seize une seule, comme si ce dernier, quoique privé de toute prévoyance, avait cependant compris, dans une lueur, que l'endroit lui serait funeste et que de là s'élèverait l'orage où peut sombrer un trône. Aussi Henri Quatre connaît-il à peine ses petits-fils ingrats. S'ils passaient, mêlés à la foule et sans leur appareil qui montre seul « que c'est bien eux », il ne les reconnaîtrait pas pour ceux de son sang.

Peut-être d'ailleurs, lui qui a vu beaucoup de choses et les a retenues, a-t-il l'appréhension de celles qui s'amassent dans le ciel encore serein. Après tant de ministres, de tout-puissants, et de populaires d'un jour qu'on lui a, — croyant l'honorer, — pendus à sa barbe et brûlés, en effigie ou pour de bon, voici le tour de Maupeou, de Calonne et de Brienne dont les images de paille, faute de mieux, lui sont balancées sous le nez, avec la corde au col, ou flambées, comme fagots de la Saint-Jean. Mais le peuple a beau l'adorer toujours et lui planter des cierges à sa grille et se prosterner à ses bottes, ce culte et ces vêpres-là ne lui tirent plus qu'une grimace. Il sait de trop longue date « comment ça commence », il renifle déjà comment *ça ira*... et ça finira, pour tout le monde, pour les rois qui ne règnent plus, pour son bon peuple, aspirant souverain, et même pour lui, l'idole. Alors, penché sur l'encolure, il en parle à son Bucéphale : « Tiens-toi ferme, l'ami. On pourrait bien, un de ces trois matins, désarçonner ton Alexandre! »

Et voilà qu'un jour de juillet il observe un grand désordre. Assemblement et grondements de foule, imprécations, clameurs, tocsin, gerbes de baïonnettes... — Le corps de garde pacifique au seuil duquel fumaient près de lui les joyeux La Ramée, est pris d'assaut, le sang coule, et traînés par des gens qui vont bras et pieds nus comme des prisonniers allégés de leurs fers, quatre canons, les premiers, ma foi, qui viennent, — depuis un siècle et demi qu'il est là, — lui souhaiter le bonjour, sont rangés et calés contre la balustrade, non seulement comme pour y prendre position, mais pour y élire domicile.

— Ho! ho! pense l'homme de bronze, nous semble que Paris se fâche! Que veulent ces hochets?

Il n'a pour l'apprendre qu'à écouter.

On lui en dit le nouveau nom, dont la Nation, leur marraine, à l'instant les baptise.

Ce sont les *Canons d'alarme.*

Ils sont là pour aboyer, aussi fort et aussi souvent, et aussi longtemps qu'il faudra.

Ils sont là pour donner l'éveil, jeter le cri du coq de l'alerte ou celui du triomphe, enflammer le courage, ameuter les tambours, commander : « Aux armes ! » accuser les Tyrans, griser les citoyens, prédire la Justice... annoncer qu'elle est faite.

Et sans plus attendre, à l'instant même, ils tirent.

— Comment? Déjà? Pourquoi donc?

— Sire, c'est que la Bastille est prise.

— Ventre Saint-Gris ! La vieille Bastille !

Henri Quatre en craque sur sa selle.

A partir de ce moment, les canons, à peine déchargés, sont à tour de bras bourrés et rechargés. Ils tirent sans cesse. Ils tirent pour tout.

Ils tirent le 5 octobre, quand le peuple va chercher à Versailles le boulanger, la boulangère et le petit mitron, et quand il les ramène.

Ils tirent pour les quinze cents paysans qui, partant du Pont, la pelle et la pioche sur l'épaule et roulant les femmes dans les brouettes, vont remuer la terre au Champ de Mars, afin d'y préparer la Fédération... ; et le jour de la Fête, ils tirent pendant la Messe où Talleyrand boîte devant l'autel.

Ils tirent le 21 juin 91, pour le retour de Varennes.

Ils tirent le 22 juillet 92, pour *la Patrie en danger.*

Ils tirent pour les enrôlements, pour les banquets civiques, les danses nationales.

Ils font l'orchestre, ouvrent le bal.

Ils tirent pour accompagner le refrain des chansons.

La Patrie est en danger,
On va vous égorger.
Affligez-vous, fillettes !
En avant la queue du chat!

La semaine d'après, des bandes en carmagnole et cocarde au bonnet, chaussées de boue et poudrées de poussière, arrivées le matin toutes suantes du Midi, font irruption sur le

quai. Elles entonnent un chant, superbe et terrible, inconnu. Il mugit ici pour la première fois.

— Qu'est-ce que c'est que ça? s'inquiètent certains.

— *La Marseillaise!* hurle la voix du peuple.

On la sait, d'ailleurs, déjà partout en France, et hors de France.

Un de ces mêmes jours, à Dijon, un petit garçon qui l'entend dans la rue, lui aussi demande à son père :

— Qu'est-ce donc qu'on chante là, papa?

— *La Marseillaise*, mon fils.

C'est Rude. Il a huit ans.

Ainsi tout, dans le Pont-Neuf, est merveilleux, possède son mystère, abrite un dessein. Cette *Marseillaise*, qui débute et résonne à Paris, sur un *pont*, et sur celui-là,... où pensez-vous que plus tard elle ira prendre sa stature définitive et s'immortaliser à nos yeux dans la pierre? A un autre *pont*, mais, celui-ci, qui n'a qu'une seule arche...

Arche immense d'un pont du ciel.

... A *l'Arc de Triomphe*, qui s'élève là-bas, là-haut, à l'autre bout de la capitale, dans les *Champs-Élysées*, dont il sera la porte à la barrière *de l'Étoile*... au pont sous lequel, autres flots que ceux de la Seine, passeront à pied sec les âges, les armées, et que la France, enfin, offrira pour alcôve au *Soldat Inconnu*. Quelle situation! Quels enchaînements! Quels noms! Quelle harmonie!

***

Cependant, nos canons de la Cité continuent de tirer.

Ils donnent, dès la veille, en pleine nuit, le signal du 10 août.

Ils tirent le lendemain pour la prise des Tuileries, pour la destruction des statues royales.

En un jour, toutes sont couchées, devenues des *gisants*, mais brisés, démembrés... celles de Louis XIV à la place Vendôme et à la place des Victoires, celle de Louis XIII à la place Royale, celle de Louis XV à la place Louis XV. On écume à les insulter, à les souiller, on s'asseoit sur leur visage, et l'on roue de coups leurs grands chevaux, qui, tombés sur le flanc, ne se relèvent pas.

Le 12 au matin, il n'en reste plus qu'une debout, dans tout Paris, celle de Henri IV.

On hésite... « Oh! celui-là tout de même! Il est si gai, si brave! »

Il a l'air de dire : « Osez donc! »

Et puis, le soir même, à son tour il mange la terre.

Il sourit toujours. Son beau front fendu, se bosselle, effeuillant ses lauriers, et lui et sa monture, en moins de temps qu'autrefois il ne leur en fallait pour venir du Louvre et se mêler au peuple, ils sont découpés, dépecés par ceux-là mêmes qui devant eux s'agenouillaient hier, et s'en disputent aujourd'hui les morceaux comme des chacals. Qui sait si l'un d'eux, rapportant chez lui sous son bras la tête égueulée du Roi, n'en a pas fait sa marmite pour y cuire la poule au pot?

Du moins, après que la fumée des canons a mis un dernier panache blanc autour des tempes du Béarnais, ceux-ci se reposent-ils?

Non. Ils tirent encore, ils tirent toujours. Ils sont fous. Leur culasse brûle. Ayant pris leurs aises sur le terre-plein dévasté où maintenant l'herbe pousse, où les pilleurs de nuit viennent gratter le sol avec l'espoir d'y déterrer un doigt, une oreille du Roi... ils tirent pour les massacres de septembre.

A la mort de Louis XVI... ils demeurent cois. C'est que la tête de Capet tombant dans un panier ne vaut pas la peine qu'on gaspille un litron de poudre pour elle.

Mais pour la pompe funèbre de Lepelletier Saint-Fargeau, pour la chute de la Gironde, pour l'apothéose de Marat célébrée devant eux, pour toutes les charrettes qui, du matin au soir, viennent du quai de l'Horloge et, bien lentement, défilent sur le pont, du sommet duquel les condamnés revoient, embrassent tout le Paris de leur bonheur, le cours infini de la Seine et celui de leurs jours... ah! pour ceux-là... ils tirent! ils tirent! Le vieux cheval du bourreau n'en a pas un écart. Il est habitué.

... Et pour les culbutes de Danton, de Robespierre... et de tant d'autres... ils tireront aussi, avec la même régularité. Jusqu'à thermidor.

Puis, un beau matin, sans tambour ni trompette, ils retourneront, avec un hoquet de ferraille, au coin de caserne, obscur, d'où ils étaient venus.

Mais, tandis que, pendant les années qui suivent, le Pont, barbouillé de rouge et encanaillé, reprend sa vie intense, un personnage est au loin qui s'apprête à le nettoyer, à le remettre en ordre. Il le connaît bien d'ailleurs, il en vient. Il y a presque demeuré.

Vers 1784, alors qu'il commençait à porter l'uniforme, il logeait quai Conti, dans une mansarde, au coin de la rue de Nevers. Il en descendait à chaque instant, pour aller en face sur le pont où déjà, la main derrière le dos, il marchait de long en large, ainsi qu'en un cabinet, ou bien, accoudé, méditait, des heures, l'œil fixé vers les Tuileries. Se doutait-il, en ce temps-là, que le Pont-Neuf, pour le récompenser, lui préparait, ici Vendémiaire... en attendant Arcole, et qu'il y repasserait un jour Consul, puis Empereur, mais sur un pont maté, bien sage, embourgeoisé, dont les cloches de son avènement sonneraient le déclin ?

La Voie Sacrée, en effet, est de moins en moins parcourue. Elle languit. La joie du peuple y baisse et s'en détourne. Il semble que ce vieux chemin, si battu de gloire, ait été trop foulé, trop piétiné, blessé par trop de générations, et que son sol épuisé, tout à coup, repousse désormais la vie. L'Histoire elle-même paraît oublier qu'il existe. Il ne s'impose plus à son itinéraire, et elle, comme dégoûtée de son ancien trajet, chaque fois que c'est possible, elle s'esquive et file ailleurs.

Le retour de Louis XVIII ranime à moitié le passage classique des entrées royales, mais l'équipage du Bourbon grossi n'est plus qu'une calèche, après tant de carrosses ! et même une calèche qui sent la berline : aussi son effet ne dure-t-il pas plus longtemps que le bruit de ses roues ; et quoique, dès 1814, la statue du Béarnais ait retrouvé au terre-plein son ancienne place, le peuple, en reportant la main sur le cheval et sur le cavalier, a senti qu'il ne caressait que du plâtre, et compris que les vrais, ceux de bronze, étaient encore à venir.

Enfin, dernier affront, dernier signe fatal, les révolutions ne prennent même plus la peine d'honorer le pont de leur présence, de le dépaver, d'y dresser leurs barricades, d'y planter des drapeaux, de l'enguirlander de fleurs ou de l'arroser de sang. Celles de 1830 et de 48 se passent de lui. Il n'en est pas.

Après ce dédain, c'est la mort.

SON DÉCLIN

Aujourd'hui le Pont-Neuf se survit, mais comme un cadavre bien conservé, qui, par artifice, ferait encore, çà et là, quand on y touche, quelques mouvements. . .

En réalité, il n'est plus. Il n'en reste que la carcasse, et l'âme s'en est envolée; partie avec tous ceux qui, pendant des siècles, prenant plaisir à ce lieu sans pareil, y riant, y pleurant, y vivant et y mourant parfois, lui ont donné la leur dans ce qu'elle avait de plus vif et de plus délicat, de plus léger et de plus profond, de plus élevé, de plus achevé... des rois aux pauvres gens, des reines aux bouquetières, de Henri IV à Napoléon, de Rabelais à Voltaire et à Diderot, de Montaigne à La Bruyère et à Jean-Jacques, de Mirabeau à Mme Roland, de Molière à Pasteur. Combien de pages faudrait-il, — en ne choisissant que les plus fameux, — pour y coucher les noms de tous ceux qui en ont été les habitués, les quotidiens? Dès qu'on y pense, on en est confondu, et ce qui étonne surtout, c'est le miracle que tant de milliers d'hommes et d'événements aient pu, — quoique bien entendu sans arriver ensemble, mais chacun à son tour et dans la chronologie de sa destinée, — tenir cependant et même ne faire qu'apparaître et disparaître dans cet endroit aussi restreint. Quoi? Tout cela? Si nombreux, si considérable? Et dans si peu d'espace! Un océan dans le creux de la main. Et puis bientôt, à mieux regarder, il saute à l'esprit que ce n'est pas le cadre, — auquel il semble les assujettir, — qui, pour l'homme et l'événement, règle leurs exactes dimensions, et qu'au contraire, en général, celles-ci sont en raison inverse de celui-là. Observez-le : les bordures démesurées ne renferment bien souvent que d'infimes choses, tandis que le Forum, dont l'exiguïté nous déçoit à première vue, a contenu des mondes; et jusque dans la vie courante il en va de même. Les « grands hommes » ont des petits lits.

Ainsi donc, après avoir été une des merveilles de France et la promenade de Paris, le Pont-Neuf, démodé, déchu, n'est plus qu'un pont comme les autres. On y passe, on le traverse, et voilà tout. Sans doute il a son histoire, incomparable, unique, mais quel jeune homme vient maintenant l'apprendre chez lui? quel homme même la relire? Qui, pour y aller

exprès, se dérange, ou simplement pour le plaisir de le traverser, rallonge son chemin? Nul Watteau, nul Ronsard, — si notre époque en produisait encore, — ne pourraient plus y peindre ou y rimer. Il n'inspire plus personne. Veuf de toutes ses clientèles de jadis, il reçoit de rapides passants qu'il avale avec indifférence. Il compte encore quelques amis, chaque jour plus rares, il n'a plus de dévots. Et puis à présent les voix magnifiques lui manquent. Ne dites pas non. Quel Chateaubriand vient y traîner ses songes? quel Michelet s'y halluciner? quel Hugo s'y engouffrer dans des visions surhumaines? Ceux-là, qui méritaient vraiment de le chanter, sont tous morts, emportant vite leur génie et sans laisser d'enfants pour ramasser leurs rêves. Pont-Neuf! tu n'es plus qu'un cimetière, au milieu et au-dessus duquel, entre d'impalpables tombeaux, se dresse heureusement, toujours visible aux regards et parlant aux cœurs, l'avigourante statue de notre Henri IV. Il suffit, lui tout seul, à ressusciter le passé, à combler tous les vides, à ramener au coin de nos yeux l'éternel et pétillant sourire allumé dans les siens. Il fait plus, il peut à l'occasion, ce sublime jovial, apaiser la douleur.

Méditez ceci.

Cette année même, à la fin du mois d'août (quelques journaux ont relaté la chose) un nouveau-né, respirant encore, fut découvert à l'aube, sur le Pont-Neuf, aux pieds du Béarnais, avec ces simples mots épinglés à ses langes : Je *vous* le confie.

— Eh bien oui, allez-vous me dire, à *vous*, le premier passant, qui le trouverez.

— Mais non! A *Lui*, au Roi, au Père... à *Celui-là* que, dans sa détresse, une pauvre mère a jugé le plus digne de recueillir son enfant et le plus capable de le sauver.

Et même, je me plais, en la transfigurant, à voir dans cette femme au geste si beau, comme un symbole de la France, épuisée par la Victoire, et venant, elle, — non pas pour le lui abandonner, mais pour le lui consacrer, — mettre aux pieds du plus aimé des rois, le fardeau de son avenir.

HENRI LAVEDAN.

A LA MANIÈRE DE SURCOUF

7-11 NOVEMBRE 1915

I. — UNE NOUVELLE INCROYABLE.

Novembre 1915. — La guerre de course n'est plus qu'un souvenir. Elle est morte depuis quatre mois, depuis le 11 juillet. Ce jour-là, le dernier corsaire allemand, le *Kœnigsberg*, a péri, au fond d'une forêt, sous les coups de deux monitors britanniques. Et la guerre sur mer, la vraie guerre, celle qu'attendaient les marins de France et d'Angleterre, a fait place au guet-apens organisé. Plus de combats d'escadres. Quelques raids allemands ont eu lieu contre des ports désarmés, tueries de femmes et d'enfants, soi-disant faites pour attirer, hors de ses bases, la Grande Flotte anglaise, jusqu'au jour, — 24 janvier 1915, — où les *raiders* se sont fait pincer par les croiseurs de Beatty, au Dogger-Bank. Le *Blücher* y est resté. Le *Derfflinger* et le *Seydlitz* sont rentrés au port en piteux état, incendiés, démolis. Du même coup, von Ingenohl, commandant en chef allemand, a été débarqué.

Du même coup, les Allemands ont été dégoûtés de ce genre de lutte.

Ils ont découplé leurs sous-marins pour un massacre d'innocents. Fait inouï, les couleurs n'ont plus de sens. On est massacré sous n'importe quel pavillon. Les neutres, torpillés sans avertissement, se tournent vers les Anglais, maîtres de tous les Océans, vers les Français, maîtres de la Méditerranée : « Comment, disent-ils, laissez-vous commettre ces crimes. Et qu'attendez-vous pour punir? » En France, en Angleterre, les gens du front et les gens de l'arrière, les gens des ports marchands

surtout, s'étonnent et se demandent : « Que fait donc la marine de guerre? » Personne ne leur répond.

Dans toutes les escadres de France, officiers et matelots serrent les poings. Ils veulent se battre, à tout prix. Mais il n'y a plus d'ennemi flottant. N'importe, ils supplient leurs chefs de les débarquer des cuirassés et des croiseurs, de les mettre sur les chalutiers, sur les torpilleurs qui pourchassent la bête invisible. Mais torpilleurs et chalutiers fouillent la mer en vain. Patrouilles, escortes, affûts, tout est inutile. On ne voit rien. Et les navires marchands continuent de périr. Et les bâtiments de combat continuent de vivre...

Or, un jour de novembre 1915, une nouvelle extraordinaire arrive dans les escadres immobiles. Un chalutier français vient de prendre à l'abordage un navire turc.

A l'abordage? Oui. Comme autrefois : corps à corps, un contre quatre, comme faisait Surcouf.

Voici l'histoire de ce chalutier-là.

II. — LE *NORD-CAPER*

Le Nord Caper est une espèce de baleine lourde et agressive, laquelle navigue généralement dans l'Arctique, mais descend parfois jusqu'au tropique et même jusqu'à l'équateur. C'était aussi le nom d'un chalutier de Boulogne, qui partageait son temps entre l'Islande, l'été, et la côte d'Afrique, l'hiver.

De même que le Nord Caper baleine, le *Nord-Caper* chalutier, était lourd, agressif, endurant, coriace. Il était capable d'aller en Amérique et d'en revenir sans charbonner en route et sans prendre d'eau douce. C'était, à la vérité, parmi la foule disparate des chalutiers, harenguiers, cordiers de la côte française, un échantillon magnifique, quelque chose comme un dreadnought de la pêche. Il tenait la mer aussi bien qu'un grand cétacé, ne craignant ni les coups de tabac, ni l'abordage des icebergs en dérive, magnifique à voir, sur sa route de retour, campagne de pêche terminée, soutes pleines, enfoncé jusqu'au plat-bord. Tel un grand buffle chargeant à travers la jungle, il fonçait à onze nœuds dans les plus hautes lames, sans daigner les escalader, les écartait d'un coup d'étrave formidable et passait sans perdre une parcelle de sa vitesse.

Furieuse d'être ainsi bousculée, la mer s'abattait sur lui de tout son poids, sans arriver à crever son pont, à arracher ses panneaux, à tordre ses rambardes. Avec ses tôles d'acier épaisses d'un pouce, avec les formidables épontilles qui renforçaient le gaillard et les cales, avec son barrotage de cuirassé, le *Nord-Caper* résistait comme un bloc plein et l'Atlantique perdait son temps à le vouloir démolir. Mais le pont était noyé en permanence. Les hommes ne se troublaient pas pour si peu. Les Boulonnais sont taillés sur un gabarit analogue à celui de leurs bateaux ; ils ne mollissent jamais devant la mer. Ah ! la vie n'était pas drôle. Les matelots vivaient en bas, encaqués dans leur poste, briquant, heure après heure, leurs couchettes avec leurs dos, ne se levant que pour manger ou pour faire leur quart, marinant, le reste du temps, dans une atmosphère quasi solide, où les odeurs d'humanité entassée se rehaussaient de l'haleine des cales à poisson. Ils étaient faits à cette atmosphère-là et la retrouvaient même avec joie en descendant de la passerelle où, pendant quatre heures, sous la gifle glacée de l'embrun, ils s'étaient cramponnés à la roue du gouvernail, parmi des tangages et des roulis capables d'arracher les entrailles aux plus résistants.

Tel était le *Nord-Caper* d'avant-guerre. Une coque de grosse chaloupe, avec plat-bord tout d'une venue, bien relevé à l'avant, mais dominant la mer de deux mètres à peine au centre. Au milieu, collé contre une cheminée de gros calibre, le bloc cubique des passerelles et chambres de veille. Sans ses deux mâts trapus, on eût pu prendre ce chalutier pour un grand remorqueur de port. Il en avait l'aspect de force têtue. Le *Nord-Caper* jaugeait 750 tonnes et avait 40 mètres de long.

Mobilisé en août 1914, il se consacra au métier obscur d'arraisonneur devant le port de Calais. Les Boulonnais de son équipage grognaient dur. Vraiment, il fallait que la marine de France fût bien riche pour charger de cette besogne peu reluisante un bateau comme celui-là. Et, pleins de mépris, ils regardaient l'infime pétoire de 47 millimètres qui avait poussé sur le gaillard d'avant. Pour se consoler, ils mettaient un petit chalut à la traîne et vendaient le poisson. On leur disait bien qu'un beau jour ils ramasseraient une mine dans leur filet. Ils n'en avaient cure et répondaient, en riant bien haut, qu'ils la vendraient aux soldats anglais, comme souvenir...

En fait, ils étaient profondément écœurés de leur métier de factionnaire... Si au moins c'eût été devant Boulogne...

III. — EN ROUTE

Un jour vint, quand même, où il fallut retourner à la pêche, à la pêche au submersible cette fois. Depuis la fin d'octobre 1914 la vermine sous-marine pullulait dans les mers du Nord, parages surveillés par les Anglais. Après tout, c'était leur affaire : nous leur prêtions nos escadrilles, mais ils étaient moralement responsables de la casse. En mai 1915, le premier sous-marin allemand, l'*U-21* (1), franchit Gibraltar et commença d'opérer en Méditerranée. En même temps, une dizaine de bateaux plus petits, des *U-B* et des *U-C* découpés en tranches, arrivèrent à Pola en chemin de fer.

Voici donc menacée la Méditerranée, lac français.

Dès l'arrivée de l'*U-21*, dix chalutiers descendirent du Nord. Renfort, à vrai dire, à peu près égal à zéro. Cependant la piraterie s'organisait en grand. Cinq submersibles avaient rejoint l'*U-21* à Cattaro, renonçant à se baser sur les Dardanelles vraiment trop dangereuses. De Gibraltar au canal d'Otrante, ils jalonnaient leur route par une hécatombe de commerçants. On les suivait à la trace ; on pouvait même dire d'avance où ils passeraient et quel jour, et à quelle heure. On faisait le vide sur leur chemin, puis on envoyait des torpilleurs à l'affût, dans l'espoir d'en attraper un, en surface, en train de charger ses accumulateurs.

En réalité, les sous-marins naviguent presque toujours hors de l'eau. Pour eux, la plongée est l'exception, la manœuvre de fuite ou d'attaque. Parfois on les aperçoit, presque toujours on les manque ; ils plongent trop vite et nos patrouilleurs n'étaient pas assez nombreux. Il aurait fallu, — calcul strict, — 140 torpilleurs et 280 chalutiers en Méditerranée pour assurer la sécurité des transports, pour se défendre simplement. On ne pouvait songer à attaquer. Les appareils de détection n'exis-

(1) Parti le 25 avril d'Emden, l'*U-21* contourne les Iles Britanniques, rencontre, dans l'Atlantique, un ravitailleur dont le pétrole est inutilisable pour les moteurs Diesel. L'*U-21* continue quand même et entre à Cattaro le 13 mai, avec 500 litres de pétrole à bord. Il quitte Cattaro le 19, se rend aux Dardanelles, où il coule les cuirassés anglais *Majestic* et *Triumph*, puis franchit le détroit le 5 juin, en route vers Constantinople.

taient pas encore et les grenades sous-marines étaient dans l'enfance. Le canon, la torpille, l'éperon étaient nos seules armes. Une chance d'atteindre sur mille... Entre juillet et octobre on trouva encore, dans la Manche et dans l'Océan, une trentaine de chalutiers à envoyer dans le Sud. Mais c'était la fin. On avait gratté à blanc le fond des ports, renvoyé à la mer des ourques retraitées depuis des années. On avait fait flèche de tout bois.

Et c'est ainsi qu'en octobre le *Nord-Caper* est en route vers la Méditerranée, tout flambant neuf, retapé, repeint, muni de T. S. F. et armé. Armé de deux canons : un 65 millimètres sur le gaillard d'avant, un 47 à l'arrière, cinq fusils, cinq revolvers. Les sous-marins allemands, eux, ont du 150 et du 105. On a fait disparaître les engins de pêche, mais on a gardé presque tous les pêcheurs.

On a eu raison. Je vous assure que Lacombe, lieutenant de vaisseau, qui commande le *Nord-Caper* (1), est satisfait de ce noyau solide autour de quoi s'amalgament les gradés et matelots de l'active. Lacombe, du Lot-et-Garonne, a apporté l'étincelle méridionale à tous ces hommes rudes, silencieux et drôlement accoutrés. Ah! la discipline des grands navires n'est pas de mise sur le chalutier. Foin des attitudes figées et des claquements de talons ; les pieds nus ou les immenses sabots-bottes ne s'y prêtent guère. Mais il faut voir les figures tannées et souriantes, les regards bleus et confiants que tous ces gens tournent vers leur chef. Vienne la bête, on est prêt à tout.

La vie à bord des petits bateaux, — torpilleurs, sous-marins ou chalutiers, — diffère en tout de l'existence qu'on mène sur les casernes flottantes que sont les grands navires. Sur les patrouilleurs, le commandant et les officiers vivent avec leurs hommes. Même manque de confort, mêmes souffrances, mêmes joies; et pour tous, à bord, même métier. Les spécialités ne sont que des étiquettes pratiquement amovibles : un canonnier sait chauffer, un mécanicien arme le youyou, s'il le faut. On connaît, on utilise les qualités et les défauts de chacun. Du chef au dernier soutier, le navire est un bloc homogène, qui vaut ce que vaut le commandant. A la mer, le contact est incessant, intime. Chaque gradé, chaque matelot grimpe à son tour sur la passerelle pour faire ses deux heures à la barre ; le chef, lui,

(1) Aujourd'hui capitaine de vaisseau commandant le cuirassé *Lorraine*.

y reste souvent vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Les hommes aiment cela. Quand le commandant est là, ils sont tranquilles, tout va bien. De proche en proche, de traversée en traversée, l'âme du « maître après Dieu » marque sur tous une empreinte de plus en plus profonde. Et, quand vient l'heure que chacun attend, il n'est presque pas besoin d'ordonner, la pensée du chef est la pensée de tous. Commander un patrouilleur en temps de guerre est, proprement, l'idéal. Lacombe n'aurait pas troqué sa passerelle exiguë contre un blockhaus de cuirassé.

IV. — A MALTE

Le *Nord-Caper* est en route vers l'est. Le 20 octobre, à l'aube, une masse d'ocre surgit, par tribord devant, entre le ciel bleu et la mer bleue : Malte. Malte, île du miel, île des Chevaliers de Saint-Jean, havre des flottes de la Religion, refuge des corsaires chrétiens, terreur des Barbaresques, boulevard de la Méditerranée. Malte aux mille cavernes, aux cent catacombes. Malte qu'écrasent les grands souvenirs. Malte, arsenal britannique dont la guerre a fait le point d'appui des escadres de France.

Le chalutier longe la côte nord, au pied des collines de pierre tendre qui se chauffent aux rayons du matin et s'élèvent, amphithéâtre harmonieux, depuis les anses sablonneuses et couronnées de redoutes, jusqu'à la ligne culminante de Bengemma. La clarté divine, la transparence parfaite de l'atmosphère sèche révèlent, dans ses moindres détails, le travail patient des hommes. La terre précieuse, autrefois apportée de Sicile, est divisée en champs minuscules amoureusement cultivés, tous clos de murs qui atténuent le souffle dur du mistral presque incessant, des « gregales » rares et bénis qu'accompagne la pluie, ou du maudit « levante », plus pénible que le sirocco d'Afrique. Ce versant nord offre, par endroits, l'aspect d'un échiquier immense où des joueurs géants auraient laissé traîner des pièces colossales, telles que la tour l'Ahmar, toute rose, ou la sévère tour l'Abiat.

Quand le *Nord-Caper* double Tal Ahrash, promontoire nord-est de l'île, le soleil est déjà haut. Sa lumière attaque en plein le flanc oriental, amas formidable d'édifices et de

murailles dont chaque pierre a bu du sang. Des canons partout. On devine leurs embrasures taillées dans le roc vif. Pièces du plus gros calibre, impuissantes à protéger les navires mouillés dans le port contre l'assaillant invisible. La vraie défense, la seule efficace, serpente sur l'eau, presque invisible elle aussi. C'est une ligne de bouées minuscules qui supportent le filet indicateur, terreur des sous-marins; c'est ensuite, à l'orée même du port, une estacade de lourds madriers flottants. Reconnu et guidé par l'arraisonneur, le *Nord-Caper* franchit les barrages. Le voici dans l'entrée. A droite, c'est la masse du château Saint-Elme, où périrent par milliers les soldats du sultan Suleiman, deuxième du nom, alors que le plateau que couronne aujourd'hui la Valette n'était encore qu'une falaise abrupte, nue et rôtie par le soleil. A gauche, c'est le fort Ricazoly, que domine la T. S. F. de Rinella, quadrille de grands pylônes d'acier portant le réseau arachnéen des antennes.

Puis, lentement, le chalutier embouque le long boyau du Grand Port qu'enserrent les vieilles villes ceinturées de remparts, de bastions, de courtines. Masse extraordinaire et sans brèche, œuvre de vingt-sept grands-maîtres, qui tous ont travaillé à rendre plus forte la citadelle de l'Ordre, contre quoi les Infidèles se sont cassé les dents. Une muraille formidable, rectiligne, ininterrompue, plus haute que les plus hautes mâtures, court le long de la rive nord. Elle flanque et défend le plateau qui porte la fille du grand-maître Jean Parisot de la Valette, la cité aux palais de pierre polie, dorée par la caresse du soleil, la capitale qui contemple orgueilleusement, par-dessus le port, ses aînées qu'elle a détrônées : la cité Vittoriosa, la cité Cottonera, vieilles bourgades dont les maisons brunies se mirent dans les eaux du port des Français, du port des Galères, du port des Anglais, anses profondément découpées dans la rive sud du Grand Port.

Le *Nord-Caper* s'avance. Devant les murs de la Valette sont amarrés une dizaine de navires marchands arrêtés dans leur voyage vers Marseille, vers Gibraltar ou vers le Levant. A Malte, on va leur dire où l'ennemi s'est montré pour la dernière fois, les détourner des chemins dangereux, les aiguiller sur les voies les moins malsaines. Routes sûres hier encore, peut-être mortelles aujourd'hui... Leurs capitaines regardent passer le chalutier solide et bien assis sur l'eau. Quels seront

les heureux qui profiteront de son escorte pour la traversée prochaine? Le commandant en chef décidera.

Du haut de sa passerelle, Lacombe cherche l'armée navale... Le grand port, qu'il a connu encombré de bout en bout par deux lignes continues de cuirassés amarrés proue contre poupe, le grand port dont les anses grouillaient de torpilleurs et de sous-marins, le grand port est presque vide. La *France*, dreadnought, la *Vérité*, cuirassé, le *Châteaurenault*, croiseur. C'est tout. Où est donc l'armée navale?

L'armée navale paie en ce moment sa croisière de blocus. Huit mois durant, quinze cuirassés, six croiseurs cuirassés, quarante contre-torpilleurs ont bourlingué jour et nuit, en ligne de file, aux postes de combat, ne s'arrêtant que pour charbonner au large, quelques heures tous les trois jours. Ligne de blocus que la menace des submersibles de Cattaro a refoulée peu à peu vers le sud. Tant et si bien qu'après avoir gardé le canal d'Otrante, elle a briqué successivement les parallèles de Corfou, de Zante, de Navarin et enfin de Candie... Deux cent quarante jours de mer, dure épreuve pour le matériel, mais splendide école pour les hommes. Cependant que la flotte d'Autriche, amarrée à Pola, soignait ses appareils et fourbissait ses armes, mais laissait moisir ses équipages. dans l'inaction totale, mère de la défaite... A présent, nos arsenaux de Toulon et de Bizerte sont pleins de navires en réparation.

En face des forces navales autrichiennes, l'Italie a pris notre place. Retranchées à Tarente, base imprenable, ses escadres sont toutes fraîches et prêtes à l'action. Une convention de mai 1915 a donné à son commandant en chef la direction complète des opérations en Adriatique. Nous lui avons prêté nos douze plus beaux contre-torpilleurs, nos six meilleurs sous-marins et douze chalutiers. A l'amiral français ne reste plus qu'une responsabilité ingrate : protéger le trafic contre un ennemi encore invulnérable. Même complètement réparé, notre corps de bataille ne sera plus désormais qu'une force en réserve. Nos navires et nos marins valent mieux que cela.

Le *Nord-Caper* a pris son mouillage; son commandant se rend sur la *France*, qui arbore au grand mât le pavillon tricolore du vice-amiral Dartige du Fournet, depuis dix jours commandant en chef de l'armée navale. En passant la coupée, Lacombe croit entrer dans un monde nouveau fait de peinture

émaillée, de cuivres fourbis, de matelots impeccables et reluisants. Et voici, sur la plage arrière, un aide de camp correct et soucieux, visiblement débordé d'écritures et tuméfié de secrets. Que sera-ce tout à l'heure, dans le Saint des Saints, en présence du grand chef?

Eh bien! c'est tout autre chose. Le grand chef qui, certes, aurait le droit d'être tant soit peu solennel et absorbé, accueille Lacombe avec une cordialité parfaite. C'est plaisir vraiment d'avoir affaire à cet homme alerte et vif. C'est qu'il éprouve une tendresse particulière pour les malheureux patrouilleurs. Il connaît leurs souffrances. Il sait, et ne craint pas de dire que sur eux repose la sécurité de tous. Il désarmerait volontiers trois cuirassés pour doubler le nombre de ses torpilleurs et de ses chalutiers. Tout de suite l'amiral donne des précisions.

— Je destine le *Nord-Caper* à la division des chalutiers de l'Égée, basée sur Milo, et commandée par le capitaine de frégate Violette (1). Il sera content, j'en suis sûr, car votre chalutier est, avec le *Paris II*, ce que nous avons de mieux sur la place. Du reste, officiellement, vous n'êtes plus chalutier, mais aviso auxiliaire, ce qui sonne infiniment mieux.

Lacombe remercie et l'amiral poursuit:

— Votre envoi à Milo fera beaucoup d'envieux. Toutes mes escadres : la 3e en Syrie (2), et celle des Dardanelles à Salonique (3), sont terriblement à court. Trop de gros navires, forcément immobiles puisque l'ennemi flottant est terré, et pas assez de patrouilleurs. Je n'y puis rien. Paris m'a donné tout ce qu'on a pu dénicher dans les ports du Nord. A présent il faudrait construire, et vite. Ce n'est pas avec mes flottilles de misère que je pourrai garder la Méditerranée. Songez que l'amiral de Robeck possède 134 chalutiers et 62 torpilleurs rien que pour surveiller les Dardanelles, tandis qu'on voudrait que je protège le trafic entre Gibraltar et Port-Saïd, soit 1 900 milles (4) pour la seule route directe, avec 28 chalutiers et 27 torpilleurs, dont 10 en réparation... Et le trafic est dense, je vous assure. Tous les jours, une douzaine de bateaux sont échelonnés sur les chemins qui mènent à Moudros,

(1) Actuellement vice-amiral, commandant en chef l'escadre de la Méditerranée.
(2) Commandée par le contre-amiral Darrieus.
(3) Commandée par le vice-amiral Gauchet.
(4) C'est-à-dire 3 800 kilomètres.

à Salonique, à Alexandrie et au canal de Suez. Personne ne s'est jamais douté de ce qu'exigerait la maîtrise de la mer dans une guerre comme celle-ci. Ceux qui défendront, plus tard, les programmes navals, n'auront qu'à choisir entre les exemples (1). Tout ceci, mon cher commandant, pour que vous ne soyez pas étonné du travail formidable que j'exigerai de vous, comme de tous mes petits bateaux.

— Le *Nord-Caper* fera de son mieux, amiral.

— J'en suis certain, répond le commandant en chef, mais c'est très difficile. Tout est à faire, tout est à organiser. Nous avons été surpris. On pouvait pourtant prévoir cette descente des sous-marins vers le sud. La Méditerranée est, pour eux, terrain de choix. Peu de mauvais temps, pas de courants et une visibilité admirable, bref, toutes les chances de leur côté. Ajoutez à cela l'armement trop faible de nos chalutiers. Votre *Nord-Caper* est assez fort pour porter du 140, n'est-ce pas?

— Oui, amiral, et j'ai tout juste un 65 et un 47...

— Et pas de grenades, ajoute l'amiral Dartige. Je vous en ferai délivrer dès qu'on en recevra de France. En somme, vous allez chasser le sanglier avec de la grenaille. Mais, à la vérité, chasser est un bien gros mot; mon ambition est, pour l'instant, limitée à la défensive pure et simple et pas même sur tous les points menacés. Mes torpilleurs escortent nos convois de troupes. Vous, les chalutiers, êtes chargés de la protection indirecte en croisant dans tout l'Archipel, en cherchant les bases de ravitaillement des sous-marins. Notez que les Allemands sont chez eux dans les îles grecques, grâce à l'activité de leurs agents qui sèment l'or sans compter. A vous de contrebattre cette activité-là. Vous aurez à opérer sans autres moyens que votre bonne volonté et votre intelligence. Pas un sou, donc pas une information sérieuse. Car on n'a pas encore compris que les renseignements et les consciences sont marchandises qui s'achètent très cher. Comme toujours, la France fait du sentiment au lieu de faire la surenchère. C'est à son honneur, mais, franchement, c'est absurde. Et le résultat est net : l'en-

(1) Hélas! les programmes navals dépendent à présent d'accords internationaux imposés à la France par des nations qui ont décidé qu'aucun pays latin ne serait maître d'aucune mer. Et les détenteurs du *condominium* des océans arriveront sûrement un jour à nous interdire la construction des navires indispensables à la sécurité de notre empire colonial. Ainsi nos programmes deviendront des programmes d'abdication navale.

nemi se ravitaille où il veut; pis encore; il est, j'en suis convaincu, averti des mouvements de nos croisières par des signaux lumineux et par des T. S. F. clandestins.

— Mais, interroge Lacombe, à quoi s'occupent nos agents diplomatiques?

— Nos consuls se donnent un mal infini, répond l'Amiral, mais ils sont, comme nous, absolument désarmés par suite du manque de ressources. En résumé, vous aurez à manœuvrer à peu près à l'aveuglette. Travail délicat et qui nécessite une fameuse dose de jugement et de réflexion, mais travail actif et intéressant. En définitive, mon cher commandant, j'envie votre sort et je regrette parfois d'être amiral.

Et comme Lacombe, poliment, proteste :

— Mais oui, mon ami, cette guerre est uniquement une guerre de lieutenants de vaisseau (1). Il ne nous reste à nous, les vieux, qu'à attendre la suite des événements en vous regardant faire, et en déplorant d'avoir passé l'âge des petits commandements. Soyez certain que ma pensée accompagne tous mes patrouilleurs. Leur métier exige un tiers d'habileté et deux tiers de chance. Pour l'habileté, je suis sûr de vous, et je vous souhaite bonne chance de tout cœur.

L'audience est terminée. Lacombe se rend dans le bureau du chef d'état-major, lequel lui ordonne d'appareiller le lendemain, 21 octobre, pour Milo, en escortant la *Marie-Louise*, cargo français, et l'*Aréthuse*, vapeur anglais. Et voici les renseignements d'octobre : vingt navires marchands attaqués par deux sous-marins, seize coulés : dix anglais, quatre français (2), un grec, un italien. Un des sous-marins a travaillé à une centaine de milles dans le sud de la Crète, sur la route d'Alexandrie, l'autre entre la Crète et Cérigo, sur la voie directe Malte-Dardanelles...

(1) S'appuyant là-dessus, certaines personnalités se demandent pourquoi nous avons tant d'amiraux. Pensez donc, c'est tout juste si cinq ou six officiers généraux sont embarqués. Quel scandale ! Je ne chercherai pas à démontrer ici l'utilité des grands chefs. Mais ce qu'il faut dire et répéter, c'est qu'en réduisant le cadre des officiers généraux, on tarira inévitablement le recrutement des officiers subalternes, de ces hommes d'élite qui consentent à faire toute leur vie un métier magnifique, mais dur et mal payé, simplement parce qu'ils aiment ce métier-là et parce qu'ils se disent que peut-être, très tard, ils seront récompensés par l'apposition, sur leurs manches, de deux ou de trois étoiles. Ceux-là travaillent vraiment pour l'honneur. Leur enlever ces honneurs-là serait un très mauvais calcul.

(2) *Provincia, Sainte-Marguerite, Antonie* et *Amiral Hamelin.*

Le *Nord-Caper* charbonne. C'est régulier; un patrouilleur ne doit partir qu'avec son grand plein.

Une soirée de détente. Les gars du *Nord-Caper* en profitent. Seuls restent à bord les gens de quart. Les autres escaladent les rues en escaliers rapides et bien dallés de la Valette, s'égaillent dans les bars, dans les cinémas, arpentent la Strada Reale, pavée de Maltaises encapuchonnées par la grande *faldetta*, qui fait plus mystérieux leur regards d'ombre. Au club de l'*Army and Navy*, où les officiers français sont chez eux, Lacombe retrouve ses anciens compagnons de l'escadre. Ceux qui pestaient le plus violemment contre le blocus des premiers mois de guerre déplorent l'inaction d'aujourd'hui. L'officier de marine est un peu comme le grognard de l'Empereur; jamais content, mais toujours prêt. Le commandant du *Nord-Caper* est bien vite renseigné sur les derniers potins des escadres, mais maintenant seule la patrouille l'intéresse. Il voudrait savoir...

Et voici justement, au bar du club, un de ses bons amis, commandant de la *Massue*, contre-torpilleur de l'escadre Gauchet. La *Massue*, complètement en botte, a quitté Salonique pour Bizerte où elle va se réparer. Cocktails. Cigarettes blondes. Et les récits de croisière vont leur train. Lacombe raconte sa visite au grand chef. Mais il voudrait avoir quelques renseignements sur l'existence des patrouilleurs.

— Ce que j'ai fait avec la *Massue*? Un peu tous les métiers. D'abord le blocus de l'Anatolie. Puis l'escorte des cargos entre Salonique et Doro. A la fin, comme ma bécane refusait de donner plus de 10 nœuds et que, du même coup, j'étais pour les commerçants une gêne plutôt qu'une aide, le patron s'est décidé à m'expédier à Bizerte.

«... C'est le travail des chalutiers qui vous intéresse? Ma foi, je ne sais pas trop ce que fabrique votre escadrille. Ma zone de balade s'arrêtait à Samos, et Violette opérait dans le sud. Mais je suis tranquille, avec lui vous ne mollirez pas. Il paraît qu'il est plutôt raide pour lui comme pour les autres, mais il sait ce qu'il veut, il le dit carrément et on n'a qu'à marcher de l'avant. Jamais il ne vous lâche. Bref, on turbine dur, mais on a le sourire.

«... Comment nous tenions le blocus? Oh! bien simplement. On se promenait jour et nuit à toucher la côte d'Asie-Mineure, et on ouvrait l'œil. On canonnait les blockhaus et les troupes

quand on avait la chance d'en apercevoir. On envoyait par le fond tous les caïques, mahonnes, tartanes et autres rafiots qui naviguaient dans les eaux territoriales turques. On visitait tous les Grecs rencontrés pour saisir la contrebande de guerre et arrêter les suspects.

«... Reconnaître les suspects? Pas facile. Règle générale : un suspect a toujours ses papiers en règle, il en aurait plutôt deux collections complètes qu'une seule. On arrive quand même à les dépister. Quelquefois ils sont trahis par leurs copains, quelquefois les Anglais vous préviennent. En réalité, on arrive presque toujours à arrêter les crapules, quand on vous les signale, mais les trois quarts du temps on ne vous les signale pas. Les espions du pays mangent à tous les râteliers.

«... Nous avions quelques agents sur la côte dans mon secteur. Mais vous allez rire. On les payait un louis par mois. Oui, mon cher, vingt francs, vingt francs en or. Alors vous imaginez ce qu'ils pouvaient faire pour soixante-six centimes par jour. On leur donnait une jumelle pour surveiller et un pavillon pour nous appeler. On m'a dit que les Boches payaient leurs espions 400 francs par mois, et je crois bien qu'ils se servaient des nôtres. Ceux-ci m'ont quelquefois signalé des passages nocturnes de sous-marins. Vérification faite, c'était mon bateau ou un autre torpilleur du blocus qu'ils avaient aperçu, Tout ça, mon vieux, c'est pure plaisanterie. Tant qu'on ne paiera pas, on ne trouvera rien.

«... Les points de ravitaillement? On m'en a signalé cinquante, je n'y ai jamais trouvé une touque à pétrole, même vide.

«... Non, il ne faut pas dire que ça ne sert à rien. Si nous n'étions pas là, ils nous couleraient trois fois plus de patouillards (1). Sûrement nous les gênons. Un commerçant escorté n'est jamais attaqué au canon et rarement à la torpille. Et la provision de torpilles des sous-marins est rudement limitée. »

Les heures passent, agréables, dans le bain de cuir des immenses fauteuils du club. Le commandant de la *Massue* donne à son camarade les mille détails vécus de son odyssée dans l'archipel. Opérations nocturnes en terre grecque, à la chasse du fanal qui clignote vers le large et qu'on ne trouve jamais... Débarquements clandestins et hâtifs sur la côte

(1) Les marins de guerre désignent ainsi les vapeurs de commerce.

turque à la recherche des fameux dépôts de benzine. Arrivée à l'aube dans les petites baies perdues où le sous-marin est certainement mouillé, — serment d'agent grec, — et où une fusillade serrée vous accueille, venant ne sait de quelle tranchée. Représailles immédiates, sous forme de bombardement copieux qui aboutit, quand on a de la chance, à casser la patte de quelque vache oubliée dans le village lors de l'évacuation. Rappels à l'ordre lancés par des chefs économes, soucieux d'économiser les obus... Il parle aussi des renseignements toujours faux et souvent donnés pour attirer nos bateaux dans quelque guet-apens. Il parle aussi des jours noirs, des jours où l'on escorte des troupes, de l'angoisse continuelle qui vous étreint à l'idée que, tout à l'heure, des frères de l'armée vont peut-être se noyer sous vos yeux. Ah! plutôt y rester dix fois, car la noyade est la fin prévue, normale des marins, tandis que les soldats *ne doivent pas* périr en mer... Il parle enfin du golfe de Salonique qu'il monte ou descend tous les trois jours depuis quatre mois, et dont il ne connaît que les silhouettes de l'Olympe, d'Ossa et de Pélion, vaguement entrevues les jours où la lune se couche derrière ces sommets. Car l'amiral Gauchet a défendu la navigation de jour dans le golfe, et les sous-marins n'ont jamais trouvé qu'un désert entre le cap Cassandre et le Vardar.

Les officiers causeraient volontiers ainsi jusqu'à l'aube, mais tous deux arrivent de la mer. Une nuit au mouillage, une « nuit franche », est chose trop précieuse et trop rare pour qu'on n'essaie pas de mettre à jour le « carnet de sommeil » terriblement à la traîne.

V. — DEUX ÉPAVES

Le lendemain, un des deux cargos du convoi n'est pas prêt. Vingt-quatre heures de repos imprévu, excellente aubaine.

Le 22 octobre, en route. Le dernier torpillage date du 18, du côté de l'île Kalimno, à toucher Boudroum, sur la côte d'Asie-Mineure. La route directe Malte-Milo est dangereuse; elle passe à 400 milles de Cattaro, repaire de submersibles. Le chalutier, suivi de l'*Aréthuse* et de la *Marie-Louise*, pique en grand vers le sud, vers le désert d'eau qui borde la Tripolitaine. Mais il faudra bien finir par rallier les points critiques, les

entonnoirs de routes, Matapan, Cérigo, Candie, régions patrouillées, certes, mais quand même fertiles en catastrophes. Et le sous-marin de Boudroum a eu, depuis le 18, grandement le temps de rallier ces régions-là.

Temps maniable. Juste assez de clapotis pour que le sillage d'un périscope ne se puisse voir. Mauvais tabac. D'autant plus mauvais que l'*Aréthuse* porte, paraît-il, un chargement précieux. Les Anglais n'ont pas précisé. Lacombe a l'ordre de laisser continuer le bateau sans escorte après le cap Malée. Bon. Il fera bien, en tout cas, de marcher à plus de 10 nœuds quand il sera seul. Après tout, ce n'est pas notre affaire. Si le chargement en vaut vraiment la peine, les Anglais trouveront bien le moyen de détacher un torpilleur au-devant de l'*Aréthuse*. Mais, jusqu'au cap Malée, ça regarde le *Nord-Caper*... Ainsi songe Lacombe, sur sa passerelle qu'il n'a pas quittée depuis le départ de Malte. Rien à signaler le 22 et le 23. Encore une journée à courir avant d'apercevoir la Grèce.

Dimanche 24 octobre. Une légère brise de sud-est souffle depuis l'aurore. Il fait très doux. Le ciel, jusqu'à présent dégagé, commence à se charger de grosses nuées de plomb. A midi, dans une éclaircie, l'enseigne de vaisseau auxiliaire Poulailler, second du bord, grand gaillard solide et rasé de près, prend la hauteur du soleil. Un cri descend de la mâture : « Quelque chose sur l'eau, droit devant. » Quelque chose ? Quoi ? A tout hasard, le signal d'alerte, toujours prêt, est déferlé. Le *Nord-Caper* fonce. Les cargos font demi-tour.

Un des Boulonnais a escaladé les haubans, en renfort de vigie. Plus vite et mieux que les gens de la passerelle, il voit et rend compte :

— Deux canots blancs, un grand et un petit. Personne dedans.

Le *Nord-Caper* rappelle les deux vapeurs et s'approche. C'est un canot criblé de balles et une baleinière, peints en blanc, maculés de traînées brunes de sang séché. Sous les bancs, des vivres, des caisses d'eau douce, des avirons. Dans le canot, deux ou trois calots de soldats français, une veste d'artilleur portant le chiffre 17. Sur le plat-bord une inscription : *Amiral Hamelin*. Inutile de chercher davantage. On a vu les gens de l'*Hamelin* en passant à Bizerte.

Voici leur histoire.

VI. — L'*AMIRAL HAMELIN*

Les *Chargeurs Réunis* avaient autrefois toute une série de cargos mixtes, navires à passagers et à marchandises, portant des noms d'amiraux. Marcheurs moyens, solides et confortables, sans rien du luxe des grands paquebots, ils faisaient le voyage Dunkerque-Haïphong par le Havre et Marseille, en s'arrêtant partout où du fret se présentait. Les gens peu pressés, et qui reculaient devant les prix de passage des grands courriers, embarquaient sur les « Amiraux » et s'en trouvaient bien. Robuste barque de 5 000 tonnes, l'*Amiral Hamelin* était commandé par le capitaine Guibert, de Binic. L'état-major était moitié normand, moitié breton. Lannion, Tréguier, Paimpol, Saint-Malo, avaient fourni presque tout l'équipage, à l'exception de quelques chauffeurs noirs ou arabes, d'un boy annamite et d'un maître-d'hôtel suisse.

Le 2 octobre, 312 passagers militaires, en route pour Salonique, embarquent sur l'*Hamelin*. Renforts pour les 17e et 23e régiments d'artillerie et pour le 2e groupe d'aviation. L'*Amiral Hamelin* part seul... L'armée navale n'a pas un seul torpilleur à lui donner ; ils sont tous au travail vers Matapan et vers la Crète où les sous-marins donnent en grand. Et notre misère est telle que, pour habiller Pierre, le commandant en chef est obligé de laisser Paul complètement nu.

Peut-être pourrait-on attendre. Impossible. Il faut gagner du temps. La Guerre fait charger et partir, au plus tôt parés, tous ses transports. Sitôt prêts, on les pousse dehors, sans même les grouper par deux, souvent sans prévenir la marine. Et quand il s'agit d'un envoi de munitions, — on en manque en Macédoine comme partout, — c'est une bousculade inouïe. Or l'*Amiral Hamelin* emporte 2 000 coups de gros calibre, 15 000 coups de 75 et 2 millions de cartouches pour fusils et mitrailleuses. Comment voulez-vous retarder cette expédition ?

Corse, Sardaigne, cap Bon, Pantellaria. Le cargo a franchi sans incident toutes ces étapes. Dans la nuit du 6 au 7 octobre il arrive au seuil de l'étendue déserte, qui s'étale entre Malte et la grande Syrte. Terrain vague, où les sous-marins ne vont pas perdre leur temps et brûler leur benzine pour rien...

L'aube du 7 octobre. Dans l'est, le ciel et la mer calme

s'éclairent d'une lueur tendre, c'est réellement l'aurore aux doigts de rose. L'ouest reste sombre et chargé d'une brume légère qui rapproche l'horizon.

5 heures. — L'*Amiral Hamelin* s'éveille. Des artilleurs, tôt levés, sortent des écoutilles, calots posés à la diable, vestes ouvertes; quelques-uns, demi nus, se dirigent vers les bailles d'eau douce pour l'ablution matinale; d'autres, gamelles en main, gagnent la cuisine, en quête du « jus ». De la passerelle, une voix tonitrue :

— Kerleau, faites faire demi-tour à tous les « pelletas » qui n'ont pas leur ceinture de sauvetage. Et tâchez de dénicher un gradé pour leur appuyer la chasse. Si ça continue, nous verrons une belle pagaye si nous sommes seringués...

C'est Cariou, le second capitaine, de quart de 4 à 8 heures du matin. Sa carrure de Brestois peu patient se penche sur la rambarde. Et Kerleau, maître d'équipage, un gars de Tréguier, accentue d'un parler sonore et peu choisi les ordres de l'officier. Ils savent bien, l'un et l'autre, qu'il n'y aura pas de pagaye. Deux fois par jour, on a fait l'exercice d'évacuation. Tous les soldats connaissent leurs postes et la question, posée mille fois: « Arrive ici, canonnier. Où est ton canot? » attire maintenant une réponse immédiate et précise. De plus en plus nombreux, les artilleurs sortent des panneaux; leurs bonnes figures, hilares et reposées, les montrent heureux de la détente que leur offre cette traversée, après les horreurs du front. Ils rient à l'aurore qui s'épanouit sur la mer et s'accoudent au bastingage, jouissant d'instinct de ce spectacle admirable : le lever du soleil sur la mer très douce.

Cariou, lui, est blasé là-dessus depuis longtemps, car son métier de second lui octroie, chaque matin, le quart du jour. Il poursuit les opérations rituelles du branle-bas : ordres aux maîtres pour la propreté du navire, envoi d'un gabier dans le nid de pie, relèvement du soleil pour le calcul de la variation, balayage minutieux de l'horizon, à la jumelle, tout le long des 360 degrés du cirque bleu dont l'*Amiral Hamelin* est le point central. Rien en vue. Soudain, nouvelle explosion, cette fois dans le porte-voix de la chaufferie :

— Ho! En bas! Tâchez de chauffer proprement. Avec la fumée que vous faites, on nous verrait des cinq cent mille diables.

En réalité, le panache est très discret, mais mieux vaut prévenir que guérir, n'est-ce pas... Sur le pont, des lazzis bruyants et des rires.

Boum... Un bruit sourd, ouaté, mangé par les bruits du bord, venu on ne sait d'où... Seuls, les gens de la passerelle l'ont perçu.

— Du silence sur le pont ! hurle Cadiou.

Kerleau siffle : un coup long suivi de cinq ou six coups piqués, suraigus. Plus un souffle... Le commandant Guibert sort de sa chambre de veille. Boum !... C'est net, cette fois, cela vient de l'ouest et tous ont entendu. Dans le sillage d'écume, très loin, une toute petite gerbe jaillit, retombe.

Et voici l'ennemi. A mille mètres peut-être, juste sur l'arrière, une infime tache noire se détachant mal sur la mer. C'est à peine aussi gros qu'une chaloupe, dirait-on. Guibert, à la jumelle, observe cet infiniment petit... Tiens, on le voit mieux, il a sûrement changé de route. On dirait une planche mince surmontée d'une guérite basse. Un éclair rouge derrière la guérite... puis la planche mince disparaît. Le sous-marin a remis le cap sur l'*Hamelin*. Évidemment, son canon est sur l'arrière du kiosque et il est forcé d'embarder pour envoyer chaque coup. Et chaque embardée lui fait perdre du terrain. On pourra peut-être s'échapper...

En bas on pousse les feux. Cuny, chef des machines, Huet troisième mécanicien, donnent l'exemple. Sous l'effort de tous, la pression monte vite. La coque du grand cargo vibre sous la pulsation hâtée des pistons. Un coup double et un coup simple piqués par la cloche du bord : cinq heures trente. A cet instant, le quatrième obus éclate sur la dunette. Le cinquième crève une cheminée. Les suivants font grêler sur les superstructures des balles de shrapnells...

L'ennemi gagne, main sur main. Il n'est plus qu'à 800 mètres. Sûr du résultat, il tire lentement, sur la cible imposante qui se détache, toute noire, contre le soleil dont la réfraction fait une énorme ellipse rouge sang. Fuite impossible, et pas une pièce pour riposter... Il faut arrêter cette canonnade qui va détruire les canots de sauvetage et massacrer inutilement les soldats. Le commandant Guibert se décide : la sirène de l'*Amiral Hamelin* pousse trois grands cris douloureux, prolongés et graves, le signal d'abandon.

Ah ! l'*Hamelin* est un fameux navire, et préparé à tout. En un clin d'œil, les soldats se rassemblent et s'alignent, chacun devant son canot. Les maréchaux des logis font l'appel. comme à l'exercice ; les « présent » résonnent clairs et calmes, Et les gradés rendent compte à leurs chefs, au capitaine de Vaumas, aux lieutenants de Cazenove et Hustruy, au sous-lieutenant Vilmin, enfin au capitaine Vigneron, le plus ancien de tous, chef du détachement embarqué.

En même temps, des pavillons du code international montent au grand mât : « Je suis stoppé. »

Six heures trente. — L'ennemi tire depuis une heure. Partout des sifflements : éclats qui giclent au-dessus des têtes, trilles du maître Kerleau rythmant la manœuvre des garants d'embarcation, fuite assourdissante de la vapeur par les collecteurs crevés. La manœuvre s'opère. A tribord, du côté de l'ennemi, sont les canots 1, 3, 5, 7, et la baleinière; à bâbord, 2, 4, 6, 8 et le youyou.

Le sous-marin est à 400 mètres à peine. Il aura toujours le temps de couler l'*Hamelin*, il veut massacrer d'abord. Posément il tire sur les embarcations. La baleinière, bosse larguée par un maladroit, part à la dérive, inutile... Le canot 1, coupé en deux, coule. Deux soldats déjà embarqués, le cuisinier Chastan et le maître-d'hôtel Marchon sont engloutis...

Cadiou surveille le mouvement ; sa tranquillité est contagieuse. Penché sur le plat-bord, il s'étonne :

— Eh bien ! le canot 3, qu'attendez-vous pour dégager de là ?

— J'attends d'avoir tout mon monde, répond froidement Nédellec, troisième lieutenant du bord.

Et, pendant cette attente, autour de Nédellec, les chauffeurs Clous et Urvoy sont tués, une dizaine de soldats sont blessés. Enfin l'embarcation déborde et s'éloigne.

Cordier, premier lieutenant, fait parer les garants du canot 5. Un éclat l'empoigne et l'abat. Et, comme un chauffeur se précipite :

— T'occupe pas de moi, dit l'officier, sauve-toi vite.

Du bord opposé au feu, les bâbordais ont pu s'éloigner sans casse. Mais soudain les canots 6 et 8 nagent à pleins bras vers la pluie de schrapnells; ils ont aperçu le canot 5 criblé, coulant bas d'eau. Ils accostent. Tranquillement, sous les balles, le lieutenant Hustruy, du 17e, répartit son monde dans

les embarcations intactes, puis débarque le dernier, comme il se doit (1).

Le sous-marin qui vient d'interroger le canot 6 est tout près (2). C'est un grand navire, camouflé en zigzags blancs et noirs. Sur son flanc bâbord trois valises à torpilles sont ouvertes, vides... Il bat pavillon autrichien, camouflage encore qui lui permet, à lui, Allemand, d'envoyer au fond les navires marchands d'Italie, bien que l'Italie ne soit pas encore en guerre avec l'Allemagne. Il n'y a plus grand monde sur l'*Amiral Hamelin*. Le dernier canot a emmené Pichouron, médecin auxiliaire du 25e, son infirmier Bernard et les blessés. Sur la passerelle demeurent Guibert, Vigneron, de Cazenove. Sur le pont restent encore les gens des embarcations disparues, canot 1 et baleinière.

L'Allemand ne les voit pas. Pensant n'avoir plus personne à assassiner sur le navire, il envoie, à sept heures, une torpille qui crève la cale 2. Explosion, gerbe habituelle, ruée torrentielle de l'eau dans les fonds. Guibert apprécie le coup :

— Une veine que cette sale bourrique n'ait pas tapé dans la première cale. Nous sautions en l'air...

Dans la cale en question sont les munitions. Et la catastrophe n'est que différée, car le grand panneau de la dite cale vomit des flammes. Un obus a mis le feu aux balles de fourrage. Il est temps de filer.

— Aux radeaux tout le monde, et vivement, commande Guibert.

Le lieutenant de Cazenove rassemble tous les errants et grimpe sur la dunette où sont les radeaux. Sur le groupe arrivé bien en vue, les Allemands reprennent le feu... Boucherie systématique. Dans le tas, tous les coups portent. Cinq fois quelques malheureux s'abritent, cinq fois Cazenove les

(1) Je voudrais pouvoir citer tous ceux dont les rapports officiels indiquent la belle conduite. Mais ils sont trop... Que les autres me pardonnent. Dans ce canot 5, le maréchal des logis Roux, du 17e, vient d'être tué, tandis qu'il écopait l'eau, tel un vieux gabier, aidé de son collègue Gaillot, du trompette Defroésart et du canonnier Frotté. Près d'eux sont étendus, grièvement blessés, le matelot malouin Rault et le boy annamite.

(2) Le sous-marin a posé les questions habituelles : Votre nom ? — D'où venez-vous ? — Où allez-vous ? — Quel est votre chargement ? — Le nom de votre commandant ? — Où est-il ? — Pourquoi avez-vous tiré ? — Les Allemands posent toujours cette question-là et affirment, dans tous les cas, et contre toute évidence, que c'est que le navire marchand qui a commencé...

ramène (1). On largue les amarres, on pousse à l'eau les lourds flotteurs et tous y descendent, les blessés d'abord. Cazenove, blessé, se jette à la mer, repêche un de ses hommes et ne monte qu'ensuite sur un radeau... Ainsi travaillent, coude à coude, matelots et soldats.

Cependant qu'une deuxième torpille, frappant la cale 3, achève le grand navire agonisant. Alors seulement le capitaine d'artillerie Vigneron, puis le capitaine au long cours Guibert consentent à se jeter à l'eau, sachant qu'ils sont les derniers vivants restés à bord. Et, comme si l'*Amiral Hamelin* n'avait attendu que le geste de ces deux hommes, il se mâte verticalement, l'étrave pointée vers le ciel, découvrant sa carène rouge où bée la déchirure de la cale 2.

Une avalanche d'objets pesants, brusquement déracinés, arrachés de leurs emplantures, glissent sur le pont, dans une dégringolade terrible, fracassant tout sur leur passage. Une seconde, le bateau hésite. On dirait qu'il se cramponne à la surface, ou que son étambot s'appuie déjà sur le fond puis, doucement, il part. Par la grande écoutille centrale, par les cheminées couchées et béantes, la mer se rue dans la chaufferie, envahit les foyers ardents. Les chaudières sautent, enveloppant le grand cadavre rouge et debout d'un linceul cotonneux de vapeur blanche. Puis l'eau, lentement, monte jusqu'au panneau de l'avant, pénètre dans la cale 1, où l'incendie fait rage. Au contact du feu et des tôles brûlantes, la mer se vaporise en hurlements. Le gaillard d'avant, seul, émerge encore, 10 mètres, puis 5, puis, soudain, plus rien. Sans un remous, l'*Amiral Hamelin* disparaît, piquant vers la couche de sable fin où il va dormir, à 3 000 mètres plus bas....

Huit heures. Le sous-marin a disparu, lui aussi, en plongée, cap au nord. A présent, les canots sont tout seuls. Grâce à Dieu, la mer est calme. Matapan, la terre la plus proche, est à 350 kilomètres. Avant de faire route, il faut ramasser les

(1) L'aspirant Dumolard, du 17e, les deux jambes brisées, donne aussi l'exemple. Boubert, brigadier, Gulter, Parquet, Hérot, canonniers, blessés eux aussi, ne veulent point lâcher prise. Aux radeaux, travaillent aussi les canonniers Laurent, Clauet, Cauderlin, Roba, Giraud. Les matelots Thouément et Guézou font merveille, aidés par Tého Krouenen, chauffeur noir. L'adjudant Tonnelier, du 25e, qui se trouve dans le canot 3, cède sa place à un des blessés des radeaux. Pendant le transbordement un shrapnell le tue.

gens qui flottent, accrochés à des planches, à des auges, à des cages à poules. Les embarcations cherchent... (1).

A quatre heures du soir, deux grosses fumées surgissent à l'horizon, accourant vers les canots. A 20 nœuds, alertes et trépidants, arrivent le *Mameluck* et l'*Aspirant Herber*, deux contre-torpilleurs de France. A huit heures du matin, le *Dannebrog*, yacht royal danois, avait aperçu à toute vue la colonne de feu de l'*Amiral Hamelin* qui brûlait. Aussitôt, par T. S. F. il avait appelé au secours et donné le point. Et depuis ce moment, les deux torpilleurs se hâtent.

L'*Aspirant Herber* hèle les naufragés.

— Un navire-hôpital nous suit. C'est la fumée que vous voyez là-bas. Il vous prendra à son bord.

— Merci, répond le commandant Guibert. Voulez-vous nous aider à chercher ? Il nous manque encore du monde.

Lentement les contre-torpilleurs zigzaguent parmi les épaves, repêchent huit hommes, les huit derniers... Puis on se compte. La mer a conservé 55 artilleurs et 6 hommes de l'*Hamelin*. Les autres : 36 provenant du cargo et 257 passagers militaires, montent à bord du *Dunluce Castle*, hôpital anglais, en route de Moudros à Malte, alerté par l'*Aspirant Herber*. Ainsi les 48 blessés auront des lits... et des soins. Tous peuvent s'estimer heureux d'avoir trouvé là, en octobre, brise apaisée et mer clémente.

Sur l'eau toujours calme il ne reste plus que quelques débris flottants et les deux embarcations que le *Nord-Caper* rencontrera.

VII. — CORPS ET BIENS

Le *Nord-Caper* prend en remorque la baleinière et se remet en route parmi les épaves, parmi des flaques d'huile que le soleil irise de toutes les couleurs du prisme. La nuit du 24 au

(1) Kerleau, avec son youyou, sauve 38 naufragés. Il rencontre ainsi le capitaine Vigneron, épuisé, qui refuse de monter à bord avant que soient repêchés trois soldats qui nagent près de lui. Le sous-lieutenant Vilmin reste cinq heures à la mer ; il n'a quitté le navire qu'après le départ de tous les canots. Les canonniers Boitte, du 17e, Dupressoir, Gourounec et Collin, du 25e, sont restés dix heures accrochés à des épaves. Dupressoir a sauvé un sous-officier, Collin a sauvé son brigadier. Les maréchaux des logis du 25e, Duez, Pidou, Chopin et Jeunet, ont réussi chacun à sauver l'armement complet de sa pièce.

25 octobre est claire et calme. Du chalutier on aperçoit les deux navires marchands du convoi, nettement visibles sur la traîne argentée de la lune à deux jours de son plein. A minuit sort de l'eau le feu de Matapan, belle lueur blanche coupée, toutes les deux minutes, d'un éclair rouge. A deux heures, le convoi double la pointe nord de Cérigo, l'ancienne Cythère, silhouette déchiquetée de pics aigus séparés par les grands trous d'ombre des vallées.

Par bâbord, c'est la Morée, l'immense trident que la Grèce tend vers le sud. Dans la nuit seule est visible sa pointe orientale, la presqu'île d'Élos, que termine, tombant tout droit dans la mer, l'énorme et majestueux mamelon du cap Malée. Sous la clarté lunaire, la grande muraille semble habillée de neige. Dominant la mer, une tache noire attire les regards, c'est la cahute du caloyer bénisseur qui, depuis des lustres, dessinait au-dessus de tous les navires en vue le triple signe de croix. Mais maintenant, l'ermite se cache, sans doute pour n'avoir pas à faire un geste d'anathème sur ces eaux...

Malée. C'est le point où Lacombe doit abandonner le cargo anglais. Le chalutier, suivi de la *Marie-Louise*, incline sa route vers l'est, vers Milo.

L'*Aréthuse* s'enfonce dans la nuit... et disparaît. Personne, jamais, ne saura ce qu'il est advenu de ce navire. Aucun sous-marin ennemi ne claironnera sa destruction.

Dans cette mer où, toutes les deux heures, on bute dans une côte ou dans une île, dans ces parages où tout passant est reconnu, repéré, signalé, pas un cadavre, pas une épave ne flottera pour dire : « Ici a péri l'*Aréthuse*. » Mystère absolu de la perte corps et biens...

VIII. — LA PATROUILLE

Dix jours plus tard, 4 novembre, le *Nord-Caper* suit la côte crétoise, l'œil au guet. Il s'agit, dit l'ordre du commandant Violette, de rechercher les sous-marins ennemis pour les détruire, de trouver leurs dépôts de ravitaillement et de les supprimer.

La seconde partie de cet ordre est inexécutable, mais personne ne s'en doute. Pendant trois ans encore, des nuées de petits bateaux fouilleront des centaines de calanques, boule-

verseront des milliers de cargaisons, avec l'espoir de trouver, un beau jour, les fameux bidons... Dieu seul sait sur combien de fausses pistes les Allemands nous ont lancés, avec cette histoire de ravitaillement. Pendant ce temps-là, on laissait une paix royale à leurs sous-marins. Et leurs commandants devaient bien rire... Réellement, il y avait de quoi. Car il eût suffi, à nous et aux Anglais, de regarder naviguer nos propres unités pour nous rendre compte qu'en croisière de guerre un sous-marin à moteur Diesel dépense toutes ses torpilles et met sur le flanc tout son équipage bien avant d'avoir brûlé la moitié de son pétrole. Le moindre submersible a, dans ses citernes, de quoi couvrir 4 000 milles (8 000 kilomètres). Et, s'il emploie ses ballasts comme soutes de réserve, son rayon d'action dépasse 10 000 milles.

Donc le *Nord-Caper* est en chasse... La côte sud de Crète passe pour suspecte, et particulièrement Grabousa, Élaphonisi, Kalo-Limniones et Sidero. Là sont les dépôts secrets, affirment les Grecs. Mais, par quelle voie extraordinaire la benzine a-t-elle bien pu arriver? Par les vapeurs neutres? Mais depuis le 4 août 1914 on les a visités, à chaque voyage, de fond en comble. Notez que, pour remplir les citernes d'un seul sous-marin, il faudrait cinq mille cinq cents caisses de 10 litres (1), masse plutôt encombrante et difficile à dissimuler.

Alors? Alors tout cela ne tient pas debout. Mais Lacombe est sur une piste. Bonne ou mauvaise, il faut la suivre jusqu'au bout, ne fût-ce que pour prouver à l'ennemi qu'il n'est plus chez lui dans la mer Égée.

En cette matinée du 4 novembre, une brise fraîche de sud-ouest évente la côte occidentale de Crète, dont l'extrémité nord est marquée par Grabousa, squelette d'îlot rongé par la mer, sans un arbre, sans un buisson. Un vieux château-fort vénitien le couronne, une des forteresses que la Sérénissime République a conservées le plus longtemps et qu'elle a, un beau jour, vendue aux Turcs pour un baril de sequins. Ce fort commandait une petite baie qui gît dans l'est. Mauvais abri, fond de roches couvertes d'une mince couche de sable, juste ce qu'il

(1) Je parle ici des sous-marins arrivés en Méditerranée à cette époque, les *U-31*, *U-39*, *U-35*, lesquels embarquaient 55 tonnes de combustible liquide; mais, dès qu'on passe aux types supérieurs *U-60*, *U-66*, on trouve, comme provision de benzine, 155 tonnes, soit 15 500 caisses de 10 litres.

faut pour faire croire aux marins que le mouillage est sûr. Et ceux qui se risquent là voient leur ancre chasser à la moindre bouffée de Nord et, partant à la dérive, s'empalent sur les écueils de Tigani. Voyez-vous un sous-marin, avec sa coque extérieure en papier, venant s'abriter là ? C'est pure plaisanterie...

Toutefois, Lacombe décide de jeter un coup d'œil sur la forteresse. Tiens, un canot... on le dirait en grand garde. Coup de canon de semonce. Poursuite. L'embarcation se réfugie dans une calanque où huit goélettes sont ancrées. Serait-ce gibier de bonne prise ? Pendant que le youyou du chalutier cingle vers l'îlot, on fouille les voiliers. Papiers en règle, naturellement, et rien de suspect dans les cales. Ils disent attendre une saute de vent pour gagner la côte sud. Des sous-marins ? Aucun d'eux n'en a vu. Des dépôts de benzine ? Pas davantage. A terre, l'enseigne Poulailler et huit hommes se hissent le long des pentes rôties de Grabousa ; on croirait que la roche va éclater de chaleur. Au vieux château, un chemin de ronde, puis une poterne délabrée, mènent à un escalier édenté dont l'équipe descend la soixantaine de marches pour trouver, dans une grande cour carrée, deux énormes canons de bronze portant fièrement, sur le renfort de culasse, le lion de Saint-Marc. Nulle trace de benzine. Rentré à bord, le détachement commence à se gausser ferme des indicateurs crétois.

Ils sont quatre à bord du *Nord-Caper*. Ils viennent d'Athènes, recrutés par le service des renseignements qui les a, dit-il, triés sur le volet. Sur les quatre, trois ne valent absolument rien. A bord du chalutier depuis deux jours à peine, ces messieurs se plaignent du manque de confort. Je préfère ne pas insister sur ce que répondent nos matelots à leurs jérémiades. En outre, ils accablent le commandant de perpétuelles demandes de subsides... Pourtant on les paie quatre francs par jour pour ne rien faire ou presque, car leur unique occupation a été, jusqu'à présent, de céder à un mal de mer incoercible, toujours à la grande joie de nos marins. Des Crétois, ces gens-là ? Leurs papiers l'affirment. Mais nous savons ce qu'en vaut la feuille... Lacombe décide de les débarquer, on essaiera d'utiliser leurs facultés à terre.

Le quatrième s'appelle Kristoulakis : il est d'un modèle tout différent. C'est un pur descendant de ces montagnards que ni

Venise, ni le Grand Seigneur n'ont pu dompter. Bergers et brigands, solides, sobres, agiles, énergiques, tireurs infaillibles, autrefois à la fronde, puis à l'arc, à présent au fusil, rançonnant les conquérants qui prétendaient leur faire payer la dîme... Un proverbe grec dit : « Les Crétois ignorent la mer. » Kristoulakis fait exception. D'abord pêcheur d'éponges, il a ensuite commandé longtemps un voilier. Contrebandier ou caboteur ? Peut-être les deux, et sûrement forban. Mais forban dont les yeux reflètent une âme simple, primitive, farouche. Grand, maigre, tanné et moustachu, cet homme de quarante-cinq ans donne l'impression d'une force tranquille, presque endormie, jusqu'au moment où l'on parle des Turcs. Alors ses muscles se crispent et sa figure change, on dirait un fauve prêt à bondir. Pour un peu, il grincerait des dents... Il a déjà assouvi, en partie, sa haine, lors de l'insurrection, et bien des Turcs ont tâté du coutelas gigantesque que Kristoulakis porte jour et nuit à sa ceinture et avec quoi il a, très proprement, égorgé nombre d'Allemands, car ce gaillard arrive d'Arras, et sûrement la Légion étrangère a regretté son départ. L'équipage du *Nord-Caper* est très fier de cette recrue. Cependant Kristoulakis est silencieux, presque sauvage, mais Lacombe a su le conquérir dès le premier contact. Ce Crétois, féru de liberté, a pour son commandant des yeux de chien fidèle. Ce n'est pas de la discipline, mais une espèce d'adoration.

Pendant la nuit du 4 au 5 novembre, le *Nord-Caper*, route au sud, suit de tout près la côte occidentale de la Crète. La brise a hâlé l'ouest en mollissant, le ressac de la houle qui rebondit contre les falaises accores, s'amuse avec le petit bateau dont les bastingages font cuiller, tribord et bâbord, à chaque coup d'un roulis énorme. A terre, rien. Pas un feu, pas un bruit. Une heure avant l'aube, le *Nord-Caper* double Elaphonisi et vient sur la gauche cap à l'est, pour longer la côte sud.

Le jour se lève, teintant de rose les premières neiges qui ont poudré cette nuit les plus hauts sommets des Monts-Blancs, épine dorsale de la Crète dans sa partie ouest. Puis la neige fond au premier rayon du soleil et, tout de suite, arrive en vue Selino-Kastelli, un des multiples Kastelli qui gardaient les mouillages des galères de Venise. Et sûrement un port, une ville même, doivent se cacher derrière la presqu'île tendue vers la mer ; sinon, à quoi peut bien servir tout l'appareil militaire qu'elle porte ?

Deux forts superposés, le turc bâti sur les ruines du vénitien, et tout un groupe de tours de veille pointues, qui semblent jouer aux quatre coins. Tours vides? Sans doute. Les véritables veilleurs doivent être les deux hommes qu'on aperçoit sur une hauteur de l'arrière-plan, faisant des signaux, bras en croix, puis se hâtant de disparaître. Qui sait si ces signaux-là n'ont pas fait brusquement plonger un sous-marin là-bas, derrière la pointe? Vraiment, rien n'est exaspérant comme cette chasse menée avec la certitude que la bête s'échappera quoi qu'il arrive...

Le *Nord-Caper* double la pointe. Le mouillage est désert. Sur la côte, quelques maisons minables; une plage de galets, sur quoi chante un ruisseau venu de la montagne et sortant d'une voûte de platanes et de lauriers-roses. Les indicateurs descendent à terre et reviennent bientôt, bourrés de renseignements. Deux sous-marins sont restés trois jours à Elaphonisi, qu'ils ont quitté le 1er novembre, l'un vers l'est, l'autre vers l'ouest. Et l'on connaît le nom du marchand qui leur a vendu 100 caisses de benzine et le nom du capitaine de voilier qui les a portées de Selino-Kastelli à Elaphonisi. Mieux encore, le sieur Miaounakis et l'hôtelier Tsanakis offrent de conduire les Français aux endroits où la benzine est déposée. Mais il faut les payer très cher.

Le *Nord-Caper* n'a pas un sou. D'ailleurs, si l'affaire s'arrangeait, les deux Grecs en question installeraient eux-mêmes les dépôts clandestins. Le piège est grossier. Réfléchissons : 100 caisses de benzine, c'est-à-dire environ une tonne? On ne va pas loin avec cela. Et deux sous-marins? Voyons. D'après les T.S.F., il y a eu un torpillage le 3 novembre, à 150 milles dans le sud-est de Sélino. L'auteur en serait le sous-marin parti vers l'est. Quand à celui qui aurait filé vers l'ouest, il n'a encore rien fait. Jusqu'à plus ample informé, on peut croire qu'un seul sous-marin s'est montré sur la côte (1), peut-être tout simplement pour donner lui-même aux Grecs les faux renseignements à transmettre aux croisières alliées...

Lacombe explore Elaphonisi, puis l'île Gavdo (2) où le sous-

(1) En effet, depuis le 18 octobre jusqu'au 10 novembre, seul le fameux *U-25* a tenu la mer dans ces parages. Dans le sud de la Crète (sur la route Gibraltar-Alexandrie) et dans la baie de Solloum, il a coulé 14 navires (11 anglais, 2 italiens et 1 norvégien).

(2) Gavdo est une île isolée, à 60 kilomètres dans le sud de la Crète.

marin aurait été vu. Nulle trace d'opérations récentes sur les plages désertes des deux îlots, et nul ravitailleur mouillé. En route vers Kalo-Limniones.

La triple chaîne de montagnes, colonne vertébrale de la Crète, Mavra-Vouna à l'ouest, Ida au centre, Dicté à l'est, rejoint la mer, sur son versant nord, par une série de plateaux en gradins. Tous les ports de l'île sont sur la côte septentrionale. La côte sud, au contraire, est, presque partout, directement surplombée par les grands sommets, ce qui la rend à la fois inhospitalière et pittoresque infiniment. La lumière exquise ferait de cette traversée une vraie croisière de plaisance, si l'on n'était obsédé par la menace du monstre submergé qui, peut-être, vous guette là tout près.

Nul ne s'inquiète de la torpille possible, mais on cherche quand même le périscope pour tâcher d'éperonner l'ennemi. Recherche illusoire. Songez à l'aspect que peut avoir ce cylindre de 8 centimètres de diamètre lorsque, en un point quelconque de la mer immense, il émerge d'un demi-pied pendant 10 secondes, puis disparaît... Par mer d'huile, parfois, son sillage le trahit. Mais le plus léger clapotis brouille la trace. Le voir est une affaire de hasard. Une chance sur dix mille peut-être.

Le chalutier, cap à l'est, suit la côte sud, dédale de masses rocheuses escarpées, habillées de pins et de cyprès jusqu'à mi-pente, et culminant à 2500 mètres par les sommets chauves et désolés de la Mavra-Vouna. Voici Sphakia, adossée à la montagne. C'est, avec Hierapetra, la seule oasis de ce désert pierreux, le seul point de ces 300 kilomètres de côtes où, du large, on aperçoive des maisons. Peut-être trouverait-on encore à Sphakia quelques marchands de benzine. Mais le mouillage le plus voisin, Loutro, est à six heures de marche, par un sentier en corniche, où le transport des caisses serait un tour de force. Puis, la côte redevient sauvage. Entre des rochers gris ou bleuâtres, debout ou écroulés, on aperçoit l'entrée de gorges creusées par des torrents invisibles, dont les méandres se devinent grâce aux lentisques et aux arbousiers qui profitent de leur fraîcheur. Aucun être humain ne se montre. A la jumelle, on distingue, accrochés à la montagne, quelque ferme sans bétail, quelque cahute de berger vide, quelque champ d'oliviers désert. Parfois, un tourbillon de poussière

s'élève sur une pente. On dirait une trombe qui naît. C'est un troupeau de chèvres sauvages lancées au triple galop.

Pendant toute la journée du 5 novembre, le *Nord-Caper* surveille. Malgré le beau temps, aucune barque de pêche n'est à la mer. Du reste, le long de tout le ruban parcouru ce jour-là, Lacombe n'a vu aucune baie où un sous-marin puisse mouiller en sûreté. Par vent du sud, un navire à l'ancre serait en perdition et, par vent du nord, les rafales tombent des sommets avec une violence inouïe; la mer n'est plus qu'une nappe d'écume; aucun va-et-vient de canot, aucun accostage n'est possible.

Un peu avant l'aurore du 6, des feux soudain s'allument dans une faille de la montagne, près de Kalo-Limniones, baie suspecte. Attendons l'aube.

La voici. Et, soudain, surgit la masse colossale de l'Ida. Son sommet, qui semble un dos d'âne tout pelé, se voile par instants de nuages roses. A Kalo-Limniones, Lacombe débarque et cherche en vain la trace des feux aperçus pendant la nuit. Les huttes, les grottes, les buissons, les criques sont vierges de cendres. Et le *Nord-Caper* repart, cinglant vers le cap Kefala, qui semble un lion couché au bord de la mer comme pour garder l'entrée de la vallée qui mène au Labyrinthe et à Gortyn, où Hannibal fit semblant de cacher ses trésors. L'aspect de la côte change à présent. La grande chaîne s'est reculée vers le nord. Le rivage est bordé de montagnes plus basses et moins abruptes qui cachent aux navigateurs la grande plaine qu'arrose le Léthé, la plaine de Massaria, ombragée d'oliviers, d'orangers, de grenadiers, de mûriers et de noyers centenaires, et de châtaigniers géants. Le blé et la vigne y prospèrent depuis que le Turc n'est plus le maître du pays.

Un immense champ d'oliviers, piqueté de chênes verts, annonce l'approche d'Hierapetra, cité malsaine et déchue. De son ancienne splendeur, seuls subsistent un mur d'enceinte en ruines, les restes d'un môle romain, et, naturellement, les débris d'un château-fort de Venise. Cependant, Hierapetra, grâce à la guerre, a repris de l'importance. Les indigènes profitent de l'or allemand, distribué à caisse ouverte. L'espionnage est supérieurement organisé dans cette ville où grouillent les Turcs. On reparle des deux fameux sous-marins dont l'un est, paraît-il, peint en noir et l'autre en gris. Ils auraient pris

des vivres frais, — ce qui est vraisemblable, — dans les environs immédiats de la ville. Comme toujours, on donne une liste de noms, notamment ceux de l'inévitable fournisseur de benzine et du batelier. Et, naturellement, on offre à Lacombe, moyennant finance, de le conduire à un dépôt clandestin.

Une fois l'invraisemblable éliminé, on peut conclure que Hierapetra est un centre à surveiller. Mais il faut, d'abord, s'éclipser ; le *Nord-Caper* est, moralement, brûlé sur la côte sud. Au crépuscule, il cingle vers le sud-ouest pour détourner les chiens, puis, la nuit faite, il vire de bord cap pour cap et gagne le littoral oriental de Crète, qu'il s'agit d'explorer à fond cette nuit.

Calme plat, pas de lune. Temps idéal pour le ravitaillement secret dans quelque crique déserte, temps merveilleux aussi pour la surprise. Le *Nord-Caper* n'aura pas trop de toute la nuit pour battre les 50 kilomètres de la côte est. En plein jour, trois heures suffiraient. A l'aube prochaine, on fera route sur Milo, croisière terminée.

Avance furtive, à toute petite vitesse, dans l'ombre. Lacombe manœuvre lui-même, suivant la terre à la toucher. Elle est tellement accore que, par endroits, on pourrait accoster les grandes falaises rocheuses, derniers contreforts des monts Dicté, qui tombent à pic dans l'eau. Plaqué contre leur muraille obscure, le *Nord-Caper* est invisible et bien placé pour observer le large. Les hommes veillent, yeux braqués, oreilles tendues, narines humant les souffles de la nuit. Par quoi seront-ils avertis d'abord? Sera-ce une silhouette longue et basse qui, soudain, fera plus noir un point du cristal sombre où se mirent les constellations? Sera-ce le bruit sec et saccadé d'un Diesel chargeant des batteries? Sera-ce l'odeur âcre de la benzine traînant sur l'eau?

De toute manière, par une nuit pareille, l'alerte sera donnée de tout près. Le chalutier aura quelques secondes à peine pour foncer, de toute sa masse, pour le terrible coup d'éperon. Silencieux et obscur, il chemine. Aucune lumière, aucune fumée. Lacombe arpente la passerelle, donnant ses ordres à voix basse, stoppant parfois pour écouter et parfois augmentant de vitesse en doublant quelque pointe qui pourrait cacher l'ennemi. Le calme est tel qu'on entend le très léger ressac de la houle invisible qui vient mourir sur le rivage. Dans l'obscurité, les roches blanches prennent l'aspect de voiliers,

et les îlots semblent des navires au mouillage. Chaque fois, le chalutier s'approche, examine de tout près, puis repart.

Le *Nord-Caper* explore ainsi les Kavallos à dix heures. A minuit, dans la baie Zakro, point suspect, il longe la plage. Aucune barque à l'ancre ; on distingue vaguement les cahutes du bord de l'eau, dont deux ou trois sont encore éclairées. Lacombe stoppe, espérant qu'un de ces feux-là va clignoter pour quelque signal. Rien. Dans le lointain, des chiens aboient ; peu à peu, les lumières s'éteignent ; le patrouilleur reprend sa route, poursuivi par l'odeur puissante et sauvage du maquis crétois. Les quarts fuient, rapides. A trois heures, le *Nord-Caper* a exploré toute la côte orientale, fouillé toutes les criques, toutes les calanques. Il est temps d'abandonner la chasse pour rentrer au point d'appui.

Lacombe réfléchit. Les renseignements recueillis la veille lui avaient vraiment donné l'espoir de trouver enfin l'ennemi. Il ne veut pas y renoncer ainsi. Soudain saisi par l'intuition du chasseur qui se sent sur une bonne piste, il décide de retourner à Hierapetra pour une nouvelle enquête. La nuit prochaine, on tentera la chance une fois de plus. Route au sud. Vitesse 10 nœuds.

IX. — A L ABORDAGE

7 novembre. — L'aube approche. Par tribord, les sommets commencent à se dessiner sur le ciel. A l'horizon, droit derrière, le feu du cap Sidero jette sur la mer, toutes les minutes, un bref éclat blanc. Sur la passerelle, l'homme de barre, attentif, gouverne au sud ; l'enseigne Poulailler a pris le quart à quatre heures. Assis sur un pliant, acagnardé dans l'angle de deux rambardes, Lacombe s'est assoupi. Sur le gaillard d'avant, les canonniers du 65 commencent à sortir de l'ombre, formes vagues enveloppées de couvertures à capuchon. La rosée du matin se condense sur les tôles et sur les filins d'acier. La consigne du silence levée, les bruits du bord ont repris, piétinement sourd des hommes de quart, grincement de la chaîne du treuil à escarbilles dans la grande manche à vent. Une silhouette bottée se hisse lourdement dans les haubans de misaine : c'est l'homme de vigie qui va s'installer dans son tonnneau, en tête de mât.

Quatre heures et demie. — L'aurore. Le ciel pâlit légèrement; les pics du Dicté se font plus nets, cependant que les contours du rivage s'estompent dans l'enveloppement ouaté de la brume du matin. Toujours calme plat, mais la brise a dû souffler cette nuit quelque part dans l'Est, très loin, car une petite houle traversière fait doucement rouler le *Nord-Caper*. A tribord devant, l'île Koupho, basse et plate, se détache soudain de la grande terre, ouvrant le chenal par où l'on gagnera Hierapetra. Les formes se précisent, les couleurs surgissent. Les crêtes de la chaîne Lassithi commencent de rosir, tandis que les étoiles s'éteignent. Brusquement le feu de Sidero disparaît, masqué par le cap Plaka.

— Navire à un quart par bâbord.

— A toute vitesse. Gouvernez dessus, ordonne aussitôt Lacombe que le cri de la vigie a réveillé.

Une forme grisâtre, à trois ou quatre milles. Elle blanchit peu à peu, sous les premiers rayons du jour. Dans sa jumelle Lacombe distingue une grande goélette, toutes voiles dessus. Un caboteur peut-être... Que peut-il bien faire à l'écart des routes fréquentées, et justement à l'endroit où des sous-marins sont venus, il n'y a pas cinq jours?... Sans quitter les oculaires, le commandant ordonne :

— Aux postes de combat. Paré à amener le youyou pour la visite.

Et, de toute sa voix claire :

— Dans tous les secteurs, veillez bien sur l'eau.

Tous comprennent. Ce voilier a dû ravitailler quelque sous-marin, lequel doit guetter, en plongée, pas loin. Attention à la torpille... Les hommes, vite à leurs postes, scrutent la mer calme, chacun dans l'angle dont il a la charge. Ainsi le chalutier est protégé par une couronne de regards qui couvre tout l'horizon.

Lacombe, maintenant, s'adresse à son second :

— Voici de l'ouvrage pour vous. Faites une visite serrée. Armez-vous, armez vos youyoutiers et emmenez Kristoulakis.

— Présent, commandant! répond la voix joyeuse du Crétois.

Kristoulakis est là, paré comme toujours. A la mer jamais il ne se couche, il reste à portée de la voix de son chef, au pied de l'échelle de passerelle.

— As-tu déjà rencontré ce bateau-là? demande Lacombe.

— Jamais par ici, commandant, j'en ai connu un tout pareil, qui faisait la contrebande du tabac bulgare sur la côte d'Asie.

La goélette n'est plus qu'à trois encâblures (1). Elle paraît chargée à refus. Aucune tête ne se montre au-dessus des bastingages, personne dans la mâture. Le soleil levant tape en plein sur le tableau arrière, on n'y lit aucun nom...

— Stop, commande Lacombe. Amenez le youyou.

L'embarcation, toute menue, va vers le bateau inconnu et silencieux. Poulailler à la barre, deux matelots aux avirons, chacun d'eux a un revolver. A l'avant, Kristoulakis est armé de son couteau et d'une arme à feu dont seule la crosse lourde et damasquinée émerge de sa ceinture. Le *Nord-Caper* règle sa vitesse sur celle du youyou. A bord du chalutier, les hommes armés sont prêts. Les hommes armés... sept en tout, car trois révolvers sont dans l'embarcation ; il n'en reste que deux à bord, et cinq fusils... Il est vrai que les deux canons sont chargés. Il est vrai que jamais voilier ou vapeur n'a fait mine de résister à l'équipe de visite.

La goélette est tout près. A cent mètres à peine. Au roulis ses voiles, qu'aucune brise ne gonfle, battent lourdement contre les haubans.

— Oh ! bon Dieu...

D'un coup de jumelle, Lacombe vient de se rendre compte.

A la barre du voilier, un homme, porteur d'un fez rouge. Sur le pont des formes couchées, en deux groupes. Une dizaine à l'arrière, une trentaine au pied du grand mât, enroulées dans des couvertures grises. Et toutes les têtes sont coiffées du tarbouch de la cavalerie ottomane, lequel est d'astrakan noir et porte, couvrant tout son fond plat, une grande étoile d'argent à branches rectangulaires. Toute une troupe contre nos quatre hommes...

En une seconde Lacombe décide.

— A la manœuvre, tout le monde. Attrape à accoster le Turc. Hissez les couleurs.

A l'abordage ! C'est le seul moyen de s'en tirer. Si on canonnait la goélette, l'enseigne et l'équipe de visite seraient massacrés sans rémission. A toute vitesse, le *Nord-Caper*

(1) Une encâblure vaut un dixième de mille, c'est-à-dire 185 mètres.

manœuvre pour élonger le voilier à contrebord (1). Les gabiers disposent les amarres.

Soudain, sur la passerelle, une voix retentit, formidable, une voix de bronze qui casse les tympans; c'est Lacombe qui hurle dans un gigantesque mégaphone (2) :

— Kristoulakis, veille le second !

Il était temps... Sur la goélette, Poulailler, revolver au poing, parlemente avec le patron au fez rouge. Au-dessus des corps allongés à leurs pieds des têtes à peine réveillées se dressent. Rien n'est berceur comme le roulis d'un voilier pris par le calme. Mais, derrière l'enseigne, un homme, vêtu de la grande capote gris clair des officiers turcs, chaussé de hautes bottes vernies, s'est levé et vise l'enseigne avec un browning, tout en distribuant des coups de pieds aux dormeurs voisins.

Au cri poussé par Lacombe, Kristoulakis se retourne; son poing, armé d'un antique revolver, clou hors d'usage balistique mais casse-tête parfait, s'abat en plein visage du Turc qui dégringole et lâche son arme, car le youyoutier Merlin, Boulonnais rapide et vigoureux, lui a porté, en même temps, un « bras tordu » selon toutes les règles de la lutte japonaise. Ainsi tombe, hors de combat et désarmé, l'élégant lieutenant Loufty-Bey, un des produits les plus distingués de l'école de guerre de Constantinople.

Une minute plus tard, le *Nord-Caper* accoste la goélette. Une troupe hurlante de matelots français saute du gaillard d'avant sur la dunette turque. Malfoy est en tête, ancien pêcheur du chalutier, bonnet sur l'oreille droite, manches de sa salopette en toile brune relevées jusqu'au coude, superbe et terrible, poings en avant. Dur réveil pour les sous-officiers et les soldats turcs entassés autour du grand mât! A grands coups de leurs lourdes bottes ou de leurs sabots, nos hommes piétinent le tas de corps couchés. On dirait une meute de dogues lancée à la curée. Tout Turc essayant de se lever est aussitôt abattu d'un coup de crosse par un des cinq hommes armées de fusils. Les deux canons du *Nord-Caper* sont pointés vers ce grouillement humain que le mégaphone semble aussi menacer, tel un

(1) A contrebord signifie : parallèlement et en sens contraire, l'arrière de de chaque navire contre l'avant de l'autre.

(2) Le mégaphone n'est autre que le porte-voix de l'ancienne marine. L'argot des matelots l'a très justement baptisé « gueulophone ».

tromblon prêt à cracher la mitraille. C'est la surprise dans toute sa beauté. Les malheureux Turcs n'y comprennent goutte, ils voudraient bien que quelqu'un leur donnât un ordre. Oh! ils obéiraient tout de suite, car si leur initiative est nulle, ils ne connaissent point la peur. Mais le commandant français se conforme à la bonne tactique : séparer les chefs de leurs hommes. Et, tel Jupiter tonnant, Lacombe dirige le combat :

— Hardi, mes garçons! Tous à l'arrière. Aux officiers!

Surexcités par la lutte, les matelots se ruent. Près du gouvernail, la mêlée est telle qu'aucun des chefs turcs n'ose tirer. Les Français cognent dru. Ils sont à leur affaire. Vraiment de telles minutes paient largement l'ennui des longues patrouilles inutiles. Le commandant supérieur turc, chef d'escadron Ahmed Fehmi, abruti par un coup de tête bretonne reçu dans l'estomac, fait camarade. Un marin le désarme et l'oblige à passer sur le *Nord-Caper*.

Mais Loufty-Bey s'est relevé. Il tente de rallier ses hommes, crie des commandements. Il faut le museler.

— Kristoulakis, emballe-le. Jette-le moi. Les autres aussi, désarmez-les tous.

Ainsi tonne Lacombe. L'officier turc, saisi à la gorge et au ceinturon, est poussé jusqu'au plat-bord, puis basculé. Après un double saut périlleux, il atterrit au pied de la passerelle du *Nord-Caper*, la tête contre une épontille, juste à temps pour recevoir sur son dos le lieutenant Moursal que Merlin vient d'expédier par le même chemin.

Ainsi se trouve décapitée la défense ottomane. Groupés et faisant mine de se mettre en défense, il reste huit sous-lieutenants à peau bronzée, demi-noirs ou arabes. Mais peu importe la nuance... Sous l'assaut de Malfoy, de Kristoulakis, du second-maître Boussard, ils sont désarmés et, cul par-dessus tête, précipités, tels des ballots, sur le pont du chalutier où ils arrivent meurtris et résignés. *Mektoub* (1). Mais, même à bord du *Nord-Caper*, Loufty-Bey refuse de s'incliner devant la force... Sitôt revenu à lui, il constate qu'après tout les Français se battent un contre quatre (2). C'est trop fort vraiment. Cet officier têtu commence de haranguer ses camarades encore tout ahuris de la trajectoire aérienne qu'ils viennent de

(1) C'était écrit.

(2) Exactement 10 Français armés contre 43 Turcs en armes dont 11 officiers.

parcourir. Lacombe, cette fois, en a assez, il se tourne vers le quartier-maître timonier de la passerelle :

— Scour, mets-lui un direct. Et boucle-le dans le poste.

Scour, géant barbu, franchit la rambarde, se laisse choir sur la tête d'un sous-lieutenant qu'il écrase tant soit peu et, d'un seul coup en pleine face, abat Loufty-Bey qu'il traîne dans le poste des seconds-maîtres. D'un geste sans réplique, il invite les autres officiers à le rejoindre et donne un tour de clef.

— Paré, commandant.

— Bien, mon ami, va rejoindre tes camarades.

Le quartier-maître escalade le voilier. Mais déjà la paix y règne. Rendus passifs par la mise hors circuit de leurs officiers, sidérés par le tonnerre du mégaphone, les soldats ont capitulé (1). Conduits par Kristoulakis, ils embarquent sur le *Nord-Caper*. Un par un, mains hautes, ils défilent. Sur le front de chaque nouvel arrivant, le second-maître Jourdan appuie fortement le canon de son revolver. Le second-maître fourrier Guilloux, qui semble plus turc que les Turcs avec sa peau tannée, son nez en bec d'aigle, sa grosse moustache noire et ses sourcils terribles, fouille consciencieusement poches et ceintures et jette les armes dans un sac à pain. Vingt poignards, vingt revolvers. Enfin, Malfoy, calier de son état, prend charge des prisonniers. Il a ouvert la grande écoutille de l'avant et supprimé l'échelle.

— Saute là-dedans, figure d'Arbi.

Les Turcs sautent. La grande cale à poisson les avale tous. Trente-deux hommes en tout. Trente-deux gaillards qui n'ont pas osé... Pas plus que n'ont osé leur onze officiers ! Heureusement.

(1) Ils n'ont pas capitulé tout de suite. Quand le détachemént d'abordage s'est précipité à l'arrière, sur les officiers, le second-maître manœuvrier Jourdan est resté seul, révolver au poing, pour contenir les soldats. Ceux-ci ont tenté de se ressaisir et le second-maître a failli y passer. Heureusement le matelot Barbet, petit, maigre, mais expert en savate, a vivement expédié deux Turcs grâce à deux coups de pied douloureusement placés. Puis sont intervenus les mécaniciens et chauffeurs, démons noirs et demi-nus, guidés par le quartier-maître Berthon, gamin blond armé de sa massue de forgeron et par le quartier-maître fusilier Jacolot, baïonnette au poing, bonnet enfoncé jusqu'aux yeux, et que la pratique de la culture physique de l'école de Lorient a rendu particulièrement redoutable. Dans la bagarre, le matelot Brest a reçu sur la tête un dur coup de crosse qui l'a à moitié assommé.

Toute l'affaire n'a pas duré une heure. Mais, au bout de cette heure-là, Lacombe est aphone, totalement.

X. — SI-ACHMET ATTEND...

Sur la côte de la Grande Syrte, quelque part entre Ben-Ghazi et Solloum, on attend la goélette sans nom.

Ahmed-Fehmi, à la fois chef d'escadron turc et cheikh senoussi, Loufty-Bey, Moursal et les autres doivent apporter la bonne parole à ceux qui, dans le désert de Lybie comme en Tripolitaine, hésitent encore... Des sous-marins déjà ont amené des officiers ottomans, mais aucun matériel n'a pu passer. Les sous-marins, regorgeant d'appareils tels des boîtiers de montre, ne se prêtent pas à ce transport. Et l'on attend les cadeaux qui doivent vaincre les derniers scrupules de Si-Achmet, grand Cheikh des Senoussis, et de ses lieutenants. Ils comprendront que les Alliés mentent, qui se prétendent maîtres de la mer, puisqu'un simple voilier aura pu échapper aux croisières.

Il faut qu'il passe. Il faut qu'enfin tous les Bédouins nomades fanatisés par Noury-Bey, frère d'Enver-Pacha, jettent les Italiens à la mer et donnent l'assaut à la vallée du Nil. En même temps, l'armée qu'on prépare secrètement à Stamboul traversera de nouveau le désert du Sinaï pour venger l'échec sanglant subi par Djemal, en février 1915, au canal de Suez (1). Depuis un an tout juste la guerre sainte est proclamée. Elle devait soulever l'Islam des Indes au Maroc, immobiliser des troupes alliées à la frontière afghane, en Égypte, en Afrique du nord, partout. Et la guerre sainte a fait long feu. Mais l'heure approche...

Pourtant, le grand Cheikh ne se décide point. L'Angleterre est bien forte ! Grâce au *Nord-Caper*, pendant quatre semaines encore il hésitera. Le général Maxwell, prévenu, aura le temps d'évacuer Solloum, que les Senoussis convoitent. Il pourra masser ses troupes à Matruh. Mieux encore, il leur enverra des renforts venant des Dardanelles. Ainsi les Anglais pourront vaincre les troupes de Djafer-Pacha, le 25 décembre 1915, à Barani, les battre de nouveau à Hassalin, le 13 janvier 1916,

(1) Échec dont le récit paraîtra prochainement dans la *Revue*.

et les écraser définitivement, fin février, à Barani encore et à Solloum.

Telle est l'œuvre du *Nord-Caper*.

La goélette est bondée de cadeaux précieux, de matériel de guerre et de proclamations par dizaines de milliers. Une quinzaine de Turcs, extraits de la cale à poisson, commencent de transborder les caisses. Kristoulakis, hérissé d'armes de grand prix, leur traduit sans aménité les ordres. Ils sont nets : l'obéissance ou la mort immédiate, suivie d'immersion. Dociles et respectueux, les grands gaillards travaillent.

Voici des ballots de tabac d'Orient, des montagnes de conserves des premières marques. Les matelots français sont dans la joie. L'ordinaire va devenir fameux pendant les mois à venir... Ils attendent le champagne. Hélas ! le voilier est musulman ! Trop vite le pont du chalutier est bondé à ne plus savoir où mettre une caisse de plus et la goélette est encore aux trois quarts pleine. Lacombe a grande envie de la remorquer jusqu'à Milo. Mais si, alourdi par cette grosse barque, il rencontrait un sous-marin... Il faut y renoncer. Le pont du voilier est arrosé de pétrole; puis le *Nord-Caper* ouvre le feu. Le turc flambe, saute et coule aussitôt.

Noury-Bey et sa clique attendront en vain.

XI. — LE RETOUR

Milo, 8 novembre. — La rade est presque vide.

Le commandant Violette est parti pour Stampalie avec ses chalutiers. Dans l'immense cirque d'eau aux bords gris et escarpés que domine le majestueux mont Élias, le *Dehorter* et la *Foudre* sont à l'ancre. Le *Dehorter*, contre-torpilleur, porte le guidon du capitaine de vaisseau qui commande la croisière sud de l'Égée ; la *Foudre* est navire-atelier et relai de T. S. F. entre Malte et le Levant. Sur la côte nord le paquebot *Yunnan* est au sec. Une torpille allemande l'a éventré le 7 octobre et les patrouilleurs ont réussi à le remorquer là. De la pointe Kalamaria à la pointe Bombarda, en travers du goulet d'entrée, un petit chalutier, roulant bord sur bord, monte la garde le long d'une ligne de bouées. Elles portent le filet protecteur, un pauvre barrage, haut tout juste de vingt mètres, laissant sous lui soixante-dix mètres de hauteur d'eau sans obstruction

aucune. Un sous-marin entrerait comme il voudrait. Heureusement l'ennemi croit la passe hermétiquement bouchée...

A 9 heures, le *Nord-Caper* se présente. Il s'est annoncé par T. S. F. et la nouvelle s'est répandue dans l'île, nul ne sait comment. Quand il franchit le barrage, la pointe Bombarda grouille d'indigènes descendus de Kastro, capitale de l'île, perchée sur un morne, dont l'aspect rappelle étrangement la colline de Six-Fours et fait battre les cœurs toulonnais. Tous ces Grecs ne sont pas venus pour acclamer les vainqueurs, car les Miliotes sont ardemment royalistes et c'est tout dire.... mais certaines gens saisissent volontiers l'occasion de huer l'ennemi d'hier, même enchaîné par l'ennemi de demain... Les curieux en sont d'ailleurs pour leurs frais. Le *Nord-Caper* n'a pas eu le temps d'arrimer les caisses qui encombrent le pont, jusqu'à dépasser les bastingages. Les prisonniers restent invisibles.

Depuis deux siècles, le temps est passé où Milo servait de dépôt au butin et aux captifs que les grands corsaires enlevaient aux galères barbaresques ou aux nefs du Grand-Seigneur. Alors Beneville Téméricourt, d'Hocquincour, Cruvelier, d'Antrechaus, Poussel, l'Orange, Lauthier et tant d'autres entassaient esclaves et richesses dans le couvent des capucins français. Lacombe est de la même race que ces grands aventuriers... mais Milo est terre grecque. Si bien que le commandant du *Dehorter* ne sait que faire de tous ces Turcs, de tout ce matériel, en attendant une occasion de les expédier à Malte. Le *Nord-Caper* pourrait peut-être s'en charger, mais son équipage est bien réduit...

— Commandant, objecte Lacombe, j'ai eu assez de monde pour les prendre. Vous pouvez être tranquille, je saurai les garder.

A quatre heures du soir, le chalutier appareille pour Malte. Aucune difficulté à surveiller les prisonniers. Résignés d'abord, les Turcs ont, à présent, pris l'habitude d'une détention qui n'a rien de terrible. Les menaces véhémentes proférées par Kristoulakis, — lequel fait dix-huit heures de faction par jour, — sont restées platoniques. Sous-officiers et soldats ont connu le dressage allemand; devant la manière française ils demeurent stupéfaits. Et le fait d'avoir été pris par un navire de France atténue grandement, pour les officiers, l'humiliation de la capture. Ahmed-Fehmi se serait suicidé s'il était tombé en d'autres mains...

Les chefs sont conquis par la courtoisie de Lacombe. Le commandant du *Nord-Caper* leur a laissé leurs bijoux, leur argent ; il a pris soin de mettre en sûreté, dans sa propre cabine, leurs effets personnels ; il les alimente chaque matin de cigarettes égyptiennes de la meilleure marque, achetées à Malte. A ces procédés s'ajoute la douceur de tous envers les simples troupiers. Tant et si bien que, pendant les trois jours de traversée vers Malte, la détente naît, puis la confiance. Les langues se délient, Lacombe apprend ainsi nombre de détails précieux. Les vrais Turcs haïssent les Allemands et cet Enver-Pacha qui rêve de détrôner la dynastie régnante et de se faire proclamer sultan. Les difficultés militaires sont grandes : il reste peu de troupes à Constantinople ; il faut quand même envoyer des renforts au Caucase, tenir tête aux Alliés à Gallipoli, et les Bulgares réclament des renforts qu'ils ne recevront jamais. Enfin, aucun officier turc ne croit au succès de l'opération que l'on prépare contre le canal de Suez...

Par un temps idéal, la traversée s'achève. Voici le dernier soir, les prisonniers deviennent soucieux. Pourvu que, demain, on ne les livre pas à l'Angleterre.

Et chacun des officiers offre au commandant français une photographie dédicacée, puis l'on prend rendez-vous, à Stamboul, après la guerre.

XII. — LA FOURRAGÈRE

Par T. S. F., la *Foudre* a prévenu l'armée navale.

En ce matin radieux du 11 novembre 1915, le Grand Port de Malte attend le *Nord-Caper*. Au pied des murs de La Valette, au pied des remparts de Floriana, les navires sont, ce jour-là, nombreux. Français venus de Toulon et de Bizerte, Anglais descendus de Moudros. Équipages massés sur les passavants, officiers sur les plages arrière, gardes alignées, musiques prêtes.

Le voici. Entre deux lignes de dreadnoughts et de croiseurs de bataille il s'avance, rafiot minuscule, peinture rongée par la mer, cheminée encroûtée de sel, dunette encombrée de butin mis en tas, matelots aux postes de manœuvre, haillonneux.

Couvert de gloire.

Des hourrahs sans fin. La *Marche Lorraine* et la *Marseillaise* que jouent les Anglais. Tous les bâtiments crient leur admi-

ration à cette poignée d'hommes à défroque râpée, qui amène prisonnière la troupe magnifique, alignée entre la cheminée et le mât de misaine, les beaux gaillards flambant neuf qui, eux, sont les vaincus... Élégants officiers en grands manteaux clairs, en bottes vernies... mais dont les sabres sont sur la passerelle, dans la chambre de veille, avec le pavillon rouge à croissant et étoile blancs, le pavillon de la goélette sans nom. Sous-officiers, soldats superbes, hauts de six pieds, faces d'ébène ou de bronze patiné, vêtus de khakis tout neufs, impeccables... surveillés par deux ou trois petits gars de chez nous et par Kristoulakis, arsenal vivant.

Oui. Trente hommes, dont vingt étaient sans armes, trente marins commandés par un fameux chef, avec leurs poings, avec leur furie française, et sans verser une goutte de sang, ont capturé 43 soldats d'élite, turcs, bédouins, arabes, armés jusqu'aux dents.

Le chalutier stoppe, l'ancre tombe. Des yoles se hâtent, arborant des marques d'amiraux. Tous veulent voir et savoir.

Et, sans attendre, le commandant en chef de l'armée navale française fait, des vareuses élimées de nos matelots, le plus bel uniforme du monde, en y accrochant la fourragère glorieuse, qu'aucun bâtiment de surface de la flotte française n'a encore obtenue.

PAUL CHACK.

P.-S. La citation de l'aviso auxiliaire *Nord-Caper* porte le motif suivant : « Pour la façon brillante dont ce bâtiment, qui n'avait pas dix hommes armés, a enlevé à l'abordage une goélette turque montée par quarante-trois hommes armés, dont onze officiers. » Et voici la liste du personnel cité à l'ordre du jour de l'armée navale : le lieutenant de vaisseau Lacombe, commandant; l'enseigne de vaisseau de 1re classe auxiliaire Poulailler; les seconds-maîtres Jourdan, Guilloux, Boussard; les quartiers-maîtres Scour, Berthou, Jacolot; les matelots Barbet, Merlin, Malfoy, Brest; l'interprète Kristoulakis. Le matelot Brest fut le seul blessé pendant le combat.

LA PRINCESSE MATHILDE ET THÉOPHILE GAUTIER

II[1]

Théo m'a parlé ce matin avec admiration du joli roman que lui ont dédié les Goncourt : *Renée Mauperin*.

« Les deux frères, me dit-il, ont été les premiers romanciers qui aient osé peindre au naturel la jeune fille moderne, dont les demoiselles Benoiton sont les caricatures. Si bien élevée que soit une jeune fille ou une jeune femme aujourd'hui, on ne peut la préserver des contacts douteux, on ne saurait l'empêcher de respirer dans l'air commun. Elle a toujours un père, un frère ou un mari qui passe une grande partie de son temps chez ces demoiselles, ou seulement au cercle, et sans s'en apercevoir il rapporte chez lui je ne sais quoi, qu'il communique à sa sœur ou à sa femme : une jeune fille est corrompue par son père! Et puis, elle voit dans la rue et coudoie dans la foule des lorettes avec des visages maquillés, de la poudre d'or dans les cheveux et des *suivez-moi jeune homme* descendant sur le dos, invitant les passants. Comme je le disais dans un petit sonnet que j'improvisai hier soir pour Claudius Popelin,

« Il faut qu'aux temps on s'accommode :

Sous ce petit format commode
Un grand problème est agité :
On y cherche si l'a beauté
Peut s'accorder avec la mode.

(1) Voyez la *Revue* du 1er novembre.

Notre art à tort répète l'ode
Que dans sa blanche nudité
Chante la jeune antiquité :
Il faut qu'aux tons l'on s'accommode.

Dans nos bals, aujourd'hui, Vénus
Gonflerait ses charmes connus
Du mensonge des crinolines;

Elle aurait guipures, malines,
Une traîne à son cotillon,
Et pour ceste un tatafouillon!

« Naturellement, un puriste comme moi est surtout frappé par cette intrusion de l'argot dans les salons les plus fermés. Quand quelque chose ennuie la Princesse, elle ose dire : « C'est embêtant! » Si Mme de Maintenon avait surpris ce propos sur les lèvres de la Duchesse de Bourgogne, elle se serait évanouie, ou du moins l'aurait fortement réprimandée, si toutefois elle eût compris cet adjectif déplacé sur des lèvres royales... L'Impératrice elle-même, si impeccable qu'elle soit, si inaccessible aux bruits du dehors dans sa tour d'ivoire, n'échappe pas à la contagion. Un jour, après l'arrangement de son boudoir aux Tuileries, ne m'a-t-elle pas dit : « Je suis enfin dans mes meubles! — Votre Majesté, lui ai-je répondu, un peu surpris, se meuble-t-elle en bois des Iles ou en palissandre?... » D'ailleurs il ne faut pas croire qu'il y ait une grande différence entre les salons de la haute bicherie et l'hôtel de la Princesse. A la table de Mme de P... et d'autres hétaïres, on rencontre les mêmes convives, Sainte-Beuve, Taine, Renan, Saint-Victor, les Goncourt, etc. Ce sont les mêmes parfums d'Houbigant et de Lubin, les mêmes toilettes de Worth ou de Laferrière. Chacune veut s'imaginer que l'autre est peu soignée, mal habillée : seulement l'une veut avant tout paraître grande dame, ne l'étant pas de naissance, et la grâce de l'autre consiste à faire oublier son rang. Tout cela ne veut pas dire, comme certaines gens le prétendent, qu'à notre époque on assiste à une grande décadence des mœurs : loin de là! Lisez les mémoires du XVIIIe siècle, et vous verrez avec quelle impudique inconscience les seigneurs les plus honorés du temps, — de la Régence à la Révolution, — se vantent de crimes qui aujourd'hui les enverraient tout droit aux travaux forcés. »

Chez le pur Parnassien qu'était Théo, le culte exclusif de la forme lui faisait sacrifier le fond. Ne disait-il pas au poète des *Trophées* : « Je t'aime, Heredia, parce que tu portes un nom exotique et sonore, et que tu fais des vers qui se recourbent comme des lambrequins héraldiques ? »

Un jour, entrant dans les bureaux du *Moniteur*, il trouve Catulle Mendès furieux : « Qu'y a-t-il, demande Théo sans se départir de son calme. — Il y a, s'écrie le jeune poète exaspéré, que cet animal de prote m'a fait mettre un non-sens dans mon article ! J'avais écrit : « Le *roi du jour* s'avance »; n'a-t-il pas imprimé le *roi des ours* ! »

Et Théo répète tout haut, en écoutant moins le sens que le son de la phrase, en scandant les mots, en les martelant : « *Le roi du jour... Le roi des ours... Le roi du jour...* Le prote a raison : *Le roi des ours*, cela fait mieux ! » Et, impassible, solennel et simple, il passe, allant corriger ses épreuves.

Théophile Gautier a dépassé la cinquantaine; mais le sens esthétique survit à sa jeunesse et lui donne parfois l'illusion qu'il pourrait encore entonner son couplet triomphant de la vingtième année, intitulé : *Fatuité*.

> Je suis jeune, le sang dans mes veines abonde,
> Mes cheveux sont de jais et mes regards de feu...

La Princesse veut modérer son enthousiasme et lui dit, à propos de Mme Sand qui s'est cloîtrée à Nohant :

— Il est un âge où il faut renoncer aux prétentions de l'extérieur et où l'esprit doit tenir lieu de tout...

— Pardon, Princesse, lui répond-il, les écrivains et les acteurs ont dix ans de moins que les vulgaires bourgeois. On peut s'éprendre d'eux à travers les personnages qu'ils créent ou représentent. Si une jeune fille, en lisant mes vers, concevait une passion irrésistible pour le poète et venait le lui avouer, que feriez-vous à sa place ?

— Je lui ferais comprendre sa folie et je n'en abuserais pas.

— Oh ! Princesse, comme vous connaissez peu les hommes et les poètes !... Pour observer la réserve que vous prêchez, il faudrait être un saint ou un vieillard décrépit.

— Non, il suffirait d'être un honnête homme.

— Après tout, vous avez peut-être raison : le malheur de

la plupart des hommes vient de ce qu'ils oublient de traiter les femmes comme des enfants qu'elles sont en réalité — et qu'elles ne cessent jamais d'être.

***

Un admirateur inattendu, sur lequel Théo ne comptait certes pas, fut le comte de Bismarck. Il y avait à Saint-Gratien une jeune femme qui recueillait les signatures des célébrités. Elle envoya son album au ministre qui avait accompagné son souverain à l'Exposition de 1867. Dans le train qui le ramenait en Prusse, le messager lui remit le précieux petit livre : en le feuilletant, Bismarck fut arrêté par la fine et nette écriture de Gautier qui couvrait deux ou trois pages. C'était le célèbre poème, *les Vieux de la Vieille*, où l'on voit défiler les revenants de la désastreuse retraite de Russie :

Si leurs mains tremblent, c'est sans doute
Du froid de la Bérésina,
Et s'ils boîtent, c'est que la route
Est longue du Caire à Wilna.

S'ils sont perclus, c'est qu'à la guerre
Les drapeaux étaient leurs seuls draps,
Et si leur manche ne va guère,
C'est qu'un boulet a pris leur bras.

Après avoir achevé la lecture de ce poème, le futur prince écrivit au coin de la page :

« Gare de Pregnies, le 14 juin 1867, von Bismarck regrettant de n'avoir pas fait ces vers. »

Regrettait-il simplement de n'avoir pas écrit cette ode tragique ou plutôt regrettait-il de n'avoir pas encore provoqué une autre retraite de Russie qu'il ruminait déjà dans ses rêves sanglants et voyait-il les joyeux feux de Bengale de 1867 allumer l'incendie de 1870?

***

Le 18 octobre 1867.

« Princesse,

« Je serai demain, c'est-à-dire samedi, à l'heure dite à la station de Sannois; en rentrant d'une petite excursion dans le pays de Rabelais, j'ai trouvé hier soir votre cher billet qui comble tous mes vœux. J'avais bien envie de retourner sous *votre toit* qui

abrite si agréablement ses hôtes, mais je n'osais. De ce que le Paradis est charmant il ne s'ensuit pas que les mortels puissent selon leur bon plaisir importuner la divinité. J'irai donc faire provision pour mon hiver d'un rayon de soleil et d'un rayon de vos yeux. En attendant ce bonheur, laissez-moi baiser sur le papier le vingt-deuxième centimètre de votre pied adorable.

« Votre dévoué et paradoxal serviteur.

« Théophile Gautier. »

Le matin à déjeuner, la châtelaine parla d'un article qu'elle venait de lire dans son journal et qui l'avait indignée : un soi-disant critique attaquait violemment un jeune artiste, dont, selon son habitude, elle avait encouragé les débuts. La bonne Princesse se vantait justement d'avoir acquis au vernissage des Salons les premiers tableaux exposés par des jeunes gens devenus depuis plus ou moins célèbres : ainsi elle montrait avec une certaine satisfaction dans sa galerie de peintures modernes, le premier Bonnat, le premier Detaille, le premier Roybet, le premier Zamacoïs, le premier Jacquet, et souvent ces artistes, en devenant à la mode, avaient perdu certaines de leurs qualités originales.

Gautier, avec sa bonté accoutumée, essaya de défendre son confrère qui, selon lui, devait avoir fait son métier avec toute la sincérité dont il était capable. La Princesse le rabroua violemment :

— J'ai l'horreur de ces ratés! dit-elle en s'échauffant. Ils sont incapables de tenir un pinceau, et se parent du titre pompeux de critiques d'art pour tomber sur ceux qui en savent bien plus qu'eux-mêmes : de quel droit ces ignorants se permettent-ils de juger les artistes?

— Ce reproche ne me touche pas, répondit Gautier, sans se départir de son calme, car « *anch'io son pittore* »!

— Oui, vous êtes peintre, mais avec votre plume... ce n'est pas la même chose!

— Mais non! j'ai commencé par être rapin; je fréquentais l'atelier de Rioult dont j'étais le meilleur élève : il y a un demi-siècle...

— Oh! il y a trop longtemps, vous devez avoir tout oublié...

— J'ai regretté toute ma vie d'avoir abandonné mon premier métier... Depuis, je n'ai plus fait que des transpositions d'art.

— Aujourd'hui vous ne sauriez même plus dessiner une fleur!

— Peut-être, mais j'en sais toujours assez pour juger un tableau.

— Allons donc! Vous vous mettez le doigt dans l'œil, c'est le cas de le dire.

— Ma grosse patte ne saurait certes pas faire éclore une rose comme les doigts de fée de Votre Altesse impériale, mais je saurais esquisser un portrait.

— Je voudrais bien vous voir à l'ouvrage.

— Eh bien! je m'engage à reproduire proprement sur la toile, — et sous vos yeux! — les traits de la princesse Augusta si elle consent à poser pendant deux heures (1).

— Pauvre Augusta! Il va bien te défigurer!

— Oserez-vous monter sur l'échafaud et livrer votre tête au bourreau, princesse Augusta?

— Si cela peut vous être agréable... Ce sera la première fois que je poserai pour un artiste.

— Comment, avec ton joli minois et ton bon sourire, tu n'as jamais posé?

— Jamais pour un peintre, souvent pour mon mari : je suis son modèle habituel.

— Je comprends, petite jalouse, c'est pour éviter qu'il en prenne une autre...

— Oh! non! c'est pour m'exercer à la patience.

— Eh bien! Théo, dit la Princesse, si vous faites le portrait d'Augusta, j'entreprendrai le vôtre et nous verrons lequel des deux sera le plus ressemblant : c'est un concours.

— Accepté! reprit Théo. Après le déjeuner, je pars pour Paris où je dois revoir les épreuves de mon feuilleton et, dès mardi, je reviendrai à Saint-Gratien poser et faire poser...

— A mardi donc; j'enverrai la voiture vous prendre à Sannois au train de cinq heures.

***

Le « parfait magicien ès-lettres françaises, » comme le baptisa Baudelaire, n'aimait en réalité que la poésie, sa langue naturelle: « Il avait toujours quelques rimes qui se becque-

(1) Princesse Augusta Bonaparte-Gabrielli, nièce de la princesse Mathilde.

taient dans sa cervelle, » disait Maxime du Camp ; il suffisait de lui offrir quatre rimes, — à la condition qu'elles fussent parfaites, — pour qu'il improvisât un quatrain.

L'autre soir, sur sa demande, j'entrecroisai quatorze rimes en leur donnant comme sujet la « vérandah », où nous nous trouvions. Un quart d'heure après, le sonnet était achevé. J'en ai précieusement conservé le manuscrit original : les rimes sont alignées par ma plume et les vers sont remplis par son crayon, de sa fine écriture. Je le transcris tel qu'il est venu :

LA VÉRANDAH

Sous cette vérandah, peinte en vert d'*espérance*,
On arrive et l'on part avec un *souvenir*,
Si doux qu'on se promet de bientôt *revenir*
Sous les fleurs des tropiques et les plantes de *France*.

Une main de déesse y guérit la *souffrance*,
Au mérite modeste elle ouvre l'*avenir*,
Elle sait consoler comme elle sait *punir*,
Pour le génie elle est pleine de *déférence*.

Devant elle, enhardi, l'esprit *primesautier*,
Ainsi qu'Euphorion dansant sur la *prairie*,
Peut entre terre et ciel se montrer tout *entier*.

Pour que son œil pétille et que sa lèvre *rie*,
Qu'elle soit de l'humeur ou de l'ennui *guérie*,
Il ne faut qu'un bon mot de son bouffon

Gautier.

* * *

C'est naturellement sa princesse qui l'inspirait, et tous ses vers se tournaient vers elle comme les fleurs de l'héliotrope vers le soleil. Pour chanter les beautés de la Dame et la gratitude du bibliothécaire, le fougueux romantique devenait un petit-maître du XVIIIe siècle et il se divertissait à traduire des sentiments délicats en des phrases exquises.

« Il vous souvient, — écrit à la châtelaine de Saint-Gratien un de ses familiers dans une belle épître dédicatoire restée inédite, — il vous souvient de la gentillesse d'esprit avec laquelle il célébrait votre grâce attachante. Une idée ingénieuse, un mot spirituel tombé de vos lèvres, il les recueillait aussitôt

comme autant de pierreries dans la sertissure d'or d'un madrigal de haute lice ou d'une épigramme à l'antique... S'il avait loué vos doux rapports et ces liens qu'il qualifiait par un mot charmant d'amitié voluptueuse, s'il avait exalté l'élégance particulière de votre parure, vous lui disiez déjà, ravie par sa prose cadencée et correcte : « Allons Gautier, un sonnet là-dessus! »

« Le poète qui se proclamait vôtre, ce vieux lion qui se faisait terre-neuve à vos pieds, ne vous faisait pas attendre. C'est ainsi que vous avez tout un livre de ces improvisations, livre rarissime dont il n'y a que trois exemplaires. »

J'ai la joie de posséder l'exemplaire que Théo a fait imprimer pour elle : dans l'intérieur de la reliure, il a fait enchâsser l'émail d'après le portrait qui plaisait tant à Sainte-Beuve : « Il est charmant, écrivait le grand critique, la physionomie animée, la lèvre parlante; la nuance de la dentelle qui couvre l'épaule est comme de la peinture, il faudrait être Gautier pour rendre cela comme il faut : la chère image est déjà dans son petit cadre sur ma cheminée. »

Pour obéir au poète des *Consolations*, je ne crois pouvoir mieux faire que de rapporter un fragment de la lettre que Théo écrivit à l'artiste, Jules Crosnier, à Genève.

Paris, 28 mai 1869.

« Mon cher Jujube,

« Votre portrait a eu le plus grand succès; tout le monde s'est récrié sur l'exactitude merveilleuse et l'extrême délicatesse de l'exécution. Il était enchâssé comme un camée dans la couverture d'un de mes volumes dédié à la Princesse. En qualité de son bibliothécaire, j'avais bien le droit de lui offrir un livre et c'était la seule forme de cadeau possible de moi à une Altesse impériale.

« Le livre était relié en vert à l'extérieur, et en violet à l'intérieur. Claudius Popelin, qui s'entend à ces choses mieux que personne, avait bien voulu se charger du soin d'encadrer votre émail. Il était placé en dedans du livre, en regard de la dédicace, dans un ovale taillé en biseau pris sur l'épaisseur de la reliure et entouré d'une légère dentelle d'or sur un fond violet semé de M couronnées. Ce fond très habilement choisi atténuait quelques tons un peu trop laqueux et violacés de

l'émail et le ramenait à la nuance juste. C'était parfait et vous ne pouviez être présenté dans de meilleures conditions à cette Altesse qui se connaît très bien en peinture puisqu'elle en fait elle-même de charmante. Elle a été enchantée de la surprise, ravie du portrait et si charmée du cadeau qu'elle l'a fait admirer à tous ceux qui venaient fêter son anniversaire...

« Je vous suis encore très redevable, car j'ai pu, grâce à vous, procurer un moment de joie, presque enfantine dans sa vivacité, à ma Princesse, pour qui j'ai la plus profonde et la plus respectueuse affection.

« THÉOPHILE GAUTIER. »

***

C'est le soir que s'exerce la verve du poète. Quand, à l'heure du dîner, sur le seuil du salon éclairé *a giorno*, apparaît la Princesse en grande toilette, ses belles épaules nues parées de ses merveilleuses perles, il lui sait gré des frais qu'elle fait pour ses invités et il ne dédaigne pas d'admirer et d'exprimer son approbation.

La beauté chez la femme est une mélodie
Dont la toilette n'est que l'accompagnement.
Vous avez la beauté; sur ce motif charmant
A chercher des accords votre goût s'étudie...

Une autre fois, il est particulièrement frappé par un costume digne des contes de fées :

Quelle toilette hier! Une robe agrafée
D'un nœud de diamants, air tramé, vent tissu,
Où de ses doigts d'argent la lune avait cousu
Le paillon qui luisait sur la jupe étoffée...

« C'est un plaisir, disait la princesse, de s'habiller pour des poètes qui fixent dans leurs vers la toilette d'un soir. »

« Avant-hier, après-dîner, sous la lampe, la Princesse paraissait absorbée par son ouvrage : un semis d'œillets multicolores qu'elle brodait sur une dentelle ajourée. Autour de son fauteuil les invités discutaient sur des questions d'esthétique. La châtelaine ne goûtait guère ces emballements dans le vide et laissait sa pensée errer ailleurs... Théo s'aperçut de cette absence de sa dame et de l'inutilité de son ingénieuse éloquence qui n'attei-

gnait pas son but : dissiper les ombres de ce front impérial chargé d'ennuis... et il acheva ainsi son sonnet du soir :

Vous écoutiez, rêveuse, et mon œil, voyageant,
Pendant que je cherchais un argument quelconque,
Suivait sur les coussins vos beaux pieds s'allongeant :

Tels les pieds de Vénus au rebord de sa conque,
Une écume de plis caressait leur contour
Et semblait murmurer : « Le vrai beau, c'est l'amour! »

*
* *

Sa propre facilité ne lui suffisait pas : il voulait qu'elle devînt contagieuse, déclarant que chacun pourrait parler en vers aussi aisément que lui-même, et il se faisait fort d'enseigner son secret à Celle qui l'inspirait. La Princesse, dans son exquise bonté, essaya de se prêter à cette fantaisie, sans grand espoir de réussir; elle lui dit, à un moment : « L'autre soir, en vous écoutant... » Il l'interrompit :

— Vous avez fait un vers et sans vous en douter!

L'autre soir en vous écoutant...

« Continuez... courage!
Et il souffla à sa future élève :

Des vers j'apprenais la facture...

La Princesse haussa les épaules :

— Entêté, lui dit-elle, je suis plus entêtée que vous, jamais je ne pourrai...

Et Théo, comprenant qu'il était inutile d'insister, acheva le quatrain en traduisant la pensée de la princesse :

Mais moi, qui suis toute nature,
Je trouvais que c'est embêtant!

VII. — UN PAQUET DE LETTRES

Saint-Gratien, 1er août 1868.

« J'ai reçu vos vers charmants.

« Vous en remercier serait superflu. Vous ne pouvez vous empêcher d'être poète et peintre. Mais vous savez vous faire

indulgent et aimable pour ceux qui vous aiment et apprécient votre talent : de là vous vient cette réputation d'équité qui vous fait rendre justice aux uns sans nuire aux autres. J'espère vous voir bientôt revenir parmi nous et vous prie de croire à tous mes sentiments les plus dévoués.

« MATHILDE. »

« Serait-il indiscret de vous demander les vers que vous avez faits à Chamarande, chez la duchesse de Persigny, pour Mme M...? J'espère que non. »

Ce sonnet est le joyau que l'orfèvre d'*Émaux et Camées* a ciselé avec le plus d'amour et le plus d'art. Gautier semble avoir voulu élever une statue à sa muse marmoréenne.

Vingt-cinq ans après, rencontrant à Rome la belle dame qui l'avait inspiré, je la félicitai sur sa conquête déjà lointaine; toute surprise, elle ne comprit point : elle avait oublié poète et poésie!... Je lui récitai le sonnet, elle ne le reconnut pas... et elle ajouta négligemment : « Autrefois, au milieu des madrigaux qu'on m'adressait en foule, ces rimes ne purent me frapper, mais aujourd'hui qu'on ne célèbre plus une prétendue beauté, — bien disparue, hélas! — ces vers me touchent et me paraissent admirables : il me semble les entendre pour la première fois... D'ailleurs, à vous parler franchement, je m'en souviens : il y avait sur le manuscrit une petite tache d'encre qui m'a toujours empêchée de déchiffrer l'autographe auquel je n'attachai aucune importance, supposant qu'il devait contenir les mêmes banalités que les autres... Je rechercherai la page : si elle n'a pas été déchirée, elle doit être aujourd'hui dans un coffret de peluche avec les menus, les invitations, les programmes, les billets doux... Souvenirs mondains de ma brillante jeunesse sous le second Empire...

« Mais à tout hasard, puisque vous savez par cœur ce sonnet, veuillez le transcrire dans mon album, où je le conserverai comme un harmonieux écho du passé... »

Jamais la belle dame ne justifia mieux le portrait ciselé par l'artiste, qui ne croyait pas l'avoir si bien devinée. Seulement, au lieu de l'*Impassible*, il aurait dû l'appeler l'*Indifférente* : il en fit une déesse, ce n'était qu'une femme. Et je me souvins alors de cette boutade irrévérencieuse, qui échappa un jour au poète désabusé : « On ne saura jamais à quel point elles sont dindes!»

L'IMPASSIBLE

La satiété dort au fond de vos grands yeux :
En eux plus de désirs, plus d'amour, plus d'envie,
Ils ont bu la lumière, ils ont tari la vie
Comme une mer profonde où s'absorbent les cieux.

Sous leur bleu sombre on lit le vaste ennui des dieux
Pour qui toute chimère est d'avance assouvie
Et qui sachant l'effet dont la cause est suivie
Mélangent au présent l'avenir déjà vieux.

L'infini s'est fondu dans vos larges prunelles
Et devant ce miroir qui ne réfléchit rien
L'amour découragé s'asseoit fermant ses ailes.

Vous cependant, avec un calme olympien,
Comme la Mnémosyne à son socle accoudée,
Vous poursuivez, rêveuse, une impossible idée.

* * *

1863.

« Princesse,

« Où supposez-vous que soit à cette heure votre bibliothécaire vagabond? Enfourché sur le Pégase qui domine les terrasses de l'*Isola Bella*, en contemplation devant la *Cène* de Léonard de Vinci, ombre adorable encore d'un chef-d'œuvre évanoui, ou au musée Brera, respirant la fleur printanière du talent de Raphaël dans ce délicieux et virginal *Sposalizio* qu'il n'a pas dépassé, à mon goût, ou bien encore à Venise habitant une gondole moins somptueuse assurément que la barque de Cléopâtre dans laquelle vous avez daigné me conduire au port d'Enghien? Rien de tout cela. Je suis à Crema, dans une tribu de Grisi, cousines germaines d'Estelle, qui ont donné naissance à une foule de cousins et de cousines dont le dénombrement est impossible. Ces cousines, fort jolies du reste, savent, entre elles toutes, une douzaine de mots français. J'en sais bien à peu près autant d'italiens et avec ce fonds nous avons composé une langue particulière qui ressemble à la langue *sabir* des ports du Levant ou de la cérémonie turque de M. Jourdain. Nous parlons comme le télégraphe écrit, en pur nègre et toujours à l'infinitif. Par instants, j'ai l'air d'un fumiste enragé : et cela fait des conversations à mourir de rire.

« Comme Crema n'est pas bien riche en objets d'art, on m'a fait visiter le haras-modèle où sont réunis une soixantaine de chevaux assez beaux et bien tenus. Puis une ferme-modèle, — je ne puis échapper à la ferme, ni à St-Gratien ni à Crema, — d'une grandeur monumentale, avec une cour immense entourée de portiques où sont rangées deux cent quatre-vingts vaches des plus belles espèces, et le fermier, qui est une sorte de savant à la Mathieu Dombasle, s'est livré à une éloquence agricole très développée sur l'art de faire un *compost* de terre et de fumier supérieur à tous les engrais que vantent les prospectus de journaux. J'ai écouté avec l'attention que méritent ces matières. De temps en temps rentraient par des portes colossales, semblables à des pylônes égyptiens, de grands chars chargés de foin, traînés par des bœufs superbes ou des chevaux qu'on attellerait ailleurs à des voitures de maître. J'ai été récompensé de ma vertu par la rencontre de la maîtresse du domaine, jeune femme d'une beauté vraiment céleste, qui nous a gracieusement donné des pêches-modèles, du raisin-modèle et des épis de maïs-modèle, car tout est modèle dans cet établissement, surtout la propriétaire qui est à coup sûr une femme modèle. Vous croyez que c'est fini. Oh! que non pas! On m'a conduit dans des magnaneries outillées à l'anglaise du dernier goût avec des machines de *Paxton et Cie Engineers*, que je n'ai pas beaucoup regardées, car mes yeux étaient attirés par une centaine d'ouvrières qui étouffaient les cocons dans de grandes bassines remplies d'eau bouillante; il y avait parmi elles des têtes à faire la joie des peintres et que Votre Altesse eût trouvées dignes d'être traduites à l'aquarelle. Aucune civilisation ne pourra, je l'espère, éteindre les yeux des Italiennes. Le mari d'une des cousines germaines est peintre et directeur de l'école de dessin de Crema. Il a fait un tableau de la mort d'Alexandre de Médicis tué par Lorenzaccio, dans la manière de Hayez et de Delaroche, qui est vraiment très bien et ferait de l'effet à l'exposition de Paris. Nous avons visité l'école et je puis vous assurer que les petits Crémasques dessinent très proprement d'après la bosse.

« Si je vous disais qu'au bord du lac Majeur j'ai regretté le lac d'Enghien, vous le croiriez sans doute, vous qui n'aimez pas les voyages, mais j'ai cette excuse d'emmener *presque* tout mon cœur avec moi. Notre petite bande part ce soir pour Venise,

d'où nous irons à Parme voir les Corrège. Si Votre Altesse a la gracieuse affabilité de me répondre, envoyez votre abeille d'or Villa Grisi-sur-St-Jean, Genève, où nous serons dans quelques jours.

« Je baise les pieds de Votre Altesse.

« THÉOPHILE GAUTIER. »

1868, Genève, villa Grisi-sur-Saint-Jean.

« Princesse,

« Je n'ose espérer que ma lettre, écrite d'un pays sauvage de Crema, vous soit parvenue. La perte ne serait pas grande pour Votre Altesse, mais elle me prive d'un hiéroglyphe de votre main charmante, dont le déchiffrement eût occupé les longueurs de l'absence, car vous m'auriez peut-être répondu et prouvé de la sorte que vous n'avez pas tout à fait oublié votre bibliothécaire, coupable de voyage, mais avec circonstances atténuantes. J'ai fait voir à ma fillette pendant qu'elle est encore à moi un petit bout d'Italie : le Simplon, le lac Majeur, les îles Borromées, Milan, Venise, Bologne, Parme, Gênes et le chemin de fer qui grimpe sur le mont Cenis et nous a ramenés à Genève, où nous prenons quelques jours de repos après cette course rapide. Je serai de retour à Paris au 1er octobre, et c'est vous dire que Saint-Gratien me verra le soir même.

« Il paraît qu'il faut que j'aille en Égypte pour l'inauguration du canal qui joint la mer bleue à la mer rouge : eh bien ! sans courtisanerie aucune, cela m'ennuie et m'attriste de m'en aller si loin de ceux que j'aime et je pense avec mélancolie que l'honneur d'être contemplé du haut des Pyramides par quarante siècles et demi me coûtera huit mercredis chez Votre Altesse ; c'est vraiment bien cher ! le plaisir de regarder d'un coin de fenêtre cette belle nuque de marbre vivant si bien rendue par Barre est bien supérieur à celui d'étudier tous ces vieux granits historiés de canards, de peignes et de ronds de serviette. Mais l'on est toujours puni par la satisfaction de son vice. J'ai eu la passion du voyage et toutes les fois qu'il s'ouvre quelque chose quelque part, on vient me chercher pour la cérémonie et j'ai beau être heureux où je suis, il faut se rendre au bateau à vapeur et subir des chaleurs de soixante degrés sous prétexte de pittoresque. Vous êtes si bonne,

Princesse, que, malgré mes crimes de grande route, vous aurez cette magnificence de m'envoyer deux ou trois lignes bienveillantes qui me donneront le courage de me représenter devant vous culotté en brun, ce qui fait l'envie de la vieille « giraille » qui n'a jamais pu se culotter qu'en rouge.

« Si ma prose est stupide, excusez-la, Princesse, je vous ferai des sonnets pour compensation ; mais, comme vous m'avez recommandé d'écrire *gros*, je suis comme un peintre en lettres, je ne pense qu'à mes caractères et non pas à mes phrases. Décidément je ne puis avoir un peu d'esprit qu'en fin. Mon papier s'est vite rempli avec ces majuscules gigantesques et j'en ai à peine la place de mettre aux pieds de Votre Altesse l'absolu dévouement

« De votre très humble poète et serviteur

« THÉOPHILE GAUTIER. »

1868. Villa Grisi-sur-Saint-Jean (Genève).

« Princesse,

« Je vous écris du milieu des neiges qui couvrent les toits, les arbres et les montagnes, pour vous rassurer sur le sort de votre bibliothécaire qui n'a pas été englouti par une avalanche, comme on pourrait le croire si l'on remarque son absence au dîner de mercredi. Je suis là avec le Jura tout blanc devant ma fenêtre et je fais toute sorte de plans pour composer à Votre Altesse un bouquet de tout le génie humain qui ne tienne pas trop de place. Sans aller aussi loin que Huet, l'évêque d'Avranches, qui prétendait que tout ce qui fut jamais écrit depuis que le monde est monde pourrait tenir en neuf ou dix in-folios si chaque chose n'avait été dite qu'une fois, je crois que je pourrai, sur quatre ou cinq rayons, ranger les vrais chefs-d'œuvre, les livres-types, avec lesquels les autres sont faits, — poésie, drame, roman, — et j'ai déjà fait ma liste, ne prenant de tout que la fleur. Quant à l'histoire, Votre Altesse l'aime (elle est d'une famille où on en fait) et nous lui consacrerons deux ou trois armoires. S'il y a peu d'idées, il y a beaucoup de faits et ce domaine est illimité. Nous ne prendrons pourtant que l'excellent. Il faudra, avant de commencer mon travail, que j'aie ou que je fasse un catalogue des livres que vous possédez déjà, à Saint-Gratien et à Paris; je vous soumettrai ensuite mes listes, mes séries et mes divisions, et si vous m'approuvez, je

vous organiserai une petite bibliothèque complète dans son genre et comme il la faut à une Princesse qui aime les vraies belles-lettres et ne veut pas s'embarrasser du fatras. Ces livres ennuyeux et nécessaires, je les lirai pour vous et vous dirai en peu de mots ce qu'il y aura dedans. Je partirai de Genève samedi et en arrivant j'irai mettre mes hommages aux pieds de Votre Altesse. J'ai remis le billet de mille francs à M. Crosnier, l'auteur du portrait en émail de l'Empereur, et il a été très flatté que vous ayez daigné trouver quelque mérite à son œuvre. Ce suffrage d'une Princesse *médaillée* est doublement flatteur.

« De Votre Altesse impériale,

« Le très dévoué poète et bibliothécaire,

« THÉOPHILE GAUTIER. »

VIII. — EN ÉGYPTE

Qui aurait pu croire qu'il n'avait jamais visité l'Égypte, le romancier de *la Momie* et de *la Nuit de Cléopâtre*, le pur orientaliste qui, en quelques strophes, avait su peindre l'immensité du désert :

A l'horizon que rien ne borne
Stérile, muet, infini,
Le désert, sous le soleil morne,
Déroule son linceul jauni...

Gautier enfin, qui semblait être né sur les bords du Nil et avoir parmi ses ancêtres toute une lignée de Pharaons ?

« Ce qui arrive aux arbres, dit-il, peut arriver aux hommes. Quelquefois ils ne sont pas plantés dans leur pays réel ; ces inspirations singulières qui font un Grec ou un Arabe d'un individu né à Paris ou dans l'Auvergne ont leur raison d'être. La mystérieuse voix du sang qui se tait pendant des générations entières ou ne murmure que des syllabes confuses parle de loin en loin un langage plus net et plus intelligible : dans la confusion générale chaque race réclame les siens ; un aïeul inconnu revendique ses droits. »

Théo se considérait justement comme un oriental, il en avait le physique et l'âme, la gravité et la placidité, la superstition atténuée par le fatalisme : un Grec mitigé par un Arabe.

Aussi, quand on lui offrit d'aller enfin connaître sa patrie, il se sentit enlevé par le souffle brûlant des vents africains et transporté sur les bords de la Mer-Rouge. Quoiqu'il eût cinquante-huit ans, qu'il fût très myope, déjà lourd et souffrant, il accepta avec enthousiasme l'invitation du vice-roi d'Égypte pour assister à l'inauguration de l'isthme de Suez, qui devait réaliser la prédiction de Mahomet « en unissant la mer de perle à la mer de corail ».

La joie du départ fut empoisonnée par des présages néfastes; au dernier moment, il hésita entre l'ardent désir de contempler la terre promise et la sombre crainte de voir ses pressentiments se réaliser : il avait la conviction intime d'un malheur qui le menaçait, et la voix secrète qu'on devrait toujours écouter lui disait : « Ne t'embarque pas ! »

Néanmoins, accompagné de son fils, il partit pour Marseille, d'où il écrivit encore une fois à la princesse :

Octobre 1869. Grand hôtel Noailles.
Cannebière prolongée. Marseille.

« Princesse,

« Pardonnez-moi de vous écrire ces lignes sur papier d'auberge : je n'en ai pas d'autre. Je ne vous ai pas dit adieu selon mon cœur l'autre soir à Saint-Gratien, il y avait trop de monde, mais croyez que vos bontés me touchent au plus tendre et au plus profond de l'âme, et daignez accepter cette reliure à votre chiffre qui contient les vers récités chez Votre Altesse par Mme Agar. Le jeune sous-préfet en disponibilité de Pontoise vous portera la chose.

« Je mets à vos pieds, Princesse, mon dévouement absolu.

« THÉOPHILE GAUTIER. »

Un vendredi !... Le poète s'embarqua à Marseille sur le *Mœris*, superbe paquebot dont le nom pharaonique convenait bien à un voyage ayant pour but l'Égypte. « Notre instinct était juste, écrivit-il, et notre pressentiment fut bientôt confirmé. Pour nous rassurer, nous nous disions : la terre de Kemé nous sera favorable. Dans *le Roman de la Momie*, nous avons parlé avec respect des dieux de la vieille Égypte. Nous n'avons pas raillé Isis sur ses cornes de vache, ni Pascht sur ses moustaches de chatte. Devant ces dieux à tête de singe, de chien, d'éper-

vier, de crocodile, notre sérieux ne s'est pas démenti un seul instant... Ces antiques divinités conserveront, malgré leur déchéance, bien assez de crédit pour protéger un pauvre poète superstitieux contre le *fascino* et les mauvais présages. »

Les dieux restèrent sourds aux prières de leur fidèle adorateur. « Dès les premières marches de l'escalier, le pied nous tourna, et, nous relevant avec peine, tout étourdi de la chute, nous sentîmes que nous avions le bras droit cassé près de l'épaule. Notre pressentiment était réalisé : nous avions payé notre dette au sort jaloux. » Dans son malheur, le pauvre blessé eut du moins la vaine satisfaction d'amour-propre de se dire qu'il avait vu juste.

Le mauvais sort le poursuivit, — et nous avec lui, — jusque dans ses travaux, car nous étions en droit de croire que les mystères d'Isis dévoilés auraient inspiré au grand initié quelque éblouissant poème ou quelque pittoresque roman. Son accident ne lui permettant pas d'écrire lui-même, son enthousiasme se refroidit et il ne put dicter que six chapitres de son séjour au Caire : il s'arrêta au septième qui ne put être achevé. Je n'ose pas suppléer à cette lacune irréparable en donnant des extraits de mon journal, quoique j'aie eu la chance d'accompagner le maître dans ses promenades sur les bords du Nil. C'était la première fois qu'il visitait l'Égypte et c'était lui qui nous dirigeait dans nos randonnées ; ses livres étaient si exacts qu'ils nous servaient de guide et lui-même ne s'étonnait de rien, ayant l'impression de se retrouver dans son propre pays.

A Suez, il se rendit sur le yacht impérial *l'Aigle*, présenter ses hommages à l'impératrice Eugénie, dont la foi et l'appui avaient si puissamment aidé le génie de Ferdinand de Lesseps dans l'accomplissement de sa grande œuvre. L'auguste voyageuse lisait précisément *le Roman de la Momie* qui lui semblait le plus parfait des itinéraires :

— Vous avez dû séjourner longtemps dans ce pays, lui dit-elle, pour vous être aussi profondément imprégné de son atmosphère et nous rendre ses personnages avec une aussi scrupuleuse exactitude.

— C'est la première fois, madame, que j'ai pu venir en Égypte où depuis longtemps je me sentais attiré.

— Mais alors comment avez-vous pu nous donner une impression aussi complète d'un pays que vous ne connaissiez pas ?

— Je n'avais jamais visité l'Égypte, c'est vrai, mais je l'avais vue ! riposta-t-il avec une telle assurance que l'Impératrice n'insista pas : elle comprit qu'elle avait affaire à un visionnaire, — à un poète.

Comme l'an dernier, la princesse Mathilde lui parlait de son voyage à Constantinople, il lui dit :

— J'ai deviné ce pays-là ; je l'ai peint avec des couleurs plus brillantes que celles de la nature, ma peinture est plus vraie que la réalité même.

« Cette opinion n'était pas chez lui question d'amour-propre, ajoute la Princesse, il était naïvement et sincèrement convaincu. » Le paysage l'absorbait au point de l'empêcher de voir les personnages, et l'on se souvient de la fine critique de Mme de Girardin à propos de *Tra los montes :* « Votre livre est admirable ; je crois avoir fait avec vous le voyage en Espagne, mais nous ne rencontrons pas d'Espagnols : où sont-ils donc cachés ? »...

Plutôt que d'évoquer les souvenirs d'un demi-siècle, je transcris simplement les lettres que Théophile Gautier écrivit à la Princesse et qu'elle conserva dans ses archives.

Dès son arrivée au Caire, Théo crut suppléer à son devoir de bibliothécaire en vacances, en écrivant à la Princesse :

Le Caire, octobre 1869.

« Princesse,

« Me voilà enfin arrivé au Caire, aussi bien portant que possible dans la position où je me trouve. Je vous persécute ennuyeusement de mon écriture, mais daignez me pardonner cette intempérance de lettres. J'ai l'insigne présomption de vous compter parmi les trois ou quatre personnes qui s'intéressent à moi et peuvent s'inquiéter ou s'attrister de ce qui m'arrive de malheureux. C'est pourquoi je vous tiens au courant, étape par étape, de ce voyage si mal commencé, et contre lequel j'éprouvais une secrète répugnance que j'ai eu bien tort de ne pas écouter. Mon accident a excité les plus vives sympathies, et je suis entouré de tous les soins imaginables. Je marche régulièrement vers la guérison qui n'est plus qu'une affaire de temps. Je ne souffre pas ; je suis seulement très gêné par mon appareil et l'inertie forcée de ma main gauche. On ne sait pas, à moins de l'avoir éprouvé, combien la main droite est peu de chose

sans l'aide de son humble sœur, dont on ne parle jamais, et qui fait au moins la moitié de l'ouvrage comme le collaborateur inconnu d'un dramaturge célèbre dont le nom est sur l'affiche. Mais ne rabaissons pas le mérite de la main droite, puisqu'elle me sert encore à exprimer à Votre Altesse les sentiments de profonde gratitude et d'absolu dévouement qu'elle m'inspire.

« Ne serait-il pas possible, grâce à votre haute intervention, d'obtenir un congé pour Toto? Il partirait dans les premiers jours de novembre, avec les invités de la seconde catégorie et me retrouverait au Caire où sa présence me serait bien précieuse, car je crains vraiment de lasser l'infatigable complaisance de mes amis et il me rendrait, tout en faisant lui-même un voyage intéressant, le retour plus sûr et plus commode. Mais ne croyez pas, Princesse, que cette demande cache un état dangereux. J'ai pu arriver ; revenir dans six semaines ne sera rien, mais avoir mon fils avec moi me serait agréable, vous le comprendrez sans peine. Je demeure Hôtel Shepheard, place de l'Esbekièh, au Caire, Égypte, et je n'ai pas besoin de dire à Votre Altesse ce que sollicite cette adresse si détaillée et écrite en gros, parfaitement lisible. Daignez me rappeler au souvenir des hôtes de Saint-Gratien et me croire, valide ou impotent,

« Le plus humble et le plus dévoué de vos serviteurs.

« Théophile Gautier. »

Saint-Gratien, 17 octobre 1869.

« J'ai été bien inquiète de vous et votre lettre de ce matin me rassure sans me contenter.

« Oui, je hais les voyages plus que jamais et les départs surtout. Mais vous autres curieux, après quoi courez-vous que vous n'ayez en vous? Vous retrouverai-je bien guéri? et dégoûté à tout jamais de la manie de la locomotion?

« Le pauvre Sainte-Beuve est mort sans que j'aie pu le revoir. J'y suis allée, mais il était si mal que je n'y suis pas entrée ; il y avait du monde autour de lui. J'avais plusieurs fois fait prendre de ses nouvelles ; il m'avait remerciée et dicté un petit mot pour moi. Je l'ai pleuré sincèrement et ne me souviens plus que de sa bonne amitié, du charme de son esprit et de ses relations.

« Troubat est l'héritier. Cela me semble juste.

« Je pense beaucoup à vous sans vous envier. J'ai envoyé votre livre à l'Empereur et je baptise aujourd'hui deux nouvelles cloches à Saint-Gratien. Dans quelques jours, je rentre à Paris, puis je vais en passer trois ou quatre à Compiègne où j'espère enlever l'affaire à M. Masool. Je n'oublie rien et je suis heureuse de prouver à mes amis que leur souvenir ne me quitte pas.

« Je vous serre la main, — la bonne, — rappelez-moi au souvenir des amis qui vous entourent et croyez à ma constante, fidèle et loyale amitié.

« M... »

Le Caire, octobre 1869.

« Princesse,

« Votre lettre ornée d'une adresse, modèle de calligraphie impériale bien rare dans votre dynastie, m'est parfaitement arrivée au Caire et je n'ai pas besoin de dire à Votre Altesse quelle joie elle m'a causé.

« Mon bras cassé marche régulièrement vers la guérison. Il ne me fait pas souffrir, mais il me gène beaucoup; cependant je commence à m'habituer à cette vie manchotte; pourtant je vous avouerai, Princesse, que, malgré la couleur locale, il y a bien des heures nostalgiques où je pense à la France, à Paris, aux endroits qu'habitent ceux que j'aime, et, si mon désir suffisait à me transporter, le voyage ne serait pas long.

« J'ai appris au milieu d'un bal d'almées chez le ministre des finances la mort de Sainte-Beuve et j'ai été atteint vivement et de la nouvelle et du regret de n'être pas allé lui rendre visite avant mon départ. Voilà comment une négligence peut devenir une occasion de remords. J'ai été touché de la douleur témoignée par Votre Altesse à propos de ce grand et charmant esprit dont elle oublie les torts pour ne plus se rappeler que les qualités sympathiques. Ce n'est pas en vain qu'on vous nomme partout la bonne princesse. Comment vous exprimer la reconnaissance profonde que m'inspirent l'intérêt et les soins persistants que vous daignez prendre pour Estelle et son fiancé? Vous savez ma pudeur dans ces sortes de choses, mais croyez que mon cœur ressent vivement toutes les nuances de bonté et de délicatesse dont vous accompagnez vos bienfaits. Par malheur pour moi, vous êtes trop haut placée pour que je puisse jamais vous

servir à rien. Je n'ai à vous offrir qu'un dévouement stérile et une humble et sincère amitié.

« Hier j'étais un peu triste dans ma chambre, trouvant le temps long comme cela arrive souvent en voyage; la porte s'ouvre et je vois apparaître un charmant jeune homme, frais, rose, ayant un voile bleu comme une jeune Anglaise, qui me souriait et m'appelait par mon nom. C'était le poète de Saint-Gratien, l'aimable Primoli en personne. Cette rencontre au Caire m'a fait le plus vif plaisir. Nous nous voyons plusieurs fois par jour et nous faisons ensemble de petites excursions. Il vous racontera mieux que moi, dans la lettre qu'il se propose d'écrire à Votre Altesse, notre visite à l'arbre de la Vierge planté au milieu d'un délicieux jardin et aux ruines d'Héliopolis remarquables par leur absence complète. Cette quinzaine de jours qui reste à s'écouler d'ici à l'ouverture de l'isthme et qui aurait été longue, me semblera courte en cette agréable compagnie. Je n'ai pu transmettre les compliments de Votre Altesse à nos amis communs : ils sont tous partis pour la Haute Égypte. Il ne reste au Caire que moi et le fidèle Marc, le directeur de *l'Illustration*, qui s'est attaché à ma mauvaise fortune. Nous avons reçu par le Consulat d'excellentes nouvelles de France. Le 26 octobre s'est passé très paisiblement. L'Empereur se porte bien et il a été chaudement acclamé à l'Opéra. S'il y avait eu des troubles, dans quelles horribles inquiétudes aurions-nous été plongés ici! Encore un des ennuis du voyage.

« Maintenant, Princesse, je n'ai plus qu'à vous supplier de garder un petit coin dans votre souvenir pour votre pauvre bibliothécaire bien impatient de reprendre ses fonctions.

« De Votre Altesse le très humble et très dévoué serviteur

« THÉOPHILE GAUTIER. »

J'aurais voulu conter notre pèlerinage à l'arbre de la Vierge, appelé ainsi car il abrita, dit-on, la sainte famille. Sur la route, nous rencontrâmes un groupe que Théo s'amusa à décrire en rentrant : « Une jeune femme enveloppée d'un long manteau bleu, dont les plis se drapent chastement autour d'elle, est montée sur un âne que guide avec sollicitude un homme vigoureux encore, mais dont la barbe est déjà mélangée de gris et de blanc. Devant la mère qui le soutient d'une main, est placé un enfant nu, d'une exquise beauté, tout heureux et tout amusé

du voyage. C'était un tableau de la fuite en Égypte tout fait. »

Malgré la sainteté du but, cette lumineuse promenade eût pu finir pour moi dans un sombre cachot. En côtoyant une plantation de coton qui rayonnait au soleil, Théo manifesta la fantaisie de voir de près une de ces houppes neigeuses : avec la fougue de mes seize ans et l'ardeur de mon zèle pour réaliser le désir du maître, je sautai à bas de la voiture, je pénétrai sans respect dans le champ clos et j'arrachai une des fleurs floconneuses.

Quand je me dirigeai vers mes compagnons, brandissant mon trophée, je sentis une main de fer s'abattre rudement sur mon épaule et arrêter ma course joyeuse : c'était un garde-champêtre furieux qui voulait emmener au poste le voleur que j'étais... Pour faire lâcher prise à l'Arabe et me faire remettre en liberté, il fallut la puissante autorité de Théo-pacha ; celui-ci, arborant ses airs olympiens, menaça des foudres khédiviales l'imprudent qui avait osé toucher un invité du Vice-roi, — personnage sacré ! — Mais plus que ces belles paroles, l'argument qui fit desserrer les doigts du sbire et lui fit tendre la main, c'est la pièce d'or que je lui glissai en échange du rameau d'argent, que j'offris au poète.

1869.

« Princesse,

« Combien je suis touché du soin que vous prenez de m'écrire et avec quelle reconnaissance vos lettres sont reçues place de l'Esbekièh ! Ma guérison avance et l'on a hier enlevé mon appareil, remplacé par une simple écharpe. N'ayez donc plus d'inquiétude à ce sujet. Je n'ai pas rencontré sur le Nil ou au pied d'un monceau de pierres l'aimable Géjé votre poète en herbe, mais il est venu me voir très gentiment dans ma chambre et nous avons fait ensemble quelques petites excursions. Vous pouvez dire à sa mère qu'il est très sage, ne joue pas avec le climat et se conduit d'une façon réservée et prudente rare chez un si jeune homme et que plus d'un vieux fou ferait bien d'imiter. Il réussit beaucoup ici. Que dirais-je à Votre Altesse du Caire qu'elle ne sache déjà par Giraud ? Votre fellah en résume toute la poésie, mais je vais vous conter une histoire de chien qui vous intéressera plus que les descriptions pittoresques que je pourrais vous faire.

« La cour de l'hôtel Shepheard, où je suis logé, forme une espèce de jardin. Dans un coin de ce jardin s'élève un magnifique figuier des Banians, arbre que Votre Altesse doit connaître, pour peu qu'Elle se rappelle la chaumière indienne de Bernardin de Saint-Pierre. Des branches tombent de longs filaments qui se replantent d'eux-mêmes en terre. Sous cet arbre, à travers un fouillis d'arbustes et de fleurs, un petit monument de forme singulière, que je n'avais pas vu d'abord, attira l'autre jour mon attention ; je m'approchai et je vis sur un socle aux pans en talus comme un pylône égyptien, un microscopique tombeau de marbre blanc orné sur les côtés de vasques contenant des plantes funéraires tressées en couronnes et délicatement sculptées sur la dalle de marbre dressée à la manière arabe, qui formait le chevet de la tombe. Je lus ces mots en lettres gothiqnes : *My joy's gone*, ma joie est partie. Cela commençait à devenir mystérieux et romanesque, et je m'enquis de la légende qui devait se rattacher à cette petite tombe. La voici : un certain comte de Waldstein avait une jeune femme qu'il aimait beaucoup, et qui mourut de la poitrine, au Caire, léguant à son mari un petit chien favori du nom de *Joie*. De quels soins la bête aimée de la morte fut entourée, vous l'imaginez aisément ; elle avait un domestique spécialement attaché à sa personne et qui ne la quittait pas. Un soir, par un de ces caprices de liberté, qui prennent aux chiens et aux personnes les plus sages, Joie disparut. On le chercha vainement une partie de la nuit, et le matin, sans qu'on sût par où il était rentré, on le trouva mort sur le seuil de la chambre de son maître. Un de ces mauvais chiens, moitié loup moitié chacal, qui infestent les rues du Caire, avait ouvert d'un coup de croc le ventre du pauvre Joie, bien cruellement puni de son escapade.

« Le comte, inconsolable, lui fit élever ce tombeau, qui coûta dix-sept guinées, et dont l'épitaphe contient, par une espèce de calembour funéraire, le nom même de la bête défunte. Le monument est fort bien entretenu ; un superbe aloès se hérisse à la tête de la tombe, entourée de grandes fleurs rouges ; mais la vérité me force à dire que la bordure de ce parterre funèbre est formée de bouteilles de *pale ale* enfoncées dans le sol par le goulot. Princesse, voilà mon histoire de chien. Pour la rendre tout à fait attendrissante,

j'ajouterai que Joie était extrêmement petit, de la taille de Phil tout au plus. L'hôtelier, qui me raconta cette histoire, arrivée en 1868, l'a beaucoup connu et m'a dit qu'il était fort aimable, joignant les qualités de l'esprit et du corps. Pardonnez, Princesse, ce long bavardage, mais vous avez le cœur si tendre à l'endroit des caniches, que j'ai laissé aller ma plume. J'espère bientôt me retrouver auprès de Vôtre Altesse, dans cette merveilleuse serre de la rue de Courcelles, où la température est si douce qu'elle ferait paraître le Caire une Sibérie. Je n'ai jamais eu une si vive envie de retourner en France. Tout le temps qu'on passe loin de ses amis est du temps perdu. En attendant mon retour, que je rendrai le plus prompt possible, je baise, avec le respect le plus voluptueux, votre belle main impériale.

« De Votre Altesse, le très humble poète et bibliothécaire... »

***

Le Caire, novembre 1869.

L'autre matin, sur la demande de Théophile Gautier, nous manifestâmes le désir d'assister à une danse d'almées. Le soir venu, notre drogman nous annonça que tout avait été préparé pour une de ces fêtes orientales, dont les étrangers sont si friands. Nous descendîmes sur la place de l'Esbekièh et, à la porte de l'hôtel, nous trouvâmes un régiment d'ânes tout caparaçonnés qui nous attendait. Les aimables baudets gris, blancs et noirs avaient été baptisés, par leurs maîtres, de noms aussi saugrenus qu'imprévus : Rigolboche ruait auprès de Pharaon, et Moïse léchait le poil de Gazelle.

Nous enfourchâmes nos montures, et nous nous mîmes en marche précédés par de jeunes Saïs vêtus d'une chemise de gaze, dont les manches longues, fendues jusqu'aux épaules, selon la comparaison du poète, flottaient en arrière, soutenues par le vent, et semblaient mettre des ailes d'ange au dos de ces rapides coureurs. Auprès de nous se tenaient les âniers, armés de leur baguette, et la troupe était escortée par les cavas protecteurs, portant le sabre à la ceinture et le fusil en bandoulière.

Celui qui semblait le grand Cheick de cette caravane, composée d'éléments disparates, était naturellement Théophile Gautier. Coiffé du tarbouch oriental, il trônait gravement sur sa selle de maroquin rouge posée sur un tapis bariolé ; le petit âne gris qui le portait semblait avoir conscience de sa mission :

il avançait avec lenteur ses pattes fines, l'une après l'autre, et posait délicatement ses sabots sur le pavé, comme s'il craignait d'imprimer une secousse fâcheuse au blessé.

Le croissant lumineux s'élevant dans l'azur sombre du ciel éclaira seul notre route à travers les sombres ruelles qui nous menèrent aux limites du vieux Caire.

Au coup de sifflet des guides, la caravane s'arrêta devant une porte basse, dont les deux battants, incrustés d'ornements de fer, roulèrent sur leurs gonds à notre approche. C'était une maison arabe dont les moucharabiehs, éclairés à l'intérieur, laissaient entrevoir, à travers les dentelles de leurs arabesques, des ombres féminines qui nous guettaient.

En Chine, on eût appelé poétiquement cette demeure hospitalière *bateau de fleurs*, mais, au Caire, elle devait porter un nom plus européen, à force d'être fréquentée par les Occidentaux.

Une fellah, drapée dans une longue robe bleue fendue sur la poitrine et retombant sur ses pieds nus chargés de bagues, nous introduisit; elle souleva une portière de Caramanie, et nous nous trouvâmes dans un patio carré, aux dalles de marbre rouge et blanc, aux murailles recouvertes de faïences persanes. Au fond de la cour, d'un masque antique jaillissait une eau limpide qui tombait dans une large vasque de granit.

Du seuil de la porte d'entrée, il nous sembla voir confusément autour du bassin un essaim de cygnes neigeux... En nous approchant, nous distinguâmes, à travers des nuages de mousseline argentée, étendues sur les dalles, des formes de femmes qui se dissimulaient sous leurs voiles. C'étaient les almées qui nous attendaient pour exécuter leurs danses.

Mais quand nous fûmes installés sur le divan élevé tout autour de la salle, elles refusèrent avec effroi de se dévêtir. Nous crûmes d'abord à une tentative de chantage et nous offrîmes de doubler la somme convenue. Elles s'obstinèrent à ne pas plus céder à nos prières qu'aux menaces des vieilles mégères qui les accompagnaient...

L'interprète nous expliqua la cause de ces hésitations : elles redoutaient le mauvais œil de « ces chiens de chrétiens », qui aurait pu leur inoculer quelque mal mystérieux. Le plus suspect, — qui l'aurait cru? — était l'inoffensif Théo, dont le monocle agressif leur inspirait une terreur insurmontable. Le monocle tombé, elles se décidèrent à laisser tomber leurs vêtements.

Les gestes gracieux qui accompagnaient leur toilette révélaient leurs différents caractères : l'une, dans sa vivacité, rejeta pêle-mêle tous ses légers tissus en riant à gorge déployée ; l'autre, sérieuse, grave et triste, faisait songer à la statue drapée de la Pudeur; enfin, avec une mélancolique résignation, elle se décida à enlever un à un ses voiles qui semblaient se détacher avec peine de son corps juvénile...

Bientôt, toutes apparurent dans leur nudité dorée; seule leur poitrine resta parée d'amulettes musulmanes qui rappelaient à s'y méprendre les scapulaires napolitains.

Les danses à peine commencées furent de nouveau suspendues : le monocle incriminé avait été remplacé par une jumelle de théâtre qui, promenée avec une curiosité de myope sur leurs corps dévêtus, les fit frissonner d'épouvante...

Affolées, elles s'arrêtèrent, tombant les unes sur les autres et rappelèrent les groupes terrorisés des Niobides se protègeant contre les flèches de Diane et d'Apollon.

La plus hardie s'approcha du poète et voulut lui enlever sa lorgnette, qu'il ne consentit pas à lui laisser; elle s'irrita de ce refus aggravé par l'impassibilité du maître qui l'empêchait de la caresser comme les autres spectateurs. Elle essaya en vain de le provoquer et manœuvra si vivement qu'elle heurta le bras en écharpe et fit tomber l'appareil qui le soutenait...

La souffrance du blessé fut si aiguë qu'elle lui arracha un soupir de douleur... Saisie par ce gémissement inattendu, elle s'arrêta toute confuse comme un enfant qui a commis quelque dégât et craint d'être puni. L'interprète intervint alors et il expliqua à la coupable que ce grave personnage était un magicien d'Occident qui, en traversant la mer pour accomplir un pèlerinage à la ville des califes, avait été victime d'un *mal occhio* : il était tombé sur le pont du navire et dans sa chute il s'était démis l'épaule : en le heurtant tout à l'heure, elle avait rouvert sa blessure et retardé sa guérison.

Devant le blessé, et blessé par sa faute, changement à vue : dans la danseuse se réveilla l'infirmière qui dort au cœur de toutes les femmes; son joli visage, naguère joyeux, s'assombrit et passa de la tristesse à la compassion.

Comme elle ne pouvait s'exprimer dans la langue franque, elle fit parler ses grands yeux noirs qui fixèrent attendris la victime de la *jettatura*. Elle traduisit ses sentiments par des

gestes si gracieux, si naïfs, si sincères, qu'elle dut rappeler au poète sa divine Grisi dans *la Péri* ou dans *Sacountala*. Elle s'inclina sur la main malade sans la toucher, la rafraîchit de son haleine, osant l'effleurer à peine de ses lèvres : ce fut une pantomime de rêve... Puis, elle mit ses doigts sur ses yeux comme pour y montrer des larmes de regret, tout en implorant son pardon avec un sourire irrésistible.

Le poète, sans se départir de sa solennité olympienne, comme un pontife qui officie, prit gravement dans sa main libre la petite main de la jeune fille et la porta à ses lèvres avec autant de respect qu'il le faisait pour sa princesse.

A cet hommage auquel elle n'était guère accoutumée dans son propre pays où la femme est traitée comme une bête de somme, la jeune fille se redressa tout à coup, un sourire de triomphe entr'ouvrit sa bouche en fleur et elle se laissa adorer.

Puis elle s'allongea sur la marche du divan où le poète était assis à la turque. Elle posa la tête sur les genoux de son blessé et lui abandonna sa petite main aux ongles teints comme des coquillages nacrés. Elle ne le quitta point, comme si elle le prenait sous sa protection ou si elle se mettait sous la sienne. Pendant tout le spectacle, Théo tint la petite almée sous son charme et cette fois ce n'étaient pas ses rimes riches qui avaient fait une conquête.

De la personne du poète doivent émaner de magnétiques effluves aussi bien que de ses œuvres : la poésie est en lui avant de s'épancher sur le papier et, muette, elle peut avoir autant de puissance que traduite en paroles. Les regards mélancoliques échangés entre le vieillard harmonieux regrettant sa jeunesse lointaine et la jeune fille compatissante aux tristesses du chantre des *Ténèbres* ont dû faire germer dans leurs cœurs une élégie silencieuse aux strophes alternées qui ne s'épanouira pas, faute d'avoir été exprimée dans le langage des hommes.

IX. — L'ANNÉE TERRIBLE

1870, samedi.

« Je rentre à Paris pour attendre. Je sais tout votre dévouement, j'y compte, mais ici il est inutile et je serai heureuse de vous voir accompagner votre fille. Ceci n'est pas

une phrase, mais un vif désir. Savoir les gens que l'on aime en sûreté est une sécurité dont j'ai besoin.

« Votre très affectionnée,

« M... »

Théophile Gautier à Ad. Bazin

Bonport-sous-Montreux, 5 septembre 1870.

« Mon cher Rodolfo,

« Le télégramme, que je prenais pour une invention prussienne et que je t'ai envoyé, était encore bien au-dessous de la vérité. Quelle série de catastrophes, quel écroulement! quelle débâcle!... Je suis assommé, abruti, inquiet. C'est bien terrible, à l'âge que j'ai, de voir la France envahie, Paris peut-être bombardé, ma vie, si laborieusement arrangée, renversée et perdue en une minute.

« Pour ce pauvre Empereur, quelle fin lamentable d'un rêve éblouissant! Et ma chère Princesse! Quelle affreuse douleur! Quel inconsolable chagrin! La voilà détruite à jamais, cette abbaye de Thélème de Saint-Gratien! Fermé comme un tombeau, ce gracieux Décaméron, où se sont tenues tant de conversations étincelantes! Où est-elle maintenant cette belle et bonne créature, si aimée et si sympathique?

« Écris-moi tous les jours une lettre, n'eût-elle que quatre lignes, en style de télégramme, car, ici, tous les journaux ont des renseignements allemands ou prussiens et je voudrais en avoir de français, bien qu'on dise que la France ne sait rien de sa situation.

« Je t'avoue que je crois physiquement, mais non moralement, à ce qui est arrivé. Cela ne m'entrera jamais dans la tête. Le plus clair, c'est qu'avec beaucoup d'économie de part et d'autre, nous avons à peine de quoi vivre un mois. Et combien va durer cette guerre d'extermination? Peut-être le changement de gouvernement rend-il une transaction possible qui ne soit point déshonorante. Mais tout ce que je dis là et puis rien c'est la même chose. Le rideau de la baraque est fermé. Quand apparaîtra le vrai polichinelle, *il vero Pulcinella?* Personne ne le sait. Je crève de rage et d'ennui dans ma peau, malgré la compagnie de Carlotta, hélas! bien inquiète aussi. Le plus clair de sa fortune est à Paris. Plus de loyers et la possi

bilité d'une bombe dans l'immeuble. Du reste, la charmante femme prend son parti en brave et reste toujours aimable pour tout le monde. Quelle délicieuse nature !

« Ton patron à la côte

« THÉOPHILE GAUTIER. »

Malgré le calme de la retraite et le charme de la bonne hôtesse, Théo ne pouvait rester hors de France sans autres nouvelles que celles données par les journaux allemands et, le lendemain, il était à Paris !

« Il aimait sa patrie, dit Alexandre Dumas dans son discours funèbre, il revint de Suisse, s'enferma à Paris avec les angoisses, la misère et les espérances de tous, en disant ce mot admirable, simple et touchant : « On bat maman, je reviens. »

Mais, comme il l'écrivit lui-même quelques jours plus tard, ce n'était pas seulement la maman qui le faisait revenir en hâte à Paris, c'était sa bienfaitrice qu'il craignait en danger et à laquelle il espérait pouvoir rendre service. Nous publions simplement les lettres désespérées qu'échangèrent le Poète, dont la débâcle avait brisé la baguette magique, et la Fée, qui avait vu son île enchantée s'écrouler dans un lac de sang.

La princesse Mathilde à Théophile Gautier

Mons, 8 septembre 1870.

« Il n'y a plus de Saint-Gratien pour moi, plus de calme, plus de repos; un crêpe noir voile tous les objets, le présent et l'avenir. L'agonie du mois d'août a fini par la mort de tout ce que j'aimais, de tout ce qui charmait ma vie.

« Je suis sur la terre étrangère, tremblante encore d'apprendre de nouveaux malheurs; tous les jours ajoutent à ma douleur une douleur de plus. Certes, vous me connaissez assez pour savoir que je ne regrette pas la position, mais bien ce qui me tient aux entrailles : mon pays et mes chers amis. Pas un ne m'a fait défaut, et mon cœur en est plus que touché. Ma douleur est extrême. Je vais attendre ici. Je suis près de Paris, dans un pays tranquille, mais triste à mourir. Tout y est noir, silencieux et désolé. On vit, voilà tout, avec la mort dans le cœur et les yeux pleins de larmes. Répondez-moi ici, sous le couvert de Mme de Galbois, poste restante, Mons, Belgique.

« Je me félicite de vous avoir prié de vous absenter. C'est un souci de moins pour moi de vous savoir en lieu sûr et aimé.

« J'ai vu ici deux officiers qui vont rejoindre l'Empereur à Cassel. Raimbaut m'a raconté tout ce qui s'est passé avec une extrême exactitude et attendrissement. Ne croyez pas un mot de ce qu'on a raconté sur mon arrestation à Dieppe. Je suis venue ici par Rouen et Valenciennes, sans aucun inconvénient. Que va faire Paris? On le dit désolé et je ne le crois pas en état de se défendre : au dehors, une armée peut lui tomber dessus, au dedans, le désordre et les plus mauvaises passions.

« Je vous écrirai demain et vous dirai tout ce que j'ai appris sur la capitulation de Sedan. Je vous serre la main et vous suis tendrement attachée.

Septembre 1870.

« Chère Princesse,

« J'ai été attendri jusqu'aux larmes de votre bonne lettre. Quoi! Dans un tel désastre, vous avez pu songer à votre plus humble serviteur, à votre obscur ami, puisque vous voulez bien me donner ce titre qui sera toujours ma plus grande gloire; j'en suis touché dans le plus profond et le plus tendre de l'âme. J'étais allé à Montreux, conduire Estelle chez sa tante Carlotta, qui passe l'été près du lac. Un télégramme de vingt mots m'apprit là toute la catastrophe de Sedan, à laquelle je ne pouvais d'abord ajouter foi et que je regardais comme une invention prussienne. J'accourus à Genève, où l'effroyable vérité me fut confirmée. Là, je lus dans un journal que vous étiez arrêtée, retenue prisonnière à l'Hôtel d'Angleterre de Dieppe, et je partis immédiatement pour Paris, dans l'espoir de pénétrer jusqu'à vous, de vous servir en quelque chose ou tout au moins de vous montrer qu'il y avait là quelqu'un à vous. Je ne crus pas un mot, vous le pensez bien, de la stupide histoire des trente-six colis et des cinquante et un millions. A la rue de Courcelles, on me dit que Votre Altesse était en bonne santé et en sûreté. En montant en wagon dans la gare de Genève, j'avais reçu un télégramme d'Angleterre disant que le sous-préfet destitué était à Londres avec sa femme. Le cataclysme était complet. Je ne pouvais songer à partir pour la Suisse en un pareil moment. Quoique je ne puisse en rien contribuer à la défense, je partagerai le danger avec les autres : ce n'est pas quand la

vieille mère est à l'agonie que ses enfants doivent la quitter, sous prétexte que l'air n'est pas sain.

« Votre lettre m'est revenue de Suisse avec un mot d'Estelle, après bien des détours et je ne sais pas si ma réponse vous arrivera; presque tous les chemins de fer sont coupés; dans deux ou trois jours, ils le seront tous, et nous allons être isolés du monde entier, pendant combien de temps? Dieu seul le sait! La ville s'agite comme une fourmilière dans laquelle on a donné un coup de pied. Ces efforts de la dernière heure nous sauveront-ils? Je n'ose l'espérer. La vie qu'on mène est affreuse. On erre comme les chiens malades. On reprend vingt fois des journaux remplis d'inepties, de fausses nouvelles et de rodomontades. On demande à tous ceux qu'on rencontre : « Quoi de nouveau? » et l'on vous répond : « Rien de nouveau. » « Les Prussiens sont à Noisy ou à Joinville. » « On a vu quatre uhlans. » A travers tout ce tumulte aucune direction ne se fait sentir. On est silencieusement entraîné au fond du gouffre par le tourbillon de la fatalité. Avez-vous lu une nouvelle d'Edgar Poe, *la Descente dans le Maelstrom*? Elle rend exactement l'impression que tout le monde éprouve aujourd'hui. On glisse en tournoyant sur les parois du vaste entonnoir formé par le gouffre, décrivant comme la barque engloutie des cercles qui se rétrécissent de plus en plus jusqu'au trou noir du fond, qu'on regarde avec une inexprimable horreur. Quelquefois un contre-courant se produit en sens inverse et vous rejette sur le bord comme une épave de naufrage. C'est le seul espoir que nous puissions garder. Les Prussiens vaincus, la bataille ne serait pas gagnée encore.

« Les nécessités de la défense nous ont chassés de Neuilly. On nous a enjoints de « vider les locaux » dans le plus bref délai possible. La petite maisonnette où vous avez daigné visiter votre pauvre poète éclopé ne sera probablement bientôt qu'un tas de cendres et je me suis réfugié à Paris avec mes deux sœurs, rue de Beaune, n° 12, où nous nous sommes installés tant bien que mal. Mais j'ai honte de parler de mon petit écroulement particulier devant une infortune comme la vôtre! Si je le fais, c'est que je sais l'intérêt que Votre Altesse daigne me porter. Ne plus vous voir, moi qui avais pris cette habitude si douce de vivre près de vous, presque à vos pieds, parmi vos petits chiens, et à qui vous laissiez baiser vos belles mains impériales!

Quel insupportable ennui! Depuis que votre lumineux sourire ne rayonne plus sur moi, le soleil me semble noir. Aussi, dès que je pourrai sortir de ce cercle d'enfer, la première visite que vous recevrez sera la mienne.

« De Votre Altesse, le très dévoué serviteur

« THÉOPHILE GAUTIER. »

La Princesse a consacré quelques pages intimes aux derniers jours de son fidèle ami qu'elle n'a jamais cessé d'entourer de son affection :

« La Commune vaincue, Théo se rendit à Bruxelles, espérant m'y retrouver. Dès qu'il sut que j'étais rentrée à Saint-Gratien, il arriva : l'adversité resserra ses liens d'amitié.

« Sa santé avait beaucoup souffert des émotions, des privations sans nombre qu'il avait subies. Je le trouvai très affaibli; il marchait avec peine, dormait peu, étouffait souvent. Je fus effrayée des progrès de la maladie de cœur dont il souffrait. Son esprit était demeuré aimable, il brillait encore à travers un nuage de mélancolie qui le rendait plus attachant. Ses forces physiques seules l'abandonnaient. Il venait cependant presque chaque semaine passer quelques jours chez moi à la campagne. Ses souffrances auxquelles j'assistais me le rendaient plus cher. J'étais touchée de sa sérénité inaltérable.

« Le 27 mai, malgré les horreurs et les tristesses de l'année, il n'oublia pas l'anniversaire de ma naissance et il m'adressa son sonnet annuel, — *le dernier*, — et peut-être le plus émouvant du recueil :

Paris brûle, la flamme à l'horizon s'élève;
Cependant mai revient, mai rose et parfumé
Ramenant avec lui l'anniversaire aimé,
Date chère où revit incessamment mon rêve.

Le sang coule... Aux bourgeons monte la jeune sève
Et l'azur luit au ciel par la poudre enfumé;
Les oiseaux ont repris leur chant accoutumé
Comme si le canon ne tonnait pas sans trêve.

Et moi, je pense à vous, à travers ma douleur;
Saint-Gratien m'apparaît aux bosquets de Versailles;
Du souvenir sacré rien ne distrait mon cœur.

Mais mon humble jardin, dont croulent les murailles,
N'a rien à vous offrir, tout criblé de mitrailles,
Dans un éclat d'obus, que cette pauvre fleur.

Versailles, 27 mai 1871.

X. — LES DERNIERS JOURS

La dernière année de Théophile Gautier, la princesse Mathilde se constitua son infirmière. Il faut lire dans les souvenirs de Maurice Dreyfous la description des soins touchants dont elle entoura son bibliothécaire : « La princesse, dit-il, ne se contentait point de se faire représenter par des souvenirs, elle venait souvent de sa personne s'installer durant des après-midi tout entières auprès de l'ami à qui son état de santé ne lui permettait plus de lui rendre visite et pour qui sa venue était une joie profonde. Elle arrivait au début de l'après-midi et ne quittait Neuilly que vers l'heure du dîner. Le pauvre malade était dans son fauteuil, près de la cheminée, en veston de velours noir ou de molleton rouge, en chemise molle et, comme toujours, en lutte ouverte avec son terrible pantalon de velours noir qui lui glissait des hanches et qu'il fallait sans cesse rattraper pour l'empêcher de dégringoler sur ses chevilles. »

Joseph Primoli à Ernest Hébert, à Rome, Villa Médicis

Paris, 24 octobre 1872.

« Mon cher Hébert,

« C'est moi, hélas! qui répondrai à la lettre que vous m'avez confiée pour le pauvre Théo : peut-être lui avez-vous donné sa dernière joie ; il a reçu votre missive deux jours avant sa mort, car je tenais à la lui remettre moi-même et je n'avais pu me rendre auparavant à Neuilly.

« La maison, vous l'avez fréquentée et aimée aux jours heureux où le maître l'animait de sa verve poétique et malicieuse et où ses deux grandes filles y répandaient le charme de leur jeunesse et de leur beauté... La demeure est restée telle que vous l'avez connue, sinon que la guerre et le siège ont dû y laisser leurs traces dévastatrices.

« Je traversai le salon du rez-de-chaussée tendu d'une étoffe

rouge sur laquelle se détachaient encore les souvenirs des artistes amis, depuis une étude d'Ingres pour son Homère et un padischah de Delacroix jusqu'à des nymphes de Puvis et un paysan italien de votre *Malaria*. Au piano, une partition ouverte du *Tannhauser*, dans le logis de celui qu'on accuse d'avoir blasphémé la musique ! On me fit monter par un petit escalier tournant jusqu'à la chambre du maître : un vrai Capharnaüm ; je voudrais vous la décrire, mais je ne puis me souvenir de rien ; en me rappelant l'importance que Théo attachait à la couleur d'une tenture, qui généralement ne frappe pas les yeux du visiteur ordinaire, je me dis qu'il ne m'aurait certes pas placé parmi les êtres privilégiés pour qui « le monde visible existe... » Cette fois pourtant, peut-être m'eût-il excusé, car je ne vis que lui !...

« Il était là, au milieu de la pièce, assis péniblement dans un grand fauteuil qu'il n'a pas quitté depuis quinze jours. Le corps raidi est enveloppé de sa vaste robe de flanelle bleue, — sorte d'uniforme nocturne des hôtes de Saint-Gratien. Il était coiffé d'un bonnet de tricot rouge auquel un gland qui retombait sur ses cheveux bouclés donnait l'aspect d'un tarbouch et me rappelait notre voyage en Égypte, où nous avions tous adopté le fez oriental. Son teint de cire, ses joues pendantes, sa barbe inculte, ses yeux mi-clos donnaient à sa belle tête le caractère d'un Christ à l'agonie.

« Une main exsangue était douloureusement appuyée sur son cœur et l'autre, allongée sur le bras du fauteuil, tenait un cigare à demi éteint. L'enflure des jambes, augmentant à chaque instant, l'empêchait de bouger le bas du corps. A mon entrée, il sortit de sa somnolence, il me reconnut et me sourit...

« Il dut revoir dans un éclair les beaux jours de Saint-Gratien et le radieux soleil du Caire... Peut-être se rappela-t-il confusément notre pèlerinage à l'arbre de la Vierge, quand je sautai à bas de la voiture dans un champ de coton, pour lui cueillir la fleur floconneuse qu'il avait désirée et qui me fit arrêter par un garde champêtre de S. A. le Khédive... Il parut heureux un moment de me retrouver et d'oublier son mal... Il voulut être aimable et il essaya même de plaisanter un peu : son nouveau gendre Bergerat entrant sur ces entrefaites, il nous présenta l'un à l'autre : « C'est le poète des Cuirassiers de... Bischoffein », ajouta-t-il en jouant volontairement sur le mot.

« Sur le dossier du fauteuil paternel était appuyée sa jolie fille Estelle, qu'il avait surnommée *Monstre Vert* et dont vous avez fait, je crois, le portrait.

« Dans un coin de la chambre, ses deux vieilles sœurs, Zoé et Lili : l'une, paralysée, grelottant dans une couverture de laine, l'autre assise sur un divan bas, ayant un gros chat blanc à ses pieds et un chat noir dans ses bras. Elles paraissaient absentes, mais je voyais des larmes briller dans leurs yeux : elles le sentaient perdu.

« A votre nom que je prononçai en lui remettant votre lettre, son visage éteint s'éclaira... Il ouvrit péniblement l'enveloppe, retourna la feuille en tous sens comme un enfant qui ne sait pas lire; il s'étonna de ne pas voir et accusa aussitôt la digitaline de causer ce trouble de sa vue... Je lui dis que votre écriture était difficile à déchiffrer... Sa fille lui ayant demandé ce que vous écriviez, il lui tendit la feuille dépliée en lui disant : « Le plus simple est de prendre la lettre et de la lire... » La conversation languissait et le silence n'était coupé que par de vagues paroles. Le charmant causeur que j'ai connu ou plutôt le charmeur causant dont la parole ailée et colorée nous transportait dans des régions lointaines ou fantastiques, comme la baguette d'un magicien, cherchait péniblement ses mots qui ne venaient pas toujours sur ses lèvres : il mit encore cette difficulté sur le compte de la digitaline...

« Lui, a redouté la mort pendant toute sa vie, mais il ne veut pas se voir mourir...

« Peu à peu, je le vis s'assoupir, et j'eus l'impression d'assister au commencement de son agonie... Je le contemplai douloureusement une dernière fois et je me levai sans bruit pour sortir de la pièce...

« Son cigare tomba, il ouvrit les yeux et me voyant près de lui :

— Il ne faut pas croire que je dorme, me dit-il en souriant... il faut me donner des coups de poing sur la tête pour me réveiller... Mais voilà un mois que je ne me couche plus...

— Ne dormant pas la nuit, lui dis-je, il est tout naturel que vous ayez sommeil et je vais vous laisser dormir...

— Alors, il faut que je dorme? demanda-t-il comme un enfant résigné.

— Oui. Avant de partir pour Rome, je reviendrai vous voir et prnedre vos commissions pour Hébert.

— Eh bien ! adieu !

— Au revoir ! lui dis-je en me détournant pour cacher mon trouble...

« Je pris la main qu'il me tendait comme pour me retenir, mais je me dégageai doucement et je gagnai la porte, ne pouvant plus vaincre mon émotion : c'était la première fois que je voyais mourir. Sa fille m'accompagna jusqu'à la rue : je compris qu'elle désespérait. Sa sœur me dit : « Dieu nous fera peut-être la grâce qu'il meure sans s'en apercevoir. »

« Le lendemain, on prévint la Princesse que son mal empirait et qu'il désirait la voir. « J'accourus, — écrivit-elle, — je le trouvai agonisant, sans parole, presque sans soufffe. Je lui pris la main que je serrai. Il me rendit mon étreinte. Ce fut tout. L'âme n'avait donc pas encore quitté sa dépouille mortelle. »

Hébert à la princesse Mathilde

La Cervara, 4 novembre 1872.

« Gautier est donc mort, quel vide pour nous artistes ! Quelle perte pour vous, Princesse ! Comme vous devez être heureuse de la pensée que vous avez tendu une main généreuse à ce pauvre grand homme ! Pour moi, je suis content de lui avoir toujours témoigné la plus vive et la plus reconnaissante affection, mais je ne puis m'habituer à l'idée de ce silence. Le discours de Dumas est bien, mais comme il donne peu d'émotion ! Qui pourra jamais dire ce qu'était Théo comme hauteur de pensée et comme grâce d'esprit ? Comme j'aimais le son de sa voix ! Il faut dire adieu à tout cela et à tout ce qui est vivant en ce monde, et la mort est partout de plus en plus visible ! »

Gustave Flaubert à la princesse Mathilde

Nuit de lundi.

« Princesse,

« C'est bien bon à vous de m'avoir écrit. Vous avez pensé que je devais avoir du chagrin. Rien n'est plus vrai. Ah ! voilà trop de morts, trop de morts coup sur coup ! Je n'ai jamais beaucoup tenu à la vie, mais les fils qui m'y rattachent se brisent les uns après les autres. Bientôt il n'y en aura plus. Pauvre cher Théo, c'était le meilleur de *la bande*, celui-là, un grand lettré, un grand poète et un grand cœur. Il vous aimait

beaucoup, Princesse, et vous faites bien de le regretter.

« Il est mort du dégoût de la vie moderne. Le 4 septembre l'a tué. Ce jour-là, en effet (qui est le plus maudit de l'histoire de France), a inauguré un ordre de choses où les gens comme Théo n'ont plus rien à faire. Depuis jeudi, je pense à lui sans cesse et je me sens à la fois écrasé et enragé. C'était le plus vieux de mes amis intimes; je le respectais comme un maître et je l'aimais comme un frère. Je ne le plains pas, je l'envie.

« Catulle m'a envoyé un télégramme dans une lettre que j'ai reçue trente-six heures après l'événement, et comme à Paris on a l'habitude d'escamoter les enterrements qui se font toujours dans les vingt-quatre heures, j'ai pensé que la cérémonie aurait lieu le jeudi et que j'arriverais trop tard. J'aurais été fâché qu'il n'eût pas eu un enterrement catholique, car le bon Théo était au fond catholique comme un Espagnol du XIIe siècle. Dans ces matières-là, il faut respecter l'opinion du mort, on doit autant que possible continuer son *idée*. C'est pourquoi, si j'avais eu à faire l'oraison funèbre de Théo, j'aurais dit ce qui l'a fait mourir. J'aurais protesté en son nom contre les épiciers et les voyous. Il est mort d'une longue colère rentrée. J'aurais donc exhalé quelque chose de cette colère. Le discours de Dumas ne m'a paru que *convenable*, on n'y sent pas de palpitation.

« Mme Sand m'a envoyé aujourd'hui une très bonne lettre sur notre ami et qui contient beaucoup de conseils à mon endroit. Je vous avouerai entre nous que son bénissage perpétuel, sa raison si vous voulez, me tape quelquefois sur les nerfs. Je vais lui répondre par des injures sur la démocratie. Ça me soulagera... Il fait froid et humide : tout est vilain et triste, le dedans et l'extérieur. Soignez-vous bien! Restez vaillante et telle que vous êtes. Soyez toujours « notre princesse », comme disait le pauvre Théo et croyez à ma profonde affection. »

J'ai cru ne pouvoir mieux terminer ces souvenirs sur la princesse Mathilde et Théophile Gautier qu'en transcrivant cette lettre de Flaubert à la princesse. Elle fait autant d'honneur à celle à qui elle a été adressée qu'au poète qui l'a inspirée, et à l'auteur de *Madame Bovary*, dont le talent est aussi célèbre que son cœur est méconnu.

J. N. Primoli.

HIVER

DERNIÈRE PARTIE (1)

TROISIÈME HIVER

Il y eut un jour de juin où la sage-femme vint du village et, selon le parler du pays, prononça : « Elle reçoit un enfant. »

Salomé était assise, blanche, avec son air effrayé, ses larges yeux d'étonnement, dans le lit des récentes noces. La sage-femme hochait la tête et l'endoctrinait de sa voix aiguë de sourde. Vogler sortit, ébloui par le coup dur d'une joie si forte. C'était comme si sa vie grandissait tout à coup, se gonflait d'un grand nombre d'âmes que cette heure exauçait. Il était comme un arbre qui sentirait soudain pour la première fois toutes ses racines. La vie de l'homme aussi plonge loin sous la terre ; elle s'emmêle aux ossements de bien des morts. Il traversa la cour encombrée de chars et de bêtes ; il monta la pente du vallon où le bétail paissait. Son cœur sautait dans sa poitrine et l'ébranlait tout entier. Il s'arrêta sur la crête et regarda sa terre vêtue de blés épais, d'orges, d'avoines, de verts houblons, — sa vaste terre bossuée avec ses pentes diverses, ici coupant le ciel, ici léchant d'une vague moirée la lisière de la forêt, et là fuyant vers la plaine où la brume du Rhin fait une base flottante aux montagnes d'azur. Le soleil montait avec le grand essor abrupt du solstice et palpitait dans le ciel tremblant ; la terre, motte par motte, nourrissant l'herbe innombrable, semblait sourdement

Copyright by Camille Mayran, 1925.

(1) Voyez la *Revue* des 15 octobre et 1er novembre.

battre sous les pieds de celui qui en était le maître. La mort perdait son hypothèque et l'avenir se rouvrait comme une eau qui bouillonne après un barrage.

L'enfance monte, irradiant la gloire de la vie sans la connaître ; la jeunesse même est trop emportée ; quand le bonheur l'atteint dans l'âge mûr, il est des instants où l'homme voit, entend, respire, baise au milieu du désert le prodige de sa propre félicité.

***

Les mois s'écoulèrent. Le visage de Salomé restait lisse et blanc, ses épaules minces, et le lourd fardeau qui la ceignait et la faisait paraître plus fragile semblait retenir des élans de fuite, des regrets de la route et de la forêt qui traversaient ses yeux timides. Que pensait-elle ? Ses journées passaient dans le silence. Elle n'avait pas dit qu'elle fût heureuse. Mais son mari savait qu'elle avait toujours l'air de l'attendre quand il rentrait; il connaissait la petite lueur qui éclairait soudain les prunelles, l'expression de repos qui s'étendait soudain sur les traits, une douceur d'enfant réchauffé, rassuré. La nuit, il ne dormait qu'à moitié sans cesser d'écouter le souffle pur qui répétait dans le noir en une syllabe monotone la vie de son amour. Il épiait le sommeil de Salomé. Souvent, elle semblait troublée par des rêves; son mouvement était alors de le chercher, de le retenir, de s'attacher plus fort à lui. L'animale confiance qu'il sentait en elle lui mettait le cœur en paix. Il ne s'inquiétait pas qu'elle fût silencieuse et sans gaieté, attribuant sa langueur au fardeau qu'elle portait. Bientôt, pensait-il, elle aura son petit pour rire et jouer. Le jour, une timidité le reprenait; il la revoyait distincte, séparée de lui par le grand écart de l'âge, une froide fleur, une enfant craintive. Il était plus heureux dehors, à s'occuper de la terre, à diriger des travaux, à négocier des ventes. L'espoir de l'enfant qui allait naître avait multiplié son zèle. Il menait ses affaires avec une passion qui ne négligeait aucun soin et savait se tourner en finesse et habileté dans les conciliabules de cabaret avec les marchands. La nature, cette année-là, le servait en tout; l'abondance des fruits suivit celle des grains. Dans le pays on disait : « Jacob Vogler tient la chance; vous verrez qu'il aura un garçon. »

* * *

La neige était tombée toute la nuit.

Un peu avant l'aube, Jacob descendit et, à pas qui enfoncent, il traversa la cour pour aller frapper chez les Hirlemann. La femme entrebâilla la porte; une petite lumière, une odeur de café s'échappèrent du logis.

— Les douleurs commencent, chuchota Vogler. Dis à ton fils d'atteler tout de suite et d'aller au village chercher la sage-femme.

— *Jesus Gott*! fit la mère Hirlemann. Je vais toujours venir voir comment ça va. Pauvre mignonne! Allons, bon courage, Herr Vogler, j'envoie le garçon à la minute.

Vogler passa le porche pour aller voir l'état du sentier. La neige s'élevait jusqu'au bord des abreuvoirs; elle était légère, sans résistance, elle effaçait tout : ce serait long avant qu'on n'ait pu ramener de l'aide. Il rentra, le cœur serré d'inquiétude. Il s'arrêta dans la salle, posa sa lanterne sur la table et ouvrit sa Bible. Depuis plusieurs mois, il ne la lisait guère; mais, à cette heure où l'antique sentence de douleur allait s'accomplir dans la chair de sa chair, il souhaitait un signe qui le rapprochât de son Créateur. « Alors, ils entendirent le bruit de Jéhovah Dieu passant dans le jardin à la brise du jour, et Adam et sa femme se cachèrent de devant Jéhovah parmi les arbres du jardin. »

Il n'avait pas lu dix versets qu'une plainte aiguë traversait le plafond. Il se leva tremblant, courut à la chambre. Il y faisait noir encore. Il étendit les mains sur le lit, toucha un corps crispé, convulsif et prit entre ses paumes un front mouillé de sueur. Il y eut un soupir, une minute de silence, puis, encore un cri, un trille étrange, la voix inconnue qui monte des profondeurs que révèle la souffrance. Jacob retira ses mains; le son lui disait que la petite Salomé était hors d'atteinte. Il ouvrit les volets, la fenêtre; dans la cour, le fils Hirlemann harnachait le cheval. Le bleu de l'aube neigeuse entra dans la chambre, teignit les draps et Vogler vit Salomé qui le regardait, la bouche entr'ouverte, les yeux égarés, comme quelqu'un qui fait un signe, tandis qu'on l'emporte, vite... vite...

Bientôt vint la mère Hirlemann, tranquille, satisfaite et qui sentait le café. Elle avait plus d'une revanche à prendre sur

Sälmele; aujourd'hui du moins elle exercerait ses prérogatives de matrone et la petite ne ferait pas la fière. « Eh bien! dit-elle en entrant, on en est déjà là? » Elle se pencha sur Salomé qui cachait son visage contre le mur, puis regarda Vogler pétrifié au bord du lit. Ni l'un ni l'autre ne dit une parole. Vexée, elle descendit allumer le feu, mit de l'eau à chauffer. Au bout d'un moment, elle remonta et entreprit de coiffer Salomé en deux nattes comme il est d'usage pour les accouchées. Placidement, elle peignait les longs cheveux, s'arrêtant quand se convulsait la patiente. Salomé semblait ne rien voir, ne rien entendre en dehors de l'abîme intérieur. La neige avait recommencé de tomber. On entendit le bruit atténué de la voiture dans la cour. Rouge, essoufflé, Joseph Hirlemann ramenait le cheval par la bride. « Impossible d'avancer, cria-t-il à Vogler qui avait couru à la fenêtre; ça ira plus vite à pied. »

Vogler serra les poings; les étranges cris redoublaient, le rendaient fou. Il descendit à l'écurie, choisit un autre cheval, l'attela lui-même, et, sans une parole au garçon effaré, il partit. Le tourbillonnement des flocons obstruait l'air; aucune ligne ne marquait le sentier; seules, des baies transversales çà et là offraient un repère. A pied, Vogler tâtait le sol avec son fouet et conduisait le cheval. « C'est vrai, pensa-t-il, qu'on perdrait moins de temps sans la voiture, mais la bonne femme ferait des histoires. » Comme la nuit où il avait enveloppé Salomé, il ôta bientôt son manteau, le jeta dans la voiture. L'effort soulageait son angoisse. La campagne, la neige, l'espace libre, il n'en attendait pas de piège dont il ne sût venir à bout. Le vaste calme des myriades blanches, tournoyant à l'infini sur les collines, rassurait ses sens. Il faisait doux. « Bientôt, pensait-il... un fils, peut-être! » et l'immense espoir tardif rejaillissait plus fort que la crainte. Aujourd'hui même, Dieu le retranchait de ceux dont le corps tout entier descend dans la mort. L'enfant qu'il avait écouté vivre tant de nuits pendant le sommeil de sa mère se frayait aujourd'hui son chemin vers le jour. Lui pouvait disparaître : sa substance et son âme restaient mariées à la terre des Vogler. Et l'idée le traversa d'autres hivers, d'autres tourbillons de neige où marcherait longtemps après lui celui qui serait lui-même encore.

Il était midi quand il ramena la sage-femme. Elle secoua son manteau, ses fichus pleins de neige, entra seule dans la

chambre et bientôt ressortit. Elle avait revêtu son expression professionnelle bien différente de cette physionomie poltronne et agitée qu'elle avait eue dans les cahots d'un trajet où la voiture à tout moment risquait de verser. Maintenant, elle était majestueuse, avec un air de réprimande et de compétence, des gestes feutrés. C'était une femme corpulente et très sourde dont l'intelligence se ramassait à la pointe toujours en mouvement de ses petits yeux noirs.

— Ce n'est pas la peine de venir, Herr Vogler, dit-elle ; il y a encore plusieurs heures à attendre ; il faut la laisser tranquille.

Vogler s'assit dans la salle, la tête entre les mains, accoudé devant sa Bible. Il n'osait plus voir Salomé. Il entendait le va-et-vient des femmes ; on bassinait des linges, on préparait le berceau. La mère Hirlemann parlait fort, l'autre répondait sur un timbre frêle et perçant. Salomé ne poussait plus le grand cri du matin, mais une espèce de ululement aigu, presque sans trêve, qui donnait une impression de délire.

Les femmes descendirent pour manger, la mère Hirlemann alla chez elle chercher de la soupe chaude.

— Faut prendre quelque chose, maître Jacob, dit-elle en rapportant une marmite fumante.

Vogler dit qu'il ne mangerait pas que l'enfant ne fût né. Les femmes échangèrent un regard de commisération.

— Ces jours-là, dit la sage-femme en remontant l'escalier, les hommes, c'est propre à rien. Combien de fois est-ce qu'il n'a pas failli me jeter dans la neige ce matin ? et si je disais seulement : « Attention ! » il me lançait un regard à me faire rentrer sous terre.

— Surtout que celui-là, reprit la mère Hirlemann, il n'a pas l'habitude. Et puis, il en est tellement coiffé de sa petite jeunesse !

Elles entrèrent dans la chambre.

Salomé, la bouche arquée, les narines tendues, les cheveux collés par la sueur, semblait n'en pouvoir supporter davantage. Elle entr'ouvrit les paupières, jeta sur la sage-femme un regard vacillant, lointain. Sa bouche toute raide prononça difficilement :

— Est-ce que je vais mourir ?

— Mourir ? fit la sage-femme. Demain matin, ma belle,

vous aurez dormi comme une bienheureuse et vous rirez avec votre enfant !

Elle lui essuya les tempes et prit son tricot.

Vogler entendait les gémissements à travers le plafond comme s'ils venaient de ce qu'il avait de plus tendre en son âme. Des larmes tombaient sur les feuillets usés de sa Bible. Il lisait l'histoire de la vierge Rébecca choisie par Éliézer au bord du puits de Nachor, quand elle voulut l'abreuver lui et ses chameaux. Elle fut amenée vers Isaac et elle devint mère. Il lut aussi l'histoire de Jacob son fils, qui trouva peu de travailler sept ans en terre étrangère pour obtenir Rachel qu'il aimait. Et au bout de ce temps, Lia lui fut donnée par tromperie, et il la garda. Mais sept ans encore il peina pour Rachel. Alors seulement il l'obtint et rassasia son long désir. Et Rachel la bien-aimée mourut en mal d'enfant. « Rassure-toi, lui disait la sage-femme, tu vas avoir un fils. Qu'il soit appelé Benoni, répondait la mourante, le fils de mes douleurs. »

Du fond des temps venaient ces plaintes ; ces cris, les tentes de Chanaan les avaient entendus. Un recueillement poignant supprimait pour l'homme angoissé toute circonstance éphémère. Il était à cet instant avec Jacob fils d'Isaac, parmi les troupeaux des premiers âges du monde, écoutant la douleur de la femme, découvrant les pièges du Destin et dans son propre cœur la solitude désarmée de l'amour.

Il leva la tête ; le jour s'étouffait dans la neige. Les branches surchargées des sapins oscillaient à l'écroulement des mottes lourdes. Les flocons inépuisables flottaient, tournaient, descendaient toujours. La nuit vint, les femmes descendirent ; on allait préparer un lit pour la sage-femme ; elles venaient chercher des draps, puis se faire du café, des tartines ; elles avaient besoin de se dégourdir et de manger. Elles s'installèrent, remirent du bois dans le feu, allumèrent la lampe.

— Espérons le mieux, Herr Vogler, disait la petite voix de la sourde.

Vogler, rencoigné au fond de la chambre, lui opposait un silence hostile, comme si son métier l'eût revêtue d'une affreuse complicité dans des souffrances qui ne l'affectaient plus.

— Ça ne peut pas aller vite, n'est-ce pas, une première fois ! Faut de la patience.

A les voir s'attabler, il comprit qu'on n'était pas près de la fin. Une pudeur, une colère l'empêchaient d'interroger.

— Vous prendrez bien un peu de café, maître Jacob?

Il sortit sans répondre, fit quelques pas dans la cour. Les valets allaient et venaient en pèlerine de laine grise, capuchon rabattu sur les yeux, avec de la neige dans tous les plis. Ils avaient allumé les lanternes, creusaient des passages. Les portes de l'écurie et de l'étable étaient ouvertes; il en sortait une odeur chaude, un bruit de souffles, de muffles meuglants et ruminants; au bout de la longue file des échines, le vacher, sa lanterne posée dans la paille, trayait une vache; les fils Hirlemann balayaient le fumier, renouvelaient les fourrages; les chèvres de Salomé secouaient du foin dans leurs barbes; un sourd et calme bien-être émanait des bêtes. L'homme rentra chez lui, hésita un instant, puis monta l'escalier. A la porte de la chambre, il écouta; on n'entendait plus rien. Il entra, s'assit en silence au bord du lit. Salomé, tournée contre le mur, ne fit d'abord aucun signe d'attention; mais, ouvrant les yeux, elle tressaillit de le voir. Ses mains se tendirent, saisirent les siennes; à demi soulevée, elle se suspendait à lui d'un mouvement suppliant; une question, un appel étaient écrits sur son visage. Il baisa la tempe moite, le front blême, il balbutia des mots de confiance. Elle tremblait contre lui, de peur? de fatigue? il ne savait pas. Une brusque douleur l'arracha de ses bras. Longtemps, il resta près du lit, elle ne le regarda plus. Quand il entendit le pas des femmes, il s'éloigna.

Les heures de la nuit se creusèrent, vastes, lentes, engourdies. Penché sur sa Bible, Jacob avait faim et froid, mais il ne voulait d'aucun réconfort tant que durerait l'épreuve. On n'entendait plus les femmes parler, ni marcher; toutes les poutres de la maison semblaient écouter le gémissement de Salomé. Vers une heure, il y eut un cri d'une violence nouvelle, un pas bruyant secoua l'escalier.

— L'enfant naît! cria dans la porte la femme Hirlemann.

Et Vogler monta. Un sentiment sévère et solennel à cet instant dominait la pitié dans son cœur : il attendait son fils.

Dès le seuil de la chambre, la sourde, encore penchée sur Salomé, lui dit : « C'est un garçon. »

Salomé souleva les paupières, elle se taisait maintenant. Un faible cri s'éleva, une mince voix qui, pour la première

fois, touchait l'air : elle avait un son de détresse. Le petit être avait la sombre teinte violacée des pêches velues qui mûrissent au milieu des vignes; il bougeait, il palpitait tout entier dans la lumière de la chandelle et d'abord sa forme semblait à peine discernable, si confuse, si bizarre. Mais voilà que se reconnaissaient les pieds, les mains, menus et parfaits avec leurs petits ongles; les oreilles compliquées, la fente des yeux. La sage-femme le roula dans un lange et le tendit à son père.

Quand on en fut à le laver, elle déclara qu'il était beau, vigoureux, un bonhomme qui valait toute la peine qu'il avait donnée et qui n'en donnerait pas davantage; il n'y avait qu'à le regarder pousser.

Et bientôt le repos régna dans la chambre. On avait mis des draps frais au lit de l'accouchée, on lui avait fait boire du vin chaud. Le petit, emmailloté de lin et de laine et bien ficelé, gisait dans le berceau des Vogler, vieille coque de chêne que la vie n'avait pas habitée depuis près de quarante ans. Les femmes s'étaient retirées en clignotant de sommeil. La lueur calme d'une veilleuse d'huile baignait la chambre où la paix, après tant de cris, semblait porter comme un flot doux et dense l'humaine trinité accomplie par l'amour. Salomé, les paupières abattues, ses petites mains rudes inertes sur le drap, respirait avec cette profondeur lente d'un corps épuisé qui redemande la vie à l'espace. Le souffle passait entre ses lèvres. Le nouveau-né enfoui dans la plume rougissait, pâlissait de seconde en seconde, tendre fruit de pulpe chaude où le sang tremble. Il remuait les doigts, les lèvres comme en un rêve obscur, un appel de souvenirs au travers d'une métamorphose. De l'une à l'autre de ces deux faiblesses le regard de l'homme portait le don de sa bonté, — immense, inaperçu.

La fatigue allait l'assoupir à son tour, la tête appuyée au pied du lit, l'âme exhalant sa profonde songerie de tendresse et de foi, quand il entendit, à voix étrange, Salomé qui l'appelait. Il se leva, se pencha sur elle, vit dans la pénombre des yeux révulsés. Salomé semblait ne pas le voir; elle le touchait, ses mains remontaient le long des bras.

— Mon sang coule. Oh! n'appelle pas, n'appelle pas. Tiens-moi fort. Maintenant, je vais mourir. Où est-ce que je vais? Je tombe. Tiens-moi plus fort... Mme Émilie, Jacob, ne me mets pas à côté d'elle. Je l'ai empoisonnée.

Jacob soutenait dans ses bras Salomé à demi dressée. La terre manqua sous ses pieds ; le gouffre et la nuit s'ouvrirent comme pour l'Ange vaincu au début des temps ; mais l'étreinte ne se desserra pas. La bouche contre la joue froide, il dit :

— Je le savais.

Doucement il la recoucha. Il n'appela pas ; la mort était venue trop visible. Il se courba sur l'agonisante; de ses fortes mains au niveau du cœur, il soutenait le buste étroit. Et tout bas il parlait :

— Ton péché est le mien, mon enfant. Comment pourrais-je t'abandonner? Prends courage. Nous sommes deux pour toujours. Nous supplions ensemble Dieu tout-puissant qu'il nous pardonne...

Entre ses mains, le battement de la vie s'éteignait; ce n'était plus qu'un frémissement vague, les sursauts d'un rythme disloqué. Un mouvement des lèvres parut indiquer la soif. Les paupières battaient comme des ailes. Jacob ne sut pas s'il avait été entendu.

L'aube, dans la chute languissante des derniers flocons de neige, éclaira la mort.

***

On enterra Salomé le troisième jour.

L'église de Heiteren est une longue salle rectangulaire où des fenêtres de vitre unie en haut des murs blancs ne laissent voir que le ciel. On avait allumé le poêle dont le grand tuyau noir plusieurs fois coudé s'amplifie de la nudité du lieu. Les femmes arrivaient par deux ou trois secouant à la porte leurs sabots enduits de neige. Les escaliers résonnaient du pas des hommes montant aux tribunes. Tout le village était là et même on était venu encore des environs malgré les chemins obstrués et difficiles. Une mort en couches fait bien pitié. Et puis on était curieux de Vogler qu'on avait toujours connu impassible, heureux dans ses affaires, dominateur. Son remariage avait beaucoup fait parler. Quoi! pas seulement veuf une année, ce fier homme riche épousait une fille de rien, une ortie dans le fossé et orgueilleusement comme tout ce qu'il faisait, avec une grande noce, des violons et un fameux repas ! Beaucoup des assistants d'aujourd'hui s'en étaient régalés; de tant de bon vin, de tant de tartes et de volailles

que l'hôte avait regardés passer avec un air de croire que la mariée était princesse et rien assez bon, il leur restait un souvenir scandalisé. Le grand Vogler, avait-on dit, a rencontré sa folie trop tard. Et voilà que ce mariage n'avait pas plus duré que le deuil écourté...

La cloche tintait sa note de tristesse grêle, égouttement froid et navré qui tremble, se propage au loin entre les nappes unies du ciel bas et de la neige. Il se fait un mouvement dans l'église; toute l'assistance est debout, les grands nœuds noirs des femmes se retournent; Jacob Vogler a passé la porte. Derrière lui marche un groupe étranger de beaux-frères et de cousins; puis les quatre porteurs courbés sous la bière. Le pasteur est monté dans la haute chaire, accotée à la muraille entre deux fenêtres, les mains appuyées sur le rebord, il regarde, comme il en a l'habitude, au-dessous de lui les porteurs qui déposent le cercueil à la place ordinaire, les gens qui se rasseoient, la douleur aux gestes tâtonnants qui semble ne rien reconnaître, prendre son rang à la tête de ceux pour qui rien n'est changé. Une fois de plus, voici un veuf, auprès du cercueil où dort pour l'hiver sans terme et la nuit indéfiniment solitaire, le corps trop cher qui lui fut joint. Le pasteur a perdu sa femme, il n'y a pas trois ans. Il connaît ces noirs défilés! C'était une bien autre union que ce remariage d'entraînement, hélas! de passion qu'il n'avait pu tout à fait approuver. Mais la pitié le touche. Vogler est là, grand, sobre, soumis; ses yeux rougis se ferment; il courbe un peu la tête; il sait bien qu'on ne peut résister; l'abîme lui a soufflé sur la face. Noir, solennel, haut juché, le pasteur, d'une voix consternée, commence à lire :

« Mes yeux ne reverront pas le bonheur.

« Ton œil me cherchera et j'aurai cessé d'être.

« Le nuage se dissipe et passe.

« Ainsi, celui qui descend au séjour des morts ne remontera plus.

« Il ne retournera plus dans sa maison.

« Le lieu qu'il habitait ne le reconnaîtra plus. »

* * *

Le lieu qu'il habite ne reconnaît pas non plus Jacob Vogler. Il va de chambre en chambre, égaré; la nourrice sursaute quand il ouvre la porte et s'approche du berceau; les ser-

viteurs qui le rencontrent aux abords des étables, se détournent; il ne travaille ni ne donne aucun ordre. Son visage éclatant est devenu brun et aride, sa barbe blanchit, ses yeux se bombent, trop clairs, et l'on ne sait s'ils voient. Absorbé en lui-même, il se reconnaît moins que personne; il est devenu un criminel.

Sans trêve, il scrute l'instant où il fit sien le crime qui se révélait. Il ne peut le nier devant le Juge intérieur, il a dit à Salomé : « Je le savais », acceptant l'abomination pour prix du bonheur éphémère et de l'amour.

Elle expirait. Quel secours pouvait-il lui porter dans sa terreur, que celui-là seulement, un instant seulement, après quoi jamais plus rien. Pouvait-il la laisser tomber seule?

Il a dit : « Je le savais. » Et s'il l'avait su? Est-il sûr de n'y avoir jamais pensé?... Jamais, non, depuis le mariage : il avait vécu neuf mois enivré.

Mais avant? pendant ces étranges, muettes fiançailles, où elle ne se laissait pas approcher, — où lui-même étrangement la fuyait? Pendant ces jours, ces nuits troubles, tout hantés d'elle, quand il songeait à sa liberté venue à temps encore; et, après les années de servitude, à la félicité qui s'ouvrait?

N'avait-il pas réfléchi qu'il n'était pas difficile d'empoisonner Émilie, avec toutes ces drogues, ces tisanes qu'elle était seule à prendre?

La bizarre absorption de Salomé dans la forêt, le soir de brouillard où il l'avait surprise, les yeux fixés à un point du sol; sa frayeur quand elle l'avait aperçu, — n'y avait-il pas rêvé?

Dans les ténèbres de l'âme, de telles questions s'allumaient en étincelles rouges, fuyantes, impossibles à saisir, tourment de surcroît par-dessus les malheurs qui l'avaient foudroyé : Salomé meurtrière, — Salomé morte.

Non, non, il n'avait pas su! Il en appelait son Juge à témoin. Mais s'il avait su?

Ne l'aurait-il jamais tenue dans ses bras? Serait-il demeuré séparé d'elle comme il était aujourd'hui? S'arracher du cœur le peu qui lui restait de possession ne semblait pas possible.

Pendant les heures hagardes de la soirée, ses yeux erraient dans la salle. Il voyait les disparues, chacune à la place qui lui avait été familière : la vieille Catherine, avec ses suspectes prêcheries, Émilie, Salomé... Émilie de nouveau, qui aurait

dû être encore là, toussottante, les pieds sur sa chaufferette, un tricot gris dans les mains, — qui semblait revenue de quelque manière, victorieuse enfin, après tant de vaines discussions pour obtenir le renvoi de Salomé, — revenue après une vengeance mystérieuse, comme si elle avait guetté la petite à ce mauvais passage des couches où toute femme met un pied dans la tombe. Y avait-il quelque chose d'elle dans la chambre? un noir esprit de reproche et de représaille qui ne s'en irait plus? Par delà le court remariage, la mémoire de Jacob la retrouvait partout; les meubles, les murs étaient imprégnés d'elle; parfois, il croyait presque la frôler. Il sentait la honte affreuse et l'aversion qu'il eût éprouvées sous son regard, le besoin et l'horreur de lui demander pardon. Ainsi, avant qu'il ne l'eût rappelée, deux ans plus tôt, la passion naissante multipliait par toute la chambre la beauté de Salomé, son lisse visage. La chambre avait changé de fantôme.

Toute la semaine qui suivit la mort de Salomé tombèrent les grandes neiges du milieu de l'hiver. La terre aux reliefs effacés, aux couleurs abolies, avait un aspect de stupeur et d'attente; les sapins édifiant leurs strates noires et blanches enfonçaient leurs cimes dans un ciel épais, fait d'une seule nuée sans bornes, sombre et jaunâtre. Nul souffle dans l'atmosphère et cependant les sapins remuaient sans trêve, entr'ouvrant et refermant leurs profondeurs animées, secouant leurs franges sans aucun bruit. Chaque branche surchargée se débattait contre son fardeau; mais la neige neuve, accrochée de ses millions de cristaux dans les noires crinières, ne se laissait pas rejeter. Après les tombées, on eût dit qu'un cauchemar agitait la sapinière. Les nuits sous le ciel opaque, étaient pâles, une lueur montait du sol, exsudait des ramures et les sapins en files solennelles, au-dessus des toits de la ferme, semblaient de formidables anges veillant l'angoisse de l'homme.

Au bout de la semaine, sur la fin de l'après-midi, le vent du Sud se leva et en deux heures amollit toute la neige, la creusa, la mouilla et l'on entendit lourdement ruisseler les arbres. La nuit regela toute cette eau et, quand le jour parut, il n'y avait pas une brindille qui ne fût prise dans un étui de glace. Sur la glace, il neigea de nouveau. Alors, l'immobilité régna sur la sapinière avec le silence. Les branches encore alourdies ne se débattaient plus, chargées d'un poids qui faisait plier toutes

leurs fibres ; séparées de l'espace et du vent par une carapace étincelante et morte, elles pendaient vers la terre, âmes paralysées à qui ne reste que la mémoire, douloureux et profond rêve, qui de la cime aux racines flue et reflue.

Jacob sortit ce matin-là pour la première fois de la semaine. D'un regard vague, il considéra les grands sapins qui abritaient sa ferme; il ne se dit pas qu'il leur était semblable : il était cela même, cette même créature vivante et retranchée de la vie qui demeure muette et craque et se brise au milieu du silence infini. Les souvenirs l'habitaient, ils battaient dans ses artères, flottaient dans ses veines, fluaient, se diffusant jusqu'à la moelle. Quel visage montrerait-il désormais? Quel homme serait-il parmi les autres dans les commandements et les marchés, à l'auberge ou à l'église? Il sentait la solitude étendue sur lui pour toujours; il vivrait dans le gel de son malheur étrange, indicible; — et sous la carapace de stupeur et de souffrance, il y aurait toujours au dedans de lui cette respiration de la mémoire, qui lui montrait sans cesse le visage de la petite Salomé, sa bouche humide et pâle, ses grandes paupières.

Il était sorti pour parcourir la sapinière. Hirlemann lui avait rappelé le matin que les bûcherons étaient attendus au premier jour de dégel et que les arbres n'avaient pas été marqués. Il portait un pot de peinture bleue avec une brosse, mais, se rendant compte que le verglas empêcherait de tracer les marques, il accrocha le pot sous la voûte et partit, les mains libres pour un premier repérage. Il s'engagea dans le sentier où la neige, fondue puis regelée, s'était changée en un revêtement de vitre qui craquait sous les semelles ferrées. Tours de neige, machines de guerre pour des batailles d'anges, les sapins de tous les côtés se dressaient, plus grands, semblait-il, qu'on ne les voyait d'ordinaire. Une mince buée les séparait les uns des autres, s'étendait bleuâtre entre les branches aux échines ployées que bosselaient des vertèbres de glace. D'aucun arbre on ne voyait le pied; les basses branches, tombant jusqu'au sol neigeux où les ronces ensevelies traçaient à peine une ondulation, les revêtaient de lourdes robes rigides, criblées de cristaux. Ils surgissaient de la brume, hauts triangles déchiquetés, chacun suivi plusieurs fois de son propre fantôme. Jacob errait parmi eux; quittant le sentier, il

les toisait d'en bas, tournait autour du branchage, considérait la grosseur du tronc, la rectitude du jet, croyait destiner l'un à la hache, l'autre à vivre, oubliait aussitôt, dans la double confusion du jour spectral et de son esprit égaré et découvrait avec étonnement la marque de ses pas, là où il ne croyait pas avoir passé.

Mais l'apparence, même illusoire, d'un travail, et ce froid figé, firent pénétrer jusqu'à son âme une sorte de sommeil. Plus calme, il craignit de rentrer chez lui; il craignit les chambres chaudes et sombres où palpitaient les souvenirs de la vie. Sans couleur, sans soleil, l'immobile clarté de ce jour l'attirait; quand il émergea d'entre les hauts sapins, il prit à travers champs pour gagner la forêt. C'est à peine si on en distinguait de loin la lisière sur le faîte de sa colline, comme une falaise pâle, rivage d'argent et de cristal dans l'infinie blancheur qui mêlait ciel et terre. Il marchait sur la neige vitreuse et craquante, dont il savait bien ce qu'elle recouvrait: ici du blé, ici de l'avoine, plus loin du trèfle, par là de l'orge. Les semences jetées aux jours du bonheur dormaient dans la terre. O temps de la moisson, que Dieu t'écarte désormais! Il traversa une route bordée d'églantiers; leurs fruits rouges, brillants dans leurs gaines de glace, éclataient en grand nombre sur les courbes jaillissantes et ployées des rameaux. Il s'arrêta tout à coup : il se rappela que trois jours avant son mariage, il avait rencontré Salomé sous cette même haie qu'elle longeait avec ses chèvres. Il lui avait parlé, il l'avait baisée au visage. C'était un peu plus haut, il voyait l'endroit; il se rappelait le ciel couvert, l'horizon jaune, les églantiers tout frisés de pousses neuves. Il n'y avait pas un an; le temps avait à peine bougé. Une douleur intolérable gonfla son cœur; il franchit la route et reprit sa course au travers des terres. Celle qui avait marché là par ce soir tiède, les épaules serrées dans son fichu noir, petite, sauvage, fuyante, les yeux si clairs et si effrayés pour le regarder tandis qu'il lui parlait avec l'angoisse de l'amour, celle-là, cette petite-là, tremblante, chaude, avec son haleine de fleur, elle était couchée, elle aussi, sous la neige, dans l'attente d'un jour de germination et de la grande moisson de Dieu à la fin des temps. Mais déjà le jugement était écrit pour elle, le sort fixé sans retour possible. Secret de la sentence enfouie plus loin que le fond des cieux, irrévo-

cable plus que le cours des astres! Qu'adviendra-t-il de la petite Salomé qui empoisonna? N'y a-t-il plus de pitié pour elle que dans le grand cœur d'homme qui ne peut l'abandonner? plus de douceur, plus de bonté que dans ces puissants bras qui la cherchent encore et dans ces yeux qui pâlissent de ne plus la voir?

Le malheureux leva la tête : il arrivait à la limite de son domaine; ici s'est arrêtée la charrue. Soudain, comme une église, la forêt commence. La neige n'a pas tenu sur le sol roux d'où se lève le peuple des hêtres en colonnades serrées de troncs lisses. Le verglas a saisi toute la ramure et, là-haut, dans le brouillard, c'est la lisière d'une forêt de glace qui frise et vaguement brille. Sous les voûtes de la futaie, les larges palmes se suspendent, s'étagent, cherchant l'espace de leur membrure vaste et fine qu'emprisonne le cristal insensible. De jeunes chênes, çà et là, encore ébouriffés de toutes leurs feuilles sèches, ont été saisis par le prodige; sous leur gangue, ils semblent se débattre comme des enfants pleins de feu et de furie, et jettent un éclat rouge aussi aigu que les flammes d'un brasier de plein jour. Étrange est l'aspect de toute chose; on dirait que le monde meurt ou change, qu'une métamorphose s'étend sur toute vie; il semble qu'on ne reverra plus ce qu'il y avait avant, que ces petits chênes auront bientôt fini de crier leur jeunesse, et que la souffrance immobilisée ne redoutera plus que jaillisse dans la forêt le chant du rossignol.

Maintenant, Vogler marchait vite à travers l'enchantement mortuaire de la forêt. Il marchait sans but, il fuyait. A mesure que s'augmentait la distance entre lui et sa ferme, l'angoisse de son cœur se desserrait. C'était comme s'il se hâtait hors du monde, s'enfonçait dans un espace inconnu, inviolé, où les douleurs gèlent. Une épaisse végétation de cristal foisonnait, s'enchevêtrait de toute part, depuis le sol jusqu'aux cimes des arbres; toute la forêt n'était qu'un délire calme, froid, splendide et pâle, où il avançait comme s'il y cherchait la pureté détruite en son âme, l'effacement du poison et du mensonge, l'effacement du sang. Des gouttes fraîches lui mouillèrent le visage; il s'aperçut qu'il pleuvait. Au-dessus de la forêt ce n'était plus la nuée basse qui enfante la neige, mais un ciel gris clair, uni et lointain d'où la pluie tombait en traits minces. En touchant les rameaux verglassés, cette pluie gelait aussitôt; au bout d'une heure, des aiguilles de glace, des cabochons ronds,

des pendeloques bizarrement contournées pendaient des moindres ramilles; les branches s'inclinaient sous le poids; la forêt tout entière commençait à gémir et à craquer. Jacob était bien loin de chez lui, dans des régions de la forêt qu'il ne connaissait guère. Il traversait des taillis de chênes et de jeunes charmes en bouquets. Les grands arbres étaient rares, souvent ébranchés plusieurs fois par la foudre. Les bouleaux, dans leur chevelure fine, portaient tant de glace qu'ils succombaient, s'écroulant les uns dans les autres, mêlant leurs gerbes comme des cascades. Un aspect de désordre et de ravage peu à peu s'étendait. Comme des cris sourds, retentissaient au loin les brisements du bois

L'après-midi approchait du déclin. La pluie s'arrêtait, un faible rayon de l'Ouest éveillait les scintillements de toute cette verrerie fantastique. Jacob marchait toujours, les vêtements mouillés, le souffle court, des glaçons dans la barbe. Soudain, le chemin qu'il suivait déboucha hors de la forêt sur un paysage qu'il reconnut : sables grisâtres, fouets de l'osier vermillon, buissons épineux de genièvre, çà et là un maigre pin. Il avait souvent chassé là, dans sa jeunesse, l'oie sauvage et la sarcelle; c'était la rive inculte et froide, le farouche lit du Rhin. Le Schwarzwald le surplombait de ses pentes blêmes; à moins d'une demi-lieue coulait le fleuve. Jacob en prit la direction. Bientôt il entendit la rumeur propagée par le sol, le bruit qui monte d'en bas. Il atteignit le fleuve comme le jour commençait à s'obscurcir. Invisible au fond des brumes unies, le soleil s'était couché; les eaux roulaient et grondaient, grises entre des berges de neige. Elles se précipitaient d'une vitesse, d'une violence continue, en qui surgissaient et se brisaient mille violences; des cris sans nombre se perdaient dans leur bruissement. A l'endroit où Vogler s'était arrêté, on les voyait venir de loin, sombres, avec une force sûre, et pourtant l'impatience d'une meute tirant sur ses traits. Elles passaient, libres, galopantes, le flot engloutissant le flot dans les remous, les rapides corolles de l'écume. En aval, un brusque tournant les dérobait entre les peupliers de glace, dont le souffle qui vole sur le fleuve entrechoquait les rameaux. Vogler s'étendit ventre à terre. Il sentait le brisement de la fatigue; il regardait la course des eaux. Homme sédentaire, établi sur les solidités du sol, jusqu'à présent lorsqu'il avait vu mourir, — et il avait fermé les yeux de son père, — les perspectives stables de son esprit ne s'étaient pas

ébranlées. A la mort, le corps ne trouve-t-il pas dans la terre un lit profond et sûr? L'âme n'entre-t-elle pas en possession du partage immuable fixé par le juste Juge? Ordre clair et ferme en qui l'homme droit qu'avait été Jacob Vogler s'était reposé avec confiance; ordre aujourd'hui brisé, brouillé pour lui. Dans les yeux mourants de Salomé, il avait pris le vertige. Elle avait fui d'entre ses bras fermés, comme aspirée vers un lieu où nulle pensée dont il fût capable ne la pouvait rejoindre. Lui-même, au fond de son cœur, il avait trouvé des ténèbres étranges, où *le crime respirait paisiblement*; depuis qu'elles s'étaient ouvertes, un péché qu'il n'avait ni voulu, ni conçu, l'imprégnait. L'enfant, du moins, sera-t-il pur, engendré par l'amour candide et violent? L'enfant est pétri d'abomination. Et comme les eaux apportent aux rives, en leur vitesse hagarde, le mystère des espaces traversés, des espaces désirés, ainsi cette âme terrienne entend passer les puissances de l'abîme.

La nuit pâle était venue après le lent crépuscule, nuit sans étoile, dont le ciel n'était que vapeur inerte. La montagne de la rive étrangère semblait très haute et sa blancheur éclairait le fleuve d'un reflet où se tordaient les fleurs de l'écume. Les bouquets d'osier, les saules dressaient partout de vagues lueurs de cristaux nocturnes. La pluie presque impalpable recommençait à tomber. Jacob en se levant de terre sentit craquer la glace dans les plis de ses vêtements. De jeûne, de souffrance, de fatigue, il était comme ivre et le sourd tumulte des eaux résonnait sous son crâne, couvrant la pensée balbutiante. Aucun feu n'était en vue. Il se mit à marcher dans le sens du courant. D'autres, — il aurait pu en nommer, — étaient venus au Rhin pour s'y noyer. En peu d'instants, la douleur lâche prise, et le corps se mêle sans résistance à la froideur des eaux, à leur force aveugle et pure. Il se rappelait un vieillard, autrefois, à qui ses enfants avaient manqué; plus récemment, un journalier mutilé par un accident... Et lui, s'il plongeait maintenant? Son secret horrible serait effacé du monde et le crime de Salomé comme s'il n'avait pas été. L'enfant grandirait sur le domaine; — est-ce que tout ne recommencerait pas à lui? Non, Vogler le sait : une vie neuve ne renouvelle pas un vieux monde; l'héritage de son fils est souillé. Mais lui-même, il est trop de la terre pour s'évader ainsi; les eaux ne le prendront pas; il lui faut rester à sa place, son instinct est de tenir bon

avec la patience des racines, de veiller, de ne rien lâcher, de n'oublier personne. L'enfant est là qu'il faut protéger et peut-être pour Sälmele il y a encore quelque chose à faire... Morte, ensevelie, jugée pour l'éternité, il sent pourtant de quelque obscure façon qu'elle repose en lui. Jusqu'au bout, il reste chargé d'elle. Et voici que le long des eaux il lève vers Dieu le regard de son âme qui adjure de n'être pas éludé.

Il passa la nuit dans l'auberge d'un village dont il avait entendu sonner l'horloge, par-dessus les genévriers, avant d'en apercevoir les feux. Quelques hommes jouaient aux cartes dans une salle enfumée. L'étonnement se peignit dans les regards quand il ouvrit la porte, hâve, trempé, mais d'une stature et d'une allure à n'être pas pris pour un vagabond. Nul n'osa le questionner, tandis que la patronne lui faisait place près du poêle et lui servait à manger. Mais le jeu était devenu inattentif; les visages se consultaient : il n'était pas pris de boisson et ce n'était pas un fou; peut-être un fugitif, un homme poursuivi pour un mauvais coup? Quand il eut mangé la soupe fumante et bu un verre de vin, la patronne, sans lui demander s'il avait de l'argent, le conduisit à la meilleure de ses quatre chambres qui n'avait pas servi depuis des semaines, et qui sentait l'hiver et le moisi. Elle bassina le lit et dit qu'elle reviendrait chercher les vêtements mouillés. Les joueurs de carte dans la salle examinèrent longtemps ces vêtements, rêvant crime et cour d'assises; ils n'y trouvèrent point de marque de sang ni de déchirures. C'étaient des vêtements presque neufs et de bonne qualité (Vogler avait renouvelé ses nippes avant d'épouser Salomé). Il n'y avait rien à en conclure, sinon, comme on l'avait senti d'abord, que l'homme était un paysan de bonne condition, peut-être un riche propriétaire. Les hommes s'en allèrent en souhaitant à la patronne de n'être pas réveillée la nuit par les gendarmes. La patronne riposta que le client était un personnage très convenable; depuis assez longtemps elle voyait passer le monde pour savoir à quoi s'en tenir. On la plaisanta sur ce qu'il lui avait plu; on promit de venir aux nouvelles dès le matin. La porte claqua, un couplet de chanson retentit sur la place.

Raide et nu dans les draps raides, Jacob sentait monter la fièvre. Sa tête était chaude et le cœur lui battait très fort entre les côtes. Il ne savait plus bien où il était. Il plongeait dans de

brefs sommeils et lorsqu'il reprenait conscience, un regard était là qui le veillait : il était couché dans le regard de Dieu. Amèrement, il affrontait ce témoin des angoisses, des terreurs, de l'éternelle destruction. Dieu entend hurler le loup pris au piège, il sait le spasme de l'oiseau quand le hibou avance la tête sur le nid, il voit la rose que la tempête déchire aux épines du rosier, les fleurs de pommier que hache la grêle, et l'âme puérile où pénètre la tentation. Dieu n'est plus pour lui, à cette heure, Celui qui a parlé aux anciens hommes et dont toute âme attend la justice à la fin de ses jours. C'est une présence étroite et pressante, une énigme à percer, le seul témoin de tout ce que l'homme ignore en lui-même et en ce qu'il aime, et seul recours, seule vérité, il a pourtant l'apparence d'un ennemi.

Il a permis la tentation.

Il a connu l'homicide.

Il a laissé son fils innocent se fondre en la chair de sa fille coupable ; il a flétri cette chair quand la vie de son fils y eut pris racine. Il a conduit l'homme probe dans le désert et le voici veuf, courbé par l'amour sur les vers du tombeau et le puits de la damnation, souillé par le péché qu'il n'a pas commis, père épouvanté d'un enfant né du crime ; seul, hagard, les yeux secs, muré dans le cachot d'un secret intolérable, voici le fils bien-aimé, le bon fils, l'homme juste !

Et Dieu se tait si redoutablement !

Tu m'as enserré dans un étau, lui dit l'homme qui voudrait le contraindre ; je m'élance et il n'est point de voie. Que prépares-tu ? Que je meure et je connaîtrai ta pensée. Mais il sent sa force et qu'il est marqué maintenant pour souffrir, non pour mourir. La pensée lui vient de ce disciple dont Jésus a dit : « Si je veux qu'il demeure jusqu'à ce que je vienne, que vous importe ? » Il n'entend aucune réponse à ses questions, mais une sourde espérance en lui résiste et s'enfonce ; aussi profondément qu'entre la douleur, l'attente se creuse.

*
* *

Il partit le matin, délivré de l'esprit de fuite qui l'avait conduit jusque-là. Toute la nuit, la bruine avait continué de tomber ; le froid cependant ne cédait pas et le verglas en s'épaississant courbait les arbres les plus forts. Quand Vogler aborda la forêt, il se trouva devant un enchevêtrement de branchages brisés, un

chaos brillant et blafard où il n'aurait pu passer qu'à coups de hache. Il dut revenir en arrière et chercher son chemin avec de grands détours, par les routes. Tout le jour il marcha entre les spectres endiamantés, peupliers, cerisiers, pommiers, dont les files s'allongeaient à travers la campagne blanche et morte. Il voyait grandir les Vosges qui dressaient sur le ciel incolore leurs sapinières gris d'acier entre des pans de neige polie. Il traversait des villages où se rassemblaient des groupes soucieux : de mémoire d'homme, on n'avait vu pareil verglas, tous les vergers étaient menacés, les craquements qu'on entendait à toute minute consternaient les visages, et les gens se consultaient. De ci, de là, un paysan plus résolu que les autres apportait son échelle au verger, grimpait au milieu de ce fouillis de verre et se mettait à scier les branches les plus chargées. Jacob demandait son chemin, les conversations s'arrêtaient, on s'étonnait de ce voyageur qui s'orientait, à pareil jour, vers un but si lointain, des endroits qu'on connaissait à peine. Puis, de nouveau, après ces petits remous de vie inquiète, la vaste solitude gelée de la terre, et le rythme des pas martelant la route. Parfois une branche brisée barrait le passage, parfois Jacob en voyait tomber une avec un fracas étrange, un tonnerre tout mêlé d'un cliquetis de cristal. La branche était plusieurs fois assez lourde pour écraser un homme, mais il n'avait aucun recul. Son malheur lui était une égide. On ne meurt pas au plus épais du malheur. « Si je veux qu'il demeure jusqu'à ce que je vienne... » Il marchait dans sa propre ténèbre et l'étouffement du péché s'affermissant dans la conviction qu'il avait éprouvée la veille au bord du fleuve, que toute cette force en lui, ni sa patience, ni son appel ne seraient déjoués. Il y avait une parole qui l'attendait cachée dans l'avenir. A cette heure, Dieu était entré en jugement avec l'homme, il n'y aurait point de hasard pour interrompre. Mais Salomé, Salomé en un moment absorbée par le silence éternel... Vogler se rappelait le mouvement qu'elle avait eu si souvent la nuit pour se blottir contre lui. Il avait fallu ouvrir les bras quand elle eut expiré. Il avait fallu la laisser emporter comme une chose qui ne sert plus et n'a plus sa place à la lumière, une chose nuisible que l'on cache avant qu'elle devienne affreuse; mais l'âme de l'amant n'avait rien cédé, elle assumait le crime, et plus étroitement que dans les nuits de mai nuptial elle enserrait la petite âme épousée.

Il faisait nuit noire quand Vogler regagna sa ferme. Aussi longtemps qu'il avait pu voir, le verglas étendait son ravage. Il entendit par les soupiraux des étables le meuglement familier de ses bêtes; sous la voûte éclairée d'un quinquet il n'y avait personne, personne dans la cour; mais un chien s'approcha de lui et lui lécha la main. La femme Hirlemann parut sur le seuil de son logement derrière la forge. « Herr Vogler, cria-t-elle, c'est vous? Ils sont tous aux mirabelliers, les arbres périssent! Allez-y vite. Ils ont emporté les échelles et les scies. Mais mon mari n'ose pas couper sans votre ordre. » Vogler remonta le ruisseau gelé, arriva au vallon où les cerisiers de structure légère et droite tenaient bon, mais sur la prairie en pente où s'espaçaient les mirabelliers, il vit une agitation de silhouettes noires portant des lanternes et tournant autour des arbres courbés et presque couchés sur le sol. Avec des cordes nouées à des pieux qu'ils avaient enfoncés dans la terre, ils s'efforçaient de redresser les troncs ou de les soutenir contre le poids écrasant de la glace que retenait leur branchage touffu, tortueux, indéfiniment divisé. Ceux qui s'étaient inclinés du côté de la pente montante trouvaient un appui sur le sol; mais ceux qui penchaient au-dessus de la descente ne rencontrant que le vide s'étaient déjà brisés en grand nombre, et le rayon jaune des lanternes éclairait tour à tour la souche aux grands éclats d'aubier clair et la ramure effondrée sur l'émiettement scintillant du verglas. Hirlemann parlait au fermier :

— Herr Vogler, si nous ne coupons les têtes, on en perdra encore trente cette nuit; il y en a déjà autant de cassés.

— Allez-y, dit Jacob; et lui-même appliqua l'échelle sur un arbre qui succombait; les valets s'emparèrent des autres échelles, on décida des premiers sauvetages; les garçons Hirlemann, adolescents et plus légers que les autres, reçurent mission de grimper et de scier. Jusqu'au milieu de la nuit ils se démenèrent, rouges et joufflus, dans les bocages de glace et le bruit des brisements. Jacob, défaillant de fatigue, d'inanition et de fièvre, s'était assis sur un tronc abattu et contemplait le désastre de son verger. Il y avait des arbres qui, au lieu de se rompre, s'étaient arrachés et gisaient sur la pente avec leurs racines échevelées et terreuses. Jusqu'à ce qu'il aimât Salomé, nulle chair ne lui avait été plus proche que celle de ses arbres. Cependant il les regardait mourir sans révolte. C'était pour lui comme

le premier effet d'une sentence qui condamnait la terre déshonorée par l'homicide. La mort répondait à la mort et le bruit de la hache apportait le calme au cœur dévasté. Il n'y aurait pas de blanc printemps cette année et de longtemps ce vallon ne fleurirait plus comme il avait fleuri pour les noces de Salomé.

Quand enfin il rentra dans sa maison, Jacob ne put dormir; sa poitrine brûlait, sa tête était comme une chose qui roule dans un torrent, ses membres grelottaient. Il ouvrit sa Bible et lut au livre d'Amos : « Prépare-toi, Israël, à la rencontre de ton Dieu. Car il vient Celui qui a formé les montagnes et qui a créé le vent, Celui qui fait connaître à l'homme sa pensée, Celui qui change l'aurore en ténèbres et qui marche sur les sommets de la terre. »

***

Pendant plusieurs jours, il eut la fièvre. Le verglas fondit, laissant le pays saccagé; bientôt la neige de nouveau remplit l'air de ses lents vacillements. Couché sur son lit, refusant les soins, jour et nuit devant le Seigneur, Jacob portait dans son âme le jeune corps sans vie, la petite âme infectée. Comme une mère porte son enfant, avec une égale adhérence, une égale passion. Et le poids lui en était lourd et doux. De la stupeur des premiers jours comme de la fumée qui monte et s'enroule là où la foudre a porté l'incendie, — et l'homme compte les bêtes dans l'étable et tout ce qui est sauvé, — ce qui restait vivant se révélait. Vogler savait que, d'une manière ou d'une autre, c'est avec Salomé qu'il continuerait à vivre. Rien n'avait eu raison de ce lien; et la foudre n'était pas plus forte que ce feu dans son âme. En outre, il aimait l'enfant. Que les arbres meurent, que la terre soit frappée de stérilité, mais que la vengeance du Seigneur épargne l'enfant.

Il se souvint de Bethsabée que David aperçut, du haut de ses terrasses, à l'heure où elle se baignait dans son jardin. Longuement, pendant les jours blancs de neige et silencieux, les soirs profonds où le vieillard Temps semble sommeiller sur sa faux, Vogler scrutait le livre des Rois. David aima cette femme, Seigneur, et tu ne le rejetas pas pour toujours. Il fit mourir Urie le Héthéen et tu n'as pas damné son âme. Quand après la mort d'Urie tu envoyas vers David Nathan pour lui montrer le visage de son crime, le prophète ne lui commanda point de ren-

voyer Bethsabée. O page, ô versets d'où coule un baume ! David garda Bethsabée dans sa maison ; l'ayant épousée, il dormit encore auprès d'elle ; tu ne la retiras pas d'entre ses bras. Et le fils qu'adultère elle avait conçu périt, il est vrai, dans son bas âge, malgré les jeûnes, les veilles, les prières de David qui l'aimait. Mais bientôt, dans la couche du meurtrier de son mari, Bethsabée engendra Salomon. « Et moi, songeait Jacob, qui se dressait tout consumé de fièvre, moi qui fus le mari de celle qui a tué ma femme, je le fus devant Dieu, et il ne me sera pas commandé de répudier sa pauvre ombre. » Il se rejetait sur son lit, fermait le livre et prolongeait l'effort confus de la méditation à travers les ronces déchirantes du souvenir. Il considérait combien il avait été plus durement traité que David adultère et homicide : sa bien-aimée est engloutie, il ne la verra plus ; jamais, en réponse au long désir, il ne sentira se condenser comme la rosée de l'aube la forme de l'épousée entre ses mains, au lieu de ce poids fantôme qu'il traîne avec lui.

David et Bethsabée, le Seigneur ne les sépare pas. Et lui, violemment séparé de sa Sälmele, ne peut un instant consentir à n'avoir pas goûté le pain et la rose et le vin de son corps. Il lui a pris sa faute comme la succion de la bouche sur la morsure d'une vipère peut aspirer le poison. Il est prêt pour l'expiation ; mais que le passé lui reste, ce trésor vénéneux de la mémoire sur lequel son cœur avarement se referme ! La soif de ses yeux et de ses membres est pareille à la raideur de la terre gelée toute raboteuse, sans couleur et sans souffle. La mémoire, seule vivante, faudrait-il qu'elle devînt aveugle et veuve à son tour ? David ne renvoya pas Bethsabée : « Moi non plus, dit Jacob en son cœur, je ne te renverrai pas, Sälmele. Tu es ma femme toujours. Les paroles sacrées ont été dites sur nous deux. Aussi longtemps que ma chair couvre mes os, elles demeurent... elles demeurent... » Ainsi se refaisait, dans le cœur foudroyé, le sentiment, à l'abri du saint Livre, d'une société avec la petite morte. Le rêve des sens montait comme une sève dans les pensées, dans les plus pures prières. Il drainait le fond de l'âme de toute sa bonté inconnue.

S'étonnera-t-on qu'une telle bonté se soit trouvée chez un homme qui, depuis sa naissance, avait vu chaque année les moissons monter de la terre ?

La neige parfois l'engourdissait, et, dans le vide et la blan-

cheur, se levaient les images de mai aux profonds herbages, alors que la prairie de jour en jour s'élève juteuse, avec la couleur de l'émeraude, baignant jusqu'aux genoux les vieux troncs fendillés ; — et les branches de cerisiers y traînent, toutes garnies de leurs petits fruits verts en bouquets, et les fleurs de pommier s'effeuillent parmi les sauges. Le mois où la nuit sent bon et frais sous les étoiles, où l'épi qui s'enfle de lait, fend sa gaine de ruban et fait paraître l'ordre serré de ses grains, le même depuis les jours de la Genèse et le premier homme qui fit cuire un pain. Mai, dont il avait connu tant de répétitions paisibles et régulières, figures de ce mai unique, le dernier, infiniment lointain celui-là, et seul réel et sans retour, suspendu désormais au-dessus des cycles du temps, le plus rapide et le plus vaste des mois, ce mai nuptial dont les brèves nuits chacune plus hâtive étaient pourtant chacune immense, — frais océan de ténèbres, sommeils enchevêtrés de voluptés, baisers montant du cœur assoupi, comme du fond noir de l'étang le nénuphar, membres noués, tendus, altérés, pareils aux racines dont l'effort fait monter le chœur des forêts, souffles croisés dans la paix des heures endormies, ainsi que ces hauts vents du ciel qui font glisser en sens différents les nuages. Étranges souvenirs à savourer, tandis que la neige sans trêve titube et s'amoncelle ! L'eau, l'élément uni, sommeil ou force, s'est divisé, en cette multitude voletante, capricieuse, qui, à toutes les fenêtres, flotte et tournoie. L'énergie de l'homme, sa vie même, se dissolvent en flocons sans poids : les instants du bonheur évanoui.

*
* *

Il guérit, sortit de sa chambre, maigre, le visage couleur de cire brune, le pas mal assuré. Il alla dans le verger : on sciait les troncs abattus et les grandes branches de ceux qui ne dressaient plus que des moignons. Une équipe d'étrangers travaillait avec les deux valets de la ferme. Le maître de ces bûcherons vint à lui, le salua et se plaignit de n'avoir pas trouvé les marques convenues dans la sapinière. Il n'avait pu commencer la besogne pour laquelle on l'avait convoqué avec ses hommes, et il ne lui restait plus que deux jours. « Revenez dans huit ! » dit Vogler. L'homme répondit qu'il avait des engagements dans les forêts des Vosges pour toute la saison. « C'est bien ! dit Vogler,

les sapins peuvent attendre! Revenez dans un an. » L'homme reprit son rabot de mauvaise humeur : Herr Vogler, on savait bien qu'il était riche; mais il était tout de même trop fier.

Vogler, sans penser au bûcheron ni aux sapins, marchait lentement vers le cimetière. Pas une fleur sur les tertres gelés. L'armature rouillée de quelques couronnes grinçait aux croix. Le jour était gris, net, clair. Pour la première fois depuis qu'il savait, Jacob s'arrêta sur la tombe d'Émilie, et il se tint immobile, humilié, avec le cœur dur de quelqu'un qui n'a rien à donner, ni rien à demander. Il se sentait coupable et il implorait le pardon de Dieu; mais le pardon d'Émilie lui restait indifférent. Comme pour une pénitence, difficilement et strictement supportée, il demeura de longues minutes, les yeux fixés sur l'inscription. Puis il gagne la tombe de Salomé, il regarde l'inscription, il regarde le sol, ses prunelles s'obscurcissent. Émilie est morte riche de bonnes œuvres, son âme s'élève sur les bénédictions des malades et des pauvres; mais cette enfant est tombée dans l'abîme avec une pierre attachée au cou. Où la chercher? Où l'atteindre? Pas une direction de la pensée qui mène vers elle. Toujours il faut sentir qu'elle est plus loin, plus bas. Se revêtir de sa faute, s'attacher la même pierre, tomber après elle, ce n'est pas la secourir. Nulle âme ne respire dans le Scheol; quand elle s'engouffrerait, nulle âme n'en réchauffe une autre dans l'épaisseur des ténèbres; ardente d'amour, elle s'éteindrait comme un charbon. Et Salomé l'a-t-elle aimé un seul jour? Il n'a pas cette pauvreté de se le demander. Tout est clair à présent; le grand cœur torturé distingue toutes les mailles du filet qui l'a pris : la grand mère a conçu la chose et l'a, de loin, préparée; Salomé l'a accomplie par convoitise; ensuite, elle a eu peur; c'est la peur, le poids du secret qui fit sa sauvagerie pendant les fiançailles; et après, cette douce confiance animale, cet instinct de se blottir, c'était un besoin de protection, l'espoir d'un refuge hors de soi. Jacob avait tant aimé qu'il ne s'étonnait pas que Salomé eût cherché dans ses bras une vie nouvelle; il s'étonnait plutôt qu'elle ne l'eût pas trouvée. Pourtant, il lui fallait sentir qu'elle n'avait rien acquis, pas même peut-être le commencement de l'amour; il lui fallait savoir que sa pauvre âme était infecte quand, sur la fleur de son haleine, il fermait les yeux.

Lentement il s'en retourna; des larmes roulaient sur ses

joues. La campagne était grise et brune avec des flaques de neige; les montagnes, à l'orient et au couchant, gravaient leurs crêtes dans un ciel sans ride et sans couleur. Les jours allongeaient leur tristesse vide et nul autre signe encore n'annonçait le déclin de l'hiver. Vogler se sentait faible et il avait froid jusqu'aux os. Sur la route, il entendit venir une carriole : elle déboucha d'un tournant; il y reconnut la sage-femme avec son air recueilli de sourde, assise à côté d'un jeune garçon qui conduisait à un trot assez vif. Il la vit parler au garçon qui tira sur les rênes; le cheval s'arrêta; grosse et légère dans les plis rebondis de ses jupes, la sage-femme descendit; elle voulait montrer à ce veuf la sympathie d'un bon cœur, s'informer du petit enfant. Elle venait d'en voir naître un autre et, cette fois-ci, tout s'était bien passé. Il faut toujours espérer le mieux. Herr Vogler répondit à ses questions d'une voix si altérée, avec un regard si trouble et si lointain, qu'elle en fut décontenancée. Elle voyait bien qu'il ne se remettait pas du tout. L'aspect inattendu de cette douleur refoula les consolations; elle voulut embrasser maître Jacob; mais il était grand et solennel, et cela semblait difficile à oser. Émue, prise de court, elle se pencha et lui baisa chaudement la main. Un instant plus tard, la voiture roulait dans la direction du village. Vogler marchait de nouveau seul. Sa pensée errait vers Émilie. Il connaissait si peu de femmes! elles étaient bien différentes les unes des autres!

Rentré à la ferme, il fit le tour des étables, interrogea les valets; pendant les grandes tombées de neige, la toiture de la grange s'était abîmée, l'eau y avait pénétré; on venait de découvrir qu'une bonne partie des provisions de foin était pourrie. Il y avait plusieurs vaches malades : elles avaient mangé de ce foin gâté; l'humidité dans les remises avait rouillé pas mal d'instruments; les clôtures des prairies étaient défoncées sur plusieurs points. Vogler examina les dommages sans sourciller, évalua intérieurement les pertes, donna ses ordres. L'instinct de gouverner le domaine reparaissait en lui. La semaine suivante, il veilla lui-même aux réparations, se rappela les travaux qui avaient rempli les derniers jours de l'attente jusqu'à ce que parût le jour de douleur, vit se renouer leur chaîne par-dessus les précipices connus de lui seul. Rien n'était changé au dehors. Combien de temps n'avait-il pas vécu ainsi, en accord avec les choses, obéissant aux saisons, com-

mandant aux hommes et à la terre? Un seul regret alors : il souffrait de n'être là que jusqu'à la mort seulement. Maintenant, il avait un fils. Et il se rappelait la parole qu'il avait lue : *Il vient, Celui qui change l'aurore en ténèbres.*

* * *

L'enfant était vigoureux, comme on l'avait dit dès sa naissance. Les chèvres de Sälmele les premiers jours lui avaient donné de leur lait; puis la sage-femme avait amené une nourrice et il y avait dans la sombre ferme une chambre où retentissaient les chansons, les remontrances, les gloussements de louanges dont une femme entoure un berceau. Dans cette chambre, la vie était intime, bavarde, sereine et retranchée ; de semaine en semaine, le corps de l'enfant devenait plus ferme et plus clair; la petite chose palpitante, duveteuse et violacée qui, d'abord, n'est que sang et nerf, effort, souffrance ou torpeur, se fortifiait et s'apaisait sous l'influence du lait, en absorbait la blancheur, se modelait comme la cire. Dans le visage lisse et pur, entre les tempes translucides et les rondeurs nues du front immaculé, les yeux étaient comme cette étendue que Dieu fit au commencement et qu'il appela Ciel : un azur qui attend de contenir le monde. L'enfant, déjà, reconnaissait sa nourrice et, quand son père se penchait sur lui, du fond de sa vie lointaine, comme la pointe de la première étoile perce l'ombre du soir, il souriait. Bientôt ses mains se tendirent vers les bijoux d'or que les bonnes femmes qui, parfois, venaient le voir avec des câlineries taquines, balançaient au-dessus du berceau. Quand la nourrice ouvrait son corsage, le petit corps, dans la frénésie de l'impatience, sautait des talons à la tête. L'instant d'après, la bouche goulue se collait au sein, ventouse au rythme précipité, et le tiède aliment peu à peu instillait le calme jusqu'aux ongles des mains et des pieds. La source s'épuisait-elle, la petite main battait le sein, la nourrice le retirait ; un cri éclatait, vaste, le cri de la soif et de l'exigence trompée, et voici que s'offrait l'autre sein lourd et rond, blanc et veiné, avec sa pointe toute droite, où perle une goutte pâle, et l'enfant étouffait son cri dans le recommencement de ses délices. Qu'il était frais et florissant quand la nourrice le déposait, rassasié, dans le berceau, la lèvre mouillée, les yeux en fleur, et que son regard

commençait à palper autour de lui avec grande surprise et attention les choses l'une après l'autre !

Et si son père survenait, grand et muet, et que, sans regarder la nourrice, il se penchât sur l'enfant, il se voyait reflété dans la prunelle brillante, au plus vivant du visage épanoui qui était large et pâle et beau comme avait été celui de Salomé ; non reflété seulement, mais vu, saisi par d'étranges petites vrilles de confiance et le regard qui explorait d'abord, errait dans la barbe, sur les contours devenait lumière en trouvant les yeux. Il semblait dire : je te reconnais, je suis de ton espèce. Les autres choses n'ont pas ces yeux avec quoi nous nous touchons.

Le père songeait : « Voici la forme et la substance de l'homme ; voici les narines qui respirent l'air, les oreilles qui entendent (comme l'enfant sursautait quand la nourrice fermait la porte !) ; voici les mains toutes gravées en dedans, les doigts qui cherchent, les pieds qui marcheront sur la terre. Voici ce que l'homme n'a pas façonné ; voici, resurgie de mes reins, la ressemblance de Salomé innocente ; voici l'image de Dieu ! » Une question toujours la même angoissait son esprit. Comment l'enfant tout pur a-t-il pu naître en exaucement de la pensée criminelle? comment le don divin de la petite âme est-il entré dans la complicité des convoitises, de l'homicide et de la trahison? Question que le jour qui vient reprend à la nuit qui s'éloigne. Dieu est loin, ses volontés incompréhensibles ! Si Jacob avait eu un enfant d'Émilie au début de leur mariage, la tentation approchant son cœur l'eût trouvé rempli. Mais cette faim de quinze années qu'il avait fallu endurer, lié à l'épouse morose, alors que la tristesse de l'homme n'était pas de l'homme seul, mais de la terre ! et sitôt que s'était allumé le désir, cet espoir, soufflant pour l'attiser des quatre coins du domaine, d'un maître pour tenir ensemble ce qu'avaient rassemblé les ancêtres ! Mais à peine songeait-il qu'il aurait pu se satisfaire d'un enfant d'Émilie que l'amour dans son âme et son corps se rebellait. Cet enfant de Salomé, c'était lui qui était lié à ses entrailles, à son souffle. Et s'il ne pouvait concevoir que la bénédiction du Ciel fût complice de l'action abominable, à quel point ne l'était-il pas lui-même, par toute la pente secrète de l'âme, le torrent souterrain de sa passion !

*
* *

L'année tournait sa sphère ; le printemps vert, pommelé de gris et d'or succédait aux blancheurs mortes et aux sombres nuées de l'hiver. Ravagés, les arbres du vallon fleurirent cependant ; l'épaisse prairie envahie de fleurs réjouit les mufles baveux du bétail ; le trèfle entassé dans les mangeoires décora de ses guirlandes la profondeur des étables que traversait sous les poutres le vol aigu des hirondelles ; dans leur enclos, les porcs, avec un bruit mouillé, menu, nombreux raflaient l'herbe fangeuse, les cornets roses de leurs oreilles garant leurs yeux de ces mystères de l'espace qui font rêver les vaches ; des truies repues étalaient en dormant leur ventre festonné. Des laveuses avec la femme Hirlemann étendaient la lessive au soleil. Des veaux naissaient ; la basse-cour se peuplait de poussins ; une des chèvres de Salomé mit bas deux chevreaux. Depuis l'aube, le roucoulement des pigeons entourait les vieux toits d'un nimbe de douceur, et la brise apportait de la forêt, par-dessus les nappes du jeune blé, les deux notes heureuses où s'extasie le coucou.

Les grands parfums de l'année, l'un après l'autre, se gonflèrent, s'épandirent ; l'amère tendresse des troënes, le miel des tilleuls ; dans les taillis l'odeur de l'acacia traversait l'exhalaison des mousses, des vertes sèves ; le chèvrefeuille et la clématite embaumèrent les haies ; sous les murs de la ferme, au soleil, les lis ouvrirent leurs cloches profondes. Et bientôt la nuit moite et pâle, après les longues journées de la faux, s'emplit de l'odeur du foin.

Jacob Vogler, comme par le passé, dirigeait les travaux de sa ferme ; mais il n'allait plus lui-même dans les marchés pour les ventes de bétail, les achats d'instruments. Il envoyait Hirlemann qui voyait grandir sa situation et commençait à voler. On eût voulu penser que le maître baissait, on l'observait : il était farouche dans sa solitude, ne parlait pas même à la nourrice, qui avait peur de lui comme d'un fantôme ; il avait cessé de fréquenter l'église, le dimanche ; il évitait le village ; on ne l'avait jamais revu au cabaret. L'impression fut profonde quand on apprit qu'il abandonnait un procès, en cours depuis la précédente récolte, contre un marchand de grain qui, ayant laissé gâter une partie du blé qu'il lui avait acheté, trouvait un prétexte pour lui en refuser le prix. Vogler retirait sa plainte et

endossait la perte. Une décision si contraire à ses habitudes semblait indiquer qu'il avait perdu toute confiance en lui-même. L'obstination de son silence faisait imaginer qu'il en viendrait peut-être à se ruiner la raison. Cependant, quand Hirlemann apportait un compte falsifié, il arrivait que le regard de Vogler sur lui, large, clair et brûlant dans la face muette, lui fît perdre contenance. Maître Jacob avait tout l'air de ne se laisser gruger qu'autant qu'il le voulait bien. La femme Hirlemann, confidente du trouble de son mari, venait alors voir Vogler, essayait de se faire son idée. Elle rentrait avec des conseils de prudence : le ménage entrevoyait une longue régence pleine de profits. Si le maître, d'une manière ou d'une autre, malade ou fou, mort de langueur ou suicidé, devait bientôt sortir du jeu, ce ne serait pas un mince avantage que d'être sur place, au courant de tout. Qui les délogerait? Il fallait ne rien compromettre, on ne savait ce qui se cachait encore de clairvoyance, de surveillance dans la bizarrerie du fermier.

Vogler en effet voyait tout, mais il avait de lui-même une horreur qui surpassait le mépris qu'inspirentl es friponneries et enrayait la colère. Lui, si rigide et chicanier qu'un soupçon de fraude précipitait chez le juge de paix, il avait pris le parti de ne plus se défendre. La conviction du péché s'était établie dans sa conscience. La faute qu'il avait adoptée était vraiment devenue sienne. Il la méditait jour et nuit. Devant Dieu, songeait-il, Émilie est pure et digne d'amour, Salomé coupable et digne de condamnation. Le cœur charnel ne bat pas selon la justice. Comment sera-t-il justifié?

Il demeurait écrasé; nulle voix n'approchait de sa solitude. Au dehors, le printemps l'étonnait vaguement, à travers la longue accoutumance. L'élan de toute vie, sa fraîche parure lui rappelaient qu'il avait connu le bonheur, une allégresse, une force qui joint dans le corps de l'homme le céleste et le souterrain, relie la racine des plantes à la gloire du soleil levant. Mais tout était détruit à présent de cette harmonie, de cet ordre illusoire du monde autour d'Adam et Ève. Celui-là était venu que désignait le prophète : *Celui qui fait connaître à l'homme sa pensée, celui qui change l'aurore en ténèbres.* Et une autre vie commençait pour Jacob, une vie dans la nuit, sans autre possession que celle de son indignité. Ses champs, sa demeure, ses toits étaient peuplés de voix et de souffles, depuis

le sistre des grillons, jusqu'aux meuglements du bétail, jusqu'aux soupirs des colombes; le vent faisait bruire la forêt, les petits garçons chantaient sur les chemins, le clairon martial et frivole sonnait dans les bleus crépuscules; lui, rien ne l'atteignait; son âme était soustraite; les liens qui l'avaient relié aux créatures, flétris. Au milieu de la terre en fleur, il était pareil à la grande membrure d'un arbre foudroyé, désormais solitaire, différent, debout dans le silence. Rien ne lui parlait, et lui ne parlait plus qu'à Dieu.

La réponse ne venait pas encore, et parfois, à l'heure pâle où les yeux brûlés d'insomnie voient l'aube sourdre lentement, et chaque chose restituée dans son immobilité à l'intérieur de la chambre et au dehors, la prairie terne, les arbres chacun avec sa découpure, les fruits verts endormis dans le feuillage, un doute se glissait jusqu'à son âme : qu'est-ce que le jour d'hier? qu'est-ce que l'action passée? qu'est-ce qu'une assiette de mauvais champignons qui a empoisonné une femme il y a deux ans?

Il s'assied à côté du carré gris de la fenêtre et appuie son front dans sa main. Il songe que les jours s'enfuient, les années se dissipent, la vie coule vers la mort d'une vitesse que rien ne peut changer. Pourquoi nos péchés dureraient-ils? Pourquoi les portons-nous comme des pierres seules subsistantes et indestructibles, quand le bonheur se défait comme une fumée?

Il se lève, sort de sa chambre, entre dans celle où dort son enfant. La nourrice se retourne sous l'édredon, elle a tout juste entr'ouvert la paupière, elle ne veut pas voir ce sombre somnambule qui se penche sur le nourrisson comme pour lui jeter un sort. L'enfant repose au creux du berceau, tout droit dans son maillot de laine. Il dort, les bras rejetés en arrière des deux côtés de la tête; les doux reliefs de son visage baignent dans l'eau grise de l'aube, le front pur et nu, la forme sacrée de la tête, les paupières jointes et déplissées dans le profond sommeil, la bouche d'où monte une senteur tendre comme celle de l'herbe et du lilas.

Où subsiste le péché? Il ne reste que cette créature confiante et pure, sur le flot du jour présent. « Sans le meurtre, se répète pourtant le père, elle ne serait jamais née. »

Il rentre dans sa chambre, regarde le lit d'où il s'est levé, où elles dormirent à son côté l'une après l'autre, et moururent l'une après l'autre, celles que la terre aujourd'hui recouvre. Il

regarde les murs qui ont contenu leurs voix. Elles ne reviendront plus et la haine entre elles est éteinte. L'oiseau fend l'air sans rayer le ciel : nulle trace n'indique où il a passé.

Au pied du lit, sur la table, Jacob ouvre le livre qui affirme aux générations que la vie éphémère de l'homme s'inscrit dans le regard de l'Éternel, jusqu'à la plus secrète parole de sa bouche, à la plus étouffée des pensées de son cœur. Les choses sont insensibles. Les bêtes s'éveillent pour peu de temps, elles ignorent le remords, elles s'en vont sans compter leurs jours. L'homme seul ne s'en va pas ; tout homme qui est né ne se rendort plus, et Dieu qui ne dort pas le regarde.

« Venez, lit Jacob Vogler, venez et discutons ensemble. Si vos péchés sont comme l'écarlate, ils deviendront blancs comme la neige. »

Au dehors, l'aurore éclate dans le ciel. Plus frais qu'une eau de montagne qui palpite et brille, un chœur d'oiseaux bouillonne dans les feuillages, s'exalte, se déchire lui-même en jets d'une joie qui fuse vers Dieu intacte, élémentaire, non mêlée de pensée. Les traits rouges du soleil levant illuminent l'herbe, enflamment par-dessous les ramures. La nourrice a pris l'enfant dans le berceau et l'a collé à sa mamelle gonflée par la nuit. Un délice aigu perce la terre. Vogler, les yeux clos, médite la parole d'Isaïe.

Il est loin de l'aurore fourmillante, mais dans ses ténèbres, il semble qu'une présence se condense comme un astre obscur.

*
* *

Jusqu'à son malheur, il avait eu confiance en sa propre justice. Il aurait pu se rendre témoignage : il avait observé toute la Loi, probe et sincère dans les contestations, équitable avec ses serviteurs, fidèle jusqu'au bout dans son triste mariage, et la tentation de l'amour, quand elle était venue, n'avait pas vaincu sa fermeté. « Venez et discutons ensemble », était un appel qu'il entendait sans crainte. Il avait compté sur la récompense de ses mérites au terme de ses jours.

Maintenant, il avait acquis de lui-même assez de terrible connaissance pour renoncer à se juger. Il se sentait coupable, mais d'une faute trouble, incertaine, qui peut-être ne lui serait jamais entièrement montrée en cette vie. Il ne pouvait s'en

purifier. Le vœu de la nature trop ardemment comblé ne laissait pas de place au repentir.

Ce fut alors que ce chrétien découvrit son Sauveur et de l'ancienne loi entra dans la loi nouvelle. Il consentit à être vide de mérites, livré à la miséricorde d'un autre qui avait mérité pour lui. La sourde, noire, mystérieuse attente qui s'était révélée en lui au bord du fleuve percevait des signes au ciel intérieur, elle s'éclairait peu à peu, elle devenait espérance. L'acte spirituel de dépouillement et de désaveu que toute sa vertu ne suffisait pas à produire, son Rédempteur le formerait en lui. L'amour sans complicité avec le mal qui est impossible à l'homme charnel, son Rédempteur le lui enseignerait. Il fallait seulement se remettre, — *la remettre*, celle qu'il ne sauverait pas plus qu'il ne pouvait se sauver lui-même. Il fallait détruire l'ancien orgueil, l'habitude fière de compter sur ses forces, le regard réfléchi, — qu'il soit de complaisance ou de désespoir, — qui referme sur l'âme ses portes éternelles.

Et cela se préparait en Jacob aussi lentement et insensiblement que la moisson s'élève, courbe et sèche ses épis, pâlit, semble languir, puis révèle et diffuse l'or de sa maturité.

Un jour, il lut dans l'Évangile : « Celui qui veut venir après moi, qu'il se quitte lui-même ; » et les mots tout à coup lui parurent sortir du livre, fondre sur lui. Ce fut comme une parole criée à un sourd, perçant l'ouïe obstruée, heurtant l'âme du haut en bas. Il lisait de grand matin, selon son habitude, et il n'avait pas dormi ; les heures de la nuit s'étaient épuisées contre son angoisse ; en vain elles avaient offert leur baume, le sommeil qui lave et panse la douleur, l'opprobre, l'amour frustré. Il s'était levé courbé, les mouvements de ses grands membres alentis de fatigue, les yeux usés. « Venez et discutons ensemble »... avait-il lu dans l'Ancien Testament. L'aveugle discutera-t-il avec la lumière ? Le Nouveau Testament coupait court à la discussion sans issue : lâche les pièces de ton procès ; viens, marche, quitte-toi ! Et Jacob comprit que ce mal affreux qu'il ne pouvait ni guérir au dedans ni réparer au dehors, il devait le quitter, le laisser à un autre qui seul a connu tout le péché. Il vit qu'il fallait accepter de ne pas démêler ce nœud de concupiscence et de tendresse, d'aversion et de pitié où toute son âme s'était nouée. Il ne saurait pas jusqu'au bout s'il serait trouvé digne d'amour ou de haine. Le crime de Salomé qu'il

avait assumé volontairement par pitié, comme il continuait de l'assumer involontairement par passion, il fallait en faire l'abandon au seul médiateur. Celui qui participait à la faute ne la laverait pas. Qu'il se quitte lui-même ! Le pécheur de qui l'âme ulcérée ne peut produire une goutte de repentir, qu'il marche sur les pas du guérisseur ; qu'il laisse là son péché, et le péché de ce qu'il aime !

Le précepte mille fois lu s'illuminait pour Jacob ; avec le précepte entraient en lui le désir et la force.

Il se leva, il sortit. Le ciel était pâle, profond, sans une ombre. C'était ce ciel abyssal qui se révèle entre l'azur du jour et une nuit pleine d'étoiles. Quelques flèches de lumière en perçaient le gouffre d'une pointe si aiguë qu'elle semblait toucher l'esprit plutôt que l'œil. Dérivant à gauche du bois de sapins, Orion se voyait encore, — sept escarboucles palpitantes dans le vide sans borne et sans couleur. Elles résistaient au jour qui montait par nappes soudaines et vastes saccades, comme un signal d'intelligence et de salut cherchant un regard, cherchant une âme à travers les espaces déserts. Et les quatre étoiles extrêmes semblaient les pieds courants et les poings levés d'une figure gigantesque et prophétique criant son message au bord des cieux supérieurs avant que le soleil ne les ait refermés.

Depuis le verger jusqu'à la forêt, la terre avait la couleur de l'or. C'était le jour fixé pour commencer la moisson. Bientôt parurent à la crête du terrain, noirs et debout sur l'aurore, des groupes d'hommes porteurs de faux. Les journaliers arrivaient pour entamer cette mer d'épis. Vogler alla prendre une faux dans la remise comme au temps de sa jeunesse. Il accueillit les travailleurs de son visage qui ne savait plus sourire, désigna la lisière par où l'on devait commencer, jeta sa veste et prit sa place dans l'alignement. Les faux mordirent la crissante épaisseur des chaumes. Le soleil s'éleva ; le ciel devint d'un bleu dense, excessif, où les blés sans un frisson hérissaient innombrablement leurs antennes de cuivre.

La dure tâche ordonnait les hommes, les gardait muets, les rendait semblables dans leur geste lent et ras que soulignait le bruit de la fauchée qui tombe. L'odeur humaine cuisait avec celle du froment sur cette lisière drue, lentement reculante, qui brûlait les yeux. Dans la métallique forêt des tiges, les grillons

âprement exultaient. Depuis longtemps, le maître n'avait pas travaillé lui-même à la moisson. Les heures qui s'écoulaient engourdissaient sa cervelle, d'anciens étés lui remontaient dans les veines, lui rendaient les moissons d'autrefois qu'il avait fauchées avec son père et son frère dans un alignement pareil à celui-ci. A quinze ans, avec soumission, le zèle, la fierté d'avoir enfin son rôle après tant de labours d'automne et de printemps (tout petit, il avait marché à l'oreille du cheval, dans ces jours culminants de l'année où l'or splendide est abattu. A vingt ans, avec un orgueil mâle, déjà durci par la coutume, une sobre, longue, profonde brûlure de volupté dans la maîtrise de la terre mariée à sa race.

Les fendillures de cette terre, quand elle a donné tout son suc, tout le mystérieux or intérieur pour hausser et mûrir la moisson, son souffle de sécheresse, sa couleur grise d'épuisement, sa rugueuse laideur quand, dénudée de sa toison, elle prenait un aspect de misère et de fièvre, tandis que la récolte, sous le fléau, livrait le trésor du grain, Jacob s'était incorporé cette vie qui, toute sa jeunesse, avait seule répondu pour lui à l'attente, à la soif silencieuse des sens. La terre et lui, depuis bien longtemps, c'était une seule chair. Il l'éprouvait encore, au travers de son noir malheur, à mesure que les heures se creusaient en vertige dans le mouvement courbe et luisant de la faux. En même temps, le poison d'obscur déshonneur dont il s'était senti un instant nettoyé le matin, l'envenimait de nouveau. Tout ce qu'il aimait, toute chose continue avec lui se teignait de sa honte. Le salut entrevu reculait hors d'atteinte. « Que l'homme se quitte lui-même. » *Lui-même*, son passé, sa chair? L'azur épais de l'été, encombré d'odeurs et plus vibrant que le bronze d'une cloche, dérobait le ciel infini; le battement du sang, le gonflement de la mémoire et des instincts effaçait la présence à l'ombre de qui tout espoir est possible, appelait la question de Nathanaël : « L'homme peut-il rentrer dans le sein de sa mère et renaître ? »

Le soleil montait, appesantissant la tristesse et la splendeur.

Quand vint l'heure du repas, Vogler, depuis six mois emmuré dans le cachot de son secret, s'assit à la table dressée dans la cour, pour manger et boire avec les moissonneurs. C'était une grande tablée d'hommes suants et las. Les faces tannées se barraient, même les plus jeunes, de plis de fatigue à travers le

front; dans les chemises ouvertes, les poitrines velues respiraient profondément, les racines des cous frémissaient d'artères sursautantes. Vogler regardait autour de lui ces compagnons de peu de jours qui taillaient leur pain dans le silence des premiers moments de repos. Il les connaissait, les avait employés déjà presque tous. Mais lui, n'était-il pas un autre homme qu'à la moisson précédente? Il ne les voyait plus de même. Depuis l'enfance, il avait vécu dans des travaux pareils aux leurs; aucune de leurs fatigues qu'il n'eût partagées; il n'avait pas les mains moins rudes, le front moins gravé de rides, mais pour la première fois il s'apercevait qu'il s'était toujours senti d'une autre espèce qu'eux parce qu'il possédait la terre. Il prit mesure de son orgueil comme devant un homme abattu on s'étonne de le voir si grand. Il pensa que dans peu de jours il paierait le labeur qui aurait tondu ses champs, élevé ses meules, rempli ses granges et qu'emportant un peu de monnaie, les hommes s'en iraient chercher ailleurs le gain transitoire qui sert tout juste à nourrir la vie et se dépense comme elle. Sa richesse à lui ne se dépensait pas; elle était taillée dans la solide, féconde substance que le temps respecte; les saisons la servaient, elle soutenait les générations. Il pensa qu'après lui son fils, par de semblables étés, paierait à la fin de la moisson les fils de ces hommes attablés, disposant en maître d'un bien que lui aurait acquis l'homicide. « Sa vie, mon Dieu, pensa-t-il, c'est toi qui l'as donnée; tu ne la lui reprocheras pas. Mais sa terre sera le prix du meurtre. » Alors une faiblesse le prit. Sous la sueur et le hâle, on le vit blêmir, il se renversa sur sa chaise, la tête en arrière. Hirlemann croisa le regard de sa femme; tous deux se penchèrent sur son visage, tâtèrent son front, écartèrent sa chemise. « Le voilà qui a pris une insolation, dit l'homme; il n'a vraiment plus de bon sens de se mettre à travailler comme ça tout à coup. » Sa femme lui fit signe de se taire : on n'était pas tellement sûr qu'il eût perdu connaissance.

Il se laissa coucher sur une table et porter chez lui. Les journaliers qui le portaient avec Hirlemann le déposèrent sur le plancher à l'endroit même où il avait étendu Salomé le jour où elle était tombée sur le verglas. Il fit un signe : il voulait qu'on le laissât seul. On lui obéit : tout le monde avait faim.

Quand la femme Hirlemann, une demi-heure après, entr'ou-

vrit la porte, elle vit qu'il n'avait pas bougé. Elle s'éloigna sans bruit, espérant le pire.

Lui gisait, vaincu pour la seconde fois de sa vie. La première fois, le jour qu'il avait embrassé Salomé, il était à genoux seulement; aujourd'hui, étendu comme un mort. En esprit, il revoyait Salomé avec le visage serré, effrayé qu'elle avait quand il lui demandait de l'épouser. Si elle avait parlé à cette heure-là? Il vit clairement qu'il l'aurait épousée tout de même. Et de la voix sans paroles du fond de l'âme, il lui parlait maintenant, à cette place même où il l'avait embrassée; il lui parlait avec grande douceur, comme quelqu'un qui apporte un remède à un malade, un remède acheté au prix de tout ce qu'il possédait :

« As-tu pensé à ces grandes récoltes, à l'orgueil de commander le travail, au respect des pauvres, à l'estime des riches, aux greniers pleins de blé, aux coffres pleins de linge, aux chemins où l'on marche longtemps entre la terre à droite qui est à vous et la terre à gauche qui est encore à vous? Tu attendais cela et tu étais assise ici à voir s'accomplir ce que tu avais préparé.

« Et moi, je t'ai épousée de corps et d'âme et je suis entré dans ton péché. Et notre enfant est avec nous. La chair mortelle nous tient fortement qui lie le mari à la femme et le père à l'enfant. Mais ces choses du moins qui ont été le piège sous tes pas, nous pouvons les quitter. »

Le plein sens de ce heurt mystérieux qu'il avait éprouvé à l'aube de ce jour, il croyait le saisir à présent. Que l'homme se quitte lui-même; qu'il renonce à être trouvé juste. Lui qui ne peut rien effacer, qui n'est pas maître du repentir, qu'il abandonne au Sauveur tout le passé tel qu'il tomba minute par minute dans le regard de l'Éternel. Mais s'il cherche encore, par delà tout droit et toute loi, hors de sa propre corruption, le royaume de Dieu, il est écrit pour lui une parole plus claire : « Va, vends tout ce que tu as et donne-le aux pauvres. »

Qui entendrait le conseil, sinon Jacob Vogler, dont la richesse a servi au Diable et qui ne peut transmettre à son fils qu'un héritage souillé?

ÉPILOGUE

Cinq fois encore, Jacob Vogler commanda la moisson, engrangea ses récoltes et à l'automne aligna des prix de vente sur ses livres. Cinq années il fut en dissension avec lui-même, divisé entre l'esprit d'amour et d'espérance qui l'attirait dans ses voies abruptes et le vieil instinct qui l'attachait à toutes les mottes de sa terre. Fallait-il qu'il frustrât tous les Vogler dont il tenait ses biens ? Qu'il rompît le lien du domaine et de leur sang obstiné ? L'exigence intérieure ne cédait pas et Jacob aurait pu lui dire : Pourquoi me tourmentes-tu comme ceux qui sont jeunes ? vois ma barbe blanche, ma face qui ne connaît plus le rire, mon âme raidie et courbée.

Un jour d'inépuisable neige, pareil au jour où mourut Salomé, il était assis, — jamais il ne l'oubliera, — au bord de sa fenêtre, inactif, épuisé, rongé, avec la sensation lourde de vieillir à l'aveugle. Un oiseau solitaire parut dans l'air obstrué, trait de vie et de volonté à travers le vertige calme et blême. Ailes arquées, il volait contre le vent et, par instants, semblait chavirer comme étouffé par ce floconnement trop dense.

— S'il traverse le ciel, pensa Jacob, je vendrai la ferme. S'il vient se percher dans la sapinière, je n'y penserai jamais plus.

L'oiseau vola en ligne droite jusqu'à perte de vue. Jacob sentit une grande paix.

Le endemain, il prit la diligence pour aller à la ville voir le notaire.

Il avait cru que ce serait comme de se couper un membre, mais, la chose mise en train, il se retrouvait entier, l'âme presque insensible, goûtant le silence après cinq ans de doutes et de combats secrets. Ses yeux saillants et clairs dans son visage brun, terne, avouaient désormais le calme. Il mangeait son pain, buvait son vin, embrassait son enfant avec un plaisir simple, étonné. Ce qui lui restait lui devenait nouveau. Parfois une immense fatigue, cependant, lui faisait fermer les paupières ; la voix de l'amour disait au dedans : « Éternel Dieu, ne me sauve pas sans elle ! » Et, en regard de la faute, il osait montrer l'effort de son expiation. Il quittait le commandement pour l'obéissance, la richesse pour le dénuement, une sécurité

séculaire pour le pain du hasard. Autant qu'il en avait le pouvoir, il détruisait en lui les attachements ou les convoitises qui avaient causé le crime de Salomé. Il embrassait pour son fils et pour lui la condition qu'elle avait voulu fuir. Et la paix qui croissait en lui était comme le repos de cette petite âme. Comme il avait porté son infection, son effroi, il portait à présent son sommeil purifié.

Tout s'était fait facilement. Les biens de ce monde ne s'attachent pas si fort qu'on croit à qui veut les quitter. Jacob voyait bien qu'il ne manquerait à personne et la terre n'avait pas besoin de lui plus que d'un autre pour faire lever ses belles moissons. L'acquéreur était un bourgeois qui envoyait là son gérant; le gérant allait s'installer avec sa famille. Qui s'apercevrait du départ de Jacob Vogler ? Il avait eu l'habitude de penser à son rôle, à sa place comme à des choses importantes. Il avait cru aussi difficile d'y renoncer que de modifier le cours des saisons, de faire bouger la ligne des montagnes. Il n'avait pas fallu plus de deux ou trois visites à Riquewihr chez le notaire, la signature le même jour de l'acte de vente et d'une totale donation du prix de la ferme à l'hôpital dont Émilie autrefois visitait les malades. Le vieux pasteur Kœhret, à qui ces choses étranges ont été racontées dans sa chambrette, mais que Jacob n'est pas venu saluer, entrevoit peut-être l'ombre terrible de la vérité.

En sortant de chez le notaire, Vogler s'arrêtait dans une petite agence où les habitants des fermes lointaines envoient leurs demandes quand il leur manque un berger ou un valet. Là aussi, tout s'était rapidement conclu.

Il partit avec son fils un peu avant l'aube, un jour de février. Il avait un paquet de hardes fixé entre les épaules; dans sa poche, écrit sur un papier, le nom de ceux qui seraient ses maîtres, avec le nom de leur hameau, à deux jours de marche, au fond d'une étroite vallée vosgienne, et le nom de la commune. Il s'était engagé comme berger, il soignerait les bêtes huit mois d'hiver à l'étable; l'été, il conduirait le troupeau grossi par les envois de la plaine aux pâturages des hauteurs. L'enfant vivrait avec lui, l'aiderait déjà; il venait d'avoir six ans. Il serait plus tard un bon berger.

Maintes fois, au cours de ce récit, nous avons regardé Jacob Vogler rentrer à sa ferme. Nous avons entendu son pas long et

fort sur le sentier qui franchit la crête du terrain et dévale en ligne droite vers les bâtiments accroupis au bord de la sapinière. Depuis qu'il vit, c'est là que fut pour lui le centre qui ordonnait ses mouvements. Il est né là ; ces toits ont abrité son premier sommeil; dès l'enfance, aperçus de loin, au retour de l'école ou des labours, ils annonçaient la nourriture, le feu, l'atmosphère humaine, la lampe et le repos. Quand vint la passion d'amour, elle fortifia cette gravitation imprimée à toutes les fibres du corps; puis la petite vie de l'enfant devint l'aimant qui, dans la solitude de la plaine, orientait l'homme tourmenté. Mieux qu'une parole écrite, aussi clairement qu'un visage où est empreint le commandement, ces vieux toits longtemps avaient dit aux Vogler leur devoir identique d'une génération à l'autre, le stable et fort devoir qui tient l'homme debout et dispose pour lui toutes les choses chacune à sa place. Maîtres d'un morceau de la terre, possesseurs d'une richesse antique, invariable à travers les âges, pleine de bonté, de beauté, pétrie dans le mystère du monde visible, ces paysans travaillaient de connivence avec toute la nature et les saisons, à la ronde, les servaient. Vie rythmée, claire cadence majeure, destin que Jacob avait aimé!

Maintenant il s'en va, il monte pour la dernière fois la pente; son petit garçon est auprès de lui, le croissant de la lune finissante brille au ciel pur parmi les étoiles dispersées et projette légèrement leurs ombres sur la neige fine dont le sol est tendu.

Il fait clair déjà, quand ils passent devant le cimetière; pardessus le petit mur, Jacob cherche du regard une croix parmi les croix; mais il n'entre pas. Comment pourrait-il encore se tenir morne et muet devant une tombe, celui qui n'a de pensée que pour la vie? Il n'a pas d'adieux à dire à Salomé. Salomé repose au dedans de lui; elle est enveloppée dans ce grand calme de son âme, soulevée vers Dieu par ce gonflement en lui si limpide et si fort de l'espérance.

Ils traversent le village ; les oies et les chiens les regardent passer. Les gens sont occupés au repas du matin dans les maisons. Nul ne fait attention à celui qui s'en va, nul ne saurait que lui dire. Il est l'homme qu'on ne comprend plus, l'homme qui passe la mesure et vexe le bon sens; on avait appris qu'il vendait son bien, chose folle qui rebutait les dernières sympathies.

Vogler marche le cœur plein de prière. La main de son fils est confiante et solide dans sa main. Il marche dans la même présence qu'il a sentie sur lui aux nuits de sa plus grande angoisse; le même regard d'en haut est maintenant une lumière appuyée jusqu'au fond de l'âme et il n'y a plus de vide, ni de peur, ni d'ombre mauvaise. Jacob ne regarde plus en lui; il craindrait de ramener les ténèbres avec ce rayon impur; il lui suffit d'être attentif et silencieux, comme autour de lui la terre d'hiver, encerclée dans l'azur pâle, immobile, éternel.

Ils allaient vers le Nord, par les chemins de la plaine qui côtoient la montagne, où ils ne s'engageaient pas encore. Le clair soleil rouge projetait de côté leurs ombres longues. Ils traversèrent des villages animés, même en cette pâle saison, d'une vie cordiale, grasse et riante, des villages comme ils n'en verraient plus dans ces royaumes de pauvreté où ils montaient. Ils mangèrent à l'auberge entre de joyeux compagnons, qui buvaient le vin blanc au retour d'une matinée de chasse. L'enfant demanda : « Quand est-ce que nous rentrerons chez nous? » Et le père dit : « Nous ne rentrerons pas. Nous n'avons plus de chez nous. »

Ils arrivèrent à un bois couleur d'argent, fait d'arbres minces, aux ramures nettes sur le ciel transparent; les troncs lisses rayaient d'ombres bleues la neige accrochée aux pentes. Vogler s'assit sur une branche abattue, étendit à terre un manteau, fit coucher l'enfant fatigué. Il était midi. Nul bruit n'arrivait en ce lieu. Le soleil pénétrait le bois d'une lumière profuse et pure, tout unie, qui baignait les troncs jusqu'à la base, aux racines saillantes et tout ce que l'été vêtirait d'ombre et de verts reflets. L'enfant, bientôt, fut endormi. Dans le jour candide, son visage au repos se modelait large, lisse, avec le bonheur de la force intacte et de l'innocence, qui étonne comme l'aurore. Son père le contemplait d'un regard fixe : c'était le visage de Salomé, antérieur à toute inquiétude. Mais il ressemblait à cet être qui, d'heure en heure, s'éclairait en lui : Salomé délivrée du mal.

CAMILLE MAYRAN.

MÉMOIRES

1825-1870

X[1]

L'OPPOSITION A L'EMPIRE

APRÈS SADOWA

L'ardeur de l'opposition, qui croissait de jour en jour, et commençait à produire une assez forte impression sur la partie éclairée du public, eut bientôt un nouvel aliment fourni par les fautes et les malheurs de la politique étrangère. On entrait, en effet, dans l'ère des errements et des mécomptes qui furent les avant-coureurs de la terrible catastrophe finale. Ce fut d'abord l'échec lamentable de l'extravagante expédition du Mexique, cette aventure dont le vrai motif ne sera jamais connu, et qui se termina par la retraite précipitée de l'armée française, abandonnant au dernier supplice le malheureux prince que nous y avions entraîné ; puis l'issue imprévue de la guerre engagée entre l'Autriche et la Prusse, qui trompa tous les calculs de l'Empereur, en renversant, au détriment de la France, toutes les conditions de l'équilibre européen établi par les traités de 1815.

Sedan restera à jamais le reproche attaché à la mémoire de Napoléon III, mais Sadowa est, à mes yeux, sa vraie, son impardonnable faute. L'attaque de Bismarck contre l'Autriche n'eût jamais été possible, si l'Italie n'avait prêté son concours à la

Copyright by Duc de Broglie, 1925.

(1) Voyez la *Revue* du 15 décembre 1924 au 1er novembre 1925.

Prusse, et, après le service que l'Italie tenait de la France, et le besoin qu'elle avait encore de nous, pour compléter son affranchissement, jamais elle n'aurait recherché ou même accepté cette alliance, si la France ne l'y eût encouragée, ou au moins autorisée! Quel motif put donc déterminer l'Empereur à une politique si contraire à ses véritables intérêts? On ne peut y assigner d'autre cause que le désir de voir éclater la guerre entre les deux grandes Puissances allemandes, et l'espérance que, le succès entre elles étant partagé, il interviendrait pour leur faire la loi, et se faire payer sa médiation, par quelque extension de frontières sur les bords du Rhin. Mais alors, il aurait fallu, suivant la coutume toujours observée par un État limitrophe de deux Puissances belligérantes, laisser un corps d'armée sur la frontière, suffisant pour faire respecter au besoin son intervention, et c'est ce qui ne fut pas fait. Pourquoi?

N'ayant encore à ce moment aucune relation avec les puissants du jour, je n'ai, à ma connaissance personnelle, qu'un petit nombre de faits, appris de bonne source, qui puissent servir à caractériser cet événement, prélude et cause de tous nos malheurs. Peu de jours avant les premières opérations militaires, je fus informé, par les directeurs des établissements allemands de la Société de Saint-Gobain (que je présidais déjà), que les provinces rhénanes étaient complètement évacuées par leurs garnisons prussiennes. Les populations, à ce moment encore peu attachées à la Prusse, et surtout très mécontentes d'une guerre que M. de Bismarck était alors presque seul à vouloir, imaginaient qu'elles étaient cédées à la France, et en prenaient très bien leur parti. On s'attendait à voir entrer les soldats français d'une heure à l'autre, et ils eussent été les bienvenus. Après la victoire, ce fut autre chose, et aujourd'hui surtout ce serait bien différent.

Quand l'issue de la bataille décisive fut connue dans Paris, l'impression générale fut très singulière. On apprenait en même temps que l'Autriche, obligée d'évacuer l'Italie pour ramener ses troupes autour de sa capitale, mais ne voulant pas avoir l'air de céder devant les Piémontais qu'elle avait battus, faisait don de la Vénétie à l'Empereur. Pour qui savait lire, il était clair que cette cession apparente n'était qu'une manière de sauver son amour-propre, et que l'Empereur ne pouvait

avoir rien de plus pressé que de remettre ce dépôt à l'Italie. Mais il paraît qu'une partie du public parisien prit cette libéralité au sérieux, et crut que nous venions de faire une conquête sans coup férir et sans bourse délier. D'autres, un peu plus intelligents, se plurent à supposer que, tout en restituant tout ce qui était italien, on obtiendrait en échange quelque agrandissement de nos frontières. Bref, ce fut une joie générale, dans toute la ville, et on se mit à applaudir comme si la politique française et impériale venait de remporter un grand succès. Je traversai ce jour-là les quais et la rue Saint-Denis, pour me rendre au conseil d'administration de Saint-Gobain : je vis toutes les boutiques et toutes les fenêtres pavoisées comme au lendemain d'une victoire. Persuadé, comme je l'étais, et avais raison de l'être, que la victoire de la Prusse, qui la rendait maîtresse de l'Allemagne, était le plus grand des périls pour la France, je me demandais si c'était moi ou tous ceux que je rencontrais qui devenaient fous. Je trouvai mes collègues de Saint-Gobain partageant, sans bien savoir pourquoi, l'entraînement général. Mon ami Cochin, entre autres, était ravi. « Allez me chercher une carte, lui dis-je, et vous verrez que maintenant, il suffit d'une bataille perdue pour que les Allemands soient à Paris. » Je ne croyais pas dire si vrai.

Même spectacle à l'Académie. C'était à qui se confondrait avec plus ou moins de satisfaction et de bonne grâce en admiration sur le prodigieux succès de la politique impériale. « Quelle chance, me disait Paradol : il fait sauter la banque ! » « Quel homme! quel politique, reprenait M. Cousin. Il force la fortune à se plier à ses desseins ! » (Il est vrai que ce philosophe était depuis quelque temps radouci en faveur de l'Empereur, qui lui avait fait la politesse de donner son nom à une des rues avoisinant la Sorbonne.) Je restai incrédule, et je fus confirmé dans mes sentiments par la physionomie inquiète et abattue que je trouvai à quelques confrères de l'Institut que je rencontrai dans la cour et dans l'escalier, et dont je savais les relations avec les gens du Gouvernement.

Effectivement, à la Cour et chez tout ce qui approchait l'Empereur, on n'était pas dupe de ce succès apparent. La carte sur laquelle on avait joué n'était pas sortie. Au lieu d'avoir à se poser en arbitre entre deux combattants, et jouer le rôle du juge entre l'Huître et les Plaideurs, on se trouvait en face de

l'accroissement énorme d'une Puissance voisine, pouvant, si elle devenait hostile, menacer gravement au Nord la plus découverte et la plus mal défendue de nos frontières. Pouvait-on, sans protester et sans demander une compensation, laisser porter une telle atteinte à l'équilibre de l'Europe? Mais d'un autre côté, on avait pris un quasi engagement de laisser faire, en permettant à l'Italie de se mettre en avant; puis on avait, dans l'intérêt toujours de cette même Italie, rendu tant d'hommage au principe des nationalités, qu'on ne pouvait guère s'opposer à une entreprise qui tendait à faire au delà du Rhin, pour l'unité allemande, ce qu'on avait fait au delà des Alpes pour l'unité italienne. La délibération dut être longue et pénible. Le ministre des Affaires étrangères, M. Drouyn de Lhuys, insista beaucoup pour une intervention active, et voici ce que j'ai su positivement par René Reille, alors chef du cabinet du ministre de la Guerre, le maréchal Randon. A la suite d'une délibération qui dura toute une soirée, l'intervention fut décidée, et, pour faire face à la démonstration militaire rendue nécessaire, le Corps législatif, alors en vacances, devait être convoqué le lendemain, et la demande de crédits immédiatement apportée. Toute la nuit fut passée au ministère de la Guerre, à préparer le plan de mobilisation. Le matin, le maréchal ouvrit son *Journal officiel* où devait se trouver la convocation du Corps législatif. A sa grande surprise, l'*Officiel* était muet. Il courut au Palais et apprit que, dans la nuit, tout avait été décommandé, et qu'on se bornait à envoyer le ministre de France à Berlin, M. Benedetti, au camp prussien pour modérer les exigences du vainqueur. Tout le monde fut persuadé, et M. Drouyn de Lhuys a fait écrire depuis, dans des livres composés à son éloge, que c'était le prince Napoléon, gendre de Victor-Emmanuel, et italianissime de profession, dont le conseil avait fait abandonner toute idée d'action armée. Je le croirais moi-même encore, si, ayant admis le fait comme une chose certaine, dans je ne sais plus quel article de revue, je n'avais reçu le lendemain une visite d'un ami à moi, ami également du Prince. Il était chargé par lui de me dire que j'avais été induit en erreur, qu'assurément, le Prince n'aurait pas approuvé une politique contraire à ses sentiments connus, mais qu'il n'était pas, à ce moment, assez bien vu aux Tuileries, et assez familier avec son cousin, pour être en mesure de lui

donner un conseil dans quelque sens que ce fût. On croira ce qu'on voudra de cette dénégation.

Quoi qu'il en soit, il ne me paraît pas douteux qu'une manifestation résolue, indiquant la volonté de la France de ne pas souscrire à son propre abaissement par un changement d'équilibre tout à son désavantage, aurait altéré toute la face des événements. L'armée autrichienne, victorieuse en Italie et encore intacte, revenait à marches forcées à travers les Alpes; la Prusse, pouvant être prise à revers par une diversion de la France, se serait trouvée entre deux feux, et obligée d'arrêter sa marche triomphale : elle aurait dû, pour garder quelque profit de sa victoire, en partager quelque chose avec nous. Quelle part aurions-nous pu réclamer ou obtenir ? C'est douteux, mais le moins eût été une neutralisation des provinces rhénanes, qui nous aurait épargné le contact d'un voisin puissant, et eût empêché le complet établissement de l'unité allemande. Vides de troupes prussiennes comme elles étaient, ces provinces auraient été entre nos mains, sans qu'il y eût à tirer un coup de fusil, et, une fois prises, elles servaient de gage pour une négociation.

Un fait que je tiens encore de source tout à fait sûre, ne me permet pas de douter que cette conduite eût atteint son but. Le baron Baude, excellent agent diplomatique que j'ai connu peu de temps après, et qui a été sous mes ordres comme ambassadeur à Bruxelles et à Rome, était, à ce moment, premier secrétaire et chargé d'affaires à Londres. Il m'a raconté que lord Derby, alors ministre des Affaires étrangères, l'avait pris à part le jour qui suivit la nouvelle de la victoire prussienne : « J'ai une idée à vous confier, lui dit-il, mais ce serait trop grave de vous la dire ici (au *Foreign Office*). Venez demain au club (je ne sais lequel) et je vous en entretiendrai. » — Voilà ce qu'était cette confidence : « Je comprends, dit-il, que vous ne pouvez pas supporter ce qui se passe en Allemagne : faites ce que vous voudrez, nous le trouverons bon, mais ne touchez pas à la Belgique. » Dans de telles dispositions, une action européenne se serait certainement exercée pour nous faire obtenir une compensation aussi modérée que celle que je viens d'indiquer, surtout si nous avions mis à ce prix le retour de la paix et menacé d'allumer une guerre générale. Et quelle différence en 1870, si les provinces rhénanes avaient été seulement distraites de la Confédération allemande !

Ces événements, bien que ne touchant qu'à la politique générale, m'affectèrent comme s'ils avaient atteint mes sentiments ou mes intérêts personnels. Je m'en souviens comme d'un véritable chagrin, et surtout de l'impatience que me causaient les sottes théories courantes qui furent employées pour justifier « la politique impériale », en particulier le sot et vague principe des nationalités, substitué à celui de l'équilibre européen que j'avais été élevé à considérer comme mon évangile diplomatique. Je passai ma colère dans plusieurs écrits (*la Diplomatie et le Droit nouveau*, — *le Mexique et la Prusse*), qui ne seraient bons aujourd'hui à relire que pour constater l'égarement étrange auquel l'esprit public devait être alors livré, pour que des vérités aussi sensées et aussi vulgaires eussent besoin d'être démontrées à si grand renfort de preuves et de raisonnements.

Par une singulière coïncidence, en renonçant à traiter dans *le Correspondant*, les questions religieuses qui m'avaient occupé pendant quelques années, j'avais été amené, pour remplir mon temps, et exercer ma faculté d'écrire, à m'occuper principalement de travaux diplomatiques. C'était la découverte d'une assez singulière histoire de famille, — le rôle d'un oncle à moi, le comte de Broglie, employé par Louis XV dans sa diplomatie secrète, — qui m'avait lancé sur cette nouvelle piste. Je passais du temps aux archives du ministère des Affaires étrangères, dont le directeur, M. Faugère, qui était de mes amis, m'avait ouvert en contrebande les portes alors très sévèrement fermées, et je fouillais dans les dépêches avec un plaisir que je n'ai, depuis lors, jamais cessé de goûter. L'époque que j'étudiais était justement celle de la naissance de la grandeur prussienne, et j'y puisais de nouveaux motifs pour considérer, avec effroi et avec indignation, l'avenir menaçant que la faiblesse et l'impéritie du gouvernement impérial nous préparaient. J'ai publié depuis le résultat de mes recherches dans les deux volumes intitulés *le Secret du Roi*, celui peut-être de tous mes ouvrages qui a eu le succès le plus populaire. J'ai attribué cette faveur à la nature du sujet, qui tient de l'intrigue de comédie autant que de l'histoire, et même au titre, qui piquait peut-être encore plus la curiosité que le contenu ne la satisfit.

Bien que les intérêts diplomatiques ne soient pas de ceux qui émeuvent le plus en France l'opinion publique et surtout

le suffrage universel, l'échec subi par la politique impériale qui finit par être compris et apprécié, quand on vit que le triomphe de la Prusse était décidément sans aucune compensation pour nous, ne laissa pas que de précipiter le mouvement d'opposition, et au moment où approcha un nouveau renouvellement électoral, il n'y eut aucune hésitation, aucune délibération ne fut nécessaire, et dans tous nos rangs on se prépara à la bataille. Je ne pouvais cette fois me dispenser d'y jouer mon rôle, et j'engageai la lutte dans le département de l'Eure, à deux reprises différentes, d'abord pour le conseil général dans le canton de Broglie, et, en 1867 et en 1869, pour la députation de l'arrondissement de Bernay. J'ai dit pour quelle raison j'y allais d'assez mauvaise grâce et sans beaucoup d'espérance. Mes pressentiments ne me trompaient pas. Je fus aussi malheureux dans l'une des épreuves que dans l'autre. Le sentiment d'opposition, qui était très vif à Paris, n'avait pas encore atteint nos campagnes, et je ne fus pas longtemps à m'en apercevoir.

Il est vrai que j'eus affaire, pour me combattre, au préfet le plus habile, le plus résolu, le plus expert dans l'art de manœuvrer le suffrage universel. M. Janvier, — c'était son nom, encore populaire dans nos contrées, — est resté le type légendaire du préfet impérial. Parcourant incessamment les communes du département, il avait organisé dans toutes, des compagnies de pompiers, qu'il comblait de gratifications. De tous ses moyens d'action, le plus grand pourtant était encore une étonnante faculté de reconnaître les visages de ceux qu'il n'avait vus même qu'une fois et dans une foule. Au bout de quelque temps, il n'y eut pas un de nos paysans normands, — que leur blouse uniforme rendait semblables les uns aux autres, — qu'il ne connût et n'appelât par son nom, et dont il n'eût présentes à l'esprit toutes les circonstances de fortune et de famille. Je me suis convaincu par cet exemple que reconnaître les gens et les nommer sans se tromper, est le grand moyen de popularité auprès du suffrage universel ; cela explique le rôle de *nomenclateurs* attachés à Rome aux pas de tous les candidats, et c'est de toutes les facultés, celle dont je suis le plus dépourvu,

S'étant rendu maître par cet art souverain de toutes les élections, il l'était, par là même, de tous ceux qui prétendaient à un mandat électif quelconque. Aussi eut-il bientôt

tout le conseil général du département dans sa main et entièrement à sa dévotion. Bref, il se forma, d'une extrémité du département à l'autre, une véritable bande qui se dressa contre moi, quand mes prétentions furent connues, et me fit misérablement échouer. Comme je l'avais prévu, je m'aliénai les conservateurs, tous captivés par Janvier, et je ne gagnai pas une voix de la gauche. Ma défaite, dans les deux élections, fut une véritable déroute. Le préfet y avait aidé de sa personne, au moins dans la première épreuve, en parcourant toutes les communes de mon canton, et montant sur les bornes pour haranguer contre moi. Il n'y avait sorte de sottes calomnies dont il ne se fît personnellement l'organe. J'étais tantôt un soldat du Pape qui m'avait récompensé par le titre de prince romain, tantôt un tyran féodal. Un maire de mon voisinage, qui depuis revint à moi, me disait en montrant l'entrée d'une cave du château : « Voilà pourtant où on m'avait enseigné à dire qu'était l'entrée des oubliettes. »

Ce n'eût été que moindre mal, si l'incident eût été passager. Mais il n'en fut rien. La popularité de M. Janvier, et l'impopularité que je m'étais acquise en le combattant, ont survécu, — le croirait-on? — à la révolution qui devait emporter l'Empire. Destitué, mis en jugement d'abord devant son propre tribunal, pour avoir injurié un honnête homme dans son salon, puis traduit après la chute de l'Empire devant la Cour d'assises pour malversations, il est resté chéri du département de l'Eure, s'y est fait élire, et est mort député de mon propre arrondissement, celui de Bernay. J'ai eu beau devenir le chef du parti conservateur, avoir en main toutes les forces et toutes les faveurs du Gouvernement, auxquelles nos cultivateurs ne sont pas insensibles, je n'ai pu désarmer la rancune de la coterie que j'avais combattue, et c'est elle en définitive qui, par une alliance secrète avec les républicains, m'a fait échouer au Sénat et à la députation. Mes mésaventures politiques sous la République ont tenu à la lutte imprudemment commencée sous l'Empire, et ce qu'il y a de plus triste, c'est que j'en avais le pressentiment en la soutenant. Je sentais ma situation fausse, et tout mon avenir compromis.

Mon sort ne fut pas commun, il s'en faut bien, à tous les candidats de l'opposition, et l'élection de 1869, à la différence de la précédente, amena au Corps législatif une respectable

minorité libérale d'une soixantaine de membres. Le changement de l'opinion était visible, et comme la majorité impériale, — qui restait encore assez forte pour se bien défendre, si elle avait voulu, — était composée de gens qui aimaient assez à se tourner du même côté que le vent, avant même d'être réunie, l'Assemblée se prononça, par l'organe d'une partie de ceux sur qui l'Empire croyait pouvoir compter, en faveur du retour à un véritable régime parlementaire. Une manifestation assez importante dans ce sens, faite dans les journaux, fut revêtue d'un nombre considérable de signatures, et l'Empereur, très affaibli d'ailleurs, comme on l'a su depuis, par un mal cruel, et hors d'état d'opposer à ceux qui l'approchaient une résistance véritable, se décida à céder. Il ne s'agit plus que de former un ministère qui présidât à cette transition.

L'EMPIRE LIBÉRAL

On sait quel fut celui qui se trouva désigné pour prendre cette initiative. Émile Ollivier fixait, à ce moment, l'attention publique par la confiance que, malgré son origine républicaine, — on pourrait même dire révolutionnaire, — il avait su inspirer à l'Empereur. Je ne me rappelle pas comment ce républicain de naissance, fils d'un des proconsuls de Ledru-Rollin en 1848, entré à la Chambre en 1857, avec l'étiquette démocratique la plus avancée, avait pu être mis en relation avec l'entourage, et bientôt avec la personne du souverain. Je crois, sans pouvoir l'affirmer, que c'était à l'occasion d'une loi favorable aux associations ouvrières, que l'Empereur avait voulu faire pour tâcher de regagner, dans les classes laborieuses, la popularité qu'il avait eue au moment de son élection plébiscitaire, et qu'il perdait de plus en plus dans les classes moyenne et bourgeoise. Émile Ollivier ayant écrit quelque chose sur ce sujet, l'Empereur avait voulu le voir et le consulter, et fut agréablement surpris de trouver en lui, avec des manières aimables, qui n'avaient rien de la raideur démocratique, un esprit plus ouvert, plus accessible aux idées de gouvernement qu'on ne pouvait l'attendre de son éducation.

Le charme fut réciproque. Ollivier, sensible à une bienveillance qui venait de si haut, fut complètement séduit, et la pensée de ramener l'Empire à des institutions libérales devint

le thème favori qu'il développait devant ses anciens amis, dont il avait peine à vaincre l'incrédulité. Comme en même temps il développait à la tribune un merveilleux talent de parole, le jour où l'idée dont il s'était fait le champion vint à prévaloir, il n'était pas surprenant que tous les regards se tournassent vers lui, comme vers celui qui était naturellement désigné pour la mettre en application.

Les négociations pour la formation du ministère qui devait inaugurer l'Empire libéral furent assez longues à mener à fin, et durèrent plus de six mois ; plus de temps, hélas ! que ne devait durer ensuite l'Empire libéral lui-même. La résistance des vieux amis et des conseillers habituels de l'Empereur fut difficile à vaincre, d'autant plus qu'elle était appuyée par l'Impératrice, à qui la santé affaiblie de l'Empereur avait laissé prendre un crédit dont elle se plaisait à user. Je fus tenu au courant des phases de cette pénible transaction par un des membres du Corps législatif, inclinant sur le centre gauche, et qui se croyait en mesure d'en profiter. C'était mon collègue au conseil d'administration des Glaces de Saint-Gobain, M. Chevandier de Valdrôme, fils d'un grand industriel et très habile fabricant lui-même, qui était envoyé au Corps législatif par un des cantons où était située l'une de nos usines, et qui s'y était distingué, dans plusieurs circonstances, par une élocution facile, bien qu'un peu verbeuse. C'était un homme spirituel et fin, et qui eût été vraiment habile, s'il n'avait pas toujours voulu l'être et même le paraître. Ma confiance en lui était limitée, mais je le voyais avec plaisir approcher du pouvoir, où il portait des idées d'un libéralisme modéré.

Un autre nom, qui fut prononcé de bonne heure parmi ceux qui pouvaient figurer dans une liste ministérielle, fut celui du comte Daru. Celui-là était tout à fait un ami. Bien que fils d'un des ministres du premier Empire, les plus renommés et entrés le plus avant dans la confiance du maître, il ne s'était pas rapproché, après le 2 décembre, du régime auquel son nom et ses souvenirs semblaient devoir le rattacher. Il était resté fidèle aux amitiés qu'il avait contractées à la Chambre des pairs, où il était arrivé très jeune par hérédité, et aux princes d'Orléans, avec qui il avait servi comme officier d'artillerie. Il avait eu le mérite de garder dix-huit ans cette attitude réservée, malgré les offres que des Tuileries on n'avait pas manqué de lui faire, à

plusieurs reprises. Mais, du moment où on se rapprochait des principes auxquels il était resté attaché, il n'avait pas de raison personnelle pour se tenir à l'écart, et il était une des anciennes notabilités parlementaires auxquelles on devait songer pour opérer la transition qui se préparait. C'était un cœur chaud et loyal, un esprit droit, doué d'une grande capacité de travail, et enrichi de beaucoup de connaissances, dans divers ordres. Il n'avait qu'un défaut, et des plus étranges, il ne voyait et surtout ne racontait jamais exactement les faits qui se passaient sous ses yeux. Il altérait la vérité avec une ingénuité inconsciente, si bien que ses amis n'ajoutaient pas toujours foi à un récit rapporté par lui, même sur des faits dont il avait dû être témoin oculaire.

Après bien des lenteurs, des allées et venues, des combinaisons tentées et manquées, le ministère libéral tant attendu fut enfin constitué le 2 janvier de cette fatale année 1870, qui devait être témoin de tant d'autres faits si différents, et de bien plus grande importance. La nouvelle en fut apportée tout de suite à mon père par M. Daru lui-même, qui prenait le portefeuille des Affaires étrangères. Ollivier fut garde des sceaux et véritable président du conseil, quoiqu'il n'en eût pas le titre. Chevandier de Valdrôme était ministre de l'Intérieur, nomination due en grande partie à ma recommandation auprès de Daru. Enfin, mon vieil ami Buffet était ministre des Finances. Rien de si complet n'avait été espéré.

La joie publique fut assez générale. On revoyait des noms considérés et en qui on avait confiance, les soutiens de l'Empire ayant perdu presque tous l'estime publique. On croyait avoir reconquis la liberté politique sans avoir eu besoin de passer par l'épreuve et en faisant même, — suivant une expression qui courut alors, — « en faisant l'économie d'une révolution ». Naturellement j'aurais dû partager ce sentiment, puisque ce retour aux principes dans lesquels j'avais été élevé pouvait me rouvrir avec honneur l'entrée dans cette carrière politique que j'avais si vivement regrettée. Pourtant, ma satisfaction ne fut pas complète ; l'idée de me rapprocher de l'Empereur et de sa cour me répugnait invinciblement. Mon attachement pour les princes d'Orléans me faisait considérer cette adhésion à un régime qui les excluait comme une sorte d'infidélité. J'étais décidé à éloigner ce calice aussi longtemps que je le pourrais.

Je me rappelle que, dans un entretien avec M. Thiers, dont je ne peux pas bien fixer la date, je lui fis part de cette incertitude, lui demandant si réellement, dans sa pensée, on pouvait se rallier à ce Gouvernement dont nous avions dit tant de mal. Il me fit cette réponse que je gardai en mémoire et qui devait plus tard m'expliquer sa conduite après la chute de l'Empire : « Je déteste cet homme, me dit-il, il nous a trompés autrefois, il vient de compromettre la grandeur, peut-être l'indépendance de la France par sa funeste politique étrangère, mais pour le renverser, il faut une révolution. J'ai déjà tiré une fois la France d'une révolution. Je ne suis plus d'âge à recommencer. »

La révolution arriva : n'ayant pu la prévenir et ne se sentant plus assez jeune pour nous en tirer, il aima mieux pactiser avec elle sur le terrain de la République.

Je voyais que mon père, bien qu'applaudissant au changement, n'y avait qu'une médiocre confiance, et s'il ne me détournait pas de m'y engager, ne m'en pressait que faiblement. Ce qu'il aurait pensé quelques mois plus tard, quand l'offre me fut faite d'accepter une grande mission tout à fait officielle, je l'ignore : car, quelques semaines seulement après la formation du ministère, il m'était enlevé subitement par une goutte remontée. Ma douleur fut extrême ; je perdais, avec la plus tendre affection, le meilleur des conseils, celui sans lequel je n'avais jamais fait un pas ni pris une résolution pendant les quarante ans et plus de mon existence. — Je fus tout aux regrets dans ce moment solennel. Mais, depuis lors, j'ai compris de quelle bonté Dieu avait usé envers lui et envers moi, en le retirant de ce monde, par une mort opportune, — *opportunitate mortis*, comme dit Cicéron, — avant les malheurs qui auraient plongé dans le deuil la fin de sa noble vie. Nous conduisîmes sa dépouille mortelle à Broglie, et Prévost-Paradol fit, au nom de l'Académie, sur sa tombe, une très touchante oraison funèbre.

Une autre mort, qui me toucha beaucoup également, et qui suivit de près, fut celle de Montalembert. Celle-là aussi fut subite, bien qu'il fût, depuis près de cinq années, atteint de la plus douloureuse infirmité. A la suite d'une opération dans les reins qui n'avait pas réussi, il gardait une plaie constamment ouverte, et se trouvait condamné, lui si ardent, et jusque-là

toujours en mouvement, à une immobilité absolue. Un autre dans un pareil état se serait découragé de toute action, et uniquement occupé de soigner son mal ou de songer à son salut. Mais lui, sans oublier ce qu'il devait ni à son corps, ni surtout à son âme, avait conservé toute son énergie, et toute la vivacité de ses généreuses impressions. Du lit de douleur où il était retenu, il continuait à entretenir, avec tous les coins de l'Europe et même de l'Amérique, une correspondance pleine de verve et d'éloquence. On le trouvait entouré de tous les journaux et de toutes les revues, les lisant d'un bout à l'autre, les annotant de sa main. Sa conversation, toujours aussi animée, attestait que s'il acceptait avec soumission de renoncer à tout pour lui-même, il ne se désintéressait pourtant de rien de ce qui touchait, non sa personne, mais sa cause et sa foi.

Malheureusement, le mal qui ne l'abattait pas ne lui enseignait non plus ni la modération ni la prudence. Le souvenir du risque qu'il avait couru à Malines, — et qui pourtant l'avait beaucoup ému, — s'était rapidement effacé de son esprit avec le péril lui-même, et il avait employé une partie de ses veilles douloureuses à composer un nouvel écrit, traitant directement le point qui avait failli lui attirer la censure de Rome. La nouvelle composition était intitulée *l'Espagne et la Liberté*, et c'était une véhémente philippique non seulement contre l'Espagne passée, l'Espagne de l'Inquisition, mais contre l'Espagne contemporaine, coupable de n'avoir pas encore admis chez elle la liberté des cultes. C'était exactement le thème du discours de Malines repris et amplifié. Pour le coup, il n'y avait aucun doute que la censure, dans les dispositions que nous connaissions, ne se ferait pas attendre. Mon parti fut pris de préserver à tout prix, et ce généreux ami lui-même, et tous ceux qui l'avaient suivi dans sa campagne libérale, d'une condamnation qui aurait réjoui non seulement nos adversaires catholiques, mais tous les ennemis de l'Église et de la religion. L'écrit devait paraître dans *le Correspondant*, mais l'auteur, se méfiant de ce qu'il appelait déjà ma prudence diplomatique, n'en avait averti personne, et moi moins que tout autre, de sorte que je n'en eus connaissance que deux ou trois jours avant l'apparition ordinaire du numéro, quand l'épreuve était déjà tirée. Je me résolus à aller le prévenir tout de suite d'une opposition formelle dont je prenais toute la responsabité. Mais le temps pres-

sait : il ne recevait ordinairement qu'à certaines heures du jour et je dus forcer la porte pour lui faire cette communication pénible. Il la reçut fort mal, me répondit à peine, et dès le lendemain, il faisait savoir à Cochin qu'il ne voulait plus de rapports avec moi, et le chargea de m'en prévenir. Cette rupture, après quinze ans de travaux communs, me fut extrêmement sensible, mais j'avais, et j'ai encore la confiance que j'agissais dans l'intérêt et de sa personne et de notre cause commune. Quel triomphe pour les incrédules si Montalembert, finissant comme Lamennais par être exclu de l'Église, il devenait avéré que nul esprit élevé et généreux ne pouvait subsister sous la gène de l'autorité catholique! La condamnation de Montalembert serait restée à jamais dans l'histoire de l'Église, comme celle de Galilée, un sujet de récriminations constantes et de déclamations sans fin.

Encore n'étais-je pas sûr, par mon exécution si pénible, d'avoir complètement détourné le péril, car si j'avais mis embargo sur *le Correspondant*, d'autres moyens de publication subsistaient, et je craignais toujours que Montalembert y eût recours. Il se borna heureusement à une publicité indirecte, qui avait déjà ses inconvénients : il montra son travail à des juges qui, n'étant pas au courant de ce que nous savions, devaient naturellement abonder dans son sens, M. Villemain, M. Guizot, bien d'autres encore, à qui il disait, après avoir reçu leurs éloges : « Voilà pourtant ce que mes amis m'empêchent de publier. » Enfin il fit remise de l'écrit lui-même au plus triste dépositaire qu'il pût choisir : c'était ce malheureux Père Hyacinthe, qui n'avait pas encore, à la vérité, fait l'éclatante démarche qui l'a perdu, mais qui, pour nous qui le connaissions, avait déjà donné assez de preuves d'indiscrétion pour qu'une confidence fût peu sévère entre ses mains. Le pauvre apostat ne rendit pas le manuscrit après qu'il eut perdu tout droit à la confiance, et il l'a même publié dans un recueil, très peu de temps après la mort de Montalembert. La famille s'est opposée à la publication, trop tard pour qu'elle n'eût pas lieu, mais assez à temps pour empêcher la reproduction dans d'autres organes de la presse. Je crois être certain que de Rome on avait fait dire à Mme de Montalembert que si elle ne prenait pas ce moyen de désavouer l'écrit au nom de son mari, on donnerait cours à une censure déjà prononcée.

Rien n'eût été plus triste pour moi que de voir finir sur ces pénibles incidents une relation devenue si intime et qui avait eu tant de charmes ; et j'aurais peine aujourd'hui encore à m'en consoler.

Il n'en fut rien, je ne dois pas dire heureusement, car ce fut à l'immense malheur de la mort de mon père que je dois d'avoir évité un si douloureux souvenir. Quand Montalembert connut ma perte, son amitié se réveilla, et il m'écrivit un mot affectueux. Je fus ému de revoir son écriture, je m'empressai de lui répondre en lui rappelant que mon père était entré comme lui à trente ans à la Chambre des pairs, pour se signaler tout de suite, comme lui aussi, par un acte de grand courage. Cette assimilation du vote de mon père dans le procès du maréchal Ney au procès qu'il avait subi lui-même au même âge pour la liberté d'enseignement, le toucha, et il me fit dire de venir le voir. Nous eûmes deux jours avant sa mort un entretien qui me rappela nos meilleurs jours et tout fut, je crois, oublié de part et d'autre.

Sa veuve me fit une place parmi ses parents dans ses funérailles. Il n'avait pas rayé de son testament un legs qu'il m'avait fait d'un émail, représentant son patron Charles Borromée; je l'ai mis dans l'endroit le plus apparent de mon cabinet de travail, et il ne reste plus aucune trace de cet orage.

Ce qui avait achevé de me décider au pénible coup d'autorité que j'avais cru devoir faire, c'est que jamais le moment n'eût été plus fâcheux pour attirer sur notre groupe de catholiques, appelés libéraux, une réprobation pontificale. Tout se préparait en effet dans l'Église pour le plus grand événement dont le monde catholique eût été témoin depuis trois siècles. Pie IX, par une inspiration d'une prodigieuse hardiesse, venait de convoquer un concile œcuménique, au Vatican, dans cette ville de Rome qui ne lui appartenait plus que nominalement, et où, gardé par les troupes françaises, il était en réalité plus leur prisonnier que leur protégé : qu'allait-il sortir de cette Assemblée qui devait prendre, après plus de trois cents ans d'intervalle, la suite des décisions du Concile de Trente ? Allait-elle régler, avec l'autorité d'une parole infaillible, ces rapports de l'Église avec le nouvel état politique et social du monde moderne, qui étaient le sujet même de nos méditations et de nos combats ? On juge quelle était notre attente, pour ne pas dire notre angoisse.

Le Correspondant l'avait exprimée dans un article paru sans signature trois mois auparavant, et qui était l'œuvre collective du conseil de rédaction. J'avais consenti, cette fois encore, à tenir la plume, Cochin s'était joint à moi, nos collègues avaient corrigé le document. Montalembert seul, nous boudant tous, n'avait pas voulu y prendre part. C'était l'évêque d'Orléans, parvenu alors, par sa lutte éloquente en faveur du pouvoir temporel du Pape, à un degré de réputation qui faisait de lui le premier des représentants de l'Église, qui allait agir et parler en notre nom. Il importait essentiellement de ne pas affaiblir sa situation par une imprudence, que, vu notre amitié connue, on aurait fait retomber sur lui. C'était *le Correspondant* qui allait parler par sa bouche. Rien n'eût été plus insensé que de se mettre en faute ou du moins en prise avant cette épreuve solennelle. C'était cette considération que j'avais fait valoir, surtout auprès de Montalembert, qui n'avait voulu rien écouter.

L'évêque partit pour Rome presque au même moment où allait s'ouvrir la première session du Corps législatif, dans des conditions qui en faisaient la résurrection du régime parlementaire. Au Vatican comme au Palais-Bourbon, tout semblait se préparer pour de grandes et pacifiques luttes de doctrine et d'éloquence. Qui aurait dit que, six mois seulement après, c'était à de tout autres combats que l'Europe et le monde allaient être attentifs, et que le bruit du canon devait couvrir toutes les voix, même celle de l'Église?

BROGLIE.

(*A suivre.*)

P. S. — Puisque j'ai été amené à prononcer le nom du Père Hyacinthe, je crois devoir ajouter quelques mots sur les relations que j'ai eues avec ce malheureux homme : elles ont été un moment assez suivies, et même sur le point de devenir intimes et compromettantes. Sa nature d'opinions et son genre de talent le rapprochaient naturellement du groupe auquel j'étais associé dans la rédaction du *Correspondant*. J'avais même été frappé, en l'entendant pour la première fois faire une série de conférences à Notre-Dame, du rapport que je trouvais entre

sa manière de développer la philosophie et de la rapprocher du christianisme, et l'ordre d'idées dans lequel j'avais été élevé. On sentait qu'il avait reçu comme moi une première éducation universitaire, et qu'il avait superposé des convictions chrétiennes sur la philosophie spiritualiste de Royer-Collard, de Cousin, de Jouffroy et de nos autres maîtres, régnant de leur personne ou par leurs opinions dans l'Université d'alors.

Rien qui sentît la routine de séminaire ou le violent esprit réactionnaire de l'école ultramontaine des Maistre, des Bonald, dont Louis Veuillot était le porte-parole, et dont Montalembert lui-même, dans sa jeunesse, avait été assez fortement imprégné. Comme c'était aussi mon fait, je fus très vivement attiré vers lui, et nous allâmes plusieurs fois le voir avec mon ami Cochin, dans la petite cellule qu'il occupait dans la maison des Carmes à Passy. Sa conversation était aimable, douce et avait même un certain caractère de naïveté. Naturellement, à cause de ses rapports d'affection et de tendance avec notre groupe, il fut vivement attaqué dans les colonnes de *l'Univers*; en réalité, cependant, il n'avait pas à se plaindre, car il fut vivement défendu par l'archevêque de Paris, Darboy, qui le prit tout à fait sous sa protection. Le malheur voulait, que dans les premiers moments de sa ferveur de néophyte, cherchant avant tout l'austérité et la mortification, il se fût jeté un peu étourdiment dans cet ordre des Carmes, sans influence et sans racine en France, et dépendant exclusivement de supérieurs romains, de l'esprit le plus étroit et le plus étranger au mouvement d'esprit de la France. Je vis de bonne heure qu'il y avait une opposition trop marquée entre le milieu où il s'était placé et le tour général de ses idées : une rupture était inévitable, et il n'aurait pu tenir dans cette prison. La ferveur réelle de sa piété pouvait bien lui faire subir, de grand cœur, toutes les privations physiques, mais non ce degré de gêne et de contrainte intellectuelle. Si, au lieu de se faire carme, il se fût mis à Sorrèze, sous l'aile du Père Lacordaire, et dans le centre éclairé formé autour de cet homme si éminent, il se serait moins gêné et ne se serait pas brusquement échappé. Il aurait pu aussi demander à Rome sa sécularisation, et très probablement l'archevêque, heureux de le compter parmi ses auxiliaires, l'aurait obtenue. Je ne sais pourquoi il ne songea pas à ce moyen de sortir d'une situation où sa souffrance était visible.

Nous fûmes donc d'assez bonne heure, Cochin et moi, inquiets de la disposition d'esprit dont nous apercevions chez lui les traces. Nous sûmes aussi, non sans inquiétude, qu'il recevait de fréquentes visites d'écrivains de la presse libérale de Paris, que son talent attirait, mais auxquels il laissait trop voir ses dissidences avec ses chefs, que ceux-ci, à leur tour, ne manquaient pas d'encourager. J'entendis également dire, dès lors, qu'on le trouvait trop occupé d'une belle et jeune Américaine qu'il avait ramenée à la foi catholique, pour laquelle il avait même fait un très beau discours le jour de son abjuration. De mauvais plaisants disaient dès lors que la conversion finirait par être retournée. Bien que malheureusement cette pénitente soit devenue la femme qu'il a choisie, je me refuse à croire que l'idée de reprendre une autre liberté que celle de l'intelligence, ait été le motif même inconscient de sa triste chute.

Malgré ces inquiétudes que nous nous étions quelquefois communiquées, nous étions si loin de croire à quelque résolution précipitée de sa part, que, peu de semaines avant sa malheureuse lettre, je fus sur le point de l'engager à venir me voir à Broglie, pour inaugurer et bénir une chapelle qu'on venait d'annexer à notre église. Je comptais sur l'affluence que ne manquerait pas d'attirer un prédicateur de si grand renom. Je partis donc pour Paris avec la résolution d'aller le trouver dans sa cellule, et de lui en faire l'invitation. Chemin faisant, je m'arrêtai à l'Académie où c'était jour de séance. J'y trouvai mon confrère le Père Gratry, et par manière de politesse, sans attacher d'importance à ce que je disais, je lui demandai s'il ne serait pas de loisir et d'humeur à venir me faire visite à Broglie, et à y prendre la parole dans la cérémonie qui était préparée. A ma grande surprise, il accepta, et j'en fus assez contrarié, parce que je connaissais son humeur mobile, et sa santé, dont il s'inquiétait peut-être plus que de raison, sujette à des accidents qui ne lui permettaient pas de donner beaucoup de fixité à ses projets. Je m'attendais donc qu'il me manquerait de parole, en quoi, en effet, je n'ai pas été trompé. Mais le mot était lâché, je ne pouvais ni retirer mon invitation, ni aller en porter une autre, à une autre adresse. Je m'abstins donc d'aller à Passy, et je rentrai chez moi.

Quinze jours après, paraissait dans les journaux la funeste

déclaration par laquelle le Père Hyacinthe sortait non seulement de son ordre, mais de l'Église, et manquait à tous ses vœux. Je fus consterné comme tous ses amis, mais je frémis de penser que ce triste document aurait pu être signé de Broglie, qu'on m'en aurait imputé la responsabilité, et que, pour la rejeter, j'aurais été obligé à quelque acte public qui ne m'eût pas été moins pénible.

Tout ce qui tenait au *Correspondant* fut très douloureusement ému. Montalembert écrivit, m'a-t-on dit, à notre pauvre ami, une lettre très éloquente que je ne vis pas, nos relations, à ce moment, étant trop orageuses pour qu'il me fît aucune confidence. Cochin ne fut pas moins empressé de tendre la main pour retirer le malheureux, qui se noyait, de l'abîme où il se précipitait. Rien n'y fit. Aucune de nos observations ne fut écoutée.

Peu de semaines après, j'accompagnai la dépouille mortelle de Montalembert au cimetière de Picpus où on devait le déposer. C'est une propriété privée et close de murs. J'aperçus dans l'assistance un homme vêtu en laïc, mais qui n'avait pas l'air de se trouver à l'aise dans ce costume. Il se tenait à l'écart, et personne ne lui adressait la parole. J'allai à lui, et lui donnai une poignée de main dont il parut reconnaissant. Ce fut notre dernière entrevue. Depuis lors, il m'est arrivé de l'apercevoir dans la rue, mais s'il m'a reconnu, il a détourné ses yeux, et je n'ai pas cherché à l'obliger à me regarder.

B.

A PROPOS DES *TROPHÉES*

Au moment où, dans le jardin d'automne (un geste ôtant la draperie dont étaient recouverts le buste et la stèle), les assistants attentifs, émus, respectueux, contemplèrent le beau visage de bronze en écoutant les paroles du maître Jean Richepin, paroles si pleines d'amour pour le poète et pour l'amitié, et pour la poésie, — à ce moment, mon imagination m'emporta dans l'espace et dans le passé. Je me souvins d'une phrase, lue dans un très vieux livre de voyage écrit par M. Rosemond de Beauvallon; je ne possède de ce long ouvrage qu'un volume et je le conserve précieusement, car au cours de ses pérégrinations dans l'île de Cuba, Rosemond de Beauvallon raconte comment il vint demander l'hospitalité à *la Fortuna* chez don Domingo de Heredia. A cette époque reculée, les habitations de la montagne en la province de Santiago, encore boisée magnifiquement et sauvage, étaient assez éloignées les unes des autres, bien que les habitants s'en fussent réunis sous le nom aimable et rassurant d'*Enfants de la montagne*. On parcourait à cheval les chemins tracés par les colons ou les sentiers abrupts, en lacets montueux; M. Rosemond de Beauvallon était fort fatigué lorsqu'à la nuit tombée il parvint enfin à *la Fortuna*. Là, tout de suite, il oublia ses fatigues et ses peines, heureux de l'hospitalité qui lui fut offerte par don Domingo et Mme de Heredia; joyeux de se voir entouré de fillettes aimables, et tout particulièrement séduit par les sourires d'un petit garçon de quelques mois qui, réveillé, tendit les bras dans son berceau.

Ce petit garçon s'appelait José-Maria; le voyageur français,

en écrivant un peu plus tard la relation de son voyage, aurait pu oublier ce très petit enfant. Mais non; il était resté séduit par José-Maria, et tint à le nommer tout particulièrement. Première conquête du futur auteur des *Trophées* qui, toute sa vie, sut séduire, charmer, retenir et plaire par ce je ne sais quoi de rayonnant dont son accueil s'illuminait. Premier hommage aussi de la France, à celui qui devait la chérir et la choisir dans son langage et dans son cœur. M. Rosemond de Beauvallon, au nom désuet et sympathique et doué d'ailleurs d'un très vif talent de narration, m'apparaît comme une sorte d'ambassadeur envoyé déjà par une impérieuse bien-aimée, à son futur et chaleureux adorateur.

Cette *Fortuna* où naquit le poète, fut délaissée ensuite pour la nouvelle habitation du Potosi, célèbre par ses jardins étagés où poussaient avec prodigalité, comme plus tard dans le génie du poète, près des fleurs tropicales, les fleurs de France. Mais, lorsque José-Maria, ayant terminé chez les Oratoriens à Senlis son éducation, — sa mère française, se séparant de lui pour en faire un Français, l'avait confié à son cher tuteur, M. Fauvelle, — revint passer deux ans à Cuba avant de se fixer pour toujours à Paris, il alla revoir le lieu abandonné de sa naissance. Et dans une lettre à son tuteur, il le décrit avec mélancolie. D'ailleurs, malgré son admiration pour les beautés de la nature tropicale, le jeune Heredia ne rêvait que le retour en France, la vie en France. Sa mère et lui habitèrent, à leur arrivée définitive à Paris, un appartement de la rue de Tournon. Les allées de ce même Luxembourg le virent donc souvent errer et rêver sous les arbres qu'il chérissait, dans tout l'éclat et la beauté de sa jeunesse. Plus tard, venant visiter Leconte de Lisle, boulevard Saint-Michel, il passa bien souvent par ce jardin; il y fit un discours ému le jour où on y inaugura le monument de Leconte de Lisle. Et voilà que tout ceci est révolu et que c'est aujourd'hui, à la mémoire de Heredia que, en ce même jardin qui vit ses jeunes jours, s'élève à présent un hommage durable à la gloire de son œuvre. La France et Cuba, l'Amérique latine se sont réunies pour le lui élever; celle-ci, fière de l'avoir vu naître, celle-là, orgueilleuse d'avoir été choisie par lui comme la mère de son esprit et l'inspiratrice de sa gloire.

***

En son génie, si purement latin, se mêle le lait puissant des deux races : la patrie de sa mère, Normande, celle de Corneille ; la patrie de son père, Espagnol, celle du Cid. Et la lumière des tropiques y aurait ajouté une splendeur excessive, un parfum trop fort, si, transplanté à huit ans en Ile-de-France, les vaporeuses douceurs de ce climat, les finesses de ce ciel et les précisions de l'intelligence française n'avaient atténué ses splendeurs et ses exubérances par le goût et par la raison.

La flèche aiguë, pistil du clocher de Senlis, qui trace dans l'air doux une strophe invisible, apprit à ce jeune créole si ardemment doué à ne fixer, de tout ce qui s'élançait en lui, que l'essentiel. Sans le choix, la mesure et le strict amour de ce qui seul ne se remplace pas, le poète eût été trop riche. Son faste suprême fut le dépouillement, et c'est pourquoi, à son livre, aussi bref qu'immense, convient si bien le beau titre : *Les Trophées* ! Les Trophées : choix de quelques emblèmes privilégiés parmi le butin de l'érudition et des rêves, des siècles et des races, des fables et des dieux, des empires et des êtres. Choix de visionnaire où se concentre et s'illustre toute l'histoire de l'humanité, où, par la magie de quatorze vers, tour à tour ressuscite et revit une époque abolie, un conquérant oublié, un paysage mythologique, un dieu disparu... Ce pouvoir d'évocation (1), cette force victorieuse de la vie n'ont-elles pas contribué autant que la beauté intrinsèque des vers au succès mondial des sonnets de Heredia, —de cet Heredia déclaré je ne sais pourquoi « magnifiquement impassible » ?

***

Et d'abord pourquoi choisit-il pour enfermer ses rêves les remparts resserrés du sonnet ?

Je me plais à voir en cette décision les lois mystérieuses de l'atavisme. Si le lecteur éprouve quelque peine au cours de ces brèves remarques à bien comprendre la vie, l'histoire de José Maria de Heredia et de sa famille, je l'envoie tout de suite à la

(1) Il n'avait pas voyagé en Grèce et ses paysages grecs sont de la plus exacte vérité. Le prosateur en Heredia est aussi « visionnaire » que le poète. La préface à sa traduction de Bernal Diaz del Castillo est un étonnant chef-d'œuvre. Quand réimprimera-t-on cette traduction si vivante et si belle ?

lecture passionnante de la remarquable thèse de Miodrag Ibrovac : *José-Maria de Heredia; sa vie; son œuvre*; *documents inédits*. Cet ouvrage de la plus haute et précieuse valeur contient tous les renseignements les plus intéressants sur le poète, sa jeunesse, son enfance; une correspondance entre sa mère et lui; entre sa mère et son tuteur; lettres, où les souvenirs sont pleins de pittoresque, où les sentiments palpitent encore. Ce livre est écrit avec une admiration très pieuse et très intelligente, une vaste érudition critique. Il a contribué, par tout l'intérêt qu'il a suscité voici déjà deux années, à resserrer autour du projet du monument les fervents et les admirateurs des *Trophées*, et c'est donc avec une juste reconnaissance que j'ai le plaisir d'en parler ici. J'ajouterai que je préfère de beaucoup la partie biographique à la seconde partie : *les Sources*. En ces premiers chapitres, consacrés aux ascendants de José-Maria de Heredia, on lira avec curiosité l'histoire de Jean Ferdinand de Heredia, grand maître de l'ordre de Rhodes, dont la vie et les aventures sont d'un romanesque éclatant. Lui aussi, il aima la France; ne combattit-il pas à Crécy, ne céda-t-il pas son cheval à Philippe de Valois? Si les histoires des ancêtres amusent, subjuguent, n'est-ce point par ce que l'on y découvre en maints traits de leur vie ou de leur caractère tout ce qui explique les particularités de leurs descendants? Maints exemples nous prouvent que les lignées d'aventuriers, de combattants, de personnalités héroïques, hardies, avides, font s'épanouir un jour, éclosion qui les résume dans les dons de l'imagination, l'artiste, le poète.

Et le poète recrée le passé par le rêve et le fixe par le verbe. Ce Jean Ferdinand, gouverneur du Comtat Venaissin et de la ville d'Avignon, en fit bâtir les fortes murailles pour y mieux enfermer sans doute le pape Innocent VI dont il était l'ami. Plus tard, le Heredia qui débarqua en Amérique avec Bartolomeo Colomb, fut gouverneur de la Castille d'or et fonda Carthagène des Indes; lui aussi bâtit des murailles, épais remparts entourant sa conquête qui portait le nom de sa ville d'Aragon. Et sur leur blason ne voit-on pas s'élever des tours? Ce principe d'enfermer ce que l'on crée, de limiter pour mieux durer, laissez-moi le retrouver chez celui qu'on a nommé, « le conquistador de la poésie, » seigneur des sonnets infranchissables.

*
* *

... Et sonnets impeccables, certes ; mais « impassibles », pourquoi ? Cette épithète d'impassible dont on qualifia les Parnassiens, et en particulier Leconte de Lisle et Heredia, m'a toujours frappée par son injustice et son inexactitude. Car il me paraît, — et je m'excuse d'avance de mon audace, — il me paraît fort hardi de qualifier un poète d'impassible, l'impassibilité étant la négation de la poésie. Aucun poète ne contestera, je pense, que la poésie réalise le miracle produit par l'accord involontaire de l'émotion ou sensation ou impression avec leur expression spontanée, colorée, musicale, verbale et rythmée.

Chez certains poètes, cette expression se délivre en floraison immédiate, en cris vers le ciel ; chez d'autres, elle se refoule, et secrètement, lentement enrichie, se cristallise en pierrerie ; ou, dans les antres mystérieux de l'inconscient, lente, se parachève en ces stalactites étranges : merveilles qui ont commencé par être des larmes. Mais le principe initial, le choc créateur involontaire, dont l'ondoiement lumineux s'exalte ou se propage, se concentre, reste le même et l'impassible ne le ressent point. Ou, s'il l'a ressenti, il a étouffé sans l'utiliser cette émotion originelle, contenant aussi bien délices que douleur ; tourment enchanté. Or, la poésie des *Trophées*, pour avoir lentement mûri, en est-elle moins vivante ? n'est-elle point toute ondoyante de la lumière créatrice, et elle, durable, toute transpercée par le frémissement de ce qui change et passe ? Le grand Leconte de Lisle ne mérite pas plus que Heredia l'adjectif « impassible ». C'est que le jardin de poésie, plus qu'aucun autre, est tout fleuri d'étiquettes : rare est celui qui va s'enivrant de couleurs et de parfums sans heurter son nez à ces pancartes austères. Celles des « écoles » d'abord ; si vaines ! si artificielles ! Souvenons-nous que Moréas l'a déjà dit : « Il n'est ni romantisme, ni parnasse, ni symbolisme... » Est-ce que le même poète, selon les âges de sa vie et de son âme, n'est point parfois tour à tour romantique, classique, symboliste, etc. ? Ne change-t-il pas comme un ciel d'aube ou de nuit ? N'a-t-il pas droit à des nuages, à des ténèbres, à des constellations, à des crépuscules, à des midis ? Doit-il toujours rester éclairé par la même heure et projeter la même ombre ? Or, non seulement, le poète est classé par la critique comme une espèce botanique, mais les

premières épithètes dont on le qualifie, le désignent définitivement à l'attention d'un public toujours charmé de s'instruire une fois pour toutes. L'un devient pour jamais « splendide » ou « marmoréen », l'autre « doux », le troisième « puissant », le quatrième « délicieux », le cinquième « incomparable » et le sixième « incompréhensible », etc. Et en voilà pour vingt volumes. A plus forte raison, ces qualificatifs seront-ils immuablement suspendus à un nom, si ce nom n'a signé qu'un livre.

Mais loin de ces arrêts, pourquoi nous interdire en ne citant, par exemple, que ces trois noms, de juger que parfois Victor Hugo, aux alexandrins protéiformes, est le premier des symbolistes, que dans l'*Hérodiade* de Mallarmé frémissent des voluptés raciniennes, que certaines strophes de Rimbaud enflent à ses bateaux ivres des voiles toutes classiques?

* * *

De là, une extrême difficulté à voir clair dans « les sources ». Et, ajoutons que les jeux des « sourciers » sont souvent aussi maniaques qu'ingénieux.

Car les gouttes semblables de l'éternelle onde poétique, on ne les retrouve point dans l'emploi des mêmes mots, ni le choix des sujets; ou bien alors, c'est l'imitation ou la parodie. Les véritables parentés existent dans la cadence secrète des strophes, le souple mystère insaisissable du mouvement lyrique, l'élan vital du poème, l'association des images et des sons.

C'est pourquoi je ne suis point frappée par la filiation que beaucoup de poètes ont reconnue entre la poésie de Leconte de Lisle et celle de Heredia. Certes, Heredia chérissait, admirait, vénérait Leconte de Lisle et le nommait son maître. Mais si d'une oreille neuve, d'un esprit non préparé on accueille au hasard la lecture de leurs poèmes, on en perçoit aussitôt la différence initiale. La strophe de Leconte de Lisle, ses grands vers, s'enflent, écument, déferlent avec le bercement grandiose des océans dont ils ont la monotonie, la splendeur et l'immensité. Tandis que la strophe de Heredia, dès son début, est décochée avec la sûreté d'une flèche rayonnante et dont nous sentons vibrer la force rapide dès le départ, sûre de son but bientôt atteint dans un frémissement définitif. Le vers « hérédiesque » est plus sonore que musical; il possède le rythme de la lumière et toute sa vraie couleur réside en son

mouvement. L'adjectif n'en est que le muscle. C'est pourquoi ses disciples n'ont jamais su l'égaler.

Le poète a choisi avec un sûr instinct et des puissances magiques, à travers les âges, des minutes intenses et les a ressuscitées. Chaque sonnet est un bond prodigieux hors de ce qui est révolu, ou un élixir plein de jeunesse immortelle. Cette puissance incantatoire, nous la connaissons à un historien tel que Michelet; cette nouveauté intarissable, ce sens humain de la vie qui fuit, des fleurs de l'amour et de la mort, nous les goûtons encore dans Ronsard et certains sonnets de du Bellay; ce sens des grâces et des beautés antiques, nous le chérissons dans Chénier... Les parentés des *Trophées*, les voici sans doute. Mais détournons-nous des reflets trompeurs sur lesquels les critiques curieux se penchent en agitant l'eau perfide des « sources ». La seule source de poésie, c'est celle-là jaillie du sabot de Pégase et chaque poète a le droit d'y boire à son tour, au creux de ses mains réunies, en sa coupe d'or pur, en sa verrerie bizarre ou en sa tasse de bois.

***

Une fois de plus ouvrons *les Trophées*. Tout a été dit sur l'érudition immense du poète, la pureté, la force et la richesse de son vocabulaire, la rigueur de sa forme, la minutieuse exactitude des connaissances les plus diverses, l'éclat de ses rimes... Mais cette œuvre illustre, désormais classique, et si vivante qu'elle ressuscite les vies éteintes, on n'a pas dit assez à quel point elle est humaine. A côté de sonnets tels que *le Vieil Orfèvre*, *les Conquérants* ou *le Bain des Nymphes*, *Persée et Andromède*, *l'Estoc*, *Émail*, n'y a-t-il pas *la Belle Viole*, *Antoine et Cléopâtre*, *Villula*, *la Source*, *l'Exilée*, *l'Ancêtre*, *Médaille antique*, *Regilla*, *Mer montante*, *Épigramme votive*, *la Jeune Morte*, toute la suite d'*Hortorum Deus*, où la tendresse, la familiarité, le sentiment profond de la nature, le goût de vivre, la mélancolie de mourir et de savoir que tout disparaît laissent en nous leur éternel écho? Ont-ils vraiment lu *les Trophées*, ceux-là qui ont osé reprocher à leur auteur « son absence de pensée » et son absence de sensibilité?

Le poète qui garda toujours en lui la candeur sublime de l'enfant, prodigua si largement ses dons de joie et de lumière, poussant la générosité jusqu'à dissimuler ses tris-

tesses, n'apporta que grâce, aide et réconfort à tous ceux qu'il aimait, ne laissa que de beaux souvenirs et transforma tout autour de lui par la force de son rayonnement : celui-là cacha le visage de sa sagesse sous le sourire de son insouciance heureuse, de son indulgence et de sa bonté. Sa haute acceptation des lois de la nature, sa résignation devant tout ce qui fuit, sa contemplation méditative des forces changeantes, son goût de toutes les beautés, et qui ne dureront point, mais recommenceront, il a pourtant exprimé tout cela avec une plénitude sublime, tout cela, c'est-à-dire la poésie éternelle : le passé, la nature, l'amour, la mort... et leur consolation par cette poésie. Pendant la guerre, les jeunes soldats qui n'avaient point connu le poète et emportaient *les Trophées*, près de leur cœur, y retrouvaient, — m'écrivaient-ils, — le rétablissement de leur équilibre moral et les vertus de la plus stoïque endurance ; ils avaient bien su, eux, découvrir et ressentir le sens magnifique et profond de l'œuvre. *Les Trophées* sont aux héros. Ils y retrouvaient ces liens inflexibles qui lient l'avenir au passé, les conquêtes, les combats, « le piétinement sourd des légions en marche », les sombres grandeurs de l'histoire, la saveur terrible de l'héroïsme ; cette *Mort de l'Aigle* qui semble déjà saluer le destin ailé de nos Guynemers; *les Funérailles*, où la mort des soldats enfants est exaltée ; puis les regrets, les souvenirs des douces choses de la vie; et plus haut encore, au-dessus de tout cela qui avec du sang, de l'orgueil et de la douleur, écrit le sort des peuples, la grande acceptation de l'âme et le renoncement dans la sérénité.

***

Quelques admirateurs de Heredia lui ont également reproché d'avoir été uniquement païen, de n'avoir consacré que deux sonnets des *Trophées* à la naissance et à l'enfance du Christ. Heredia gardait cependant une empreinte très profonde de son éducation chez les Oratoriens de Senlis et son âme était naturellement religieuse, puisqu'en lui tout était lumière. Sa sérénité splendide ressemblait fort à la confiance totale du croyant en la Divinité. Cette confiance, il la ressentait aussi vis-à-vis de son livre; non par orgueil, car il était modeste, admirablement simple et insouciant, mais par une sorte de conviction instinctive, de certitude tranquille, de foi totale. En son livre il avait

mis son âme. En ses derniers jours il caressait la reliure des *Trophées* et disait : « Ils vivront! » Récompense superbe de l'artiste au cœur si pur! Ils vivront! Oui ; ils vivront, tant que vivra cette langue française, cette France, que, dès son enfance, José-Maria de Heredia épousa d'un choix passionné. Et, s'il se fit Français, il n'a pas failli aux enseignements de sa vieille race espagnole, et, comme ses ancêtres, il a bâti. Non plus les remparts, les créneaux, les murailles autour des villes fondées ou conquises. Sa race désormais voulait plus que les richesses matérielles. Au-dessus de ces pierres périssables, il fit un temple élevé par l'esprit, un temple aussi parfait en ses proportions, aussi émouvant par tout ce qu'il évoque que le Parthénon lumineux sur l'Acropole sacrée. Le premier sonnet des *Trophées* s'intitule *l'Oubli* ; il commence par ce vers plein d'espace et de tristesse immense :

Le temple est en ruine au haut du promontoire...

Mais le temple du poète est intact en sa beauté et l'oubli ne se suspendra pas à son fronton que rien n'ébrèche. Le temps respectera ses colonnes lumineuses ; l'azur vivant et ses souffles clairs circulent entre leur danse immobile, avec les voiles de la poésie ; le jour et la clarté les colorent parmi les feuillages. Un grand paysage de nature et de rêve infini l'environne et se perd à l'horizon des temps. Les pèlerins du passé et de l'avenir se rencontrent parfois sur les marches que fleurissent les printemps nouveaux ; et résistant aux tempêtes comme aux soleils, dominant une mer aussi bleue que la mer des tropiques, il dure, il durera, le temple sans défaut présentant ses trophées, face aux siècles, « au haut du promontoire ».

GÉRARD D'HOUVILLE.

LE
FOYER DE LA COMÉDIE-FRANÇAISE

SOUVENIRS ET ANECDOTES (1877-1885)

III[1]

MOUNET SULLY

S'il est des artistes à qui tout sourit dès l'école, alors qu'ils ne donnent encore que des espérances, il en est d'autres qu'une malchance inexplicable semble repousser d'une carrière où, par la suite, lorsqu'ils ont renversé les obstacles qui s'opposaient à leur marche en avant, ils se placent parmi les premiers. C'est ce qui est arrivé au plus grand tragédien de ce temps, à Mounet Sully.

Lorsque je fis sa connaissance, en 1879, il avait déjà conquis une situation importante à la Comédie-Française : on voyait en lui l'artiste destiné à renouveler le miracle accompli quelque trente ans plus tôt par Rachel, la résurrection de la tragédie.

C'est lui-même qui m'a conté plus tard, alors qu'une mutuelle amitié nous avait étroitement liés, le hasard qui avait transformé sa vie, et l'avait remis dans sa voie, qu'une longue série de malchances avait été sur le point de lui faire abandonner.

Pris de bonne heure de la passion de dire des vers et du désir de jouer la tragédie, il était venu à Paris et s'était fait recevoir au Conservatoire. Il entra dans la classe de Bressant, mais ce grand comédien, nonchalant et séduisant, s'occupait peu de ses élèves hommes, ne se souciait guère de discerner leur aptitude, et moins encore de développer leurs dons natu-

(1) Voyez la *Revue* des 15 septembre et 15 octobre.

rels. Il raillait le jeune Mounet Sully de son amour pour la tragédie, et pendant tout le temps qu'il l'eut dans sa classe, il se borna à lui faire apprendre et répéter le rôle de Clitandre des *Femmes savantes*. L'élève ne travaillait qu'à contre-cœur; néanmoins, il obéit aux conseils de son maître et concourut dans ce rôle. Le résultat fut médiocre et se traduisit par un second accessit de comédie.

Mounet Sully comprit que Bressant et Clitandre ne le mèneraient jamais plus loin; il quitta le Conservatoire, d'ailleurs en fort bons termes avec son professeur. Il s'en fut frapper à la porte d'un petit théâtre où un ancien acteur, Ballande, avait eu l'audacieuse idée de donner des représentations classiques dans le jour. Les matinées Ballande attiraient un public, d'abord clairsemé, puis bientôt plus nombreux. Mounet Sully, accueilli par Ballande, débuta sur cette scène modeste, et obtint assez de succès pour se sentir fortifié dans sa résolution tragique, si j'ose dire, et se crut, en 1868, à l'âge de vingt-sept ans, parvenu aux termes de ses déboires, en signant un engagement au théâtre de l'Odéon, second théâtre français.

A quelle désillusion aboutit ce mirifique espoir! Le directeur de l'Odéon, qui était, si je ne me trompe, La Rounat, ne soupçonna pas la valeur de son nouveau pensionnaire. Il le traita comme une petite « utilité », cet emploi qui dépasse à peine celui de figurant; non seulement il ne lui confia aucun rôle de quelque importance, mais ce n'est qu'avec parcimonie qu'il lui distribua des bouts de rôle. Cependant le temps s'écoulait; Mounet Sully avait dépassé la trentaine, et la carrière où il avait rêvé de s'illustrer semblait plus que jamais fermée devant lui. Découragé, las d'une lutte infructueuse, il se résigna, au début de l'année 1872, à dire adieu au théâtre et à Paris, et à regagner Bergerac, sa ville natale, où il se mettrait en quête de quelque emploi pour vivre.

La veille du jour qu'il avait fixé pour son départ, il vit que, ce soir-là, la Comédie-Française donnait *le Misanthrope* avec Bressant dans le rôle d'Alceste. Le désir lui vint de revoir une dernière fois le chef-d'œuvre de Molière avant son exil définitif : en même temps, il ferait ses adieux à son ancien professeur. La pièce terminée, il monta à la loge de Bressant et se présenta à lui. Bressant avait ôté sa perruque et son habit et commençait à se démaquiller.

Dès qu'il aperçoit Mounet Sully, il se lève et se précipite vers lui.

— Ah ! te voilà ! C'est le ciel qui t'envoie ! Aimes-tu toujours la tragédie ? Réponds-moi vite.

Et Mounet Sully, ahuri de cet accueil inattendu, de balbutier timidement :

— Mais oui, maître...

— C'est bien, assieds-toi là et attends.

Bressant endosse rapidement l'habit aux rubans verts et disparaît rapidement. Au bout de quelques minutes, il revient et donne enfin à son ancien élève l'explication de ses paroles passablement énigmatiques.

— Figure-toi qu'aujourd'hui même, M. Perrin me disait son désir de jouer de la tragédie et l'impossibilité où il était de le faire, faute d'un tragédien. Il me demandait si je ne connaissais pas un jeune homme doué du feu sacré, que l'on pourrait essayer dans les grands rôles du répertoire. Je me suis souvenu de toi, et je lui ai répondu que j'en connaissais un... « Eh bien ! amenez-le moi, me dit-il. — Je le ferais volontiers, si je savais où le prendre ; mais je l'ai perdu de vue depuis assez longtemps ; j'ignore son adresse, et je ne sais même pas s'il est encore à Paris... » Et justement te voilà ! J'ai prévenu M. Perrin, il nous attend : je vais te présenter à lui. Ton avenir est entre tes mains.

Mounet Sully, de plus en plus troublé, se laisse conduire, et le voilà devant Perrin.

Le premier coup d'œil lui a été favorable, il a entendu l'administrateur général dire à Bressant :

— Bon physique : c'est un beau gars.

Un peu rassuré, il s'avance.

— M. Bressant m'a dit que vous aimiez la tragédie ; je cherche précisément un tragédien, je vous donnerai une audition demain.

— Mais je dois partir demain, fait naïvement Mounet.

Perrin sourit :

— Eh bien ! vous ne partirez pas. Si l'audition ne vous est pas favorable, ce ne sera qu'un retard de vingt-quatre heures, et si elle vous est favorable, je crois que vous ne regretterez pas d'avoir ajourné votre départ.

Puis, avec bienveillance, il continue :

— Cette audition ne doit pas vous émouvoir : il y aura là, avec moi, M. Bressant, qui a été votre professeur, M. Delaunay, que vous connaissez, et M. Got, qui est très intelligent.

Le lendemain, l'audition eut lieu, « favorable », si favorable que Mounet Sully signait séance tenante un engagement de trois ans, avec des appointements qui lui parurent magnifiques, et qui, pour l'époque, étaient beaux. Mais l'engagement ne fut pas rempli jusqu'au bout; dès la seconde année, il était déchiré par la Comédie-Française, et le 1er janvier 1874, Mounet Sully prenait rang de sociétaire.

Les mauvais souvenirs du Conservatoire étaient effacés : Bressant avait généreusement racheté ses torts envers son élève et envers la tragédie, puisqu'il venait de doter le théâtre du prestigieux acteur de qui elle devait recevoir une vie nouvelle.

Chose curieuse, la révolution qu'il apportait dans l'interprétation de la tragédie fut plus vite comprise par la masse du public que par la critique, ou du moins par une partie de la critique, laquelle ne lui ménagea ni les conseils ni les avertissements. Il n'en eut cure, et ce fut très heureux. Il débarrassa la scène du « ronron tragique », et ceux qui admiraient les grandes œuvres classiques n'eurent plus à souffrir de voir leur admiration tempérée par l'ennui.

Très épris de son art, et prenant au sérieux tout ce qui en relevait, Mounet Sully était dans la vie journalière un aimable garçon, s'abandonnant avec délice à la fantaisie.

Quoi qu'il en soit, il s'était créé des habitudes en opposition avec celles de l'immense majorité de ses contemporains. De tous les noctambules parisiens, il était le noctambule le plus noctambule : quelle que fût l'heure, il n'était jamais pressé de rentrer chez lui. Lorsqu'il jouait, il lui fallait une grande heure pour se démaquiller, quitter la robe, la tunique ou le pourpoint, et reprendre ses habits de ville. Il faisait le désespoir du concierge qui, ces soirs-là, ne pouvait fermer la porte du théâtre que passé une heure du matin. Lorsqu'il s'était enfin décidé à partir, il se rendait, à pied ou en voiture, dans quelque établissement de nuit, où il soupait. C'était le plus souvent à Clichy ou à Montmartre qu'il achevait sa soirée, et il demeurait en plein quartier latin, rue Gay-Lussac, près du Luxembourg.

Que de fois je l'ai accompagné dans ses promenades nocturnes !

Lorsque la nuit était belle, nous prenions, pour regagner la rive gauche, où nous demeurions tous deux, le chemin des écoliers. Tout en marchant, nous devisions de mille choses, nous causions généralement théâtre, littérature, mais il s'intéressait beaucoup aussi à l'histoire, surtout à l'histoire du vieux Paris. Je me souviens de son émotion lorsque, nous trouvant sur la place de la Concorde, entièrement déserte, vers trois ou quatre heures du matin, je l'arrêtai à quelques mètres de l'obélisque et je lui dis :

— Tu es à la place même où fut guillotiné Louis XVI.

Cette nuit-là, je dus, pour satisfaire sa curiosité, évoquer tous les souvenirs de l'époque révolutionnaire se rattachant à cette partie de Paris qui fut le théâtre de tant d'événements tragiques et sanglants. Il contempla avec attention les gros blocs reliant les balustrades du pont de la Concorde, blocs de pierre que je lui dis provenir de la Bastille, et il accueillit d'un rire ingénu la révélation que le quai longeant le Palais-Bourbon, où se réunissent aujourd'hui nos députés, s'appelait alors le quai de la Grenouillère.

Je veux citer un de ces mots qui dénote chez lui un sens critique, qu'il était de mode de lui dénier. Comme nous sortions de la première représentation de *Chamillac*, une pièce d'Octave Feuillet, dont l'effet avait été indécis, bien qu'elle renfermât des scènes excellentes, je lui exprimai mon embarras de définir l'impression que j'en avais ressentie :

— C'est plein de jolies choses qui ne se totalisent pas, me répondit-il.

Il sculptait en amateur, et c'est pareillement en amateur qu'il écrivait des drames, des comédies, car il travaillait à ses heures. Il avait composé une *Buveuse de larmes* dont il parlait souvent, mais qu'il n'est jamais parvenu à terminer. Chaque fois qu'il reprenait sa pièce, il y ajoutait de nouvelles scènes; il l'amplifiait de telle façon que la représentation en était devenue impossible. Il acheva cependant une œuvre dramatique, *la Vieillesse de Don Juan;* il est vrai qu'il avait eu un collaborateur, Pierre Barbier, lequel avait eu raison de sa paresse laborieuse. Mounet Sully avait eu l'autorisation d'aller jouer sa pièce à l'Odéon. *La Vieillesse de Don Juan* n'eut qu'un médiocre succès, malgré le secours que l'interprète auteur était venu y donner.

Plus heureux que Rachel, il ne passa pas comme ces météores qui ne brillent qu'un moment; sa carrière artistique eut non seulement l'éclat, mais aussi la durée. Bien qu'elle eût commencé tard, elle se prolongea pendant quarante-quatre ans, pour la gloire de la tragédie et le plus grand bien de la Comédie-Française. En faisant cette simple constatation, je ne puis m'empêcher de songer une fois de plus à l'incertitude des choses humaines, et à ce mystérieux hasard qui guida un soir Mounet Sully vers la maison où devait s'accomplir sa destinée.

L'EXCELLENT BARRÉ

J'ai déjà parlé de Barré à propos d'un petit incident au cours des représentations données par la Comédie-Française au château de Compiègne. Il convient de présenter, sous un jour plus exact que ne le ferait supposer l'anecdote rapportée plus haut, cet excellent artiste qui était en même temps un excellent homme.

On dit que les peuples heureux n'ont pas d'histoire; il faut croire qu'il n'en est pas de même pour les comédiens, car le bon Barré, qui n'a pas d'histoire et dont le souvenir ne se perpétue guère que dans la mémoire des quelques habitués encore vivants de la Maison de Molière, n'eut ni la carrière, ni la réputation qu'eussent méritées son talent et son jeu à la fois si naturels et si fins.

Il avait près de quarante ans lorsque l'on s'aperçut, rue de Richelieu, que, depuis quelque vingt ans, cet acteur montrait sur divers théâtres du boulevard des qualités dignes de lui ouvrir les portes de la Comédie-Française. En effet sa bonhomie, dont il savait rehausser le ton, quand la situation l'exigeait, fit merveille dans les rôles de « grands bourgeois »; il fut, à côté de Got-Poirier, un Verdelet parfait dans *le Gendre de M. Poirier*, tandis que, dans *le Mariage de Figaro*, il composait un Antonio dont la réalisation eût réjoui Beaumarchais lui-même, heureux d'être si bien compris. Il avait ce talent, quel que fût le rôle qu'il tînt, de le maintenir toujours à sa place, sans l'enfler ni le diminuer; aussi contribuait-il pour une très grande part au merveilleux ensemble qui faisait la gloire de la maison.

Le public de connaisseurs qui suivait alors avec assiduité les représentations de la Comédie-Française l'appréciait fort

et ne laissait pas de s'étonner qu'un tel artiste restât indéfiniment simple pensionnaire. C'est, d'abord, parce que, du fait même de son emploi, il n'avait pas de ces rôles brillants qui attirent l'attention. C'est aussi que le brave homme était modeste, ennemi de la réclame et de l'intrigue : il manquait de savoir-faire et plus encore de ce talent spécial qu'un homme d'esprit appelait le « faire savoir » ! Le comité paraissait ignorer ce comédien qui faisait ponctuellement son service, ne sollicitait pas et ne menaçait pas de donner sa démission.

Enfin, en 1876, cette injustice fut réparée, et Barré nommé sociétaire : il avait attendu dix-huit ans cette légitime récompense d'une longue et utile carrière. Ce fut presque au soir de sa vie, — il approchait de la soixantaine, — une bien grande joie pour lui. Il oubliait volontairement qu'il était promu à l'ancienneté, alors qu'il aurait dû l'être au choix.

WORMS ET Mme BARRETTA

Ce n'est pas sans émotion, que j'évoque ici le souvenir de Gustave Worms; des relations très amicales, qui n'ont cessé qu'à sa mort, s'étaient établies entre nous. J'avoue qu'au début de notre connaissance, j'étais loin de prévoir qu'il pût s'en établir de pareilles; Worms avait quelque chose de sévère dans le visage, dans la tenue; il n'était ni loquace ni familier; il ne se livrait pas volontiers et ne se liait pas à la légère.

Worms avait eu une carrière fort mouvementée par suite d'un de ces caprices ministériels que l'on a peine à s'expliquer. Engagé à vingt-deux ans à la Comédie-Française, il y donnait rapidement les preuves d'un talent déjà sûr; en quelques années, il avait acquis des titres assez brillants pour qu'à la fin de 1863, le comité le nommât sociétaire en même temps que ses deux camarades Coquelin et Édile Riquier, l'un dont j'ai déjà parlé et l'autre que l'on retrouvera plus loin. On sait que les nominations de sociétaires sont soumises à l'approbation du ministre des Beaux-Arts; que se passa-t-il dans l'esprit de celui qui exerçait ces fonctions à cette époque? Il donna son approbation aux nominations de Coquelin et Édile Riquier, mais, celle de Worms n'ayant pas eu l'heur de lui plaire, il l'annula. Ce fut peut-être un bien pour Worms. N'acceptant pas cette disgrâce qu'il considérait avec raison comme imméritée, il quitta la Comédie-Française, et s'en fut en Rus-

sie remplir un engagement qui s'était aussitôt offert à lui.

Au Théâtre impérial de Saint-Pétersbourg, il n'avait pas à compter avec les droits d'ancienneté des chefs d'emploi, et loin de marquer le pas derrière eux, comme il le lui eût fallu faire rue de Richelieu, il occupa d'emblée le premier rang dans la troupe, et joua tous les grands rôles d'un répertoire extrêmement varié. On travaillait ferme au Théâtre impérial, car le spectacle devait y changer souvent, mais Worms, jeune et ardent, aimant avec passion son métier, ne demandait qu'à travailler. A cette rude école, il développa ses dons naturels et affermit son jeu; il conquit si bien la faveur de la Cour et du public que chaque année son engagement était renouvelé. Il venait passer ses vacances à Paris et retournait à Saint-Pétersbourg pour la saison théâtrale.

Cependant, le temps passait; une révolution avait changé le régime politique de la France, maintenant en république. Au printemps de 1877, Worms revint à Paris avec l'intention de ne plus retourner en Russie; aussi bien la Comédie-Française, qui le regrettait, était plus que jamais désireuse de rouvrir ses portes à cet artiste, qui n'avait pas moins envie d'y rentrer.

Il revenait grandi des froids pays du Nord; devant lui s'ouvrirent aussitôt les portes de cette maison, où il fut accueilli avec un empressement qui témoignait que la Comédie-Française avait à cœur de lui faire oublier l'erreur d'un ministre, erreur dont elle-même avait pâti. Engagé comme pensionnaire, aux appointements de 24 000 francs, au 1er avril 1877, il n'achevait même pas sa première année : le 1er janvier 1878, il prenait rang de sociétaire, cette fois avec l'entière approbation du ministre, et de sociétaire à part entière. Son exil avait eu du moins le bon effet de lui épargner la lutte souvent pénible pour l'ascension des douzièmes.

Dès sa rentrée, Worms affirma sa maîtrise. Je me souviens encore aujourd'hui avec une grande netteté, malgré tant d'années écoulées, de l'impression profonde qu'il produisait dans le Don Carlos, d'*Hernani*. Admirablement grimé et costumé, il semblait un Charles-Quint en chair et en os, mais la métamorphose ne se bornait pas au physique; il dit notamment le fameux monologue du quatrième acte avec un art, une autorité tels que les pauvres banalités, d'ailleurs fort richement habillées, que Victor Hugo fait débiter à son per-

sonnage, prirent, dans la bouche de l'interprète, figure de pensées. Bref, il transforma si bien Don Carlos, aussi falot en politique qu'en amour, enfanté par l'imagination du poète, qui resta, plus ou moins, toute sa vie « l'Enfant sublime », qu'il en fit une véritable « création ». Pour une fois, je vais me trouver d'accord avec Coquelin.

Il eut le louable désir de s'essayer dans la tragédie; il joua Rodrigue. C'était de sa part un réel tour de force. La nature même de son talent faisait de lui tout l'opposé du héros cornélien. Doué d'une sensibilité profonde, habile à exprimer par les moyens les plus simples la passion contenue, il lui fallait faire un prodigieux effort pour traduire la fougue de jeunesse, de vaillance et d'amour du Cid. Son interprétation très intelligente ne pouvait intéresser que les esprits cultivés, non séduire le gros public. Cette tentative fut plus qu'honorable, et il fallait toute sa modestie, en l'espèce excessive, pour qu'il se félicitât, ainsi qu'il me le dit un jour, « de s'être tiré de l'aventure sans avoir été ridicule ».

Le rôle où il fut tout à fait supérieur, c'est incontestablement Alceste, cet Alceste auquel il ressemblait par certains côtés, les beaux, et dont il traduisait les colères généreuses contre l'hypocrisie mondaine avec autant de sincérité qu'il mettait d'émotion pénétrante à exprimer l'amour malheureux de ce parfait honnête homme.

Worms fréquentait le Foyer et y était apprécié comme causeur, car, s'il parlait peu, il disait toujours, quand il prenait la parole, des choses intéressantes. Malgré son aspect un peu sévère, il n'était nullement morose, et ne dédaignait pas à l'occasion, la plaisanterie, ou même la farce, comme il m'arriva d'en faire l'expérience. Je me trouvais dans le petit guignol situé sur un des côtés du plateau, et je me disposais à partir.

— Si je veux, me dit Worms, qui allait entrer en scène au quatrième acte de *Jean Baudry*.

Et prestement il m'enleva mon chapeau, et fit son entrée avec mon couvre-chef à la main. Mais il m'avoua, à sa sortie, son émotion : il s'était demandé si, au cours de l'acte, il ne serait pas obligé de se couvrir. Que fût-il devenu ? Sa tête eût disparu sous mon chapeau. Heureusement, Jean Baudry n'avait pas à faire le geste par quoi les présidents de nos assemblées mettent fin au scandale public des tumultes parlementaires, et

Worms ne fut pas victime de la petite farce qu'il avait voulu me faire.

Qu'il me soit permis d'ouvrir ici une parenthèse; cette aventure du chapeau constitua, si j'ose dire, mes débuts dans la figuration, dont j'atteignis le summum, quelque vingt-cinq ans plus tard, lorsqu'une fantaisie de Mounet Sully me valut de faire le chef du jury, dans *la Grève des Forgerons*.

Bien que les années n'eussent diminué ni son talent, ni ses forces, et qu'il eût conservé aussi vive la faveur du public, Worms prit sa retraite le 1er octobre 1900. Ce jour-là, la Comédie-Française perdit un grand artiste.

Cette retraite ne modifia pas nos relations amicales. Il habitait rue Decamps. Je fus reçu assez souvent dans son charmant intérieur, qu'embellissait la présence de Mme Barretta-Worms et de ses jeunes enfants, Jean et Rose. Il aimait la bonne chère, et, comme tout vrai gourmet, il avait des talents culinaires dont il faisait profiter ses amis. Il n'avait pas son pareil pour confectionner le homard à l'américaine. Que d'agréables moments j'ai passés dans cette cordiale intimité! Nous rappelions les souvenirs tristes ou joyeux de la Comédie-Française, du Foyer, de ce pauvre Foyer qui n'était plus, et nous évoquions la mémoire de tant d'artistes disparus déjà parmi ceux que nous avions connus, que nous avions aimés.

Je viens de nommer Mme Barretta-Worms. C'est que, Gustave Worms n'avait pas seulement trouvé à la Comédie-Française l'enviable situation qu'il méritait; il y avait trouvé plus et mieux : le 17 janvier 1883, il épousait sa camarade, Mlle Blanche Barretta.

A peine avait-elle paru dans la maison, la charmante artiste y conquit tous les cœurs. Elle était la joie du Foyer par sa conversation vive et enjouée, par sa constante bonne humeur. Quant à son talent, je cède la parole à mon confrère et ami, Louis Ganderax, qui lui consacrait, à propos du *Flibustier*, dans sa critique dramatique de la *Revue* le 15 juin 1888, un article dont je suis heureux de reproduire ce passage :

« Les éloges me manquent pour Mme Barretta-Worms. Elle a incarné, cette jeune femme, le type rêvé par le poète : « bon air, bon cœur, l'esprit subtil »; évidemment elle a tout cela. Elle respire la santé, la vertu, mais la fine santé, la vertu

gentille; elle respire l'esprit sensé, la malice honnête; elle est d'abord la bienvenue. Elle ouvre la bouche, elle a précisément la voix de son visage et de sa taille, ni trop considérable, ni trop mince, et fraîche et souple à ravir. Et sa diction et ses attitudes, elles sont justement les siennes : toute sagesse et tout charme. Savez-vous que, par l'accord de ces dons et de ce talent, voilà une comédienne vraiment unique? Voilà, au théâtre, un parfait exemplaire d'une aimable espèce de Française. »

Voilà qui est excellemment dit; toutefois, je me permettrai d'ajouter à cet extrait un post-scriptum : je veux rappeler, à propos de cette artiste, un incident remontant au début de sa carrière, d'où l'on peut tirer un enseignement d'intérêt général.

Mlle Barretta n'avait pas obtenu un premier prix au Concours du Conservatoire; le jury ne lui avait décerné qu'un second prix. Le jury fait évidemment ce qu'il peut pour distribuer équitablement les récompenses, mais il est sujet à l'erreur, d'autant qu'il lui est parfois bien difficile de juger exactement le mérite d'un élève qu'il n'entend que pendant quelques minutes. Dans le cas de Mlle Barretta, l'erreur était trop forte, et la jeune artiste se voyant refuser la première récompense qu'elle avait conscience de mériter, fondit en larmes en rentrant dans la coulisse où l'attendait Régnier, son professeur? Celui-ci, qui savait ce que valait son élève, s'efforça de la consoler :

— Ne pleure pas, mon enfant, lui dit-il. Ce premier prix que le jury t'a refusé, c'est le public qui te le donnera.

Régnier était bon prophète; le public, dès qu'il entendit la jeune artiste, lui décerna le premier prix.

CADET

Il arrive assez fréquemment que la vocation théâtrale se manifeste chez plusieurs membres d'une même famille.

Si Coquelin Cadet n'avait pas les qualités brillantes, l'ampleur de la voix, l'autorité du geste, et pour employer un mot de l'argot des coulisses, « l'abatage » de son aîné, il avait assez de dons naturels et de talent pour se faire au théâtre une situation, à côté de lui, mais un peu en arrière. Il était assez intelligent pour ne pas chercher à imiter son frère; il sut toujours rester personnel, et par là il évita les comparaisons qui

lui eussent été défavorables. Si le bas du visage faisait penser à un mouton, deux petits yeux malins faisaient penser à Agnelet, le rusé berger. Son jeu, quand il le voulait, était plein de finesse et il excellait dans les rôles de paysan, où l'acteur doit faire sentir, sous l'apparente niaiserie du personnage, le bon sens roublard du modèle. Je ne l'ai jamais vu meilleur que dans le Thibaut de *la Coupe enchantée*, cette délicieuse fantaisie de La Fontaine. Il interprétait également avec succès tous les grands valets du répertoire, de Scapin à Figaro. Malheureusement, le « bon cadet » avait la faiblesse de vouloir obtenir à tout prix les applaudissements du public, et ce défaut, qui s'accentua chez lui avec l'âge, le poussa trop souvent, pour provoquer le rire, à forcer les effets et à tomber dans la charge.

Les commencements de sa carrière furent traversés de quelques vicissitudes.

En 1875, estimant qu'il avait suffisamment fait ses preuves, il posa sa candidature au sociétariat, mais le Comité l'ajourna. Le dépit que lui causa cet échec le poussa à un coup de tête. Il donna bruyamment sa démission et s'en fut aux Variétés chercher une revanche contre ce qu'il considérait comme une injustice. Mais s'il y eut revanche, ce fut plutôt pour le Comité. Sur la scène du boulevard, le transfuge de la Comédie-Française fut loin d'obtenir le succès sur lequel il comptait; disons le mot, puisque aussi bien cette fâcheuse aventure n'a pas finalement nui à sa carrière, il fit un « four » lamentable.

Au reste, ce fut une chance pour lui de n'avoir pas réussi dans ce premier essai; il se trouva ainsi remis dans la bonne voie. Ni l'Administrateur, ni le Comité, ne lui tinrent rigueur de sa fugue; quelque temps après, il rentrait au bercail, et, en 1879, il obtenait ce sociétariat, objet de son vœu le plus cher. Il n'a plus quitté la Comédie-Française.

C'est alors que, sentant sa situation bien assise dans la maison, il avait eu l'idée d'ajouter à ses émoluments des gains supplémentaires. Sans rien négliger de ses devoirs de sociétaire et en se montrant toujours prêt à jouer les rôles de son emploi, il se créa, à côté, une spécialité lucrative. Dans ce temps-là, les artistes n'avaient pas la ressource de doubler, de tripler et même de décupler leurs appointements grâce au cinéma, à la condition toutefois d'être « photogéniques ». Cadet devina tout le parti qu'il y avait à tirer du « monologue »; il en lança la

mode, et, comme il avait su non sans habileté se composer un répertoire varié, la réussite fut grande et dépassa même ses espérances. Bientôt il ne fut plus une noce, un banquet de corps, une soirée mondaine, où l'on ne priât Coquelin Cadet de venir réciter quelques-uns des monologues, qu'il s'était fait ou fait faire par des auteurs amis, moyennant un cachet qui était théoriquement de cinq cents francs, comme il convenait à un sociétaire de la Grande Maison.

Presque tous les soirs, sauf pendant l'été et une partie de l'automne, Cadet débitait en ville ses monologues, parfois dans plusieurs salons successivement, pour la plus grande joie des auditeurs, car il les disait avec beaucoup d'art. La plupart du temps, ces morceaux de prose ou de vers ne valaient pas grand chose, et les gens qui s'avisaient de les relire sur la brochure, éprouvaient de vives déceptions; mais passant par sa bouche, soulignés par son regard malicieux, ils soulevaient le rire. Bien que son succès eût fait naître beaucoup d'imitateurs, sa vogue n'en souffrit guère et dura longtemps. Il avait réalisé son ambition; il possédait une fortune rondelette, — qui, disait-on, dépassait largement le million, — lorsqu'au monologue, genre usé, succéda la chanson du Chat Noir, genre nouveau, qui fit aussitôt florès. C'était l'absinthe après l'orgeat : la société se transformait; on éprouvait le besoin de s'encanailler.

Comme tant d'auteurs et d'acteurs comiques, Cadet n'était gai que professionnellement; dans la vie privée, il était plutôt triste. Il se forgeait sans cesse des préoccupations à l'endroit de sa fortune et des inquiétudes à l'endroit de sa santé. On le regardait comme un malade imaginaire. Sans doute on se trompait. Lorsqu'il eut dépassé la cinquantaine, sa santé s'altéra, et, bien que ce fût assez lentement, ses amis s'aperçurent du changement. Un mauvais placement, qui lui fit perdre une forte somme et dont il reçut la nouvelle brusquement, lui porta un coup terrible. Bien qu'il lui restât une belle fortune, il se vit ruiné, réduit à la misère, et donna des signes d'un dérangement d'esprit tel, que l'on dut le placer dans un établissement hospitalier de la proche banlieue parisienne. Tous les soins furent inutiles : le pauvre Cadet ne recouvra ni la santé, ni la raison, et par un jour sombre et froid de février 1909, une foule nombreuse d'amis connus et inconnus allèrent tristement rendre les derniers devoirs à celui qui, si souvent, les avait fait rire.

LE SOURIRE DE SAMARY

C'est en 1875 que Jeanne Samary fut engagée à la Comédie-Française, à sa sortie du Conservatoire où elle avait obtenu, en juillet, un premier prix de comédie. Il semblait que la jeune artiste fût déjà de la Maison; petite-fille de Suzanne Brohan, n'était-elle pas la nièce d'Augustine et de Madeleine Brohan? Elle y venait, après un court intervalle, prendre la succession d'Augustine et tenir comme elle l'emploi des soubrettes.

Aucun emploi n'exige au même degré un pareil ensemble de qualités physiques et de dons naturels; il faut que la soubrette soit une belle fille, au parler franc, au geste hardi, possédant de la gorge pour avoir quelque chose à cacher sous le mouchoir de Tartuffe. Jeanne Samary, dans l'épanouissement de ses dix-huit ans, répondait si parfaitement à ce programme que son apparition fit sensation. Les fidèles du théâtre se réjouirent que la troupe, déjà si riche en valeurs de tous genres, eût fait une telle recrue. Il n'est personne qui ne fondât sur elle les plus grandes espérances et ne lui prédît de longs succès.

A cette époque, la robuste santé de l'accorte soubrette semblait lui promettre une longue existence. Vive, gaie, rieuse, elle était la joie de la Maison, et le Foyer n'était pas triste lorsqu'elle y apparaissait. Il n'est pas jusqu'à sa myopie qui n'ajoutât un charme de plus au rayonnement qui émanait de toute sa personne, en tempérant son exubérance naturelle d'une aimable et apparente gaucherie.

La souplesse de son talent était grande et elle brillait dans la comédie moderne, où l'emploi des soubrettes est bien abandonné, autant que dans le vieux répertoire.

Jeanne Samary épousa Paul Lagarde. De cette union, deux filles naquirent pour lesquelles elle se montra la plus dévouée des mères. Tout paraissait lui réussir, elle avait pris au théâtre une place de premier plan; chaque rôle nouveau était pour elle un succès... En 1890, elle était allée passer son congé à Trouville; elle sentit les atteintes d'une maladie que les médecins ne diagnostiquèrent pas tout de suite. Le mal s'aggravant, on la ramena à Paris. C'était la fièvre typhoïde qui en quelques jours l'emportait.

La pauvre Jeanne Samary n'avait pas trente-trois ans.

DEUX MÉCONNUS

Il y a parfois bien de l'injustice dans les réputations faites aux comédiens morts ou retirés de la scène ; ne laissant que le souvenir de ce qu'en ont dit leurs contemporains, les uns se présentent devant la postérité avec une auréole dont ils ne sont pas toujours dignes, tandis que les autres restent dans une pénombre que certains ne méritent pas davantage. C'est une affaire de chance, et la chance ne favorise pas seulement les meilleurs.

Ces réflexions, qui ne sont pas nouvelles, me reviennent tout particulièrement à l'esprit à propos d'un artiste qui, pendant vingt-trois ans, de 1870 à 1893, rendit de grands services à la Comédie-Française, et qui ne fut pas à l'honneur dans la mesure où il avait été à la peine.

M. La Roche, qui vit depuis près de trente ans dans une retraite silencieuse, au fond de la Bretagne, fut un acteur d'un réel talent, plus solide que brillant, il est vrai, ce qui lui valut une renommée fort inférieure à son mérite. Il en avait conscience, comme le prouve cette parole mélancolique qu'il prononça, en sortant de scène, le soir de sa représentation d'adieux, parole qu'entendit une de ses camarades, de qui je la tiens :

— J'ai plus de talent que ne m'en reconnaît le public.

Affirmation qui chez un autre aurait pu passer pour l'expression d'une vanité puérile, et qui chez lui n'était que l'expression de la vérité. Si le public ne l'appréciait pas toujours à sa valeur, les connaisseurs savaient quel fond on devait faire sur un tel artiste, et je suis heureux de l'occasion qui m'est offerte de lui rendre ce témoignage.

***

Grande, élancée, fine et distinguée, telle était Mme Broisat en 1874, lorsque, venant de l'Odéon, après un éclatant succès dans la reine de *Ruy Blas*, elle entra à la Comédie-Française, où, trois ans après, elle était admise au sociétariat.

Comme son camarade La Roche, Mme Broisat a quitté le théâtre, voici quelque trente ans ; comme lui, elle vit dans une retraite silencieuse. Elle aussi vaut mieux que sa renommée : pendant les vingt années qu'elle est restée rue de Richelieu, je

l'ai suivie dans tous ses rôles. Je ne l'ai jamais vue mauvaise, ni même médiocre, et, dans la plupart, je l'ai vue excellente. J'ai gardé entre autres, le souvenir très précis de son exquise Silvia du *Jeu de l'Amour et du Hasard* de Mlle de Belle-Isle dans la pièce d'Alexandre Dumas, de Mlle de Saint-Geneix dans le *Marquis de Villemer*, et l'Anglaise du *Monde où l'on s'ennuie*, où elle campa, si j'ose dire, une Lucy Watson qui étonna même ses plus chauds admirateurs, tant elle avait composé ce personnage avec une science, un tact, un goût parfaits. J'ai vu depuis bien des Lucy Watson, je n'en ai pas vu de meilleure.

Mme Broisat fréquentait volontiers le Foyer; je la revois encore, s'avançant avec sa démarche un peu sautillante, se mêlant à la conversation avec bonne grâce...

Sa retraite, comme a fait celle de La Roche, a interrompu de bonnes et charmantes relations, ce que je regrette sincèrement; mais, bien que cette interruption remonte à plus de trente ans, je garde à ces deux artistes un fidèle souvenir, il n'y a pas de prescription en pareil cas.

SARAH BERNHARDT PASSA...

Il est quelques autres comédiens qui ont fait partie de ce que l'on appela la troupe de Perrin, sur lesquels je serai très bref, non qu'ils méritent moins que leurs anciens de figurer parmi ceux qui ont contribué à maintenir le glorieux prestige de la Grande Maison, mais parce qu'ayant accompli la plus grande partie, et la plus brillante de leur carrière, après la mort de Perrin, dans la troupe de Claretie, ils ne rentrent pas dans le cadre que j'ai tracé à ces souvenirs. C'est le Foyer, le vieux Foyer, qui n'allait pas tarder à disparaître, que je me suis donné pour tâche de faire revivre, et aussi les artistes qui allaient disparaître avec lui.

Je me bornerai donc à citer, uniquement pour ma satisfaction personnelle, car les générations actuelles les connaissent bien pour les avoir souvent applaudis, les noms amis de Mme Bartet, sociétaire en 1882, incomparable Bérénice jusque dans *l'Hérodienne*, de Mlle Dudlay, sociétaire en 1883, une superbe reine Juana que la faveur du public soutint heureusement contre le parti pris de quelques critiques, et M. Prudhon, l'inoubliable Bellac, du *Monde où l'on s'ennuie*.

On s'étonnera peut-être que je n'aie point parlé de Sarah Bernhardt et que, dans cette galerie de portraits, la grande et tumultueuse artiste ne brille que par son absence. La raison en est simple : jamais je ne l'ai vue au Foyer, ni même rencontrée dans les coulisses.

Elle ne venait au théâtre que pour son service, répétitions et représentations; elle montait directement à sa loge, n'en descendait que pour se rendre sur le plateau. Déjà célèbre, elle traînait dans son sillage de nombreux admirateurs, amis ou soi-disant tels, à l'intention desquels elle se faisait toujours accompagner par la fidèle Mme Guérard, à qui incombait la mission de recevoir ceux-ci, de faire attendre ceux-là et d'éconduire les autres, ce qui n'était pas une sinécure. Mme Guérard remplissait ces délicates fonctions avec un flair remarquable; aussi l'avait-on, au théâtre, surnommée « l'Aiguilleuse ».

Sarah Bernhardt ne s'attarda pas à la Comédie-Française; le 18 avril 1880, après une représentation orageuse de *l'Aventurière*, elle rompit son contrat par une démission retentissante envoyée à l'administrateur général qu'elle rendait responsable de son échec.

Cette décision n'étonna que médiocrement ceux qui connaissaient l'artiste, et qui prévoyaient, dès son entrée rue de Richelieu, que son activité dévorante, ses vastes aspirations se plieraient mal aux règles et aux habitudes de la maison; elle devait s'y trouver trop à l'étroit, d'autant que l'usage ne s'était pas encore établi d'accorder aux comédiens des congés à longue durée pour courir le monde. Sarah Bernhardt n'eût pu porter dans les deux hémisphères le rayonnement de l'art dramatique français, comme elle l'a fait jusqu'à un âge avancé, avec un succès qui, la plupart du temps, a tourné au triomphe.

On sait qu'après son départ précipité, la Comédie-Française lui avait fait un procès pour rupture de contrat : Sarah Bernhardt avait été condamnée à cent mille francs de dommages-intérêts. Ce que l'on sait moins, c'est que la somme avait été presque entièrement payée par elle, lorsque, en 1900, l'incendie chassa la troupe du Théâtre-Français. L'ex-sociétaire n'avait pas gardé rancune à ses anciens camarades de son procès perdu; noblement elle offrit à la Comédie-Française errante l'hospitalité dans son théâtre.

Cette fois, la réconciliation fut complète.

QUELQUES HABITUÉS

Après avoir dénombré la troupe régulière des artistes qui étaient chez eux dans le Foyer, je vais passer en revue la troupe irrégulière des habitués qui avaient été admis à le fréquenter

Je commencerai par Henri Lavoix, lequel mérite d'être cité en premier, non pas seulement parce qu'il était des plus assidus, mais parce que, sans appartenir positivement à la Comédie-Française, il était un peu de la Maison en raison de ses fonctions de lecteur.

Il venait fort souvent en voisin, passer sa soirée au Foyer, où l'accueil qui lui était fait témoignait du plaisir que tous prenaient à l'y voir. Il habitait à peu de distance du Théâtre Français ; numismate éminent, conservateur au Cabinet des médailles, il logeait dans une annexe de la Bibliothèque nationale.

Si consciencieux que fût Henri Lavoix, il lui arrivait quelquefois de s'arrêter aux premières pages ou même aux premières lignes des manuscrits confiés à son examen ; il y en avait en effet qui révélaient chez leur auteur un singulier état mental. C'est ainsi qu'il contait avoir ouvert et assez promptement refermé le manuscrit d'une pièce où l'auteur, ayant pris pour sujet l'expédition de Crimée, ce qui était déjà fort bizarre, avait eu l'idée plus bizarre encore de donner pour refrain à un chœur de soldats français ces deux vers :

Malgré l'aridité du sol,
Nous avons pris Sébastopol.

Une autre fois, il referma plus vite encore le manuscrit à peine ouvert ; à la première page se trouvait cette indication : « La princesse fait son entrée avec une ceinture de pattes de homard ». Ce jour-là, il ne lut pas plus avant. De toute évidence, la pièce n'était pas pour la Comédie-Française.

Sa mémoire fidèle lui fournissait à toute occasion des souvenirs, des anecdotes, des bons mots, qu'il disait d'une voix un peu sourde et lente, pour le plus grand agrément de ses auditeurs. Je veux citer, entres autres, un quatrain fort amusant. Il l'attribuait à un gendre, à qui son beau-père avait inspiré des sentiments d'ordinaire réservés, dit-on, aux belles-mères.

Sous ce beau monument
Mon beau-père repose,
Je n'en suis pas la cause
Mais j'en suis bien content.

Je citerai encore ce quatrain qui ne manque pas de piquant sous son trait final.

Comme il allait mourir, elle lui dit : « Espère
En un monde meilleur où tu me reverras. »
Mais lui tout doucement lui répondit : « Ma chère,
Si le monde est meilleur, je ne t'y verrai pas. »

Et ces deux vers d'un ironiste inconnu :

Il avait la charrue et l'épée en horreur,
C'était ce qu'on appelle un soldat laboureur.

Henri Lavoix avait beaucoup connu Rachel, et il parlait de la célèbre tragédienne avec un souvenir attendri qui laissait deviner que la femme n'avait pas moins part que l'artiste dans l'admiration qu'elle lui inspirait. Elle n'était pourtant ni belle ni jolie, mais elle possédait un don de séduction qui la rendait mieux que belle ou jolie ; sur ce point, il était d'accord avec Madeleine Brohan, qui déclarait modestement que lorsque Rachel paraissait en scène, « nulle femme n'existait plus à côté d'elle ».

Rachel avait l'instinct du théâtre plus que la compréhension, témoin cette réponse qu'elle avait faite à Henri Lavoix, qui la complimentait sur son interprétation d'Hermione :

— C'est bien simple : c'est une femme à qui une rivale enlève son amant et qui bisque.

Assurément : mais il y a la manière.

*
* *

Quelle que fût l'assiduité d'Henri Lavoix, elle était dépassée par celle de M. Nitot. C'était l'habitué homme du monde ; tous les soirs, en habit et cravate blanche, il arrivait vers les huit heures, au théâtre, dans sa voiture. Il en descendait péniblement, car l'âge et les infirmités l'avaient rendu presque impotent, et plus péniblement encore, il gravissait les quelque quarante marches qui mènent au palier du premier étage. Appuyé sur sa canne, au bout garni de caoutchouc, il longeait

le couloir et pénétrait dans le foyer; il le traversait dans toute sa longueur et allait s'asseoir dans un fauteuil, à droite de la cheminée, et il n'en bougeait plus de la soirée.

Il faisait penser à la définition jadis donnée de Louis XVIII, ce roi toujours assis, et volontiers on eût dit de M. Nitot : « c'est un habitué moitié homme, moitié fauteuil ». Entre onze heures et minuit, il se levait, refaisait en sens inverse le chemin parcouru, et se hissait dans sa voiture qui l'attendait devant la porte de l'administration.

Il ne se rendait jamais dans la salle, du moins je ne crois pas l'avoir vu assister à une représentation. On ne lui connaissait aucune liaison ancienne ou récente parmi la troupe féminine. Il ne paraissait pas éprouver un plaisir très vif aux conversations du Foyer, conversations auxquelles il assistait plus qu'il n'y prenait part. Pour quelles raisons venait-il ainsi au Foyer tous les soirs? Il n'y avait là aucun mystère. Nitot était un vieil ami de Perrin, et, n'aimant ni à rester chez lui, ni à fréquenter les cercles, il avait pris l'habitude d'endosser tous les soirs son habit et de passer sa soirée dans le théâtre que dirigeait Perrin : c'est ainsi qu'on avait pu le voir successivement dans les coulisses de l'Opéra-Comique et de l'Opéra, et qu'on le voyait maintenant au Foyer de la Comédie-Française

Après la mort de son ami Perrin, il continua à venir passer sa soirée au Foyer ; il n'était plus d'âge à changer de théâtre.

Je m'étais imaginé qu'en fréquentant comme j'avais été admis à le faire, le Foyer de la Comédie-Française, l'occasion me serait quelquefois offerte de voir de près les auteurs dramatiques joués dans la Maison. Ma surprise ne fut pas mince lorsque je constatai que certains n'y venaient jamais, que d'autres n'y venaient que très rarement.

Je m'étais surtout réjoui à la pensée d'être, un jour, peut-être, présenté à celui que je considérais comme le plus grand auteur de sa génération, Émile Augier J'admirais son talent vigoureux et sain, son esprit bien français, son robuste bon sens; mais Émile Augier avait cessé de se montrer au Foyer : il habitait Croissy, et ne sortait plus le soir.

En revanche, j'y ai rencontré son neveu Paul Déroulède, et j'ai tout de suite aimé cet être noble, charmant qui attirait la sympathie dès le premier abord, et qu'on ne pouvait approcher sans admirer la parfaite beauté de son âme.

En 1872, Paul Déroulède avait été chargé par Perrin de composer l'à-propos par quoi on célébrait chaque année l'anniversaire de la naissance de Corneille; son poème d'une belle venue, rempli de vers bien frappés, fit passer dans l'âme des spectateurs le grand souffle patriotique qui animait l'auteur.

Pas plus qu'Émile Augier, je n'ai vu au Foyer, Alexandre Dumas fils, ni Sardou, lesquels formaient avec Augier un trio d'auteurs à succès.

On y voyait quelquefois arriver un petit vieillard qui, après avoir fait une entrée timide, s'asseyait dans un fauteuil entre la grande table et la porte, et qui, comme Nitot, n'en bougeait plus jusqu'au moment où il effectuait une retraite aussi timide que son entrée. Il était généralement silencieux. On ne semblait prêter que peu d'attention à sa présence. C'était un ancien, très ancien auteur dramatique, ayant un bagage considérable de comédies et de vaudevilles, environ deux cents pièces dont cinquante « en société avec M. Scribe », comme on disait alors. Il se nommait Jean-Henri Dupin, et il était né en 1791.

Que de choses il avait vues dans le cours de sa longue existence, révolutions, bouleversements, guerres, les Français dans toutes les capitales de l'Europe, les étrangers à Paris... Il rapportait à ses pièces tous les événements, même les plus grands. Ainsi 1808 n'était pas pour lui l'année où avait commencé la fatale aventure espagnole, mais l'année où il avait fait ses débuts au théâtre avec *le Voyage à Chambord*. Quant à Napoléon, il l'avait vu; tout ce qu'il avait retenu de l'Empereur se résumait dans ce bref portrait : « C'était un petit gros. » Les faits les plus simples, par cela seul qu'ils remontaient à une époque fort lointaine, prenaient dans sa bouche un aspect étrange, comme il advint le jour où il sortit de son quasi-mutisme habituel pour conter qu'en 1818, il avait fait l'ouverture de la chasse rue Pigalle...

Parmi les amis que Nitot amenait au Foyer et dont la plupart étaient des gens du monde fort insignifiants et qui ne méritent même pas une mention, il s'en trouvait un qui tranchait sur la banalité de ses congénères : c'était le général Petit, fils du général que Napoléon avait embrassé devant la Garde assemblée, lors des adieux de Fontainebleau. Ni sa culture, ni ses goûts littéraires ne semblaient de nature à justifier sa présence dans un pareil milieu; on l'y avait cependant volontiers admis, d'abord parce qu'il était un galant homme et aussi parce qu'il

plaisait par cette rondeur militaire qu'affectaient alors beaucoup de vieux généraux et qui commençait heureusement à disparaître.

Quelques peintres venaient, mais leurs visites étaient assez rares. Je citerai Édouard Detaille, aimable comme sa peinture, et Mazerolles, auteur de la vaste et belle décoration qui ornait alors le plafond de la salle et qui a été détruite par le feu, lors de l'incendie du Théâtre-Français, en 1900.

Des compositeurs, je n'en ai pas vu, sauf Maréchal, à qui l'on devait le chœur qui termine le deuxième acte de *l'Ami Fritz*, et dont le chant mélancolique s'unit si heureusement à la tristesse de Suzel apprenant le brusque départ de celui qu'elle aime déjà, sans en avoir encore pleinement conscience.

Quant aux hommes politiques, ils brillaient par leur absence, et on leur en savait gré.

Des abonnés qui, le mardi et le jeudi, envahissaient le Foyer, je ne dirai rien et pour cause : les habitués, troublés dans leurs habitudes par la présence de ces nouveaux venus, avaient assez vite pris le parti de leur céder la place ces jours-là. Quelques-unes des plus anciennes sociétaires n'avaient pas tardé à imiter leur exemple et, lorsque leur service les appelait au théâtre, passaient les entr'actes dans leurs loges ou restaient dans le petit guignol situé sur la scène.

J'ai achevé la tâche que j'avais entreprise de montrer ce qu'était le Foyer de la Comédie-Française dans les années où il jetait un dernier éclat avant de disparaître

Aujourd'hui, le Foyer, tel que je l'ai connu de 1877 à 1885, n'existe plus ; il a disparu pour bien des raisons, dont les unes expliquent pourquoi il est mort, et dont les autres font comprendre pourquoi il faut désespérer qu'il renaisse jamais.

Quant à moi, je connais trop bien et depuis trop longtemps la Comédie-Française pour ne pas l'aimer, et je l'aime trop pour ne pas voir sans appréhension les changements qui s'y sont opérés, pour ne pas éprouver des craintes touchant ses destinées futures. Je souhaite ardemment que ces craintes soient vaines... Toutefois, je ne puis m'empêcher de songer à ce Foyer, naguère si brillant, si animé, aujourd'hui sombre et désert. Que les dieux détournent le présage ! *Dii, avertite omen.*

PAUL GAULOT.

LES ACADÉMIES DE PROVINCE

AU TRAVAIL

Nous avons eu l'occasion, l'an dernier, d'annoncer l'heureuse réunion à l'Académie de Dijon, de deux importantes compagnies d'études de cette ville, et la non moins intéressante formation de *l'Association bourguignonne des Sociétés savantes* qui avait tenu sa première réunion en 1914 et la seconde à Mâcon, en 1923. Cette grande association s'est constituée légalement, au printemps dernier, à Dijon, sous la présidence de M. Édouard Estaunié.

Les résultats d'une telle association des hommes et des efforts ne se sont pas fait attendre. Dès son dernier congrès, tenu en juin passé à Auxerre, l'assemblée, entre ses nombreuses communications savantes, a décidé de publier, avec le concours de toutes les sociétés adhérentes, un vaste travail général : *la Bourgogne monumentale et artistique*, dont nous n'avons pas besoin de signaler l'importance pour l'histoire des monuments et des arts, non seulement de la Bourgogne, mais de la France.

L'Association a encore décidé d'organiser une Section d'études économiques et sociales pour la propagation des logements ouvriers et ruraux, le maintien des hommes à la terre, les assurances, etc.

Enfin elle a choisi un thème général : « Saint Bernard et son temps » pour son Congrès de 1927, qui se tiendra à Dijon, — celui de 1926 se réunissant à Langres. Nous ne saurions trop insister sur l'importance de ce thème général fouillant, dans une province, l'histoire d'une grande époque. Si l'exemple est imité, comme il faut l'espérer, les académies provinciales pourront apporter les plus belles contributions à l'histoire, toujours en gestation, de notre pays.

L'Association a bien prévu l'ampleur et les résultats de ce travail. Elle nous dit : « Les résultats à attendre de l'étude (architecture,

philosophie, histoire, miniatures, etc.) seront d'autant plus intéressants que le nombre des participants sera plus élevé et le temps laissé à la préparation assez considérable. Il conviendra donc, dès maintenant, d'aviser non seulement nos adhérents, mais les sociétés françaises et étrangères en relations avec nous, les Universités de France et certains ordres religieux que la question intéresse. »

Selon ce programme, le Président de l'Association, M. Estaunié, écrit aux sociétés et savants intéressés :

« ... La question mise à l'ordre du Congrès est, vous le savez, de celles qui intéressent en vérité l'histoire de l'Europe tout entière, au XIIe siècle : elle permet d'aborder les problèmes religieux, philosophiques, artistiques ou scientifiques de cette admirable époque.

« Nous vous serions particulièrement reconnaissants si vous vouliez bien nous aider par votre concours et la présence d'un ou plusieurs délégués, à donner au Congrès projeté l'éclat qui doit correspondre au sujet.

« Nous pouvons vous assurer d'autre part, de l'accueil chaleureux qui leur serait réservé parmi nous. Je vous demande de vouloir bien répondre à notre appel, qui est destiné à faire progresser l'histoire d'un temps encore insuffisamment connu et à resserrer les liens entre les sociétés toutes également désireuses de favoriser l'essor de l'esprit. »

L'Association ne pouvait choisir une plus belle époque. L'illustre fondateur de la puissante abbaye de Clairvaux, prédicateur de la deuxième croisade, défenseur ardent de la Papauté, n'est pas seulement une grande figure bourguignonne; il est la plus haute figure de son siècle. Et ce siècle lui-même, avec les puissantes légions de moines qui illustrèrent Cluny, Cîteaux, Clairvaux, les grandes abbayes bourguignonnes, est comme l'épanouissement de cette magnifique floraison monastique, qui défricha les terres et les textes anciens, sauva la civilisation gréco-romaine, la fondit dans l'esprit chrétien, agrandit les vertus humaines et recula au delà de la Vistule les confins de l'Europe chrétienne.

Les historiens savent depuis longtemps que le « sombre moyen âge » n'est qu'une médiocre figure de rhétorique, que la civilisation gréco-romaine, transformée par le christianisme, fut reprise, dès la stabilisation des barbares, surtout par l'effort des évêques et des moines, qu'elle fut cultivée, continuée presque sans arrêt en de nombreux monastères, avec déjà des éclairs plus lumineux sur des

horizons plus larges, comme au temps de Charlemagne, aux XIe, XIIe et XIIIe siècles, et qu'il y eut peu d'interruption dans cet effort de l'esprit qui aboutit à la glorieuse Renaissance.

Il est utile qu'un congrès savant rétablisse la vérité, en montrant la grandeur spirituelle de notre XIIe siècle.

Cette vérité éclairera d'un jour nouveau l'histoire de ce royaume de Burgondie qui, le premier en Occident, fondit les coutumes barbares dans la loi romaine. Elle trouvera d'ailleurs de puissants arguments dans les *Origines du duché de Bourgogne*, magistral ouvrage de l'abbé Chaume, professeur au grand séminaire de Dijon, dont le premier volume, l'*Histoire politique*, vient d'être publié par l'Académie de Dijon, et dont les deux autres parties, *Géographie historique* et *Institutions*, sont en bon état d'avancement.

Il faut ajouter que le Congrès de l'Association bourguignonne sera l'occasion, « si les autorités locales veulent bien s'y associer », — la démocratie bourguignonne aurait-elle un tel mépris de ses origines et de ses intérêts? — d'une vaste manifestation régionaliste comprenant une exposition d'art médiéval, une autre de costumes et d'art anciens bourguignons, la représentation de « mystères » et des concerts de musique ancienne.

Ainsi se reconstitue, — et pourra s'illustrer pour les multitudes imprégnées de la vie des générations passées, — l'histoire d'une grande province qui eut tant d'influence sur le développement du royaume de France, par les époques de Charles le Téméraire, de Bossuet, de Buffon et de tant d'autres.

Ce ne sont pas les grandes époques qui manquent à la Bourgogne, et ses fils ont tracé, par l'épée ou par l'esprit, les programmes de bien des Congrès savants. Mais la plupart de nos grandes provinces ont des fastes non moins brillants et non moins de savants et de lettrés pour en rappeler la beauté. Il ne leur manque que l'association cordiale de leurs Compagnies pour ces œuvres générales, qui réclament la science et la bonne volonté de tous.

L'Association promet de brillants Congrès régionaux, comme celui d'Auxerre, qui se tint en juin dernier, sous la présidence de M. Estaunié, et auquel tous les « Bourguignons » éminents avaient tenu à participer. Elle n'empêche aucunement, et souvent facilite les travaux des compagnies adhérentes. C'est ainsi que nous trouvons, dans les derniers bulletins de l'Académie de Dijon, l'exposé fait devant cette Compagnie, par le célèbre physicien Raoul Pictet,

de sa théorie sur « l'astronomie moléculaire », thermodynamique nouvelle qui s'efforce de placer sous les mêmes lois, selon les hypothèses actuelles, les phénomènes des astres et ceux des atomes. Dans cette puissante synthèse, le vénérable savant tente de réhabiliter l'hypothèse de l'éther pour expliquer la grandeur des phénomènes atomiques.

On sait que les physiciens, pour expliquer le mouvement ondulatoire de tous les rayonnements connus, — ce qui est un fait expérimental, — ont été obligés d'admettre un « milieu » résistant, parfaitement élastique, impondérable et répandu dans tout l'univers. Mais pourquoi « imaginer » ce milieu, puisqu'il existe avec toutes les propriétés réclamées par la logique? C'est l'attraction universelle que, par un singulier oubli, on s'est borné à considérer et calculer seulement dans les rapports énergétiques des astres entre eux et comme une propriété intérieure de ces astres, alors qu'elle est nécessairement partout, avec des lignes de force infinies, c'est-à-dire résistantes, parfaitement élastiques et impondérables. Cette énergie de résistance devient à peu près nulle aux distances atomiques, comme le demande M. Raoul Pictet, tandis que l'attraction propre des atomes, selon la loi de Newton, devient formidable. Il n'y aurait là qu'un développement de la loi de l'illustre physicien anglais, en la supposant exacte.

Les mêmes bulletins contiennent encore une remarquable étude sur la floculation, c'est-à-dire le rassemblement en flocons, des colloïdes, par M. A. Boutaric, qui rappelle la forte formule du docteur Auguste Lumière : « L'état colloïdal conditionne la vie, la floculation détermine la maladie et la mort. » L'éminent savant dijonnais expose avec son grand talent habituel ses belles recherches touchant l'influence sur la floculation de la structure interne du colloïde, des conditions extérieures (chaleur, mouvement, rayonnement) des substances étrangères. Et il conclut : « Il reste à étudier si tous les résultats qui ont été observés sur les colloïdes artificiels peuvent être étendus aux colloïdes naturels : albumine, gélatine, etc... qu'on rencontre chez les êtres vivants. »

Les publications de l'Académie comprennent encore une étude de M. P. Brunet sur Guéneau de Montbéliard, un encyclopédiste, ami de Buffon, et qui fut, au XVIIIe siècle, l'un des membres éminents de la Compagnie; une notice de M. A. Genty, directeur du Jardin botanique de Dijon, sur le naturaliste Charles Royer; un éloge du savant docteur E. Bonnet, un autre membre de l'Académie

et son bienfaiteur, par le président de cette compagnie M. A. Baudot; et une notice de M. J. Laurent sur le général de Piépape, combattant de 1870, ancien gouverneur de Dijon, et qui fut un fécond historien militaire.

Enfin, pour donner un aspect des travaux d'une grande Académie provinciale, il faut encore citer : l'érudite étude de M. Gasser sur *les Tremblements de terre en Bourgogne*, depuis le 18 janvier 1155, où « un château disparut dans un gouffre d'eau », jusqu'à nos jours; les observations météorologiques de M. Bidault de l'Isle, les recherches numismatiques du général Duplessis et tous les travaux des Commissions de météorologie et d'astronomie, des antiquités, de numismatique, relatés dans les bulletins mensuels de la Compagnie.

*
* *

Les Sociétés savantes d'Auvergne auraient certainement avantage à imiter celles de Bourgogne. Déjà, les Sociétés de la Haute-Loire viennent de se fondre en une seule association. Et la *Revue d'Auvergne*, organe des Amis de l'Université de Clermont, en une excellente note de M. P.-F. Fournier, sur la misère des Sociétés savantes, réclame une union analogue à Clermont, où la vieille Académie paraît désignée pour mener à bien une telle organisation, qui pourrait ensuite fédérer toutes les Sociétés de l'Auvergne.

La même revue, entre beaucoup de notes historiques, archéologiques et bibliographiques, contient une belle étude de MM. Bréhier et Segret sur une maison d'époque romane à Blesle, avec le répertoire des maisons d'époque romane de l'Auvergne.

La Société archéologique du Finistère vient de célébrer avec éclat, à Quimper, le cinquantenaire de sa fondation, ou mieux de sa renaissance, car elle avait été fondée en 1843, et dès ses premières années elle avait créé ce musée breton de Quimper, qui a rendu de si grands services à l'archéologie et à l'ethnographie.

Dans cette séance commémorative, son président, M. Henri Waquet, retraça avec une légitime fierté les beaux résultats de l'activité de la Société pendant le dernier demi-siècle. Le Finistère lui doit la restitution de nombreux monuments historiques et préhistoriques qui sont parmi les gloires de la Bretagne, et qui ont servi aussi à l'avancement de la science générale. Mgr Duparc, évêque de Quimper et Léon, président d'honneur, — car union sacrée et science restent sœurs, — montra ensuite combien l'Église, fondatrice de tant

de monuments historiques, s'intéressait de tout cœur aux travaux des savants qui, par leur seule recherche de la vérité, mettent en relief son magnifique passé civilisateur.

L'Académie du Var publie, dans son bulletin annuel, une remarquable étude du professeur Raphaël Dubois, sur la « création d'un enseignement professionnel des pêches », dont l'organisation semble, en effet, fort nécessaire ; une étude du savant docteur Jules Regnault sur la découverte de l'Amérique, et une note sur le régionalisme du même savant, qui conclut, comme M. de Monzie, que les langues régionales ne doivent pas être enseignées officiellement, sous peine de détruire le « ciment national », la langue française.

Est-ce si exact? Et n'est-ce pas affaiblir la vie française que de laisser mourir ces dialectes régionaux, témoins toujours vivants de grands passés, moyens d'expression toujours actuels de bons Français? Nous en reparlerons.

L'Académie de Savoie publie une savante et précieuse étude de M. de Fonclare sur « la Banque de Savoie et le droit d'émission de billets », qui fut supprimé par l'annexion, ce que l'auteur regrette vivement ; puis une large et poétique étude de l'abbé Combaz sur « la géologie et l'histoire », à propos de la formation des Alpes ; enfin, un troisième discours de réception, celui du commandant de Lannoy de Bissy sur « le caractère savoyard », si particulier à cause de la région et de sa glorieuse histoire.

La Société des sciences, lettres et arts de Bayonne donne, dans le premier numéro du *Bulletin du musée basque*, une série d'intéressantes études sur les coutumes et documents du pays basque.

Enfin, M. A. Philippe publie, dans le *Bulletin de l'Académie de Besançon*, de belles pages inédites du philosophe Théodore Jouffroy, et une consciencieuse étude du général Thuy sur « l'esprit de l'armée pendant quarante années de paix », longue veillée des armes, pleine d'abnégation obscure, qui devait aboutir au salut de la patrie.

C.-M. Savarit.

REVUE MUSICALE

Théâtre de l'Opéra : *Salammbô*, film Aubert; images de M. Pierre Marodon, musique de M. Florent Schmitt. — *Le Missel chantant*, recueil de mélodies, de M. Raoul Laparra.

On peut ne pas admirer sans réserve la *Salammbô* de Reyer. Mais on doit regretter que sur la scène, ou plutôt sur le rideau de la scène où fut chantée naguère la *Salammbô* lyrique, une *Salammbô* de cinématographe ait été représentée. Il y a là vis-à-vis du musicien et de son œuvre un manque de goût et d'égards. *Non erat hic locus*. Et quant au lieu lui-même, nous doutons que l'avènement de l'écran et des pellicules soit fait pour ajouter à la gloire ou seulement à la dignité de l'Opéra.

Entre les deux éléments du drame musical tel qu'on le comprend et qu'on le compose aujourd'hui, la voix d'une part et, de l'autre, l'orchestre, vous savez que les rapports deviennent de plus en plus difficiles, pénibles même. A tout moment, ils menacent de se rompre. Le cinématographe nous paraît tout naturellement désigné pour être, par la suppression du chant, l'instrument de cette rupture. On lira bientôt au fronton de l'Opéra cet hémistiche des *Huguenots* : « *Ils ne chantent plus* ». Ensuite, sur les théâtres autrefois littéraires, on cessera de parler; alors, pareils aux enfants, nous n'aurons d'autre plaisir que de regarder les images. Images mouvantes, d'un mouvement perpétuel et si rapide, qu'il ne laisse à la musique ni le temps ni la place de se développer. « Marche ! Marche ! » est ici le seul commandement auquel elle obéit et pour ainsi dire le mode unique de son être.

Déjà l'an dernier, à propos du *Miracle des Loups*, dont la valeur optique était très supérieure à celle de *Salammbô*, nous nous sommes expliqué sur ce point. Cette fois encore la fatigue des yeux, l'attention de l'esprit à des tableaux qui la forcent plus qu'ils ne la méritent, nous ont gâté, pour ne pas dire ôté, le plaisir de l'oreille. Nous

avons aussi mal entendu la partition de M. Florent Schmitt que celle de M. Henri Rabaud. Elle nous a du moins paru tumultueuse et décousue autant que le comporte et l'exige la trépidante activité de la moderne lanterne magique. Une accalmie, une seule, s'est produite pendant la scène d'amour qui se « déroule » avec une lenteur relative sous la tente de Mathô. M. Florent Schmitt en a su profiter avec bonheur et ce moment, arrêté si peu que ce soit, fut le seul ou presque seul « moment musical » de la soirée.

Tout de même, et juste à ce moment, une phrase du Mathô de Reyer nous revint à la mémoire : « *Ne les détourne pas, ces regards radieux...* »

Comme c'est beau la voix, comme c'est beau le chant!

Le musicien de l'Espagne, le compositeur éminent de la sombre et tragique *Habanera*, est de retour en France, au cœur de la France. Qu'il y soit le bienvenu, ou revenu. Avant son *Joueur de viole*, que représentera bientôt l'Opéra-Comique, en guise de prélude et sous ce titre : *le Missel chantant*, M. Raoul Laparra nous a donné quatre livres de mélodies. Elles sont purement françaises, et le sont deux fois, par la poésie et par la musique. *Opus francigenum*. En les feuilletant, nous nous rappelions ce que dit Gérard de Nerval des chansons de la terre où naquit Racine : « Des jeunes filles dansaient en rond sur la pelouse en chantant de vieux airs transmis par leurs mères, et d'un français si naturellement pur, que l'on se sentait bien exister dans ce vieux pays de Valois où pendant plus de mille ans a battu le cœur de la France (1). »

Voulez-vous savoir les noms de quelques-unes de ces charmantes personnes? La dernière mélodie du troisième recueil, sur une poésie populaire de l'Ile de France, les énumère :

Y avait dix filles dans un pré,
Toutes les dix à marier.
Y avait Dine, y avait Chine,
Y avait Suzette et Martine.
Ah! Ah!
Catherinette et Catherina.
Y avait la jeune Lison,
La Comtesse de Montbazon,
Y avait Madeleine,
Et puis la Dumaine.

(1) Cité par Jules Lemaitre à la fin de son admirable *Jean Racine*.

Le fils du roi vint à passer. Il les salua toutes. Mais il sourit à la Dumaine. A la Dumaine il donna d'abord un baiser, un diamant ensuite, puis un gâteau. Enfin, comme dernier présent, un bon lit. Et les ayant toutes renvoyées, y compris Madeleine,

Garda la Dumaine.

Par le mouvement et « l'allant », par une verve qui le fait à tout moment bondir et rebondir, l'air vaut la chanson. Il la surpasse par la variété du rythme et de la mesure, du ton et du mode, par plus d'un tour, détour et retour ingénieux, par la vivacité de la mélodie que l'harmonie avive encore, par la malice de la chute finale, en un mot par tout ce qu'à des paroles des notes ont le secret d'ajouter.

On le voit déjà, *le Missel chantant* contient autre chose que des prières. Sonnets, rondeaux et ballades, « chansons des rues et des bois », refrains de guerre et d'amour, des poésies anciennes, du XVe au XVIIe siècle, forment seules cet aimable répertoire.

Airs tristes, airs gais, il y en a là de l'une et de l'autre sorte. Il en est même de plaisants et mélancoliques à la fois. Esprit et sentiment font ensemble un bien joli ménage en certaine pièce populaire du XVIe siècle, *l'Enterrement du duc de Guise* : marche funèbre, mais si peu, mais à peine, surtout à la fin, où les paroles et la musique, également spirituelles, s'achèvent en riant tout bas. D'autres refrains ne sont que joyeux, d'une joie tantôt discrète et tantôt éclatante, comme celle de certain salut, presque lyrique, à l'été (1). Nombreux sont aussi les paysages, les ciels de France et de l'Ile de France. « N'entends-je pas la lumière? » se demande quelque part Tristan. Et nous, dans ces petits tableaux sonores, nous croyons entendre, mais sans trouble ni fièvre, la fine et douce lumière de notre pays. Une fois même, c'est de notre ville, de notre Paris, que nous reconnaissons la voix.

Petit mercier, petit panier!
Pourtant, si je n'ai marchandise
Qui soit du tout à votre guise,
Ne blâmez pour ce mon métier (2).

Modeste, chétive comme les paroles, la mélopée se traîne à la façon d'une complainte. Et savez-vous de qui le petit mercier du temps jadis est non pas le frère, mais l'ancêtre lointain, et si proche pourtant? Du marchand d'habits, du marchand de mouron « pour les

(1) *Les fourriers d'été sont venus* (poésie de Charles d'Orléans).
(2) Charles d'Orléans.

p'tits oiseaux », humbles, pauvres crieurs de la rue parisienne, dont c'est l'honneur du musicien de *Louise* d'avoir élevé jusqu'à l'ordre de l'idéal et les chansons et les âmes elles-mêmes. Ainsi poésie et musique française, au cours des âges, ne laissent pas s'effacer un seul trait, fût-ce le moindre, de la figure de notre patrie.

On prend un plaisir délicat, aujourd'hui trop rare, à suivre de mélodie en mélodie le parler et le chanter de chez nous. Après l'âpre, la dure Espagne, la douce France nous paraît encore plus douce, et surtout nous admirons que le souple talent de M. Laparra en ait si vite et si aisément retrouvé la douceur. Elle ne va pas toujours sans mélancolie, car cette musique souvent rieuse est souvent aussi près de pleurer. Il arrive même qu'elle pleure et qu'elle rie, ou du moins qu'elle sourie à la fois, comme fait au printemps notre ciel encore de l'Ile de France. Très libre, et en cela aussi bien française, pas plus qu'avec l'amour elle n'a crainte ni honte de badiner avec la mort. Voici que sonnent tristement les cloches de Saint-Martin-des-Prés en Bretagne. L'amoureux quitte son amoureuse et son page le suit. Quand ils furent sur la lande, les cloches, de plus en plus tristes, sonnaient toujours. « C'est le glas », dit le page,

C'est le glas de la belle
Qui vient de trépasser.

Et le maître d'abord s'en afflige et parle de se tuer. Mais le page, gaîement :

Faut-il pour une fille
Qu'un garçon se tuerait!
J'allons à la Hollande,
J'en trouverons assez,
Des petites, des grandes,
Brunettes à charmer...
Sur le mot de son page,
L'amant s'est consolé!

Impossible de conter plus légèrement en musique une aventure légère, d'en noter avec plus de finesse les nuances changeantes, surtout de mieux donner aux derniers vers, aux dernières mesures, un accent qui fait que l'on doute s'il est plus triste que l'amante soit morte ou que l'amant si vite s'en soit consolé.

Mais, parmi tant de charmantes choses, il s'en trouve de mieux que charmantes. Le don du pathétique, on le sait, n'est pas ce qui manque au musicien de la *Habanera*. Celui du *Missel chantant* le

possède aussi. De deux ou trois petites strophes il fait un poème d'amour, et non pas alors d'un oublieux, mais d'un fidèle, inconsolable amour. Lisez le rondel qui commence ainsi :

Montrez-les moi, ces pauvres yeux
Tout battus et défigurés,

et vous sentirez quel surcroît de lyrisme la musique (la plus simple, la plus sobre, mais la plus intense) apporte à la poésie. Elle pénètre plus avant, elle s'élève plus haut encore et jusqu'au tragique en deux prières vraiment poignantes par où se justifierait peut-être le titre de « Missel ». Et pourtant. Missel profane alors, bréviaire d'humaines et douloureuses amours. L'une de ces pièces commence ainsi :

Dieu gard' de déshonneur
Celle que j'ai longtemps aimée !

D'abord contenu, le sentiment peu à peu s'anime et s'exalte. Il finit par éclater sur une note haute de la voix, de la voix de ténor, en un cri de désespoir. Encore plus lyrique est la seconde invocation, féminine celle-là :

Hélas ! que je suis désolée,
Pleine de deuil et de souci...

Même *crescendo*, même ascension que dans l'oraison précédente. Oui, cette fois oraison véritable, et qui, de l'accablement, d'une morne stupeur, s'élève au comble du pathétique et d'un pathétique religieux. Les premières strophes se posent sur des accords lents et pour ainsi dire immobiles, mais vienne la strophe dernière :

O très douce Vierge honorée,

la plainte alors se change en ardente prière. La voix, les accords maintenant arpégés et frémissants qui non seulement la soutiennent, mais la soulèvent, les harmonies déchirantes à dessein, tout se meut, s'émeut et s'élance. Allons, le musicien de la *Habanera* n'a pas désappris l'art de frapper au cœur.

CAMILLE BELLAIGUE.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

Comment le « Français moyen » y comprendrait-il quelque chose ? Au printemps de cette année, la presse du cartel des gauches réclamait le « retour de M. Necker » exilé à Mamers ; M. Painlevé découvrait en M. Caillaux un génie financier et lui confiait, dans son ministère, le poste difficile, mais honorable : on pouvait compter sur lui pour rétablir la situation compromise par les pratiques d'inflation occulte de M. Herriot et de M. Clémentel et pour gagner la bataille du franc. L'automne n'a pas encore achevé d'abattre les feuilles jaunies, et déjà M. Caillaux a perdu la confiance du président du Conseil et la faveur des républicains de la stricte orthodoxie cartelliste. Le voilà « débarqué » et mal satisfait de ses amis; mais la Sarthe l'a élu sénateur; et il est homme à se servir de son mandat pour faire la vie dure à ses successeurs. La réhabilitation de M. Caillaux, sous couleur de compétence financière, faisait d'ailleurs partie de cette cynique entreprise du radicalisme socialisant, pour rabaisser en France tout ce qui rappelle la victoire en exaltant ceux qui, durant la guerre, n'y croyaient pas ou n'y contribuaient guère. Pour la même raison qu'un déserteur amnistié, dans un village où je passais récemment, a été nommé facteur, M. Caillaux était ministre des Finances, et M. Malvy est président de la Commission des Finances : du facteur au ministre, ce sont les cadres du parti radical-socialiste qu'il s'agissait de raffermir et de reconstituer pour les victoires électorales.

Mais il s'agit maintenant d'une nouvelle inflation menaçante : les échéances de décembre sont de quatre milliards. Il s'agit du franc qui glisse sur la pente des changes : la livre dépasse 120. Il s'agit de l'équilibre budgétaire péniblement établi et qui ne résisterait pas à une hausse nouvelle des changes, qui entraînerait fatalement la cherté grandissante de la vie et l'accroissement des traitements et

salaires. A ces dangers, M. Caillaux proposait de parer par une série de moyens techniques : mais précisément, par là, il péchait contre la doctrine radicale, pour qui les Finances n'ont d'attrait qu'en fonction de la politique du parti et de ses intérêts. Le congrès de Nice, où dominait la fine fleur des radicaux du Midi, discoureurs de réunions publiques et fraudeurs d'élections, exigea l'adoption d'une formule d'impôt sur le capital qui est, depuis longtemps, le cheval de bataille du parti socialiste, parce qu'elle achemine à la lutte des classes, fondement de la doctrine marxiste. M. François-Marsal, dans son récent discours de Clermont, a caractérisé l'impôt sur le capital : c'est « la faillite, la duperie et la ruine ». Les radicaux de Nice s'en doutaient bien un peu, mais cette formule avait à leurs yeux la valeur d'un symbole et signifiait la résurrection du Cartel et la fin de la politique d'apaisement relatif que M. Painlevé s'était efforcé de pratiquer. M. Herriot, sans prendre le pouvoir, entendait que le pouvoir ne pût être exercé qu'avec sa permission et selon ses vues; il s'agissait en définitive d'obliger M. Painlevé à gouverner avec la majorité du 11 mai et non avec la majorité de concentration du 12 juillet. Ainsi devait refleurir « la mystique du 11 mai ». M. Painlevé, de son côté, déçu dans ses espérances sur le génie de son ministre des Finances, comptait sur le Congrès pour l'en débarrasser. M. Caillaux, à Nice, sentit l'hostilité du parti radical, feignit de ne pas comprendre ce qu'on attendait de lui et, rentré à Paris, il se mit, fébrilement, à élaborer un projet que les ministres discutèrent en plusieurs conseils successifs qui furent, dit-on, fort orageux.

Voici l'économie générale de ce projet; il est utile de le connaître parce que le projet nouveau de M. Painlevé pourrait bien n'être pas sans analogies avec celui de M. Caillaux. La stabilité financière serait obtenue par la création d'un budget spécial et autonome de la dette de l'État à terme et de la dette flottante, c'est-à-dire de l'élément instable à échéances proches du budget général; pour y faire face serait instituée une caisse d'amortissement qui fonctionnerait en liaison avec la Caisse des dépôts et consignations; elle prendrait en charge les 50 milliards de Bons de la défense nationale et les 42 milliards d'engagements à court terme. Elle serait pourvue d'une dotation indépendante du budget annuel et votée une fois pour toutes; il faudrait, pour la modifier, une loi spéciale que l'opinion ne permettrait à aucune assemblée de sanctionner. Cette dotation serait constituée par les recettes nouvelles inscrites dans le projet

de budget de M. Caillaux pour 1926 : taxes supplémentaires aux impôts cédulaires, taxe progressive sur les revenus des capitaux, contribution sur les biens oisifs. Afin de créer un fond de rachat ou d'amortissement, on y joindrait les ressources suivantes : un accroissement de 8 à 10 pour 100 de l'impôt sur le revenu de tous les capitaux, y compris les arrérages des rentes sur l'État ; une taxe sur le capital, exigible lors de l'ouverture des successions, mais que le contribuable aurait la faculté d'acquitter par anticipation. M. Caillaux s'efforçait d'excuser l'établissement d'un impôt sur la rente en alléguant que les sommes qui en proviendraient seraient uniquement destinées à racheter des rentes en bourse, par conséquent à provoquer la hausse des cours et la restauration du crédit de l'État au bénéfice de ses prêteurs. De ces impôts nouveaux le ministre des Finances d'hier attendait deux milliards par an et admettait que l'effort fiscal du pays ne pourrait sans péril dépasser un tel chiffre.

L'avantage de ce projet, c'est qu'il institue, à longue échéance, une politique de la dette ; il n'existe pas, en effet, il ne peut pas exister, de solution magique qui résolve d'un coup toutes les difficultés. Mais la caisse d'amortissement ne serait vraiment une institution salutaire que si elle inspirait aux Français une confiance que les fluctuations de la politique parlementaire ne puissent altérer ; il serait donc indispensable que ni l'existence, ni la dotation de la caisse ne pussent être mises en question à chaque législature et qu'elle offrît toute la garantie que l'on trouve en des instituts tels que la Banque de France ou la Caisse des dépôts et consignations. Quelle que soit la forme du sacrifice demandé à la richesse française, il est nécessaire que le citoyen à la bourse duquel on pratiquera une saignée soit assuré qu'une telle opération ne sera pas suivie d'une autre, et puis d'une autre encore, jusqu'à équivaloir, selon l'idéal socialiste, à la spoliation totale des particuliers. L'impôt sur la rente, au moment où les affiches du dernier emprunt, garantissant au nouveau titre l'exemption de tous impôts, tapissent encore nos murs, est par trop cynique. De telles pratiques seraient pour l'État la ruine de tout crédit. Le point le plus faible du projet de M. Caillaux, c'est surtout le choix des impôts nouveaux, pour lequel il a consenti de trop évidentes concessions aux passions du Cartel. Les charges imposées à la fortune seraient telles qu'il serait impossible de les acquitter sans provoquer un accroissement de la circulation monétaire normale, c'est-à-dire sans provoquer ce péril d'inflation qu'il s'agit précisément d'écarter. Les impôts sur les revenus sont

maintenus dans le budget général et, par là, exposés aux surenchères démagogiques des partis. Le succès ne pourrait être obtenu que si tous les impôts sur les revenus du capital et sur le capital étaient soustraits à l'influence parlementaire et affectés à la dotation de la caisse d'amortissement. Les impôts de consommation devraient suffire au budget normal de l'État. La condition du succès est dans la séparation rigoureuse de la finance et de la politique. La force des choses, la menace de plus en plus imminente de l'inflation et de la faillite, obligeront le gouvernement, quel qu'il soit, à en comprendre la nécessité. La pratique radicale et socialiste c'est les finances au service de la politique, les impôts au service des partis; la méthode de justice et de salut est exactement à l'antipode.

Dans certains milieux d'affaires on ne voit pas sans satisfaction le trouble irrémédiable que la politique d'extrême-gauche aurait pour effet d'introduire dans les finances; les maladies du corps social profitent toujours à d'avisés spéculateurs. Le déséquilibre des changes, l'instabilité de la monnaie, la mobilisation des fortunes, la vente obligatoire de nombreuses propriétés foncières, l'ébranlement du crédit par la faillite partielle ou totale des rentes sur l'État, donnent lieu à toute sorte de spéculations dont s'enrichissent certains brasseurs d'affaires qui savent intéresser à leurs bénéfices les politiciens besogneux ou avides. La liquidation des biens nationaux, pendant la Révolution, a beaucoup profité aux traitants, fort peu à l'État; plus près de nous, la liquidation des biens des congrégations a plus enrichi les liquidateurs que soulagé le budget de l'État. M. Caillaux, dans son discours de Château-du-Loir, a fait allusion à des inimitiés que sa politique lui aurait attirées dans la haute banque. La collusion de certaine politique et de certaine finance ne date pas d'aujourd'hui et les régimes démocratiques sont ceux où s'exerce le plus à l'aise l'influence occulte des financiers. Quelle est la part de ces intrigues de coulisse dans la chute de M. Caillaux? Il est impossible de le dire. Aux conseils des ministres du 23, du 26 et du 27, ce fut moins la valeur intrinsèque des projets du ministre des Finances qui entraîna la décision que l'exécution des engagements pris à Nice pour la reconstruction du cartel. M. Caillaux persistant à demander que ses projets soient présentés aux Chambres et solidairement défendus par le Cabinet tout entier et feignant de ne pas comprendre que sa retraite serait agréable à ses collègues, c'est la démission du ministère que M. Painlevé dut porter, le 27 octobre, au Président de la République.

Le scénario était connu d'avance : après les consultations d'usage, M. Doumergue confia à M. Painlevé la mission de constituer un nouveau Cabinet. M. Caillaux et ses amis, M. André Hesse, ministre des Colonies, et M. Pierre Laval, ministre des Travaux publics, étaient débarqués et remplacés par les hommes de confiance désignés par M. Herriot : MM. Camille Chautemps et Daladier ; M. de Monzie cédait à M. Chautemps les Sceaux et la vice-présidence du Conseil et se contentait pour lui-même des Travaux publics ; M. Daladier remplaçait M. Painlevé à la Guerre, que le président du Conseil abandonnait pour les Finances. M. Daniel-Vincent, ancien collaborateur de M. Poincaré, prenait au Commerce la place de M. Chaumet à qui paraissait destiné le gouvernement de la Banque de France ; la résistance de l'opinion publique a fait maintenir à ce haut poste M. Robineau. Il est naturel, dans les circonstances difficiles que nous traversons, que le chef du gouvernement assume lui-même la responsabilité des finances, puisque c'est là qu'est le péril et que les questions financières dominent toute la politique. M. Painlevé, pour alléger sa charge, a dédoublé ces lourdes fonctions ; il prend pour lui le ministère du Trésor et confie à M. Georges Bonnet, qui était sous-secrétaire d'État à la présidence du Conseil, le ministère du Budget. M. Aimé Berthod devient sous-secrétaire d'État à la présidence du Conseil.

C'est une innovation intéressante de M. Painlevé, dans son précédent ministère, que cet essai, encore timide, d'organisation d'une sorte de secrétariat permanent de la présidence du Conseil, chargé de la liaison et de la coordination avec les autres départements ministériels. Il n'existe, chez nous, ni archives de la présidence du Conseil, ni procès-verbal du Conseil des ministres, ni moyen constitutionnel, pour le président et la majorité du Conseil, d'imposer une direction politique générale à un collègue récalcitrant ; le ministre du Commerce pourrait faire du libre échange et le ministre de l'Agriculture de la protection, sans qu'il existe, pour les mettre d'accord, d'autre moyen que la persuasion. L'institution ébauchée par M. Painlevé pourrait, si elle se développait, donner au président du Conseil plus d'autorité, des moyens d'action plus efficaces, et lui permettre de ne diriger aucun département ministériel pour rester vraiment le chef, le conducteur responsable de toute la manœuvre. Nous en sommes loin encore, mais c'est dans cette voie de renforcement du pouvoir exécutif qu'il faut s'orienter. Le problème de l'autorité se pose dans tous les pays civilisés ; bol-

chévistes et fascistes ont cherché la solution et croient l'avoir trouvée ; si la France veut échapper à l'un et à l'autre de ces deux systèmes, mal adaptés à son tempérament et à ses besoins, il n'est que temps, pour elle, de découvrir une autre issue; la détresse financière l'y acheminera.

La constitution du nouveau Cabinet Painlevé fut saluée par la presse d'extrême-gauche comme une résurrection du Cartel. Enfin, on allait avoir un vrai ministère d'union cartelliste pour l'action ! Mais il est rare que ces replâtrages ministériels aboutissent à consolider l'édifice. M. Painlevé, en acceptant les remontrances et les injonctions du Congrès de Nice, a donné la mesure de sa faiblesse. En capitulant sans qu'un vote de la Chambre ou du Sénat ait mis en échec sa politique, il a d'avance compromis l'autorité et le succès de son second ministère. La France, pour restaurer ses finances, a besoin d'écarter tout ce qui divise et, pour susciter la confiance, d'apaiser toutes les appréhensions ; M. Painlevé, en se mettant à la merci des éléments les plus exaltés de sa majorité, détruisait, avant même de l'avoir entamée, l'œuvre de salut national qu'il se flattait d'accomplir. La presse radicale s'imaginait que les socialistes, touchés de tant d'abnégation, ne feraient pas difficulté de voter pour le ministère. Mais voici que, la veille même du jour où M. Painlevé allait lire devant la Chambre la nouvelle déclaration ministérielle, le Conseil national du parti socialiste se réunissait et, à trois heures du matin, le 3 novembre, votait, par 1 431 voix contre 1 228, la motion de M. Paul Faure, refusant au Gouvernement la confiance du parti. Les chefs parlementaires du groupe socialiste, M. Renaudel, M. Paul-Boncour, M. Blum, M. Moutet sont, depuis longtemps, et demeurent partisans de la politique de soutien et même de la participation au pouvoir; mais ceux qui n'escomptent ni un portefeuille ministériel, ni un gouvernement de colonie, se montrent moins empressés; quant aux fédérations provinciales, elles craignent, si le parti abandonnait son idéal et son programme révolutionnaire pour se lancer dans les compromissions parlementaires, de voir leurs troupes passer aux communistes. Ainsi s'écroulaient, par la décision du Conseil national du parti socialiste, les résultats que les radicaux se promettaient de la manœuvre de Nice. M. Painlevé abordait le débat devant la Chambre, assuré de n'obtenir ni les voix du groupe socialiste, dont la discipline fait la force, ni les voix des groupes du centre et de droite qui s'étaient d'avance prononcés contre lui. Avant même qu'il eût énoncé son

programme, l'existence du ministère Painlevé apparaissait précaire.

La déclaration ministérielle, lue par M. Painlevé à la Chambre et par M. Chautemps au Sénat, le 3 novembre à deux heures, n'est ni provocante, ni explicite ; elle ne précise rien sur les mesures financières, pour lesquelles M. Painlevé demande un répit de quelques jours ; elle se borne à quelques phrases assez vagues, inspirées des résolutions de Nice. Pour équilibrer le budget, pas d'inflation, pas d'emprunt, pas d'autres ressources que l'impôt ; pour remédier à la détresse de la trésorerie, il faudra réduire la dette par amortissement ; « les ressources nécessaires, c'est un sacrifice national, exceptionnel, immédiatement fixé qui doit les fournir... ; ce sacrifice sera courageusement consenti si le pays a la certitude que sa contribution n'est point jetée dans le gouffre sans fond d'un budget en déficit, mais exclusivement employée à alléger le fardeau de la dette ». On créera donc « une caisse d'amortissement autonome, indépendante de l'État, mais maîtresse de ses ressources, puisque celles-ci lui auront été attribuées une fois pour toutes par la loi ». Voilà qui ressemble furieusement au projet de M. Caillaux ! Attendons, pour discuter, les modalités d'application, car c'est là que gît la difficulté. Après quelques promesses ou précisions sur la réforme militaire par le service d'un an, sur les événements du Maroc et de Syrie, et un couplet sur le succès de M. Briand à Locarno, se termine une déclaration qui n'a soulevé ni enthousiasme, ni indignation et qui, à tout prendre, parle congrument des difficultés qui assaillent le Gouvernement et la France. Le débat qui suivit, ne portant ni sur les finances, ni sur le Maroc, ni sur la Syrie, aurait été assez vide si M. Léon Bérard, avec la finesse d'un adroit politique et l'esprit incisif d'un chef d'opposition, n'avait critiqué, du point de vue constitutionnel et parlementaire, la formation du nouveau cabinet. « Que pouvait-on faire de mieux si on avait voulu discréditer le régime parlementaire ? » L'ironie de M. Léon Bérard porte loin et, à travers le feu d'artifice de son esprit, on discernait les angoisses d'un patriote. M. Bokanowski, et, après lui, M. Nicolle, député du Nord, parlèrent avec talent et compétence de l'assainissement financier et des conditions indispensables à la prospérité de l'industrie et du commerce. L'ordre du jour de confiance, terne et anodin, n'obtint que 221 voix contre 189 et 160 abstentions. Les socialistes, les communistes, tous les groupes du centre et de la droite, à l'exception de huit membres, qui déclarèrent voter pour le cabinet afin d'éviter la politique du pire, votèrent contre ou s'abstinrent.

Est-ce avec une faible majorité de 32 voix que M. Painlevé espère mener à bien l'œuvre de redressement financier dont la France a besoin? Si ses projets sont assez dangereux pour séduire les socialistes et capter leurs suffrages, espère-t-il aussi leur faire voter les crédits pour le Maroc et pour la Syrie, ou bien croit-il que, ce jour-là, les groupes de l'opposition lui apporteront une majorité de rechange? S'il parvient à désagréger le parti socialiste et l'Alliance démocratique et à rallier, de gauche et de droite, un paquet de voix, c'est alors un gouvernement de concentration républicaine qui apparaît, et que deviennent les formules de Nice? S'il n'y parvient pas, sa chute ne saurait tarder; il périra victime des bons apôtres qui ne l'ont embrassé que pour mieux l'étouffer. Il y a contradiction flagrante, incompatibilité absolue, entre la doctrine purement politique des radicaux de Nice et les nécessités despotiques de l'assainissement financier; pour ne l'avoir pas vu, M. Painlevé va se heurter à des obstacles infranchissables; s'il venait à les surmonter, son succès ne serait que passager et entraînerait la ruine du pays. Il faudra enfin en venir soit à un gouvernement de concentration nationale, soit, comme le suggère M. Romier, à remettre la préparation des projets d'assainissement financier à un conseil de techniciens expérimentés, indépendants de la politique, dont le Parlement ne ferait que sanctionner et rendre exécutoires les décisions. Puissions-nous, faute d'accepter, pendant qu'il en est encore temps, les remèdes nécessaires, ne pas nous trouver un jour contraints de subir le contrôle de nos créanciers étrangers!

Le premier acte du cabinet Painlevé reconstitué a été, pour la conscience publique, un soulagement : le général Sarrail revient en France; il a perdu, en M. Caillaux, son dernier défenseur; M. Painlevé a dû accorder cette satisfaction à M. Briand qui se refusait à prendre, devant le Parlement, la défense du haut-commissaire en Syrie. Le général Sarrail est suppléé provisoirement par le général Duport envoyé là-bas, nous l'avons dit, aux fins d'enquête militaire; il est remplacé par un haut-commissaire civil, M. Henry de Jouvenel, chargé d'appliquer le régime qu'élabore, pour la Syrie, une commission présidée par M. Paul-Boncour. Malheureusement, l'œuvre pernicieuse du général Sarrail survit à son rappel; le sang versé, les haines soulevées, le renom de la France compromis, tout cela est irréparable; tout cela pèse comme une chappe de plomb sur les épaules de M. Herriot et du cartel. Il est d'autant plus difficile maintenant d'arrêter le mouvement que le Gouvernement n'a pas osé

prendre la seule mesure susceptible de faire l'apaisement : le retour du général Weygand en Syrie où il n'a laissé que des regrets. Certains cartellistes, déçus et irrités, font campagne pour l'abandon du mandat français en Syrie ; ils ne s'aperçoivent pas que ce serait la ruine définitive de ce qui reste d'influence française dans le Levant et la faillite d'une œuvre d'organisation qui avait donné, avant que le général Sarrail s'avisât de la détruire, les plus heureux résultats. *La Journée industrielle* rappelle avec raison que de grands intérêts économiques français sont engagés en Syrie et ont déjà commencé d'apporter à ce pays une prospérité qu'il ne connaissait plus depuis bien des siècles. Ni les Bédouins, ni les Druses en révolte ne sont encore soumis; la route de Damas à Bagdad, qui commençait à devenir une grande voie de circulation internationale, est interceptée; il faut la rouvrir, car c'est précisément le chemin le plus direct pour monter sur les plateaux de l'Iran où vient de s'accomplir une curieuse révolution. Reza Khan, dont la dernière lettre de M. Maurice Pernot nous décrivait en quelques mots l'œuvre de résurrection nationale, et qui, depuis 1921, disposait en fait d'un pouvoir dictatorial en Perse, vient de proclamer la déchéance de la dynastie des princes Kadjar dont le dernier chah vit depuis plusieurs mois à Paris. On ignore encore si Reza Khan fondera une nouvelle dynastie plus nationale ou s'il se contentera, comme Mustapha Kemal à Angora, des réalités du pouvoir, sans y joindre le diadème du Roi des Rois. Sa révolution pacifique a été approuvée par le Medjlis, et immédiatement reconnue par l'Angleterre, ce qui laisse à penser que l'appui britannique a peut-être aidé le dictateur à brusquer les solutions déjà mûres. Entre les influences bolchévistes russes, les intrigues panturques d'Angora, l'activité britannique s'exerçant par les Indes, par le golfe Persique et par Bagdad, Reza Khan réussira-t-il à fonder un pouvoir vraiment national iranien? Nous souhaitons que la politique française ne néglige pas l'occasion de l'y aider.

Au Maroc, c'est l'hivernage qui s'organise. Le maréchal Pétain est revenu en France et M. Painlevé annonce que vingt et un bataillons de la métropole vont être rapatriés. Au centre et à l'Ouest la couverture militaire se fortifie, pour la saison des pluies, du Loukkos à l'Ouergha et sur le cours moyen de l'Ouergha, c'est-à-dire à peu près sur la ligne des postes qu'occupaient nos troupes avant l'attaque rifaine d'avril. L'aile droite, au contraire, pénètre sur le territoire des tribus du Rif et établit la communication avec les forces espagnoles de la zone de Melilla. Le 19e corps s'était même

avancé jusque sur l'Oued Kert, dans la région de Syah; de là il menaçait par l'Est la tribu des Beni-Ouriaghel, qui est le pivot de la puissance d'Abd-el-Krim, tandis que les Espagnols d'Ajdir la menaçaient par l'Ouest. Mais l'armée espagnole de Melilla ne reçut pas l'ordre de s'avancer jusqu'à l'Oued Kert en réoccupant ses anciennes positions d'Anoual, si bien que l'avant-garde du général Boichut, se trouvant en l'air et sans ligne de ravitaillement, dut se replier. En somme, la sécurité du Maroc utile est assurée pour le moment, mais Abd-el-Krim n'a pas subi d'échec décisif; l'offensive française, commencée trop tard, devra être reprise au printemps, mais il faudra, d'ici là, organiser des troupes plus légères et plus mobiles selon les méthodes qui ont fait leurs preuves dans les guerres d'Afrique. Il faudra aussi savoir quelles sont les intentions des Espagnols. S'ils renoncent à exercer en fait le protectorat, au nom du Sultan, sur la zone que leur réservent les traités, il faudra trouver d'autres moyens d'assurer la paix et la sécurité au Maroc en réduisant Abd-el-Krim à l'impuissance et à la soumission. Une paix prématurée serait, pour un avenir proche, une semence de guerre.

En Allemagne, la situation politique intérieure est confuse; le chancelier Luther n'a pas remplacé, dans son ministère, les trois ministres allemands-nationaux démissionnaires; le parti s'est déclaré contre toute participation au pouvoir et contre la ratification des traités de Locarno. Les social-démocrates, d'autre part, ne sont pas disposés à participer à un ministère de grande coalition tant que le docteur Luther, qu'ils regardent comme le chef du parti réactionnaire, restera chancelier; ils demandent que le pays soit directement consulté et font campagne pour une dissolution du Reichstag. Les élections municipales de Berlin et les élections au Landtag de Bade ne sont pas de nature à décourager leurs espérances. Les catholiques du groupe de la *Germania* ne veulent pas non plus entrer en ce moment dans une coalition ministérielle. MM. Luther et Stresemann, au milieu de ces difficultés, restent en fonctions et travaillent à faire ratifier, avant le 1er décembre, les accords de Locarno; il savent bien que toute cette agitation est superficielle et que, sur les questions nationales, en face de la France, tout le monde est d'accord. Les Allemands font difficulté pour ratifier les traités, dont ils se félicitent *in petto*, afin d'obtenir des Alliés des concessions; ils réclament, comme leur étant dû, tout ce qui, à Locarno, n'a fait l'objet que de promesses conditionnelles dont la réalisation dépend précisément de l'Allemagne elle-même et

de sa loyauté. C'est un cercle vicieux : les Allemands prétendent ne pas ratifier avant d'avoir obtenu des concessions, les Alliés ne veulent pas faire de concessions avant que l'Allemagne ait ratifié les traités de Locarno. Et déjà les journaux de toutes nuances, à commencer par la *Gazette de Francfort*, crient que, si l'œuvre de paix vient à échouer, la responsabilité en sera à la France. On s'en doutait ! Ne nous laissons pas intimider par ce chantage qui fait beaucoup de tort à l'Allemagne, notamment dans l'opinion britannique. La presse allemande se tourne vers l'Angleterre et demande à M. Chamberlain d'obtenir de M. Briand l'évacuation de Cologne. Mais M. Chamberlain est aussi résolu que M. Briand à faire de l'évacuation de Cologne, conformément au traité, le prix de l'exécution complète des clauses de désarmement. C'est un point capital.

Ce qu'ils appellent les « répercussions » de Locarno, c'est-à-dire les concessions espérées, représentent, pour les Allemands, le résultat tangible des traités. Chaque jour se révèle plus clairement la contradiction entre la conception allemande de l'œuvre de Locarno et la conception des Alliés. Pour ceux-ci, les traités terminent une période d'hostilité latente et ouvrent l'ère d'application pacifique et amicale des traités. Pour les Allemands, « l'esprit de Locarno », c'est la destruction du traité de Versailles, l'abolition des responsabilités et de la défaite allemande. Il suffit de lire le discours que M. Stresemann vient de transmettre par T. S. F. pour être édifié. Nous voulons bien tenir compte des difficultés intérieures auxquelles M. Stresemann cherche une issue ; mais il est, de sa part, très imprudent de leurrer le public allemand, si prompt aux illusions, de promesses qui ne sauraient se réaliser, et d'inquiéter le public français par des déclarations qui prouvent trop clairement que la mentalité allemande n'a pas changé, et que ce qu'elle poursuit, avec une âpre ténacité, c'est d'abord de justifier son acte de 1914 et ensuite de gagner la guerre. Ce n'est pas seulement « les méthodes de Versailles », c'est le contenu du traité qu'il s'agit de détruire. « L'esprit de Locarno », tel que l'interprète M. Stresemann, entraînerait les Alliés à des abdications qui ne sont pas dans leurs intentions. Écoutez M. Stresemann. Les Allemands ont renoncé à la guerre, mais ils n'ont, à Locarno, « formulé aucune renonciation morale d'aucune sorte, sur des territoires allemands et sur des populations allemandes ». Que voit M. Stresemann dans les traités d'arbitrage ? Que, « à l'avenir, le traité de Versailles tout entier, de même que l'arrangement rhénan, sera soumis à l'arbitrage ». Dans les traités avec la

Pologne et la Tchécoslovaquie, il n'y a rien qui dépasse la portée des accords similaires que l'Allemagne a conclus avec la Suède et la Finlande ; « il n'y a rien qui puisse, d'une façon quelconque, être considéré comme une reconnaissance de nos frontières orientales... Ce n'est pas que le désir de voir confirmer leurs frontières n'ait été exprimé par la Pologne et la Tchécoslovaquie, mais nous n'avons pas pu y souscrire plus que nous n'avons pu souscrire au désir de la France d'obtenir une garantie particulière à l'égard des traités d'arbitrage orientaux. Vis-à-vis de la Pologne et de la Tchécoslovaquie, la France n'a pas obtenu d'autres droits que ceux qu'elle tire de sa qualité de membre de la Société des nations. » Les promesses des Alliés, M. Stresemann les regarde comme partie intégrante des accords : « La décision du peuple allemand et de son Gouvernement, quant à l'acceptation ou au rejet des accords, dépendra de la façon dont ils (les Alliés) justifieraient notre confiance. » Quant à la zone de Cologne, « nous avons droit à cette évacuation » ; et il faut aussi que Locarno soit le début d'une nouvelle évolution dont « le but principal doit être de rétablir la liberté en Rhénanie ». A Locarno, le Gouvernement du Reich a déclaré « qu'il ne reconnaissait aucune des accusations morales portées contre l'Allemagne au sujet de la guerre ». Enfin, en entrant dans la Société des nations, l'Allemagne s'assure le droit moral d'obtenir des mandats coloniaux. Ah non ! depuis 1914, ces Allemands-là n'ont pas changé : leur langage est toujours aussi arrogant, l'infaillibilité allemande aussi intangible ! Ils demanderont bientôt que la France s'excuse de les avoir attaqués en 1914, que la Belgique s'excuse d'avoir violé la neutralité allemande et assassiné à Dinant 900 Allemands inoffensifs ! Si c'est dans cet esprit que les Allemands ont conclu les traités de Locarno, mieux vaut cent fois qu'ils ne les ratifient pas. Et si tout cela n'est que chantage, combien le procédé est grossier et maladroit ! Un discours comme celui de M. Stresemann justifie les paroles que vient de prononcer à Rome M. Mussolini : « En attendant le miracle de la paix éternelle, armons-nous puissamment ! »

RENÉ PINON.

Le Directeur-Gérant : RENÉ DOUMIC.

LE
CHAMOIS COULEUR DE NEIGE

PROLOGUE : LA CABANE DU LAC LOVITEL

IMMOBILE, à peine ridé le soir, le lac Lovitel en Dauphiné est une pierre précieuse encastrée dans la montagne. Ses eaux profondes sont couleur d'émeraude ou d'aigues marines, et les nuages ne les décolorent pas. Un barrage naturel, formé par les éboulis d'un pan de roche, le contient du côté qui descend vers la vallée du Vénéon, tandis que, de toutes les pentes qui l'entourent et qui ferment la combe, la Muraillette, le dôme du Peyron fendu par la brèche de Val-Senestre, le Signal, les rochers de la Celle et de Malhaubert, descendent en cascatelles blanches les torrents qui l'alimentent. Ces torrents sont les veines visibles de la montagne, l'unique signe de sa vie intérieure, l'éternelle voix qui rompt le silence de ces déserts.

Le refuge est proche le lac. C'est une cabane toute nue, sans ornement, bâtie par un grand chasseur qui, dirigeant de vastes entreprises dans la vie ordinaire, vient s'y mettre à l'abri des *fâcheux*. Un peu plus loin, quelques autres, à peine distinctes d'un clapier, servent d'asile aux pâtres qui, l'été, gardent sur ces hauteurs leurs troupeaux de moutons ou de chèvres. Là, nous venons chasser le chamois. Par surcroît, j'y ai cueilli des fleurs des Alpes et entendu des histoires qu'on ne soupçonne point dans la plaine...

J'ai vu chasser à courre le cerf dans la forêt de Chantilly par les équipages du duc de Chartres, et chasser au faucon au-dessus de Tripoli, sur les contreforts du Liban, par les grands

Copyright by Henry Bordeaux, 1925.

cheiks arabes. Rien ne vaut à mes yeux la chasse au chamois dans les hautes vallées de la Savoie et du Dauphiné.

Un jour de mon enfance, mon père nous dit :

— Je vous emmène à la montagne. Vous y verrez des chamois.

Je ne connaissais pas encore l'agile antilope des Alpes aux belles cornes recourbées. Cependant cette annonce me remplit d'aise : elle promettait à mes yeux nouveaux un spectacle inconnu. Spectacle dont je ne jouis guère. Les chasseurs nous postèrent complaisamment sur une paroi de rocher, au-dessus du petit lac vert de Tavaneuse, cerné de sapins, en nous recommandant l'immobilité. Nous ne vîmes absolument rien, la bête poursuivie n'ayant pas jugé à propos de venir vers nous. Mais nous entendîmes les chiens mener la poursuite dans la forêt et dans les combes, de leurs chaudes voix retentissantes, puis les coups de feu dont les murailles des vallons doublaient la sonorité. Enfin, l'on sonna le rassemblement et nous rejoignîmes dans une clairière, au bord d'une source, les chasseurs et les valets de chiens pour le déjeuner. Une grande bête au poil roux, déjà vidée, était accrochée par les cornes à une branche d'arbre. J'admirai avec respect sa petite tête dressée et les yeux dorés chargés d'ombre. Le vainqueur était là, très grand de taille, magnifique d'allure et de jeunesse, découplé comme un barbare. Il riait, et je le détestai pour sa force, pour son rire sacrilège, pour sa victime. Cependant, il fit de celle-ci et de la défense qu'elle lui avait opposée un tableau précis et pathétique et je dus comprendre qu'il l'admirait et la respectait, lui aussi, quoique d'une façon différente. Il la traitait en adversaire digne de lui, qui se sert de la vitesse de ses jambes musclées, de son expérience de la montagne et de sa puissance de résistance pour entraîner le chasseur jusqu'en d'impraticables couloirs ou sur des rochers vertigineux où la mort le pourrait bien guetter, lui aussi, un jour ou l'autre. La lutte n'est point inégale, comme je le supposais. La victoire réclame une longue et rude bataille. Ainsi ai-je fait, tout enfant, la connaissance du plus grand chasseur de chamois devant l'Éternel.

Depuis lors, j'ai grandi et je suis devenu son ami, et même son compagnon de chasse. Compagnon bien indigne, bon alpiniste peut-être, mais tireur médiocre et trop souvent distrait par les décors de ces drames représentés à trois mille mètres d'altitude : éclat du soleil sur les névés, infinis horizons de mon-

tagnes coupées entre elles par des coulées de lumière, douceur des petits lacs d'émeraude où se mirent les orgueilleux géants de pierre, ou flore plus rapprochée aux couleurs si délicates et tendres. Distrait même par le gibier. Car, les premiers temps, je trouvais le chamois si beau dans son action, d'une telle perfection de formes et d'une si folle audace au galop sur des pentes à se briser que je le regardais et ne tirais pas. Et puis, j'ai tiré, pris, moi aussi, par la folie de ces combats sur le roc ou la glace.

La dernière fois, je me souviens, toute la bande défila devant moi par le travers. Dix-huit chamois en ligne, conduits par un grand bouc qui devait connaître le terrain comme personne, car il leur faisait gagner une remise où nul ne les irait chercher. Ils devaient franchir un ravin. Je me serais cru au concours hippique. A tour de rôle, chacun des animaux lancés, d'un saut prodigieux, se ramassait et passait l'obstacle, sauf une chèvre qui descendit et remonta le talus avec son chevreau et se trouva ainsi laissée en arrière. Six fois j'avais épaulé, visé et tiré. Six fois ma carabine rata. Je n'avais pas vérifié mon arme dont le percuteur était trop faible. A peine ai-je regretté cette occasion manquée, la plus belle pourtant de toutes mes chasses. Le spectacle de cette course vertigineuse avait suffi à me passionner.

Ces épopées de la montagne se passent donc au-dessus du petit lac Lovitel, dans un cirque de montagnes arides et aiguisées, dont la sévérité est rompue par des bouquets de sapins, des vernes, des prairies émaillées de fleurs et d'abondantes eaux. Que préférer, dans ce séjour enchanteur, des randonnées de fatigue et d'orgueil, des déjeuners sur l'herbe auprès des sources, ou des soirées à la cabane ?

Chères soirées de Lovitel où, dans la fumée des pipes et devant des verres qui se vidaient sans déplaisir et sans peine, dans l'air pur et léger qui venait de la fenêtre ouverte, nous échangeâmes tant de propos où les victimes étaient célébrées avec amour : je vous dois un peu de ma force et de ma confiance dans la vie, et peut-être encore cette facilité dans l'oubli des tracasseries et des bassesses qui sont l'apanage de la plaine et ne poussent pas si haut !... (1)

(1) J'ai déjà évoqué quelques-uns de ces souvenirs du lac Lovitel dans la préface du remarquable ouvrage consacré par le marquis Tredicini de Saint-Séverin à *la Chasse au chamois* (Didot, éd.).

I. — ROUX LE CHEVRIER

La chasse était terminée. Au bord d'une eau glacée, jaillie du sol proche les neiges, où le vieux père Blanc, chargé d'apporter le repas, avait pieusement déposé, pour les rafraîchir, les outres pleines de vin blanc de Crépy, — un vin de Savoie plus vif et plus fleuri que tous les fameux crus du Rhin, — et les fruits, poires et pêches, venus d'un climat plus tempéré, nous étions assis, les uns sur des éboulis, les autres sur un maigre gazon. Les piolets et les carabines étaient rassemblés contre un rocher. Déjà les traqueurs, ayant achevé leur déjeuner et bu à la régalade, passaient leur tête entre le ventre et les pattes liées des victimes presque chaudes encore et toutes vidées et préparées : trois chamois, un gros bouc et deux petites chèvres, dont les têtes pendaient, lamentable trophée aux beaux yeux égarés. Nous les laissâmes partir : à quoi bon nous presser? Nous avions eu froid à l'affût, dans la combe de Ferrand, à l'ombre et maintenant le soleil nous chauffait en plein sur cette paroi. Nous goûtions ce bien-être qui suit les grands efforts physiques, cette détente où le corps glisse et s'enfonce comme dans un sommeil conscient. Il y avait bien, pour l'un ou l'autre, une petite blessure d'amour-propre : le même fusil avait distribué la mort, mais c'étaient les chances de la guerre, et puis, de ces hauteurs, les petites passions humaines tombent dans le vide. Mes compagnons avaient allumé leur pipe et s'enveloppaient de nuées comme des dieux. Moi qui ne fume pas, je m'enroulai en imagination dans ces écharpes de gaze légère qui flottent au cou des cimes afin de mieux me perdre dans la poésie de la montagne.

Le paysage que nous avions devant nous, dans la lumière, nous était familier et nous ne pouvions nous en rassasier : un vallon de sapins et de prairies finissant au petit lac Lovitel dont les eaux glauques ont tant de transparence que les cascades semblent s'y continuer en profondeur et que le cirque des monts s'y allonge sans pouvoir à certaines heures y refléter ses sommets. Plus loin, ce sont les pentes au delà du Vénéon, couronnées par les neiges étincelantes des Grandes Rousses. Si les fleurs de juin étaient flétries, les touffes d'airelles faisaient des taches rouges et les fougères des taches d'or. Quand le soir mon-

terait des fonds noirs, toutes ces couleurs s'exalteraient et la neige même s'animerait jusqu'à devenir rose, mauve, lilas, et même teintée de sang.

Dans l'état de béatitude où nous entrions avec l'aide de la fumée ou du rêve, nous avions cessé de parler. Le murmure de l'eau rythmait notre silence. Mais le garde Chavert, qui ne peut tenir en repos, inspectait l'horizon de ses yeux rouges qui ne laissent rien échapper. Incapable de s'intéresser à quoi que ce fût hors de *ses* chamois, il ne craignit pas de troubler notre paix :

— Il y en a sur le glacier du Perron, dit-il. Ils descendent.

Nous réglâmes nos jumelles, afin de les chercher au loin. En effet, nous aperçûmes une harde qui se détachait en sombre sur le névé désigné. Les yeux de Chavert, quelle que soit la distance, ne le trompent jamais. Cependant je frottai mes verres, tant ma surprise était grande :

— Ça, finis-je par grommeler, c'est extraordinaire.

— Et quoi donc ? me demanda Louis de Vimines.

— Je vois un chamois blanc.

— Un chamois blanc ? Vous avez la berlue. Ou bien c'est l'ombre de la neige.

— Regardez vous-même. La harde est maintenant sur une moraine. Je vous assure que je vois un chamois blanc.

Mes camarades, à leur grande surprise, durent me donner raison.

— Qu'en pensez-vous, Chavert ? interrogea le comte de Vimines qui, de nous tous, connaît le mieux l'histoire et les mœurs de la fameuse antilope. C'est contraire à tout ce que je sais de notre faune alpestre. Il y a des perdrix blanches et des lièvres blancs, il n'y a jamais eu de chamois blanc.

— Oh ! fit le garde, je le connais.

— Vous le connaissez ?

— Bien sûr que je le connais, monsieur le comte. Un chamois blanc, ça ne passe pas inaperçu.

— Est-ce bien un chamois ? Mais si. Le voilà qui grimpe maintenant et qui remonte le névé. Il n'y a qu'un chamois pour monter à cette allure. Ah ! il a glissé. Ses pinces n'ont pas mordu sur l'arête. Serait-ce une chèvre ? Quel bond ! Jamais une chèvre ne sauterait comme ça. Et puis le reste de la harde, sapristi, ce sont bien des chamois. Chamois et chèvres ne se mêlent pas.

Il s'exaltait, tout en fixant le troupeau avec ses jumelles :

— Enfin, d'où peut venir cette bête-là? Jamais je n'ai vu la pareille.

Chavert, cependant, ne se pressait pas de fournir des explications. Michel Gallice, le garde adjoint, devait en savoir long, lui aussi, car il interrogeait du regard son chef comme pour l'inviter à parler.

— C'est un chamois, prononça-t-il, et ce n'est pas un chamois. Quelqu'un vous dira ce que c'est.

— Et qui donc?

— Roux le chevrier.

Nous ne discutâmes pas plus longuement sur le singulier animal qui mêlait une robe claire aux robes fauves de ses compagnons, car la harde, en quelques foulées, disparut de notre horizon et nous dûmes nous-mêmes nous lever précipitamment pour regagner la cabane, le soleil s'étant voilé tout à coup et un grand vent, annonciateur de tempête, nous jetant au visage des gouttes d'eau. Il fallait nous hâter, si nous voulions éviter l'orage. En montagne, ils éclatent parfois avec cette soudaineté imprévue. En quelques instants, les Grandes Rousses, le lac, le vallon furent repliés comme un décor de théâtre.

Les jours suivants, nous ne revîmes plus le chamois blanc. Ni dans la combe de Ferrand, ni sur le glacier Triangulaire, ni sur les rochers de la Celle, ni dans la combe de Malhaubert, ni à la Rochette, il ne nous fut donné de l'apercevoir parmi les hardes que levèrent nos traqueurs et qui passèrent à portée de nos carabines. Et pas davantage avec nos jumelles, quand nous inspectâmes, au repos, les gazons, les vernes ou les buissons où paissent et se dissimulent les troupeaux. Ce fut au point que personne n'en parla plus. Ou, si l'un ou l'autre y faisait allusion, il provoquait aussitôt des sourires ou des plaisanteries :

— Ah! oui, le fantôme!

Et nous n'étions pas gens à croire aux apparitions. Chose curieuse! nous n'admettions plus la réalité du phénomène, comme si nos jumelles ou nos yeux avaient été hallucinés. Mais j'avais remarqué les hochements de tête de Chavert. Sa gravité nous désavouait. Il est vrai qu'il ne riait guère et

n'admettait pas l'ironie. Cependant je me souvins de l'allusion qu'il avait faite à la science particulière de Roux le chevrier.

Ce chevrier ne nous était connu que sous le sobriquet tiré de la teinte de sa barbe et de ses petits yeux veinés de sang. C'était un homme chétif, rabougri, avec un visage tourmenté. Sa mine, piteuse en terrain plat, reluisait de plaisir dans la montagne où il passait, lui aussi, comme un fantôme. On le voyait sur une arête pointue, tenant au roc par la grâce de Dieu ou du diable dont les pieds sont fourchus, et tout à coup on le retrouvait à côté de soi. Il montait sans souffler, comme les oiseaux volent, et descendait comme roule une pierre. Il parlait avec un peu d'emphase, mais ne s'en doutait pas, et toujours pour célébrer son troupeau, sa vie de berger, et ces âpres sommets du Dauphiné « où, disait-il, il n'y a que des cailloux brisés par le tonnerre ».

Il se remisait dans une cabane voisine de la nôtre, mais presque mêlée aux éboulis qui assurent la barre du lac. Il fallait avoir le nez dessus pour la découvrir. Poussé par la curiosité, j'allai donc chercher mon homme, un jour perdu pour la chasse. Il ne m'avait pas entendu entrer et manifesta, en me voyant, une terreur dont je compris aussitôt la cause, car il nettoyait avec une baguette le fusil qui lui devait servir à braconner.

— Je vous donnerai des cartouches, lui dis-je pour l'amadouer.

Sa bouche s'ouvrit dans un large sourire qui montra une denture noire et ébréchée.

— Il paraît, continuai-je, que vous savez des histoires.

Mis en confiance, il ne craignit pas de me révéler la cachette où il dissimulait son arme. Après quoi, il sortit avec moi, à cause du troupeau dont il assurait la garde à distance. Nous nous assîmes dans le voisinage au bord de l'eau que l'ombre de la Muraillette recouvrait aux trois quarts en y dessisinant ses formes déchiquetées. Il disposa des souches de genévrier pour y mettre le feu et préparer la soupe. De temps à autre, il sifflait pour appeler ses chèvres qui s'égaillaient le long des pentes et dont les clochettes grêles s'entendaient à peine, à cause des cascades. La combe s'emplissait de cette paix profonde que l'on sent mieux, le soir, loin des terrains bâtis.

— Vous n'en perdez jamais? lui dis-je en lui montrant ses bêtes.

— Jamais, répliqua-t-il, comme si ma question le scandalisait.

Dès lors, toutes mes suppositions, toutes mes hypothèses tombaient. Le propos de Chavert ne signifiait plus rien. Mais, pris de scrupule, il revint en arrière et à voix basse, comme s'il confessait un crime, il avoua :

— Si, monsieur, j'en ai perdu une. Ce fut un grand malheur.

— Une chèvre blanche?

— Une chèvre blanche. Comment l'avez-vous su?

Au lieu de lui répondre, je continuai mon interrogatoire :

— Et vous ne l'avez pas retrouvée?

— Elle est revenue d'elle-même.

— Ah!

Si elle était revenue d'elle-même, ce ne pouvait être elle que nous avions aperçue dans une harde. Peu à peu, cependant, par phrases entrecoupées, le chevrier qui n'est pas éloquent me conta cette étrange aventure. J'ai simplement rempli les silences avec ce que je sais des habitudes et des coutumes des chamois...

II. — LA CHÈVRE BLANCHE

En octobre, à la première neige persistante, le chevrier Roux redescend au village de Venosc avec son troupeau. Or une année, au moment du départ, il s'aperçut qu'une chèvre manquait. Il la chercha un jour, deux jours, avec des appels retentissants, dans la combe, sur les pentes de Long-Bernard et de la Muraillette, dans les rochers, sur les clapiers de pierres branlantes, partout où elle aurait pu se perdre ou se blesser. Jamais une de ses bêtes n'était demeurée en arrière. Ou, si elle s'attardait, elle rejoignait bien vite en courant. L'approche de l'hiver les ramenait aux écuries chaudes.

Force lui fut de partir sans elle : le froid venait et les prés n'offraient plus rien à pâturer. C'était une chèvre blanche de dix-huit mois.

« Elle sera tombée dans un couloir, pensa-t-il. Je ne retrouverai que ses os l'an prochain... »

A son tardif retour à Vénosc, le chevrier, poussant devant lui le troupeau barbu, fut mal accueilli, non par le village qui lui confiait son bétail et qui retrouva son compte intégral, mais par sa maisonnée parce que la chèvre blanche lui appartenait en propre. Dans son honnêteté professionnelle, il préférait, lui, perdre son bien plutôt que celui d'autrui dont il assumait la charge. Les anciens étaient ainsi faits ; les nouveaux pensent autrement.

— Où est la Fanchette ? lui réclama Péronne, sa ménagère, qui avait elle-même baptisé la jolie bête pour amuser leur fille Mélanie.

Roux n'osa pas tout de suite accuser la perte :

— Oh ! tu sais, la Fanchette est capricieuse. Son idée était de rester là-haut. Mais elle aura froid. Elle redescendra.

— Alors, tu es revenue sans elle ?

— Il a bien fallu. Le troupeau ne trouvait plus à manger.

— Le troupeau, le troupeau : il ne s'agit pas du troupeau.

— Je suis berger de mon métier.

— Fidèle berger, vraiment !

La petite Mélanie pleurait, tandis que sa mère grondait. Le pauvre homme quitta sa limousine, s'assit au coin du feu et ne souffla plus mot. Ce n'était pas un accueil agréable après une absence prolongée. Mais il ne réclama pas, se découvrant des torts. Les hommes supportent leur femme parce qu'ils se sentent presque toujours en faute. Ceux qui sont durs à leur foyer, c'est qu'ils ont tout l'orgueil de n'avoir point péché. Sa fille lui porta cependant un pot de soupe fumante, la première qu'il n'eût pas lui-même préparée depuis quatre mois. De sa femme il ne reçut que de mauvais compliments sur l'état de ses habits et de ses chaussures qu'il avait usés plus que de coutume et sur le manque de surveillance qui leur coûtait si cher.

— Tu passes ton temps à braconner.

— Puisque je n'ai pas de fusil.

En ce temps-là il n'en avait pas en effet et ne chassait pas le chamois. Il a fallu des raisons sérieuses pour faire de lui plus tard un braconnier. Il se défendait tant bien que mal contre la violente offensive conjugale, mais il s'adressait à lui-même des reproches. Il était doux et humble dans la vie ordinaire, comme le sont les contemplatifs, et ne retrouvait sa force et son courage que dans la solitude de la montagne.

Le lendemain, il recommença ses recherches. Combe par combe, il explora tous les abords du lac Lovitel et remonta les pentes jusqu'à la neige.

« Elle ne sera pas allée plus haut, raisonnait-il ; les chèvres ne sont pas les chamois et, quand la neige s'installe, elles s'en vont. »

Sans doute n'espérait-il plus la retrouver vivante. Le cadavre, dont il se serait contenté, lui aurait parlé : il aurait prouvé sa probité professionnelle. La chèvre avait dû poser les sabots sur quelque rocher croulant et faire une chute mortelle. Mais il ne découvrit nulle part la moindre trace. Quand il rentrait dans son chalet, harassé, épuisé, il s'y glissait sans mot dire, ne demandant qu'à passer inaperçu. Mais sa femme ne le manquait pas. Elle avait un tir infaillible.

— Et naturellement pas de Fanchette ?

— Je n'y comprends rien. Que veux-tu ?

— Elle ne s'est tout de même pas envolée.

— Elle a peut-être passé dans le Val-Jouffrey par la brèche de Val-Senestre. Mais c'est bien haut pour une chèvre.

— Enfin, quoi, elle est perdue ?

— Elle est perdue, répéta Roux douloureusement.

— Et tu en prends ton parti, comme ça. Moi, si j'étais un homme, j'aurais bien su la retrouver.

Il sourit, non pas au dehors, — ce qui lui aurait occasionné de nouvelles tribulations, — mais en dedans. Il aurait souhaité de connaître l'homme qui aurait grimpé là où il avait grimpé et qui aurait marché d'un tel pas tout le jour jusqu'aux approches de la nuit : peut-être Chavert, le garde aux yeux rouges, peut-être le silencieux Michel Gallice, mais sûrement aucun autre. Et puis la neige tomba en abondance, l'hiver s'empara des montagnes et il ne fut plus question de Fanchette. Seule, la femme de Roux ne désarma pas et, sachant comment dominer son homme, elle en abusa.

... Les souches de genévrier flambent. Je m'y chauffe les mains, bien que ce mois de septembre soit encore sans âpreté. Quand le soleil se retire le soir de la combe de Lovitel, un peu de feu ne fait pas de mal. Le chevrier s'est tu. Il pense à la chèvre blanche. Il ne m'a pas raconté exactement tout ce que j'ai retenu ; mais j'ai deviné ce qu'il ne m'a pas raconté. Il n'a dit

qu'un mot de sa ménagère, un mot plus rude que ceux que j'emploie. Et voici que peu à peu, dans ce silence où les branches de bois vert grésillent, dans cette fumée qui monte, je rêve moi aussi de Fanchette, la chèvre blanche.

... C'est une fine bête un peu extravagante, un peu folle. Elle a joué un bon tour au berger. Quand il a sifflé le rassemblement pour le départ, elle s'est tapie dans les vernes et, comme il s'obstinait à la chercher, au lieu de répondre à ses appels, elle s'est sauvée sur les pentes de Long-Bernard. Plus haut encore, elle a escaladé la Muraillette. Ce n'est pas si compliqué, en somme, de marcher dans la neige. On enfonce lentement un sabot, puis un autre; on prend un point d'appui et l'on se hisse. Pour descendre, c'est autre chose : on glisse un peu trop vite, mais on se laisse choir : c'est doux et froid.

Le soir est venu. Elle a dès longtemps cessé d'entendre la voix du berger et les sonnailles de ses compagnes. Peut-être s'est-elle sauvée un peu trop loin. Alors elle a pensé que le jeu de cache-cache avait assez duré et qu'il était grand temps de rejoindre le troupeau. En somme, l'indépendance a ses agréments : on ne dépend de personne, on agit à sa fantaisie, on va, on vient à son gré, et l'on voit du monde quand ça vous chante. Mais ce monde s'est éloigné. La vie de société, elle aussi, a ses avantages. On a plus chaud en compagnie. La nuit, on se sent protégé. Comme elle se hâte dans ses ramasses, voici que, tout à coup, des ombres ont surgi dans l'ombre. Elle se devine entourée de fantômes. Elle a peur et veut bêler, mais son bêlement gelé ne sort pas. Quelles sont ces bêtes dont les pieds légers se posent à peine sur le rocher, qui ne font point de bruit en marchant, dont les oreilles mobiles semblent capter tous les sons, et qui paraissent obéir aux mouvements d'un chef, s'arrêtant quand il s'arrête, avançant quand il avance? Elles ressemblent à des chèvres et ne sont pas des chèvres. Elles ont de petites cornes noires et courbes, des fourrures fauves, des membres musclés. Elles sont agiles et souples, et toujours prêtes à bondir. Elles entourent en un instant la chèvre blanche morte de frayeur et clouée au sol, elles la flairent, elles l'évaluent des yeux, des naseaux, de la langue. Que vont-elles en faire? La déchirer ou l'adopter? Le chef, le mâle, s'est approché d'un grand air dédaigneux. Chacun attend son verdict. Il a

reniflé l'odeur et il a passé. Donc il n'a pas condamné. La harde est libre de disposer de la nouvelle venue. Tour à tour les chamois appuient leur tête sur son cou. C'est le signe du ralliement. Et ils l'emmènent dans leur remise à travers les ténèbres qui s'épaississent. Leur remise est presque inaccessible. Il faut pour y parvenir traverser des ravins, des névés, des abîmes. Mais la chèvre blanche est si fière d'avoir été acceptée par la tribu sauvage qu'elle essaie de prendre leur train et de défier comme eux le vertige. Elle a trébuché deux ou trois fois. Néanmoins, elle a suivi ses sœurs. Et, dans un creux sombre, sur des touffes d'airelle desséchée, elle a couché son corps contre leurs corps et senti leur chaleur qui la préserverait du froid.

Dès lors, elle vécut de l'existence dure et libre des chamois. Elle apprit d'eux à connaître les hauts pâturages et les herbes savoureuses que l'on peut brouter en écartant une mince couche de neige, et qui de ce contact glacé prennent un goût délicieux et rafraîchissant. Mais souvent elle ne mangea pas à sa faim, n'étant pas experte comme eux à dégager sa nourriture. Elle subit des nuits rigoureuses et hostiles, où sournoisement elle s'approchait de ses compagnons pour leur dérober un peu de leur calorique. Quand vint le temps du rut que les brouillards de novembre annoncent, elle comprit avec une terreur nouvelle qu'elle était une proie désignée et devrait se soumettre au caprice du vainqueur. Les mâles en son honneur entamèrent la lutte, front contre front, cornes contre cornes, au bord des précipices. Le chef qui, le premier, l'avait flairée la convoitait. Mais il fut brutalement écarté par un vieux solitaire, réputé parmi les chamois pour sa force et pour la sûreté de son expérience, qui dans le clan s'appelait Rap (1), diminutif de sa rapidité dans la course. Celui-ci la poussa devant lui, comme une esclave en robe blanche et l'emmena dans un fouillis de vernes, sur le rocher du Promontoire, où il avait élu domicile. Elle regretta l'amitié de ses compagnes, leurs jeux innocents et leur chaleur nocturne. Le solitaire la séquestrait, ne lui permettait ni visites, ni escapades. Il voulait pour lui seul cette étrangère qui avait réveillé ses sens endormis par l'âge. Cependant, lorsqu'elle mit bas en avril, après un hiver qui la tour-

(1) Voyez *Vie et mort d'un chamois*, dans la *Revue* du 1er novembre 1924.

menta cruellement, il considéra avec étonnement les deux petites chevrettes claires qui étaient le fruit de ses amours et, comme s'il les désavouait, il s'en alla pour ne plus revenir. Il répudiait cette progéniture insolite et celle qui l'avait engendrée.

La chèvre blanche dut subvenir toute seule à ses besoins et à ceux des deux nouveau-nés. Un pâturage voisin la sauva, et sa couleur aussi qui écartait d'elle le danger des braconniers. Mais, le printemps venu, n'allait-elle pas rallier quelque harde et reprendre en montagne la vie commune?...

III. — L'ENFANT AUX CHEVRETTES

Roux le chevrier va-t-il s'endormir sur son feu de genévrier? Il n'a pas fini son histoire. Je le secoue et le voilà qui siffle pour rassembler ses bêtes.

— Ce n'est pas encore le moment, lui dis-je. Il y a du soleil sur les Grandes Rousses, s'il n'y en a plus au bord du lac. Mais la chèvre blanche, ne l'avez-vous donc pas retrouvée?

Il a un sourire triomphant, comme s'il narguait Péronne la ménagère, et il reprend le fil de son récit interrompu. Au printemps suivant, lorsqu'il remonta de Vénose à Lovitel, quelle ne fut pas sa surprise de voir, un beau matin, la ressuscitée qui rejoignait tranquillement le troupeau! Elle était accompagnée de deux petites chevrettes à robe blanche tachetée de fauve, qu'elle avait dû mettre bas en avril.

— Ah! l'interrompis-je, deux chevrettes en robe blanche. Parfaitement. Je ne l'ai donc pas rêvé.

Mais il ne comprit rien à mon interruption. C'était bien singulier : à quelles amours illicites Fanchette s'était-elle livrée dans la montagne? Il détailla membre par membre les deux mignonnes pour découvrir le secret de leur naissance illégitime. Dans l'ensemble, c'étaient des chèvres, évidemment: la robe, — cette robe blanche à peine tachetée de fauve, surtout chez l'une des deux, — le poil, la figure en faisaient preuve. Pourtant, les jambes qui paraissaient bottées de noir, les épaules et les cuisses mieux membrées dénonçaient une musculature plus puissante. Les pieds, surtout, accusaient leur origine, avec les pinces plus allongées, plus aptes à s'écarter pour s'agripper aux rochers lisses, avec les quartiers du sabot

sensiblement rentrés et les talons plus forts. Pas de doute possible : un chamois avait approché leur mère, probablement quelque vieux solitaire dont l'empreinte, atténuée par les ans, n'avait guère influé en apparence et marquait néanmoins la progéniture.

Le chevrier eut toutes les peines du monde à les toucher et les palper. Collées à leur mère, elles tournaient autour d'elle avec une rapidité incroyable, comme un cheval excité par le fouet autour d'un poteau, et lui coulaient dans les mains, dès qu'il les voulait saisir. Elles disposaient déjà de muscles d'acier pour résister à ses étreintes. Les caresses, la voix et le sel triomphèrent de leur sauvagerie plus que la violence et la force.

« Ce n'est pas tout, songea-t-il, après les avoir apprivoisées, il faut en porter la nouvelle à Vénosc. »

Et il eut un petit rire secret, d'une volupté supérieure, en se rappelant toutes les avanies conjugales que lui avait values la perte de Fanchette. Non seulement Fanchette était revenue, mais avec deux petits chamois, ce qui, de mémoire de chevrier, ne s'était jamais vu. Il arrive que des hardes de chamois, effrayés par la chasse, traversent des troupeaux de chèvres. Il arrive que, dans les pâturages élevés, les deux races s'observent : mais elles ne sont pas du même monde et ne se fréquentent pas. Les terriens et les nomades sont naturellement ennemis. Tout le village serait dans la surprise : on viendrait le dimanche au lac Lovitel pour constater le phénomène. Roux serait l'objet de l'attention publique. Mais cette petite gloire ne serait rien auprès du plaisir qu'il goûterait à écraser, à bafouer la ménagère. Il se voyait déjà, rentrant au logis en dominateur. Rongé d'impatience, il attacha Fanchette à un arbre, ses petits ne la quitteraient pas, et il descendit à Vénosc en ouragan.

Sa femme, du pas de la porte, un *ciselin* d'eau à la main, l'aperçut qui dévalait en trombe.

— Mélanie, appela-t-elle, ton papa est devenu fou.

L'enfant sortit aussitôt pour aider sa mère à recevoir le choc.

— La Fanchette! cria-t-il en se posant.

— Eh bien! quoi, la Fanchette?

— Elle est revenue.

— Toute seule?

— Oui, toute seule.

— Pardi ! je pensais bien que tu ne saurais pas la retrouver.

— Toute seule, mais pas seule.

— Avec qui donc?

— Avec deux petits chamois.

— Avec deux chamois? Je t'ai bien avertie, Mélanie, que ton père était devenu fou.

— Venez-y voir.

— Avec ça que j'ai le temps d'aller me *ballader* au lac Lovitel, comme toi dans ton métier de fainéant! Qui est-ce qui fera la soupe, raccommodera les habits, traira les vaches, portera le lait à la fruitière? Je travaille, moi, et ne cours pas les chemins.

— Pas toi, bien sûr, mais Mélanie.

— J'ai besoin de Mélanie.

La petite, cependant, roulait des yeux ronds que le désir agrandissait.

— J'irai vite, maman, soupira-t-elle. Et je reviendrai au trot.

— Je ne t'empêche pas d'y aller. Va dire bonjour à la Fanchette.

Roux n'était même pas entré chez lui. Sa femme ne lui avait pas offert un verre d'eau. Tout son plaisir était gâté. Loin de l'écraser et de la bafouer avec la nouvelle, comme il s'en réjouissait à l'avance, c'était elle qui s'était moquée de lui : *Je pensais bien que tu ne saurais pas la retrouver...* Et même elle avait nié l'existence des deux chevrettes. Décidément, il ne serait jamais le maître dans sa maison. La dure montagne où il passait quatre ou cinq mois dans la solitude était plus hospitalière.

Quand ils eurent dépassé le village et cessé d'être en vue, la petite, après s'être retournée deux ou trois fois avant d'accomplir son geste audacieux, glissa doucement sa main dans celle de son père. Celui-ci la garda pendant toute la montée et, pour franchir les cascades, il resserra l'étreinte. Tout de même, une main d'enfant, c'est plus délicat au toucher que tous les poils de chèvres ou de chevreaux.

A la barre du lac, Mélanie se dégagea pour joindre les doigts :

— Mon Dieu, que c'est beau! murmura-t-elle.

C'était un jour de juin pur et frais. Le soleil allumait des feux de joie sur les eaux et sur la neige des montagnes rangées en cirque.

— Papa, tu habites le paradis.

Il songeait, lui, à sa cabane, dont les poutres étaient mal jointes et le chaume insuffisant, où le vent soufflait, où la pluie entrait, où personne ne le visitait, où il n'y avait ni feu, ni femme, ni enfant. De femme encore, il se passait bien. Mais ces petites-là, ça vous change une maison.

— Tu vois, cette tour, là-bas, expliqua-t-il, à gauche du Signal, et plus bas. C'est la brèche de Val-Senestre. De l'autre côté, il y a la Salette.

— La Salette! répéta l'enfant. Oui, je sais. On m'a donné le nom de cette Mélanie.

Et, à tour de rôle, il désigna les montagnes et les combes afin de l'instruire. Puis, il la conduisit chez lui, à travers le clapier.

— Entre, dit-il. Il faut entrer.

Il se souvenait qu'on ne l'avait pas fait entrer dans sa maison de Vénosc. Mais il regretta sa vengeance. Elle vit le tas de foin où il couchait, l'escabeau où il s'asseyait et qu'il emportait dans les prairies pour la traite, la table où il mangeait quand il n'était pas dehors, la marmite où il faisait cuire son repas. C'était si délabré et sale qu'elle eut honte, mais elle le cacha. Cependant, en vraie petite ménagère de naissance, elle voulut remettre un peu d'ordre. Un coin de cette masure brillait dans la crasse. D'un pot ébréché sortait une gerbe énorme de fleurs de champs : rouges rhododendrons qui tapissent les rochers, hélianthèmes de soleil, gentianes et campanules bleues, pâles anémones, églantines et, surtout, lys des Alpes, au blanc si net, rois de cette flore merveilleuse qui s'épanouit dans les hauts pâturages au sortir des neiges.

— Change leur eau, dit le chévrier. Tu les emporteras.

— Il faut les garder, papa.

— Que veux-tu que j'en fasse, petite? Les fleurs, ça n'est pas pour les hommes.

Pourquoi les avait-il cueillies et rassemblées avec ce soin? Elle battit des mains à l'idée de les emporter.

— Si c'était plus tard dans la saison, ajouta-t-il, je

t'aurais donné des airelles, et des framboises, et des fraises.

— C'est dommage, fit la gourmande.

— Tu reviendras en chercher.

— Oh! oui, papa, je reviendrai.

— Et, maintenant, allons voir Fanchette et ses chamois.

Ils trouvèrent la chèvre attachée à son arbre et leur arrivée mit en fuite les deux cabris bondissants, qui revinrent très vite à leur mère. En vain, Mélanie les voulut-elle caresser : elle se divertit de leurs jeux sans pouvoir les prendre. Mais ils connaissaient déjà le chevrier. Celui-ci rendit la liberté à Fanchette.

— Elle ne se sauvera plus? questionna l'enfant.

— Oh! non, elle a trop souffert. Quand elle m'est revenue, ses os pointaient partout. Elle n'a plus envie de s'en aller. Mais les chevrettes auront besoin de surveillance. Regarde comme elles dépassent les autres chevreaux.

— Il faut les garder, papa, il faut les garder.

— Si elles s'en vont, Mélanie, ce ne sera pas ma faute.

Ils les baptisèrent Blanchette et Biquette : Biquette celle qui avait plus de jaune, et Blanchette celle qui avait plus de blanc.

— Surtout, papa, ne les confonds pas.

— Je tâcherai, promit-il en riant.

Toute la journée il l'amusa en lui faisant les honneurs de son immense domaine sans clôture. Il lui donna à manger son propre repas sans qu'elle s'en aperçût et ne la laissa partir avec ses fleurs que lorsque le lac fut tout entier dans l'ombre. Encore l'accompagna-t-il un bout de chemin, jusqu'à ce qu'il pût la suivre des yeux aux premières maisons. Et sa cabane, quand il rentra, lui parut plus vide qu'à l'ordinaire. Le toit de Vénosc, l'hiver, décidément valait mieux, même avec les remontrances et les algarades de la femme.

La petite avait promis de revenir. Il avait calculé qu'elle remonterait un dimanche dans la combe de Lovitel, avec sa mère probablement. Il aurait préféré qu'elle remontât seule, mais ne fallait-il pas être juste? Une femme a droit au repos du dimanche et à la satisfaction de sa curiosité. Il montrerait les chevrettes à Péronne la ménagère, les cigales à la fourmi. De Vénosc il vint du monde, attiré par la grande nouvelle, mais Fanchette avait filé sur les pentes de Long-Bernard, avec ses cabris et avec tout le troupeau, en sorte que personne ne vit la chèvre blanche, ni les deux singuliers métis.

— Vous n'avez pas rencontré ma femme, ni la petite Mélanie ? réclama le chevrier aux visiteurs.

— Ta femme ne se repose guère. C'est une fameuse ouvrière. Et ta fille est à bonne école.

Il n'en put rien tirer d'autre. Décidément, elles ne viendraient pas. Au village, on ne manqua pas de mettre en doute le miracle annoncé par Roux et que personne n'avait vérifié.

— Puisque j'ai touché les deux chamois blancs, protestait Mélanie indignée, puisque je les ai baptisés, Biquette, la plus jaune et Blanchette, la claire.

Mais on chuchotait que son père lui avait tourné la cervelle, étant un peu sorcier et allié au diable dont il avait peut-être les pieds fourchus, ce qui expliquerait sa façon de s'agripper au rocher.

— Je te défends de retourner là-haut, lui déclara sa mère pour mettre fin au conflit.

Cependant le chevrier s'en alla plus d'une fois encore jusqu'au sorbier qui domine la barre du lac et commande la descente. De là il plongeait ses regards dans la vallée du Vénéon pour constater si le sentier ne contenait pas quelque petite fille, par hasard. Reconnaissant ses torts, il ne s'étonnait point trop de n'apercevoir personne qui ressemblât à Mélanie.

« Pourquoi, se reprochait-il, l'ai-je gardée toute une journée pour ne la renvoyer qu'à la nuit tombante ? J'avais promis à sa mère qu'elle ne s'arrêterait pas. Tout de même, on m'a trop puni... »

Et il regagnait sa cabane où il tenait toujours prêts un bouquet de fleurs des Alpes qui devenaient plus rares et moins belles à mesure que la saison avançait, et une tasse de fruits sauvages, myrtils violets, framboises pourprées et parfumées, fraises rouges et fondantes. Mais le petit nez qui devait sentir les fleurs et la petite bouche qui devait savourer les fruits ne faisaient pas leur apparition.

IV. — LES PRISONNIÈRES

Les deux chevrettes achevaient de renseigner le chevrier sur leurs origines par leurs mœurs insolites. Elles se tenaient à l'écart du troupeau et, toujours sur la hauteur, affectaient de gravir les passes difficiles, de se camper, les quatre pieds

joints, sur quelque saillie. Leur herbe préférée, avec la matricaire qui engraisse, était cette sorte de gazon d'un vert vif que les montagnards appellent *corne de cerf* à cause de sa forme recourbée, et qui attire spécialement le chamois. La détente de leurs jarrets tenait du prodige. Elles partaient en galop imprévu sur les précipices et s'arrêtaient net, en pleine vitesse, au bord de l'abîme. Elles escaladaient des parois abruptes ou dégringolaient, comme un oiseau plonge, des couloirs à pic. Partout où elles rencontraient assez d'espace pour leurs quatre jambes rapprochées elles se posaient, narguant le vide, narguant le berger, narguant leurs compagnes domestiques qui les suivaient de loin avec un œil attristé et un peu comique. Pour dormir, elles se remisaient sur d'étroites arêtes inaccessibles aux autres, toujours à l'écart et toujours ensemble. Leur mère, la chèvre Fanchette, vouée à un destin romanesque, avait péri à leur suite en roulant avec une pierre que sa course avait détachée.

A force de les poursuivre, Roux avait appris à supprimer le danger. Il grimpait comme elles, comme un chamois. Ses mains lui servaient de pinces. Il m'a montré, au sommet d'une muraille, une grotte où il est monté les chercher un jour, et ce n'est pas croyable. En outre, il s'attachait à elles comme on s'attache aux gens qui vous donnent beaucoup de mal.

Ce fut toute une affaire pour les emmener à Vénose aux premiers froids. Il leur fallut mettre la corde au cou et les tirer. Le chevrier n'en laissa le soin à personne. Il tenait à les promener lui-même dans son village, comme un trophée de victoire, puisqu'on avait nié leur existence. Mélanie qui, dès la neige tombée, guettait le retour paternel, aperçut la première les zigzags du troupeau de chèvres sur les pentes, parmi les cailloux et les cascades.

— V'la papa, cria-t-elle. C'est sûr qu'il ramène les chamois blancs.

— Il descendra bien tout seul, observa sa mère pour la retenir.

Mais elle courait déjà sur le sentier. Le chevrier la reçut à plein galop : pan, contre le cœur. Il pensait lui reprocher l'absence et il y renonça tout à coup.

— J'aurais bien voulu... dit-elle.

— Moi aussi, dit-il.

Et ils n'en dirent pas plus long.

— Donne-m'en une, demanda-t-elle.

Il lui passa la longe de Biquette qui était la moins bondissante et qui, néanmoins, imprima aux deux petites mains réunies, et aux deux bras qui suivaient, et à tout le corps par surcroît, de terribles secousses.

Quand l'armée des chèvres défila dans Vénosc, avec un grand bruit de sonnailles, longues barbes, longues cornes, longs poils moutonnant dans la rue étroite, et les chevreaux de l'année dans les jambes de leur nourrice, chacun de se précipiter pour ouvrir les étables chaudes aux hivernants et aussi pour la curiosité de voir enfin les fameux chamois. Roux s'avançait le dernier, avec sa fille et les deux chevrettes ficelées.

— Eh bien quoi, prononcèrent les autorités, le maire et ceux du Conseil municipal, c'est des bêtes comme les autres. Pas besoin de faire tant d'embarras.

Et le chevrier sourit à ce verdict, comme s'il découvrait la sottise humaine. Il savait bien, lui, que ce n'étaient pas des chèvres comme les autres. Pas besoin d'être un maire ou un conseiller pour accuser la différence. Néanmoins, on lui coupait son effet. Quand on vit dans la montagne, tout seul avec des animaux, on en arrive à oublier la méchanceté des hommes et l'envie qui les tourmente. A la descente, on ne manque pas de les retrouver.

Le troupeau distribué à ses propriétaires et englouti dans les étables, Roux, flanqué de sa Mélanie, poussa chez lui les trois chèvres qui lui appartenaient et qui serviraient à acclimater les deux petites sauvages, Biquette et Blanchette. Du seuil de la porte, Péronne évalua les arrivants; au lieu de s'intéresser aux nouvelles venues, comme son homme s'y attendait, elle opéra une diversion :

— Et la chèvre blanche? Qu'as-tu fait de ma Fanchette? Elle n'était donc pas revenue, comme tu l'avais raconté?

— Elle est bien revenue, mais elle a roulé dans un couloir.

— Encore une histoire de revenant! Tu ne l'as jamais retrouvée.

— Mélanie l'a vue.

— Mélanie? Tu lui as tourné les sangs.

— La preuve est là.

Et il montra les deux chevrettes en ajoutant :

— Elles ne sont pas nées toutes seules.

Péronne la ménagère ne voulut pas désarmer.

— Ça? prononça-t-elle avec mépris. Ça n'est pas des chèvres, c'est des chamois. Va-t-on garder ce gibier-là ?

Quand on vit dans la montagne, tout seul avec des animaux, on en arrive à oublier la méchanceté des femmes et l'esprit de contradiction qui les tourmente. Et même l'imagination et le désir les parent à distance de toute sorte de charmes qu'on ne retrouve plus à la descente. Chèvres pour les uns, chamois pour les autres, selon les intérêts de chacun : il n'aurait donc que des déboires avec l'héritage de la Fanchette. Cependant il osa riposter :

— Le maire et le Conseil ne sont pas de ton avis.

Mais les femmes, n'étant pas électeurs, n'ont aucune déférence politique :

— Des crétins et des goîtreux, déclara péremptoirement la Péronne.

Comprenant qu'il n'aurait pas le dernier mot, il gagna l'étable où il installa son troupeau réduit. Biquette et Blanchette firent toute sorte de façons pour y pénétrer. Elles ignoraient les abris et refusaient la prison.

— Tu vois bien ! triompha Péronne. Les chèvres ne sont pas si bêtes.

— Elles n'ont pas l'habitude encore.

Mélanie vint aider son père et l'on finit par, caser les rebelles sur une bonne litière fraîche.

L'année suivante, elles paraissaient apprivoisées, lorsque le chevrier reprit, avec le troupeau, le chemin du lac Lovitel. Elles faisaient bon ménage avec leurs compagnes, mais se moquaient d'elles à la course. Mélanie, qui grandissait et qui fréquentait l'école, ne put rendre visite à son père qui continuait de cueillir pour elle des fleurs des Alpes et des fruits sauvages. Elle avait de petites amies et se battait avec les garçons. Ces jeux amusants l'occupaient. Elle ne pensait plus guère à la montagne. A la montagne, on pensait à elle. Mais, à la montagne, on a le temps de beaucoup penser.

Au mois d'octobre, quand ce fut la saison des amours, les deux chevrettes offrirent au chevrier un spectacle inusité dans le monde des chèvres. Au lieu de se prêter en toute honnêteté au caprice des mâles, elles dansaient des randonnées folles

autour d'eux, les provoquaient à la course et d'une volte leur échappaient. Au bord du lac, au fond de la combe noire et désolée que menaçait la neige, elles se livraient à des coquetteries de danseuses ivres de lever les pieds en cadence. Tout à coup elles montaient tout droit, et leurs sabots se fixaient comme des crochets de fer à la moindre saillie de roc. De là, elles regardaient avec impertinence les mâles hébétés qui soufflaient à les suivre et que cette résistance échauffait.

L'une des deux, Biquette, se rendit et la maternité, plus tard, l'apprivoisa. A peine continua-t-elle de se signaler par une certaine préférence pour les escarpements et les corniches qui étonnait et scandalisait ses chevreaux. Mais l'autre...

V. — LA REBELLE

Ah! l'autre, son instinct sauvage eut le dessus. Elle ne se livra pas aux petits des chèvres qui ont une vilaine barbe au menton et qui habitent, l'hiver, des écuries closes. Elle fila vers la montagne, en quête d'un compagnon capable de l'atteindre jusque sur quelque arête en lame de couteau. Sans doute lui fit-elle acheter chèrement son amour et l'entraîna-t-elle en une course vertigineuse sur les cimes dont les pentes sont recouvertes de glace. Les amours qui ne s'achètent pas chèrement, les amours qui ne mènent pas à la volupté par l'audace et la douleur en valent-elles la peine? Ce sont les amours de la plaine : elles ignorent la liberté et la possession du monde dans la solitude.

Quand ce fut le moment de l'hivernage, Blanchette ne revint pas. Roux l'appela vainement dans tous les pâturages, comme il avait appelé sa mère. Avec celle-là tous les appels, il le savait, seraient inutiles. Le sang plus chaud de son père inconnu lui gonflait les artères : il lui fallait le danger et l'évanouissement des fuites.

« Pourtant, songeait le chevrier en redescendant, sa fourrure n'aura pas, l'hiver, le poil long et serré du chamois. Le froid la mordra. Elle regrettera l'étable. Peut-être reviendra-t-elle. »

Mais que signifie le confort pour les cœurs courageux?

— Je l'avais bien prévu! s'écria Péronne quand elle apprit qu'une chevrette manquait au compte. J'avais bien vu tout de suite que c'était un chamois.

— Mais l'autre est rentrée, objecta-t-il. Je la ramène.

— Biquette? Parce que Mélanie a su la caresser et la prendre.

Mélanie flattée approuva ce langage. C'était presque une jeune fille maintenant : ses cheveux poussaient, sa figure s'allongeait. Déjà elle faisait de petites mines, ayant remarqué l'agacement des garçons quand elle minaudait.

— J'aimais surtout Blanchette, soupira-t-elle avec cet instinct sûr des femmes qui préfèrent ce qu'elles n'ont pas.

— Ah! je croyais que c'était Biquette, murmura son père désappointé. Ne lui portais-tu pas du sel à l'écurie?

— Mais non, papa, insista la fillette en niant l'évidence. Blanchette était plus jolie et courait plus vite. Quel dommage qu'elle se soit égarée!

— Elle ne s'est pas égarée.

— Alors trouve-la.

— Elle a rejoint quelque harde. La retrouver, ce n'est pas commode. Puisque tu la préfères, je tâcherai.

Puisque Mélanie la préférait, il tenterait l'impossible. L'hiver, il accompagna quelquefois le garde Chavert et son adjoint Michel Gallice dans leurs randonnées. Seul de tout Vénosc, et de toute la vallée du Vénéon, il était de taille à les accompagner sans flancher en chemin. Il apprit d'eux les plus minutieux détails sur les mœurs des chamois.

— Toi, tu ne chasses pas, avait déclaré le garde, tu peux savoir.

Et il connut les mystérieuses remises, les retraites cachées. Mais il ne retrouva pas la trace de sa chèvre. Elle avait dû périr de froid ou bien, comme sa mère, après avoir souffert du gel et de la faim, elle rejoindrait le troupeau au printemps.

Au printemps, quand il fut de nouveau question de conduire toutes les chèvres du village sur les fonds communaux de Lovitel et d'en confier la garde à Roux, comme d'habitude, le Conseil municipal de Vénosc se réunit et s'agita :

— Il a perdu deux bêtes, dit l'un des conseillers.

— Elles étaient à lui, expliqua sagement le maire.

— Elles auraient pu être à un autre.

— Ça, c'est vrai.

— Il s'est associé avec le garde Chavert.

— C'est pour mieux connaître la montagne.

— Enfin deux chèvres ne sont pas rentrées.

On discuta longuement. On continua la séance au cabaret, parce que la parole altère. Finalement, Roux conserva sa place parce qu'il n'y avait pas d'amateur. Le métier de chevrier est rude : il exige une vie de reclus.

Lorsqu'elle apprit la délibération, et comment son homme avait été discuté, Péronne éclata en fureur. Le chevrier lui appartenait, mais il n'appartenait ni au maire ni au Conseil.

— Ils ne savent même pas distinguer, dit-elle, un chamois d'une chèvre! Tous des goîtreux ou des crétins!

Et le village informé conclut, bien à tort, à la bonne entente du ménage.

En partant pour le lac Lovitel avec sa petite armée à quatre pattes, Roux promit à Mélanie de rechercher encore Blanchette.

— Elle fera comme sa mère ; elle reviendra.

— Et si elle ne revient pas?

— Alors je fouillerai la montagne.

Puis, doucement, de façon que Péronne la ménagère n'entendît pas, il ajouta :

— Mais tu viendras la voir à la cabane.

La petite fille déjà grande ne répondit pas tout de suite, comme si elle voulait se faire désirer.

— C'est la maman, fit-elle.

— Mais maintenant, tu peux courir seule.

— Eh bien! annonce la nouvelle par le mulet, et je te promets d'aller voir.

Le mulet montait au lac Lovitel une fois la semaine pour ravitailler les bergers. Le chevrier partit de meilleur cœur, puisqu'il comptait sur la visite de Mélanie. Se souvenant du retour de Fanchette, la chèvre blanche, il attendait celui de l'autre. Mais celle-ci ne rejoignit pas le troupeau. Il interrogea le garde Chavert et son adjoint Michel Gallice qui, pour les chasses futures, observaient les chamois. Dans aucune harde une bête à robe claire n'avait été aperçue. Il ne put envoyer un message de victoire par le muletier de Vénosc, et Mélanie ne vint pas respirer les fleurs des Alpes, ni flairer de ses lèvres gourmandes les framboises et les fraises qu'il avait cueillies pour elle. Enragé, il commença de troubler les chamois dans leurs remises au pied des pics. De ses yeux veinés de rouge, il inspecta de loin les hardes qu'il avait levées, sans

jamais reconnaître la petite chèvre blanche, si facile à distinguer parmi ses nouvelles sœurs en robe fauve. Qu'avait-elle pu devenir? Découvrirait-il au moins ses ossements? Et cette Mélanie qui ne prenait pas la peine de monter jusqu'au lac Lovitel!

De fureur il devint braconnier. Avec un fusil boche qu'il avait rapporté de la guerre et soigneusement caché, avec des bandes de cartouches mises à l'abri, il s'acharna à l'approche des boucs solitaires qu'il soupçonnait plus spécialement du rapt de sa favorite. Chaque fois qu'il en abattait un, il goûtait une sensation de vengeance. Le coupable, c'était peut-être celui-là. Il passait son gibier à Bernard Balmat, dit le Loup (1), qui le descendait à Bourg-d'Oisans ou à Val-Jouffrey et qui partageait avec lui les bénéfices. Une fois, comme il avait immolé un chevreau perdu, il le porta de nuit, en cachette, à Vénosc. C'était pour éblouir sa femme, et surtout pour regarder Mélanie.

— J'ai tué ça, dit-il. Prenez-le. Mangez-le. C'est jeune, c'est bon.

— Peuh! fit Péronne avec dégoût. C'est sauvage.

— Alors, donnez-le.

— Ah! non, par exemple! Mieux vaut manger de la viande gâtée que de la donner ou la perdre.

C'était une ménagère entendue. Avec elle, il n'y avait ni déchet ni coulage. Et le chevrier regagna son gîte sans avoir obtenu une promesse nouvelle de Mélanie qui, maintenant, portait le lait à la fruitière. Deux ans de suite, il continua de chercher la Blanchette. Il était obstiné et patient. Il attachait à cette découverte la conquête d'un cœur d'enfant qui se dérobait, et peut-être aussi l'orgueil de rentrer en chef dans son foyer. Mais il en était là de ses infructueuses manœuvres.

... Les souches de genévrier achevaient de se consumer, et le soir de mourir sur les eaux du lac.

— Pourtant, dit Roux à la fin de son histoire qu'il m'a fallu ordonner et compléter, il y a de l'espoir encore.

— De l'espoir?

— Il paraît qu'on a vu un chamois blanc sur le glacier du Perron.

(1) Voyez *la Combe du Loup*, dans la *Revue* du 15 septembre 1923.

— J'y étais, approuvai-je. C'est moi qui l'ai vu le premier avec mes jumelles.

— Ah! s'exclama le chevrier en se levant, alors ma chèvre est vivante. Je saurai bien la retrouver. Et Mélanie viendra. Et la femme croira. Mais la soupe est chaude.

Je le laissai tremper son pain et manger le tout sur place et je rejoignis dans notre cabane mes compagnons qui devaient s'impatienter à m'attendre et dresser leur plan de bataille pour la chasse du lendemain.

VI. — LA PAIX DE LA MONTAGNE

Avais-je quitté Roux? Quand je pénétrai dans la cabane, le dîner n'était pas encore servi, ce qui me surprit désagréablement, car j'avais faim et mes narines étaient pleines encore d'un fumet parfumé de genévrier, mais il était précisément question du chamois blanc. Les chasseurs écoutaient le récit de Chavert le garde qui, flanqué de Michel Gallice, rendait compte de son tour dans la combe :

— Ce sont des chamois haut le pied, expliquait-il. Ils changent de remise constamment. Ils sont rapides et mobiles. On reconnaît la harde à ce fameux chamois blanc. Du glacier du Perron, elle a passé derrière la Muraillette, elle est rentrée du Val-Jouffrey par la brèche de Val-Senestre, ressortie par le col de la Celle et revenue par la Rochette. Maintenant, c'est à Malhaubert qu'il faut organiser la battue.

— La harde est belle? demanda Louis de Vimines.

— Une dizaine de têtes.

— Eh bien! c'est entendu pour demain matin. Départ à sept heures. La montée est longue. Cinq heures pour le poste de la crête. La traque commencera à une heure.

Puis, nous nous distribuâmes les postes. Le drame se déroulerait dans un cirque, au pied des rochers de Malhaubert, grandes plaques de granit empourprées de lichens qui, au lever du jour et au couchant, prennent des teintes sanglantes. Le chevrier n'y assisterait-il pas? Tandis qu'à tour de rôle nous plongions la louche dans la soupière avec une main avide, je roulais, je le confesse, des pensées de trahison et songeais à le prévenir.

— Vous êtes bien absorbé, Charlieu, observa Louis de Vimines.

— C'est le chamois couleur de neige.

— Ah! le chamois couleur de neige! Quel joli titre pour un conte d'Andersen! Eh bien! je n'en puis croire encore ni mes yeux ni mes jumelles. Il n'y a jamais eu de chamois blancs. Une robe fauve un peu plus claire, des poils blancs sous le ventre, ça oui, évidemment. Mais une robe toute blanche, c'est incroyable.

— Pourtant, au glacier du Perron?

— Ce devait être un reflet du soleil sur le névé et sur la bête. Dans tous les cas, j'espère bien la tenir au bout de mon fusil. Et nous jugerons.

Moi qui savais le secret de Roux, je pris le parti du silence. Intéressé par son aventure, je n'allais pas l'abandonner au bon moment.

Le lendemain, nous partîmes pour la chasse, par une de ces matinées ineffables où tout est léger dans la montagne, l'air, les herbes, la marche, son corps, et les montagnes mêmes presque aériennes et mi-voilées par une délicate brume bleuâtre pareille à ces tissus transparents qui, en Orient, laissent deviner le beau visage des femmes. Je simulai un oubli de cartouches et, me trouvant le dernier sur le sentier, je pus faire un crochet sans être aperçu jusqu'à la masure du chevrier :

— Roux, lui dis-je à voix basse comme on annonce une exécution, c'est pour aujourd'hui. Votre chèvre blanche est condamnée.

Il commença par regimber :

— Elle est à moi. Que personne n'y touche.

— Voyons, voyons : parlons sérieusement. Votre chèvre est devenue chamois. Elle courra la chance de ses compagnons. Voulez-vous la voir vivante une dernière fois!

— Si je le veux!

— Eh bien! prenez votre piolet et venez avec moi.

— Je ne puis pas en ce moment, à cause du troupeau.

Son honneur professionnel le retenait. Mais il fit un calcul :

— Un peu plus tard, dans quelques heures. Où faudrait-il aller?

— On traque à une heure à Malhaubert. Je suis posté au pied de la grande paroi. Venez me rejoindre.

— J'y serai.

— Entendu.

De son pas de fantôme il dévorerait la distance. Et comme

je m'éloignais, par un geste inattendu et quasi involontaire il me happa la main.

Je ne parvins pas sans fatigue à mon poste qui n'était cependant pas le plus élevé. Louis de Vimines s'était juché dans le ciel, sur le haut du roc d'où il commandait la passe. Avec sa veste verdâtre, il était impossible de le distinguer de la pierre moussue. Moi-même, tapi dans un creux, je défiais les yeux les plus exercés. Gîté une heure avant la traque, je mangeai et bus afin de réparer mes forces et, comme j'emporte toujours dans mon sac quelque livre de vers pour occuper le temps de l'affût, je commençai la lecture d'une ballade anglaise, l'une des plus vieilles et des plus populaires, cette *Chasse du cheviot* dont Sir Philippe Sidney, *la fleur de la chevalerie*, disait : « Je n'entends jamais la vieille chanson de Percy et de Douglas sans que mon cœur s'émeuve plus qu'au son de la trompette. Et pourtant elle est chantée par quelque ménétrier aveugle dont la voix n'est pas moins rude que le style ; elle est défigurée par la poussière et les toiles d'araignée d'un âge barbare. Mais quel effet ne produirait-elle pas, revêtue de la magnifique poésie de Pindare? » J'en étais au début : les cerfs courant dans les bois, les lévriers fouillant les halliers à leur poursuite, quand un objet tomba dans mon trou sans faire le moindre bruit. C'était Roux le chevrier. Il avait traversé le névé à pas feutrés. Pourvu que Louis de Vimines, de son nid d'aigle, ne l'eût pas repéré! Il dissumulait sous sa limousine un fusil cassé en deux morceaux qu'il se mit en devoir de rajuster.

— Elle est à moi, répéta-t-il à demi-mot. Si elle doit mourir, c'est moi qui la tuerai.

— Prenez garde, Roux. Le comte de Vimines et le garde Chavert ne tolèrent pas le braconnage.

Mais je compris qu'il n'en ferait qu'à sa tête et que j'avais eu tort de l'avoir invité.

A une heure, très exactement, commença la traque. Nous entendîmes, de notre creux, les appels des traqueurs, leurs jets de pierres. Puis brusquement, à plein galop, s'égaillant sur la neige en triangle, comme un vol d'oiseaux dans le ciel, la harde traversa le névé pour s'engouffrer dans la paroi. A moins de se rabattre sur les pentes, elle tenterait de forcer la passe que dominait le poste de Louis de Vimines. Avant que, revenu de ma surprise, j'eusse tiré et même dévisagé le chamois

blanc, Roux mon voisin avait eu le temps de reconnaître sa chèvre et de lui casser une patte. Avait-il visé aux membres pour s'en emparer vivante? Elle débucha quand même, suivie d'un tout jeune chevreau, et bientôt distancée par le reste de la troupe. L'unique passage où la harde avait disparu et d'où nous arrivaient les détonations de la carabine de mon camarade, le chevrier qui avait sauté hors du trou pour courir à toute allure y parvint avant la chèvre qui dut rebrousser et qui s'engagea dans un couloir inaccessible à l'homme où elle demeura prise avec son petit sur une saillie à cinquante mètres au-dessus du chasseur. Ainsi enrochée, elle couvrait le chevreau de son corps. Les balles de Roux qui, ne pouvant l'atteindre, voulait l'achever sifflaient autour d'elle, s'enfonçaient dans sa chair. Droite, fière, immobile, elle le défiait. Debout sur ce qui lui restait de membres, elle le regardait fixement, comme si elle le reconnaissait elle aussi. D'en bas je suivais le drame. Fût-ce ce regard qui dégrisa le chevrier pris d'une fureur barbare? Il cessa de tirer et sut découvrir, parallèlement, un autre couloir où il grimpa, où lui seul pouvait grimper et de là, en longeant la muraille, il vint à elle en l'appelant avec douceur, en la nommant par le nom familier que lui avait donné Mélanie et que sans doute elle avait oublié. Sa voix se faisait tendre comme celle d'une maman. Quand il fut là, elle tomba sans une plainte, découvrant son petit.

Avec mille précautions, il prit le cadavre dans ses bras. Comment il put, avec son fardeau, redescendre la muraille, cela tient du prodige et je ne me chargerai point de l'expliquer. Il le déposa en bas sur la neige dont la robe blanche se détachait mal et, se couchant sur la chèvre morte, il suça le sang de ses plaies, comme s'il pouvait la ranimer par cette caresse de sorcier.

— Il est bouillant, murmura-t-il comme pour lui-même, sans daigner voir que j'étais près de lui. C'est du sang de chamois, ce n'est pas du sang de village.

Le sang du chamois est d'une exceptionnelle chaleur. Il passe pour l'antidote du vertige. Et peut-être, parmi les hommes aussi, en est-il qui naissent ainsi avec un sang trop chaud et qui, ne se pouvant contenter d'un sort ordinaire, aiment à mesurer les abîmes. Il leur faut d'inquiétantes randonnées à travers les pensées et les amours, comme en dansent les cha-

mois au fond des combes. Et souvent ils déploient d'inutiles héroïsmes quand ils ont compromis leur vie et celle des autres avec un grand mépris de l'ordre social, mais aussi de la mort. Cela, c'est une autre histoire.

Le chevreau désemparé, affolé, avait suivi sa mère. Il bêlait plaintivement, à fendre le cœur. Par-dessus l'assassin penché il la flaira et, connaissant le départ de la vie, il voulut s'enfuir. Je l'ajustai. Roux m'arrêta :

— Non, monsieur, pas lui.

— Et pourquoi ?

— Il faut le laisser à la montagne.

Nous abandonnâmes cette proie fragile et trop facile. Je regardai le chevrier bien en face. Ce que je lus dans ses yeux, me suis-je trompé ? c'était la douleur de son esclavage et tout le rêve de la liberté. Il suivit le petit chamois d'un œil d'envie jusqu'à ce qu'il fût assuré que nul chasseur ne l'avait aperçu.

— Ma pauvre Blanchette, dit-il alors. Et il pleura silencieusement.

Elle aussi, il l'enviait peut-être d'avoir abandonné l'étable et le troupeau. Déjà Louis de Vimines dégringolait sur nous de son perchoir.

— La harde m'a chargé, nous raconta-t-il avec son beau rire. Un ouragan, une trombe. Je n'en ai tué qu'un, presque à bout portant. Ils ont failli me pousser dans le précipice. Et vous ?

Je lui montrai notre victime blanche sur la neige ensanglantée. Il l'examina avec curiosité, la palpa et la retourna :

— Ah ! le fameux chamois blanc ? C'est étrange. Un métis. Mi-chèvre, mi-chamois. Donnez-le moi contre le mien. Vous y gagnerez : c'est un gros bouc.

— Celle-ci est à Roux, objectai-je. C'est le petit de sa chèvre.

Vimines considéra le chevrier avec méfiance à cause de son arme. Roux, effondré, surpris en action de chasse, n'osait intervenir. Mais le gentilhomme comprit cette détresse et, avec sa générosité coutumière, il trancha dans le vif :

— Puisque c'est ta chèvre, Roux, emporte-la. Mais fais vite. Chavert va venir et il ne plaisante pas, lui, sur le braconnage.

Le chevrier s'en fut d'une seule traite à Vénosc. Il déposa le chamois blanc dans sa maison où Péronne et Mélanie ne l'attendaient pas.

— Ils ont tué la Blanchette ! se lamenta Mélanie.

— Puisque c'était une chèvre, déclara péremptoirement Péronne prompte à se déjuger, on n'avait pas le droit de la tuer.

Roux n'osa pas s'accuser. La femme lui donna de mauvaise grâce à manger et à boire. La fille, invitée à ramasser le foin avec les garçons, ne put l'accompagner sur le sentier du lac Lovitel. Il retourna dans sa montagne, seul, — seul, comme le chevreau de la chèvre blanche. Mais à mesure qu'il montait, voici que la montagne lui parlait :

« Viens chez moi, berger. Je sais recueillir les peines. Je suis une amie fidèle. Il n'y a chez moi ni sottise ni méchanceté humaines, ni maires et conseillers municipaux stupides, ni voisins envieux, ni femmes acariâtres, ni jolies filles oublieuses. Car rien de pareil ne sait monter. Je suis l'immense remise des chamois, tes frères, chassés comme toi, mais libres jusqu'à la mort. Redresse la tête et respire. Ce vent qui vient des glaces, aucune bouche ne l'a respiré. Ne crains pas d'être seul. Chacun, sur terre, est seul. Mais, chez moi, la solitude est plus noble et plus habitable... »

— Ai-je rêvé ? songea Roux en allumant les souches de genévrier pour faire cuire sa soupe comme le soleil se retirait de la combe. J'ai vu passer un chamois de la couleur de la neige.

Au-dessus du lac Lovitel, sur les crêtes encore ensoleillées, défilait au galop une harde de chamois blancs, de chamois fantômes, de chameaux évadés de la vie domestique pour mener la rude, inutile et tragique existence du désir où l'on est foudroyé par le destin ou par les hommes...

HENRY BORDEAUX.

LA GENÈSE D'UN COUP D'ÉTAT

MÉMOIRE DU DUC DE MORNY
PUBLIÉ PAR SON PETIT-FILS

Après tant d'années, il me semble que le moment est venu où il est permis de livrer au public le suivant mémoire, extrait des dix registres in-folio que nous possédons et où sont consignés les notes et documents de mon grand père. Ce travail fut préparé par lui durant la période qui s'écoula entre sa sortie du ministère de l'Intérieur et son accession à la présidence du Corps législatif. J'ai cru devoir le faire paraître ainsi qu'il me fut laissé, bornant mon rôle à ponctuer des phrases écrites au courant de la plume, ou dictées à quelque secrétaire. L'historien ne s'étonnera pas, dès lors, qu'il m'ait paru préférable de ne pas scinder telles périodes un peu longues, sans doute, mais qui correspondaient au mouvement originel de sa pensée, non plus que de réserver les passages supprimés en seconde lecture et qui eussent pu être rétablis en troisième.

Je tiens pour certain que, si les événements lui en eussent donné le loisir, ce mémoire aurait été non seulement terminé, mais mis au point d'une façon qu'il ne m'appartient pas de préjuger.

MORNY.

J'ai joué un rôle assez important dans la politique depuis plusieurs années. J'ai su beaucoup de détails qui échapperont à la publicité et par conséquent à l'histoire. J'ai enfin pris une telle part à la préparation et à l'acte du 2 décembre 1851 que je suis passé à l'état de personnage historique. Je désire donc laisser quelques souvenirs consciencieux de ces événements récents. Je ferai la part de chacun avec autant d'impartialité que possible (car quel homme peut répondre d'avoir cette qualité?) et je parlerai de moi avec une entière franchise. Naturellement, je n'en dirai pas de mal, mais je jure devant Dieu que je n'altérerai en rien la vérité.

Je puis en quelques lignes faire ma biographie. Je suis né à Paris, rue Céruti, aujourd'hui rue Laffitte, dans la maison occupée maintenant par le baron Salomon de Rothschild; elle appartenait alors à la reine Hortense. Vivant alors séparée de son mari, elle s'était liée avec le comte de Flahault, lieutenant général, aide de camp de l'Empereur, un des plus beaux, des plus braves, des plus élégants, des plus spirituels hommes de son temps. Elle avait caché sa grossesse. Aussitôt que je fus mis au monde, mon père m'emporta et me confia aux soins de sa mère, la comtesse de Souza, qui m'éleva jusqu'à sa mort avec les soins les plus tendres. M. de Flahault ensuite me prit auprès de lui : c'est à ces deux natures fines et distinguées que je dois de valoir quelque chose.

J'étais le plus paresseux des enfants, mais d'une intelligence merveilleuse. Je ne pouvais m'appliquer un quart d'heure de suite : je n'étudiais rien à fond ; je devinais tout ; j'écrivais facilement, je faisais des vers, des historiettes, des fables, des comédies, de la musique. J'étais cité, vanté, choyé, mais affreusement puni, et jamais récompensé. J'ai eu quelques prix, que j'ai plutôt dû à des politesses de ma grand mère, qu'à mon propre mérite. J'étais très leste et très souple.

J'étais chez M. Muron, et au collège Bourbon. En sortant du collège, j'étais mis en pension avec le fils du maréchal Edgar Ney chez un professeur nommé G... Cet homme était une vraie canaille. Il jugea qu'il avait affaire à des parents faibles, à des vauriens déterminés; il les garda pour un prix élevé sans les obliger à rien faire. A l'âge où les jeunes gens travaillent sur les bancs du collège, nous allâmes au café, au spectacle, à l'école de natation, d'équitation, à la femme, à la

fille... Nous nous perfectionnâmes dans un sens : nous n'apprîmes pas les lettres, mais nous apprîmes le monde, les exercices du corps, etc... Sans le bon naturel qui m'éloignait de la mauvaise compagnie et me faisait rechercher la bonne, la conversation distinguée et délicate, ce qui rectifia mon esprit durant les deux années suivantes, j'aurais très mal tourné. On me retira de ce bouge et me plaça chez M. Guérard, professeur de mathématiques, parce que j'avais témoigné, Dieu sait pourquoi, le désir d'être militaire. Là, j'appris les mathématiques. Je me trouvais une disposition remarquable à raisonner droit, je devinais les problèmes et j'arrivai à pouvoir passer un examen à l'École polytechnique.

La Révolution de 1830 éclata. Instinctivement, l'ennemi de la branche aînée, sans d'autres raisons pour cela que le lait que j'avais sucé, les inspirations que j'avais reçues en famille, je battis des mains, joyeux, comme si personnellement j'étais délivré. J'étais bonapartiste dans l'âme. Je me rendis avec Edgar Ney chez M. Laffitte, chez qui je faisais, on peut le dire, la révolution, et je criai : « Vive Napoléon II ! » Le maréchal Sébastiani, qui me connaissait beaucoup, me prit à part et me chargea de porter une lettre à Neuilly au Duc d'Orléans. Soudain je devinai l'intrigue et je lui répondis : « S'il y avait du danger à me charger de cette commission, je ne la refuserais pas ; mais je comprends que c'est en faveur du Duc d'Orléans que vous voulez travailler ; je ne puis pas vous servir dans cette cause, venant de crier comme vous venez de l'entendre. » Cette déclaration n'a pas peu contribué plus tard à inspirer de la défiance au roi Louis-Philippe et à sa famille.

Néanmoins, on obtint pour moi, ainsi que pour Edgar, une sous-lieutenance. Il alla à Saumur ; moi, après examen, je fus reçu à l'École d'état-major. Ces deux années me furent salutaires. Mon intelligence se régularisa. Je me souviens encore du plaisir que j'éprouvais à apprendre certaines sciences ; mais, travaillant par boutade, n'étudiant que la partie des études qui convenait à mon esprit, rentrant trop tard, souvent puni, je fus classé dans un très mauvais rang. J'étais le plus fort dans les sciences importantes, et j'avais des zéros pour des niaiseries, qui néanmoins m'obligèrent à quitter l'École, ne voulant pas faire une année de plus.

J'entrai dans le premier Lanciers, en garnison à Fontaine-

bleau. Dans ce régiment, je rencontrai sans y réfléchir, comme cela se passe à cet âge, des circonstances identiques à celles de l'École. Mon abord est raide et froid : je fus d'abord détesté. Comme par nature je suis bienveillant, serviable et gai, au bout de quelque temps j'étais estimé et adoré. J'ai, je crois, beaucoup d'amis parmi mes anciens camarades.

Ce fut à cette époque que j'entrai dans le monde. J'y eus pas mal de succès; mais je réserve cette histoire galante pour ne parler que de ma vie politique. Je me rencontrai trois fois le rival du Duc d'Orléans, trois fois le rival heureux. Il me prit en exécration et, sauf la dernière année de sa vie, il n'a jamais été que malveillant à mon endroit. C'était tout simple. Il m'emmena, sur la demande de M. de Flahault, en Afrique, et me fit faire l'expédition de Mascara. Je m'exposai deux fois dans cette expédition avec un courage que je me rappelle avec bonheur, mais tous les rapports qu'on fit sur moi furent annulés. Je revins sans être décoré et très malade.

L'année d'après, je fis la campagne de Constantine, celle qui échoua. Je me conduisis de façon à être porté pour la croix par le général de Trézel, de préférence à son propre aide de camp. Je montrai dans la retraite un sang-froid que le général duc de Mortemart cita.

LE COUP D'ÉTAT DU 2 DÉCEMBRE 1851

La première fois que je vis le prince Louis-Napoléon Bonaparte, président de la République, ce fut quelque temps après son élection. A première vue, je suis sûr que nous ne plûmes guère l'un à l'autre. Si je n'avais suivi que mon goût, je n'y serais pas retourné. Mais un sentiment de devoir, tant à son égard qu'envers le pays, me fit bientôt le revoir. J'y retournai quelques jours après, et je devins immédiatement l'intermédiaire entre lui et les hommes du parti modéré. Il était plein de défiance à leur égard; il avait toujours à la bouche les hommes des vieux partis; il en parlait avec mépris, et était vivement flatté dans ses préjugés par Persigny. Je parvins en peu de temps à diminuer ses préventions. Je lui répétais souvent : « Le monde politique se divise en hommes de gouvernement, et en hommes d'opposition. Vous pouvez gouverner avec les premiers, jamais avec les seconds. Les uns et les

autres reprendront toujours leur nature première. Du reste, vous verrez ce triage se faire d'ici à peu; et les hommes qui ont renversé Louis-Philippe Égalité seront les mêmes qui chercheront à vous renverser. Des autres, des Guizot, Duchâtel, Broglie, Molé, etc..., vous obtiendrez sympathie, soutien ou neutralité. »

Petit à petit, j'agissais sur son esprit. Les attaques de la Constituante agissaient sur son esprit plus que mes paroles, et le poussaient forcément dans le sens du parti modéré. Les choses s'envenimèrent au point que je crus un jour qu'il serait amené à faire un coup d'État contre l'Assemblée. Il le crut aussi. Avec son aveu, j'eus une conférence à ce sujet avec M. Thiers et le général Changarnier. Je conçus à ce moment une même opinion du caractère de ces deux hommes. La discussion s'établit d'abord sur des détails. Celui qui me frappa le plus fut celui-ci. Thiers disait : « Il faudra arrêter Lamoricière, c'est un drôle, courageux, très dangereux. Mais il ne faudra pas arrêter Cavaignac, il est populaire, il a conservé de l'influence sur la garde nationale. »

Changarnier répliquait : « Lamoricière est un gamin dont je fais mon affaire, mais Cavaignac est très dangereux. C'est lui que je veux arrêter. » La discussion s'échauffa un peu, sans aigreur. Tous deux du reste étaient d'accord pour arrêter Masson. Je me permis humblement de leur dire : « Vous avez raison tous les deux : arrêter un homme dans de telles circonstances, c'est lui rendre le plus grand service. Arrêtons-les tous les trois. »

Plus tard, je faisais arrêter mes deux interlocuteurs pour cette même honnête raison.

Un jour, nous fûmes sur le point, à quelque temps de là, de marcher sur l'Assemblée constituante. C'est au moment où elle voulut mettre le Président en accusation. C'était mon opinion : et c'est ce qu'il y avait de mieux à faire. Je voyais avec inquiétude l'époque des élections de l'Assemblée législative arriver. J'aimais mieux avoir un coup d'État à faire contre les rouges que contre les gens d'ordre. Je voyais l'Assemblée constituante, et tout ce qui était sorti du lendemain de la révolution de février, exécré par le pays; et je trouvais que c'était une occasion qu'il ne fallait pas laisser échapper.

Je disais toujours au Président : « Une fois enlacé dans cette constitution, avec une Chambre modérée, il n'y aura pas de raison pour en sortir, à moins que cette Chambre-là ne

finisse par faire beaucoup de sottises », ce dont je doutais. On a tort de juger les hommes par son propre bon sens, et je me figurais que la leçon de février avait été tellement forte qu'elle devait avoir rendu les hommes politiques raisonnables pour longtemps. Singulière erreur. J'excitai donc le Président à marcher sur l'Assemblée avant d'attendre son vote; le Président ne le voulut pas. D'un autre côté, je poussais Changarnier à un coup d'État; il me répondit : « Que le Président me donne l'ordre, je suis prêt. » Mais si je dois dire mes impressions, personne à ce moment n'en avait envie, et chacun aimait mieux que tout se passât en transactions. Je dois dire qu'à cette époque Thiers, Lasteyrie (Jules), Piscatory, et tous les gens de ce parti qui se sont montrés si hostiles au Président, avaient une telle peur des rouges qu'ils trouvaient le Président trop mou, et incapable de prendre une résolution pour les sauver. Je n'oublierai jamais un jour que Lasteyrie me rencontra sur le pont et m'adressa la parole avec une grande vivacité, à propos d'un discours que le Président venait de prononcer après un dîner à Tours, et dans lequel il avait dit qu'il avait juré la constitution et qu'il la maintiendrait. « Ah bien! Le prince, me dit-il, s'il croit que nous allons le soutenir avec des déclarations pareilles! Ah! il veut maintenir la constitution! Eh bien! comme nous voulons la renverser, nous ne pouvons pas marcher ensemble. » Je lui répondis : « Laisse donc faire, il n'aime pas plus que toi et moi la constitution, mais enfin il a juré. Que veux-tu? Il ne peut manquer à son serment que si le salut du pays l'exige. » Lasteyrie s'éloigna en ricanant.

Quelque temps après eurent lieu les élections générales de l'Assemblée législative : mon département (le Puy-de-Dôme) m'envoya à la Chambre. A dater de ce jour, je devins l'intermédiaire entre le parti modéré de l'Assemblée et le Président. Dès qu'on avait quelque chose d'important à lui communiquer, ou à lui faire faire, on s'adressait à moi, et je dois dire que, dans bien des circonstances, j'ai pu rendre de véritables services. Outre ses préventions personnelles, le Président était entouré de gens, qui avaient intérêt à lui dépeindre ce qu'il y avait d'élevé et d'illustre dans le pays comme ses ennemis. J'ai pu facilement faire tomber toutes ces préventions, et le raccommoder avec ces hommes qui avaient servi d'autres gouvernements avec honneur et dévouement, et qui pouvaient aider le sien avec la

même loyauté. Combien de fois il était possédé de l'utopie de chercher des hommes nouveaux, combien de fois ne lui ai-je pas dit : « Dans un pays libre, il n'y a pas d'hommes nouveaux ! Rien ne les aurait empêchés de se produire, soit dans une carrière, soit dans une autre, et c'est surtout vrai en politique; et vous prendrez souvent pour un homme nouveau un homme, séduisant en apparence, mais incapable, et dont les gouvernements passés n'auront pu rien faire de bon. » Cela n'a pas manqué. Il lui est arrivé plusieurs fois de me parler de la découverte qu'il avait faite d'un homme, et de me citer un blagueur, ou un sot, que l'ancien gouvernement avait mis au rebut. Je fus consulté beaucoup dès le commencement de cette législature par le Président, pour la composition de son ministère. Il se passa là quelque chose dont je n'ai jamais pu me rendre compte, et qui ne trouve son explication que dans la pusillanimité des hommes. La Constituante était en majorité cavaignaquiste et rouge, le parti modéré n'avait pas 120 membres. Le ministère appartenait exclusivement au parti modéré, même très réactionnaire : ainsi MM. de Falloux, Barrot, etc...

A la Constituante succéda la Législative, composée d'une manière toute inverse. Le parti modéré y est en majorité considérable. Le parti cavaignaquiste, comme tous les partis intermédiaires, disparaît dans la lutte; il devient un parti presque imperceptible, également déserté des deux côtés extrêmes. Eh bien ! qui le croirait ? Le prince juge à propos de changer son cabinet. Il demande des conseils aux hommes éminents; et le résultat de toutes ces consultations est de lui faire subir M. Dufaure, ministre de l'Intérieur sous Cavaignac, et qui avait si vivement combattu l'élection du prince. Cet abandon de soi-même fut conseillé par le chef du parti modéré. Je dois dire que j'ai toujours trouvé ces chefs très rodomonts et très susceptibles à l'égard du prince, extrêmement faibles et lâches à l'égard du parti populaire ; ils ne montrèrent un peu de vigueur que plus tard, lorsqu'il n'y avait plus de danger à le faire.

Le maréchal Bugeaud fut appelé pour la formation de ce ministère; brave et digne homme de guerre, mais une véritable vieille femme en politique. Je fus chargé de le recevoir et de le chapitrer à l'Élysée ! Il changeait d'avis dix fois par jour. Je le montais le matin contre la combinaison Dufaure, et le soir je le trouvais démonté par un autre. Il n'avait dans la tête que

le souvenir de la révolution de février, et du rôle qu'il y avait joué. Il en parlait continuellement et ramenait la conversation là-dessus, et développait toujours un plan de défense de la ville de Paris. Sa mort, qui arriva quelque temps après, a produit une très grande impression; il a été excessivement regretté. J'ai la conviction qu'il nous aurait en maintes occasions très fort gênés et compromis; il était toujours prêt à des transactions : il l'a montré deux ou trois fois, dès le début de la session. Il n'aurait jamais eu le courage de soutenir avec les rouges une lutte pied à pied, comme nous l'avons fait! Il était accessible à la flatterie, il adorait écrire dans les journaux : avec ces deux défauts-là, l'on est pas un homme politique.

Enfin le ministère Dufaure fut constitué. Les hommes de ce parti ne m'ont toujours inspiré qu'un profond dégoût. J'aime presque mieux les rouges. Ce sont des métis politiques sans énergie, sans franchise, qui se tiennent en équilibre avec beaucoup de peine entre des principes et des partis opposés, trahissant les deux à la fois, et n'en satisfaisant aucun. C'est ce que fit ce ministère, qui parla de l'ordre et mécontenta les rouges. Il ne prit aucune des mesures sérieuses qui devaient rétablir l'ordre dans le pays, et il ne satisfit point le parti modéré. Il n'osa jamais, surtout, changer l'administration et il la laissa composée de républicains; aussi les réclamations du côté du parti modéré se renouvelaient constamment. Il s'était formé une réunion particulière, qu'on appelait la réunion du quai d'Orsay, qui se composait des trois quarts de la Chambre et ayant à sa tête les hommes les plus distingués : de Broglie, Molé, Montalembert, Thiers, etc...

L'exaspération fut telle qu'on y fit la proposition de nommer une commission pour aller supplier le Président de la République de changer son ministère, parce qu'il laissait son administration aux mains de nos ennemis.

Quoique je fusse bien ennemi du ministère, je m'opposai à cette démarche comme inconstitutionnelle et inconvenante : néanmoins, cela prouve la haine que ce ministère avait inspirée. Eh bien! qui le croirait? Lorsque le Président se décida à gouverner lui seul et à changer brutalement son ministère, à son premier message, par quels hommes fut-il le plus cruellement attaqué? Par les mêmes qui ne cessaient de réclamer le renversement de M. Dufaure. Les choses allèrent tant bien que

mal jusqu'à la loi du 31 mai. Plus l'effroi que causaient les rouges diminuait, et plus le parti modéré se montrait indisciplané et hostile au Président.

Quant à moi, je me bornais à jouer un rôle très honnête et très modeste. Je travaillais toujours à rapprocher les hommes les plus considérables, les plus capables et les plus intègres du Président et à éloigner de lui ces espèces qui se donnent toujours avec de grandes démonstrations au pouvoir nouveau et se prétendent les victimes des régimes passés, parce que les régimes passés n'ont pas voulu les employer, ou qu'ils ont eux-mêmes brisé leur carrière par quelques fautes graves. Le Président avait beaucoup d'ignorance des hommes, et beaucoup d'illusions sur les choses. Il fit pas mal de fautes en commençant. Je travaillais avec courage et persévérance à lui en éviter le plus possible. Je lui dis toujours la vérité bien crûment, peut-être trop crûment; il ne m'écoutait pas toujours, je le blessais quelquefois, mais je ne me rebutais pas. Je restais très bien aussi avec tous les chefs du parti modéré. Ils comprenaient tous la délicatesse de mon rôle; ils voyaient bien que je ne cherchais aucun succès public et que je ne désirais que contribuer secrètement au bien général. Aussi étais-je toujours au mieux avec eux tous. Je ne me rappelle rien de saillant dans mon intervention jusqu'à la loi du 31 mai. J'oubliais que quand on fit l'expédition de Rome, c'est moi qui conseillai et fis faire au Président la lettre qu'il écrivit au général Oudinot. Cette lettre commença à dessiner son caractère et à lui gagner le cœur de l'armée.

Le Président me consulta sur le parti qu'il avait à prendre après les élections de Paris, qui donnèrent aux socialistes une si effrayante majorité, et qui avaient intimidé tout le pays. Mon opinion était que le Président avait tort de suivre le conseil des gros bonnets, de restreindre le suffrage universel, et de n'adopter, de concert avec la majorité, que des mesures temporaires. « Vous travaillez, lui disais-je, pour eux et contre vous-même, vous ne produirez qu'une confiance momentanée et factice, et vous ne changerez rien au fond des choses. Les chefs des partis vous payeront d'ingratitude, et, à la fin de votre Présidence, en 1852, la question sera la même qu'aujourd'hui, sauf que vous aurez moins de force, et que la société sera moins effrayée, et que vous aurez moins bon marché d'elle. A votre

place, je dirais dès aujourd'hui à messieurs les chefs de partis : si vous voulez faire une illégalité, faisons-la complète et utile, et modifions la constitution d'accord, de façon à éloigner le plus possible la réélection du pouvoir exécutif. » Le Président ne nous a pas parlé ainsi et cela ne faisait pas le compte de ses honorables conseillers dont chacun en particulier comptait bien se faire en 1852 un petit gouvernement à sa façon.

J'avais deviné juste, car, quelque temps après cette loi, les hostilités sourdes recommencèrent, et il se forma évidemment une espèce de complot, dont le général Changarnier était l'âme, et qui avait pour but de se débarrasser du Président. Je fus longtemps à vouloir le croire. Devant moi, Changarnier faisait bien quelques critiques sur la conduite du Président, mais souvent elles étaient fondées, et il ne se permettait aucune impertinence. Mais il paraît que, dans sa clientèle, il ne s'en faisait pas faute ; du reste, tout cela était très sourd et ne faisait que transpirer. Comme il était adroit et flatteur, le Président était aveuglé sur son compte, et moi, je n'y croyais pas du tout.

***

Cependant, vint se grouper un certain nombre de faits très bizarres. Pendant une prorogation, la Chambre avait laissé une commission de permanence, extrêmement hostile, tout entière presque dans la main du général Changarnier. A la moindre émotion publique, il lui était possible d'obtenir de cette commission tout ce qu'il aurait voulu : une espèce de dictature. Mais il fallait créer cette émotion pour justifier aux yeux du pays un acte d'urgence, et il fallait être assez audacieux pour mettre la main sur le Président de la République. Le projet fut évidemment rêvé, et sans la résistance de M. Dupin, le bon sens de M. Molé, peut-être aurait-il été mis à exécution. Reste à savoir si le général Changarnier l'eût osé, ce qui ne m'est pas encore démontré. Néanmoins, les prémices ne manquèrent pas, on fit surgir le procès Alais, on fit grand éclat du scandale des cris de « Vive l'Empereur ! » aux revues de Satory et de la destitution du général Neumayer ; et enfin le général Changarnier, voulant pousser les choses à l'extrême, publia un ordre du jour d'une rare insolence, par lequel il interdisait aux troupes de crier.

A cette époque, je revins de Belgique après une courte

absence : je trouvai le ministère très inquiet, et le public pas très ému, les hommes politiques très irrités ; je fus promptement mis au courant de la situation. J'allai chez le Président, et ce fut moi qui lui appris l'ordre du général Changarnier. Il voulut le destituer immédiatement, je le lui déconseillai et le priai d'attendre. Je me rendis tout de suite chez le général Changarnier; je lui fis des reproches sévères. J'en avais le droit, d'abord parce que je le connaissais depuis longtemps (nous avions fait la guerre ensemble), et que je lui avais rendu souvent service ; je lui dis qu'il quittait la bonne route et qu'il ne tarderait pas à s'en repentir. Il me répondit par des billevesées, me parla des projets du Président de le destituer, de le faire assassiner, etc. ; niaiseries auxquelles je répondis par un rire de pitié. Enfin, je finis par l'amener à promettre de retirer son ordre du jour. Il fit venir son aide de camp, auquel il en donna l'ordre devant moi ; et il devait me faire dire dans la soirée si cette opération avait pu se faire. Je passai la soirée chez Mme Lehon. A neuf heures, Valazé me fit demander, et me dit de la part du général que malheureusement l'ordre du jour était copié dans toutes les divisions, et qu'il regrettait beaucoup. Je congédiai Valazé en lui disant que le sort en était jeté, et que c'était évidemment une rupture entre le général et le Président.

Le lendemain, je fus appelé chez le Président, qui était en grande conférence avec trois de ses ministres, MM. Fould, Baroche et Rouher. La discussion était très animée et, quand j'entrai, je vis que j'étais tacitement pris pour arbitre. Le Président voulait destituer immédiatement le général ; les trois ministres s'y refusaient, craignant d'arriver avec cette destitution devant les Chambres qui allaient revenir. Je concevais très bien la volonté du premier, l'hésitation des trois autres, c'était le rôle de chacun. Je pris la parole et je dis : « Je crois que tout le jeu du général Changarnier en ce moment et celui de ses amis est de se faire destituer. Ils espèrent faire grand bruit de ce fait, en l'ajoutant à toutes les fables qu'ils ont inventées et si habilement exploitées. Dieu sait quel parti ils en peuvent tirer contre le Président! C'est évidemment jouer leur jeu que de destituer le général aujourd'hui. Mais ce qu'il ne faut pas faire aujourd'hui en l'absence des Chambres et devant une commission hostile, il faut le faire dans huit jours en présence de l'Assemblée, en lui disant pourquoi. Le message (dont je

connaissais la teneur) comme le prince sait les faire, produira sur l'émotion publique le même effet qu'une pluie d'eau froide sur la vapeur; et après cet effet, rien au monde ne sera plus facile que d'user du droit d'un Gouvernement, qui est de destituer les fonctionnaires; et, si la Chambre vous demande des explications, vous lui direz que vous n'en avez pas à lui donner. Il n'en sera rien de plus; mais autant je suis d'avis d'ajourner cette destitution en ce moment, autant je pense qu'elle est indispensable dans huit jours, et messieurs les ministres ici présents doivent prendre l'engagement d'honneur formel de ne trouver aucun prétexte pour l'ajourner encore à cette époque. » Le prince et les trois ministres acceptèrent cette transaction avec bonheur, attendu que cela ajournait le danger. Le prince s'y rendit avec peine, mais enfin nous nous séparâmes, Changarnier pas destitué. Le message produisit l'effet attendu, la Chambre revint enchantée, la commission de permanence très ridiculisée par ses terreurs, et Changarnier amoindri parce qu'il avait été deviné, et qu'il avait l'air d'un dictateur avorté.

Au bout de huit jours, je pus dire que je me présentais comme un créancier qui a sa lettre de change; j'allai trouver les ministres et le Président, et je leur dis : « Eh bien !... » L'irritation était calmée, chacun jouissait de son triomphe parlementaire et n'avait plus envie de le compromettre; et, bref, il ne fut plus question pendant quelque temps de la destitution de Changarnier.

Je dois dire qu'à dater de ce jour, je fus très mal à l'aise avec tout le monde; je trouvais qu'on manquait de courage et de détermination, et que de laisser au général Changarnier la chance de ressaisir son prestige et de continuer à laisser entre ses mains un commandement aussi important, était la faute la plus grossière que l'on pût faire. Je prêchais cela perpétuellement, mais tantôt pour une raison, tantôt pour une autre, le jour était continuellement remis.

Enfin arriva l'incident de la Chambre, dans lequel le général Changarnier se démasqua tout à fait lorsqu'à l'occasion des interpellations du prince Napoléon il désavoua les instructions qu'il avait véritablement données aux troupes. Il professa pour l'Assemblée, dans sa réponse, un respect si transparent, qu'il fut couvert de plusieurs salves d'applaudisse-

ments. En sortant de la séance, je m'empressai de courir chez le Président; j'étais encore tout ému. Je me trouvai avec Persigny. Nous tînmes tous deux le même langage, et nous lui dîmes : « Ou le général Changarnier doit être destitué sur l'heure, ou vous n'avez plus le pouvoir. »

Le Président fut de cet avis et il déclara que rien, pas même le refus de ses ministres, ne l'empêcherait de destituer le général Changarnier. Je me retirai ravi, mais l'affaire ne se fit pas aussi simplement. Il y eut, comme on dit vulgairement, bien du tirage. Le ministère fut disloqué. Tous les jours, nous eûmes séance sur séance, auxquelles j'assistais, et, tous les jours, on trouvait des raisons plus ou moins mauvaises pour remettre au lendemain. Je m'offris au Président à plusieurs reprises, en lui disant que si tout le monde lui refusait son concours pour un acte aussi sage que celui-là, je m'empressais de lui offrir le mien. Il me remercia, en me disant qu'il me réservait pour des circonstances plus importantes, et qu'il n'userait de moi que s'il ne trouvait absolument personne. La résistance qui venait de la Chambre était si forte, que je puis dire que tout le monde autour du Président fut intimidé et ébranlé; chacun prévoyait le plus grand malheur. Tous les fiers-à-bras connus, ceux même qui détestaient personnellement Changarnier, furent appelés, et refusèrent le ministère avec cette mission périlleuse ; il n'y eut que le Président et moi qui demeurâmes inébranlables. Persigny lui-même fut un moment inquiet, et ouvrit devant moi l'avis d'ajourner; et je lui dis : « Mon cher ami, si vous ajournez, le Président est perdu. »

M. Odilon-Barrot fut appelé avec Abbatucci. Il voulait bien prendre le ministère : il détestait Changarnier, qui s'était moqué de lui lors de son premier ministère. Il voulait bien le destituer, mais seulement dans un mois. A cette proposition grotesque, le Président lui fit l'objection suivante, avec le charmant bon sens qu'il a presque toujours : « Et quand vous rentrerez à la Chambre, lui dit-il, on va vous faire sur tout ce qui se passe des interpellations, et tout roulera sur la destitution ou le maintien du général Changarnier; pourquoi un changement de ministère? et à la question, ou vous répondrez que vous n'avez pas voulu destituer le général Changarnier, ou que vous avez voulu le destituer. Si vous répondez que vous n'avez pas voulu le destituer, on vous félicitera beaucoup,

et il vous sera impossible de le destituer un mois après. Et vous figurez-vous disant que vous n'avez pas voulu le destituer tout de suite, mais que vous le destituerez plus tard ? »

Barrot ne sut que répondre, et enfin, après quelques jours, les mêmes ministres, voyant qu'ils ne pouvaient pas vaincre l'obstination du Président, se décidèrent à rentrer, et le remplacement du général Changarnier fut mis au *Moniteur*.

*
* *

Le coup d'État du 2 décembre 1851 remonte à quelques mois. C'est une curieuse histoire que celle du coup d'État de 1851, et avec de singuliers détails pour moi. Le coup d'État était pour moi, depuis l'avènement du Président, ma seule marotte. Je n'ai jamais eu d'autres idées en tête. Je n'ai jamais prévu aucune autre solution possible. Et je n'en ai jamais prêché d'autres.

J'étais d'avis d'abord que de prendre l'initiative est toujours un avantage; qu'il vaut mieux diriger les événements que de se traîner à leur remorque. Et puis enfin j'avais assez étudié l'homme, le Français, pour conclure qu'il aime le succès, qu'il court volontiers au secours du vainqueur, et que cette même tourbe, qui votait mal parce qu'elle était dirigée dans le mauvais sens, dirigée dans le bon sens, voterait bien avec plus de facilité encore. J'avais remarqué, en outre, en voyageant dans diverses parties de la France, les divers sentiments que voici : « La révolution de février avait été une leçon pour tout le monde, et dont tout le monde avait profité. »

Toutes les idées fausses d'autrefois sur le libéralisme, sur la presse, sur les révolutions, tout cela était remplacé par des idées d'ordre, de hiérarchie et d'autorité ; le nom de Napoléon avait conservé tout son prestige.

[Enfin, je dois dire que le système que j'avais toujours préconisé est le coup d'État tel qu'il a été exécuté au 2 décembre 1851. Il faut que j'ajoute que le bon sens du Président a toujours été inaltérable, il a été du même avis que moi tout le temps, et nous avons été d'accord presque sur tous les points.

Je raconterai, en extrait dans les détails, les quelques points où nous avons différé] (1).

(1) Le passage entre crochets est réservé dans le texte.

Au moment où la Chambre allait se séparer, au mois de juillet ou d'août 1851, je me promenais dans le jardin de l'Élysée avec le prince, et j'entamai ainsi la conversation :

— Ah ça! mon cher prince, nous voici à notre dernière période. Il n'y a plus à hésiter... Je ne sais pas comment vous envisagez l'avenir; mais, moi je ne vois qu'une seule issue dans votre intérêt et dans celui du pays : c'est celle d'un coup d'État.

Ce fut la première fois où le prince me répondit :

— Je suis de votre avis, et j'y songe sérieusement!

Je fis un « Ah! enfin! » avec une vive expression de bonheur, comme si on m'ôtait cent livres de dessus la poitrine, et, depuis ce moment, je ne me tins pas de joie : je voyais enfin le pays sauvé et l'avenir assuré.

Je me rappelle encore que, dans cette conversation, le prince me demanda si je lui conseillais de le faire en présence des Chambres, ou en leur absence.

Je lui répondis :

— Pour moi, il n'y a pas un doute, j'aimerais mieux la présence des Chambres : c'est plus franc, plus audacieux. Et cela aura meilleure mine et plus de chances de succès.

Le prince me répondit :

— Vous avez raison, et je ne trouverai personne pour le faire en face des Chambres. J'ai bien tâté les hommes depuis que je suis ici, mon pauvre Morny, et il n'y a pas grand chose dans tout cela.

Je secouai la tête en signe d'approbation. On est toujours de l'avis de celui qui a mauvaise opinion des autres, et je lui dis modestement :

— Enfin, si vous ne trouvez personne de mieux que moi, je me mets à votre disposition.

Le prince me prit la main très affectueusement et me dit :

— Je vous remercie, il n'y a personne en qui j'aie plus confiance qu'en vous, mais je ne voudrais pas vous exposer pour moi.

Les Chambres se séparèrent, les préparatifs d'un coup d'État prirent un corps sérieux et véritable.

Le prince me dit qu'il préparait tout avec Carlier; que quand tout serait avancé, il me le soumettrait, et que, s'il ne me proposait pas une part officielle, je pourrais toujours l'aider et être auprès de lui.

Pour la partie militaire, il me confia qu'il avait jeté les yeux

sur les généraux de Saint-Arnaud et Magnan et qu'il cherchait à se gagner l'approbation et le concours des autres généraux de l'armée de Paris.

Je le remerciai. Je lui exprimai cependant, très doucement, que j'avais peu de confiance dans les hommes qu'il citait.

Je lui dis qu'aux militaires il ne fallait laisser aucune responsabilité politique, mais se borner à leur donner des ordres sans les consulter, parce qu'alors ils les exécutaient sans être compromis.

Je laisse de côté toutes les conversations plus ou moins curieuses que j'ai pu avoir avec Carlier, avec Persigny, avec Fleury, tous au fait de la situation et très dévoués, et j'arrive tout de suite à un détail très curieux et important.

Le Président me dit un jour : « Eh bien! nous ferons le coup d'État la semaine prochaine, j'ai fini par décider Saint-Arnaud et Magnan. Venez demain dîner à Saint-Cloud; nous tuerons quelques lapins avant le dîner et, après le dîner, entre Carlier, Persigny et moi, nous examinerons toutes les pièces que Carlier a préparées, et nous concerterons définitivement toutes les mesures à prendre. »

Je demandai seulement au Président de lui amener Rouher, dont je répondais comme de moi, et dans l'appréciation duquel j'avais la plus grande confiance.

Il m'accorda cette permission, et le lendemain, après deux heures de chasse, nous dînions tous les six à Saint-Cloud. Et, après le dîner, autour d'une table ronde, le Président, ayant Carlier à sa droite, Persigny à sa gauche, Rouher à la gauche de Persigny, et moi à la gauche de Rouher, fit, en très peu de mots, l'exposé de l'objet de notre petite réunion, et donna la parole à Carlier. Ce dernier tira de dessus un fauteuil un dossier assez volumineux qui contenait tout son plan, les proclamations, les diverses mesures qu'il se proposait de prendre le jour même et le lendemain, comme ministre de l'Intérieur, etc.

Jamais plan ne me parut plus inhabile : les proclamations étaient mal rédigées, les mesures mal prises, les projets de loi désorganisateurs et absurdes. Enfin, en entendant dérouler ce tissu de niaiseries, je tombai de mon haut, et je vis que mon ami Rouher partageait mon impression.

J'avais toujours traité Carlier en subordonné, et il avait eu souvent recours à moi dans des moments difficiles. Il avait

toujours recherché et suivi mes conseils, même quelque temps avant la destitution de Changarnier. Carlier était un peu hésitant sur le parti à prendre ; il était assez tiraillé et flatté par les burgraves. Un matin qu'il était venu me voir, je lui avais dit : « Carlier, vous suivez une fausse route, vous vous perdrez, ne m'en demandez pas davantage. Changarnier est la mauvaise route, le Président est la bonne. C'est celle du droit et de l'avenir. »

A dater de ce jour, il devint entièrement l'homme du Président. Quand Changarnier fut à bas, et que cela produisit si peu d'effet dans le pays, Carlier m'avait su beaucoup de gré de cet avertissement. Donc je ne me gênais pas beaucoup avec lui et, pour en revenir à notre séance, je ne pus m'empêcher de m'écrier :

— Mon pauvre Carlier, la situation est trop grave, trop sérieuse, pour se faire des politesses : je dois vous dire que je trouve votre plan très vicieux et que, s'il doit être exécuté tel quel, je vous demanderai la faveur d'un passeport.

Alors je repris une à une toutes les dispositions que je critiquais vivement. Rouher m'appuya.

Persigny essaya de le défendre, un peu comme un homme qui aime mieux garder un cheval boiteux que d'aller à pied. Le Président avait l'air assez embarrassé, et sentait bien au fond que nos réflexions étaient justes.

Carlier faisait au peuple un tas de concessions plus bêtes les unes que les autres, dont on n'aurait su aucun gré et qui eussent rendu le coup d'État ridicule, lui ôtant surtout son caractère d'énergie et de grandeur.

Mais passe encore pour cela : il n'était pas tenu d'être un homme politique. Mais on avouera bien que ce qu'il devait être, c'était un homme de police. Ces mesures-là au moins devaient être bien prises. Eh bien ! voilà ce qui prouve encore comme il faut se fier aux hommes spéciaux : ces mesures étaient encore plus mal prises que toutes les autres.

Je lui demandai qui il comptait arrêter ; il me montra une liste de 400 personnes, une suite de noms inconnus et insignifiants. Parmi eux, il y avait des gens des plus inoffensifs et de nos meilleurs amis.

Cette liste avait été évidemment dressée dans les bureaux avec la légèreté des commis qui compulsent des rapports, et ne connaissent rien à la situation.

— Eh ! bon Dieu ! m'écriai-je, il faudra une armée pour

arrêter ces gens-là. Et le secret? Et qu'est-ce que vous ferez de celui-ci, de celui-là. Et comment vous y prendrez-vous pour faire tout cela en une seule nuit? Mais je ne vois pas là les principaux : Changarnier, Charras, Lamoricière, les seuls vraiment dangereux!

— Ah! me répondit Carlier, ceux-là sont sur une liste à part, ils ne sont pas faciles à arrêter par la police, et je m'y prends autrement. Je me suis assuré de quelques gens de cœur et dévoués dans la garde nationale, qui en font leur affaire.

Mon ébahissement redoubla.

— Vous faites arrêter ces généraux par des gens de la garde nationale dévoués, et vous êtes sûr de réussir?

— Parfaitement sûr!

— Et quels sont donc les héros qui vous inspirent tant de confiance, que je les juge un peu.

— Eh bien, dit Carlier en faisant un effort sur lui-même, et après une longue hésitation : j'ai Boucart, Vyeira, Savalette et Ledieu.

— Eh bien! écoutez, j'ai la plus grande confiance dans la loyauté, le dévouement et la bravoure de ces quatre hommes. Le matin, dans vos petits conciliabules, ils vous promettront tout, et puis ils ne tiendront rien ; chacun son métier. S'ils vous promettaient de se battre comme des lions à la tête de leur batterie, j'aurais confiance en leur promesse. Mais s'ils s'engagent à faire le métier d'argousin, ne comptez pas sur eux, le cœur leur faillira en route. Ils tireraient peut-être sur le général Changarnier; ils ne l'arrêteraient pas; et c'est justement le contraire de ce qu'il faut faire. Il faut que le coup d'État s'accomplisse, sans qu'on ait arraché un cheveu à personne, sans une égratignure. C'est même tout ce qui m'a fait préférer le coup d'État à un conflit, à une lutte. C'est que, si dans cette lutte, un homme distingué périt, son sang retombe sur votre tête, et sa perte vous est toujours reprochée.

Carlier fut très penaud. Le Président était très contrarié. Rouher et moi, nous revînmes très inquiets, car nous ne savions pas l'effet de nos objections et de nos critiques; nous avions peur qu'engagé comme il l'était, le Président ne pût plus reculer.

Mais, le lendemain, nous fûmes tirés d'inquiétude, car tout cela était si mal préparé que les généraux n'en voulaient plus entendre parler. Magnan alla jusqu'à offrir sa démission, et

Saint-Arnaud écrivit une lettre pour se mettre à couvert. Le Président était furieux contre eux; je crois bien qu'il leur avait donné de l'argent. Le Président en voulait surtout à Saint-Arnaud, qu'il ne voulait plus revoir.

Saint-Arnaud avait du mauvais et du bon.

Il avait de l'esprit, il était bon garçon, un peu aventurier, d'une bravoure un peu de comédie; pas de ces courages consciencieux, qui résistent à tout, que rien n'ébranle; mais un courage de parade qui s'exalte devant le monde et s'exploite assez bien, s'il est bien stimulé et soutenu. Je l'avais jugé ainsi. Fleury, qui le connaissait encore mieux que moi, en avait la même opinion. Fleury me dit :

— Il ne faut pas laisser Saint-Arnaud s'éloigner brouillé avec le Président. Nous ne pouvons pas le remplacer, ni en faire faire un autre. Chargez quelqu'un de le raccommoder avec le Président, et ce qui est différé peut n'être pas perdu.

(Fleury a eu un excellent jugement, beaucoup d'esprit et de courage, et personne n'a rendu de plus grands services que lui au Président.)

Nous nous entendîmes tous les deux pour opérer cette réconciliation. Du côté de Saint-Arnaud, ce ne fut pas difficile. J'eus beaucoup de peine auprès du Président. Il me parlait du général avec un mépris profond, il me répétait toujours :

— C'est un vrai sauteur.

— C'est vrai, lui disais-je, mais par qui le remplacerez-vous ?

Ce raisonnement vainquit sa répugnance, et Saint-Arnaud rentra en grâce. A dater de ce jour, nous eûmes conférence sur conférence, pour arriver à un coup d'État. Le Président était convaincu qu'il fallait absolument trouver une combinaison quelconque, avant la réunion de l'Assemblée. Sans quoi il se considérait comme perdu, parce qu'il était sûr qu'il ne trouverait pas un seul homme pour oser braver l'Assemblée en face. Pour atteindre ce but, il ne lui manquait que des hommes : aussi en cherchait-il de tous les côtés. Dès qu'on entendait parler d'un homme dans une certaine position qui s'exprimait un peu vivement, disant tout haut que la seule issue était un acte de force, soudain on l'envoyait chercher, sous un prétexte ou sous un autre, et on arrivait à lui faire des propositions indirectes. Mais, hélas! il y avait bien loin de ces bravades à l'exécution : tous ces fiers-à-bras trouvaient toujours une échappatoire

et une excuse. La Redorte, Turgot, Lariboisière, Giraud d'Angers, et tant d'autres, furent appelés, consultés, sollicités, mais aucune combinaison ne leur convint. Il se trouvait toujours un point qui les faisait refuser. J'assistais régulièrement à tous ces conciliabules. J'étais le prévôt principal, le confident de tout le monde et je voyais clair dans le cœur de tous et dans l'avenir, comme dans un cristal. Un jour, à Saint-Cloud, je dis au Président :

— Vous n'arriverez à rien avec tout ce monde : seulement vous risquez fort de vous compromettre, car, à la rentrée des Chambres, qui empêchera tous ces gens de parler de vos projets? Et si le ministère est interpellé, et s'il s'intimide, et si la Chambre ose, Dieu sait ce qui peut arriver! A votre place, je prendrais les devants, et voici le système que j'adopterais. Vous avez bien voulu consentir, dans un moment de grand péril et avec l'intention de défier et d'intimider les rouges, à cette fameuse loi du 31 mai qui rogne le suffrage universel, dont vous et la Chambre êtes issus; mais prêts à reparaître avant peu devant ce suffrage, vous devez le rendre à ses conditions premières : donc en tête du nouveau programme, rappel de la loi du 31 mai. Immédiatement, votre ministère actuel vous quitte, Léon Faucher en tête. Tout est pour le mieux, bon débarras; puis vous reformerez un ministère quelconque, sans y attacher autrement d'importance : les burgraves vont bondir de fureur. Le parti conservateur va être fort exaspéré et va se livrer à quelque imprudence. Le parti de la gauche va être très embarrassé, car il vous déteste encore bien plus que la loi du 31 mai. Personne ne peut prévoir l'effet que produira cet abus éclatant au milieu de l'Assemblée : elle ira peut-être trop loin, et alors vous la mettrez à la porte, aux applaudissements de la France entière; et, si vous n'avez personne pour oser cela, vous pouvez compter sur moi, ce me sera une mission fort agréable.

Le Président m'écoutait attentivement et me dit :

— Vous avez parfaitement raison, c'est le seul parti qui me reste.

Ce qui fut dit fut fait. J'omets ici un reste de conciliabule, tantôt chez moi, tantôt à l'Élysée, tantôt à Saint-Cloud, où on a cherché des expédients, un message à l'Assemblée en la conjurant de sauver le pays. Toutes discussions oiseuses, dans lesquelles messieurs Billault, Baroche, Abbattucci, Casablanca,

déclaraient qu'il fallait respecter la Constitution, et attendre tout de la réélection du Président malgré la loi. Mais, disait-on, ce serait le peuple entier qui la violerait; et c'est avec de telles pauvretés que tous ces messieurs, si fiers aujourd'hui (*juillet 1854*) voyaient s'amonceler l'orage terrible de 1852, sans prévoir qu'il devait tout submerger.

Enfin la réunion des Chambres approcha, le ministère fut changé, et je m'occupai de préparer le message qui, dans mon système, devait expliquer le rapport de la loi du 31 mai.

Ce fut à cette époque que le Président forma un ministère plus personnel, mais de gens secondaires, tels que : M. de Thorigny à l'Intérieur, Turgot au ministère des Affaires étrangères, et Saint-Arnaud à la Guerre. Les hommes politiques n'avaient pas voulu s'associer au rappel de la loi du 31 mai, mais ils n'en témoignaient pas moins beaucoup de fidélité au Président; seulement, ils se disaient qu'ayant fait des efforts sur l'Assemblée pour la faire passer, il était contraire à leur dignité de faire les mêmes efforts pour la faire rapporter. Carlier s'imagina qu'il jouerait un rôle en se retirant par la même occasion. Je ne sais pas s'il crut que le Président se perdait, mais enfin il donna sa démission. Le Président fut mécontent, mais l'accepta. En y réfléchissant, j'en fus enchanté, car j'avais encore sur le cœur sa dernière préparation du coup d'État, dans laquelle il avait fait preuve à mes yeux d'une effrayante incapacité.

[Il fut question de chercher un préfet de police. Un jour, le Président me fit venir à Saint-Cloud et me dit :

— Voici deux figures de préfets auxquels je destine la police. Examinez-les et donnez-moi votre opinion.

L'un était vieux, c'était le baron de Vincent, préfet de Melun; l'autre était jeune, c'était M. de Maupas, préfet de Toulouse. Je lui dis :

— Aucun des deux ne me plaît. Le vieux a l'air d'un père noble, le second d'un jeune premier. Tout bien considéré, j'aime encore mieux le jeune.

C'est celui-ci que choisit le Président] (1).

Le nouveau ministère se mit à la besogne; et le Président caressait de plus en plus ses idées de coup d'État avant la

(1) Le passage entre crochets est réservé dans le texte.

réunion de l'Assemblée. Il réunit à Saint-Cloud Fould, Magne, Rouher et Saint-Arnaud. Tous, excepté Saint-Arnaud, inclinèrent pour le *statu quo*. Saint-Arnaud fut très vif pour le coup d'État. Après la séance, le Président me dit :

— Saint-Arnaud est un charlatan. Il n'a été aussi vif pour le coup d'État, qu'après s'être bien assuré que les autres n'en voulaient pas.

Il est vrai qu'à l'accent de Saint-Arnaud on pouvait deviner cette faiblesse et ce petit calcul. Moi, je me prononçais toujours pour le coup d'État, mais en face de l'Assemblée : c'est-à-dire en prenant le taureau par les cornes. Enfin, un matin, Persigny vint me trouver de très bonne heure de la part du Président et me dit :

— Mon cher ami, je viens vous apporter une bonne nouvelle. Le prince, dans toutes les réunions auxquelles nous avons assisté, et qui avaient pour but de discuter un coup d'État, n'a jugé que vous capable de le bien exécuter : entre autres, votre nom et votre situation donneraient aux habitants de Paris des garanties d'ordre et rassureraient tout le monde. Seulement, il n'a pas jusqu'ici osé vous demander de l'aider dans cette entreprise, parce que c'est un trop gros service à demander à quelqu'un, que celui d'exposer sa tête. Mais enfin, il s'est décidé à vous prier de vous charger de l'affaire, et je viens savoir votre réponse.

Je répondis très tranquillement :

— J'ai conseillé à tout le monde dans l'intérêt du pays de faire un coup d'État. C'est la seule voie de salut qui existe. Je suis tout disposé à faire moi-même ce que j'ai conseillé aux autres. Je suis très fier du choix du prince. Dites-lui qu'il peut compter sur moi, sans aucune espèce de condition.

— Eh bien ! il vous attendra à deux heures.

— A deux heures soit !

Je puis dire que je n'eus pas un seul moment d'inquiétude ni d'hésitation. Je n'éprouvais même qu'une grande joie, à la pensée que je contribuerais à sauver le pays, et une grande sécurité en pensant que je serais à la tête de tout. J'avais trouvé les hommes si légers, si étourdis, j'oserais même dire si lâches, que toute mon inquiétude était qu'un acte aussi dangereux, et aussi grave, fût confié à une main inhabile. Et enfin j'avais confiance en moi : et sans crainte d'être trop orgueilleux, je pourrais dire pourquoi. Je n'ai pas la préten-

tion d'être plus capable que tout le monde, et je me trouve même inférieur en beaucoup de points, en talent, en savoir, à d'autres hommes politiques. Mais je crois avoir certaines qualités spéciales qui, dans des actes de ce genre, sont sans prix. D'abord, je suis d'un sang-froid inaltérable, ce qui fait que je ne m'ahuris pas, et je n'ahuris pas les autres; ensuite, quand j'ai pris un parti dans lequel ma tête est engagée, je ne m'arrête plus à aucun détail, et je vais droit au but, lui sacrifiant tout avec une insouciance complète. La responsabilité la plus entière ne me préoccupe pas, je le prouverai plus tard. Tandis que j'ai vu des hommes engagés comme moi, compromis presque au même degré, que le moindre obstacle arrêtait, et qui évitaient par de faux fuyants d'augmenter les charges qui pesaient déjà sur eux, et risquaient par là de tout compromettre, par conséquent, de se perdre eux-mêmes! Je n'appelle pas cela seulement un manque de courage, c'est un manque de logique et de bon sens.

J'allai donc trouver le prince à deux heures : et, comme il allait me remercier d'avoir accepté aussi facilement un rôle aussi périlleux, je l'interrompis pour lui dire que c'était moi qui étais son obligé, et que je lui serais éternellement reconnaissant pour l'honneur qu'il me faisait. Nous convînmes de tout préparer ensemble, et chacun de notre côté. Nous nous présentâmes à l'esprit toutes les minutes de la journée, toutes les opérations les plus minutieuses, et nous nous mîmes d'accord sur les points principaux. Il fallait d'abord préparer les publications, l'appel au peuple, s'assurer d'une imprimerie pour les imprimer, sans que personne n'en fût averti ; dissoudre l'Assemblée sans avoir de résistance à craindre de la part du bataillon chargé de la protéger, paralyser l'autorité des questeurs, dont l'un était général et qui avait le droit, quoique un peu contesté, de requérir des troupes ; enfin s'emparer des généraux, membres de la Chambre, et assez importants pour avoir de l'action sur l'armée, en même temps que sur l'Assemblée. Une fois les principes arrêtés, nous nous ajournâmes. Le prince prépara les actes, l'appel au peuple, et m'en donna le brouillon.

MORNY.

PORTRAIT D'UNE ACTRICE

...But I'll undo
The world by dying; because love dies too.
(DONNE.)

I

VERS le milieu du XVIIIe siècle, les troupes de comédiens ambulants qui parcouraient les campagnes anglaises, jouant Shakspeare dans les cours des auberges ou sur la terre battue des granges, menaient presque toutes une existence misérable et dégradante. Les puritains, encore nombreux, affichaient à l'entrée de leurs villages : « Ici on ne tolère ni singes, ni marionnettes, ni comédiens. » Sans doute reprochaient-ils au théâtre, comme le grand évêque français, de représenter les passions sous des dehors trop aimables.

Mais la profession n'est qu'un accident, et la dignité véritable ne saurait être diminuée par des circonstances extérieures. Bien que M. Roger Kemble fût le très humble directeur d'une de ces troupes d'acteurs vagabonds, il avait les manières simples et grandes, l'austère aisance d'un Lord Chancelier. On ne pouvait rien imaginer de plus noble que son visage. Des sourcils parfaitement arqués surmontaient les yeux très vifs, la bouche était petite et bien dessinée, le nez surtout admirable. Par un mélange assez rare et dosé avec un art infini, la ligne en était droite et pure, afin de ne pas altérer l'harmonie majestueuse des traits, tandis que le bout, imperceptiblement trop long, trop charnu, ajoutait à la physionomie quelque chose de fort et de personnel. Ce nez était un nez de famille, héréditaire et

subtil, et les amis des Kemble avaient le sentiment confus d'y trouver un symbole satisfaisant.

Mrs Kemble était, comme son mari, très belle et très imposante. Sa voix, énergique et douce, semblait faite pour la tragédie; elle-même avait été créée par un Démiurge prévoyant pour jouer les mères romaines et les reines de Shakspeare. Quand, un soir, elle accoucha d'une fille après une représentation d'*Henri VIII*, drame qui se termine, comme on sait, par la naissance d'Élisabeth, toute la troupe eut le sentiment qu'une princesse venait de naître. A la ville comme à la scène, il y avait dans le couple Kemble quelque chose de royal.

Leur fille Sarah hérita de la beauté de ses parents et fut élevée par eux avec une sage austérité. Sa mère lui apprit à lire, en articulant chaque syllabe, et à savoir la Bible par cœur. Le soir, on lui confiait de petits rôles, comme Ariel de *la Tempête*, et on la chargeait de frapper le chandelier avec les mouchettes pour imiter, suivant les spectacles, le bruit du moulin ou celui de l'orage. Le matin, les passants apercevaient aux fenêtres des auberges un admirable visage d'enfant, enfoncé dans un gros livre qui était *le Paradis perdu*. Les sombres tableaux du grand puritain, ses immenses paysages lyriques, enchantaient un esprit parfaitement religieux et naturellement avide de sublime. Lisant et relisant le passage où Satan, au bord d'un océan de flammes, appelle à lui ses légions infernales, elle éprouvait pour le bel ange maudit une tendre compassion.

Mr et Mrs Kemble étaient résolus à ce que leurs enfants ne devinssent pas comédiens. Ils avaient pour la respectabilité un goût presque douloureux, et souffraient du mépris où tant de gens tenaient injustement leur métier. Aussi Mr Kemble, qui était catholique, avait-il envoyé son fils John en France, au séminaire de Douai pour faire de lui un prêtre. Quant à Sarah, il espérait que sa beauté lui permettrait d'échapper à la scène par un riche mariage.

En effet, elle avait à peine seize ans et les épaules encore anguleuses, quand le fils d'un riche propriétaire, l'ayant entendue chanter, devint amoureux d'elle et demanda sa main. Mr Kemble accueillit avec complaisance un projet qui répondait si bien à ses désirs, et l'assiduité du prétendant, encouragée par le père, fut tolérée par la fille. Mr Siddons, jeune premier de la troupe, parut en souffrir.

C'était un acteur sans talent qui, comme tous les comédiens, et comme presque tous les hommes, se croyait indispensable. Il avait la fatuité nécessaire et naturelle à son emploi, regardait avec une admiration grandissante se former auprès de lui une belle et sage personne, et faisait à Sarah Kemble, sous le couvert du travail en commun, une cour respectueuse.

Se voyant en danger de la perdre, il trouva le courage de demander un entretien à son directeur et de lui avouer ses sentiments. Mr Kemble répondit, avec une hauteur toute royale, que sa fille n'épouserait jamais un acteur, et, pour plus de sûreté, congédia l'audacieux. D'ailleurs, étant honnête homme, et mettant, ainsi qu'il sied, les usages de la profession au-dessus de ses craintes personnelles, il offrit de donner, avant le départ, « un bénéfice » au profit de l'amoureux évincé.

Là, se produisit un incident pénible. Siddons, à la fin du spectacle, demanda à revenir en scène pour faire ses adieux au public. Il sortit de sa poche un manuscrit et commença la lecture d'un à-propos en vers qu'il avait composé pour raconter aux spectateurs l'injuste fin de ses amours. Les sensibilités de petites villes sont avides d'exercice et les applaudissements furent vifs. Quand l'acteur rentra dans les coulisses, Mrs Kemble, de sa belle et forte main, lui donna deux vigoureux soufflets ; elle méprisait de tout son cœur un jeune homme qui jouait faux et qui articulait mal.

Sarah Kemble, jusqu'à ce moment, était restée spectatrice, en apparence impartiale, d'un conflit dont elle était l'objet. Elle était bien jeune pour vouloir fortement. Mais toute la tradition théâtrale l'inclinait vers un amant malheureux. Émue par un traitement si dur, et peut-être un peu honteuse de la conduite de ses parents, elle jura qu'elle n'épouserait que la victime. Son père essaya de l'éloigner pendant quelque temps de la scène et la plaça comme lectrice dans une famille du voisinage. Puis il pensa qu'elle était une Kemble. Avec sa beauté céleste et régulière, elle avait le nez de la famille, le nez volontaire et vigoureux. Il craignit un mariage clandestin.

— Je t'avais défendu, lui dit-il, d'épouser jamais un acteur. Tu ne me désobéis pas, car tu épouses un homme de qui le diable lui-même ne ferait pas un acteur.

II

Un an plus tard, le nom de Mrs Siddons n'était déjà plus tout à fait inconnu dans les comtés du sud de l'Angleterre. On ne trouvait pas souvent, dans une troupe errante, une beauté aussi parfaite. La sévérité de ses manières, la solidité de sa vertu mêlaient le respect à l'admiration. Ceux qui l'avaient approchée décrivaient sa vie laborieuse. Elle passait la matinée à laver ou à repasser le linge, à préparer le repas de son mari, à s'occuper de l'enfant qui lui était né. L'après-midi, elle apprenait ses rôles nouveaux; le soir, elle jouait, et souvent, en rentrant, après le théâtre, achevait encore sa lessive.

Ce mélange de vertus bourgeoises et de talents poétiques plaisait infiniment au public anglais. L'usage, en ce temps-là, dans les petites villes, était que les acteurs allassent, de maison en maison, prier humblement les habitants d'assister à leur bénéfice. Mrs Siddons recevait toujours un accueil enthousiaste.

— Ah! lui disaient les vieux amateurs, une actrice de votre talent ne devrait pas courir les provinces!

Tel était bien aussi l'avis de la charmante Sarah Siddons, qui se sentait, malgré sa jeunesse, parfaitement maîtresse de son art. « Tous les rôles sont faciles, disait-elle, ce n'est qu'une question de mémoire. » Cependant, quand, un soir, elle étudia pour la première fois celui de lady Macbeth, elle remonta dans sa chambre, rêveuse et épouvantée. Ce caractère lui paraissait d'une incompréhensible méchanceté. Elle se sentait si peu capable de faire du mal! Elle aimait son mari, d'une affection un peu supérieure de fille de directeur et de comédienne plus brillante. Elle adorait son enfant. Elle aimait Dieu, ses parents, ses camarades, les beaux villages anglais aux toits de chaume soigneusement coupés. Elle aimait son travail, son métier, les planches. Sa lady Macbeth fut idyllique.

Un soir, dans un petit théâtre de ville d'eaux, l'Honorable Miss Boyle, femme fort à la mode, découvrit la troupe Siddons et fut charmée par la débutante. Elle lui rendit visite, lui donna des conseils, lui fit présent de robes. En sortant, elle dit à Mr Siddons que sa femme devrait être à Londres, et promit d'en parler à Garrick lui-même qui, acteur et directeur, exerçait alors dans le monde des théâtres un pouvoir légitime et souve-

rain. Mr Siddons fut bien heureux d'entendre ainsi louer sa femme par une personne de qualité de qui le rang lui garantissait le bon goût. Il répéta le compliment à la jeune actrice qui, assez mélancoliquement, avait repris ses travaux de couture.

— Vous voyez, murmura-t-elle; tout le monde le dit : je devrais être à Londres.

— Oui, répliqua Siddons, pensif, nous devrions être à Londres.

Pendant quelques semaines, elle espéra voir arriver le grand Garrick lui-même qui l'eût prise par la main et enlevée dans sa voiture, en lui offrant les plus beaux rôles. Rien ne vint. Sans doute les promesses de Miss Boyle n'avaient-elles été, comme si souvent les promesses des gens de qualité, que mots aimables dits en passant.

— D'ailleurs, pensait-elle, découragée, si même Miss Boyle a parlé à Garrick, que lui importe, à lui tout puissant, une actrice de plus ou de moins?

Ainsi la jeunesse, passant toujours de l'excès de confiance à l'excès de scepticisme, croit tantôt que les ressorts du monde marchent aussi vite que ses propres désirs, tantôt qu'ils ne marchent pas du tout. La vérité est qu'ils se meuvent avec une lente et mystérieuse sûreté, et que les effets de leurs mouvements apparaissent quand nous avons oublié déjà comment ils ont été déclenchés. Miss Boyle avait parlé à Garrick et Garrick l'avait écoutée avec un très grand intérêt. Il avait chez lui des comédiennes excellentes, mais leurs exigences étaient proportionnelles à leurs talents et, comme elles devenaient ingouvernables, il rêvait de constituer une réserve de jeunes femmes, prête à remplacer la vieille garde, si celle-ci se mutinait.

Quelques mois après cette scène, un envoyé spécial rejoignit Mrs Siddons à Liverpool et l'engagea pour une saison. Elle dut attendre pour partir la naissance d'une fille, puis, dès que le voyage fut possible, la famille prit la diligence pour Londres. Bercée par les cahots de la route, la belle jeune femme tomba vite dans une agréable rêverie. Elle avait vingt ans et elle allait débuter sur la plus grande scène anglaise aux côtés du plus grand acteur de tous les temps. Son bonheur était complet.

***

Le théâtre de Drury Lane, sur lequel régnait l'illustre Garrick, était loin de ressembler à ceux qu'avait connus jusqu'à ce jour Mrs Siddons. Il y avait dans le ton de la maison des résonnances religieuses. Garrick se tenait à l'écart de sa troupe qu'il traitait avec une politesse exacte et hautaine. Dans les couloirs où l'on ne parlait qu'à voix basse, on voyait passer le Docteur Johnson, auquel les comédiennes faisaient la révérence.

Mrs Siddons eut toutes raisons d'être contente de l'accueil du maître. Il la trouva ravissante et le lui dit, demanda quels étaient ses rôles préférés, la pria de réciter une scène. Elle choisit Rosalinde; son mari lui donna la réplique.

— *L'amour n'est qu'une folie, et mérite comme les fous un cachot noir et le fouet, mais on le laisse en liberté, car cette folie est si commune que les gardiens eux-mêmes sont amoureux Cependant je fais métier...*

Ainsi discourait la charmante Siddons. « Diable! Diable! pensait Garrick. Ces imbéciles ont fait mauvaise chasse. La moindre de mes « doublures », avec vingt ans de plus et beaucoup moins de beauté... Rosalinde! Il s'en faut d'un amant, au moins! Ah! que tout cela est fâcheux! »

Il la remercia avec bienveillance et lui conseilla pour ses débuts la Portia du *Marchand de Venise*, rôle froid dont l'éloquence pure pouvait convenir à cette jeune maladresse.

Le lendemain soir, comme il jouait *le Roi Lear*, il offrit aux Siddons sa propre loge, et, après le spectacle, les fit venir pour jouir de leurs impressions. Malgré trente ans de gloire et de flatteries, l'étonnement et l'admiration de ceux qui le voyaient pour la première fois, formaient un spectacle sur lequel il n'était pas encore blasé.

Mrs Siddons était à la lettre anéantie par l'émotion. Au moment où le vieillard, échevelé, terrible, avait prononcé la malédiction, elle avait pu voir le public se pencher en arrière d'un seul mouvement comme les moissons sous le vent.

Dans les coulisses, elle retrouva, surprise, ce petit homme élégant et souple qui venait d'être la Douleur. Content de cette stupeur muette, il prodigua ses tours avec complaisance. La mobilité de ses traits était incroyable. Il modelait son visage comme une pâte. On racontait que, Hogarth n'ayant pu achever

le portrait de Fielding avant la mort de celui-ci, Garrick, après un peu d'étude, était allé poser pour le disparu, à la parfaite satisfaction du peintre. Devant le cercle admiratif au centre duquel était Mrs Siddons, il fut soudain Macbeth revenant, après le meurtre, de la chambre de Duncan; puis, sans transition, un petit pâtissier qui se promène en sifflant, une corbeille sur la tête; puis il recula de telle façon qu'aussitôt tous les assistants crurent voir le spectre du vieux Roi se dresser parmi les brumes d'Elseneur.

— Quoi? dit Siddons, écrasé. Sans décor... Sans partenaires...

— Mon ami, dit le grand petit homme, si vous ne pouvez faire la cour à une table aussi bien qu'à la plus jolie femme du monde, vous ne serez jamais un acteur.

Ce soir-là, Mrs Siddons comprit pour la première fois que peut-être elle-même n'était pas encore une actrice. Les répétitions achevèrent de l'inquiéter. Garrick exigeait qu'on eût médité les moindres gestes et les plus légers accents. Beaucoup d'acteurs rédigeaient des notes sur les caractères de leurs personnages. Le maître retouchait les siens à chaque représentation, comme un grand peintre ne peut voir ses toiles sans leur donner un coup de pinceau. Son Macbeth, à la fois courageux et déprimé, était un chef-d'œuvre de nuances. Mrs Siddons n'était pas formée pour ce travail et n'était pas capable de le faire. Cependant, se souvenant de ses succès de tournée, complimentée par tous sur sa beauté, elle garda bravement confiance.

Enfin on afficha *le Marchand de Venise*, pour les débuts d'une inconnue. Le public vit entrer une Portia très pâle, habillée d'une robe saumon démodée, et si tremblante qu'elle pouvait à peine marcher. Au début des répliques, sa voix, très haute, détonnait. A la fin de chaque phrase, elle descendait jusqu'à une sorte de murmure.

Le lendemain, les gazettes furent sévères. Mr Siddons, impitoyable, en donna lecture à sa femme. L'acteur malheureux marquait les points contre une rivale domestique. Cependant Mrs Siddons se refusait à reconnaître la gravité de l'échec. Son enthousiasme et sa confiance avaient été si hauts qu'elle n'en voulait plus descendre. Elle quêtait dans les regards des éloges même modérés et beaucoup eussent été tentés de les accorder à une personne si belle. Mais elle était vraiment trop mauvaise, et les yeux se détournaient.

A la fin de la saison, son engagement ne fut pas renouvelé. Garrick, en lui faisant ses adieux, lui dit de ne pas perdre courage. « Attention à vos bras! ajouta-t-il. Dans la tragédie, un mouvement ne doit jamais partir que du coude. »

III

Le succès endort, l'échec exalte. Mrs Siddons n'avait passé à Londres que six mois, mais elle en sortait transformée. Elle y était venue insouciante et glorieuse; elle partait ardente et humiliée. Elle ne pouvait s'empêcher de garder rancune à ses belles et jalouses rivales. Quand elle se trouvait au milieu d'amis parfaitement dévoués, il lui arrivait de raconter qu'avec la complicité inconsciente de Garrick, les trois reines de Drury Lane avaient essayé d'étouffer son talent. Son amour-propre trouvait consolation à suggérer à l'opinion amie des excuses que lui-même rejetait; au fond de son cœur, elle savait que la défaite était méritée. Pour un esprit bien né, le spectacle de la perfection suffit à la faire reconnaître. En ces femmes qu'elle détestait, Mrs. Siddons avait admiré la science du théâtre, la grâce des manières, l'art du costume. Elle savait que tout était à bâtir. Elle pensa : « Je bâtirai. »

Si complet que fût l'échec, il ne la condamnait plus à la terre battue des granges villageoises. Une défaite à Drury Lane devenait titre de gloire à Manchester. On fut heureux d'accueillir Mrs Siddons dans les grands théâtres de province. Son mari lui-même y put tenir des rôles adaptés aux talents que le ciel lui avait si prudemment mesurés.

Bientôt le frère de Mrs Siddons, John Kemble, les rejoignit. Il s'était enfui du séminaire de Douai, se sentant trop acteur pour la prêtrise. Ses maîtres l'avaient ramené à ses goûts héréditaires en lui faisant, pendant les repas, lire les vies des Saints de sa belle voix de Kemble. Observant qu'à l'église, il ne pouvait entendre un grand prédicateur sans murmurer malgré lui : « Quel rôle! », il avait reconnu, à n'en point douter, que sa vocation était ailleurs. De son séjour au séminaire, il emportait la connaissance du latin, de l'histoire ancienne et ecclésiastique, et les manières d'un homme du monde.

Mrs Siddons prit plaisir et profit à travailler ses rôles avec lui. Chemin faisant, il lui apprit l'histoire. Tout un décor solide et

pittoresque surgit autour des textes ranimés. Elle fut surprise de trouver dans ses sentiments, dans ses souvenirs, des matériaux nouveaux et précieux. Qu'il devenait facile de construire une Lady Macbeth avec de l'ambition déçue, un peu de mépris pour pour le faible Siddons, un amour maternel exigeant et fort ! Il semblait que les grandes ombres tragiques, comme celles du pays des Cimmériens, eussent retrouvé force et parole en buvant le sang noir des sacrifices.

Le succès, honnête compagnon, suivait fidèlement les progrès de l'actrice. Dans les villes qui faisaient partie de sa tournée, sa légende se formait. On racontait qu'elle emmenait partout avec elle ses beaux enfants Par un grand souci de décence, et bien que ses jambes fussent parfaites, elle ne jouait les rôles travestis qu'enveloppée dans une grande cape. On aimait que cette angélique beauté fût alliée à tant de chasteté. Les plaisirs du théâtre se trouvaient comme sanctifiés par les vertus privées de la comédienne et les inflexions ecclésiastiques qu'avait conservées la voix de John complétaient la rassurante, l'agréable ambiguïté.

Mille aventures divertissantes animaient cette vie studieuse et simple. Dans beaucoup de villes, des amis attendaient leur passage avec impatience. Il y avait des auberges pittoresques comme celle de *l'Ours Noir* à Devizes où l'hôtelier Lawrence recevait ses clients un Shakspeare sous le bras, et offrait, avant de leur montrer une chambre, soit de leur lire des vers, soit de faire dessiner leur profil par son fils Thomas, âgé de dix ans, qui saisissait toutes ressemblances. Mrs Siddons aimait à voir ce bel enfant qui avait fait d'elle quelques crayons excellents et le petit Lawrence demandait souvent à son père quand passerait « la plus belle des ladies ».

* * *

Bientôt le succès de Mrs Siddons fut si grand qu'elle fut engagée pour jouer à Bath. C'était le temps où cette délicieuse ville d'eaux était habitée par tout ce que l'Angleterre comptait de plus brillant. Sous les colonnades corinthiennes de ses belles places circulaires se formaient des gloires locales qui, par la qualité du public, devenaient bientôt des gloires nationales. Pendant les premiers jours, Mrs Siddons craignit que ne recommençât l'aventure de Londres. Les bons rôles de comédie appar-

tenaient aux artistes déjà enracinées dans ce théâtre; on lui laissait la tragédie qui se jouait le jeudi devant des salles vides, l'usage étant ce jour-là d'aller au bal avec cotillon.

Mais, quelques semaines plus tard, survint un événement qui fut dans la tranquille histoire de Bath comme un nouveau gouvernement à Londres. Une mode changea. Il devint de bon ton le jeudi d'aller voir Mrs Siddons jouer Shakspeare. Vers le même temps il devint élégant de commander le portrait de ceux que l'on aimait au jeune peintre Thomas Lawrence qui était venu, lui aussi, chercher fortune et gloire à Bath.

Sa beauté et son talent n'avaient fait l'un et l'autre que grandir. Il avait à douze ans tous les charmes et tous les défauts de la précocité. Son adresse de dessinateur, sa facilité de coloriste tenaient du miracle.

Cet adolescent que toute la ville choyait et admirait à plaisir, admirait, lui, Mrs Siddons. Un sentiment confus et tendre le ramenait, dans le jour, vers la maison, le soir, vers la loge de la jeune actrice. Parmi tant de visages de femmes dont ses crayons cernaient le contour d'un trait léger et précis, celui-là était le seul qui lui plût vraiment. Il aimait, mieux que tout au monde, un certain velouté de la forme, un éclat des yeux, une pureté de la ligne qu'il trouvait en elle, et en elle seule. Mrs Siddons était plus belle que jamais; une chair robuste avait entouré de courbes douces et pleines ce corps jadis un peu frêle. Lawrence ne se lassait pas de la regarder. Il aimait à rôder au théâtre parmi ses robes, à respirer l'air chargé de son parfum, et Mrs Siddons, si peu coquette, se permettait la coquetterie maternelle et protectrice de laisser vivre cet enfant de génie dans le rayonnement de sa beauté.

Elle passa là des années charmantes. Elle s'était acquis des amis distingués qui lui étaient tout dévoués et qui suivaient avec intelligence ses efforts. Ses filles grandissaient et promettaient d'être aussi belles que leur mère. Quant à Mr Siddons, il ne jouait plus la comédie, mais s'était fait l'administrateur du talent de sa femme dont, entre amis, après le porto, il critiquait parfois le jeu avec un curieux mélange d'admiration intéressée et de pénétrante amertume.

Mais la gloire oblige; Londres la rappela. Le souci de l'avenir de sa famille ne lui permit pas de rejeter des offres trop belles; les adieux de son public furent émouvants. Elle dut revenir sur

la scène au milieu de ses trois enfants; ce fut une cérémonie attendrissante et un peu solennelle, comme celle qui en était l'héroïne. Le jeune Lawrence, entre autres, la vit partir avec tristesse et se promit d'aller à Londres le plus tôt possible.

IV

Bien qu'elle y revînt dans des circonstances toutes différentes de ses premiers débuts, Drury Lane effrayait Mrs Siddons. Elle se demandait si sa voix pourrait remplir cette salle immense et se repentait d'avoir quitté une ville où tout le monde l'aimait. Plus la date de la représentation approchait, plus elle se sentait inquiète. Le jour venu, avant d'aller au théâtre, elle pria longuement. Elle voulut que son vénérable père, venu tout exprès de province, l'accompagnât jusqu'à sa loge; elle s'habilla dans un silence si profond, dans un calme si tragique, qu'elle effraya les habilleuses.

Dès le premier acte, les applaudissements, les larmes des spectateurs la rassurèrent. Les hommes admiraient ses grands yeux de velours, ses longs cils sombres et recourbés, le modelé parfait des joues et du menton, la forme noble et pleine de la gorge. « Voici, disait l'un d'eux, le plus bel échantillon de l'espèce humaine que j'aie jamais vu. » La perfection de son jeu ne les étonnait pas moins. Une sorte de tendre enthousiasme s'empara du public tout entier. Ce fut une de ces soirées presque divines où le délicieux bonheur d'admirer éloigne des âmes pour quelques heures tous les sentiments bas et vulgaires.

Elle rentra chez elle épuisée de fatigue. Sa joie et sa reconnaissance étaient telles qu'elle ne pouvait parler ni même pleurer. Elle remercia Dieu, puis, avec son vieux père et son mari, partagea un souper frugal. Le silence était presque complet. Parfois Mr Siddons laissait échapper une sourde exclamation de joie ; parfois, le vieux Mr Kemble posait sa fourchette et, rejetant en arrière, par un beau jeu de scène, ses cheveux blancs, joignait les mains et pleurait. Bientôt ils se séparèrent pour la nuit. Mrs Siddons, après une heure de réflexion et d'actions de grâces, tomba dans un sommeil agréable et profond, qui dura jusqu'au milieu du jour suivant.

Les spectacles qui suivirent prouvèrent aux connaisseurs que l'actrice nouvelle possédait toutes les ressources de son métier.

Comme à Bath, la mode devint d'aller voir la jeune tragédienne et de pleurer en l'écoutant. Des yeux qui n'avaient pas pleuré depuis quarante ans trouvèrent soudain des larmes véritables dès que la mode en fut établie. Le roi et la reine venaient présider en pleurant aux plaisirs tragiques de leurs sujets; l'opposition pleurait au parterre, le sceptique Sheridan essuyait ses yeux; les gens de théâtre eux-mêmes s'y laissaient prendre. Deux vieux comédiens se disaient l'un à l'autre : « Cher ami, suis-je aussi pâle que vous? » Les yeux secs étaient bien méprisés.

Les gens du monde éprouvèrent naturellement une grande curiosité et souhaitèrent voir de plus près une personne qui avait pris soudain une place si grande dans leur vie. Elle refusa les invitations, ne prenant plaisir qu'à l'étude de ses rôles et à la vie de famille. Quand par hasard elle cédait, elle voyait les salons se remplir d'une foule d'inconnus qui se pressaient autour du divan sur lequel elle était assise, presque toujours silencieuse et dans une attitude pensive.

La famille royale lui fit grand accueil. Le prince de Galles, libertin notoire, la traita avec respect. Il était impossible de la voir sans comprendre que les passions s'attaquaient en vain à cette âme parfaitement maîtresse d'elle-même. « Mrs Siddons? disait un roué. Je songerais plutôt à parler d'amour à l'Archevêque de Canterbury. » Il était vrai que c'était là un sujet auquel elle ne pensait jamais. Bien qu'elle eût pris l'habitude d'écarter Mr Siddons de sa vie sentimentale, elle n'avait jamais éprouvé le besoin de l'y remplacer. En dehors du théâtre et de ses rôles, il semblait que ses deux seuls sujets d'intérêt fussent ses enfants et sa nourriture. Elle trouvait des accents vraiment émus pour parler du pain noir de Langford et d'un certain jambon qu'on ne trouvait qu'à Bath. Au *Provost* d'Édimbourg qui, dans un dîner offert au cours d'une tournée triomphale, lui demandait avec inquiétude si elle ne trouvait pas le bœuf trop salé, elle répondait de sa voix la plus tragique : « Jamais trop salé pour moi, My Lord! » Au valet qui la servait, d'un ton digne de Lady Macbeth, elle adressait ce vers improvisé : « Vous m'apportez de l'eau, garçon, j'avais dit bière. »

Ses ennemis ne laissaient pas de souligner le léger comique de cette solennité dans le familier qui lui était devenue si naturelle. Mr Siddons citait volontiers un distique impertinent :

Elle charme nos yeux par sa vaste beauté.
Mais la crainte au bonheur se mêle.

Mr Siddons était injuste. Sa femme se montrait capable d'aimer avec beaucoup d'affection et de simplicité les amis qu'elle avait choisis. Pendant les années qui suivirent, et où son succès ne cessa de grandir, elle réunit autour d'elle tout ce qu'il y avait de meilleur dans l'Angleterre de son temps. Le peintre Reynolds, des hommes comme Burke et Fox, le terrible docteur Johnson lui-même, l'aimaient pour la sûreté de son commerce et l'estimaient pour la dignité de sa vie. Quand on se permettait de sourire de la majestueuse froideur de leur amie : « C'est, disaient-ils, qu'elle réserve pour son art toutes les forces de sa sensibilité. »

Jugement à demi exact seulement. La mère l'emportait sur l'actrice. Son affection pour ses enfants, sans être ni bruyante, ni sentimentale, était le grand fil directeur de sa vie. Elle y eût tout sacrifié.

Ses filles Sally et Maria eurent, grâce à elle, une enfance parfaitement agréable. Elles sentaient autour d'elles un prestige tout-puissant qu'elles acceptaient sans le comprendre. Des comédiens, des hommes de lettres, des princes leur apportaient des cadeaux. Parmi leurs visiteurs préférés était le jeune Thomas Lawrence qui avait quitté Bath pour Londres.

Il était devenu très beau. Les jolies femmes, ses modèles, aimaient à voir, quand il peignait, ses longues boucles brunes tomber sur son visage parfait. Elles aimaient aussi le ton mystérieux qu'il savait prendre pour dire des riens. Cela donnait à ses propos un air d'intimité qui occupait leur ennui. Il était très doux et leur faisait sur leur personne les plus jolis compliments du monde; il avait de nombreuses aventures, gagnait beaucoup d'argent, en dépensait davantage. La sage, la chaste, la pieuse Mrs Siddons avait pour lui une indulgence infinie. Peut-être lui gardait-elle une inconsciente reconnaissance pour la voluptueuse et discrète dévotion qu'il avait toujours montrée pour sa beauté. Parfois, en le regardant et en écoutant ce qu'on disait de lui, elle pensait au bel ange déchu de Milton qui avait étonné son enfance.

Les hommes étaient moins indulgents. Beaucoup lui reprochaient ses manières étudiées dont l'excessive correction sentait

le parvenu. Un sourire perpétuel, et comme émaillé sur le visage, agaçait les Anglais de bonne race, toujours un peu secs. « Il ne peut jamais, disaient-ils, être un gentleman plus de trois heures de suite. » La perfection polie de ses portraits leur semblait de même qualité. Comme les filles qui, belles trop jeunes et courtisées avant que de sentir, deviennent des coquettes lasses et dangereuses, l'enfant prodige passe sa vie à coqueter avec son art. Il sait le jeu des moyens d'expression avant d'avoir rien à exprimer. Le public, amusé par le contraste de la jeunesse et de la maîtrise, exige l'exercice constant d'une habileté toute de forme. L'artiste enfant, occupé par une activité trop productrice, ne fait pas l'apprentissage de la vie. Bientôt il exerce son adresse dans le vide. Le caractère s'en trouve déformé. La facilité des succès ne laisse pas le temps aux passions d'atteindre les profondeurs de l'âme. Un orgueil tyrannique se répand dans ces souterrains qu'elles seules devraient occuper.

En ce temps-là, Lawrence était trop jeune pour qu'on pût observer chez lui des effets aussi pénétrants. Pourtant, quand les femmes ravies louaient la grâce de ses pastels, quelques vieux amateurs grincheux murmuraient : « Il ne peint que l'enveloppe. »

Il passait presque tous ses moments de liberté dans la maison des Siddons où il était le compagnon favori des deux petites filles. Il leur racontait des histoires et faisait pour elles des croquis. Sa grande courtoisie flattait leur amour-propre de fillettes. « Vraiment, pensaient-elles, il n'y a rien au monde de plus admirable que Mr Lawrence. »

En 1790, sur les conseils de John Kemble, qui avait conservé un bon souvenir de son éducation française, Sally et Maria furent envoyées à Calais pour y achever leurs études. Quelques pessimistes disaient alors que la France était en révolution, mais des diplomates amis de Mrs Siddons affirmèrent que ces mouvements n'avaient aucune importance.

V

Les premières têtes étant tombées, et quelques Anglais particulièrement bien informés des choses de l'étranger, leur ayant dit que la comique agitation des Français menaçait de devenir

sanglante, Mr et Mrs Siddons traversèrent le détroit et ramenèrent leurs filles à la maison. Tandis que Paris allait, suivant une courbe inflexible, de Mirabeau à Robespierre, ces enfants étaient devenues des femmes.

Sally, à dix-huit ans, avait hérité de toute la beauté de sa mère, de ses traits réguliers, du nez Kemble, des yeux de velours brun, et surtout de cet air incomparable de fermeté et de douceur qui donnait à la grâce de Mrs Siddons quelque chose de si attachant. Maria n'avait que le charme anguleux et sauvage des quatorze ans, mais les plus beaux yeux du monde et une incroyable vivacité. Toutes deux étaient de santé fragile, ce qui inquiétait leur mère, les maladies de poitrine étant fréquentes dans la famille de son mari.

Elles retrouvèrent la maison pleine comme jadis de princes et d'artistes; Lawrence vint tout de suite voir ses amis. La beauté de Sally le transporta; il y retrouvait cette perfection unique de la ligne et du modelé à laquelle il était si sensible, et qui l'avait tant ému en Mrs Siddons, quand celle-ci avait vingt ans. Il passa des soirées entières à regarder Sailly avec ravissement. Elle-même avait senti renaître son admiration d'autrefois. Dès qu'il lui demanda de l'épouser, elle accepta joyeusement. C'était une enfant sans détours, sérieuse et bonne, et elle n'eût pas approuvé les comédies d'hésitation auxquelles se complaisent parfois des ingénues plus vulgaires.

Mrs Siddons, qui était l'amie et la confidente de ses filles, connut dès le lendemain la demande de Lawrence et la réponse de Sally. Elle ne fut pas sans éprouver une naturelle inquiétude. Elle connaissait Lawrence depuis dix ans et savait combien son caractère était devenu changeant et violent. L'homme de talent trouve dans la vie des indulgences analogues à celles qu'y rencontre le tyran: ses caprices sont tolérés: la loi devient faible contre sa fantaisie; il faut à sa femme, à sa maîtresse, une résignation héroïque. Sous le sourire éternel de Lawrence, se cachait mal une âme égoïste, exigeante.

Mais Mrs Siddons avait une si haute idée du caractère de sa fille qu'elle la jugeait capable de gouverner même cet homme difficile. Sally alliait la gravité la plus haute à l'enjouement le plus charmant. Elle était parfaite, et sa mère, en la regardant vivre, pensait à certaines femmes de Shakspeare, adorables, puériles et graves. Elle accorda donc en principe son consente-

ment au mariage, mais, tenant compte de l'extrême jeunesse de Sally et voulant en même temps éprouver la solidité des sentiments de Lawrence, elle demanda que les fiançailles fussent longues, et que, pendant un certain temps, Mr Siddons ne fût pas mis au courant. Elle avait pris l'habitude de placer la vie de ses filles, comme la sienne, à l'abri des commentaires assez plats de son mari.

Grâce à l'appui de Mrs Siddons, les deux fiancés purent se voir librement. Ils faisaient ensemble de longues promenades dans les parcs et les jardins de Londres. Parfois Sally allait à l'atelier de Lawrence, qui prenait un grand plaisir à dessiner d'après elle mille croquis.

Maria, qui avait passé jusqu'alors tout son temps dans la compagnie de sa sœur, se trouvait ainsi souvent seule. Elle assistait au bonheur de Sally avec des mouvements d'âme assez confus. Elle sentait plus vivement que personne la beauté simple et profonde du caractère de sa sœur, et elle aimait celle-ci tendrement, mais elle ne pouvait s'empêcher de lui envier la conquête qu'elle avait faite d'un homme que toutes deux, depuis leur enfance, jugeaient inimitable. En quelques mois, elle avait changé de façon surprenante; à côté de la divine perfection de sa mère et de sa sœur, elle trouvait moyen d'étonner encore par quelque chose de sauvage et de passionné qui manquait peut-être à ces deux femmes.

Il y a quelque chose de bien enivrant pour une jeune fille dans la naissance de son propre charme. Elle passe soudain de la faiblesse obscure de l'enfance à la conscience d'un pouvoir sans bornes. Près d'elle, les hommes les plus forts se troublent. Elle sent que par un mot, par un geste, elle peut les faire pâlir. C'était un plaisir auquel Maria, dès qu'elle l'eut connu, sentit bien qu'elle ne pourrait plus jamais résister. Elle n'était pas retenue comme sa sœur par une grande force morale ou religieuse. Elle pensait peu : elle avait des mouvements de jeune animal joueur et taquin. Quand sa mère voulait lui parler de sujets sérieux ou élevés, elle écartait adroitement la question par une caresse : elle était frivole et charmante, sans force pour le sacrifice.

Ah ! qu'elle était tentée d'essayer son pouvoir sur Mr Lawrence lui-même ! A des signes imperceptibles, elle croyait deviner qu'il n'eût pas été très loin de reconnaître ce

pouvoir. Sally, imprudente, avait trop laissé voir combien elle aimait cet homme terrible qui ne supportait pas l'absence d'obstacles. Déjà les baisers qu'elle lui permettait, devenus habituels, le décevaient. L'artiste, l'admirateur passionné de la beauté des femmes, trouvait un plaisir délicieux à épier le visage de la très jeune fille, essayant de percer par de frêles, par d'imperceptibles mouvements, le visage de l'enfant. Il eût désiré fixer sur une toile cette grâce mouvante et délicate. Il disait parfois que sa grande ambition eût été de représenter le rose de la pudeur qui monte parfois aux joues des jeunes filles, mais il avouait qu'aucun peintre n'avait pu y réussir.

Plusieurs fois il demanda à sa fiancée d'emmener Maria avec eux en promenade, ce que Sally fit ingénument, ce que Maria accepta avec une joie silencieuse et trouble. Son adresse ingénue irritait la curiosité de Lawrence. Il semblait que l'art de la coquetterie, si étranger à Sally, fût chez Maria naturel et comme inné. Sally, ayant donné son amour, ne souhaitait plus que le bonheur de son amant; Maria offrait, comme en se jouant, mille faveurs qu'elle refusait ensuite, brusquement offensée par des gestes qu'elle avait elle-même provoqués. Lawrence, maître en coquetterie, s'animait à ce jeu. Sally, lentement, se laissait pousser par ces nouveaux acteurs du drame vers un siège de spectateur indulgent et naïf. Pendant longtemps elle ne vit pas que l'amour, metteur en scène diabolique et fantasque, venait de lui reprendre son rôle.

Bientôt une complicité inconsciente unit Lawrence et Maria. Sur beaucoup de sujets, leurs goûts s'accordaient et s'opposaient à ceux de Sally. Celle-ci aimait les robes simples, les formes classiques et qui n'étonnaient pas; Lawrence et Maria ne craignaient pas l'étrange et trouvaient plaisir à surprendre. Tous deux désiraient la vie fastueuse, l'éclat des réceptions, les salons. Sally souhaitait une petite maison, le soin des enfants, de rares amis. Elle ne tenait guère à l'argent et voulait que Lawrence peignît chaque année un petit nombre de portraits parfaits. Maria encourageait plutôt le goût du jeune peintre pour les portraits brillants, vite exécutés, bien payés. Bien que Sally fût naturellement silencieuse, et prît grand soin de ne jamais mettre en jeu l'essentiel, sans cesse elle se trouvait maintenant en conflit avec son fiancé. Maria, sans en avoir le dessein précis, ramenait toujours

l'entretien sur des thèmes si dangereux pour le bonheur de sa sœur, si favorables à son propre esprit.

Lawrence devint nerveux, irritable, violent. Avec Sally il se montrait parfois d'une incroyable dureté. Il se le reprochait ensuite. « Vraiment, se disait-il, je suis fou! Elle n'a pas un défaut. Mais puis-je supporter que l'autre m'échappe? » Il était, comme presque tous les hommes de son espèce, jaloux de toutes les femmes. Son incapacité de choix était surtout une volonté de possession indéfinie et multiple. Mais il était prêt à renoncer plus facilement à Sally qu'à Maria, parce qu'il se sentait plus maître d'elle. L'amour de Sally était capable de survivre à une trahison; cette sécurité, pour un homme comme Lawrence, doublait la tentation de trahir.

Cependant ces sentiments restaient à l'état de mouvements confus et il n'osait se les avouer. Dans les meilleurs moments, il se jugeait sévèrement. Devant sa glace, de son œil si accoutumé à prendre la mesure d'un visage, il se regardait sans indulgence : « Oui, pensait-il, il y a de la décision dans la bouche et le menton, mais c'est une décision non fondée en raison, voluptueuse, toute bestiale. » Divisé contre lui-même, il cherchait à contenir son désir. Mais les hommes y sont maladroits, et la sensualité prisonnière trouvait pour s'échapper mille déguisements qui trompaient mal des femmes amoureuses.

Sally, qui était l'esprit le plus ferme des trois, fut la première à reconnaître à la qualité de certains silences que la situation devenait insupportable et que son amant aimait sa sœur. Mélancolique, tout de suite résignée, elle pensa : « C'est bien naturel... Elle est plus jolie... plus vivante, plus agréable que moi... Ma gravité ennuie et je ne puis la secouer. Je ne le désire même pas. »

Presque tous les soirs, Maria, fatiguée, se couchait tôt, et Sally venait bavarder près de son lit. Elles aimaient ces longues causeries. A la fin de l'une d'elles, Sally demanda tendrement à sa sœur si elle était certaine de ne pas aimer Mr Lawrence. Maria rougit violemment et ses yeux pendant un moment cessèrent de fixer ceux de Sally. Aucune autre explication ne fut nécessaire entre elles.

Au moment où Sally lui dit qu'il était libre, Lawrence joua sincèrement une grande scène de désespoir. Il protesta, puis

avoua. Elle l'engagea à aller voir Mrs Siddons et à demander la main de Maria.

VI

Quand Maria fut certaine de la victoire, elle éprouva un sentiment de triomphe qui lui parut délicieux; elle ne pouvait s'empêcher de danser, de chanter et de sourire à tous les miroirs. La pensée du chagrin possible de Sally troublait à peine son bonheur. « Pauvre Sally! se disait-elle. Elle ne l'a jamais aimé. Saura-t-elle un jour ce qu'est l'amour? Elle est si froide, si raisonnable!... » Elle pensait aussi : « D'ailleurs, est-ce ma faute? Qu'ai-je fait pour attirer Mr Lawrence? J'ai été moi-même, rien de plus. Fallait-il feindre la sottise? »

Sally elle-même, examinant sa conduite et l'état de son esprit, se demandait : « Comment ai-je pu supporter de perdre ce que j'aime plus que moi-même? Suis-je, comme semble le penser Maria, incapable de passion? Pourtant, si je pouvais, en donnant ma vie, retrouver pour une heure, pour dix minutes, l'amour de Mr Lawrence, j'accepterais la mort avec joie. Il n'est rien que je ne sois prête à faire pour lui, je sens que c'est surtout pour son bonheur que je me suis effacée, et cela, Maria ne l'aurait pas fait. Je crois que je l'aime mieux qu'elle. C'est comme ma mère; on la dit froide, mais je sais, moi, de quel sentiment fort et profond elle nous aime. »

Quelquefois, elle se reprochait de n'avoir pas mieux montré à Lawrence, d'abord son amour, puis sa douleur : « Mais non, pensait-elle encore, il m'était impossible de gémir et de me plaindre; mon naturel, à moi, est d'accepter et de me taire. Quand une chose est faite, à quoi bon pleurer? »

Les deux nouveaux amants ne savaient comment expliquer à Mrs Siddons l'incroyable changement qui s'était produit; Sally offrit de le faire elle-même et s'y employa avec beaucoup de persévérante sagesse. Mrs Siddons fut à la fois stupéfaite et mécontente. Elle connaissait depuis longtemps l'inconstance de Lawrence; elle en recevait là une preuve redoutable; quel mari pourrait faire un tel homme? Elle l'avait accepté pour Sally qu'elle croyait capable de le dominer et au besoin supporter des temps difficiles, mais qu'allait devenir avec lui une enfant capricieuse et volontaire? Maria, d'autre part, était

très délicate; sa toux persistante inquiétait les médecins. Était-il sage de la marier? « Le bonheur, dit Sally à sa mère, aura le plus heureux effet sur sa santé; déjà depuis huit jours qu'elle se sait aimée, elle est toute différente, plus gaie, plus solide même.

— Jamais votre père, dit Mrs Siddons, ne consentira à cette union. Vous oubliez quelle importance il attache à ce que ses filles soient assurées d'une fortune suffisante pour vivre; les dettes de Mr Lawrence sont élevées. Je le sais. Maria est incapable de régler les dépenses d'une maison ; ils seront très malheureux.

— Mr Lawrence travaillera, dit Sally. Tout le monde dit que bientôt il sera le seul portraitiste de ce temps; Maria est très jeune ; elle deviendra plus sage.

Elle sentait si vivement que son devoir était de ne pas se laisser convaincre par des arguments qui eussent flatté sa passion, qu'elle allait jusqu'à réfuter ceux qu'au fond de son cœur elle savait inattaquables. Cette discussion se prolongea pendant plusieurs semaines; la santé de Maria parut en souffrir. Elle toussait davantage, avait de la fièvre tous les soirs, maigrissait. L'inquiétude fit enfin céder Mrs Siddons; elle autorisa des visites, des lettres, des promenades et, pour que Mr Siddons ne s'aperçût de rien, Sally accepta d'être la messagère entre les deux fiancés.

« Heureuse Maria ! pensait-elle ! Elle jouit du bonheur le plus grand que puisse espérer une femme. Pourvu, mon Dieu, que l'amour de Mr Lawrence ne s'évanouisse pas comme celui qu'il avait pour moi, maintenant qu'il ne rencontre plus d'obstacles ! Il s'ennuie si facilement dès qu'on lui accorde ce qu'il désire ! »

Le mieux qui avait paru dans la santé de Maria au moment où Mrs Siddons avait donné son consentement ne dura pas. Le médecin n'avait jamais beaucoup cru à cette guérison sentimentale; le pouls était inquiétant; le mot « poitrinaire » fut prononcé. Sally supplia qu'on n'en dît rien à Mr Lawrence, qui aurait trop souffert en apprenant le danger que pouvait courir celle qu'il aimait. Quand le docteur jugea nécessaire de maintenir Maria à la chambre, Lawrence fut admis à la visiter chaque jour. Sally tenait compagnie à sa sœur et se retirait dès qu'on annonçait l'arrivée de Mr Lawrence. Elle

allait alors s'asseoir à son piano et essayait de jouer les airs qu'elle aimait, mais ses doigts s'arrêtaient, elle rêvait : « Ah ! se disait-elle, que j'accepterais volontiers la maladie de Maria, même dangereuse, même mortelle, pour avoir aussi son sort ! » Elle trouvait dans ces sentiments désespérés une joie étrange et pure.

Quelques jours après, et au moment où, suivant son habitude, elle quittait la chambre, Lawrence la pria de rester. Après un instant d'hésitation, et comme il insistait, elle y consentit. Le lendemain, il lui adressa la même prière, et un peu plus tard, lui demanda de chanter pour lui comme autrefois. Elle avait une voix ravissante et composait elle-même des mélodies sur des poèmes d'amour. Quand elle eut fini de chanter, Lawrence resta assis près du piano dans une attitude de profonde rêverie. Enfin, Maria lui adressa la parole; il secoua la tête, parut revenir de très loin, et se tournant vers Sally, lui parla avec empressement de ses chants nouveaux. Maria, surprise, essaya d'attirer son attention en montrant un peu d'humeur, mais il n'y prit pas garde.

Elle changeait alors rapidement ; après avoir maigri, elle prenait maintenant un aspect bouffi, un teint jaunâtre. Il lui semblait parfois que son amant la regardait avec une sorte d'irritation. Lawrence lui-même comprenait mal ce qui se passait en lui. Il cherchait la beauté vive et fraîche de l'enfant qu'il avait désirée, et ne trouvait qu'une malade flétrie. Il était incapable d'aimer une femme laide.

Ses visites quotidiennes l'ennuyaient, elles mettaient dans chacune de ses journées un obstacle. Enfermée tout le jour, Maria ne savait rien de ces historiettes de Londres qui seules divertissaient le jeune peintre mondain. Elle voyait bien qu'il devenait moins attentif, que ses compliments se faisaient rares; elle se désolait et son amour sombre ennuyait encore davantage. Si Sally n'avait été présente, Lawrence n'aurait pu supporter cette contrainte, et peut-être même aurait-il cessé de venir. Mais, bien malgré lui, Sally l'attirait. La résignation immédiate avec laquelle elle avait accepté l'abandon, et surtout le naturel parfait avec lequel elle lui répondait, étonnait cet homme si habitué à être aimé passionnément; il y avait dans cette froideur un mystère qu'il ne pouvait comprendre. L'aimait-elle encore? Il en doutait parfois, et aussitôt désirait la reconquérir.

Six semaines après le jour où il avait obtenu de Mrs Siddons un consentement hésitant, il lui demanda un entretien hors de la présence de ses filles. « Je vois maintenant clair en moi, lui dit-il; la vérité est que je n'ai jamais aimé que Sally. Maria est une enfant qui ne me comprend pas, qui ne pourra jamais me comprendre. Sally est faite pour être ma femme. Elle a hérité de cette perfection du visage, de cette harmonie du caractère que j'admire en vous depuis mon enfance... Comment ai-je pu commettre cette erreur? Vous êtes artiste; vous devez le comprendre. Vous savez combien nous prenons facilement, nous autres, pour des réalités, les fantaisies de notre esprit; nous sommes esclaves de notre humeur beaucoup plus que les autres hommes. Je n'ose parler à Sally, mais il faut que vous le fassiez! Si d'ailleurs je ne l'obtiens pas, je ne vivrai pas plus longtemps. »

Mrs Siddons fut bien surprise par ce nouveau revirement de Lawrence, et lui reprocha de jouer avec les sentiments de deux jeunes filles délicates, auxquelles ces fantaisies de son esprit pourraient coûter la santé, et même peut-être la vie; mais, comme il continuait à parler de suicide, elle montra quelque hésitation. Sans doute, la situation lui paraissait-elle moins étrange qu'elle n'eût paru à une mère ordinaire. Habituée par le théâtre aux combinaisons d'événements les plus rares et les plus compliquées, elle distinguait mal cette tragédie de celles qu'elle avait si souvent représentées à la scène, et elle acceptait le dénouement proposé par le héros avec une professionnelle indulgence. D'ailleurs la comédie lui avait appris qu'en amour un refus avive toujours l'ardeur. Lawrence restait pour elle le type idéal de l'homme; jamais sentiment ne lui avait été aussi agréable que l'admiration respectueuse, la douce flatterie dont il l'entourait. Elle était prête à pardonner au bel ange déchu ce qu'elle n'eût pardonné à aucun autre. Après bien des incertitudes, elle accepta une fois encore de parler à ses filles.

Maria reçut le coup tout autrement que n'avait fait Sally. Elle sourit faiblement et dit quelques phrases ironiques sur les changements de Mr Lawrence. Puis elle n'en parla plus. La pauvre petite était orgueilleuse et mettait sa fierté à cacher sa douleur. Elle dit seulement qu'elle souhaitait ne jamais plus rencontrer cet homme, et demanda si Sally avait, elle, l'intention de le recevoir.

Sally s'efforça de la rassurer; elle n'avait pu apprendre l'étonnante nouvelle sans un sentiment de joie délicieuse. En un instant, inconstance, faiblesse, tout avait été oublié. Elle aimait trop pour ne pas trouver mille excuses à la conduite de Lawrence. Malgré toute sa sagesse, elle ne pouvait résister à la tentation toute puissante de croire vrai ce qu'elle désirait et, à son tour, elle se persuadait que Maria n'avait jamais aimé. Il y fallait tout l'aveuglement de la passion, car le changement qui se produisait dans la jeune fille avec une prodigieuse rapidité montrait combien elle avait été atteinte. Elle était devenue sombre, pessimiste; elle, si frivole et si gaie, ne parlait plus que de la vanité de la vie et de l'inconstance des choses humaines.

— Je crois que je ne vivrai plus longtemps, disait-elle.

Et comme sa mère et le médecin protestaient :

— Oui, reprenait-elle, c'est peut-être une erreur, c'est peut-être nerveux, mais je ne puis m'empêcher de le penser. Et quelle importance cela aurait-il? Cela m'éviterait beaucoup de souffrances. Je ne suis pas faite pour les supporter; je n'ai pas de résignation, et ma courte vie a été assez malheureuse pour que j'en sois lasse jusqu'à la mort.

Lawrence demanda avec insistance à voir Sally. Elle lui écrivit : « Vous ne pouvez être sérieux quand vous parlez de revenir à la maison; ni Maria, ni moi-même ne pourrions le supporter. Pensez-vous que, bien qu'elle ne vous aime pas, elle n'éprouverait pas des sentiments désagréables en vous voyant accorder à une autre des attentions qui lui furent si longtemps réservées? Pourriez-vous, vous-même, supporter de les accorder? Pourrais-je supporter de les recevoir? »

Mais si attentive qu'elle fût à épargner l'amour-propre de sa sœur, elle éprouvait un désir fou de recevoir Mr Lawrence; avec le consentement de sa mère, elle arrangea une entrevue secrète. La veille, elle acheta une bague qu'elle porta tout le jour, qu'elle embrassa, et qu'elle remit à Mr Lawrence en le priant de la garder aussi longtemps qu'il l'aimerait.

De nouveau, ils prirent l'habitude de se rencontrer, aux premières heures du matin ou au crépuscule, pour de longues promenades dans les jardins. Elle allait aussi lui rendre visite à son atelier, et lui chantait les mélodies qu'elle avait composées pendant leur récente séparation. « Croyez-vous, lui disait-

elle, quand il la complimentait sur la beauté toujours plus grande de sa voix, croyez-vous que j'aurais chanté et composé ainsi si je ne vous avais pas connu? Vous viviez dans ma tête, dans mon cœur, dans chacune de mes idées, et pourtant, alors, vous ne m'aimiez pas. Mais tout cela est oublié. »

Cependant, dans la chambre toujours close qu'elle infectait de son haleine, Maria dépérissait de plus en plus. Le printemps commençait. Des rayons de soleil tournaient lentement autour de la malade. Debout à la fenêtre, elle enviait les petites mendiantes qui couraient dans la rue. « Il me semble, disait-elle, que tout en ce moment renaît dans la lumière, sauf moi. Ah! si je pouvais être dehors, une heure seulement, dans le vent frais, je sens que je serais de nouveau moi-même. Vraiment je ne désire rien d'autre. »

Tant de résignation mélancolique chez un être qui, quelques mois auparavant, avait été si gracieusement avide de plaisir, effrayait beaucoup Mrs Siddons; elle ne s'avouait pas de façon précise les horribles événements qu'elle craignait, mais anxieuse, ne pouvant partager ses soucis avec Mr Siddons qui les ignorait, ni avec Sally dont elle ne voulait pas troubler le bonheur, elle ne trouvait plus guère de repos que dans une étude passionnée de ses rôles.

On jouait alors une pièce traduite de l'allemand : *l'Étranger*, de Kotzebue. C'était l'histoire d'une femme coupable à qui son mari pardonnait. Tant de hardiesse, de nouveauté soulevaient beaucoup de critiques. Si telle indulgence était applaudie, que devenait le neuvième commandement, celui qui assurait le bonheur domestique de toutes les nations chrétiennes? Mais Mrs Siddons jouait ce personnage avec tant de délicate pudeur, qu'il était impossible de ne pas l'accepter. Pour elle, elle aimait le rôle parce qu'elle pouvait y pleurer beaucoup. Elle trouvait alors un grand soulagement dans ces larmes de théâtre.

VII

L'Été vint. Maria ne cessa pas de tousser et de dépérir. Le malheur l'avait rendue douce et craintive; souvent, elle demandait à Sally de chanter pour elle, et, en entendant cette voix pure, elle se sentait à la fois plus mélancolique et plus calme. Elle ne voulait voir personne, surtout pas d'hommes. « Je veux

être tranquille et bien portante, disait-elle; je n'aurai plus jamais d'autre désir. »

Quand le temps devint chaud, les médecins conseillèrent de l'envoyer au bord de la mer. Mrs Siddons, retenue par le théâtre, ne pouvait y aller avec elle, mais elle avait, dans la petite ville de Clifton, une amie très chère et très ancienne, Mrs Pennington, qui accepta de se charger de Maria.

Mrs Pennington et Mrs Siddons, quand elles s'écrivaient, commençaient leur lettre par : « Chère âme. » Ce trait ne révélait rien sur Mrs Siddons qui l'avait emprunté à Mrs Pennington, mais il était singulièrement dans le caractère de son amie. Mrs Pennington avait conscience d'être une âme. Elle était capable de grands dévouements, mais se complaisait dans le spectacle de sa bonté. L'intelligence affectueuse avec laquelle elle s'occupait des affaires de ses amis n'attendrissait personne plus qu'elle-même. Elle aimait beaucoup les confessions, celles des autres. Elle écrivait de très belles lettres qu'elle relisait avec admiration avant de les envoyer.

Mrs Siddons, en lui confiant Maria, lui raconta en confidence l'histoire malheureuse des amours de sa fille, histoire faite pour émouvoir et pour enchanter Mrs Pennington : être mêlée à une tragédie de famille était pour elle un plaisir de choix, l'occasion la plus belle de montrer les ressources de cette âme si noble.

Maria parut heureuse de partir, mais une jeune fille amie, en lui disant adieu, ayant ajouté : « Vous allez faire des conquêtes à Clifton », elle prit aussitôt une expression de dégoût : « J'ai horreur de ce mot, dit-elle ; c'est un sujet de plaisanterie atroce. » Elle embrassa sa sœur avec beaucoup de tendresse, et la regarda longuement comme si elle cherchait à interpréter son visage.

La bonne Mrs Pennington fit de son mieux pour distraire la malade ; elle essaya de longues promenades en voiture ; elle lui décrivit dans son plus beau langage la mer, le ciel et les champs. Elle lui lut à haute voix des romans à la mode, et même, faveur insigne, des copies de ses meilleures lettres. Elle la soigna avec un dévouement parfait. Elle s'était attachée sincèrement à cette belle et triste jeune fille qu'elle voyait décliner chaque jour davantage. Elle aurait cependant aimé à recevoir une récompense de ses soins ; il lui semblait que tant de mater-

nelle et sentimentale affection eût mérité des confidences. Or, Maria ne lui disait rien. C'était en vain que d'alléchantes amorces étaient jetées adroitement dans la conversation ; la jeune fille s'en écartait aussitôt pour se diriger vers les eaux dormantes et inoffensives de la banalité.

Parfois, elle laissait échapper un mot, une phrase qui montraient une profonde amertume. Si Mrs Pennington lui lisait dans un journal de Londres des nouvelles du prodigieux et pathéthique succès que sa mère continuait à obtenir dans *l'Étranger*, elle disait en soupirant : « N'est-il pas étonnant que l'on désire pleurer au théâtre, comme s'il n'y avait pas dans la réalité assez de raisons de pleurer? »

Mais dès que la bonne dame toute affriandée voulait prendre prétexte d'un tel abandon pour la confesser, elle se repliait. Elle ne se refusait pas à parler de Lawrence, dont elle décrivait le caractère avec mépris, mais sans faire aucune allusion à ses relations personnelles avec lui. La cause de l'anxiété secrète qu'elle laissait voir ne pouvait être sa santé; elle disait volontiers que la mort lui apparaissait comme une délivrance. Il y avait dans son esprit quelque pensée inavouée qu'il était impossible d'atteindre.

Enfin, Mrs Pennington imagina une épreuve qui, pensait-elle, devait faire sortir Maria d'une réserve qui rendait leurs rapports moins intimes et moins agréables pour toutes deux qu'elle ne l'eût souhaité. Elle fit choix, pour leurs lectures, d'un roman de Mrs Sheridan, dans lequel le héros, sorte de Lovelace, courtise en même temps, sans en aimer aucune, les deux filles de sa bienfaitrice. L'épreuve était ingénieuse. Souvent un être meurtri, croyant sa douleur singulière, la cache comme une plaie honteuse. Retrouver chez d'autres êtres les mêmes passions et les mêmes souffrances le délivre et le délie.

Maria entendit cette lecture avec une émotion grandissante. Penchée en avant, appuyée sur sa main, les yeux humides, elle écoutait Pénélope Pennington qui guettait le moment des confidences. Quand on en vint au passage qui rappelait d'une façon si surprenante l'une des scènes les plus pénibles de sa propre vie, elle ne put se contenir et dit : « Arrêtez, Madame, je vous en prie ; je ne puis plus ; c'est mon histoire. »

Alors, les souvenirs si longtemps contenus sortirent en

flots : elle raconta le double abandon, la double trahison de Mr Lawrence ; elle avoua la haine qu'elle éprouvait pour lui ; enfin, elle laissa deviner à Mrs Pennington, bouleversée et ravie, la cause de son anxiété. Elle était hantée par la crainte de voir sa sœur épouser Lawrence. Elle dit qu'une telle union lui ferait horreur, parce qu'elle était certaine du malheur de Sally avec cet homme faux et méchant.

La bonne Mrs Pennington, qui savait, par Mrs Siddons, ce que Maria ignorait, c'est-à-dire que Sally et Lawrence se revoyaient comme autrefois, essaya de plaider et de convaincre Maria qu'il fallait laisser toute liberté à sa sœur. « Si elle l'épouse, dit Maria, j'achèverai dans le désespoir le peu de temps qui me reste à vivre. »

La voyant si farouche, Pénélope Pennington, toute agitée de délectable compassion, écrivit à Mrs Siddons une de ses lettres les plus achevées pour lui expliquer ce qui se passait, et pour lui recommander d'obtenir de Sally la promesse de ne pas s'engager tant que sa sœur serait malade. « Je vois bien, ajoutait-elle, combien il y a de dépit inconscient et de jalousie inavouée dans le cas de cette malheureuse enfant, mais elle est terriblement atteinte, et il faut tenir compte de son état pour bien juger sa conduite. »

Elle trouvait d'ailleurs très légitimes les craintes qu'exprimait Maria au sujet du bonheur de Sally avec un homme si capricieux; vraiment, il semblait que ce fût un des cas où l'autorité d'une mère peut et doit s'exercer utilement.

« Ma chère amie, répondit Mrs Siddons, vous avez analysé le caractère de votre malade avec une profondeur de pénétration, une délicatesse de perception, et une douce indulgence, qui m'étonnent et me charment à la fois. Oui, ô la meilleure des amies et la plus aimable des femmes, vous la voyez telle qu'elle est, et vous sentez combien il a été difficile, dans le cas de cette chère créature, de mêler en justes proportions le blâme et la tendresse... Sally va mieux et je vous remercie très sincèrement de la sollicitude que vous avez montrée pour son bonheur. J'ai fait, chère amie, tout ce qu'il était possible de faire ; même avant votre admirable, votre excellente lettre, je lui avais indiqué mes doutes et mes craintes. Avec elle, le bon sens et la tendresse n'ont pas besoin de souffleur ; tout en me confiant ingénument son amour, elle se rend compte aussi

bien que nous de la conduite blâmable de Mr Lawrence, et elle a dit que, même en laissant Maria tout à fait en dehors de la question, elle sent le poids des objections qui tendent à s'opposer au mariage. Vous voyez donc que l'autorité d'une mère, si j'étais disposée à l'exercer, serait inutile ici. »

Au moment où cette lettre arriva, la pauvre Maria venait d'avoir une crise violente, et le médecin n'avait pas caché à Mrs Pennington qu'elle ne pourrait vivre longtemps. Comme Mrs Siddons, retenue par son engagement, ne pouvait venir, Sally se hâta d'accourir auprès de sa sœur. Avant de quitter Londres, elle pria sa mère de dire à Mr Lawrence qu'il devait renoncer à tout espoir de l'épouser. Elle appuya cette décision sur des motifs si sages que Mrs Siddons ne put s'empêcher de lui dire : « Mon doux ange, mon admirable enfant, comment pourrai-je assez t'applaudir ? »

Quand Mrs Siddons se fut acquittée du message de Sally, Lawrence la quitta comme un fou, en disant qu'on verrait bien où sa passion allait le conduire. Mrs Siddons crut comprendre qu'en apprenant l'état désespéré de Maria, état qui pouvait en partie avoir été causé par ses cruels caprices, il éprouvait des remords si affreux qu'il songeait à se tuer. « Le malheureux ! pensa-t-elle. Oui, s'il croit qu'elle meurt par sa faute, ses souffrances doivent être insupportables. »

A ce moment, Lawrence venait d'exposer à la Royal Academy un tableau qui représentait précisément cette scène du *Paradis perdu* toujours si chère à Mrs Siddons, « Satan évoquant ses légions au bord d'un océan de flammes ». Un des meilleurs critiques décrivait ce tableau de la façon qui suit : « Un confiseur dansant au milieu de sa mélasse qui a pris feu. » Les meilleurs critiques prenaient Lawrence moins au sérieux que ne faisait Mrs Siddons ; la vérité était que, dans ce tableau, Lucifer ressemblait aux Kemble, à John, à sa sœur, à Sally, à Maria.

Il se dirigea vers Clifton, et, d'un hôtel de cette ville adressa à Mrs Pennington une longue épître dans laquelle tous les sentiments étaient armés de majuscules. Il l'y suppliait de transmettre un message à cette créature parfaite, adorable, qu'était Sally ; il lui demandait de veiller à ce que celle-ci ne prît pas d'engagements solennels envers sa sœur mourante : « Si vous êtes généreuse et délicate, disait-il, — et vous devez l'être, car ces

qualités s'unissent toujours aux talents, — non seulement vous m'excuserez, mais vous me rendrez le service que je vous demande. »

Pénélope Pennington aimait assez qu'on parlât de ses talents ; elle accepta de voir Lawrence.

VIII

Il y a toujours un grand plaisir à se sentir héroïque, mais l'héroïsme par procuration est la variété la plus pure de ce plaisir. Mrs Pennington arriva au rendez-vous prête à tous les sacrifices pour le compte de Sally, et étrangement excitée par l'approche d'un combat dont le bonheur d'une autre était le prix.

Mr Lawrence commença la conversation sur le mode mélodramatique : avec des gestes de fou, de grands éclats de voix, il menaça, si on ne lui permettait pas de voir Sally, de se suicider devant la porte.

— Monsieur, dit Mrs Pennington froidement, j'ai déjà vu cette comédie mieux jouée; si vous voulez mon amitié, si vous désirez que je vous aide dans la mesure où je pourrai le faire sans nuire aux filles de mon amie, ayez une conduite rationnelle et soyez maître de vous.

— Maître de moi ! dit-il en joignant les mains et en levant les yeux au ciel, est-ce vraiment une femme qui me parle ? Seul un homme, et un homme vulgaire, pourrait avoir une conduite rationnelle, quand il s'agit de tout ce qu'il aime ! Oui, madame, oui, je suis fou ; mais d'une folie bien naturelle. J'ai la terreur de les perdre toutes les deux, car, après Sally, ce que j'aime le mieux au monde, c'est Maria.

— Monsieur, dit Mrs Pennington, je me montre sans doute extrêmement masculine et vulgaire en essayant d'employer ma raison pour traiter un tel sujet, mais je dois vous avouer que j'ai pris l'habitude de penser par moi-même, et que j'attache à tout ce fatras d'amour et de suicide toute l'importance que me permet de lui accorder une expérience de quarante années. Je comprends très bien comment vous souhaiteriez trouver les femmes : naïves, faibles et tremblantes devant vous. Mais Sally n'est pas de ce modèle, bien qu'elle soit, elle, féminine et tendre. J'ai parlé de ces choses avec elle bien souvent, et devant son extraordinaire sagesse, sa douceur sans pareille, je n'ai pu retenir, si

peu femme que je sois, des larmes d'admiration et d'amour. Vous avez adopté un mauvais système, monsieur, et Sally n'est pas une fille que l'on conquiert par menaces et par violence.

— Ne voyez-vous pas, madame, votre cruauté? Vous me dites : « Soyez calme, car personne ne vaut ce que vous allez perdre! Restez maître de vous, car ses charmes sont innombrables! Pourquoi vous agiter ainsi, puisque rien ne pourrait l'émouvoir? Vous adoptez un mauvais système, car elle ne cédera pas à la violence! » A la vérité, madame, je ne me suis pas demandé quelle serait la manière la plus politique de m'assurer son affection; elle m'a quitté, je l'ai suivie, et je ne quitterai pas la place avant de l'avoir revue.

— Il y a tant de méthode dans votre folie, cher monsieur, que je suis convaincue que vous pouvez très bien, si vraiment vous le voulez, la dominer.

Mr Lawrence criait, comme certains enfants, en regardant parfois du coin de l'œil si ses cris produisaient bon effet. Un regard lui montra qu'il faisait fausse route.

— Chère madame, dit-il, je vois que vous êtes bonne : je suis peintre et j'ai l'habitude d'interpréter les traits; sous le masque de dureté que vous voulez porter aujourd'hui, j'entrevois des yeux tendres et pitoyables. Vous voyez que j'aime profondément Sally; vous m'aiderez, vous nous aiderez.

— Oui, dit Mrs Pennington touchée, vous êtes un grand magicien, Mr Lawrence, et j'avoue franchement que vous m'avez devinée. J'ai reçu dans ma vie beaucoup d'amères leçons qui m'ont appris à dominer un caractère naturellement enthousiaste, mais ces leçons n'ont guéri que ma tête; mon cœur conserve toute sa jeunesse. Je n'ai pu voir les mouvements de passion qui vous agitent sans désirer vous consoler.

Sur quoi, ils firent amitié. Elle obtint qu'il quittât Clifton sans avoir vu Sally; mais elle promit de le tenir au courant de tout ce qui se passerait.

— Que pense Maria de moi? lui demanda-t-il encore.

— Maria? Elle dit quelquefois : « Je ne souhaite aucun mal à M. Lawrence et je lui pardonne. »

— Sally m'aime-t-elle encore? Voilà ce que je voudrais savoir. Dans les intervalles de son chagrin, comment pense-t-elle à moi?

— Elle dit que son âme est si pleine des devoirs tragiques

que le présent lui impose qu'elle se refuse à penser à l'avenir. Nous parlons souvent de vous, parfois avec des éloges qui vous feraient plaisir, parfois en regrettant que tant de dons soient gâtés par l'étrangeté de votre caractère. Je ne puis vous en dire plus long.

Cependant, après un silence, elle ajouta :

— Le présent est une barrière entre vous et Sally, l'avenir lui-même est couvert d'obstacles, mais non pas peut-être insurmontables. Dominez votre passion, Mr Lawrence, tâchez d'acquérir de la résignation et de la dignité. Peut-être alors arriverez-vous à mériter un jour la créature parfaite que vous aimez.

Le faible espoir qu'elle lui donnait était d'essence tragique. Ce qui pouvait, dans l'avenir, rapprocher ces deux amants, c'était la mort de Maria. C'était bien ainsi que Lawrence l'avait entendu. « Hélas ! pensait-il, c'est affreux ; mais aussi c'est inévitable; Sally souffrira; moi-même je souffrirai. Mais j'oublierai vite, et tout s'arrangera. »

Il quitta Clifton sans scandale. Mrs Pennington eut le sentiment d'avoir remporté une grande victoire et ne parla plus du jeune Lawrence que d'un air pitoyable et protecteur.

Il devenait malheureusement trop certain que le terrible événement auquel elle avait fait allusion ne pourrait être évité. La toux augmentait ; les jambes enflaient ; les traits de Maria s'altéraient dans un visage d'une blancheur cireuse. Sally et Mrs Pennington s'efforçaient de lui cacher la gravité de son mal. Elles maintenaient autour de la mourante une atmosphère de gaîté et de confiance. Sally lui chantait des mélodies de Haydn, de vieux airs anglais; Mrs Pennington lui faisait la lecture ; toutes deux s'étonnaient de se sentir heureuses, d'un bonheur fragile et fugitif, mais extraordinairement pur. Maria elle-même atteignait à une grande sérénité. Elle paraissait tout à fait rassurée sur l'objet de ses craintes. Quand elle parlait de Mr Lawrence à sa sœur, elle l'appelait « notre ennemi commun ». Elle ne pouvait se lasser de musique.

Les jours devinrent plus courts ; le vent d'automne siffla tristement dans les cheminées où brûlaient les premiers feux ; de grandes bandes de nuages effilochés passèrent devant la fenêtre de la malade. Elle se sentit plus mal. Sally et Mrs Pen-

nington virent avec terreur disparaître, comme sous la main d'un modeleur invisible, les dernières traces de sa beauté. Elle demandait souvent son miroir. Un jour, après s'être longuement regardée, elle dit : « Je voudrais que ma mère fût ici. Le plus grand plaisir de ma vie a été de la contempler, et je ne l'aurai plus longtemps. » Mrs Siddons, prévenue, interrompit ses représentations et vint aussitôt à Clifton.

Quand elle arriva, Maria ne pouvait plus ni manger ni dormir. Sa mère passa auprès d'elle deux jours et deux nuits sans se reposer. La vue de ce beau visage qui, même dans la douleur la plus vive, gardait une imposante sérénité, parut adoucir les souffrances de Maria. Le troisième soir, vers minuit, Mrs Siddons, épuisée de fatigue, alla s'étendre sur un lit. Vers quatre heures du matin, Maria devint très agitée, et demanda à Mrs Pennington, qui était restée auprès d'elle, de faire appeler le docteur. Celui-ci vint et resta près d'une heure. Quand il fut parti, Maria dit à Mrs Pennington qu'elle voyait bien maintenant la vérité et la supplia de ne rien lui cacher. Mrs Pennington lui avoua que le médecin, en effet, n'avait plus d'espoir. Maria la remercia de sa franchise avec beaucoup d'effusion et de grâce : « Je me sens beaucoup mieux, dit-elle fermement, et surtout beaucoup plus tranquille. »

Elle parla de ses espérances et de ses craintes, « ces dernières, dit-elle, fondées sur le seul souvenir d'une excessive vanité qui lui avait fait prendre trop d'intérêt dans sa beauté ». Mais elle ajouta qu'elle comptait sur la merci de son Créateur, et que, sans doute, le grand changement qui s'était produit dans son corps (ce disant, elle regardait ses pauvres mains décharnées) serait considéré comme une expiation suffisante.

Puis elle demanda à voir sa sœur. Quand on eut réveillé celle-ci, Maria lui dit combien elle lui était chère, combien elle aimait sa bonté. Elle n'avait, en mourant, qu'un souci, qui était le bonheur de Sally :

— Promettez-moi, Sally, de n'être jamais la femme de Mr Lawrence ; je ne puis supporter cette pensée.

— Chère Maria, dit Sally, ne pensez à rien qui puisse vous agiter.

— Non, non, insista Maria, cela ne m'agite nullement, mais il est nécessaire que tout soit dit là-dessus.

Sally lutta très longtemps, et finit par dire avec désespoir : « Oh ! c'est impossible. »

Elle entendait qu'il lui était impossible de faire cette promesse, mais Maria comprit qu'elle jugeait, en effet, ce mariage impossible. « Je suis heureuse ! dit-elle; je suis tout à fait satisfaite. »

A ce moment, Mrs Siddons entra; Maria lui dit qu'elle avait accepté la mort, et lui parla de la manière la plus admirable du grand changement d'existence qui était, pour elle, si proche. Elle demanda si on savait exactement combien de temps elle avait encore à vivre. Elle répéta plusieurs fois : « A quelle heure? A quelle heure? » Puis elle se reprit et dit : « Peut-être n'est-ce pas bien. »

Elle exprima le désir d'entendre les prières des agonisants. Mrs Siddons prit le livre et lut ces prières lentement, pieusement, en détachant les mots avec une netteté si parfaite que Mrs Pennington, malgré l'émotion qu'elle éprouvait, ne put s'empêcher d'admirer la majesté surhumaine de cette diction.

Maria suivit la lecture avec une grande attention : quand ce fut fini, elle dit : « Cet homme, mère, vous a dit qu'il a détruit toutes mes lettres; je ne crois pas à ses serments et je vous prie de les lui reprendre. » Elle ajouta : « Sally vient de me promettre que jamais, jamais, elle ne l'épouserait, n'est-ce pas, Sally? »

Sally, qui pleurait, s'agenouilla près de son lit et dit : « Je n'ai pas promis, mon cher ange, mais je le promettrai, je le promets, puisque vous l'exigez. »

Maria dit alors avec beaucoup de solennité : « Merci, Sally. Ma chère mère, Mrs Pennington, soyez témoins. Sally, donnez-moi votre main. Vous jurez de ne jamais être sa femme? Ma mère, Mrs Pennington, mettez votre main sur la sienne.. Vous comprenez? Soyez témoins... Sally, que cette promesse te soit sacrée... sacrée... »

Elle s'arrêta un instant pour reprendre haleine, puis reprit : « Souvenez-vous de moi, et que Dieu vous bénisse ! »

Son visage retrouva alors un calme et une beauté qu'il n'avait pas eus depuis le commencement de sa maladie. Pour la première fois depuis de longues heures, elle se laissa retomber sur son oreiller : « Mon amour, dit sa mère, l'expression de

votre visage a, en ce moment, quelque chose de céleste. »

Maria sourit, regarda Sally, Mrs Pennington, et, voyant qu'elles avaient la même pensée, parut très heureuse. Elle demanda qu'on fît entrer les domestiques, les remercia de leurs soins, de leurs attentions, et les pria d'oublier son impatience et ses exigences. Une heure plus tard, elle était morte; un sourire léger et tranquille entr'ouvrait ses lèvres pâles.

IX

Le lendemain de la mort de Maria, le vent tomba. Un clair soleil mit sur toutes choses un air de gaîté lumineuse. Il semblait à Sally que l'âme pure et légère de sa sœur apaisait ce beau ciel d'automne. Elle ne pouvait détacher son esprit des images de cette mort. Le serment qui lui avait été arraché lui paraissait facile à tenir. Rien d'autre au monde n'existait qu'un souvenir affreux et doux. Son corps était épuisé; une violente crise d'asthme se déclara; sa mère la soigna avec un grand courage.

La douleur de Mrs Siddons était solennelle, simple, silencieuse. Ni les veilles, ni les larmes n'avaient altéré la sérénité de son visage. Elle donnait ses soins et son attention aux détails de la vie quotidienne avec une fermeté impassible. Ceux qui la connaissaient mal s'étonnaient de voir si calme, dans des circonstances si douloureuses, celle qui, mieux que personne, savait au théâtre pleurer des malheurs imaginaires.

Sa grande inquiétude était de savoir comment Lawrence accueillerait des nouvelles qui mettaient pour toujours fin à ses espoirs. Elle pria Mrs Pennington de lui écrire pour lui raconter les derniers moments de Maria, le serment exigé et accordé, et pour lui demander d'oublier. Elle pensait que ce récit tragique suffirait à lui proposer une attitude généreuse.

Mrs Pennington accepta la triste mission avec une sombre avidité. La conquête et la soumission du bel ange rebelle étaient un des épisodes les plus glorieux de sa vie; elle employa tout son art, qui était grand, à composer une lettre décisive. Puis elle l'envoya, très confiante.

Deux jours plus tard, elle reçut le billet suivant, écrit d'une grande écriture folle :

« Ma main seule tremble, non mon esprit: j'ai joué mon

tout pour l'obtenir, et vous croyez qu'elle va m'échapper! Je vais vous dire un secret ; elle m'échappera peut-être, mais attendez la fin.

« Vous avez tous joué votre jeu admirablement!

« Si vous racontez à un seul être vivant la scène si soigneusement décrite par vous, je poursuivrai votre nom de ma haine! »

Mrs Pennington relut plusieurs fois ces lignes avant de les comprendre : « Vous avez tous joué votre jeu admirablement. » Que voulait-il dire? Que les trois femmes avaient imaginé ces histoires de serment pour se débarrasser de lui? Pouvait-il vraiment croire à une telle machination : « Vous avez tous joué votre jeu admirablement. » Le texte n'admettait pas d'autre sens... Une violente agitation s'empara de Mrs Pennington. L'homme qui, dans un tel moment, ne trouvait pas un mot de pitié pour la malheureuse qu'il avait si gravement offensée, et qui peut-être était morte de son inconstance, devait être une sorte de monstre. « Je poursuivrai votre nom de ma haine... » Qu'annonçait cette menace? Pensait-il venir l'attaquer jusque chez elle? Voulait-il la poursuivre de calomnies et d'insinuations? Ce qui la blessait plus que tout, c'était que cet excès de fureur diabolique fût le prix de la lettre si belle qu'elle n'avait pu écrire qu'en pleurant. Pendant cette soirée, elle conçut pour Lawrence une haine violente qui ne fut pas sans grand effet sur la vie de celui-ci.

Elle commença par envoyer à Mrs Siddons l'abominable billet en la suppliant de prendre ses précautions. Il fallait prévenir Mr Siddons, John Kemble, tous les hommes de la famille, car seuls des hommes auraient la force nécessaire pour arrêter les entreprises d'un fou. Il ne fallait pas que Sally sortît seule; on ne savait pas à quelles extrémités pourrait en venir un caractère sombre et que rien n'arrêterait.

Mrs Siddons, en recevant cette lettre, ne put s'empêcher de sourire. Elle jugeait la situation avec plus de sang-froid et d'indulgence. Sally elle-même ne blâma que faiblement des transports inspirés par l'amour qu'on avait pour elle. « Sans doute, se disait-elle, il a eu tort d'écrire une lettre aussi violente, et surtout de n'y exprimer aucun chagrin pour la mort de la pauvre Maria; mais il a écrit dans un moment de folie! J'imagine ce qu'il a dû penser en apprenant ce terrible serment, quand je me souviens de ce que moi-même j'ai éprouvé

en le faisant. A tout autre moment de ma vie, je n'aurais pu le prononcer. » Elle écrivit à Mrs Pennington, qui répondit avec quelque animosité : « Un fou? Point du tout. Dès qu'on peut tenir une plume et former des caractères, on sait très bien ce que l'on fait. »

Sally parla longuement de la situation avec sa mère; elles étaient d'accord pour trouver inutiles la plupart des précautions suggérées par Mrs Pennington. Pourquoi prévenir Mr Siddons, si froid, et l'oncle Kemble, si théâtral? Leur intervention ne ferait qu'augmenter les difficultés. Mrs Siddons semblait tenir aussi à rassurer Lawrence qu'elle plaignait de tout son cœur. « Peut-être, dit-elle, serait-il bon de lui faire savoir que vous n'épouserez jamais personne d'autre? » Mais Sally ne le voulut pas.

Elle ne pouvait malheureusement conserver aucun doute sur l'état de ses sentiments véritables. Malgré tant de défauts, tant de dureté, tant d'imprudence, elle aimait Mr Lawrence tendrement, et, si elle n'avait été liée par un serment solennel, elle serait revenue à lui. « Mais soyez tranquille, dit-elle à sa mère, je considère cette promesse comme sacrée, et je la tiendrai; si même je ne puis être maîtresse de mes sentiments (nul ne peut se garder de ses sentiments, mais on peut répondre de sa conduite), je serai fidèle à ma promesse. »

Tandis qu'elle prononçait ces phrases, elle savait qu'en les prononçant, elle se liait encore davantage; elle le regrettait. « Que dis-je? pensait-elle. Et pourquoi? Pourquoi est-ce que je prépare mon martyre? » Mais elle ne pouvait s'en empêcher; il lui semblait quelquefois qu'elle était faite de deux personnes, une qui voulait et parlait, une qui désirait et protestait, que la meilleure partie d'elle-même contraignait la moins bonne à accepter des décisions fermes et cruelles. Mais était-ce la meilleure?

Lawrence lui écrivit une lettre parfaitement raisonnable: il avait compris l'inutilité de la violence. Elle lui répondit avec fermeté, mais sans rigueur. « Il n'est coupable, dit-elle, que de m'aimer trop bien. Que n'a-t-il, pour une fois, plus d'inconstance? » Une grande joie l'envahissait quand elle pensait : « J'ai tout de même fixé ce cœur si volage! » Mais il lui suffisait d'évoquer le regard heureux et doux de Maria pour ne pas douter de son devoir.

Un jour, comme elle allait à sa fenêtre, elle vit soudain sur le trottoir d'en face Lawrence qui regardait vers sa chambre. Elle recula brusquement jusqu'à ce qu'il ne pût plus la voir. A ce moment, Mrs Siddons qui, dans la chambre voisine, mettait en ordre des tiroirs, appela Sally pour lui montrer une robe qui avait appartenu à Maria. C'était une de ces légères robes blanches à la grecque dont la mode était venue de France. Toutes deux pensèrent à la forme charmante qui avait gonflé cette étoffe légère. Elle s'embrassèrent. Mrs Siddons murmura très bas deux vers de son rôle de Constance :

...Grief fills the room up of my absent child.
Stuffs out its vacant garment with its form...

Quand Sally revint dans sa chambre, et, de loin, jeta dans la rue un regard rapide et furtif, Lawrence avait disparu.

X

Pendant quelques mois, Lawrence essaya de se rapprocher de Sally, tantôt en lui écrivant, tantôt en lui faisant transmettre des messages par des amis communs. Elle refusait toujours de le voir : « Non, disait-elle, je me sens incapable de le traiter avec froideur, et je ne veux pas le traiter autrement. » D'ailleurs elle pensait constamment à lui et prenait grand plaisir à imaginer entre eux de longues conversations où il lui disait son amour, son désespoir, son éternelle fidélité! Elle était capable de rêver ainsi pendant des journées entières, en regardant se balancer les feuilles et courir de légers nuages. Elle y trouvait un bonheur parfait.

Les assauts de Lawrence devinrent plus rares. De nouveau le fleuve du temps coula d'un mouvement uniforme et paisible. L'image de Maria flottait encore, angélique et vaporeuse, entre les objets et la pensée. Mrs Siddons jouait des rôles nouveaux. Dans Isabelle, de *Mesure pour mesure*, on la jugeait touchante et chaste ; elle y portait une robe noire et blanche que copiaient toutes les femmes de Londres. Sally allait beaucoup au théâtre, visitait quelques maisons amies. Elle ne pouvait comprendre qu'après des événements aussi terribles, la vie pût continuer avec tant de simplicité. Pourtant, il lui restait très pénible d'entendre prononcer les noms de Lawrence et de Maria, et

elle tremblait quand, dans la rue, la silhouette d'un homme faisait craindre une rencontre qu'elle souhaitait et redoutait.

Vers le printemps, Lawrence cessa complètement de l'importuner de ses poursuites. Elle devint très mélancolique.

— Êtes-vous heureuse, lui disait sa mère?

— Je suis toujours heureuse avec vous, répondait-elle.

Mais un regret immense l'envahissait.

Le courage, qui ne l'avait jamais abandonnée dans le danger, faiblissait soudain devant l'accalmie. Elle ne pouvait délivrer son imagination de cette scène du serment. Elle se voyait toujours agenouillée près de ce lit, sa main dans cette main si maigre et si blanche. « Pauvre Maria, pensait-elle, elle n'aurait pas dû me demander cela! L'a-t-elle fait par sollicitude pour mon bonheur? N'y avait-il pas en elle aussi un peu de jalousie envers moi, de ressentiment envers lui? » Ce perpétuel retour des mêmes questions et des mêmes regrets épuisaient un corps naturellement fragile. Elle avait de fréquentes crises de toux, des étouffements qui effrayaient sa mère.

L'histoire de ses amours était maintenant connue par un certain nombre de leurs intimes. Les plaintes indiscrètes de Lawrence avaient révélé le secret. Beaucoup, la voyant si évidemment malheureuse, lui conseillèrent de ne pas attacher une excessive importance à une promesse ainsi arrachée. Ces conseils ébranlaient parfois sa résolution. Elle se disait qu'elle sacrifiait sans doute sa vie, sa vie unique et brève, à un mot. Comment sa sœur, délivrée de tous les liens de la chair, aurait-elle pu être jalouse? Engagement suppose présence, exigence de celui envers qui on s'est engagé. Mais si l'ombre charmante de Maria errait invisible au milieu d'eux, pouvait-elle souhaiter autre chose que le bonheur de ceux qu'elle avait aimés?

Bien que ce raisonnement lui parût assez difficile à réfuter, elle continuait à éprouver le sentiment inexplicable et fort que son devoir était de tenir sa promesse contre toute raison. Un jour cependant, ella se décida à écrire à Mrs Pennington, témoin et garant du serment, pour lui demander son avis. « Quelle valeur accordait-elle à tout cela? » Ah! combien Sally espérait que cette réponse encouragerait ses désirs?

Mais Mrs Pennington fut sans pitié. Les devoirs des autres, n'étant pas masqués pour nous comme les nôtres par la force

des passions, nous apparaissent presque toujours avec une étonnante clarté.

« Ne nous trompons pas nous-mêmes, écrivait-elle, sur la nature positive de ce qui est bien et de ce qui est mal. Certainement, la promesse de Sally à sa sœur, étant volontaire, la liait aussi fortement que peut le faire un engagement humain. Il n'y pas de promesse arrachée, si ce n'est le pistolet sur la gorge. Sally était libre de rester silencieuse ou de refuser à sa sœur, de qui le sort était fixé. Rien, à ce moment-là, n'aurait pu être pour Maria une cause d'inquiétude pour plus de quelques heures. Quand Sally a décidé de lui accorder la satisfaction qu'elle lui demandait, elle l'a fait volontairement. En toute vérité et toute justice, elle doit en supporter les conséquences. D'ailleurs, elle aura toutes raisons de bénir un mouvement sans doute inspiré par une intervention divine, et qui l'a sauvée d'une ruine certaine. Pourquoi attribuer cette demande de Maria à sa faiblesse, à un bas ressentiment, alors qu'au contraire, elle n'a été faite qu'à un moment où Maria paraissait purifiée de toutes les faiblesses humaines ? Pour moi, c'est bien plutôt une preuve de l'état d'illumination dans lequel elle s'est trouvée pendant toutes ses dernières heures. »

Sally parut alors se résigner. Pourtant, si, à ce moment, Lawrence était revenu, si, le hasard les mettant en présence, il avait pu et voulu lui dire quelques phrases chaleureuses, elle n'aurait pu s'empêcher de le suivre. Mais Lawrence ne revint pas. Les bavardages de la ville contèrent qu'il allait se marier, qu'il était amoureux de la beauté à la mode, miss Jennings.

Sally tint beaucoup à voir celle-ci, et se la fit montrer un soir, au théâtre. Ses traits étaient réguliers et nobles ; elle paraissait assez sotte. Mr Lawrence vint s'asseoir à côté d'elle ; il avait l'air animé et heureux. En les voyant, une sorte de choc électrique secoua Sally qui se sentit rougir. Comme elle quittait le théâtre, elle rencontra son ancien fiancé dans les couloirs. Il lui fit un petit salut correct et froid ; elle comprit qu'il ne l'aimait plus. Jusqu'alors, elle avait espéré qu'il conserverait toujours pour elle, même sans espoir, une admiration lointaine, respectueuse et passionnée. Ce regard ne permettait plus de doutes.

A partir de ce moment, elle devint une tout autre personne, assez gaie en apparence, toute occupée de plaisirs frivoles, mais

elle ne cessa de dépérir. Elle avait renoncé à chanter : « Je ne chantais, disait-elle, que pour deux êtres. L'un d'eux n'est plus, le second m'a oubliée. »

L'automne revint. Le vent, sifflant dans les cheminées, évoqua les terribles heures où Maria agonisante se plaignait avec tant de douceur. Puis un clair soleil suivit, jour après jour, sa course glorieuse.

Mrs Siddons avait repris, à l'insu de Sally, des relations normales avec Lawrence. Ayant eu besoin d'un rouge carmin qu'elle avait l'habitude de se procurer par lui, elle le lui avait fait demander; il était venu lui-même. Ils avaient retrouvé tout de suite le ton de leurs anciennes causeries. Le peintre avait prié l'actrice de venir voir ses tableaux; elle lui avait parlé de ses derniers rôles. Il avait admiré la jeunesse d'un teint que ni les ans ni les malheurs n'avaient pu altérer. Dans ce visage parfait, son œil ne trouvait pas une ride.

XI

Longtemps on crut que les Français allaient envahir l'Angleterre. Les spectateurs, pendant les entr'actes, pensaient aux charpentiers de Boulogne qui clouaient alors leurs radeaux. Le nom de Mrs Siddons continuait à attirer de grands publics. Cependant les connaisseurs jugeaient que son jeu devenait un peu mécanique. Elle en était arrivée à ce degré de maîtrise dangereux où le grand artiste, inconsciemment, imite lui-même sa manière. Il y avait dans ses mouvements de passion quelque chose d'adroit et d'ingénieux qui effarouchait l'admiration. Elle-même se sentait parfois lasse jusqu'à l'ennui de sa facile perfection.

Sally atteignait vingt-sept ans, âge où il est nécessaire pour la femme de commencer à imaginer avec clarté ce que peut être la vie d'une vieille fille. Elle y pensait sans amertume « D'abord, se disait-elle, je suis toujours malade, et je ne vivrai sans doute pas... Mais qui sait? Peut-être à quarante ans regretterai-je une vie trop vide, et ferai-je quelque grande sottise ? » Cette folle idée lui faisait prendre patience. La vérité était qu'elle demeurait fidèle à l'unique sentiment qui avait agité son âme. Elle appartenait au groupe des êtres qui se font de l'amour une idée si belle qu'ils n'en sauraient concevoir la fin,

ni le recommencement. Elle évitait soigneusement de montrer de la mélancolie et passait au contraire, dans les salons où on la recevait avec plaisir, pour une personne enjouée et agréable. On remarquait aussi qu'elle était d'une grande indulgence pour les faiblesses des autres, et en particulier pour les faiblesses amoureuses. Elle entretenait un commerce de tendre amitié avec plusieurs jeunes gens, et, hors certains moments de crises d'asthme violentes et pénibles, ne paraissait pas malheureuse.

En 1802, la paix fut signée avec les Français et, toutes les routes se rouvrant, la vie normale recommença. Mr Siddons insista vivement pour que sa femme acceptât de faire une tournée d'un an en Irlande. Il tenait les comptes du ménage : les besoins d'argent étaient grands; les directeurs, à Londres, payaient mal. Bien qu'il fût pénible à Mrs Siddons de se séparer des siens pour un temps aussi long, elle comprit que ce sacrifice était nécessaire.

Pendant de longs mois, Dublin, Cork, Belfast, l'applaudirent dans Lady Macbeth, dans Constance, dans Isabelle. A ce public nouveau, les effets devenus familiers aux habitués de Drury Lane parurent spontanés et pathétiques. L'enthousiasme était grand, les recettes superbes. Les lettres de Sally arrivaient fidèlement, lettres raisonnables et gaies. Elle y parlait du théâtre, du monde, de ses robes. Cette feinte légèreté cachait une grande faiblesse physique et morale. Elle se prenait à surprendre en elle certains symptômes qui avaient précédé les derniers mois de sa sœur. Elle pensait souvent à la mort sans terreur et sans regret. « Mourir, dormir, rien de plus... » La vie n'était plus pour elle depuis longtemps qu'une rêverie sans espoir. Elle se laissait doucement glisser vers le monde paisible des ombres.

Son père, qui la voyait dépérir, hésita longtemps à prévenir sa femme, mais au mois de mars 1803, les médecins jugèrent le danger si pressant qu'il se décida à écrire à une amie et camarade de tournée de Mrs Siddons en lui recommandant toutefois de ne rien dire pour le moment. Cette femme, incapable de cacher son inquiétude, montra la lettre à Mrs Siddons, qui décida aussitôt de rompre tous ses engagements pour aller soigner sa fille.

Quand elle voulut s'embarquer, elle apprit qu'une tempête

affreuse agitait la mer d'Irlande et qu'aucun bateau ne pourrait traverser avant quelques jours. La bourrasque balayait sur la ville de sombres rideaux de pluie. Mrs Siddons offrit en vain de doubler, de tripler le prix du passage; aucun capitaine ne jugea possible de risquer son bateau dans cet ouragan. Contrainte d'attendre, elle continua ses représentations; le temps qu'elle passait au théâtre était la seule partie du jour pendant laquelle elle échappait à ses funèbres pensées. « Que se passe-t-il en ce moment? pensait-elle. Sally, quand je suis partie, paraissait assez forte; elle résistera sans doute... Mais c'est si fragile, une vie humaine! »

Elle passait de longues heures en prières, suppliant Dieu de lui laisser au moins la plus aimée de ses filles. Elle revoyait toutes les scènes de la mort de Maria; elle imaginait Sally seule, appelant sa mère. Les longs nuages noirs qui couraient rapidement à l'horizon évoquaient les derniers jours de Clifton. Le soir, le bruit des applaudissements marquait pour elle après chaque acte la fin d'un rêve réparateur, le retour à l'angoissante réalité. Après une semaine d'attente, elle put enfin traverser et partit en chaise de poste pour Londres. Au premier relais, elle apprit, par un message de Mr Siddons, que sa fille avait cessé de vivre.

Elle resta quelque temps dans cet état de prostration silencieuse qui accompagnait chez elle les plus affreuses douleurs, incapable même de répondre aux consolations de ses amis. Il lui était pénible de penser que peut-être ceux-ci la jugeaient insensible, alors que sa fille morte était toute sa pensée. Mais une invincible pudeur arrêtait au seuil de ses lèvres toute phrase autre qu'absurde ou ménagère.

Bientôt, à la grande surprise de tous, elle annonça qu'elle allait reprendre ses représentations, et demanda qu'on affichât *le Roi Jean*. Le jour venu, elle alla au théâtre, et s'habilla sans un seul mot.

Ceux qui virent ce soir-là Constance pleurer son fils Arthur emportèrent une inoubliable impression de beauté. Non seulement ils retrouvaient le talent de Mrs Siddons, mais ils reconnaissaient que jamais elle n'avait atteint cette hauteur. Telle était la sombre majesté des mouvements de la grande actrice, qu'il semblait qu'on vît avec elle entrer tout un cortège funé-

raire. Quand elle en vint à dire les plaintes de la vieille reine, elle eut le sentiment que pour la première fois, depuis la mort de Sally, elle pouvait enfin crier son amour, son horreur et son désespoir.

« Je ne suis pas folle ! Plût au ciel que je le fusse !
« Alors sans doute je m'oublierais moi-même.
« En m'oubliant, quel chagrin j'oublierais !
« Si j'étais folle, j'oublierais mon enfant... »

Enfin sa douleur prenait forme, le poète l'exorcisait, le rythme l'entraînait, la beauté la fixait. Ses larmes, trop longtemps contenues, s'échappaient, arrosaient ses joues d'un flot tiède, voilaient la salle aux mille têtes d'un brouillard tremblant et lumineux. Elle avait oublié le public et les acteurs qui l'entouraient. Le monde était une symphonie douloureuse que, violon, plainte, délivrance, dominait sa propre voix, et, comme parfois le hautbois ou la flûte chantent longtemps un chant solitaire que l'orchestre cherche en vain à noyer de son torrent sonore et tragique, ainsi tout au fond de l'âme de l'actrice, un instrument lointain, grêle et presque joyeux, répétait : « Je n'ai jamais été meilleure. »

André Maurois.

LE
CENTENAIRE DU CARDINAL LAVIGERIE
A LA SORBONNE

A ceux qui s'étonneraient que l'on ait choisi le grand amphithéâtre de la Sorbonne pour y célébrer le centenaire du cardinal Lavigerie, il suffirait de rappeler que, pendant des siècles, l'Université de Paris fut une pépinière d'évêques, d'archevêques, de cardinaux et peut-être aussi de papes. Cela, sans doute, se passait en un temps où la science était tout entière d'église. Mais le cardinal Lavigerie appartient à la Sorbonne laïque et moderne : il y est venu après la séparation officielle des deux puissances. Bachelier, licencié, docteur de l'Université de Paris, il peut être considéré comme un des plus fameux lauréats de la Sorbonne. En tout cas, il y est chez lui, il est de la maison, au même titre que tant de professeurs notoires, sans parler de ses autres titres.

En effet, il y a enseigné l'histoire pendant plusieurs années. Il l'a enseignée, à la Faculté de théologie, à côté d'un autre futur prince de l'Église, Mgr Freppel, qui, en ce temps-là, faisait son cours sur deux des plus célèbres représentants de la littérature africaine, — Tertullien et saint Cyprien. Personne, il me semble, n'a remarqué cette coïncidence. En ces années de vie obscure, où Lavigerie se cherchait encore, il a rencontré l'Afrique sur son chemin, dans la personne de deux de ses plus glorieux enfants, surtout dans la personne d'un évêque qui, avec saint Augustin, allait être, quelques années plus tard, un de ses constants modèles. Il me paraît difficile, en effet, que ce

professeur n'ait pas, au moins, remarqué ces deux grands noms sur la liste des cours, et qu'il ne se soit pas inquiété tant soit peu de ce qu'un collègue professait à deux pas de sa chaire. Moi qui crois à la préfiguration, non seulement dans l'Histoire sacrée, mais dans toute vie humaine, je suis sûr que Lavigerie, le futur apôtre de l'Afrique, celui qui allait ressusciter Carthage et les antiques Églises africaines, en reçut, ne fût-ce que dans les limbes de sa conscience, un secret avertissement. Quoi qu'il en soit, Lavigerie a été un des maîtres de cette maison. Il en était fier. Dans la lettre célèbre qu'il écrivit, en 1880, au secrétaire perpétuel de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, *Sur l'utilité d'une mission archéologique à Carthage*, il mettait en avant son titre de « vieux professeur d'histoire à la Sorbonne ». Ajoutons que cet ancien membre de l'Université a passé une notable partie de sa vie d'apôtre et d'organisateur à fonder des écoles et des collèges, des instituts de hautes études scientifiques. Nul n'a plus fait que ce grand homme d'action pour la culture désintéressée de l'esprit. Dans la belle et curieuse lettre que je citais tout à l'heure, il annonce à l'Académie des Inscriptions qu'il a confié à ses missionnaires d'Afrique le soin de fouiller le sol de Carthage et de conserver dans un musée les découvertes de ces fouilles, — et il ajoute ces paroles significatives, qui trahissent chez cet homme, épuisé par mille tâches et harcelé sans cesse par mille soucis d'ordre pratique, une persévérante préoccupation des plus nobles besognes intellectuelles : « Ces missionnaires, dit-il, institués avant tout pour l'évangélisation de l'Afrique, je ne crois pas les détourner de leur œuvre en les chargeant de prouver aux civilisés de notre Europe que l'Église n'a pas cessé d'être l'amie de la science... »

Il tient à prouver aux membres de la docte compagnie que, lui aussi, il est, si j'ose dire, du « bâtiment ». Puisque les circonstances l'exigent, il va se remettre à faire de la science, comme lorsqu'il professait en Sorbonne. Et le voilà qui se débrouille comme il peut dans la topographie confuse de la triple Carthage, — la punique, la romaine et la chrétienne, — qui risque des hypothèses à la suite des Beulé et des Dureau de la Malle, qui étale les inscriptions, les mosaïques, les stèles, les lampes funéraires, tous les vieux pots exhumés par ses religieux, et qui se passionne pour ces débris symboliques

de tout un glorieux passé, — comme si, en vérité, il ne faisait pas autre chose que des fouilles archéologiques, — et qui, avec cette intelligence vive et conquérante de l'homme d'action habile à saisir, dans le passé comme dans le présent, tout ce qui est germe de vie, s'exalte devant ces fragments d'inscriptions, ces morceaux de marbre ou d'argile, comme devant des promesses de résurrection. C'est ainsi que Lavigerie a été le grand initiateur de l'archéologie africaine. Les savants laïques qui sont venus après lui n'ont fait que marcher sur ses traces. Il a été le premier à fouiller le sol si fécond de Carthage. Il y a fondé un musée qui, pour les antiquités puniques, est certainement le premier du monde. Et, avec cela, il a communiqué sa ferveur archéologique, non pas seulement à quelques-uns de ses Pères Blancs, mais à son clergé tout entier. Aujourd'hui, en Algérie ou en Tunisie, il n'y a guère de curé de village qui ne donne la chasse aux inscriptions et qui ne rédige des mémoires pour les sociétés locales ou pour l'Institut lui-même.

En considération de ces services rendus à la science, le cardinal Lavigerie, ancien professeur de Sorbonne, mériterait déjà d'y être commémoré. Mais, comme un autre cardinal, un autre docteur de la même maison, il lui apporte une telle gloire qu'il faut bien que la Sorbonne se dise fière de lui. Si Richelieu en est le plus brillant élève, Lavigerie en est assurément le plus grand professeur, — non point tant, je me hâte de le dire, par les qualités exceptionnelles de son trop court enseignement, que par les dons extraordinaires qui sommeillaient en lui et qui se manifestèrent plus tard avec la splendeur que l'on sait. Comme l'autre cardinal, cet homme d'Église a été un grand politique. Il aurait pu, comme Richelieu, être un grand homme d'État. Lorsqu'il s'agit d'installer en Tunisie le protectorat français, il fut le conseiller et, on peut le dire, le guide de Gambetta et de Jules Ferry. Le Résident général Roustan, notre représentant à Tunis, disait de lui : « J'aurais voulu avoir ce prélat pour maître, j'aurais servi Richelieu. » Oui ! pourquoi Lavigerie n'a-t-il pas été ministre des Affaires étrangères sous la IIIe République ? Il y a de ces impossibilités morales qui équivalent à des désastres. Mais, déjà sous l'ancien régime, dans une France profondément religieuse, mais nettement anticléricale, cette impossibilité paraissait quelque chose de tellement admis, que le futur ministre de Louis XIII, alors simple évêque de

Luçon, s'en plaignait au Roi, dans le discours qu'il prononça pour la séance de clôture des États généraux, le 23 février 1615 : « Votre Majesté, dit-il, considérera, s'il lui plaît, quelle raison il peut y avoir d'éloigner les ecclésiastiques de ses conseils et de la connaissance de ses affaires, puisque leur profession sert beaucoup à y être employée, en tant qu'elle les oblige particulièrement à acquérir de la capacité, être pleins de probité, se gouverner avec prudence, — qui sont les seules conditions nécessaires pour servir dignement un État ; — et qu'ils sont, en effet, plus dépouillés que tous autres d'intérêts particuliers (qui perdent souvent les affaires publiques), — attendu que, gardant le célibat comme ils font, rien ne les survit après cette vie que leurs âmes, qui, ne pouvant thésauriser en terre, les obligent à ne penser ici-bas, en servant leur Roi et leur patrie, qu'à s'acquérir pour jamais, là-haut, au ciel, une glorieuse et du tout parfaite récompense. » Malgré ce noble et ingénieux plaidoyer, Richelieu fut contraint de ruser pour arriver à servir l'État et à préparer la France moderne. Lavigerie, lui aussi, dut ruser pour servir son pays. Il dut en quelque sorte faire excuser les services qu'il rendait à la France et se cacher pour la servir... quand même. Il n'a pas cessé de travailler pour elle. La grandeur française, au XIXe siècle, n'a pas eu de meilleur ni de plus conscient ouvrier que lui.

Voilà donc bien des raisons pour le commémorer, — et surtout pour le commémorer dans cette Sorbonne, où il enseigna, dans cette maison restaurée par un autre grand cardinal, à deux pas de la belle église, où celui qui, à l'instigation du Père Joseph, songeait à reprendre, lui aussi, la croisade contre les Infidèles, dort son dernier sommeil, pâle figure de marbre, couchée sur son tombeau, entre les deux statues symboliques de la Religion et de la Science.

Comme le Richelieu qui dort là-bas, c'est un Lavigerie de marbre blanc que je voudrais offrir aux admirations. Certes, je sais bien qu'il en existe un autre. On peut écrire sur lui toute une histoire anecdotique qui le rapetisserait à la taille la plus ordinaire. Je connais bon nombre de ces histoires. J'en connais même de comiques, — et j'en connais d'autres qui peuvent donner le change sur son vrai caractère et faire douter de ses plus belles vertus. Mais tout cela n'est pas lui : ce n'est pas l'homme qu'il a voulu être de tout son cœur et de toutes les

forces de son âme, — j'entends l'homme d'action, l'homme public. Cet homme public, en Lavigerie, est assez connu. D'autres ont déjà dit ou diront ce que fut le chrétien, l'apôtre, le politique et le diplomate, — et aussi l'archevêque, l'administrateur. Ce que je voudrais, pour ma part, considérer ici, c'est le bon soldat de la civilisation occidentale, le grand Français et le grand Africain, le grand homme enfin, le type supérieur d'humanité qu'a été ce prince de l'Église.

***

Les biographes de Lavigerie nous assurent que toutes ses ambitions enfantines se réduisaient à être curé de campagne : ce petit garçon était certainement sincère. Plus tard, après sa sortie du séminaire et de l'École des Carmes, quand il composait un recueil de versions et de thèmes grecs et qu'il publiait un lexique français-grec, il se disait sans doute que sa vocation était d'être professeur, et peut-être acceptait-il sans trop rechigner tout un avenir austère penché sur des copies d'élèves et employé à corriger des solécismes et des barbarismes. Plus tard encore, devenu évêque de Nancy, dans le beau palais de la place Stanislas, à deux pas de sa pompeuse cathédrale, peut-être se laissait-il corrompre par les douceurs et les petites vanités de la vie provinciale : recevoir des dévotes, se frotter au beau monde de Nancy, avoir une place prépondérante parmi les autorités du chef-lieu, réorganiser et régenter son diocèse, il est bien possible qu'à un certain moment, il n'ait pas conçu de plus utile ni de plus brillant emploi de son existence. Nous sommes tous ainsi. Nous nous méconnaissons longtemps. Nos ambitions, même les plus avides et les plus impatientes, se trompent souvent de chemin. Les caractères les mieux doués, les plus vigoureusement originaux peuvent se laisser égarer par les circonstances ou par leur entourage. Cette méprise initiale est à peu près inévitable, quand on est un fonctionnaire, ou quand on est jeté, dès le début, dans un milieu très spécial et très discipliné comme l'Église, un milieu aux cadres rigides, et où la carrière, comme on dit, est toute tracée d'avance. Là il est particulièrement difficile de s'arracher à l'engrenage : il faut une vigueur de volonté et de décision peu communes pour rompre ses attaches avec un monde hors duquel il semble que l'on ne pourra plus vivre. Et l'on

continue à fonctionner, automatiquement, le cœur gros, mais plein de pressentiments et d'aspirations stériles, jusqu'au moment où un hasard vous avertit de votre destinée et vous offre à l'improviste, avec l'occasion qu'il faut saisir tout de suite, la chance périlleuse de la réaliser.

Cette chance fut offerte à Lavigerie en 1867, — il avait alors quarante-deux ans, — lorsque le maréchal de Mac Mahon lui proposa de troquer, non pas précisément le siège épiscopal de Nancy, mais la coadjutorerie de Lyon qu'on lui promettait, c'est-à-dire la future primatie des Gaules, contre l'archevêché tout neuf, et alors bien misérable, d'Alger. Nous savons que ses hésitations furent très courtes. Il se décida rapidement, et dans cette résolution soudaine, il montra une fermeté inébranlable. C'était une rupture déconcertante avec tout ce qu'il semblait avoir ambitionné jusque-là. Cette brusque volte-face s'explique, en réalité, par deux grands faits qui dominent toute la vie de ce Basque entêté et aventureux, et qui l'ont orienté et poussé vers son véritable destin : je veux dire sa mission en Syrie, au mois de septembre 1860, après les massacres des Chrétiens, et son séjour à Rome, en qualité d'auditeur de Rote, entre 1861 et 1863.

***

Lavigerie lui-même, dans le Rapport qu'il écrivit sur sa mission, a raconté par le menu les épisodes les plus dramatiques de ce douloureux voyage : « Je ne rappellerai pas, dit-il, l'émotion profonde avec laquelle l'Europe entière et la France, en particulier, apprirent les événements funestes qui avaient ensanglanté le Liban. Des milliers de chrétiens venaient de tomber sous les coups des Musulmans et des Druses. Les cruautés, les actes les plus infâmes avaient marqué ces scènes de carnage. Le pillage et l'incendie avaient achevé l'œuvre. Les ruines sanglantes de Djezzin, de Rachaya, de Hosbaya, de Metten, celles de Déir-el-Kamar, de Zahleh, de Damas, recouvraient les cadavres de près de vingt mille victimes... Près de deux cent mille Chrétiens, appartenant à toutes les communions, à tous les rites, se trouvaient errants, sans asile, sans vêtements, sans pain. Trois cent mille autres attendaient avec anxiété un sort semblable à celui de leurs frères. *C'est ainsi que la question de Syrie se posa devant l'Europe...* »

Pour remédier, dans la mesure du possible, à ces affreuses misères, l'abbé Lavigerie, alors directeur de l'œuvre des Écoles d'Orient, s'était embarqué, le 30 septembre 1860, sur l'*Indus*, des Messageries maritimes, à destination de Beyrouth. Pour la première fois, celui qui allait devenir le grand apôtre de l'Afrique musulmane prenait contact avec la barbarie et le fanatisme musulmans. Ce lui fut une secousse terrible, une leçon de choses, qu'il ne devait jamais plus oublier, — de ces choses qu'il faut avoir vues de ses yeux pour les croire réelles et pour en bien comprendre toute la signification. Pour cela, pour connaître ce que c'est que la barbarie, il faut avoir quitté le pays de douceur et de vieille civilisation qu'est la France. Le Français moyen et sédentaire ne peut pas savoir, il n'a aucune idée du Barbare. Celui-ci est si habile à exploiter sa pitié, sa naïve sentimentalité humanitaire et surtout à profiter de son ignorance, ou de préjugés inextirpables créés et entretenus par toute une littérature ! Les romantiques, en cela, ont été de grands coupables. Avec leurs *Orientales*, ils ont mis sur nos yeux un bandeau d'illusion, que les coups les plus rudes de la réalité n'ont pas encore rompu. Les Hugo, les Gautier, les Loti nous ont inventé un Orient qui n'a pour ainsi dire rien de commun avec le vrai et qui continue à obséder de pauvres cervelles affolées d'exotisme. Eh bien ! l'Orient réel, Lavigerie l'eut sous les yeux, au cours de ce voyage, devant cette tragédie sanglante, qui révélait et qui étalait au grand jour, avec le fond des âmes et des caractères, des causes d'inimitié permanentes et plus ou moins dissimulées en temps de paix. L'ébranlement qu'il reçut de ce spectacle affecta profondément sa sensibilité, et l'on peut dire que toutes ses idées, toute sa politique future sont commandées par ce fait initial.

Mais écoutons-le nous décrire ces scènes d'horreur. Comme elles sont toujours possibles, comme elles viennent de recommencer hier, il est bon de les avoir sans cesse présentes à l'esprit. Les lignes qui vont suivre sont de véritables instantanés, des notes prises sur le vif, que le missionnaire a introduites plus tard dans son Rapport. Celles que voici ont été prises à Déir-el-Kamar : « Je sors du sérail, dit Lavigerie, où le pacha avait attiré six cents Chrétiens, en leur promettant la vie sauve, s'ils déposaient leurs armes... Tous ont été massacrés, sauf un seul, qui s'était caché sous un escalier, d'où il

entendait tout et qui nous conduisit lui-même dans cette triste visite. Il nous a montré la terrasse, d'où le plus grand nombre de ces infortunés étaient précipités par les soldats turcs, pour être reçus sur la pointe des poignards des Druses et massacrés ensuite. Ils sont là encore, au nombre de plusieurs centaines, ces malheureux à peine recouverts d'un peu de terre et de chaux qu'ils doivent à la pitié de nos soldats : leurs bourreaux les avaient laissés absolument sans sépulture... Près de cette terrasse, il s'en trouve une autre, dont la vue est plus atroce encore. On y voit, pratiqué dans un mur, un trou rond par lequel ces furieux forçaient leurs victimes à passer le bras : celles-ci étaient enfermées dans un appartement contigu auquel le mur servait de clôture. Ils pariaient alors à qui d'entre eux abattrait le mieux, d'un seul coup de sabre, le bras du patient. *J'ai vu des flots de sang* qui ont découlé de cet endroit horrible sur les murailles du palais, et les Turcs, qui l'occupent, n'ont même pas eu la pudeur d'effacer les vestiges de leur cruauté !... Quelle preuve plus accablante de la complicité des pachas !... »

Le missionnaire poursuit sa lamentable enquête jusqu'aux confins de la Palestine. A Sour, la misérable bourgade qui a pris la place de l'ancienne Tyr, comme il demande s'il se trouve des blessés parmi les habitants, on lui amène un jeune homme de vingt ans à peine : « C'était, dit Lavigerie, le vivant témoignage de toutes les atrocités dont les Chrétiens avaient été victimes. Sa figure, sa tête, ses mains, ses bras étaient couverts des plus atroces cicatrices. Son cou était comme entouré d'un large sillon, qui pénétrait si avant dans les chairs que l'*on eût dit sa tête comme tranchée et prête à tomber*. Ce malheureux était un des habitants de Rachaya. Il avait reçu ces blessures, en défendant son père, ses frères, tués devant lui par les Druses et les soldats turcs. » — Partout, d'un bout à l'autre de la Syrie, jusqu'à Damas, mêmes visions de carnages et de ruines. Et ce ne sont pas seulement les Chrétiens orientaux qui ont fourni des victimes aux Musulmans. Des couvents placés sous la protection de la France ont été assaillis et incendiés. Des franciscains ont été égorgés jusque dans leur chapelle. A d'autres on a coupé le cou sur la table de l'autel. D'une façon générale, tout Chrétien, quel qu'il fût, quiconque portait le costume européen était suspect et menacé. Pendant

des semaines, les nôtres, fonctionnaires, négociants ou religieux, avaient vécu dans des transes.

Lavigerie, qui a subi le contre-coup de ces émotions, qui nous raconte tout ce qu'il a vu au cours de son enquête, ajoute ces lignes, en matière de conclusion : « Mais ce ne sont là que des faits isolés. Ce que rien ne peut rendre, ce qu'aucune voix humaine ne peut exprimer, c'est l'impression d'horreur et de pitié qui s'emparait de l'âme à la vue de cet ensemble de douleurs... »

De telles manifestations de l'irréductible férocité humaine sont un scandale et une énigme pour la raison. Mais l'ancien professeur à la Sorbonne savait trop bien l'histoire, et il était aussi un esprit trop réfléchi pour ne pas méditer sur les causes de cette désolante catastrophe et pour n'en point tirer l'enseignement qu'elle comportait. Il se rappelait que ces Chrétiens massacrés étaient les premiers occupants, les vrais maîtres du pays, et qu'avant l'arrivée des Arabes et des Turcs, ils formaient une population compacte d'environ dix-huit millions d'habitants : ils n'étaient plus, alors, que cinq cent mille!... Quelles persécutions effroyables avaient dû subir ces malheureux pour être réduits à ce nombre dérisoire! Néanmoins, ils restaient les plus actifs et les plus riches, parmi ces Orientaux indolents, — en tout cas, les plus intelligents, les plus susceptibles de recevoir la culture et la civilisation modernes. Quand ils devenaient trop riches, les Turcs, qui s'étaient servis d'eux, qui avaient eu recours à leur bourse, comme à leur intelligence, ne trouvaient rien de mieux que de les massacrer pour les déposséder. Il en était ainsi, d'un bout à l'autre du proche Orient, depuis le Caucase jusqu'à la Libye. Le massacre périodique est aujourd'hui encore, pour le Turc, un moyen de gouvernement.

Certes, Lavigerie n'ignorait pas ce que les Turcs peuvent alléguer pour leur excuse : tous ces dissidents, tous ces infidèles, chrétiens ou juifs, sont des traîtres et des exploiteurs. Ils accaparent la richesse du pays, et ils sont toujours prêts à donner la main à l'étranger. Notons que ces griefs sont précisément les mêmes que les Espagnols du xve et du xvie siècle adressaient aux Maures établis sur leur sol : ceux-ci ne cessaient d'intriguer contre la domination des Rois catholiques, et, dès que l'occasion s'en offrait, ils ouvraient leurs ports et les portes

de leurs villes à l'envahisseur barbaresque. Nos historiens, qui, de parti pris, considèrent les Maures comme d'incompréhensibles victimes du fanatisme espagnol, ne nous parlent jamais de cette traîtrise. Assurément, pour les sujets de Ferdinand et d'Isabelle, comme pour ceux du sultan de Constantinople, il y avait là une difficulté permanente, une cause de conflits perpétuels. Ils ont fini par juger plus simple de supprimer la difficulté. Alors, comme en Espagne, ç'a été la déportation en masse. Le Gouvernement de Mustapha Kémal vient de recommencer devant une Europe indifférente et même complice le geste qui continue à soulever la plus violente indignation contre les Rois catholiques : des populations entières ont été expulsées d'Asie-Mineure, — et les expulsions, comme toujours, ont été accompagnées de massacres, plus ou moins en sourdine.

Le prêtre français qui, pendant l'automne de 1860, dénombrait les ruines et les morts causées par la dernière agression antichrétienne, ce prêtre se disait que, malgré tout, il était peut-être possible de s'entendre. Oui, des civilisés devaient trouver le moyen de s'entendre, imaginer un *modus vivendi* quelconque. A ce postulat de la générosité française et chrétienne le fanatisme musulman opposait une fin de non recevoir absolue. Lavigerie touchait du doigt cette âme obtuse et bornée de l'Islam, il constatait cette obstination, cet achoppement invincibles. Car l'Islam ne peut admettre que lui. Pour l'infidèle, pas d'autre alternative que la conversion ou la mort. S'il est toléré, — et même quelquefois, pendant assez longtemps, — ce n'est jamais qu'à titre précaire. Avec cela, avec ce fanatisme indéracinable et conquérant, la stagnation, pour ne pas dire la stérilité intellectuelle de l'Islam, son mépris de l'art et de la science, qui fait que, dans le domaine de la civilisation, il n'a jamais rien inventé : tout lui est venu de ses voisins, ou des peuples qu'il a conquis.

Ainsi, l'Islam se présentait aux yeux de cet échappé de Sorbonne, comme l'adversaire irréductible de la civilisation occidentale et comme l'auxiliaire désigné de toutes les barbaries. Pour la première fois, ce jeune abbé qui, jusque-là, n'avait rencontré dans le monde que des gens aimables, polis et érudits, se heurtait au Barbare. De sa mission syrienne, il rapportait la vision d'un monde obscur et sauvage, plein de surprises et de dangers latents et qui était une menace perpé-

tuelle pour l'Occident civilisé. Désormais, cette vision allait l'obséder jusqu'à son dernier souffle.

***

C'est dans ces dispositions et sous l'impression persistante des horreurs dont il avait été témoin que l'abbé Lavigerie, au retour de sa mission, vint à Rome. Il ne tarda point à y être nommé auditeur de rote. Est-il besoin de faire remarquer que ces fonctions nouvelles ne lui convenaient guère, pas plus que celles de professeur. Pendant quelque temps, il piétine sur place. Et pourtant ce séjour à Rome, bien loin de lui être inutile, fut de la plus haute importance pour la formation définitive de son caractère et pour toute la suite de sa carrière.

Sans doute, il était occupé de petites choses, de trop petites choses pour l'apôtre qu'il se sentait destiné à devenir. Lui-même se plaignait d'avoir à juger, comme il disait, « des procès de murs mitoyens ». Mais, à la cour pontificale, sur ce vieux sol romain, chargé des plus grands souvenirs de l'histoire, il apprenait à voir grand, — ou plutôt ses instincts naturels de grandeur en recevaient un encouragement et une excitation constante. Et, d'autre part, dans ce milieu cosmopolite, où l'on se sent en communication avec le monde entier, l'esprit de Lavigerie s'ouvrait à l'idée d'une politique mondiale. Ne pas ramener les choses à la mesure d'un diocèse, ou d'un petit pays, mais envisager ses actes comme devant avoir une répercussion dans l'univers entier, ajuster et concerter son action en vue du plus grand bien de la chrétienté, — voilà des habitudes de large compréhension qu'il prit certainement à Rome. D'autre part, pour faire réussir les projets grandioses auxquels il songeait sans doute confusément, pendant ces années de tâtonnements et d'initiation, toute une diplomatie était nécessaire, d'autant plus nécessaire qu'un homme d'Église ne peut guère compter sur l'aide de la force matérielle. A l'école de la curie romaine, Lavigerie devint un diplomate subtil et persévérant. La diplomatie moderne, nous l'oublions trop, est née à l'ombre du sanctuaire. Depuis les origines de la monarchie jusqu'à nos jours, que d'hommes d'Église ont mis au service de la France la science politique qu'ils avaient apprise d'abord au service de la Rome pontificale ! Notons d'ailleurs que la souplesse acquise s'allia très bien chez Lavigerie, comme

chez un Richelieu ou un Mazarin, aux qualités innées de l'homme d'action. Il était, au fond, un violent. Mais les violents savent être, quand il le faut, les plus fins des diplomates : ce cardinal conquérant l'aura prouvé une fois de plus.

Ainsi Lavigerie, auditeur de rote, se formait à son métier de manieur d'hommes. Il s'armait pour l'avenir. Néanmoins, dans ce monde clérical et quelque peu somnolent, ses facultés maîtresses restaient sans emploi. Il se sentait inutile à Rome. C'est pourquoi il accepta le siège épiscopal de Nancy, avec la ferme intention d'y faire quelque chose. Il reprit là sa grande idée de réconcilier la science moderne avec l'Église, et, pour commencer, il se préoccupa de donner à son diocèse un clergé instruit, véritablement à la hauteur de ses fonctions pastorales et éducatrices. A peine s'était-il mis à l'œuvre qu'on lui proposa à l'improviste d'être le premier archevêque catholique d'Alger. Non seulement, il n'hésita pas à accepter, mais cette offre lui apparut comme quelque chose de providentiel. Tout ce qui s'ébauchait et se cherchait depuis si longtemps dans son esprit, toutes ses théories, ses aspirations, ses rêves, tout cela prit corps instantanément. La cristallisation fut immédiate.

Dès les premiers jours, il vit clair : l'avenir, — son avenir, — se déroula et s'ordonna devant ses regards. Son programme d'action se formula dans ses grandes lignes, et cela tout de suite, en prenant possession de son siège et dès sa première lettre pastorale. Dans un mandement, qui n'est peut-être pas un chef-d'œuvre littéraire, mais qui est un monument de haute pensée politique et chrétienne, il disait à ses diocésains, à l'Afrique tout entière : — « *Faire de la terre algérienne le berceau d'une nation grande, généreuse, chrétienne, d'une autre France, en un mot, fille et sœur de la nôtre, et heureuse de marcher dans les voies de la justice et de l'honneur, à côté de la mère-patrie; répandre autour de nous, avec cette ardente initiative, qui est le don de notre race et de notre foi, les vraies lumières d'une civilisation dont l'Évangile est la source et la loi; les porter au delà du désert, avec les flottes terrestres, qui le traversent et que vous guiderez, un jour, jusqu'au centre de ce continent encore plongé dans la barbarie; relier ainsi l'Afrique du Nord et l'Afrique centrale à la vie des peuples chrétiens, telle est, dans les desseins de Dieu, dans les espérances de la patrie, dans celles de l'Église, votre mission providentielle. En pouvez-vous concevoir*

de plus haute, de plus digne de vous et de votre patrie?... »

Le beau et noble langage! C'était tracer vingt ans d'avance, — et dans toute son ampleur, — le programme de pénétration civilisatrice que la France s'est efforcée, depuis, de réaliser en Afrique. Mais combien ce langage était incompris de la triste Algérie et même de la France d'alors! C'est le privilège amer des hommes de génie d'être seuls avec leur œuvre, — leur œuvre que l'on calomnie, que l'on entrave par tous les moyens, jusqu'au jour où l'on finit par s'incliner devant sa grandeur et sa bienfaisance. Ce jour-là, ils sont morts, — depuis longtemps peut-être, — et c'est devant un tombeau qu'on vient faire amende honorable à leur mémoire. Lavigerie était assez fort pour ne pas s'embarrasser de la sottise et de l'ingratitude. Il allait droit devant lui, droit à son but : rendre l'Algérie, d'abord, et ensuite donner l'Afrique tout entière à la civilisation latine et occidentale. Lui, nommé le premier archevêque de la Berbérie, il était à l'avant-garde de la civilisation, il occupait un des principaux points de pénétration vers le monde barbare. Derrière lui, il avait la France, vieille nation encore puissante et respectée. Il fallait profiter de tous ces avantages. La Providence elle-même semblait lui indiquer la route. Il ne pouvait pas négliger un tel ordre de service, manquer une telle occasion. La mission de la France, maîtresse de ses destinées, était de civiliser l'Afrique, — et lui, Lavigerie, le premier archevêque catholique d'Alger, il serait le grand champion de cette conquête pacifique.

Vingt ans plus tard, après bien des déboires et des désillusions, il avertissait de leur erreur ceux qui croyaient, avec un optimisme naïf, à la complète somnolence et à la parfaite innocuité de l'Islam, et il s'écriait : « Croyez-en un vieux pilote qui connaît les écueils et les tempêtes de la barbarie!... » Mais, dès son arrivée en Algérie, ce bon pilote n'avait aucune illusion. Il savait toutes les difficultés de sa tâche. Il n'avait, pour cela, qu'à jeter les yeux sur son archidiocèse... Certes, l'Algérie de 1867 était déjà bien différente de celle du temps de la conquête. La France et l'Algérie elle-même l'avaient à peu près oublié. Aujourd'hui, c'est bien pis, nous n'avons aucune idée de ce qu'était cette Afrique de 1830. Pour nous, l'Afrique du Nord est un aimable pays de tourisme, où l'on court les routes en automobile et où l'on se fait photographier

en Arabe de carnaval. Lavigerie, lui, la voyait telle qu'elle était, lorsque les troupes de Charles X plantèrent le drapeau fleurdelysé sur la plage de Sidi-Ferruch, et il s'indignait de l'oubli et de l'ingratitude des jeunes générations : « Algériens des âges futurs, disait-il, dans un beau mouvement d'éloquence, vous qui n'aurez pas connu les souffrances de vos pères et pour lesquels il ne restera de cette histoire que les souvenirs lointains du passé, lorsque vous trouverez dans les sillons de vos campagnes les ossements blanchis de nos soldats, découvrez-vous avec respect, faites une prière pour ces braves dont aucune prière n'a béni la tombe, et dites à vos fils : Voilà ce qu'a fait la France ! Elle a sacrifié pour vous les meilleurs de ses enfants. Ce sont eux qui, pour nous donner une patrie, sont venus ici trouver la mort, non pas la mort soudaine du combat, mais la mort lente et sombre devant laquelle leur jeunesse s'est courbée avec l'héroïsme austère du devoir... »

Ainsi l'archevêque d'Alger était conscient de ce que cette Algérie, déjà si belle, de 1867, avait coûté à la France en or et en argent, en dévouements, en sacrifices et en vertus de toute sorte. Mais cette terre, transformée et régénérée par le doux génie de notre race, ne pouvait pas lui cacher sa face barbare d'autrefois. Lavigerie se souvenait toujours de ce qu'elle fut avant l'arrivée des nôtres : cette Afrique du Nord obstinément fermée à l'Européen, nid de pirates qui désolaient toutes les rives de la Méditerranée, qui en rendaient la navigation si périlleuse. Il se rappelait les bagnes d'Alger, de Bône, de Tunis, de Tripoli, bagnes peuplés d'esclaves chrétiens, de toute nationalité et de toute condition et dont certains se nommaient Cervantès, Vincent de Paul, Regnard, Jean Le Vacher, ce consul de France, qui mourut martyr de sa foi, lié par les Barbaresques devant la gueule d'un canon. Encore une fois, nous n'avons plus idée de tout cela, ni des cruautés ignobles qui faisaient et qui font encore des supplices africains quelque chose d'épouvantable pour l'Occidental.

L'émotion causée en Europe et en France par ces atrocités si fréquentes et par le danger permanent de la mer infestée de Barbaresques, j'en retrouve un écho singulièrement significatif jusque dans l'éloquence trop étudiée d'un orateur sacré du XVIIe siècle, dans l'oraison funèbre du duc de Beaufort, par Mascaron, « évêque et comte d'Agen ». Mais Mascaron était né

à Marseille, en pays maritime, et, très certainement, il parlait en homme qui sait ce qu'il dit et qui a vu les choses de ses yeux : « *Quand je me souviens, qu'il n'arrivait point de vaisseau dans nos ports, qui ne nous apprît la perte de vingt autres* ; quand je songe qu'il n'y avait personne qui ne pleurât ou un parent massacré, ou un ami esclave, ou une famille ruinée ; quand je rappelle dans ma mémoire l'insolente hardiesse avec laquelle ces Barbaresques faisaient des descentes presque à la portée de notre canon, où ils enlevaient tout ce que le hasard leur faisait rencontrer de personnes et de butins ; que les promenades même sur mer n'étaient pas sûres, qu'on craignait toujours que, de derrière les rochers, il n'en sortît quelque pirate ; quand je me représente les cachots horribles d'Alger et de Tunis remplis d'esclaves chrétiens, et de Français plus que d'autres nations... mon imagination me rend ces temps malheureux si présents que je ne puis m'empêcher de m'écrier : *Usque quo, Domine, improperabit inimicus?...* »

Il est bon de peser tous ces termes, de nettoyer ces expressions de leur rouille de style : tous ces mots sont pleins de choses vivantes et douloureuses. Et il est trop certain que, comme le dit Jules Mascaron, évêque-comte d'Agen, cette piraterie était un opprobre révoltant pour toutes les nations chrétiennes. Avec le dernier représentant de la monarchie traditionnelle, la France mit fin à cette honte. Nous devons nous en souvenir toujours, surtout quand une presse imbécile et criminelle s'en va répétant que les expéditions coloniales ne sont que des pirateries capitalistes. Du moins, la France a-t-elle fait tout ce qu'elle pouvait pour que ce fussent, avant tout, des œuvres de justice et de civilisation.

Ce caractère hautement désintéressé de notre conquête frappait vivement Lavigerie, lorsqu'il en étudiait l'histoire. En 1875, il établissait ainsi le bilan de notre effort africain : « Des travaux immenses et magnifiques, des villes, des monuments, des routes, de vastes entreprises, mais, au fond, un pays qui a coûté à la France deux fois plus d'or qu'il n'en aurait fallu, il y a quatre ans, pour payer sa rançon et qui ne peut jusqu'ici se suffire à lui-même ; une colonie qui compte moins d'habitants français qu'elle n'a pris de soldats à la France ; des terres qui ont donné moins de richesses, malgré leur admirable fécondité, que celles que l'on eût obtenues des

terres de la mère patrie, avec les mêmes efforts... » (Notons que ces critiques ne sont plus justifiées aujourd'hui, mais elles l'étaient en 1875.) Et l'archevêque d'Alger concluait : « Est-ce donc pour cela que nous avons vu la Providence tout conduire comme par la main?.. » Oui! Est-ce pour ce mince résultat pratique que nous avons assumé une besogne pareille? Dans quel dessein? Pourquoi sommes-nous en Algérie? C'est que la France, pensait Lavigerie, a, dans l'Afrique du Nord, et dans toute l'Afrique, une mission providentielle à remplir. Ce grand homme d'action aboutissait à une conception toute mystique de notre œuvre colonisatrice. Dans l'admirable discours, — trop peu connu, — qu'il prononça, dans la cathédrale d'Alger, précisément en cette année 1875, pour l'inauguration du service religieux dans l'armée d'Afrique, il explique ce qu'il faut entendre par cette mission providentielle. Il ne s'agit pas seulement de rendre l'Algérie à la civilisation latine, mais d'en pénétrer tout l'hinterland, depuis les régions sahariennes jusqu'à l'Afrique équatoriale et occidentale. Autrement, c'est l'Islam, notre irréductible ennemi, qui va s'emparer de cet immense continent, où se préparent les armées de l'avenir : nous en avons eu une première preuve en 1914. Or, il ne faut pas que l'Islam puisse mobiliser ces armées contre nous. Sans doute, le nègre ne peut rien par lui-même. Mais, fanatisé par l'esprit conquérant des confréries musulmanes, il peut devenir prochainement un très grand danger. Ce danger n'est pas encore très apparent : il n'en est pas moins vrai que l'Islam continue à petit bruit sa conquête du monde noir. En apparence, rien ne bougera, jusqu'au jour où un nouveau Mahdi, un grand chef, formé aux méthodes de la guerre européenne, jugera l'occasion favorable pour rassembler toute la barbarie noire et la précipiter sur le monde occidental, divisé, affaibli par ses querelles intestines, ses utopies démagogiques et humanitaires, et aussi par les vices de sa civilisation.

L'ancien directeur de l'Œuvre des Écoles d'Orient, l'homme qui a vu les massacres de Damas et la Syrie ravagée, a le pressentiment très net de tout cela. C'est pourquoi il juge que c'est, pour l'Europe civilisée, une nécessité vitale de former un front unique contre l'Islam et d'utiliser tous les points stratégiques, où, d'ores et déjà, son action peut être efficace : en Syrie, en Palestine, en Égypte, dans le Sahara. Il s'agit non

seulement de tracer une zone protectrice, mais d'organiser de véritables armées de pénétration. De là, la fondation de l'ordre religieux des Pères Blancs par l'archevêque d'Alger, — et de là aussi ses campagnes antiesclavagistes : car il est convaincu que détruire l'esclavage africain, c'est frapper l'Islam qui ne peut pas s'en passer.

Mais comment réaliser cette pénétration? Des missionnaires peuvent-ils y suffire? Lavigerie est trop réaliste pour croire à la chimère de la pénétration pacifique réduite à ses seuls moyens. Il sait qu'elle ne peut rien sans l'appui de la force. C'est pourquoi elle doit être précédée ou suivie de très près par la force armée. Voilà une condition essentielle. Mais, une fois que la force a fait son œuvre, c'est au missionnaire de la civilisation à intervenir. Plus que le laïque, le prêtre, qui poursuit une œuvre désintéressée, est qualifié pour cette propagande pacifique. Là où le soldat et l'administrateur échouent, il peut réussir. Il sait l'art d'apprivoiser les âmes : c'est même tout son métier. Alors, qu'on le laisse faire son œuvre : ouvrir doucement les yeux au barbare, lui faire comprendre l'infériorité de son état, lui inspirer le désir d'en sortir, et, pour commencer, lui donner l'exemple de vertus que, seule, la religion peut impunément pratiquer.

Le militaire, l'administrateur ne lui montrent que la face brutale de notre pays. Le Français et l'Européen, en général, ne lui révèlent que les tares ou les vices de la civilisation occidentale. Pour l'Africain, cette civilisation, c'est quelque chose d'affreusement matériel, une question de chemin de fer, d'alcool, d'industrialisme intensif. Notre science et notre littérature laïques ne lui fournissent que des armes ou des arguments contre nous. Le seul homme qui puisse l'aborder avec quelque chance de succès, c'est le prêtre, dont l'âme religieuse est aussi près que possible de la sienne et qui, sans arriver sans doute à déraciner toutes ses haines, peut du moins les adoucir. Et c'est pourquoi Lavigerie n'a confiance que dans l'action civilisatrice et pacifiante du prêtre.

Avant toutes choses, être bon pour le vaincu, aller au-devant de lui avec tout l'amour du Christ. Que le missionnaire africain reprenne la devise de saint Augustin, le grand docteur et le grand apôtre de l'Afrique, qui répondait aux fureurs et aux atrocités des donatistes par ce mot d'ordre : charité! *Charitas*, ce fut la

devise de Lavigerie, celle qui soulignait son blason archiépiscopal.

Et pour que cela fût bien entendu, dès le début, — à savoir qu'il ne voulait employer d'autres armes que la charité, — l'archevêque d'Alger, dès son premier mandement, demandait aux Musulmans de son diocèse la permission de les bénir : « Et vous aussi, leur disait-il, je vous bénis, anciens habitants de l'Algérie, que tant de préjugés séparent encore de nous et qui maudissez peut-être nos victoires. *Je réclame de vous un privilège : celui de vous aimer comme mes fils,* alors même que vous ne me reconnaîtriez pas pour père.... Mais, en attendant cette heure désirée où il n'y aura plus ici qu'un seul peuple, il est deux choses, du moins, que nous ne cesserons de faire et qui ne peuvent ni vous inquiéter, ni vous détourner de nous, c'est de vous aimer et de vous le prouver, si nous le pouvons, en vous faisant du bien ; la seconde, c'est de prier pour vous le Dieu, maître et père de tous les hommes, afin qu'il vous accorde pleinement la lumière, la miséricorde et la paix... »

Voilà qui est généreux et voilà qui est net ! Pas d'autre moyen de conquête que la charité ! Pas de contrainte, et surtout pas de conversions forcées ! Aussi, lorsque des journalistes sectaires ou de bas politiciens l'accusaient de fanatisme, l'archevêque répondait avec indignation : « Je déclare que je considérerais *comme un crime ou comme une folie* de surexciter, par les actes d'un prosélytisme sans sagesse, le fanatisme de nos populations musulmanes : *comme un crime*, parce que j'ajouterais ainsi une difficulté nouvelle à toutes celles dont la France doit triompher en ce moment ; *comme une folie*, parce que, au lieu d'atteindre le but, nous l'éloignerions peut-être à jamais. J'ajoute que les règles que j'ai tracées, à cet égard, aux prêtres de la Tunisie, sont suivies fidèlement. En matière aussi grave, aucun d'eux ne s'exposerait à me désobéir. »

***

Le résultat de cette action à la fois si sage, si énergique et si persévérante, ce fut d'ouvrir à la France d'immenses territoires encore à peu près intacts. Sans doute, il y avait eu, avant lui, des explorateurs du Centre et de l'Occident africains. Mais c'est seulement depuis ses prédications véhémentes et enthousiastes contre les esclavagistes musulmans, que nous avons

tourné vers ces régions une activité qui ne s'est plus démentie. Ses Pères Blancs ont commencé la pénétration du Sahara, et ils ont été, avec les autres missions africaines, les grands auxiliaires de la colonisation française dans toute l'Afrique équatoriale et occidentale. Qu'on songe seulement aux misérables colonies moribondes que nous y possédions avant 1870, et l'on mesurera l'importance de la propagande de Lavigerie. Sans cette grande voix qui n'a cessé de crier vers le Désert et de nous montrer le chemin du monde noir, la France n'aurait pas eu derrière elle, en 1914, toutes les ressources de son empire colonial africain. N'oublions pas enfin qu'il a préparé notre protectorat sur la Tunisie, lequel appelait logiquement notre entrée au Maroc.

Pourquoi, dans ces régions nouvellement conquises, n'avons-nous pas suivi son programme jusqu'au bout? Et par quelle aberration y avons-nous ranimé un fanatisme qui mourait de sa belle mort, en procurant des catéchistes musulmans à des nègres ou à des Berbères qui n'en avaient cure? Ne savons-nous donc pas que tout nouveau converti à l'Islam est un ennemi de la France et de la civilisation occidentale?

Quoi qu'il en soit, Lavigerie aura été, au XIXe siècle, un des grands défenseurs, — sinon le plus grand, — de l'Idée occidentale. Nous n'entrevoyons pas encore la portée entière de son œuvre. Mais, le jour où l'Islam nous menacera plus directement, — et ce jour-là n'est peut-être pas très éloigné, — alors on comprendra quel *voyant* a été cet homme. On se le représentera dans l'attitude que le sculpteur a donnée à sa statue de Biskra, « cette effigie d'évêque conquérant, qui se dresse à la limite des oasis, devant la mer des sables et qui, brandissant la double croix, d'un geste à la fois belliqueux et doux, semble dire à la barbarie : « Tu ne passeras pas! »

***

Ce voyant, cet homme aux regards tournés vers l'avenir, n'a pas négligé le présent, les réalités immédiates. Il a été, dans toute la force du terme, un réaliste. Il a essayé de comprendre le pays, dont il avait le gouvernement spirituel, et d'en tirer tout le possible pour son plus grand bien. Et c'est ainsi qu'il a fait œuvre de grand Français et de grand Africain.

Qu'il ait travaillé d'abord pour la France, en se donnant de

tout son cœur à son œuvre africaine, personne ne songerait à le contester. Quand il n'aurait fait que préparer l'établissement de notre protectorat tunisien, — ce protectorat, qui aurait pu être conclu plus tôt, si on l'eût écouté, et avec une notable économie d'hommes et d'argent, — il aurait déjà bien mérité de la mère patrie. Mais il a fait beaucoup plus.

Cette Algérie, cette colonie que la France ne savait comment utiliser, il a été un des premiers à la mettre en valeur; il a surtout crié à la Métropole qu'il avait foi dans l'avenir de l'Algérie. Personne n'a dit cela, avec plus de conviction, avec plus d'éloquence entraînante. Ce prédicateur a prêché d'exemple. Il a été un des premiers à planter la vigne, cette vigne qui allait faire la fortune de la colonie. L'archevêque d'Alger s'est improvisé viticulteur. Il a planté la vigne à Maison-Carrée, à Kouba, à La Marsa. Les ceps épiscopaux se sont multipliés au point que l'Algérie est devenue un des grands royaumes du vin. Sans doute, là comme ailleurs, Lavigerie a eu des précurseurs, ne fût-ce que le maréchal Bugeaud, qui a été le grand pionnier de la colonisation agricole en Algérie. Mais, comme on dit, il y a la manière, le geste qui frappe les imaginations et qui déclenche les énergies. Ensuite, toutes les cultures n'étaient pas bonnes pour l'Afrique du Nord : il fallait trouver la vigne. Lavigerie a trouvé la vigne. Il l'a plantée avec éclat et, si j'ose dire, avec lyrisme. L'Algérie actuelle lui doit sa fortune.

Ainsi, dans tous les domaines, il aura ouvert la voie. Cet homme à l'activité dévorante aurait voulu faire plus encore. Quand il arriva de Nancy, il apportait avec lui cette illusion que l'Afrique du Nord était une terre de liberté. C'est même pour cela qu'il avait accepté sans hésitation le siège archiépiscopal d'Alger. Il pouvait y être plus libre qu'en France. Du bateau qui l'amenait, il voyait surgir devant lui de vastes horizons fascinateurs qui sollicitent l'action autant que le rêve... Le désenchantement fut prompt. A peine débarqué, il dut entrer en lutte avec le gouverneur général, le maréchal de Mac Mahon, qui s'opposait à ses efforts de prosélytisme et de propagande charitable dans les milieux indigènes éprouvés par la famine. Quelle déception! S'être expatrié, avoir passé la mer, pour retrouver dans ce pays vierge toutes les entraves administratives et toutes les routines de la Métropole! Dans Alger, la Ville Blanche, où tout semblait poétique comme dans un monde

de féerie, retrouver, avec la triste somnolence d'un chef-lieu d'arrondissement, la sottise du Café du commerce, le sectarisme imbécile et malfaisant d'une petite presse locale, l'inintelligence et l'inertie du fonctionnaire métropolitain!... Quelle calamité lamentable! Un Français, qui se sent toute l'étoffe d'un vrai Français, quitte son pays, parce qu'il y étouffe, parce que cette atmosphère de basse politicaillerie, de luttes mesquines et stérilisantes, est irrespirable pour lui! Oui, c'est une chose terrible : un Français, qui a l'âme saine et vigoureuse, est obligé de s'expatrier, d'émigrer aux colonies, pour donner toute sa mesure, pour être vraiment et complètement un Français. Et voilà que, dans ces pays où il croit être libre d'agir, il trouve embusqué le même monsieur Homais, qui espionne son action, il se heurte au même monsieur le Député et au même monsieur Lebureau, qui essaient d'empêcher ou de saboter son œuvre!

Pourtant, malgré toutes ces restrictions inattendues, l'Afrique du Nord était tout de même, pour Lavigerie, comme elle l'est encore pour n'importe quel Français, un pays de plus grande liberté que la France. Et c'est pourquoi Lavigerie l'aimait tant. Il l'aimait d'avance comme le lieu prédestiné où son action prendrait toute son ampleur. Mais comment agir en ce pays neuf? L'archevêque allait-il se lancer au hasard, multiplier les essais, les tentatives infructueuses, sans s'être demandé au préalable si le milieu, si l'âme africaine s'y prêtait. Pour faire œuvre durable, œuvre à la fois française et africaine, la première condition était de bien connaître l'Afrique. Lavigerie s'y appliqua dès le début. Et c'est une chose à peu près inouïe dans l'histoire de notre colonie.

La plupart des chefs et des administrateurs qui sont passés par l'Algérie, — civils ou militaires, — ignoraient tout du pays. Je l'ai déjà dit ailleurs, mais je ne saurais trop y insister : l'ignorance française des choses africaines stupéfiera et scandalisera l'avenir. Lavigerie, lui, savait. Il sut tout de suite. Cet ancien professeur d'histoire connaissait aussi bien le passé que le présent de la colonie, et c'est sur cette connaissance qu'il a réglé son action. Les autres ont marché à l'aventure, ils ont entassé sottise sur sottise. L'archevêque d'Alger, au contraire, a montré dans ses fonctions d'administrateur, dans son rôle d'organisateur et d'apôtre, une sagesse et une clairvoyance qui

font de lui un modèle pour tous nos gouvernants présents et futurs.

Là encore, il a eu des précurseurs, qu'il serait injuste de passer sous silence, — ne fût-ce que ses prédécesseurs mêmes sur le siège d'Alger, Mgr Pavy et Mgr Dupuch. Mais, encore une fois, il y a la manière. Il y a la vive lumière et l'impétuosité du génie qui s'empare d'une vérité obscure, ou ternie, et qui la fait resplendir. D'abord, Lavigerie, en s'inspirant de la connaissance du passé, critique fort justement tout le mal qui a été fait à l'Algérie par l'ignorance française, qu'il s'agisse des ministres de Louis-Philippe, ou de ceux de Napoléon III. Pour lui, notre faute initiale, ç'a été de ne pas nous présenter aux indigènes comme des libérateurs, libérateurs de la tyrannie turque d'abord, puis de la tyrannie arabe et enfin de celle de l'Islam. Au lieu de *ré-islamiser* l'Afrique du Nord, lui rapprendre son histoire, insister sur ce fait que l'Algérie fut un pays latin et chrétien, qu'elle l'est restée beaucoup plus qu'elle ne le croit, qu'en entrant dans ce pays nous sommes rentrés dans un domaine perdu de la latinité ; enfin, en tenant compte de susceptibilités parfaitement légitimes, rappeler sans cesse aux Africains nos traditions communes, leur montrer ce qui nous rapproche et non ce qui nous divise... Aujourd'hui encore, l'administration française est bien loin de ce programme. Elle continue trop souvent à tourner le dos au bon sens, comme à la tradition historique, en s'évertuant à faire des Algériens des panislamistes fanatiques et antifrançais.

Un des grands mérites, — le plus grand peut-être, — de Lavigerie archevêque d'Alger, c'est que, dès son arrivée, il eut la claire vision de tout cela. Il a exprimé ces idées dans une foule d'écrits, de discours et de sermons. Il n'est nullement un écrivain, encore moins un styliste. Peu lui importe la forme qui, chez lui, est parfois conventionnelle, mais l'ardeur de sa conviction, la lumière qu'il projette sur toute une lointaine histoire, sa très réelle éloquence et enfin son lyrisme de voyant et d'inspiré finissent par triompher de tout un fatras de rhétorique dont il lui arrive de s'empêtrer. Cet homme d'action était une tête à idées. Ces idées, il les a développées non seulement dans ses mandements, dans ses brochures, dans la presse, mais il les a commentées en chaire, dans sa cathédrale d'Alger, devant des maréchaux de France, des généraux, des gouver-

neurs, des fonctionnaires, et tout cela semble avoir glissé sur eux. Journalistes, professeurs, administrateurs, personne ne semble l'avoir compris. Toutes ces idées si fécondes, c'était matière à sermon, c'était du cléricalisme. On n'essayait même pas de comprendre. On haussait les épaules, et l'on faisait le silence.

Je me rappelle, non sans remords, cette honteuse incompréhension. Quand j'arrivai à Alger, en 1891, le cardinal vivait encore. Je tombai dans un milieu de fonctionnaires quelque peu déprimés par le climat et en proie aux plus mornes préjugés. On n'y parlait de Lavigerie que pour se moquer de lui, ou pour le traiter d'homme dangereux. Il semble, au moins, que des universitaires, des intellectuels, auraient pu s'intéresser à ses idées, ne fût-ce que pour les discuter ou les contredire. Personne n'en parlait. Moi-même, qui avais pourtant une très haute idée de son effort, j'ignorais tout de sa pensée. Je me demande même si son clergé la comprenait. En tout cas, cette pensée dormait, en ce temps-là. Elle ne disait rien à l'imagination, ni à l'intelligence de la foule. Maintenant encore, elle gît ensevelie dans deux gros volumes, publiés, en 1884, par le cardinal lui-même et qui s'intitulent : *Œuvres choisies de son Éminence le cardinal Lavigerie, archevêque d'Alger*. Ces volumes n'ont eu aucun succès. Tout récemment, j'ai pu obtenir de la munificence de l'éditeur les deux derniers, je crois, qui restaient d'un tirage fort restreint. Il fallut les chercher longtemps dans la poussière de la réserve, et, quand enfin on me les mit dans les mains, je constatai qu'ils n'avaient même pas de couverture...

Ces pauvres livres oubliés, je les dévorai avidement. Et quelle ne fut pas ma stupeur! J'y découvrais, presque à chaque page, ma propre pensée, mes propres théories africaines. Lavigerie les avait formulées longtemps avant moi, sans que j'en fusse le moins du monde averti. Nos réflexions et nos conclusions avaient suivi une marche parallèle. Je n'avais fait que préciser et développer les idées de l'archevêque, en utilisant les découvertes d'une science qui, à cette époque-là, n'en était encore qu'à ses débuts.

Et c'est ainsi, — par sa connaissance profonde du passé, comme du présent de l'Afrique, — que ce métropolitain de Carthage a pu donner à ses actes, comme à sa parole, une

autorité si grande, si exemplaire, en même temps qu'il est devenu, dans l'histoire de l'Afrique, une physionomie si haute et si originale. Aux yeux du monde entier, il a réellement incarné l'Afrique nouvelle, l'Afrique française. Avec son noble souci de « faire du bien » aux vaincus, de répandre, chez eux, les lumières, de les élever et de les civiliser, il a donné à notre conquête une figure plus humaine, plus généreuse. Et, avec ses allures de patriarche, de conducteur de peuples, de véritable souverain, il a, pendant toute sa vie, donné plus grand air à notre domination. Il l'a véritablement drapée dans sa pourpre de prince de l'Église : de sorte que personne n'aura représenté l'Afrique française comme ce cardinal. Personne n'en a eu une idée à la fois plus haute, plus précise et plus complète. Il l'a portée vraiment dans son cœur et sa tête, tout entière, depuis ses origines. Il a été la conscience totale et spendide de l'Afrique régénérée.

Comment s'étonner, après cela, qu'il l'ait tant aimée? Elle était, en grande partie, sa création. En tout cas, l'Afrique chrétienne lui doit sa renaissance, la résurrection de ses églises, de ses œuvres et de sa hiérarchie. Pour tout le reste, elle a dû beaucoup à son initiative, à la foi indestructible qu'il avait dans son avenir et qu'il ne manquait pas une occasion de proclamer dans ses discours. Dans cette œuvre française incomparable qu'est l'Algérie contemporaine, Lavigerie a la première part. La métropole ingrate ne se rend pas encore suffisamment compte ni de ce qu'a été sa collaboration, ni de la grandeur de l'œuvre accomplie. Il faut pourtant le crier bien haut, parce que c'est vrai et que c'est une chose des plus honorables pour notre pays : depuis Louis XIV et depuis Napoléon, nous n'avons rien fait de plus grand que l'Algérie. En 1914, nous avons sauvé notre vie, nous avons récupéré finalement des provinces perdues. Mais, en Algérie, nous avons *créé*, — nous avons fait à notre image un pays tout entier. Créer! D'Annunzio disait que ce mot seul a des splendeurs d'aurore. Nul comme Lavigerie n'aura connu la joie de cet acte suprême, — l'acte par excellence...

***

Il a créé dans tous les genres. C'est l'homme complet, à l'activité multiforme et sans cesse trépidante. Ses coopé-

rateurs eux-mêmes avaient grand peine à le suivre. Je me souviens encore du premier mandement, écrit, au lendemain de sa mort, par son successeur immédiat, Mgr Dusserre : c'était un profond soupir de soulagement. Enfin! on allait pouvoir se reposer. Ce terrible patron avait surmené son équipe de travailleurs. Il leur avait fait faire du cent à l'heure. Et, dans son ardeur de conquête, il avait un peu trop sacrifié le diocèse d'Alger à la chrétienté et au monde entier... Telle était la signification secrète de cet honnête mandement, inspiré par le bon sens le plus désireux de se rasseoir.

Je doute, en effet, que, depuis la Renaissance, on ait vu, dans notre Europe, un type d'humanité plus riche et plus divers que ce cardinal. Ceux mêmes qui ont vécu dans sa familiarité et que j'ai pu interroger par la suite n'en avaient qu'une idée confuse. Ils ne voyaient qu'un côté de son caractère, — quelquefois même les plus petits côtés. Si, d'autre part, on considère le fameux portrait de Bonnat, qui est, aujourd'hui, au Musée du Luxembourg, on ne mesure pas davantage l'étendue et la variété des dons qu'avait reçus Lavigerie... Arrêtons-nous, un instant, devant cette toile historique, qui représente le cardinal assis, dans toute la massivité de sa force et l'opulence du manteau rouge, les yeux mi-clos, la barbe orientale étalée sur la poitrine. Certes, on voit bien les intentions du peintre. On devine, en ce prêtre, l'homme de ruse, le diplomate, l'homme d'affaires quelque peu levantin, celui que ses ennemis de Rome appelaient « le mercanti », — et l'on démêle bien aussi, tout au fond de ces yeux mi-clos, une expression de réelle bonhomie, une bonhomie un peu rude, qui n'avait pas grand chose à faire pour se transformer en bonté, en charité, et même en tendresse. Enfin, malgré le faste de la pourpre romaine, on sent bien également, en cet archevêque, la volonté d'humilité et aussi de pauvreté. Le décor qui l'entoure est réduit à sa plus simple expression : une pile de livres, une croix se détachant sur le cuir fruste d'un vieux paravent. Et ce n'était pas vaine simagrée. Cet homme qui, dans sa vie, avait brassé tant d'argent, ne laissa, à sa mort, que ses vêtements et un petit crucifix d'ivoire.

Une telle effigie, quelle qu'en soit le mérite, ne l'exprime donc qu'imparfaitement. Pour le connaître tout entier, il faut non seulement lire le récit de sa vie, telle que Georges Goyau

vient de nous la résumer, en un émouvant tableau d'histoire, mais le lire lui-même dans les nombreux écrits qu'il nous a laissés. Le cardinal Lavigerie a écrit beaucoup plus qu'on ne pense, et sans doute avec un certain plaisir d'intellectuel et de professeur. Il semble que Bonnat, dans le portrait du Luxembourg, ait voulu indiquer ce trait de caractère, en lui mettant, au bout des doigts, une plume qui a l'air impatiente de courir sur le papier. Alors, à feuilleter toutes ces pages, encore chaudes de vie et de passion, on découvre peu à peu l'homme prodigieux qu'il a été : l'éducateur, l'organisateur d'œuvres sociales, le bâtisseur d'écoles, de séminaires, d'hôpitaux, d'églises, le colon, le viticulteur, le manieur d'hommes, le conquérant et l'apôtre, l'historien, l'archéologue, qui a le sens des grands spectacles et de la continuité de l'histoire, l'orateur, qui se mouvait naturellement dans le grand, qui touchait d'un bond au sublime, qui savait émouvoir les foules et frapper les regards...

De tous ces hommes divers, c'est seulement l'historien lyrique et imaginatif, et enfin l'homme de représentation, que je voudrais considérer ici.

***

Lavigerie conçoit l'histoire comme une chose vivante, et, de même que les meilleurs esprits de l'âge classique, de même que Louis XIV dans ses instructions à son fils, — il la conçoit *comme un enseignement*. Oui, sans doute, qu'elle soit une science exacte, dans la mesure où elle peut l'être, — qu'elle repose sur les données les plus positives, contrôlées par les méthodes les plus rigoureuses. Mais il faut qu'elle serve à quelque chose, ne fût-ce qu'à la délectation de notre esprit et de nos yeux. Autrement, cette capitalisation improductive du passé est le plus vain des passe-temps. L'histoire doit nous dicter notre action. Non seulement elle la règle, mais elle peut aussi la justifier. Nous ne sommes pas des isolés : nous continuons une action qui a ses racines dans le plus lointain passé. C'est ainsi que l'action française, en Afrique, n'est que la continuation de l'action latine, initiée par Rome, voilà vingt siècles. L'histoire légitime notre conquête. Nous reprenons une œuvre interrompue, nous sommes les héritiers d'un splendide passé.

Et c'est ainsi que Lavigerie, dès les débuts de son épiscopat algérien, s'est efforcé de rappeler et de faire revivre ce passé. Il s'efface derrière ses antiques prédécesseurs : c'est Cyprien, c'est Augustin, c'est Optat, tous les fils de la vieille Afrique chrétienne, qui marchent devant lui et qui lui fraient le chemin. Continuer l'œuvre de ces ancêtres spirituels, il n'a pas d'autre but. Pour le mieux marquer, il matérialise, en quelque sorte, aux yeux son rêve de résurrection. Dès qu'il le peut, il renoue la tradition des conciles africains. Au lendemain de l'insurrection de Kabylie, il réunit à Alger, en un concile provincial, les évêques d'Oran, de Constantine, de Sébaste, l'abbé de la Trappe d'Aiguebelle, celui de la Trappe de Staouëli, vingt-sept délégués des chapitres des communautés et du clergé paroissial de l'Algérie. Quel merveilleux spectacle, — cette rentrée dans la vie d'une vieille Église que l'on croyait morte à tout jamais! L'archevêque, dans la péroraison du discours qu'il prononça pour la clôture du Concile, ne peut maîtriser sa joie : « Puissent nos efforts, dit-il, ressusciter plus pleinement chaque jour la vie chrétienne sur ces ruines sacrées! Puissent le sang des martyrs, les vertus de tant de saints féconder encore une fois ce sol qu'ils ont illustré! Puisse s'accomplir sous nos yeux, pour la moisson des âmes, le spectacle que nous donne, pour celle du laboureur, cette terre à laquelle le repos et les débris des siècles semblent avoir assuré une fécondité sans fin!... »

Quelques années plus tard, il relève le siège métropolitain de Carthage. Et là, devant le grand paysage historique du golfe et des montagnes, sur l'emplacement de la ville de Scipion et d'Hamilcar, celui qui s'intitulait déjà « le premier archevêque et le premier métropolitain de toute l'Afrique », prononçait ces éloquentes paroles en s'adressant à l'envoyé du Pape, qui venait de lui remettre la barrette cardinalice : « Vous direz à Léon XIII, que, sous son grand pontificat, vous avez vu le signe de la Rédemption couronner cette antique Acropole, comme un signe de résurrection et d'espérance. Vous lui direz que, grâce à la France, un temple, une maison de prière, consacrés à la mémoire du plus pieux de nos rois, s'élèvent sur les débris des superstitions anciennes. Vous lui direz, enfin, que vous y avez vu, autour de leur pasteur, des chrétiens appartenant à toutes les nations de la vieille Europe, à son Italie,

à la France, à Malte, à l'Espagne, à la Sicile, et qu'en son nom, je prêche à tous la charité, l'union et la paix... »

Et, d'un geste superbe, il groupait, autour de cette colline de Byrsa, comme pour faire cortège au nouveau patrice de Rome, tous les héros de l'histoire africaine.

*
* *

Ces grandes images de l'histoire, — ces images exaltantes et fécondes, — que son imagination lyrique se plaisait à évoquer, il savait les créer à son tour, quand il le jugeait opportun.

Montesquieu a dit quelque part, que, plus que tout autre, « le peuple romain s'émouvait par les spectacles. » Lavigerie connaissait à merveille cette sensibilité spéciale des foules latines. Il excellait à les émouvoir par des figurations et des décors, que l'Afrique éclatante et lumineuse, l'Afrique drapée de blanc, comme aux temps antiques, lui offrait avec prodigalité, et il savait aussi entraîner les multitudes par la fougue et la beauté de son geste. Cet homme, si simple dans son costume comme dans toutes les habitudes de sa vie privée, devenait fastueux, quand il le croyait nécessaire pour son œuvre. Il y avait, en lui, à la fois du pontife romain et du cheik musulman. Pour les Arabes, il était le « grand marabout chrétien ». Il apparaissait comme un chef religieux et comme un souverain. Ses bénédictions solennelles du haut des degrés de sa cathédrale, ont laissé un éblouissement dans les mémoires algériennes. Des témoins me racontent que nul ne savait, comme lui, profiter de l'éclairage propice, saisir le rayon de soleil qui frappait sa mitre ou sa crosse, pour se montrer, comme dans une gloire, à ce peuple avide de tout ce qui brille. Ses entrées à Rome, dans la cour du Vatican, sont restées fameuses. Escorté de ses esclaves noirs et de ses prêtres guerriers, c'était un Roi mage venant déposer aux pieds du Vicaire du Christ les prémices de ses conquêtes, portant, lui aussi, l'encens et la myrrhe, — tous les parfums de la louange, avec les présents qui dissipent les desseins contraires et qui réjouissent les cœurs. Bien des Parisiens se souviennent encore de ses sermons à Saint-Sulpice, lorsqu'il surgissait en chaire, tout resplendissant de pourpre, comme la figure triomphale d'un monument, dont ses missionnaires, échelonnés sur les marches immobiles dans la blan-

cheur de leurs burnous, eussent été les vivantes cariatides...

Mais l'histoire, qu'il aimait tant, l'histoire, si l'on peut dire, reconnaissante, lui a ménagé plus d'une fois, sans qu'il les ait cherchées, des rencontres qui font tableau et qui illustrent sa vie des plus saisissantes images. La plus belle peut-être, c'est sa rencontre avec Abd-el-Kader, à Damas, au lendemain des massacres de Syrie. L'émir, se souvenant avec gratitude de la façon généreuse, dont il avait été traité pendant sa captivité au château d'Amboise, aurait, paraît-il, sauvé la vie à un certain nombre de Chrétiens, en les protégeant contre les Druses et les soldats turcs. L'abbé Lavigerie, envoyé pour secourir ces misérables, crut devoir, au nom de l'Église et de la France, aller remercier Abd-el-Kader.

En quoi consista, au juste, l'intervention de l'émir? Il est assez difficile de le préciser. Une telle générosité de la part d'un Musulman fanatique, paraît, d'abord, assez douteuse. Cependant, tous les témoignages concordent pour nous le représenter comme une âme noble et surtout profondément religieuse, très capable, en tout cas, d'un mouvement chevaleresque. Un des nôtres, Léon Roches, qui a vécu dans son intimité, nous dit de lui : « Quand il prie, c'est un ascète. Quand il commande, c'est un souverain... La conversation tombe-t-elle sur les infidèles que sa religion lui ordonne de haïr? C'est un de nos féroces capitaines du temps des croisades ou des guerres du XVIe siècle. »

Une nuit, le même auteur a pu assister à la scène mystérieuse que voici, dans la propre tente de l'émir, vaguement éclairée par la lueur d'une lampe arabe, — scène qu'il faut citer tout au long, parce qu'elle explique l'espèce de fascination qu'Abd-el-Kader exerça sur Lavigerie : « Il était debout, écrit Léon Roches, à trois pas de moi. Il me croyait endormi. Ses deux bras, dressés à la hauteur de sa tête, relevaient de chaque côté son burnous et son haïck, d'un blanc laiteux, qui retombaient en plis superbes. Ses beaux yeux bleus, bordés de cils noirs, étaient relevés, ses lèvres légèrement entr'ouvertes semblaient encore réciter une prière et pourtant elles étaient immobiles : il était arrivé à un état extatique. Ses aspirations vers le ciel étaient telles qu'il semblait ne plus toucher à la terre... Admis quelquefois à l'honneur de coucher dans la tente d'Abd-el-Kader, je l'avais vu souvent en prières et j'avais été frappé de

ses élans mystiques. Mais, cette nuit, il me représentait l'image la plus saisissante de la foi : c'est ainsi que devaient prier les grands saints du christianisme... »

On ne s'étonne plus, après cela, de ce que Lavigerie lui-même a écrit, dans son journal, sur sa rencontre avec Abd-el-Kader :

« Je n'oublierai pas aisément, dit-il, l'entrevue que j'eus alors avec l'émir. Sa figure calme, douce et modeste, sa parole grave, l'esprit de justice et de fermeté, qui paraissait dans ses discours, répondaient à l'idée que, d'avance, je m'étais faite de lui... Je l'écoutais avec admiration et avec bonheur, parler, lui Musulman, un langage que le christianisme n'eût pas désavoué. Lorsque je me levai pour sortir, il s'avança vers moi et me tendit la main. Je me souvins que c'était la main qui avait protégé contre la mort nos frères malheureux, et je voulus la porter à mes lèvres, en signe de reconnaissance et de respect. Mais il ne le voulut pas souffrir de moi, quoiqu'il acceptât cet hommage de tous les autres, *parce qu'il voyait en ma personne un ministre de Dieu...* »

Est-il, dans toute l'histoire, plus belle scène que celle-là? Lavigerie baisant la main d'Abd-el-Kader! l'Islam et le christianisme s'affrontant, se rendant mutuellement hommage en la personne de ces deux apôtres, qui reconnaissaient en eux les mêmes âmes de pontifes et de croyants, et, par-dessus tout cela, comme disait Victor Hugo, « l'ombre immense de Dieu » planant sur cette émouvante rencontre...

Ainsi, l'on peut dire de la vie apostolique du cardinal Lavigerie, qu'elle a été, d'un bout à l'autre, un magnifique spectacle. Ses funérailles elles-mêmes furent un spectacle inoubliable, un spectacle grandiose, et, en même temps, de la plus évangélique simplicité. Sans doute, le cortège officiel était d'une mesquinerie désolante. Mais il y eut, dans cette cérémonie un peu froide, un peu quelconque, une minute de poignante émotion et d'incomparable splendeur : ce fut quand on vit se détacher du rivage le canot chargé du cercueil, qu'on transportait, pour le conduire à Carthage, sur un navire de guerre amarré à l'entrée du port d'Alger. Au milieu de l'embarcation, le catafalque disparaissait sous un amas de palmes et de couronnes. A l'arrière, uniques passagers, des évêques en prières étaient assis, dont on ne distinguait que les mitres blanches. A la proue, un clerc, tête

nue dans le vent, tenait la double croix archiépiscopole. Et, au milieu du désert des eaux, tout seul, sans autre pilote, semblait-il, que la Croix, le canot s'avançait lentement, comme une barque miraculeuse, vers on ne savait quelles plages d'éternité....

Évidemment tout cela serait parfaitement vain, tout cela ne serait que représentation dérisoire, si, derrière ces pompes et cette figuration, il n'y avait le sentiment religieux, le sentiment surtout du néant de l'homme, qui obséda toujours Lavigerie (son épitaphe en fait foi), s'il n'y avait surtout, derrière cette figuration éblouissante, une vie et une œuvre hors de pair. Quand il n'a pas pu agir, Lavigerie a été, du moins, un précurseur, un initiateur et un voyant. Pour se révéler et se manifester tout entier, ce conquérant de taille épique aurait dû vivre en des siècles de liberté. Alors, il eût donné toute sa mesure. Il eût pris sa place entre un Ximenès et un Richelieu. Tel qu'il est, il reste un des plus grands héros de notre pays, un de ceux qui font le plus d'honneur, non seulement à la France du dernier siècle, mais à la France de tous les temps.

LOUIS BERTRAND.

SILHOUETTES CONTEMPORAINES [1]

XIII

G. LENOTRE

M. Lenotre revient des Archives. Il traverse la vieille librairie où il a coutume de s'arrêter et dont ses ouvrages occupent les casiers qui sont toujours les plus dégarnis vers le soir. Un solide bourgeois bien en chair avec quelque chose d'un officier à qui sa retraite aurait donné de l'embonpoint. Il entre dans le bureau de son éditeur et tout le bureau s'illumine de sa présence. La bonne humeur, l'esprit du terroir français, les souvenirs de quarante ans de Paris, les histoires mystérieuses, et l'Histoire sont entrés avec lui.

La première impression qu'on reçoit de ce vieil homme étonnamment jeune est une impression de bonté. On se dit : « Quel brave homme ! » Il sourit, et on se dit : « Comme il est fin ! » On regarde ses yeux, ses petits yeux embusqués sous les rides, qui passent si rapidement de la gaîté la plus vive et la plus brillante, et quelquefois la plus malicieuse, à la gravité la plus aiguë ; et l'on se sent devant un observateur qui pourrait être redoutable, si toute sa physionomie ne vous promettait en définitive une indulgente compréhension.

Il s'est assis et il n'a pas allumé sa cigarette que déjà les choses ordinaires de la vie ont pris un intérêt extraordinaire : un mariage dans son quartier, un changement de bonnes, un autobus manqué, un parapluie perdu. Je n'entendrai jamais

(1) Voyez la *Revue*, 15 janvier 1920. — 1er juillet 1925.

parler de parapluies perdus sans songer à cette maxime de son vieil ami Hébrard, qu'il nous répétait un soir : « Le parapluie n'aime pas son maître. » Les parapluies d'Hébrard s'ingéniaient à en confirmer la justesse. Figurez-vous qu'un jour le directeur du *Temps* partit pour Avesnes où Lenotre avait sa maison de campagne et l'attendait. Ce jour-là, il en avait acheté un plus beau que d'habitude. Monté dans le wagon, il l'avait posé délicatement sur la banquette en face de lui. Arrivé à destination, il sort brusquement de son rêve; il se lève, et ses yeux tombent sur ce parapluie tout neuf dans sa gaîne luisante. Il pense aussitôt à l'infidélité si souvent constatée chez ses pareils; il le prend et le remet au chef du train en lui disant : « Voici un parapluie qu'un voyageur a oublié. » M. Lenotre ne rencontre que des gens curieux ou des gens qui lui en rappellent de plus curieux encore. Cela ne m'étonne pas quand il s'agit, — pour ne parler que des morts, — d'Hébrard, de Sardou, d'Alexandre Dumas fils ou de l'impératrice Eugénie. Mais tous ceux qui l'approchent lui découvrent, je ne sais comment, leur petit fond d'originalité. Il retient leur accent, leurs gestes, leurs tics, le détail qui fait qu'on les reconnaîtrait entre mille.

Des hommes d'aujourd'hui ou d'hier il passe aux hommes d'autrefois et à ceux qui ne sont plus que des noms enfouis sous la poussière des archives. Et il ne nous semble pas que nous ayons quitté le monde des vivants. Il nous entretient des Montagnards, des Girondins, des Vendéens, des Chouans, non en historien, mais en contemporain et en contemporain qui a été leur familier. C'est avec eux qu'il a vécu tout son après-midi; c'est avec eux qu'il passera toute sa soirée. Il les connaît; cependant il voudrait les mieux connaître; et de temps en temps son regard vous interroge comme si vous les aviez connus, vous aussi, et si vous pouviez répondre à la question qu'il se pose. Car il a au plus haut point le sentiment de ce qu'il y a d'impénétrable dans les êtres; et même, quand il sait d'eux tout ce qu'on peut savoir, il estime qu'il sait encore peu de chose. L'énigme de la personnalité humaine le passionne, et toutes les énigmes, et les crimes qui sont les plus troublantes de toutes. C'est pour cela qu'il aime tant la Révolution et la *Gazette des tribunaux*. La mémoire de cet homme excellent est une prodigieuse galerie de criminels. Il en prend un, puis un autre; et aucun humour ne vaut le mélange de bonhomie, d'inquiétude,

d'étonnement moral et de résignation philosophique, avec lequel il les propose et les soumet à vos réflexions.

Les heures s'envolent; le moment est venu pour lui de regagner son logis. Mais ce n'est pas à travers le Paris d'aujourd'hui qu'il s'acheminera vers la rue Vaneau; c'est à travers le Paris de la Révolution. Il suivra peut-être les rues que vous suivriez; mais il y verra ce que vous n'y verriez pas : des maisons qui n'existent plus, — celle de Danton par exemple à la place même de sa statue, — et aux fenêtres des maisons qui subsistent encore des têtes jeunes et vivantes, telles qu'elles étaient avant de rouler au pied de l'échafaud. Sa maison à lui est moins tragique, mais dans son genre tout aussi fabuleuse. Il y habite le même appartement depuis cinquante ans; et il en est un jeune locataire, si l'on songe que les personnes qu'il a au-dessus de lui occupent leur logement depuis 1848 et que celle qu'il a au-dessous occupe le sien depuis cinquante-deux ans.

Il monte paisiblement ses cinq étages, les poches bourrées de notes qui grossiront ses dossiers et la mémoire toute pétillante de petites nouvelles et d'impressions qui feront la joie de sa famille. Il ne va plus jamais dans le monde où pourtant il a eu tant de succès. Il réserve aux siens la fête de son esprit. Et après son dîner il entre dans son musée. Son salon et son cabinet de travail ne sont en effet qu'un musée révolutionnaire. Vous y trouvez, entre autres précieuses reliques, la table à manger du Temple; la clef du cachot de Mme Roland; un petit couteau du Dauphin; le réveil-matin de Cléry, qui sonna à cinq heures le jour de l'exécution du Roi; un cordon de sonnette qu'agita plus d'une fois la main de Marie-Antoinette; un roman qu'elle avait demandé dans sa prison, le dernier qu'elle lut peut être : *Évelina ou l'Entrée d'une jeune personne dans le monde, par Miss Burney, traduit de l'anglais, Genève, chez Paul Barde, MDCCLXXXIV.* Plus loin, voici un sabre qui avait été enterré au manoir de Cadoudal, et des piques de quatre-vingt-treize qui ont un air de trophées farouches apportés de chez les sauvages. Les autographes ne manquent pas. J'en ai noté un de Santerre : *Le 19 juillet 1793. Livré une tonne de 60 pots de bierre rouge. État de livraison de bierre faite aux représentants du peuple.* Que dites-vous de cette livraison de *bierre rouge* signée Santerre?

Ses dossiers, ses archives, amassées au cours d'un demi-siècle,

tapissent tout un mur de son cabinet de travail. Il s'est mis à sa table. Il est pris, entraîné, absorbé par ses Conventionnels, ses Chouans, ses traîtres, ses espions, ses aventuriers, tout le délire contagieux qui s'empara de Paris et de la France. Vers une ou deux heures du matin, sa tâche est finie. Il prend alors un des derniers romans parus. Il s'évade de la réalité sanglante. Il ne déteste pas l'idylle. Et rien ne lui est plus agréable que de lire, avant de s'endormir, un aimable récit qui ouvre sur l'humanité une autre fenêtre que la lunette de la guillotine.

Jadis Sardou avait fait suspendre à sa porte une pancarte ainsi conçue : *J'ai dû condamner ma porte. Aucun visiteur n'est plus admis. On est prié de m'écrire. Victorien Sardou.* M. Lenotre n'a pas mis la pancarte ; mais j'avertis ses admirateurs et les jeunes historiens qui le considèrent comme un maître, un conseiller et un guide, qu'il faut la tenir pour existante. Il est l'invisibilité en personne, le matin parce qu'il se repose, le reste du jour parce qu'il travaille. *On est prié de lui écrire.* Seulement cet homme, le plus obligeant du monde, vous répond toujours de venir.

***

Pas de vie plus égale, plus unie que la sienne. Il s'appelle de son nom patronymique Gosselin ; mais il était parfaitement en droit de donner une seconde illustration au nom de Lenotre, car sa bisaïeule paternelle descendait du célèbre intendant des jardins de Louis XIV. Normand par son père, lorrain par sa mère, il est né le 7 octobre 1855 à Pépinville entre Metz et Thionville dans un château que son grand père avait acheté pour le sauver de la destruction et où l'on comptait cinquante-deux chambres. (Nos pères ne connaissaient pas leur bonheur.) Il a parmi ses ancêtres des officiers, des propriétaires terriens, des fonctionnaires. Son grand père paternel était un colonel du Génie ; son père fut chef du personnel au ministère des Finances. Il sort de cette bourgeoisie profondément enracinée dans sa terre et dans ses traditions, de ces gens de la vieille France dont il a, dans un livre délicieux, célébré les vertus, les bonnes manières, la délicatesse et la politesse du cœur.

L'enfant fit ses classes, jusqu'à quinze ans, au collège des Jésuites de Metz, comme le maréchal Foch, le général de Maud'huy et M. François de Curel. Les études y étaient excel-

lentes. Les Jésuites soupçonnèrent-ils, avant même qu'il en eût pris conscience, sa vocation d'historien ? En tout cas, il eut chez eux un premier prix de narration française sur ce sujet : *Louis XVII séparé de sa mère*. De fait, l'histoire l'attirait déjà, l'histoire racontée par ceux qui l'avaient vue ou vécue. Ses deux grand mères avaient commencé à le familiariser avec les Révolutions en l'entretenant des souvenirs qu'elles avaient gardés de 1830 et de 1848. Elles étaient toutes deux très bonapartistes. Mme Gosselin, ancienne élève d'Écouen, avait orné son alcôve des portraits de Mme Campan et du grand chancelier de la Légion d'honneur, Lacépède. Mme Bertrand, fille d'une bonne maison bourgeoise de Metz, et qui était la piété même, rendait grâce à Napoléon III d'avoir sauvé la France de la république. En 1870, le jeune Lenotre allait entrer en seconde. Sa famille émigra à Nancy, et on l'envoya au collège de la Malgrange, tenu par des prêtres séculiers dans un ancien château du roi Stanislas. Il y eut pour petit camarade Maurice Barrès. On y donnait des comédies comme chez les Jésuites; et il se rappelle encore, à la représentation d'un *Pierre le Grand à Saardam*, l'émerveillement de ce petit nouveau qui assistait pour la première fois à une pièce de théâtre. Mais M. Gosselin fut nommé au ministère des Finances, et son fils devint un Parisien. Il passa son examen, entra dans la même administration que le père, y resta jusqu'à sa retraite et en retira une admirable expérience des bureaux qui le servit plus d'une fois dans ses études historiques et qu'il devait formuler en aphorismes comme celui-ci : « Une règle absolue de tout bon gouvernement est que l'Administration ne peut pas se tromper. »

Mais il avait rêvé d'être peintre : il l'était; il l'a toujours été. Encore aujourd'hui, il partage toutes ses vacances entre la pêche à la ligne et l'aquarelle, et ses cartons de peintre sont presque aussi volumineux que ses dossiers. En même temps, il sentait s'éveiller en lui l'ambition d'écrire. Chaque année il faisait avec un ami un long voyage à pied, et l'année suivante ils reprenaient leur route où ils l'avaient interrompue. Une année, ils allaient jusqu'à Lubeck ; l'autre année, jusqu'à Copenhague. Il en résulta un petit roman, *l'Astre rouge*, qui parut à la librairie Didot. En 1883, Dentu, alors installé dans la Galerie d'Orléans, lui prit une *Histoire anecdotique des Salons de peinture de 1673 à nos jours*. Mais, son livre paru, il ne

remit jamais les pieds chez son éditeur, tant il avait peur de lui avoir fait perdre de l'argent. Ainsi ses deux premiers ouvrages furent une histoire anecdotique et un roman.

Il lisait beaucoup, surtout des voyages comme *le Rhin* de Hugo, des Mémoires et des romans historiques. Il adorait Dumas, et il avait bien raison. Nous paierions cher aujourd'hui un romancier qui saurait accommoder au goût du jour autant de verve et d'imagination. M. Lenotre n'est pas homme à renier dans son âge mûr ce qui a fait l'enchantement de sa jeunesse. On lui sera reconnaissant d'avoir rendu à Dumas un juste et bel hommage dans les premières pages du *Vrai Chevalier de Maison Rouge* (1). Comment n'aurait-il pas été conquis par ce Dumas des *Mousquetaires*, de *la Route de Varennes*, des *Mémoires* et des *Impressions de voyage*, qui disait un jour où il était en veine de style : « L'histoire est trop grande dame pour entrer dans la chambre des rois à toute heure du jour et de la nuit. Ce n'est pourtant que lorsqu'on a fait avec un flambeau le tour de leur trône et avec un bougeoir le tour de leur chambre qu'on peut porter un jugement impartial sur ceux-là que Dieu, dans son amour ou dans sa colère, a choisis au sein maternel pour en faire des pasteurs d'hommes. Et encore peut-on se tromper. »

Il s'instruisait aussi en flânant sur les quais, et je suppose qu'il est arrivé plus d'une fois en retard à son bureau pour avoir exploré les boîtes des bouquinistes. Elles ne sont plus aujourd'hui ce qu'elles étaient jadis. La race des vieux marchands de bouquins dont Anatole France disait que « travaillés par l'air, les pluies, les gelées, les neiges, les brouillards et le grand soleil, ils finissaient par ressembler aux statues des cathédrales », s'efface et disparaît devant une plus jeune équipe qui sait le prix des livres et qui a même une déplorable tendance à le surfaire. Les livres rares y sont beaucoup plus rares. Et l'habitude se répand de les protéger des indiscrétions en les enveloppant d'un papier de cristal. Ce sera la fin du bouquinisme. Mais autrefois, que d'occasions ! Il y avait des boîtes à deux, à quatre, à six sous, où affluaient de tous les coins de la France des brochures, des revues oubliées, d'anciens mémoires d'avocats, des monographies d'inconnus, des études d'académiciens de province sur un obscur petit point d'histoire

(1) Il lui en a rendu un autre dans la *Revue* du 15 février 1919.

locale, quelquefois des manuscrits dépenaillés, débris de successions, fonds de tiroirs. On ne perdait presque jamais son temps à y plonger les mains. Il vous en restait toujours aux doigts un curieux document, l'amorce d'un drame ignoré, un peu d'âme humaine. Combien de beaux travaux sont issus d'une rencontre fortuite dans ces paperasses auxquelles la boîte du bouquiniste avait épargné l'injure de la hotte du chiffonnier ! Et quelles trouvailles parfois au milieu de ces livres poudreux, salis, débrochés, aux couvertures déchirées ! On n'aurait pas eu l'idée de les ouvrir si on les avait trouvés au fond d'une bibliothèque décente ; mais là, au grand air, je ne sais pourquoi, ils provoquaient la curiosité et souvent la récompensaient. C'est sur les quais que Lenotre a commencé sa riche collection de documents aujourd'hui introuvables ; c'est sur les quais qu'il a acheté ses premiers volumes dépareillés du *Moniteur*, de ce *Moniteur* qui va du 1er mai 1789 à la fin de la Convention et qu'heureusement la librairie Plon a réimprimé.

Mais son goût du théâtre, surtout du théâtre historique, et ses essais de reportage l'avaient conduit chez Sardou. Il n'a pas oublié son émotion lorsqu'il aborda pour la première fois ce Napoléon de la scène française. Je crois même que son imagination surexcitée lui fit prendre le domestique qui l'introduisit pour un laquais poudré de l'ancien régime.

Il admirait Sardou avant de le connaître ; quand il le connut, il l'aima, et Sardou le lui rendit. L'auteur de *Patrie*, de *Madame Sans-Gêne*, de *Thermidor* trouvait dans ce jeune homme l'enthousiasme d'un disciple et des qualités dramatiques qui se révélèrent au grand public dans des pièces comme *Colinette*, un des modèles du genre. Mais Sardou n'avait pas seulement l'abondance, l'ingéniosité, la rapidité, l'invention des dramaturges espagnols. Il n'a pas été seulement un des peintres, léger peut-être, mais si amusant et parfois si perspicace, de la société légère du second Empire. L'amateur d'histoire, le collectionneur de documents rares, l'amoureux passionné du vieux Paris avait précédé en lui l'auteur dramatique ; et tout ce qui touchait à la Révolution l'intéressait furieusement. La Providence l'avait favorisé. Alors qu'il était encore élève à Henri IV, il avait rencontré dans une soirée la fille du menuisier Duplay, Mme Le Bas, qui, à soixante-quinze ans, était restée très vive, très alerte et qui lui parla de Robes-

pierre, du bon Robespierre, si affectueux pour la jeunesse, comme si elle l'avait quitté la veille... Plus tard, il avait connu un vieux Parisien, le père Lenoir, qui, n'ayant point bougé de Paris pendant la Révolution, en avait été un des innombrables badauds. Le père Lenoir avait aperçu Robespierre, approché Danton, causé avec le baron de Batz. Quand il passait sous les fenêtres du deuxième étage au-dessus de l'entresol, à l'angle de la place de l'Odéon et de la rue Crébillon, il ne manquait pas de dire : « Voyez, c'était là qu'habitait Camille Desmoulins. » Plus tard encore, Sardou avait entendu son beau-père, M. Moisson, lui raconter son séjour chez Mme de Combray qui était devenue, dans le roman de Balzac, Mme de la Chanterie; et à Marly, où il avait une propriété, les anciens avaient vu la comtesse du Barry sur son perron de Louveciennes, agacer deux singes blancs qui sautaient après son mouchoir. Ces souvenirs et tant d'autres, Sardou ne les racontait pas : il les mettait en scène, il les jouait, comme il jouait tout son théâtre, comme il jouait toute sa vie, supérieurement.

M. Lenotre subit avec ravissement l'influence du magnifique diable-au-corps dont était possédé cet animateur à l'effigie napoléonienne. Mais déjà ses lectures, ses recherches et ses découvertes l'avaient amené à conclure que l'ordre harmonieux, la solidité apparente de l'histoire, telle qu'on nous la présente, ne résistent pas au regard de celui qui se faufile dans les coulisses. Pourtant, nous devrions savoir comment elle est faite, puisque nous la faisons ou que nous la voyons faire chaque jour sous nos yeux. Chaque jour des événements se produisent qui supposent des dessous ténébreux, des ramifications d'intrigues, peut-être des crimes. Notre imagination ou notre intuition s'attend à l'éclat d'un scandale. Puis ces événements s'éloignent comme les histrions du poète, « l'un emportant son masque et l'autre son couteau ». Ils se rapetissent, se décolorent. Ceux qui leur ont succédé les relèguent dans l'oubli ou ne les laissent survivre qu'à l'état de choses vagues et incomplètes. « C'est ainsi que l'histoire les recueille et les expose dans son froid musée. » Et M. Lenotre se disait : « Si on parvenait à rassembler tous les vieux papiers qui dorment dans la poussière des greniers de province, à tout fouiller, compulser, classer, ne prouverait-on pas que ce musée n'est qu'une galerie de trucages, et que tout est à refaire? »

En pensant ainsi, ce Lorrain réaliste et ce fin Normand répondait bien à l'esprit de son époque. Le temps des grandes généralisations était passé : celui du document était venu, et le règne de l'inédit. Les Mémoires ne nous suffisaient plus. Au delà des dépositions de témoins souvent intéressés à se grandir et à déformer la vérité, on découvrait des monceaux de pièces authentiques conservés dans les archives. A dire vrai, on les avait depuis longtemps découverts. Michelet n'en avait pas ignoré la valeur, ni Augustin Thierry. Mais ils décourageaient l'historien. Taine, pour en avoir parcouru des liasses et des liasses, avait bouleversé l'histoire de la Révolution. Ces entassements de paperasses recélaient une force explosive. M. Lenotre ne prétendait rien démolir. Il n'a jamais affiché aucune prétention. Il dit et répète qu'il ne fait que de *la petite histoire* et c'est même sous ce titre qu'il publie, tous les quinze jours, dans *le Temps*, des articles dont les lecteurs sont si friands. Je ne sais au juste ce qu'il faut entendre par petite ou grande histoire. La petite histoire est-elle celle qui s'occupe des petits hommes et des petits épisodes? Mais les petits hommes ne sont point étrangers, hélas! aux grands événements, et les petits épisodes sont marqués des mêmes passions que les plus grands. En somme, il y a l'Histoire qui est l'explication ou la représentation, aussi exacte, aussi vraie que possible, du passé. Parmi les historiens, les uns essaieront de dégager des faits établis, les lois générales qui gouvernent les sociétés; les autres s'attacheront de préférence aux relations diplomatiques, aux institutions ou aux opérations militaires; d'autres, dans leur insatiable curiosité des âmes, choisiront les époques les plus troubles et les plus durement secouées, pour y poursuivre leur étude patiente et minutieuse de l'homme : ils travailleront à étendre notre connaissance de la nature humaine et à fournir aux philosophes et aux sociologues des données plus certaines; car enfin tout en histoire, comme en littérature, se ramène à la psychologie.

En 1894, M. Lenotre réunissait des articles parus au *Moniteur* dans un livre intitulé *Paris révolutionnaire*. Il était déjà lui, le Lenotre des *Vieilles maisons, vieux papiers*, de *Tournebut*, du *Marquis de la Rouerie*, du *Baron de Batz*, du *Tribunal révolutionnaire*, du *Drame de Varennes*, de *la Mirlitantouille* (1),

(1) Tous ces ouvrages ont été publiés à la librairie Perrin (1894-1925).

***

Lisez la préface du *Paris révolutionnaire* : elle est d'un peintre qui s'est fait écrivain. Il a besoin de voir les choses, leur figure et leur couleur. Il a dépouillé les Mémoires, les journaux de l'époque, les ouvrages des meilleurs historiens, et il a été frappé du peu de place que tient dans ces récits le monde extérieur. Où se trouvaient les Jacobins, les Feuillants, la Force, le Manège, le Tribunal révolutionnaire? Qu'étaient exactement en quatre-vingt-treize les Tuileries, l'Abbaye, la Conciergerie, l'Hôtel de ville? Lamartine, en écrivant ses *Girondins*, s'était félicité d'avoir personnifié partout les événements dans les acteurs. « C'est le moyen d'être toujours intéressant, disait-il, car les hommes vivent et les choses sont mortes; les hommes ont un cœur et les choses n'en ont pas; les choses sont abstraites et les hommes sont réels. » M. Lenotre n'admettra jamais que les choses soient abstraites. Il ne craindra pas de ressembler à l'original de La Bruyère qui savait que Nemrod était gaucher et Sésostris ambidextre et qui connaissait le nombre de degrés que comptait l'escalier de la Tour de Babel. « Eh oui, s'écrie-t-il, je dirai la couleur du couvre-pieds de Robespierre, et je sais le nom de la femme de chambre de la citoyenne Danton. Je révélerai ce que Marat aurait mangé le soir à son souper, si Charlotte Corday ne l'avait, à tout jamais, débarrassé des soucis matériels de l'existence, et je ne cacherai pas de quelle étoffe était garni le fauteuil du président de la Convention. »

Rien ne lui coûte pour atteindre la vérité matérielle. Son chapitre sur *la Convention aux Tuileries* a exigé un interminable dépouillement des mémoires de tous les entrepreneurs chargés de transformer le vieux château, « auberge de nos rois, asile de nos Révolutions », dont nous ne possédons aucun plan à cette époque. Il a pu reconstituer celui de la maison de Danton. Elle avait été démolie : il s'est mis en quête des derniers locataires; il est même tombé chez eux un jour de première communion. On lui a fait une place à table; on lui a offert le café; mais ses hôtes ne pouvaient le renseigner et l'ont adressé à d'autres locataires qui l'ont adressé à l'ancien propriétaire; et il a fini par savoir que Danton, de sa salle à manger, voyait tout le passage du Commerce. Il vous dira de quel côté

à Saint-Sulpice sortit le cortège nuptial de Camille et de Lucile. Il se prend d'un intérêt affectueux pour les objets, le bois et la pierre, qui ont été les témoins silencieux de la tragédie; il les suit dans leurs pérégrinations. Il vous apprendra que les lourds vantaux de la porte du Temple, avec leurs gros verrous et leurs énormes serrures, sont allés en 1855 remplacer, rue Saint-Claude, les battants de la porte charretière du comte de Cagliostro! Il rend visite aux notaires. C'est chez un notaire du quartier de la Tournelle qu'il a mis la main sur le testament de Mlle de Robespierre, dernier chapitre d'un roman douloureux.

Il ne s'est pas contenté de battre Paris en tous sens; il a couru la province. Il a vu à Blérancourt la maison de Saint-Just, dont les orties ont envahi le seuil à jamais clos, car on a muré la porte et une des fenêtres de l'ancienne façade. Il a vu Guise, la ville natale de Desmoulins, son fouillis de toits d'ardoises, ses fonderies, ses hauts fourneaux, et derrière toutes ces transformations, il a retrouvé « le type des honnêtes bourgades de province où la vie jadis se passait sans événements et sans secousses », de ces vieilles demeures bourgeoises au balcon de fer tordu, aux longues fenêtres accueillantes, d'où sont sortis un jour les porteurs de torches qui incendièrent la France. Pour écrire son *Drame de Varennes*, il est allé à Varennes; il y est arrivé une nuit, le cœur battant, à la même heure que la tragique berline. Il n'oublie pas l'état du ciel dans ses tableaux. Il sait, par les journaux et par les précieux registres de l'Observatoire, quel temps il faisait tel jour, à telle heure. Le soir où Charlotte Corday fut exécutée, le ciel était de feu du côté de Versailles et de Saint-Denis, et le tonnerre roulait d'un bout à l'autre de l'horizon. Lorsque Danton fut guillotiné, tous les arbres étaient en fleurs. Le matin de Thermidor, une petite pluie tomba jusqu'à neuf heures; puis il y eut quelques éclaircies, mais le temps redevint gris et le resta pour le dernier jour de Robespierre.

Il a parfois des curiosités qui nous surprennent jusqu'au moment où, quand elles sont satisfaites, nous voyons combien il eut raison de les avoir. Vous êtes-vous jamais demandé de quelle manière le paralytique Couthon se rendait à la Convention? Il est probable que cela ne vous intéresse guère. Cet hypocrite, dont les brusques poussées de violence sanguinaire faisaient crever son masque de Tartufe, y allait : c'est

malheureusement certain. Mais M. Lenotre veut savoir comment : à dos d'homme, dans une hotte ou dans les bras d'un gendarme? Le problème a été résolu le jour où son arrière petite-fille a offert au musée Carnavalet la chaise roulante dont il se servait, une espèce de fauteuil garni de velours jaune qu'il faisait mouvoir au moyen de deux manivelles. Eh bien! voilà notre historien content. Couthon allait à la Convention en chaise roulante. Et après? Après, lisez cette page :

On revoit à présent Couthon malade, souffrant de maux de tête extrêmement violents, secoué de nausées, brisé par de grands hoquets presque continuels, amolli par les bains prolongés, abattu par la souffrance, miné par la carie, se faisant poser sur son fauteuil mécanique et, par un prodige de volonté, les deux mains crispées sur les moteurs comme sur les manivelles de deux moulins à café, partant seul vers la Convention, distançant les gens valides, évoluant parmi les embarras de la rue Saint-Honoré et sur les larges pavés du Carrousel. Ce devait être un effrayant spectacle que ce débris d'homme, roulant avec un bruit de crécelle, les bras agités d'un perpétuel mouvement de rotation horizontale, le tronc penché en avant, les jambes mortes enveloppées de couvertures, suant, criant *gare!* emporté par sa machine à travers la foule qui s'écartait stupéfaite, déconcertée du contraste entre l'aspect pitoyable de cet infirme et la terreur qu'inspirait son nom plus redouté, peut-être, que celui de Robespierre... *Couthon! c'est Couthon!*

Le danger de cette méthode, si nous n'avions pas à faire à l'historien le plus judicieux et le plus maître de son imagination, serait évidemment d'attacher trop d'importance aux détails pittoresques. Ils s'emparent de l'esprit, le remplissent, risquent de le détourner des objets les plus grands et de fausser les perspectives de l'histoire. Si on les prodigue par amour de la peinture, je dirai que, tout exacts qu'ils soient, ils ne sont plus vrais. Mais les choses ne sont pour M. Lenotre qu'un moyen de pénétrer jusqu'aux âmes. Il ne cherche à travers les circonstances accessoires que la physionomie réelle des faits. L'exemple de la chaise roulante de Couthon est aisissant. Ce paralytique qui se rue à la bataille haineuse et aux dénonciations meurtrières m'en dit plus sur la fièvre révolutionnaire qu'une séance de la Convention.

Nous ne sommes pas surpris que plus d'un confrère ait traité de romancier l'auteur de *Vieilles maisons, vieux papiers.*

Cette critique dédaigneuse est un bel éloge. M. Lenotre a d'admirables dons de romancier. Mais je serais heureux de savoir quel est le grand historien qui n'en a pas eu. Quand on s'attaque à l'histoire, il n'est pas mauvais de savoir faire un portrait et un récit, à moins qu'on ne supprime de l'histoire les personnages qui l'animent et les événements qui s'y déroulent. Entre le romancier et l'historien, je ne vois de différence que dans leur matière que l'un invente et qui s'impose à l'autre, inexorablement. D'ailleurs, M. Lenotre met une sorte de coquetterie à braver le sourcil froncé de ses collègues qui ne sont pas le moins du monde des romanciers. Presque tous ses débuts seraient d'excellents débuts de romans :

« Un homme bien étonné fut le cocher Georges, qui, le 22 octobre 1812, à onze heures et demie du soir, par une pluie battante, chargea, près du Louvre, un caporal de la garde de Paris en tenue de service. »

Ainsi commence l'histoire de M. l'abbé de Cajamano. Ou encore :

« *L'homme au manteau* tenait une grande place dans les rapports qui, en février 1804, s'entassaient quotidiennement sur le bureau de M. Réal, chargé de la police de la République. On avait vu *l'homme au manteau* rôder dans les Champs-Élysées ; l'un disait l'avoir aperçu, la nuit, sur le boulevard du côté de la Madeleine ; un autre, à la même heure, le montrait dans une rue déserte aux environs de Saint-Médard ; certain soir, on le signalait entrant dans un café avec une femme ; ou bien, il avait dîné en compagnie d'un moine défroqué... »

Ainsi commence l'histoire de l'arrestation de Pichegru.

Quelquefois, c'est par une antithèse dramatique qu'il pique notre curiosité. Il évoquera l'aquarelle éblouissante où Moreau a peint un souper de Louis XV chez Mme du Barry. « Au premier plan, une belle marquise bourre de pralines un jeune nègre, coiffé d'une toque blanche à plumes, vêtu d'un petit habit rose et chaussé de hautes bottines noires : c'est Zamor, le page favori, amené tout enfant du Bengale par un capitaine anglais... » Et aussitôt après, il nous transportera dans une des vieilles rues qui serpentaient de la place Maubert à l'ancienne Tournelle, dans la plus sombre, la plus hideuse, et il nous arrêtera devant une haute masure sans volets, aux murs lépreux, au porche humide. « C'est là, au deuxième étage, sur la cour, que

mourut Zamor, le 7 février 1820. » Le désir est manifeste de capter l'attention du lecteur, de le forcer à continuer sa lecture.

Que M. Lenotre soit un maître dans l'art de conter, personne ne le conteste; mais a-t-il mêlé à des documents inédits une part de détails puisés dans sa riche imagination? Pour qui sait comment il travaille, avec quel soin toujours plus méticuleux il note et indique ses références, avec quelle facilité il sacrifie tout incident pittoresque seulement douteux, cette accusation serait ridicule. Je n'en voudrais d'autres preuves que les chicanes qu'on lui a faites et auxquelles il a si aisément répondu. Mais on lui a reproché de ne pas s'en tenir aux procès-verbaux des assemblées et des sociétés populaires, aux actes des comités, aux rapports des représentants en mission, aux journaux comme *le Moniteur*, aux documents officiels, et de ne pas écarter les témoignages personnels, les dépositions devant la justice, les Mémoires et les Correspondances. Il a éloquemment protesté : « C'est la loi des suspects, dit-il, remise en vigueur et appliquée à l'histoire : suspect, le récit du détenu qui, du cachot où il agonise, voit ses compagnons de captivité décimés par la guillotine; suspect, le malheureux qui, molesté, espionné, ruiné, émerge, la Terreur passée, de la cache où il s'est tapi, crie misère et réclame vengeance; suspects, le journal du déporté, la relation du Vendéen, les récriminations de l'émigré; suspect tout ce qui n'est pas le mensonge officiel. Il faut s'incliner devant la parole d'un Collot d'Herbois ou d'un Billaud-Varenne, si elle a eu les honneurs du procès-verbal et du *Moniteur*; mais si nous recueillons ce qu'ont écrit les vaincus, Barnave, Vergniaud, Camille, d'Elbée, La Rochejaquelein, si nous donnons confiance aux déclarations des amis de Danton assassiné ou des Girondins proscrits, nous serons accusés d'écouter les rancunes et *de nous montrer peu scrupuleux sur le choix de nos sources...* »

La vérité est qu'on lui faisait un procès de tendance. On lui en voulait d'apporter des précisions irréfutables aux théories et aux jugements les plus sévères sur la Révolution. Dans les derniers mois de sa vie, Brunetière se fit envoyer tous ses ouvrages. Il se proposait de montrer que l'impression qui en ressortait justifiait pleinement les plus âpres conclusions de Taine et que presque toutes les monographies de l'historien conteur attestaient que l'historien philosophe ne s'était pas trompé. Elles confirmaient aussi bien les *Considérations* où

Joseph de Maistre accusait si fortement l'étrange contraste entre la grandeur formidable de l'œuvre révolutionnaire et la médiocrité des ouvriers et sa vue si profonde que ces maîtres passagers de la France étaient les gens les plus étonnés du monde de la puissance qu'ils exerçaient. Pour moi, c'est en lisant M. Lenotre que j'ai le mieux compris comment, pour ne prendre qu'un exemple, une ville de soixante-quinze mille habitants, telle que Nantes, s'était trouvée à la merci d'un ramas de déclassés, deux cloutiers, deux entrepreneurs, un maçon, un maître d'armes, un boucher, un failli et un pilier d'estaminet.

***

Et pourtant, ce procès de tendance n'avait aucune raison d'être, car M. Lenotre s'abstient soigneusement de juger. Il ne prononce pas plus de réquisitoire qu'il ne fait d'apologie. Il n'absout ni ne condamne. Il estime qu'on connaît trop peu de chose de la vie des morts, de leurs peines secrètes, de leurs combats, de leurs intentions pour en avoir le droit. « Quelques faits froidement relatés par les procès-verbaux, dit-il, un coin d'intimité qu'un mot subitement dévoile, une phrase recueillie au hasard : c'est tout. Malgré l'effort, la curiosité intense, malgré la recherche méticuleuse et patiente, le vrai drame, celui qui se joue dans nos cœurs, reste à jamais ignoré. » Il regrettera que les divers historiens de la Révolution n'aient souvent eu qu'un but : amnistier celui qu'ils choisissaient comme héros et traîner dans la boue tous ses adversaires. « Tous les hommes de cette époque, écrira-t-il, royalistes ou jacobins, méritaient mieux que des panégyristes ou des détracteurs. Un jour on se décidera à consigner la politique à la porte de l'histoire. » C'est ce qu'il a fait.

La chose lui a été facile. On sent si bien qu'il est uniquement soucieux de nous tracer la vraie figure des hommes, et que l'âme humaine est son unique étude! Quand on est passionné comme lui pour ce mystère que nous sommes tous, quand on voit dans chaque individu un problème à résoudre et quand on ne se préoccupe que de le résoudre, il y a des chances pour qu'on soit aussi impartial qu'un historien peut l'être. Si M. Lenotre avait vécu entre 1789 et 1820, de quel côté se fût-il rangé? Assurément, il n'eût point été de celui des massacreurs et des pourvoyeurs de la guillotine. Mais se fût-il rallié aux

Vendéens et aux Chouans? Je n'en sais rien. Je sais seulement que *la Mirlitantouille* a découronné la chouannerie de sa poétique noblesse. Ses opinions particulières s'éclipsent dès qu'il a commencé son enquête. Il appartient tout entier aux documents et aux hommes qu'il essaiera de faire revivre. Il prend ceux que l'Histoire, la *grande* Histoire, lui désigne. D'où viennent-ils? Quels ont été leurs premiers pas dans la vie? Quels étaient leurs goûts, leur situation de fortune, leurs habitudes, leurs relations, leurs vices? Comment se sont-ils élevés au rang de personnages historiques? Quelles circonstances les ont précipités sur ces cimes d'où ils semblaient lancer la foudre?

La jeunesse des révolutionnaires, personne ne nous l'a peinte comme M. Lenotre. — On le verra une fois de plus dans le *Robespierre* que la *Revue* va publier. — C'est Camille Desmoulins, le brillant élève qui sort du collège chargé de prix, avec les *Révolutions romaines* sous le bras, mais qui n'a pas le sou et qui n'attend sa subsistance que de son esprit, d'heureuses rencontres ou d'heureux grabuges. — C'est Herman, le futur président du tribunal révolutionnaire, tournure distinguée, physionomie régulière, d'un abord froid, correct, discret, taciturne, amoureux de la solitude et des fleurs et qui, à la stupéfaction de tout Arras, peut-être par scrupule de conscience, épouse sa servante, une fille laide, grossière, illettrée. — C'est l'oratorien Le Bon, professeur de rhétorique à l'Oratoire de Beaune, l'air très jeune, les mains soignées, l'œil bleu. Un jour ses élèves se sauvent pour assister à une fête. Son supérieur l'en rend responsable. Il se lance à leur poursuite; il court pendant trois lieues sous un soleil ardent; il rejoint la bande; il la ramène, boit en route, revient ivre, met en pièces son costume d'oratorien et hurle ses adieux à la Congrégation. Le lendemain, il veut faire amende honorable. Mais le scandale a été public. On le congédie. Il prête le serment civique, accepte une petite cure aux portes de Beaune. Sa mère en devient folle furieuse. Il jette le froc aux orties et épouse sa cousine. — C'est Chabot, l'ex-capucin dont la jeunesse a été comprimée et morne, Chabot, affamé d'argent et de jouissances, le type de ces parlementaires qui traitent indifféremment les questions les plus diverses, guerre, finances, politique intérieure, diplomatie, agriculture ou beaux-arts : il

a besoin d'air ayant étouffé sous le froc, et il entre à la Convention les jambes à moitié nues et la chemise débraillée. Ils ont tous une tare : un mariage qui les a déclassés, une histoire de mœurs, un coup de folie, un vol comme Saint-Just. Lorsque la société est encore fortement organisée, ces sortes d'individus, qui n'ont rien de très extraordinaire, s'assagissent, se disciplinent, finissent par se caser ou demeurent dans l'ombre ou sont mis à l'ombre. A une époque de relâchement, de confusion ou d'anarchie, ils deviennent des monstres.

La vieillesse de ces hommes que la guillotine a épargnés est affreuse ou pitoyable. M. Lenotre a fait défiler sous nos yeux ces vieux de la Montagne tremblant après avoir été ceux devant qui on tremble, cherchant le silence et la nuit, mais en somme moins méprisables que les chamarrés de l'Empire et l'ancien oratorien Fouché. C'est le bossu malingre La Revellière-Lépeaux qui erre déguisé en colporteur. — C'est Drouet, le « héros » de Varennes, qui se sauve de Paris sous des vêtements de charretier et qui va mourir à Dijon sous un faux nom, n'ayant eu pour gagne-pain de ses derniers jours que ses fonctions de lecteur près d'un vieux gentilhomme royaliste à moitié aveugle. Il lui lisait chaque jour les diatribes de *la Quotidienne* et de *la Gazette de France* « contre la funeste engeance à qui la France était redevable de toutes ses calamités ». — Et voici Tallien, le terroriste refroidi, devenu consul à Alicante, puis rentré en France un œil de moins et couvert de dartres, vieilli avant l'âge. Il vit de services rendus à la police et des morceaux de sa bibliothèque qu'il va vendre aux bouquinistes des quais, traversant la place de la Concorde où les copains sont morts. D'autres ont eu une fin plus colorée. Billaud-Varenne, dont Danton disait qu'il avait un poignard sous la langue, mince, réservé, les cheveux noirs plaqués sur les tempes, le teint pâle, les yeux durs et la bouche amère, est déporté à Cayenne. Il y achète et vend des nègres et s'acoquine à une négresse.

A côté de ces hommes il y a leurs femmes, qui sont pour la plupart effrayantes de placidité, à moins qu'elles ne se posent en reines de l'échafaud comme la femme de Le Bon, Mimie. Celle-là, les jours de guillotine, conviait ses amis à ce spectacle qu'on voyait très bien du haut de son balcon. Mais les autres sont ordinairement passives, effacées, doucement amoureuses de leur mari. Mme Fouquier-Tinville adresse au sien, le

jour de sa fête, la Saint Antoine, des vers qu'elle lui chante sur l'air de *Lindor*. Du reste leurs maris les aimaient, et ils y avaient quelque mérite, quand elles étaient aussi laides, aussi osseuses, aussi décharnées que la Bonne-Jeanne de Fouché. Mais M. Lenotre a noté cette tendresse, cet amour du foyer conjugal, chez tous les évadés du cloître.

Ces femmes sont là; elles ont préparé le fricot du soir. L'homme rentre. Il a voté la mort du Roi; il a envoyé des femmes, des adolescents, des vieillards, des innocents ou des camarades à l'échafaud. On mange la soupe; on boit un bon verre de vin; on se dit des douceurs. S'il fait beau, on sort; on va au Jardin des Plantes; on devise agréablement sur la terrasse en face des serres. Et la charrette a passé à six heures du soir, cette charrette que Barère, dans un de ses accès de gaîté familière, appelait « la bière des vivants ». Le regard de ceux qui allaient mourir avait plongé dans des entresols dont les fenêtres étaient grandes ouvertes. Et ils y avaient aperçu des tables servies, des enfants installés sur leur chaise haute, et des gens qui accouraient, la serviette au menton, pour voir la fournée du jour... M. Lenotre est, à ma connaissance, le seul historien, — comme l'auteur des *Dieux ont soif* le seul romancier, — qui nous ait rendu, dans sa réalité déconcertante, la physionomie de la vie bourgeoise sous la Terreur, de cette vie qui continuait son train normal à travers des atrocités publiques dont la régularité même semblait en avoir aboli l'horreur.

Autour de ces hommes et de ces femmes illustrés par l'éclat de leurs crimes, il a tiré de l'ombre un tas de complices que l'Histoire dédaignait si injustement. « De combien de crimes, dit-il, les haines politiques ont-elles chargé les grands premiers rôles et qui sont seulement imputables à ces obscurs comparses? Que connaîtra-t-on du drame touffu de la Révolution, tant qu'on ignorera les agissements de ces subalternes presque anonymes qui travaillaient pour eux? » Il a promené, il promène encore tous les jours sa lanterne sur ce grouillement de reptiles que les Révolutions couvent, échauffent et lâchent à travers la société. Il les dépiste, les suit, les perd, les retrouve, les accompagne jusqu'à ce que la mort ou des ténèbres aussi profondes que la mort les lui dérobent ou les lui arrachent : bohèmes patibulaires, espions, doucereux hypo-

crites, cabotins sifflés, le cordonnier Simon, le serrurier Gamain, aimé de Louis XVI et dont la trahison donna des armes décisives à ceux qui voulaient la mort du Roi, le fou furieux Héron, des avocats sans cause, des médecins sans clientèle, toute une écume de ratés.

Mais il y a aussi, dans la foule qui gravite vers les foyers révolutionnaires, des hommes dont le rôle fut peut-être très grand et continue de s'envelopper d'un irritant mystère. Ainsi, le baron de Batz que j'appellerais volontiers le Lorenzaccio de la Convention. Il s'évertue à en corrompre les membres pour en hâter la ruine. Quelles complicités s'est-il ménagées dans son œuvre d'avilissement ? Deux fois dénoncé au Comité de Salut public, il fait deux fois emprisonner ses dénonciateurs. Il se cache à peine et cependant il est imprenable, sans doute parce qu'on ne veut pas le prendre. Nul ne s'entend mieux que M. Lenotre à nous donner la sensation même du crépuscule visqueux où s'agitent les conspirateurs et de l'immense insécurité qui pesait sur tous les acteurs du grand drame.

Et nul n'en a peint comme lui les côtés étrangement romanesques et comiques. Que d'aventuriers il a ressuscités près desquels Vautrin paraîtrait un petit garçon ! On n'oubliera pas ce Savalette de Langes dont l'histoire invraisemblable le fit courir à Versailles de l'État civil à la Chambre des notaires, de la Chambre des notaires au bureau des Domaines, du bureau des Domaines à la Justice de paix, de la Justice de paix chez le greffier du canton nord qui le renvoya au greffier du canton sud. Enfin il conquit le trésor : tous les papiers trouvés dans le taudis de Savalette, d'où il ressortait que le gredin, déguisé en femme et considéré comme telle pendant plus de trente ans, avait pris le nom d'une famille qui n'était pas éteinte, avait obtenu en cette qualité un certificat de notoriété signé de sept témoins les plus honorables, avait annoncé les bans de son mariage avec un officier de l'armée, avait obtenu trois pensions sur la liste civile et un logement confortable au palais de Versailles et, tout en jouant la misère, avait amassé une fortune de deux cent mille francs. Ici l'aventurier est sinistre. Mais les Gil Blas et les Figaros pullulent ; et le mystérieux et bruyant baron de Géramb, après une vie qui n'est qu'un extravagant roman feuilleton, entre à la Trappe et meurt procureur général de l'Ordre des Trappistes, à Rome. Et l'on pense que la *petite*

histoire réserve de bons moments à ceux qui s'y dévouent et que M. Lenotre a dû souvent bien s'amuser.

Quand il rentre dans la *grande*, quel que soit le crime ou le criminel, il ne s'indigne jamais. Il croit rarement à l'ignominie complète. Il tourne, retourne et fouille le misérable jusqu'à ce qu'il sente remuer sous son doigt une fibre d'humanité. Il sait depuis longtemps que les hommes sont des cloaques de contradictions et que, chez les pires, quelques-unes de ces contradictions peuvent être à leur honneur. Il a plus d'une fois perçu dans les âmes les plus atroces une sorte de protestation involontaire contre les horreurs qu'elles commettaient. De vieilles croyances, de vieux cultes, de vieux respects, que l'homme avait gardés à son insu, remontaient brusquement du fond de son inconscience et lui tordaient les nerfs.

L'immonde Hébert, le Père Duchêne, pendant que le Roi est traîné à l'échafaud, éclate en sanglots. On le regarde. Il s'en excuse : « Le tyran, dit-il, aimait beaucoup mon chien ; il l'a souvent caressé ; j'y pense en ce moment. » Tel Jacobin sanguinaire, la nuit qui suit la profanation d'une châsse et des reliques d'un saint, s'introduit dans l'église, s'empare de la tête profanée, l'apporte chez lui, la cache dans un mur de sa chambre et, en mourant, exprime le vœu que ce reste vénéré soit rendu au curé, qu'il aurait volontiers envoyé à la guillotine. On a trouvé chez une des filles de Fouquier-Tinville une médaille en cuivre de la Vierge avec ces mots écrits par sa femme : « Il l'avait au cou lorsqu'il fit condamner la veuve Capet. » M. Lenotre n'est pas éloigné de concevoir la Révolution comme une épidémie de fureur au milieu d'une population qui n'entendait absolument rien aux événements qu'elle applaudissait ou qui déchaînaient ses huées. Le conventionnel Baudot disait : « Ceux qui ont été dévorés de cette fièvre ardente, lorsqu'ils sont avancés en âge et qu'ils veulent la soumettre à l'analyse, ne la comprennent plus. » Pendant son procès, le terroriste Le Bon parut se réveiller d'un cauchemar. Consterné de tous ses crimes qu'on étalait devant lui, il s'écria : « Vous auriez dû me brûler la cervelle ! » En effet, comment ne s'est-il rencontré personne qui la lui brûlât ? Quand la fournée de Thermidor traversa le préau de la prison, la foule s'écarta, « stupéfaite de voir passer ces quelques hommes, dont la plupart étaient inconnus et qui étaient toute la Terreur ».

Si M. Lenotre ne s'indigne pas, il s'émeut souvent; son émotion se communique à tous ses récits, et je crois bien que c'est là qu'il faut chercher le secret de son art. *Le Tribunal révolutionnaire* et *le Drame de Varennes* sont peut-être, jusqu'ici, ses deux chefs-d'œuvre et, certainement, ses deux grandes œuvres les plus poignantes. Il n'a pas fait de portrait plus vivant, plus éclairé de lueurs grises et terribles, que celui de Fouquier-Tinville; pas de tableau d'une lumière plus vive que le réveil de Paris apprenant le départ du Roi; pas de récit plus rapide et plus pathétique que celui de cette fuite, dont chaque relais est une péripétie, dont chaque péripétie dilate ou étreint notre cœur. Mais, conteur ou peintre, c'est toujours l'homme qui nous charme en lui, l'homme sincère et vrai qui vient de *voir* ce qu'il nous peint, qui vient de *vivre* ce qu'il nous raconte. Et son émotion nous gagne d'autant plus qu'elle est plus discrète. Il la contient; il la tempère par cette faculté qu'il a de rester, même aux moments les plus dramatiques, l'observateur à qui rien n'échappe des contrastes dont fourmille l'éternelle comédie humaine et qui leur oppose un tranquille humour. Dans les sombres jours où l'échafaud ruisselait du sang des ci-devant, où Fouquier-Tinville, halluciné, voyait sous ses pieds la Seine rouler des flots rouges, — le croirait-on? — la vanité nobiliaire n'avait pas abdiqué et les descendants de M. Jourdain n'étaient point guéris de leur sottise. « Quand la loi obligea les ci-devant nobles à sortir de Paris, il se trouva nombre de bourgeois pour quitter ostensiblement la ville, ravis de se donner, au risque de leur tête, des airs de gentilshommes. »

Rien n'étonne beaucoup M. Lenotre. Mais il n'est pas du tout un désabusé. Il ne nous arrive point des régions infernales du passé, comme naguère tel historien patenté, avec le front lourd d'un penseur qui succombe sous le poids des révélations. « Ah! mes pauvres amis, si vous saviez ce que c'est que l'histoire!... Heureusement vous ne le savez pas!... » Sur sa route il a rencontré des êtres charmants, des âmes généreuses et belles; il a su les admirer. Ce qui lui plaît par-dessus tout, c'est l'esprit dans la bonté et le discernement dans le courage.

Et il possède au plus haut point le sens de ce qu'on nomme communément « la scène shakspearienne ». Il nous montrera Louis-Philippe, à Dreux, enfermé la nuit dans le caveau funèbre de ses ancêtres, en présence d'un tas d'osse-

ments qui provenaient des tombes violées. « Il les disposait sur des draps étendus, mesurant, examinant, faisant le tri à la lueur d'une lampe. » Un simple détail, devant lequel nous aurions passé indifférents, s'éclaire pour lui d'une signification dramatique et prend la valeur d'un symbole. Rappelez-vous la dernière page du *Roi Louis XVII*. La lugubre tour, où s'accomplit l'énigmatique destinée de ce pauvre petit dauphin dont nul ne sait ce qu'il devint, a été démolie; un saule pleureur avait poussé sur son emplacement, qui fut aussi abattu. Alors un fonctionnaire prit au hasard, dans les dépôts de la ville, une statue qu'il dressa là, sans autre intention que de remplir un vide, de meubler un coin de pelouse. « Cette statue du square du Temple est une figure de Diogène, avançant à tâtons, levant sa lanterne et dans l'obscurité *cherchant un homme*. » A Varennes, chez l'épicier Sauce où la famille royale est entassée, on vit entrer une femme plus qu'octogénaire : c'était la grand mère de l'épicier. « Habitant un village voisin, elle avait appris, dans la nuit, que le Roi était chez son petit-fils et, prenant son bâton, elle s'était traînée jusqu'à la ville. La pauvre vieille, née à l'époque du grand roi, avait vécu dans le culte de la royauté et gardé les idées de l'ancien temps. Après avoir salué, toute interdite, d'une révérence paysanne, le Roi et la Reine, elle s'approcha du lit où dormaient les enfants, — les enfants de France : elle voulut les bénir ; mais, éclatant en sanglots, elle tomba à genoux près du lit et, cachant son visage ridé dans les couvertures, elle pleura longtemps, à grosses larmes. Tels furent les adieux que la vieille France adressa à la noble race de ses rois dans la personne de ce pauvre enfant qui ne devait pas régner. »

Vous lisez M. Lenotre, et c'est comme si vous l'entendiez. Et vous ne vous lassez pas d'entendre ces Mille et une Nuits véridiques de la Révolution et de la Chouannerie. Il vous a tenus étonnés, haletants, amusés ou angoissés. Puis vous fermez le livre ; vous réfléchissez, et désormais vous mettez l'auteur de ces monographies singulières, l'historien de ces larges épisodes où se condense toute l'histoire d'une époque, au nombre des écrivains qui ont le plus enrichi votre expérience de l'homme.

FIDUS.

UN GRAND RÉALISTE

CAVOUR

III[1]

L'ATTENTAT D'ORSINI

I

Voyant clair désormais devant lui et conscient de toute la force qu'il vient d'acquérir, Cavour se met à l'œuvre aussitôt.

Une mesure préliminaire s'impose à lui, d'urgence. Comme il veut tenir en main tous les rouages et tous les ressorts de la politique nationale, il se débarrasse, dès son retour à Turin, du pâle collaborateur qu'il avait placé provisoirement au ministère des Affaires étrangères, Luigi Cibrario, et lui prend son portefeuille, sans abandonner pourtant le département des Finances. Puis, le lendemain, 6 mai, il se fait interpeller, au palais Carignan, sur les relations de l'Autriche et du Piémont, ce qui lui donne prétexte à déclarer froidement que « les deux pays sont plus loin que jamais de s'entendre, car les principes dont ils s'inspirent l'un et l'autre sont inconciliables ». Là-dessus, passant au Congrès de Paris et au rôle que la délégation piémontaise y a joué, il prononce, la tête haute, ces paroles graves : « Pour la première fois dans le cours de notre histoire, la question italienne a été discutée devant un congrès européen, non pas comme autrefois à Laybach ou Vérone, afin d'aggraver les maux de l'Italie et lui river de nouvelles chaînes, mais dans l'intention hautement proclamée de chercher un

Copyright by Maurice Paléologue, 1925.

(1) Voyez la *Revue* des 15 octobre et 1er novembre.

remède à ses infortunes et de faire connaître la sympathie que lui portent les grandes nations. La cause est déférée maintenant devant le tribunal de l'opinion publique, à laquelle, selon l'expression mémorable de l'Empereur des Français, appartient le jugement suprême, la victoire finale. Le procès pourra être long, les péripéties pourront être nombreuses; mais, pleins de foi dans la justice de notre cause, nous attendrons l'issue avec une entière confiance. »

Ainsi, tous les voiles sont déchirés. Cependant, il y a quinze jours à peine, l'Europe tenait encore ses assises à Paris. Et, quand Napoléon III pressentait que « la paix actuelle ne durerait pas longtemps », il n'avait certes pas la vision d'un terme si proche. Mais, avec Cavour, les exordes ne traînent pas; on est vite au nœud du drame, *in medias res*.

A cette heure initiale, heure décisive, où, dès le premier pas, il coupe les ponts derrière lui, quel est son programme d'action?

C'est ici que son génie réaliste s'affirme avec une maîtrise qui l'égale aux plus grands politiques, fût-ce même les Richelieu, les Cromwell, les Chatham, les Stein, les Bismarck.

Apercevoir clairement l'intérêt supérieur de sa patrie, la détourner des voies funestes, la rappeler à sa mission historique, assigner à ses énergies, à ses ambitions, à ses rêves un but précis et culminant, c'est déjà un mérite peu commun chez les hommes d'État. Mais ce qui est beaucoup plus rare que d'édifier un grand dessein, c'est de concevoir simultanément les moyens de l'accomplir; c'est de discerner la route à suivre; c'est d'évaluer avec précision les résistances probables et les concours possibles; c'est de se représenter méthodiquement, d'accepter par avance et de se créer, au besoin, toutes les conditions nécessaires de ce qu'on veut; enfin, l'action engagée, c'est de toujours subordonner ses projets aux circonstances et ses initiatives à ses ressources.

Dans l'ordre des vérités pratiques, il en est une autre dont Cavour est intimement pénétré, c'est que la puissance d'un pays est la synthèse et la synergie de toutes ses forces vives; que la séparation de la politique intérieure et de la politique étrangère n'est qu'une apparence, un expédient gouvernemental, et que les plus habiles combinaisons de la diplomatie ne valent rien si elles n'ont pour base une armée forte, des finances pros-

pères, une administration saine, une discipline générale des activités, des esprits et des cœurs.

Ainsi, dans ce printemps de 1856 où la toile se lève sur le premier acte du *Risorgimento*, la vigoureuse et lucide imagination de Cavour lui désigne deux tâches, également importantes, également pressantes et d'ailleurs connexes : l'une embrasse tout le domaine de la politique intérieure; l'autre évoque devant lui un des plus ardus problèmes qui se soient jamais offerts à l'ingéniosité des diplomates.

Dans le domaine intérieur, il ne s'agit de rien moins que de mettre le petit royaume piémontais en état de soutenir bientôt la lutte nationale, au nom de l'Italie entière.

C'est donc sur toutes les parties de l'administration que va se distribuer l'activité réformatrice ou créatrice de Cavour : finances, douanes, commerce, agriculture, travaux publics, industrie, chemins de fer, ports, instruction de l'armée, outillage militaire, fortifications, il s'occupe de tout avec une variété d'aptitudes, une justesse de coup d'œil, une fertilité de ressources, une ardeur impérative et contagieuse, où l'on retrouve, dans une magnifique plénitude, les belles facultés d'organisation et de commandement qu'il s'est acquises par vingt années d'apprentissage à Léri. On se fatigue à le suivre au travers de tant d'occupations différentes. Qu'il s'agisse d'accroître les revenus du trésor, de contracter des emprunts, de corriger les abus administratifs, d'augmenter le matériel de l'artillerie, de construire un arsenal maritime à la Spezzia, de perfectionner le système défensif de Casale et d'Alexandrie, d'entreprendre le percement du Mont-Cenis, d'agrandir le port de Gênes, de régulariser le cours du Pô, c'est lui qui anime tout, qui préside à tout, qui règle tout.

Au fond, il est un dictateur.

Mais sa dictature a ceci de particulier, sinon même de paradoxal, c'est qu'elle s'exerce uniquement par les méthodes persuasives, dans le respect absolu des garanties constitutionnelles et la stricte observance des principes libéraux ; elle n'a et ne réclame d'autres moyens que la discussion publique sous le contrôle des Chambres. Ce n'est donc pas une dictature autocratique, c'est une dictature parlementaire.

Cavour est, en effet, et restera toute sa vie un grand libéral, selon la formule anglaise. Il aime la liberté, en dehors de tout

système dogmatique et de toute rêverie sentimentale : il ne se fait aucune illusion sur ses inconvénients et ses périls, mais il voit en elle la meilleure garantie des intérêts sociaux ; il estime que les gouvernants ont besoin qu'on leur résiste, qu'on leur dénonce continuellement leurs erreurs, leurs négligences, leurs maladresses ; il pense, avec Stuart Mill, que le rôle nécessaire, inappréciable, d'une Chambre est de « fournir à la nation un comité de griefs et un congrès d'opinions ».

Il a d'ailleurs quelque mérite à penser ainsi, car les débats sont très vifs au palais Carignan, où ses adversaires ont beau jeu à critiquer sa politique nationaliste et les dépenses qu'elle entraîne, puisqu'il n'a pas le droit d'avouer encore son but. Mais il ne refuse jamais la bataille. Et c'est toujours sans rechigner, prestement, qu'il gravit la tribune. Il nous a livré lui-même la philosophie de sa conduite. Un jour, croyant lui plaire, quelqu'un lui lance : « Ah ! votre tâche serait plus facile sous un régime absolu. » Il riposte avec chaleur : « Vous oubliez que, sous un régime absolu, je n'aurais pas voulu être ministre et, d'ailleurs, je n'aurais pu le devenir. Je suis ce que je suis, parce que j'ai la chance d'être un ministre constitutionnel... Le gouvernement parlementaire a ses inconvénients, comme tous les autres gouvernements : c'est pourtant le meilleur. Je peux m'impatienter de certaines oppositions, les repousser avec vivacité ; mais, en y réfléchissant, je me félicite d'avoir à les combattre, parce qu'elles m'obligent à mieux expliquer mes idées, à redoubler d'efforts pour convaincre l'opinion générale. Un ministre absolu commande : un ministre constitutionnel a besoin de persuader pour se faire obéir. Or, je veux persuader que j'ai raison. Croyez-moi : la plus mauvaise des Chambres est encore préférable à la meilleure des antichambres. »

Pour être libéral, Cavour n'est pas moins royaliste ; il ne conçoit même la liberté que dans le cadre de la monarchie représentative ; non pas que la république le choque en principe, mais parce qu'il la juge incapable de garantir les intérêts permanents de l'État et le jeu régulier des institutions libres. « Une forme républicaine, adaptée à nos besoins, à nos mœurs, à la situation générale de l'Europe, est encore à découvrir. »

Aussi est-il entièrement dévoué à Victor-Emmanuel, à ce *Re galantuomo*, qui a l'insigne honneur de pratiquer scrupu-

leusement le loyalisme constitutionnel, alors que tous les autres princes italiens de son temps se sont parjurés devant leurs peuples.

Mais, il a, de plus, un motif majeur d'être attaché à son roi. C'est, en effet, à l'antique maison de Savoie qu'il veut confier le drapeau de l'indépendance italienne; c'est autour de Victor-Emmanuel qu'il veut rallier tous les patriotes italiens. Dès le mois de mai 1856, il écrit à un prêtre florentin de ses amis : « La situation, qu'il a plu à la Providence d'attribuer au Piémont, lui impose le devoir de combattre avec tous ses moyens pour la libération de la péninsule. Et je vous affirme que ni le roi Victor-Emmanuel ni son peuple ne failliront à ce devoir. » S'épanchant avec un autre ami de Florence, il écrit encore vers la même date : « Nous devons désormais nous ériger en protagonistes de la cause italienne, aussi bien sur les champs de bataille que dans les congrès diplomatiques et devant le tribunal de l'opinion européenne. »

Dans ces deux lettres, il n'est pas un mot que n'eût contresigné le Roi.

II

Mais, si le souverain et son ministre s'accordent parfaitement sur l'objet capital de leur politique, on aurait tort d'en conclure à l'harmonie constante de leurs rapports quotidiens. Les deux hommes sont trop différents par le caractère, par l'éducation, par tout le mécanisme et le développement de la pensée.

D'abord, chez Victor-Emmanuel, si l'âme est haute et chevaleresque, les goûts sont vulgaires, tandis que, chez Cavour, en dépit de son extérieur bourgeois, les habitudes et les manières sont toujours distinguées.

Bourru en paroles, débraillé dans sa mise, le Roi ne déteste rien tant que les salons, où d'ailleurs il scandalise tout le monde par la crudité de ses propos. En cuisine, il n'aime que les plats grossiers, les ragoûts populaires, qui s'annoncent de loin par un chaud fumet d'oignon et d'ail. Aussi restreint-il tant qu'il peut les réceptions de sa cour. Parfois cependant, il est bien obligé d'offrir un dîner de cérémonie. Alors, il ne déplie même pas sa serviette et repousse tous les mets, trop fades, trop raffinés, qu'on lui offre. Son sabre entre les jambes,

ses robustes mains croisées dessus, il dévisage ses convives sans leur dissimuler son ennui grognon et sa hâte d'en finir.

A défaut de l'instinct social, Victor-Emmanuel et Cavour ont du moins un goût pareil, aussi vif chez l'un que chez l'autre : le goût de la campagne. Mais, pour le Roi, ce n'est qu'une occasion d'échapper aux contraintes urbaines et de satisfaire par les exercices du corps son exubérante activité.

Dans son domaine rustique de la Mandria, qui est situé à trois quarts d'heure de Turin, au milieu des bois, il se livre infatigablement à sa passion maîtresse : l'équitation. Dès l'enfance, il a pratiqué les chevaux; il les connaît à merveille; il monte bien, mais sans élégance, avec une solidité inébranlable, qu'il doit surtout à l'étreinte nerveuse de ses énormes cuisses; il préfère naturellement les bêtes rétives, pour le plaisir violent de lutter avec elles et de les dresser.

Après l'équitation, c'est la chasse qui l'occupe le plus. Mais ce qu'il lui faut, ce ne sont pas les plaines tranquilles et giboyeuses où Cavour se promène à Léri : ce sont les rudes escarpements des Alpes, qui dominent le val de Grisanche, le val de Locana et le val d'Aoste. Un attaché de la légation française à Turin, d'Ideville, nous décrit très pittoresquement Victor-Emmanuel dans ses allures familières de chasseur alpestre : « Souvent, à la fin de l'automne et même pendant l'hiver, il part seul, avec deux aides de camp pour tirer le chamois dans les montagnes. Là, vêtu d'une blouse, sa carabine à la main, il court à travers les rochers, suivi de quelques paysans intrépides : il couche fréquemment à la belle étoile; il mange dans une chaumière ce qu'il y trouve; puis il revient à Turin, dispos et alerte, tandis que ses infortunés officiers arrivent presque toujours malades ou exténués. »

Avec un tel besoin d'expansion physique, rien d'étonnant si le Roi déteste le labeur administratif, les rapports, les dépêches, les budgets. D'ailleurs, son éducation ayant été fort négligée, il a toujours eu l'horreur des livres. Il se plaît à répéter : *Io non sono un letterato.* Ou bien, au secrétaire qui lui apporte des paperasses, il lance volontiers : « Fichez-moi la paix; je ne suis pas roi pour qu'on m'embête!... » Et cela encore le différencie de Cavour, qui est, lui, un bourreau de travail; qui, l'été comme l'hiver, de cinq heures du matin à onze heures du soir, ne cesse de lire, d'écrire, d'étudier, de conférer;

qui enfin, par ses connaissances générales, par l'envergure, la richesse et la pénétration de son esprit, égale au moins, s'il ne surpasse, les premiers hommes d'État de son temps.

Victor-Emmanuel est trop intelligent pour ne pas reconnaître cette éminente supériorité de son ministre, et il en souffre; car il se sent gauche et désarmé devant lui. Maintes fois, en plein conseil, il a dû abandonner des idées qui lui tenaient à cœur, faute d'avoir su les défendre. Mais il y a plus encore : le Roi, qui a l'âme simple, ouverte, sans détour, une âme de soldat, répugne instinctivement aux finesses dialectiques de Cavour, qui, sous les dehors les plus francs, est plein de malice et d'astuce, qui a toujours quelque expédient, quelque subterfuge ou, comme disait le vif et charmant d'Azeglio, « quelque jeu de gobelet au fond de son sac ». Aussi, malgré une collaboration si longue, si intime et consacrée à une si grande œuvre, aucune sympathie ne se formera jamais entre Victor-Emmanuel et Cavour.

Le souvenir de Louis XIII et de Richelieu s'évoque ici naturellement. La comparaison toutefois ne mènerait pas loin; car l'histoire ne permet plus de douter que l'illustre cardinal ait trouvé auprès de son maître, non seulement toute la confiance et toute l'estime dont il pouvait avoir besoin, mais encore une active et constante amitié; plus de deux cents lettres, signées de la main royale, détruisent irrémissiblement la légende qui nous représentait Richelieu comme un tyran, imposant au Roi sa volonté opiniâtre, et Louis XIII comme un monarque débile, se résignant, la mort dans l'âme, à une domination exécrée. Si l'on prétendait ressusciter cette légende en la transférant aux relations de Victor-Emmanuel et de Cavour, les documents historiques ne manqueraient pas non plus pour en démontrer la fausseté ; mais, cette fois, la démonstration serait peut-être moins convaincante.

Un des griefs les plus irritants que le fils du pieux Charles-Albert nourrisse contre son président du Conseil lui est fourni par le grave conflit religieux qui déchire le Piémont. Depuis près de six ans, l'Église catholique subit, dans le royaume, une épreuve cruelle. Immunités civiles du clergé, tribunaux ecclésiastiques, droit d'asile, dotations fastueuses des évêques, patrimoines opulents des monastères, toutes ces survivances d'un

passé antique et vénérable viennent d'être abolies ou sont désormais condamnées. Or, Cavour n'a cessé de jouer dans la lutte un rôle décisif. Très libre au point de vue dogmatique, il n'a presque rien conservé des croyances puisées jadis au sein de sa famille; tout au plus en garde-t-il le respect de la religion, une vague sympathie pour les rites du catholicisme et une crainte superstitieuse de l'au-delà; on pourrait lui appliquer le mot de Chamfort sur le duc de Créqui : « Il ne croit pas en Dieu, mais il craint en Dieu. » Sa conscience ne l'a donc pas gêné pour opposer aux prétentions du sacerdoce les droits de la société laïque, pour séparer le spirituel du temporel, pour réaliser enfin sa formule célèbre, qui semblait alors une hérésie : « L'Église libre dans l'État libre. »

D'ailleurs, si Cavour dépense tant de vigueur, tant d'obstination au service de cette idée, c'est que, à ses yeux, la politique intérieure n'est pas seule en cause : il y va aussi de l'intérêt national, de l'intérêt italien.

Naturellement, la cour de Rome a fulminé contre les lois sacrilèges et spoliatrices dont est victime le clergé piémontais et, plusieurs fois, on a pu croire qu'elle allait rappeler le nonce de Turin. Cette rupture menaçante, Cavour n'a rien tenté pour la conjurer; car, au fond, il la souhaite. L'issue piteuse de la crise romaine en 1848, le désastre de l'aventure guelfe, l'exode et la rétractation de Pie IX ont été, pour lui, une leçon inoubliable. Et il en a tiré aussitôt des conclusions péremptoires, qui apparaissent comme chargées d'avenir : cette papauté, que le moine Tosti proclamait *l'arche sainte de l'Italie*, sera toujours sa pire ennemie; le *risorgimento* de la péninsule se fera contre le pontificat romain, sinon, il ne se fera pas; la destruction du pouvoir temporel est la condition nécessaire de l'indépendance et de l'unité italiennes; on n'a plus le droit de dire : *Pie IX et l'Italie*; on doit dire : *ou Pie IX ou l'Italie*; « donc, nul accord n'est désirable ni possible entre le Piémont et le Saint-Siège ».

Cette politique radicale et tranchante à l'égard de l'Église désole Victor-Emmanuel, qui est profondément chrétien, d'une exactitude méticuleuse dans l'observance de ses devoirs religieux. Il est resté, de plus, très docile à l'influence de son ancien précepteur, devenu archevêque de Gênes, Mgr Charvaz. Enfin, il est plein de tendresse et de vénération pour Pie IX, qui, dégoûté à jamais des initiatives libérales, s'est réfugié sur les plus hautes

cimes de la théologie et ne s'occupe actuellement qu'à reconnaître l'exemption du péché originel dans la Mère du Verbe incarné, à définir les insignes privilèges de l'Immaculée Conception.

Cavour a donc grand peine à faire sanctionner par son roi les mesures provocantes que lui dicte incessamment son anticléricalisme nationaliste. Mais il le tient de près et ne lui tolère nulle incartade. Un jour, où la patience du souverain a été mise à une trop rude épreuve, on l'a vu, ce géant, « pâle, courbé, avec des accès de douleur qui faisaient pitié ». Une autre fois, le 1er août 1856, Cavour, qui est allé se reposer à Bavéno, sur le lac Majeur, écrit au ministre de l'intérieur, Rattazzi : « De grâce, soyez ferme avec le Roi ; dites-lui bien que, s'il se met en relation directe avec Rome, il ruinera de fond en comble l'édifice politique que nous avons eu tant de peine à bâtir, depuis huit années. Il nous est impossible de conserver notre influence en Italie, si nous transigeons avec le Pape. Qu'on ne pousse pas la lutte à l'extrême, soit ! Mais qu'on ne recule pas, fût-ce d'un demi-pas ! Vous savez que je ne suis pas un prêtrophobe, que j'augmenterais même volontiers les libertés dont jouit l'Église. Mais, dans les circonstances actuelles, un accord avec le Saint-Siège tournerait inévitablement à notre préjudice. Au besoin donc, *effrayez le Roi* et mettez tout en œuvre pour qu'il ne cause pas avec Rome. »

Il y a, semble-t-il, un sujet où Victor-Emmanuel et Cavour doivent s'entendre à merveille, où du moins nul conflit ne doive être possible entre eux : les femmes.

Ce n'est pas qu'ils leur aient voué le même culte. Certes, les passions de Cavour n'ont rien de platonique. Mais, si ardente et impérieuse que soit, chez lui, l'imagination des sens, il ne conçoit pas l'amour sans la griserie du cœur, le jeu romanesque et tout ce que Benjamin Constant appelait « le tendre galimatias ». Chez le Roi, au contraire, les instincts amoureux sont déplorablement vulgaires.

Marié à une archiduchesse d'Autriche, Marie-Adélaïde, créature délicieuse, idéale et qui devait mourir jeune, Victor-Emmanuel n'avait cessé de la tromper en de brèves liaisons ou d'expéditives foucades. Puis, un jour, du vivant même de son épouse, il avait fini par s'attacher à la fille d'un tambour-major, une belle gaillarde, grande, haute en couleurs, vive et musclée,

qui se nommait Rosine. Elle n'avait que seize ans. Adroite et madrée plutôt qu'intelligente, elle réussit très vite à captiver son amant, qu'elle amusait d'ailleurs par l'audace de sa langue et la grivoiserie de ses gestes.

Il l'avait installée à la Mandria, ne se plaisant plus qu'auprès d'elle; car, dans leur intimité quotidienne, il pouvait enfin satisfaire pleinement son horreur de la tenue et de l'étiquette, son goût de l'indépendance, du sans-gêne et du débraillement. Leur liaison n'allait pourtant pas sans orages. Prompte à la colère, elle lui faisait parfois des scènes terribles, où se débridait toute sa grossièreté native. Elle ne se gênait pas non plus pour lui être infidèle: on citait, parmi ses amants occasionnels, un riche bijoutier de Turin. Or, peu après la mort de Marie-Adélaïde, un bruit étrange circule dans la cour : le Roi, dit-on, a résolu de légitimer les enfants que lui a donnés la fille du tambour-major et d'anoblir leur mère en lui octroyant le titre de « comtesse de Mirafiori »; on prétend même qu'il veut l'épouser. Bientôt, et rien qu'à voir la figure de Rosine, on ne doute plus que l'événement soit proche.

Alors, Cavour s'insurge. Reprenant le fier langage que Sully tenait à Henri IV pour lui démontrer qu'il n'avait pas le droit de se marier avec Gabrielle d'Estrées, il conjure Victor-Emmanuel de renoncer à son projet, dont l'exécution serait néfaste à l'œuvre nationale. Entre les deux hommes, la scène est d'une violence extrême. Une des rares personnes qui en aient connu le détail a pu dire que, « dans cette occasion, l'audace de Cavour fut immense et qu'elle faillit aboutir au plus grave des scandales ». Cependant, le Roi finit par s'incliner devant le rappel des grands intérêts dont il est responsable. Mais, à quelques jours de là, s'épanchant avec un de ses intimes, il exhale ces paroles, que semble inspirer encore le souffle de sa colère: *La mia sola posizione m'impedi allora di chiedere ragione a Cavour; furono cose dal coltello; ma devo pensare al paese.* « Ma position seule m'a empêché de demander raison à Cavour; ce fut une de ces affaires qu'on règle au couteau; mais j'ai dû penser au pays. »

Si Cavour a pris tant à cœur cet incident matrimonial, c'est qu'il risquait d'en être paralysé dans une des tâches les plus épineuses qu'il ait entreprises et qui arrive précisément à un point critique.

III

Traversant Turin au temps de la guerre de Crimée, l'illustre chimiste allemand, Justus Liebig, y remarquait l'intensité du sentiment national et il en concluait : « Ce petit pays au pied des Alpes est la molécule vitale qui vaincra les forces de la mort et qui propagera la chaleur de la vie dans tout le reste de la péninsule. » Il traduisait la pensée même de Cavour.

Mais pour que le Piémont soit ainsi l'animateur de la rédemption nationale ; pour qu'il ait le droit de s'ériger en protagoniste et en plénipotentiaire de l'Italie devant le monde ; pour que la maison de Savoie puisse accomplir la mission directrice dont elle est seule capable, il faut rallier tous les patriotes italiens autour de Victor-Emmanuel.

Or, un très grand nombre de ces patriotes, — et dans ce nombre quelques individualités hors ligne, quelques figures du plus haut relief, — sont des républicains ardents, qui n'ont foi que dans le soulèvement populaire pour délivrer la patrie.

Aux yeux de Cavour, qui, lui, ne se paie pas de mots et qui va toujours au fond des choses, le « soulèvement populaire », c'est le désordre, la dispersion, l'anarchie, bref, cette impuissance désastreuse qui résume l'histoire de toutes les insurrections italiennes depuis 1815. Car, en définitive, de quoi s'agit-il ? D'expulser les Autrichiens. Or, des bandes insurgées n'y réussiront jamais. Pour vaincre l'Autriche, c'est-à-dire une des plus grandes Puissances diplomatiques et militaires de l'Europe, il faut, avant tout, des alliances et des armées : la dynastie de Savoie est seule en état de procurer les unes et les autres.

Donc, il faut arracher les républicains à leur esprit de secte, à leurs utopies stériles, à leur goût suranné pour les pratiques révolutionnaires et conjuratoires ; il faut les enrôler au service de la nation sous le drapeau de la monarchie ; et, ceux qu'on ne pourra convertir, il faudra les mettre du moins dans l'impossibilité de nuire.

Cette domestication du parti républicain est l'œuvre la plus ingrate que se soit assignée Cavour et, par suite, celle qu'il a le plus savamment combinée, dosée, manipulée, triturée. Quand Mirabeau, après une lecture de Machiavel,

parlait de « pharmacie politique », il ne concevait pas mieux.

Mais le « pharmacien » n'y a pas déployé seulement de la dextérité : il y a montré aussi du courage. Nul de ses prédécesseurs n'aurait osé, en effet, tendre la main aux révolutionnaires et solliciter leur concours. Même des nationalistes fervents, comme le comte Balbo et le chevalier d'Azeglio, eussent reculé devant l'immoralité de l'opération. Pourtant, si Cavour avait été homme à s'excuser de son audace, il aurait pu se couvrir d'une grande autorité monarchique. Le 18 juillet 1814, Joseph de Maistre écrivait de Saint-Pétersbourg au ministre des Affaires étrangères de Victor-Emmanuel Ier : « Faites attention à l'esprit italien qui est né de la Révolution. Notre système neutre, timide, tâtonnant, est mortel dans la situation actuelle. Que le Roi se mette donc à la tête des Italiens; que, dans tous les emplois civils et militaires, même dans ceux de la cour, il ne regarde pas à nommer des révolutionnaires! C'est une chose essentielle, vitale, capitale : les expressions me manquent! » Le signataire de cette lettre avait déjà dit : « Tout l'art de l'homme d'État est de *savoir se combiner avec la fortune.* »

Pourtant, quelle que soit l'adresse de Cavour, il y a un révolutionnaire qu'il essaierait en vain d'apprivoiser, et malheureusement c'est le plus dangereux de tous : Mazzini.

Ce petit homme débile, au teint verdâtre, aux longs cheveux noirs, au front vaste, aux yeux aigus et flamboyants, est un apôtre, un fanatique, un illuminé.

Il a pris comme devise : *Dieu et le peuple.* Son programme n'est pas moins laconique : *L'Italie une et républicaine, avec Rome pour capitale.* On peut dire que l'image de la Ville éternelle rayonne sur toutes les cimes de son âme : « Rome est à nous; Dieu et les hommes le déclarent. C'est de Rome que nous avons hérité le langage qui nous fait frères. De Rome sort le développement de notre histoire. Mille ans de grands souvenirs l'ont sacrée mère de l'Italie et centre de notre unité nationale. C'est de Rome que, par deux fois, nous avons régi l'univers. Deux fois, est parti de ses murs le souffle puissant qui a imposé au monde une vie commune. Après la Rome des Césars, après la Rome des pontifes, viendra la Rome du peuple!... » Et, dans sa bouche, ce langage n'est pas une simple effusion mystique;

c'est une révélation explicite, une apocalypse positive, dont il a été gratifié, un soir de sa jeunesse, « au cours d'une effroyable tempête morale », dans la prison de Savone, où il faisait le rude apprentissage du *carcere duro*. Ce soir-là, il a senti vraiment passer sur sa face le souffle d'Ézéchiel et d'Isaïe. Depuis lors, ne doutant plus de son rôle messianique, il est imperturbablement convaincu de son infaillibilité. D'où, son despotisme hautain, ses ironies tranchantes et les accès de fureur où le jette la moindre contradiction. Étranger au monde, ne vivant que dans ses passions et dans ses rêves, il se fait de toute chose une idée abstraite. Aussi, l'expérience ne compte pas pour lui. Vingt années de continuels échecs, en Piémont, en Savoie, en Lombardie, en Calabre, dans les Marches, à Rome, à Naples, en Sicile, et, comme conséquence, pour des milliers de citoyens, l'échafaud, le bagne, la proscription, la misère, la ruine, des calamités sans nombre, ne lui ont rien appris : la désillusion ne lui enlève jamais l'espérance. D'imagination ténébreuse et romantique, il ne se plaît que dans les manœuvres souterraines, les complots, les attentats. Si, personnellement, il n'a jamais pratiqué le régicide, il en a fait du moins l'apologie : « Les nations traversent parfois des temps exceptionnels, qu'on ne doit pas juger d'après la norme ; il ne faut alors s'inspirer que de sa conscience et de Dieu. Or, elle était sainte, l'épée qui, dans la main de Judith, a tranché la tête d'Holopherne ; il était saint, le poignard de Brutus ; il était saint, le stylet qui a donné le signal des vêpres siciliennes. »

Il confine manifestement à l'aliénation mentale : on discerne en lui tous les symptômes de la psychose redoutable qui fait les grands fanatiques, les grands redresseurs de torts, les grands justiciers : croyance à une vocation surnaturelle, orgueil démesuré, irritabilité du caractère, couleur sombre de l'esprit, permanence de l'état passionnel, hantise impérieuse de l'idée fixe, raisonnement dogmatique, indifférence absolue aux objections de la réalité. Entre un tel homme et Cavour, nulle entente, nulle compréhension même n'est possible : les deux cerveaux fonctionnent à l'inverse l'un de l'autre.

Le ministre ne perdra donc pas son temps à négocier avec l'incorrigible conspirateur. Il se contentera de le faire surveiller par la police dans ses divers refuges, à Londres, à Zurich, à Lausanne. D'ailleurs, quand éclatera la guerre nationale, si

l'énergumène s'avise de rentrer en Piémont, il le fera fusiller comme un chien.

Mais tous les républicains d'Italie ne sont pas des utopistes et des forcenés.

Quatre hommes surtout fixent l'attention de Cavour : l'héroïque défenseur de Venise révoltée, Daniel Manin ; puis un patriote lombard de vieille race, incarcéré dix-neuf ans au Spielberg, le marquis de Pallavicino-Trivulzio ; puis encore un agitateur sicilien, d'une conscience haute et d'un esprit très large, Giuseppe La Farina ; enfin un démagogue niçois, ancien corsaire dans la flotte insurgée du Brésil et général au service de la République romaine, en qui semblent revivre toutes les énergies, toutes les hardiesses, toutes les astuces des plus fameux *condottieri*, Garibaldi.

Invoquer le patriotisme de ces quatre hommes ; leur démontrer qu'on n'affranchira pas l'Italie par des phrases et des conjurations, mais par des alliances et des armées ; obtenir d'eux le sacrifice de leur rêve personnel dans l'intérêt suprême du pays ; canaliser ainsi les ondes torrentueuses de la révolution au profit du grand fleuve national, — tel est le plan de Cavour.

Comme organe et médiateur principal de la négociation, il choisit La Farina, qui se trouve précisément à Turin.

Les pourparlers s'amorcent, le 12 septembre 1856, entre l'homme d'État piémontais et l'agitateur sicilien. Cavour a fixé le rendez-vous chez lui, à six heures du matin. C'est l'instant de la journée qu'il préfère pour ses audiences personnelles et qui ne le gêne pas, lui du moins, puisqu'il se lève à quatre heures. L'entretien est libre, confiant, digne du grave sujet qu'on y traite. Le ministre est ainsi amené à déployer toutes ses cartes et, particulièrement, à s'expliquer sans réserve sur un des objectifs que les républicains ont le plus à cœur : l'unité politique et morale de l'Italie future, l'égalité absolue et l'amalgame intime de tous les éléments italiens dans la nation reconstituée. Or, sur cet axiome fondamental de leur programme, ils sont pleins de méfiance à l'égard de Cavour ; ils le soupçonnent en effet de poursuivre, par le *Risorgimento*, un seul but : — agrandir le Piémont, substituer à la prédominance autrichienne dans la péninsule une hégémonie piémontaise, bref *piémontiser* l'Italie. Cela, ils ne l'admettront jamais : « Je considère,

écrit Pallavicino, que le piémontisme est notre pire ennemi. »

Là-dessus, Cavour donne à son visiteur matinal tous les apaisements possibles : « J'ai foi, dit-il, que l'Italie deviendra un seul État unitaire, avec Rome pour capitale. » Et il termine le conciliabule par ces mots : « Venez me voir aussi souvent que vous le voudrez. Mais je ne dois pas oublier que je suis le ministre du Roi et que je n'ai pas le droit de compromettre la dynastie. Venez donc toujours le matin, dès l'aube. Et que personne ne le sache, que personne ne vous voie, afin que, si je suis interrogé au parlement ou par les diplomates, je puisse vous renier, comme a fait saint Pierre, et dire : Je ne connais pas cet homme. »

Conduits avec la même cordialité, les entretiens suivants aboutissent promptement à un accord de principe qui se traduit aussitôt, dans l'ordre pratique, par la fondation d'une *Société nationale italienne*, sous la présidence du marquis de Pallavicino et la vice-présidence de Garibaldi.

Association bizarre, hybride, remarquablement adaptée aux circonstances; car, en Piémont, elle jouira de la protection légale et de la sollicitude officielle, tandis que, dans les autres États italiens, elle sera clandestine.

Étendant peu à peu ses rameaux sur l'Italie entière; organisant, à travers toute la péninsule, des foyers de propagande, et des centres de ralliement; recrutant ses adeptes par milliers, sans distinction de classes ni de partis; se créant même des intelligences dans l'armée, dans la police, dans la cour et jusque dans la famille des princes désignés à sa haine; minant ainsi par avance toutes les assises de l'édifice condamné, cette machine aux rouages innombrables sera désormais, entre les mains de Cavour, l'engin le plus puissant, l'outil le plus efficace des écroulements qui se préparent.

IV

Tous ces grands résultats de politique intérieure, Cavour n'a pas attendu qu'ils fussent accomplis pour hausser le ton de la diplomatie piémontaise dans ses relations avec l'Autriche, et c'est un crescendo qui s'accentuera de jour en jour.

Les incidents, minimes d'abord, ne cessent pas de surgir. Bientôt, entre Turin et Vienne, le duel est continu. Cavour y

déploie une étonnante prestesse dans les attaques, les ripostes, les contre-ripostes, les reprises d'attaque. Son adversaire, le comte de Buol, avec lequel il a déjà ferraillé au congrès de Paris, en est par instants tout décontenancé. On a même pu comparer justement cette virtuosité agressive du ministre piémontais à l'escrime agile, harcelante, exaspérante des *picadores* et des *banderilleros* dans la tauromachie.

Aussi, le scandale est grand à Vienne. Le pontife et législateur de l'ancien ordre européen, l'homme d'État qui a cru en 1815 étouffer pour jamais la nationalité italienne sous la pierre du tombeau, le très vieux prince de Metternich, qui n'a plus que trois ans à vivre, est suffoqué d'indignation : « Je suis déjà au nombre des morts, écrit-il à Buol; pourtant, chez moi, les nerfs vibrent encore par des sortes d'impressions galvaniques. Eh bien! la position qu'adopte la cour de Turin me produit cet effet. Jamais un système plus abject de mensonges n'a été suivi; jamais on ne s'est égaré dans un dédale pareil d'iniquités et de calomnieuses insolences. »

Mais l'illustre vieillard n'est pas au bout de ses peines : les « vibrations galvaniques » de ses nerfs ne s'arrêteront plus qu'avec son dernier souffle.

Un jour, le cabinet de Turin, qui développe ostensiblement sa puissance militaire, ordonne de renforcer les ouvrages d'Alexandrie et il autorise une cotisation publique pour l'achat de cent canons, ce qui offre à Cavour le prétexte de parler devant la Chambre comme si le Piémont était devenu le défenseur attitré de l'Italie contre les Habsbourgs. Rien n'irrite plus l'orgueilleuse cour de Vienne que cette prétention du petit royaume subalpin à se dresser comme le champion de la péninsule en face de l'Autriche. D'ailleurs, tous les princes italiens, duc de Parme, duc de Modène, grand-duc de Toscane, roi de Naples, jettent les hauts cris vers l'empereur François-Joseph et le conjurent « de mettre un frein à l'arrogance piémontaise ».

Naturellement, Cavour accueille fort mal les remontrances que le comte Paar, ministre de l'Empereur, est chargé de lui notifier. Quant à ses dispositions intimes, elles se dégagent clairement de cette lettre qu'il adresse à son ami, le général Dabormida, qui est à Londres : « N'avancez pas votre retour. Voyez Palmerston, voyez Clarendon. Dites à celui-ci mille choses affectueuses de ma part. Assurez-le que nous ne ferons pas de

folies. Mais ajoutez que, si l'Autriche nous pousse à bout, si elle nous contraint de choisir entre le déshonneur et la guerre, c'est ce dernier parti que nous prendrons. »

Cependant, au Ball-Platz, les conseils de modération prévalent et l'affaire s'arrange.

Mais, à quelque temps de là, nouvel incident, plus sérieux encore, grave même, car la personne de François-Joseph y est en cause. Le 15 janvier 1857, l'Empereur, qui accomplit un voyage de grand apparat dans son royaume italien, fait une entrée solennelle à Milan. C'est le jour que le chef du gouvernement piémontais choisit pour lancer, du haut de la tribune, ces paroles explosives : « Vous vous rappelez qu'au temps de Byron, les amants de l'Italie la considéraient comme une belle femme opprimée par un époux barbare et tyrannique. Certes, ils s'apitoyaient sur elle ; mais ils la croyaient vouée à une oppression éternelle, parce qu'ils la croyaient incapable de se gouverner elle-même. Ce temps n'est plus. Consciente de sa force et des sympathies qu'elle s'est créées au dehors, l'Italie marche désormais à grands pas vers l'indépendance et la liberté!... » La *Gazette officielle* ne manque pas de souligner les hardiesses de ce discours ; elle annonce, en outre, que la municipalité de Turin vient d'accepter une souscription offerte par les Milanais pour élever, sur les rives du Pô, un monument à l'armée piémontaise, qui a si glorieusement porté le drapeau italien devant Sébastopol.

Cette fois, au Ball-Platz, on estime que c'en est trop. Après un rapide échange de notes acariâtres, le comte Paar est rappelé à Vienne.

Dans ce litige, qui pourrait devenir dangereux pour la paix de l'Europe, ni le cabinet de Londres ni le cabinet de Paris n'approuvent l'attitude cassante du gouvernement piémontais et ils ne se gênent pas pour le lui faire sentir. Cavour établit, néanmoins, une différence profonde entre les admonestations qui lui viennent de l'une ou de l'autre capitale. Que le langage tenu par sir James Hudson au nom de lord Palmerston exprime l'opinion ferme et délibérée du gouvernement britannique avec toutes les conséquences qu'elle peut comporter, — nul doute. Mais dans quelle mesure les admonestations formulées par le duc de Gramont au nom du comte Walewski traduisent-

elles la pensée intime de Napoléon III, qui, en définitive, est le seul maître de la France? Que veut, au juste, le sphinx des Tuileries? Où en est-il de son rêve taciturne? C'est là, pour le ministre piémontais, un problème troublant, sur lequel il darde passionnément toutes ses facultés d'intelligence et de pénétration.

Les lettres personnelles qu'il adresse au marquis de Villamarina, ministre du Roi à Paris, nous découvrent l'état complexe de son esprit, en nous montrant ce qu'il sait et ce qu'il ignore, ce qu'il espère et ce qu'il pressent. Il lui écrit, le 18 février : « La note du comte Paar est conçue dans un ton qui indique, chez le cabinet autrichien, un parti pris de nous intimider. Je peux vous assurer qu'il n'y réussira pas. Nous ne sommes nullement disposés à céder devant des menaces, quand même nous serions certains qu'elles seraient suivies de faits positifs... *J'ai une trop grande confiance dans l'élévation des vues de l'empereur Napoléon et dans son amitié envers nous pour douter un instant qu'il veuille nous conseiller le moindre acte de faiblesse,* ce qui serait pour nous un véritable suicide; mais je crains que Walewski ne se laisse aller à donner à Gramont des instructions plus ou moins favorables aux prétentions de l'Autriche... » Il lui écrit encore, le 21 février : « Quel que soit mon désir de seconder les vues de la France, je ne saurais conseiller au Roi le moindre acte de faiblesse vis-à-vis de l'Autriche. Si le cabinet de Vienne exécute ses menaces et retire sa légation de Turin, nous n'y voyons pas d'inconvénient, pourvu que la France ne donne pas son approbation à cette mesure. S'il allait plus loin et nous menaçait de recourir aux armes, nous ne prendrions pas l'offensive; mais nous serions prêts à lui faire une bonne réception. L'armée et le pays sont animés du meilleur esprit. Guidés par le Roi et La Marmora, nos soldats repousseraient, j'en suis certain, une armée triple de la nôtre. Ce qui arriverait alors, c'est ce que ni moi ni personne nous ne pouvons prévoir. Mais je pense que nous sommes encore loin de cette éventualité extrême et que l'Autriche hésitera longtemps à tirer le coup de canon qui doit réveiller en Europe *la grande cause des nationalités.* » Enfin, le 19 mars, il écrit à l'un de ses collaborateurs, le comte Oldofredi, qui se trouve à Paris : « Quand il vous arrivera de parler de nous, dites à tous que nous serons prudents,

que nous attendrons les événements dans un calme profond, mais que, si nous sommes appelés à l'action, nous nous montrerons alors résolus à tout risquer pour l'honneur et le salut de notre pays. *S'il le faut, nous serons des enfants terribles.* »

V

Tandis que l'Europe assemblée tenait séance à Paris, Cavour avait pris soin de s'y ménager pour l'avenir tous les moyens possibles d'influence et d'information. Il avait ainsi laissé derrière lui quelques interprètes fidèles de sa pensée, amis sincères de la cause italienne, personnages de second rang pour la plupart, mais qui avaient, à ses yeux, l'inestimable privilège de pouvoir accéder à l'Empereur par des voies intimes ou détournées, ce qui chatouillait agréablement ses instincts de conspirateur.

Le plus précieux de tous est le docteur Conneau. Né à Milan, en 1803, d'un père français et d'une mère lombarde, médecin de la famille Bonaparte pendant qu'elle résidait à Rome vers 1830, il a conçu pour le prince Louis-Napoléon l'amitié la plus tendre et, depuis lors, il s'est consacré à lui aveuglément : durant six années, il a partagé sa captivité dans la citadelle de Ham. Aujourd'hui, « premier médecin de l'Empereur » et jouissant de sa confiance absolue, il l'approche quand il veut. Cavour ne lui écrit pas directement ; leur intermédiaire habituel est l'ancien combattant des Romagnes, l'ancien proscrit de New-York, le comte Arese, qui est devenu sénateur du royaume piémontais.

Après le docteur Conneau, la personne la plus initiée aux desseins de Cavour et la plus ardente à les servir est Mme Hortense Cornu. Étrange femme : humble d'aspect, dédaigneuse de toute parure, mais haute par l'âme et la volonté, idéaliste et libre penseuse, intrigante et désintéressée, elle a vécu toute sa jeunesse auprès de la reine Hortense, dont sa mère, Mme Lacroix, était la caméristé. Maternité authentique ou supposée ? Toujours est-il que la jeune fille, élevée à côté de Louis-Napoléon et compagne de ses jeux, est devenue bientôt pour lui plus qu'une camarade, mieux qu'une amie, une sœur vigilante, zélée, brave, électrisante, admiratrice, mais rigide, puritaine, ombrageuse, despotique. Très sensible à cet attachement passionné, il fera de la jeune Hortense la dépositaire de tous ses rêves et de tous ses projets.

Mariée en 1834 à un peintre médiocre, Sébastien Cornu, qui fabrique des tableaux insipides pour le musée de Versailles, elle mène la vie la plus étroite et la plus respectable. Mais les soucis quotidiens la laissent indifférente; car, dans l'insatiable besoin d'occuper son cœur brûlant, elle s'est consacrée à la plus noble tâ che : l'affranchissement et la régénération des peuples.

Elle s'est liée ainsi avec les principaux révolutionnaires d'Italie, de Pologne, d'Espagne, de Hongrie, d'Allemagne, de Russie, avec tous les grands conspirateurs de l'Europe. En 1837, à son retour d'Amérique, Louis-Napoléon n'a confié qu'à elle seule et à Conneau ses engagements solennels de New-York. Pendant la captivité de Ham, elle s'est prodiguée en marques d'affection et en paroles réconfortantes pour le prisonnier. En 1848, l'avènement de son ami à la Présidence de la République l'a remplie d'allégresse; mais le Deux-Décembre lui a brisé le cœur et elle a cessé de voir le parjure. Vainement Napoléon III a-t-il essayé de l'adoucir, de la reprendre, de lui faire accepter du moins qu'il atténuât un peu, sous une forme discrète, les assujettissements de sa pauvreté : elle n'a consenti à renouer leurs rapports qu'après la naissance du Prince impérial. Elle ne vient d'ailleurs que rarement aux Tuileries et toujours par les couloirs dérobés. L'Impératrice la hait, parce qu'elle redoute son ascendant sur l'Empereur et qu'elle devine trop bien le sujet de leurs conciliabules. En procurant à Cavour une pareille auxiliaire, la fortune l'a exceptionnellement favorisé.

Après le docteur Conneau et Mme Cornu, l'agent le plus utile du ministre piémontais est un de ses compatriotes, naturalisé français, Alexandre Bixio. Fervent républicain, agronome distingué, il a siégé à l'Assemblée constituante de 1848, et Lamartine, qui l'avait pris comme chef de cabinet, l'a envoyé en mission extraordinaire à Turin. Par Bixio, Cavour est en contact permanent avec la petite cour libérale et frondeuse du Palais-Royal. Le prince Napoléon est, du reste, acquis déjà aux aspirations italiennes; toutefois, le rôle important qui lui est réservé dans le *Risorgimento* ne commencera vraiment qu'à l'heure décisive, à la fin de 1858.

Mais le génie machiavélique de Cavour lui a suggéré un artifice bien plus habile encore pour s'assurer un accès intime auprès de Napoléon III. Il a jeté dans le lit impérial une splen-

dide créature de vingt et un ans, superbe et hardie comme une patricienne de la Renaissance, décorative et somptueuse comme une courtisane de Titien, la comtesse de Castiglione.

Issue d'une vieille famille toscane, les Oldoïni, apparentés aux Cavour, un mystère plane sur sa naissance ; elle s'attribue elle-même comme père un prince polonais, de lignée royale. Son mari, un très galant homme, est fou d'elle ; mais elle l'a bientôt mis au rancart : il souffre et se consume en silence.

Tandis qu'il machinait ses plans pour le congrès de Paris, Cavour a jeté les yeux sur elle et, selon ses propres termes, il l'a « enrôlée dans la diplomatie italienne », en lui prescrivant « de coqueter avec l'Empereur ». Elle l'a compris tout de suite, n'étant pas moins ambitieuse que resplendissante ; il n'avait donc pas besoin d'ajouter : « Réussissez, ma cousine, par les moyens qu'il vous plaira ; mais réussissez ! »

La belle Florentine fait son entrée dans la société parisienne, à une réception de la princesse Mathilde, qui l'a invitée sur la demande expresse du marquis de Villamarina. Éclatant succès : tous les hommes frémissent de désir : toutes les femmes ragent. Le premier chambellan, Bacciochi, serviteur exact, rend aussitôt compte à son maître. Et tout se passe comme il était convenu. La nouvelle Judith s'immole pieusement aux intérêts de sa patrie. Le sacrifice ne semble point d'ailleurs lui avoir laissé un souvenir trop pénible, si l'on en juge par cette clause de son testament, rédigé quarante ans plus tard : « Je veux être ensevelie dans ma chemise de nuit de Compiègne, batiste et dentelle. »

L'Empereur se lassera d'elle assez vite ; car, dans son olympienne beauté, elle manque de naturel, de charme, d'enjouement. La liaison, coupée de quelques intermèdes, ne durera que deux années. Mais, pendant ces deux années, capitales pour l'œuvre de Cavour, la voluptueuse Florentine aura bien employé ce que Properce appelait « les occasions tendres de causer », *mollia fandi tempora.*

VI

Ce n'est pas trop de tous ces moyens, même les inavouables, pour deviner la pensée napoléonienne. En ce printemps de 1857, elle est plus que jamais énigmatique et déconcertante.

A peine le congrès de Paris a-t-il eu clos ses délibérations, que les dangereuses chimères, prévues par Drouyn de Lhuys, ont miroité devant l'esprit de l'Empereur. Mais, avant de céder à leur fascination, il semble avoir eu comme un sursaut de crainte, comme un retour de sagesse.

Le 16 mai 1856, il reçoit à Saint-Cloud l'archiduc Maximilien, le futur martyr de Quérétaro. Dans la soirée, il prend à part le baron de Hübner et le retient durant près d'une heure. Abordant aussitôt la question italienne, il dit : « J'ai contracté une alliance avec l'Angleterre et, d'autre part, la coopération de l'armée piémontaise à la guerre de Crimée donne au roi Victor-Emmanuel des titres à ma sympathie. *Mais je crains d'être entraîné par le courant; j'en ai horriblement peur...* » L'ambassadeur répond que, si la France s'affiliait à une politique anglo-piémontaise, elle tomberait ainsi et fatalement dans la dépendance des forces révolutionnaires ; il ajoute : « Vous feriez à l'Europe autant de mal que vous lui avez fait de bien ; cependant, vous ne feriez à personne plus de mal qu'à vous-même. — C'est vrai, répond l'Empereur, et c'est pour cela que je suis si inquiet. » Hübner lui demande, nettement : « Avez-vous, Sire, l'intention d'opérer en Italie des changements territoriaux? — Non, aucun. — Eh bien, alors, pourquoi ne nous entendrions-nous pas? — C'est ce que je me dis. L'Autriche et moi, nous sommes si près de nous entendre! »

Mais, dans le cerveau tourmenté de Napoléon III, le rêve italien a vite repris sa force de hantise et d'attraction.

Le 23 mai 1856, donc sept jours après la conversation de Saint-Cloud, comme le maréchal Vaillant, ministre de la guerre, arrive aux Tuileries pour son rapport habituel, l'Empereur lui dit, à brûle-pourpoint : « Je désire avoir une armée prête à entrer en Italie. Recherchez comment a été constituée l'armée des Alpes en 1848 et voyez comment on pourrait avoir tout de suite le noyau d'une armée sur la frontière de Savoie. »

Le surlendemain, le maréchal apporte un résumé historique des mesures prises en 1848 et un projet détaillé qui consiste à former, avec la garnison de Lyon, un noyau de concentration, à l'effectif de 26 000 hommes. L'Empereur approuve entièrement cette combinaison, qu'il ordonne d'étendre à toute l'armée : « Je veux, dit-il, avoir cinq corps toujours prêts à

partir. » Le maréchal Vaillant s'incline; mais il n'amorce que très lentement la réalisation de la pensée impériale; car il constate bientôt, non sans surprise, que le souverain ne lui parle plus de l'affaire.

Pourtant, dès ce jour, on peut suivre chez Napoléon III le progrès de l'idée fixe, en y constatant d'ailleurs une acuité particulière et comme une démangeaison, où l'on reconnaît l'amertume qui lui reste de n'avoir pu commander ses troupes devant Sébastopol. D'après le témoignage de Mme Cornu, « il rêvait depuis l'enfance une guerre faite pour chasser les Autrichiens de l'Italie et où il aurait le commandement ». Une fois même, pendant sa captivité de Ham, il lui a dit : « Je pressens qu'un jour je commanderai une grande armée; je sais que je me distinguerai; je me sens toutes les grandes qualités militaires. »

Aussi, maintenant, sa décision est prise. Dans cette guerre prochaine, — qui est inévitable, car jamais l'Autriche n'abandonnera ses possessions italiennes sans y être contrainte par la force des armes, — c'est lui en personne qui exercera le commandement suprême. Il ne s'arrête pas un instant à l'idée qu'il n'a aucune expérience de la stratégie; que toute son instruction militaire se réduit à quelques notions techniques d'artillerie, puisées jadis à l'école de Thoune; qu'il n'a jamais commandé une brigade, un régiment. N'importe, il sera généralissime : c'est alors seulement qu'il se sentira dans la pleine et glorieuse réalité de son rôle messianique : *Cæsar Imperator*.

Pour s'initier au grand art de Gustave-Adolphe, de Turenne, de Frédéric II et de celui qui les surpasse tous, le demi-dieu de la guerre, son immortel ancêtre, il fait installer dans les plaines de Champagne un vaste camp de douze mille hectares, le camp de Châlons. Il ne cesse d'activer l'aménagement du terrain, la construction des routes, des magasins, des baraques. Et, le 29 août 1857, il s'offre ainsi la jubilation de voir évoluer sous ses ordres toute la garde impériale, 3 régiments de grenadiers, 4 régiments de voltigeurs, 1 régiment de zouaves, 1 bataillon de chasseurs à pied, 2 régiments de cuirassiers, 1 régiment de dragons, 1 régiment de lanciers, le régiment des guides et 2 régiments d'artillerie, — soit 22000 hommes et 5000 chevaux!

Simultanément, les relations se tendent, s'aigrissent, entre

Paris et Vienne. Les malentendus, les controverses, les chicanes, les reproches ne discontinuent pas. Et ce qui en fait la gravité, c'est que le ministre français des Affaires étrangères, le sage et courageux Walewski, est personnellement le meilleur ami de l'Autriche. Mais que peut-il contre la volonté insaisissable et les manœuvres obliques de son maître?

Aussi, l'ambassadeur de François-Joseph, Hübner, se tient en éveil. Le 8 février 1857, il écrit au comte de Buol : « L'Empereur, que j'ai l'honneur de voir souvent aux bals de la cour, est gêné vis-à-vis de moi et il évite de me parler politique. Nous devons donc être sur notre garde pour ne pas recevoir quelque coup de Jarnac... » Le 13 mai, il écrit encore ces lignes, qui témoignent une rare sûreté de jugement : « Que de fois, en 1849 et 1850, quand Napoléon était une espèce de prisonnier d'État à l'Élysée, que de fois il m'a dit : *Ce Louis-Philippe a été renversé parce qu'il a laissé tomber la France en déconsidération. Il faut que je fasse quelque chose!* C'est cette pensée qui l'a mené en Crimée... Puis les années commencent à compter et à peser. On frise la cinquantaine. A cet âge, avec une santé bonne, mais déjà éprouvée, avec une femme charmante, avec un enfant auquel se rattachent les espérances du père, avec le goût des plaisirs qu'il peut se donner et qu'on lui prodigue, avec une position merveilleuse, acquise au prix d'efforts inouïs, *vraiment il faudrait être fou pour risquer tout cela sans rime ni raison.* »

C'est le langage que tous les conseillers de Napoléon III, tous ses ministres, tous ses ambassadeurs, lui tiennent énergiquement, lorsqu'il daigne leur découvrir sa pensée.

Pour quiconque réfléchit, la conception de l'aventure italienne apparaît en effet comme tellement déraisonnable, tellement opposée aux traditions séculaires de la politique française, que Mazzini lui-même refuse d'admettre que l'ancien conjuré des Romagnes se résolve jamais à tenir ses promesses : « Personne, à moins d'avoir perdu le bon sens, ne croira que Louis-Napoléon veuille créer, avec l'unité italienne, une Puissance rivale de la France ; qu'il veuille, par une longue guerre et par la dissolution de l'Autriche, laisser le champ libre au principe révolutionnaire des nationalités. »

Il semble bien pourtant que, vers la fin de septembre, le rêveur des Tuileries ait été impressionné par l'unanime inquié-

tude que l'orientation, désormais trop visible, de sa politique étrangère suscite autour de lui, et jusque parmi les croyants les plus enthousiastes de la religion napoléonienne. Il a toujours été fort sensible à l'opinion publique; non certes qu'il la suive toujours; mais, quand il ne peut la satisfaire, il s'ingénie à la duper. Et ce lui est facile ; car, dans cette période lumineuse de son règne, on en est encore à prendre ses dissimulations pour de la profondeur, ses coups de tête pour de l'audace préconçue, la perpétuelle indécision de son caractère pour de la prévoyance à long terme.

Sur ces entrefaites, deux incidents concourent à l'impressionner dans le même sens.

Le 28 septembre, il s'est rendu à Stuttgart, afin d'y rencontrer l'empereur Alexandre II. Il compte beaucoup, en effet, sur la Russie pour contenir les États germaniques et protéger sa frontière du Rhin, quand il luttera contre l'Autriche dans la vallée du Pô, surtout quand il abordera le terrible quadrilatère de Vérone. La présence des ministres des affaires étrangères, le comte Walewski et le prince Gortchakof, souligne l'importance de l'entrevue. Mais, sous les formes les plus courtoises, le Tsar s'est montré si réservé que la conversation des deux monarques est restée purement académique. Sauf une allusion fugitive, pas un mot de l'Italie. On s'est pourtant promis de « se concerter à l'avenir sur toutes les questions européennes ». Encore cette promesse inoffensive n'a-t-elle été consignée dans aucun protocole : Walewski et Gortchakof auraient pu rester chez eux. Enfin, sitôt les dernières congratulations échangées, Alexandre II est allé à Weimar pour y retrouver... François-Joseph !

Là-dessus, mauvaises nouvelles du Piémont.

Cavour est aux prises avec les plus graves difficultés de politique intérieure. La Chambre ayant terminé son mandat, le pays est appelé aux urnes. Or, voici que, sous la pression violente des forces cléricales et réactionnaires, les électeurs nomment une Chambre hostile aux principes libéraux sur lesquels repose toute l'entreprise du *Risorgimento*. Le Gouvernement n'y aura qu'une majorité infime et prête à le trahir. Mais, si violent que soit ce choc imprévu, Cavour n'a pas un instant de faiblesse. Résolu à ne pas laisser compromettre l'avenir national de l'Italie par « une conspiration jésuitique,

tramée dans toutes les sacristies du royaume », il jette le gant à ses adversaires et se démène si bien que, par le jeu des élections complémentaires, il reconstitue sa majorité. L'alerte n'a pas moins été chaude, et il faudra quelque temps pour que le Machiavel piémontais recouvre, au dedans comme au dehors, tout son prestige.

Le déclin de cette année 1857 n'est donc guère propice à la cause italienne. Et nulle étoile ne brille sur les mois qui vont venir. Aussi, rien de surprenant si Napoléon III se laisse ramener, par la pente naturelle de son esprit, à l'état où il s'est complu tant de fois, — la tergiversation, l'incertitude nébuleuse, la contemplation hypnotisante des horizons lointains, la méditation indéfinie sur son rôle providentiel et celui de sa race...

Mais, cette fois, quel réveil!

VII

Le 14 janvier 1858, à huit heures et demie du soir, comme l'Empereur et l'Impératrice arrivent à l'Opéra, situé alors rue Le Peletier, trois explosions formidables, trois coups de tonnerre, presque simultanés, abattent les chevaux du carrosse impérial, fracassent les vitres du péristyle, éteignent les guirlandes lumineuses de la façade et tous les réverbères de la rue. Dans cette obscurité soudaine, cris d'horreur et d'effroi. Cent cinquante-sept victimes : lanciers de l'escorte, gardes municipaux, sergents de ville, valets de pied, simples curieux, parmi lesquels vingt femmes et douze enfants.

Au milieu de l'affolement général, les deux souverains, sauvés par miracle, descendent avec calme de leur voiture criblée. Puis, blêmes, les yeux encore pleins d'épouvante, ils pénètrent dans leur loge. Acclamations. Et le spectacle continue, sans que rien soit changé au programme.

Avant même la fin de la nuit, un concours de hasards livre à la police les auteurs du forfait, quatre Italiens : un Toscan, Piéri, — un Vénitien, Rudio, — un Napolitain, Gomez, — enfin leur chef, un Romagnol, Orsini; on dirait que toutes les provinces de la péninsule ont voulu participer à l'attentat.

L'instruction est rapide. Le 25 février, les accusés comparaissent devant la cour d'assises. Le procès ne traîne pas non plus, tant le crime est évident et les culpabilités indiscutables. D'ail-

leurs, Piéri, Gomez, Rudio apparaissent immédiatement comme de simples comparses; Orsini occupe tout le devant de la scène.

Dès les premiers mots qu'il prononce, un effluve de sympathie se répand sur l'auditoire. Par un curieux phénomène de suggestion collective, l'assassin prend visage de héros. D'abord, il est d'une fière et mâle beauté. La taille haute, la poitrine large, le front vaste, le nez aquilin, la barbe longue et d'un noir d'ébène, les yeux splendides, le vêtement correct, la voix souple et grave, le geste sobre, il s'exprime avec une mesure, une élégance, une distinction parfaites. Dédaigneux de ses complices qui tremblent, il réclame pour lui seul toute la responsabilité de la nuit tragique. Mais nulle forfanterie, nulle arrogance : le détachement apaisé d'un homme qui a fait depuis longtemps le sacrifice de sa vie.

Le public entier le regarde et l'écoute dans un recueillement admiratif, qui tient de la fascination. Cet effet de magnétisme est même si intense qu'il se propage au dehors, dans la rue, dans le monde et jusqu'aux Tuileries; l'ambassadeur d'Autriche, Hübner, note avec dépit, dans son journal, que « l'Impératrice s'est engouée, elle aussi, du bel assassin ».

A l'audience du lendemain, que l'on sait devoir être la dernière, la figure d'Orsini grandit encore. Mais la parole de son défenseur, Jules Favre, ne laisse pas d'y aider. Conscient de tous les intérêts engagés dans le débat, sentant que toutes les espérances d'un peuple sont braquées sur lui, comprenant qu'il parle devant l'histoire, électrisé enfin par l'atmosphère ambiante, l'éminent avocat s'élève, ce jour-là, aux sommets de l'éloquence.

Dans une langue merveilleusement pure, flexible et rythmée, il rappelle d'abord les origines de l'accusé, dont le père, ancien officier de l'armée napoléonienne, « a mêlé son sang au nôtre sur tous les champs de bataille ». Puis, il le montre, ce vieux survivant de Wagram et de Moscou, participant à l'insurrection des Romagnes en 1831, « attaquant le pouvoir pontifical *avec d'illustres complices* » et entraîné, lui aussi, dans la déroute de Spolète. « Félix Orsini, poursuit-il, avait douze ans à peine, quand il fut témoin de ces malheurs; il vit la pierre du foyer domestique brisée, son père fugitif, jeté en exil, condamné à une vie errante. Et vous ne voulez pas qu'il ait senti naître alors en son cœur cette haine ardente, vivace,

implacable, qui l'anime contre les ennemis de sa patrie!... » Sur ces mots, il semble que le défenseur va conclure. Mais soudain, coup de théâtre. Devant les magistrats impassibles et l'auditoire stupéfié, Jules Favre lit une lettre que l'accusé vient d'adresser à l'Empereur comme son testament solennel : « *Les dépositions que j'ai faites contre moi-même suffisant pour m'envoyer à la mort, je la subirai sans demander grâce, parce que je ne m'humilierai jamais devant celui qui a tué la liberté naissante de ma malheureuse patrie. Je veux néanmoins tenter un dernier effort pour venir en aide à l'Italie. J'adjure donc Votre Majesté de lui rendre l'indépendance qu'elle a perdue en 1849 par la faute des Français... Que Votre Majesté se rappelle que, tant que l'Italie ne sera pas indépendante, la tranquillité de Votre Majesté et celle de l'Europe ne seront qu'une chimère! Que Votre Majesté ne repousse donc pas le vœu suprême d'un patriote sur les marches de l'échafaud; qu'Elle délivre ma patrie et les bénédictions de vingt-cinq millions de citoyens La suivront dans la postérité!* »

A cette adjuration pathétique, Jules Favre n'ajoute qu'une phrase, qui termine sa plaidoirie dans une envolée de lyrisme religieux, avec l'ampleur et la gravité majestueuses d'une oraison funèbre : « J'ai fini, messieurs. Vous ferez votre devoir sans passion comme sans faiblesse. Mais Dieu, qui nous jugera tous; Dieu, devant qui tous les grands de ce monde, dépouillés du cortège de leurs courtisans et de leurs flatteurs, apparaissent tels qu'ils sont; Dieu, qui seul mesure l'étendue de nos fautes et l'expiation qui les efface; Dieu prononcera son arrêt après le vôtre et peut-être ne refusera-t-il pas un pardon que les hommes auront cru impossible sur la terre! »

Le verdict était comme inscrit d'avance au registre du greffier : pour Orsini, Rudio et Piéri, la peine capitale; pour Gomez, le bagne à perpétuité.

Dans les jours suivants, l'Empereur, vivement pressé par l'Impératrice, veut gracier les trois condamnés à mort. Mais ses ministres et le conseil privé lui représentent avec tant de force la nécessité d'une répression inexorable pour sauvegarder la dynastie contre des attentats nouveaux, qu'il laisse la justice suivre son cours.

Le 13 mars, à l'aube, la guillotine est dressée sur la place de la Roquette. Jusqu'au dernier instant, Orsini garde son

intrépidité hautaine. Devant le couperet, il s'écrie, d'une voix ferme : « Vive l'Italie ! »

Dans tout le scénario de ce grand drame judiciaire, ce qui a le plus frappé les contemporains, c'est assurément la lettre d'Orsini à l'Empereur et surtout le fait que le président des assises en ait autorisé la lecture publique. L'épisode pose aujourd'hui encore, devant les historiens, un problème troublant. D'abord, cette lettre a-t-elle été réellement écrite par Orsini ? Et, dans l'affirmative, comment a-t-il été amené, comment s'est-il résolu à l'écrire, puisqu'elle semble désavouer son geste du 14 janvier, puisqu'elle remet le sort de l'Italie à l'homme qu'il voulait tuer ?

Sur le premier point, nul doute. La lettre n'émane pas directement d'Orsini : elle a été rédigée par Jules Favre. D'ailleurs, si on la lit avec soin, on y reconnaît le style du grand avocat, et son mouvement oratoire : elle semble détachée de la plaidoirie.

Après avoir accepté, — et sans doute accentué un peu, — cette rédaction, Orsini l'a traduite en italien et signée. C'est donc qu'il l'approuvait, qu'il s'en appropriait le texte et les idées.

Mais Jules Favre non plus n'est pas le véritable auteur de la lettre : il ne l'a que libellée, sous une inspiration qui venait de beaucoup plus haut, de l'Empereur lui-même, par l'entremise du préfet de police, Piétri. C'est ce fonctionnaire, — sénateur de l'Empire, principal agent de Napoléon III pour les besognes secrètes, — qui est allé conférer avec Orsini dans sa cellule et qui a entrepris de lui démontrer « l'énorme erreur de son attentat, la folie d'avoir voulu frapper le seul ami puissant et désintéressé que l'Italie eût alors en Europe ». Si chaudes furent les paroles de l'émissaire impérial, si pressante fut son argumentation, que l'assassin crut sentir « comme un bandeau qu'on lui arracherait des yeux ». L'aberration de son crime lui apparut alors tout entière; il comprit, pour la première fois, que Napoléon III, loin d'être un obstacle à l'affranchissement de l'Italie, était seul capable de l'entreprendre. Et, découvrant soudain tout un horizon d'espérances nouvelles, il consentit à signer la lettre. Cependant, par un dernier sursaut d'orgueil, il tint à y spécifier qu'en adressant à l'Empereur son adjuration suprême, il ne sollicitait aucune grâce pour lui-même, « car il

ne s'humilierait jamais devant celui qui avait tué la liberté naissante de sa patrie ».

Reste à expliquer la mission du préfet de police auprès de l'accusé. Pourquoi l'Empereur a-t-il inspiré cet appel à sa personne en faveur du peuple italien, — manifestation d'autant plus significative qu'elle était contraire à tous les rites de la procédure criminelle et que le président des assises ne l'eût certes pas tolérée sans un ordre exprès.

La première idée qui s'offre à l'esprit est que l'attentat d'Orsini avait terrifié Napoléon III. C'est l'explication que le prince-consort d'Angleterre n'a pas craint d'enregistrer dans ses souvenirs; c'est aussi par la peur des assassins que l'empereur François-Joseph, le vieux prince de Metternich, Pie IX et tant d'autres encore expliqueront plus tard la guerre de 1859. Pure calomnie! Au cours de toute sa vie, Napoléon III a donné trop de preuves de son courage pour qu'on en puisse douter : il était brave naturellement, d'une bravoure simple, toujours égale, où la noblesse des instincts, la force d'âme et l'esprit chevaleresque tenaient pour le moins autant de place que la résignation fataliste.

Mais si, le soir du 14 janvier, Napoléon III n'a certainement pas connu l'angoisse humiliante de la peur physique, oserait-on affirmer qu'il n'ait pas ressenti les plus vives craintes pour sa couronne et sa dynastie? L'homme privé a pu demeurer impassible : le chef d'État, le restaurateur de l'Empire, le César autocrate qui se croit seul capable d'assurer la grandeur et la prospérité de la France, a eu le droit de s'effrayer.

Les bombes d'Orsini et de ses complices lui ont mis devant les yeux, sous une lumière éclatante, l'exécration que lui ont vouée les révolutionnaires italiens.

Quand il avait eu « le cynisme impie » de renverser la République romaine pour s'élever au trône de France, Mazzini lui avait écrit : « Tu as parjuré le serment de ton âme, tu as trahi le dieu de ta jeunesse!... » Depuis lors, tous les mazziniens avaient l'idée fixe de l'assassiner. C'était devenu pour eux la pensée maîtresse, le but primordial, « un acte absolument nécessaire, un acte presque religieux, puisqu'il est indispensable au salut d'un peuple ». Et chacun d'eux portait la sentence de mort gravée dans son cœur. A cet égard, les complots avortés de Pianori en 1855 et de Tibaldi en 1857 n'étaient déjà que trop démonstratifs.

Aussi, dans ces premières années de l'Empire qui, de loin, nous semblent si radieuses, dans les splendeurs clinquantes de la jeune cour, dans les fêtes continuelles des Tuileries, de Fontainebleau, de Compiègne, on discerne maintes fois chez l'Empereur l'appréhension de l'avenir, le sentiment que son règne est précaire, que l'édifice impérial peut s'écrouler tout d'un coup. Et l'on devine, au fond de son âme, l'image importune, sinon même le remords de son passé italien :

.....Quoniam medio de fonte leporum
Surgit amari aliquid, quod in ipsis floribus angat;
Aut quum conscius ipse animus se forte remordet.

Comment n'aurait-il donc pas mesuré la menace terrible qu'insinuait cette phrase d'Orsini : *Tant que l'Italie ne sera pas indépendante, la tranquillité de Votre Majesté et celle de l'Europe ne seront qu'une chimère*? Comment ne comprendrait-il pas que l'affranchissement de l'Italie est, désormais, pour lui, une nécessité vitale et que, s'il veut garder son trône, il doit, par un geste irrécusable, rendre l'espoir aux patriotes italiens?

C'est pourquoi, le 11 mars, l'avant-veille de l'exécution capitale, il a obtenu d'Orsini une seconde lettre, plus explicite que la première : « *Les sentiments de sympathie de Votre Majesté pour l'Italie ne sont pas pour moi un mince réconfort, au moment de mourir. Je déclare, avant de rendre le dernier souffle, que l'assassinat, de quelque prétexte qu'il se couvre, n'entre pas dans mes principes, quoique, par une fatale aberration, j'aie organisé l'attentat du 14 janvier. Que mes compatriotes, au lieu de compter sur ce moyen, apprennent de ma bouche que leur abnégation, leur dévouement, leur union peuvent, seuls, assurer la délivrance de l'Italie!* »

Mais, pour donner aux deux lettres toute leur signification et toute leur portée, l'Empereur a besoin de Cavour...

MAURICE PALÉOLOGUE.

(A suivre.)

APRÈS L'EXPOSITION
DES ARTS DÉCORATIFS

VII[1]

ERREURS ET VÉRITÉS

Si l'on ne doit aux morts que la vérité, à plus forte raison quand ces morts ont fait fortune. C'est le cas de la défunte Exposition. Elle a pleinement réussi, du point de vue forain et hôtelier, beaucoup mieux dans ses proportions modestes, que sa géante ancêtre de 1900. Ce n'est point qu'elle ait apporté des visions de beauté, ni de nouveauté, ni même de luxe comparables à sa devancière. Mais elle les a apportées à une génération qui en avait envie, n'ayant pas été saturée, comme on l'était en 1900, et encore tout éblouie par le souvenir de 1889. Le succès ne tient nullement à la valeur d'une chose, mais au désir qu'on en a. Or nul ne désirait, en 1900, revoir une Exposition universelle et l'embarras qu'elle fit ne fut point payé par le divertissement qu'elle fut. Cette fois, un quart de siècle avait passé, une génération nouvelle paru qui, n'ayant jamais rien connu de ces foires mondiales, vint là, bouche bée, prête à trouver une saveur extrême aux pires vieilleries et qui, au sortir des années de guerre et de privations, avait une furieuse envie de se décarêmer un peu. En outre, les étrangers, privés de Paris pendant les mêmes années d'épreuves, brûlaient de prendre leur revanche, comme ils l'avaient prise en 1816, selon

(1) Voyez la *Revue* des 15 juillet, 1er et 15 août, 1er septembre, 1er et 15 octobre.

le rythme constant du flux et du reflux humains. Et elle était facile à prendre pour les peuples du Nord. En 1900, venant à Paris, ils faisaient une dépense : cette année, ils ont fait une économie. Dans tout cela, le goût des « Arts décoratifs » a peu de part et l'admiration pour le « cubisme » et l' « assourbanipalisme » n'en a pas du tout. C'est tout autre chose qui attirait ces foules qu'on voyait défiler entre les objets d'art précieux, équipées en touristes comme pour un *camping*, portant leur nourriture et leur vestiaire à la main, exténuées, mornes, résolues à « tout voir » et ne regardant rien. Ce qui les avait draguées et soulevées de profondeurs provinciales ou exotiques inexplorées jusqu'ici, ce qui rallumait leurs regards et ranimait leurs esprits, c'était ce qu'on trouve de tout temps à Paris : des étalages de grands magasins, des illuminations *a giorno* et un choix d'attractions renouvelées de *Luna Park* et de *Magic City*. On aurait fort bien pu supprimer de l'Exposition tout prestige et recherche d'Art, la cohue eût été la même et bien plus grande encore si l'on avait décuplé cette sorte d'attractions qu'on eût dit imaginées pour des Ababouas ou des Mangbetous.

On se moque donc lorsque, du chiffre des entrées ou des additions de restaurateurs, on prétend inférer des signes d'une Renaissance esthétique. Mais on serait injuste si, de toute cette manifestation, on ne retenait que les parades, les bateleurs, les tréteaux et la farce, en oubliant ce qu'elle contenait de bon, parfois même d'excellent, réalisé par de patients artistes, après de longs efforts. Le moment est venu de résumer les expériences faites et l'enseignement donné. Quelles sont les unes et quel est l'autre? Quelle part d'erreurs contient l'Art décoratif, dit « moderne », et quelle part de vérités? Jusqu'à quel point doit-il être encouragé, soutenu et à quel moment faut-il crier : casse-cou! C'est ce qu'un rapide examen nous permettra de fixer.

I

Il y a dans tout cela les œuvres et il y a les théories. Les œuvres, on les a vues et s'il a été juste d'y noter un grand progrès sur celles de 1900, pas plus qu'en 1900, il n'a été possible d'y découvrir des caractères assez neufs, assez forts, assez

concordants pour constituer un « style ». Elles accusent peu d'invention, guère d'imagination, aucune cohésion. Ce qui leur donne à première vue une certaine unité apparente, c'est qu'elles ont toutes été conçues en opposition avec l'art de 1900. Et, en effet, sauf dans les Arts du Feu, où cette opposition est peu sensible, on sent partout la volonté de briser avec les errements du *Modern style* ou de l'*Art nouveau*. C'est là une réaction, ce n'est pas une création. L'unité et la nouveauté ne sont qu'au regard de l'art d'hier. Dès qu'on évoque l'art d'avant-hier, il n'y a plus grande nouveauté, et dès qu'on examine, les unes à côté des autres, les œuvres actuelles, il n'y a plus unité.

C'est si évident, qu'un des meilleurs maîtres de l'Art décoratif actuel, M. Lahalle, avoue qu' « il y a parfois autant de difficultés à harmoniser ensemble les œuvres de deux artistes différents que de faire voisiner l'une d'entre elles avec l'héritage du passé ». C'est pourquoi, enfler la voix à leur propos et parler d'elles sur le même ton qu'on emploierait pour louer nos grands styles anciens, c'est leur rendre le plus mauvais service. En attirant l'attention sur des mérites qu'elles n'ont pas, on la détourne des qualités réelles qui les marquent : la simplicité des profils, la sobriété des décors, la splendeur des surfaces, la richesse des matières et, chez les meilleurs du moins, la convenance de l'objet et la facilité de son entretien.

Y a-t-il au moins quelques chances de voir ce type de meuble et de décor préféré à la copie des styles anciens et adopté par la génération nouvelle? Il semble bien qu'il le soit déjà par une élite, et c'est beaucoup, car, au rebours des locutions imagées qui font leur chemin dans le peuple d'abord et finissent par pénétrer, bon gré, mal gré, dans les Académies, une expression esthétique commence, d'ordinaire, par être le lot d'une classe supérieure, pour être imitée ensuite, par la fabrication courante à l'usage de tous. Mais pour qu'elle le soit, il faut qu'elle puisse l'être. Lorsqu'un style tient à des silhouettes et des moulurations qu'on peut imiter en des matières peu coûteuses, — quitte, si le décor est trop compliqué, à le simplifier en conservant les lignes maîtresses, et les garnitures trop riches, à faire dans le même goût leurs « pauvres », — ce style descend des classes supérieures dans les autres sans perdre l'essentiel de son caractère. Mais quand ce caractère tient

tout entier, ou presque tout entier, comme dans le cas présent, à la richesse de la matière au lieu de tenir à la ligne, que devient-il privé de cette richesse et réduite à une insignifiante silhouette ? Dans ses pénétrantes études sur *le Meuble français sous Louis XVI et sous l'Empire*, M. Roger de Felice a fort bien noté que là où « la matière se montre en grandes masses peu travaillées, » c'est-à-dire le style Empire, il faut qu'elle soit tout à fait belle, et qu'alors on ne voit guère que « les meubles de grand luxe » qui possèdent les qualités du style », car un « meuble Empire fabriqué à bon marché avec trop de placage, trop peu de bronzes et des bronzes d'une qualité inférieure ou inexistante donne tout de suite l'impression de camelote faite au rabais ». Hélas ! c'est l'impression, n'en doutons pas, que donneront les beaux meubles à surface de bois précieux admirés à l'Exposition, si l'on tente de les reproduire en bois commun et à bon marché. Il faut donc s'en tenir à leur destination première : orner des intérieurs de grand luxe. En voilà sans doute assez pour occuper nos arts décoratifs à l'avenir, pourvu qu'ils se développent dans le sens où les mènent le goût naturel et la pratique de quelques maîtres, et ne se laissent pas égarer par les théories.

Car il y a aussi des théories. Le visiteur qui voit un pied de table bien bâti ou un marli d'assiette agréablement tourné, n'imagine pas tout ce qu'on a imaginé de systèmes pour les expliquer. Dernièrement, une enquête sur le mobilier moderne a été menée auprès des meilleurs maîtres actuels par la Revue *Art et Décoration*, laquelle est elle-même un parfait miroir des arts décoratifs modernes ; un peu trop parfait même, c'est-à-dire qui en donne une image très flattée, d'abord parce qu'elle choisit les meilleurs exemples et les meilleurs artistes et escamote adroitement les autres, ensuite parce que la photographie, bonne fille, se laisse éblouir par l'éclat trompeur de certaines matières quand elles sont présentées sous un jour heureux et qu'on les trouve ensuite beaucoup moins séduisantes en réalité qu'en images. Or, pour très complète qu'elle soit, cette confrontation des thèses actuelles sur l'art décoratif ne projette pas sur la question une lumière bien éclatante. Le seul point où tous les maîtres s'accordent, c'est le désir de réaliser un décor « moderne » et un parfait mépris des idées émises et des exemples fournis par leurs devanciers de 1900. Toutefois et

malgré des discordances fort nombreuses dans l'application et des contradictions formelles dans les théories, on peut dégager de toutes ces thèses, quelques traits communs qui, à la rigueur, pourraient composer une doctrine.

Avant tout, cette affirmation : l'homme moderne, la femme moderne ne peuvent pas vivre dans la maison et les meubles des générations passées, tout au moins ils ne sauraient s'y plaire parce qu'ils n'y trouvent pas le reflet de leur âme, ni de leurs aspirations. Pour y conformer le décor nouveau, il faut s'inspirer des modes nouveaux d'existence, des goûts qu'ils ont développés, des habitudes visuelles récemment prises. Pour le réaliser, s'aider et se servir des procédés et des matériaux fournis par la science moderne à l'art et à l'industrie. Accepter et même demander aux progrès scientifiques de dicter les formes nouvelles. Pas de fantaisie : de la « logique. » Pas de décors profus et librement jetés sur l'objet : de l'ordre et de la discipline. Pas de formes vivantes dans ce qui ne vit pas : de la géométrie. Donc aucune variété superficielle et linéaire : toute beauté cherchée dans les proportions, qu'on appelle, — pour faire croire qu'on a trouvé quelque chose de nouveau, — des « volumes ». En même temps, richesse des matières employées, qui composent ces « volumes » et pas de camouflage, respect de ces matières, probité, sincérité. Enfin, retour à la « tradition française », abandonnée par l'art de 1900, en tant du moins que la « tradition française » est faite de logique, de respect de la matière, d'ordre, de discipline et de sobriété.

Ce sont là, en dépit de leurs apparences spécieuses, autant d'erreurs, sinon erreurs en substance, du moins par les conséquences qu'on en tire, et formules de nul secours, ni précision réelle, et même lorsqu'on les confronte, soit avec les exemples du passé, soit avec les problèmes de l'heure présente, vocables vides de sens. Tel, le terme de « logique » déployé comme un drapeau sur toutes les tentatives actuelles, y compris les plus dénuées de sens commun. Si, par « logique », on entend l'adaptation de l'objet au service qu'il doit rendre, la logique n'est nullement une condition de beauté : c'est une condition d'existence. Un fauteuil où l'on ne peut pas s'asseoir, un verre où l'on ne peut pas boire, une maison qu'on ne peut pas habiter ne sont pas en cause : ils peuvent très bien

réjouir l'œil, ils n'existent pas en tant qu'art appliqué. Ce sont des joujoux pour musées.

Mais dès lors que l'objet d'art appliqué s'applique en effet, c'est-à-dire qu'il répond aux exigences de son rôle, et qu'il s'agit non plus de son existence même, mais de sa grâce et de sa beauté, la logique n'a plus rien à faire avec lui. L'objet le plus beau n'est point du tout celui qui répond le mieux aux besoins : s'il en était ainsi, nous n'aurions que faire des artistes. Le meuble pratique est trouvé depuis longtemps et ce n'est pas eux qui l'ont inventé. Un décor est beau précisément dans la mesure où il échappe à la tyrannie des formes et des matières rigoureusement imposées par la nécessité et où il offre la plus libre fantaisie, sans nuire à sa fonction et sans sortir du cadre étroit que le souci de sa fonction a tracé. Le voilà, le problème précis qu'ont résolu avec tant de bonheur les artisans d'autrefois. Il y a une fantaisie extrême dans la forme et le décor de toutes les formes si diverses du fauteuil Louis XV, mais il reste, en toute occurrence, un excellent fauteuil, tandis que, de nos jours, l'artiste s'est toujours montré impuissant à mettre un peu de liberté et de mouvement dans les lignes de son siège sans le rendre aussitôt inhospitalier, incompatible et taquin. Voilà pourquoi, devant tant d'échecs répétés, il s'est mis gravement à prêcher « la logique », ayant fait cette découverte que, pour être belle il faut qu'une chose d'abord existe, ce qui n'est pas contestable, mais ce qui ne jette pas un jour éblouissant sur la question.

Que si par « logique », on entend qu'un motif étant donné, un thème adopté, ce qu'au temps du wagnérisme on appelait un *leit-motiv*, il faut le suivre jusqu'au bout et en déduire tous les ornements et toutes les formes, c'est encore une erreur. C'était celle de Gallé, grand artiste d'ailleurs et imaginatif plus qu'on ne l'est aujourd'hui, lequel n'eut d'autre défaut que d'être logique et de déduire une ornementation complète et détaillée d'une trouvaille juste et heureuse, comme on fait les corollaires d'un théorème. En rêvant dans sa « forêt lorraine » ou plus simplement dans son jardin potager, à la Garenne, près de Nancy, il avait observé que les tiges de la courge, de l'ipomea, des ombellifères diverses, de l'heracleum, des berces, de l'orchis, de l'angélique enfin, présentaient des cannelures, dont on pourrait tirer des moulurations nouvelles, élégantes,

pour les pieds de table ou les bras des sièges, et des façons d'étendre leurs branches qu'on pourrait imiter dans le bâti d'un meuble à étages. Il en avait tiré de fort heureux profils et l'on ne voit guère aujourd'hui ce qu'on a produit d'aussi gracieux et d'aussi nouveau, si l'on excepte les pieds en fuseau, à filets d'ivoire imaginés par M. Ruhlmann. Malheureusement, de ce thème qui n'aurait dû être qu'une ligne et un relief nouveaux substitués aux lignes banales ou médiocres du meuble courant, Gallé a voulu faire un système complet de décor, le « décor végétal » ou naturel, et tirer successivement d'une plante et de la même plante, le pied, le faîte, les étagères, les panneaux, jusqu'aux poignées et les entrées de serrures.

C'était logique : ce fut absurde. La Nature n'ayant pas créé les ombellifères expressément pour servir de buffet à une salle à manger, avait négligé de leur donner tous les profils, les surfaces et les cavités propres à ce rôle. Déduire tout un mobilier d'une forme initiale la plus heureuse du monde, c'est en art ce qu'est en littérature une métaphore trop longtemps suivie, ce qui est logique aussi et insupportable. Or nos artistes qui sont unanimes aujourd'hui à réprouver le décor floral de Gallé, tombent précisément dans son erreur, une erreur qui pour être diamétralement opposée n'en est pas moins identique, symétriquement superposable : la logique du décor constructif. Parce que la maison sera un cube et qu'elle aura des bow-windows en trièdres, faudra-t-il que les meubles à l'intérieur soient tous à angles aigus et contondants, — lorsqu'il est clair qu'on peut admettre les uns et fuir les autres, parce qu'on n'a pas à faire aussi souvent aux angles d'une maison qu'à ceux des meubles d'une chambre à coucher ?

Un motif peut être fort plaisant ici et ne pas l'être là, et des motifs tirés de règnes fort différents de la Nature, le minéral, le végétal, et l'animal même, s'accordent fort bien entre eux et aussi avec le pur abstrait. Les beaux styles anciens ont fort bien mélangé le géométrique et le floral, la ligne torse et la droite, tantôt accusant l'armature du meuble, tantôt la dissimulant, ici, poursuivant, en dépit des changements de plan, la même moulure, là, modifiant le contour dès que le plan ou l'étage est changé. Il n'y a pas à cet égard la moindre « logique » dans le gothique, ni surtout dans le Louis XV, ni dans le Louis XVI finissant, lequel est composite, à plaisir, illogique et charmant.

Mais voici un troisième sens du mot « logique », où l'on nous engage à mordre : conséquence du temps où nous vivons, image des mœurs nouvelles, émanation de « l'homme moderne » et reflet de son cerveau. On nous dit : avec des idées si différentes de nos pères, un idéal politique et social si nouveau, une hygiène à ce point plus savante, les habitudes inconnues d'eux : fendre l'espace, correspondre sans fil à travers les océans, juger sans préjugés des problèmes sociaux, de la famille et de la femme émancipée, il est illogique d'habiter sous des toits semblables et de s'asseoir dans les mêmes fauteuils.

Eh bien ! voilà qui nous rend quinauds, et comme on voit bien l'utilité des esthètes ! Car nous allions continuer de vivre tout bonnement dans les mêmes meubles sans nous aviser qu'ils étaient en contradiction avec notre mentalité moderne, si ces savantes gens ne nous avaient crié : casse-cou. Nous y étions fort bien dans ces fauteuils larges, profonds, les « bains de cuir » du meuble anglais, devenu depuis si longtemps continental. Nous n'étions pas mal non plus dans les bergères Louis XV, les Voltaires, les gondoles, les cabriolets, tous ces sièges chantournés pour nos pères, et, quand nous voulions boire un coup de vin, ce verre de cristal clair qui en laissait luire toute la couleur, mince, qui en laissait savourer toute la saveur, et globuleux, pour en dégager le parfum, nous réjouissait mêmement le goût, l'odorat et la vue. Mais nous en convenons : ils n'avaient pas été faits pour nous, pour des gens qui ont pris le train, l'auto, l'avion, le dirigeable, entendu un jazz-band par T. S. F. et lu, sous l'ampoule électrique, Einstein et Gobineau. Maintenant, en quoi l'auto, l'avion, la T. S. F., la philosophie du pragmatisme et de la relativité ont-ils modifié le dos, les jambes, les reins, les pieds et les bras de l'homme moderne, c'est ce qu'il faudrait qu'on nous explique. Car nous voyons bien ce que notre cerveau peut en recevoir d'idées ou d'images nouvelles et notre conception du monde en être élargie, mais non ce que nos jambes, nos reins, nos pieds, nos bras, nos mains y ont gagné ou perdu en longueur et en volume, en souplesse ou en poids, car s'ils demeurent constants, tout eût-il changé autour de nous et en nous-mêmes, le fauteuil moderne doit toujours loger le même personnage et ce n'est pas avec son cerveau qu'on s'assied.

Il en va ainsi de tout objet d'un usage constant et familier : sa forme dépend de la stature de l'homme et non des conquêtes de

son intelligence, ni de ses besoins sociaux, ni même des matières employées. Prenez le verre à boire : sa hauteur est limitée par la longueur du bras, la flexibilité du cou, son évasement par la forme de la bouche, l'épaisseur de sa tige par la faculté préhensile des doigts, de même qu'un pied de lampe, si la lampe est très pesante, doit s'amplifier assez pour être non plus pincée, mais « empoignée ». Ceci aurait-il changé depuis que nous avons le radium et la Société des nations? Et l'espèce de parabole que décrit la main quand on boit pour porter un verre qu'on vient de remplir jusqu'à la bouche où il se désemplit, serait-elle modifiée à notre insu, depuis les buveurs de Terburg et de Gérard Dow, par les conquêtes de la psychiatrie? Serait-ce le sens olfactif qui ne serait plus le même et le parfum se dégagerait-il mieux dorénavant d'un verre épais que d'un cristal, mince et effilé? Les modernistes devraient bien nous le dire.

En fait et bien qu'une maison, une cathédrale ou un palais soient moins faciles et moins rapides à construire qu'un fauteuil ou qu'un verre à boire, et qu'il semble ainsi plus aisé de modifier les dimensions et les formes d'un fauteuil ou d'un verre, que d'un édifice, c'est le contraire qui a lieu. On a plus vite fait d'imaginer deux palais, deux églises, deux habitations entièrement différents, comme proportions et distribution, l'un de l'autre, que deux fauteuils ou deux verres. Entre les *Thermes* de Caracalla et une salle de bains de paquebot, entre la cathédrale d'Amiens et le temple de Pœstum, entre un sky-scraper de New-York et le chalet suisse, bien que chacun d'eux remplisse parfaitement sa fonction, il y a infiniment plus de différence qu'entre le dur *faldistoire* du moyen âge, ou sa *caquetoire* et la bergère Pompadour. Vous pouvez décupler la hauteur d'une maison ou d'un temple : vous ne pouvez pas décupler la hauteur du siège ou de la table ni le diamètre de la bague, ou du diadème, ni d'ailleurs les réduire, comme vous pouvez faire un logis, et si l'on a pu découper des appartements dans des vieux hôtels d'autrefois ou au contraire composer une galerie avec d'anciens appartements à Versailles, on ne s'est jamais avisé de diviser en quatre ou en dix un fauteuil, ni de décupler l'orifice d'un verre à boire, comme on fait à New-York les étages d'une maison.

Et s'il ne s'agit pas du fauteuil, ni du verre à boire, s'il ne s'agit pas de l'armoire, de la commode et du buffet, s'il ne s'agit pas du bureau à écrire, ni de la table à manger, ni de quoi

que ce soit qui doive s'ajuster de très près à la stature humaine, de quoi s'agit-il? S'agirait-il des formes nouvelles que dicte le progrès moderne? Mais le progrès moderne ne dicte pas de formes : il les supprime. Ce qui reste de formes dans nos demeures est voulu par ce qui reste des engins d'autrefois. L'électricité supprime le lustre et les lourdes appliques, le chauffage à air chaud supprime la cheminée, il rend inutile le fauteuil confessionnal jadis construit contre les souffles d'air, inutiles l'alcôve, les renfoncements, le « ciel » et les « parements » du lit avec les colonnes à quenouilles et, jusque sur la table à manger, les réchauds. Les dégagements des pièces autrefois construites en enfilades avaient rendu, dès le XVIIIe siècle, à peu près inutiles ces sortes de retraites ou de « réduits » que ménageait dans une chambre le grand lit Henri II après le « clostret » du moyen âge. Tout progrès supprime une forme. Le stylographe supprime l'encrier, l'eau montante supprime la fontaine d'étain ou de cuivre, l'aiguière et l'aquamanile, le fil électrique supprime les poignées pendantes et les belles sonnettes du temps jadis. A quoi servent désormais les heurtoirs des portes? A quoi les moraillons des serrures? A quoi les pentures des coffres-forts? Et quelle est la femme qui ne pourrait se vêtir sans son rouet?

Toutes ces choses peuvent bien être conservées ou remises en honneur, mais pour leur agrément et non pour leur nécessité. L'évolution naturelle de la vie les chasse et ne les remplace point par d'autres équivalentes. On s'escrime en vain depuis cinquante ans contre cette évidence : la nécessité n'est plus formatrice. Nous touchons là le fond même, l'erreur génératrice de toutes les autres. On s'est mis à se dévouer aux Arts décoratifs à l'instant précis où les conquêtes de la science appliquée tendaient à nous dispenser de toute forme décorative, non pas assurément si l'on considère le plaisir des yeux qui exigent toujours la même variété de lignes et de couleurs, mais si l'on considère le rôle nécessaire de l'objet. Il n'y a donc plus de ressources et de salut que dans la fantaisie pure et dans la libre imagination, bien loin qu'il faille chercher dans la logique une raison d'orner des choses que la logique prescrirait de supprimer.

En architecture, ce que la « logique » dicte de nouveau, ce n'est nullement le *home* individuel ou privé, ce n'est ni le

toit, ni le mur qui nous abritent : c'est le lieu de travail et le travail en commun, l'usine avec ses galeries de machines-outils, la banque, l'amphithéâtre, le stade, l'école. Voilà ce qui a permis et nécessité des hauteurs de voûte, de parois, des systèmes de chauffage, d'éclairage, de protection nouveaux. Ce sont aussi des lieux de passage : gares, halls d'exposition, grands magasins, thermes, églises. Dans de tels vaisseaux où il ne s'agit point de dormir, ni de se reposer, ni de cuisiner, ni d'élever des enfants, et ainsi de concilier tous les besoins de la vie et de tous les âges, mais où il faut que des foules semblables d'êtres presque interchangeables évoluent et travaillent sans se gêner et sans empoisonner l'air, on peut employer des matériaux nouveaux, tracer des courbes immenses de fer, des parois de verre ou de très minces céramiques, diviser et distribuer l'espace en des façons nouvelles. Mais dès que l'homme moderne rentre chez lui, si « moderne » qu'il soit, il éprouve comme ses pères, le besoin de se garantir des intempéries des saisons qui, elles, n'ont pas changé, et ce sont les matériaux et les proportions d'autrefois qui l'en gardent le mieux. Il sent la nécessité d'y créer des alvéoles diverses, — si petites soient-elles, — pour les différentes fonctions de son logis, — si modeste soit-il, — et ces fonctions restent identiques à celles d'autrefois.

Au surplus, ses goûts n'ont nullement changé : le *home* individuel n'est pas moins désiré : il l'est plus que jamais depuis que la vie de travail est collective. Plus il y a promiscuité aux heures de travail, plus le travailleur rêve, le labeur fini, de se retrancher fortement dans son particulier. La vieille maxime anglaise *Every man's house is his castle* est profondément gravée dans le cœur du Français le plus moderne. Postuler que l'homme moderne désire retrouver chez lui l'image ou le souvenir de son usine ou de sa machine, ou de son *office*, et déduire des formes nécessaires de cette usine : cubes et cylindres, la forme ou le décor de sa maison, c'est d'une psychologie tellement enfantine qu'on se demande si MM. les architectes de la nouvelle école nous le proposent sérieusement. En tout état de cause, et à chacune de leurs propositions, quand ils nous parlent de la vie moderne, il est manifeste qu'ils confondent deux choses très différentes : la vie *voulue* avec la vie *subie*, l'une étant d'ordinaire la revanche de l'autre, et tout

l'effort de l'être humain tendant à compenser l'une par l'autre, au lieu de les mêler.

Plus la vie moderne subie au dehors est agitée, plus il cherchera au dedans le repos; plus elle est bruyante, le silence; plus elle est dispersée, la concentration. Voilà qui est « logique » et, de ce fait, il est vrai de dire que la vie moderne réagit en quelque manière sur l'habitation moderne. Seulement, au lieu que ce soit par analogie, c'est par antithèse. Or, cette antithèse, la vieille demeure construite par des gens qui n'avaient ni autos, ni avions, ni tintamarre d'usines et de trains, l'offre déjà, et ce n'est point en cela, le moins du monde, que « l'homme moderne » aspire à la changer.

Il n'aspire, d'ailleurs, à rien qu'à un confort plus grand, tout comme y tendaient ses pères. La maison et le meuble ont toujours évolué d'un confort moindre à un plus grand confort, depuis le moyen âge jusqu'à Louis XVI, sans interruption, malgré les diversités du goût et la nouveauté de nécessités sociales ou mondaines. L'aménagement et le décor intérieur, le choix, la forme et le nombre des objets familiers ont obéi à la même loi de progrès, à travers toutes les influences de la mode, progrès marqué par ce caractère : une spécialisation de plus en plus grande de chaque meuble. Cette évolution n'avait jamais connu qu'un arrêt brusque : le style Empire. Pour la première fois, avec Percier et Fontaine, une idée *a priori* l'avait emporté sur l'instinct de l'artiste et les besoins du public. Le Louis XV avait varié à l'infini les organes du mobilier et leur agencement atteint une perfection extrême. L'Empire a réduit les organes et diminué le confort. On s'en est fort bien aperçu, alors, on s'en est même plaint, et si la province a continué à faire du Louis XV, en plein XIXe siècle, ce n'est peut-être point par routine seulement, mais parce qu'elle le trouvait plus serviable.

En tout cas, le meuble Louis-Philippe, avec tout son manque d'élégance et de goût, marque un effort pour rendre l'Empire plus confortable, et, si le Second Empire est revenu à une sorte de Louis XV bâtard, étriqué, sans prestige, c'est simplement parce qu'il a voulu plus de confort que sous Louis-Philippe. Après quoi, nous avons vu le meuble anglais, plus « confortable » que le Second Empire et qui a réintroduit chez nous le mot en même temps que la chose. Ainsi donc, la tendance vers un plus grand confort a été constante jusqu'au jour où le

modern style prétendit nous imposer des meubles inutilisables parce qu'il y avait honte à utiliser les anciens. Et si le *modern style* n'a pu s'implanter, ce n'est nullement, comme les théoriciens du cubisme nous l'enseignent, parce qu'il était illogique, dévoyé par le symbolisme et le décor naturel : c'est parce qu'il était inconfortable. Le mot « logique » en art appliqué n'a aucun sens, ou il en a tant et de si contradictoires que l'employer est pure logomachie. Mais le mot « confort » en a un très net et immédiatement perceptible. Tandis que des esthéticiens discutent sur la « logique » du siège, leurs reins éprouvent très bien si les fauteuils où ils sont assis sont confortables, et s'ils ne le sont pas, la discussion sera fort écourtée, non faute d'arguments, mais faute d'assiette, — ce qui prouvera qu'il y a peu de diversité dans la notion qu'on en a.

Or cette évolution vers le confort interrompue par l'Empire, reprise sous Louis-Philippe, reniée à nouveau par le *modern style*, où en est-elle aujourd'hui? Aujourd'hui, les artistes prennent tous le contre-pied du *modern style*, mais en le prenant, ils se séparent en deux équipes fort divergentes. L'une reprend les choses au point où les ont laissées le confortable Louis-Philippe, ou l'anglais, — mais alors elle revient à des formes connues, — l'autre s'obstine à chercher du nouveau, mais alors, tout en faisant pratiquement et techniquement le contraire du *modern style*, elle retombe dans la même erreur, qui est de diminuer le confort acquis par ses devanciers. Par exemple, en construisant le meuble « rationnel », le meuble cubique, ces types géométriques massifs qui contiennent toutes sortes d'organes différents, en ne mettant aucune variété dans les sièges et les tables, elle nous ramène au moyen âge, où le coffre tenait lieu de tout. C'est une régression.

II

Comment a-t-on pu en venir là, lorsque tout marque un progrès autour de nous et que, dans l'Art décoratif même, les arts du feu : céramique, verrerie, ferronnerie, orfèvrerie et les arts de l'aiguille, et les tissus ne cessent de s'adapter à nos besoins ou de combler nos désirs? Pour bien le comprendre, il faut remonter aux sources mêmes du mouvement moderne,

dit des Arts décoratifs. Je dis : les sources, parce qu'il y en a eu deux très différentes dans le temps et surtout dans l'esprit. Les deux courants ont conflué vers l'année 1895, et depuis lors, la critique et les rapports officiels s'appliquent à les confondre, pour dériver vers l'un des éloges que mérite l'autre, mais ils venaient de sources fort distinctes et même, sur certains points, tout à fait opposées, et aujourd'hui encore, ils se distinguent très aisément. Il faut remonter jusqu'à 1845, environ, pour trouver l'une. L'autre bien plus récente date des années 1889 et 1890 environ.

Le sentiment d'où est sorti le renouveau en céramique et dans les autres arts du feu, vers 1845, c'est un élan vers les chefs-d'œuvre du passé, la passion des belles matières et des belles couleurs de la Renaissance ou de l'Extrême-Orient, puis le goût des fortes et délicates ferronneries de notre XVIIIe siècle et le désir de les faire revivre. C'est quelque chose d'actif, d'affirmatif, d'enthousiaste, sans aucun souci, bien au contraire, de se libérer du passé. Les premiers artisans de cette Renaissance ne juraient que par un certain Bernard (Palissy) et un vieux Luca (della Robbia) dont ils parlaient sur un ton de mystérieuse familiarité, comme d'amis rencontrés hier et, aujourd'hui encore après soixante ans, nos verriers les plus personnels comme M. Marinot proclament qu'ils aiment à faire renaître les charmes et les prestiges des fleurs du passé.

Au contraire, le sentiment d'où est sortie, voici trente ans environ, la renaissance du meuble et de la maison est une négation, une protestation et un dégoût : le dégoût du meuble fabriqué depuis l'Empire, — et au début le dégoût du style Empire lui-même, — la honte de voir notre époque incapable de créer ce que chaque époque avait apporté : son style, et d'en être réduite à la copie réitérée et monotone des beaux types du passé. Tandis que la renaissance des arts du feu : céramique, ferronnerie, verrerie, avait son origine dans une exaltation admirative, le mouvement pour un style moderne venait d'une nausée : la nausée du « style » Louis-Philippe, sorte d'Empire appauvri et moyen âge caricatural, ou encore du « style » Second Empire, cet éclectisme lourd et bâtard, luxueux, mais étriqué, surdécoré mais insignifiant, qui mérite bien le nom de Bas-Empire des styles, régime du capitonnage, de la ronde bosse et du ballonné, du découpé et de

l'à-jour, de la marqueterie façon Boulle et de l'application sculptée façon Louis XV, débauche de franges, de festons, de glands, d'embrasses, de chapelets d'olives, de houppes et de pendillons, triomphe du drapé, de la guirlande, des plis, du surplis et de l'indéplissable, du coussin à boudins avec « du d'or » répandu partout, du feutré, et du calfeutré, nid à poussière, règne du plumeau, prodige de complications inutiles, où tout meuble fait pour recevoir le corps humain disait avec orgueil : « Je suis capitonné! » Ce meuble certes n'était pas dénué de confort, mais prétentieux et hideux et, quelque surprise que puissent nous réserver les retours de la mode et du goût, — et surtout du mauvais goût, — on comprend bien que les artistes, il y a cinquante ans, n'aient eu qu'une idée : en sortir.

On en sortait, il est vrai, déjà, mais d'une seule façon toujours la même : la copie des anciens styles français. Voilà qui n'exaspérait pas moins les artistes, non que ces styles ne fussent admirables, mais parce qu'ils étaient trop connus pour qu'on eût du plaisir à les reproduire indéfiniment et trop associés, dans la pensée, avec d'autres temps, d'autres mœurs et d'autres toilettes, pour qu'on les appliquât aux nôtres sans anachronisme. Autant que l'horreur du décor présent, le dégoût du pastiche entraînait déjà les esprits, voici trente ou quarante ans, à souhaiter un style nouveau.

Enfin l'idée, vague alors, affirmée depuis dans tous les écrits des novateurs, que l'homme moderne, si différent et sur tant de points de son ancêtre du XVIIIe siècle par exemple, devait avoir des besoins nouveaux. Il en avait en effet, mais ce n'était point des besoins d'art : c'était des besoins de confort que satisfaisait assez bien l'affreux mobilier second Empire et que satisfait pleinement le meuble anglais, toute cette série d'objets pratiques, serviables, de bois net et luisant, d'entretien facile, répondant aux exigences de l'hygiène moderne et adaptés aux exigüités du logis actuel, qu'ils remplissent avec une précision d'emballeur : — ce qu'on appela le *yachting style*. Cela s'est trouvé tout seul, chez nos voisins, sans programmes, sans écoles, sans récompenses officielles, sans rapports à M. le ministre des Beaux-Arts, qui, d'ailleurs, n'existait pas. Le besoin a créé naturellement l'organe, parce que c'était un besoin véritable, universel, pressant, tandis que les théoriciens d'un style nouveau s'évertuent, depuis trente ans, à créer

des organes que ne réclame aucun besoin, ni aucun désir.

N'importe ; il faut que le visiteur ait l'impression d'entrer dans un monde fait pour lui. Alors, comme on manque totalement d'idées neuves, on retourne simplement comme un gant les vieilles et l'on fait la maison à l'envers. On fait rond ce qui, hier, était carré : les tables à manger et les coussins ; on fait carré ce qui de tout temps avait été rond : les cadrans des pendules et les boutons à tirer les tiroirs ; on fait allongé en fuseau ce qui était carré ou rond : les miroirs et les psychés ; en coupole ce qui était en tronc de cône : les abat-jour ; anguleux ce qui était arrondi : les coins des bureaux et des commodes ; plat ce qui était courbé : les manches des fourchettes et des cuillers ; courbe ce qui était plat : les bois de lit ; sombre ce qui était clair : les salles à manger. On ôte les pieds à ce qui en avait : les lits et les fauteuils. On en met à ce qui n'en avait pas : les grandes glaces redevenues psychés et les miroirs de table. On enferme dans les armoires ce qui était dehors : les glaces. C'est le : « D'amour, belle marquise... » transposé dans l'art ornemental avec une prétention que n'eut jamais M. Jourdain.

Comme on a depuis longtemps trouvé le confort, il faut bien, pour changer, faire l'inconfortable. Nous possédions d'excellents bancs de jardins à dossier enroulé, à siège en selle : on a rétabli les barreaux droits, les angles contondants en usage sous l'Empire. Les jardiniers s'appliquaient à empêcher l'herbe de disjoindre les dalles des perrons et des terrasses : on a disjoint ces dalles et semé de l'herbe autour, au risque d'entorses, si on y met le pied. Les verriers étaient fiers d'obtenir de larges surfaces réfléchissantes parfaitement pures, où l'on pût mirer, d'un seul coup, la plus grande toilette : on a ressuscité ces damiers de miroirs à panneaux assemblés, où la silhouette du regardant est découpée par un quadrillage artificiel. Dans les grilles, les rinceaux étaient faits d'ordinaire pour prévenir l'escalade, maintenant ils y invitent par leur dessin en étrier renversé. La rampe d'escalier à son « départ », présentait un pignon point d'appui, en saillie, pour que la main pût le saisir et en aider le pied ; on le met en retrait le plus loin possible de la main, afin qu'il ne serve plus de rien.

Après coup, il est vrai, et lorsqu'ils ont créé ces déconforts, les novateurs cherchent à nous persuader qu'ils répondent à

une manière d'être « moderne ». L'un nous dit que de nos jours « le bureau ne doit plus être une salle spacieuse, table découverte, haute bibliothèque aux rayons inaccessibles, chaque ouvrage en plusieurs volumes », mais que la pièce est petite, car « un homme aujourd'hui ne travaille plus guère à son domicile », — ce qu'apprendront avec surprise quelques milliers de gens, hommes de lettres ou autres... Un autre, le plus sérieusement du monde, nous assure que « la mode supprimant pour les femmes la prison du corset, une souplesse de mouvement s'ensuit qui implique... les tables basses, les divans simples, marches élastiques au ras du sol », et que ces tables basses doivent, en conséquence, n'être que « de larges plaques de marbre posées sur des boules d'or ». Cet adage est sans pitié pour les visiteuses qui ne seront pas « libérées de la prison du corset » et les visiteurs peu ingambes incapables de gymnastique : ils resteront dans l'antichambre, où sûrement les gens de service exigeront et imposeront au besoin, pour leur propre usage, des sièges anachroniques, mais confortables. Enfin, il paraît que l'homme de 1925 a moins besoin d'air et craint moins la poussière et le renfermé que son aîné. On nous dit : « La chambre à coucher contient une alcôve, réaction à l'école de 1900, rebelle à la contrainte aussi bien prosodique que décorative et docile à l'hygiène nouvellement née. » C'est la vieille alcôve de nos grands pères et arrière-grands pères : ce que nous voyons dans les exquises vues d'intérieurs du XVIIIe siècle peintes par M. Walter Gay. La seule différence est qu'on appelle aujourd'hui des « volumes » ce qui encastre le lit, — ce qu'on appelait jadis des « cabinets ».

Rien de tout cela ne répond le moins du monde à l'évolution naturelle de la vie moderne, ni au désir du « Français moyen ». Logique, hygiène, sentiment moderne, tout cela n'est que contre-pied pour brouiller la piste. La vérité est que le novateur ne cherche ni ce qui est plus logique ni ce qui est plus conforme au sentiment moderne, ni plus hygiénique, ni plus économique, ni plus rationnel que les styles passés, mais ce qui est différent. L'exemple topique est la forme qu'il donne aux cadrans des pendules et des horloges : en la faisant carrée ou parfois ovale allongé, — ce qui rend plus difficile la lecture de l'heure dans un temps où la plus grande précision est requise, — il avoue qu'il vise tout autre chose que satisfaire ce

qu'il y a de plus impérieux dans notre vie moderne : la connaissance exacte et la minutieuse division du temps, mais que ses prédécesseurs ayant depuis des siècles trouvé la forme la meilleure et la seule possible, au point de vue rationnel, il n'hésite pas, pour en faire une nouvelle, devant l'absurde et la rétrogradation.

Comme, d'ailleurs, tout n'était parfait dans ce que l'on défait, tout n'est pas mal dans ce qu'on fait : par exemple, les tables-coiffeuses à abattants, les commodes en demi-lune, les psychés, les dessus de marbre, les niches coupolées avec une coquille étalée, les tables à manger rondes, les miroirs à panneaux assemblés, le lit-bateau, le canapé-bateau, le fauteuil plein, sans bras, avec dossier en dos de cuiller, les consoles en cul-de-lampe, les alcôves. Mais tout cela n'est que le retour à ce qui se faisait avant-hier, sinon hier, et le bon M. Chameroy, ce bourgeois mis en scène par Labiche dans *la Cigale chez les fourmis*, qui se refusait à sacrifier son mobilier Empire ou Louis-Philippe aux injonctions d'un « ensemblier » de 1875, s'il vivait encore de nos jours, se trouverait être au goût des derniers amateurs, tandis que les sarcasmes de nos jeunes tomberaient sur les « jeunes » d'alors. Le meuble de 1925, c'est le triomphe de M. Chameroy.

En sorte que la recherche d'un style XIXe siècle, puis d'un style XXe siècle, pour n'avoir jamais été inspirée par un idéal positif et un élan vers la beauté, mais simplement par le désir tout négatif d'échapper aux « formules du passé », s'est trouvée tournoyer en cercle, sans créer quoi que ce soit de nouveau, ni de viable, et nous ramène précisément à ce meuble Louis-Philippe Ier contre lequel, à l'origine, elle avait été entreprise. Tandis que le goût des belles couleurs et du beau travail, sans aucun esprit de réaction, ni système d'aucune sorte, a continué, en 1925 comme en 1900, à produire d'admirables ouvrages de céramique, de verre, d'orfèvrerie, de fer. Telle fut l'erreur et telle est la vérité.

ROBERT DE LA SIZERANNE.

PAGES D'HISTOIRE EN SYRIE

(Juillet-Octobre 1925)

Au cours des cinq derniers mois, les Français n'ont eu connaisssance des événements dont le Levant devenait le théâtre que par des informations d'origine étrangère assez souvent tendancieuses. Systématiquement retardées et parcimonieusement distribuées, les nouvelles de Syrie provoquaient dans l'opinion publique une irritation persistante et un malaise grandissant. Mais on ne peut indéfiniment cacher la vérité. Ce n'est plus un mystère pour personne que la France, Puissance mandataire, se trouve maintenant engagée dans une lutte violente contre ceux-là mêmes qui, il y a six ans, réclamaient comme une insigne faveur son assistance et sa protection. Tel est l'aboutissement de la politique néfaste inaugurée par le Haut-Commissaire après le départ du général Weygand.

Rappelons les circonstances qui ont précédé le drame que devaient déchaîner les conceptions du général Sarrail en matière de politique orientale.

Lorsque le général Gouraud représentait la France en Syrie, les Druses, dont l'indépendance de caractère est légendaire, demandèrent qu'il leur fût accordé une constitution spéciale, en vertu de laquelle ils pourraient notamment revendiquer le privilège d'être gouvernés par un des leurs. Leur requête fut agréée et une convention sanctionnant l'accord des Druses et du Haut-Commissariat français fut alors signée, du côté indigène, par une délégation compétente nommée à cet effet par les chefs druses et du côté français par M. Robert de Caix, Haut-Commissaire de France par intérim. Cette convention ne reçut pas immédiatement sa pleine exécution. De vieilles rivalités

divisaient les grandes familles druses du Djebel ; aussi, lorsqu'il s'agit de nommer un gouverneur national, leurs représentants ne purent s'entendre. Ils acceptèrent en fin de compte la désignation d'un gouverneur français et c'est ainsi que le capitaine Carbillet vint présider aux destinées du Djebel. Lorsque celui-ci se fut aliéné pour de graves motifs les sympathies des Druses, perdant du même coup leur confiance, ces derniers songèrent tout naturellement à demander l'exécution du pacte antérieurement conclu. Une délégation se présenta devant le général Sarrail, lui déclarant en substance : « Nous avons en mains un document sur lequel est apposée la signature de la France. Ce document nous autorise à réclamer pour le Djebel le droit d'élire nous-mêmes un gouverneur national. Nous demandons qu'il nous soit permis de procéder à cette élection. »

Pour toute réponse, le général Sarrail envoya à son gouverneur du Djebel une lettre aux termes de laquelle il déclarait que ceux qui se réclameraient plus longtemps de l'accord conclu avec son prédécesseur seraient considérés comme « factieux ». Émus et surpris, les Druses se prirent à douter pour la première fois de la parole de la France. Toutefois, ils n'insistèrent pas pour obtenir un gouverneur national, et ils se contentèrent de formuler expressément le vœu qu'un nouveau gouverneur français fût nommé dans le Djebel à la place du capitaine Carbillet.

A ce moment, pour justifier cette demande, les Druses rédigèrent une *mazbata*, c'est-à-dire une liste des griefs relevés à la charge du capitaine Carbillet et numérotés de 1 à 35. Les trente-cinq griefs énumérés dans la *mazbata*, — amendes injustifiées, impôts excessifs, mauvais traitements, brimades, humiliations de toute nature, etc..., — justifiaient dans l'esprit des requérants l'ouverture d'une enquête.

Au reçu de la requête des Druses, le Haut-Commissaire chargea bien le commandant Tommy-Martin d'ouvrir sur place l'enquête demandée, mais il la rendit par avance illusoire, en spécifiant formellement qu'en tout état de cause, et quelles que pussent être les conclusions de l'enquêteur, le capitaine Carbillet serait maintenu à son poste.

Voilà donc réduite à néant la requête écrite des chefs druses. C'était l'époque où M. Brunet, député, chargé de mission dans le Levant, se trouvait à Damas. Trente chefs druses

dûment mandatés vinrent le trouver et l'entretenir de leurs doléances. « Je n'ai point qualité, répondit-il, pour trancher les questions que vous me soumettez. Pourquoi n'iriez-vous pas à Beyrouth plaider vous-même votre cause auprès du général Sarrail et lui expliquer vos griefs? » En même temps, M. Brunet donnait au général Sarrail le conseil de recevoir les Druses et d'écouter leurs explications. A Beyrouth, où ils se présentèrent, le général refusa de les recevoir. Introduits auprès du commandant Dentz, chef du service des renseignements, les Druses se trouvèrent dans l'impossibilité de faire entendre leur témoignage. « Nous ne vous écouterons, leur fut-il répondu, qu'après le retour du capitaine Carbillet, pour le moment en permission. »

Et les trente chefs druses, véritables seigneurs féodaux dans leurs montagnes inviolées, s'en retournèrent ulcérés, découragés, vers leurs villages où ils rendirent compte de leur nouvel et humiliant insuccès.

Cependant une effervescence commençait de se manifester, à laquelle le général Sarrail résolut de répondre par un coup de force. Il fit arrêter plusieurs membres de la famille Attrache, dont l'émir Ahmed Bey, et les fit transporter en résidence forcée, qui à Palmyre, qui à Hassetché.

Lorsque parvint dans le Djebel la nouvelle de l'arrestation des Attrache, ce fut une stupeur bientôt changée en révolte. La guerre avec les Druses allait commencer.

***

Vers le 18 juillet dernier, le Djebel druse retentissait d'appels aux armes, dont le dessein avoué était de libérer les prisonniers de Palmyre et d'Hassetché. Les autorités militaires de la région décidèrent l'envoi de reconnaissances d'avions pour découvrir les points de concentration des guerriers druses et dénombrer, si possible, les rassemblements hostiles.

Un de ces avions avait été poussé à 50 kilomètres au sud-est de Soueida pour survoler Imtan, lorsqu'il se trouva dans l'obligation d'atterrir. Son radiateur avait été percé d'une balle, Soltan Attrache ayant donné l'ordre à ses hommes de tirer sur les appareils français. Lorsqu'il toucha terre, l'équipage fut accueilli honorablement. Le chef du village, Ali Bey, vint à sa rencontre. Il reçut les aviateurs dans sa maison, leur déclarant

qu'il les considérait comme ses hôtes sacrés et qu'ils ne devaient avoir en conséquence aucune inquiétude pour leur vie.

Cet atterrissage, la situation des aviateurs surveillés de très près dans un village druse furent bientôt connus à Soueida et le commandant Tommy-Martin chargea tout aussitôt le capitaine Normand, commandant une compagnie syrienne renforcée dans l'occurrence, de deux pelotons de spahis tunisiens sous les ordres du capitaine Maillet, de se rendre à Imtan pour y délivrer les aviateurs, les ramener et donner du même coup à la population druse le spectacle du déploiement d'une force militaire de quelque importance.

Le 20 juillet, la colonne Normand se mit en route. Elle s'arrêta peu après pour bivouaquer au point d'eau de Kafer, situé à 10 kilomètres de son point de départ. Dans la soirée, le capitaine Normand recevait l'avis du notable de Kafer, Assad Merchad, que Soltan Attrache rôdait dans les environs avec ses guerriers, et l'officier était avisé qu'il serait infailliblement attaqué, s'il continuait sa progression sur Imtan. En même temps, Soltan Attrache avait fait dire au commandant de cette colonne qu'il ne l'attaquerait pas, s'il rentrait à Soueida. Nous avons de sérieuses raisons de croire qu'à ce moment Soltan Attrache comptait utiliser la présence des aviateurs français à Imtan pour obtenir du Haut-Commissaire la libération des chefs druses enfermés à Palmyre et à Hassetché et le remplacement du capitaine Carbillet.

Le capitaine Normand, interprétant scrupuleusement sa consigne, répondit au notable de Kafer: « J'ai l'ordre de me rendre à Imtan et j'irai. »

A cette date, nous avions encore parmi les Druses des amis qu'effrayait l'idée d'un conflit armé avec la France. L'un d'eux, le propre fils du *mouktar*, ou maire de Kafer, vint à l'heure tranquille où les nuits du Levant se fleurissent d'étoiles, se présenter au bivouac du capitaine Normand. On le conduisit devant l'officier. « Que me veux-tu ? dit celui-ci. — Te supplier de t'arrêter, répondit le jeune Druse, en proie à la plus vive émotion, te supplier de ne pas continuer sur Imtan, car tu seras attaqué par des forces supérieures aux tiennes. Toi et tes hommes, vous serez tous tués. Dis, mon capitaine, arrête ta troupe et, si tu le peux, reviens à Soueida. »

Qui pourrait dire les angoisses auxquelles, durant la nuit

du 20 au 21 juillet, le capitaine Normand fut en proie? Les responsabilités d'un soldat dépassent parfois celles de son grade et de ses fonctions. Quoi qu'il en soit, l'officier ne crut rien devoir changer à ses dispositions premières ; il se contenta de rectifier son bivouac et se prépara à progresser. Le 21 à midi, se déclenchait l'attaque des guerriers de Soltan Attrache.

Une compagnie solide aurait pu vraisemblablement soutenir le choc, mais il s'agissait d'une compagnie syrienne, à laquelle on demandait de résister à un assaillant originaire du Levant, comme elle. Le capitaine Normand fit mettre sa troupe en carré. Sur un des côtés de cette formation, toute une section lâcha pied. Les Druses en hurlant pénétrèrent alors au cœur de la troupe française. Poussant leur cri de guerre, ils les attaquèrent par derrière et le massacre commença. Tous les officiers furent tués à leur poste de combat. Sept tombèrent, dont deux médecins. Les trois quarts de l'effectif furent anéantis, le reste de la colonne n'eut d'autre ressource que de gagner Soueida ou Deraa. Et, détail à noter, quelques-uns de nos soldats, tel le sergent Soufik Kattar, trouvèrent quand même auprès des habitants des agglomérations voisines asile et protection.

La défection des Syriens était la cause unique de la défaite de la colonne Normand. Cette défection aurait dû être pour le Haut-Commissaire un avertissement sérieux de ne pas employer à l'avenir, et notamment parmi les effectifs de la deuxième colonne, des contingents originaires de la région défaillante. Il n'en tint aucun compte. Préoccupé, avant tout, de laisser ignorer en France son échec, il lui fallait former en toute hâte un nouveau groupe de combat dont la mission serait de remporter un rapide succès. Les résultats brillants de cette deuxième opération effaceraient l'effet pénible de la première, lorsqu'on en aurait connaissance en Occident.

A ce moment, le général Michaud, adjoint au Haut-Commissaire de France en Syrie, se trouvait en tournée d'inspection à Lattaquié. Il reçut brusquement l'ordre de regagner Beyrouth en toute hâte. Parti en avion le 22 au matin, une heure après, il atterrissait à Beyrouth. Tout aussitôt, il se présentait au Haut-Commissaire, qui le chargeait de se rendre à Damas en qualité de commandant supérieur des troupes de la région. Il devait disposer des éléments algériens de Damas, de cinq com-

pagnies syriennes, de deux compagnies sénégalaises de Tripoli, puis du bataillon malgache, qui venait d'arriver de France avec le commandant Aujac, enfin d'artillerie malgache, de cavalerie et d'avions. Ces troupes, notamment l'infanterie et l'artillerie malgache, étaient de peu de consistance et d'une valeur offensive fort médiocre : le général Sarrail n'en donna pas moins l'ordre au général Michaud de constituer sa colonne et d'aller de l'avant.

Le général Michaud s'employa sans retard à mettre sur pied sa colonne. Son premier soin fut de faire exécuter des reconnaissances approfondies du terrain situé entre Ezraa, Mezraa et Soueida. Il décida en même temps de multiplier les reconnaissances d'avions pour relever les obstacles que rencontrerait la colonne dans sa progression sur Ezraa, Mezraa, Soueida. Nos aviateurs purent de la sorte photographier de bout en bout la route d'Ezraa à Soueida, seule route du pays, et leurs photographies permirent de monter sans plus attendre les manœuvres à exécuter pour faire tomber les divers barrages que les Druses avaient accumulés sur notre route.

Le général Sarrail avait pour souci principal de faire vite. Cinq compagnies du 21e régiment de tirailleurs étaient composées par moitié de soldats libérables qui devaient être rapatriés dans les premiers jours du mois d'août; le général admit que ces libérables participeraient à la marche sur Soueida, sous réserve qu'ils seraient de retour à Damas et à Beyrouth en temps utile pour prendre le bateau qui devait partir au plus tard le 5 août. De là, nécessité pour la colonne Michaud d'écourter ses préparatifs.

Le 1er août, elle fut mise en mouvement pour effectuer sa première étape en direction de Soueida. Elle comprenait quatorze compagnies d'infanterie, appartenant à sept bataillons différents parmi lesquels sept compagnies syriennes et malgaches présentant une solidité plus que douteuse; six pièces de 65 et deux pièces de 75 uniquement servies par des Malgaches, deux pièces de 105 indispensables pour agir sur les villages bâtis en pierre et qui, servies par une équipe de fortune, devaient être mises hors d'usage dès le premier jour, un escadron de spahis marocains, un escadron de spahis tunisiens, un peloton de mitrailleuses de spahis tunisiens et cinq pelotons d'auto-mitrailleuses de cavalerie. En outre, l'aviation devait prêter

son concours tant comme aviation d'infanterie et d'artillerie que comme aviation de bombardement.

D'après les renseignements recueillis par nos aviateurs en particulier, il était certain que l'ennemi opposerait une résistance énergique sur notre axe de marche. Une position de résistance jalonnée de fanions rouges et blancs avait même été reconnue à l'ouest de la tour de Kirate. En conséquence, et d'une manière générale, le dispositif adopté fut le suivant : un échelon de combat fort de deux bataillons et appuyé par l'artillerie de 65 en tant qu'artillerie d'appui direct et par les 75-105 en tant qu'artillerie d'ensemble, était chargé de battre l'ennemi et de le refouler dans la direction de l'est, tandis que le train de combat comprenant uniquement les éléments sanitaires et de transmission de la colonne ainsi que son propre ravitaillement en munitions, devait marcher dans les traces du premier échelon. Une forte escorte particulière, — 800 hommes environ, — couvrait le train de combat. Cet élément de protection placé sous les ordres du commandant Aujac, était constitué par trois compagnies de fusiliers voltigeurs, une compagnie de mitrailleuses, un escadron marocain, un peloton de mitrailleuses de cavalerie et deux pelotons d'auto-mitrailleuses de cavalerie. Selon les prescriptions du commandant de la colonne, le train de combat devait se tenir à 1 000 ou 1 500 mètres de l'échelon de combat. Cette distance donnait satisfaction à tous égards, puisque d'une part le train de combat était de la sorte convenablement protégé par les troupes de première ligne, et que d'autre part il se trouvait ainsi à l'abri des coups dirigés sur ces troupes au cours de leur avance. Les différentes parties de ce dispositif avaient été avisées de se couvrir très soigneusement sur leurs flancs et sur leurs derrières.

Après une lutte assez violente, qui commença vers six heures du matin, l'échelon de combat parvint à balayer l'ennemi. Le train de combat progressait à sa suite sans défaillir jusqu'aux environs de la tour de Kirate. Mais, à partir de ce moment, tandis que l'échelon de combat continuait à avancer lentement vers l'est en combattant, le train de combat restait sur place sans qu'il ait été possible de s'en expliquer les raisons, et quoique les ordres nécessaires pour qu'il prit les dispositions prévues pour assurer sa couverture eussent été envoyés de l'avant. Au cours de l'après-midi, les indigènes

malgaches et syriens témoignaient d'une l'assitude croissante. Aussi, lorsque, vers quinze heures, le train de combat était attaqué à courte distance par un groupe de Druses bien armés, les assaillants se trouvèrent-ils en présence de troupes qui se gardaient fort mal et qui, par ailleurs, n'avaient qu'une piètre valeur militaire.

Les Druses, dans leur attaque, nous occasionnèrent quelques pertes; ils provoquèrent surtout un désordre important dans les derniers éléments du train de combat. Quant à la fraction de tête qui constituait la majeure partie du train de combat, elle put rallier le bivouac de la colonne à la suite de l'intervention d'un peloton d'autos-mitrailleuses de cavalerie que le général Michaud avait envoyé d'urgence sur le terrain de la lutte.

Malheureusement, les munitions prévues par le général Michaud pour se ravitailler en fin de journée avaient été perdues au cours de l'incident. Il en résulta que le gros de la colonne qui, en fin de journée, atteignait Mezraa après un succès incontestable, se trouva tout d'un coup à court de munitions. Il lui devenait dès lors impossible de poursuivre les Druses en direction de Soueida sous peine de courir à un désastre complet, les munitions devant infailliblement faire défaut au milieu de cette journée de combat.

A un autre point de vue, et bien que le succès tactique de cette première journée eût été complet, les opérations engagées avaient donné matière à réflexion au commandant de la colonne. Lors de l'attaque du train de combat, les troupes malgaches qui constituaient une partie de l'escorte s'étaient effondrées sans offrir de résistance à l'ennemi. Quant aux troupes syriennes, elles avaient donné lieu à des remarques qui justifiaient, hélas! pleinement les vives inquiétudes de certains officiers compétents sur leur conduite au feu. Le commandant du bataillon de gauche, en particulier, avait signalé dans ses comptes rendus qu'il ne pouvait faire marcher ses compagnies syriennes que « le revolver au poing ». Lorsqu'il avait reçu l'ordre de tenir le village de Sejen, il avait déclaré qu'il serait dans l'impossibilité d'y demeurer pendant la nuit « avec des troupes dont il n'était pas sûr ». Au bataillon de droite, remarques analogues.

Dans ces conditions, le retour à la base de ravitaillement s'imposait : le général Michaud eut la force d'âme nécessaire

pour donner des ordres en conséquence. Ce retour s'effectua tout d'abord normalement, ainsi qu'il l'avait prévu. Mais quelque temps après la mise en route, l'effondrement des unités de l'arrière-garde, — malgaches et syriens, — et d'une flanc-garde syrienne, vint compliquer singulièrement le problème. Le repli de nos troupes ne put s'effectuer qu'avec des pertes sensibles. Il est vrai qu'elles durent être compensées par des pertes encore plus importantes, que les éléments restés bien en main infligèrent à un ennemi très mordant qui n'hésitait pas à venir jusqu'au corps à corps.

Vers le milieu de la journée du 3 août, le gros de la colonne avait rallié la base d'Ezraa, l'arrière-garde étant alors formée par un peloton d'auto-mitrailleuses avec lequel marchait le général commandant la colonne. Quelques heures après le retour de ces troupes, le général Michaud repartait avec les auto-mitrailleuses disponibles pour recueillir les éléments égarés et les blessés.

En même temps, il prenait ses dispositions pour réorganiser les forces qu'il avait sous la main et préparer, avec de nouveaux effectifs arrivés de France ou rappelés de la région de l'Euphrate, une deuxième opération qui nous permettrait d'atteindre nos objectifs. Il lui fallait, en outre et simultanément, traiter des questions d'un intérêt immédiat qui se posaient aussi bien à l'égard des Druses qu'à l'égard des Arabes de la région de Damas.

A Damas, la situation n'était pas très rassurante. Damas compte dans sa périphérie, plus encore que dans son enceinte, des agglomérations druses. Aux derniers jours de juillet, sous le coup de l'émotion produite par les événements du Djebel et l'emprisonnement des Attrache, les Druses de Damas ne cachaient pas leur émotion. D'autre part, la très importante population arabe damascaine estima le moment venu de préciser, elle aussi, les griefs et les revendications qu'elle avait formulés, mais en vain, depuis longtemps, de manière à obtenir quelque solution équitable. Peu après les événements d'Ezraa, les Druses du Djebel, aidés des Bédouins de Transjordanie et de certaines notabilités damascaines appartenant au « parti du peuple », se préparaient à attaquer la ville de Damas, comptant ainsi soulever la Syrie tout entière.

Nous ne disposions alors que d'effectifs très réduits; le général Michaud dut consacrer tous ses efforts à maintenir dans

le calme et en même temps Druses et Arabes de Damas. Il y réussit habilement, engageant d'ailleurs toute sa responsabilité.

Pour prévenir une insurrection, les pouvoirs civils estimaient qu'il convenait de prendre les devants et d'agir avec une implacacable rigueur contre les groupements druses coupables seulement jusqu'alors d'être plus ou moins apparentés à la population du Djebel. L'invitation fut faite en conséquence au général Michaud, commandant la région, de faire un exemple sur le village druse de Djermana, grosse localité de 3000 habitants. Le général fit nettement comprendre qu'il lui paraissait impossible d'exécuter une semblable opération. En l'espèce, il faisait preuve d'autant d'humanité que de clairvoyance, et les événements lui donnèrent raison, puisque la poussée des Druses du Djebel sur Damas, dont nous relaterons plus loin les péripéties, n'eut aucune répercussion sur les éléments similaires de cette région.

Quant aux Arabes de Damas, ils avaient depuis longtemps, nous l'avons dit, présenté respectueusement et à diverses reprises leurs revendications au délégué du Haut-Commissaire. Lorsqu'ils exposèrent derechef au général Michaud leur projet de tenter une nouvelle démarche à Beyrouth, celui-ci se rendit compte de l'intérêt primordial qu'il y avait, en raison de la situation politique et militaire du moment, à ne pas éconduire brutalement les représentants de la population arabe. Il conserva avec ces derniers un contact des plus étroits ; il les mit en confiance ; il leur donna le sentiment qu'il les écouterait toujours avec bienveillance et justice. De la sorte, le calme continua à régner dans un milieu accessible à de multiples influences extérieures.

Le jour vint où un groupe de notables particulièrement qualifiés, auquel s'était joint l'émir Abd-el-Kader Tahar, petit-fils de celui qui fut en Algérie notre chevaleresque adversaire, se rendit auprès du général Michaud pour le prier d'intervenir en leur faveur à Beyrouth. A la suite de leur conversation, Abd-el-Kader Tahar rédigea un court exposé des revendications de ses compatriotes, exposé qui fut envoyé à Beyrouth. Bien des fois, il vint chercher la réponse. Peine perdue. Le mémoire de l'émir n'avait pas reçu un accueil plus favorable que celui des Druses du Djebel, quelques mois auparavant. Et cependant les Damascains ne bougeaient pas. La présence à

Damas du général Michaud les rassurait. Si le parti du peuple hostile au mandat continuait sa propagande subversive, elle demeurait néanmoins en août et septembre sans effet dangereux. On sait qu'il en fut bien autrement quelques semaines plus tard.

Pendant que le général commandant la région maintenait par son ascendant personnel les Druses et les Arabes de Damas, qu'advenait-il des guerriers du Djebel ?

Les opérations militaires des 2 et 3 août nous avaient causé des pertes importantes, mais le moral des Druses était fortement ébranlé. Leurs pertes s'étaient révélées beaucoup plus sérieuses que les nôtres. Aussi, contrairement à ce que l'on put penser en France à cette époque, les Druses, dès le 5 août, se montraient disposés à faire leur complète soumission. Ils avaient même admis le paiement d'une indemnité de guerre. A ce moment, d'ailleurs, et sur la demande du général Michaud, les chefs druses, envoyés en résidence forcée les uns à Palmyre, les autres à Hassetché, furent relâchés. Leur arrivée dans le Djebel entraîna immédiatement une détente presque complète. Cette détente se manifesta en particulier par l'entière liberté que nous laissèrent les Druses de faire sortir de la citadelle de Soueida les civils ainsi que les femmes des militaires qui s'y trouvaient renfermés. Il nous fut en outre loisible, sans être inquiétés, de procéder à l'inhumation des morts restés sur le terrain lors des actions des 2 et 3 août.

Il advint malheureusement, peu de temps après, qu'un revirement se produisit dans l'esprit des chefs druses du Djebel. Des Transjordaniens d'une part, des Arabes du parti du peuple d'autre part, ces derniers obéissant à l'instigation des agitateurs Chabandar et Bakri, se rendirent dans le Djebel et promirent aux Druses un concours sans réserve, s'ils consentaient à reprendre la lutte. Ceux-ci se laissèrent séduire et montèrent contre Damas une expédition dont le premier effet devait être de soulever la ville.

Dans la nuit du 23 au 24 août, une colonne, forte de 1 500 à 2 000 hommes, se porta sur Damas par Bourak. Le général Michaud, avisé par ses moyens de renseignement particuliers et documenté par des reconnaissances aériennes, prit sans retard ses dispositions pour attaquer cette colonne au sud de Damas et aussi loin que possible de la ville. Les forces adverses

se rencontrèrent entre Bourak et Adlyé. Il y eut en l'occurrence une brillante action combinée d'aviation et de cavalerie, à la suite de laquelle la colonne ennemie mise en pleine déroute regagna le Djebel dans le plus complet désordre. Elle avait éprouvé de grosses pertes, tandis que les nôtres étaient extrêmement légères. A ce moment, nous l'avons exposé ci-dessus, les Druses et les Arabes de la région de Damas n'avaient rien changé dans leur attitude apparente à notre égard.

Cette tentative contre Damas ayant avorté, les préparatifs de la deuxième colonne qui devait opérer dans le Djebel purent être poursuivis sans incident notable. Progressivement, les troupes envoyées de la métropole, — quatre bataillons de tirailleurs, — ou rappelées de la région de l'Euphrate, furent concentrées dans la région Ezraa-Ghazale-Deraa, prêtes à agir dans telle direction que le commandement jugerait utile. En fait, la direction qui avait été envisagée par le général commandant les troupes était celle de Messifré-Soueida, qui présentait l'avantage d'un parcours relativement facile, mais qui n'offrait pas de ressources en eau. La distance était assez longue à parcourir. Pour remédier à cet inconvénient dans une saison encore très chaude, le général Michaud eut l'idée de constituer de toutes pièces un point d'eau artificiel à Messifré. Des caravanes partirent au loin chercher sous un soleil ardent le précieux liquide. Elles le rapportaient ensuite à Messifré pour le ravitaillement des troupes.

Les Druses, se rendant compte du danger que présentait pour eux la réussite de cette opération préliminaire, décidèrent de s'y opposer. Mais le général Michaud ne fut pas pris au dépourvu. Pour assurer aux caravanes, ainsi qu'à la population de Messifré, la protection nécessaire, le général massa sur ce point sa troupe la plus solide. Cette troupe de choix se composait d'un bataillon de Légion étrangère, d'un escadron de la même arme et d'un peloton d'auto-mitrailleuses. C'est ce détachement qu'avec une superbe inconscience les Druses du Djebel vinrent attaquer le 17 septembre. Attaque violente exécutée par un fort contingent de guerriers. Mais les soldats de Soltan Attrache n'avaient point affaire, ce jour-là, à des Syriens et des Malgaches. Nos effectifs, pleins d'entrain et solidement encadrés, résistèrent victorieusement à la poussée de l'adversaire. Les Druses furent battus avec des pertes extrême-

ment sévères, laissant des morts et plusieurs étendards sur le terrain.

Cette victoire était de nature à faciliter grandement le plan d'action qui avait été établi par le général Michaud, mais dont l'exécution immédiate et partielle fut l'œuvre du général Gamelin nouvellement promu au commandement des troupes du Levant. Ce plan comprenait, avant tout développement ultérieur, le dégagement de la garnison de Soueida. Sur les détails de cette opération les renseignements n'ont pas manqué, car le Haut-Commissaire semblait revendiquer l'honneur de faire exécuter à son heure et par ses moyens propres une offensive dont il réglait les modalités. Mais Soueida débloquée, il a fallu avec la garnison libérée rétrograder vers Messifré et la voie ferrée. A partir de ce moment, les engagements se multiplièrent un peu partout, mêlés de succès et de revers. Ils sont de date trop rapprochée et trop nombreux pour que l'on puisse en apprécier l'importance et mesurer les conséquences de chaque affaire. L'insurrection s'est étendue. Damas s'est en partie soulevée. Le général Sarrail a fait bombarder la ville. C'est alors que le Gouvernement prend enfin la décision qui s'impose : il rappelle le général Sarrail.

Le pays réclamait pour lui succéder un homme dont le passé politique, — dans le cas où le cabinet ferait appel à un parlementaire, — convaincrait sans aucun doute possible la population syrienne des intentions véritablement pacifiques de la Puissance mandataire. M. Henry de Jouvenel, en qualité de délégué de la France à la Société des nations, a témoigné maintes fois devant un aéropage mondial de sa préoccupation de prévenir les conflits armés. Le protocole de Genève n'a pas eu de plus chaud partisan. Il s'emploiera de son mieux à rétablir la paix en Syrie.

Et ce n'est pas être trop présomptueux que d'entrevoir des temps nouveaux et prochains où les 29 races différentes de la Syrie, se prenant à considérer les batailles du Djebel, d'Ezraa et de Damas comme un cauchemar dissipé, la population syrienne dans son entier fera comme naguère confiance à la France chevaleresque et libérale.

PIERRE DARNAC.

REVUE LITTÉRAIRE

M. RAYMOND ESCHOLIER, ROMANCIER DE L'ARIÈGE (1)

M. Raymond Escholier est un jeune écrivain, de talent, et qui a jusqu'ici placé tous ses romans, depuis *Dansons la trompeuse* jusqu'à *Quand on conspire*, en passant par *Cantegril* et *la Nuit*, dans un même village de Saint-Gauderic. Je ne sais pas si ce village existe ou si l'auteur ne l'a pas inventé à la ressemblance d'un autre, celui-là réel et qui serait dans l'Ariège. C'est bien possible, en somme ; et nous avons recours à maints stratagèmes, qui tous ont leur excuse, pour donner le change à nos lecteurs.

Au surplus, M. Escholier ne décrit pas Saint-Gauderic d'une façon très exacte ou particulière. Le voici ; et c'est le seul coin du monde qu'il ait regardé, qu'il connaisse. Du moins le connaît-il mieux que les autres. S'il est de retour à Paris et qu'il songe à la campagne, où donc le mène sa pensée ? Là-bas, dans ce pays où il y a Mme Lestelle, et Philon Cantegril, et Henriette qui n'a pas tout à fait le droit de s'appeler Langlade, et Mlle Isaure qui est une Solères, où il y a deux fontaines sur la place, dont le murmure est tout ce qui l'habite, où il y a les ruines du vieux château de Sénabugue et dont les rues offrent leurs « couverts » aux promeneurs d'après-midi.

Non pas au milieu du village, bien sûr, mais à quelque distance, les maisons vous ont un bon air d'autrefois. Leurs chambres servent de resserre à des objets qu'on fabriquait il n'y a pas si longtemps, faïences de Martres ou chandeliers de cuivre. Et les jardins sont

(1) *Quand on conspire*, par Raymond Escholier (Grasset). Du même auteur, chez le même éditeur : *Dansons la trompeuse*, *Cantegril*, *la Nuit*. Chez Malfère, *le Sel de la terre*.

de grands parcs, un peu incultes, quelques-uns transformés en potagers.

Mme Lestelle, l'héroïne de *Dansons la trompeuse*, habite une demeure de ce genre. Elle y entasse ce qu'elle a trouvé de bibelots en parcourant les fermes et les hameaux des alentours. Elle est petite et attribue à cette circonstance tous les malheurs qu'elle a eus dans sa vie. Son mari était un chasseur. Il avait un break rouge et l'emplissait de chasseurs rouges. Et, quand il rentrait de la chasse, on l' « enguirlandait » de gibier ; Zéphir, le piqueur, jouait du cor et on faisait un vacarme infernal. Un vilain homme, ce mari ; et qui, n'ayant jamais pris sa femme au sérieux, ne la respectait pas. Il voulut un jour lui imposer de prendre à son service une Phrosine, mais qui n'était pas digne de cet honneur. Mme Lestelle y mettait de la dignité. Non ! disait-elle. C'est là-dessus qu'ils vinrent à se séparer. Lui, répliquait : « Faire de la dignité, vous, Thérèse ? Cela vous va comme à un singe de porter le Saint Sacrement ! » Et voilà ce que c'est que de n'avoir pas la taille imposante. Tous ses déboires, tous ses chagrins, n'ont pas d'autre cause. De sorte que, maintenant, elle triche ; ses hauts talons l'aident à rattraper ce qui lui manque. Elle « se hausse vers le b onheur », qu'on n'atteint pas.

Elle montre au marquis de Sénabugue ses acquisitions récentes : une console Louis XVI, des bouquetiers et un guéridon Louis-Philippe, qui est d'un ridicule qui l'enchante. Avant d'y toucher, elle souffle dessus ; la poussière s'envole.

— Quelle horreur ! C'est à croire qu'on ne passe jamais un plumeau là-dessus. Il est vrai que je le défends : les domestiques cassent tout !

Et un lambeau d'étoffe, un morceau de soie aux couleurs passées : cela faisait partie d'une robe qui appartint à Mme de Polignac.

— Je le trouve si évocateur !... Je pense à ces femmes merveilleuses qui ont pu vivre auprès des rois, des reines, dans les splendeurs de Versailles, au milieu de tout ce qu'il y avait de beau, d'élégant, de raffiné à leur époque.

Elle vit ainsi, elle finit de vivre, dans la fidèle compagnie de ces souvenirs. Un jour, elle va danser à un mariage ; et l'on y danse la Trompeuse, qui est une danse où la chaîne des dames s'approche à maintes reprises de la chaîne des hommes, et se promet et se retire. Et puis, un jour, elle tombe malade. Et elle meurt. Et, autour d'elle, les gens disent :

— Elle a fait son chemin ; nous ferons le nôtre.

Dans un autre quartier de Saint-Gauderic nous retient Philon Cantegril. Sa naissance ne fut annoncée par aucun signe dans le ciel ; mais il y eut des signes sur la terre : une sécheresse abominable fit la désolation de ce pays. Les serres, — et l'on appelle ainsi la ligne des coteaux qui encerclent Saint-Gauderic, — eurent toute leur herbe brûlée dans des incendies allumés par la seule ardeur du soleil. Cantegril naquit à l'auberge des Trois Pigeons. Il y avait, dans cette auberge, un client régulier, qui était un *padre* carliste et qui s'appelait le Père Bireben. Ce fut à lui que la mère Bélon, quand elle avait ses clients à servir, passait familièrement son poupon.

De là se produisit une amitié belle et bonne entre le Père et le petit garçon. Le Père lui donna d'excellentes leçons et qui n'étaient pas pour le rendre moins fier ; car il avait son carlisme en lui, très vigilant, le Père, et qui le laissait batailleur. Mais il mourut trop tôt : Cantegril le regretta. Que d'aventures, dans la suite ! Cantegril se promène, fait ses courses dans le pays, rencontre des gens, avec lesquels il a des amitiés et des querelles. Il se marie, trompe sa femme, retourne à elle ; et il l'honore. A la fin de sa vie, il achète un coin de cette terre qui donne aux haricots leur saveur. Il est content. Il a l'air d'un bourgeois. Il en est un.

Les Langlade ne demeurent pas loin des Trois Pigeons. Ces pauvres Langlade, qui ont perdu leur fils Henri ! Ce fils habitait Paris. Il y avait sa maîtresse et une petite fille nommée Henriette. On l'a mise, après la mort de son père, au couvent. Et on l'amène chez ses grands parents, à présent qu'elle a un peu grandi. Et Langlade, qui est médecin, dit à sa femme :

— Je t'assure, Adélaïde, que l'enfant te distraira.

— Ce n'est pas à mon âge, Alexandre, que je songerai à prendre des distractions. Dieu merci, je n'en ai de ma vie souhaité aucune, mes devoirs m'ont toujours suffi. Je te l'ai dit, j'accepte cette petite, puisque tu veux lui ouvrir la maison. Mais, la responsabilité, je te la laisse toute. Et elle est lourde !

Ce fut ainsi que les Langlade eurent chez eux la petite Henriette. Elle se montra d'abord assez gentille. Elle les égaya. Et Mme Langlade elle-même, si attachée à ses devoirs, prit son plaisir auprès d'elle. Mme Apollonie, sœur de Langlade et qui avait sur toutes choses ses idées nettes, n'approuvait pas cet arrangement, redoutait les hérédités qu'Henriette pouvait tenir de sa mère : mais Henriette eut bientôt l'air de la conquérir. Et Langlade répétait qu'il voudrait un

jour l'adopter. Elle devint aveugle : et de là vient le titre du roman, *la Nuit*. Sans maladie que l'on pût voir. Cela se fit, de nuit, quand elle dormait. Et, le matin, quand arriva l'heure de la réveiller, elle disait qu'il ne faisait pas jour.

— Grand jour ! Tu ne vois pas ? le soleil entre par ta fenêtre !

Mme Langlade a ouvert les volets tout grands. Mais elle ne voit rien du tout, ni le soleil et ni les objets qu'il éclaire.

Et quel émoi, dans la maison ! Langlade la conduit à Paris, la soumet à un médecin qui a la réputation d'être un miraculeux personnage. Il donne un régime à suivre. Et Langlade, pour occuper le temps jusqu'à l'heure du train, l'emmène au *Bon Marché*. Elle y est contente : elle croit voir les étoffes qu'on lui présente et elle se choisit une robe si belle que c'est une joie de la toucher.

De retour à Saint-Gauderic et toujours aveugle, elle commence de se mal conduire. Elle se donne à des parents que séduit sa beauté, son charme et son entrain. Elle va souvent chez une voisine, Mlle Césarine, une couturière et qui reçoit chez elle des galants. Les Langlade s'en aperçoivent et ils rêvent de la faire obéir à une règle rigoureuse. Mais, quoi ! et quel agrément resterait-il dans son existence ? Mme Langlade l'invite à coucher dans sa chambre. Elle y consent : seulement, dès que Mme Langlade s'est endormie, elle se sauve. Elle est rentrée avant le réveil de la bonne dame.

Et, à la fin, elle fila, étant grosse. On ne la verra plus jamais, à Saint-Gauderic. Celui « qui sait le temps et la manière de nous délivrer » veille sur elle et veillera sur son enfant.

Eh bien ! c'est dans le même lieu que se passe le dernier roman de M. Raymond Escholier, *Quand on conspire*, et qu'il a dédié « A la mémoire de notre grand père Louis Pons-Tande, représentant du peuple à l'Assemblée nationale et combattant du deux décembre ». Cette dédicace est deux fois signée, de lui et de sa collaboratrice Mme Marie-Louise Escholier. Il cite, en note, ces deux lignes de Victor Hugo dans l'*Histoire d'un crime* : « Je retrouvai avec plaisir notre courageux collègue Pons-Tande, que nous avions perdu de vue dans la fumée de la bataille. » Et c'est l'honneur de sa maison, cette mention, tout évasive qu'elle soit.

Toujours donc à Saint-Gauderic, mais autrefois, vers 1856, du temps que la République était (comme on l'a dit) si belle, dans la rêverie des républicains sous l'Empire !

Or, il a plu toute la nuit. Et, ce matin, le ciel est libre, le ciel est clair. « L'averse a balayé les nuages d'en haut, les poussières d'en

bas. Les rues laissent apparaître une mosaïque de cailloux blancs, qui ont l'air de rien. » Et il y a bien de l'animation dans Saint-Gauderic. On dit :

— Un parent des dames Solères ? Mlle Isaure n'en a jamais parlé.

— Je pense bien. Elle ne l'a jamais vu. Elle sait seulement que c'était un petit neveu du maréchal Bergasse, lequel était un lointain cousin d'une dame Solères, décédée il y a longtemps d'ailleurs.

— Ah ! là, là ! Vous m'en direz tant !

Les rues de Saint-Gauderic sont toutes pleines de gens affairés qui se demandent ce que pouvait bien être ce François Duportal. Mais il avait une propriété dans le pays ! Vous ne la connaissez pas ? Tant pis pour vous ! On le rapporte à Saint-Gauderic, où il va recevoir la sépulture. M. Bordier, maire de l'endroit, prononcera un discours. C'est un suppôt de l'Empire, ce Bordier : les honnêtes républicains lui reprochent tout un odieux système d'administration, des perquisitions fréquentes, un espionnage grossier, des vexations continuelles. Le colonel aussi parlera, le colonel Chambon, tout dévoué à l'Empire.

— Lodi, Marengo, Austerlitz... dit-il d'abord.

Voyez son bras : il vous désigne ces trois noms, chargés de gloire et que l'on a gravés, dorés, sur le fronton du monument funèbre. Il ajoute :

— Tortose, Aranjuez et Saragosse !

Noms de vieilles batailles et qui suffisent à honorer la mémoire de François Duportal, un pur.

C'est à Mlle Isaure Solères qu'est due, à Saint-Gauderic, cette cérémonie nettement patriotique et bonapartiste. Elle a fait amener le corps du soldat; elle a veillé aux apprêts. C'est une fille admirable, Mlle Isaure. Son grand courage, son dévouement de tout cœur aux idées impériales en feraient un jeune héros et en font une jeune héroïne.

Mais il y a, au cimetière, des ennemis de ces idées-là : le marquis de Sénabugue, par exemple, boude le discours, comme son père a boudé l'Empire. Et, pendant le discours de M. Bordier, se manifeste un peintre — quel peintre? mais c'est le peintre! — déchaîné contre « Badinguet et sa clique ». On a crié : « Vive l'Empereur ! » Alors, le peintre prend la parole au nom des amis du citoyen Duportal, au nom de ceux qui l'ont connu, qui l'ont aimé, qui ne supportent pas de voir traiter comme un richard, comme un nabab, comme un crésus cet homme qui a vécu tout d'un emploi dans la

batellerie et qui est mort très pauvre, après avoir consacré tout ce qu'il possédait au succès des idées démocratiques.

Car, s'il y a un Duportal dont on peut faire un serviteur de l'Empire, le héros de Lodi, de Marengo et d'Austerlitz, de Tortose, d'Aranjuez et Saragosse, il y en a un autre, — et c'est le même! — qu'a épié, poursuivi, traqué Bonaparte, M. Bonaparte. Le peintre, qui préfère le second, le célèbre, et fait la nique aux personnages officiels.

— Bigre! disent les deux adjoints. Il faudrait peut-être aviser.

L'agent de ville Bernardon et le commissaire de police Caouailles fouillent le cimetière, n'y trouvent pas le peintre.

Quelque temps plus tard, fête chez le marquis de Sénabugue; et c'est pour la Saint-Gauderic. Il y a tout le monde : les dames Solères, les Sicre, M. Flouret, Mme Cabrespine, M. Cazalens, et M. Verniolle, le notaire, et M. Pescaire, mais qui n'a pas la mine enjouée.

— M. Faustin, lui dit Mme Sicre, vous n'avez pas la figure qu'il faut pour une sainte Gauderic. Allons! un peu d'enjouement! Courez donc rejoindre les jeunes. Ici, l'on est beaucoup trop sérieux pour vous.

Il se laisse entraîner par le tourbillon de la fête. Il passe comme une ombre. Son air discret lui vaut des confidences; des cœurs éplorés lui racontent leurs chagrins, leurs regrets, la prévision qu'ils ont d'avoir quelque chose à regretter. Il en sourit, d'un sourire désabusé.

Faustin Pescaire est un républicain passionné. Il a vu Mlle Isaure; et il l'aime. Un autre amant de cette jeune fille est M. Bordier, maire de Saint-Gauderic. Et la voici, cette jeune fille étonnante. Elle descend de cheval : et sa jument Marphise a trouvé intolérable le voisinage du cheval de M. Bordier, qu'on a laissé sur la route.

— Bonjour, M. Pescaire! dit-elle.

M. Pescaire, lui, la regarde au travers de ses lunettes bleues. Il la trouve belle, et plus belle que tout au monde. Mais il n'ose pas le lui dire et balbutie d'humbles excuses en guise d'un remerciement.

La rivalité de M. Pescaire et de M. Bordier, leur émulation déclarée, sera le sujet de tout le roman. Ne faut-il pas craindre que, dans ces conditions, il soit peu de chose et, en définitive, le récit d'une aventure de très petite conséquence? Nous connaissons très mal Pescaire; et nous n'avons pas eu le temps de lier avec lui une amitié qui nous le rende précieux. En outre, nous devinons bien que c'est à lui que l'auteur a dû longtemps destiner son héroïne. De sorte que les amours de Pescaire et d'Isaure n'ont, à nos yeux, qu'un faible intérêt... Oui; seulement, l'auteur s'est méfié d'un sujet qui ne vaut pas tout

un livre : et, tout son livre, il l'a rempli de ces tableaux où il excelle, qui représentent sa petite ville dans le trantran de l'existence. Vous allez voir Saint-Gauderic très agité de cette histoire qui met aux prises deux partis, celui de l'Empereur et celui de la République. Lequel des deux l'emportera? Vous le savez ; c'est de l'histoire élémentaire, que la République ne s'est pas faite à Saint-Gauderic. Vous le savez à merveille ; vous l'oublierez, vous feindrez à vous-même que vous n'en savez rien. L'ardeur de ces républicains vous paraîtra un exemple assez surprenant des luttes qui alors se produisaient un peu partout et qui amenaient le triomphe momentané des uns ou des autres. Vous donnerez votre créance aux tenants de la République : ils sont les moins forts.

Les « rouges », comme on les appelle, ont pour eux leur énergie, leur dévouement parfait à une idée qui n'a guère de chance de réussir; ils ont aussi l'aide que leur apportent maintes sociétés secrètes telles que la Société des Labours et Vrais amis fidèles. Au café Sicardon, où ils tiennent leurs assemblées, un de leurs hommes leur dit un soir :

— Un aiguillon a quitté Paris et vient vers l'épi de Saint-Gauderic. Bientôt, et peut-être ce soir, on connaîtra les ordres du Comité suprême. Quels seront-ils?

— J'attends les ordres du Comité suprême, répond Faustin Pescaire. Je m'y soumets d'avance, comme un bon républicain doit le faire. Mais je n'abandonne pas le projet qui m'a amené parmi vous et pour lequel vous m'avez offert votre aide fraternelle.

C'était de rendre à la liberté, à l'action révolutionnaire ou simplement républicaine, « le Bayard de la démocratie pyrénéenne », Dulaurens, qui était emprisonné à Saint-Gauderic. On se récrie ; et l'on rappelle qu'une fois déjà l'on avait formé ce projet : quelqu'un manqua. Ce quelqu'un, c'est Faustin Pescaire. Un accident qu'il avait eu au bras le rendait incapable d'activité, oui, pour un temps. Ce temps n'est plus. Et maintenant voici Pescaire tout prêt : qui veut marcher avec lui?

Tout le monde. Ou bien ceux qui ne marcheraient pas se retirent. Ceux qui restent sont des garçons déterminés, sur le courage desquels on peut compter. L'affaire est conclue, en dépit de mouchards qui interviennent et qui dérangent les derniers moments de cette réunion. Caouailles s'est emparé du peintre et le bourre de coups de poings. Il le conduit au maire ; et Bordier l'interroge.

Un chef-d'œuvre, cet interrogatoire. Bordier s'adresse bien dou-

cement à ce Lagarde. Il lui dit, d'une voix qui ne cherche pas à l'offenser :

— Alors, monsieur Lagarde, vous qui êtes devenu à la longue un de mes administrés, vous l'orateur des rouges, que je considérais comme un bavard inoffensif, un peintre, pour tout dire, vous appartiendriez à la secrète?

Et Lagarde, au lieu de répondre, supplie Bordier de lui délier les mains. Bordier s'y efforce, avec un grattoir. Il y parvient ; et ce Lagarde lui explique son erreur : ce n'est pas du tout ça, pas du tout ! La preuve? Cette lettre qu'il a dans sa poche et qu'il exhibe : « Ministère de l'Intérieur ; direction de la sûreté publique. Ordre à monsieur le préfet de ***, de faciliter, dans toute la mesure du possible, la mission du sieur Lagarde... » Une mission, Lagarde? Mais oui ! Par exemple, il a récemment reçu mille francs, pour les verser à la caisse des rouges et leur faciliter une petite entreprise.

— Fournir des subsides aux rouges? demande alors M. Bordier.

— Mais, mon cher, chaque parti veut avoir des gages. On ne prend pas les mouches avec du vinaigre !

On les prend avec du sucre : Lagarde vous le dira. C'est un brave homme, ce Lagarde. Et, quand Bordier l'entend remettre en liberté, il refuse : jamais de la vie ! Caouailles en tomberait malade.

Si l'on veut voir comme il travaille, il faut aller à la prison de Saint-Gauderic, la nuit que les rouges ont choisie pour délivrer leur Dulaurens. Ils sont tous là. Faustin Pescaire les anime ; il leur conte de jolies choses, touchant Dulaurens et la liberté, touchant cette nuit qui entre dans l'histoire. Mais il y a les chiens de la prison ; ne vont-ils pas donner l'éveil? Non, la chose a été prévue : les molosses, plus dangereux que les geôliers et les sentinelles, ont dû recevoir, dans leur pâtée, un narcotique. Et il fait froid ; mais, ça, on n'y peut rien.

Trois coups de sifflet retentissent. C'est le signal convenu. Et, aussitôt, les gens arrivent, ce sont les prisonniers.

— Pescaire avait raison, cette nuit entre dans l'histoire !

Et l'on cherche seulement Dulaurens. Il n'est pas là. Où donc est-il ? Où se cache-t-il ? On se le demande. Faustin Pescaire jure de ne pas bouger, qu'il n'ait donné l'accolade à ce Dulaurens. Alors, Lagarde lève son chapeau :

— Allez-y, sacrebleu ! Allez-y carrément ; et de la poigne, s'il vous plaît !

Une forte main s'abat tout aussitôt sur l'épaule de chacun des

membres de la Société des Labours et vrais amis fidèles. Des ruades, et des mêlées; des coups de feu retentissent. Et Pescaire? Il est pris. On va le tuer. Sans Lagarde, on le tuerait. Lagarde ne le permet pas; ses jurons roulent comme un tonnerre. Et Pescaire se sauve. Il reste que Lagarde a bien joué son rôle : il a défendu le parti de l'ordre contre les agents de désordre ; c'est exactement ce qu'il s'était promis de faire. Et il l'a fait, ce bon Lagarde!...

Isaure en eut beaucoup de peine, car elle était privée de son Pescaire. Voyez-la qui descend l'escalier de chez elle, un jour que M. Savignac, un de ses oncles, est venu la chercher : il l'emmène passer un peu de temps chez lui, pour la distraire. Elle apparaît avec une majesté lente, imposante et grave. Elle porte un chapeau mousquetaire, orné d'une plume noire, et une robe de crêpe scabieuse dont les volants superposés font autour d'elle comme les anges qui se pressent en foule aux alentours de la Vierge de Murillo. C'est au point que M. Savignac aura bien de la peine à se placer auprès d'elle, en voiture. Il y parvient tout de même. Et la voiture part. Ils voyagent de nuit, dans la campagne. Et ils rencontrent, mais plus tard, un homme en fuite, qui brise les branches des taillis, franchit tous les obstacles et cherche son chemin.

— Lui ! Mon oncle, c'est lui ! Je le reconnais.

C'est en effet Faustin Pescaire. Depuis la nuit abominable qu'il n'a point donné l'accolade au cher Dulaurens, il vit dehors ; et il n'a rien qui le réconforte. Alors, il faut le recueillir. C'est ce que font Isaure et l'oncle.

— Oh ! peuple, si tu connaissais tes martyrs !

Qui a dit ça? Mais c'est Isaure. Elle a changé d'opinion? Sans doute : elle a aimé, elle aime, plus ardemment que jamais, l'un de ces martyrs. Alors, son dévouement aux Bonaparte l'abandonne. Le sait-elle? Un peu ; mais seulement un peu. Ils n'ont pas fait grand chemin : Caouailles les aborde et, au nom de la loi, veut qu'on arrête la voiture. Pourquoi? Mais pour voir ce qu'il y a dedans. Il parlemente avec M. Savignac. Soudain, Isaure se présente à la portière ; regardez-la. Puis il faudrait regarder sous sa robe, si l'on voulait absolument dénicher Faustin Pescaire.

Il est sauvé. Le mariage d'Isaure et de M. Bordier rompu, un autre mariage se prépare : celui d'Isaure et de Faustin Pescaire. Isaure lui chante : « O temps, suspends ton vol » ; et il répond :

— Le même feu a dévoré nos âmes unies et confondues. A présent, nul ne pourra en séparer les cendres !

Il y eut l'amnistie. Mais Faustin Pescaire la refusa. Il comptait passer la frontière et, par voie de mer, gagner la Belgique. On le considérait comme un saint. Isaure l'admirait de n'être pas un tiède ; elle voyait en lui tout ensemble Hernani et Polyeucte. Il lui écrivait : « Si je puis encore trouver grâce à ses yeux, qu'elle soit là. Avant la séparation, avant l'exil, je la presserais une fois encore contre mon cœur, ce cœur qui lui appartiendra toujours. Si elle me tient rigueur, je l'aime du même amour passionné et reconnaissant ; je lui pardonne, je la bénis. J'emporterai son souvenir. Ce sera mon trésor le plus pur. » Ils se retrouvèrent. Un soir, Isaure lui demandait, de sa chantante voix, s'ils ne pourraient jamais, sur l'océan des âges, jeter l'ancre un seul jour. Il était auprès d'elle. Les yeux d'Isaure se fermèrent sous la caresse d'un baiser.

Soudain s'ouvre la porte du salon. C'est l'oncle Savignac. Il lance son chapeau en l'air ; et il témoigne de toutes manières une joie merveilleuse. Ah ! Faustin Pescaire refusait l'amnistie ? — Je la refuse ! réplique-t-il. — Dieu ! mais l'amnistie s'adresse à « tous les individus qui ont été condamnés pour crimes et délits politiques ou qui ont été l'objet de mesures de sûreté générale ». — C'est mon cas ! — Tu veux rire. J'avais écrit au prince Napoléon ; voici ce qu'il m'a fait répondre : « ... Mais, contrairement à ce que vous pensiez, il n'a jamais été l'objet de mesures de sûreté générale ; dans ces conditions, il n'est pas question pour lui de bénéficier de l'amnistie et les choses restent en l'état... » Quelle aventure extraordinaire et ravissante !

— Je me rends ! dit Faustin Pescaire.

Et ce jeune Spartacus reste un peu de temps à briser ses chaînes ; mais ce sont des chaînes de fleurs.

On dira : « C'est un roman policier ! » Cette parole met en fuite les lecteurs sérieux ; il les faut rappeler. On appelle aujourd'hui roman policier un roman destiné à un très grand public et dont les incidents sont fournis par les hasards d'une recherche policière. Les malices de l'homme que l'on poursuit sont ingénieuses et de nature à vous égarer ; les inventions de la maréchaussée ne le sont pas moins. Dans ce tracas, vous serez inquiet ; vous aurez sans cesse à redouter le triomphe du parti de l'ordre et, comme on vous a rendu le désordre beaucoup plus appréciable, votre pitié pour lui vous causera de grandes perplexités, à très bon compte.

Seulement, ne soyez pas dupe des mots : ce roman-ci est très bien fait, écrit le mieux du monde, et par un écrivain. C'est l'histoire

qui lui procure le ton d'une conspiration, ses anecdotes de police et toute son humeur gaie.

L'Empire y est malmené. Il apparaît comme un régime un peu artificiel et qui n'avait pas, dans la nation, sa volonté bien appuyée. Les petits-enfants de Louis Pons-Tande, représentant du peuple à l'Assemblée nationale et combattant du deux décembre, ne devaient pas le voir autrement. Tout de même, la République aussi a des partisans très douteux. Sylvain Lagarde, le peintre, qui est leur chef, ne semble pas digne de toute admiration. Et Faustin Pescaire, leur martyr, a la vie sauve d'une façon qui donnerait envie à de moins nobles personnages. Les uns valent les autres; vous ne saurez pas, en définitive, à qui vous accordez votre préférence. Il y a là de l'ironie, comme en inspire la lecture de l'histoire un peu ancienne et dont le temps a ôté l'amertume. C'est un roman vrai, dont l'auteur a vu le néant.

Et l'*Histoire d'un crime*, de Victor Hugo, où M. Louis Pons-Tande est un conspirateur vite éludé, son auteur ne l'a pas vue ainsi. N'en soyons pas étonnés. Il était en plein dans les événements, qui lui faisaient de la peine; et il les a peints comme il les voyait, comme des choses d'une conséquence très grave et d'une portée, ou peu s'en faut, illimitée. Un peu d'éloignement l'eût dispensé de commettre cette faute. M. Raymond Escholier, lui, a été servi par ce double éloignement, celui du temps, qui est le principal, et celui de l'espace, Saint-Gauderic étant, grâce à Dieu, loin de la capitale.

Quand on conspire, il vaut mieux que ce soit à Paris et que l'entreprise qu'on se flatte de mener à bien mette la France tout entière dans une incertitude dangereuse. Les conspirations de Saint-Gauderic n'ont pas une telle importance; M. Escholier l'a voulu. Et c'est de cette façon-là que son récit, très pathétique, garde le tour qui lui plaisait d'une aventure très amusante.

L'amour de M. Bordier pour Isaure, et l'amour de Faustin Pescaire y sont de jolis épisodes, égayés par le chant d'Isaure. La police municipale, représentée par Caouailles, y fait une figure la meilleure. Et les fêtes qu'il y a dans les jardins des dames Solères ont un charme et un agrément délicieux.

C'est, en somme, une bonne idée qu'a eue M. Escholier, de limiter à un petit pays sa connaissance de la France. Il l'a toute connue à Saint-Gauderic, au temps du calme, où Mme Lestelle mène gentiment aux alentours sa récolte des objets de cuivre ou de faïence, où Cantegril déambule et, de tous côtés, a l'air d'un bon garçon, qui vit

bien et s'y divertit, où la petite Henriette, chez les Langlade, cède péniblement à sa nature imparfaite, et au temps de révolution où Faustin Pescaire essaye de démolir l'Empire.

A Saint-Gauderic, toutes les passions individuelles et globales qui ont existé dans des âmes françaises, pour les animer ou les réduire à l'impuissance, ont des cœurs à leur disposition. A Saint-Gauderic et ailleurs, dans tous les coins de province ou de campagne, où vivent des gens de chez nous, des femmes frivoles et exquises comme Mme Lestelle, de bons buveurs comme Cantegril, de pauvres filles et qui n'ont pas eu de chance, comme l'aveugle Henriette Langlade, et, dans les grands moments de l'histoire, de francs conspirateurs comme Faustin Pescaire. Autant vaut les étudier là-bas, plutôt qu'à Paris, où il y a tant de monde qu'on ne voit personne. A Saint-Gauderic, où il y a peu de monde, chacun est tout à sa fureur et lui consacre ce qu'il a d'énergie. Nous voyons, nous, que ce n'est pas grand chose ; mais, eux, ne le voient pas du tout. Cela emplit leurs journées et leurs nuits d'une rêverie continue. Cela devient leur manie et leur instinct.

Cette littérature provinciale nous a donné quelques-unes des œuvres les plus marquantes d'à présent. Elle donnera bien davantage, le jour que tous les écrivains auront senti ce qu'elle contient de force vive et d'une ardeur qu'on a longtemps négligée. Tout est dans tout : la France est dans chacun de ses bourgs, de ses villages. C'est là que vous pourrez le mieux la surprendre, savoir ce qu'elle dit, ce qu'elle pense et qui vous sera toute sa révélation.

Les romans de M. Raymond Escholier sont beaux. Ils ont pourtant ce défaut, même le dernier, *Quand on conspire*, plus animé que les précédents et plus porté par son sujet : ils sont un peu lents et un peu longs. Il y a, dans leur cours, des étapes où la matière romanesque ne se renouvelle pas, ne s'accroît pas, reste la même d'un épisode jusqu'au suivant ; et vous attendez le suivant, avec un peu d'impatience. Mais c'est ainsi à la campagne, et à Saint-Gauderic sans doute : les choses ne vont pas vite et, avant de se produire, ont de l'hésitation ; elles s'attardent, on ne sait pas quand elles viendront. Le temps ne compte pas.

André Beaunier.

REVUE DRAMATIQUE

Théâtre du Journal : *Les plus beaux yeux du monde*, comédie dramatique de M. Jean Sarment. — Comédie Française : *Robert et Marianne*, comédie en trois actes de M. Paul Géraldy. — Théâtre des Jeunes auteurs : *Le Tentateur*, trois actes de MM. Henri Clerc et Lionel Landry. — *Denise Marette*, trois actes de M. Jean-Jacques Bernard. — Odéon : *Le Rosaire*, trois actes de M. André Bisson, d'après le roman de Florence Barclay, — *Chez Sylvia*, un acte de M. Charles Clerc. — Théâtre Antoine : *Le mariage de maman*, quatre actes de MM. Louis Verneuil et Georges Berr. — Théâtre du Petit monde : *Gulliver au pays de Lilliput*, féerie de MM. Raymond Genty et Charles Clerc, d'après Swift.

M. Jean Sarment est un des écrivains de la jeune génération les mieux doués. D'une pièce à l'autre, nous voyons son talent se préciser et se dégager son originalité. La comédie dramatique, — ou plutôt sentimentale, — qu'il vient de nous donner, *les Plus beaux yeux du monde*, est de beaucoup la meilleure qu'il ait écrite et l'une des plus charmantes que nous ayons entendues depuis longtemps. Les deux premiers actes en sont tout à fait exquis de fantaisie légère, de sensibilité, d'émotion contenue. Le dialogue souple, nuancé, dont la grâce poétique s'avive d'une imperceptible ironie, a toute la fraîcheur et le brillant de la jeunesse.

Sur une plage à la mode, deux jeunes gens, unis par une étroite amitié, qu'explique sans doute le contraste de leurs natures et de leurs conditions. L'un est pauvre et l'autre est fils de banquier. Napoléon est gai, insouciant, spirituel; Arthur, gauche, timide, inhabile à s'exprimer, subit docilement son prestige et son influence. Napoléon lui emprunte un pantalon, une raquette de tennis, mais lui prête ses idées et, à l'occasion, ses mots. Tous deux aiment une même jeune fille, Lucie. Ils décident qu'elle devra se prononcer avant la fin du jour : leur amitié n'en sera pas altérée. Arthur parle le premier et répète à Lucie quelques phrases amou-

reuses qu'il a entendu soupirer à Napoléon. Quand il revient, Napoléon trouve étroitement enlacés la jeune fille qu'il aime et son ami. Il s'en réjouit, comme il était convenu. Il prend la chose gaiement et en chantant : gaieté qui pleure, chanson où perce le sanglot...

Entre le premier et le second acte, des années se sont passées, et tant de choses pendant ces années ! Arthur est devenu un auteur dramatique à succès ; Lucie est devenue aveugle. Ses yeux, — les plus beaux yeux du monde, — ne voient plus. Et tandis que son mari, fêté, adulé, fait loin d'elle, à Paris, de longs séjours, dans ce monde des théâtres que détestent les épouses, elle reste à la campagne, entre son petit garçon et son vieux père, esseulée, douloureuse : ses beaux yeux, qui ne savent plus voir, ont appris à pleurer... Mais le camarade d'autrefois, l'aimable, le joyeux Napoléon, où est-il, que fait-il ? Disparu : plus de nouvelles... Or, le voici qui reparaît, en quel état, bon Dieu ! et combien changé ! Lucie ne voit pas sa misérable dégaine, ni le paletot râpé, ni le cache-nez destiné à masquer l'absence de linge, ni les traits ravagés du visage et la moustache tombante. Pour elle, il est resté tel que naguère ; tel qu'elle a connu le compagnon de sa jeunesse, elle le revoit avec les yeux de sa mémoire... Et une conversation s'engage, toute frémissante de sensibilité, courant à la surface et parfois éveillant de profondes résonnances... Lucie dit ses tristesses de femme aimante et délaissée. Sur sa propre histoire, Napoléon glisse, évasif et vague. Tous deux s'appliquent uniquement à goûter l'amer plaisir de renouer le passé, de reprendre, à l'endroit où on l'a laissée, la vie heureuse... C'est le thème immortalisé par Musset :

Un souvenir heureux dans les jours de douleur.

Le troisième acte ne vaut pas les deux premiers. Il est trop « théâtre », trop poussé à l'effet ; le ton n'y a plus la même justesse, ni la même discrétion. Arthur revient : voilà les deux hommes en présence. Arthur d'abord le prend de haut avec ce camarade déclassé ; il a l'égoïsme et la dureté de l'homme arrivé ; peu à peu, il s'adoucit, et finit par reconnaître la supériorité morale du pauvre diable, qui a gardé, lui, sous sa défroque de miséreux, ses sentiments d'autrefois, et en qui il se reprend à saluer sa conscience... Cet hommage rendu au « raté », paraît un peu excessif. A faire tous les métiers, dont celui de croupier de cercle, il est peu vraisemblable que Napoléon ait conservé le velouté d'une âme de poète.

Le rôle de Lucie est tenu à ravir par Mlle Marguerite Valmont,

qui a traduit avec la grâce la plus touchante les émotions de la femme qui aime et qui souffre. M. Jean Sarment joue lui-même, avec l'intime compréhension qu'on ne peut attendre que de l'auteur, le rôle de Napoléon.

M. Paul Géraldy a l'oreille du public. Sa dernière comédie, *Aimer*, a obtenu un grand succès et continue de tenir l'affiche. Il n'est pas impossible que sa nouvelle pièce, *Robert et Marianne*, ait la même fortune. La manière en est tout à fait la même.

Deux jeunes hommes du dernier chic, dans une villa sur la Côte d'azur. La villa est à l'antique, du mode somptueux et prétentieux qui sévit aujourd'hui. Les deux jeunes gens sont en bottes fauves, culotte blanche et chemise de sport. Robert est absorbé et monosyllabique. Il s'est décidé à un brusque départ. Pourquoi? L'explication nous arrive, sous les traits d'une brillante jeune fille, Marianne. C'est elle que Robert voulait fuir, car il l'aime et n'ose le lui dire. Mais Marianne est une jeune fille moderne : elle est venue demander sa main à Robert, comme c'est maintenant l'usage.

Deuxième acte. Dans un salon tout en or, de style Exposition des Arts décoratifs. Robert et Marianne sont mariés : leurs affaires vont à merveille : Robert a le génie des affaires; mais le ménage lui-même va moins bien. Non du tout que Robert ait cessé d'aimer Marianne, ou qu'il la trompe : il n'y songe guère : il n'en a ni l'envie, ni le temps : il est tout à ses affaires. C'est justement ce que Marianne lui reproche. Elle trouve qu'il ne s'occupe pas assez d'elle, qu'il ne lui laisse pas assez d'indépendance, qu'il étouffe sa personnalité. Bref, le mariage l'a déçue : elle veut divorcer... Combien de fois avons-nous entendu à la scène, et qu'elles fussent Françaises ou étrangères, de ces pimbêches déchaînées contre un mari coupable de ne pas se consacrer uniquement à l'adoration de leur sotte et vaniteuse petite personne!

Divorceront-ils? Sur ces entrefaites, Robert éprouve de graves mécomptes dans ses mirifiques affaires. Et comme un malheur ne vient jamais seul, il apprend au téléphone la mort de sa mère. Alors, revirement chez Marianne. Elle renonce au divorce. Robert est malheureux : elle sera secourable et maternelle à son grand enfant d'homme fort. Tout est bien qui finit bien.

Mlle Piérat, agréable au premier acte en jeune fille moderne, est beaucoup trop larmoyante aux deux actes suivants. M. Alexandre est

un mari plein de dignité. Mlle Cerny et M. René Luguet se tirent convenablement de rôles assez effacés.

Dans la salle du Vieux Colombier est installé depuis cet automne le Théâtre des Jeunes auteurs. Jeunes, mais non pas inconnus. M. Henri Clerc s'est déjà signalé par une comédie vigoureuse, *l'Autoritaire*. Sa nouvelle pièce, *le Tentateur*, vaut par une sorte de réalisme sobre et non sans sécheresse. Cela se passe dans un bureau de perception en province. Un jeune ménage qui serait tout à fait heureux, n'étaient la cherté de la vie et la modicité des appointements. Nous voyons avec quelque inquiétude, au second acte, le mobilier devenir plus cossu, les toilettes de Madame plus élégantes. D'où vient l'argent? Une visite de l'inspecteur des Finances nous l'apprend brusquement. La jeune femme, que son mari avait associée à son travail, puisait l'argent dans la caisse de l'État. Stupeur de l'honnête fonctionnaire qui fait à la coupable de violents reproches. Mais elle relève la tête : « Dis donc que tu n'étais pas complice! C'est toi qui m'as enseigné l'art de truquer les livres, toi qui as profité de mes achats : tu as été le tentateur. » Jusqu'à la fin se prolongera ce duel entre la femme et le mari, s'accusant l'un l'autre. Il restera dans notre esprit une incertitude. — C'est l'intérêt, et c'est la faiblesse de la pièce. Le spectateur n'aime pas à rester sur une énigme. L'honnête homme marié à une lionne pauvre et dupé par elle, voilà une comédie. Le mari évitant de se poser la question gênante de l'origine de son confort, en voilà une autre. *Le Tentateur* n'est pas, de façon suffisamment nette, l'une ou l'autre.

M. Jean-Jacques Bernard a donné déjà plusieurs comédies d'une note très fine et très personnelle. Le sujet de *Denise Marette* est des plus émouvants. Un peintre en pleine réputation ne peut plus travailler. Sa fille, Denise, qui a, elle-même, un beau talent de peintre, fait passer ses œuvres sous la signature de son père : alors marchands, amateurs éclairés et critiques d'art, de s'extasier et porter aux nues la seconde manière du maître! Ainsi Denise a d'abord été portée par son instinct filial à se dévouer ; mais peu à peu l'artiste qui est en elle, se révolte. Elle souffre d'avoir dû sacrifier sa propre carrière à une supercherie héroïque. Qu'adviendra-t-il de cette lutte intime? Au dernier acte, qui se passe dans les ténèbres et dans les larmes, Michel Marette étant venu à mourir, Denise le revoit dans une hallucination et pleure sur sa jeunesse perdue. — C'est ici moins une pièce que l'ébauche d'une pièce, ou les indica-

tions pour une pièce. A en juger par ces deux spécimens, il semble que les jeunes auteurs comptent un peu trop sur la collaboration du public pour achever l'œuvre qu'ils se contentent d'esquisser d'un dessin sommaire.

A l'Odéon, *le Rosaire*, tiré d'un roman anglais dont le succès fut considérable. Une jeune femme, très belle, très brillante, Jane Campbell, refuse, parce qu'elle ne se trouve pas assez jeune, d'épouser un peintre à la mode, Gérard Dalmain, qui l'aime éperdument. Elle part pour un grand voyage. Au retour, apprenant que le peintre est devenu aveugle, elle se substitue à l'infirmière qui le soigne. Et la scène de reconnaissance fait couler sur la scène et dans la salle de douces larmes. Ce drame romanesque et sentimental est supérieurement joué par Mme Mégard et M. Yonnel.

Le spectacle commence par un acte ingénieux et piquant de M. Charles Clerc, *Chez Silvia*, que Jules Lemaître eût appelé un « en marge » de Marivaux et qui a valu un beau succès à Mlle Germaine Laugier, chargée du rôle de Silvia.

Au Théâtre Antoine, une joyeuse comédie de MM. Louis Verneuil et Georges Berr a pleinement réussi. Elle a en Mme Jeanne Granier, tour à tour souriante et émue, toujours naturelle et vraie, une interprète incomparable.

Le Théâtre du Petit Monde, que dirige si habilement M. Pierre Humble, tient un franc succès avec la féerie que deux poètes, MM. Raymond Genty et Charles Clerc, ont tirée de *Gulliver*. La difficulté était de faire passer pour lilliputiens les enfants qui jouent autour de l'excellent comique Moriss, interprète du personnage de Gulliver. Mais, prévenu en des vers charmants, l'auditoire a fait, de la meilleure grâce, le léger effort qu'on lui demandait. Depuis le moment où Gulliver entre en scène, traîné dans une charrette par ceux de Lilliput, qui l'ont recueilli sur la grève, l'intérêt ne faiblit pas un instant, non plus que les rires ne cessent. Signalons tout particulièrement l'ovation faite à une petite danseuse, Simone Joué, qui est déjà une ballerine accomplie... Guignol de notre enfance, où es-tu?

René Doumic.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

La politique et l'économique se mêlent et se confondent en un gâchis inexprimable au grand dommage du pays. Bien peu de jours se sont écoulés depuis que le congrès national socialiste décidait de ne plus pratiquer la politique de soutien à l'égard du ministère radical et jamais l'emprise socialiste sur le gouvernement n'a été plus complète, plus absolue. Plus apparaît fragile le lien qui associe le groupe socialiste à la politique de la majorité et plus se révèlent les sacrifices que les radicaux consentent pour le renforcer. Tout plutôt que de revenir à la concentration du 12 juillet! Ainsi la situation parlementaire pèse de tout le poids de son incohérence sur l'élaboration difficile de mesures financières dont personne ne conteste l'urgente nécessité ; les passions de partis vicient d'avance et faussent des lois qui ne seraient acceptables et ne produiraient d'effet salutaire que si elles sortaient de la collaboration de toutes les bonnes volontés. Une majorité d'une quarantaine de voix n'a pas l'autorité requise pour imposer au pays des sacrifices dont l'efficacité est contestée et dont les conséquences dangereuses sont dénoncées par les hommes les plus compétents. Le projet du Cabinet Painlevé, transformé et bouleversé pour obtenir l'approbation socialiste, prenait le caractère d'une loi politique destinée à amorcer la lutte des classes et à brimer une partie de la nation, celle-là même qui constitue l'un des facteurs indispensables de la production et de la prospérité.

De là naît la défiance irrémédiable, car la confiance ne se décrète pas, ne s'improvise pas; elle est la récompense des gouvernements qui font passer avant toute préoccupation de parti le souci unique du bien général et de la grandeur du pays. Ni l'indignation, ni les menaces, comme l'a souligné M. Bokanowski dans son remarquable discours, n'arrêteront l'évasion des capitaux,

bien au contraire, ni ne feront rentrer au bercail un seul franc. Les fureurs de l'Aquilon, dans la fable de La Fontaine, ne réussissent pas à arracher le manteau sous lequel s'abrite le voyageur, mais le chaud soleil l'invite à s'en dépouiller lui-même. La formule qui résume toute la politique fiscale du Cartel « Nous prendrons l'argent là où il est », n'est pas seulement malfaisante, elle est absurde. Elle évoque on ne sait quels coffres-forts où s'entasserait la fortune, billets, or, bijoux, titres. L'argent n'est pas dans ces imaginaires cachettes, et, s'il y était, aucune loi ne saurait l'y atteindre. On découvrirait de notables réserves de billets chez nos paysans, mais les grosses fortunes ne restent jamais à l'état statique ; les capitaux travaillent, circulent, produisent, vivifient le pays et ses colonies, pourvu qu'ils s'y sentent en sécurité; plus ils circulent, plus ils ont de rencontres avec le fisc; plus ils produisent, plus l'État perçoit. Faites luire le bon soleil de la sécurité, et vous les verrez foisonner dans toutes les entreprises privées et affluer par tous les canaux dans les coffres de l'État. Tout prélèvement sur le capital à l'état statique sera d'un rendement médiocre; tous prélèvements, pourvu qu'ils ne dépassent pas des proportions raisonnables, sur la richesse à l'état dynamique, c'est-à-dire sur le capital au travail, en mouvement, en croissance, seront fructueux dans une mesure pratiquement indéfinie. A la base de toute législation fiscale, il faut établir une politique de la production. Il n'est pas vrai d'ailleurs que seules les grosses fortunes s'alarment et cherchent à s'évader. Pour qu'un garde forestier se préoccupe, comme il m'a été rapporté, d'acheter des florins, il faut que l'inquiétude ait pénétré jusqu'au fond de nos campagnes. Et de s'écrier, comme le font, à la Chambre, les gens du Cartel, que les députés et les journaux de l'opposition sèment la panique, est aussi déraisonnable que de s'imaginer la baisse du baromètre produisant la pluie.

Le projet primitif de M. Painlevé comportait un impôt de capitation de 20 francs par contribuable: le rendement en eût été faible, mais l'effet moral excellent; la loi justifierait mieux ainsi le nom de contribution nationale; et tous les citoyens prendraient conscience de leur devoir fiscal en même temps que de leur solidarité nationale; il n'est pas un salarié, un tout petit propriétaire, un tout petit commerçant, à qui il ne soit légitime de demander d'affirmer sa qualité de Français par une contribution extraordinaire de vingt francs; tel valet de ferme de dix-huit ans gagne un salaire qui dépasse 4 000 francs; il est bon de lui rappeler qu'il a le devoir de

subvenir « pour sa part virile », si minime soit-elle, aux besoins de l'État. Le service fiscal est aussi obligatoire que le service militaire. La progressivité de l'impôt ne se défend qu'à la condition qu'il existe à la base le devoir universel de contribution aux dépenses communes. Mais la Commission des finances s'est empressée, à l'unanimité, de supprimer cet article : tels sont les méfaits de la surenchère électorale. Au contraire, l'intervention des socialistes a donné au projet le caractère d'impôt de classe; les deux articles essentiels du programme marxiste y reçoivent satisfaction : prélèvement déguisé sur le capital et division des classes par l'exemption d'une partie des citoyens.

Les débats de la Chambre ont montré que le projet de MM. Painlevé et Bonnet et de la Commission ne parviendrait pas à remédier au péril de la trésorerie et ne permettrait pas d'instaurer une politique de l'amortissement; mais il est certain qu'il créerait de très dangereux précédents. Il consacrait la faillite de l'État à ses engagements solennels, soit en prenant des mesures exceptionnelles pour dispenser l'État de payer les bons qui viennent à échéance le 8 décembre, soit en frappant d'une taxe les rentes sur l'État qui, à chaque émission et encore il y a un mois, avaient été déclarées exemptes de tous impôts présents et futurs. M. Malvy, président de la Commission des finances et, le lendemain, M. Blum, ont essayé de justifier un tel manquement à la foi jurée par des arguments plus dangereux que le mal lui-même. La majorité issue du suffrage universel, pour M. Malvy, a tous les droits ; une loi peut toujours défaire ce qu'une autre loi a fait. Et M. Blum a déclaré : « Je ne peux pas concevoir pour ma part que l'État puisse jamais être lésé par les contrats qu'il a conclus. Je persiste à croire que la souveraineté nationale n'est limitée en rien ni par les contrats entre particuliers, ni par aucun engagement de quelque nature que ce soit. » Jamais paroles plus lourdes de conséquences n'ont été prononcées à la tribune française. l'absolutisme de Louis XIV était bénin et tempéré à côté de l'absolutisme de l'État tel que M. Malvy (qui n'est pas socialiste) et M. Blum le conçoivent. Si cette doctrine n'était pas répudiée par le nouveau gouvernement, non seulement l'État ne trouverait plus jamais à emprunter au dedans ou au dehors, mais il deviendrait incapable d'un contrat quelconque, par exemple d'un traité international, d'une convention commerciale. Jusqu'ici il a été admis qu'au-dessus des gouvernements qui passent, plane la haute personnalité morale de la nation qui demeure. Le gouvernement bolché-

viste de Russie est le premier qui ait répudié tous les engagements du régime impérial, mais, jusqu'ici, l'histoire ne dit pas qu'il ait trouvé prêteur. A défaut d'une limitation de droit et justice, l'omnipotence de l'État démocratique devrait au moins trouver une barrière dans son propre intérêt. Il est très grave, en pratique, même à titre exceptionnel et pour des raisons de salut public, de violer les engagements les plus solennels et les plus récents ; il est encore plus grave d'ériger en doctrine un pareil manque de foi.

Le droit des porteurs de rentes est d'autant plus digne de respect que les titres des emprunts de guerre et de réparation sont entre toutes les mains et qu'on a fait appel, avec un succès magnifique, aux sentiments les plus élevés de tous les non combattants et, entre autres, au patriotisme des enfants des écoles. Quelle leçon on s'apprête à leur donner ! C'est déjà trop que ceux qui ont eu confiance dans le crédit de la France perdent, par la mauvaise gestion de ses gouvernants, environ la moitié de leur avoir, sans que le Parlement se croie encore autorisé à les frapper, durant quatorze ans qui seront naturellement prolongés, d'un impôt injuste et illégal. Sur d'autres points non moins graves la loi en discussion menaçait de créer des précédents dangereux. Par la constitution de titres de créances impliquant pour le fisc un droit de contrôle sur les bilans des sociétés on consacrerait la mainmise de l'État sur le capital mobilier. Son ingérence dans les contrats entre particuliers résulterait de l'interdiction de certaines stipulations dans leurs conventions. Le projet créait, sous quelque nom qu'on la déguise, une hypothèque générale au profit de l'État sur la propriété bâtie et non bâtie. L'effet de telles mesures législatives se produirait sans délai ; il s'est déjà produit : le rendement des impôts en octobre, la statistique du commerce extérieur, les bilans de la Banque de France en portent la trace. Ces dangers, les organismes économiques les plus qualifiés les ont dénoncés avec vigueur et précision : la Confédération générale de la production et l'Association nationale d'expansion économique ont adressé au président de la République, par un manifeste, l'écho de leurs alarmes. L'Assemblée des présidents de Chambres de commerce, la Confédération nationale des associations agricoles, ont fait entendre leurs doléances. Le résultat d'une législation fiscale trop hâtivement étudiée et inspirée par des raisons qui n'ont rien de commun avec les principes de la science financière serait d'abord de rendre indispensable, malgré les anathèmes de M. Blum, une inflation nouvelle et de provoquer une crise

de l'industrie et du commerce qui se traduirait par le chômage de nombreux travailleurs. Le marasme des affaires aurait pour répercussion inévitable la moins-value des impôts et la rupture d'un équilibre budgétaire qui est loin d'être solidement établi. Telles sont les perspectives peu rassurantes que nous présente un proche avenir si une nouvelle politique ne ramène pas, avec la confiance, la possibilité de réformes profondes.

Les conséquences morales d'une telle révolution fiscale seraient plus dommageables encore et plus durables que les suites matérielles. Le peuple français a toujours eu le goût de l'épargne, conséquence de l'amour du foyer et de la famille, qui n'a jamais exclu l'esprit d'entreprise et d'initiative; ses vertus domestiques ne sont que l'aspect pour ainsi dire intérieur de cette pondération, de ce goût de l'équilibre, de la logique et de la droiture qui caractérisent sa nature morale; jamais le Français n'a été un spéculateur. En ébranlant sa confiance séculaire en l'État, en l'éloignant des placements dits de père de famille que la loi prescrit pour les orphelins, on risque de développer chez lui le goût de l'agiotage, la passion du jeu, l'attrait du gain facile et rapide qui exclut le travail, l'ordre et l'épargne. On atteindrait ainsi l'âme même de notre peuple, si profonde et si honnête, d'où naissent spontanément les héros et les saints; on altérerait à jamais la nature morale et l'équilibre social de la nation française, déjà menacée par l'afflux du sang étranger. Et c'est là, en définitive, l'objet que se proposent certains dirigeants du socialisme révolutionnaire.

Ce ne sera pas, du moins, sans résistance. A la Commission des finances et à la Chambre, durant le débat public, des voix compétentes et éloquentes ont défendu les principes connus et scientifiquement établis de la saine finance. Tandis que M. Painlevé, avec beaucoup de bonne foi et quelque incohérence, défendait un projet, qui n'avait avec le sien que de lointaines ressemblances, on a pu se demander, à plusieurs reprises, s'il était vraiment convaincu lui-même par les arguments qu'il développait; le rapporteur, M. Lamoureux, ne donnait pas l'impression d'une conviction forte et communicative. Depuis longtemps, paraît-il, des combinaisons ministérielles s'édifiaient, mais nous sommes persuadés que les députés du cartel dont la défection a provoqué la démission du cabinet Painlevé avaient reçu de leurs départements les lettres indignées ou touchantes d'électeurs inquiets : ainsi réapparaissent, aux heures critiques, ces vieilles vertus

nationales par lesquelles notre pays s'est toujours sauvé lui-même.

Personne n'imagine que la situation financière puisse se trouver rétablie sans des sacrifices pénibles, mais encore faut-il que les moyens employés n'aillent pas à l'encontre du but à atteindre. Les orateurs de l'opposition, — et même quelques-uns de la majorité, comme M. Duboin et M. Chabrun, en d'utiles et persuasifs discours, — ont précisément fait ressortir que les remèdes proposés aggraveraient le mal au lieu de l'atténuer. On ne saurait, par exemples préluder à une politique dont l'objet est la déflation par une inflation nouvelle, et il n'est pas possible de mettre la charrue devant les bœufs en cherchant à instaurer une politique d'amortissement avant d'avoir obtenu un équilibre définitif du budget qui lui-même implique une stabilisation au moins approximative des changes. Les prélèvements que M. Painlevé destinait, dans son projet, à la création et à la dotation d'une caisse autonome d'amortissement, création dont le principe recueille l'approbation générale, ne seraient jamais arrivés jusqu'à cette caisse, les besoins du trésor les auraient détournés comme ils ont absorbé le dernier emprunt. L'inflation ne peut manquer d'entraîner un accroissement et une hausse des prix et des changes qui bouleverse l'économie nationale et rende impossible l'équilibre du budget.

L'exagération des impôts directs a pour conséquence inévitable l'inflation : en Allemagne, en Hongrie, en Pologne, l'expérience a été concluante; dans ces trois pays, ce n'est qu'au moment où l'on s'est résigné à faire appel aux impôts de consommation que le rétablissement est devenu possible. En Pologne, l'impôt exceptionnel sur la fortune a donné de graves mécomptes qui ont provoqué une émission supplémentaire de la monnaie nouvelle et une hausse des prix qui se traduisent par la baisse du zloty. De telles leçons, si proches de nous, sont utiles à méditer, encore que M. Pietri, dans un discours d'une technique très forte, nous ait dit avec raison que la situation de la France est meilleure que celle de ces pays. Il est acquis d'ores et déjà qu'une inflation de un milliard et demi est indispensable pour l'échéance du 8 décembre, dès lors que la consolidation des bons n'est pas admise. De ce terrible cercle vicieux seul pourrait sortir un gouvernement national qui aurait la confiance de tout le pays.

Le débat public a commencé le 17 novembre; le 18, M. Nicolle, député du Nord, et M. Bokanowski, député de la Seine, ont porté au projet du gouvernement et de la Commission des coups dont il n'a

paru se relever que pour tomber plus à plat quelques jours après. M. Nicolle, avec son expérience d'industriel, a donné la vraie définition de l'amortissement. On ne saurait amortir qu'après un enrichissement préalable; ce n'est que si l'État n'empêche pas l'agriculteur et l'industriel de créer de la richesse qu'il sera possible de remplir les caisses publiques et d'amortir les dettes à court terme ou de les consolider. C'est une duperie que de parler d'amortissement de la dette publique, lorsqu'on envisage le rachat des obligations de la dette avec des émissions de billets provoquées directement par le mécanisme fiscal ou financier dont la caisse d'amortissement projetée tirerait ses ressources. On ne saurait violenter impunément ni méconnaître les lois de la formation et de la circulation des richesses. Après une intéressante intervention de M. Marcel Héraud, M. Bokanowski, avec son autorité et sa compétence, a prononcé un magistral discours dont la solidité était rehaussée d'une émotion contenue et qui a produit une forte impression. M. Nicolle avait défini l'amortissement; il a, lui, défini l'inflation, il en a montré le mécanisme : l'inflation est en puissance dans les exagérations fiscales et c'est un contresens financier de vouloir la combattre par l'impôt ou par l'emprunt. Dans une seconde partie, M. Bokanowski s'est attaqué au moratorium des Bons du Trésor et à la ruine du crédit de l'État par la violation de ses engagements et l'établissement d'un impôt sur le coupon de rente. Celui qui a souscrit aux emprunts de guerre pendant que ses fils se faisaient tuer, a déjà perdu aux cours actuels une forte part de ce qu'il a porté à l'État, « et vous voulez encore lui retirer quelque chose, alors que tout votre effort devrait tendre à donner une prime à son dévouement, à ses sacrifices. Ces rentiers ne sont pas de gros capitalistes. Ce sont des orphelins, tous les faibles que la loi oblige à convertir leur patrimoine en rentes sur l'État. Ce sont les souscripteurs du Crédit national qui ont permis de fermer la plaie béante des dix départements dévastés... Alors que la France de Waterloo, alors que la France de Sedan, n'a pas voulu renier sa signature, ne vous étonnez pas que nous vous refusions de voter le passage aux articles. Nous espérons ainsi vous détourner de vos erreurs et vous empêcher de déchaîner sur le pays la plus irrémédiable des catastrophes. »

Le vendredi 20, M. Painlevé, répondant aux objurgations de M. Léon Blum, n'obtenait l'adhésion du groupe socialiste qu'après s'être engagé à limiter très strictement l'inflation nécessitée par les échéances du 8 décembre; on eut l'impression, à la Chambre, que la

hautaine protection de M. Blum était, pour M. Painlevé, présage de mort. Il n'obtenait, en effet, le passage à la discussion des articles que par 294 voix contre 250. Dans la matinée du dimanche 22, une chaude bataille se livrait à propos de l'article 5 comportant le moratoire des bons à court terme; plusieurs membres notoires de la majorité abandonnaient le gouvernement qui ne l'emportait que par 28 voix. Dans l'après-midi, cette faible majorité, diminuée des voix communistes, devenait une minorité de trois voix et le président du Conseil portait à l'Élysée la démission du Cabinet.

La situation financière domine de si haut les vaines agitations des partis que, malgré les serments cartellistes, la détresse du trésor emporte comme feuilles mortes les ministères. Tous périssent par leur ministre des Finances. MM. Painlevé et Bonnet, malgré leur bonne volonté, n'ont pas survécu longtemps à M. Caillaux. Le replâtrage du 27 octobre était visiblement précaire. M. Painlevé a manqué l'occasion d'être un grand chef de gouvernement le jour où, à Nice, il n'a pas osé regarder en face les radicaux en rumeur et leur dire que, pour le salut du pays, il ferait appel à toutes les bonnes volontés et que la France est au-dessus des partis. Nous ignorons encore, à l'heure où nous écrivons, à quel successeur le Président de la République fera appel pour assurer la difficile succession de M. Painlevé. Nous croyons qu'un ministère de large concentration républicaine placé au-dessus des partis pour une œuvre de salut national serait seul capable d'entreprendre l'œuvre de longue haleine qu'est l'assainissement des finances et de la monnaie. Après les expédients urgents, il faudrait en venir aux réformes profondes, aux économies sur les dépenses stériles, à une politique rationnelle de la production. Le parlementarisme dégénéré que nous pratiquons peut-il supporter de tels remèdes, si évidente qu'en soit la nécessité? La réponse à cette question implique l'avenir même de la patrie et du Gouvernement parlementaire. Nous n'aimons pas que l'étranger, fût-il ami, se mêle de nos affaires intérieures : voici cependant l'utile conseil que nous donnait, le 12 novembre, le *Times* : « La Cité pense que la tâche de ceux qui cherchent à faire sortir l'ordre du chaos financier actuel serait grandement facilitée. si l'on pouvait, au moins pour le moment, séparer la finance de la politique... Toute réforme sérieuse ne peut réussir que si elle s'appuie sur un effort national unanime. La solution qui s'impose immédiatement exige que l'on restaure la confiance sans laquelle aucun effort national ne peut être assuré. Et l'on devrait au moins

trouver une base d'unanimité en se ralliant à l'idée d'une enquête indépendante sur la situation financière effectuée par des experts eux-mêmes indépendants qui pourraient indiquer les meilleurs remèdes à employer. Cela constituerait une sanction morale beaucoup plus solide pour un plan indépendant que tout programme formulé uniquement sur la base de la politique des partis. »

Quelle que soit l'issue de la crise, on s'accorde à penser que M. Briand doit rester au quai d'Orsay, pour signer, le 1er décembre, à Londres, les accords paraphés à Locarno. Et nous souhaiterions que, d'ici là, il saisît une occasion de s'expliquer publiquement sur ces traités et l'esprit dans lequel il les a conclus. On parle beaucoup, en Allemagne, en Angleterre, en France, et ailleurs encore, de « l'esprit de Locarno » mais on ne paraît pas le comprendre partout de la même manière. L'interprétation allemande est franchement inquiétante ; celle de M. Chamberlain est loin de nous donner toute satisfaction. Pour nous, — et c'est ce que nous aimerions entendre dire à M. Briand, car c'est la thèse même qu'il a toujours soutenue, notamment dans la note du 16 juin, — « l'esprit de Locarno », c'est la juste exécution des traités dans un esprit de conciliation, de transaction, de concorde, et avec la soupape de sûreté de l'arbitrage pour toutes les contestations graves. Nous avons montré, il y a quinze jours, par les paroles mêmes de M. Stresemann, qu'il ne l'entendait pas ainsi et que, pour lui, comme pour l'unanimité des Allemands, c'est le traité de Versailles qu'il s'agit de détruire. L'agitation nationaliste se déchaîne de plus belle à la veille du jour où il faudra signer à Londres; elle s'en prend au président Hindenburg lui-même, que Ludendorff accuse de trahir la patrie allemande. Ces exagérations ne nous arrêteraient pas, si elles n'étaient corroborées, sur un mode moins aigu, par toute la presse. Le *Vorwaerts*, organe des socialistes, écrit : « La véritable paix n'est pas encore assurée. L'esprit de Locarno régnera seulement quand les dernières garnisons des Alliés auront quitté les pays rhénans. »

Les Alliés ont accordé au Reich l'évacuation de la zone de Cologne. Parmi les opérations de désarmement dont la dernière note de la Conférence des ambassadeurs du 16 novembre jugeait encore indispensable de vérifier l'exécution, les unes sont considérées comme réalisées, on renonce à quelques autres et, pour le surplus, on fait confiance aux promesses du gouvernement de Berlin. L'évacuation commencera donc le 1er décembre, à l'heure où seront signés, à Londres, les accords de Locarno. Mais, de cette

concession, que beaucoup de Français jugent excessive, les Allemands ne nous savent aucun gré; pour eux, l'évacuation était un droit indépendant du désarmement; ils ne veulent pas y voir une de ces « répercussions » verbalement promises sur les bords du lac Majeur; l'Allemagne s'attend à ce que soient abrégés les délais d'occupation des deux autres zones. L'occupation va devenir purement militaire et les effectifs vont être réduits : concessions de nulle valeur. La *Gazette de Francfort*, le grand organe démocrate, ne se contente pas de l'évacuation de Cologne, mais daigne cependant en témoigner quelque satisfaction : « L'évacuation commence : l'impérialisme français a définitivement manqué son but. L'année 1925 sera l'année du commencement de la libération allemande. Elle aura vu la libération de la Ruhr ; elle verra la libération de la zone de Cologne, et elle contient en elle des perspectives certaines pour la libération des autres zones occupées dans des délais sensiblement plus brefs que ceux prévus par le traité de Versailles. Car les répercussions de l'œuvre de Locarno, telles qu'elles sont actuellement annoncées, ne sont et ne peuvent être qu'un commencement... Il faudra qu'elles se prolongent et qu'elles s'étendent jusqu'à ce que disparaisse la dernière mesure contraire à l'égalité de droits de l'Allemagne et au nouvel esprit de paix. » Si, pour le gouvernement de la République, « l'esprit de Locarno » c'est aussi la destruction de tout ce qui rappelle notre victoire, il faut qu'il le dise clairement ; et si ce n'est pas cela, il faut que les Allemands sachent qu'ils font fausse route. On commet une terrible erreur si on s'imagine, en France, qu'à force de concessions et de procédés aimables, on apaisera les rancunes des Allemands et on ralliera leur sympathie. En tout cas, le courant d'opinion contre les accords de Locarno est assez fort pour que les Alliés soient en droit de n'accorder quelque crédit à la signature du Reich que s'il procède le plus tôt possible à des élections générales qui indiqueront dans quel sens se dessine l'évolution de l'esprit public.

La Chambre des communes a ratifié le 19 novembre les traités de Locarno par 375 voix contre 13. M. Chamberlain, à cette occasion, s'est expliqué sur ces accords et l'on regrette de trouver dans ses paroles comme un écho atténué de celles de M. Stresemann. Lui aussi se félicite qu'on ne distingue plus vaiqueurs et vaincus; mais, lorsqu'il précise les engagements pris par l'Empire britannique pour assurer la sécurité française, on s'aperçoit qu'ils se réduisent à presque rien. En aucun cas l'Angleterre n'est obligée automati-

quement à intervenir; elle reste toujours juge de la nécessité d'intervenir sur le continent, sauf en deux cas : une formelle injonction de la Société des nations et une flagrante violation du pacte; et encore, dans ce second cas, elle sera seule juge du caractère immédiat du danger. Les engagements de l'Angleterre à notre égard se réduisent donc pratiquement à très peu de chose et la France sera bien avisée en cherchant ailleurs les éléments de sa sécurité. Une nouvelle campagne contre les sous-marins se dessine en Angleterre et aux États-Unis dont l'objet évident est de nous enlever la seule arme efficace qui nous reste sur les mers. Et ici encore on invoque l'esprit de Locarno!

L'esprit de Locarno, interprété comme une tendance générale à l'abdication, s'étendrait-il aux négociations commerciales? Serait-il vrai, comme on nous l'écrit de bonne source étrangère, que M. Chaumet, avant de quitter, le 27 octobre, le ministère du Commerce, aurait, par écrit, concédé à l'Allemagne la clause de la nation la plus favorisée dans le nouveau tarif douanier qui est en voie d'élaboration, et cela sans avoir la possibilité d'obtenir, dès à présent, une contre-partie équivalente et sans nous réserver, pour l'avenir, l'éventualité de tractations nouvelles que seule l'institution du nouveau tarif aurait pu motiver? Serait-il vrai aussi que, non contente de cette aubaine inespérée, qui aurait les conséquences les plus graves pour notre prospérité économique, elle demande des garanties au sujet de ce tarif minimum et se dispose à nous en faire préciser les taux? Nous souhaitons que ces informations soient démenties. Si le traité provisoire doit se muer automatiquement, ainsi qu'on le prétend, en un statut définitif, il n'est pas admissible que, nous démunissant dès à présent des moyens de négociation que nous a apportés le nouveau tarif, il ne nous assure pas, pour l'expansion française, les moyens d'action nécessaires sur le marché allemand.

RENÉ PINON.

Le Directeur-Gérant : RENÉ DOUMIC.

BALTUS LE LORRAIN

PREMIÈRE PARTIE

I. — LA HORGNE AUX MOUTONS

En Lorraine de langue allemande, tout près de la frontière, une grande ferme est posée au bord de la forêt. Sa façade principale regarde la France. Comme elle est bâtie sur une colline, on voit de là, et bien loin, les campagnes pour lesquelles les hommes se sont tant battus; et si l'on fait, en arrière, du côté de l'Orient, trois cents mètres seulement, — verger, grands arbres, champs de fougères et quelquefois de pommes de terre, — on entre dans la forêt du Warndt, qui est de la Sarre.

Cela se nomme la Horgne aux moutons, cet ensemble de bâtiments où la même famille, depuis quatre générations au moins, — le reste, qui le sait? — cultive le sol profond dans la plaine, fauche les prés de la pente, et cueille les fruits épars que des futaies protègent contre les vents glacés de l'Est. La Horgne? Le nom lui fut donné aux temps où la Lorraine, peuplée de Celtes et gouvernée par Rome, parlait la langue latine : *horreum*, la grange. Et il y en a, des Horgnes autour d'elle! Rien que dans le pays messin, on le rencontre au moins sept fois, ce nom : près de Peltre, près de Nouilly, près de Chesny, près de Pontoy, près d'Amélécourt, et ailleurs. Mais la ferme la plus proche, l'invisible voisine, séparée par un plateau, une vallée, et un plateau encore, se nomme La Brûlée, et lui res-

Copyright by René Bazin, 1925.

semble un peu de visage. Elle a remplacé la ferme anonyme, à jamais privée d'état civil, qui fut brûlée en 1635, quand les Suédois et de nombreux irréguliers ravageaient la Lorraine. La Horgne aux moutons, solide sur un promontoire, surveille tout un pays. La route de Carling à Sarrelouis, longeuse de frontière, passe derrière elle et un peu au-dessus ; les lignes forestières qui partent de là conduisent en Allemagne.

La Horgne est seule, puissante, peuplée.

Hélas ! l'homme qui la commande n'a pas d'enfants. Dans cette féconde Lorraine, lui, fils aîné de ceux qui lui transmirent la ferme, lui qui, tout jeune, en est devenu propriétaire, il est seul de son nom sur la terre des Baltus. Sa femme, une belle fille de Pange, épousée à vingt ans, est morte en donnant le jour à un enfant qui n'a pas vécu. D'autres ont cherché à plaire à maître Léo, et, pendant une période qui fut longue parce qu'il était riche, on parla plus d'une fois d'un nouveau mariage, avec celle-ci, avec celle-là, et elles eussent consenti, assurément, à devenir maîtresses de la Horgne aux moutons. Mais lui, il ne voulait pas.

Il est vieux à présent. Il a passé toute la guerre de 1914 dans sa Horgne, seul avec de jeunes gars, ou des bossus, bancals, malingres, que la conscription allemande lui laissait, travaillant comme à trente ans, et il en aura tout à l'heure soixante. Son aide la plus assurée et constante, ç'a été Glossinde, une vieille fille silencieuse et dévouée, claire de regard, d'âme intrépide, douloureuse à jamais, comme tant de femmes de Lorraine qui ont vu les deux guerres, et que la victoire elle-même n'a pas consolées.

Le voici, dans la grande salle de la ferme. Le soir du jeudi saint, 17 avril 1924, il est rentré des champs plus tôt que d'ordinaire, puisqu'il y a encore un peu de jour, et qu'on voit assez « pour se conduire dans la campagne ». Par les deux fenêtres, on aperçoit, dans le ciel au-dessus de France, de grands nuages ronds, compagnons du soleil en fuite, éclairés par en bas, et rouges de son feu. Il fait très froid dehors. Le poêle chauffe la pièce. Glossinde tourne autour de la cheminée, rapprochant les bouts de tisons, écumant le pot de terre où elle a mis toute sorte de légumes à bouillir. Léo Baltus est assis devant le feu, sur une chaise basse, penché en avant, les mains à la flamme. Ses genoux sont remontés ; son

grand corps replié, tassé, paraît plus gros qu'il n'est ; il a des épaules de porteur de grains, une tête ronde, aux cheveux gris abondants et coupés ras, un visage sans barbe, les traits épais, les yeux jaunes, les sourcils droits. Son frère, le cadet, qui est près de lui, à sa gauche, lui disait autrefois : « Tu as le masque d'un vieux Latin, Léo, et on ne t'appelle pas pour rien « le Romain ».

Jacques Baltus, lui, de six années moins âgé, habillé en demi-bourgeois, assis sur le bout d'un banc de cerisier qu'il a rapproché du foyer, une jambe passée sur l'autre, le dos bien droit, maigre et bâti en hauteur, a le type militaire des grands Lorrains qui servent dans la cavalerie. Ses cheveux, clairsemés sur le haut du crâne, fournis et bouffants sur les côtés, sont blonds, et sa moustache est plus blonde encore. Il a plus de rides que son frère aîné ; il a des yeux bleus, aux mouvements rapides; les lèvres fortes, trop portées en avant, défaut que cachent à demi les moustaches gauloises, tombantes le long des joues. Pas plus que Léo, Jacques Baltus n'a fait la guerre contre nous, dans les armées allemandes. Sa profession l'a exempté, en 1914. Il est instituteur primaire à Condé-la-Croix.

La conversation, commencée depuis une heure peut-être, avec son frère, ne vit plus que par soubresauts. On s'est dit à peu près tout ce qu'on pouvait se dire. Tantôt, il regarde Léo, qui ne bouge pas, lui, creusant la même idée, et tantôt il regarde sa fille, dans l'ombre, là-bas, et qui n'a pas dit un mot, ni fait un geste. Elle se tient debout, longue et mince, la poitrine appuyée au mur, et son front touche les vitres de la fenêtre, qui est haute. On lui a donné, ou bien elle s'est donné à elle-même, une consigne dont elle ne s'écarte pas. Elle attend quelqu'un qui doit apparaître, dans les ténèbres presque faites, de la cour et des terres en pente. La lumière ne vient plus du dehors à son visage; la flamme de la lampe, celle du foyer mettent seulement quelques points d'or sur les cheveux blonds qu'Orane porte en bandeaux, selon la mode ancienne. Si, à travers les vitres, un passant apercevait la jeune fille ainsi penchée vers l'ombre, il pourrait ne pas la trouver jolie. Elle est simplement agréable; on la devine brave, pure, et, tout au fond, tendre. Mais brave d'abord. C'est un être sûr, et qui, malgré sa jeunesse, a le parfait commandement de soi-même. Elle a des yeux tout neufs, tout clairs, tout bleus, où tremblent des étamines jaunes, et elle

les gouverne à merveille. Ils se posent sur les yeux de celui qui lui parle, et ils jugent; et après cela, si vous avez déplu, cherchez-les : vous ne les trouverez plus. Elle excelle à cacher sa sensibilité frémissante. Elle parle peu. Pour ce qu'elle aime, elle est capable de parler très bien, et même avec esprit, et d'attendre indéfiniment, et d'être héroïque. Elle a de la défense, des amitiés, des répulsions, vierge attentive et passionnée.

En ce moment, elle guette; son cœur est occupé d'une seule pensée, qui trouble aussi, mais inégalement, les deux frères Baltus. Ceux-ci mettent de longs intervalles entre des phrases qui sont des répétitions de crainte ou d'espoir déjà exprimés, et qu'ils prononcent uniquement pour garder le contact, navires en voyage, et qui disent : « Rien de nouveau à bord. » Les ténèbres sont de plus en plus épaisses, sur la campagne. Les nuages les plus bas ont à peine un peu de pourpre à l'ourlet.

— Tu dis, Jacques, qu'elle a quitté ta maison à deux heures ? Dans quelle direction?

— Le charpentier Cabayot l'a vue, qui se dirigeait de vos côtés.

— Elle n'a pas paru à la Horgne. Les bois sont grands : les chiens s'y perdent.

— C'est tous les jours à présent qu'elle court la campagne, avec ses morceaux de pain dans son tablier.

— De combien, chaque morceau, qu'elle perd ainsi?

— D'une livre, une livre et demie.

Le paysan serra les deux poings qu'il tendait à la flamme.

— Tu supportes cela, Jacques!

— Que veux-tu? le chagrin l'a changée!

— Je l'aurais corrigée, moi!

— Tu n'en sais rien, Léo : tu es veuf depuis trop longtemps, pour être sûr que tu aurais fait cela. Moi, je ne le crois pas.

L'homme de l'école, rude aussi, mais plus raffiné, eut un sourire douloureux, en regardant la flamme dansante du foyer. Il reprit, longtemps après :

— J'ai toujours fait bon ménage avec elle, Léo.

La vieille Glossinde, à ce mot-là, tourna la tête; la jeune fille qui guettait, sans se retourner, fit un mouvement : mais il n'y eut ni réponse, ni suite. L'horloge, dans sa gaine de bois peint, sonna sept heures. Le chef de la Horgne aux moutons

tira, de son gousset un ognon d'argent, montre héritée, et la monta, avec la clé qui pendait à la chaîne d'acier. Le meuglement d'une vache, dans l'étable voisine, affaibli par les cloisons, remplit la salle, et fit trembler une assiette en équilibre dans le vaisselier.

— J'ai livré le veau ce matin, dit le paysan.

Le silence dura ensuite un peu de temps, rompu, tout à coup, par quatre notes jeunes, claires, heureuses :

— Voilà Mansuy !

La guetteuse quitta la fenêtre, courut à la porte, et l'ouvrit. L'air glacé entra, balayant des brins de paille qui coulèrent sur le sol, et de la poussière qui tourbillonna autour de la lampe.

— Et voilà maman en arrière !

Elle s'élança dehors. L'instituteur s'était levé le premier, et l'avait suivie jusqu'auprès du seuil. Léo Baltus se levait aussi, mécontent d'avoir perdu deux heures peut-être, et des mots, par la faute de cette belle-sœur à demi folle. Le bruit de plusieurs voix mêlées entra en vol de bourdon, sans qu'on pût deviner ce qu'elles disaient. Trois hommes, au lieu d'un, apparurent, montant les marches : Mansuy, solide gars, d'allure dégagée, qui venait d'achever son service militaire; le berger tout vieux, barbu jusqu'aux yeux, couvert de sa houppelande; un adolescent courtaud, robuste, petit valet de ferme. Et ils allèrent dans l'ombre, de l'autre côté de la table. On les vit passer, on ne les regardait pas. Tout le monde regardait celles qui devaient entrer maintenant. Jacques Baltus s'était effacé le long du mur. Elles entrèrent dans la lumière, la fille et la mère, se donnant la main. Elles étaient de même taille, l'une très blonde, l'autre presque brune, et pâle, et dont les yeux étaient cernés d'une grande ombre.

— C'est Mansuy qui l'a retrouvée! dit la jeune fille. Il n'a pas eu à l'appeler. Elle l'a vu dans le champ. Elle a dit : « Si c'est Marie-au-pain que vous cherchez, elle est dans le chemin ! » Il a descendu, à toute vitesse, et il l'a trouvée sur la route, la chère maman. Elle allait chez nous, à Condé-la-Croix. Elle a grand chaud, elle se dépêchait. N'est-ce pas, maman, que vous saviez bien que vous étiez en retard?

Elle disait cela pour excuser la mère, qui inclina la tête, en signe d'assentiment, et répondit :

— J'avais dû aller plus loin que d'habitude, à des carre-

fours, dans les forêts. J'ai idée que c'est par là qu'il reviendra. S'il était en France, nous l'aurions déjà, dans sa petite chambre, dans son lit qui est fait, les draps bien tirés, une fleur fraîche à côté, pour qu'il repose mieux.

La jeune fille avait fermé la porte. La mère était seule, debout près de l'entrée, disant avec volubilité, et comme si elle récitait une leçon, ces choses qui semblaient déraisonnables aux autres. A peine avait-elle l'air de les reconnaître, ceux qui se trouvaient là, dans la salle. Son mari, que sa fille avait rejoint, près du mur, à droite, se taisait, gêné.

Ce fut la forte voix du maître qui essaya de tirer du rêve la mère hallucinée. Il la connaissait mal. Il n'avait jamais su la comprendre, même au temps des noces de Jacques; il ne voyait pas en elle, sans dépit, une sorte de demi-dame, qui avait passé plusieurs années au pensionnat des religieuses de Peltre; il attribuait à son influence le peu de goût qu'avaient montré, pour la vie rurale, Nicolas Baltus, le disparu, le neveu, l'espoir trompé de la ligne terrienne, et un autre encore, un grand jeune qui n'était pas loin.

— Eh bien! avez-vous découvert sa trace, ma pauvre Marie?

Elle tressaillit, et répondit, comme un témoin répond au juge, tâchant d'assurer sa voix, de ne dire que l'essentiel :

— Non; mais mon espoir est invincible; les chemins sont longs pour moi ; ils sont longs pour lui : il n'a pas encore passé la frontière.

— Vous le croyez toujours en Allemagne?

— Oui, Léo, peut-être, ou bien ailleurs.

— Ma pauvre amie, voilà six ans bientôt qu'il n'a point été revu.

— Six ans aujourd'hui même : c'est pour cela que j'ai été plus loin que d'habitude.

— Vous n'en pouvez plus! Regardez-moi cette mine-là! Et ces yeux creux! Et cette robe tachée de boue, plus que mes culottes de labour, bien sûr! Vous croyez que c'est prudent, à une femme qui n'est pas encore trop désagréable à voir, d'errer des demi-journées dans les forêts de la Sarre?

— Les mères qui cherchent leur enfant, ça n'a peur de rien, Léo.

— Allons, il faut vous en retourner à Condé. Je vous dirais bien de souper avec nous...

— Oh! non, merci!

— Je sais que vous n'aimez plus la compagnie... Prenez une goutte de café; ça vous soutiendra, jusqu'à l'école... La nuit est devenue toute noire; Mansuy, tu allumeras la lanterne, et tu les reconduiras jusqu'à la route!

Du groupe des trois hommes qui avaient assisté, muets, à l'entrée de la belle-sœur du patron, Mansuy se détacha aussitôt, il traversa la cuisine en diagonale, ouvrit la porte qui, en face de la cheminée, donnait accès dans les autres pièces de la grande ferme, et revint quelques instants plus tard, portant, au bout de son bras gauche, une lanterne d'écurie d'un modèle antique, construite en forme de tour, grillagée, cerclée de métal, coiffée d'un toit à plusieurs étages noircis par la fumée, meuble fabriqué surtout en vue de résister aux chocs, et d'où s'échappait, cependant, une petite lumière. En passant devant la fille de Marie Baltus, le jeune homme, à l'aise dans la ferme comme un vrai fils, leva un peu la lanterne, en manière de salut. Orane sourit. Les adieux furent rapides. Léo Baltus reconduisit son frère et sa belle-sœur jusqu'à trois pas au delà du seuil. Il les regarda descendre un moment, puis remonter pour gagner la route de Carling à Sarrelouis. La femme, fatiguée de la longue course dans la forêt, boitait un peu, tout à côté de son mari. En avant, Mansuy allait, balançant la lanterne, et éclairant le sentier quand il y avait une pierre, ou un tournant. Orane était près de lui.

On ne les entendait ni marcher, ni parler, ces quatre voyageurs dans la nuit, car ils se disaient seulement des mots à voix basse, et l'herbe, et l'humidité de la terre, assourdissaient le bruit des pas. Au-dessus d'eux, les étoiles luisaient, voilées de brume. C'était la nuit de printemps, qui mouille les germes entr'ouverts et les premières feuilles, plus douce que la pluie, et plus lente.

Au bout du sentier, ils trouvèrent la route de Carling, route de hauteur, bordée, à droite, par les massifs forestiers du Warndt, et qui côtoie, à gauche, deux kilomètres après la Horgne aux moutons, ce village où habitait Baltus, ce Condé-la-Croix, dont les maisons sont posées en accent circonflexe sur les flancs d'un plateau cultivé. Mansuy continuait, soi-disant, d'éclairer le chemin. Mais la lanterne, pendue à sa main gauche, et dont la vitre était tournée vers l'arrière, ne donnait

un peu de lumière qu'à Baltus et à Marie qui suivaient ; et lui, il demeurait dans l'ombre, marchant près d'Orane à pas mesurés, balancés au rythme des labours.

Quand deux jeunes gens s'en vont ainsi, ne se regardant pas l'un l'autre, mais graves, le visage levé, disant aux étoiles, à voix basse, des mots que n'entendent point les parents qui les suivent, on peut être assuré que l'amour est entre eux. La mère, épuisée, possédée d'autres songes, avait perdu, depuis longtemps, ce don qu'ont les mères d'interroger sans cesse, en esprit, leurs filles un peu grandes et en danger d'amour. Marie Baltus ne voyait que ceci : par la nuit sans lune, elle avait, pour la mieux guider sur le chemin, le chef de culture de la Horgne, un homme qui avait la confiance du maître, et auquel celui-ci avait dit : « Reconduis-les jusqu'à la route. »

Mansuy fit beaucoup plus. Il ne s'arrêta qu'au commencement du village, aux premières de ces maisons qui avaient toutes une fenêtre éclairée, mais une seule : habitations de cultivateurs ou d'artisans, façades claires, longs toits, fumiers le long des murs, deux ruisseaux encadrant la chaussée bien empierrée, descendant de là-haut, où était la place de l'école. Ni trop de paroles, ni trop de gestes. Peut-être avait-il, furtivement, serré la main d'Orane Baltus. On vit seulement qu'il se retournait, qu'il enlevait sa vieille toque de fourrure : « Bonsoir, la compagnie ! » et qu'il reprenait le chemin de la Horgne, à grandes enjambées.

Quand il fut éloigné de cinquante ou soixante pas, il se mit à chanter, pour être encore un peu près de celle qu'il aimait. Marie Baltus n'y fit point attention. Orane, qui s'était mise à gauche de ses parents, connaissait les paroles de la chanson d'ancienne France, la chanson qu'elle lui avait apprise, afin de l'habituer à mieux prononcer le francais :

S'il fut jamais, s'il fut un jour
Un amant payé de retour,
Ce n'est pas moi :
Vive le roi !

Le refrain s'en alla parmi les ensemencés et parmi les arbres du Warndt. Il ne s'adressait qu'à une seule créature au monde. Elle riait secrètement, les yeux mi-clos. Elle entendit le premier couplet, et le sourire s'allongea encore :

Vous êtes sûre de vous-même,
Votre cœur, sans doute, est fermé :
Si c'est pour ne pas être aimé,
Pourquoi voulez-vous qu'on vous aime?

Orane n'entendit pas la suite. Le chanteur était déjà trop loin. Elle se rappelait le jour où ce timide, dans le verger de la Horgne, lui avait dit : « Pour être certain de vos amitiés, il en faut, du temps, mademoiselle Orane ! » et comment elle avait répondu : « Lent à donner sa foi, et fort ensuite pour la défendre, mais, Mansuy, c'est toute la Lorraine ! — Quand commencerez-vous ? — Je veux d'abord connaître le secret que vous m'avez dit que vous aviez. »

Alors, difficilement, craignant qu'elle ne le quittât, le jeune homme avait raconté le secret. C'était un grand projet, qui changeait tout pour eux. « J'aurais bien habité ici, et, au fond, j'étais décidée. Nous sommes de la campagne, nous autres. Mais ce que vous voulez faire, c'est beau. Tu peux compter sur moi, Mansuy ! » Et, depuis ce jour-là, ils s'étaient tutoyés.

Elle songeait à ce passé, qui datait de trois mois. Les premières maisons de Condé remplaçaient les poiriers plantés au bord de la route. Aucun feu derrière les volets clos. Elles dormaient, et de même celles d'après. La rue était déserte. Elle débouchait dans une place rectangulaire, trois fois large comme elle, montant de même vers le sommet du plateau, et que barraient, en haut, les bâtiments de l'école. Orane, son père et sa mère, arrivés devant le perron, tournèrent à gauche, où était le logement de l'instituteur, et rentrèrent chez eux, là où il y avait eu du bonheur, autrefois.

II. — LES TROIS BALTUS

Qu'étaient ces Baltus ? Les représentants d'une des plus anciennes familles de Condé-la-Croix, le feuillage caduc, mais vert pour le moment, d'un des chênes les mieux enracinés de la frontière lorraine. On prétendait, — et c'est l'abbé Gérard qui disait cela, sans assez de preuves et un peu glorieusement, — les rattacher à ce Louis Baltus qui fut échevin à Metz vers les années 1690, et dont le fils publia le *Journal de ce qui se faisait à Metz, lors du passage de Marie Leczinska*. Il se peut. La ligne collatérale était demeurée dans l'ombre, en tout cas ; elle

avait mérité d'une autre manière : au service du blé, du seigle, de l'herbe et de la forêt. C'étaient, ces gens de Condé, des fermiers de longue lignée sur des terres difficiles. Elles exigeaient des laboureurs habiles, parce qu'elles sont inégales souvent, ou à flanc de coteau, et des hommes de grand courage, parce qu'elles n'ont jamais cessé d'être disputées. Les soldats de toutes les Allemagnes, ceux des ducs de Lorraine, ceux de France, ceux de Suède même et d'ailleurs, étaient entrés, tour à tour, dans la Horgne aux moutons, celle d'à présent, vieille de deux siècles, ou l'une de celles qui avaient été bâties sur la même falaise boisée dominant la vallée. Les contrebandiers la connaissaient bien, les déserteurs et chacune des espèces de coureurs et rôdeurs de bois. Il fallait être un chef pour tenir là, en bon ordre, les champs, les greniers, les troupeaux et les gens.

Léo Baltus en était un. Aîné de deux frères, il avait été maintenu en possession du domaine indivis que le père, un des plus rudes paysans de ce coin de Lorraine, avait acheté de demoiselle Collin, dernière héritière d'une famille du pays. On ne sait plus à quelle date remontait, dans les âges, l'association de ces deux noms, les Collin propriétaires, les Baltus fermiers de la Horgne. Il n'y avait plus de Collin, du moins de cette famille-là ; il y avait encore trois Baltus, et l'aîné, à l'automne de chaque année, donnait, à Jacques et à Gérard, leur part de bénéfices. Il ne la faisait jamais large. Si la récolte de froment ou de seigle, ou d'avoine, ou de pommes de terre, avait été bonne, il trouvait toujours à dire que les valets de ferme avaient demandé une augmentation de gages ; que deux vaches avaient péri ; que la provision d'avoine n'avait pas suffi pour les chevaux ; que les réparations soit aux bâtiments, soit aux attelages, aux charrettes, aux charrues, ne laissaient pas grand chose aux co-partageants. Il recevait ses frères une ou deux fois l'an, et princièrement, à sa table ; il savait, à l'occasion, faire un cadeau, soit à l'abbé, soit aux enfants de l'instituteur : personne ne s'était jamais plaint, et la Horgne aux moutons passait, avec raison, pour une des fermes les mieux « tenues » de toute la contrée.

Gérard, l'abbé, était d'un demi-pied plus haut que Léo et que Jacques, déjà fort grands. Ce dernier venu de la famille eût ressemblé à un de ces athlètes dont on voit le portrait dans les journaux de sport, s'il avait été formé, dès sa

jeunesse, aux exercices du corps, à la gymnastique, au lancement du disque et du javelot, au patinage, à la lutte, au maniement des haltères. Prêtre, et passionné pour les études d'histoire, — bien entendu, pour l'histoire de Lorraine, — il ne prouvait guère son aptitude aux jeux de force que par l'ampleur de sa voix et une incroyable résistance aux fatigues de la marche. Il parlait d'une voix grave, méthodiquement, avec beaucoup de sens commun. Puis, tout à coup, sa bonne figure pleine s'illuminait, il riait d'avance d'une plaisanterie ou d'un mot vif qu'il allait dire, et ce n'était pas toujours drôle, mais on s'amusait, malgré soi, au plaisir qu'il y prenait. Ame candide et régulière, sans ambition humaine, tout pétri d'ambition divine, il était plus porté que d'autres à ne point cacher ses sentiments, et non seulement sa foi, mais ses préférences, son amour pour la France, qu'il connaissait uniquement par les livres, par une comparaison devenue quotidienne avec l'immigré allemand, et par le sang des Baltus, qui était pur. Lorsque sa mère, première avertie, avait appris de lui-même, un soir, dans le fournil, qu'il se croyait appelé au sacerdoce, elle s'était écriée : « Ah ! cet honneur-là nous était bien dû, pour tous les prêtres que nos grands parents ont cachés, à la Horgne, pendant la Révolution ! » Elle avait assisté à la première messe de Gérard, communié de la main de son fils, puis, comme si sa raison de vivre eût désormais cessé, tranquille, elle avait quitté ce monde.

Son grand Gérard, attaché d'abord à l'œuvre des Jeunes Ouvriers de Metz, et devenu l'hôte toujours présent et toujours accueillant de cette maison bâtie au sommet de la ville, avait été nommé, plus tard, curé d'une toute petite paroisse de Metz-Campagne. Mais il ne devait pas occuper son poste très longtemps. La guerre éclata : les Allemands avaient eu soin d'inscrire l'abbé Gérard Baltus sur la liste noire.

Le clergé lorrain leur était en particulière détestation. Ils n'ignoraient pas que l'esprit latin voit en eux des barbares, et qu'un cœur catholique est porté à aimer la France, un peu, beaucoup, passionnément, selon le degré de connaissance qu'il en a. Quarante-quatre années n'avaient pas changé les âmes nobles de Lorraine. Qui incarnait cet esprit, et qui dirigeait ces cœurs, si ce n'est les prêtres, descendants presque toujours des familles les plus exactes dans la foi ? Les gens de la Prusse

le savaient bien. S'ils avaient pu détruire les souvenirs du « temps français », eux, les impériaux, les maîtres de l'Allemagne! Mais la foi, l'histoire et la légende échappent aux plus puissants. Ils n'avaient que bien peu réussi. Ils accusaient les prêtres, — non sans raison, — d'avoir été, d'être toujours, avec bon nombre de maires et d'instituteurs, l'obstacle principal à la germanisation de cette province, que les historiens teutons déclaraient allemande, et que la guerre de 1870 avait arrachée à la France. Dès la déclaration de guerre, et quelquefois avant que la nouvelle officielle fût publiée, ils se hâtèrent donc d'arrêter les plus connus de ces « ennemis de la patrie allemande ». Sous quels prétextes? les plus variés, les plus vaguement formulés. Deux ou trois soldats, baïonnette au canon, un officier arrivant en automobile, et descendant, revolver au poing, ordonnaient au curé de les suivre. C'était à la porte du presbytère, à la sortie de l'église, sur une route, quand le prêtre revenait d'administrer un de ses paroissiens. Le curé demandait les raisons de cette arrestation : « Qu'ai-je fait? » On lui répondait : « J'ai l'ordre. Vous saurez plus tard. » Plus tard, cela signifiait : « Quand nous voudrons »; cela, signifiait aussi : « Jamais. » Les soldats aimaient à plaisanter. Quand ils eurent arrêté, par exemple, l'abbé Vechenauski, qui venait de célébrer la messe à Orny, il lui demandèrent : « Pourquoi avez-vous été, ce matin, à Chérisey? — Parce que c'est l'annexe de ma paroisse. — Oui, répliquèrent-ils, votre annexe, c'est le diocèse de France. » Souvent le prisonnier n'est pas autorisé à rentrer dans son presbytère, pour y prendre un manteau ou du linge. Il faut l'emmener au plus vite à la prison militaire de la ville la plus proche, d'où il sera expédié en Allemagne, à moins qu'on ne préfère le garder en cellule, dans quelque forteresse de Lorraine ou d'Alsace. Il y a des gares où l'on change de train, pour gagner les lieux de destination : aubaines pour la canaille déchaînée! Soldats et immigrés se rassemblent autour des « espions »; les injures sont toutes permises, les coups de pied, de canne ou de crosse de fusil autorisés, les plaisanteries teutonnes applaudies, celles surtout qui font beaucoup souffrir, car « c'est la guerre », et la conscience allemande est en syncope. Une des meilleures farces des officiers et sous-officiers consiste à faire aligner leurs captures, prêtres et laïques, le long d'un mur, à les prévenir qu'on va les fusiller, à commander à un

peloton de charger les armes, et de mettre en joue, puis à déclarer que l'exécution aura lieu à un autre moment. Lorsque le vieux curé de Gélucourt eut été arrêté, en août 1914, un supplice inédit fut inventé par les soldats, dans la gare de Sarreguemines : ils s'approchèrent, en file, du vieillard qu'ils avaient adossé à un mur, et, l'un après l'autre, ils lui écrasèrent les pieds à coup de talons de bottes.

Songez donc : il y avait, parmi ces prêtres, des hommes convaincus d'avoir dit qu'ils étaient fiers d'être nés avant 1870; il y en avait d'autres qui avaient refusé de faire des sermons en allemand, devant des populations habituées à entendre le français; d'autres, qu'on avait vus monter sur les coteaux et approcher l'oreille de terre, pour écouter si le bruit du canon français ne se rapprochait pas, et, de tous, on pouvait dire ce qu'écrivait à l'évêque de Metz, en décembre 1914, un haut fonctionnaire impérial : « Je ferai observer que, non seulement le sous-préfet de Thionville-Est, mais aussi d'autres sous-préfets se plaignent de ce que le clergé, en opposition flagrante avec la vieille Allemagne, ou bien ne parle pas du tout, ou bien parle trop peu, à l'église, de la guerre, dans le sens national allemand. »

Ainsi furent saisis, emmenés en captivité, généralement aux premiers jours de la mobilisation, des curés de paroisses lorraines, ou des professeurs ecclésiastiques, connus pour leurs sentiments français, comme l'abbé Vechenauski; l'abbé Jules Warin, curé de Homécourt; le Père Bonichut, du couvent de Saint-Ulrich; l'abbé Hennequin, curé de Moyenvic; l'abbé Théodore Robinet, curé de Gélucourt; l'abbé Rhodes, curé de Maizeroy; l'abbé Courtehoux, curé de Corny, qui mourut peu après; l'abbé Étienne, aux yeux clairs, fils d'instituteur, oncle de deux officiers français, curé de Lorry-lès-Metz; l'abbé Jean, curé de Château-Noué, arrêté pendant la bataille de Sarrebourg, et mort par suite des mauvais traitements endurés; l'abbé Betsch, qui ne rentra dans sa paroisse de Destry qu'au bout de cinquante-deux mois; l'abbé Reinert, curé de Vannecourt; l'abbé Michel, curé de Falchwiller; l'abbé Leidinger, curé de Morange-Silvange; l'abbé Ritz, alors rédacteur au *Lorrain*, et collaborateur de ce grand patriote, le chanoine Collin, qu'il avait fait partir pour la France quelques heures avant que les soldats allemands ne vinssent enfoncer la porte du logis de la rue du Haut-Poirier; l'abbé Lacroix, curé de Norroy; l'abbé Walbock,

curé de Sailly; l'abbé Pierre, archiprêtre de Delme, accusé d'avoir « combattu l'idée allemande »; l'abbé Mouraux, curé de Sérouville; l'abbé Hippert, curé de Longeville-lès-Metz; et tant d'autres, tant d'autres!

Gérard Baltus fit partie de cette levée en masse de suspects. Saisi par cinq soldats allemands, au petit matin, quand il sortait de son presbytère pour aller dire sa messe, le 1er août 1914, il était conduit à la prison militaire de Metz, et recommandé à la sollicitude particulière du *feld-webel* geôlier Koch. Après un mois, transféré à Coblence, puis à Cassel, il ne rentra à Metz qu'à la fin de novembre 1918. La prison avait été dure pour ce fils de laboureur, habitué à la vie au grand air; les « repas impériaux », composés d'un morceau de pain large comme la main, et d'une tasse d'eau, les alertes continuelles, les réveils en sursaut, que multipliaient les gardiens ouvrant à toute heure le guichet, l'absence de nouvelles des siens, la saignée quotidienne que lui faisait subir la vermine des cachots, la douleur où le jetaient les acclamations des Allemands, saluant les victoires annoncées par l'état-major, avaient altéré la plus belle santé de Lorraine. L'abbé Baltus était devenu un géant maigre, travaillé de rhumatismes, sans cesse menacé de crises cardiaques. Il n'avait gardé, du temps d'avant-guerre, que sa foi, sa voix et sa passion de l'histoire lorraine : « Tout l'essentiel », disait-il. Et il retrouva, dans la joie, sa petite paroisse de l'arrondissement de Metz-Campagne. Souvent, dans la famille, on l'avait appelé : « Gérard l'Asseuré »; il demeurait, après la longue épreuve, digne du surnom qui signifiait, ici, que l'homme n'avait point l'air de ceux qui se rendent facilement, ni dans une discussion, ni dans une bataille.

Le second des Baltus avait quitté la Horgne aux moutons, comme Gérard, et il était devenu maître d'école. Ce corps des instituteurs lorrains, les Français le connaissaient mal. Ils en donnèrent la preuve immédiate, lorsque la France rentra dans ses provinces reconquises. Il parut alors convenable de rédiger et de publier un petit guide en Alsace-Lorraine, un *vade-mecum* pour tant de « Français de l'intérieur », qui allaient parcourir le domaine, depuis quarante ans fermé à clé du côté de l'ouest, administré, exploité, et de plus en plus envahi par les Allemands. La joie ne suffisait pas au vainqueur, en effet, pour reprendre

sa place. L'administration militaire fit donc savoir, aux officiers, aux soldats, aux fonctionnaires, avant de pénétrer dans le village, quelles amitiés ils avaient chance de rencontrer, à qui se fier, de qui se défier.

Une petite brochure fut imprimée. Imparfaite et sommaire, elle disait des instituteurs de Lorraine et d'Alsace : « Il n'y a pas grande confiance à accorder aux instituteurs : ils sont allemands et pangermanistes. Dans les agglomérations agricoles, on pourra les distinguer suivant les promotions. Les vieux maîtres d'école restent fidèles à la France, mais ils sont de plus en plus rares. D'autre part, les tout jeunes instituteurs, partisans actifs du nationalisme alsacien-lorrain, commençaient parfois à se dérober aux influences officielles, et à se rapprocher des idées françaises; mais ils sont presque tous mobilisés. On se trouvera donc en présence d'instituteurs pliés à la discipline allemande, ou gâtés par la soi-disant culture d'outre-Rhin. »

Ce furent des lignes injustes pour beaucoup de ces instituteurs, vieux, moyennement jeunes ou tout à fait, auxquels on prêtait, avant que l'enquête pût être approfondie, des sentiments qu'ils n'avaient pas. Nous eûmes bon nombre d'amis, au temps de notre abandon, dans le « personnel enseignant » que surveillait le *schulrat* de Metz ; oui, de grands amis, dont l'amitié fut méritoire, et il faut entendre par là non seulement les religieuses de Peltre, de Sainte-Chrétienne, de Saint-Jean-de-Bassel en Lorraine, de Ribeauvillé en Alsace, admirables femmes, qui continuèrent de former, à la française, le cœur de toutes les femmes de Lorraine et d'Alsace, mais d'autres maîtres et maîtresses d'école, dénoncés, inquiétés, obligés de ne point déclarer leur amour pour le pays de France, habiles pourtant et résolus à ne pas le renoncer. Il y eut des héros parmi eux : Jacques Baltus en fut un.

Avant l'âge de quinze ans, il avait décidé de devenir instituteur, et, le soir même du jour où sa décision fut prise, il en avait avisé le père, le vieux chef qui commandait toute chose à la ferme de la Horgne aux moutons. Le père, homme considérable dans le pays, réputé pour sa taille, sa force, sa fortune, et son humeur française, avait répondu : « C'est bien, petit! Je n'ai que trois fils ; l'aîné est déjà, comme moi, paysan; toi, tu seras maître d'école ; si le troisième, comme il en parle déjà, se fait curé, mes trois fils auront bien servi Dieu et la Lor-

raine. » Et les choses ne s'étaient point passées autrement.

Que Jacques Baltus, le second, eût, à proprement parler, la vocation de l'enseignement, on aurait pu en douter. C'était, dans sa première jeunesse, un de ces Lorrains, grands lurons tout en bois souple, qui n'aimaient rien tant que de jouer un bon tour aux maîtres germains de la Lorraine, dût la plaisanterie s'achever en bataille. Il évitait, pour ne pas nuire aux intérêts du père Baltus, de provoquer les fils des immigrés allemands qui habitaient le village de Condé-la-Croix, le plus voisin de la Horgne, mais il ne manquait guère l'occasion de manifester ses sentiments français, lorsque, dans les petites villes moins voisines, à Boulay, notamment, ou dans la grande ville capitale, il y avait une occasion de se montrer bleu, blanc, rouge.

Sur ses économies de jeune fils de ferme, — elles n'étaient pas grosses, — il trouvait le moyen de prendre le chemin de fer, et de rejoindre des amis messins, qui le surnommaient « le sergent-major ». On l'attendait à la gare. Le soir, on l'y reconduisait. Il avait ainsi, dans l'été de sa quinzième année, le 15 août, fait à bicyclette l'excursion de Metz à Mars-la-Tour, un peu pour pèleriner jusqu'à Gravelotte, et passer, en sifflant *Sambre-et-Meuse*, devant l'hôtel du *Cheval d'or*, où le vieux Guillaume a couché, le 17 août 1870 ; mais surtout dans l'intention de rencontrer des bandes de jeunes Allemands qui se rendaient, avec leurs provisions de charcuterie, au monument des Hessois, qui est sur la route ; on s'était battu, dix contre dix, à coups de poings, sur un bas côté du chemin, avant d'arriver à la Schlucht : le vingt et unième personnage avait mis en fuite les combattants ; c'était un gendarme allemand, chargé de veiller au bon ordre de la fête.

Lorsque le temps fut venu, Jacques Baltus entra à l'école préparatoire de Saint-Avold, puis à l'école normale primaire de Metz ; il y trouva des jeunes gens comme lui, tous catholiques, — les protestants étaient formés à l'école normale de Strasbourg, — très décidés à ne point servir contre la France, du moins avec un grade dans l'armée allemande, et auxquels nul maître ne tenta d'arracher la foi, ni l'amour de la Lorraine, ni le souvenir de ce que le père et la mère avaient enseigné par l'exemple, durant la petite jeunesse. Après cinq ans, il se retrouva, au sortir de l'école normale, aussi Lorrain qu'il était entré. Et très vite, après un stage de quelques années dans un autre bourg de

la Lorraine de langue allemande, il eut la chance d'être nommé instituteur dans son propre village de Condé-la-Croix. Il y était demeuré populaire. Il fut, promptement, un des premiers hommes de la région.

Dans sa chaire de maître d'école, il était redouté, voyant tout, apercevant la main furtive d'un gamin qui pinçait la culotte du voisin, ou lançait une boulette de papier, habile à saisir le coupable en flagrant délit, capable encore de rire avec les petits, lorsqu'il suffisait d'avoir ainsi fait entendre : « Je te vois ! » et qu'une punition eût froissé l'esprit nuancé de cette jeunesse lorraine ; au surplus, attentif à ne point faire de jaloux, à ne point supporter de coteries et de clans parmi les élèves. C'était l'école, le lieu où le maître remplace le père. Ces âmes d'enfants, bourrées de passions, — vingt poussins sous la poule, — intéressaient au plus haut point l'instituteur. « Parbleu ! disait-il, le métier n'est pas commode : de tous mes renards, de mes ours, de mes loups et de mes moutons, faire des Lorrains ! » Il avait, du Lorrain, une idée toute belle, qu'à vrai dire il tenait de son père, de sa mère, de ses aïeux, de l'air des forêts et des plaines, et qu'il regrettait de n'avoir pu étudier dans l'histoire. « Que voulez-vous, disait-il, le temps m'a toujours manqué ! Quarante gamins à instruire, les parents à recevoir, les papiers du maire à tenir à jour, ma femme à raisonner, Orane à regarder vivre et mon petit verre de mirabelle à boire, m'empêcheront toujours d'être savant. Dans la famille, c'est le plus jeune qui est savant, l'abbé Gérard : quand nous serons vieux tous deux, je m'instruirai près de lui. Ce sera ma dernière joie de redevenir écolier. Il aura bien sa retraite, et moi aussi. »

Dure mission, celle d'un maître d'école qui a de la conscience ! Du matin au coucher du soleil, Baltus ne prenait point de repos. S'il n'était pas dans sa classe, on était sûr de le trouver à la mairie, dont il était le « greffier », comme on dit en Lorraine.

Fonctions assez lourdes, devenues très difficiles pour lui, en raison de l'inimitié du maire. Condé-la-Croix, bourg frontière, était une des rares communes du pays administrées par un homme au cœur allemand, et qui s'entendait à augmenter, pour ses administrés, la rigueur de la domination étrangère. Mais il fallait vivre : Baltus était marié.

Il s'était marié, dès qu'il avait été nommé instituteur à Condé. Amitié d'enfance? non. Jeune fille du village ou des fermes? non. Ses courses à Metz lui avaient fait connaître plusieurs familles de là-bas, et un jour, ayant accepté de dîner dans la famille des Hubert Servières, il avait rencontré, dans leur maison de la haute ville, logis de la rue des Murs, tout moussu, ayant pignon sur l'air frais des collines, une jeune orpheline, qui venait de sortir du pensionnat des Sœurs de Peltre. Elle était Messine, elle s'appelait Marie, elle était brune, longue, et sur son pâle visage, elle avait une âme claire, aimable, pour un rien amusée ou émue. Chez elle, l'éducation avait développé le don de répartie, le sentiment du comique, le goût des nuances, l'aptitude à souffrir non seulement du malheur, mais du mal et de la grossièreté. Par là elle appartenait, bien que de condition modeste, à cette antique élite que, dès le moyen âge, le pays des Trois Évêchés opposait aux voyageurs d'outre-Rhin. Certainement, Marie avait plus de distinction que Baltus, et ce n'était pas une petite raison d'être aimée ; Baltus, ayant moins d'arguments, avait plus de volonté que Marie. Que de fois, même à présent qu'elle avait vieilli, on l'entendait dire à son mari : « Que tu es donc Lorrain, Baltus ! — Et toi Messine ! » Elle employait même l'ancienne appellation, vivante encore après des siècles : « Que tu es bien de ceux du duc ! » Il revenait le premier, toujours, disant : « Tu es plus fine que moi, Marie, tu dois avoir raison : embrassons-nous. »

Baltus le rude pliait devant Marie la fine. Ce n'était point un homme qui faisait deux fois au lieu d'une le signe de la Croix ; mais sa foi était grande, et il aimait ce qu'il croyait. Le matin, pendant que Marie s'habillait en hâte et descendait pour faire chauffer le café, il récitait une courte prière qu'il avait composée : « Dieu le Père qui êtes la Puissance, Dieu le Fils qui êtes la Parole, Dieu le Saint-Esprit qui êtes l'Amour, faites avec moi ma journée ! » Le soir, il récitait, avec sa femme, de plus longues formules.

Vint la guerre. La première pensée de Jacques Baltus fut celle-ci : « Heureusement, Nicolas n'a pas l'âge ! Il ne partira pas ! » L'enfant n'avait encore que seize ans. Comment supposer, alors, que la guerre durerait quatre années, et que le frère aîné d'Orane, le blond charmant, l'élève de la maîtrise de Metz, celui qui se préparait, non pas à entrer dans l'ensei-

gnement, mais à obtenir le diplôme de fin d'études, et qui avait résolu de passer ensuite la frontière avant l'appel, comment supposer qu'il arriverait un jour où, maintenu en Lorraine par la guerre, il devrait rejoindre, à dix-huit ans, les hommes de sa classe ? Il aurait voulu vivre en France, celui-là ; il avait déclaré qu'il ne serait jamais soldat allemand. Passer la frontière : chose que le père n'avait pas faite, résolution qu'il avait combattue. Que n'avait-il pas dit? Quelles colères, quelles larmes, aux dernières vacances, lorsque les deux puissances, — le fils, le père, — s'affrontaient d'abord, puis s'attendrissaient, puis demeuraient muettes, sans que l'un ou l'autre eût cédé ! On lui avait dit tout ce qu'on pouvait lui dire, à ce petit, et ceci, avant tout, qu'il fallait demeurer au pays, ne pas diminuer la force lorraine, tenir en attendant l'assaut ; il répondait : « Je suis peut-être faible; ce que vous me dites est peut-être le mieux, mais je n'en suis pas sûr, et puis, je ne pourrai pas, je ne peux pas : que de plus forts que moi restent en Lorraine ; moi, je ne peux plus vivre sous le commandement du Prussien : je veux être libre, Français, tout moi-même. D'ailleurs, si je suis ainsi, le père, c'est votre faute. Votre sang a revigoré en moi. Je ne peux plus lutter contre lui : je passerai la ligne. Et puis, et puis, il y a encore une Légion étrangère, n'est-ce pas? Le nom sera pour moi mensonger, on le verra vite. J'y serai mieux que par ici, sans le commandement de ceux qui n'ont jamais compris. » Chers yeux qui se voilaient lorsqu'il disait cela ; yeux étincelants qui défiaient le père, la mère, l'oncle, le curé même de Condé, appelé à la rescousse, pour tâcher de rendre plus « raisonnable » ce beau petit adolescent de Metz et de Condé en Lorraine ! L'image ne quittait plus l'esprit de Jacques Baltus. Et, de l'apercevoir ainsi, le jour, la nuit, en rêve, il était venu des mèches toutes blanches dans la brosse de cheveux fournie que portait l'instituteur tout à coup vieilli.

La seconde pensée qui lui faisait tant de mal, pendant la guerre, c'était celle des défaites françaises. On savait, en pays lorrain, la redoutable force de l'Allemagne, et comment tout avait été préparé pour l'invasion, depuis des années. Le jour où on avait appris la déclaration de guerre, dans plus de soixante maisons sur soixante-dix qui formaient le bourg de Condé-la-Croix, les mêmes mots avaient été dits avec précaution et avec effroi : « Les pauvres Français ! Que vont-ils devenir? » Et les

nouvelles du premier mois, celles de la première semaine de septembre 1914, comme elles étaient venues augmenter l'angoisse ! A chaque succès de l'Allemagne, la Mutte de la cathédrale de Metz sonnait de sa voix grave. Les cloches des bourgs d'Alsace et de Lorraine étaient contraintes de chanter aussi. La police les épiait. Plus tard, quand il y eut des reculs des armées allemandes, les cloches durent sonner quand même. L'État-major télégraphiait : « Nouveau grand succès ! », les préfets transmettaient la nouvelle et l'ordre de se réjouir ; deux fois les Lorrains, dans les camps lointains de Königsberg, entendirent annoncer la prise de Verdun. A chacune de ces victoires, vraies ou fausses, l'instituteur devait expliquer aux enfants que l'invincible Allemagne, refoulant ses ennemis, c'est-à-dire le monde entier, ne pouvait manquer de leur imposer la paix qu'elle voudrait.

Il devait annoncer en même temps aux élèves que la patrie victorieuse leur accordait un jour de congé. L'administration prodiguait les vacances. Elle avait besoin du maître, elle licenciait l'enfant. Le petit discours patriotique de l'instituteur lui était une occasion naturelle de recommander les emprunts de guerre qui, bientôt, se succédèrent rapidement. Par là, et par les affiches, et par les journaux, la population recevait avis de souscrire à la mairie. Et l'instituteur-greffier tenait les listes ; il savait que le contrôle serait fait par le maire et par d'autres encore ; qu'on remarquerait les abstentions ; qu'on établirait une comparaison entre les sommes recueillies à Condé-la-Croix et celles que les villages voisins, de même importance, avaient offertes à l'Empire. Jacques Baltus ne recevait pas souvent les félicitations des agents du trésor. L'un de ceux-ci lui avait même dit, en 1915, vers la fin de l'année : « Il y a ici bien des « têtes de Français », cela se voit au chiffre dérisoire des souscriptions : vous serez appelé sous les drapeaux, si la commune continue à montrer aussi peu de patriotisme. »

Le maire, Joseph Hellmuth, Lorrain « assimilé », marié à une Sarroise de Mertzig, père d'un jeune fonctionnaire allemand, que l'Empereur avait nommé juge dans une ville du Rhin, détestait Baltus, mais se gardait bien de se séparer d'un tel travailleur. Il est même probable qu'il empêcha, plusieurs fois, l'administration militaire d'envoyer au « greffier du maire » l'ordre d'avoir à rejoindre une formation de *landsturm*. Punir

le greffier, c'eût été punir le maire. Et par qui l'eût-il remplacé? Du coin de l'œil, Hellmuth voyait tout en se promenant, et son épaisse oreille entendait à merveille. Son costume de chasse, presque un uniforme pour lui, suffisait à l'étiqueter. Le gros maire de Condé empruntait à l'Allemagne ses modes. Il était renégat depuis le chapeau de chasse, vert pointu, orné, en arrière, d'un pinceau à barbe en poils de sanglier, depuis le col vert en celluloïd, serrant la nuque rouge et courte, jusqu'à l'ample veston, vert aussi, jusqu'aux bas de laine rayés, jusqu'à la pipe à couvercle habituée, comme le greffier, à travailler toujours. Joseph Hellmuth, marchand de bois, faisait de merveilleuses affaires pendant la guerre, puisque les mines du voisinage avaient, comme de coutume, besoin de poteaux pour les galeries, et que l'administration militaire réclamait sans cesse des solives et des planches pour construire des baraquements.

D'autres besognes administratives obligaient encore Baltus tantôt à passer des heures à la mairie, ou dans la villa, très élégamment boche, de M. Hellmuth, tantôt à courir la campagne. A chaque instant, l'ordre arrivait de signaler la quantité de blé, d'avoine, d'huile, de cuivre ou d'étain, le nombre des volailles, des porcs, des moutons, des bovidés appartenant à chacun des habitants de la commune; ou bien de distribuer des cartes de pain, de sucre, de viande, de beurre, de lait, d'œufs, de pommes de terre, de saccharine. C'étaient là des besognes si absorbantes qu'il fut établi, dans toute la contrée du moins, qu'en dehors du jeudi, les instituteurs auraient deux après-midi de liberté, c'est-à-dire de travail forcé. Donner peu, prendre beaucoup, c'était la devise officielle. Vers la fin de la guerre, quand le cultivateur tuait un cochon, il était expressément invité à donner un morceau de lard pour l'armée : la quête de Hindenburg, disait-on, *Hindenburgspende*.

Pauvre homme! Il aurait bien voulu se soustraire à ce rôle d'agent administratif de l'Allemagne. Il n'y pouvait échapper, pas plus qu'à d'autres obligations que les chefs de l'instruction publique, en Lorraine, tenaient, avec raison, pour des disciplines très probantes, et qui donnaient la mesure du rattachement des maîtres d'école à l'Empire. Par exemple, les instituteurs devaient, et cela, dès le début de la conquête allemande, fêter le jour anniversaire de la naissance de l'Empereur, et faire

l'éloge du souverain, devant les élèves. Ils devaient se lever quand une musique jouait un air patriotique, quand un chœur entonnait l'hymne national allemand. Ils mettaient, la plupart, à remplir ces devoirs de leur état, un défaut de ferveur dans le style ou de promptitude dans les gestes, qui était souvent remarqué. Jacques Baltus se trouvait à Metz, en 1917, à la date où tous les instituteurs de Lorraine durent célébrer le soixante-dixième anniversaire du maréchal Hindenburg. Selon la promesse qu'il avait faite à un de ses chers amis, à un admirable patriote français, son ancien à l'École normale de Metz, il assistait à la fête officielle, dans l'école moyenne des filles que dirigeait, dans la vieille ville lorraine, M. Charlot.

Pendant que celui-ci parlait, Baltus, le cœur tout opprimé par la douleur qui pâlissait le visage de son ami, observait l'assemblée : la satisfaction ou la grosse ironie des maîtresses ou des élèves allemandes ; les yeux baissés ou devenus fixes, — des yeux de crucifix, — des jeunes Lorraines en qui souffrait aussi la France. On savait que M. Charlot avait sauvé l'enseignement du français dans les écoles de Thionville. Volontairement, il prononçait des paroles d'une grande généralité, et décernait au maréchal des éloges d'une tiédeur courageuse. A peine eut-il achevé de parler, que le principal personnage de l'assemblée, un « conseiller supérieur » délégué par le préfet, se leva, prit son chapeau, et s'en alla, disant : « Ce discours-là, n'importe qui aurait pu le tenir ! » Dans la soirée, Baltus parvint à rejoindre M. Charlot, le félicita, et lui dit cent choses qu'il était prudent de garder pour soi, en ce temps-là, ou de ne confier qu'à de sûrs amis. « Nous servons quand même, disait-il ; il y a une grande dame lointaine qui nous remerciera, quand elle saura nos peines. Nous sommes obligés de faire nos leçons en allemand, soit, mais les élèves remarquent, à la longue, que nous ne disons jamais de mal de la France, et que nous disons toujours du bien de la patrie lorraine. Ils devinent. Nous laissons les influences, partout répandues sur notre terre, envelopper leur cœur jeune : les vieux parents, une chanson, une photographie, l'air qui souffle de l'Ouest travaillent en paix pour la France, tant que nous sommes ici, nous qui ne mettons pas les petits en défiance. J'ai souvent envie de démissionner : ma femme, ma fille, mes frères, m'en ont toujours détourné.

— Et ton fils?

— Mon fils, pauvre petit! Français comme nous! Mais je ne l'ai plus!

— Où est-il?

— A l'armée; je ne sais plus où; pas du côté de l'Ouest, heureusement, mais j'ai toujours peur, pour lui, pour nous, qu'il ne soit ramené par ici.

Et, de son pouce renversé, Baltus désignait l'horizon, où des nuages rouges diminuaient de lumière, au-dessus des terres occupées par la nuit.

Le fils très cher, le mince, le blond, le frère d'Orane, avait dû, en novembre 1916, à dix-huit ans, rejoindre un corps allemand. La Prusse commandante se défiait des Lorrains et des Alsaciens, elle les écartait du front français, et les jetait à l'Est. Les jeunes conscrits furent donc dirigés sur Coblentz, où était le dépôt du 17e régiment d'infanterie, Coblentz, au pied du fort d'Ehrenbreitstein, où de nombreux Lorrains étaient enfermés dans des casemates. Là, ils reçurent l'instruction militaire. Ils n'y furent pas bien accueillis. Dans les premiers temps, à certains jours, des bandes de forcenés, qu'ils appelaient des Hurrah-patriotes, excitées par les victoires qu'on célébrait, et par les revers qu'on savait aussi et qu'on taisait, se massèrent devant les grilles de la caserne où les « non-allemands » faisaient l'exercice. Pendant des heures, sans qu'on les en empêchât, des hommes purent insulter ces « traîtres à la patrie ».

Huit mois plus tard, la 15e division de réserve était appelée au front oriental, pour lutter contre les Russes, en Galicie. Elle subissait de grandes pertes, en juillet, dans la région de Husiatin. Nicolas Baltus et les jeunes recrues lorraines du 17e régiment ne rejoignirent les autres troupes de la division qu'au mois d'août.

La distance était immense, de cette Galicie aux champs de Lorraine, et les lettres devenaient rares. De temps à autre, il en arrivait une à l'adresse de Marie Baltus, et on eût dit que cette mère inquiète l'apprenait par cœur, la lisant et relisant, l'ayant toujours à portée de la main, dans la poche de son tablier. Elles étaient brèves, d'habitude, les lettres de Nicolas, et le contrôle empêchait le jeune homme de dire ce qu'il pensait, ce qu'il souffrait, la force même de sa tendresse pour la

famille. La mère disait : « Lui qui est si chérissant, mon Nicolas, dans ses lettres, il ne me dit pas son cœur; je le cherche, et je n'en ai pas mon content. » Le père la plaisantait. Il la savait d'une extrême sensibilité, plus agitée que l'oiseau de garde, perché sur la branche, l'œil en mouvement, l'oreille tendue, le bec entr'ouvert déjà pour le cri d'appel, tandis que la troupe picore dans l'herbe. Il la rassurait difficilement contre la crainte qu'elle avait eue depuis le commencement. « Pourvu qu'il ne revienne pas se battre par chez nous! » disait-elle. L'instituteur avait consulté les traités de géographie qu'il possédait, et mesuré au millimètre les distances qui séparent Husiatin de Condé-la-Croix. « Tu comprends, disait-il, que, s'ils ont besoin de renforts, les *Bei uns* (1), ils les feront venir de pas trop loin; ils n'iront pas courir après notre fils, un petit jeune, dont ils se défient, et qu'ils ont, à cause de cela, envoyé dans le grand Nord-Est, là-bas, là-bas, au pays des canes sauvages. » Elle écoutait; ses yeux étaient cernés d'une ombre grandissante, elle avait un si pauvre sourire que d'autres que son mari, ou sa fille, ou le vieux Léo, de la Horgne, l'eussent pris pour un signe d'attendrissement, avant-coureur des larmes. Mais elle ne pleurait pas. Elle ne voulait pas pleurer.

Une seule fois, dans cette première année, la lettre de Nicolas fut bien du cœur, de l'âme de ce fils tant aimé. Elle était datée de la fin de novembre 1917. Évidemment, elle avait été écrite avec la certitude que l'autorité militaire allemande ne la lirait pas. Qui s'était chargé de faire parvenir la lettre à destination? prisonnier libéré? blessé évacué vers la frontière de l'Ouest? camarade sûr embarqué hâtivement avec sa division fraîche, envoyé par Hindenburg au secours des armées engagées contre les Français? On ne le sut jamais. Elle portait un timbre suisse. Elle répondait à la principale crainte des parents : la race continuait de tenir les âmes bien accordées.

« Rien ne fait prévoir que nous puissions être rappelés vers l'Ouest. Mes camarades et moi, nous comptons finir la guerre par ici, dans les terres glacées, gardiens de tranchées, quelquefois empierreurs de routes, bûcherons dans les bois. Que ma-

(1) Les Allemands disaient, à tout propos : « Rien ne vaut, ici, ce que nous avons chez nous, *bei uns* », et les Lorrains les désignaient, à cause de cela, par ces deux mots.

man Marie se rassure : quand je reviendrai par nos champs de Lorraine, c'est que la guerre sera finie ; je monterai la côte de Condé-la-Croix ; j'irai tout en haut ; je frapperai à la vitre de la cuisine, pas plus fort que le bec du rouge-gorge d'hiver, — vous vous rappelez, les jours de neige, — et elle entendra ! Car elle entend nos voix et nos pas, elle nous devine longtemps avant de nous voir ! »

Hélas ! l'enfant se trompait. Verdun ! Verdun ! Quelle dépense de soldats tu faisais ! Les Allemands ne pouvaient plus hésiter. Leurs troupes fondaient. Il fallait, toutes les semaines, des divisions nouvelles. A la fin de décembre, ce fut le tour de la 15e de réserve, et donc du 17e d'infanterie où se trouvait le fils du maître d'école de Condé. En toute hâte, elle fit un dur voyage : Brest-Litovsk, Varsovie, Halle, Francfort-sur-le-Mein, Mayence, Sarrebrück, Thionville. Au début de janvier 1918, elle était « au repos » du côté de Dun-sur-Meuse. Le 27, elle entrait en ligne, sur la rive gauche de la Meuse, dans le secteur de Malancourt-Béthincourt.

Les lettres de Nicolas Baltus devinrent plus rares encore. Il était devant la citadelle imprenable ; le combat ne cessait point ; les soldats allemands tombaient en si grand nombre que la fatigue et la certitude de mourir inutilement, comme eux, accablaient les survivants ; les grands chefs voyaient l'armée impériale s'user, et leur angoisse se traduisait d'abord par l'excessive rigueur des mesures de police. On avait peur que la correspondance des soldats ne démentît les cloches qui sonnaient tout le temps la victoire. Marie Baltus, chaque semaine, portait à la gare un colis postal, où elle avait mis ce que l'enfant aimait : une galette entre deux pains frais de Mme Poincignon ; un pot de mirabelles ; un paquet de tabac blond. Orane lui disait : « Pourquoi pas moi ? je suis jeune ; la course est longue déjà pour vous ? » La mère répondait : « Il devinera que c'est moi qui ai tout fait. Je crois l'emmailloter encore, quand je ficelle le paquet. Orane, s'il le fallait, j'userais mes pauvres jambes au service de l'enfant. — Vous êtes pâle, à présent. — D'autres le sont. As-tu remarqué ? Les mères, depuis le commencement de cette année, ne peuvent plus être distraites. Tu leur parles, elles répondent, mais elles ont des airs de statues vivantes. Les hommes disent : « A quoi pensent-elles ? » Hélas ! hélas ! comment ton père peut-il penser à autre chose, et faire sa classe ? »

Il y en eut, parmi les femmes, que leurs pressentiments trompèrent. Elle ne fut pas de celles-là. Le 18 avril, dans le courrier de la mairie de Condé, il y eut un avis officiel marqué du timbre de la cinquième armée, que commandait von Gallwitz. Ce fut le « greffier de mairie » qui l'ouvrit. « La 4e compagnie du 17e régiment de réserve, XIIe armée, regrette de vous faire savoir que le nommé Nicolas Baltus a disparu dans les combats du 15 courant. Elle prie les parents, dès qu'ils auront des nouvelles, de les communiquer à la compagnie. Ce soldat était d'une extraordinaire bravoure.

« Le capitaine : (illisible). »

Le « greffier » garda la lettre, d'abord, sans en rien dire à personne. Le lendemain seulement, après l'heure du courrier, — il avait espéré on ne sait quoi, un démenti, un avis nouveau, ce qui ne pouvait venir, — il entra dans la cuisine, où se trouvait Marie, et dit qu'il y avait des nouvelles, qu'elles n'étaient pas mauvaises tout à fait, mais qu'elles n'étaient pas bonnes non plus. La femme répondit : « Donne le papier, je suis forte. » Quand elle eut parcouru l'avis, elle demanda : « Baltus? disparu, cela ne veut jamais dire mort, n'est-ce pas ? — Mais non, heureusement ! on ne sait pas ! Il n'est pas revenu, le soir, ni le lendemain, ni le surlendemain peut-être à sa compagnie... Cela arrive souvent... Peut-être prisonnier?... »

Le pauvre homme regretta, par la suite, d'avoir essayé de la consoler. Elle était d'âme héroïque. Elle se tut. Elle disparut presque du village où elle habitait. Désormais, on ne la vit plus causer sur le pas de la porte, acheter les légumes chez Noiron, quand elle en manquait ; elle refusa d'assister aux réunions où ses amies, même en deuil d'un enfant, acceptaient de se rendre ; elle n'accueillit pas celles qui voulaient lui parler de sa peine, levant seulement la main, et faisant signe d'effacer les mots qui traversaient l'air : « Inutile, je vous remercie ; laissez-moi. » On lui obéit promptement, et plusieurs dirent : « Marie Baltus s'en va de chagrin. » Même Léo, son beau-frère, ne put obtenir qu'elle sortît de la perpétuelle contemplation de ce petit visage blond, disparu : « Car vous lui parlez? demandait-il, vos lèvres remuent ! — Oui, tantôt à lui, tantôt à Dieu. — Que leur dites-vous? — Qu'il revienne ! » Il fallut s'accoutumer à une douleur qui refusait l'amitié et la pitié. Chez elle, Marie Baltus demeu-

rait la ménagère attentive, ennemie de la poussière, de la tache et du retard, peu accueillante aux gamins de l'école qui venaient rôder trop près de la cuisine ou du jardin, obéissante envers son mari, tendre pour Orane, qu'elle embrassait parfois si fort que la petite songeait : « Sûr, elle croit embrasser Nicolas! » Mais la santé, qui avait toujours été médiocre, déclinait. Marie Baltus, en quelques mois, avait perdu toute fraîcheur et toute jeunesse. Son long visage, son cou, ses mains étaient si pâles que des enfants, jouant sur la place et voyant passer la femme de l'instituteur, avaient rapporté, chez eux : « Nous avons vu la maman blanche d'Orane », et que le nom lui était resté. Plusieurs l'appelaient « la maman blanche ». Mais bientôt un autre surnom lui fut donné, plus étrange.

Entre ces deux époques, il y eut la fin de la guerre, et tant de choses alors qui émurent chaque homme ou femme vivant en ce monde.

Chez les Baltus, l'un des premiers événements qui marquèrent cette époque, fut le retour de l'abbé Gérard.

Jusqu'en juin 1918, la famille n'avait eu de lui que bien peu de nouvelles, quatre ou cinq lignes, d'une banalité sévèrement contrôlée, écrites sur des cartes postales qui arrivaient, soit à Condé-la-Croix, soit à la Horgne aux moutons, avec des retards considérables. Tout à coup, vers le milieu du mois, un après-midi que le chef de ferme, les femmes, les enfants engagés à la place des hommes pour travailler aux champs, étaient descendus vers les prés, pour faucher et faner le foin, le maigre abbé au nez mince et courbé, l'abbé qui ressemblait maintenant à un vieux moine, absorbé dans la méditation de la mort et par elle adouci, monta jusqu'à la grande maison familiale, heurta trois fois le bois de la porte, du bout de son bâton de noisetier sauvage, et, n'ayant pas eu de réponse, s'assit sur la marche du seuil.

Ce fut Orane, — on la voyait souvent à la ferme, — qui le reconnut d'en bas, de la bordure du pré où elle travaillait. Ce fut sa voix claire, lancée au frémissement de deux lèvres tendues, qui cria :

— L'oncle Gérard? C'est lui ! La guerre est donc finie?

Elle n'était pas finie, la guerre; les Allemands avaient relâché l'abbé Baltus, sans plus de raison apparente qu'ils n'en avaient eu pour l'arrêter. Ils lui avaient dit un matin : « Vous

êtes libre. » Les Lorrains, empressés de trouver, aux événements mystérieux, un petit air d'espérance, disaient : « La très dure nation fléchit : elle doit être mal nourrie. »

Ils étaient soutenus, dans cette heureuse disposition d'esprit, par les rumeurs qui couraient la Lorraine. On se gardait de parler trop librement sur la place publique, mais dans les chemins, dans la forêt, ou dans les maisons, quand on se trouvait entre Lorrains authentiques, on se disait des nouvelles qui n'étaient pas toutes vraies, mais qui étaient toutes bonnes. Des anciens, qui avaient eu tant de raisons de pleurer, reprenaient l'habitude de rire. On voyait une flamme brève au coin de leurs yeux, quand on leur demandait : « Comment ça va? » et qu'ils répondaient : « Ça va très bien. » Le mot d'armistice, — quel mot! — sifflait déjà sous les branches des pruniers, oiseau de passage, dont le chant était doux. A Condé-la-Croix, les premiers qui le prononcèrent furent des enfants du pays, venus en permission, et qui dirent : « Les soldats allemands n'en veulent plus de la guerre; il se sentent battus : l'armistice n'est pas loin. » En septembre, qu'est-ce qu'on apprend? Et la nouvelle, cette fois, est tout à fait sûre : l'Empereur est arrivé, en gare de Courcelles-Chaussy, le 23, dans l'après-midi, par train spécial. Tout le monde le connaît, le château de l'Empereur, à 15 kilomètres de Metz, à côté de Courcelles-Chaussy, le château jaune d'Urville, qui n'a point l'air impérial, que l'Empereur avait acheté, faute de pouvoir acquérir Pange ou quelque noble demeure ancienne, et où, pas une fois depuis 1910, le « seigneur de la guerre » n'est revenu. Qu'est-il venu faire? commander le déménagement. Il est resté un quart d'heure à peine, le temps de choisir ce qu'on devait emballer. Son train spécial l'attendait, à deux cents mètres de là. Quelques jours après, les tentures ont été détachées par huit serviteurs de la maison impériale, et les pendules, les lustres mis dans des caisses, les fauteuils, les canapés, les chaises entassés, les pieds en bas ou les pieds en l'air, dans les voitures qui les emportent directement à Berlin. On ne s'est pas caché. Cela ne fut pas le déménagement à la cloche de bois. Des curieux s'approchèrent, cachés dans les massifs du petit parc bourgeois, ou sur la route, près de la halte, et ils virent que le locataire indésirable comptait bien que le bail ne serait pas renouvelé. Dans les fermes de la plaine, dans celles qui bordent

la forêt sarroise, et au fond des boutiques, tout le long des rues des petites villes, l'aventure a reçu bon accueil. La Lorraine ne doute plus de sa délivrance. Elle murmure, à huis clos : « Bon voyage, Guigui ! » En octobre, elle connaîtra que le temps est tout proche.

Cette fois, la nouvelle vient d'un bourg voisin de Boulay. L'Empereur a quitté le front de bataille de Saint-Mihiel. Il prend, comme les meubles d'Urville, la direction de l'Est. Il arrive à Vatimont, un village sur la grand route de Sarrebrück. Bien des témoins sont là, postés derrière les vitres des fenêtres, pères, mères, enfants, en grappes, retenant leurs voix. Car l'Empereur va passer, accompagné d'un état-major de généraux, d'officiers de guerre et de Cour. Les soldats sont alignés le long des rues et sur la place ; les commandements ont retenti ; les musiques annoncent que le voici. Le voici, en effet, à cheval, accompagné, flanqué étroitement, botte à botte, de colosses en uniforme *feldgrau*. Il est sombre, il est voûté, il passe dans le silence, après que la fanfare s'est tue. Et les plus audacieux des spectateurs, ceux qui ont soulevé le rideau, aperçoivent que les troupes sont sans armes. Est-il possible ? Pas un fusil ! Pas un revolver ! On a eu peur d'un mauvais coup. On a désarmé les compagnies d'honneur. L'Empereur n'est plus sûr de rien, si ce n'est du désastre.

Et alors, ce furent les grandes dates de novembre. Le dimanche 10 novembre 1918, la nuit venue, les habitants de Condé-la-Croix étaient dans leurs lits, excepté le directeur de l'école, qui corrigeait des cahiers et le mitron de Mme Poincignon, le grand mitron demi-nu, enfermé dans une cave d'où l'ahan s'échappait avec la régularité d'une détonation de moteur. Une nuit calme, des nuées disjointes, pâles, qui venaient de France. Au dixième coup de dix heures, voici la cloche de l'église, la seule à présent, la petite, car les deux grosses, il y a beau temps qu'elles ont été descendues de la tour, chargées dans un wagon, envoyées à Essen et fondues pour la guerre : voici la cloche qui se met à sonner, d'abord irrégulièrement, maniée par des mains inexpertes, puis à grandes volées presque régulières. Qu'y a-t-il ? Le feu ? Jacques Baltus écoute un moment, jette sur ses épaules un vieux caban, pendu à un clou du cabinet de travail, et prend son bâton d'épine dure.

— Où vas-tu, Baltus, à cette heure-ci ?

Du bas de l'escalier, il répond en hâte :

— Ne te tourmente pas, surtout ne te lève pas... C'est une réquisition, pour sûr. Le greffier de mairie doit y aller. Le maire est malade. Reste en paix, Marie : Orane est près de toi !

La cloche sonne toujours.

Il fait froid dehors. Baltus descend à grands pas. Une lumière, deux, trois, aux fenêtres du côté de la gare. Il y aura des compagnons. Une ombre sort de la maison du vétérinaire.

— Hé, par là, Chardat !

— Je vous vois à peine dans l'ombre... monsieur Baltus !

— Oui, c'est moi, venez vite. Où est l'incendie ?

— Peut-être dans la campagne. Ici, rien, c'est sûr.

— Descendons ensemble.

Ils descendent; deux, trois, six hommes, les yeux mal éveillés, se joignent à eux. Presque au bout du village, à gauche, il y a la petite place de l'église : oh ! qu'est-ce que c'est que cela ? L'église est ouverte, les lampes électriques l'illuminent comme aux fêtes... Elles éclairent le terrain devant le portail, et le bas des premières maisons de la place. Mais là, sur les marches du péristyle et à l'intérieur, ces hommes ?... des soldats allemands ! « Serrons-nous, les enfants ! » dit Baltus à voix basse. La cloche continue de se démener. Ils entrent tous les huit, franchissant la porte de l'église, huit Lorrains en chemise de nuit, culotte et sabots ; trois seulement ont eu le temps de prendre leur veste de travail. Baltus va droit au bénitier. Il commence par se signer. On l'a laissé se porter en avant, comme s'il était chef. Il y a, près du bénitier, quatre soldats, deux couchés sur les chaises, deux assis, la tête tournée vers les Lorrains.

— Que faites-vous ici ? demande Baltus. Pourquoi sonnez-vous ? Je suis l'instituteur de Condé, et le greffier de la mairie.

— Où est le maire ?

— Malade.

Le vieux feldgrau, qui est le plus proche de lui, n'a ni casque ni calotte de drap sur la tête. Il est coiffé d'une casquette de laine à oreilles, et il n'a aucun grade, à moins que... Mais oui, ces pattes de drap rouge cousues sur ses épaules avec de la ficelle, et ces yeux surtout, luisants d'ironie et de mépris à travers les lunettes, le nez gonflé d'orgueil de la lourde brute importante, la barbe fauve que la tête, en se renversant en

arrière, porte en avant, vers Baltus : ce doit être, sinon un officier, du moins un homme qui prétend commander. Il a bu : ses paupières le disent, et aussi les mèches mouillées et tordues de sa barbe.

— Pourquoi sonnez-vous la cloche? répète Baltus.

— Parce que ça nous plaît, aux camarades et à moi.

— Qui êtes-vous?

Plusieurs gros rires montent sous les voûtes, et se mêlent aux appels de la cloche. Mais, en même temps, des Lorrains du village, hésitants d'abord, étonnés, puis décidés en apercevant Baltus, et Chardat, et d'autres, pénètrent dans l'église. Les intrus commencent à s'émouvoir. Les deux dormeurs se lèvent. Partout, dans la nef, on voit le mouvement des têtes qui se tournent vers la porte.

— Monsieur le greffier du maire, dit l'homme roux, nous sommes un conseil de soldats... Vous ne savez pas ce que c'est?

— Non.

— Vous l'apprendrez plus tard, vous en verrez d'autres. Nous arrivons du front. L'armistice sera signé demain.

— Ah!

— Ça vous fait plaisir, je le vois? A nous aussi. Nous rentrons chez nous. Et, sur le passage, nous sonnons la fête du peuple... Les Français vont nous suivre. Dans trois ou quatre jours, ils seront ici... Je vous étonne, évidemment... Regardez les camarades : ils peuvent certifier ce que je dis!

Des cris s'élèvent de la nef, de la tribune, là-haut, de l'escalier du clocher.

— Oui, oui! la guerre est finie! Finie!

Tous les soldats couchés sur les bancs ou les chaises se redressent. Il y en a beaucoup. On entend le choc de fusils et de sabres heurtant les dalles.

Très maître de lui, l'instituteur, qu'une douzaine d'habitants ont maintenant rejoint, et pressent en arrière, considère la troupe campée en désordre dans l'église. Rien que des uniformes de simples soldats. Cependant, le long du mur de droite, ces trois Allemands, serrés, assis, très droits, mais tournés de façon qu'on ne puisse voir leurs visages... L'étoffe et la coupe de l'uniforme, l'attitude, la honte même, est-ce que ceux-là?...

— Il n'y a plus d'officiers, dit le camarade roux; nous les

avons mis à la suite... Dites-donc, je crois que vous nous comptez?

— Précisément.

L'homme lève la tête, aussitôt menaçant; il est aussi grand que Baltus, et plus jeune.

— Eh! tête de Français, nous sommes armés!

Avec un fracas d'armes, des jurons, des cris contre les Lorrains, les membres du conseil de soldats se mettent debout, et, par l'allée centrale de l'église, en troupe serrée, s'approchent. Le vétérinaire se penche à l'oreille de Baltus.

— Prends garde : la moitié sont ivres.

Sans paraître le moins du monde ému, l'instituteur demande, très haut :

— C'est vrai, je ne puis pas savoir le nombre. Dites-le-moi : j'ai l'intention de vous offrir le café.

— Tiens, tiens! répondent des voix qui rient.

— A la condition que vous continuerez votre route, lorsque vous aurez bu, oui, je vous offre le café. Bien des gens de la campagne seront ici dans un quart d'heure, vous comprenez. Il pourrait y avoir des malentendus. Chardat, mon ami, allez donc réveiller le cafetier de *la Pomme de Pin*, voulez-vous?

Le bas de l'église est plein d'hommes à présent, soviétisants et Lorrains les uns en face des autres, incertains, formant deux groupes séparés par la largeur de trois dalles. Le feldgrau à la barbe rousse crie :

— Chargez vos fusils, et sortez : nous allons boire le café! Vous payez aussi l'eau-de-vie, monsieur le greffier du maire?

— C'est l'habitude, ici.

— Sans cela, nous en prendrions!

— N'exagérez pas, répond Baltus. Dépêchez-vous : cela vaut mieux. Vous avez si bien sonné la cloche que les gens de chez nous sont tous éveillés, à présent. J'ai cru, d'abord, qu'elle sonnait pour un incendie.

— C'en est un! dit l'Allemand.

— Vous ne serez pas étonné de ce que je vais ajouter : j'ai donc envoyé, aussitôt, des jeunes gens, à bicyclette, prévenir les hommes des fermes, et ceux des communes voisines, ceux de Creutzwald d'abord.

Cela était dit sous la voûte du porche. La lueur sortant de l'église illuminée faisait tunnel dans la nuit, et laissait voir une

centaine d'habitants de Condé, hommes, femmes, qui se tenaient rassemblés en deux masses compactes, comme le dimanche, après la messe. Mais à peine avaient-ils aperçu les soldats allemands, ils se taisaient; les hommes faisaient se retirer les femmes au second rang. Quand le chef roux du soviet apparut, la foule, d'elle-même, s'écarta. Plus personne devant lui. A droite, à gauche, des hommes protégeant des femmes. Le passage était ouvert.

— En rangs! cria le chef; que personne ne tire!

Il bourra, d'un coup de poing, l'épaule de Jacques Baltus.

— Expliquez à vos administrés ce que je vous ai dit!

Baltus s'avança, et dit:

— La guerre est finie! L'armistice sera signé demain! Voici les premiers éléments des troupes allemandes, qui regagnent leur pays. Laissez-les passer. Ils ne feront de mal ni aux gens, ni aux maisons. Écartez-vous! Pas un mot! J'ai promis.

Il était étonnant d'aisance et d'autorité, ce grand maître d'école, tête nue, vêtu à la diable, les yeux ardents, dans la clarté du porche de l'église. La race, et l'habitude de tenir une classe d'enfants, lui faisaient, en cette minute, un visage de vieux chef de guerre. Les Lorrains le regardaient, et se taisaient. La lueur des lampes électriques coulait, comme au début, sur la terre nue, molle et libre.

Alors, la colonne se mit en marche: soixante hommes, que l'homme à la barbe rousse avait secoués et rassemblés, sous les orgues. Il allait en avant, sans autre arme qu'un revolver au poing, sans casque, une canne dans la main gauche, et Baltus, otage évidemment, et qui acceptait le rôle, marchait près de lui. Le défilé devait faire rire les habitants de Condé-la-Croix, plus tard, pendant des mois, et, même en ce moment, il y eut des hommes qui eurent la bravoure de rire, sans bruit, mais les lèvres écartées, et les dents luisant dans la nuit. Spectacle inimaginable! La révolution avait fait, d'une compagnie de l'armée impériale allemande, une troupe de masques. La moitié des hommes avaient jeté leurs fusils, leurs baïonnettes, leurs cartouchières; ils n'avaient gardé que leurs bidons, qui devaient être vides, à voir ces trognes allumées, ces autres pâles, farouches, capables d'une seule expression, et d'un seul cri: « La guerre finie! plus d'officiers! » Une dizaine avaient encore le casque; les autres étaient coiffés de casquettes, de

vieilles toques militaires, même une demi-douzaine, de chapeaux hauts de forme, volés dans les villages français du front. Ils défilaient sans cadence, en désordre, deux ensemble, ou trois, ou quatre ; on entendait, entre les cris et les commencements de couplets, les notes d'une musique grêle, que des rires sonores encourageaient. On se penchait pour découvrir les musiciens : c'étaient deux membres du conseil des soldats, dont l'un jouait de la guitare, l'autre de l'accordéon. Et les soixante, titubants, bruyants, dépassèrent le seuil de l'église, descendirent les trois marches, inclinèrent à droite, vers l'Allemagne. Au dernier rang, il y avait deux hommes, chargés d'une mission de confiance, et qui la remplissaient. Ceux-là étaient armés, ils se retournaient à chaque instant, l'un ou l'autre, car, derrière eux, venaient ceux qui ne faisaient point partie des hommes libres, ceux qui ne chantaient pas, ne criaient pas, et regardaient à terre. C'étaient les prisonniers du Soviet : ils levaient le bras, souvent, pour cacher leur visage. Il y avait un gros homme, au milieu, qui s'efforçait de marcher correctement, comme il avait appris aux autres à le faire, et dont le front et les joues étaient couverts de sueur. La honte et la fatigue, la conscience qu'il ne pouvait s'échapper, lui faisaient un visage digne de pitié, mais qui avait dû être effroyablement dur, aux jours de prospérité et d'autorité. Les deux plus jeunes qui le flanquaient, tous deux élancés, nerveux, n'accusaient aucune lassitude, aucune diminution de l'orgueil du rang et du sang. L'un avait la figure imberbe, l'autre de fines moustaches cassées et relevées, à la mode impériale. Les Lorrains qui purent rencontrer les regards de ces deux lieutenants dégradés par leurs soldats et traînés à la remorque, ont raconté depuis que c'étaient là les seuls hommes de cette tourbe. Les deux lieutenants avaient jeté sur leurs épaules un manteau noir, pour qu'on ne vît pas que les insignes du grade avaient été arrachés. Une femme, — Allemande sans doute, — cria : « Vive l'armée ! » Ils tournèrent la tête vers elle, et ne la virent pas.

— Plus vite !

La voix, qui venait du premier rang, là-bas, dans la nuit, devait être celle du chef du conseil. Ils passèrent. Derrière eux, les deux groupes de Lorrains et de Lorraines se fondirent en un seul, où la rumeur s'accrut, et devint joyeuse, quand les pas lourds s'éloignèrent. Quelques amis, le vétérinaire Chardat,

l'épicier Noiron, et l'énorme charpentier Cabayot, avaient suivi, à peu de distance, la compagnie révoltée. Ils voulaient savoir ce qui arriverait à Baltus, et, au besoin... Un seul avait un revolver, arme prohibée, mais il le tenait caché, la main droite dans la poche du veston.

Après que la colonne eut monté la côte, jusqu'à l'endroit où s'ouvrait la place de l'école, et descendu une cinquantaine de mètres au delà, Baltus dit au chef du Soviet :

— Voici l'auberge de *la Pomme de pin*. Entrez-vous? On vous attend.

Il y avait, en effet, de la lumière aux deux fenêtres d'en bas.

— Inutile, fit l'homme : les camarades sont reposés... Nous allons chez nous, vous comprenez. La guerre est finie. Adieu !

— Adieu !

Au milieu de la seconde rue de Condé, à l'entrée d'un sentier qui remonte vers la Sarre, un moment après, des cris sauvages s'élevèrent : les soixante hommes durent crier ensemble. Quelles paroles et pourquoi? Nul ne perçut les mots : injures adressées aux Lorrains? Révolte de ces énergumènes contre le soldat qui avait refusé de les laisser boire encore? Trois autres cris furent entendus, à peu d'intervalle, mais assourdis : le conseil des soldats devait s'être engagé sous les futaies des grands bois d'Uberherrn, dans une des lignes de la forêt sarroise. Baltus, demeuré sur la route, en face de l'auberge, pensa : « Ils ont dû passer bien près de la Horgne aux moutons ! S'ils étaient entrés chez mon frère ! »

Mais il n'avait pas le droit de songer aux siens, en ce moment. La foule le tenait, la foule délivrée. Il était entouré par les amis qui l'avaient suivi, il le fut bientôt par ceux qui accouraient, hommes et femmes. Parmi les femmes, il y avait la petite veuve tranquille, la boulangère. Elle était venue au tocsin, l'une des premières, habillée, coiffée à l'ordinaire, vêtue même de sa robe des dimanches. Deux fois, elle avait été rudoyée par un des Allemands qui gardaient la porte de l'église. Et, à présent, légère, elle arrivait, plus pressée que les hommes, apparition blanche en avant de leur groupe.

— Bravo ! monsieur Baltus, Bravo ! Les voilà partis, hein? Grâce à vous !

Elle attendait, essoufflée, contente d'être première, les hommes qui, eux, tendirent les mains :

— Oui, bravo, Baltus! Tu as eu une riche idée, de leur dire que les habitants des villages allaient venir voir ce qui se passait chez nous. Est-ce que, vraiment, tu avais envoyé à Creutzwald?

— Personne!

— Des bicyclistes?

— Je n'aurais pas eu le temps, j'ai couru tout de suite à la cloche...

— Très fort ce que tu as fait là!

— Écoutez!

Tous se turent. Le vent venait de France, et, cependant, du côté de l'Allemagne, on entendait chanter en partie ces soldats révoltés et travestis, que l'esprit de révolution avait reformés en tribus et jetés contre la patrie. En approchant de l'Allemagne, sous la voûte des forêts, quelque chose de l'ancien usage leur revenait dans la mémoire et dans le sang. Le chant qu'ils chantaient, bien que la distance ne permît pas de le suivre tout entier, était grave et religieux. Le vieux dieu du Rhin reprenait ses fils, un à un.

— Ce sont des choses que nous n'aurions pas imaginées, dit Baltus, et des ruines aussi surprenantes que celles qu'ils ont faites. Si toute l'armée allemande ressemble à ces gens-là, nous passerons de mauvais moments, mes amis. Il faut veiller. Moi, je ne me coucherai pas. Je serai derrière la fenêtre du premier, qui ouvre sur la place. Si j'entends du bruit, je cours à l'église, et je sonne la cloche, et vous viendrez de nouveau. Il faudrait bien un autre veilleur, plus près du bas du bourg. Y a-t-il un volontaire?

— Moi! dit une voix.

— Très bien, Cabayot. S'ils ne sont pas plus de dix, tu n'auras qu'à te montrer pour les faire filer doux! Bonne nuit, mes amis, je remonte à mon poste.

Serrant la main du grand charpentier, puis des autres, saluant de la tête Mme Poincignon, il ouvrit la porte de l'auberge, et dit en riant :

— Soixante mauvais clients partis, mon pauvre Grimard; ne les regrette pas! Pour les frais, j'arrangerai cela avec le maire. Que diable! tu étais en service commandé!

Et il remonta vers l'école, qu'on apercevait dans la nuit, ombre vague, où brillait, tout en haut, un point lumineux. Marie attendait Baltus. Elle ouvrit la porte, au bruit des pas qui s'approchaient.

— Ah! que j'ai eu peur! Te voilà sauvé... Ils ont crié : « Vive Baltus! » les gens d'ici. Et ils ont eu raison...

Elle ferma la porte, poussa les deux verrous, donna un tour de clé, puis, mettant la main sur l'épaule de son mari, qui tâtait du pied la première marche de l'escalier :

— Jacques, as-tu pensé à ton fils?

— Non. Pourquoi?

— Ils revenaient du front, ces « carnavaux-là »; peut-être de Verdun? Ah! je vois bien que tu n'es pas comme moi, toujours occupée de lui...

— Va, Marie, va... J'irai là-bas, s'il le faut, une fois encore, deux fois... Nous arriverons à savoir... Non, je ne pouvais pas leur parler de ces choses-là, il fallait délivrer le bourg... A présent, je monte dans la soupente... Je dois veiller encore. Donne-moi le gros manteau.

Quand ils furent arrivés au premier étage, Marie donna le gros manteau d'une étoffe usée, mais épaisse d'un doigt, une sorte de cape longue, qui avait servi à couvrir les châssis du jardin, par certaines nuits de printemps.

Et la paix des choses ne fut plus troublée. Mais beaucoup de gens ne purent reprendre leur sommeil interrompu. Il y eut des lames de lumière sous les volets, et des reflets sur la route montante ou descendante, jusqu'aux premières heures du jour.

Le matin du lendemain, 11 novembre, fut éclatant et presque doux. On découvrait, dans la cuve du chemin bas et des terres labourées, un vaste lac de brume, déjà en mouvement, et qui s'envolait par flocons, sans hâte, caressant les labours, puis les arbres de la route de Sarrelouis, puis ceux de Warndt. Les gens de Condé se levaient en retard. Ils changeaient les projets qu'ils avaient faits la veille. « Non, je n'irai pas dans la forêt »; ou bien : « Je ne veux pas faire aujourd'hui le voyage de Boulay. J'irai la semaine prochaine. » La joie de l'armistice, la crainte aussi que d'autres bandes de soldats ne traversassent la contrée, divisaient les esprits. Il fut bêché, ce matin-là, dans les jardins et les vergers, plus de terrain qu'on n'en voyait remuer à pareille époque, depuis des siècles. On restait au ras de la maison. Des mères avaient recommandé à leur fille : « Si les Prussiens sont annoncés, tu iras te cacher dans les fossés et dans les bouillées de saules des prairies du Nas-

sau. » Baltus n'eut presque pas d'écoliers, à huit heures.

Mais, pour la classe de l'après-midi, les enfants vinrent au complet. Ils étaient énervés. On leur avait dit que l'armistice avait été signé; que les hostilités devaient être suspendues depuis onze heures, et, sans comprendre l'immensité des mots, ils répétaient ce qu'avait dit le père ou la mère, devant eux : « La victoire est aux Français; on va les revoir avant trois jours; c'est un Prussien qui l'a dit à Papa. »

La salle de classe était pleine de rumeurs et de mouvements. Cependant, l'instituteur ne grondait pas, lui, si sévère. Il avait des distractions; il regardait par la fenêtre; il se taisait, pendant des minutes entières. Les enfants remuaient les jambes, sous les tables. Ils devinaient que la traversée du ciel, une dernière fois, ce jour-là, était permise aux bourdons, aux abeilles et aux mouches, et qu'il y avait promenade, pour les bêtes de l'air, à quoi ils ressemblent, eux, quand ils jouent. Et ils n'auraient jamais osé demander congé; non, ces choses-là ne peuvent être accordées que par les autorités qui écrivent sur du papier à en-tête, ou télégraphient des ordres, mais qu'on ne voit jamais à Condé-la-Croix; une idée pareille ne serait jamais venue à ces écoliers blonds de Lorraine : ils laissaient voir, pourtant, que la journée de l'armistice n'aurait pas dû ressembler aux autres. Maître, élèves, tous, ils avaient l'âme en voyage. Vers trois heures, un nuage s'étant écarté, qui avait caché le soleil pendant dix minutes, une rayée de lumière et de chaleur vive entra dans la salle de classe. Elle passait au-dessus des enfants, mais elle illuminait, elle éclaboussait les épaules et la tête du maître assis dans la chaire. Il sentit la brûlure, porta la main à sa joue, contempla, un long moment, la place bordée de maisons, les deux rues soudées à la place, la belle campagne au delà, et cet homme en deuil se mit à rire silencieusement.

— Qu'a-t-il? se demandaient les élèves.

Aucun bruit dehors. Personne ne devait traverser la place.

Le maître ne parlait pas, il avait l'air absent. M. Baltus, ébloui par tant de clarté, avait fermé les yeux, et demeurait là, dans le rayon, tourné vers le village, et il riait.

— Qu'a-t-il donc?

Il n'entendait même pas les deux fils du facteur Renguillon qui faisaient rouler des billes, sur le dernier banc de la classe, dans une enceinte de livres et de plumiers. Non, il devait penser

à des choses gaies; les rides de son front, même la grosse entre les sourcils, s'étaient effacées. On le vit se lever, saisir la poignée de fonte, et ouvrir la première baie, toute grande, comme au plein été. Puis il dit :

— Mes enfants...

Il parlait français, à présent! En classe! C'était défendu. L'attente d'un grand événement saisit les écoliers. Les petits Renguillon s'arrêtèrent de jouer aux billes. L'instituteur les regardait maintenant avec des larmes au coin des yeux!

— Mes enfants, qui sait la chanson française?

— Moi! moi! moi!

Trois petites voix répondirent d'abord, puis trois autres, et six bras se tendirent vers la chaire.

— Toi, Mansuy Renguillon, chante la chanson française, puisque la guerre est finie!

Sans demander s'il fallait se lever, Mansuy se leva.

C'était le plus grand de la classe. Fier de l'honneur, et de voir toutes les têtes vers lui, il regarda les camarades, tout riant, et il chanta :

« Vous n'aurez pas l'Alsace et la Lorraine. Et, malgré vous nous resterons Français! »

La jolie voix, qui s'envolait!

— Non, pas cela! dit Baltus. La chanson française, c'est *la Marseillaise*.

— Je la sais, monsieur l'Instituteur!

— On va bien voir. C'est moi qui entonne, vous chanterez avec moi, les gars de Lorraine, si vous savez...

Comment ces vieux mots de France, peu usités en Lorraine, lui venaient-ils à l'esprit? Vague de fond, qui s'étale au rivage.

Ayant battu une mesure pour rien, debout dans sa chaire, Baltus commença donc, de sa forte voix : « Allons, enfants de la Patrie, le jour de gloire est arrivé... » Les écoliers suivirent. Ils ne chantaient pas tous; plusieurs ne savaient que la moitié de l'air, d'autres que la moitié des paroles, et la prononciation n'était pas irréprochable. Mais l'entrain y était. Les notes aux timbres différents, les mots écorchés et reconnaissables, sortaient par la baie ouverte, et visitaient les maisons du village. Les anges de la nuit de Noël, antiques chanteurs de la paix, durent sourire dans les cieux.

Il y en avait, par le village, des femmes, qui écoutaient,

s'arrêtant de remettre la vaisselle dans le dressoir ; il y en avait des filles appliquées au travail de couture, derrière le contrevent à demi fermé, comme en juillet ; il y en avait, des hommes, surpris, dans les jardins, par la chanson française, l'ancienne chanson prohibée, s'arrêtant de bêcher ! La troisième fois que les écoliers et l'instituteur de Condé chantèrent le refrain de *la Marseillaise*, une voix du dehors se mêla à toutes celles qui s'échappaient de l'école ; au quatrième couplet, ce fut toute une foule qui répondit : voix de femmes et voix d'hommes, voix hautes et voix graves, qui durent courir dans les vallées, bien loin, et apprendre aux villages voisins que le jour du 11 novembre n'avait point eu, depuis longtemps, son pareil. Le refrain achevé, sous les fenêtres de la classe, des applaudissements, des bravos en français et en allemand, et son nom vingt fois crié, apprirent à Jacques Baltus que les gens de Condé trouvaient bonne sa manière de fêter l'armistice. Il se pencha, et dit, en riant, à ceux du dehors :

— Excusez ! nous chantions pour notre plaisir. Ne faut pas vous déranger ! On fera la fête quand les Français seront là !

— Bravo !

Une femme cria :

— Non, pas bravo ! Il en fait trop pour les Français.

On grogna dans la foule. L'instituteur se pencha, et reconnut les cheveux blonds mousseux.

— Et pourquoi donc, madame Poincignon ?

— N'êtes-vous pas trop bon pour *eusses* ?

— Eh ! que dites-vous là ?

— Ils ne vous remercieront pas, allez ! Ceux qu'ils préfèrent, ce ne sont pas les meilleurs !

Un vacarme véritable accueillit les propos de la boulangère. Elle fut entourée par des femmes du bourg, et reconduite, poussée plutôt jusqu'à la boulangerie, dont la porte, ouverte et fermée, fit trois fois sonner le timbre.

A chaque instant, le nombre des habitants grossissait devant l'école. Tout le village à peu près était là. L'instituteur ne pouvait plus empêcher ses élèves de monter sur les bancs, sur les tables, d'ouvrir les deux autres baies, d'interpeller les gens de connaissance. Il se repentait d'avoir chanté trop haut. Il fit signe qu'il allait parler. Il voulait demander à cette foule de se retirer, et de laisser le maître d'école à son devoir quoti-

dien, lorsque, au bas de la place, à l'endroit où elle se sépare en deux rues qui descendent à droite et à gauche, un groupe d'hommes apparut. C'étaient les plus vieux de Condé, ceux qui avaient connu le temps français. Ils étaient sept; ils montaient vers la bâtisse en rumeur; un grand ancien, tout blanc de moustaches, marchait en tête, et portait un drapeau tricolore au bout d'une perche de châtaignier. Le drapeau, c'est eux et leurs femmes ou leurs filles qui l'avaient fabriqué avec la toile d'un drap; c'est eux et elles qui avaient teint un morceau de l'étoffe en rouge, un morceau en bleu.

Et ils s'avançaient, en fredonnant la *Marche de Sambre-et-Meuse*. Pauvres voix lasses ou faussées par l'âge! Tous ceux de la place s'étaient tus pour les entendre. Ils s'écartaient pour les laisser passer. Eux, les compagnons du drapeau, à mesure qu'ils approchaient, ils se redressaient plus fièrement, voyant qu'on leur faisait accueil, et qu'on saluait le tricolore. Où allaient-ils? droit à l'école. Oh! qu'il y a de belles minutes! Ils s'approchèrent de la porte de l'instituteur. Car Baltus, devinant qu'on venait à lui, et ne voulant pas que la salle de classe fût envahie, l'avait quittée; il allait apparaître sur la place. Dans le couloir de sa maison, il passa près de sa femme, immobile à l'entrée de la cuisine, et qui dit :

— Comment peux-tu chanter, toi qui n'as pas encore retrouvé ton fils?

— Marie, nous le retrouverons peut-être!

Elle tressaillit à ce mot-là, qu'il disait par pitié.

— Marie, écoute-les! Ils apportent le drapeau. La France vient. Faut-il pas la recevoir?

Il avait, en passant, pris la main de Marie, et Marie avait eu un pauvre sourire, qu'à moitié détourné, il regardait encore.

— Ah! les hommes, dit-elle, comme vous êtes!

Il n'entendit pas. Il ouvrit la porte. Devant lui, au bas des marches du perron, le vétéran des armées de 1870 tendait la hampe du drapeau; l'étoffe rouge et un peu du blanc retombaient sur les épaules du vieux; la foule criait :

— Prends le drapeau, Baltus! Promène-le par le bourg! Tu as reçu les Prussiens comme il fallait : c'est à toi de le porter!

— Non pas!

L'ancien combattant continuait de tendre le bras et la hampe.

— Non pas! C'est à toi de le porter, mon vieux, à toi qui t'es battu! Nous irons côte à côte! Viens avec moi!

Il passa le bras gauche sous le bras droit du vétéran; ils avaient l'air, serrés l'un contre l'autre, enveloppés dans les plis tricolores, d'avoir tous deux la main sur la hampe, mais c'était le vieux seul qui tenait le drapeau, et jalousement. D'elle-même, l'assemblée s'ouvrit pour leur faire place. Tous les froissements, toutes les plaintes de naguère, du temps où Baltus faisait exécuter les réquisitions allemandes, étaient oubliés.

— Laissez-les passer!

La bise soufflait. Les deux hommes s'avancèrent, longeant le mur. Tous les écoliers, sur trois ou quatre rangs, se pressaient aux fenêtres. Têtes roses, yeux ardents, lèvres ouvertes, ils regardaient le maître.

— Allons, bouquet fleuri! Vous êtes du cortège! Descendez!

Une acclamation le remercia. On put croire que tout le mobilier de l'école volait en pièces. Ils se mêlèrent aux parents. Et il y eut des commencements de chansons dans le cortège; mais les gens de Condé ne savaient pas assez de mots français, et ils ne voulaient pas chanter en patois lorrain, en ce moment, à cause des trois couleurs, qui allaient devant. Baltus était déjà au bas de la place, quand les derniers rangs quittèrent l'école. Il tourna à gauche; une petite couturière, dans la seconde maison, agitait un drapeau pas plus haut que la main, et qui devait être de sa façon, car le rouge était le long de la hampe : un qui savait, par hasard, lui chanta un demi-couplet de *la Madelon*. Plus loin, les volets du maire étaient fermés, et il y eut des poings qui s'abattirent sur les panneaux de bois. On descendit jusqu'à l'église, et beaucoup s'attendaient à ce que le cortège fît halte. Il continua; les dernières maisons du bourg furent laissées en arrière. Où prétendait aller Baltus? A la gare? Et qu'aurait-on fait là? Mais non : tout à coup, une émotion nouvelle saisit les cœurs. Comme la route était droite, tous les habitants purent voir, à trois cents mètres de Condé, que la tête du cortège s'engageait dans un chemin de moindre largeur, à gauche.

— On va au cimetière! dirent les gens.

Les conversations, les vivats, les commencements de chansons, tout le bruit cessa. Ce fut Baltus qui ouvrit la vieille

barrière peinte en noir et surmontée de la croix. Puis il reprit son poste, près du porteur de drapeau, et, tous deux, suivis de la foule qui avait encore grossi, se dirigèrent vers le calvaire érigé, aux temps anciens, au milieu des tombes. Tout le monde observait Baltus. Quelle idée avait-il ? Des mains du vétéran de 1870, il prit le drapeau ; il l'éleva au-dessus de tous ces hommes, de ces femmes, de ces enfants qui remplissaient l'avenue, et qui, pour mieux voir, se glissaient entre les tombes, autour des croix de fer, de pierre ou de bois. Alors, lui, le maître déjà ancien, le lien vivant entre ces hommes et ces enfants de Condé, plantant le drapeau dans le piédestal du calvaire, dans une fente qu'il y avait là, au pied de la grande croix de fonte, il cria :

— Pour que nos morts sachent que la Lorraine est redevenue française, je leur donne le premier drapeau !

Bien des gens pleurèrent, qui ne s'attendaient point à pleurer.

Toute la fin de l'après-midi fut joyeuse. Les auberges ne désemplirent pas. On n'aurait pas pu compter dix hommes dans les champs ou dans les jardins. Les nuages ne parurent point dans le ciel, et la lumière de ce jour ne fut point abrégée. Aucune dépêche n'était venue du front. Un homme de Boulay avait passé, disant qu'un avion avait apporté le communiqué officiel et que, du terrain d'aviation, la nouvelle s'était répandue, dans la ville, où la bonne Lorraine exultait.

Baltus résolut de veiller encore cette nuit prochaine. Il se rendit, à la brune, chez son ami, le charpentier Cabayot.

— Dis, Cabayot, m'est avis qu'il ne faut pas laisser le bourg sans guetteurs, une nuit d'armistice ? Moi, je veillerai encore.

— Moi aussi. Je peux dire, puisque ma maison est au bout du village, pas loin de la gare, que j'habite à la porte de France. S'ils viennent, je les entendrai le premier.

— Sans doute.

— Alors, je t'envoie mon fils, l'aîné, qui n'a pas peur : dix-sept ans, songe donc ! S'il le faut, il fera le tour par les jardins, il débouchera par la ruelle, près de la boulangerie de Mme Poincignon, et il t'appellera...

— Pas trop haut : cela ferait peur, chez moi, tu comprends ? Il n'aura qu'à siffler un petit air ; je serai derrière la lucarne du grenier.

— Qu'est-ce que tu feras, s'ils viennent?

— Rien, s'ils ne nous disent rien. Mais s'ils ont quelque chose à demander, j'irai parlementer, et ton fils te préviendra que je suis avec eux.

— Agent de liaison, alors?

— Cela même.

— Il va être flatté, dit Cabayot.

Les hommes se séparèrent.

L'instituteur alluma sa lampe, là-haut, tout petit phare, que les voyageurs durent apercevoir du chemin creux, et des champs qui se relèvent au delà. A dix heures, tranquillité parfaite; à onze heures, de même; à minuit moins dix, un sifflement de rossignol monta de la place. Baltus se pencha.

— Qu'y a-t-il, Dominique?

Une voix haletante :

— Monsieur Baltus, ils approchent ; ils vont au pas ; ils doivent bien être un cent, au bruit qu'ils font.

— Pas de mandoline?

— Non, dit le gars en riant; pas de musique du tout. C'est peut-être des Français!

— Reprends ton chemin ; dis à ton père que, si ce sont des Français, il les embrasse! Si ce sont des Allemands, qu'il les suive de loin, en se cachant. Si je crie, qu'il aille sonner la cloche : mais, si je ne crie pas, quoi qu'il arrive, c'est que je n'aurai pas besoin de lui.

— Compris! dit le jeune.

Et il disparut, bondissant, dans la ruelle de la boulangerie.

Un quart d'heure d'attente. Le dur battement des pieds faisait sonner la route, et le rythme de la marche s'en allait dans la nuit, cherchant des esprits éveillés, pour dire : « C'est eux, entendez-les donc, c'est eux! » La cadence restait égale, le bruit grossissait. Il s'épanouit tout à fait au moment où la troupe sortit de la rue de gauche, et déboucha au bas de la place. L'instituteur eut envie d'éteindre la lampe : un tout petit mouvement, et nul n'aurait deviné qu'un homme veillait là-haut. Il ne consentit pas. Il crut qu'il devait résister à la peur. Il avança seulement la tête hors du cadre de la lucarne.

Le commandement « *Halft!* » retentit au même moment. Le premier quartier de la lune, très vif, donnait un peu de lumière. En bas, la troupe était dense, en formation régulière, les sol-

dats avaient le fusil à la bretelle ; ils étaient vêtus de l'uniforme que Baltus connaissait bien, et un officier se portait vers le haut de la place, suivi de l'œil par tous les soldats et marchant comme l'Allemand sous les armes, en service commandé. Il ne fit pas plus de quinze pas, s'arrêta, et, jugeant la distance assez faible pour qu'il pût se faire entendre :

— Eh! là-haut, l'homme!

— Que voulez-vous, monsieur le capitaine ?

— Le chemin le plus court vers Creutzwald?

— Devant vous; vous arriverez entre le Neudorf et le Nassau.

— Vous avez appris l'armistice, ici ?

— Hier, par une compagnie...

— Je sais, je sais. La mienne ne ressemble pas à ces traîtres-là... Dites : aucune embuscade à craindre, dans la seconde partie du village?

— Aucune.

— J'ai vu s'allumer des lumières devant nous?

— Le bruit que vous faites a réveillé les gens, voilà tout.

— C'est bien ; s'il est tiré un seul coup de fusil, tout sera brûlé.

Il tourna sur ses talons, et rejoignit ses hommes.

Aucune troupe allemande ne traversa plus le village pendant la grande retraite collective qui suivit l'armistice.

René Bazin.

(La deuxième partie au prochain numéro.)

LES
CAHIERS DE SAINTE-BEUVE

« J'ai trente ans, écrivait Sainte-Beuve au début d'un cahier de notes et anecdotes commencé le 31 décembre 1834 ; je commence à redescendre la pente. Je veux noter ici, chemin faisant, mille petits détails que ma mémoire perdrait et qui me plairont un jour comme souvenirs (1). » Mais il n'avait pas attendu d'avoir trente ans pour noter et même pour livrer au public les pensées intimes qui lui venaient à l'esprit sur toute sorte de sujets, les observations souvent amères que lui suggérait son expérience, les émotions ou les aventures de sa sensibilité. Son premier recueil poétique, sa *Vie, Poésies et Pensées de Joseph Delorme*, n'est, en vers et en prose, qu'une longue suite de confidences, pour ne pas dire de confessions ; et de très bonne heure il a glissé dans ses articles critiques des réflexions personnelles, des aveux à demi voilés qui sont des révélations sur lui-même bien plutôt que des jugements sur les auteurs qu'il étudie.

Par exemple, parlant ici même, le 1er juin 1837, de Millevoye, il écrit :

Ce bonheur qu'ont certains poètes d'atteindre, un matin, sans y viser, à quelque chose de bien venu, qui prend aussitôt place dans toutes les mémoires, mérite qu'on l'envie, et faisait dire dernièrement devant moi à l'un de nos chercheurs moins heureux : « Oh ! rien qu'un petit roman, qu'un petit poème, s'écriait-il ; quelque chose d'art, si petit que ce fût de dimension, mais que la perfection ait couronné,

(1) *Causeries du lundi*, t. X, éditions actuelles, p. 438. — Cf. G. Michaut, *la Confession de Sainte-Beuve*, dans le *Livre d'or de Sainte-Beuve*, Fontemoing, 1904 ; et *Sainte-Beuve avant les Lundis*, Fontemoing, 1903.

et dont à jamais on se souvînt : voilà ce que je tente, ce à quoi j'aspire, et vainement! Oh! rien qu'un denier d'or marqué à mon nom, et qui s'ajouterait à cette richesse des âges, à ce trésor accumulé qui déjà comble la mesure!... » Et mon inquiet poète ajoutait : « Oh! rien que *le Cimetière* de Gray, *la jeune Captive* de Chénier, *la Chute des feuilles* de Millevoye! »

Ce « chercheur moins heureux », cet « inquiet poète », c'est, n'en doutez pas, Sainte-Beuve lui-même. Et en effet, s quelques lignes, qu'il donne comme une citation, sont extraites textuellement de ses *Cahiers*.

Ce procédé, qui consiste à mettre dans la bouche ou sous la plume d'un tiers une pensée qui est de lui-même, mais que pour des raisons diverses, il ne voudrait pas prendre trop ouvertement à son compte, Sainte-Beuve l'a souvent employé, et cela jusqu'à son dernier jour. En 1860, revoyant et corrigeant son *Port-Royal* pour en donner une seconde édition, il y ajoute, pour contredire Pascal, une note fort curieuse; et il l'introduit de la manière suivante : « Voici enfin, dit-il, *de la part d'un philosophe naturaliste* moins sujet à l'effroi que Pascal, la pensée *la plus hardiment et la plus nettement exprimée que j'aie rencontrée*, et sur laquelle Pascal, ayant affaire à quelqu'un qui ne se laisserait ni terrifier ni aduler, aurait peine à mordre. » Et voici cette pensée :

Engendrée un matin, à bord d'un vaisseau qu'elle n'a pas vu partir et qu'elle ne verra pas arriver, passagère agitée sur cette terre qu'elle ne dirige pas, l'humanité n'a pas de loi qui la lie nécessairement au grand système extérieur. Qu'elle se remue à fond de cale ou sur le pont, qu'elle se précipite à la poupe ou à la proue, cela ne change rien à la marche immuable; elle est, en un mot, comme une quantité négligeable par rapport à l'ordre souverain du reste de l'Univers.

Raison de plus pour Elle de mettre elle-même quelque ordre dans son petit monde, et de tâcher que la suite des générations qui la composent y passent les jours les moins troublés, les moins ouvertement à la merci de la fatalité et du hasard.

Il va sans dire que ce « philosophe naturaliste », plus hardi et plus fort que Pascal, n'est autre que Sainte-Beuve. Cette *pensée* se retrouve tout au long dans le petit volume des *Cahiers* que Jules Troubat a publié en 1876, et il nous la donne, à tort,

comme inédite. Et il faut croire que Sainte-Beuve, — et, je pense, littérairement au moins autant que moralement, — se savait un certain gré de ces quelques lignes; car, après les avoir citées dans son *Port-Royal*, il ajoute, avec un air de bravade qui ne lui est pas habituel : « Qu'en dites-vous? Que dirait Pascal en présence d'un si radical adversaire? Par où aurait-il prise sur lui (1)? »

Il savait bien d'ailleurs, le fin critique, que dans ce « genre » de *pensées* à La Rochefoucauld ou à la Joubert, — genre auquel l'habitude du journal intime, contractée dès sa plus tendre jeunesse (2), l'avait tout naturellement préparé et entraîné, — il réussissait excellemment, et il le cultivait jalousement. En 1836, on lui demandait une pièce inédite pour un recueil de *Fleurs sur une tombe*, à la mémoire d'Élisa Mercœur (3); il envoya la *pensée* que voici, dont il voulut relire deux fois les épreuves :

Les grands hommes, les grands écrivains et poètes, arrivés à un certain point de leur carrière, sont comme ces fleuves démesurément larges à leur embouchure et trop ouvertement navigables. Tous les connaissent et ils connaissent tous. C'est une banalité que leur gloire. Oh! que je les aime bien mieux plus haut, plus proches de leur origine, presque infréquentés, quand leur cours est si mystérieux, si voilé encore, que deux vieux saules penchés sur chaque rive peuvent se toucher du front et leur servir de berceau!

Mais précisément parce qu'il se sentait une vocation, — et un talent, — de « moraliste », Sainte-Beuve ne se résignait pas volontiers à jouir tout seul de ce talent, à l'enfouir dans ses

(1) *Port-Royal*, 2e édition, 1860, in-8, t. III, p. 343; — éditions actuelles, t. III, p. 414, note.

(2) Voyez là-dessus, dans la *Revue hebdomadaire* du 29 juillet 1916, l'article de Mme Marie-Louise Pailleron sur *les Petits carnets de Sainte-Beuve* : les très curieux extraits qu'on nous donne de ces carnets sont datés de 1820 et de 1822 : Sainte-Beuve avait alors 16 et 18 ans. — Voyez aussi, sur les sous-mains de Lausanne, l'article de Léon Séché dans *le Petit Temps* du 10 mai 1903.

(3) J. Couët, *Lettres inédites de Sainte-Beuve* (*Correspondance historique et archéologique*, 1908). — Comme il ne faut rien perdre, Sainte-Beuve glissait cette *pensée* dans une réimpression de ses *Portraits contemporains* (éditions actuelles, t. I, p. 303-304). Parlant de Lamartine, pour lequel il exprimait une très vive admiration, il ajoutait en note : « A cette admiration de plus en plus sentie, je ne veux opposer qu'une pensée qui m'est familière, et qui exprime bien moins une restriction de louanges qu'une tristesse, peut-être bizarre, d'affection. » Et il citait la *pensée* ci-dessus.

cahiers de notes intimes, ou à l'insinuer, par prétérition, au compte et au bénéfice d'autrui, dans des pages de critique impersonnelle. Il était homme de lettres et, sans oser trop le dire, il aspirait à la gloire. « Quand on a souci de l'avenir, écrivait-il un jour, — et c'était pour justifier la publication de quelques *pensées*, — quand, sans avoir la vanité de croire à rien de glorieux, on se sent du moins le désir permis d'être en un rang quelconque un témoin honorable de son temps... »; et ces lignes, dans leur modestie voulue, expriment assez bien sa très naturelle préoccupation. Bref, il brûlait d'en appeler au public sur un nouvel aspect secret de son talent. Mais, d'autre part, après La Rochefoucauld, Pascal, La Bruyère, Vauvenargues, Chamfort, Rivarol et Joubert, après la longue et riche lignée de nos « moralistes français », il est bien difficile, et il peut paraître un peu présomptueux de revendiquer une place à leur suite. Le genre des maximes et *pensées* est rempli d'écueils : l'audacieux qui s'y risque doit évoluer savamment entre la banalité et le tarabiscotage; à chaque pas, — il y a là-dessus un bien joli article de Jules Lemaître, — le ridicule le guette. Et l'on conçoit qu'un timide comme Sainte-Beuve ait longtemps hésité à tenir « boutique ouverte » de moraliste.

Et pourtant l'aventure le tentait. Mais il prenait ses précautions. En 1836, il publiait chez Renduel trois volumes de *Critiques et Portraits littéraires*. A la fin du *second*, il glissait une quinzaine de pages de *Pensées diverses*. Ces pages, où il y a un peu de tout, — une tirade prétendue de Diderot, une traduction en vers d'un soi-disant sonnet d'Hazlitt, entre autres choses, — sont, du reste, plutôt que de véritables *pensées*, des fragments d'articles ou de mémoires littéraires. Il ne semble pas qu'on y ait prêté beaucoup d'attention. Enhardi par l'impunité, le critique récidiva quand, en 1839, il publia deux nouveaux volumes de *Critiques et Portraits littéraires*. Mais, cette fois, les vingt-cinq pages de *Pensées et fragments* qui terminent le second volume sont suivies d'une *Élégie* « qui exprime la fin de toutes choses », et précédées d'une courte préface où l'auteur nous avertit qu'il s'efforce « de liquider, en quelque sorte, le passé, de mettre ordre à ses affaires littéraires, de sauver ce qu'il peut du bagage avarié (1) ». Cette seconde et

(1) Ces deux séries de *Pensées* ont pris place depuis au t. II des *Portraits contemporains* (éditions actuelles).

prudente tentative ne paraît pas avoir soulevé beaucoup d'objections.

Un peu rassuré du côté de la critique, Sainte-Beuve ose alors davantage. Le 15 janvier 1840, il publie ici même un article sur La Rochefoucauld, qui, écrivait-il plus tard, en 1869, « indique une date et un *temps*, un retour décisif dans sa vie intellectuelle », marque la fin d'une longue crise sentimentale, « le retour à des idées plus saines dans lesquelles les années et la réflexion n'ont fait que l'affermir ». Or, l'article était suivi d'une cinquantaine de pensées qui, disait l'auteur, « ont paru plus ou moins analogues de forme ou d'esprit aux *Maximes*. Si, ajoutait-il, au premier vent qu'on en eut, l'envie en prenait *comme un rhume* vers 1665, rien d'étonnant que nous l'ayons gagnée à notre tour par un long commerce avec le livre trop relu. Il faut y voir surtout un dernier hommage à l'auteur, *et même d'autant plus grand qu'on aura moins réussi* (1). » Et comme si ces précautions oratoires ne suffisaient pas, Sainte-Beuve déclarait, en terminant : « Si quelqu'une des précédentes maximes choquait trop, je me promets bien de ne pas tarder à la réfuter. » La réfutation, comme bien l'on pense, n'est jamais venue. Ces maximes désenchantées, qu'il feignait de nous présenter comme un simple jeu d'esprit, n'étaient que l'expression de la vraie pensée de Sainte-Beuve.

« Dans la jeunesse, avait-il dit, en débutant, les pensées me venaient en sonnets; maintenant, c'est en maximes. » Grâce à toutes ces habiles préparations, le public était tout disposé à accueillir les *pensées* de Sainte-Beuve, comme il eût accueilli ses vers. Il a fait d'ailleurs ses preuves de moraliste : il n'a plus besoin d'écrire... à la manière de La Rochefoucauld; personne ne sourira s'il écrit ouvertement désormais à la manière de Sainte-Beuve. Il le sent bien, et, en 1846, imprimant trois volumes de *Portraits contemporains*, il « tire de son tiroir quelques-unes de ces pensées familières qu'il n'écrit guère que pour lui », et il les « livre au lecteur qui l'aura suivi jusqu'à la fin de ce huitième volume de *Portraits*, se persuadant avoir affaire à un ami ». Elles sont parfois bien intimes, ces *pensées* : « Mûrir! mûrir! On durcit à de certaines places, on pourrit à d'autres; on ne mûrit pas »; et tel de ses ennemis, — il le

(1) L'article et les *pensées* qui lui font suite figurent aujourd'hui dans les *Portraits de femmes*.

sait bien, — pourrait s'en servir « comme d'une arme » contre lui-même. Mais qu'importe à « l'homme de lettres, trop indulgent à son génie »! Il faut qu'il écrive, qu'il publie. Et il redouble. En 1852, il imprime un volume de *Derniers portraits littéraires;* il le termine par une quarantaine de pensées de plus en plus confidentielles : « Je suis arrivé dans la vie à l'indifférence complète. Que m'importe, pourvu que je fasse *quelque chose* le matin, et que je sois *quelque part* le soir (1) ! » « Je mets de mes pensées où je puis, écrit-il encore : à chaque édition nouvelle d'un ouvrage, j'en profite comme d'un convoi qui part... » Et il le fait comme il le dit.

En 1861, il se décide à publier le cours qu'il a professé à Liége en 1848 sur *Chateaubriand et son groupe littéraire;* et ce lui est une occasion toute naturelle de vider son carquois, d'imprimer, sous le titre de *Chateaubriana*, toutes les notes, *pensées*, anecdotes et malices qu'il a, pendant un quart de siècle, patiemment collectionnées sur le compte de Chateaubriand. Quelques années plus tard, en 1868, pour compléter le tome XI des *Causeries du lundi*, dont il imprimait une troisième édition, Sainte-Beuve avait préparé deux cartons contenant des *Notes et Pensées :* l'un, plus mince et moins compromettant, l'autre, beaucoup plus copieux et tout émaillé de personnalités assez vives, et qu'un moment, le critique semble avoir voulu réserver : naturellement, ce fut celui-ci qui vit le jour; je dis : naturellement, parce qu'avec le malin Sainte-Beuve, je ne puis admettre, comme l'a supposé Jules Troubat, une erreur involontaire de brochage (2). Et il faut croire que l'auteur des *Lundis* s'applaudissait fort de cette publication, car il avait préparé lui-même, pour paraître de son vivant, d'autres extraits de ses *Cahiers*, et dicté un *Avertissement* qu'eût signé son secrétaire Troubat, lequel endossait ainsi auprès du public la responsabilité apparente de ces indiscrétions. La mort survint sur ces entrefaites, et le volume ainsi préparé et voulu par Sainte-Beuve ne put voir le jour qu'en 1876 (3).

(1) Ces *Pensées* de 1846 et de 1852 figurent actuellement au tome V des *Portraits contemporains*, et au tome III des *Portraits littéraires*. — Voyez aussi le tome II des *Portraits littéraires* (éditions actuelles).

(2) L'autre carton a été retrouvé et a été publié dans la *Table des Causeries du lundi*, sous le titre de *Notes et Remarques*.

(3) *Les Cahiers de Sainte-Beuve*, suivis de quelques pages de littérature antique, 1 vol. in-16, Lemerre, 1876.

***

Toutes ces publications successives n'épuisaient pas la matière. Sainte-Beuve lui-même avait prévu que le petit volume de *Pensées et Souvenirs* préparé par ses soins ne serait pas le dernier. « Dussé-je paraître indiscret, faisait-il dire à son secrétaire, je me risque à en donner aujourd'hui un échantillon au public. S'il est en goût et qu'il ne trouve pas cela mauvais, on pourra plus tard lui en donner encore. » Et voilà certes qui justifierait, s'il en était besoin, après plus d'un demi-siècle écoulé, la mise au jour des piquantes pages qu'on lira plus loin. En dépit des petites mines de pure forme que nous lui verrons faire, soyons assurés que cette publication répond pleinement au vœu secret de Sainte-Beuve.

Car il n'a pas détruit ses *Cahiers*. Un fin lettré qui en a eu communication et qui, en ayant pris une copie, a bien voulu non seulement en faire bénéficier la *Revue*, mais encore, avec une modestie excessive, nous abandonner une publication qui aurait gagné à être présentée et conduite par lui, M. Maurice Paléologue, a pensé qu'au moment où l'œuvre de Sainte-Beuve tombe dans le domaine public, l'heure était venue de faire connaître les pages réservées des fameux *Cahiers*. Nous lui en exprimons toute notre vive gratitude.

Car elles sont fort intéressantes, ces pages, et elles complètent très heureusement l'idée que nous pouvions déjà nous former de Sainte-Beuve critique de ses contemporains et de Sainte-Beuve moraliste. Elles sont très rarement indulgentes, et elles contiennent même, à l'égard de tel ou telle, d'impayables, de terribles « rosseries ». « Beaucoup trop pénétrant pour être très indulgent », — suivant le mot, très discutable, de Garat, car, enfin, il y a des pénétrations qui sont parfaitement conciliables avec la sérénité, et même la charité, — Sainte-Beuve avait la dent naturellement dure. Nerveux, irritable, ombrageux, rancunier, jaloux, tout plein d'âcres humeurs qu'il ne savait pas réprimer et qui ne demandaient qu'à s'épancher, il confiait tout au papier qui ne sait pas rougir, et il n'effaçait et ne brûlait guère : il croyait ainsi « s'apaiser et se dégorger », et peut-être ne faisait-il que s'irriter davantage. Il suit de là que, sa verve d'écrivain aidant, il se laisse aller sur les hommes et sur les choses aux jugements les plus

sévères : les mots amers et qui déshabillent, les formules cinglantes, les images brutalement flétrissantes se pressent sous sa plume ; tout lui est bon pour dénoncer le ridicule qui l'a frappé, le défaut dont il a eu personnellement à souffrir, pour mettre au jour et pour décrire la tare indélébile ou la « gerçure indéfinissable ». Lui-même a conscience qu'il va souvent beaucoup trop loin dans son âpre désir de n'être pas dupe, de voir clair et de tout dire; il avoue qu'il n'est pas impartial, et qu'il ne nous livre qu'un aspect de sa pensée. Son cahier de notes et d'observations, c'est « son arsenal des vengeances » ; « c'est un fond de palette très noir et très chargé »; ce sont ses *poisons* : « Ce sont ici des couleurs à l'état de poisons ; délayez un peu; vous avez des couleurs. »

De l'aveu même de Sainte-Beuve, il ne faudrait donc pas prendre trop au pied de la lettre toutes les dénigrantes boutades auxquelles, dans un moment d'irritation, d'impatience, ou de mauvaise humeur, il se laisse entraîner quand il juge à huis clos en quelque sorte les écrivains, ses contemporains. Mais si ces boutades n'expriment pas toute sa pensée, il est certain pourtant qu'elles en traduisent la partie la plus secrète et la plus intime. Brunetière aimait à dire que nos jugements nous jugent nous-mêmes. L'observation s'applique particulièrement à Sainte-Beuve : il s'est jugé lui-même en jugeant les autres. Et ses jugements, — même en faisant très large la part de l'exagération morale et littéraire qui s'y mêle nécessairement, — sont souvent assez discutables. Allez cependant au fond des choses : il est extrêmement rare que, même dans ses plus grandes injustices, il ne rencontre et n'exprime pas de fines et fortes vérités. Cet homme, qui avait ses passions, ses faiblesses et même ses vices, — il en convenait le premier, — avait l'esprit juste. Il voyait bien, dans leur réalité un peu crue, les hommes et les livres; il se représentait avec une lucidité étonnante les dispositions morales et spirituelles de ceux qu'il fréquentait; bref, il savait lire dans les âmes; et comme, d'autre part, il avait le don du style, de l'expression vive, pittoresque, imagée, il suit de là que rien de ce qu'il a écrit sur un Victor Hugo, un Lamartine, un Musset, un Balzac, une George Sand, un Thiers ou un Lamennais n'est indifférent. Dans ces notes rapidement prises au jour le jour, et dégagées de toutes précautions oratoires, les observations pénétrantes, profondes

même, les traits hardiment démêlés, les mots perçants et qui portent abondent. Il y a telle ou telle formule sur quelques-uns de nos plus grands écrivains du dernier siècle, dont on ne trouvera nulle part ailleurs l'équivalent et qui, dût-on en adoucir l'amertume ou en corriger la malice, devra s'imposer à la mémoire et s'incorporer au jugement d'ensemble que la critique portera sur eux. Sainte-Beuve a été un témoin sans indulgence et sans illusion de la littérature de son temps, mais un témoin clairvoyant, sincère jusqu'à la cruauté, minutieusement informé d'ailleurs, et dont la méchanceté même est si amusante et si spirituelle qu'on ne peut s'empêcher de l'écouter, et, même pour le rectifier, de recueillir son témoignage.

Ce manque d'indulgence et d'illusion, Sainte-Beuve l'a porté dans sa philosophie générale, dans ses vues sur l'homme et sur la vie. Il n'en était pas venu là du premier coup, et, si c'en était ici le lieu, il serait facile de montrer, à travers l'histoire de ses variations morales, qu'il y avait eu primitivement en lui plus d'idéalisme, plus de générosité, plus de naïveté même que n'en laisserait supposer la lecture des *Cahiers* de sa maturité et de sa vieillesse. Mais, à partir de 1840 environ, il s'est définitivement installé dans une sorte de scepticisme âpre, parfois douloureux, mais le plus souvent assez apaisé. En 1845, il écrivait à Vinet qu'il « assistait avec un œil contristé à la mort de son cœur ». « L'intelligence luit sur ce cimetière comme une lune morte », ajoutait-il. C'est bien l'état du dernier Sainte-Beuve. Il ne croit plus à rien, ni à personne. Revenu de tous les systèmes philosophiques, religieux ou littéraires, « passé à l'état de pure intelligence critique », il jette sur le monde un regard « calme, froid, indifférent ». Des insectes éphémères qui ne savent ni d'où ils viennent, ni où ils vont, qui s'ignorent les uns les autres, s'agitent un moment, puis disparaissent : telle lui apparaît l'humanité. Et cette humanité, « sauf quelques exceptions, est toujours et partout la même, mauvaise, grossière ou gâtée ». Essentiellement mobile et changeante, d'ailleurs, elle se passionne pour ces hochets ridicules, ces futilités sans substance qui s'appellent la gloire ou la science. Ce qui trompe le moins dans la vie, c'est le plaisir sous toutes ses formes, plaisirs de l'intelligence ou plaisirs des sens, plaisirs de l'amour surtout. User de ces plaisirs avec tact, avec goût, avec modération, voilà la sagesse,

telle que l'antiquité l'avait parfaitement conçue et pratiquée, à l'école d'Épicure. « L'épicuréisme bien compris est la fin de tout. » Et c'est à cette conception un peu sommaire qu'aboutissent toute l'expérience et toute la philosophie de Sainte-Beuve.

Les *Cahiers* ne nous renseignent pas seulement sur la philosophie de Sainte-Beuve et sur les écrivains qu'il juge avec une impitoyable « sincérité »; ils nous renseignent encore et surtout sur Sainte-Beuve lui-même. Et cela de deux manières. D'abord indirectement. Tout critique, nous le faisions observer tout à l'heure, si objectif qu'il soit ou s'efforce d'être, révèle, dans les jugements qu'il porte, le tour et les limites de son esprit, la nuance particulière de sa sensibilité. A plus forte raison, quand ce critique fait profession d'impressionnisme et d'individualisme, quand il se pique d'être romancier ou poète, quand il se propose essentiellement d'opposer son moi au moi d'autrui, quand enfin, comme Sainte-Beuve, il peut dire de lui-même : « Il ne fait pas un portrait qu'il ne s'y mire; sous prétexte de peindre quelqu'un, c'est toujours un profil de lui-même qu'il nous décrit. » Rien ne serait donc plus facile que de dégager des vives « impressions » spontanées de Sainte-Beuve sur les uns et sur les autres, son propre portrait moral, les dispositions permanentes de son être intime, les qualités et les défauts de sa nature spirituelle, et jusqu'aux faiblesses de sa vie. Mais cela ne lui suffisait pas. Peu d'hommes ont été plus enclins aux confidences, et même aux confessions; peu d'hommes ont plus cédé à la manie du journal intime, ne se sont plus complaisamment analysés eux-mêmes et ont moins résisté à la tentation de prendre le public à témoin de leurs aventures personnelles. Dans ses *Cahiers*, il s'est empressé de consigner directement les résultats de ses analyses, et même de ses examens de conscience. Il n'hésite même pas, romantique impénitent, à nous livrer certains détails de sa vie privée qu'assurément notre curiosité enregistre avec quelque plaisir, mais qu'il eût peut-être tout aussi bien fait de nous dérober. Cet homme de tant de goût ignore à peu près la pudeur : il dit tout ou presque tout; il ne laisse rien, ou fort peu de chose, « derrière le voile ». Il veut à tout prix se faire connaître de nous tout entier. Et assurément il se flatte quelquefois : quel est l'homme qui, écrivant sur lui-même, ne ferait pas « sa propre apothéose »? Mais enfin, dans l'ensemble, il se voit, il se

peint et il se juge avec exactitude et avec une remarquable impartialité. Il aimait la vérité, même cruelle, et il la disait aux autres, mais il se la disait aussi à lui-même. Il serait aisé, rien qu'en juxtaposant quelques-uns de ses aveux, de tracer de lui le plus sanglant portrait. Je ne sais même si l'idée d'ensemble qu'il tend à donner de lui-même, n'aurait pas besoin, pour être parfaitement équitable, d'être un peu retouchée dans le sens de l'optimisme. Au fond, tout au fond, — et je crois ne rien ignorer de ses déchéances et de ses petitesses, — il valait peut-être mieux que certaines de ses déclarations ne pourraient nous le faire croire. Il était de ceux dont la vie, suivant le mot du poète, n'est pas conforme à l'âme ; et la vie ne l'avait pas toujours aidé à se réaliser tel qu'il aurait pu être. Ne lui soyons donc pas trop sévères, et n'abusons pas contre lui de ses propres confidences. Contentons-nous, pour le mieux connaître et le mieux définir, de recueillir les mots décisifs et souvent profonds, qui lui échappent sur sa méthode et sur son œuvre, sur ses ambitions et sur ses réussites, sur sa nature d'esprit et son tempérament moral. Il y a eu certes au XIXe siècle de plus grands écrivains que Sainte-Beuve : il n'y en a pas eu beaucoup dont la personnalité fût plus riche, plus complexe, plus curieusement originale, et qu'au total nous ayons plus intérêt à percer de part en part, à connaître *intus et in cute*, comme lui-même aimait à dire.

Il le sentait bien, et c'est pour cela sans doute qu'il semait un peu partout ses *pensées*, ses aveux et ses confidences. Il sentait aussi qu'en ce genre où il avait tant d'illustres modèles, — des modèles qu'il a plus d'une fois imités, — il avait promptement atteint une incontestable maîtrise. Pénétration et poésie, ces deux qualités qu'il n'a pas toujours réussi à fondre dans ses diverses tentatives d'art s'unissent étroitement ici pour donner à ses observations une saveur très particulière. Il n'y a pas de vrai moraliste, en France tout au moins, sans une certaine originalité de forme qui redouble la vigueur du trait et l'implante comme une flèche dans l'esprit et dans la mémoire du lecteur. Cette originalité, Sainte-Beuve la possédait à un assez rare degré. Il rencontrait vite l'expression juste, l'épithète vive, hardie, familière, aisément flétrissante, mais amusante et pittoresque, la formule concise, ingénieuse et saisissante, le mot à l'emporte-pièce et qu'on n'oublie plus, l'image spirituelle et

parlante qui hantera longuement la rêverie. Des portraits en deux lignes ou en une page, à la La Bruyère ou à la Saint-Simon, des maximes à la La Rochefoucauld, des réflexions à la Chamfort, des *pensées* à la Rivarol ou à la Joubert, on trouve de tout cela dans ses *Cahiers*, et avec un accent d'amertume désabusée qui n'est qu'à lui. — « Villemain : il a passé sa vie à bien dire et à mal faire. » — « Cousin n'est pas une personne, c'est un élément, un météore qui passe, un torrent qui roule. Garons-nous et jouissons-en. » — « Berryer, organisation riche, sonore, *électrique*, un grand virtuose. » — « Lamartine règne et plane; Hugo patauge. » — « Lamennais me fait l'effet d'un méchant enfant qui a un fusil plus gros que lui, chargé, et qui lui part dans les mains à tout coup : c'est le fusil qui le mène, qui l'emporte, et non pas lui qui manœuvre le fusil. » — « Royer-Collard avait élevé l'insolence jusqu'à la majesté. » — « Lorsque, dans sa belle réponse de tribune, M. Guizot dit dédaigneusement à Lamartine : Mais d'où venez-vous? je suis sûr que Lamartine, si son cœur avait parlé, aurait répondu à l'instant : Je descends du ciel où j'étais assis à la droite de mon Père : et qui plus est, je suis mon Père lui-même! » Voilà un trait que, ce me semble, on n'oubliera plus. Et l'on n'oubliera pas non plus la mélancolique et haute pensée sur la vanité de la gloire : le monde comparé à un « gros vaisseau destiné au naufrage », dont les passagers s'ignorent les uns les autres : « nul ne sortira de cette masse flottante pour aller porter son nom ou celui de ses semblables sur les rivages inconnus, sur les continents et les îles sans nombre qui étoilent le merveilleux azur... »

Sainte-Beuve n'a pas été le poète et le romancier qu'il avait rêvé d'être. Mais il a été un très grand critique. Et il s'est fait une place, qui n'est pas inglorieuse, parmi les « moralistes français ».

VICTOR GIRAUD.

MES CAHIERS

Ce sont ici des couleurs à l'état de poisons; délayez un peu, vous avez des couleurs. (SAINTE-BEUVE.)

I

EN GUISE DE PRÉFACE

Le recueil d'observations et de pensées, qui suit, ne devra tomber que dans des mains amies, il n'est pas fait pour le public; il donnerait de moi et de mes sentiments une fausse idée. J'y prendrais un air de misanthropie et de noirceur que je n'ai pas. Quand j'ai eu de la mauvaise humeur, je l'ai enfouie dans ce cahier au lieu de la faire sortir de moi sans la produire au dehors. Cela m'a été souvent utile pour m'apaiser et me *dégorger*. J'y ai retrouvé ensuite, à l'occasion, des observations vives, trop à cru le plus souvent, mais qui devenaient simplement piquantes en s'adoucissant. Pour plusieurs des portraits que j'ai faits de certains hommes, ce qui est dans ce cahier à l'état de *poison*, est devenu *couleur* en se délayant un peu. Ce cahier est donc pour moi seul ; seul je sais l'usage que j'en puis faire sans danger et sans fausseté. Le publier tel qu'il est, ce serait me faire mentir et me calomnier. Ainsi sur Thiers, ainsi sur Villemain, ainsi sur Guizot et sur vingt autres, je pense dans l'habitude avec tout autrement d'impartialité et d'indulgence qu'il ne serait possible de l'imaginer ici d'après mes boutades d'humeur prises sur le fait. Et pourtant ces boutades me sont très utiles ensuite quand je veux écrire et combiner mes impressions des divers instants sur ces personnes. C'est à cause de cette très grande

utilité dont il m'est pour chaque travail, que je n'ai pas détruit déjà ce cahier. C'est un fond de palette très noir et très chargé, c'est le fond de l'écritoire, un meuble du dedans ; on n'expose pas cela.

Pour mettre en tête.

Voici quelques jugements sincères qu'il eût été mal de publier sur les vivants, cela pouvant les irriter ou les entraver, mais qu'il est permis et utile qu'on sache sur les morts.

Ce cahier renferme mes couleurs concentrées et souvent à l'état de poison ; je n'ai qu'à délayer un peu, et j'ai les couleurs qui font vivre.

Ici est ma pensée à l'état d'écorché : en la produisant, je la revêts de chair et de *ouate*.

Ceci est mon arsenal des vengeances ; j'y dis la vérité.

Dans mes portraits, le plus souvent la louange est extérieure, et la critique intestine. Pressez l'éponge, l'acide sortira (1).

Si l'on se mettait à se dire tout haut les vérités, la société ne tiendrait pas un seul instant ; elle croulerait de fond en comble avec un épouvantable fracas comme le temple des Philistins sous les bras de Samson, comme ces galeries souterraines des mines ou ces passages périlleux des montagnes où il ne faut pas élever la voix sous peine d'avalanches.

Sanboviana.

« ... beaucoup trop pénétrant pour être très indulgent ». (Garat) (2).

(1) Cette *pensée* a été déjà publiée, mais incomplètement, par Sainte-Beuve (*Table des Causeries du lundi*, p. 44.)

(2) Ce mot a été repris par Sainte-Beuve dans un article sur M. de Feletz (*Causeries du Lundi*, t. I, p. 92) : « Il (M. de Feletz) a surtout bien jugé Mme du

SUR LUI-MÊME

Je suis un hypocrite, j'ai l'air de n'y pas toucher et je ne pense qu'à la gloire.

Quand je me sens trop en goût de gloire, je lis quelque récit de voyage en Chine (*naviget Anticyram*) ; cela tempère et l'on se dit : « Quoi que tu fasses et que tu sois, il y a toujours là-bas tout un monde qui te méprise et qui t'ignore. »

On m'a cru plus laborieux que je ne suis, parce que je vis solitaire et très retiré. Je suis resté avant tout un Élégiaque et un rêveur. Une grande et solide partie des jours, même aux années réputées graves, s'est passée pour moi dans les regrets stériles, dans les vagues désirs de l'attente, dans les mélancolies et les langueurs qui suivent le plaisir.

Les très grands sentiments et le sublime ne sont pas mon fait ; mais j'entends assez le fracas du cœur.

Dès mon enfance, je pénétrais les choses avec une sensibilité telle, que c'était comme une lame fine qui m'entrait à tout instant dans le cœur (1).

Dans ma jeunesse, tout le long du jour, la sagesse, l'étude, la raison, l'amitié, la modération ; et chaque soir, j'avais hâte de créer le délire.

Dans tout le temps de ma belle jeunesse, j'ai toujours été ne désirant, n'appelant rien tant de mes vœux, n'adorant que la Passion sacrée (2).

Deffand, *l'aveugle clairvoyante*, comme on l'appelait, cet esprit beaucoup trop pénétrant pour être indulgent. »

(1) Ce mot a été cité par Sainte-Beuve dans son article sur *Balzac* (*Lundis*, t. II, p. 444), mais il ne le donne pas comme de lui : « Quelqu'un du même âge que lui (Balzac) a dit : Dès mon enfance... » écrit-il.

(2) Sainte-Beuve a glissé cette pensée à la fin de l'article qu'au moment de sa mort il a consacré à Alfred de Musset (*Lundis*, t. XIII, p. 372), mais il la mettait au compte d' « un des poètes de cette même époque ».

Je ne suis point véritablement passionné; ma vie n'a été qu'une suite d'ardents caprices.

J'ai une vraie passion pourtant, une seule, la passion littéraire.

J'ai eu quelquefois la louange perfide.

Les *Consolations* ont été une saison de ma jeunesse, une seule saison commencée en mars 1829 et terminée en octobre de la même année : c'était la 25e année de mon âge (étant né en décembre 1804) ; j'ai eu là mon rayon et ma fleur. Je ne les ai plus jamais retrouvés depuis (1).

Je sais les paroles qui enchantent la vie ; j'en ai abusé et j'en abuse encore.

Ma devise a toujours été : cinq minutes, un quart d'heure, ou toute la vie.

En amour, je n'ai eu qu'un seul grand et vrai succès (mon *Adèle*) (2) ; je suis comme ces généraux qui vivent sur une grande victoire que leur a valu leur étoile encore plus que leur mérite. Depuis lors, toujours battu, coup sur coup, échec sur échec. Aussi je suis las de livrer bataille, je n'en livre plus et je me contente, d'un air humble, de faire quelques manœuvres dans le pays.

— Et puis d'ailleurs tout est bien. J'ai trouvé mon Adèle et son cœur, et ne veux plus aimer qu'elle (décembre 1840).

— Illusion, je l'ai reperdue et je la hais : elle n'a plus de cœur, elle n'a jamais eu d'esprit (3).

---

(1) On pourra rapprocher cette *pensée* de celle-ci, qui figure dans la *Table des Causeries du Lundi*, p. 44 : « Les *Consolations* n'ont rien été pour moi qu'une saison morale, six mois célestes et fugitifs de ma vie. »

(2) On sait qu'il s'agit ici de Mme Victor Hugo.

(3) Était-ce à Sainte-Beuve d'*écrire* ceci ?

Hortense (1) m'écrit, après avoir lu ces vers : *Laissez-moi ! tout a fui !* (2) « Pour de tels vers, de tels accents, une femme reviendra du bout de l'univers. Elle (*Adèle*) ira encore à votre porte, vous la recevrez, et ce sera bien, vous devez tout lui pardonner, je le crois en y pensant mieux. On doit tout pardonner à ces natures qui ont quelques parties admirables, car elles n'ont la conscience que de ces parties-là, et c'est par où on les possède : le reste ne compte pas. »

A cela je réponds : « Ce que vous dites est vrai ; aussi je pardonne, mais voilà tout. Allez, un peu d'esprit, un peu de grâce, un peu de sensibilité ne nuisent pas, même à côté d'une grande et sublime passion ; ces petits ingrédients sont surtout fort utiles dans les intervalles, et ils ont toujours manqué à ma superbe et dure violence. »

Il est des lois inévitables, des heures fatales qui se déclarent pour nous en avançant. Nul n'y échappe. J'avais pris mon parti d'*éluder* la vie, voilà la vie qui se pose devant moi fixement comme le Sphinx : il faut lui dire oui ou non (3 août 1840).

Il est vrai que le Sphinx est bien charmant.

Dans l'âge du plaisir, il faut savoir admettre par devoir quelque ennui, afin que plus tard, dans l'âge de l'ennui, le bonheur uni nous en récompense.

Je dirai cela à ma Fréd (3)... quand je lui ferai notre plan sévère de premier bonheur.

Faire lire à ma Fréd... les chapitres de Necker (*Opinions religieuses*), de Mme de Staël (*Allemagne*) et de Benjamin Constant (*Sentiment religieux*), sur le bonheur, l'amour et la pudeur dans le mariage (4).

(1) Hortense Allart qui, après avoir été l'amie de Chateaubriand, fut aussi celle de Sainte-Beuve. — Voyez dans la *Suite de Joseph Delorme* la pièce intitulée : *A Hortense, avec un Marc-Aurèle qu'elle m'a demandé.*

(2) C'est une pièce du trop fameux *Livre d'amour.*

(3) Fréderique, l'une des filles du général Pelletier, dont Sainte-Beuve avait demandé la main. Le refus qu'il essuya lui fut très douloureux. Voyez sur cet épisode de la vie de Sainte-Beuve, G. Michaut, *Sainte-Beuve avant les Lundis*, p. 491-492, *le Livre d'amour de Sainte-Beuve*, Fontemoing, 1905 ; et Sainte-Beuve, *Correspondance*, t. I, p. 110-112.

(4) « Illusion ! Ironie ! J'étais tombé dans un piège gracieux, mais dans un piège. » (*Note de Sainte-Beuve.*)

— Aujourd'hui, pour la première fois, elle m'a tendu la main quand je suis arrivé ; il est vrai que c'était pour ce bienfait envoyé ; mais sa sœur n'en a pas eu l'idée. Oh ! qu'elle savait bien, elle, que c'était la vraie récompense !

Mardi, 4 août 1840, soir.

J'obéis et j'y retourne. Le premier soir, elle avait un petit fichu de crêpe, comme pour me dire qu'elle portait le deuil de mon espérance. J'y retourne, mais d'espérance, je n'en ai plus. O supplice nouveau ! Est-ce donc pour l'Éden qu'était écrite la devise fatale : *Lasciate ogni speranza voi ch'entrate* ? Et pourtant, chaque fois en entrant, je la lis.

Je l'éprouve : il y a dans les sentiments purs quelque chose qui y adoucit la douleur même.

Quoi ! ce soir, pas un mot particulier à moi adressé, pas un regard même dérobé, aucune marque singulière ! Ne m'aime-t-elle donc pas ?

— En effet, elle ne m'aimait pas : refus, 29 août 1840.

Dernier rêve brisé ! Ce livre pourra désormais continuer de noter mes observations amères et mon unique ironie.

Pauvre cœur une dernière fois brisé, tu crois souffrir plus que tout. Illusion encore ! personne ici-bas n'a le monopole de la douleur.

Je puis dire de mon âme ce que Manzoni a dit de l'Italie (Sonnet à Francisco Lomonaco) :

Pentita sempre e non cangiata mai.

« Repentante toujours et jamais convertie ».

Jour de Pâques 1841. — Je n'ai plus le droit de me plaindre de la société : elle m'a donné autant et plus que je ne méritais. J'ai une place commode qui équivaut à une pension. *Je suis recherché partout et là où il me chatouillait le plus de l'être.* Je suis sur tous les points à mon niveau. Oh ! le bon temps d'autrefois, lorsque j'étais malheureux !

Septembre 1846.

En fait d'amour, mon armée est détruite, je n'ai plus qu'une poignée de troupes. Je puis encore tenter un coup de main et entrer à la pointe de l'épée dans une place, mais je n'y puis plus tenir garnison.

Oh! comme je comprends le silence obstiné et boudeur des poètes profonds, arrivés à un certain âge; cet adieu, cette rancune encore aimante à ce qu'on a tant aimé et qui ne reviendra plus, cette douceur d'une âme orpheline de poésie et qui ne veut pas être consolée : combien je comprends Gray et Uhland!

Tout roman est contraire au véritable christianisme (1), parce que tout roman renferme en soi et caresse plus ou moins un idéal de félicité sur terre, ou un idéal de douleurs. La critique littéraire, celle même que je fais, hélas! est à peu près incompatible avec la pratique chrétienne. Juger, toujours juger autrui! ou bien reproduire autrui, se transformer en lui, comme je fais souvent: opération au fond toute païenne, métamorphoses d'Ovide.

Dans ma critique, je tâche d'appliquer mon âme à celle des autres; je me détache de moi; je les embrasse, je tâche de les revêtir et de les égaler. Ai-je réussi?... Par quel côté mon âme n'a-t-elle pas réussi à saisir et à comprendre les âmes délicates ou grandes auxquelles je m'adressais pour les peindre? par où ai-je manqué Théocrite, Mme de La Fayette ou le cardinal de Richelieu?

Vauvenargues avait l'imagination historique. — Moi, j'ai l'imagination élégiaque : mon idéal est le tableau de Tibulle :

Quam juvat immites...

ou le tableau de Théocrite...

---

(1) N'y aurait-il pas dans cette pensée, — et non pas seulement pour le fond, mais pour la forme, l'accent et la sonorité de la parole, — un écho de la célèbre pensée de Pascal : « Tous les grands divertissements sont dangereux pour la vie chrétienne... »?

Et moi aussi, en relisant dernièrement Théocrite, j'ai senti se réveiller en moi *mon âme pastorale*, cette âme de l'âge d'or, que tant de couches d'airain, de terre et de plomb recouvrent, et qu'il faut aller chercher tout au fond de soi et de son passé. Voilà les vrais classiques : en les lisant, il semble qu'on retrouve son âme d'autrefois, on se ressouvient.

En littérature, je suis un grand *reconnaisseur* de terres nouvelles. Je passe en vue, je les signale, quelquefois j'y débarque, rarement je m'y établis.

Je suis classique en ce sens qu'il y a un degré de déraison, de folie, de ridicule, ou de mauvais goût qui suffit pour me gâter à tout jamais un ouvrage et me le faire tomber des mains, eût-il d'ailleurs des parties très remarquables d'esprit et de talent.

Il est certains animaux chez qui la transparence des tissus laisse voir à l'œil nu les veines courantes et le sang en mille nuances. Par suite d'une maladie singulière de l'esprit et des yeux, j'ai reçu le triste don de cette vue pénétrante : pour moi, tous les hommes sont des caméléons.

J'avais écrit cette pensée, lorsque j'ai lu, dans *le Semeur* du 23 nov. 1836, le passage suivant si vrai, si applicable à moi :

« Il avait le don fatal de lire dans le cœur des hommes, de pénétrer les motifs de leurs actions, et de se rendre souvent mieux compte de leurs intentions secrètes qu'ils ne pouvaient le faire eux-mêmes. Aucune enveloppe, si habilement tissée et si hermétiquement drapée qu'elle fût sur les passions de ses semblables, ne lui en cachait la laideur; à travers l'amitié, le dévouement, les soins affectueux, les paroles flatteuses, il découvrait l'égoïsme, la jalousie, le mensonge, le désir d'exploiter les autres au profit de son avarice ou de son ambition personnelle; il démêlait dans les plus tendres protestations d'attachement un langage dicté par des calculs d'intérêt. Funeste talent que celui-là, quand il est seul! Sagacité déplorable, quand elle n'est pas tempérée par la charité religieuse! Je ne connais pas d'être plus misérable que celui qui voit les hommes tels qu'ils sont, et n'a

pas appris de l'Évangile à les aimer, en se représentant ce qu'ils peuvent devenir sous l'influence de l'esprit de Dieu. » (*Semeur.*)

Ne me demandez pas ce que j'aime et ce que je crois, n'allez pas au fond de mon âme.

Malheureux! En suis-je donc venu à n'avoir plus d'autre morale que de tâcher de produire le plus que je peux de bons articles et de jolis vers!...

— « ... un écrivain qui vous donne l'émotion chrétienne comme on vous donnerait la commotion électrique, et qui lui-même s'y soustrait. » — Montalembert ou tout autre du parti catholique, dans un moment de colère, pourrait dire cela de moi.

Au fond, je ne suis pas un littérateur, je ne suis même pas un artiste; mais, tout en chantant les femmes que j'aime, mon vœu eût été de pouvoir dire : nous sommes des gentilshommes qui vivons de notre mieux.

Je le sais trop, je manque de toute grandeur, je suis incapable d'*aimer* et de *croire*. — Je tâche de me donner le change à moi-même par les sympathies que je me suggère, et par l'intelligence rapide de toute chose. En revanche aussi, je reconnais vite toute fausse grandeur et je la hais.

Je suis peut-être l'homme qui a été le plus refusé en amour et qui a refusé le plus d'amitiés.

Une laide est plutôt coquette qu'une belle; elle agace les hommes et l'autre les attend.

Appliquer cela à la charmante Mme d'Arb... (1) qui était ainsi

(1) Mme d'Arbouville, — une Récamier sans beauté, — qui a inspiré à Sainte-Beuve une sorte d'amitié amoureuse très particulière, amitié qu'elle sut maintenir

une coquette d'esprit et agaçait les hommages : elle le faisait à coup sûr, toute laide qu'elle était.

« Que vouliez-vous donc dans cette relation avec Mme d'Arb... qui vous a tout d'un coup refroidi ? Que demandiez-vous d'elle ? — Eh ! mon Dieu, une seule chose ; je ne voulais ni sauter par la fenêtre, ni m'échapper dans le jardin aux endroits défendus : rien de tout cela ; ce que j'aurais seulement voulu, c'est qu'on ne mît pas des barreaux de fer à ma fenêtre ; ces barreaux, une fois mis, ont suffi pour gâter mon horizon. »

Oh ! femmes, ne cédez pas (si vous avez de bonnes raisons) à celui qui vous aime ; mais, pour peu que vous teniez à lui, n'allez pas lui dire : *Jamais !*

Mme d'Arbouville.

Le 22 mars 1850, à trois heures du matin. Elle n'est plus. Toute la grâce de la vie, toute la douceur dont je pouvais me flatter encore, a péri avec elle. Elle ne laisse pas après elle le vide dans mon cœur, mais le désert !

Juin 1854.

Quel attrait puissant et sombre me ramène toujours vers tes mânes, ô Clytie ? Tu m'as trompé pourtant, c'est-à-dire tu m'en as imposé par orgueil et par fausse gloire, tu m'as entouré de faux prestiges et de fables et tu y as persévéré jusqu'à la fin, sans me dire naïvement et comme je l'eusse si bien accueillie de toi, la vérité : mais tu m'as trompé dans ton orgueil et par amour-propre, non pas dans ton amour, non pas dans ton cœur ; tu m'as dit un jour, en un délire de tendresse, ces paroles mêmes que tu as tenues : « Non, quand ma vie en devrait être abrégée de plusieurs années, pour toi, ô mon ami, je serai veuve aussi longtemps qu'il le faudra, je serai chaste avec souffrance, je ne connaîtrai jamais que toi. » Quand des milliers de

dans des limites très platoniques. — Voyez là-dessus G. Michaut, *Sainte-Beuve avant les Lundis*, p. 493-495, et dans la *Revue* du 15 septembre 1909, l'article de Léon Séché sur *Mme d'Arbouville d'après sa correspondance inédite*. Mme d'Arbouville est morte le 22 mars 1850.

siècles auraient passé sur un cœur, si ce cœur palpite encore, rien n'y saurait abolir la trace de telles paroles imprimées brûlantes par la passion. Et moi, ô Clytie, où que tu sois, je t'aime encore!

Le 17 novembre 1850, à 5 heures et demie du soir, ma pauvre mère est morte à l'âge de quatre-vingt-six ans.

Le 19 novembre, l'enterrement.

Je suis seul désormais : et j'ai perdu la personne qui m'aimait le mieux et qui ne respirait que pour moi.

Inconstant man, that loved all he saw
And lasted after all that he did love...

« Homme inconstant qui aimait tout ce qu'il voyait, et qui convoitait tout ce qu'il aimait! » — C'est là le caractère que Spenser attribue à l'homme libertin (dans le cortège des péchés capitaux), et c'est mon image! [*The Fairy Queen*, l. I., c. IV, st. XXVI.]

Au fond, je suis un homme très précis, très positif, et du moment que l'amour n'a plus été là, j'ai vu juste.

En vain je me dis que je suis libre; que mon cœur n'est nulle part engagé; que les douleurs mêmes, les pertes et la mort m'ont fait de toutes parts solitaire et sans liens. En vain j'essaie, quand la nature renaît et qu'Avril rouvre toutes choses, de jouir encore d'un dernier printemps. A peine ai-je essayé de sourire à la beauté qui passe et repasse, et dont le regard vague et chercheur enhardit le mien; à peine ai-je renoué ce jeu facile et gracieux qui de soi-même recommence; — tout d'un coup, sont-ce les Années, sont-ce les Souvenirs qui, par ces matinées si belles, s'élèvent comme de graves témoins autour de moi? il me semble que j'offense des Mânes.

Censé traduit d'une épigramme de l'*Anthologie* :

« Charmante bouquetière, qui es toi-même comme une

fleur riante dans l'avenue des Tombeaux, tu m'offres chaque fois que je passe une couronne, et chaque fois je la prends et j'en décore le marbre de celle que je pleure et qui ornait de sa tendresse mes dernières et pâlissantes saisons. Et ce n'est pas moi seulement, tous ceux qui passent comme moi veulent prendre de tes mains les fleurs. Jamais les morts chéris, jamais les mortes, les amantes même les plus pleurées n'ont été honorées plus pieusement, jamais elles n'ont reçu plus de fleurs fidèles en toute saison, et jusque dans l'hiver de l'année, que depuis que toi, la fraîche bouquetière, comme le plus léger des printemps, tu es assise, guirlandes et couronnes en main, au seuil des tombeaux. »

Janvier 1854.

Depuis déjà longtemps, c'en est fait pour moi de l'amour et des femmes : il ne faut point prolonger par vanité les passions et les goûts d'un âge dans un autre.

Je n'ai jamais conçu l'amour sans le mystère, et là où était le mystère, là pour moi déjà était l'amour (κρυπτάδια φιλότης, a dit Mimnerme).

Plus on approche les hommes vraiment distingués et de grand esprit, plus on trouve en eux la *source*. Moi, au contraire, j'ai besoin de me dérober. Mes écrits en disent plus que ma personne. J'ai l'esprit languissant, le plus souvent à sec. Dès qu'on y puise directement, il est tari. J'ai besoin de faire des réservoirs d'eau.

En politique, j'ai complètement changé, sauf par ci par là des restes de vieil homme que je suis tout étonné de retrouver (1). L'ensemble du pays est soumis, il n'y a que quelques points qui ne soient pas rendus.

Depuis quelques années, je me suis jeté dans l'étude opiniâtre pour échapper aux passions auxquelles je me sentais

(1) Ce mot définirait assez bien l'état de la pensée politique de Sainte-Beuve à l'époque du second Empire.

encore en proie après la fuite de la jeunesse. L'étude paisible et douce ne me suffit point pour m'apaiser : il faut que j'étudie avec emportement.

1852.

Je n'ai eu ni printemps ni automne : je n'ai eu qu'un été sec, brûlant, triste et dur, et qui a tout dévoré.

Novembre 1853.

Tout est aride, tout est dépouillé. Je suis arrivé au revers de la montagne, à l'extrémité et au delà de tous mes désirs.

Janvier 1856.

Que vient-on me dire de ces beaux lieux que j'ai visités autrefois, de ces villas délicieuses au bord des lacs en vue des sommets sublimes? A quoi bon ces paradis terrestres, quand on n'a plus à y placer le bonheur?

« Vous ne voyagez pas? » me dit-on. — A quoi bon voyager? A quoi bon aller voir toujours des cadres de bonheur, quand on n'a plus à y placer de tableau?

Lettre à Hortense Allart : « ... Vous êtes militante, je suis revenu. Mon idéal de bonne heure a été le roman; l'idéal s'affaiblissant, ma destinée (quoi que je sois au fond) est de paraître homme du monde. Je me piquerais de n'être, de ne paraître que cela, si La Rochefoucauld n'avait dit : « L'honnête homme est celui qui ne se pique de rien. »

Au fond, qu'aimerais-je mieux? ou passer la fin de mes jours dans la solitude raffinée, égoïste et pensive de Sieyès, ou vieillir et mourir dans la prostitution banale de La Fayette?

La plupart des hommes célèbres meurent dans un véritable état de prostitution.

Finir comme Sieyès ou comme Rossini, en philosophe repu ou en artiste désabusé.

La nature m'interdit désormais non seulement le plaisir, mais le désir : c'en était fait de la fleur et du fruit de jeunesse ; maintenant, elle s'en prend à la racine.

L'expérience est utile, elle est féconde ; oui, mais comme un fumier qui aide à pousser des blés et des fleurs. Mon étable est pleine ; cela sent bien mauvais (1). Ah ! j'aimais mieux cet âge où la terre facile donnait tout d'elle-même et sans fumier.

... tibi Dædala tellus
Submittit flores...

Il est inconcevable comme l'idée et la certitude qu'on ne fera plus jamais certaines choses, certains voyages, certaines promenades, des choses même qu'on n'eût peut-être jamais faites, vous calme au fond jusqu'au point de vous glacer et de produire une mortification profonde dans toutes les joies de l'esprit qui ne sont le plus souvent que des désirs.

Le reflux de l'âme à l'âge du retour est en raison le plus souvent de ce qu'a été la marée montante aux heures de la jeunesse : plus on s'était avancé et plus on se retire. J'ai été des plus enthousiastes, et je me trouve d'autant plus chagrin.

Ce 23 février 1861, rompu avec la petite Jenny qui était depuis deux ou trois ans ma maîtresse.

— Je me suis raccommodé avec elle depuis : *quæ tamen etsi uno non est contenta Catullo.*

— Encore une fois rompu, et tout de bon (2).

---

(1) A rapprocher de la *pensée* publiée ailleurs par Sainte-Beuve (*Portraits contemporains*, éditions actuelles, t. V, p. 461) : « Mûrir ! mûrir ! — on durcit à de certaines places, on pourrit à d'autres : on ne mûrit pas. »

(2) Noter que cette confidence précède immédiatement sur le *Cahier*, cette *pensée* (les lignes s'enchevêtrent presque) :

« Je définis ainsi le système d'Hegel et je soumets la définition à ceux qui s'y

1864.

Madame d'Arb..., personne aimable, charmante, poétique, affectueuse, coquette, un peu tendre, mais sujette aux faiblesses et aux craintes religieuses comme aux considérations sociales et mondaines. — Elle n'a pas eu la force de contracter alliance avec moi en face de la mort.

Aussi, malgré de sincères regrets et de vraies larmes, me suis-je cru libre et dégagé envers sa mémoire (1).

Je vis dans une tristesse continue et mortelle, sans ombre de joie et sans un sourire. Est-ce donc parce qu'il ne m'est plus donné d'espérer l'amour? N'est-ce pas plutôt parce que j'ai flétri la vertu en moi?

Dans la nuit du jeudi 13 au vendredi 14 décembre 1866, il m'est survenu un accident grave qui coupe ma vie et me range dorénavant parmi les infirmes. Un ressort s'est brisé dans ma machine. Je subis et je me résigne. Adieu aux fiertés encore subsistantes, aux dernières lueurs de joie naturelle et d'espérance! Je passe dans la classe des vieux : me voilà au régime du bonhomme Laërte, végétal dans mon jardin. Je nourrirai mon esprit, je profiterai des courts moments qui restent, et j'appliquerai la philosophie que j'ai tant étudiée théoriquement.

1867.

La saturation, il y a un moment où cela vient dans ce repas qu'on appelle la vie : il ne faut qu'une goutte alors pour faire déborder la coupe du dégoût.

---

connaissent : « Le monde, en quelque ordre que ce soit, est une intégrale qui est sans cesse occupée à s'effectuer elle-même sans y parvenir jamais. »

(1) Écrit sans doute par Sainte-Beuve pour justifier à ses propres yeux la composition du petit roman par lettres qu'il avait ébauché, et qu'on a publié après sa mort sous le titre de *le Clou d'or*.

On croit que je vis : je ne suis plus qu'un homme qui végète, tantôt à l'ombre, tantôt au soleil, après le brisement de ses espérances.

J'ai beau inventer : je défie l'univers de m'apporter une seule joie. Quand on en est là, qu'on est tranquille!

Je n'ai plus qu'un seul goût, qu'un désir, le silence.
Je n'ai qu'un amour, le repos.

JUGEMENTS DIVERS

Qu'on ne croie pas qu'en indiquant les fautes et les chutes de tous, Lamennais, Hugo, Lamartine, je m'estime tout bas meilleur et que je m'applaudisse de faire exception. Hélas ! leur ruine est la nôtre, comme leur triomphe eût été le mien. Ma sagacité de critique était liée à leur destinée de poètes fidèles et d'écrivains révérés. Le meilleur de mes fonds était embarqué à bord de leurs renommées et je péris pour ma part dans leur naufrage.

Ne vous attaquez pas au poète. Quelqu'un l'a dit : « Tout vrai poète a dans son carquois une flèche d'Apollon. »

Notre époque est à la fois épicurienne et ampoulée. La postérité aura fort à faire pour y démêler le vrai sur les gens.

Jamais peut-être, à aucun temps, la phrase et la couleur, le mensonge de la parole littéraire, n'ont autant prédominé sur le fond et sur le vrai que dans ces dernières années...

Le vice moderne qui a fait le plus de mal peut-être dans ces derniers temps, a été la phrase, la déclamation, les grands mots dont jouaient les uns, ou que prenaient au sérieux les autres, que prenaient au sérieux ceux mêmes qui en jouaient (1)...

---

(1) Sainte-Beuve s'est emparé de cette *pensée* pour en faire le début de son article sur *Hamilton* (*Lundis*, t. I, p. 92).

Un peu d'amertume dans les talents sur l'âge est quelque chose d'astringent qui donne du ton. Chateaubriand en a de reste. Lamartine en manque tout à fait : il va à la fadeur.

Anecdotes sur Chateaubriand et ses deux Floridiennes, sur Byron et ses deux Albanais.

Oserai-je jamais moi-même imprimer cela ? Quand on arrive à une certaine note de vérité, on offense les gens jusqu'à les faire crier : ils vous lapideraient, s'ils pouvaient.

Chateaubriand disait à Lamennais qu'il revoyait chez Mme Récamier, après des années d'intervalle, et quand l'abbé était déjà passé à la démocratie : « Je pense comme vous ; mais que voulez-vous ? je n'ai pu me séparer de cette *charogne.* » (Il voulait parler de la légitimité.)

Ce sont là de ces choses qu'il ne faut pas entendre, me dit quelqu'un. — Et pourquoi ne pas les entendre, puisqu'on les dit bien ?

Le sourire est le signe le plus délicat et le plus sensible de la distinction et de la qualité de l'esprit. M. Molé me disait que les deux plus fins et charmants sourires qu'il eût vus étaient celui de Napoléon et celui de Chateaubriand (1).

Il y a bien des années déjà, Chateaubriand disait qu'il se retirait du monde, qu'il voulait vivre en solitaire, en ermite sur sa montagne. — Quoi ? M. de Chateaubriand dans une cellule, disait-on. — Oui, repartit spirituellement Salvandy, M. de Chateaubriand veut une cellule, mais *une cellule sur un théâtre.*

Chaque poète a les défauts de sa manière. Il y a toujours dans la poésie de Hugo des coups de marteau de Vulcain et ses plus beaux vers semblent encore battus à l'enclume. Lamartine a des cascades intimes et sa poésie épanchée se perd en éblouis-

(1) Ce mot de Molé est cité dans le livre sur *Chateaubriand et son groupe* (t. I, p. 157), et Sainte-Beuve ajoutait : « Mais ni l'un ni l'autre ne souriaient tous les jours. »

sante poussière comme le Staubach. Pour moi... *si parva licet...* mon rayon de poésie ne m'arrive souvent que dans une petite chambre bien sombre, à travers une vitre dépolie...

Mars 1848.

Lamartine règne et plane, Hugo patauge.

Pour Hugo et Lamartine, ces poètes *peu sensibles* au fond, arrivés à un certain âge, ils vont de plus belle; ils ne chantent plus, ils dégoisent.

La prose de Musset est charmante, au rebours de celle de Victor Hugo qui ne peut se relire. — Essayez, si vous pouvez, de relire *Notre-Dame de Paris*.

Hugo a le front magnifique, mais sa mâchoire inférieure est forte et lourde; Lamartine, au contraire, a un peu le nez au vent et pas assez de mâchoire; c'est le bec fin d'un oiseau, un oiseau voyageur.

Lamartine, Hugo, eux tous, aiment mieux la banalité que la gloire : *Et enim nescio quo pacto magis homines juvat gloria lata quam magna* (Pline le Jeune, lettre XII, du livre IV).

Des Grecs, une page, une idylle de temps en temps me suffit. Ce n'est pas la connaissance que j'en veux avoir, c'est la saveur.

Toutes les âmes dignes d'être appelées des âmes ont en elles un sentiment dominant qui peut se représenter par un poète... Les autres ont le fond de l'âme élégiaque; Tibulle, Properce, Ovide les retiennent longtemps et leur suffisent : méfiez-vous pour eux de la langueur et des plaisirs.

Fénelon a en lui un fonds d'atticisme, d'hellénisme intime qui se trahit et qui transpire. Il a, quoi qu'il fasse, une rémi-

niscence flottante d'Homère, une habitude incurable d'Horace, ce sentiment du fin et de l'aimable qui ne l'abandonne jamais.

Le *Satyricon* et les *Mémoires du Chevalier de Gramont*, deux romans exquis de libertins et d'escrocs.

Je crois savoir dans un certain faubourg un certain petit coin que je crois être le plus poli et le mieux éclairé du monde : *Urbem, Urbem, mi Rufe, cole et in istâ luce vive!*

Cet *istâ luce* de Cicéron, c'est le *ruisseau de la rue du Bac* de Mme de Staël : comme en tout ces Anciens sont supérieurs!

Hominem pagina nostra sapit, dit Martial.

Martial parle ici de la *saveur* et non de l'*odeur :* au pis, je veux bien que ma page sente l'homme, mais je ne veux pas qu'elle le *pue*. (Appliquer cela : Balzac).

La grâce est quelque chose de tout distinct de la délicatesse; celle-ci est plus rare, se rapproche plus étroitement du moral et peut manquer là où l'autre existe dans tout son brillant. Hugo, Janin, George Sand ont par endroits une grâce infinie, mais ils manquent souvent tout à fait de délicatesse.

Portrait de Royer-Collard (à propos du discours de réception de Ch. de Rémusat) (1).

... Ce personnage original, mordant, grimaçant, insolent, méchant autant que bon, grave et parfois un peu grotesque, et qui volontiers rapportait tout à soi (2).

... M. R[oyer] C[ollard] était caustique et emporte-pièce : il avait élevé l'insolence jusqu'à la majesté.

Un des termes qui s'appliquent avec le plus de propriété aux talents de nos jours, c'est le mot *prodigieux* : Mme Sand,

(1) Charles de Rémusat avait succédé à l'Académie à Royer-Collard.

(2) Ce portrait a été abrégé et adouci dans l'article des *Portraits littéraires* (t. III, p. 359) sur Rémusat : « Ce personnage original, mordant, élevé, mais *abrupt* », dit simplement Sainte-Beuve.

Lamartine, Hugo, etc. ont en effet un talent *prodigieux*. Or, ce mot-là ne saurait s'appliquer proprement aux œuvres et aux hommes du grand siècle. On ne saurait dire que Corneille, Pascal, Racine avaient un talent *prodigieux;* la justesse de l'œuvre exclut ce mot.

Chacun de nos poètes a eu sa chute et est entré dans son *a parte :* Lamartine à la Chambre des députés, Vigny dans sa tour d'ivoire, Hugo sur son pic, Antony dans sa maison de santé, — et le gentil Émile (1) qui est tombé dans la bonbonnière.

N'entre-t-il pas une certaine part de grossièreté dans tous les personnages puissants qui ont la faculté d'entraîner les masses, et même dans les talents littéraires? Hugo, Lamartine, Lamennais, George Sand, etc. (2)

Alexandre Dumas, malgré tout son fracas, n'est tout au plus qu'un esprit de quatrième ordre. Car où classer un écrivain chez qui on est sûr de ne rencontrer jamais ni la pensée *élevée,* ni la pensée *délicate,* ni la pensée *judicieuse*? Quel compte faire, après cela, de cette imagination que lui décernaient si libéralement les présidents de Cour d'assises, les avocats, les princes du sang et les badauds de salon? Une telle imagination ne saurait être qu'une ébullition perpétuelle et superficielle, une hâblerie courante et, si l'on veut, une prodigieuse dispense *d'esprits animaux*. Qu'il y a loin de là à mériter un rang parmi les vrais maîtres de la fantaisie! Il a du jeu, de la mise en scène, mais où est le fond?

Dumas a souvent de la grâce, ce qui n'est pas la même chose que la délicatesse. Son esprit me fait l'effet d'un *déjeuner de garçon,* mais d'un déjeuner qui dure depuis bientôt vingt ans. Ici l'admiration commence. Quel estomac, quel tempérament!

---

(1) Antony et Émile Deschamps. Le premier, atteint de névrose, était un des pensionnaires du Dr Blanche.

(2) Sainte-Beuve avait déjà publié cette *pensée* au tome XI des *Lundis* (éd. actuelles, p. 510); mais il la présentait ainsi : « Après une conversation avec l'aimable Doudan, je conçois qu'on pourrait faire un joli essai dont le sujet serait : « N'entre-t-il pas, etc. » Et il ajoutait : « Cherchez des noms. » Sur son *Cahier*, comme on peut voir, il nous avait épargné cette peine.

Brizeux, nature délicate, fine, distinguée, mais rétive, un peu chétive, hargneuse, envieuse et colérique.

Je suis surtout coupable, dans l'affaire Feydeau, d'avoir désiré qu'il y eût un homme de talent de plus (1).

On dira tout ce qu'on voudra de Feydeau, mais il a ce avec quoi on tord le fer, il a du feu.

Flaubert et Feydeau sont du même groupe littéraire, romantique, mais ils ne sont pas de la même famille morale. — Flaubert est sceptique, ironique, Feydeau est byronien. — Flaubert dit de lui que c'est le *dernier des Troubadours*, de même que Feydeau appelle en riant Flaubert *cet animal féroce et transcendantal*. — Flaubert, parlant des femmes qu'il méprise, et pour exprimer qu'elles se font un idéal d'amant bellâtre et de héros de roman, dit que toute femme aime *Almanzor*. — Feydeau, depuis, s'est lâché et est devenu commun ; il ne compte plus.

Pierre Leroux en est venu de son côté au même point que Hugo ; il a passé son détroit de Magellan et vogue désormais à pleines voiles sur le grand Océan pacifique de l'Orgueil.

Oui, j'ai connu Leroux homme distingué : mais depuis il s'est fort gâté. Je l'ai perdu de vue ou plutôt nous avons rompu. Il est devenu dieu et je suis devenu bibliothécaire. Nous avons pris des carrières différentes.

Hugo poète turgescent, Quinet poète turbulent.

Croquis.

R... (2), l'helléniste et qui a, d'ailleurs, du savoir et du

(1) Sainte-Beuve avait écrit sur la *Fanny* de Feydeau un article très élogieux (*Causeries du Lundi*, t. XIV), qui avait fait beaucoup de bruit, et qui lui avait été très vivement reproché. Il avait cru devoir s'en expliquer dans une lettre au directeur du *Moniteur* sur *la Morale et l'Art* (*Lundis*, t. XV).

(2) Probablement Rossignol, suppléant, puis successeur de Boissonade au Collège de France dans la chaire de langue et de littérature grecques.

mérite : c'est une terre aride et sèche, et qui donne, tous les deux ou trois ans, un buisson.

Il faudrait percer une porte de la bibliothèque dans l'écurie, et quand (Francisque) Michel (1) a fini dans l'une, le pousser dans l'autre ; mais jamais le salon à ces gens-là.

Francisque Michel, Stanislas Julien (2), des animaux philologiques, *bestiæ linguaces.*

On lit dans les *Mémoires de Gramont* d'Hamilton : « L'érudition et la brutalité semblaient être ses talents favoris. » Ne serait-ce point là la devise de plus d'un savant de l'Académie des Inscriptions ?

Michiels (3) a une idée, dit-il ; c'est possible, mais il la porte au bout d'une pique.

Ce sont les garçons bouchers de la littérature. — Entrez dans la place l'épée nue, si vous voulez, et comme des gentilshommes, mais non pas le coutelas en main comme des valets de bourreau.

Michiels, Pelletan (4) : des critiques sans probité et sans pudeur et à qui ce serait faire trop d'honneur encore que d'écrire leurs noms à côté de cette sentence. Quand le pourceau court au gland, c'est tête basse et à travers tout ce qu'il trouve sur son passage, à travers vos jambes, si vous êtes là. Ainsi eux, les grossiers, ils font, en se ruant sur la palme de la plus délicate des gloires.

---

(1) Médiéviste que Sainte-Beuve appelle ailleurs (*Premiers Lundis*, t. III, p. 116) « l'infatigable pionnier qui, pour l'utilité, n'a pas eu son pareil ».

(2) Célèbre orientaliste, successeur d'Abel Rémusat au Collège de France.

(3) Alfred Michiels, auteur d'une intéressante *Histoire des idées littéraires en France au XIXe siècle.* Sainte-Beuve, qui s'était montré tout d'abord fort serviable à son égard, avait été insulté par lui. Voyez là-dessus *Sainte-Beuve et Michiels* dans G. Michaut, *Études sur Sainte-Beuve*, Fontemoing, 1905.

(4) Eugène Pelletan, publiciste et homme politique, que Sainte-Beuve considérait comme ayant été « de tout temps pour lui un adversaire, peut-être un ennemi », mais qu'il défendit néanmoins, en 1867, à la tribune du Sénat, à propos des Bibliothèques populaires (*Premiers Lundis*, t. III, p. 222-223).

Le nommé Pelletan est entré dans la littérature comme une fouine se glisse dans un cloaque, et Michiels comme un cyclope qui tape sur un chaudron.

Janin, malgré tout son esprit, et quoi qu'il fasse, est un écrivain qu'il ne faut jamais prendre au sérieux : le fond même de son inspiration est le turlupinage.

Quand Ampère (à son cours) est dans ses endroits difficiles, arides, dans ses défilés où il va à pied, oh! alors, il est pénible à suivre; c'est de la littérature *à dos de mulet.*

Théophile Gautier, qui a une figure assez agréable, assez noble, la chevelure parfumée, le gilet écarlate, a l'haleine gâtée, détestable : ainsi dans sa poésie, à travers toutes les couleurs et les formes spécieuses, il revient toujours un petit souffle fétide, qui corrompt.

Les articles de Théophile Gautier sur la peinture sentent toute la cuisine et, pour ainsi dire, tout le graillon de l'art.

Théophile Gautier a pris les excroissances de Hugo, il les a mises sous cloche, et il est parti de là pour ses potirons.

Vacquerie grotesque et outrant tous les défauts d'une école détestable. Leconte de Lisle, créole et poète, a dit de lui avec une effrayante vérité : « Vacquerie semble né de l'accouplement monstrueux de Hugo et de Gautier. »

Les défauts de Hugo sont déjà énormes et, comme s'il avait peur qu'on ne les vît pas, il les a placés entre deux miroirs grossissants, Gautier et Vacquerie.

SAINTE-BEUVE.

(A suivre.)

LES MALADIES DE LA DÉMOCRATIE

III[1]

LE N'IMPORTEQUISME

Pour les noms à donner aux « maladies de la Démocratie, » — puisque c'est par là, par donner des noms, que commence toute médecine, — je n'ai point reculé devant « la Parlementarite » ni devant « l'Électorite ». Je n'ose pourtant pas risquer « la N'importequite ». Deux ou trois académiciens, que j'ai consultés, ont hoché la tête. Respectons leur juste scrupule. Aussi bien s'agit-il d'un état chronique plutôt que d'un état aigu, d'une diathèse plutôt que d'une crise. Nous dirons donc « le N'importequisme », comme on dit « le rhumatisme » ou « l'arthritisme ». Il semble, on ne sait pourquoi, que la langue en soit moins écorchée.

En même temps que d'une indifférence qui va au dégoût par la lassitude, cet état morbide procède, sous certains de ses aspects ou dans quelques-unes de ses manifestations, d'un autre mal généralement connu et appelé tour à tour « l'envie démocratique », « l'ingratitude populaire », « la haine ou la défiance des supériorités », « le culte de l'incompétence », aboutissant, pour finir, à « la République des camarades ». C'est, on le voit, un état très ancien, à vrai dire aussi vieux que les hommes et les peuples. Mais, dans nos sociétés, dont la fibre est plus molle et la tenue moins sévère, il s'est développé extraordinairement. Nous nous y sommes habitués assez pour

(1) Voyez la *Revue* des 15 avril et 1er juin.

ne le sentir presque plus, ne plus nous en plaindre et presque nous en rire, ainsi qu'on plaisante entre soi d'infirmités que l'on croit à la fois incurables et bénignes. Un mal si lent, si couvert, si peu mordant ne se fait sentir, ne nous arrache un cri que dans ses accès, qui sont rares, lorsqu'il atteint ou dépasse un trop haut degré. Mais l'accoutumance que nous en avons ne l'empêche pas de pousser sournoisement sa mine. En abaissant par une dépression constante le niveau du personnel gouvernemental, législatif et administratif, en envahissant un à un tous les organes de l'État, il détend les muscles de la nation, il en ronge les nerfs et les use, la laisse incertaine d'elle-même, désintéressée de ses affaires et de ses destinées, incapable de vouloir et d'entreprendre, prête à tout accepter ou tout supporter sans réagir. Ceux-là ou d'autres, cela ou autre chose. Aujourd'hui ou demain, ici ou ailleurs. N'importe qui, n'importe quoi, n'importe quand, n'importe où, n'importe comment. Ainsi se contracte, s'étend et se propage « le N'importequisme ».

* * *

De cette troisième maladie de la Démocratie, le microbe circule du haut en bas de la République et, à la lettre, la grignote. Le « N'importequisme » a son principal foyer dans les Chambres, et plus précisément dans la Chambre des députés. Nul n'entre ici avec une situation faite. Tout titre antérieur ou extérieur est aboli. La vie commence au jour où l'on franchit le seuil du Palais-Bourbon. Le « passé » ne compte pas ou compte peu. Aucune spécialité ne confère l'autorité. La plupart des collègues ignorent, et le reste oublie. Chacun d'eux est comme l'homme qui passait par Avignon : « Si M. X... était ce qu'on dit qu'il est, cela se saurait ! » Même pour ceux qui savent, cela s'efface. Ils ne nient pas le mérite ou la réputation, mais ils les situent dans un autre plan. Un Barrès, par exemple, n'est point, à son arrivée, dépouillé de tout prestige, mais sa célébrité ne lui sert qu'à entourer sa tête d'un halo vague comme une gloire de vitrail. Encore, pour un Barrès, hier et avant-hier pour un Victor Hugo, pour un Lamartine, peut-on observer que les génies et les genres sont différents, qu'il n'y a pas de rapports nécessaires entre la poésie, la grande prose, l'imagination créatrice, le style, et la politique.

Pour d'autres, moins illustres, mais dont la carrière, pour-

suivie moins loin des réalités, devrait, semble-t-il, être considérée presque comme une introduction à la vie parlementaire, on s'explique mal qu'ils soient plutôt frappés d'une sorte de suspicion professionnelle. La tribune est un lieu où il est loisible d'aborder tous les sujets, excepté ceux sur lesquels on avait pris de longue date le soin de se préparer. Un professeur de droit exposant une question de droit fleure comme un pédant qui veut faire sa leçon : il faut entendre de quelle voix les Raffin-Dugens envoient cette présomptueuse engeance « à l'Institut ! » On écoutera volontiers, et plus ou moins bien, tout le monde sur toute chose, mais personne en particulier sur rien de particulier. Ce serait contraire à la règle, sinon au règlement. Ce serait une entorse aux usages, si ce n'est à la civilité. Ainsi qu'il y a maintenant « un Français moyen », il y a un « député moyen ». Aucun homme n'est qualifié sur preuves pour aucun office. Révérence gardée, et sauve la noblesse de la comparaison, dans la course parlementaire, tous les partants sont rangés sur la même ligne ; on rend des points à tel jockey ; on ajoute du poids à tel autre ; autant qu'on le peut, on équilibre les charges, on égalise les chances. Il y aurait une espèce de consolation, une atténuation de regret, si, à défaut de renommée ou de notoriété, et sans l'éclat du *pedigree*, les concurrents apportaient, en dédommagement, une compétence modeste, mais certaine. C'est, malheureusement, très rare. Neuf fois sur dix, du moyen il ne sort que du médiocre. De n'importe qui, n'importe quoi.

A la racine du mal, nous retrouvons toujours l'électorat. L'élection devrait être un choix. Elle n'en est pas un. Mais, sans s'approprier, pour juger une liste de candidats, le langage sévère du radical anglais Stuart Mill parlant de « la demi-douzaine d'oranges pourries qui composent peut-être tout l'assortiment du marché local », il faut avouer que le choix est parfois difficile. Si toutes les oranges ne sont pas pourries, beaucoup ne sont pas mûres ; et souvent ce ne sont pas les meilleures qui sont le plus demandées. La vérité est que le suffrage universel les ramasse toutes en vrac et les met toutes dans le même panier. J'ai employé jadis d'autres images ; j'ai dit que « le suffrage universel ne filtre pas », que « c'est un filet à prendre tout poisson ». Cette abondance de métaphores exprime un seul fait, simple et désolant. L'élection devrait être

un choix, l'élection n'est pas un choix. Il arrive même que ce soit un choix à l'envers. L'acclamation populaire délivra Barabbas et livra Jésus au bourreau.

*
* *

Voilà la Chambre réunie, les échantillons étalés sur les banquettes. La première opération qui se fait est symbolique. Il s'agit tout d'abord de former les bureaux pour l'examen des dossiers et la validation des élus proclamés. Cette opération se fait par la voie du sort, c'est-à-dire qu'elle n'est nécessairement ni juste, ni injuste. Le hasard a parfois de l'esprit. On se transmet encore de législature en législature l'histoire de cet homme avisé qui « tomba » ainsi du premier bureau, et qui utilisa aussitôt cette bonne fortune, pour s'élever, par un bulletin de victoire, dans l'estime de ses électeurs patriotiquement flattés. Le deuxième acte est la constitution des Commissions. Jadis c'étaient les bureaux tirés au sort qui les nommaient après discussion. Depuis une quinzaine ou une vingtaine d'années, les Commissions, organes de la vie intérieure de la Chambre, sont désignées par les groupes, associations volontaires d'opinions semblables ou voisines, suivant un système approximativement proportionnel au nombre de leurs membres. Il peut y avoir dans le groupe échange de vues préalable, mais on s'attache surtout à satisfaire des désirs, des ambitions ou des intérêts, et en tout cas on y a égard aux convenances personnelles au moins autant qu'aux compétences. Pourquoi M. Y. est-il de la Commission des finances ? Est-ce donc un financier ? On ne saurait l'affirmer, lui-même ne le prétend pas, mais il tenait beaucoup à en être, et il avait battu le rappel de ses amis.

La Commission composée, il lui faut se constituer, en se donnant un président. Alors la politique reprend ses droits et prérogatives. Il fut un temps où le maréchal Canrobert, au Sénat, expliquait, avec sa verve pittoresque, pour quelle raison il ne pouvait accepter de faire partie de la Commission de l'armée. S'il en était, disait-il, un des membres, il serait impossible qu'il ne la présidât point, lui, « le doyen des maréchaux de France et d'Europe »; mais il était également impossible qu'il la présidât, « car il était sourd ». Naïf scrupule du soldat légendaire de Zaatcha et de Gravelotte, que ses collègues lui auraient ôté en ne songeant même pas à lui pour la prési-

dence ! Un cas pareil s'était produit dans la salle à côté pour la Commission de la marine, où un amiral s'était vu écarter, au profit d'un civil qui n'avait peut-être jamais vu la mer que de la terrasse d'un Casino. Et cette interversion scandaleuse des valeurs se faisait au Sénat, qui est, ou qui était, une manière d'Académie parlementaire : que dire de ce qui se passe, et déjà se passait, à la Chambre ?

Je n'ai pas à descendre très avant dans mes souvenirs pour évoquer la figure d'un certain président de Commission à qui le Ministère intéressé fournissait tout faits des rapports qu'il pouvait à peine lire, qui suait sang et eau à les déchiffrer, dont, au surplus, l'instruction générale était encore au-dessous de la préparation spéciale, et à qui, néanmoins, grandeur usurpée, un chef de gouvernement dans l'embarras ne balança pas à confier un portefeuille destiné à être plus que jamais gonflé de la pensée et de la prose d'autrui.

Les Commissions, on le sait pour plusieurs de leurs membres, ne sont fréquentées qu'autant qu'elles sont des pépinières de ministres. Convenons qu'il pourrait y avoir là un principe d'émulation. On se signalerait par son activité, ou tout au moins par son assiduité, dans ce fameux « travail des Commissions », si opportunément opposé à l'agitation brouillonne des séances publiques et qui sert d'excuse devant leurs électeurs à des députés quelquefois aussi peu empressés à une besogne qu'à l'autre. Ce serait vrai, je veux dire qu'il serait vrai que les Commissions sont des pépinières, — n'écrivons pas, grand Dieu ! des « séminaires » de ministres, — et qu'on s'y distinguerait par son zèle jusqu'à s'y rapprocher du maroquin, si de nouveau, ici, dans la formation du Cabinet, la politique n'intervenait pas en maîtresse. Et non seulement la politique, prise au sens le plus général, ce qui est logique et légitime, mais la politique réduite à la mesure parlementaire la plus étroite ; et non seulement un dosage de groupes, mais une acception et une exception de personnes. On n'aurait certes point pensé à Un Tel, si, par son humeur heureuse, sa mine hilare, sa belle santé, la poignée de mains prodigue, le verbe abondant, le tutoiement rapide, la familiarité de ses propos et de ses façons, dans les couloirs, dans la salle des Conférences où l'on expédie côte à côte la correspondance, sur les banquettes rouges du salon Casimir-Périer, devant le marbre de la buvette, il ne s'était

révélé « un bon garçon », un « excellent collègue ». Bon garçon, oui, mais qui, exactement? Bien peu, passé le petit cercle des députés de son département, pourraient le dire. Et bon à quoi? Quant à cela, du haut de son socle, à travers les siècles et les régimes, le Béarnais de pierre qui, depuis la Restauration, surveille ici la lecture des journaux, lui souffle, avec un sourire engageant dans sa barbe, la formule des sages accommodements : « La violente amour que je porte à mon peuple m'a rendu tout facile et honorable. » A lui aussi, à ce bon garçon, tout est honorable et facile. « Éminemment quelconque », selon le mot qu'aimait à répéter ce vieux *scholar* de Jules Quicherat, il s'offre à une tâche « éminemment quelconque ». N'importe qui attend et accepte n'importe quoi.

***

On l'appelle n'importe quand, pour le mettre n'importe où ; il s'en tire n'importe comment. De 1871 à 1914, la République a élevé au rang consulaire plus de trois cents personnages (trois cent vingt environ). Il pourrait paraître piquant de rechercher combien, dans ce nombre, étaient préparés, par leurs antécédents, non pas à cet honneur, les honneurs étant la chose du monde à laquelle il est le plus aisé de s'adapter sans préparation, mais aux fonctions dont il était l'ornement ou la récompense. Ce serait, en réalité, long et fastidieux; toutes nos découvertes iraient à la même fin. Contentons-nous de prendre pour spécimen un seul département ministériel, un des plus récemment créés, le plus récent après le ministère du Travail, le ministère des Colonies. D'abord sous-secrétariat d'État, il a vu passer en vingt-cinq ans vingt-deux titulaires, qui furent (je m'arrête avant la guerre) : deux négociants, deux ingénieurs des Ponts et Chaussées, un ingénieur des Mines, trois avocats, un médecin, un directeur général de l'Enregistrement, un actuaire et égyptologue, un professeur à l'École libre des sciences politiques, trois gens de lettres, un ancien préfet, un ancien juge de paix, un ancien notaire, un ancien officier, un ancien avoué, deux députés de profession incertaine. De 1914 à 1925, la liste s'est allongée, sans que le caractère en soit changé. Et il en serait de même pour tous les autres ministères.

Remarquez, en outre, que plusieurs de ces personnages consulaires ont été deux, trois ou quatre fois consuls, comme

à Rome, — quelques-uns davantage, — et que presque tous ont tenu successivement des portefeuilles différents : Colonies, Guerre, Affaires étrangères, Commerce, Finances, Instruction publique, Marine, Intérieur. Vous le savez bien, et je le sais bien : c'est en forgeant qu'on devient forgeron. Toutefois, est-ce en forgeant qu'on devient menuisier ? Imitons la prudence des anciens Égyptiens qui, laissant les vivants à leur grandeur et à leur misère, ne jugeaient leurs rois que morts. M. Tirard fut en son temps ministre de l'Agriculture et se rendit célèbre comme tel par l'admiration étonnée qu'il témoigna dans un Comice régional en présence d'un épi de maïs, objet nouveau qui le cloua sur place, loin de le faire s'enfuir. Il est vrai qu'il cumulait avec le ministère du Commerce, et que, dans la suite, il permuta pour le ministère des Finances, en y ajoutant la présidence du Conseil. De son métier, il était horloger. Dans la chaîne en « doublé » des grandes utilités, il fut l'intermédiaire privilégié entre M. Duclerc et M. Sarrien. Il sembla pendant dix ans que la France ne pût se passer de lui, et que, lui défaillant, elle fût à l'abandon. Le comique intense de ces sortes d'illusions ne ressort qu'à la longue. Sont-elles dissipées ? En sommes-nous guéris?

A défaut d'école où l'on forme des ministres pour chaque ministère (et la meilleure école du pouvoir sera toujours l'exercice du pouvoir), il faut bien prendre les ministres où l'on peut. Il faut les prendre où il y en a. Pour ce qui est de la quantité, rassurons-nous, il y en a. Un député, à qui l'on exprimait le regret qu'il eût refusé d'entrer dans la combinaison, apaisait le chagrin de son interlocuteur par cette parole pleine de promesses : « Un de perdu, il s'en offre deux cent cinquante ! »

Mais, justement, c'est, dans l'esprit de tout homme raisonnable, la condamnation de ce régime, qu'en des circonstances comme celles où nous sommes, et dont c'est parler par euphémisme que de les traiter de temps difficiles, de temps forts, — *tempi forti*, — ou même de temps durs, il y ait tant de candidatures déclarées, tant de concours spontanés, pour des fonctions qui ne seront qu'un fardeau, une épreuve, peut-être un supplice. Une telle fureur dénote la plus singulière inconscience. Dans un pareil état des âmes, des intelligences et des mœurs, la seule chose qui soit à peu près certaine, c'est que, si l'on s'est qualifié par ses études et ses occupations pour une fonc-

tion déterminée, on n'y sera point appelé, parce que les rivaux auront pu, comme on dit, voir venir, et barrer le chemin. Peut-être sera-t-on admis à une autre, pour laquelle on n'était pas fait. Ce qui eût dû qualifier ne qualifie pas, ce qui ne devrait pas qualifier, qualifie. Je ne veux pas aller jusqu'à dire que ce qui, normalement, sainement, devrait qualifier, disqualifie. Pourtant, quand la jalousie, « l'envie démocratique » s'en mêle, « la République des camarades » préfère n'importe qui pour n'importe quoi. Les jours sont venus où l'on n'a plus la ressource de Figaro, et où l'on ne peut plus se hâter d'en rire, de peur d'être obligé d'en pleurer.

***

Sans doute le « N'importequisme » démocratique était en germe dans le principe démocratique d'absolue égalité. Pour éviter qu'il ne se développât aussi épidémiquement, l'article de la Déclaration des droits de l'homme et du citoyen sur l'égale accessibilité de tous à tous les emplois eût dû s'entendre, si l'on peut ainsi dire, au sens négatif. Il devrait signifier qu'à égalité de mérite, ou plutôt à supériorité de mérite, nulle inégalité de naissance, nulle infériorité de condition ou de fortune ne pourrait empêcher aucun citoyen de s'élever à aucun emploi. Il aurait fallu introduire la réserve prudente de M. Joseph Prudhomme, esprit souvent judicieux de petit bourgeois français, pour qui tous les hommes étaient égaux, et qui ne voyait entre eux « d'autre différence que les distinctions qui les séparent ». Mais, du moment que l'on passait au positif et à l'actif, que l'on mettait l'accent sur l'égalité et que l'on effaçait ces distinctions mêmes, on déchaînait la ruée des appétits, on invitait à la conquête de l'État, où l'on installait l'incapacité, pêle-mêle avec les talents, et qu'on menaçait de la ruine par le désordre et l'inertie, le gaspillage et le coulage.

Ainsi se fondait, sur des obligations réciproques, une « féodalité » nouvelle. C'est le mot propre, et je ne l'écris pas par à peu près, comme les socialistes, par exemple, écrivent « la féodalité financière ». J'en ai, à cette place même, plus d'une fois démonté le mécanisme, dont une des maîtresses pièces, ainsi qu'à l'origine de l'autre, est la « recommandation ». Ce terme, au plein de sa force, avant qu'il fût affaibli par l'usage, traduisait le latin *commendatio*, qui résumait la

formule : « *Commendo me in manus tuas.* Je me remets entre vos mains. » Il en résultait un contrat exprès ou tacite, par lequel on échangeait des services, d'un côté la protection, de l'autre la « fidélité », avec tout ce que cette fidélité comportait de charges en des temps très rudes, dans la paix et dans la guerre. Par là s'établissait de l'un à l'autre un lien de dépendance où se trouvaient mutuellement engagés plus ou moins le protecteur et le recommandé. Toutes choses égales d'ailleurs, c'est le même lien, ou un lien semblable, qui les engage maintenant encore. Seulement, le suffrage universel, l'électorat, a retourné le nœud. Plus serré jadis du suzerain au vassal, il l'est davantage à présent du client au patron. Le bulletin de vote a fait du recommandé le maître de son protecteur. Celui-ci, qui ne peut se maintenir que par le nombre, et pour qui perdre une voix, c'est peut-être se perdre, ne lui refuse rien, court au-devant de ses désirs, lui livre ou lui abandonne tout. « Toutes les places et tout de suite ! » crie le comité au député, qui tremble et le répète comminatoirement au ministre ; mais le ministre sent son portefeuille qui glisse et, à son tour, il cède. Mettons les choses au mieux : c'est, dans tous les emplois d'État, grands et petits, une invasion, ou, ce qui, à la longue, pénètre plus profondément, une incessante infiltration d'incompétences.

Mais cette contagion a trouvé un terrain propice ; elle a été efficacement aidée par les contacts quotidiens et le coudoiement des couloirs parlementaires, où fleurit et fructifie « la République des camarades ». Là, chacun pour son compte comprend les nécessités de la vie, et qu'il faut bien se passer les uns aux autres quelque recommandé impropre à la fonction. Là, personne ne médit de la faveur, parce que chacun, à son heure, en joue. La faveur n'est, du reste, pas la seule source de l'incompétence. Il y a aussi son contraire, qu'on ne sait trop de quel nom appeler, jalousie, animadversion, envie démocratique, ingratitude populaire, mais qui est ingénieux et tenace comme la convoitise et la haine. Pour cette passion intéressée, l'antique adage : « Ote-toi de là, que je m'y mette » est insuffisant ; elle dit, ou elle pense : « Je t'ôte de là pour m'y mettre », et elle y travaille sans relâche. Tous les régimes, dans tous les pays et dans tous les temps, les ont connues tous les deux, la faveur et l'envie ; mais jusqu'ici, l'on avait cru que la faveur était plus forte dans la monarchie et que l'envie l'était plus dans les républiques.

Ce que Montesquieu a dit du courtisan : « L'ambition dans l'oisiveté, la bassesse dans l'orgueil, le désir de s'enrichir sans travail, l'aversion pour la vérité, le mépris des devoirs du citoyen, la crainte de la vertu du Prince, l'espérance de ses faiblesses, forment le caractère du plus grand nombre de courtisans », ce tableau représente en raccourci toutes les formes de gouvernement, et la République aussi bien que la Monarchie. Il n'y a qu'un mot à changer, et à remplacer « le courtisan » par « l'arriviste. » Sénac de Meilhan a indiqué adroitement le passage de l'un à l'autre. Peu à peu « on s'est habitué à considérer moins dans les places les distinctions honorifiques que les avantages pécuniaires (1) ». Ni la nation française, ni la société française n'y ont rien gagné. Elles ont emprunté de la démocratie quelque chose de plus grossier, de plus brutal, par cela même que ce sentiment est devenu plus commun. L'ambition du courtisan, avec les moyens pervers qu'elle emploie, s'est enveloppée d'hypocrisie plus qu'elle ne s'est tempérée ou modérée chez l'arriviste. A l'un comme à l'autre s'applique l'amère maxime de La Rochefoucauld : « La haine que l'on porte aux faveurs n'est que l'amour de la faveur. »

*
* *

Dès lors qu'elles se sont réunies et qu'elles ont conspiré ensemble, l'envie faisant la place vacante et la faveur se précipitant pour s'en emparer, qu'est-ce qui leur résisterait ? Blessé en sa probité de bon travailleur comme en sa loyauté de bon citoyen, Émile Faguet a dénoncé naguère « le culte de l'incompétence ». Mais non ; ceux mêmes qui la répandent ne la prêchent pas, ils n'en ont pas le culte. Ils ne la décrètent pas ; ils la tolèrent tout simplement, et ils l'exploitent, se bornant à sacrifier à une incompétence qui les sert une compétence qui les gênerait. Que ce soit funeste à l'État, ils ne peuvent guère l'ignorer. C'était une vérité connue déjà chez les Mérovingiens, puisque la formule de nomination d'un comte portait cette déclaration : « La bonté royale mérite surtout des éloges lorsqu'elle sait choisir entre tous les sujets ceux que distinguent leur mérite et leur vigilance. Nous ne devons confier les fonc-

(1) Sénac de Meilhan, *le Gouvernement, les mœurs et les conditions en France avant la Révolution*, avec une introduction et des notes par M. de Lescure ; Paris, Poulet-Malassis, in-16 (sans date), p. 90.

tions publiques qu'à ceux dont la fidélité et le zèle sont éprouvés. Ayant donc une connaissance certaine de la fidélité et de ton utilité à nous servir... etc... (1) » De ce protocole naïf autant que solennel, la pratique moderne n'a retenu que « l'utilité à *nous* servir ». Le mérite, la vigilance et le zèle ont été relégués à l'arrière-plan. S'ils s'adjoignent à « la fidélité », entendue de la manière la plus égoïste, à « l'utilité » la plus personnellement utilitaire, tant mieux ; mais tant pis, si ces qualités considérées comme secondaires ne se rencontrent pas! Quant à choisir, le choix est lié par le double engagement du patron au client, du client au patron. « Nommez un tel, je veux un tel, il est mon homme. » Être l'homme de quelqu'un, ce n'est pas plus une locution vaine dans le nouveau système de féodalité que ce ne l'était dans l'ancien. Quand on est cet homme, on n'est plus un homme. Quand on est « voulu », on ne veut plus. Quand on est poussé et porté, on n'agit point, on subit. On ne songe qu'à ne pas désobéir, à ne pas déplaire, à ne pas inquiéter, à rester terré. Pas d'affaires, pas d'histoires.

« Et la peur des responsabilités », ajoutait Faguet. Il avait à la fois raison et tort de l'ajouter. Raison, parce que si, au sommet de l'État, règne cette peur, l'État en demeure inerte et désarmé. Toutes les occasions sont manquées, toutes les fautes par omission commises. Tort, parce que si, aux divers degrés, l'incompétence se donnait librement et hardiment carrière, où irait-on ?

C'est une chance heureuse, que la peur des responsabilités lui tienne lieu de pudeur et la corrige en une certaine mesure. Maintenant même que cette peur fait frein et que, dans l'exercice de leurs fonctions, tous les fonctionnaires sont contenus par la préoccupation hallucinante de « se couvrir », les fausses notes, les faux pas, les bévues, les « gaffes » sont innombrables. Que serait-ce, s'il n'y avait pas la peur ? Elle est donc, à certains égards, bienfaisante; elle l'est, en ce qu'elle limite la malfaisance : mais l'incompétence n'est pas, pour cela, tout à fait supprimée ; elle subsiste virtuellement, et les ravages s'en multiplient par le carré de la vitesse à laquelle, de promotion en promotion, continue de s'abaisser, sauf accident heureux,

(1) Fustel de Coulanges, *la Monarchie franque*, p. 207. Le « comte » de ce temps-là correspondait à peu près à un préfet du nôtre, qui serait aussi président de tribunal.

la valeur du personnel. Elle gagne peu à peu tout le corps et noue toutes les articulations. En admettant qu'il ait encore une tête, l'État n'a plus ni bras ni jambes. Il est, à la lettre, impotent. Son fameux char est une petite voiture. Le pis est qu'il ne cesse de s'agiter sur ses coussins, qu'il a, chaque jour davantage, la prétention de se mêler de tout, de tout savoir et de tout faire.

***

Si la camaraderie parlementaire est un des canaux par lesquels s'insinue le « N'importequisme », celle du « cabinet » des ministres en est un autre. La première opère dans les hautes régions, gouvernements généraux, ambassades, habits dorés ; la seconde, dans des régions inférieures (mais il y a la jeunesse et l'avenir), broderies d'argent, Conseil d'État, préfectures, charges de robe ou de finance. Ce n'est pas, encore une fois, qu'un séjour dans les Chambres ou le passage dans un cabinet de ministre disqualifient un candidat, mais non plus ils ne le qualifient pas. Du moins, pas par eux-mêmes, pas à eux seuls. Il reste bien des choses à considérer. Ne parlons point, pour ne pas avoir l'air de faire des phrases, de la justice, mais seulement d'une aptitude moyenne, d'une préparation élémentaire à la fonction. Il ne faudrait en aucun cas que la camaraderie pût en valoir dispense. Or, on ne serait pas embarrassé de citer des exemples, encore tout frais ou non encore oubliés, où, en dehors d'elle, de la camaraderie, il n'y aurait pas eu une raison à donner; on en citerait même où, tout au rebours, il y aurait eu plus d'un motif d'opposer un refus sec et définitif. La plupart des choix faits de la sorte ne s'imposaient pas; beaucoup étaient discutables ; quelques-uns, comme disent les médecins, « nettement contre-indiqués ». Dieu me garde d'insérer ici des portraits, même d'Égésippes, de Cimons et de Clitandres, à la mode de La Bruyère! Égésippe, pourtant, vous vous le rappelez, c'est notre original, et il viendrait comme de cire.

« Que faire d'*Égésippe* qui demande un emploi ? Le mettra-t-on dans les finances ou dans les troupes? Cela est indifférent, et il faut que ce soit l'intérêt seul qui en décide, car il est aussi capable de manier de l'argent ou de dresser des comptes, que de porter les armes. « Il est propre à tout, » disent ses amis, ce qui signifie toujours qu'il n'a pas plus de

talent pour une chose que pour une autre, ou, en d'autres termes, qu'il n'est propre à rien. »

Nos Égésippes, à nous, sont légion. Chacun de nos trois cents sénateurs et de nos six cents députés a les siens. Où les mettrons-nous? Dans les protectorats ou dans les ambassades? *Cléanthe* passait pour bon connaisseur de l'Ausonie; on l'en a retiré pour y envoyer *Néarque*. *Néarque* la connaissait-il mieux? « Il est propre à tout », disent ses amis, ce qui signifie qu'il ne la connaît pas moins que toute autre chose, et que, s'il échoue à Cosmopolis, il n'est pas sûr qu'autre part il eût réussi. *Chrysargyre* a contre lui d'être un brouillon, et autre chose encore; mais il a pour lui sa richesse: ses réceptions seront magnifiques, et il a prouvé par avance qu'il ne ménagerait pas les sacrifices. *Abner* est un soldat qui sait farder la vérité, ou du moins la taire; proconsul de Bithynie, il a mis en six mois sa province à feu et à sang; seulement, c'est un frère, aux yeux de qui la patrie se confond avec le parti. Mais quittons ces amusements.

« Ainsi, conclut La Bruyère, la plupart des hommes, occupés d'eux seuls dans leur jeunesse, corrompus par la paresse ou par le plaisir, croient faussement dans un âge plus avancé qu'il leur suffit d'être inutiles ou dans l'indigence, afin que la république soit engagée à les placer ou à les secourir, et ils profitent rarement de cette leçon si importante, que les hommes devraient employer les premières années de leur vie à devenir tels par leurs études et par leur travail que la république elle-même eût besoin de leur industrie et de leurs lumières, qu'ils fussent comme une pièce nécessaire à tout son édifice, et qu'elle se trouvât portée par ses propres avantages à faire leur fortune ou à l'embellir (1). »

Ce philosophe moralise à merveille. Mais si nos modernes *Égésippes* avaient l'idée de le consulter, ils ne l'écouteraient pas. N'énonce-t-il pas cette sentence : « Nous devons travailler à nous rendre très dignes de quelque emploi; le reste ne nous regarde point, c'est l'affaire des autres »? Comme si les autres faisaient jamais notre affaire! Nenni, notre affaire nous regarde; les autres ne nous sont que des instruments. Poussons-les pour qu'ils nous poussent. Qu'après avoir été toute

(1) La Bruyère, *Du Mérite personnel*, § 10. Édition Servois, t. Ier, 2e partie, p. 153.

notre étude, ce soit tout notre travail. Aussi bien le problème n'est-il pas d'être quelqu'un pour être quelque chose, mais d'être n'importe quoi, étant n'importe qui. Si maintenant il fallait commencer par tant travailler, où serait le bénéfice d'avoir fait la pure République pour les purs républicains? Les grands ancêtres l'ont affirmé : elle n'a pas besoin de savants. Pic de la Mirandole lui-même, que savait-il? Pas beaucoup plus qu'épeler l'alphabet de toutes les langues qu'il se vantait de posséder. Et l'on dit (leur succès est encourageant) que nous avons eu des ministres qui, dans leur genre, ne savaient pas lire.

A des postes moins éminents, en une lumière moins vive, le mal n'est pas moins redoutable, car, moins profond peut-être, il est plus étendu. Nous avons vu, sous un de nos derniers gouvernements, foisonner des nominations de préfets et de sous-préfets « pour ordre », qui n'avaient d'autre but que de caser des attachés de cabinet et qui, au vrai, ne créaient, par la faveur, que du désordre. Nous voyons périodiquement nommer au Conseil d'État d'autres chefs, chefs-adjoints, sous-chefs (quoi encore?), qui peut-être avaient échoué naguère au concours d'admission, et qui entrent d'emblée comme maîtres des Requêtes, tandis que les lauréats de ce concours viennent à peine de passer auditeurs de première classe. Je ne dis pas que le concours soit tout, que les indications en soient infaillibles et valables à perpétuité. Je ne nie pas que l'expérience acquise, la pratique des affaires, ait un peu racheté une primitive ou scolaire insuffisance. Néanmoins, tout cela, en soi, est immoral, et, dans ses effets, est démoralisant.

*
* *

Certes, cela n'est pas nouveau, n'est pas un fâcheux monopole de la Démocratie. Mais, outre qu'elle y prête plus par sa nature même, le vice, chez elle, est sans correctif, la perte sans compensation. Autrefois, sous un gouvernement monarchique et dans une société aristocratique, les inconvénients étaient atténués. Il y avait une sorte de préparation indirecte, d'éducation par fréquentation et comme par imprégnation de milieu. Je l'ai fait observer, à propos d'une République morte, voilà quatre siècles, d'un mal pareil à notre mal, et où les citoyens les plus honnêtes et les plus capables se dérobant à des honneurs qui n'étaient que des charges bourrées de tracas,

hérissées d'ennuis, l'État tombait aux mains des incapables et des indignes. La Démocratie est une grande mangeuse d'hommes. Elle l'a toujours été. Elle l'a été partout. Il lui faudrait en être une grande productrice. Mais on dirait qu'elle y répugne ou qu'elle en a peur. Au contraire, elle en consomme énormément, en produit peu, se lasse vite des hommes mêmes qu'elle a produits. Comme il lui en faut d'autres pour remplacer ceux-là, elle se rejette, selon sa coutume, sur n'importe qui. Tout le monde aspirant à tout, tout le monde arrivant à tout, tout le monde étant bon à tout, personne n'est meilleur qu'un autre. C'est la faveur qui décide; notre temps, dont la mécanique a enrichi le répertoire de métaphores, proclame qu'on avance à coups de « piston ».

Assommés par ces coups de piston tout puissants, l'indifférence gagne les chefs des services, à qui il appartiendrait de choisir ou de proposer les choix. Eux-mêmes promus de cette manière, ils n'étaient d'ailleurs que trop enclins à appliquer à cette tâche si importante la loi du moindre effort. Par la force de la routine, ils s'engourdissent en une espèce d'insensibilité professionnelle. Eux aussi, pensent d'abord à « se couvrir » par la recommandation, parce que leur plus grand besoin et leur plus cher désir est d'avoir la paix. Ils font alors comme les enfants qui jouent à ce jeu qu'ils appellent « la fossette ». Étant donné une rangée de trous creusés au pied d'un mur, il s'agit de loger une bille dans chacun. Ainsi des postes et des emplois. Il s'agit de loger dans tous un fonctionnaire. N'importe lequel dans n'importe lequel. Lorsque les trous et les cadres sont remplis, on ne regarde pas si la bille est d'ivoire, d'agate, de verre ou d'argile. Il n'y a pas de vides dans l'administration. S'il y en a dans les cervelles, et si par là le niveau se déprime, on ne s'en aperçoit qu'après. Mais, beaucoup plus vite qu'on ne le croit, les caractères se dégradent, les intelligences s'atrophient, l'État s'affaisse, le pays souffre.

On a dit, il y a longtemps, « que le Gouvernement français était *bureaucratique* ». On le disait déjà des gouvernements d'avant la Révolution. Et l'on remarquait que, « dans le perpétuel changement de ministres qui a signalé les règnes de Louis XV et Louis XVI, il était heureux pour l'État qu'il y eût des hommes permanents dans leurs postes, à portée de guider ces ministres éphémères, et de les prémunir contre la séduc-

tion des novateurs, l'enthousiasme et l'artifice des gens à projets » (1). Soit, tout n'était peut-être pas mauvais dans la *bureaucratie*, qui, par elle-même, n'était peut-être pas absolument un mal. Si la France cessait d'être gouvernée, du moins serait-elle encore administrée. Mais à la condition que cette « bureaucratie » fût vraiment une « bureaucratie » et ne se remît pas entre les mains des députés, esclaves eux aussi de leurs comités et serfs de leurs électeurs.

Je n'aime pas beaucoup les personnifications caricaturales dans ce goût : « Monsieur Leparlement » et « Monsieur Lebureau ». Mais il est intéressant de voir ce que ces types sublimés pensent chacun de soi-même et l'un de l'autre. Voici quelques lignes extraites d'une brochure qui, je crois, a Monsieur Lebureau pour auteur ou inspirateur. « Vivant avec le rêve de devenir M. Leparlement, M. Lebureau, pour prendre patience, imite en tout M. Leparlement. Son opinion est que le monde comporte deux sortes d'individus : les malins qui profitent de toutes les occasions pour se glisser aux bons endroits, pour obtenir de l'argent et de l'avancement, et les ingénus qui prennent leurs fonctions au sérieux et qui traitent les affaires à eux confiées avec la même conscience que si c'était leurs propres affaires. Et il faut reconnaître que trop souvent les derniers font toute leur carrière dans les emplois médiocres, alors que les premiers s'élèvent à des postes où ils recueillent à la fois les honneurs et les profits. »

Un peu plus loin : « L'État, qui soumet à des épreuves souvent difficiles les candidats aux emplois subalternes, néglige de s'entourer de garanties sérieuses pour la désignation des hauts fonctionnaires. Les gens au pouvoir donnent l'impression qu'ils se méfient des hommes de valeur et qu'au contraire ils ont pleine confiance dans le don d'intriguer, l'ambition d'arriver rapidement, l'habileté à se servir de ses relations, et qu'ils y voient les qualités les plus désirables pour les candidats aux emplois importants... Le fonctionnaire qui convoite une place établit ses plans de manière à faire mettre brusquement à la retraite la personnalité qu'il veut remplacer, et, par ce coup de surprise, il élimine tous les concurrents. Souvent il n'a pas d'autre titre à faire valoir que son désir de recevoir un

(1) Sénac de Meilhan, *ouvr. cité*, p. 142-143.

traitement élevé et de s'étaler dans un poste en vue. Il est difficile de comprendre l'indifférence du Gouvernement et des Chambres à l'égard d'une question aussi capitale que celle du recrutement des grands chefs administratifs. Nous voyons là un manque de méthode, de discipline et de conscience, grâce auquel l'impudence des arrivistes peut se donner libre cours... De tous côtés sont embusqués des fonctionnaires qui ne doivent leur place qu'à l'incurie des pouvoirs publics, à l'étonnante indulgence que les milieux politiques professent à l'égard de l'intrigue et de... » Je supprime un dernier mot, d'une violence excessive.

Qu'y aurait-il à faire ? M. Lebureau le dit en toutes lettres, et en grosses lettres : « Si l'on veut que les services de l'État aient à leur tête des hommes compétents et aptes à commander, il faut renoncer à l'esprit de combinaison qui s'applique à porter aux hauts emplois des individus qu'on veut pousser, sans se préoccuper de leur savoir ou de leur moralité. » Pourquoi ne le fait-on pas ? M. Lebureau accuse avec hardiesse M. Leparlement. « D'une manière générale, tous les parlementaires qui ont été ministres, ou qui désirent le devenir, tous ceux également qui ont exploré les couloirs des administrations et qui savent à quelle porte frapper pour obtenir des faveurs de l'État veulent le maintien absolu d'un système qui permet aux ministres de prendre à leur guise des décisions et aux parlementaires d'intervenir auprès d'eux au bénéfice de leurs amis et de leur clientèle... Quand ils consentent à fixer un règlement, soyez sûrs qu'ils y ont été amenés par une pression irrésistible et qu'ils se sont employés de leur mieux à n'introduire de la régularité sur un point qu'à condition de laisser, sur d'autres points, pleine latitude à l'arbitraire (1). »

Reste à savoir ce que M. Leparlement répondrait à M. Lebureau. Mais, quoi qu'il lui répondit, en se disant l'un à l'autre leurs vérités, ils ne diraient tous les deux que des vérités.

*
* *

Le microbe du « N'importequisme » pullule dans la Démocratie, avec une rapidité et surtout une continuité effrayantes. Il y a pour bouillon de culture cette crainte congénitale des

(1) Justin, *Monsieur Lebureau et Monsieur Leparlement*. Editions Bossard, 1919, p. 18,28-29, 57, 64-65, 75, etc.

supériorités, cette instinctive et invincible méfiance de la personnalité, qui fait que, jusqu'à la victoire, elle veut tout anonyme. Et ce sont justement ces sentiments ou ces dispositions de jalousie un peu basse qui empêchent d'en trouver le vaccin. La méfiance de la personnalité et l'avilissement de la fonction sont corollaires l'un de l'autre, tour à tour cause et effet.

Il est évident que le remède à la domination du Nombre ne saurait être que dans l'accroissement de la qualité de l'individu. John Stuart Mill, que je ne me lasse pas de proposer pour modèle aux radicaux (ils n'en ont eu un qu'en Angleterre!) déclarait énergiquement que rien n'est plus nécessaire à la Démocratie que de se constituer une élite. Il ne disait pas, comme on pourrait le dire, une aristocratie, mais il allait jusqu'à affirmer que le progrès dépendrait, pour le peuple entier, de la distance que cette élite saurait mettre et maintenir entre elle et la foule. Sans elle, point de salut, plus de civilisation : la barbarie.

En sens opposé, il est vrai, nous avions entendu, aux temps révolutionnaires : « France, guéris-toi des individus ! » Mais c'était un Prussien qui était venu de chez lui, « par amour du genre humain », donner ce conseil aux Français.

Ne le suivons pas. A la Démocratie, gouvernement lourd, qui tend à la chute par sa propre masse, il faut un contrepoids qui la remonte. A la Démocratie, gouvernement faible, il faut une plante humaine drue et forte. Elle ne s'est jamais sauvée, elle n'a jamais vécu qu'en la produisant. C'est ce que Montesquieu a voulu dire en disant que le ressort en était « la vertu », par quoi il faut comprendre à l'italienne, à la romaine, *virtutem*, la *virtù*, la « valeur ». Le malheur est qu'elle semble y redouter un péril et qu'en fait elle s'arrange pour que Démocratie égale médiocratie. Elle immole à cette phobie gloire et histoire, souvenirs et espérances, mais, du même coup, elle s'immole elle-même, car il ne suffit pas de vivre petitement pour être assuré de vivre. N'importe qui, ce n'est personne, et n'importe quoi, ce n'est rien. Mais une nation ne se gouverne pas par personne, et sa vie ne s'alimente pas de rien.

CHARLES BENOIST.

LE MYSTICISME RÉVOLUTIONNAIRE

ROBESPIERRE
ET LA « MÈRE DE DIEU »

La tignasse déchevelée et tombante, le nez évasé, la bouche mince, le regard assuré d'un contremaître vigilant, fier de son métier, et qui, pour s'offrir au crayon du portraitiste, loin de passer son bel habit et sa chemise des dimanches, a gardé sa veste fripée, ouverte sur une cravate commune, nouée en bouffante : tel un dessin de l'an II nous montre le menuisier Duplay, qui approchait alors de la soixantaine. Venu jeune à Paris de son Gévaudan natal, marié vers 1763 à une honnête fille de Créteil, près de Charenton, Marie-Françoise Vaugeois, un peu plus âgée que lui, à la vérité, mais issue de trois générations de menuisiers, Duplay avait gagné l'aisance par trente années d'ordre et de labeur irréprochable. De son mariage étaient nés cinq enfants, dont quatre filles ; le garçon, prénommé Maurice, comme son père, commençait, en 1790, ses études au collège d'Harcourt. Duplay avait, en outre, recueilli les deux orphelins de son frère, Jacques et Simon, qu'il employait comme ouvriers.

Tout ce petit monde marchait à la baguette : le menuisier,

Copyright by G. Lenotre, 1925.

très brave homme, affectait la sévérité d'un père du répertoire; sa femme, — le modèle des ménagères, — connaissait la valeur du temps et ne tolérait pas qu'on le gaspillât; ses quatre demoiselles, bien élevées chez les religieuses de la Conception, étaient dressées aux soins domestiques : elles apparaissent, dans le mémorial de famille, épluchant les légumes, préparant les repas, lessivant et repassant le linge; il semble bien qu'elles n'étaient assistées, dans ces occupations, par aucune servante; mais une ouvrière à la journée, Françoise Calandot, venait de temps à autre, de Choisy-le-Roi, pour « raccommoder ». C'est à Choisy que s'étaient fixés depuis longtemps tous les parents de Mme Duplay, attirés là par les grands travaux entrepris sous Louis XV au château royal. Son père, le menuisier de Créteil, y était mort; son frère, Jean-Pierre Vaugeois, menuisier comme tous ses ancêtres, s'y était installé en 1749; sa sœur Marie-Louise y avait épousé le fermier du bac de la Seine, emploi lucratif et considéré.

Par les beaux dimanches de l'été, l'établi chômant, les Duplay s'embarquaient sur le coche ou dans la patache et allaient passer la journée à Choisy. On dînait chez l'oncle Jean-Pierre, qui possédait maison confortable, jardin et basse-cour; on faisait visite à la tante Duchange, qui ne sortait pas de chez elle, étant paralysée depuis plusieurs années, et on se promenait dans les délicieux jardins du château, en terrasse au bord de la Seine. Les deux beaux-frères, Duplay et Vaugeois, étaient très unis : même honorabilité, même réussite, même satisfaction du devoir accompli; nés tous d'eux d'humbles ouvriers, ils s'étaient élevés à force de travail et pouvaient, non sans orgueil, se flatter que leurs filles feraient de bons mariages, et que leurs fils seraient des bourgeois.

La maison qu'occupait Duplay, rue Saint-Honoré, appartenait aux religieuses de la Conception; elle était située en face de l'Assomption, très proche du Manège des Tuileries, où l'Assemblée nationale s'installa, au mois d'octobre 1789, et ce voisinage donnait à ce coin de Paris une animation extraordinaire. Quelques semaines plus tard, les Pères Jacobins, dont le monastère se trouvait un peu plus bas dans la même rue, offrirent un local de leur couvent à MM. les députés pour s'y réunir le soir et y causer de leurs affaires, et ceci encore contribuait au renom révolutionnaire du quartier. Les clubs étaient

en grande vogue ; cette innovation faisait fureur ; mais la réputation de celui qui siégeait aux Jacobins éclipsa bientôt tous les autres. Après moins d'un an d'existence, il comptait plus de mille membres : il suffisait, pour en faire partie, d'être présenté par cinq d'entre eux, et de payer une cotisation annuelle de 24 livres. Le menuisier Duplay s'y fit inscrire : non point qu'il se fût jamais occupé de politique, ni qu'il eût la prétention d'éclairer de ses lumières les représentants du peuple ; mais il trouvait, à quelques pas de chez lui, outre un spectacle d'une nouveauté stimulante, l'occasion de voir et d'entendre les orateurs dont les gazettes célébraient les louanges. Il coudoyait là, en égaux, Bailly, Barnave, les Lameth, Pétion, Mirabeau, Duport, Brissot, Robespierre, sans compter le duc de Chartres et le vicomte de Noailles, fréquentations flatteuses qu'il payait, il est vrai, du pesant ennui d'interminables harangues sur les questions les plus abstruses de la tactique parlementaire.

Un soir, le dimanche 17 juillet 1791, Paris était en rumeur ; le bruit se répandait d'une terrible échauffourée qui venait de se produire au Champ de Mars, entre la garde nationale et la foule. Il y avait des morts et des blessés, et l'on accusait la Cour de ce coup de force ; même la loi martiale étant proclamée, on redoutait, pour la nuit prochaine, l'arrestation des plus fameux patriotes. La séance, aux Jacobins, fut chaude ; une cohue menaçante emplissait la rue Saint-Honoré ; des applaudissements, des sifflets, des huées accueillirent à leur sortie, vers onze heures du soir, les membres du club. Les troupes de La Fayette, fort excitées, revenaient du Champ de Mars et invectivaient, en passant, contre l'antre des « frères et amis ». Duplay aperçut Maximilien Robespierre, se faufilant pour se se soustraire aux manifestations menaçantes ; il venait de l'entendre, quelques instants auparavant, « verser dans le sein de la société les chagrins qu'inspiraient aux patriotes les affreux événements de la journée ». Il l'aborda, l'invita à se réfugier dans sa maison toute voisine. Robespierre ne connaissait pas Duplay ; pourtant, inquiet de ne pouvoir regagner sans malencombre son lointain logis de la rue de Saintonge, au Marais, il accepta l'offre de ce généreux citoyen, et, quelques minutes plus tard, il se trouvait hors de danger.

C'était acte de courage d'attirer chez soi un hôte aussi compromettant. Soit que Duplay eût cédé spontanément, en

brave homme, au désir d'obliger, soit qu'il ne fût pas insensible à l'honneur d'héberger l'un des champions de la liberté, il n'envisagea point les désavantages éventuels de son imprudence et, le lendemain, comme Robespierre s'apprêtait à partir, ses hôtes d'une nuit insistèrent pour le garder. La maison était grande; ils avaient une modeste chambre à lui donner, en attendant qu'un des logements qu'ils sous-louaient se trouvât libre; il serait là commodément, tout près des Jacobins et de l'Assemblée; s'il consentait à partager les repas de la famille, sa vie se trouverait grandement simplifiée. L'offre était tentante, Robespierre l'accepta à titre provisoire; on envoya chercher sa malle, et il s'établit dans une petite pièce, au premier étage, ouvrant au levant, sur la cour, au-dessus du hangar où travaillaient les ouvriers.

On imagine le branle-bas de cette installation, dans cette maison Duplay, où jamais rien d'anormal n'était arrivé; la curiosité discrète des jeunes filles à l'égard de cet étranger, jeune, célèbre, un peu mystérieux; la satisfaction du menuisier qui, maintenant, allait faire figure aux Jacobins; l'empressement de la maman Duplay, tacitement flattée de l'ébahissement du voisinage. On n'eût rencontré parmi eux que des incrédules, en leur prédisant que ce locataire si simple, si peu exigeant, s'accommodant de tout, et qui ne possédait que quelques hardes, des papiers et des livres, apportait le désastre à l'heureuse famille qui l'accueillait sans défiance. Avant trois ans accomplis, ce sera, pour le père, la ruine et le veuvage; pour l'une des filles, le deuil; pour une autre, le délaissement sans fin; pour la mère, la mort; pour tous leurs parents et leurs amis, la persécution, la prison et la misère.

***

Lui, dans cet intérieur paisible où chacun s'ingéniait à lui plaire, découvrait un bien-être jusqu'alors ignoré; jamais il n'avait goûté les calmes douceurs de la vie de famille; aussi loin que se reportait sa mémoire aigrie, il ne gardait souvenir que d'amertumes et d'humiliations. Sa naissance même, il le savait, n'avait pas été désirée : son père, François de Robespierre, avocat au Conseil d'Artois, ayant séduit la fille d'un petit brasseur du faubourg Ronville, à Arras, l'épousa, au grand dépit de ses parents, pour éviter un scandale dont la

menace était manifeste. Maximilien vit le jour quatre mois sans plus après ce mariage, dont naquirent quatre autres enfants; le dernier, qui ne vécut pas, coûta la vie à sa mère.

Un drame ténébreux se greffe sur la mort prématurée de Mme de Robespierre; son mari se refuse à signer l'acte de décès au registre de la paroisse Saint-Aubert; il n'assiste pas au service funèbre, ni à l'inhumation dans l'église paroissiale. Soit que son deuil eût égaré sa raison, soit que l'influence de sa compagne eût jusqu'alors réprimé une bizarrerie naturelle désormais sans frein, il cesse de plaider, végète dans l'inaction pendant plusieurs mois, quitte Arras, délaissant ses quatre enfants sans ressources et va s'installer à Sauchy-Cauchy, près de Marquion, où il exerce l'office de bailli du seigneur du lieu. Au bout de six mois, il revient à Arras, y vit quelque temps oisif, emprunte 700 livres à ses sœurs Eulalie et Henriette, très pieuses et dévotes filles dont l'avoir est des plus modiques, disparaît de nouveau pendant deux ans, sans qu'il soit possible de percer le mystère de sa retraite. On le reverra, en octobre 1768, implorant un subside de sa vieille mère, retirée, depuis son veuvage, au couvent des Dames de la Paix, et l'obtenant bien probablement, car, à cette même date, il renonce, « tant pour lui que pour sa postérité », à ses droits sur toute succession éventuelle. Ayant ainsi compromis l'avenir de ses enfants, François de Robespierre s'expatria et s'établit à Mannheim, dans le Palatinat rhénan.

Dès les premières escapades de ce père singulier, on assura le sort des quatre petits abandonnés. Les tantes Eulalie et Henriette se chargèrent des deux fillettes, Charlotte, âgée de quatre ans en 1764, et Françoise, plus jeune de dix-huit mois. Le grand papa Carrault, le brasseur du faubourg Ronville, prit chez lui les deux garçons, Augustin-Bon, dit *Bonbon*, baby d'un an et demi, et Maximilien qui venait d'avoir six ans. Placide et appliqué, le coussin aux genoux, le fuseau aux doigts, celui-ci faisait déjà très habilement de la dentelle.

Dès qu'il sut lire et écrire, il suivit comme externe les classes du collège où, sous la direction de l'évêque, des prêtres séculiers instruisaient gratuitement les enfants de la ville. Ses camarades déclaraient son caractère « détestable » et supportaient mal « son envie démesurée de dominer »; mais à cette vanité

précoce il devait une grande ardeur au travail et une sorte d'opiniâtreté à conquérir la première place. Au vrai, il souffrait de la compassion qu'inspirait son malheur; peut-être aussi la grand maman Carrault, bien intentionnée, mais sans façon, l'exhortait-elle sans détours à reconnaître par son zèle à l'étude les sacrifices qu'elle s'imposait. Si l'enfant, avec sa susceptibilité aux aguets, surprit l'un de ces tiraillements, l'un de ces marchandages fréquents dans les petits ménages dont une dépense supplémentaire grève le modeste budget, voilà expliquées sa morosité précoce et sa farouche tendance à l'isolement. Il n'avait pas de maman pour deviner sa peine et la dissiper d'une câlinerie.

Un inventaire très détaillé permet de connaître le décor des premières années de Robespierre : la maison Carrault, au faubourg Ronville, n'avait rien d'une bonbonnière; dans la pièce basse où l'on entrait, une table de marbre, une toile cirée, un lit à rideaux de toile peinte ; la *salle* voisine contenait deux lits à piliers, avec rideaux de serge verte, un fauteuil et une chaise. Au-dessus, une petite chambre, — celle de Maximilien, peut-être, — avec un lit de sangle et « du grain »; du grain encore dans l'antichambre; et, près de la cuisine, deux gardes-robes en bois de chêne renfermant la faïence, le linge et les hardes de toute la famille : culottes de nankin ou de drap, chapeaux, perruques ; et, partout, des fourneaux et autres instruments de brasserie. C'est là que, durant cinq ans, chaque soir, au retour du collège, dans le va-et-vient des ouvriers et des clients, l'orphelin faisait ses devoirs et étudiait ses leçons ; ses amusements n'étaient pas bruyants ; sa sœur Charlotte écrit « qu'il partageait rarement les jeux et les plaisirs de ses condisciples » ; il aimait à être seul « pour méditer à son aise » et passait « des heures entières à réfléchir ». Quant à la maison « pleine de volières » dont on a parlé, c'est une légende : il n'y avait pas une seule volière chez le père Carrault ; il est vraisemblable que Maximilien, sans jouets, sans camarades, se plaisait simplement à apprivoiser les pigeons et les moineaux qu'attiraient en grand nombre les provisions de grain du brasseur.

Malgré son bon vouloir, celui-ci n'avait ni l'intention ni les moyens de faire de son petit-fils « un monsieur » ; d'ailleurs la profession d'avocat, si mal profitable au père et au grand père de l'enfant, lui paraissait peu enviable. Dès que Maximi-

lien serait de force à commencer son apprentissage, Carrault projetait certainement de l'employer à son industrie, soit comme tourailleur, soit comme comptable ; mais les professeurs du collège gémissaient à l'idée qu'un élève si studieux ne poursuivît point ses classes jusqu'aux diplômes ; ses succès répétés excitaient l'intérêt ; des personnes charitables s'entremirent ; ses deux tantes, malgré leur dénuement, tenaient dans la société d'Arras un rang honorable, dû à leurs vertus et à leur piété ; elles intercédèrent pour leur neveu auprès d'un chanoine de la cathédrale, M. Aymé ; l'évêque lui-même intervint et obtint pour le petit Robespierre l'une des quatre bourses à l'Université de Paris dont, depuis un temps immémorial, disposait l'abbé régulier de Saint-Vaast, l'un des monastères les plus fameux et les plus puissants de l'Artois. A l'automne de 1769, Maximilien quittait Arras et entrait en cinquième au collège Louis-le-Grand.

On ignore généralement que, depuis 1719, l'enseignement secondaire, aujourd'hui réservé aux seuls enfants des favorisés de la fortune, était donné *gratuitement* par l'Université. Ce que l'on payait dans les collèges, c'était « la pension », dont le prix variait suivant le train et les exigences de chacun : certains jeunes seigneurs amenaient au collège plusieurs domestiques et y vivaient quasi somptueusement ; les boursiers étaient défrayés de tout, logés, nourris, instruits sans qu'il leur en coûtât un écu ; seul l'entretien du linge et des vêtements restait à la charge des parents ou protecteurs.

Quoiqu'il soit difficile de lire dans l'histoire d'un écolier représenté par les uns comme un phénomène de douceur et de soumission, par les autres comme un jeune tigre déjà féroce et rêvant de sang, aiguisant ses crocs pour déchirer ses bienfaiteurs, il est incontestable que, au cours des sept années durant lesquelles il suivit les cours du grand collège parisien, la ténacité de Robespierre au travail ne se relâcha pas un seul jour ; ses succès, du reste, témoignaient de son application. Il paraît non moins certain que les aspérités de son caractère ne lui conciliaient pas l'amitié de ses camarades ni la confiance de ses maîtres ; tout n'est pas faux dans les souvenirs de l'un de ceux-ci, qui publia, en émigration, sous un pseudonyme, une *Vie de Robespierre*, partiale comme un réquisitoire. Il nous montre le laborieux enfant « infatué de sa propre excellence »,

et se tenant à l'écart de ses camarades ; « souvent, pendant les récréations particulières qui se prenaient dans les salles d'études, on le laissait seul et il avait la constance de rester ainsi des heures entières », affectant « de se suffire à lui-même » et préférant aux divertissements tapageurs « les sombres rêveries et les promenades solitaires ». Mais qui sait si le pauvre abandonné ne souffre point de n'être pas « comme les autres » ; s'il n'a pas honte de ses habits déchirés et de ses souliers éculés? Personne n'y pense, que lui, parce qu'il redoute les affronts.

Bien que le collège hébergeât un très grand nombre de boursiers, — 600, dit-on, — si Robespierre était un des plus laborieux, il était aussi l'un des plus besoigneux : les grands parents Carrault pensaient avoir « fait leur part » ; ses deux bonnes tantes d'Arras étaient trop pauvres pour lui envoyer quelque subside ; elles devaient même renoncer à garder chez elles leurs nièces, Charlotte et Françoise, dont l'entretien devenait une trop lourde charge ; elles obtinrent pour les deux fillettes, — toujours par l'entremise du clergé, — des bourses dans une maison religieuse de Tournay, où les filles pauvres étaient « instruites à lire et à écrire, à lacer et à coudre jusqu'à ce qu'elles fussent en mesure de gagner de quoi vivre ». De son côté, malgré les charités de l'évêque, de l'abbé Aymé, ses protecteurs d'Arras, et celles d'un chanoine du chapitre de Notre-Dame de Paris, M. Delaroche, qui, dans les premiers temps du séjour de Robespierre à Louis-le-Grand, lui servait de correspondant, l'écolier était presque réduit à l'indigence. Soucieux de ne point faire tache parmi ses condisciples plus aisés, « il s'offrait la dépense d'un perruquier » et il n'était pas rare « de lui voir, avec une frisure élégante, des chaussures ou des vêtements percés ». On cite une lettre de lui au sous-principal du collège par laquelle il confesse, en termes rogues, son dénuement : « il n'a point d'habit et manque de plusieurs choses sans lesquelles il ne peut se présenter chez l'évêque d'Arras, de séjour à Paris. »

Est-ce parce qu'il était le plus pauvre, est-ce en récompense de ses succès qu'il fut choisi par ses supérieurs pour complimenter Louis XVI, quand celui-ci vint un jour visiter Louis-le-Grand? On profita de cette circonstance pour payer au jeune étudiant un habit « afin qu'il pût se présenter

décemment »; et il débita sa harangue, que le Roi, dit-on, écouta d'un air de bonté. Tous deux devaient se rencontrer un jour...

A l'époque des vacances qui, chaque été, ramenaient Robespierre à Arras pour deux mois, il retrouvait sans doute sa petite chambre à la brasserie Carrault ; mais c'est chez le charitable chanoine Aymé qu'il prenait ses repas. Ce qui confond, ce qui demeure inexplicable, c'est que, en juillet 1771, son père, disparu depuis près de trois ans, venait de se réinstaller à Arras où il séjourna plusieurs mois ; ayant repris sa place au barreau, il plaida dix-sept affaires. Il paraît invraisemblable qu'il ne vît pas ses enfants. Charlotte Robespierre s'étendra plus tard en termes émus sur les grandes joies que lui procuraient les vacances et taira soigneusement son propre séjour à l'hospice où elle passa onze années; pourtant elle ne soufflera mot de ce retour de son père, qu'elle assure « n'avoir jamais revu depuis la mort de sa mère ». Quel secret cachent ses restrictions sur des faits très frappants pour une fille qui se peint si affectueuse et si sensible ? A quel mobile, à quelle consigne obéissait donc ce père intermittent ? N'était-il pas de ces « voyageurs inconnus », dont parle Louis Blanc, « qu'on voyait séjourner dans les villes à l'approche de la Révolution », et dont « la présence, le but, la fortune étaient autant de problèmes » ? Tant que cette énigme demeurera sans solution, on ne pourra se flatter d'avoir pénétré les dessous de l'étonnante histoire de Maximilien Robespierre.

La bourse dont il était titulaire lui conférait le droit de rester à Louis-le-Grand jusqu'au diplôme de médecine, de théologie ou de jurisprudence ; il continua donc d'habiter le collège, logé et nourri gratuitement, durant les quatre années consacrées à ses études de droit. Libre de sortir à sa guise dans cet ensorceleur Paris, si nouveau pour lui et qui dérégla tant d'autres, il vécut, le cœur fermé et sans jeunesse, harcelé par son idée fixe de prédominance. Il occupait les loisirs que lui laissait la Faculté à étudier la procédure chez le procureur Aucante, rue Sainte-Croix de la Bretonnerie.

Le 15 mai 1781, il passait avec succès sa licence et, le 2 août suivant, était reçu avocat au Parlement de Paris. Mais comment vivre en attendant les causes lucratives ? Hors du collège qui, depuis douze ans, était son univers, le malheu-

reux se trouvait sans abri et sans pain. Les régents de Louis-le-Grand vinrent une dernière fois à son aide ; son frère, *Bonbon*, qui touchait à ses dix-huit ans, hérita de la bourse et vint prendre au collège la place de son aîné ; et comme les règlements autorisaient les administrateurs à distribuer chaque année l'excédent des revenus de l'institution en secours aux boursiers, Maximilien reçut comme *exeat* 600 livres accompagnées d'un certificat des plus élogieux. Ce maigre viatique lui interdisait le séjour de Paris; il partit pour Arras dans l'intention de s'y fixer.

Les événements survenus dans sa famille nécessitaient d'ailleurs sa présence. Ses tantes, toutes deux presque quadragénaires, s'étaient mariées ; Eulalie avait épousé un ancien notaire, nommé Deshorties, veuf et père de plusieurs enfants; Henriette s'était unie à un vieux médecin, François Du Rut, dans l'espoir que ce mariage profiterait à ses neveux et nièces dont l'avenir l'épouvantait. Du Rut avait dû s'engager à recevoir dans sa maison Maximilien, lorsque celui-ci aurait terminé ses études. La grand mère et le grand père Carrault étaient morts et leur fils héritait de la brasserie; quant aux sœurs de Maximilien, Charlotte et Françoise, revenues de Tournay, elles avaient été recueillies par leurs tantes; Françoise était morte au printemps de 1780.

Dès le retour de Maximilien, on s'occupa de liquider la succession Carrault. Du Rut fut intraitable; il exigea le remboursement des sommes jadis empruntées à sa femme par François de Robespierre. Tout compte fait, il restait à Maximilien pour sa part d'héritage 76 livres 12 sols; à peine de quoi se procurer la robe et la toque qui allaient être son gagne-pain.

*
* *

Cette période de la vie de Robespierre a été présentée par ses apologistes comme une ère d'incessants succès et de réputation grandissante. C'est là quelque peu maquiller la réalité. Le vrai, c'est que ses compatriotes, cœurs généreux et âmes sensibles, s'intéressèrent unanimement à lui, en raison de ses malheurs, de sa pénurie et de sa louable obstination à conjurer le mauvais sort. On s'ingénie à l'assister : il est admis sans retard à plaider devant le Conseil d'Artois; M. de Madre, l'un

des présidents de cette cour, le prend comme secrétaire, et l'évêque d'Arras le nomme juge au tribunal épiscopal, dont la juridiction s'étendait sur une partie de la ville et une vingtaine de paroisses environnantes. Assuré ainsi de ne pas mourir de faim, Robespierre se met en ménage avec sa sœur Charlotte et se loge rue du Saumon, refusant l'hospitalité que lui offrent son oncle et sa tante Du Rut, avec lesquels il est déjà en froid. Mais les clients sont rares, les causes de peu d'importance, les honoraires misérables. Vite à bout d'efforts, ayant épuisé ses minces ressources et celles de sa sœur, il est, au bout d'un an, obligé à résipiscence et demande asile aux époux Du Rut qui l'accueillent dans leur maison de la rue des Teinturiers.

La chance lui vint par l'entremise de son confrère Buissart, avocat moins soucieux de succès d'audience que de recherches scientifiques. Buissart collaborait régulièrement au *Journal de physique* et correspondait avec plusieurs savants ou soi-disant tels, au nombre desquels un habitant de Saint-Omer, M. de Vissery, redoutable inventeur qui se flattait d'avoir trouvé le moyen « de faire respirer à un plongeur au fond de l'eau un air frais et fortifiant », ce qui permettait de « marcher avec sûreté dans les eaux les plus profondes ». Vissery, enthousiasmé par la découverte de Franklin, avait élevé sur sa maison un paratonnerre, machine étrange et terrifiante, composée d'un « globe foudroyant armé de dards en différents sens » d'où sortait une longue épée menaçant le ciel. Les voisins, pris de peur, obtinrent de l'autorité la démolition de cet appareil; Vissery dut obéir, mais il interjeta appel au Conseil d'Artois; Buissart prit la cause en main et jura de la faire triompher. Il s'adresse à tous les physiciens et à tous les juristes connus, au Père Cotte, à Condorcet, à Guyton de Morveau, à l'abbé Bertholon, à Gerbier, à Élie de Beaumont, à Target; il met en branle l'Académie des sciences, celle de Dijon, celle de Montpellier; publie un mémoire bourré d'attestations scientifiques et juridiques, si bien que tous les corps savants s'intéressaient déjà, depuis plus d'un an, à l'*affaire du paratonnerre* audomarois, quand Buissart, auquel revenait tout le mérite, laissa la gloire à Robespierre en le chargeant de soutenir devant les juges cette cause retentissante.

Les débats s'ouvrirent en mai 1783 : Robespierre, mettant à profit l'occasion, plaida durant trois audiences et remporta un

succès triomphal; son plaidoyer fut imprimé; des journaux de Paris le signalèrent et M. de Vissery, exultant, fit redresser sur son toit son globe, ses dards et sa lame d'épée. Ses voisins ne pouvaient plus, après tant de démonstrations oratoires, mettre en doute l'efficacité bienfaisante des paratonnerres en général; mais ils gardaient méfiance de la machine hétéroclite imaginée par leur concitoyen : ce qu'ils réclamaient, c'était une expertise, non point rédigée à distance par des savants de Paris, de Dijon, de Montpellier ou d'ailleurs, mais conduite par des spécialistes locaux qui examinassent l'appareil en litige. Sur quoi ils obtinrent satisfaction : les experts, au nombre desquels se trouvaient deux officiers du génie, déclarèrent « à l'unanimité » que le paratonnerre du sieur de Vissery « était érigé contrairement aux règles de l'art et qu'il ne pouvait subsister dans l'état où ils se trouvait ». Il fut condamné et abattu; Vissery étant mort sur les entrefaites, nul ne réclama; Buissart n'ébruita pas ce dénouement contrariant; Robespierre voulut l'ignorer, et ses panégyristes ont fait de même.

Mais on en parla; on en rit dans le public, et ces railleries nuisirent à « l'avocat du paratonnerre » qui, d'une mauvaise cause, perdue en réalité, s'était fait une réputation dépassant les limites de sa province; ce piteux épilogue indisposait les magistrats, peu flattés d'avoir été leurrés. Est-ce à cette déconvenue qu'il faut attribuer le peu de confiance que les plaideurs de l'Artois témoignaient à Robespierre? Son éloquence, prolixe et chicaneuse, était mal appréciée : on a sur ce point l'opinion de Carnot qui, jeune officier du génie, alors en garnison à Calais, lui confia la cause d'une vieille servante réclamant un petit héritage. Il vint à Arras pour le procès : c'était la première fois qu'il voyait Robespierre; celui-ci parla « avec tant de maladresse » que Carnot-Feulins, qui accompagnait son frère, « s'échauffa au point d'oublier qu'il était là en simple spectateur et interrompit l'avocat avec vivacité ».

De fait, le cabinet de Maximilien, loin de prospérer, diminuait d'importance d'année en année. En 1782, il tenait, d'après le nombre d'affaires, le septième rang au barreau; en 1788, il n'occupe que le onzième. L'avocat le plus renommé d'Arras, Me Liborel, s'était retiré; mais sa retraite ne profita qu'aux concurrents de Robespierre : en cette année judiciaire de 1788,

celui-ci vient, avec dix causes, au bas du tableau où Me Dauchez figure en tête avec cent-soixante-dix-huit affaires; chiffres qui infirment cette appréciation d'un Robespierriste intrépide écrivant de son héros : « A peine rentré dans sa province, il se place, d'un bond, au premier rang des avocats au Conseil d'Artois. » Pourtant il est laborieux, instruit, de vie austère, d'une probité scrupuleuse; mais sa raideur et sa morgue lui ont aliéné bien des sympathies : il dissimule mal la certitude qu'il a de sa supériorité et l'on sourit du souvenir satisfait qu'il conserve de ses succès scolaires; il impute à la malveillance de ses confrères les déceptions de son amour-propre; sa susceptibilité d'enfant s'est aigrie au collège; elle se mue maintenant en méfiance farouche au moindre soupçon d'épigramme. Introduit par son ami Buissart à l'Académie royale des Belles-lettres d'Arras, il y est accueilli avec faveur; ses collègues lui décernent même, en 1786, l'honneur de la présidence; et voilà que, à la séance publique qui suit son élection, il donne lecture d'un travail de sa façon « sur cette partie de la législation qui règle le sort des bâtards »; il parle durant sept quarts d'heure; à peine trouve-t-on le temps d'entendre un nouvel académicien qui doit prononcer, ce jour-là, son compliment de réception. L'Académie, craignant qu'un si dangereux exemple de prolixité ne devienne contagieux, croit prudent d'armer son règlement d'un article limitant à une demi-heure la durée des lectures. Robespierre voit là une critique; sa présidence se termine par une bouderie; il s'excusera sèchement « sur ses affaires et sa santé » et, en deux années, on ne le reverra que huit fois aux séances hebdomadaires; d'où l'on conclura « que le premier rang est le seul qui lui convient ».

Il fut plus fidèle aux Rosati; mais ceux-ci ne se réunissaient qu'une fois par an, en juin, sous un berceau fleuri aux portes de la ville, pour y dîner gaiement, y boire des vins de choix et chanter des couplets sans prétention. On n'imagine guère, dans cette compagnie de joyeux épicuriens, l'attitude de Robespierre qui était d'humeur chagrine, chantait faux, et ne buvait que de l'eau, moins peut-être par goût que par économie, et s'efforçait néanmoins de se mettre au diapason de ses aimables collègues; ses badinages, à la vérité, sentent la contrainte, ainsi d'ailleurs, que les deux ou trois lettres que l'on connaît de lui, adressées à des jeunes femmes d'Arras, et dont la galanterie cherchée a

quelque chose d'amer et d'ironique. Ce sont des sémillances de « fort en thème ».

Il a des amis : son confrère Buissart, l'avocat-général Foacier de Ruzé, Dubois de Fosseux qui, plus tard, sera maire d'Arras, tous trois en situation de l'aider; mais son acrimonie croissante l'isole de plus en plus; est-ce dépit, est-ce atavisme? Son grand père, qui s'était offert des armoiries, les avait composées de « deux bâtons noueux », peut-être symboliques; cet emblème « parlant » d'un caractère indécrottable, aurait pu être adopté par Maximilien; l'envie, les ressentiments accumulés, lui font prendre en haine cette société monarchique à laquelle pourtant il doit tout; non point que dans chacune de ses plaidoieries, il ne célèbre avec emphase « le jeune et sage monarque qui occupe le trône »; — « la sainte passion du bonheur des peuples qui forme l'auguste caractère » de ce prince chéri; — ce roi « que le ciel nous a réservé dans sa clémence »; mais sa maladresse haineuse l'expose à des avanies : un jour, ayant, dans un factum imprimé, diffamé, pour le besoin de sa cause, les moines d'Anchin, il est obligé, la rage au cœur, de faire amende honorable, et « sa fureur éclate publiquement à l'audience ».

Un peu plus tard, en 1788, les avocats s'étant assemblés en conférence et ayant exclu Robespierre de cette réunion, celui-ci, aveuglé par la colère, lance, sous forme de *Lettre* anonyme, « une véritable déclaration de guerre » à ses confrères du barreau et aux procureurs, leurs complices. Ce libelle porte pour épigraphe : — « Il est bien difficile, quelque philosophie que l'on ait, de souffrir longtemps sans laisser échapper quelque plainte »; et le maladroit déverse sa bile à flots contre « les anciens qui engloutissent toutes les affaires », fermant l'entrée du prétoire aux débutants « qui ne s'efforcent point à leur plaire ou qui ne peuvent y réussir ». Il se désigne lui-même comme étant leur victime, lorsqu'il ajoute : « De quelque talent que les ait doués la nature, quelque goût qu'ils aient pour le travail, ceux-ci doivent se tenir certains de végéter toujours... Triste alternative, sans doute, pour des jeunes gens bien élevés, ou d'être exposés à ne rien faire... ou de ne devoir son labeur qu'à des démarches humiliantes. N'est-il pas bien dur, en effet, d'aller mendier une cause dans l'étude d'un procureur dont l'air et le ton doucereux semblent dire : je vous protège?... »

Ce trait d'orgueil révolté valait une signature; au reste personne n'hésita sur la provenance de cette diatribe. Me Liborel, le plus qualifié pour y répondre, — c'est lui qui, naguère, avait présenté Robespierre au Conseil d'Artois, — s'en acquitta de bonne encre. « Nous ne recevons point parmi nous des calomniateurs et des méchants qui ne distillent que du fiel... Malheur, trois fois malheur à vous qui ne sentez pas la noblesse de la profession dont vous vous dites revêtu! L'intérêt sordide, l'avidité basse, règnent au fond de votre cœur et la jalousie rampante vous porte à tenter d'asseoir à votre niveau des hommes éclairés, des jurisconsultes désintéressés qui ne doivent la confiance publique qu'à leurs talents et à leurs lumières... Vous n'avez pas à vous plaindre : si ce que vous dites est vrai, vous avez plus qu'il ne faut pour réussir, s'il ne faut pour cela que de la bassesse... » Et comme Robespierre, s'indignant des frais excessifs imposés aux pauvres plaideurs, avait cité ce vers de Racine

... deux bottes de foin, cinq à six mille livres!

Liborel répliquait vertement : « Que cela ne vous effraye point : il y en a pour vous à meilleur marché; la grande consommation que vous annoncez devoir en faire, vous procurera une diminution... »

Un tel camouflet rendait impossible la situation de Robespierre au barreau et le condamnait soit à quitter Arras, soit, s'il s'obstinait, « à y végéter toute sa vie dans une position voisine du besoin ». L'avenir se présentait tragique; il venait de louer, — en 1787, — un logement dans une maison de la rue des Rapporteurs, toute voisine de la place de la Comédie; c'est celle qu'on montre encore comme étant « la maison de Robespierre », quoiqu'il ne l'ait habitée, au plus, que durant deux ans. Car une occasion magnifique allait lui être offerte de sortir avec éclat de son irrémédiable discrédit et de fuir cette ville ingrate où il n'avait trouvé, depuis sa naissance, que catastrophes, tristesses, déboires et humiliations.

***

Quand, à la fin de janvier 1789, on apprit que Louis XVI convoquait l'Assemblée des États de toutes les provinces du royaume pour connaître les souhaits et les doléances du

peuple, on eût bien fait rire les habitants d'Arras en leur prédisant que le robin hargneux, dont les démêlés avec ses confrères étaient légendaires, ferait partie de cette auguste députation. Déjà Robespierre s'évertue et, bravant le ridicule, il lance un manifeste *A la nation artésienne*, suivi bientôt d'un *Avis aux habitants des campagnes* et d'un troisième brûlot ayant pour titre *les Ennemis de la Patrie démasqués*; il se démène, s'agite, il est partout, déclamant contre « l'oppression où gémit la ville d'Arras sous l'autorité de ses magistrats »; dévoilant un horrible complot « tramé par les hommes ambitieux de l'administration municipale pour perpétuer le régime oppressif sur lequel ils fondent leur autorité, leur fortune et leurs espérances »; caressant le peuple, excitant les pauvres, usant de tous les moyens, sarcasmes, invectives, calomnies, insinuations, menaces, promesses, hâbleries, se posant en martyr de la liberté, en unique défenseur des opprimés et des humbles; dénonçant comme hostile à leur cause son protecteur Dubois de Fosseux; rédigeant de sa main le cahier des doléances de la corporation des savetiers; attaquant le gouverneur et les États d'Artois; s'érigeant en contrôleur des scrutins; conjurant les naïfs électeurs du Tiers, prêts à tout croire, « d'éviter les pièges grossiers » qui leur sont tendus et de nommer des hommes *incorruptibles*, se désignant lui-même à leurs suffrages par cette épithète dont il fut ainsi le premier à se qualifier.

Les bourgeois d'Arras étaient stupéfaits de la frénésie subite qui secouait ce petit homme, de taille médiocre, d'apparence fluette, malgré de larges épaules, aux cheveux blonds, aux yeux bleus, au regard indécis, « à l'abord froid et presque repoussant », qu'ils avaient connu sournois, certes, mais d'apparence déférente, et réservée. De le voir tout à coup se ruer en furieux contre les institutions et les magistrats de la province, souffler la révolte aux candides populations des campagnes, beaucoup s'étonnaient, quelques-uns s'inquiétaient; mais nul ne protesta : les honnêtes gens de ce temps-là, déjà nonchalants et apathiques, préféraient le silence au bruit et la résignation à la bataille; discrets, d'ailleurs, au point qu'on ne sait pas comment Robespierre fut élu; l'un note « qu'il intrigua »; l'autre, « qu'il cabala fortement »; un troisième écrit : « Pour l'honneur de mon pays, je dois tirer un rideau impénétrable

sur tout ce qui s'est passé à l'assemblée dont j'étais scrutateur; on ne parvint qu'au milieu des rixes, des injures et des déclamations les plus despectueuses... à nommer les députés. » Seul, un facétieux se fit l'écho de l'étonnement unanime; dans un court persiflage où il comparait les élus de l'Artois, partant pour Versailles, à des chevaux prêts à entrer en piste : après avoir décrit les quatre percherons « lourds, noirs, épais, vrai attelage de roulier », de l'écurie n° 1, — le Clergé; — les quatre coursiers de race, « vifs, légers, au pied sûr, et superbement dressés » de l'écurie n° 2, — la Noblesse; — il donne le signalement des huit chevaux de l'écurie n° 3, — le Tiers État, — « bêtes campagnardes, sages, posées, prudentes, excellentes pour le labourage, plus propres au tombereau qu'à la selle »; il en arrive à Robespierre : — « *l'Enragé*, double bidet à tout crin, emporté, ne connaissant ni le mors, ni la gueule, vicieux comme une mule, rue toujours et n'ose mordre que par derrière, crainte du fouet. On a été surpris de son admission; mais on le dit destiné à faire le rôle de risible après les rôles brillants que vont fournir les Mirabeau... dont il est dressé à singer grotesquement les allures... »

Ceux qui s'apprêtaient à rire s'illusionnaient cruellement.

*
* *

Dans Versailles bouillonnant et encombré, les députés affluent de tous les points du royaume : riches prélats et grands seigneurs amenant équipage et livrée; pauvres curés de campagne, sans argent et sans bagage, ébahis d'être là; hobereaux, bourgeois, gens de loi, paysans errant à l'aventure dans les solennelles avenues, en quête d'une auberge ou d'un garni. L'administration a fait imprimer une liste de 1200 logements vacants; mais nombre de Versaillais préfèrent raccrocher les arrivants au passage pour spéculer plus aisément sur leur embarras. Beaucoup de députés pauvres du Clergé et du Tiers, perdus dans cette grande ville inconnue, se réunissent entre collègues d'une même province pour vivre ensemble économiquement. On trouve facilement des chambres meublées à 40 ou 45 livres par mois; un écu par jour en plus pour la nourriture. On traite pour trois mois, terme le plus long prévu pour la durée de l'Assemblée des États.

Robespierre, nommé le 26 avril, partit d'Arras au plus tôt le

vendredi, 1er mai, au soir, car, ce jour-là, les seize élus de l'Artois avaient comparu solennellement devant les trois ordres, réunis dans la grande salle de l'hôpital général, pour y prêter le serment de remplir leur mandat avec fidélité et exactitude. Comme il était sans argent, une amie de sa sœur Charlotte, Mme Marchand, qui imprimait les *Affiches d'Artois*, lui prêta dix louis et une malle où l'on entassa les vêtements du député, entre autres « trois culottes noires fort usées, un habit de velours noir reteint, six chemises en bon état, trois paires de bas de soie dont une presque neuve, un petit manteau noir, une robe d'avocat, un chapeau à porter sous le bras » et une quantité d'exemplaires de ses factums électoraux. Il est très probable qu'il n'arriva pas à Versailles, le 2 mai, à temps pour défiler, avec les autres députés du Tiers-État, devant le Roi qui avait reçu, ce même jour, à onze heures, les représentants de la noblesse et, à une heure, ceux du clergé. La réunion de « ces messieurs du Tiers » était indiquée, pour quatre heures, dans le salon d'Hercule, où ils devaient se rendre par l'escalier tournant de la chapelle, côté droit. Ils s'y trouvèrent au nombre de 560. Trois mortelles heures se passèrent en discussions avec les maîtres des cérémonies et les huissiers; enfin le défilé commença à travers les splendeurs des salons et de la galerie : on avait disposé des barrières formant un couloir étroit que suivaient, peu docilement, l'un derrière l'autre, les représentants, tandis que, à l'abri de ces balustrades, les belles dames et les habitués de la Cour regardaient passer « ces braves gens ». Parvenu à la chambre du roi, chacun faisait un profond salut à Louis XVI qui, debout entre ses deux frères, entouré d'une foule d'élégants seigneurs, causait et riait sans prêter la moindre attention au défilé des élus de la Nation. Un seul arrêta les regards de Sa Majesté par la singularité de son costume, veste noire, gilet brun : c'était un laboureur, le père Gérard, député par la sénéchaussée de Rennes. Le Roi lui dit : « Bonjour, mon bonhomme. » Ces menus faits, colportés, propageaient le mécontentement.

Robespierre était certainement à Versailles pour la procession du 4 mai, pompe militaire et religieuse où la susceptibilité vétilleuse des députés du Tiers fut exposée à de nouveaux froissements. Il avait fait le voyage avec trois de ses collègues de l'Artois, les plus humbles : Payen, cultivateur à Boiry-Becque-

relle, Fleury, fermier à Coupelle-Vieille, et Petit, laboureur à Magnicourt-sur-Canche. Ils trouvèrent tous quatre à se loger dans une auberge située à l'extrémité de la ville, rue de l'Étang, n° 16, à l'enseigne du *Renard*. Les trois campagnards dépaysés ne quittaient pas d'une semelle Maximilien et ce furent ses premiers « séides ».

Mais pour lui quelle revanche des humiliations passées, ce jour du 5 mai, où, dès huit heures du matin, il se trouve, avec ses trois inséparables, dans ce hangar qui empiète sur la rue des Chantiers et sert de vestibule à la salle des États! Les trois ordres sont là, pêle-mêle; il coudoie les plus grands seigneurs, les prélats les plus illustres de France. Le grand-maître des cérémonies, M. le marquis de Dreux-Brezé, veille à l'ordre, beau jeune homme, grand, bien fait, « avec un manteau tout brillant d'or et de pierreries, les doigts couverts de diamants et la tête empanachée de plumes d'une éclatante blancheur; un bâton d'ébène, garni d'une poignée d'ivoire, qu'il tient avec grâce, est la marque de ses hautes fonctions ». Du haut d'un balcon, un héraut d'armes fait l'appel; les aides des cérémonies, avec une déférente politesse, examinent sommairement les pouvoirs de chacun des députés qu'ils introduisent ensuite dans la salle d'assemblée. Un éblouissement. Deux majestueuses colonnades forment les côtés de l'immense nef, au bout de laquelle, en hémicycle, s'élève le sanctuaire où, tout à l'heure, prendra place le roi de France, sous un haut dais dont l'opulente draperie de velours violet, brodé de fleurs de lys d'or, se retrousse pompeusement en lourds plis soyeux. A côté du trône préparé pour Louis XVI, se trouve, un peu plus bas, celui qu'occupera la Reine, puis les fauteuils, les tabourets et les banquettes pour les princes et les dignitaires. Les plus beaux tapis de la Savonnerie couvrent les marches de l'estrade royale et tout le parquet de la salle, qui se remplit peu à peu; à l'extrémité opposée au trône, les représentants du Tiers sont entassés, vu leur nombre, « sur des banquettes sans dossiers et très serrées »; à leur droite, le long de la colonnade, prennent place les députés de la Noblesse et, en face de ceux-ci, les délégués du Clergé; entre les deux ordres privilégiés, le centre de la salle reste vide. Une foule d'élégantes occupe déjà les tribunes entre les colonnes, et le mouvement de cette installation se prolonge durant quatre heures.

Vers midi enfin, il est terminé : le coup d'œil d'ensemble est splendide : la Noblesse, coiffée de plumes blanches, avec justaucorps à parements de drap d'or, l'alignement des soutanes rouges ou violettes des prélats assis au premier rang de la députation du Clergé; dans le fond moutonne l'entassement des bonnes gens du Tiers, en habits noirs et en petits manteaux; sur l'estrade, les ducs et pairs, les gouverneurs de provinces, les quinze conseillers d'État, les vingt maîtres des requêtes, et, tout à coup un cri : Le Roi! toute l'assistance debout, un grand *vivat* enthousiaste, tandis que Louis XVI, la Reine, les princes du sang, les princesses se placent, parmi de grands saluts et de profondes révérences, dans l'empressement des chambellans et des dames d'honneur.

Maintenant le Roi parle; sa voix nette et claire s'élève dans le silence « auguste et majestueux » que rompent, dès qu'il s'est tu, de longues protestations d'amour et de vénération; puis on voit le Garde des sceaux, en simarre violette et cramoisie, se diriger vers le trône, mettre un genou en terre pour prendre les ordres de Sa Majesté, et revenir « à reculons » vers son tabouret. Il lit quelque chose qu'on n'entend pas, et M. Necker, directeur général des finances, commence son rapport : une heure, deux heures, trois heures et plus, on entendra sa voix, puis celle de l'assistant qui le rélève dans cette pénible tâche, énoncer des nombres, aligner les millions, parler primes, tabac râpé, anticipation, caisse d'escompte, pensions, régies...

Au bout d'une heure, déjà, une terrible fatigue pèse sur l'assistance; l'attention la plus appliquée s'égare dans ce dédale de chiffres et d'évaluations. A quoi songent-ils ceux qui sont là, obligés de garder une contenance intéressée et approbative? On imagine le Roi regrettant sa chasse manquée; la Reine inquiète, redoutant la chute du dais couronnant l'estrade où se tient la Cour; elle a su, par hasard, que l'énorme poids de ce baldaquin est en disproportion avec la légèreté de la charpente qui le soutient, et elle a recommandé « de bien prendre garde : le moindre craquement pourrait tout compromettre ». Les belles dames étouffent leurs bâillements, regrettent d'être venues et n'osent quitter la place à cause de la présence du Roi. Beaucoup pensent à l'heure du dîner, passée depuis longtemps, sans que rien permette de prévoir quand finira l'interminable lecture.

Perdu là-bas au fond de la salle, dans la foule compacte des gens du Tiers, le petit avocat d'Arras, absorbé dans ses préventions chicanières, suit, de ses yeux de myope, les péripéties de cette cérémonie où la monarchie apparaît comme une institution inébranlable, dans l'appareil grandiose de ses traditions séculaires et « toute la pompe d'une cour idolâtre ». Jamais il n'a dû se sentir si infime, si désarmé, si impuissant, si humble. Comment espérer, — pauvre provincial inconnu, sans relations et sans crédit, avec son vieil habit teint et sa mine chétive, — comment espérer une place, si modeste soit-elle, dans ce congrès d'hommes éminents par le rang, les titres, la fortune ou le talent?

Il se rua témérairement à cette tâche paradoxale; encore qu'il ignorât tout de la stratégie parlementaire, il se forçait à parler, — pour parler, — afin de s'aguerrir, car, de son aveu, « il tremblait toujours en approchant de la tribune », et « ne se sentait plus » au moment de prendre la parole. On ne l'écoutait guère; ses motions semblaient saugrenues à ces gens qui, pour la grande majorité, ne se doutaient pas qu'ils faisaient une révolution. A peine s'informaient-ils du nom de cet agité qu'on voyait surgir de sa banquette à tout propos et qui se démenait parmi le bruit et les rires, le cou et les épaules secoués de mouvements convulsifs, les mains crispées d'un frémissement nerveux. Il restait anonyme, ne frayant avec personne, n'étant admis dans aucun des nombreux Comités de l'Assemblée; si quelque compte rendu citait son nom, c'était en l'estropiant : M. *Robert-Pierre*, M. *Robertspierre*, M. *Roberspierre*, M. de *Robetz-Pierre*. Le plus souvent on imprime : *un membre*, ou ***. Ainsi, quand, le 6 juin, l'archevêque d'Aix, Mgr de Boisgelin, attire l'attention des députés du Tiers sur la misère du peuple et présente, pour mieux émouvoir leur compassion, un morceau de pain noir, c'est *un inconnu* qui réplique insolemment au prélat : « Si vos collègues ont tant d'impatience à soulager les pauvres, renoncez à ce luxe qui offense la modestie chrétienne, aux carrosses, aux chevaux, et vendez, s'il le faut, un quart des biens ecclésiastiques... » Cet inconnu était Robespierre. Son apostrophe souleva un grondement, d'approbation chez quelques-uns, de blâme chez beaucoup d'autres : on en était encore aux discussions courtoises et l'intervention de ce malappris faisait scandale. Elle lui

nuisit plus qu'elle ne le mit en valeur ; quelques semaines plus tard, las de ne pas être écouté, ayant réclamé que chacun, « sans crainte de murmures, puisse offrir à l'Assemblée le tribut de ses opinions », il fut interrompu par une tempête de cris : *A l'ordre! A l'ordre!* et obligé de quitter la tribune. Tout autre que lui aurait perdu courage; il s'obstina. Le voici, en octobre, qui « fatigue » de nouveau ses collègues : il s'agit d'une formule de promulgation des lois : il ne veut plus du traditionnel : « *tel est notre bon plaisir,* » et il propose : « *Peuple, voici la loi que vos représentants ont faite : qu'elle soit inviolable et sainte pour tous...* » Un député gascon goguenarde : « Eh! levons-nous! C'est un cantique! » Les rires éclatent et Robespierre s'effondre dans le tumulte.

Si l'on en croit les *Mémoires* d'un de ses collègues du côté droit, il subit pis encore : un jour, debout à son banc, il répétait au milieu du bruit : — « Je demande une mesure... Je demande une mesure... » Une voix répondit : — « Donnez-lui une mesure d'avoine! » Il se tut et s'assit. Mais ces meurtrissures avivaient sa haine de la supériorité d'autrui et la persuasion de son propre mérite; l'une et l'autre fermentaient en son âme ulcérée dans l'attente des revanches éventuelles.

Sa vanité saignante ne trouvait d'épanchement qu'en longues lettres dressées à son ami Buissart : il y rabaissait tous ceux dont le talent ou la réputation dominaient l'Assemblée, les Malouet, les Target, les Mirabeau, les d'Espréménil, les Mounier... Dès le 24 mai, Robespierre les avait jugés très inférieurs à leur renommée : « M. Mounier ne jouera pas ici un aussi grand rôle que dans sa province, parce qu'on lui soupçonne des prétentions... Il est loin, d'ailleurs, d'être un homme éloquent. J'ai vu M. Target arriver ici, précédé d'une grande réputation... il a ouvert la bouche..., on s'est apprêté à l'écouter avec le plus grand intérêt; il a dit des choses communes avec beaucoup d'emphase... Le comte de Mirabeau est nul, parce que son caractère moral lui a ôté toute confiance... Mais le plus suspect, le plus odieux à tous les patriotes, est M. Malouet... Cet homme, armé d'impudence et pétri d'artifices, fait mouvoir tous les ressorts de l'intrigue... En général, la Chambre de la Noblesse renferme peu d'hommes à talents; d'Espréménil entasse tous les jours extravagances sur extravagances... Quant au clergé, il n'est pas d'artifices que les prélats n'emploient pour séduire les curés;

ils ont été jusqu'à insinuer que nous voulions porter atteinte à la religion catholique !... » Il n'y a guère que les paysans avec lesquels il vit, et dont il est évidemment admiré, qui trouvent grâce à ses yeux : — « les députés d'Artois sont cités comme des patriotes décidés ; c'est ce qu'auront peine à concevoir ceux qui ont blamé le choix des cultivateurs que renferme notre députation. »

Il connaît pourtant quelques satisfactions d'amour-propre : ce jour du 10 juillet, par exemple, où il fait partie de la délégation de vingt-quatre membres chargés de porter au Roi le vœu de l'Assemblée sur le retrait des troupes cantonnées à Versailles ; outre un archevêque, un évêque, un duc, on a choisi les députés du Tiers d'opinion avancée ou dont la turbulence est notoire ; — peut-être les autres se sont-ils tous récusés, car la démarche est malséante ; — et il va au château avec Mirabeau, Barère, Pétion, Buzot qui, déjà, éprouve pour son collègue Robespierre, « cet homme à figure de chat », une aversion invincible. La semaine suivante, Louis XVI rend visite à sa bonne ville de Paris et Robespierre se mêle au cortège. Il fait la route à pied, assiste à la réception de l'Hôtel de ville et va voir les ruines de la Bastille ; dans une longue lettre à Buissart, il note avec satisfaction qu'il y fut conduit par les citoyens armés de la milice bourgeoise, lesquels « se faisaient un plaisir d'escorter par honneur les députés » ; et ceux-ci « ne pouvaient marcher qu'aux acclamations du peuple ». Ovation flatteuse, mais qui s'adresse en bloc à nos seigneurs de l'Assemblée nationale dont la France attend l'imminente restauration de l'âge d'or. Lui, contrairement à ce qu'il espérait, n'émerge point, en dépit de ses efforts. Combien de temps va-t-il végéter de la sorte ? Quand les *Actes des Apôtres* le persifleront, ils l'appelleront « un pauvre boursier », et Mirabeau lui-même, dont il essaie de suivre le sillage, dira de lui, dédaigneusement : « On ne craint pas ce petit *chafouin* à la tribune. »

* * *

De quoi vit-il ? Le prix du loyer et de la pension dans l'auberge de la rue de l'Étang est certainement très modique ; encore faut-il l'acquitter, et il n'a rien. On a supposé, afin de résoudre cette énigme, « qu'il avait laissé quelques biens à Arras ». Rien ne l'indique ; il semble plus probable qu'il tenait

toutes ses ressources de la générosité de l'ami Buissart. Très sobre, d'ailleurs, habitué à se restreindre, il dépensait peu : Cros, le lieutenant de police de Versailles, avait organisé, à l'usage des députés nécessiteux, deux tables d'hôte, l'une de cent couverts, à l'*Hôtel Charost*, rue du Bel-air, où l'on dînait pour trois francs, l'autre à l'*Hôtel des Invalides*, avenue de Saint-Cloud, où quarante convives prenaient place et payaient le repas 25 sols. Robespierre et ses trois rustiques compagnons devaient fréquenter ce restaurant économique, très voisin de leur domicile. Pourtant, sa pénurie était grande, et il paraît assez vraisemblable que, comme le rapporte Montlosier, il ait sollicité de Mme Necker une place d'économe dans l'un des hôpitaux qu'elle avait fondés. Peut-être comptait-il mener de front son mandat de député et cet emploi qui lui permettrait de vivre moins parcimonieusement et de subvenir aux besoins de sa sœur Charlotte, restée à Arras.

Bon nombre de ses collègues du Tiers et du bas clergé souffraient d'un égal dénuement; plusieurs, obérés par la vie dispendieuse de Versailles, songeaient à retourner chez eux, quand, à la séance du 12 août, sur la proposition du duc de Liancourt, les députés se votèrent, — à une unanimité bien rare, — l'allocation d'une indemnité quotidienne de 18 livres par jour, avec rappel depuis le 27 avril. C'était le salut; avant même que cette dépense fût ordonnancée, beaucoup réclamèrent des acomptes. Robespierre fut-il de ceux-là? Ce qui est certain, c'est que, le 1er septembre, il touchait plus de 2200 livres et se trouvait à l'abri du besoin. Il ne changea rien à sa vie modeste; quand, suivant le Roi ramené à Paris par le peuple, l'assemblée tint ses séances au Manège des Tuileries, il se logea, au bout du Marais, chez un certain Humbert, rue de Saintonge, où, par économie, il s'était mis en ménage avec un « ancien capitaine de dragons », nommé Villiers, au sujet duquel on est mal renseigné. Si l'on ajoute foi aux anecdotes que conta plus tard ce dragon, Robespierre « faisait trois parts » de son indemnité; il s'en réservait un tiers; un autre était régulièrement envoyé à sa sœur; il destinait le reste « à une personne chère qui l'idolâtrait ». Cette « personne chère », ne serait-ce pas tout prosaïquement Buissart, et Robespierre, peu prodigue de confidences, ne dissimulait-il point, sous un prétexte de roman, l'obligation qui le harcelait de désintéresser

son protecteur d'Arras? On ne l'imagine guère, en effet, encombrant de la dissipation d'un grand amour son existence recluse et laborieuse. Il poursuit opiniâtrément sa tâche, travaille avec rage, approfondit toutes les questions, même les plus étrangères à ses études habituelles, dîne à trente sous et se prive de distractions.

Dans son modeste logement où, au dire de son frère, l'ordre ne règne pas toujours, il reste le « bûcheur » de Louis-le-Grand et s'entête à placer son mot dans toutes les discussions; à l'Assemblée, « il se poste auprès du bureau pour s'y emparer de la parole et la garder avec obstination ». Le plus souvent on le fait taire : son apparition à la tribune est accueillie par des murmures; il est connu, maintenant, et redouté ; il passe pour un fâcheux encombrant. Le zèle des représentants s'est bien refroidi : beaucoup s'effraient des espoirs fous que leur réunion a suscités et qu'ils ne sont point de taille à satisfaire; ils souhaiteraient revenir en arrière, peu sûrs du chemin où ils se sentent imprudemment engagés ; alors ils supportent impatiemment ce rogue robin, qui, avec une froideur agressive, du ton d'un plaideur acariâtre, déduit impitoyablement les conséquences logiques des prémisses aveuglément posées lors des heures d'enthousiasme de la *Déclaration des droits de l'homme et du citoyen*. Il s'est fait un programme d'un paradoxe de Rousseau, qu'il relit sans cesse : « la volonté générale est toujours droite et tend toujours à l'utilité publique. » Il s'érige en avocat du peuple dont il proclame à toute occasion la souveraineté, revendique pour les pauvres toutes les jouissances des riches, et sa voix sèche, son éloquence sans nuances et sans élans, sonne comme le glas sinistre du vieux monde. De ses sophismes émane un relent de son enfance sans joie, de sa vanité mortifiée, de ses déceptions et de ses rancunes ; on lui voit dans l'Assemblée quelques partisans, on ne lui connaît pas d'amis. Pourtant, un jour, il est élu au nombre des secrétaires, honneur éphémère que l'Assemblée ne lui accordera plus. A tous ces hommes d'ancien régime, il semble un énergumène qu'on ne peut prendre au sérieux, mais derrière lequel les plus perspicaces devinent une force irrésistible, celle du peuple crédule qui, pour la première fois, s'entend flatter et dont, sous cette caresse insolite, s'éveillent les brusques passions.

Les contemporains de Robespierre avouaient ne rien comprendre à son ascension inopinée : elle ne fut due ni à son éloquence, ni à la sympathie de ses collègues, mais à la poussée d'une popularité qu'il s'était créée, à son insu peut-être, et qu'il entretint dévotement. En outre, les circonstances le servirent : on le voyait monter à mesure que s'abaissait le niveau de l'Assemblée : dès la fin de 1789, soit lassitude, soit découragement, soit peur, beaucoup de députés avaient donné leur démission ou obtenu des congés ; le côté droit diminuait en nombre de jour en jour : « Tout va en dégringolant à l'Assemblée nationale », écrivait un représentant du Clergé ; Mme Roland, d'abord enthousiaste, disait : « un tas de bûches à dix-huit francs par jour, qui n'entendent pas toujours la question sur laquelle ils sont appelés à voter ». Et puis, à côté de l'Assemblée, s'était fondé le Club des Jacobins, où l'on prétendait, ainsi qu'en un conseil d'État, préparer et étudier les questions avant de les porter à la tribune du Parlement. Comme les portes en étaient largement ouvertes, tous les députés monarchistes qui s'y étaient fait inscrire, jugeant compromettante pour leur dignité cette promiscuité démocratique, désertèrent en masse dès les derniers jours de mars 1790, pour fonder un cercle plus élégant, laissant ainsi la place aux avancés qui choisirent aussitôt Robespierre pour leur président. Même exode un an plus tard : les avancés de l'année précédente sont devenus des rétrogrades et quittent le club à leur tour, espérant ainsi le ruiner. Sa ferveur révolutionnaire s'en accrut, au contraire, et, comme il donnait le mot d'ordre à plus de 400 sociétés affiliées, et imposait ses volontés à l'Assemblée moribonde, la défection impolitique des modérés livra le pouvoir aux démagogues. Le 17 juillet 1791, les factieux groupés sur l'autel de la Patrie, au Champ de Mars, criaient : « Plus de Louis XVI ; notre Roi est Robespierre ! » En ruminant ces choses, quarante ans plus tard, un vieux démocrate désabusé notait : « Lorsqu'il faut compter sur les hommes de bien dans les révolutions, il ne reste plus qu'à s'envelopper dans son manteau... »

On vit ceci qui fut extraordinaire : le 30 septembre 1791, l'Assemblée nationale, usée, se sépara : la foule se groupa autour du Manège pour assister au départ des députés que naguère elle avait tant acclamés ; elle accueillit par un froid

silence tous ces hommes démonétisés par deux ans et demi de vie politique et que, déçue, elle traitait de renégats, de vendus et de faux-frères. Mais quand parut Robespierre au bras de son compère Pétion, ce fut une ruée, une acclamation, un triomphe ; des bras lui tendaient des couronnes de chêne ; une femme lui présenta son enfant pour qu'il le bénît ; des cris se confondaient de *Vive la liberté! Vive Robespierre! Vive l'Incorruptible!* C'était le mot inscrit au cadre de son portrait, exposé au salon de cette année-là ; c'était celui sous lequel il s'était offert, en avril 1789, aux électeurs de l'Artois. Et quand, pour échapper à l'ovation, les deux députés populaires se jetèrent dans un fiacre, la populace délirante dételа les chevaux et traîna la voiture.

Un mois plus tard, Robespierre prenait, avec Pétion, le chemin de sa bonne ville d'Arras où l'avaient aigri tant de déconvenues douloureuses. Cette fois, depuis Bapaume, deux cents cavaliers entouraient sa voiture et il fut reçu le soir, aux barrières d'Arras illuminé, par un groupe de vieillards portant des couronnes civiques, des femmes vêtues de blanc et des enfants jetant des fleurs ; il y eut des banquets, des discours, des adorations ; les Buissart exultaient. Le 28 novembre, Robespierre était de retour à Paris et s'installait définitivement chez le menuisier Duplay.

***

On a compris déjà que l'intention n'est pas d'écrire ici une *Vie de Robespierre*, mais seulement de pénétrer, s'il est possible, la ténébreuse psychologie du personnage qui tiendra le premier rôle dans le drame dont le récit va suivre. Scruter son enfance malheureuse, les blessures de son orgueil juvénile, les difficultés et les déboires de ses débuts, c'est entrevoir déjà les causes de sa sombre humeur, de ses convoitises de revanche, de sa défiance farouche confinant presque au délire de la persécution.

Pétion, qui put se croire son ami, et le connaissait bien, l'a dépeint comme « apercevant partout des complots, des trahisons, des précipices ; ne pardonnant jamais un froissement d'amour-propre ; s'irritant du plus léger soupçon ; croyant toujours qu'on s'occupe de lui et pour le persécuter. » En tout homme, il flaire un ennemi probable ou de lui-même,

ou du peuple avec lequel il fait cause commune. S'il attribue à la populace toutes les vertus, s'il la considère comme infaillible, c'est qu'elle l'idolâtre et que ses applaudissements le vengent des rebuffades du sort. Le culte qu'il professe pour les pauvres et les déshérités n'est point, du reste, cette noble compassion, harcelant tourment des âmes généreuses, qui se manifeste par la charité agissante; mais une sorte de pitié théorique, traduite en périlleuses flagorneries. Sincère ? Il l'est sans doute, ou croit l'être, sans discerner qu'il aime le peuple, « le peuple qui seul est grand et respectable à ses yeux », parce qu'il a trouvé en lui un courtisan, délice nouveau dont sa vie, jusqu'alors, a été privée.

C'est pourquoi encore il se plaît chez les gens simples qui l'hébergent ; avec son éducation toute littéraire, ses habitudes d'esprit, il devrait, croirait-on, préférer un milieu plus affiné ; mais il n'eût pas été certain d'y dominer, tandis que, chez les Duplay, sa supériorité indéniable lui épargnait toute rivalité. Le menuisier, « d'une probité à toute épreuve », était peu lettré ; sa femme, on l'a dit, ne montrait d'autre prétention que de bien conduire son ménage et de caser ses enfants : l'une des filles, la seconde, Sophie, déjà mariée à un avocat d'Issoire, Auzat, avait quitté la maison quand Robespierre y entra ; les trois autres, Éléonore, Victoire et Élisabeth y demeurèrent tant qu'il y vécut ; et bien que la première, assure-t-on, fût « un de ces caractères fermes et droits... dont il faut chercher le modèle dans les beaux temps des républiques anciennes, » il était bien assuré de ne rencontrer en ces jeunes personnes que d'irréductibles admiratrices. D'autres avantages le retenaient chez cette honnête famille ; n'étant plus député, il se retrouvait sans ressources : on ignore les arrangements qu'il prit avec Duplay ; mais, à certains indices, il apparaît que le brave menuisier, trop heureux d'abriter l'homme éminent dont il buvait, au club voisin, les beaux discours, lui offrit généreusement le vivre et le couvert. Il ne devait rien y perdre, au total, car on le verra souvent obtenir du Gouvernement d'importants travaux de menuiserie ; il sera, en septembre 1793, juré, — peu assidu, — au tribunal révolutionnaire, et touchera, de ce chef, 18 livres par jour, — des émoluments de député.

Si Robespierre n'était pas en situation de désintéresser son

hôte, c'est qu'il le voulait bien : dès l'institution de la magistrature élue, il avait été nommé président du tribunal de Versailles. Après quelque hésitation, il refusa ce siège de tout repos. Le 10 juin 1791, les Parisiens l'élurent accusateur public du tribunal criminel, à 8 000 francs de traitement : cette fois, il accepta, prit part durant quelques semaines, après la séparation de l'Assemblée, aux travaux préparatoires du tribunal, puis envoya sa démission. Qu'ambitionnait-il donc? Mieux, sans doute. Il publiait alors un petit journal hebdomadaire dont la vie fut brève et l'insuccès notoire. Il y ménageait la Cour, ou, tout au moins, le Roi et protestait, en chaque fascicule, de son dévouement à la Constitution monarchique établie par la Constituante et solennellement acceptée par Louis XVI. Hésitait-il? Ou bien, comme on l'a dit, attendait-il que le Roi lui offrît le poste envié de précepteur du Dauphin? Il paraît certain que la Cour lui fit « des avances »; lui-même l'a reconnu par une allusion « à ces partis qui tentèrent de le séduire ». Il semble probable que son nom fut prononcé, — aux Jacobins, du moins, — quand, il s'agit de désigner le gouverneur de l'héritier du trône, et peut-être entrevoyait-il des possibilités grandioses. Saura-t-on jamais ce qu'ont rêvé ces hommes qui, rien qu'en parlant, venaient d'abattre une monarchie quatorze fois séculaire, sans savoir ce qu'ils mettraient à sa place : un tribun? un régent? un dictateur? un consul? un protecteur? Depuis l'escapade de Varennes, ce problème seul retardait la déposition du Roi, et chacun cherchait l'homme destiné à le remplacer au sommet de la République encore confusément désirée. Or, dans le peuple, celui qu'on nommait, c'était l'*Incorruptible*. Désigner quelqu'un pour une place dont la vacance est prochaine, n'est-ce point faire naître en son esprit l'espoir de l'obtenir et susciter ainsi les haines et les colères de ses compétiteurs? C'est là tout le thème de cette bataille de sept années qui va se livrer autour du trône aboli, bataille acharnée, abominable, où sombrera la Révolution.

***

Aux débuts de la Convention, les camps se dessinent; ils sont de force inégale : Robespierre, premier élu de la capitale, a pour lui la députation de Paris, Marat, Danton, Collot d'Herbois, Billaud-Varenne, toute la *Montagne*; ainsi surnom-

mera-t-on son armée; ses adversaires, plus nombreux, ont pour troupe d'élite la brillante phalange de la Gironde, avec Vergniaud, Brissot, Buzot, Guadet, Louvet, Barbaroux, et c'est elle qui engage le duel; les haines, plus âcres à chaque reprise, crèvent en invectives, en termes de mépris, en menaces d'égorgement.

Sagaces et éloquents, les Girondins piquent leur ennemi au point sensible; fouetté par leurs sarcasmes dédaigneux, lui, têtu et rageur, s'irrite, proteste, se cabre, chicane; son genre est l'interminable homélie où il exalte sa vertu, son dévouement à la cause du peuple, et que hachent les cris *A l'ordre! Abrégez! Concluez donc!* Frémissant, il regagne sa place sous les murmures, reparaît à la tribune, s'y cramponne dans la tempête. Nul, dans cette Convention en majorité modérée, nul ne le juge encore redoutable : il le devient à l'époque du procès du Roi dont, avec opiniâtreté, il réclame la tête, sans débats, sans interrogatoire, sans discussion, sans défenseurs : « le plus grand des criminels ne peut être jugé, il est déjà condamné! » Cette férocité paraît si singulière que Buzot objecte : « Ceux qui s'opposent à ce que le Roi soit entendu ont-ils donc peur qu'il parle? » Le vote régicide émis, c'est encore Robespierre qui s'érige en impresario de l'affreux drame; sentant que la Convention, épouvantée du verdict qu'elle vient de rendre, mollit et souhaiterait accorder grâce ou, tout au moins sursis, il exige l'exécution sans délai, s'oppose à l'audition des défenseurs, et, devant l'hésitation de l'Assemblée, ameute les forcenés qui bondent les tribunes publiques, en appelle à la Commune de Paris, aux sections armées, aux clubs.

Il triomphe; il a trouvé sa voie : ses collègues le mésestiment et n'admettent pas sa supériorité : il aura pour lui le peuple, si crédule, si peu réfléchi dans ses engouements, si facile à conquérir; force d'autant plus redoutable que nul n'en évalue encore la puissance, toute récente. Son parti sera la masse innombrable des simples qui croiront à son génie, des envieux dont il flattera les haineuses passions, de tous ceux qui peinent, qui souffrent, auxquels il soufflera, non la résignation, mais la révolte. Si, ce qui est vraisemblable, ce programme ne s'est pas nettement formulé en son esprit, il répond si bien à ses instincts vindicatifs qu'il s'y évertue en

dépit de contradictions déconcertantes chez ce timoré plus hargneux que batailleur : lui qui a proposé l'abolition de la peine de mort, il vient d'obtenir la tête du Roi ; deux mois plus tard, il réclame, sans succès, celle de la Reine ; avec une fureur semblable à de l'intrépidité, il fonce bientôt sur les Girondins qui le dédaignent. Il les signale aux Jacobins comme « aiguisant les poignards contre les patriotes » et à la Convention comme « les plus vils des mortels et les assassins de la Patrie ».

Il se dit malade, épuisé par quatre ans de lutte ; il n'a plus la force de combattre ; mais il conjure la Commune « de s'unir au peuple... » et, le 31 mai, la populace s'étant soulevée à cet appel, il assomme Vergniaud d'une apostrophe décisive, puis il s'efface et laisse Marat parfaire la besogne. Et quand, en octobre, la montagne complétera cette éclatante victoire par l'arrestation des soixante-quatorze députés obscurs, coupables d'avoir pactisé avec la Gironde, il ne s'opposera pas à cette mesure « qui honore à jamais la Convention », mais, craignant que l'échafaud hésite devant un si grand nombre de têtes et que quelqu'un échappe de ses rivaux jalousés, il spécifie que « la dignité de l'Assemblée lui commande de ne s'occuper *que des chefs*... leur punition épouvantera les traîtres et sauvera la Patrie ».

Ainsi périrent Vergniaud, Brissot et vingt de leurs amis ; ceux qui réussirent à fuir, les Guadet, les Barbaroux, les Buzot, et tant d'autres, succomberont après des mois de misère et de caches ; tous y compris Pétion, *le cher Pétion* des anciens jours, mourront en maudissant Robespierre dont leur fin déblayait la route. Tous ceux qui le gênent, tous ceux qui l'ont mortifié disparaissent : le *vertueux* Roland, auquel il ne pardonne pas ce qualificatif, insolent pastiche de son titre d'*incorruptible* ; le duc d'Orléans-Égalité, compétiteur dangereux ; Mme Roland qui l'a reçu, naguère, dans son salon et ne lui a témoigné qu'une confiance restreinte et une amitié un peu distante ; Condorcet qui l'a dévoilé en lui attribuant tous les caractères, non d'un chef d'État, mais « d'un chef de secte » et a conseillé à ses amis « de ne pas lever la massue d'Hercule pour écraser cette puce qui disparaîtra dans l'hiver ».

Débarrassé de ces ennemis, dans le vide qu'ils ont laissé, il paraît grand et fait illusion de victorieux ; le couteau de Char-

lotte Corday l'a délivré de Marat, concurrent extravagant, mais redoutable ; le voici nommé au Comité de Salut public et bientôt président de la Convention ; mais, à mesure qu'il s'élève, il aperçoit, du sommet qu'il vient d'atteindre, d'autres obstacles et d'autres ennemis ; il lui faut de nouvelles armes : il presse la réorganisation du tribunal révolutionnaire dont « l'inertie » l'inquiète ; il « épure » les Jacobins : seront expulsés du Club tous les anciens nobles, tous les étrangers, tous les banquiers ; car, bien informé par on ne sait quelle police, il soupçonne de louches tripotages qui répugnent à son intégrité, et prépare ainsi une fournée de « corrompus » ; mais il y aura aussi la fournée des « exagérés », puis celle des « indulgents » ; s'il préconise la liberté des opinions, il n'admet pas qu'on pense autrement que lui : tout ce qui diffère de sa conception gouvernementale est « scélérat », et c'est l'hécatombe : la bande d'Hébert, — *le Père Duchesne*, — coupable d'avoir stigmatisé « les ambitieux qui, plus ils ont de pouvoir, moins ils sont rassasiables... » ; Danton et ses amis, Danton avec lequel, tout récemment, il a dîné au cours d'une partie de campagne à Charenton. On s'est embrassé au dessert. Cette fois Robespierre se précautionne ; si le coup n'est pas adroitement asséné, il se retournera contre lui, car Danton a de nombreux partisans. Aussi le traquenard est-il tendu avec une perfidie supérieure : quand la Convention apprend la chose, les victimes désignées sont déjà en prison ; elle s'émeut ; Robespierre la fait taire et, sans perdre un instant, « il ne prend aucun repos », conduit toute l'affaire ; il faut éviter que l'éloquence indignée des accusés ne trouble le tribunal : on retrouve un vieux décret qui leur ôte la parole ; il est à craindre qu'ils ne soulèvent le public de l'audience au prononcé du verdict de mort : on le lira en l'absence des condamnés.

Au nombre de ceux-ci est Camille Desmoulins, le camarade de Louis-le-Grand, dont Robespierre a été le témoin, à Saint-Sulpice, lors du mariage avec Lucile ; il a dîné chez ses amis bien souvent ; il a souhaité devenir leur beau-frère ; il a fait sauter leur enfant sur ses genoux... N'importe, Camille mourra comme les autres, comme sont morts ou doivent mourir tous ceux qui peuvent garder la mémoire soit du pauvre boursier du collège, en habit troué et sans souliers, soit du maigre avocat d'Arras, mendiant les causes chez les procureurs, soit

du député bafoué aux États généraux ou vertement molesté à la Convention par l'insolente Gironde. On dirait que, en marche vers un but que lui seul aperçoit, il veut abolir témoins et souvenirs de ses humiliations passées et de ses débuts mesquins.

L'amoureuse et innocente Lucile elle-même va périr pour n'avoir pas retenu le cri de désespoir que lui arrache la mort de son bien-aimé Camille ; avec la femme d'Hébert, avec Chaumette, — idole éphémère de Paris, — elle montera, sereine, les degrés de l'échafaud, parce qu'elle a connu le soupçonneux oppresseur avant sa puissance et qu'il appréhende sa vengeresse pénétration.

* * *

Que rêve-t-il donc ? On ne sait pas. L'a-t-il su lui-même ? Le voici maintenant au pinacle : il tient en main la Convention, les Jacobins, la Commune de Paris, l'armée parisienne, le collège électoral, tous les clubs de France, le tribunal révolutionnaire qu'il a « épuré » en sous-main, la vie et la fortune de tous les citoyens ; on l'écoute maintenant avec respect, — ou lâcheté, car les temps héroïques sont finis. Son tour est venu, — enfin ! — de voir ramper les autres, et voilà que, dans ce grand silence que la mort impose autour de lui, il est pris d'une sorte de peur. A ses côtés, deux associés sûrs : Saint-Just, — coq de village, beau, brave, sentencieux, apocalyptique, — et Couthon, — d'esprit orné et pénétrant, immobilisé par une paraplégie de vieille date, homme affable et terrible, « buveur de sang » à figure « angélique », astreint au régime presque exclusif de l'orgeat et du lait d'amandes. Ces deux « séides » exceptés, l'un podagre, l'autre souvent aux armées, l'isolement est absolu autour de celui « qui tient le sceptre de la mort » et dont l'aspect seul inquiète comme une talonnante énigme.

On attendait qu'il se manifestât. Quel usage ferait-il de sa puissance ? Quels seraient le résultat, les conclusions de tant de tueries, de tant de sang qui continuait à couler tous les jours ?

On attendit un mois. Enfin, le 7 mai 1794, au début de la séance, il montait à la tribune, et, dans le pesant silence que provoquait maintenant son apparition, il commençait la

lecture d'un rapport. Dès les premiers mots, il établissait que la France était enfin au comble du bonheur : « C'est dans la prospérité, dit-il, que les peuples doivent se recueillir pour écouter la voix de la sagesse... » La voix de la sagesse, c'était la sienne ; quant à la prospérité... on avait, à Paris, la veille, coupé vingt-quatre têtes et on allait en couper vingt-cinq ce jour-là... Robespierre continua, plus nerveux encore qu'à l'ordinaire : le tic qui crispait son visage grêlé, le pianotement fébrile de ses doigts sur l'érable de la tribune, trahissaient son émotion. Sauf quelques crachats à ses ennemis abattus, à Condorcet, « l'académicien méprisé de tous les partis », à Danton, « le plus dangereux des conspirateurs, s'il n'en avait été le plus lâche... », le discours, très travaillé, se tenait dans les hautes régions de la métaphysique : c'était un acte de foi en Dieu et de croyance à la vie éternelle ; certains passages atteignaient à la grande éloquence ; mais la marche en était si tortueuse, le développement si touffu que les auditeurs ne discernaient pas quel en serait l'aboutissement. On applaudissait chaque fois qu'on pouvait. Robespierre conclut en présentant un décret par lequel le peuple français reconnaissait l'existence de l'Être suprême et l'immortalité de l'âme, ce qui ne laissa pas de produire une sorte de stupéfaction. On avait cru d'abord à un simple exercice oratoire, « sans but et sans objet » ; quand on comprit qu'il voulait un vote, on obéit d'enthousiasme ; des voix renchérirent demandant l'impression du rapport ; Couthon, porté à la tribune par le gendarme qui lui servait de monture, exposa que « la Providence avait été offensée » et que « la simple impression ne suffirait pas à la venger ». Il proposa que ce discours édifiant fût envoyé aux armées, à tous les corps constitués, à toutes les sociétés populaires, imprimé en placards, affiché dans les rues et dans les camps, traduit dans toutes les langues et répandu dans tout l'Univers. Applaudissements répétés, vote sans discussion, et, le soir, aux Jacobins, seconde lecture du sermon, salué de nouvelles acclamations et de trépignements frénétiques.

Admirable docilité du peuple de France! Lui qui, quelques semaines auparavant, se pressait aux cérémonies sacrilèges du culte de la Raison et avait applaudi à l'exhibition d'une belle fille d'Opéra dans le chœur de Notre-Dame, il fit sur-le-champ

volte-face et, pendant les jours qui suivirent l'affichage du discours « du sublime Robespierre », les Parisiens ne s'entretinrent, — et avec un attendrissement très sincère, — que de l'Être suprême et de sa prochaine fête, fixée à un mois de là. Jamais, depuis quatre ans, le Bon Dieu n'avait connu pareille vogue; les députations affluaient à la barre de la Convention pour la féliciter de sa décision. Jamais dans une assemblée parlementaire, on ne célébra avec autant de ferveur le Créateur de toutes choses; jamais on ne bénit avec plus de componction sa divine Providence à laquelle tous les harangueurs attribuaient, — sans rire, — le bonheur dont jouissait la France.

Or, tandis que les badauds s'extasiaient, nombre de Conventionnels maugréaient tacitement; les esprits forts, les incrédules par intérêt ou par conviction, s'indignaient d'être mêlés à cette « bigoterie », scandaleux recul vers les superstitions de la tyrannie. Tous avaient applaudi Robespierre, bien sûr, pour ne point se signaler comme adversaires d'un pareil homme; mais ils s'inquiétaient de sa prodigieuse popularité, et plus encore de ce que présageait son prochain pontificat.

Au nombre de ces mécontents comptait Vadier, l'homme important du Comité de Sûreté générale. C'était un Ariégeois au long nez, au teint terreux, grand, sec, osseux, dégingandé comme un vieux pantin. A la Convention, composée en grande partie d'hommes jeunes, Vadier passait pour vieux, parce qu'il avait cinquante-huit ans. Son terrible accent gascon, ses improvisations amphigouriques, son incorrigible ironie et « ses soixante ans de vertu » dont il se prévalait à tout propos, lui prêtaient l'allure d'une sorte de loustic dont l'Assemblée s'était parfois égayée. Député de la sénéchaussée de Pamiers aux États Généraux, il y avait assisté aux pénibles débuts de Robespierre avec lequel il contrastait singulièrement. Méridional gouailleur, et ne pouvant tenir sa langue, il ne sympathisait pas avec cet homme du Nord, concentré, glacial, laborieux, qu'on n'avait jamais vu rire; pourtant ils avaient ensemble combattu la Gironde, et Vadier, qui s'illusionnait sur son importance, s'était « bien montré » dans la lutte contre Danton, quoiqu'il ne prît pas très au sérieux le gringalet qu'il avait vu, au temps de la Constituante, sans sou ni maille, essayant de se pousser en dépit des brocards et des avanies.

Maintenant que ce chétif élève de Rousseau se posait en « grand-prêtre » et recréait Dieu aboli, le vieux Gascon voltairien ne tarissait pas de sarcasmes et, s'échauffant à ses propres goguenarderies, il décida qu'il fallait barrer la route à ce calotin fanatique et se débarrasser de « cette clique d'imbéciles qui voulaient se remettre à dire la messe ».

L'entreprise était ardue et on y risquait sa tête; mais quand Vadier avait un projet, il n'en démordait pas aisément; d'autant plus qu'il pressentait là l'occasion de faire rire et d'abattre l'*incorruptible* par le ridicule, seule arme qu'il sût manier. Il lui fallait seulement trouver l'idée de vaudeville qui servirait de thème à ses gouailleries. Commandant à toute la police de la république, il disposait de limiers précieux pour ce genre d'investigation ; soit que le hasard le favorisât, soit qu'il eût touché mot de son projet à ses deux agents de confiance, — Sénar, louche personnage qui fouillait dans tous les cartons, et Héron, sorte de coupe-jarrets cynique et formidable, — l'un de ceux-ci, — il semble bien que ce fut Sénar, — déposa certain jour un petit dossier sur le bureau de Vadier qui, dès le premier coup d'œil, déjà frétillant à l'idée du bon tour qu'il allait jouer, ricana, flairant le triomphe : « J'ai découvert le pot aux roses! »

G. Lenotre.

(A suivre.)

POÉSIES

APRÈS UNE LECTURE

J'ai rouvert aujourd'hui *les Contemplations*...

Le temps impitoyable use nos passions
Et fait de nos amours de l'ombre et de la cendre.
On était jeune, ardent, mélancolique, tendre,
Mais les jours ont passé et l'on n'est plus cela.
L'aube ne blanchit plus un ciel qui s'étoila;
On est seul dans son rêve, on est seul dans sa vie,
Où votre chant survit à tout, ô Poésie,
Qui dit les deuils de l'âme et les tourments du cœur,
Les larmes, les regrets, l'absence, le bonheur,
La jeunesse, tout ce qui fit aimer et vivre,
Et l'on tourne la page et l'on reprend le livre,
Et voici de nouveau que la sublime voix
S'élève et l'on entend encor, comme autrefois,
Le vieil Hugo, farouche et debout sous la nue,
Qui pleure, au bord des mers, l'enfant qu'il a perdue.

L'ANGE

L'Ange qui sur vos nuits étend ses blanches ailes
N'est pas celui qui veille aux portes du jardin,
Et qui, farouche, suit de ses fauves prunelles
Au fond d'un ciel obscur un astre au feu lointain.

L'Ange que vous aimez, le vôtre, et qui vous aime
Est un ange aux longs yeux qui s'abaissent vers vous.
Il vous ressemblerait si vous n'étiez vous-même,
Car il est tendre, pur, silencieux et doux.

Comme le Messager qui vint en Samarie,
Par un soir de beauté, de mystère et d'aveu,
Tenant entre ses doigts un blanc lis de prairie,
A la Vierge annoncer la naissance d'un Dieu,

Il s'approche de vous, vous salue, et s'incline
Vers l'orient natal où se lève le jour,
Et vous tend, de sa main angélique et divine,
La flèche au doux poison dont l'a blessé l'Amour.

LE CHOIX

Elle est venue à moi, un soir, Schéhérazade,
Mais je ne m'aperçus soudain qu'elle était là
Qu'au tintement léger de son collier de jade
Et, dans l'ombre, ce fut ainsi qu'elle parla.

Elle me dit : « Je suis la fontaine et la rose,
La voix du rossignol et la saveur des fruits,
La figue qui s'entr'ouvre et la grenade close;
Je suis toutes les nuits des Mille et une Nuits.

« Je suis les lourds tapis et les claires faïences,
L'étreinte, le sommeil, les divans et les bains,
Les grands palais emplis de somptueux silences,
Tout le prestige heureux des Orients lointains.

« Je suis le frais enclos, je suis la grotte obscure,
Le berceau de jasmins et le bois de cyprès,
Le verger, le vallon que traverse une eau pure,
Les pavillons fermés et les kiosques secrets.

« Voici mon corps, mon sang, ma voix et mon sourire,
Le conte fabuleux qu'à nul je n'ai conté;
Je suis l'instant heureux qu'on goûte et qu'on respire
Et je me soumets toute à ta félicité.

« Choisis, de tous les biens nombreux que je t'apporte,
Celui qu'a longuement convoité ton désir,
Le Destin avec moi se présente à ta porte.
Choisis si tu le veux ou prends tout sans choisir. »

— « Que ferais-je de tout cela, lui répondis-je,
Schéhérazade, qu'en ferais-je, puisque j'ai
Connu le plus secret et le plus doux prodige :
Deux cœurs qu'enivre ensemble un amour partagé ?

QUE L'AMOUR...

« Que l'amour, sur ma vie, étende sa grande aile
Et que batte mon cœur dans son ombre de feu,
Qu'un astre éblouissant dans la nuit étincelle
Et que s'exalte en moi la présence d'un Dieu!

« Alors, qu'importera que pleure la fontaine,
Que la rose se fane et que vienne le soir,
Alors, qu'importera la coupe vide ou pleine,
Les outrages du temps ou l'affront du miroir,

« Si j'ai senti passer au-dessus de ma vie
Le vol incandescent et le souffle divin
Et si, dans l'ombre ardente où je me réfugie,
La grande aile de feu s'étend sur mon Destin! »

LA VERTE VALLÉE...

La verte vallée est tranquille,
L'air est pur et le soleil luit,
Et la lune courbe et subtile
Au ciel montera, cette nuit.

Sur les pentes de la montagne,
J'entends résonner dans l'écho
Les clochettes dont s'accompagne
La lente marche d'un troupeau;

Le gave rapide où la truite
File avec un humide éclair
Se hâte comme à la poursuite
De son propre flot, vif et clair;

Au parterre où sa flamme éclate
En sa fanfare de couleur,
Fleurit de la sauge écarlate
Qui semble flamber fleur à fleur,

Et j'évoque à cet incendie,
Qui ravit et brûle mes yeux,
Un de ces jardins d'Italie,
Un beau jardin des temps heureux.

Sera-ce le jardin Farnèse,
A Parme, ou, Giusti, vous, à
Vérone? Celui de l'Anglaise
Dans l'île de la Giudecca?

Que m'importe, si son silence
Qui mêle couleur et parfum
De ton double pas qui s'avance
Sut, Amour, ne faire plus qu'un!

STROPHES VÉNITIENNES

Sons de cloches, un bruit de rames,
Roucoulements au bord des toits,
Effilés aux châles des femmes,
Des talons qui claquent, des voix...

Un pont dont l'arche rit d'un masque
Au miroir courbe du canal
Où flotte en sa paille une fiasque
Vers San Stin ou Sant'Aponal;

Une calle que l'on traverse
Conduit au sotto-portico
Entre deux murs qu'écaille ou gerce
Le garbin ou le sirocco;

A sa corde qui le balance
Pour que l'on mette au corbillon
Un petit panier pend par l'anse
Des barreaux de fer d'un balcon.

Une porte s'ouvre sournoise
A l'angle d'un humble jardin
Où la treille qui s'entrecroise
Pousse d'un sol presque marin.

Plus loin, ce sont deux cheminées
Dressant auprès d'une altana
Leurs deux hottes enturbanées
Sur un Palais Valmarana ;

Ici, dans une fruiterie
S'entassent fenouils et piments,
Et, de sa boutique fleurie,
La « fiorista » rit aux passants;

Sur un campo qu'un puits décore
Un magasin d'antiquités
Montre un cadre qui se dédore
Et trois flambeaux désargentés;

Deux gondoles, une péotte
Encombrent un étroit rio ;
Un chat maigre au passage frotte
La frange basse d'un rideau ;

Plusieurs vaisseaux de fort tonnage
S'ancrent à la Giudecca ;
L'eau ruisselle à leur pont qu'on lave,
Noir du charbon qu'on embarqua.

Le ciel est clair sur la Lagune
Vers San Giorgio Maggiore
Et ta roue est d'or, ô Fortune
De la Dogana di Mare !

Que nul oubli ne vous détruise,
O souvenirs d'un temps heureux
Où tous les bonheurs de Venise
Enchantaient mon cœur et mes yeux !

ANTIQUAIRES

Bons antiquaires de Venise
Dont les boutiques s'ouvrent au
Flâneur qui va vers Sant'Alvise
En passant par le Rialto !

Vous dont abrite l'importance
Quelque palais du Grand Canal
Devant lequel, aux « pali », danse
La gondole, fer et fanal,

Vous dont, plus humble, la fortune
Se cache en une humble calle,
D'où l'on ne voit ni la Lagune
Ni, Saint-Marc, ton Lion ailé,

Vous chez qui, dans un recoin sombre,
On découvrait jadis encor
Ces meubles où le laque sombre
S'enjolivait de Chinois d'or,

Des verres, des consoles peintes
D'oiseaux, de feuilles et de fleurs
Et ces brocarts aux riches teintes
Dont l'âge amortit les couleurs,

Des dentelles et des estampes
D'après les tableaux de Longhi,
Des vases ornés d'hippocampes,
Col étroit et flanc arrondi,

Toutes ces chères vieilles choses
Dont certaines ne l'étaient pas.
Mais, foin des acheteurs moroses,
Que les cloches sonnent leur glas !

Ah ! que d'heures, bons antiquaires,
Ont fui, quand, dans vos magasins,
J'en explorais les noirs mystères,
La toile d'araignée aux mains !

Aussi, veux-je que dans cette ode
Ma strophe retentisse au bruit
De la rime, même incommode,
Dont vos noms m'apportent l'appui.

Donc je lève à vous cette coupe
De verre opalin ou doré,
A vous le premier de la troupe :
Leoncino dalla Torre,

A vous, Carrer, dont la bicoque
Près de San Staè se blottit
Toute rouge, étroite et baroque,
A vous, les deux Olivotti,

A vous ce salut sympathique,
Signore Massimo Foa,
Vers chez qui le passant oblique
Au mot magique : Antichità,

Ottolenghi, qui me vendîtes
Ce miroir que le temps raya
Où se reflètent, reproduites,
Les grâces d'un Tartaglia.

Et vous qui, descendu d'un doge,
Pour le plaisir avez choisi
Le métier dont je fais l'éloge,
« Noble homme » Dino Barozzi !

CAFÉS

Je me souviens souvent de vous,
Chers petits cafés de Venise ;
Le passé rend vos noms si doux
Qu'il faut que ma voix les redise.

Florian, Aurora, Quadri!
Chacun semble porter un masque
Et l'on dirait qu'il nous sourit
En personnage bergamasque ;

Aurora! où je m'asseyais
Par les grands soirs de clair de lune
Pour la voir en mille reflets
Se disperser sur la lagune.

Quadri! des stores au soleil,
Des tables, des chaises, des chaises
Occupant le pavé vermeil
Pour des Canas sans Véronèses.

Par un beau midi d'Orient
Où la place est sans ombre presque
N'est-on pas bien au *Florian*,
Sous le Chinois peint à la fresque ?

Qu'un jour heureux entre les jours
La Fortune à vous me conduise,
Car mon cœur est à vous toujours,
Chers petits cafés de Venise !

VÉRONE

Ville qu'illustre un grand amour,
Qui de sa flamme te couronne !
L'alouette annonce le jour
Qui va se lever sur Vérone...

Ton blason nous montre une échelle
Qu'il doit à tes della Scala ;
Est-il vrai que ce ne soit celle
Que le Montague escalada ?

Ces yeux ardents que rien n'apaise,
Ne sont-ce pas les mêmes yeux
Dont Juliette la Véronaise
Bravait la haine des aïeux ?

Et la longue et rigide file,
Où se succèdent tes cyprès,
Dirait-on pas que s'y affile
Le poignard nu des Capulet ?

Une tendre et tragique histoire,
Faite de baisers et de sang,
Demeure pour jamais ta gloire
Et ton haut souvenir vivant,

Ton honneur, ton sceau, ton enseigne,
O Vérone, immortel séjour
Où passe, dans le soir qui saigne,
Le beau couple d'un bel amour!

TERCETS

Je pense à cet oiseau qui chantait dans l'air pur,
Par ce matin d'avril où ma fenêtre ouverte
S'emplissait de rayons, de parfums et d'azur.

Cette journée était comme une rose offerte,
Et son beau souvenir, d'un autre parfumé,
Fleurit, encor vivant, dans mon âme déserte.

Je pense à cet oiseau dont vous eussiez aimé
Le chant mélodieux dans la fraîcheur divine
De cet avril plus doux que son doux frère mai.

Je pense à vous; je pense à moi. Je lis Racine,
Parce qu'un vers de lui, parfois, serre le cœur
D'une angoisse et d'un mal dont la joie est voisine.

La fenêtre est fermée; au ciel gris le jour meurt,
Et nul hiver jamais ne t'a paru, mon cœur,
Plus loin de la détresse et plus près du bonheur!

CHANSON

Il faudrait pour avoir vécu
Vivre toutes les vies;
Il faudrait, mon cœur, avoir eu
Toutes ces choses enfuies,

Avoir été ceci, cela,
Cette fleur, cette étoile,
Ce beau navire que voilà
Chargé d'épices et de toile...

REFRAIN

C'est à vous que je prends le meilleur de mes jours,
Mystérieux plaisir dont ma vie est formée;
C'est à vous que je vais, c'est à vous que j'accours,
Puisqu'il n'est plus, de tout, que cendre et que fumée!

Mystérieux plaisir dont ma vie est formée,
C'est vous, ô Souvenir, qui soufflez tour à tour
Sur tout ce qui n'est plus que cendre et que fumée
Pour qu'au travers j'y voie, en sa flamme, l'amour!

HEURE

« Vous rappellerez-vous, — lui dit-elle, — cette heure
Presque silencieuse et grave et sans aveux,
(Sait-on jamais pourquoi tel souvenir demeure?)
Et ce lourd soleil rouge au fond du ciel brumeux...

« Vous vous rappellerez cette heure plus qu'une autre,
Tant d'autres, qu'emporta le temps au vol jaloux!
Pourtant, jamais ma main n'a frémi dans la vôtre;
Vous vous rappellerez cette heure, dites-vous,

« Car peut-être aujourd'hui se forme en vous l'image
Qui plus tard et toujours revivra pour vos yeux,
Lorsque vous reverrez ce même paysage
Avec son soleil rouge au fond du ciel brumeux... »

LA FONTAINE ET LA ROSE

Le jardin de mon rêve est un jardin d'amour
Où vous êtes, ô vous, la fontaine vivante
Dont la haute fraîcheur, par son cristal, enchante
L'ombre du crépuscule ou la clarté du jour.

Dans le bassin obscur ou luisant, tour à tour,
J'effeuille le jasmin, le lis et l'amarante
Et, penché sur cette onde où mon âme est errante,
Je tiens entre mes doigts une rose au cœur lourd.

Je l'aime. Sa beauté à la vôtre est égale
De par le long parfum qu'expire son pétale,
De par sa pourpre tendre où du sang transparaît.

O vous, de qui la grâce est une fleur éclose,
Dites, n'êtes-vous pas, ô mon plus beau secret,
De mon jardin d'amour la fontaine et la rose ?

PRÉSAGES

Au cœur aimant tout est présage,
L'alerte fuite d'un oiseau,
La forme errante d'un nuage,
Le vent, le feu, l'air, l'ombre, l'eau.

La rencontre au bord de la route
De tel ou tel arbre est pour lui
Tour à tour certitude et doute,
Espoir ou crainte, joie, ennui...

Il est sensible à chaque signe
Que lui font la terre et les cieux ;
Le sens secret qu'il leur assigne
L'apaise ou le rend anxieux,

Mais il n'est signe ni présage
Où s'égale celui qui vient
Du sourire d'un cher visage
Qui promet ou qui se souvient.

LE BRACELET

Donne-lui pour présent ce bracelet de jade
Et dis-lui que jusque vers elle il est venu,
De cette Asie où règne encor Schéhérazade,
Pour encercler son bras délicieux et nu.

Qu'il soit comme un anneau de l'invisible chaîne
Qui pour jamais l'attache au geste de tes mains,
O sœur de la sultane éloquente et lointaine
Que mille fois l'aurore a surprise aux jardins !

Mais pour qu'auprès de toi tu sentes dans ta vie
L'ineffable douceur d'aimer et d'être aimé,
Est-il même besoin que cet anneau vous lie
Du symbole muet de son cercle fermé,

Puisqu'il suffit, pour que la nuit s'en illumine
Et pour qu'un astre naisse et brille dans les cieux,
Puisqu'il suffit, pour que toute heure soit divine,
D'écouter son cœur battre en regardant ses yeux?

Donne-lui cependant ce bracelet de jade,
Et, si jamais son bras le trouve étroit ou lourd,
Que pour mieux t'oublier elle en jette l'entrave
Au fleuve taciturne où vient pleurer l'amour.

IL Y AURA DES FLEURS

Il y aura des fleurs sous le doux ciel de mai;
Les roses épanouiront leur cœur fermé,
Toujours belles, toujours royales et divines;
L'arbre tressaillira jusques à ses racines,
Quand le vent frémira dans son feuillage heureux;
Les couples goûteront le bonheur d'être deux;
Les baisers uniront au délice des bouches
Les grands serments que font, sérieux et farouches,
Les amants enivrés d'être seuls dans les bois.
Le printemps chantera avec toutes ses voix,
Avec des voix de soirs, avec des voix d'aurores,
Avec ses voix qui sont secrètes et sonores,
De brises, de frissons, de sources et d'oiseaux :
Les visages se mireront aux claires eaux
Qu'à leur rire offrira le miroir des fontaines ;
Tout sera plein de joie et de rumeurs humaines.
Il y aura de fiers matins, des nuits d'amour...

Et moi, je connaîtrai l'ombre du noir séjour!

HENRI DE RÉGNIER

L'ATTAQUE ET LA DÉFENSE

DU

CANAL DE SUEZ

(Février 1915)

I

I. — LE DÉSERT

A son extrémité nord, la mer Rouge s'épanouit en deux rameaux : à gauche, le golfe de Suez; à droite, le golfe d'Akaba. La péninsule du Sinaï, immense coin granitique dardé vers le sud, a fendu en deux les eaux.

Regardez la presqu'île sur une carte. Deux régions distinctes : en bas, un dédale de sommets pelés et de gorges arides; en haut, entre le canal de Suez et la frontière orientale d'Égypte, un grand blanc; trois noms tout juste, Djebel-Et-Tih, Badiet Et-Tih et, sur la côte, El-Arish. Sur les atlas récents on voit une ligne ferrée qui va d'Ismaïlia à Jérusalem. Mais il s'agit ici des cartes de guerre, des cartes dont se servaient les gens que je vais vous montrer, ceux qui tenaient l'Égypte en novembre 1914.

Des montagnes rôties, un désert; glacis merveilleux, et presque *no man's land*, terre de personne. La presqu'île est à peu près inhabitée et l'Et-Tih est *le désert*. Seuls s'y risquent, en maigres caravanes, les Bédouins nomades chargés de tout ce qu'il faut pour tenir contre l'attaque des jours torrides, des nuits glacées et de la soif. Ils servent de guides aux explorateurs, aux exégètes.

Copyright by Paul Chack, 1925.

Des conquérants ont pourtant traversé : Hycsos et les Phéniciens, les pasteurs et pillards de Syrie, les Assyriens d'Assourhaddon, les Perses de Cambyse, les Grecs d'Alexandre le Grand, les Turcs de Sélim Ier le Féroce, enfin Bonaparte... Tous ont pris la route côtière, le Darb-el-Sultani, la route royale des Arabes, chemin facile et jalonné de points d'eau.

Une autre voie, le Darb-el-Hadj, tranche obliquement le désert de Suez à Akaba, piste sainte par où les musulmans d'Égypte et d'Afrique gagnaient Médîne et la Mecque, jusqu'au moment où le canal de Suez leur ouvrit la voie de mer ; le Darb-el-Hadj est coupé en son milieu par la seule oasis de l'Et-Tih, Kalaat-en-Nakhl, la « coupole des palmiers ».

Seul Moïse, traînant les Hébreux après soi, osa, le lac Timsah traversé, franchir le désert de l'est à l'ouest jusqu'à l'Aïn Qadès d'aujourd'hui, jusqu'au Djebel-el-Makhra où, semble-t-il, il faut situer le Sinaï de l'Écriture.

Ce Badiet-et-Tih, « désert de l'égarement », est atroce. Le choléra lui-même, disent les Arabes, n'ose y pénétrer par crainte d'y mourir de soif... C'est d'abord, dans le sud, un plateau dominant la mer de 900 mètres et que borde le Djebel-et-Tih. Puis, en pente insensible, le désert va rejoindre les plages de Méditerranée.

Le pays est un morne chaos de dunes de sable et de calcaires, falaises maussades que le vent a sculptées en mamelons tout pareils où nul repère ne se peut discerner. Peu à peu, la ligne de collines expire comme une houle qui tombe. C'est alors, à perte de vue, pendant des jours et des jours, la plaine immense où l'horizon est, comme au grand large, un cercle parfait; une steppe grise, semée de roches, débris de collines que les variations brutales de température, — trente degrés souvent entre midi et minuit, — ont dû faire éclater comme a éclaté le sol lui-même en longues et larges craquelures que le sable jaune, poussiéreux et inconsistant, a fini par combler. Parfois les pierres, incrustées dans le sol durci, dessinent une mosaïque de blocs noirs et polis qu'on dirait de charbon alternant avec des cailloux verts ou jaunes où scintille le mica. Des plaques de sel resplendissent çà et là.

Sur ces solitudes de cauchemar s'acharnent les grandes forces de la nature. Le vent, chargé de parcelles arrachées aux montagnes du sud, y galope en rafales furieuses, saupoudrant

la plaine, aplatissant les reliefs, polissant les rochers, comblant les dépressions, entraînant les collines de sable qu'aucune plante n'attache au sol, usant tout, nivelant tout, détruisant tout, achevant patiemment l'œuvre brutale qu'amorcent les pluies.

Car il pleut. Oh! très rarement. Trois années se passent parfois sans une goutte d'eau. Mais quand éclate l'orage, c'est avec la force d'une catastrophe brève et formidable, et les averses tropicales ne sont rien comparées aux cataractes qui s'abattent sur le désert. Mais, presque partout, le sable avide absorbe toute l'eau précieuse qui va se perdre aussitôt dans les couches poreuses du sol, très bas, beaucoup trop bas pour qu'on puisse, en creusant, trouver la nappe liquide qui rendrait la vie au pays. Pas un point d'ombre, pas un point d'eau. En cette terre de désolation nulle oasis, nul torrent ne vient rappeler qu'il existe au monde autre chose que l'immobilité silencieuse du pays calciné.

Là-dessus est tendu le ciel de nacre rose des aurores brèves, le ciel impitoyablement bleu des midis interminables, le ciel de soie violette des crépuscules fugitifs.

Quiconque veut descendre de la Turquie vers l'Égypte, doit s'assurer la maîtrise de la mer. Sinon, il lui faut traverser le désert de l'égarement, car la route côtière, la route des points d'eau est battue par le canon des escadres...

On dirait qu'en cette fin de 1914 l'éternel silence des sables commence de retentir du bruit des pas lourds et des armes entrechoquées.

II. — PREMIÈRE MENACE

Dès le mois d'août, l'Angleterre sent peser sur l'Égypte la menace turco-allemande.

Malgré l'arrivée du *Goeben* et du *Breslau* devant Stamboul, la Turquie est neutre. Son grand-vizir Saïd-Halim l'affirme le 2 août à midi et signe, quatre heures plus tard, un traité secret qui fait, de l'Empire ottoman, l'allié de l'Allemagne. Traité négocié par Talaat-Bey et par Enver-Pacha, traité signé par Saïd-Halim et par le cuirassier diplomate, baron von Wangenheim, ambassadeur allemand auprès de Mohammed V,

trente-cinquième souverain de la famille d'Osman, simple machine à signer les iradés du Comité Union et Progrès.

Les ambassadeurs de France, d'Angleterre et de Russie tentent de reculer l'échéance qu'ils sentent fatale... Les Turcs ne cachent plus leurs projets. Au mois d'août, Djemal-Pacha déclare à M. Bompard, ambassadeur de France :

— L'Égypte est, pour moi, ce que l'Alsace-Lorraine est pour vous.

Les Turcs mobilisent dans l'Hedjaz, réunissent 12 000 hommes à Djeddah. A la fin d'août, soixante officiers turcs passent à Alexandrie, en route vers l'Yemen qui regorge d'émissaires comme la Tripolitaine et comme tous les pays qui reçoivent le mot d'ordre du Grand Cheik des Senoussis. Tant et si bien qu'un jour d'octobre, averti d'une énorme concentration de troupes et de matériel en Syrie et en Palestine, sir Louis Mallet, ambassadeur d'Angteterre, proteste auprès de la Sublime Porte qui répond :

— Nous mobilisons où nous voulons, partout. Nous ne connaissons pas de frontière d'Égypte, car l'Égypte est province turque. Et nous sommes étonnés de voir la Grande-Bretagne y débarquer ses troupes indiennes...

Et les bataillons, encadrés d'Allemands, continuent de gagner Alep et Damas, tandis qu'à Gaza, à Akaba, à Maan arrivent des vivres, des munitions, du matériel de guerre et des chalands de fer qui doivent transporter la caravane armée d'un bord à l'autre du canal de Suez.

Le général Maxwell défendra le canal. Sir John Maxwell était le chef de la mission anglaise auprès du général Joffre. C'est là que Lord Kitchener est allé le chercher au début de septembre. Du point de vue anglais, Maxwell est le *right man*. Trente ans d'Égypte depuis le grade de capitaine, trente ans consacrés à servir l'Empire, à tenter d'agrandir le domaine britannique, à combattre tenacement, dans le Levant aussi bien qu'en Égypte, l'influence de tous ceux que l'Angleterre croyait assez ambitieux, assez forts ou assez aimés pour gagner du terrain ou des cœurs.

Il trouve, en arrivant, les Égyptiens nerveux, les Européens inquiets. Rien d'étonnant, n'est-ce pas : trop de gens agitent la vase pour troubler l'eau... Les autorités civiles anglaises ont arrêté et emprisonné en masse tous les Égyptiens notoirement

suspects et tous ceux que leur a signalés le chef de la police politique, un Syrien qui bientôt sera lui-même mis à l'ombre pour des années comme concussionnaire éhonté. Sir John Maxwell, moins brutal, se contente de déporter à Malte les sujets ennemis mobilisables, lesquels sont plus de six cents, sans compter 200 hommes des onze navires marchands ennemis restés prudemment à Port-Saïd et à Suez, sitôt la guerre déclarée, navires qu'on a fini par capturer.

On a hésité longtemps. D'après le traité d'octobre 1888 (1) le canal devait rester libre et ouvert, en guerre comme en paix, à tout bâtiment de guerre ou de commerce quel que soit le pavillon... Si bien qu'un des onze navires en question aurait parfaitement pu, en franchissant le canal, se couler au beau milieu, ou bien à l'aide d'une avarie de barre bien préparée, éperonner une des grosses dragues de la Compagnie, ou tout simplement mouiller quelques mines... Ainsi eût été entravée pour des semaines l'arrivée des troupes qui, de l'Indochine, de l'Inde, de Madagascar et d'Océanie ralliaient, à toute vitesse, le front français...

Le 15 octobre, on saisit enfin les bateaux indésirables, mais le danger des mines subsiste. A la fin de septembre, on avait signalé une bande d'Allemands porteurs de dynamite, en plein Sinaï, donc en Égypte, car la frontière court en ligne droite, de Rafa au fond du golfe d'Akaba. Vraiment, pense Sir John Maxwell, des incursions de ce genre seraient aisément évitées si le Foreign Office s'occupait tant soit peu des Bédouins du désert et des Arabes du Hedjaz que les Turcs comblent de cadeaux, de belles robes de soie et de lourds bakchich. L'Angleterre est assez riche pour faire mieux... pour organiser, par exemple, un soulèvement vers la Mecque et dans l'Yemen.

Sans doute des raisons de très haute diplomatie s'opposent-elles à ce genre d'intervention. Et il faut bien laisser l'ennemi tranquille au Sinaï, puisqu'on n'a pas assez de monde pour organiser la surveillance par là.

A-t-on même assez de monde pour tenir l'Égypte? En août 1914, 4 bataillons d'infanterie, 1 régiment de cavalerie, 1 groupe d'artillerie de campagne, 1 batterie de montagne et 1 compagnie

(1) Traité signé par la France, la Grande-Bretagne, l'Italie, la Russie, l'Espagne, la Hollande, l'Allemagne, l'Autriche et la Turquie.

du génie devaient couvrir le pays d'Alexandrie à Khartoum : 2 000 kilomètres...

Et maintenant Sir John Maxwell n'a pas un homme de plus. Les troupes indiennes sont bien arrivées, mais on a aussitôt expédié en France un nombre égal de soldats blancs! La manœuvre s'est faite en une sorte de défilé d'opéra. Débarquements, rembarquements, mouvements de troupes inutiles en apparence se sont succédé avec une telle intensité que les ignorants peuvent croire, — et croient, — qu'il y a bien 150 000 soldats entre Suez et Port-Saïd...

Mais le Sinaï reste sans défense et sans défense le désert. Les postes-frontière, les garnisons d'El-Arish et de Nakhl sont abandonnés.

En Égypte, les Anglais expliquent cette évacuation par le calme de la région frontière, raison officielle qu'il est malsain de discuter. Mais, dans la péninsule, les Turcs et les Allemands auront beau jeu pour dire plus tard (1) aux Arabes : « Voyez : au premier signe du péril, les Anglais vous abandonnent. » Et cette idée-là fera son chemin parmi les tribus.

En réalité, il s'agit bien d'une retraite. Le 26 octobre, 2 000 Arabes se sont abattus sur le pays. On les a vus à 40 kilomètres dans le sud-est d'El-Arish. Par les étonnants moyens d'information immédiate des nomades, la nouvelle s'est répandue en quelques heures dans le Sinaï. A travers toute la presqu'île, vers le bac de la plaine de Suez, commence un nouvel exode.

De l'Est lointain, du pays d'Akaba, les Bédouins s'enfuient vers l'occident par le Darb-el-Hadj, l'ancienne route des pèlerins d'Islam. Piste solide et qui tient ferme sous leurs pieds nus, mais chemin de la soif ardente : un seul point d'eau sur 250 kilomètres... Par tribus entières ils se sauvent. Jusqu'à l'Et-Tih la route est une suite de boyaux aux parois verticales, à la température de brasier, vrais coupe-gorges où une bande de brigands arrêterait une division. Mais les brigands eux-mêmes fuient devant le Turc et l'Allemand ou s'enrôlent dans leurs armées. Dans les défilés sinistres, les caravanes s'étirent, les vieux cheiks sont en selle sur les dromadaires, puis vient la longue file des chameaux, portant les outres précieuses et

(1) Surtout en 1917.

les hardes de la foule apeurée qui piétine en mangeant la poussière, pieds nus, corps desséchés, visages émaciés, regards ardents. Étouffant sous le voile, les femmes portent les fardeaux que les animaux n'ont pu charger. Tous les ouadis sont à sec, les gosiers brûlent. Parfois on croit entendre un torrent qui mugit tout près et la soif redouble. Mais ce n'est que la plainte du vent dans le jeu d'orgue des défilés sans fond.

Puis c'est l'Et-Tih, le désert de cauchemar, et enfin, à mi-route, Kalaat-en-Nakhl, l'oasis.

Nakhl, le chef-lieu de la péninsule sinaïtique, est déserté. Plus un Anglais. La peur des fugitifs devient panique. D'instinct, ils interrogent l'horizon du nord, la piste qui descend de Kosseima à travers les sables, le chemin par où, sûrement, *ils* viendront.

A peine désaltérés, les fuyards repartent, renforcés par les Bédouins du Sud, qui arrivent de ce pays du Sinaï où les descendants d'Ismaël ont remplacé ceux d'Isaac. Tout ce chaos de montagnes où les clans d'Abraham et de Jacob ont conduit leurs troupeaux, où toute vie semble arrêtée depuis que fut écrit l'Ancien Testament, tout ce dédale de sommets chauves, où l'on chemine des jours et des jours dans la solitude et dans le silence, a soudain essaimé des hommes comme sortis des rochers : montagnards aux burnous couleur de terre, la peau de mouton sur l'épaule, la tête couverte du *keffiyé* sépia aux raies multicolores, serré sur le front par une corde. Par des vallées abruptes qu'il a fallu franchir en travers, de descente en escalade, de crevasse en crevasse, de granit en calcaire, puis par la plaine de Ramleh, enfin par l'Et-Tih ils sont venus du Djebel Serbal que fouillaient les esclaves des Pharaons pour en tirer les turquoises enchâssées dans le porphyre, du Djebel Safsaf qui est la Montagne de la Loi, du Djebel Mousa, vrai Sinaï disent les Arabes, où Moïse fit paître les troupeaux de Jethro.

Les deux torrents humains se sont confondus en un seul fleuve poussiéreux qui serpente sur la plaine jaunâtre, vers le couchant où, très loin, apparaissent les cimes violettes du Djebel-er-Raha, dernier obstacle avant l'Égypte du Nil.

Bientôt, on les voit affluer au bac de la plaine de Suez. Cohue d'hommes et de chameaux qui grognent avec sensualité, humant le canal d'eau douce qui court dans l'ouest du vrai canal. Ils passent, ils boivent, ils respirent, ils sont sauvés...

A présent dans le Sinaï demeurent presque seuls les moines grecs du Djebel-Catherine, dans leur monastère que bâtit Justinien à toucher les pentes de la montagne sainte, couvent-forteresse qui semble détaché du mont Athos et transporté là miraculeusement, dernier îlot chrétien dans cet océan d'Islam dont une vague vient de se retirer devant le raz de marée qui approche, au nom du Prophète lui aussi, mais guidé par une horde de renégats.

Quelques Arabes aussi sont restés pour éclairer l'envahisseur. Déjà, les Turcs savent que la panique règne dans le désert; la nouvelle sera vite à Berlin... et bientôt un communiqué signalera une victoire.

« Pour conquérir le monde, il faut tenir l'Égypte », a dit Napoléon. Contre l'Égypte, l'État-major allemand organise un nouveau front immense qui va du sud de la mer Rouge au golfe d'Alexandrette, d'Aden aux portes de Cilicie. Front distinct des autres, front autonome et dont l'objectif certain est le canal de Suez.

Mais le désert Et-Tih est couché en travers du chemin. Allié des défenseurs de l'Égypte, car il ne se peut traverser avec de grandes armées, avec des canons lourds. Mais complice aussi des Turcs : dans ces solitudes plates le travail des patrouilles est impossible. L'attaque aura donc lieu par surprise?

Non. Des yeux français, les yeux de nos aviateurs marins vont déjouer les ruses du désert et suivre, pas à pas, l'ennemi que deux navires de France mettront en déroute dès qu'il tentera d'enlever le Canal.

III. — LA GUERRE SAINTE

Le 1er novembre 1914 est une date sinistre.

Tout là-bas, à l'autre bout du monde, devant Coronel, port chilien, une escadre anglaise est écrasée. Le même jour, la Russie, dont la côte vient d'être insultée par trois torpilleurs turcs soutenus par le *Goeben* et le *Breslau*, rappelle de Constantinople son ambassadeur que suivent les représentants de France et d'Angleterre. Par le désastre de Coronel, et sauf riposte foudroyante (1), l'Atlantique est ouvert à l'escadre alle-

(1) La riposte est venue, victorieuse et terrible, le 8 décembre 1914, à la bataille des Falkland. Cf. Claude Farrère et Paul Chack, *Combats et batailles sur mer*, Paris, Flammarion.

mande victorieuse et le trafic va s'arrêter dans tous les ports, d'Halifax à La Plata, du cap de Bonne-Espérance à Gibraltar. La guerre avec la Turquie menace le canal de Suez, seule route qui reste ouverte aux navires dont les cargaisons nous font tenir, vaincre... La guerre avec la Turquie ferme le Bosphore et les Dardanelles, coupe la Russie de tout secours envoyé par les nations fortes, la voue à la défaite et à la révolution. Les détroits fermés, c'est la guerre prolongée à l'infini : mort pour les hommes, ruine pour les peuples...

Depuis les sombres jours d'avant la Marne, jamais l'horizon n'a été aussi chargé...

Danger à l'ouest du canal de Suez et danger à l'est. Que va faire l'Égypte vassale de la Turquie ? l'Égypte simple vilayet ottoman dit la Sublime Porte, laquelle ajoute : le Khédive n'est qu'un vizir du Sultan?... L'Angleterre a sauvé le pays de l'administration à la turque. Tout a été organisé. L'ordre règne et la justice. Jamais la vallée du Nil n'a connu pareille prospérité. Mais que valent de tels services contre la rancœur des Égyptiens de haute caste, leur souverain en tête, arrêtés dans leur arbitraire et dans leurs mangeries, et contre l'incompréhension des fellahs, instruments aveugles aux mains des trublions de tout poil ? Le khédive Abbas-Hilmi II, réfugié sur le Bosphore, jure que ses anciens sujets n'attendent qu'un signal pour se révolter. Dans le cœur du peuple égyptien, la reconnaissance est une pellicule qui couvre la surface. Crevez-la et vous trouverez l'abîme de la foi musulmane et des préjugés, et la haine contre les chrétiens.

La propagande donne en plein. Chassés par la guerre des Deauville, des Vichy, des Biarritz, des Carlsbad, les beys et les pachas d'Égypte ont servi toutes chaudes les nouvelles : la Belgique sous la botte, notre armée écrasée à Charleroi, la France envahie... Les troupes d'Allemagne sont invincibles et, comme les hordes de Tchinghiz et de Timour, elles massacrent. Et leur souverain est un vrai musulman, allié du Khalife. Dans les mosquées du Caire et d'Alexandrie, les fidèles implorent Allah pour qu'il donne la victoire à l'Empereur allemand, mais pas un ne lèverait le petit doigt pour hâter d'une heure l'inéluctable triomphe germanique. Et, tant que les coups s'échangent hors de l'Égypte, tout va bien...

La Grande-Bretagne, empire immense, n'a pas prévu l'im-

mensité du conflit, la guerre sur les fronts nombreux et dispersés. Elle n'a pas songé que l'Inde, l'Australie, la Nouvelle-Zélande, se jetteraient à corps perdu dans la bataille, que le canal de Suez verrait passer, par vingtaines, les transports de troupes des Dominions.

Va-t-on arrêter là ces troupes pour défendre ce canal?

Impossible, le sang coule, en France, par torrents... Pourvu, mon Dieu! que les gens de mosquée se tiennent cois et laissent le temps d'organiser la défense du ruban d'eau qui nous relie à l'Océan Indien, au Pacifique, aux mers de Chine, à toute cette moitié de la planète qui travaille pour nous!

Le 2 novembre, Sir John Maxwell déclare le pays en état de siège, et l'Angleterre proclame sa volonté d'assurer militairement la protection de l'Égypte. Aussitôt les Égyptiens offrent de coopérer à la défense, pourvu que la Grande-Bretagne s'engage à reconnaître l'indépendance, la paix faite.

Londres refuse. Il est malsain de s'engager d'avance. Et puis on aura bien le temps d'amener assez de monde pour faire face à l'attaque turque. Tout est encore calme, on ignore même le nombre des assaillants. L'ambassadeur de France à Pétrograd annonce 90 000 Turcs. Le consul de France à Damas, expulsé de Turquie le 8 novembre, réduit ce nombre à 60 000, échelonnés sur la voie ferrée à Alep, à Raiak, à Damas, à Maan. Combien d'Allemands dans toute cette troupe? 5 000 hommes, dit-on, et 1 500 officiers. Pas un soldat ottoman sur les côtes de Palestine et de Syrie. La mer est nôtre..

En vérité, le général Maxwell n'est guère renseigné.

13 novembre : la guerre sainte!

C'est un vendredi, jour sacré au pays d'Islam. Les fidèles se rendent à la prière du matin.

A Constantinople, dans la mosquée d'Achmet aux six minarets d'où part chaque année la caravane sainte; dans l'Aya-Sofia, basilique de Constantin que Mahomet II le Conquérant consacra au culte du Dieu unique; dans la mosquée de Bayezid, auréolée du vol des pigeons où ce matin-là les officiers du Seraskierat se pressent, sabre au flanc; dans la Souleimanieh, splendeur et joie de Stamboul; dans l'Osmanieh toute en marbre; dans la Selimieh qui, du haut de la cinquième colline, domine l'Europe et l'Asie; dans les cinq autres mosquées impériales, et dans celles que fondèrent les

sultans, les vizirs, les kapitans-pachas, les généraux, les grands veneurs, les émirs, les poètes, les juges, les janissaires ou les marchands; dans les trente églises byzantines où les oulémas ont pris la place des pappas; dans la mosquée rouge, dans la mosquée sanglante, dans la mosquée du poignard; dans celle de la fumée et dans celle des ténèbres; dans les mosquées des tourterelles, du nid de cigogne, de l'agréable perroquet; dans les mosquées du printemps, de la fontaine douce, de la fontaine jaillissante, de la source froide; dans celle du roi et des mendiants; dans celles des roses, des tulipes, des cerises, des lentilles; dans les deux mosquées de l'ail, dans les trois du rameur, dans les quatre des affineurs d'argent; dans les mosquées de l'orfèvre, du porteur d'eau, du serrurier jaune, de l'architecte, du tendeur d'arc, du tourneur de turbans, du crieur, des selliers, des bouchers, des voituriers, des accoucheuses et du moulin, bref dans les 489 mosquées qui s'élèvent entre les vieux murs de Byzance et la Pointe du Sérail, entre les Sept-Tours et la Corne d'Or; et dans la sainte entre les saintes, la mosquée d'Eyoub où l'on sacre les padischahs en leur ceignant le sabre du Prophète; et dans les 14 mosquées de Galata, les 44 de Kassim-Pacha, les 38 qui s'égrènent entre Top-Hané et Dolma-Baghtché, les 88 dont les eaux du Bosphore reflètent la coupole et les minarets; et dans les mosquées d'Andrinople, de Brousse, d'Angora, de Damas, odeur du Paradis, de Jérusalem la sainte, d'Erzeroum la délicieuse, de l'Anatolie, de la Roumélie et des vingt autres pays de l'Empire, à la même minute, le plus vieux Kiatib monte les degrés du *member* (1) et lit le *fetva* que signèrent le Cheik-ul-Islam Haïri et ses trois prédécesseurs Zia-ed-Din, Moussa-Kiazim et Essad, et que paraphèrent le *fetva-émini*, les neuf *cazaskers*, le conseiller du Cheik-ul-Islamat, le Supérieur des Écoles théologiques et les douze Grands Oulémas.

« O Musulmans... groupez-vous autour du trône impérial, obéissez aux ordres du Tout-Puissant, et comprenez que l'État est en guerre avec la Russie, l'Angleterre, la France et leurs alliés, et que ces pays sont les ennemis de l'Islam. Le Commandeur des croyants, le Khalife vous appelle sous sa bannière pour la guerre sainte. »

(1) Chaire du prédicateur.

La prière finie, le peuple de Stamboul se disperse, très calme. Le peuple..., ce qui en reste plutôt. Des vieux, des enfants, et ceux qui ont pu payer dix livres turques aux recruteurs (1). Les autres, tous les autres sont dans les casernes ou bien en route vers le Caucase, vers la Syrie, vers l'Arabie pour une guerre qui, sainte ou non, va les dévorer.

Il faut pourtant réchauffer l'enthousiasme, donner aux roumis de Péra et de Galata un avant-goût de ce qui les attend. Des détachements se forment, manifestations organisées par la police de Talaat, figurants habituels des démonstrations guerrières, en cette guerre dont le peuple n'a pas encore compris le but. Pendant que, blêmes de peur, les Grecs et les Arméniens ferment leurs boutiques, les patriotes organisés grimpent à Péra, poussent des acclamations devant les ambassades d'Allemagne et d'Autriche, dévastent un magasin autrichien qui annonce maladroitement la vente de vêtements anglais, brisent les glaces d'un grand hôtel que dirige un Arménien, puis se rendent au plus prochain *karakol* (2) toucher le salaire d'une journée si bien remplie...

Ainsi commence la guerre sainte dans la capitale.

Bientôt, dans toutes les mosquées de la planète, les imams vont pousser le cri de ralliement. En même temps, sous le manteau, on distribue partout un appel furieux, incendiaire, hystérique à la haine des races et des religions, une brochure qui porte la marque de Wangenheim, car on y trouve toute la minutie de l'organisation allemande, un guide du parfait assassin où tous les cas sont examinés, où sont donnés tous les moyens pratiques d'exterminer les giaours, sauf les exceptions qui s'imposent.

« Apprenez que le sang des Infidèles peut être versé impunément, — excepté celui des Alliés que nous avons promis de protéger.

« Leur extermination est une tâche sainte, qu'elle soit accomplie en secret ou au grand jour... Celui qui en tuera même un seul sera récompensé par Dieu. Que chaque musulman, dans chaque pays, jure solennellement d'abattre trois ou quatre des chrétiens qui l'entourent, car ils sont les

(1) Cinq livres turques glissées au médecin du conseil de santé suffisaient souvent.

(2) Commissariat de police.

ennemis de Dieu et de la foi... Notre cœur resplendira de la lumière de l'espérance et nous élèverons nos voix, disant : « Les Indes aux musulmans des Indes, Java aux musulmans javanais, l'Algérie aux musulmans algériens, le Maroc aux musulmans marocains, Tunis aux musulmans tunisiens, l'Égypte aux musulmans égyptiens, Iran aux musulmans iraniens, Touran aux musulmans touraniens, Boukhara aux musulmans boukhariens, le Caucase aux musulmans caucasiens, et l'Empire ottoman aux musulmans arabes et turcs... »

Guerre prêchée, guerre désirée, guerre effective par la bataille ou par le meurtre, tout est prévu. Des exemples sont donnés, tirés des assassinats les plus marquants des dernières années. Et le manifeste ordonne de réunir des bandes secrètes de meurtriers partout où les troupes régulières ne peuvent servir...

Cette démonstration, qui voudrait être redoutable et qui n'est que ridicule, aboutit à une faillite complète. Le paysan d'Anatolie, le fellah du Nil, le nomade du Hoggar n'y comprennent rien. Le Coran n'a pas excepté les Allemands, — chiens de chrétiens comme les autres, — de la loi générale d'extermination. Qu'est-ce que cette guerre sainte d'un genre nouveau?

Certes, et sans nous éloigner de l'Empire ottoman, la haine de l'Arabe contre l'Anglais, la haine du Turc contre le Russe sont des leviers puissants. Par bonheur, Turcs et Arabes n'ont jamais éprouvé, l'un pour l'autre, que parfait mépris. Mais ce sont là raisons psychologiques, lesquelles, comme de coutume, échappent aux gens de Berlin. Et le kaiser croit, dur comme fer, qu'il va lancer trois cents millions de fanatiques au massacre, Égyptiens en tête.

IV. — L'ARTILLERIE LOURDE DU CANAL

Il est bon d'aider la guerre sainte par une propagande directe. L'ambassadeur Wangenheim et le général Liman von Sanders, inspecteur général de l'armée turque, ont tôt fait de trouver l'homme qu'il faut. C'est un nommé Mors, capitaine allemand au service de la police égyptienne. On l'expédie, poches pleines de plans, malles bourrées de dynamite, à Alexandrie... où il est aussitôt arrêté. La prise est bonne, la loi martiale est en vigueur, *dura lex*. Un seul moyen de sauver sa peau : révéler toute l'organisation, dénoncer tout le monde.

Mors y va carrément, en détail, et une rafle suit, tellement copieuse que personne n'osera désormais bouger. L'Égypte est purgée comme serait purgé Paris, si l'on se décidait un jour à l'épouiller de la vermine internationale.

Dès lors on respire, et rares sont les gens qui appellent de leurs vœux les reitres de Turquie. L'amour qu'éprouvent les nationalistes du Caire pour leurs coreligionnaires de Stamboul est une arme d'opposition qui fut commode, mais elle a fini par s'émousser et les treize millions d'Égyptiens redoutent, comme une invasion de bêtes féroces et de sangsues, l'arrivée des soldats du Sultan et des fonctionnaires en stambouline.

Les résidents européens devraient retrouver leur sérénité, mais chaque jour de stupéfiantes nouvelles germent spontanément dans les cerveaux et, sous l'engrais de la formidable couardise levantine, poussent, prennent de la vigueur et s'épanouissent comme plantes vivaces et vénéneuses.

Cependant, les Anglais commencent de s'organiser.

De cette place forte qu'est l'Égypte ils vont abandonner l'immense glacis formé par le désert et concentrer tous leurs moyens sur le canal de Suez, fossé long de 105 kilomètres, large de 100 mètres en ses parties les plus étroites et profond de 12 mètres au plafond dans toute sa longueur, — fossé divisé en trois tronçons par le lac Timsah et les lacs Amers dont l'étendue complète les 162 kilomètres que franchissent les navires de la Méditerranée à la mer Rouge. Les lacs se défendent tout seuls, il faudrait une flottille pour les traverser, une flottille que les Turcs ne pourront amener. Auront-ils seulement des équipages de pont?

Trois tronçons ai-je dit : celui du nord, — 75 kilomètres de Port-Saïd à Ismaïlia, — traverse d'abord, jusqu'à Kantara (kilomètre 45) une région où la plaine d'Asie, fond desséché du lac Menzaleh, est plus basse que la Méditerranée et que le canal. Sir John Maxwell fait ouvrir une brèche, l'inondation couvre aussitôt la plaine, rendant Port-Saïd inviolable. Jusqu'au kilomètre 34 le désert redevient un lac. On ne peut opérer de même partout; mais il est, le long de la rive d'Asie, d'autres vallonnements qui ont soif... Les dragues colossales de la Compagnie du Canal qui, toute leur vie, ont aspiré, se transforment en pompes refoulantes et, par-dessus les rives, noient toutes les dépressions. Au kilomètre 40, devant Kan-

tara, devant Ballah, des étangs surgissent à la place de quelques ravins par où l'ennemi aurait pu s'approcher à couvert. Il reste quand même dans le tronçon nord, notamment en face d'El-Ferdane et devant le Timsah, une houle de sable (1) qui favorise l'attaque.

Entre le lac Timsah et le Déversoir (extrémité nord du grand lac Amer), pendant les douze kilomètres du deuxième tronçon, le canal est creusé à travers un haut plateau. Région vulnérable où la rive d'Asie se prolonge par le Djebel-Habeita et le Kiatib-el-Habachi, chaînes de dunes où des colonnes d'assaut peuvent rester défilées jusqu'au dernier moment.

Enfin, le long des 18 kilomètres du troisième tronçon, du petit lac Amer à la lagune de Suez, le sol asiatique s'élève, à partir du canal, en une pente douce, régulière et toute nue, infranchissable sous le feu.

Et malgré les faibles effectifs, le feu promet d'être formidable, car la défense dispose de l'artillerie lourde la plus puissante, la plus mobile, la plus précise, la mieux servie que puisse rêver le général Wilson, aimable colosse qui a pris, le 16 novembre, le commandement de la défense du canal et s'est installé à Ismaïlia.

A ses ordres on vient en effet d'envoyer des bâtiments de guerre aux canons puissants.

Les chocs gigantesques des armées sur les fronts terrestres laissent dans l'ombre bien des événements de la guerre navale, lesquels sont lourds de conséquences formidables et lointaines. La maîtrise de la mer est à la base de toutes les victoires. Le comprendrons-nous jamais?

Deux faits viennent de se produire, traduits par deux mots dédaigneux dans les communiqués : on a découvert le 31 octobre, dans la Roufidji (2), le croiseur *Koeniqsberg;* et le fameux corsaire *Emden* a été détruit le 9 novembre, à l'île des Cocos (3). Résultat : l'Océan Indien est désormais libre, libre comme en temps de paix. Plus besoin de faire escorter les troupes de l'Inde, les troupes d'Australie, par des théories de croiseurs. Pour la garde du Pacifique, la flotte japonaise est là. Et l'An-

(1) Le Kataib-el-Darb au nord, le Kataib-el-Kheil devant le lac Timsah.

(2) Rivière de l'Est-Africain allemand.

(3) Voyez *la Mort de l'Emden* (Claude Farrère et Paul Chack, *op. cit.*).

gleterre pourrait envoyer vingt navires de combat dans le canal de Suez, si cet autre fait lointain, la défaite de Coronel, ne la forçait à appeler ces vingt bâtiments-là dans l'Atlantique à la recherche de l'amiral von Spee ou vers la Grande Flotte pour remplacer les chasseurs déjà découplés...

Écoutons l'Amirauté britannique parler, le 19 novembre, au ministre de la Marine française : « Pour se prémunir contre une attaque possible des Turcs en Égypte, contre un soulèvement dans ce pays et contre le massacre de populations chrétiennes dans l'Empire ottoman, l'Amirauté juge essentiel de concentrer des forces navales imposantes dans le Levant. » Telle est, même sans combat naval, l'utilité des flottes... Et de fait, les Turcs ont toujours tremblé devant les vaisseaux portant à la corne les trois couleurs de France ou l'enseigne blanche à la croix de Saint-Georges de la flotte anglaise. La sottise des Dardanelles est encore à faire et jamais, jusqu'à présent, ces vaisseaux-là n'ont fait demi-tour devant le Croissant...

L'Amirauté dit aussi que l'amiral Peirse, chef de l'escadre des Indes orientales, commandera désormais les navires d'Égypte, sa marque flottera sur le cuirassé *Swiftsure* et sous ses ordres seront placés les croiseurs anglais *Minerva*, *Doris*, *Proserpine* et le russe *Askold*. Mais il faudrait, ajoute Londres, envoyer deux croiseurs français, *Dupleix* et *Montcalm*, par exemple.

Swiftsure, *Montcalm* et *Dupleix* sont libres depuis que l'Océan Indien est délivré. Mais les deux français sont à bout de bord. Ils ont fait l'un et l'autre plus de deux ans de campagne en Extrême-Orient et, depuis la guerre, ils n'ont cessé de travailler, l'un avec l'escadre australienne, l'autre avec l'escadre anglaise de Chine (1). Finalement, la rue Royale met aux

(1) Est-ce raison suffisante pour être à bout de souffle ? Oui, la France, même avant la guerre et avant Washington, n'a jamais eu assez de navires pour faire le travail dans les mers lointaines. Pour une besogne donnée, tandis que l'Angleterre envoie quatre croiseurs, nous en expédions un. Résultat : le nôtre est sur la brèche douze mois par an et finit par claquer. Aux Dardanelles, en 1915, la 4e escadrille de torpilleurs, dont j'avais l'honneur de commander une des six unités, faisait le même service de surveillance qu'une flottille anglaise de douze bâtiments. Il y avait, chaque jour, dans le détroit, quatre torpilleurs anglais et quatre français. Nous faisions en réalité, à cinq, le service que nos camarades britanniques faisaient à douze. Les jours de « coup de souque » ils étaient sûrement plus frais que nous mais, heureusement, personne ne s'en est jamais aperçu.

ordres de l'amiral Peirse le *Requin*, le *Desaix* et l'*Amiral Charner*.

Le chef anglais se charge de la Syrie, de la Mer Rouge et de l'Égypte. Huit navires pour trois fronts. C'est peu. Mais la mer nous est ouverte et Malte n'est pas loin. A l'approche de l'ennemi, on appellera les croiseurs qu'il faudra.

Oui..., mais, cet ennemi, le verra-t-on venir ?

V. — KRESS VON KRESSENSTEIN

La quatrième armée ottomane, est prête à marcher vers l'Égypte.

La mobilisation turque date, ne l'oublions pas, des tout premiers jours de la guerre; mesure de précaution disaient les Turcs, préparation d'offensive en réalité. Au vrai ils pouvaient se prétendre menacés au Caucase et en Thrace, ce dont les gens de Berlin n'avaient cure.

Mais le kaiser ne pouvait pas dire aux Turcs : « Préparez donc une attaque contre l'Égypte, vous empêcherez ainsi les Anglais d'envoyer des renforts sur le front de France. » Cette stratégie n'eût pas été digérée facilement, même par le Comité Union et Progrès. Il fallait trouver autre chose. Les Allemands exploitèrent l'irrédentisme ottoman, enflammèrent, par les moyens habituels, la presse dont le refrain devint : « Le Caire, deuxième ville d'Islam après Stamboul, doit rentrer dans le giron de l'Empire. Par l'Égypte seule, puisque la mer est fermée à tout ce qui n'est pas Anglais ou Français, la propagande panislamique peut déferler sur l'Afrique du Nord, sur l'Afrique orientale, sur l'Afrique équatoriale. L'Égypte est la plus riche province de la Turquie. Les giaours nous ont volé cette richesse-là. » Les créatures de Wangenheim ajoutaient : « Le Caire est le refuge des Syriens turcophobes, le siège des revendications arabes naissantes. Il faut en finir. Qui tient l'Égypte, grenier de l'Arabie, tient tout le pays arabe. »

Plus allemand que les Allemands, Enver Pacha fit le reste.

Tant et si bien que, fin août, la concentration ottomane commença d'être sérieusement troublée par un quadrille imprévu d'unités en route vers la Syrie.

Le 8e corps syrien s'y trouvait déjà, 35000 Arabes encadrés de Turcs. On fit venir de Mossoul le 12e corps, arabe, lui aussi,

soit 15000 hommes. Et, comme l'ensemble était vraiment trop arabe pour inspirer confiance, on le compléta d'admirable manière en expédiant à Zakhlé (Syrie) la 10e division de Smyrne, commandée par l'Allemand von Trommer Pacha, 10 000 soldats d'élite, Anatoliens descendant de ceux qui jonchèrent de leurs ossements tous les champs de bataille de la Caspienne à l'Adriatique, de l'Iran à la Hongrie.

Le général Zekki Pacha, mis à la tête de la 4e armée, tout de suite vit clair et parla net : « Mes troupes n'atteindront jamais l'Égypte. On ne traverse pas l'Et-Tih avec une armée sans tenir la route côtière, la route des oasis, la route battue par le canon des escadres. On peut tout juste envoyer une division toute nue, sans bagages mais elle arrivera épuisée et se cassera le nez contre les défenses du canal de Suez. Personne n'en reviendra. Inutile de compter sur un soulèvement de l'Égypte ou sur l'aide des Senoussis et des Soudanais égyptiens, même commandés par des Turcs. »

Vérités gênantes : le grand état-major de Stamboul débarqua Zekki et passa outre (1). Son successeur fut Mersinli Djemal Pacha, autrement dit Koutchouk Djemal qu'il ne faut pas confondre avec Achmet Djemal Pacha le dictateur, que bientôt nous verrons à l'œuvre.

Le colonel d'artillerie bavarois Freiherr Kress von Kressenstein, plus connu sous le nom de von Kress Pacha, fut nommé chef d'état-major de la 4e armée. Cet Allemand avait su, chose rare, gagner l'estime des officiers turcs. La place du chef, disait-il, est au milieu de ses hommes, sur la ligne de feu. Défenseur acharné de la campagne d'Égypte (2), il en devint l'âme et la prépara avec une impitoyable énergie.

Il choisit sans hésiter la route qu'il fallait, celle qui va de Bir Seba à Ismaïlia par Hasana. Le chemin y est assez résistant et pas trop accidenté ; il traverse la partie de l'Et-Tih comprise

(1) Selim Ier fit autrefois trancher la tête à Houssein-Pacha, un de ses quatre vizirs, lequel avait osé, à la veille de la guerre d'Égypte (1516), parler des difficultés de la marche à travers le désert...

(2) Jamais von Kress ne voulut abandonner la partie. Combattant indomptable et excellent chef de guerillas, il continua de harceler les Anglais, même après l'échec sanglant qui fait l'objet de ce récit. Il voulait coûte que coûte forcer les Anglais à garder en Égypte de gros effectifs et il finit par réussir En janvier 1916, avec une faible division turque il immobilisa, pour la garde du canal, trois corps d'armée britanniques.

entre les sables mous du Nord et le chaos montagneux sinaïtique; enfin il aboutit, je l'ai montré déjà, devant les points vulnérables du canal. Ismaïlia est la clef de la défense. Nefiche est tout près, et qui tient Nefiche tient le canal d'eau douce venant du Caire. Alors les défenseurs du canal maritime n'ont plus qu'à se rendre ou à mourir de soif.

Donc trois cents kilomètres de marche à travers l'Et-Tih !

Il fallut d'abord compter et jauger les puits. Il fallut ensuite compter les chameaux disponibles pour transporter l'eau supplémentaire. Et l'on vit qu'au maximum 14 000 hommes et 900 chevaux pourraient passer... 14 000 hommes contre peut-être 50 000, répartis il est vrai, pensait von Kress, sur les 120 kilomètres du canal, et qui seraient poignardés dans le dos par les Égyptiens révoltés.

La 25e division, commandée par Ali Fouad Bey, fut désignée; elle n'emmenait que 7 batteries dont une seule lourde, 200 coups par pièce. Peu ou point de bagages (1); ration quotidienne de famine prévue pour les hommes: 600 grammes de biscuit, 150 grammes de dattes, 9 grammes de thé, un bidon d'eau potable. 6 880 chameaux ravitailleraient la colonne (2), portant, au total, dix jours de vivres et d'eau... Donc, coûte que coûte, il fallait franchir les 300 kilomètres de désert en dix étapes. Von Kress comptait sur le soldat turc résistant, dur au mal, se nourrissant de rien. Von Kress avait raison.

La dixième étape franchie, la dernière outre vidée, il faudrait attaquer sur-le-champ... et vaincre. En cas d'échec on mourrait de soif dans le désert pendant la retraite. Pour cacher jusqu'à la dernière minute le point d'attaque choisi, de faibles détachements d'ailes devaient suivre les deux autres routes du désert : El-Arish-Kantara et Akaba-Suez.

Tel était le plan de von Kress Pacha.

Le canal enlevé, la quatrième armée suivrait. A cette armée d'invasion il fallait un chef. On choisit Achmet Djemal Pacha, triumvir et massacreur, une des têtes du parti jeune turc. Et tout de suite on le baptisa Sauveur de l'Égypte.

(1) Quinze kilogs en tout par officier. Aucune tente, sauf deux tentes sanitaires par bataillon.

(2) La colonne du centre (11 600 hommes), comptait 4 600 chameaux pour l'eau douce et 1 280 pour les vivres. Chacune des colonnes d'ailes (1 300 à 1 400 hommes) avait 500 chameaux. Ces animaux devaient être nourris d'orge ou de biscuit concassé, mais ne devaient pas boire...

VI. — DÉPART EN MUSIQUE

En l'après-midi du 21 novembre 1914, qui est le 3 moharem 1333, le Bosphore, triste et désert depuis la guerre, s'anime soudain.

L'automne est près de sa fin. Le grand vent d'hiver, qui cinq mois durant apportera de la mer Noire l'haleine glacée de l'Oural et de la steppe russe, n'a pas commencé de souffler. Les premières averses ont fait du ciel une voûte de pervenche; l'air, nettoyé des poussières de l'été, est net comme cristal. Aucun détail ne se perd des lignes merveilleuses d'Europe et d'Asie dans cette fête de lumière des derniers beaux jours.

Accostés aux appontements du pont de Kara Keui, les *chirket* aux aubes gigantesques sont pris d'assaut. Les vedettes de l'Amirauté descendent la Corne d'Or, sifflant éperdûment et dispersant la foule effarouchée des caïques. Aux quais de Galata et de Top-Hané, les mouches à vapeur des diplomates et des ministres, — coques blanches fines, cheminées de cuivre poli, — avalent les personnages dorés que déversent à tout instant les automobiles.

En aval du grand pont et jusque par le travers de la pointe du Sérail, la Corne d'Or est un dortoir de navires assoupis. Allemands, Autrichiens, Turcs sont amarrés en deux lignes parallèles, avant contre arrière, toutes chaudières éteintes depuis trois mois, — et pour quatre ans, — bloqués là tant que les Alliés seront maîtres de la mer. Comme pour prouver qu'ils vivent encore, ils ont arboré le grand pavois.

Toute une escadre, pavoisée elle aussi, est à l'ancre un peu plus loin, devant le palais impérial de Dolma-Baghtché, immense pièce de confiserie blanche tarabiscotée. Le *Goeben*, le *Breslau*, le *Khaïreddin-Barbarossa*, le *Torgout-Reis* semblent ainsi être là pour protéger la flotte de commerce paralysée. De leurs coupées se détachent des canots à vapeur qui cinglent vers la côte d'Asie, suivis bientôt par la foule des bateaux partis des quais. Les eaux calmes sont rayées de sillages qui convergent, par vingtaines, vers la Tour de Léandre toute blanche; le Bosphore au parfum de pastèque commence de fleurer l'essence et le benzol.

Grande cérémonie sur la côte asiatique : Djemal-Pacha va partir pour la Syrie.

Dans la matinée, à travers Scutari ont défilé déjà des troupes vomies par la caserne de Vani-Keui ou par la grande Selimieh qui déshonore l'entrée du Bosphore de sa facade interminable et triste. Une division d'infanterie, une brigade de cavalerie, musiques en tête, ont envahi le faubourg d'Haïdar-Pacha, terminus de la ligne ferrée d'Asie. Ces troupes vont saluer le futur conquérant du Caire.

A présent, la flottille venue d'Europe accoste le débarcadère. Un petit café est suspendu là, au-dessus du courant qui gazouille parmi les pilotis massifs. Des Turcs à barbe blanche sont assis, seuls spectateurs du débarquement ; tous les jeunes sont aux armées et les badauds grecs ou arméniens sont inconnus à Scutari.

Du *chirket* descend d'abord la phalange habituelle des démonstrations patriotiques. Aujourd'hui, Djambolat, chef de la sûreté, la dirige, secondé par des mouchards de toute origine et par des *hammals* solides, membres de cette corporation qui fournissait au Sultan Hamid l'élite de ses massacreurs. Toute cette tourbe, qu'accompagne une masse de désœuvrés ou de suspects avides de faire preuve de loyalisme, disparaît dans la ville. Rues tortueuses d'abord : maisons de bois minables que l'âge a teintées de vieil argent, maisons de riches peintes en rouge vif, entremêlées de masures chancelantes aux parois rapetassées de planches à peine rabotées, aux toits complétés par des débris de bidons à pétrole. De temps à autre le regard s'accroche à la tache fauve d'un platane dont les dernières feuilles achèvent de tomber, à la colonnade vert bronze d'un cyprès, aux vieilles pierres grises d'une fontaine. Des autos, lancées à toute allure, tanguent durement sur le pavé défoncé. Puis la voie s'élargit pour longer l'immense cimetière accroché aux pentes occidentales du Boulgourlou que les pluies d'automne ont tapissé d'un gazon nouveau, le cimetière aux cyprès géants où nichent des milliers de colombes, le cimetière qui fait de Scutari la capitale des morts de Turquie comme Stamboul est la capitale des vivants.

Enfin, voici Haïdar-Pacha. Derrière la haie de soldats, la foule s'entasse, moutonnement de *tarbouchs* écarlates piqueté

des quelques taches blanches des turbans. Mais quelle est cette horde?

A gauche de la gare, un troupeau de misérables, pieds nus, hâves, sales, passifs et résignés est groupé sous la garde d'une section de gendarmes. Ce sont des *rédifs* (réservistes) d'Anatolie, de Syrie, d'Arabie, de Mésopotamie et de Kurdistan. Quand sera terminée la cérémonie, ils se rendront à la caserne de Sélim où, peut-être enfin, leur donnera-t-on à manger. Ils ont posé à terre leurs paquetages dont le bariolage disparaît sous des couches de poussière et de suie et que la boue achève de souiller. Les plus vieux portent les cicatrices de la guerre des Balkans; quelle région vont-ils maintenant arroser avec le sang de leurs veines? Ils ne savent, ils attendent, ils ne comprennent pas. On leur a dit : c'est le *Djihad*, la guerre sainte, et ils voient une foule de giaours mêlée à la foule des vrais croyants et d'autres giaours qui commandent, habillés en officiers turcs... On leur a dit : vous partez pour défendre le sol sacré de la patrie contre les infidèles. Mais que viendraient faire les infidèles sur cette terre qu'on vient de dévaster? Car, à la mobilisation, les soldats du Sultan ont envahi les champs et les villages, razzié les réserves de blé, de fourrage, de maïs et d'orge, emmené les bêtes à cornes, les moutons, les chevaux, les chameaux, les mulets, les animaux de basse-cour. On n'a rien laissé pour conserver les races et pour les semailles prochaines. C'est la terre toute nue que ces paysans vont défendre, la terre où ceux qui sont restés vont crever de faim, tout en peinant à la corvée des routes et des transports, sous les yeux des valis, des caïmacans et de toute la bande de fonctionnaires dont cette réquisition a rempli les poches et les greniers... Alors, n'est-ce pas, ils aiment mieux partir et se battre que voir l'agonie des femmes et des petits... du reste, ils n'ont pas le choix...

Voici justement, dans une voiture magnifique, l'organisateur du pillage de tout un peuple, le bellâtre Enver Pacha tout fier de cette mobilisation qui n'a pas coûté une piastre.

Le héros de la Révolution est plus fardé, plus corseté que jamais; un Allemand, le colonel Bronsart von Schellendorf l'accompagne. Les troupes présentent les armes, les musiques militaires éclatent. Vers la voiture, des gens se précipitent; c'est à qui l'aidera à descendre, et des barbes blanches s'incli-

nent devant ce ministre de la guerre de trente-deux ans... Ibrahim-bey, ministre de la justice, Halil-bey, président de la Chambre, Husni-Pacha qui chassa d'Yldiz-Kiosk les gardes apeurés d'Abdul-Hamid, Cheriff-Djafer Pacha, descendant du Prophète, multiplient les saluts, mains droites au sol, puis aux lèvres, puis au front. Mais on ne sait où courir pour plier l'échine. Quelle histoire si on en oubliait un seul! Et voici arrivant en trombe, Talaat, l'ancien postier, hercule aux poings formidables, intelligent, patriote, féroce et prêt à tout, véritable chef du triumvirat des massacreurs dont Enver et Djemal sont les deux autres têtes. Il est aujourd'hui hilare et rubicond; trop de raki sans doute et de champagne réquisitionné. Dédaignant les courbettes officielles, il va serrer les mains des quarante du Comité Union et Progrès, ses complices, ses âmes damnées, les maîtres de l'Empire des Osmanlis... Puis il se dirige vers les Ambassadeurs et les salue avec une affectation de cordialité bonhomme, laquelle ne semble pas combler d'aise le doyen du corps diplomatique, marquis Pallavicini, vieillard tout englué de protocole, ambassadeur de S. M. François-Joseph. En revanche, le représentant du kaiser, baron von Wangenheim, géant massif et raide, figure arrogante de junker prussien, œil faux, moustaches en bataille, éclate d'insolente satisfaction: cette journée est sa journée et, si l'affaire d'Égypte tourne bien, un grand pas sera fait vers le fauteuil de chancelier d'Empire. Wangenheim, colossal comme Bismarck, croit en avoir le cerveau. Auprès de lui, les deux hommes qui l'aident à tirer les ficelles du pantin turc, le commandant Humann, attaché naval, et Weitz, de la *Frankfürter Zeitung* supputent les chances avec le général Liman von Sanders, lequel ne se fait aucune illusion sur le résultat final. Le Grand quartier général allemand s'est lancé dans l'expédition d'Égypte malgré son avis; mieux encore, on lui a ordonné de se taire et il a obéi. Après tout, pour les gens de Berlin, la viande turque n'est pas chère et on saura ménager les rares grenadiers poméraniens qui encadrent la troupe sacrifiée. Le colonel von Frankenberg, chef d'état-major de Djemal, rassure tout le monde là-dessus.

Musique, cliquetis d'armes : voici le Grand Vizir. Rares sont les circonstances qui amènent le prince Saïd-Halim à quitter le *Konak* doré de Yeni-Keui où il coule des jours

paisibles, laissant à d'autres les soucis du pouvoir. Prenant modèle sur son souverain, Saïd-Halim signe de confiance, signe sans lire, tout ce que lui présentent Talaat, Enver ou Djemal. Mais aujourd'hui il s'agit de l'Égypte et, si délicieuses que soient les fonctions de Grand Vizir telles que Saïd-Halim les exerce, le titre de Khédive ferait bien mieux son affaire... Il est le doyen des descendants de Mehemet-Ali et, suivant la loi turque, il devrait occuper le trône des Pharaons. La monarchie d'Égypte se transmet en ligne directe, c'est vrai, mais, après tout, on pourrait changer cette loi... Saïd-Halim a assez largement commandité l'entreprise jeune turque pour pouvoir espérer. E il espère... Aussi totalement étranger aux choses militaires qu'à la science politique, il n'a pas la moindre idée des difficultés qui attendent l'armée d'Égypte. Généraux et ministres n'ont jamais perdu leur temps à lui expliquer quoi que ce soit.

L'assemblée est au complet et la voix du Grand Vizir s'élève :

« Au nom de S. M. impériale Mohammed V... »

Appuyé sur son sabre qu'il étreint d'une main velue, une main d'étrangleur, Djemal écoute. Ex-francophile, il connaît les finesses de notre langue et songe au chat qui tirait les marrons du feu. C'est un rôle qu'il n'a jamais joué en faveur de personne, quoi qu'en puisse penser Saïd-Halim qui se gargarise de paroles pompeuses. Et soudain Djemal coule vers l'orateur un regard noir, un regard en coup de couteau qui passe rapidement, tel un pinceau de projecteur, et s'arrête un instant, plus haineux encore, sur Wangenheim et sur le groupe allemand. Djemal a horreur de ces gens-là. Certes, on a besoin d'eux, mais si les affaires tournent mal, ils feront bien de s'éclipser à temps. A cet instant, le Grand Vizir conclut en parlant de la guerre sainte. Djemal, lui, conçoit la guerre sainte tout autrement et, s'il était seul à commander, tout ce qui n'est pas turc, turc de race pure, passerait un pénible quart d'heure.

Les périodes succèdent aux périodes et les orateurs aux orateurs. Bedri-bey, préfet de police, chef de claque en l'occurrence, déclenche les applaudissements. Au premier rang des spectateurs, un beau vieillard de soixante-quatorze ans, solide et droit, Mehemed Fuad Pacha, le héros de la bataille d'Elena (1),

(1) La bataille d'Elena, gagnée par Fuad le 10 décembre 1877 sur le général Dombrowski, fut, avec l'admirable défense de Plevna où s'immortalisa Osman Pacha, le plus brillant succès des Turcs pendant la guerre turco-russe.

songe que de son temps on ne discourait point et on agissait d'autre manière...

C'est Talaat à présent. Plus habitué aux coups de gueule des réunions publiques et à l'emploi de la langue verte qu'aux allocutions subtiles, il lit le discours qu'un scribe quelconque a rédigé.

« ... Le pays compte sur vous pour ramener à l'Empire osmanli la plus chère, la plus riche des terres que les giaours ont volées... Partez, Djemal, notre pensée vous suit... »

— « En voilà un, pense Djemal, qui est bien content et bien pressé de me voir filer ; il m'expédierait, s'il le pouvait, beau-plus loin... Il paraît que je le gêne, lui et ses quarante disciples, — ici un coup d'œil méprisant aux gens d'Union et Progrès. — Sans doute pense-t-il en avoir fini avec moi, mais, qui sait? il viendra peut-être un jour me demander asile et protection là-bas, dans le Sud, le jour où le peuple en aura assez de sa figure de *pomak* (1). Alors je ferai mes conditions. »

— « ... Et, j'en suis sûr, conclut Talaat en brandissant ses poings énormes, vous ne ferez pas de quartier aux traîtres et aux ennemis. »

Il faut bien lâcher son sabre, pour l'étreinte. Talaat donne l'accolade à Djemal, spectacle touchant que la musique des zouaves albanais accompagne d'une ritournelle. Puis, c'est le tour d'Enver-Pacha qui, d'une voix douce, tresse des guirlandes oratoires à son ennemi mortel. Les deux hommes se valent : tous deux sont cruels, ambitieux, avides, d'une volonté d'acier et d'une audace sans limite : au revolver tous deux font mouche à tout coup. Les officiers boivent les paroles de celui qu'ils appellent « Napoléonik », l'idole des Jeunes Turcs, le vainqueur d'Andrinople où il est entré vingt-quatre heures après le départ des Bulgares. Wangenheim, resté froid jusque-là, applaudit les fins de période de son ami très cher...

« ... Pendant que moi-même, avec la troisième armée, je mènerai au Caucase une campagne de libération pareille à la vôtre. La défaite des Moscovites ouvrira à nos troupes glorieuses la route de l'Afghanistan et des Indes frémissant à l'appel de la guerre sainte.... »

Ainsi Napoléonik se croit aussi Alexandre le Grand. Main-

(1) Bulgare islamisé.

tenant qu'Hassan-Izzet a arrêté les Russes, il va cueillir les lauriers. « Que le typhus étouffe ce jeune idiot » (1), murmure tout bas Djemal, qui ajoute pensif : « En attendant, Talaat reste seul... »

— « ... Ainsi, achève Enver, nous aurons cette fois encore justifié tous deux la confiance du peuple ottoman. »

Djemal, brièvement, répond : « J'entreprends aujourd'hui une tâche dure, presque surhumaine. Si j'échoue, je sais que d'autres, nos Alliés d'Allemagne, continueront la lutte, la mèneront, coûte que coûte, jusqu'au bout. Quant à moi, je ne reviendrai pas à Constantinople avant d'être entré au Caire. » Applaudissements délirants, musique. Et bientôt, le train s'éloigne vers le sud...

Seul dans son compartiment, Djemal Pacha ferme les yeux et songe. Il se revoit en juillet 1913, sur la passerelle du cuirassé *Courbet*, assistant, près de l'amiral Boué de Lapeyrère, aux écoles à feu de combat de l'armée navale française. Tir à 14 000 mètres sur une ligne de buts tous volatilisés après trois ou quatre minutes de feu... Si l'Entente barre le canal avec de tels navires, les colonnes d'assaut seront balayées comme fétus de paille dans l'ouragan... Elle est belle et d'attaque pourtant, la quatrième armée. A son approche, les Égyptiens et les Senoussis se lèveront en masse, attaqueront par derrière les défenseurs du canal, ces combattants de troisième ordre qui ont remplacé là-bas les contingents solides expédiés sur le front français... Tout le long du chemin il faudra dire et redire aux troupes combien est riche cette terre du Nil ; alors, quoi qu'il advienne, elles passeront. Et Djemal se voit entrant au Caire en triomphateur. Oui, mais après... l'armée sera complètement en l'air, coupée de ses bases par le désert terrible. Et par la mer, la mer toujours complice des Anglais, arrivera la contre-attaque. Qu'importe! Une fois le canal bouleversé, le coup sera porté, coup mortel pour l'Angleterre. Et si, par malheur, l'affaire tournait mal... Bah! Djemal n'est-il pas Gouverneur de la Syrie et de l'Arabie ottomane? De cette Syrie opulente il fera son fief, son royaume ; il sera doux de vivre à Damas la délicieuse, loin des Talaat, ennemi des Talaat s'il le faut... Mais attention! Le *pomak* a des créatures partout, des gens

(1) Le typhus épargna Enver, mais acheva de décimer les débris de la 3e armée, écrasée à Sarikamish. Sur 90 000 hommes, 12 000 seulement revinrent.

comme le fameux Muntaz-Bey qui a si proprement abattu le ministre de la guerre Nazim-Pacha, sur le seuil de la Sublime Porte, lors du coup d'État de 1913... Encore un qui fait mouche à tout coup. Et Djemal sourit : n'a-t-il pas été lui-même, après ce coup d'État, chef de la police de Constantinople et virtuose de la terreur? Muntaz n'est pas de force... Personne n'est de force...

A travers l'Anatolie pillée le train emporte l'effrayant condottiere et sa fortune.

Sur la route qui mène à la caserne Selim, la bande déguenillée des *rédifs* s'engage d'un pas traînant. Par-dessus le Bosphore, ils regardent la ville où pas un d'entre eux n'entrera, la Stamboul merveilleuse, pyramide unique d'édifices d'où fusent les grands minarets. La Marmara, roulant les émaux du crépuscule, baigne la base des remparts crénelés et les pilotis des maisons grecques du bord de l'eau. Le soleil couchant empourpre de lueurs d'incendie les vitres de Galata et de Péra, les villes franques d'où l'on vient de chasser les Français. De la Corne d'Or des fumées montent, toutes droites dans le calme du soir. Les coupoles innombrables deviennent lilas sous le ciel d'améthyste.

A Scutari retombée dans le silence, les muezzins appellent à la prière du soir.

PAUL CHACK.

(*A suivre.*)

UN GRAND RÉALISTE

CAVOUR

IV[1]

L'ENTREVUE DE PLOMBIÈRES

I

Le 15 janvier 1858, on apprend, à Turin, l'attentat de Paris. Cavour s'écrie : « Mon Dieu! pourvu que ce ne soient pas des Italiens!... » Une heure plus tard, le télégramme annonce l'arrestation des meurtriers : Orsini, Rudio, Pieri, Gomez... tous des Italiens!

Le nom d'Orsini éveille aussitôt un vague souvenir chez Cavour. Il a reçu quelques mois auparavant une lettre de cet homme, qui offrait ses services pour provoquer une insurrection des Romagnes. Et il a eu le flair de laisser cette lettre sans réponse. Il n'en est pas moins atterré par l'événement. Toute son œuvre ne va-t-elle pas s'écrouler? Huit années d'efforts!... La folie furieuse d'un sectaire va-t-elle donc ruiner tous les espoirs du patriotisme italien? Car, enfin, sans l'alliance française, pas de *Risorgimento*. Et cette alliance, elle dépend de Napoléon seul, puisqu'il est le seul maître de la France. Or, comment pourrait-il s'intéresser encore à l'affranchissement d'un peuple qui ne cesse de lui envoyer des assassins?

Les jours suivants, son inquiétude s'accroît encore, à la

Copyright by Maurice Paléologue, 1925.

(1) Voyez la *Revue* des 15 octobre, 1er novembre et 1er décembre.

nouvelle de l'affolement qui règne à Paris et des cris de rage qui s'y élèvent contre l'Italie.

En effet, à Paris, c'est l'épouvante, la panique; on voit déjà l'édifice napoléonien par terre, la révolution maîtresse. L'Empereur lui-même a perdu la tête. A la réception du Corps législatif, le surlendemain de la nuit tragique, tous les spectateurs ont été frappés de sa pâleur et de son accablement.

Ses actes prouvent, d'ailleurs, à quel point la commotion de ses nerfs a troublé ses facultés. Il édicte, coup sur coup, des mesures terrifiantes de salut public : — nomination d'un général au ministère de l'Intérieur; division de la France en cinq grands commandements militaires, confiés à des maréchaux; aggravation des lois pénales; dépôt d'un projet de loi attribuant à l'autorité administrative le droit de prononcer l'expulsion, l'internement, l'exil de tous les suspects, etc. Mesures d'autant plus déraisonnables que les Français ne sont de rien dans l'attentat du 14 janvier, puisqu'il a été conçu et organisé à l'étranger, par des étrangers, pour le service d'une cause étrangère!

En même temps, Walewski adresse des notes irritées aux gouvernements des États voisins : Angleterre, Belgique, Suisse, Piémont, pour obtenir qu'ils sévissent contre les assassins réfugiés sur leurs territoires et contre les journaux qui les excitent ou les glorifient.

A Londres, ces réclamations, soulignées par des manifestations injurieuses de l'armée française, déchaînent un ouragan de colères. Et Palmerston, le vieux champion de l'orgueil britannique, perd son portefeuille pour n'avoir pas répondu avec assez de hauteur à l'ambassadeur de France.

Entre Paris et Turin, la crise n'est pas moins violente. Walewski fait lire à Cavour, par le prince de La Tour d'Auvergne, — qui vient de remplacer le duc de Gramont, élevé à l'ambassade de Rome, — une dépêche plus qu'acerbe, où il accuse le Piémont d'abriter les ennemis de la société européenne et qui conclut à exiger l'expulsion des réfugiés turbulents, la restriction des libertés accordées à la presse et l'interterdiction aux émigrés d'écrire dans les journaux. A ces remontrances impératives, Cavour répond : « Vous me demandez un coup d'État!... » Et comme La Tour d'Auvergne insiste, le ministre piémontais se dresse de toute sa hauteur : « Charles-

Albert, dit-il, est allé mourir en Portugal plutôt que de plier la tête devant l'Autriche. Notre jeune roi, lui, tombera au pied des Alpes plutôt que de mettre une tache à son blason, et nous, ses ministres, nous le suivrons... Nous sommes ennemis des révolutionnaires; nous avons autant que vous l'horreur des assassins; mais nous sommes des libéraux, parce que nous croyons que la liberté seule sauvera l'Italie. Et libéraux nous resterons, dussions-nous perdre votre précieuse amitié. Du moins, nous tomberions, notre drapeau à la main et l'honneur intact! »

Mais il n'est pas homme à se laisser enfermer dans une impasse, encore moins à s'y enfermer lui-même. Ne laisser porter aucune atteinte à la dignité du Piémont et, d'autre part, conserver l'indispensable amitié de la France, voilà tout le problème. La vue claire de ce double objectif lui a bientôt suggéré la solution : il continuera de se refuser aux procédés arbitraires qu'on lui demande; il consentira cependant à déposer un projet de loi qui, sans toucher aux libertés fondamentales du royaume, protégera plus efficacement les souverains étrangers contre l'audace des révolutionnaires.

Dans cette controverse acrimonieuse avec le cabinet de Paris, il trouve auprès du Roi le plus ferme soutien. Pour apaiser le courroux de Napoléon III, Victor Emmanuel lui envoie son aide de camp préféré, le général Della Rocca, porteur d'une lettre autographe. Mais le premier contact de cet émissaire avec l'Empereur est décourageant. Le souverain, si affable d'habitude et si mesuré, ne se montre pas moins cassant et revêche que Walewski. Invoquant même les témoignages de loyalisme que ses régiments viennent de lui prodiguer, il va jusqu'à dire : « Mon armée est prête à foncer sur n'importe quel repaire d'assassins! »

Quand Victor-Emmanuel est informé de cette algarade, il bondit, comme si tout le sang de ses aïeux lui affluait au cœur. Et il écrit à Della Rocca : « Si les paroles que vous me transmettez sont les paroles textuelles de l'Empereur, dites-lui qu'on ne traite pas ainsi un fidèle allié; que je n'ai jamais souffert de violence de personne; que je marche dans la voie de l'honneur et que, de cet honneur, je ne réponds qu'à Dieu et à mon peuple; qu'il y a huit cent cinquante ans que nous portons la tête haute et que personne ne me la fera baisser; enfin qu'avec tout cela je ne désire autre chose qu'être son ami. » Le Roi

ajoute : « Vous commettrez l'*imprudence* de lire cette lettre à l'Empereur. »

L'*imprudence* réussit à merveille. Napoléon III est trop chevaleresque pour ne pas sentir ce qu'il y a de bravoure et de grandeur souveraines dans cette missive royale. Et puis, ces huit cent cinquante ans d'un règne ininterrompu, qui donne à la maison de Savoie le pas sur toutes les dynasties de l'Europe, comment y serait-il insensible, lui dont l'illustration est si récente, lui qui n'est pas né sur le trône et qui s'avoue lui-même « un parvenu au milieu des vieilles monarchies »? Aussi, le style et l'accent de la lettre l'émeuvent profondément et il s'écrie : « Voilà ce qui s'appelle avoir du courage!.. Votre roi est un brave; j'aime sa réponse. Écrivez-le lui tout de suite et tranquillisez-le sur mes intentions. »

Quelques jours après, quand Della Rocca est reçu en audience de congé, l'Empereur lui déclare que, si l'Autriche attaquait le Piémont, une armée française viendrait le secourir; il termine par ces mots : « Dites à M. de Cavour qu'il se mette en correspondance avec moi et que nous sommes assurés de nous entendre. »

Ce n'est pas uniquement la missive royale qui a produit ce grand résultat. Les fidèles auxiliaires de Cavour, le docteur Conneau, Alexandre Bixio, la puritaine Mme Cornu, la voluptueuse comtesse de Castiglione, ont travaillé de leur mieux. La situation se transforme donc rapidement, du moins en secret; car Walewski n'est instruit de rien, ne se doute de rien et continue à lancer contre le Piémont ses foudres impuissantes.

Nul doute, maintenant : la fortune recommence de sourire à Cavour.

Mais elle lui est encore plus favorable qu'il ne l'imagine.

Le 13 mars, — le jour même où le bourreau a tranché la tête d'Orsini, — le ministre piémontais reçoit, par ordre de l'Empereur, les lettres du supplicié, avec l'invitation de les insérer dans la *Gazette officielle* de Turin.

Si Cavour est audacieux, il n'est pas téméraire. Aussi éprouve-t-il tout d'abord quelque appréhension à transfigurer, dans une sorte d'apothéose, la mémoire d'un régicide. Quel exemple, quel encouragement pour Mazzini!... Et puis, que dira l'Autriche? N'y verra-t-elle pas une intolérable offense?... Il prescrit donc à Villamarina de faire parvenir ces objections jusqu'aux Tuileries. On lui répond : « Publiez!... » Il ne résiste pas davantage.

Le 31 mars, le journal officiel du royaume publie le testament du martyr. En Italie, et dans toute l'Europe, l'effet est énorme : ce n'est pas seulement un coup de théâtre, c'est un coup de tonnerre.

II

On peut dire que désormais Cavour a pénétré jusqu'au fond l'âme de Napoléon III et qu'il le tient.

Ce printemps de 1858 marque en effet, chez l'Empereur, un stade psychologique où s'affirment les traits les plus originaux de sa fluctuante personnalité.

Ce qui a toujours dominé en lui, c'est l'exaltation imaginative, la tendance aux rêves chimériques, aux combinaisons romanesques et enchevêtrées. Comme tous les rêveurs, il ne cesse d'édifier des théories, de construire des systèmes, de ruminer des projets. Lord Palmerston disait de lui : « La tête de Napoléon III ressemble à une garenne ; les idées s'y reproduisent continuellement, comme des lapins. »

Cet homme, qui a tant agi, n'est aucunement doué pour l'action. Il ne perçoit la réalité qu'à travers une brume; il n'en a jamais la sensation immédiate, précise, concrète. Les perspectives éblouissantes qui scintillent à l'extrême horizon de son esprit, lui cachent les premiers plans. Il fait penser à un voyageur qui, les yeux fixés sur un mirage lointain, n'aurait qu'une vision très vague du terrain qu'il doit parcourir, de tous les obstacles naturels, fleuves, montagnes, marais, précipices, fondrières, qui vont lui barrer la route. C'est pourquoi, aucun des événements qu'il a provoqués n'a justifié ses calculs, aucun ne s'est déroulé selon ses prévisions. Et c'est aussi pourquoi, dès qu'il est aux prises avec les hommes et les choses, on le voit troublé, vacillant, désorienté, supputant indéfiniment les chances diverses et les alternatives contraires, cachant ses perplexités sous un air de sphinx et se faisant d'autant plus impénétrable qu'il est plus indécis, tombant même parfois dans une torpeur découragée, dans un fatalisme atone et léthargique, puis se ranimant soudain comme s'il revoyait luire son étoile, et précipitant alors le dénouement par un geste impulsif, théâtral et retentissant.

Malheureusement pour lui et pour la France, il s'est persuadé qu'il doit accomplir de grandes actions.

Trois motifs l'y poussent.

D'abord, sa croyance à la prédestination de sa famille, à la mission providentielle des Bonaparte. C'est, chez lui, une foi innée, aussi indiscutable et impérative qu'un dogme religieux. Dans son *Histoire de César*, il affirme péremptoirement le droit divin des héros : « Quand la Providence suscite des hommes tels que César, Charlemagne, Napoléon, c'est pour tracer aux peuples la voie qu'ils doivent suivre. Heureux les peuples qui les comprennent et qui les suivent ! Malheur à ceux qui les méconnaissent et qui les combattent ! » Les traditions glorieuses du Premier Empire l'hypnotisent. Renouer ces traditions est son idée fixe. Il aurait craint, a-t-on dit, que son oncle ne sortît de la tombe pour le maudire, s'il ne cherchait toujours l'inspiration de ses actes dans l'épopée sublime.

D'ailleurs, l'oncle redoutable, qui dort aux Invalides, lui a, en quelque sorte, assigné sa tâche, quand il a prononcé, à Sainte-Hélène, ces paroles fatidiques : « Le premier souverain qui, au milieu de la grande mêlée, embrassera de bonne foi la cause des peuples, se trouvera à la tête de l'Europe et pourra tenter tout ce qu'il voudra. » Ainsi, l'affranchissement des nationalités n'est pas seulement, chez lui, une conception de philosophe humanitaire ; c'est encore un calcul politique. Par l'émancipation des peuples opprimés, il restaurera la grandeur de la puissance française.

Un autre motif, d'un ordre moins élevé, l'incite. Il estime que la monarchie de Juillet a été renversée pour avoir été trop prosaïque, trop bourgeoise, trop faible surtout vis-à-vis de l'étranger. Il ne tombera pas, lui, dans l'humiliante erreur de Louis-Philippe, et, en toute occasion, il donnera du prestige à la France.

Enfin, ayant privé les Français de leurs libertés publiques, la plus simple prudence l'oblige à détourner leur esprit de la politique intérieure, à distraire leur imagination, à flatter leur fibre nationale, à leur offrir le spectacle sans cesse renouvelé d'une France radieuse et prédominante au dehors.

C'est ainsi qu'il s'est composé un rôle souverain dont il n'a ni le tempérament ni les ressources. Il veut être à la fois le libérateur des peuples et le pacificateur du monde ; il se considère comme l'arbitre suprême, le *deus ex machinâ*, qui a reçu d'en haut la mission de répartir les royaumes et les territoires, de régler les grandes querelles internationales et les antago-

nismes séculaires des races. Un homme qui l'a bien connu et qui d'ailleurs était fait pour le comprendre, car leurs esprits avaient plus d'une affinité, Émile Ollivier, a dit de lui : « Napoléon III s'efforçait de déranger le plus de choses possible sur toute la surface du globe, pour avoir ensuite à les arbitrer devant une sorte d'aréopage œcuménique, qui effacerait par l'importance et la nouveauté de ses décisions le congrès de Vienne. » Mais un autre homme qui l'a beaucoup pratiqué aussi, ayant été quatre fois son ministre des Affaires étrangères, Drouyn de Lhuys, a pu dire également : « L'Empereur a des désirs immenses et des facultés bornées; il veut faire des choses extraordinaires et il n'en fait que d'extravagantes. »

III

Quand les lettres d'Orsini ont été publiées dans la *Gazette officielle* de Turin, toutes les chancelleries européennes ont aussitôt soupçonné quelque tractation secrète entre la France et le Piémont.

Le Prince-consort d'Angleterre, à qui Napoléon III inspire une irréductible méfiance et qui est toujours aux aguets de ce qui se trame aux Tuileries, voit juste immédiatement ; il écrit, le 20 avril, à son vieil ami, le baron de Stockmar : « Je crains que l'Empereur ne médite un coup de théâtre italien qui lui servirait de paratonnerre. Depuis l'attentat d'Orsini, il est tout à fait favorable à l'indépendance italienne. Mais le Pape et le Concordat l'embarrassent. Un conflit entre le Piémont et Naples pourrait, sans qu'il eût l'air d'y participer, mettre le feu à l'Italie. Le combustible est prêt et en si grande abondance qu'il suffirait amplement pour allumer un incendie capable de s'étendre jusqu'à l'Allemagne. »

C'est pendant ce mois d'avril 1858, que Napoléon III semble avoir pris la résolution de faire la guerre à l'Autriche. Dès lors, en effet, il passe de longues heures tout seul dans son cabinet, penché sur des cartes de l'Italie septentrionale, étudiant le cours du Pô, les lignes du Tessin et de l'Adda, la plaine onduleuse du Mincio, les défilés de l'Adige, toute cette vaste région cisalpine où les noms immortels de Montenotte, de Castiglione, d'Arcole, de Rivoli, de Marengo, scintillent devant ses yeux.

Au début de mai, il reçoit le général de Mac-Mahon, qu'il estime pour ses vertus solides mais que ses opinions légitimistes tiennent un peu à l'écart des Tuileries. Et, lui ayant recommandé le secret, il lui expose le plan d'opérations qu'il médite. Pour terminer, il le charge d'aller, sous les apparences d'un simple touriste, explorer les ouvrages défensifs de Milan, Brescia, Vérone, Mantoue, Venise et Pola.

Non moins préoccupé des ressources militaires qu'il peut escompter du Piémont, il ne rencontre pas une seule fois le marquis de Villamarina, sans l'interroger sur les fortifications de Casal et d'Alexandrie. Cette insistance devient même si frappante que le diplomate piémontais écrit à son ministre : « Somme toute, je suis d'avis que l'Empereur cherche à faire la guerre. » Simultanément, et comme pour confirmer cette opinion, Alexandre Bixio, le familier du Palais-Royal, transmet à Cavour un projet d'alliance entre la France et le Piémont ; tout y est prévu : coopération des armées, objectifs politiques et jusqu'au mariage du prince Napoléon avec la fille aînée de Victor-Emmanuel.

Enfin, dans les derniers jours de mai, le docteur Conneau arrive à Turin et il confie à Cavour que Napoléon III désire lui parler intimement des affaires italiennes : l'entrevue aurait lieu vers la mi-juillet, à Plombières, où l'Empereur a l'intention d'aller prendre les eaux.

Cette fois, Cavour sent qu'il touche au but.

On aime à se le figurer dans cette heure lumineuse de sa vie, où il apparaît comme un bel et rare exemplaire de la nature humaine. Agé de quarante-sept ans, l'organisme robuste, l'œil vif et malin, la bouche ironique et sensuelle, l'humeur expansive, le geste accueillant, les impressions rapides, la pensée claire, la parole nette et juste, les ripostes soudaines, piquantes, irrésistibles, une activité prodigieuse, mais si égale et si ordonnée qu'elle lui laisse même le temps de poursuivre ses amours, enfin et par-dessus tout, la vaillance, l'énergie, un optimisme imperturbable, une façon allègre et courageuse d'assumer les plus lourdes responsabilités, — c'est ainsi qu'on l'imagine volontiers, discutant avec ses collègues de la Chambre dans les galeries du palais Carignan, ou bien se distrayant le soir dans le salon de sa nièce, l'émoustillante marquise Alfiéri, ou bien encore faisant après le déjeuner sa courte promenade quoti-

dienne sous les arcades de la rue du Pô, tandis que les boutiquiers, qui le guettent au passage, se disent : « Ah ! les nouvelles sont bonnes aujourd'hui ; *Papà Camillo* se frotte les mains ! »

IV

Le 11 juillet, Cavour se met en route pour Plombières.

Selon le programme qui lui a été tracé, il enveloppe son voyage d'un mystère profond. Ce n'est pas à une entrevue qu'il se rend, c'est à une conspiration. Seuls, le Roi et le général de La Marmora, ministre de la Guerre, sont dans le secret.

Il allègue donc un urgent besoin de repos et il annonce à tous qu'il va passer une quinzaine de jours en Suisse, chez ses bons cousins de La Rive. Quelle impatience il a de « respirer paisiblement l'air frais des montagnes, loin des hommes qui ne pensent qu'à la politique !... »

Afin de cacher mieux encore son entreprise, il écrit à son amie parisienne, Mme de Circourt : « Si j'étais libre de diriger mes pas selon mes sentiments et mes désirs, certes je profiterais de mes vacances pour aller vous demander à Bougival l'hospitalité. Mais, attelé au char de la politique, je ne peux dévier de certains sentiers. Or, si j'allais en France, dans ce moment où les diplomates se débattent vainement pour trouver une solution à un problème qu'ils ont rendu insoluble, mon voyage donnerait lieu à toute sorte de commentaires. »

Après un arrêt au Mont-Cenis, dont le tunnel vient d'être commencé, il se rend à Pressinge, dans la banlieue de Genève, où demeurent ses cousins. Et là, il a grand soin d'affirmer sa présence ; il accepte même d'être fêté par les autorités cantonales. Mais, si calme et dégagé qu'il paraisse, on devine son trouble intérieur par ce billet qu'il adresse à La Marmora : « Le drame approche de la solution. Priez le Ciel qu'il m'inspire et qu'il m'épargne toute maladresse, dans cette heure suprême ! Ma pétulance native et mon habituelle confiance en moi, ne m'empêchent pas de ressentir une grave inquiétude. »

Un beau matin, il s'évade sournoisement de Pressinge. Et, muni d'un faux passeport, il s'achemine par Bâle et Strasbourg, vers Plombières. Il y arrive, le 20 juillet, à neuf heures du soir. La saison thermale bat son plein ; tous les hôtels regorgent de monde. Il ne trouve de logement que chez un petit pharmacien.

C'est là, au-dessus de l'officine aux bocaux verts et rouges, qu'il passe, dans une méditation fébrile, sa veillée d'armes.

Le lendemain matin, à onze heures, on l'introduit dans le cabinet impérial. Voici les deux complices face à face. Sur ce qu'ils vont se dire, on ne possède qu'un document : le rapport que Cavour rédigera pour son roi, aussitôt qu'il aura quitté Plombières ; on est donc forcé de s'en tenir à ce témoignage unique.

Dès les premiers mots, l'Empereur se découvre tout entier. Il est résolu, dit-il, à soutenir énergiquement le Piémont dans une guerre contre l'Autriche, pourvu que le conflit ait une cause décente, plausible, avouable aux yeux de la France et de l'Europe. Mais, cette cause, comment la faire naître ?... Surpris par l'imprévu et l'énormité de la question, dépassé dans toutes ses espérances, Cavour demeure interloqué ; il balbutie. Le monarque vient à son aide. Pour décrire dignement la scène, il faudrait Machiavel ou Saint-Simon.

S'étant bientôt ressaisi, Cavour suggère de reprendre le thème qu'il a si brillamment développé jadis, au congrès de Paris, c'est-à-dire la prépotence illégitime de l'Autriche en Italie, l'occupation prolongée des Romagnes, etc. L'Empereur objecte que, puisque ces griefs n'ont pas suffi à déterminer en 1856 une intervention de la France et de l'Angleterre, ils ne justifieraient pas mieux aujourd'hui un appel aux armes ; il ajoute : « D'ailleurs, tant que mes troupes sont à Rome, je ne peux guère exiger que l'Autriche retire les siennes d'Ancône et de Bologne. » Cavour reconnaît la justesse de l'objection, mais il a beau s'ingénier, s'éperonner : il ne trouve toujours pas la bonne cause de guerre, « la cause généreuse et franche ».

Alors, Napoléon revenant à son aide, ils parcourent ensemble les divers États de l'Italie. Après avoir ainsi voyagé à travers toute la péninsule, ils mettent enfin le doigt sur le point d'où il serait facile de faire jaillir l'étincelle génératrice du conflit : c'est la minuscule principauté de Massa et Carrare, qui appartient au duc de Modène, le despotique François V. On y fomenterait une insurrection ; les habitants invoqueraient le secours du Piémont ; le cabinet de Turin adresserait à la cour de Modène une note fulminante ; le duc riposterait avec son insolence coutumière ; là-dessus, Victor-Emmanuel ferait occuper Massa ; l'Autriche aussitôt brandirait ses armes..., et la guerre éclaterait !

Heureux d'avoir imaginé cet habile scénario, les rusés compères poursuivent l'élaboration de leur programme. « Nous devons maintenant, dit l'Empereur, songer à deux graves difficultés que nous rencontrerons en Italie : le Pape et le roi de Naples. Je dois les ménager, — le premier, pour ne pas soulever contre moi les catholiques de France, — le second, pour me conserver les sympathies de la Russie qui met une espèce de point d'honneur à protéger le roi Ferdinand. » Cavour a vite fait de répondre : « Pour le Pape, rien de plus facile ; on lui conservera la ville des Apôtres et l'ancien patrimoine de Saint-Pierre, quitte à laisser les Romagnes s'insurger, car enfin ces belles provinces ont trop souffert du régime pontifical!... Pour le roi de Naples, ce sera plus simple encore; on ne s'occupera pas de lui; mais si, par hasard, une révolution le jette à bas de son trône!... » Cette réponse ayant satisfait l'Empereur, on passe à la grande question : Quel sera le but politique de la guerre?

Napoléon admet, sans difficulté, qu'il faut expulser les Autrichiens de toute la péninsule, « ne pas leur laisser un pouce de territoire en deçà des Alpes et de l'Isonzo ». Mais, après, comment organisera-t-on l'Italie?... Le problème est singulièrement ardu et complexe. Aussi, les deux négociateurs n'aboutissent pas sans peine à la solution que voici. D'abord, il y aura un grand royaume de la Haute-Italie, s'étendant sur toute la vallée du Pô et qui réunira, sous le sceptre de Victor-Emmanuel, le Piémont, la Lombardie, la Vénétie, l'Émilie et les Romagnes. Au centre, le Pape conservera la Ville éternelle et ses entours. Avec le reste des territoires pontificaux et la Toscane, on créera un royaume de l'Italie centrale. Quant au royaume de Naples, on n'y touchera pas, du moins provisoirement. Enfin, ces quatre États formeront une confédération, analogue à la Confédération germanique et dont la présidence sera offerte à Pie IX pour le consoler d'avoir perdu la meilleure partie de ses domaines. En acquiesçant à cette combinaison, l'Empereur ne cache pas qu'il verrait, avec plaisir, attribuer le trône de Naples au prince Murat et le trône de Toscane à l'excellente duchesse de Parme, car il ne veut pas « se donner l'air de persécuter les Bourbons ».

Après avoir ainsi réglé le sort futur de l'Italie et n'ayant plus rien à offrir, Napoléon demande si, en échange de tout ce qu'il vient d'accorder, Victor-Emmanuel ne lui céderait pas la

Savoie et Nice. Pour la Savoie, Cavour se défend mollement : la province a déjà tant de liens avec la France ! Il fait valoir néanmoins que c'est le berceau de la dynastie piémontaise et que Victor-Emmanuel aura grand peine à s'en séparer. Mais, pour Nice, il pousse les hauts cris : « Par leur origine, leur langue, leurs habitudes, les Niçois appartiennent à la famille italienne. Si on les annexait à la France, on violerait le principe des nationalités !... » L'Empereur reste quelque temps silencieux, en effilant sa moustache. Puis : « Bah ! C'est un point secondaire. Nous le réglerons plus tard. »

Il ne reste plus qu'à examiner les conditions pratiques de la guerre. Napoléon estime que l'Autriche ne renoncera jamais à ses possessions italiennes, « tant qu'on ne lui aura pas mis l'épée sur le cœur » ; on devra donc poursuivre la lutte jusque sur le territoire de l'Empire, jusqu'aux portes de Vienne. Et il n'y faudra pas moins qu'une grande armée de trois cent mille hommes, dont la France fournira les deux tiers.

Un dernier mot sur les dispositions des puissances européennes. L'Empereur se dit en droit de compter sur l'attitude sympathique de l'Angleterre, sur la neutralité correcte de la Prusse et sur le concours moral de la Russie.

Comme le dialogue dure depuis quatre heures déjà, le souverain suspend l'audience et prie Cavour de revenir une heure plus tard pour achever leur conversation dans une promenade en voiture.

A l'heure dite, Napoléon fait monter son hôte dans un phaéton qu'il conduit lui-même et ils cheminent ainsi à travers les vallons boisés des Vosges.

Ils sont à peine sortis de Plombières, que l'Empereur aborde le plus délicat des sujets : le mariage du prince Napoléon avec la princesse Clotilde, fille aînée du roi Victor-Emmanuel ; il déclare tout de suite qu'il y tient beaucoup.

Ici, la conspiration politique tourne à la comédie et l'on devine que le malicieux Cavour s'en délecte infiniment.

Aux ouvertures pressantes de l'Empereur, le ministre piémontais répond que, sans doute, son roi n'aurait pas d'objection irréductible à ce mariage. Mais la princesse Clotilde est si jeune, à peine nubile ; elle vient d'avoir quinze ans !... Et puis, il y a le caractère du prince Napoléon, ses goûts, ses mœurs,... ou du moins ce qu'on en raconte. Mais l'Empereur

fait l'apologie de son redoutable cousin : « Il vaut beaucoup mieux que sa réputation !... Oui certes, il est vif, impétueux, critique, frondeur ; il aime la contradiction, le paradoxe. J'ai même eu quelquefois à me plaindre de lui ; mais il a l'esprit sérieux et le cœur très bon. Qu'il ait l'esprit sérieux, la supériorité avec laquelle il a présidé l'Exposition de 1855 le prouve assez. Enfin, que son cœur soit bon, la constance qu'il a toujours témoignée, soit à ses amis, soit à ses maîtresses en est aussi une preuve indiscutable... Voyons ! un homme sans cœur n'aurait pas quitté Paris, au milieu des plaisirs du carnaval, pour aller faire une dernière visite à Rachel qui se mourait, et cela, bien que leur liaison fût terminée depuis quatre ans ! »

Comment Cavour ne serait-il pas touché de ce portrait ? Les instances de l'Empereur ne le prennent pas, du reste, au dépourvu : il sait depuis longtemps, par Bixio, que le mariage avec la princesse Clotilde n'est pas moins vivement désiré au Palais-Royal qu'aux Tuileries. De plus, il a en poche le consentement de Victor-Emmanuel, qui est résigné à livrer sa fille, si Napoléon en fait une condition *sine quâ non* de l'alliance. Mais, depuis ce matin, les affaires ont trop bien marché, la réussite est déjà trop assurée, pour qu'il ait besoin de jeter son dernier atout. Il réserve donc la décision du Roi qui, tendre père, ne voudra certes pas contraindre les sentiments de la jeune princesse. Généreux comme toujours quand les intérêts personnels sont en cause, l'Empereur n'insiste pas : il se borne à rappeler comme il serait heureux de créer un lien de famille entre la maison de France et la maison de Savoie.

Cependant, le jour décline ; les ombres s'allongent au flanc des coteaux boisés ; les sommets lointains des Vosges s'empourprent dans la splendeur mourante du soleil couchant. L'heure est venue de regagner Plombières et de se séparer.

Quand le phaéton s'arrête devant le chalet impérial, Napoléon serre la main de son visiteur et lui dit, pour adieu : « Ayez confiance en moi, comme j'ai confiance en vous. »

Cavour rentre chez son pharmacien, rédige quelques notes rapides sur son entrevue ; puis, après un court sommeil, il prend le premier train pour Strasbourg.

Mais il ne s'en va pas furtivement comme il est arrivé, l'allure timide et le chapeau sur les yeux. Il part le front haut,

la démarche libre, la mine réjouie, le regard direct. Il a jeté son masque, il a déchiré son faux passeport; ce n'est plus *il signor Giuseppe Benso* qui voyage : c'est « Son Excellence le comte Camille de Cavour, ministre des Affaires étrangères de Sa Majesté le roi Victor-Emmanuel II ». Et, malgré tant de motifs qui le rappellent d'urgence auprès de son maître, ce n'est pas à Turin qu'il se rend; c'est dans la ville d'eaux la plus brillante et la plus cosmopolite d'Allemagne : c'est à Bade, où il sait qu'il va rencontrer le régent de Prusse, le roi de Wurtemberg, la grande duchesse Hélène de Russie, quantité d'altesses, de princes, de diplomates, de personnages politiques, de financiers, de journalistes. Une idée supérieure le conduit là, une astucieuse idée qui fait plus d'honneur à sa clairvoyance qu'à sa délicatesse : il veut compromettre immédiatement son auguste allié, le compromettre devant l'Europe entière, afin qu'il ne puisse plus se dédire ou se dérober. Il a trop bien pénétré, en effet, l'âme de Napoléon III pour ne point s'attendre de sa part à des oscillations, des atermoiements, des regrets, des échappatoires, des infidélités, des volte-faces, des renoncements. Aussi, avant peu de jours, on saura dans toute l'Europe que le voyage de Cavour à Plombières a été entrepris sur l'invitation formelle de l'Empereur, et que désormais la partie est liée entre la France et le Piémont.

Au début de la promenade en phaëton, le souverain a dit à son hôte, avec un fin sourire : « On m'a remis tout à l'heure un télégramme de Walewski. Savez-vous ce qu'il m'annonce?... Votre présence à Plombières! Vous voyez que ma police est bien faite. » En tenant ce propos ironique, Napoléon III ne se doutait pas qu'il ratifiait par avance une des plus sévères condamnations que lui ait infligées l'histoire.

Qu'il ait pu, à l'insu de tous ses ministres, sans l'avis et le secours de personne, conduire avec le représentant d'un petit royaume étranger une négociation où il ne risquait pas moins que l'avenir de la France et tous les profits d'une politique séculaire, — c'est ce qu'on ne saurait lui pardonner.

Les plus grands souverains, et même les plus infatués de leur puissance, les plus jaloux de leurs prérogatives, n'ont pas cru déroger en prenant conseil. Ainsi, l'on ne voit pas que Louis XIV se soit jamais caché de Lionne, de Louvois, de

Pomponne, de Torcy. Et pour mesurer avec quelle application, quels scrupules, quelle hauteur de conscience, il cherchait à se renseigner, jusque dans les affaires où son orgueil était le plus intéressé, il suffit de lire les longues et minutieuses délibérations qu'il présida, en 1700, avant d'autoriser le duc d'Anjou à recevoir la couronne d'Espagne. Napoléon Ier non plus, malgré toute la fougue de son génie et l'impétuosité de son caractère, n'a jamais pris une résolution grave sans l'avoir discutée avec ses collaborateurs compétents. Certes, il n'a que trop souvent passé outre à leurs objections : il n'avait pas moins éclairé son terrain avant de se lancer dans l'action. Le seul exemple qu'aurait pu invoquer Napoléon III, pour justifier son goût des pratiques occultes, est celui de Louis XV. Encore, le « Secret du Roi », ce honteux mécanisme d'espionnage et de mensonge, d'équivoque et d'intrigue, fut-il mené quelquefois par des hommes qui ne manquaient pas de valeur.

Assurément, l'impartialité nous oblige à nous demander si l'entrevue de Plombières s'est réellement passée telle que Cavour l'a rapportée à son roi et s'il n'a pas tant soit peu coloré les choses pour les mieux assortir à ses idées. Mais comment le savoir, puisque en dehors de son récit, on ne possède aucun témoignage de ce qui s'est dit entre les deux complices? D'ailleurs, la suite des événements n'a-t-elle pas confirmé les assertions du ministre piémontais?...

Puisqu'il faut donc tenir le récit pour véridique, un des points qui frappent le plus, c'est la facilité avec laquelle, dès l'entrée en matière, Napoléon III a lâché les deux souverains qu'il se déclarait particulièrement soucieux de « ménager », le roi de Naples et le Pape. On s'explique sans trop de peine qu'il ait sacrifié « le tyran des Deux-Siciles », malgré l'intérêt que lui porte Alexandre II, puisqu'il songe, *in petto*, à le remplacer par son cousin Murat. Mais Pie IX, son bienfaiteur de Spolète, — Pie IX, qu'il suppliait naguère de venir lui conférer à Paris l'onction du sacre, — Pie IX, le parrain de son fils, — Pie IX, le mystique Pie IX, qui, en proclamant le dogme de l'Immaculée Conception, vient de s'imposer non plus seulement à la vénération, mais à l'amour de toute la catholicité, — comment a-t-il consenti à lui enlever les quatre cinquièmes de ses États, sans un mot de protestation? Comment n'a-t-il prévu alors aucune des inextricables difficultés que la « question

romaine » fera surgir indéfiniment sous ses pas jusqu'au dernier jour de son règne, jusqu'à la veille de Sedan?... Peut-être faut-il admettre qu'il a été circonvenu, enjôlé par l'éloquence de son interlocuteur, par cette dialectique rapide, claire, animée, incisive, pressante, familière, où Cavour excelle.

Dans les déclarations attribuées à Napoléon III, un autre point ne laisse pas de surprendre. Comment le souverain a-t-il pu assurer que ni l'Angleterre, ni la Prusse, ni la Russie ne le contrarieraient dans sa lutte contre l'Autriche, ne chercheraient à l'arrêter sur la route de Vienne? La réponse est qu'il le croyait, en toute ingénuité... Il sera cruellement désabusé, le soir de Solférino!

Si l'on se place maintenant au point de vue italien, quel jugement doit-on porter sur Cavour? Échappe-t-il à toute critique? Son argumentation, son escrime furent-elles impeccables? Dans ce duel, où son adversaire se tenait si mal en garde, ne pouvait-il pousser plus loin ses avantages?

Beaucoup de ses compatriotes lui ont vivement reproché de n'avoir pas, dès le début, affirmé l'axiome fondamental de l'unité italienne et d'avoir accepté que la péninsule fût morcelée en quatre États, confédérés sous la présidence du Pape.

Mais cette acceptation, pour peu qu'on y réfléchisse, était la sagesse même. Quand le négociateur piémontais se trouve seul en tête-à-tête avec le César providentiel, quelle est sa pensée prédominante? Obtenir l'alliance française. Or, il ne traite pas d'égal à égal. Napoléon III est le souverain prestigieux d'un empire qui ne compte pas moins de trente-six millions d'habitants et qui peut mettre en ligne une armée de quatre cent mille hommes; tandis que lui, Cavour, représente un modeste royaume de cinq millions d'habitants et une armée de cinquante mille hommes. En outre, à cette date de juillet 1857, l'idée de l'unité italienne n'était pas mûre; ou, du moins, elle ne pouvait encore se traduire et s'insérer dans le domaine des faits. Cette considération n'eût certes pas arrêté des précurseurs et des théoriciens comme Tosti, Mazzini, Balbo, Gioberti. Mais le génie pratique de Cavour ne lui permet de s'intéresser aux idées qu'à partir de l'instant où elles deviennent réalisables.

D'autre part, il avait la chance de traiter, seul à seul, avec un homme qui n'a jamais pu mesurer la portée de ses initia-

tives. S'il avait imprudemment découvert à Napoléon III qu'il allait créer, au pied des Alpes, au flanc même de la France, une grande nation homogène de vingt-huit millions d'habitants, appuyée sur deux mers et susceptible d'un magnifique développement, le rêveur ne se serait-il pas éveillé?... Enfin, dans son rapport à Victor-Emmanuel, Cavour nous a livré le fond de sa pensée : la constitution d'un royaume de la Haute-Italie n'est que le prélude obligatoire de l'unité nationale : « Souverain en droit de la moitié la plus riche et la plus forte de l'Italie, Votre Majesté sera souverain en fait de toute la péninsule... »

Mais la cession de Nice et de la Savoie, cette douloureuse amputation de territoires piémontais, ne pouvait-il donc l'éviter?

Ici encore, le génie réaliste de Cavour l'a bien inspiré.

Le pape Jules II avait écrit sur les bannières pontificales : *Italia ab extero liberanda*, — « l'Italie ne sera délivrée que par l'étranger ». A l'inverse, Charles-Albert avait dit : *Italia farà da se*, — « l'Italie se fera par elle-même ». Entre ces deux aphorismes contradictoires, il fallait choisir. Cavour a pris la devise de Jules II. Toutes ses réflexions, toutes ses lectures, toute son expérience lui ont démontré que, sans le concours de l'étranger, l'affranchissement de l'Italie est irréalisable. Ce concours, les Italiens doivent le payer; car s'ils acceptaient de la France un service gratuit, ils resteraient indéfiniment sous la tutelle française : ils n'auraient fait qu'échanger une dépendance pour une autre.

Bref, dans le conciliabule de Plombières, Cavour a prouvé, une fois de plus, à quel point il avait le sens du possible et du nécessaire. Il a compris surtout quelle chance inespérée se présentait à lui, et il l'a saisie au vol, avec une prompte audace, en homme qui sait que la Fortune est comme ces femmes capricieuses, qu'on doit prendre aussitôt qu'elles s'offrent, sans leur laisser le temps de réfléchir.

MAURICE PALÉOLOGUE.

(*A suivre.*)

MŒURS DU JOUR

BIBELOTAGE ET COLLECTIONS

VII [1]

La Providence a des bontés même pour les milliardaires. La porte du Paradis se trouve pourtant bien étroite quand ils s'y présentent, c'est l'Évangile qui nous le dit. Néanmoins, le ciel a des bontés pour eux, répétons-le : tout un mois, en effet, leur est donné pour se conduire avec délicatesse, gentillesse, bonne grâce et générosité.

Oui, pendant un mois entier, ils vont pouvoir racheter une partie au moins de leurs péchés par le moyen d'attentions charmantes vis-à-vis de leur prochain, et en témoignant des prévenances les plus recherchées, les plus raffinées envers ceux qu'ils auront peut-être attristés pendant les onze autres mois de l'année. Trente jours durant, il leur sera permis d'offrir autour d'eux maints cadeaux exquis, beaux ou inattendus, en tout cas choisis avec un art consommé, après de longues méditations. Au besoin même, ils feront bien, s'ils sont sages, de présenter leurs offrandes propitiatoires à la voisine, au passant, à celui-ci, à celle-là, à n'importe qui, sans réfléchir ni compter, afin d'apaiser Némésis à tout hasard : car connaît-on jamais tout ce qu'on a fait de mal, les fautes involontaires autant qu'incalculables pour lesquelles il y aurait lieu d'expier, de se racheter, de payer, et ne doit-on pas s'excuser sans répit, hélas! de chagriner probablement, dans la minute même, quelqu'un qu'on ne connaît pas, gîtant on ne sait où?

(1) Voyez la *Revue* des 1er mai, 15 juin, 15 juillet, 15 août, 15 septembre et 1er novembre.

Ce mois expiatoire des milliardaires, c'est décembre, période des étrennes et des présents : quatre glorieuses semaines de rachat et de miséricorde, — de purgatoire, diront les plus maussades.

Il est vrai que les étrennes ne sont point réservées aux seuls milliardaires : nous avons aussi, nous autres, nos cadeaux à répandre, et non pas seulement sur les têtes épanouies de la concierge ou du facteur, qui du moins se contentent d'argent-papier et ne nous fatiguent pas l'imagination, mais encore sur une foule d'autres personnes auxquelles il nous faut envoyer toute sorte de chocolats, de fleurs ou de petites choses inutiles en nickel, en acajou, en jade, en ivoire et en cristal. Certes, voilà qui nous ruine, parce que nous sommes pauvres ; mais si nous pensons racheter, à notre tour, quelques-uns de nos péchés par de telles largesses au prochain, il faut vraiment qu'il s'agisse de péchés bien véniels, vu qu'il suffit d'un taxi pour faire en une matinée la tournée du confiseur, de la fleuriste et du marchand de petites choses vaines : si bien que nous ne prenons en somme pas beaucoup plus de peine en faveur de nos amis que pour la concierge ou le facteur. L'impôt souriant du jour de l'an semble peut-être lourd à quiconque n'est pas milliardaire : huit fois sur dix, pourtant, la pénitence est douce, car il n'en coûte ni deux heures de temps, ni l'ombre d'un souci.

Non toutefois qu'il n'existe une mode pour les porte-cigarettes ou les boîtes à poudre de riz, un bon ton en ce qui concerne les fleurs, un bel air en fait de chocolats. Selon les années, telles maisons, — les plus chères, bien entendu, — vendent ce qui est comme il faut, et rien qu'à voir leurs étiquettes sur le papier, le carton ou l'écrin, l'on approuve déjà, et même on admire. Ce sont là d'insignifiants secrets de Polichinelle pour les Parisiens, quoique parfois de grands mystères pour les étrangers, quand du moins ceux-ci viennent de débarquer : car, au bout de quatre jours, ils en savent autant que nous, grâce aux portiers d'hôtel, arbitres des élégances. Allons, convenons-en, il y a plus de gentillesse que d'art ou de recherche dans les menus présents adressés, en décembre, aux personnes dont on est l'obligé courtois ou l'ami un peu pressé, — un peu modeste aussi.

Mais à côté de ceux qui rendent ainsi des politesses bien

plutôt qu'ils ne font des cadeaux, à côté de ces humbles malgré eux, il y a donc les milliardaires d'abord, qui n'ont point à se gêner, s'ils souhaitent d'offrir, par exemple, un bibelot ravissant à la place d'un vague brimborion, ou toute une symphonie d'orchidées et de roses au lieu de quelques marrons glacés ; et puis il y a les plus affectueux, les plus tendres, les plus attentifs, pour lesquels, — si leur budget le leur permet, — c'est bien meilleur encore de donner que de recevoir. Aussi, comme ils soignent leurs étrennes, ceux-là ! Rien ne leur paraît assez rare, assez délicat, assez méticuleusement choisi : on les voit errer sans fin de boutiques de curiosités en marchands de merveilles modernes, de brocanteurs en magasins d'art. Tout leur mois se passe en investigations, d'ailleurs très amusantes. Jamais autant qu'en décembre ne se vendent les bonbonnières, les éventails du temps jadis, les miniatures persanes, les fauteuils Louis XVI, les guéridons Empire, les laques de Chine ou les meubles 1926 et les étoffes 1927, voire au delà. Au printemps seulement, lorsque affluent chez nous les étrangers, — qui peu à peu finiront par acheter toute la France, — le trafic des objets d'art, meubles et curiosités arrive à égaler celui qui a lieu avant le 1er janvier.

Ce trafic, d'ailleurs, dure toute l'année. Une renommée charmante se gagne à acheter des œuvres d'art, anciennes ou non : nous n'osons dire à les revendre, parce que c'est infiniment plus difficile. Sans doute, on ment, on bluffe, on se plaît dans les salons à laisser entendre, sinon à crier sur les toits, qu'on a réalisé des gains fabuleux sur une méchante armoire, par exemple, trouvée chez un chiffonnier à Belleville ou dans une ferme de Basse-Bretagne, et repassée pour une somme folle à un amateur suédois de Paris : mais ce n'est vrai qu'une fois sur mille, et tout le monde le sait bien. On répond : « Oui... Allons donc !... Pas possible ?... » par sociabilité. On ne s'intéresse, pourtant, et les yeux ne brillent que si c'est une jeune femme qui parle, et si elle est vraiment très jolie.

Rien, en tout cas, ne produit meilleur effet que de recher cher les meubles et les bibelots, d'orner sa demeure à ravir et, si l'on peut aller jusque-là, d'avoir une galerie ou de poursuivre une collection. Si par hasard un homme du monde se trouve tout à fait oisif (dame ! il n'y en a plus guère) et s'il prétend se faire pardonner cette oisiveté, il faut au moins

qu'on puisse déclarer à son sujet, de cet air à la fois grave et indulgent qu'on prend en de telles circonstances : « Vous savez, son écurie de courses l'occupe beaucoup... » ou bien : « Que voulez-vous, c'est un collectionneur. Il ne songe qu'à sa collection, il n'en dort pas... » A ces mots, chacun se déclare satisfait. La collection sauve du délit d'inutilité : c'est une espèce d'alibi.

Chez les femmes, le goût de la collection semble moins répandu : la collection d'objets d'art, s'entend. Car s'il s'agissait seulement de robes et de chapeaux, de bijoux et de fourrures, combien ne se trouverait-il point, parmi elles, d'infatigables et acharnées collectionneuses! Mais ainsi que nul ne l'ignore, on n'a droit vraiment à ce titre que si l'on n'use jamais de ses merveilles, enfermées sous vitrine. Dès qu'un fou boit dans ses coupes de Venise, au risque de les casser, ou s'il emporte à la promenade la canne de Louis XV, à pommeau ciselé, sans crainte de la perdre, sa réputation se ternit : de collectionneur qu'on le nommait, le voici désormais tenu pour « un original ». On ne prononce plus ce mot-là sur le même ton : d'une évidente considération, l'on aura passé au sourire, presque à l'impertinence. Il y a chute, ou, pour le moins, légère dégradation mondaine.

A tant bibeloter, cependant, on pourrait croire que les gens du monde, les amateurs, grands ou petits, passionnés ou simplement alléchés, amusés, ont dû devenir bien experts et bien savants.

On se tromperait, ou enfin l'on exagérerait beaucoup. Certes, il y a parmi les amateurs certains as entre les as, comme on dit, auxquels il serait malaisé d'en remontrer. Il y a aussi les propriétaires de collections écrasantes et illustres à juste titre dans l'univers, les Edmond de Rothschild, les Fenaille, les Camondo, les David Weill, les Groult, Mmes Blumenthal ou Esnault-Pelterie, etc. Tous ceux-là, évidemment, on ne les prendrait pas sans vert, et un marchand naïf aurait tort de les vouloir traiter en enfants : mais ce sont là des seigneurs expérimentés, de puissants chefs en fait d'art et de collections, des espèces de rois de la curiosité et des magnificences, bref, des exceptions, ils ne sauraient servir d'exemples.

On rencontrerait encore tels et tels amateurs, — ils ne sont pas inconnus, nous les pourrions citer aussi, — auxquels une

sorte de goût atavique ou d'instinct raffiné impose, pour ainsi dire, l'amour et un choix presque infaillible des belles choses. De là, néanmoins, à savoir reconnaître sans faute un ancien d'une copie, dévoiler un truquage très délicat, ou rectifier de subtiles erreurs d'attribution, il y a le plus souvent fort loin.

Mieux veux avouer que les amateurs ne se connaissent en art, ce qui s'appelle se connaître, que rarement. (Qu'on nous comprenne, nous ne voulons pas dire qu'ils n'ont pas de goût! Un amateur très fin de bourgogne ou de bordeaux pourra rebuter fort bien tout vin qui ne sera point parfait, et pourtant ne pas distinguer les crus ni les années comme un dégustateur professionnel.) Presque toujours, ils recherchent ou admettent l'entremise, l'aide d'un marchand, — qui certes n'y perd point, mais quoi de plus naturel, puisque c'est son métier? Les plus grands collectionneurs eux-mêmes ne s'intéressent ordinairement, et du reste fatalement, qu'à ce qui a déjà passé par le tamis d'un ou deux marchands ou des autres collectionneurs. Ce qui court les rues se trouve forcément indigne d'eux.

Hâtons-nous, aussi bien, d'ajouter qu'il n'est rien de si romanesque et vieillot que le type du fouineur légendaire, chassant, errant et flairant partout, découvrant à la longue des chefs-d'œuvre dans les greniers de province et des trésors dans le ruisseau : ce bonhomme-là remonte aux Goncourt. Voici belle lurette qu'il est mort. L'amateur, aujourd'hui, borne ses explorations aux magasins des antiquaires : il est vrai qu'on les compte par milliers dans notre ville, où ils pullulent tout autant, pour le moins, que les marchands de vin ou les couturières.

N'oublions pas non plus que nombre d'amateurs se livrent avec une véritable maîtrise à la brocante. Ils achètent, revendent, font fortune : ce sont en général les mieux documentés, les plus infaillibles. Pourquoi, demandera-t-on, ne s'établissent-ils pas, et ne paient-ils point patente? Par on ne sait quelle vergogne, ou obstination bourgeoise?... Non, mon Dieu, non... Mais sans doute qu'une fois marchands, franchement et à la bonne franquette, le jeu serait moins divertissant. Puis on dirait toujours : « M. Un Tel, qui est si adroit, si malin... » Toutefois, provenant d'un marchand, une telle habileté n'étonnerait plus, car elle fait partie des devoirs professionnels. Elle ne parviendrait plus à émouvoir personne. Aucune femme ne

lèverait plus les yeux... On a de ces coquetteries, sinon de ces préjugés.

Que s'achètent-ils mutuellement et que se vendent-ils, tous ces amateurs, tous ces marchands? De l'art ancien, de l'art moderne? Car enfin il est bien permis de supposer que depuis l'Exposition, surtout, l'art moderne...

Mais il n'était pas besoin de l'Exposition! Qui n'a entendu maintes et maintes petites dames déclarer fièrement, de leurs voix devenues presque hautaines, et nettes, et provocantes : « Moi, je n'aime plus que le moderne!... » Et plus les œuvres anciennes qu'on leur montrait étaient belles et savoureuses, plus en augmentait leur mépris. « Vous appréciez vraiment toutes ces vieilleries?... » demandaient ces dilettantes en se poudrant nonchalamment devant une glace Louis XIV, couleur d'émeraude livide. Et si elles faisaient partie du faubourg Saint-Germain, si elles étaient vraiment nées parmi ces vieilleries, elles ne laissaient pas de s'en montrer d'autant plus fatiguées, écœurées.

Il y a deux publics très différents, en réalité, l'un qui ne recherche que l'ancien, l'autre qui ne se plaît qu'au moderne. On ne saurait les définir, ni établir un classement : tout au plus pourrait-on dire que les jeunes amateurs se spécialisent plus volontiers dans le moderne, et les étrangers, les Américains, dans l'ancien. Certains amateurs combinent du reste d'heureux mélanges : des tableaux modernes au milieu de meubles anciens, du vieux Chine dans un décor d'après-demain, des toiles de cubistes (quoique cela se porte un peu moins) en des cadres Marie-Antoinette, etc. Et encore faut-il tenir compte des modes : c'est ainsi que le XVIIIe siècle ne se trouve plus guère en vogue, et que le XVIe, le moyen-âge même, tendent à le remplacer. Un engouement s'est dessiné pour le Second Empire. On cite certain Américain qui se divertit à se meubler tout un hôtel avec du Napoléon III.

Certes, ici comme là, un censeur acharné découvrirait bien du snobisme, puisqu'il y en a partout, grâce à Dieu : sans le snobisme, nous n'aurions de grand public ni pour les arts, ni pour les lettres, ni pour la beauté. Dans le chœur charmant des Muses que mène au clair de lune Apollon Musagète, celle du snobisme figure en bonne place, avec son doux visage émerveillé, et elle n'est ni la moins utile, ni surtout la moins bien

portante. Quant à la poésie, elle éclôt partout, dès qu'on la laisse faire : une jeune femme n'aura pas moins bonne grâce à rêver de ses souriantes grand mères au fond d'un boudoir Louis-Philippe ou d'une nouvelle Chambre bleue, qu'à imaginer ses petits-fils gambadant plus tard dans la grave cocasserie d'un salon à la dernière des dernières modes.

*
* *

Il y a cependant une sorte de bibelotage supérieur, — un art, parbleu ! un très grand art, puisque ce n'est rien de moins que la peinture, dont les amateurs mondains se préoccupent également, et non sans une fierté profonde. Rien de si glorieux pour un joueur de polo ou pour une dame à bord de son yacht, que de signaler avec négligence leurs achats récents en toiles étonnantes par leur audace dans l'incohérence et la beauté. La bravoure, en fait de peinture, ou plus précisément en fait d'achat de peinture, atteint de nos jours une façon de chevalerie. On rompt des lances, on brandit l'épée ; ou, si cette figure semble exagérée, mettons qu'on rompt héroïquement les liens de la tradition, et qu'on brandit sans peur le paradoxe, — en quelques mots, il est vrai : « Un Tel, les toiles d'Un Tel ?... Mon cher, une ordure !... Un Tel, au contraire ? Voilà un peintre !... » Or, le premier Un Tel est en général apprécié, bien entendu, et loué sans restrictions par la majorité. Le second Un Tel, au contraire, épouvante les passants ordinaires, les passants moyens.

Cette croisade pour la peinture effrayante, — et admirable, au besoin, — fait partie des plaisirs d'un gentilhomme, et des devoirs sacrés d'un bourgeois-gentilhomme.

Certaines élégances sont du reste à observer par ceux qui ont l'incomparable et charmant orgueil de posséder une galerie de tableaux, lorsqu'ils en ont permis l'accès à quelque visiteur. Il faut les connaître, ces élégances, et n'avoir point l'air d'un enfant. Voici toujours quelques principes.

Et tout d'abord, une personne vraiment arrivée aux plus hauts grades du dilettantisme ou du mécénat insiste à peine sur les toiles de maîtres anciens qu'elle possède. Une simple indication des sourcils et un demi-sourire de complicité dans l'extase, cela suffit largement, et l'on passe. Le Duc d'Aumale, jadis, faisait les honneurs de son Chantilly en y joignant, non

sans solennité, un commentaire perpétuel, comme rituel, et qui ne variait pas d'une virgule : ce sont là des manières d'autrefois, qui aujourd'hui feraient un peu sourire. L'amateur de classe, — on dirait presque : l'amateur professionnel, — suppose maintenant que les chefs-d'œuvre anciens sont compris et aimés par tous ses hôtes : supposition courtoise et gentille. Il n'y a donc rien à en dire. En revanche, dès que l'on arrive devant les peintures singulières, aux lignes curieusement difformes, aux couleurs menaçantes, insolentes... Mais là, on ne s'arrête guère davantage, car le visiteur doit se garder de toute critique, s'il sait être reçu : et le seigneur de la galerie, s'il sait recevoir, n'a point de leçon à donner. Seulement, certains regards sont échangés... Regards immenses! Toute la querelle des Anciens et des Modernes revit en eux. Boileau et Perrault s'affrontent.

Ne craignons pas de l'écrire, on découvrirait peut-être quelque romanesque aussi, un rien de cinéma, dans la passion de tels ou tels amateurs pour la peinture moderne la plus hardie, voire la plus effrontée. Beaucoup d'entre eux en sont restés à l'époque où l'on « faisait » de grands artistes, jusque-là méconnus, aux temps déjà vieillots de la « Bourse aux peintres », aux « coups » prodigieux sur une signature, devenue subitement, artificiellement illustre... Fini, tout cela, démodé. Ou du moins c'est devenu très, très difficile. Il y a trop de peintres, trop de journaux, trop de critiques et d'amateurs eux-mêmes, une publicité trop difficile à confisquer, trop chère à monopoliser. Et puis, les jeunes peintres se défendent : quantité d'entre eux ont appris à lutter pour la vie, et même pour l'automobile et ce qui s'ensuit. On ne faisait si aisément des « coups » de Bourse, autrefois, que sur des artistes affamés : leur nombre a diminué, heureusement. On ne peut contester qu'il n'existe toujours une mode en peinture, et dont les plus habiles jouent, profitent : cependant, on ne sait où elle éclôt, ni qui l'invente. Ainsi en va-t-il de celle qui se crée chaque année chez les couturiers. On a parlé des mystères d'Éleusis, ou d'autres plus inconnus et inquiétants encore : mais ceux de la mode ne sont ni moins étranges, ni moins obscurs. Ils ont pourtant lieu tous les jours, et en plein Paris.

La clientèle des peintres, ou plutôt des marchands de tableaux, — ce n'est pas tout à fait la même chose, — va du

nouveau riche au riche étranger, en passant par quelques très vieux riches : la galerie de tableaux constitue en effet un des luxes les plus chers du monde, et par conséquent des plus recherchés, puisque l'argent s'envole par toutes les fenêtres, depuis qu'il n'a plus que le poids du papier. Signalons néanmoins des nuances, certes un peu vagues, parmi cette clientèle : ainsi, d'une façon générale, l'étranger achète la peinture ancienne, tandis que le nouveau riche se paie de l'ancienne également, et de l'ancienne déjà cotée, en outre, de l'ancienne de tout repos ; mais l'amateur cultivé témoignerait plutôt du goût pour la moderne. Quant à l'amateur animé d'un glorieux esprit d'offensive, il se félicite de combattre le philistin en plaçant valeureusement celui-ci, après le déjeuner, en face de toiles qui ne pardonnent pas. Les couleurs y chantent à tue-tête, et les lignes gauchissent, dévient jusqu'à donner le vertige. Bref, elles atteignent à cette limite hors de laquelle un homme de bon sens s'interroge très sérieusement.

Le philistin se sent parfois dompté : nouvelle recrue pour l'art, il admire. Et demain son admiration pourra même tomber dans l'adoration, le culte et la superstition, sinon le fétichisme... N'avez-vous jamais vu quelque petite dame contempler avec crainte et respect un tableau sauvagement bariolé qu'on lui aura fait acheter bien cher? Elle n'y comprend rien, elle en a presque peur : mais que l'on doive donner tant d'argent pour ce carré de toile déconcertant, voilà pourtant où elle aperçoit confusément de la magie, du surnaturel, du divin. Aussi s'attache-t-elle éperdument à cet objet si bizarre et si précieux. Il lui portera bonheur, qui sait ? Elle ne le regarde point de l'œil dont on regarde une chose belle. Elle ne l'aime pas non plus tout simplement, à la bonne franquette. Disons plutôt qu'elle le tient pour une sorte de gri-gri ou d'idole : et peut-être qu'à la moindre contrariété, dans le silence et le secret du boudoir, elle le prie.

***

Aussi bien les collectionneurs passionnés ne s'adonnent-ils pas tous exclusivement à la peinture. D'autre part, la vogue des objets de vitrine, comme les émaux, les ivoires anciens, etc., est depuis longtemps passée. Quant à la collection d'émotions splendides et profondes que l'on peut éprouver dans un château

bâti sous nos rois, en errant de salons en galeries, d'escaliers en perrons, elle n'est point à la portée de n'importe qui. Certes, il existe des raffinés entre les raffinés, dont le bon plaisir consiste à restituer en sa gloire des domaines de Carabas, dont ils aiment à écouter longuement les fontaines réveillées, ou à voir les charmilles bleuir jusqu'à l'horizon. Mais ce sont là jeux de princes. Les pauvres Parisiens n'y sauraient songer qu'en rêve. On devient si modeste, d'ailleurs, les impôts aidant, que l'on se résigne à entasser plusieurs millions de meubles ou de tableaux en des appartements dont les fenêtres donnent sur une méchante place à autobus ou sur une rue sillonnée par les taxis hurlants. MM. les ministres de nos finances nous imposent l'humilité : nous en pécherons moins, grâces leur soient rendues.

Hormis donc les collectionneurs de châteaux et les amateurs de parcs, hormis aussi les derniers curieux de merveilles bonnes pour Cluny, musées de provinces et trésors de cathédrales, signalons qu'à Paris, en ce moment, on rencontre surtout de fiévreux amoureux du vieux Chine, tant bibelots que laques ou porcelaines, et des envoûtés de bibliophilie. Ces derniers surtout sont assez dangereux : ils ont le plus souvent choisi une époque ou une spécialité, sont vite arrivés à une certaine science, et dès lors, devenus positivement frénétiques, ils se trouvent capables de tout pour assouvir leur passion. Ils voleraient peut-être, ils tueraient. Seul, un reste de vernis mondain ou de civilisation indélébile les retient. Et les femmes bibliophiles sont, croyons-nous, pires que les hommes. On jugera quelque jour un meurtrier par bibliomanie : crime passionnel au premier chef, il faudra bien qu'on l'acquitte.

Demandera-t-on ce qu'aime avant tout le collectionneur, et si c'est sa collection elle-même, ou la joie radieuse de la montrer, et de s'en trouver le « propriétaire bien connu » ?... Ce n'est peut-être, au fond, ni ceci, ni cela. Il semble que la volupté irrésistible, pour le collectionneur, réside surtout dans l'acquisition, l'achat. S'il revend, c'est avec l'intention d'acheter ensuite une œuvre plus belle et meilleure. Acheter, acquérir, acheter encore et toujours... Un vrai collectionneur ne songe qu'à augmenter ou améliorer sa collection, et jamais à gagner de l'argent pour thésauriser. Sa passion est parfaitement noble.

On l'en estime, du reste, dans la société contemporaine.

Observez qu'un prestige manifeste réside en cette qualité, et presque en ce titre : « M. X..., vous savez bien, le fameux collectionneur... » A ces mots, chacun acquiesce, et l'on se sent déjà prêt à saluer M. X... avec une curiosité bienveillante. Qu'un homme à peu près du monde vienne à se présenter dans un cercle, et si sa collection est notable, celle-ci servira d'autant sa candidature.

Mieux encore, on se figure souvent, on se plaît, on aime à se figurer qu'un collectionneur doit avoir acquis, par la grâce des œuvres d'art, maintes délicatesses de l'âme et de l'esprit. Pure poésie, on en vient à créer autour de lui comme un halo charmant, comme un arc-en-ciel, où luisent et sourient toutes les nuances de ses tableaux, toutes les élégances de ses statuettes, toutes les douceurs de ses reliures, toutes les finesses de ses porcelaines. Pourvu que notre homme n'ait point encore l'âge canonique, il ne laissera peut-être pas de dire avec gentillesse à sa voisine :

« — Ne viendrez-vous jamais, madame, voir mes Renoir, mes miniatures persanes? Sur l'une de celles-ci se trouve peinte une Shéhérazade : elle vous ressemble. »

Or, il ne ment pas, on le sait, il possède effectivement les plus beaux Renoir de Paris, les plus rares et caressantes miniatures. Cette Shéhérazade dont il parle, elle existe : y aurait-il vraiment quelque rapport de traits ou de silhouette?.. La visite serait bien tentante, bien amusante, — puisque cet adjectif, aujourd'hui, signifie tant de choses... Et la voisine ira chez lui sans difficulté. Elle ne se rendrait évidemment pas ainsi chez tout le monde.

MARCEL BOULENGER.

LES PRIVILÈGES
DE L'ÉGLISE ITALIENNE

A notre époque d'égalitarisme démocratique et de nationalisme politique ou religieux, il était impossible que des catholiques, même très déférents à l'égard du Saint-Siège et d'une foi inattaquable, ne fussent pas tentés de s'étonner d'une situation de fait qui confère à la nation italienne, au sein de l'Église universelle, des privilèges séculaires sans doute, mais devenus traditionnels en des temps bien différents des nôtres et qui aujourd'hui ne semblent plus à beaucoup correspondre ni au droit, ni à la nécessité. Et en effet, à chaque Conclave, ou même dans l'intervalle des Conclaves, se multiplient depuis quelques années les comparaisons entre le chiffre des cardinaux, des nonces, des évêques italiens et celui de leurs collègues étrangers, tandis que nous parvient l'écho des plaintes respectueuses ou des désirs de tel ou tel gouvernement, de telles ou telles populations aspirant à voir mieux récompensée par Rome leur fidélité à la cause catholique. La question est souvent traitée avec une partialité égale à leur incompétence par des journalistes qui s'improvisent docteurs en matière si délicate. Je voudrais essayer de la préciser à mon tour sans aucune idée préconçue, sans méconnaître aucune des données qui en rendent la solution singulièrement difficile, et du point de vue de l'intérêt italien autant que de l'intérêt catholique.

Un rapide examen de la composition du Sacré-Collège en

1925 et, par exemple, vingt ans plus tôt, pour ne pas remonter trop loin, révèle tout de suite deux choses : c'est d'abord que la proportion plus grande de cardinaux étrangers n'a guère été obtenue que par l'augmentation du nombre des chapeaux, qui se rapproche aujourd'hui du maximum consacré par la tradition ; en second lieu, qu'à moins de multiplier le nombre des cardinaux *de curie* non italiens, l'Italie ne jouit plus pour ses sièges résidentiels d'aucun privilège contestable.

En 1906, trente-cinq cardinaux italiens s'opposaient à vingt-quatre cardinaux étrangers et onze chapeaux demeuraient vacants. En 1925, nous trouvons encore trente-trois italiens en face de trente-quatre étrangers et il n'y a plus que trois chapeaux sans titulaires. Les Français sont toujours sept et les Allemands, y compris les Autrichiens de race germanique, oscillent toujours entre quatre et six ; mais les Espagnols sont passés de cinq à six, les Anglais de deux à trois, les Américains, — dont le gain est le plus important, — de un à quatre, les Polonais de un à deux, et l'on compte un cardinal hollandais, un cardinal canadien, un cardinal brésilien, qui en 1906 n'existaient pas et n'avaient pas d'équivalents.

Quant aux cardinaux italiens pourvus de sièges résidentiels (non compris les évêchés suburbicaires), ils étaient dix en 1906 et ils ne sont plus que huit en 1925. Quels sont ces huit ? Les archevêques de Milan, Bologne, Venise, Florence, Naples, Palerme, Catane et Pise, c'est-à-dire, à l'exception des deux derniers, qui peut-être ne seront pas remplacés comme cardinaux lorsqu'ils viendront à disparaître, des chefs-lieux de province les plus considérables d'Italie, pour la plupart anciennes capitales, et qui en ont, à bien des égards, conservé le caractère. Il serait impossible de leur refuser un cardinal. Encore Turin et Gênes ne figurent-elles pas dans la liste et devraient-elles y figurer. Bien d'autres cités italiennes de moindre importance n'auront sans doute plus de cardinal avant longtemps, malgré les titres qu'elles y possédaient. Ainsi depuis des siècles il était d'usage presque constant que la dignité cardinalice fût attachée au siège métropolitain de Bénévent (1). Avec le cardinal Ascalesi, transféré de celui-ci à Naples, a peut-être pris fin une tradition immémoriale. Il est donc juste de reconnaître qu'un

(1) Depuis l'an 1550, on compte seulement six archevêques de Bénévent qui ne furent point cardinaux, sur vingt-cinq.

effort sérieux a déjà été réalisé par le Souverain Pontife pour donner satisfaction aux nations jeunes et soucieuses de contribuer pour leur part à l'administration centrale de l'Église.

On sait que cette administration dépend essentiellement des Congrégations romaines. Pourrait-on multiplier le nombre des préfets de Congrégation étrangers? (1) En droit, rien ne s'y oppose évidemment. En fait, à un cardinal étranger ayant passé loin du milieu romain la plus longue partie de sa carrière, ignorant les finesses de la langue et de l'âme italiennes et pourtant obligé de traiter surtout avec des Italiens, il est singulièrement difficile de réussir dans sa tâche, à moins de posséder des dons très supérieurs à ceux de la moyenne de ses collègues. Et il faut bien dire que les expériences de ce genre tentées jusqu'ici n'ont pas en général été très heureuses. Avec tous les défauts qu'on leur connaît ou qu'on leur suppose, les cardinaux italiens ont, d'ordinaire, un sens comme inné de l'universel, une absence de raideur dans les méthodes et dans les manières, une impartialité et une bonne grâce qui ne sont pas toujours l'apanage des princes de l'Église d'autres nationalités. Ces mérites doivent leur être comptés.

*
* *

Après les cardinaux, les nonces apparaissent comme les plus élevés en dignité des collaborateurs du Souverain Pontife; et, de fait, un chapeau de cardinal est, presque toujours, la récompense de leurs services.

Ici il semble qu'un plus fort pourcentage de prélats étrangers pourrait aspirer à l'honneur de représenter le Saint-Siège hors d'Italie. Sans doute l'Académie des Nobles ecclésiastiques, d'où sortent beaucoup des diplomates pontificaux, est-elle en principe internationale (le cardinal Merry del Val notamment y a passé). Mais il est bien évident qu'à moins de circonstances exceptionnelles, les jeunes gens, même d'excellente famille, qui se destinent au sacerdoce et font leurs études à Rome se trouveraient le plus souvent empêchés, après avoir fréquenté cette Académie, de suivre la carrière à laquelle elle prépare. La plupart sont attendus impatiemment dans leurs pays respectifs, où leurs évêques ont besoin d'eux. D'ailleurs, de

(1) Actuellement, il n'y en a que deux, les cardinaux Merry del Val et van Rossum.

plus en plus les Papes choisissent comme délégués apostoliques, internonces et même nonces, des prélats qui ne semblaient point spécialement destinés à ces hautes missions, prêtres séculiers comme naguère le Souverain Pontife Pie XI lui-même, quand il n'était encore que Mgr Ratti, ou religieux comme le cardinal Frühwirth, dominicain, Mgr Beda Cardinale, nonce à Buenos-Aires, bénédictin, etc.

Reconnaissons aussi qu'au moins autant que le poste de préfet de Congrégation, celui de nonce exige une connaissance des traditions vaticanes et du milieu romain relativement rares parmi les prélats étrangers. Il est plus facile de réussir comme délégué apostolique pour des missions d'assez courte durée et dans des pays exotiques : ici, la part faite aux étrangers, notamment aux Français, sans être prépondérante, est loin cependant de demeurer négligeable.

***

Aucun pays, enfin, ne possède autant d'évêques que l'Italie. Cette multiplicité a pu favoriser, au Concile du Vatican, les vues de Pie IX, certain de trouver dans l'épiscopat italien un acquiescement inconditionné à ses désirs (que de nos jours le Souverain Pontife trouverait aussi bien, du reste, dans l'épiscopat français). Mais en temps ordinaire doit-on voir là un privilège ? Les Italiens qui réfléchissent seraient les premiers à en douter et ils auraient raison. Cette pléthore de diocèses est bien plutôt pour leur vitalité religieuse une cause d'affaiblissement, jointe à la congestion bureaucratique qui s'opère à leur détriment dans les Congrégations romaines. C'est ce côté de la question, le moins souvent examiné, que je voudrais surtout mettre en lumière.

Remarquons d'abord que, contrairement à ce que l'on pourrait croire, en face du chiffre imposant et inégalé de 268 diocèses italiens (non compris la Ville Éternelle, le territoire de Fiume et celui des abbayes *nullius*, qui ont aussi charge d'âmes), l'Italie n'est pas le pays où le pourcentage des évêchés résidentiels par rapport au chiffre de la population catholique est le plus élevé (1). Les esprits que chagrine l'inégalité des circons-

(1) Le chiffre donné ici est celui de l'*Annuaire officiel des diocèses et du clergé d'Italie*, imprimé par la Typographie Vaticane, édition de 1924. L'*Annuaire pontical catholique*, communément appelé *Annuaire Battandier*, en donne un assez

criptions électorales de la région parisienne, et qui rêvent d'introduire partout la représentation proportionnelle, auraient évidemment fort à faire, s'ils voulaient appliquer ce principe démocratique à l'administration de l'Église. Quelle commune mesure entre les immenses diocèses polonais, hongrois ou allemands, qui presque tous avoisinent le million de fidèles et souvent le dépassent, et le misérable contingent de catholiques des diocèses d'Écosse, par exemple (Aberdeen, 12 000; Argyll, 13 000; etc.)?

Mais sans même nous arrêter aux pays qui, comme l'Angleterre, conservent les traces d'une hiérarchie ecclésiastique antérieure au schisme ou qui, comme les États-Unis, le Canada, l'Australie, doivent à l'immensité de leur territoire de posséder des évêques relativement nombreux pour une population très clairsemée (1), il y a en Europe un pays catholique pourvu, proportionnellement à sa population, de plus d'évêchés que l'Italie : c'est l'Irlande. Celle-ci en compte 28, en effet, pour 3 242 000 catholiques, soit une moyenne de 115 000 fidèles par diocèse. L'Italie, pour 38 700 000 habitants (où les minorités religieuses protestante, vaudoise et israélite n'atteignent qu'un chiffre insignifiant), et 268 diocèses, n'arrive qu'à la moyenne de 144 000. Nous sommes loin, évidemment, de la moyenne française (environ 470 000), ou même espagnole (350 000), qui réalisent, semble-t-il, le meilleur équilibre ; mais enfin les chiffres sont là pour prouver que le privilège de l'Italie n'est, *numériquement*, qu'un privilège relatif.

Et *moralement*, sur le terrain des réalités religieuses profondes, il se résout en ce que les Italiens appellent *gettatura* et nous, par à peu près : mauvais sort.

Les Papes l'ont si bien senti que, depuis un siècle, ils s'appliquent à réduire le nombre des diocèses italiens, surtout méridionaux. Pie VII, en 1818, en supprima d'un seul coup, par

supérieur (281 sièges), mais qui ne correspond pas au nombre des évêques résidentiels. Il continue à mentionner isolément des sièges depuis longtemps unis à d'autres *æque principaliter*, et considère aussi comme séparés certains sièges unis *in personam*.

(1) La moyenne aux États-Unis (101 diocèses) est d'un évêque pour 183 500 catholiques, au Canada (35 diocèses) d'un pour 96 000 catholiques, et d'un pour 58 500 en Australie (20 diocèses). Le pourcentage est, naturellement, beaucoup plus élevé dans l'Amérique du Sud, et varie de un pour 342 000 fidèles en Colombie, à un pour 830 000 au Chili.

une réforme grandiose, cinquante-cinq dans la partie continentale du royaume de Naples, réunis pour la plupart à des diocèses voisins. Quelques-uns, il est vrai, mais en petit nombre, furent rétablis par Grégoire XVI et Pie IX. D'autres durent être créés dans des régions dont la population s'accroissait : ainsi ceux de Livourne en 1806, de Massa Carrara en 1821, de Foggia en 1855, de Chiavari en 1892 et les diocèses siciliens d'Acireale, Caltagirone, Caltanissetta, Noto, Piazza Armerina, etc., dont aucun n'a moins de 100 000 habitants. Mais parallèlement, pour les raisons invoquées par Pie VII dans sa Bulle de 1818 : « manque de revenus de nombre d'églises; peu d'importance des lieux; exigüité des territoires, et autres causes raisonnables », les suppressions de diocèses minuscules se poursuivaient. Lentement, prudemment, car on connaît l'attachement fanatique des Italiens, même les moins pratiquants, à leurs traditions locales. Et n'ont-ils pas raison en quelque mesure, si l'on songe que des 268 évêchés encore existants, plus de la moitié sont antérieurs au VIe siècle, quatre-vingt-deux autres au XVe et qu'une cinquantaine seulement datent de la Renaissance ou des temps modernes?

Il eût fallu, afin de faciliter la tâche du Saint-Siège, qu'un gouvernement italien se rencontrât, comme le fit le roi Ferdinand des Deux-Siciles au début du siècle, pour solliciter lui-même du Souverain Pontife la suppression des diocèses trop exigus, et dès lors inutiles, non seulement d'une région, mais de l'Italie unifiée. Le conflit des deux pouvoirs empêcha cette requête d'être jamais formulée et en assumant seul l'initiative de la réforme, le Saint-Siège se fût aliéné une grande partie des populations. Rome temporisa donc et procéda par étapes. En 1907 les sièges de Terni et Narni furent unis, en 1920 ceux de San Severino et Treja, dans les Marches. Et surtout, depuis quelques années, se multiplient les unions *in personam*, qui sont parfois un acheminement vers la suppression. L'administration d'un diocèse devenu vacant est d'abord confiée à l'évêque d'un diocèse voisin : un état de choses se crée ainsi qui permet, après quelques années, la fusion des deux sièges. En Romagne, en Toscane, dans l'Italie méridionale, cinq diocèses ont actuellement comme administrateur apostolique l'évêque d'une ville toute proche, qui pourrait bien étendre sur eux définitivement sa juridiction.

Mais c'est surtout par l'institution de grands séminaires

régionaux que Pie X remédia aux conséquences les plus fâcheuses d'un fractionnement de diocèses ne permettant aux jeunes clercs ni émulation, ni études sérieuses. On compte aujourd'hui neuf de ces séminaires : à Bologne, pour huit diocèses romagnols; à Fano, pour quatorze diocèses des Marches; à Chieti, pour quinze diocèses des Abruzzes; à Assise, pour quinze diocèses ombriens; à Anagni (Séminaire Pontifical Léonin, confié aux PP. Jésuites) pour quinze diocèses du Latium; au Pausilippe, pour les diocèses de Campanie; à Molfetta, pour vingt-six diocèses des Pouilles et de la terre d'Otrante; à Catanzaro, pour seize diocèses calabrais; à Cagliari, pour cinq diocèses sardes.

Malgré ces efforts, il est certain que l'Italie reste désavantagée, en regard des autres parties du monde chrétien, par une organisation ecclésiastique surannée, où l'enchevêtrement des traditions et des ambitions locales et, d'autre part, la surabondance des emplois administratifs, produisent un abaissement certain de la vitalité religieuse de la nation et du niveau moyen du clergé ayant charge d'âmes. Ces deux phénomènes, l'un qu'on pourrait appeler statique, avec tendance au repliement sur soi-même, l'autre dynamique, avec tendance centripète, le centre ici étant Rome, concourent en somme aux mêmes effets.

A côté de seize diocèses de plus d'un demi-million d'âmes, et dont certains, comme ceux de Milan, de Bologne, de Padoue, de Brescia, comptent parmi les plus florissants du monde; à côté d'une centaine d'autres, qui groupent de 100 000 à 500 000 fidèles et gardent encore les moyens matériels de leur assurer une solide formation religieuse, nous voyons soixante-treize sièges (dont dix archevêchés!) qui n'ont juridiction que sur 50 000 à 100 000 catholiques, et soixante-deux qui en ont moins de 50 000, souvent moins de 30 000 : l'effectif normal d'une paroisse parisienne! Quelle impulsion peut venir aux œuvres d'apostolat, au travail intellectuel, à un recrutement sacerdotal sélectionné, de la part d'évêchés si pauvrement pourvus? Quel prestige peuvent-ils posséder?

Pour régir ces diocèses, le Saint-Siège fait appel à des prélats d'origine diverse, les uns séculiers, les autres religieux (une quarantaine environ, principalement franciscains). Mais ce qu'il convient de remarquer surtout, et qui constitue déjà un signe de l'aide forcée que les diocèses riches en sujets d'élite doivent four-

nir aux autres, c'est l'origine *territoriale* de ces si nombreux pasteurs. La plupart viennent des anciens États de l'Église et des provinces septentrionales, notamment de Lombardie. Les cent diocèses du midi, appartenant naguère au royaume des Deux-Siciles, n'ont que les deux tiers environ de leurs évêques qui soient nés dans la région ; la Sardaigne, sur onze évêques, n'en a que deux. En revanche, on ne trouve dans les diocèses du nord, ou même du centre (au-dessus de Rome) *aucun évêque* de souche méridionale. N'est-ce pas la preuve évidente de la différence de valeur intellectuelle, d'aptitudes administratives des deux clergés ? Un premier contingent de prêtres distingués se voit ainsi constamment enlevé à son champ, en quelque sorte naturel, d'activité.

Un second, et beaucoup plus important, est « pompé », si j'ose dire, par les Congrégations romaines et tous les services qui s'y rattachent. Naguère, pendant un long séjour que je fis à Milan, on m'avait signalé deux chanoines de la cathédrale comme des hommes qui honoraient grandement, à divers titres, le clergé lombard. Quelques années après, Pie XI faisait de l'un, Mgr Orsenigo, un internonce à la Haye, puis un nonce à Budapest, et de l'autre, Mgr Nogara, le secrétaire du Conseil supérieur général de la Propagation de la Foi. Il serait aisé de citer une foule de cas semblables.

On s'étonne parfois de la faible contribution que l'Italie apporte, par exemple, aux études scripturaires et aux sciences religieuses en général. Mais il faut tenir compte du fait que beaucoup des meilleurs sujets de son clergé, surtout des canonistes, accomplissent, dans les bureaux romains, un labeur ignoré et considérable.

***

Y a-t-il là encore pour l'Italie, dans cet afflux vers la Ville Éternelle d'une élite de ses prêtres, comme dans la multiplicité de ses diocèses, un privilège enviable ou plutôt un état de fait comportant, sous de brillants dehors, un assez fâcheux revers ? J'inclinerais beaucoup pour la seconde hypothèse et crois que plus d'un Italien clairvoyant partage cette conviction. Ceux-là accueilleraient avec joie une participation plus large au gouvernement central de l'Église d'éléments appartenant à d'autres nationalités que l'italienne. Mais une réforme en ce sens est beau-

coup moins simple qu'il ne paraît et elle ne serait guère possible au Saint-Siège, alors même qu'il disposerait en nombre suffisant de candidats étrangers à certains des postes aujourd'hui confiés à des Italiens, que si elle était préparée *en Italie même* par un mouvement de l'opinion publique catholique, inspiré par des préoccupations purement religieuses et indépendant de toute tendance nationaliste.

Ce mouvement est-il à prévoir actuellement? Je ne le pense pas et l'on doit même affirmer que, dans l'ensemble, malgré les exceptions dont j'ai parlé plus haut, la susceptibilité italienne à l'endroit de ce que l'on pourrait appeler « le privilège pontifical » et tout ce qui s'y rattache a crû immensément depuis qu'elle sent s'éveiller, chez les autres peuples catholiques, une susceptibilité analogue, mais inverse. Parmi ces luttes d'influence, la position du Saint-Siège reste, comme à son ordinaire, celle d'une haute sérénité, sérénité qui n'est pas indifférence, ni méconnaissance de l'importance des problèmes posés, — j'espère l'avoir montré. *Roma è eterna*, dit un proverbe célèbre sur les bords du Tibre, pour expliquer certaines sages lenteurs. En face de l'évolution commencée, il sied plus que jamais de le répéter.

MAURICE VAUSSARD.

LITTÉRATURES ÉTRANGÈRES

LE DERNIER ROMAN DE CONRAD[1]

Suspense... Ce titre du dernier roman de Joseph Conrad traduit une fois de plus ces impressions d'attente anxieuse que l'auteur des *Histoires inquiètes* savait rendre mieux que personne; une fois de plus il voulait peindre cette atmosphère tragique qui baigne l'existence. C'était, lui-même le pressentait, le dernier de ses livres; bien qu'il parlât souvent à ses intimes d'autres projets, il savait qu'il n'écrirait plus et que c'était le chant du cygne. Jamais, confiait-il la veille de sa mort à M. Richard Curle, jamais il n'avait eu la tête si lucide : son sujet lui offrait des perspectives infinies. « J'aperçois, disait-il, cinq ou six manières de le traiter. » Le lendemain, il n'était plus et ce brillant cerveau s'éteignait pour jamais : jamais nous ne saurons le mot qu'il a emporté dans sa tombe. *Suspense* ! Le récit s'arrête à mi-chemin, à l'endroit où les fils de l'aventure qui lie les vies de Cosmo Latham et d'Adèle de Montevesso allaient se nouer dans un drame plus vaste, que nous commencions à deviner. A ce moment, l'histoire cesse et ce sera pour toujours le mystère, le doute, l'attente d'une réponse qui ne viendra jamais.

Il y a quelque chose de pathétique dans les derniers ouvrages des maîtres : ébauches interrompues, esquisses laissées dans la

(1) Joseph Conrad, *Suspense*, avec une introduction de Richard Curle, 1 vol. in-8, J. M. Dent et Cie édit, Londres et Toronto, 1925. Cf. *The Rover*, 1923; *The Mirror of the sea*, *A Personal Record* (*Souvenirs*, traduct. de M. Jean Aubry, Édit. de la *Nouvelle Revue française*, 1925).

fièvre de la composition, avant les repentirs de la main qui corrige. L'auteur s'y montre dans l'intimité de l'atelier. Mais surtout, ces reliques touchent comme tout ce qui offre le spectacle de la mort : derniers songes de l'artiste, roman sans conclusion, drame dont nous ne connaîtrons jamais le dénouement, rêve dont la fin nous échappe. Le livre inachevé participe de l'énigme de la vie.

Cela est plus vrai encore d'un livre de Conrad, et d'un livre que l'auteur portait en lui depuis longtemps. Toute sa vie le grand Polonais avait été hanté d'un roman sur Napoléon. Cela datait de son enfance. Sa plus vive impression, nous dit-il dans ses *Souvenirs*, était celle de l'oncle Nicolas, officier d'ordonnance de Marmont, ce héros de la Grande Armée que les malheurs de la guerre réduisirent un jour, pendant la retraite de Russie, à l'extrémité déplorable de manger du chien. Du chien ! Quel excès d'infortune ! Quel exemple de l'égoïsme des conquérants ! Mais l'oncle Nicolas ne reprochait rien à son dieu. Il l'avait suivi partout de Friedland à Moscou et de Moscou à Bar-le-Duc. Il avait franchi le dernier le pont de Leipzig. Il avait eu l'honneur d'être blessé au talon, comme l'Empereur. L'enfant considérait avec admiration ce revenant de l'épopée qui ne parlait jamais et qui ruminait en silence les secrets de son cœur. Il avait pris part depuis 1830 à toutes les insurrections de son malheureux pays. Dans la dernière, celle de 1863, sa maison fut pillée et il perdit dans la bagarre sa croix et son brevet de la Légion d'honneur : heureusement, il en savait le texte. Et toute la nuit, c'était pitié, disait son domestique, d'entendre le vieillard se promener dans sa chambre, se parlant à lui-même et répétant tout haut des prières en français. Ces prières, c'était sa citation à l'ordre de l'armée.

Le jeune Conrad nourrissait donc, à l'égard de Napoléon, des sentiments fort partagés : d'une part, il en voulait à l'homme qui avait tant trompé la Pologne; d'un autre côté, ces gloires de l'Empire étaient le dernier reste de la grandeur de sa patrie, et le jeune homme, quoi qu'il en eût, ne pouvait s'empêcher d'en savoir quelque gré au grand Empereur des Français. Il avait lu tout ce qu'on peut lire sur lui et sur son temps. Il lui demeurait attaché comme à une belle illusion, comme on continue quelquefois d'adorer une ingrate. Elle ment, mais ses mensonges valent mieux que la vérité. L'oncle

Nicolas espérait contre toute espérance. « Tu verras des jours meilleurs », disait-il à l'adolescent. Celui-ci souriait de sa crédulité ; il savait bien qu'on ne verrait plus la Pologne renaître ; cependant il emportait ses dieux sur toutes les mers du monde et, dans le secret de son âme, si on avait pu y descendre, on l'aurait surpris plus d'une fois en train de leur faire sa prière.

Et voilà que tout à coup et contre toute attente, les événements donnaient raison à l'oncle Nicolas; les beaux jours revenaient, la patrie refleurissait. Mais la joie n'était pas sans mélange d'inquiétude. Le monde sortait non sans peine d'une crise gigantesque. Toutes les conditions étaient bouleversées. Des Empires s'effondraient, des couronnes tombaient. On pouvait se croire revenu en 1814, à l'issue de la grande tempête de la Révolution. Comme alors, l'existence troublée laissait, à travers les crevasses d'une paix apparente, apercevoir l'abîme. Pour Conrad, tout se cristallisait autour d'une idée de sa jeunesse. Toute son œuvre est fille des flots. Il se revoyait à vingt ans, à l'âge où il s'embarquait sur le *Tremolino*, dans le vieux port de Marseille, d'où il appareillait pour le voyage de la vie ; il retrouvait ses premières impressions de marin, aux bords de la Méditerranée, à Toulon, à Fréjus, sur le môle de Gênes qui surveille toujours, par delà l'horizon, la mer aventureuse et les îles invisibles qu'habite le fantôme de César, ces deux îles voisines entre lesquelles tient la dernière des fables, le lever et la chute de l'astre de Napoléon.

On peut croire que, dès ce moment, l'auteur avait conçu le germe d'un roman sur le retour de l'île d'Elbe. Il paraît qu'Anatole France méditait de son côté sur le même sujet. C'était un de ces contes où son ironie se plaisait à confondre les grands et à humilier l'histoire. Conrad avait l'esprit religieux, le sentiment très vif de l'élément merveilleux et inexplicable de la vie. Cet élément fatal et toujours imprévu, cette force incompréhensible qui gouverne l'univers, lui semblait s'incarner d'une manière singulière dans la figure de ce petit homme « d'énergie formidable », et dans ce temps où el monde retenait son haleine, où toutes choses, « espoirs, projets, amours, paraissaient dépendre d'un seul homme », et où l'on eût dit qu'il n'y avait sur la terre que lui seul de vivant. Toujours Lui, Lui partout ! Cette obsession de l'Empereur, cet état où l'Europe attend d'un seul individu la permission de

vivre, où, lui absent, la scène reste vide, mais sans qu'il cesse de remplir les imaginations, cette espèce d'entr'acte où le monde vit en suspens, dans l'attente d'un geste et d'un coup de théâtre, ont été rendus par l'auteur d'une façon admirable. L'Empereur ne paraît nulle part dans le long morceau de trois cents pages, qui forme le prologue du livre. Il demeure invisible, mais on ne s'occupe que de lui; dès que deux personnes se rencontrent, il est en tiers dans leur conversation. Il n'agit pas, mais toute l'action nous conduit insensiblement vers lui. Il reste tout le temps dans la coulisse, mais pas un instant on ne cesse d'apercevoir, agrandie derrière les acteurs et comme projetée sur le fond de la scène, la silhouette légendaire et l'ombre du petit chapeau.

Il est très difficile de dire quel est le véritable jugement de l'auteur et son idée de derrière la tête. Il s'est borné à faire parler ses personnages et à rapporter leurs discours. La scène se passe à Gênes aux premiers mois de 1815, et l'épisode qui nous est conté tient en deux ou trois jours. Mais par des artifices, le conteur revient en arrière et son histoire embrasse une période d'une vingtaine d'années. On a d'abord l'opinion populaire dans le monde des émigrés sur ce « petit Buonaparte », ce gringalet de général dont on ne ferait qu'une bouchée. « Veux-tu que je te dise, ma chère? Il ne compte pas. » L'Anglais Cosmo Latham, qui est le héros du roman, et qui a fait un peu la guerre sous Wellington, professe une certaine sympathie pour ce soldat de fortune, qui bat régulièrement les généraux ennemis comme une bande de vieux pédants; il admire la force et la nouveauté de son jeu et le mystérieux pouvoir de son génie. C'est à une femme que le romancier confie le sentiment le plus voisin de sa pensée. Fille d'un émigré clairvoyant et désabusé, Adèle d'Armand a épousé, par dévouement pour ses parents, un aventurier piémontais millionnaire et suspect, fils d'un marchand de peaux de lapins, qui se fait appeler le général de Montevesso. Le jeune Anglais retrouve à Gênes sa camarade d'enfance (les d'Armand ont passé à Latham Hall le temps de l'émigration, quand elle était petite fille) et elle lui parle du passé.

— Vous dites vrai, naguère, il y avait un homme. On avait beau faire, il attirait tous les regards. Il y avait dans sa grandeur et son isolement quelque chose de surhumain; et pourtant, croyez-moi, Cosmo, *l'homme n'était rien...*

Au bout de quelque temps, elle reprit :

— Ah ! l'ennui de l'Empire ! C'était désespérant : un carnaval impitoyable de gens endimanchés, avec le bruit du canon qui ne cessait pas dans le lointain... Ah ! la contrainte, la tyrannie sinistre de toute cette pompe et de cette gloire !.. Toujours se sentir surveillé, tous vos gestes épiés ! L'Empereur, je le voyais de loin dans sa loge, ou en public dans sa voiture, mais il ne m'a parlé qu'une fois. C'était au bal, il y avait foule. De très bonne heure, j'étais là, dans la galerie de Diane, debout au premier rang ; mes deux voisines m'étaient parfaitement inconnues. Brusquement, la Cour fit son entrée : l'Impératrice, les Princesses, les Chambellans en grand costume, et tout le cortège va se placer au fond, sur une estrade. Entre les danses, l'Empereur descendait et parcourait la salle en ne s'adressant qu'aux femmes. Il portait son habit de gala de velours cramoisi, brodé sur toutes les coutures, culotte de satin blanc, des pierreries partout, de la garde de son épée jusqu'à ses boucles de souliers, avec une toque à plumes blanches. C'était un habit magnifique, mais comment dirai-je ? Le tout, sur sa petite personne courte, replète et empruntée, faisait un effet effroyable : *il avait l'air d'un roi pour rire, d'un Empereur de comédie...*

Cette page aurait ravi l'auteur de *Guerre et Paix*. Eh ! mon Dieu, on sait bien que Napoléon n'avait pas bonne mine au bal. Ce n'est pas le terrain où il faisait figure. Il n'était pas fait pour plaire aux dames. On fait tort au Titan de le mesurer à cette aune de rubans et de chiffons. Conrad était trop fin pour ne pas s'en apercevoir. Il ne nie point, comme fait Tolstoï, la puissance du monstre. C'est pour lui que des millions d'hommes vivent, marchent, combattent et meurent, pour lui que des armées entières se mobilisent, que les peuples se soulèvent et rêvent de liberté ; c'est à lui que pensent la rêverie des campagnes et le silence des chaumières, la voile errante sur les flots, la felouque qui s'éloigne du port, le garde-côtes qui croise au large et interroge la plaine marine, les rois et les tsars dans leurs palais, les hommes d'État qui délibèrent dans leurs chancelleries, le contrebandier qui se glisse au pied des vieilles tours, et l'ombre et la nuit favorables où flottent des signaux, des messages et des chuchotements : tout cela ne répète et n'articule qu'un nom, tout cela est rempli par l'idée d'un seul homme. Et plus l'homme paraît petit, plus ce pouvoir fabuleux qui rayonne d'un être si borné grandit jusqu'à paraître chose surnaturelle,

provenant d'*ailleurs*, d'on ne sait quelle Providence ou volonté suprême. Et pendant que le grand acteur est retiré du théâtre et que la pièce semble finie, il se passe un intervalle de silence où il semble que la force inconnue agisse seule et qu'on entende tourner la roue des Destinées.

Conrad a toujours eu l'imagination hantée par l'idée du mystère, d'une puissance fatale, inconnue, étrangère à nous-mêmes, qui décide de nos vies et nous dirige à notre insu, sans que nous y prenions aucune part, vers notre perte ou notre salut. L'auteur de *la Folie Almayer* nous avait promenés longtemps dans ces contrées de l'Océanie et de l'Extrême-Asie, sous des latitudes tropicales, parages redoutables à l'énergie humaine, où la volonté se défait dans une nature trop riche et une température trop chaude, et où, derrière le voile des phénomènes, dans la flore luxuriante, les archipels de corail, la menace des volcans et la colère des typhons, apparaît plus qu'ailleurs la force occulte de l'univers. Mais cette force est partout présente; l'exotisme n'est qu'un de ses vêtements, il faut reconnaître autour de nous le dieu caché. « On parle toujours, dit un personnage de *Suspense*, on parle toujours du mystère de l'Orient : l'Europe me semble bien aussi mystérieuse, et c'est un problème qui m'intéresse de plus près. » En effet, le merveilleux n'est pas le privilège des pays lointains, des âges reculés et des très anciens hommes : le merveilleux est en nous-mêmes, « dans l'audace de nos pensées et le frisson de nos cœurs », et il subsiste éternellement pour qui est capable de sentir l'aventure de la vie.

Imaginez un jeune garçon qui, aux premiers jours de 1815, quitte son château du Yorkshire et se dispose à voir le monde; il est persuadé de cette pensée qu'ayant le bonheur d'être Anglais, il appartient à un ordre nécessaire et imperturbable, et que les révolutions et les guerres qui agitent le continent sont des folies qui ne le concernent pas et qui en aucun cas ne sauraient atteindre l'Angleterre. Voilà notre insulaire en route, convaincu de son droit de voir toute chose en spectateur et d'étudier en curieux les mœurs de ces bipèdes appelés Italiens, Français, Allemands, etc., comme on ferait un voyage d'histoire naturelle. Il arrive à Gênes, pour tomber dans une atmosphère de complot. Il n'est pas dans la ville depuis deux heures, qu'il s'est déjà engagé sans le savoir et

a mis le doigt fort indiscrètement entre l'arbre et l'écorce. Il a aidé un inconnu à larguer, entre chien et loup, sur la vieille lanterne du port, une boîte de fer-blanc à une barque furtive rangée au pied du môle. Il erre dans la grande ville sombre, sordide et magnifique, mélange de grandeur et de haillons, coupée de ruelles obscures qu'on prendrait pour les couloirs d'un palais colossal, avec leurs carrefours mal éclairés par la veilleuse des Madones, leurs détours et leurs coudes suspects, leurs immenses façades hautaines et délabrées, chargées de sculptures et de blasons, et conservant chacune, derrière ses fenêtres grillées, un air de méfiance et de secret. Tout fourmille d'espions; on ne peut faire un pas sans rencontrer un sbire. Mais, en même temps, il semble que tout le monde conspire; on ne parle que de couper la gorge aux Autrichiens. La canaille murmure et paraît dangereusement nerveuse. Il court dans l'air des rumeurs vagues et on ne sait quoi d'équivoque.

Toutes les figures ont double visage et jouent un double rôle. Ce bon vivant de docteur Martel, qui dîne de si bon appétit avec notre voyageur en assaisonnant le menu d'histoires du siège de Gênes, qui peut dire au juste ce qu'il est et s'il travaille pour le trône ou pour la République? Ce brave hôtelier de Cantelucci, qui se confond en politesses, la serviette sous le bras, pour demander à ces Messieurs si Leurs Excellences sont satisfaites, dissimule sous ses façons obséquieuses un jacobin farouche : sa cuisine est le quartier général des patriotes. Toute la ville est un nid de sociétés secrètes, d'intrigues, de manœuvres clandestines; et sur ce fond inquiétant de conjuration et de carbonarisme, l'auteur fait mouvoir ses comparses, ses gens du monde, ses revenants de l'Ancien Régime, un vieil ambassadeur, un général autrichien et jusqu'à la négresse Aglaé et à l'extravagant Montevesso, le nabab enrichi aux Indes, qui promène dans le roman son masque passé au brou de noix, ses millions et ses jalousies de rajah, comme on voit un turban et une face de moricaud au milieu des architectures vénitiennes de Véronèse.

Il va sans dire que le jeune Latham, au bout de quarante-huit heures, a déjà perdu pied et ne s'y reconnaît plus; avant de s'en douter, le voilà pris dans l'engrenage. Mais ce n'est là que la moitié de son aventure. Il lui reste à connaître le plus doux charme de la vie. On se souvient de cette Adèle

d'Armand, fille d'émigrés français, avec qui, tout enfant, dans la maison paternelle, il avait été élevé un peu comme frère et sœur : la marquise d'Armand, au beau temps de Versailles, avait été la grande passion de sir Charles, le père de Cosmo, et les deux enfants avaient des traits de ressemblance; tous les deux étaient blonds, et sir Charles chérissait comme sa fille la fille de la marquise. Mais Adèle s'était mariée, et depuis plus de dix ans avait cessé de revoir ses amis. Le jeune homme a quitté une fillette, et il découvre une femme. Miracle aimable ! L'arbuste boudeur et indécis, pareil à un fagot de gaules grêles et sèches, apparaît épanoui, couronné de grâce et de fleurs.

Le jeune homme l'aperçoit dans le grand boudoir du palais : elle écrit, et sa robe fait une note bleue dans les dorures de la pièce ; elle se retourne, et c'est un émerveillement : y avait-il au monde un enchantement semblable à celui de son sourire ? Debout près de la fenêtre, on eût dit que la lumière entrait dans la composition de sa personne. Ils causent, et les voilà tout de suite de vieux amis. Ils ont encore un long tête-à-tête le soir, et il a suffi de deux heures pour que le voyageur sente qu'il n'est plus le même et que toute sa vie a changé.

Comment deviner qu'une pareille créature fût possible, un être de splendide humanité, cette voix, cette sublime harmonie de formes et d'attitudes, comment imaginer l'existence d'une telle beauté dans ce monde de mortels vulgaires où une Lady Jane et les Misses R. passaient pour les objets de choix permis aux vœux des hommes? Et cependant, Cosmo le sentait maintenant : dans le premier trouble où l'avait jeté la vue de Mme de Montevesso, il avait eu la sensation qu'elle ne lui était pas une étrangère; cette tête radieuse, ces lèvres, ce regard, il les avait déjà vus ailleurs. Où était-ce? Ce vague souvenir n'avait point de rapports avec l'enfance d'Adèle. Nul enfant ne pouvait promettre une femme comme elle. C'était plutôt le reflet émouvant d'une vision... Oui, c'était une vision qu'il avait eue à Latham Hall, et ce n'était pas dans un rêve : non, il en était sûr, le pressentiment d'une telle merveille ne pouvait se former dans les obscurs désirs de la chair endormie. Et cette vision elle-même ne lui appartenait pas : le pouvoir de songer ainsi est réservé aux artistes, aux voyants et aux inspirés. Sans doute, il avait vu Adèle dans quelque toile de vieux maître. Latham Hall était plein de peintures, presque toutes italiennes, qu'on rencontrait toujours où l'on s'y attendait le moins, sur des

paliers, au bout de corridors obscurs, dans des chambres inhabitées. Un ovale lumineux sur le fond sombre du tableau, une grande figure debout qui paraissait sortir du cadre, de nobles draperies, des joyaux aux manches et à la ceinture, la tête et le col chargés de perles, elle tenait à la main un livre et quelque chose qui ressemblait à une plume ou à une palme : et, — oui, le jeune homme s'en souvenait avec terreur, — elle avait un poignard dans la gorge.

Ce sentiment de déjà vu, cette impression singulière qui fait reconnaître ce qu'on aime, et qui parfois, à l'instant où l'on éprouve une émotion, vous fait croire qu'on se souvient, comme si le moment présent n'était que la répétition d'une chose arrivée dans une vie antérieure; ce phénomène d'écho qui se produit dans la conscience et fait douter du temps, qui confond la mémoire avec le sentiment et prête aux choses on ne sait quoi d'ambigu, de familier et de lointain, comme si la vie se passait à la fois sur deux plans, dont l'un ne serait que le reflet et la copie de l'autre ; cet état de réfraction qui altère le cours ordinaire de la vie et le sentiment régulier que nous avons de notre existence, en y mêlant de l'imaginaire, comme une bille que l'on fait rouler sous deux doigts croisés paraît double ; cet état de pressentiment qui jette une perplexité et une légère angoisse et nous fait hésiter sur ce qui est la réalité et ce qui est le mirage, est un des états poétiques de l'âme les moins aisés à définir par la psychologie. C'est un de ceux où l'on se figure que la durée est intervertie et que l'on échappe à l'ordre inexorable de la succession ; le temps semble aboli : on touche à quelque chose de permanent, de fixe, de nécessaire, et l'on croit assister du dehors aux accidents de sa propre vie.

Je ne puis raconter la suite, comment notre voyageur, imprudent comme à son ordinaire, se trouve arrêté par les sbires et délivré pendant la traversée du port, par trois inconnus montés sur une seconde barque. Ces enlèvements consécutifs, ces rapides péripéties, le paysage nocturne, la soudaineté, l'inexpliqué forment un brillant chapitre de roman d'aventures. Conrad a rarement écrit avec plus d'allégresse ; c'est le pendant de ce magnifique épisode du *Corsaire*, où l'on voit les manœuvres et les feintes de la tartane de Jean Peyrol pour attirer l'attention du garde-côtes anglais et pour se faire prendre en ayant l'air de fuir. Il y a toujours un moment

dans les romans de Conrad où le héros perd tout à coup le sentiment de son indépendance et s'aperçoit qu'il n'est plus libre ; une volonté inconnue se substitue à la sienne et décide souverainement de ses actions et de son sort. Une voix, surgie des profondeurs de l'être et conforme à sa vérité la plus secrète, prononce l'arrêt de la destinée. C'est le capitaine Lingard qui, par économie et par conscience de marin, prend le chemin le plus court et se jette dans le typhon. C'est le Monsieur George de *la Flèche d'or* qui, sans savoir pourquoi, se dévoue à doña Rita et se lance à corps perdu dans les affaires carlistes. C'est le vieux requin Jean Peyrol qui, quoique jaloux du lieutenant Réal, décide brusquement de se sacrifier à sa place et de tenter l'aventure d'où il sait qu'il ne reviendra pas. Une sorte d'instinct, un détachement subit des choses secondaires, l'amour du risque, un désir d'obéir à ce qu'il y a de meilleur en eux, les pousse à des résolutions imprévues : ce sont des êtres qu'anime la soif de la perfection et qui tiennent moins au bonheur qu'à l'orgueil de vivre et, s'il le faut, de mourir en beauté.

Ce qui prête de la grandeur à ces choses assez mystérieuses, c'est la mer, partout présente dans l'œuvre de Conrad, la mer avec ses secrets, son calme, ses tempêtes, cette marine éternelle qui enveloppe et pénètre les tableaux du romancier et ajoute son infini à l'infini de l'âme humaine. Après les événements de la nuit, la barque s'est mise à l'abri à l'ombre de la jetée ; et Cosmo a bientôt reconnu que le patron n'est autre qu'Attilio, le même personnage qu'il a vu, le soir de son arrivée, sur la plateforme de la tour du port, passer un message à des complices.

L'air n'avait pas un souffle... Cosmo s'abandonnait à cette paix souveraine de la nuit, de la mer et des étoiles, enveloppant les passions et les terreurs des hommes qui s'agitent sur la sombre scène du monde. A chaque intervalle de la longue fantasmagorie qu'était son aventure, il sentait de nouveau ce charme et cet éclat nocturnes, cette sereine et radieuse étendue, pareille à une puissance aimante dont la tendresse, ainsi qu'une incantation, descendait pour engourdir le tumulte des cœurs et les violences du désir...

— *Signore*, dit Attilio, n'est-ce pas étrange de nous être trouvés sur le chemin l'un de l'autre, dès le premier moment de votre arrivée à Gênes?

— En effet, répondit le jeune homme avec une conviction engageante.

Attilio continua à voix basse :

— Il y avait de vieilles gens qui pensaient, dans le temps, que les étoiles se mêlaient de nos amitiés et de nos rencontres et qu'elles les figuraient par leurs combinaisons, et que même certains hommes, sinon tous, ont chacun leur étoile.

— Peut-être, repartit Cosmo sur le même ton. J'ai ouï dire qu'il y a quelqu'un de plus grand que vous et moi, qui croit fermement à la sienne.

— Napoléon, n'est-ce pas?

— On le dit.

— Je voudrais bien la voir, dit Attilio, comme à lui-même, en regardant le ciel. Ou la vôtre, ou la mienne, ajouta-t-il en baissant tout à fait la voix. Elles doivent se toucher.

Voilà un de ces passages qui feront toujours aimer les livres de Conrad, et qui rappellent tout à coup, aux moments dramatiques, les divines échappées lyriques de la scène anglaise : c'est le clair de lune du *Marchand de Venise* et le duo de Lorenzo et de Jessica sur la musique. Cette rêverie sur les étoiles, ce sentiment de l'intérêt céleste qui s'attache à nos vies, des lueurs amies qui, là-haut, nous font des signes et nous regardent, agrandit singulièrement l'idée que nous faisons de notre existence. On sent là les longues songeries des nuits de quart, les veillées solitaires du marin, les yeux attachés sur les astres, entre les grands mystères de la mer et du ciel.

On devine qu'Attilio emmène son jeune ami dans une course à l'île d'Elbe, et qu'il est de ces patriotes qui rêvent de l'unité italienne, sous la conduite de Napoléon. Le roman s'arrête là. Qu'allait être la suite? L'auteur se réservait-il d'y faire paraître l'Empereur? C'eût été, s'il l'eût fait, dans une scène rapide, comme chez Balzac à la fin d'*Une ténébreuse affaire*, ou comme Conrad lui-même, aux dernières pages du *Corsaire*, montre Nelson à la veille de Trafalgar. Le *carbonaro* eût offert à Napoléon la gloire de créer le royaume d'Italie : il lui offre Livourne et Rome, et Napoléon choisit Fréjus et Waterloo. Comment finissait le roman? Qu'arrivait-il d'Attilio? Que faisait Cosmo? Que devenait Adèle? Que présage ce poignard dans le tableau qui lui ressemble, et ce destin préfiguré de princesse et de martyre? Comment jouaient les

ressorts préparés par l'auteur, la jalousie du mari, les intrigues du docteur, les machines du capucin Sarpi, et l'hôtelier Cantelucci, et tels personnages épisodiques, l'amoureuse Cecca, la sauvage Clélie? Comment se fût débrouillé cet écheveau compliqué, cet imbroglio d'aventure, de politique et d'amour?

L'auteur ne l'a confié à personne. Et la plus belle histoire qu'il avait à nous dire, il en a emporté le secret. Aux dernières pages du long fragment que nous venons d'analyser, Attilio monte à l'aube sur une felouque qui l'attendait à l'ancre en pleine mer. La brise se lève et le cap est mis au sud sur l'île d'Elbe. On s'aperçoit qu'un des rameurs de la chaloupe est mort.

— On l'a mis sous un bout de toile. Oui, c'est le vieux de cette nuit. Il est mort à la peine et peut-être que, sans s'en douter, ç'aura été pour l'Italie.

Cosmo le regarda un moment sans rien dire.

— Et son étoile, ajouta-t-il, où est-elle à présent?

— Éteinte, *signore*, fit Attilio d'une voix grave. Du reste, qui s'en apercevra?

C'est la dernière ligne que Conrad ait écrite. Le reste est silence. Et quelle fin vaudrait pour le grand romancier de la mer ce départ au petit jour et ces funérailles marines et cet embarquement pour le dernier voyage sur ce navire énigmatique, à la poupe duquel on croit voir une figure assise en longs voiles et le doigt sur la bouche, qui est celle de la Destinée?

LOUIS GILLET.

BEDOUCK

OU LE TALISMAN DE BALZAC

A la page 270 du tome premier des *Lettres à l'Étrangère*, on lit ces mots : « J'ai aussi vaincu bien des gens et des choses par mon *Bedouck!* » (11 août 1835). Puis, un peu plus loin, à la page 289, Balzac, de nouveau, affirme à Mme Hanska : « *Bedouck* n'est pas un talisman sans force chez moi » (18 décembre 1835). Enfin, le 27 mars 1836, il écrit encore (page 312) : « *Bedouck!* — Je n'oublie rien de ce que je dois faire. »

Bedouck, mot étrange et sibyllin! En nul autre passage des *Lettres à l'Étrangère*, ni de la *Correspondance* de Balzac, ni de ses *Œuvres*, je ne l'avais rencontré. Le mystère de ces deux syllabes à consonance bizarre agaçait ma curiosité et pour la centième fois je répétais sans le comprendre ce mot talismanique, lorsqu'il me vint tout à coup l'idée de relire un chapitre plein d'humour du *Balzac en pantoufles* de Gozlan, où il est question d'un fameux talisman de Balzac. Précisément, ce talisman, un cachet oriental, avait été rapporté d'Autriche par Balzac, en juin 1835, quelques mois avant la date de la première citation que j'ai faite.

Et quel cachet! Une pièce admirable, un cachet si précieux qu'il pouvait, qu'il devait conquérir un trésor à celui qui le possédait. En bon camarade, Balzac ne voulut pas tirer de cette merveille un profit solitaire, et le jour où il en connut toute la valeur, il courut aviser son meilleur ami, Laurent Jan, sonneur de carillons au *Charivari*, peintre, écrivain, fiancé manqué de la trop célèbre Mme Lafarge, au demeurant grand pince-sans-rire, que Balzac admirait bouche bée. Balzac courut donc ce jour-là, rue de Navarin, chez Laurent Jan. Ce jour-là, que dis-je! la nuit, au beau milieu de la nuit, il sonne à tour de bras, réveille le concierge qui maugrée, réveille Laurent Jan, le

tire du lit, le prend par le bras et le conduit mystérieusement près de la lampe... Mais, laissons Gozlan nous raconter la scène :

« — Regarde cette bague !

— Eh bien, je la vois ; ça vaut quatre sous.

— Tais-toi ! Regarde mieux.

— Ça en vaut six, et n'en parlons plus.

— Apprends, poursuit de Balzac, que cette bague m'a été donnée à Vienne par le fameux historien M. de Hammer, à mon dernier voyage en Allemagne.

— Ensuite ?

— Ensuite, M. de Hammer a souri en me disant : « Un jour vous connaîtrez l'importance du petit cadeau que je vous fais. » Je portais cette bague sans penser à ces paroles ; je ne croyais avoir qu'une pierre verte comme il y en a tant...

— Eh bien ?

— Eh bien... d'abord il y a des caractères arabes sur cette pierre... ces caractères... Mais n'anticipons pas sur le grandiose de la surprise qui m'attendait hier et que j'accours te faire partager pour que nous partagions ensuite les trésors... Hier donc, à la soirée de l'ambassadeur de Naples, j'ai eu la pensée de m'informer auprès de l'ambassadeur de la Porte ottomane de la signification de ces caractères incrustés... Je montre la bague... l'ambassadeur turc y a à peine jeté les yeux, qu'il pousse un cri dont toute la réunion s'est émue. « Vous avez une bague, me dit-il en s'inclinant jusqu'à terre, qui vient du Prophète ; elle a été portée par le Prophète, et c'est là le nom du Prophète. Elle fut volée par les Anglais au Grand Mogol, il y a environ cent ans, puis vendue à un prince d'Allemagne... » Je l'interromps aussitôt... « C'est à Vienne qu'elle m'a été donnée par M. de Hammer... — Allez tout de suite, me dit l'ambassadeur, dans l'empire du Grand Mogol, qui a offert des tonnes d'or et de diamants à celui qui lui rapporterait la bague du Prophète, et vous reviendrez... avec les tonnes. » Figure-toi si j'ai bondi ! Je viens donc te chercher, mon cher Jan, pour que nous allions ensemble avec Gozlan restituer au Grand Mogol, ravi d'extase au troisième ciel, la bague du Prophète. Viens ! les tonnes nous attendent !

— Et c'est pour cela que tu m'as dérangé au milieu de la nuit! répondit Jan. »

Oui! Laurent Jan, pour cela! J'excuse votre aveuglement : longtemps, hélas ! je l'ai partagé. Ces caractères étranges que vous aviez regardés en ricanant, moi aussi je les avais vus, empreints sur la cire rouge, au dos d'une lettre de Balzac, bien souvent maniée. Mais les gracieuses arabesques ne m'avaient pas ému, car je ne lisais point l'arabe.

Cette indifférence scandaleuse ne pouvait se prolonger. Et je m'en fus questionner un des maîtres de l'Orientalisme. Il posa le cachet de cire sur la table de travail et, prenant sa loupe, il épela :

بدوح B d oû ḥ

puis prononça : *Bedoûḥ* (1). Je sursautai de joie ; j'avais donc retrouvé le *Bedouck* de Balzac. Le savant me regarda d'un œil étonné. « Hé quoi, me dit-il, ce mot vous surprend, mais c'est un des plus employés dans les pays d'Islam. Reinaud, dans ses *Monuments arabes, persans et turcs du Cabinet de M. le duc de Blacas et d'autres cabinets*, au tome second, page 243, nous le signale gravé sur des sabres, des casques et sur le petit sceau d'un capitan-pacha nommé Hosséin. Ne savez-vous pas que les musulmans l'écrivent d'une façon habituelle sur tous leurs paquets, sur toutes leurs lettres, pour les protéger contre les hasards de la route?

— Mais n'est-ce donc point, demandai-je anxieux, le nom du Prophète qui est gravé sur ce cachet? Ou celui d'Allah?

— Ah! me répondit-il en souriant, vous en êtes encore à croire aux sottises de ce bon Monsieur de Hammer qui, dans notre *Journal Asiatique*, en 1830, prétendait que *Bedouh* (ainsi l'écrit-il) était un des noms d'Allah et signifiait : *Il a bien marché*. Voilà d'ailleurs le passage, 2e série, tome V, p. 72 : « La marche égale de la nature ou de « son auteur, écrit J. de Hammer, est exprimée de la manière la plus « ingénieuse par la valeur numérique des quatre lettres qui compo- « sent le mot *Bedouh*. » Et après avoir exposé que b = 2, d = 4, oû = 6, h = 8, Joseph de Hammer constate : « C'est la proportion « arithmétique 2 : 4 : 6 : 8, dont l'exposant est toujours 2. » L'excellent Monsieur de Hammer était un romantique ; ne retenez de son article qu'une chose : votre formule est la traduction en lettres des chiffres 2, 4, 6, 8, qui sont une progression arithmétique, et ces chiffres ont en Islam une vertu protectrice. D'ailleurs, l'empreinte de cire est fort jolie et les caractères de son cachet ont été probablement tracés par un excellent graveur persan à la fin du XVIIIe siècle. J'ajouterai, dit l'éminent orientaliste, que ces chiffres 2, 4, 6, 8 sont les quatre chiffres élémentaires d'un carré magique à neuf chiffres dont l'addition en tous sens donne le total 15, et que ces chiffres 2, 4, 6, 8, situés aux quatres coins du carré, donnent, si vous les traduisez en lettres, suivant l'ordre d'un alphabet spécial

4	9	2
3	5	7
8	1	6

(1) Que l'on peut également prononcer *Budoûḥ* ou *Badoûḥ*. Mais, seul, *Bedouck* est balzacien,

portant le nom d'*aboudjed*, le mot : B d où ḥ, ce fameux *Bedouck* qui vous semblait si mystérieux.

« Les musulmans ont plusieurs noms pour désigner ces carrés magiques : *wafk*, *djadwal*, *khâtam*. La pratique des carrés magiques remonte, en Islam, au moins au xe siècle. On les retrouve également chez les Grecs et chez les Hindous. »

Quoi! c'était cela le talisman de Balzac! Il me fallait donc mépriser le donateur de cette babiole, le cher Monsieur de Hammer. Pourtant, Monsieur Joseph de Hammer-Purgstall n'était pas le premier venu. Savant orientaliste, auteur d'une *Histoire de l'Empire ottoman* en dix-huit volumes, il était membre de l'Académie de Vienne, de celle des Inscriptions de Paris et de cette célèbre Société Asiatique à laquelle appartinrent Champollion et Renan. Il était affilié à plus de cinquante sociétés savantes d'Europe.

Né en 1774, il fut d'abord drogman et agent diplomatique du gouvernement autrichien dans les pays du Levant. Prodigieux polyglotte, il parlait dix langues étrangères, dont l'arabe, le persan, le turc, le grec, le latin, l'italien, l'espagnol, le français et le russe. Il consacra sa vie qui fut très longue (82 ans) à l'étude de l'histoire et de la littérature des pays de l'Orient.

Très bon catholique, le baron de Hammer, conseiller aulique, faisait scrupuleusement ses prières chaque jour, mais il les faisait en arabe.

Alors, Monsieur de Hammer était donc un ridicule érudit, un méprisable rabâcheur, un âne pour tout dire en un mot. Passe encore, mais ce que je ne pouvais admettre, c'est que Balzac, très versé dans les sciences occultes, eût accordé si grande valeur à un mot insignifiant et sans portée. Parbleu, me dis-je, soudain, ce n'est pas un philologue sceptique et dédaigneux que je devais interroger, il fallait chercher la vérité à sa place naturelle, dans les livres des magiciens.

Je connus enfin les célèbres traités de magie d'El Boûni et de Soyoût'i vénérables auteurs qui fleurirent en Islam en des temps très anciens, et que, dans ma coupable indifférence, j'avais jusqu'alors ignorés. La Vérité m'illumina. Ah! que Balzac, une fois de plus, avait été clairvoyant! *Bedouck*, ont déclaré les Sages, est une formule qui nous vient en droite ligne de notre père Adam : quiconque le porte gravé sur un rubis monté en or est sûr d'être toujours heureux. Et quelle variété de vertus : *Bedouck* rend visible, *Bedouck* rend amoureux, *Bedouck* protège contre le malheur. Voulez-vous quelques-unes des merveilleuses recettes de *Bedouck*?

En cas de naissance difficile, vous l'inscrivez sur une pierre à fusil et sur un peigne, vous attachez la pierre sous le pied gauche, le peigne sous le pied droit... et vous attendez.

En cas d'amour méconnu, vous prenez quelque chose qui se

mange, comme une datte, ou qui se sente, comme le musc, vous récitez quatre fois dessus : « *Bedouck, Bedouck, Bedouck, Bedouck* » puis vous le faites manger ou sentir à celle dont vous voulez être aimé... et vous attendez. Ou encore : Inscrivez *Bedouck* sur un carré de papier, placez-le sous l'aile d'une colombe blanche, courez devant la maison de l'insensible, lâchez la colombe et... vous n'attendrez pas, car la belle enamourée tombera aussitôt dans vos bras.

Contre les maladies du cœur, du foie et de la rate : tracez *Bedouck* dans une assiette avec du musc et du camphre, effacez-le avec de l'eau et faites boire ce breuvage au malade... Mais, par égard pour les médecins, je m'arrête.

Cette formule de *Bedouck* est si ancienne et si vénérable que l'excellent M. de Hammer est bien excusable de l'avoir prise pour un des noms d'Allah. En Islam, aujourd'hui, le menu peuple n'en connaît plus exactement le sens, et les uns s'accommodent fort bien d'y voir le nom d'un antique marchand du Hedjaz dont les affaires avaient toujours prospéré, d'autres le nom d'un djinn, d'un génie, d'un ange, quelques-uns même le nom redouté d'une Vénus orientale. Je craindrais d'abuser en vous énumérant tout ce que les magiciens m'ont appris des propriétés de *Bedouck*; d'ailleurs, quelques-unes ne pourraient être divulguées ici sans offenser les bienséances occidentales et doivent être réservées aux initiés.

Balzac ne fut pas un ingrat. Il dédia le *Cabinet des Antiques* à M. le baron de Hammer-Purgstall, conseiller aulique, payant ainsi son cachet, très largement.

MARCEL BOUTERON.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

La crise ministérielle, ouverte le 22 novembre par la démission de M. Painlevé, a été résolue le 28 par la constitution d'un cabinet présidé par M. Briand. Ce ne sont pas des divergences d'opinions politiques qui provoquent la chute des ministères, ce sont uniquement les embarras du Trésor. L'incapacité ou l'incurie des gouvernements tombés se révèle par la nécessité immédiate où se trouvent leurs successeurs de recourir à la Banque de France et à la planche à billets. Après le départ de M. Herriot, c'est une inflation de cinq milliards qu'il fallut, de toute urgence, voter; cette fois, c'est sept milliards et demi; à ce train-là, nous irons vite et loin ! Dans la constitution du nouveau cabinet, ce sont donc uniquement les questions financières qu'il aurait fallu considérer. Quel était l'homme le plus capable de subvenir aux besoins du Trésor et de présenter un budget stable ? Point ne serait besoin d'un génie. Les éléments du problème ne sont pas mystérieux, ni les remèdes introuvables. Il suffirait d'une équipe ministérielle qui inspirerait confiance au pays tout entier, lui donnerait dès l'abord l'impression qu'elle n'a d'autre préoccupation que son salut et que les impôts ont pour objet de payer les dettes de l'État, non de brimer une catégorie de citoyens. Or, durant la crise, seules les préoccupations parlementaires entrèrent en ligne de compte. Jamais le public n'avait eu au même degré l'impression de la vanité des rites traditionnels : le Président de la République consulte, mais les groupes décident.

Trois combinaisons étaient possibles : un ministère composé et soutenu uniquement par le cartel; un ministère purement socialiste bénéficiant des voix radicales; un ministère national de large concentration. Cette dernière hypothèse, parmi les groupes du cartel, ne trouva guère pour la défendre que M. Franklin-Bouillon. M. Painlevé, lui, parlait de veiller au salut de la République. M. Paul-Boncour, à la réunion du bureau des quatre groupes de gauche, faisait adopter une motion où « la défense des institutions

républicaines » précédait « l'assainissement des finances nationales ». Comme si la République courait d'autre péril que celui qui naît, pour elle, de l'exclusivisme des partis d'extrême-gauche et de leurs détestables méthodes de gouvernement ! Aussi bien, cette crise a-t-elle été l'occasion d'une offensive du jacobinisme; un fascisme d'extrême-gauche est préconisé par ceux-là mêmes qui sont les plus ardents à dénoncer ce qu'ils appellent le fascisme des partis d'opposition. A une première tentative de M. Briand pour constituer un cabinet où seraient entrés des socialistes, le groupe répondit par une résolution où il se déclarait prêt à prendre seul le pouvoir ou à entrer dans un ministère du cartel, pourvu qu'il n'eût pas d'autre programme que le leur; il réclamait « des actes d'une énergie égale aux circonstances », l'emploi audacieux des méthodes révolutionnaires. La formule socialiste était claire : ou tout le pouvoir, ou aucune responsabilité. Un article du *Midi-socialiste*, précisait : « Avant que la bourgeoisie nous remette les pouvoirs qu'elle est incapable d'exercer, notre devoir est de l'avertir que nous ne gouvernerons pas à sa manière. A des situations révolutionnaires, des procédés révolutionnaires. Si les lois ne nous permettent pas de prendre l'argent où il est et de punir, proportionnellement à leur crime, les déserteurs du devoir fiscal, nous passerons par-dessus les lois... *Salus populi, suprema lex.* C'est dire que nous ne devrons accepter la mission de redressement qu'avec des pouvoirs discrétionnaires. Vous n'avez plus qu'à choisir : la faillite ou nous. La faillite dans deux cents heures, avec tous ses risques imprévisibles, ou bien nous avec le glaive de la justice à la main. » C'est toute la théorie de la terreur fiscale, non pour le rétablissement des finances, mais pour la réalisation de la lutte des classes selon l'idéal marxiste. Ce n'est pas : « la faillite ou nous », qu'il fallait dire, mais la faillite et nous, car la base du programme du groupe socialiste, c'est la consolidation des bons, c'est-à-dire la faillite. M. Paul-Boncour, de son côté, se prononce pour « une politique d'autorité, d'autorité de gauche, mais d'autorité ». Quant à M. Léon Blum, qui se réserve, ses collègues savent qu'il se juge prêt à exercer la dictature et qu'il ne désire pas se compromettre dans d'éphémères cabinets à base radicale.

Les socialistes, durant cette crise, ont fait échouer, par leur refus d'y participer, une première combinaison Briand; puis, après une généreuse mais vaine tentative de M. Paul Doumer qui amusa le tapis pendant une journée, ils firent avorter un ministère Herriot.

Gros scandale : le chef du cartel abandonné par ses amis socialistes, obligé de se récuser! Le cartel est-il donc mort? Il revivra quand les socialistes y auront intérêt. N'ont-ils pas toujours eu, dans l'association, la direction et les bénéfices? La position prise par le groupe socialiste est, du point de vue électoral, très forte, très menaçante pour les radicaux. Pour la première fois, les socialistes disent au pays : nous sommes l'autorité, nous sommes la dictature, nous sommes ceux qui feraient des réformes profondes sans s'arrêter aux vaines règles d'un parlementarisme désuet, au formalisme d'une administration routinière. Ils ajoutent : nous sommes les adversaires de toute inflation qui engendre la hausse indéfinie du prix de la vie. Sophismes et apparences, sans doute; mais la France a besoin d'autorité, d'ordre ; elle sait que les mesures nécessaires à une restauration des finances, à un aménagement de la production, à une réforme de l'administration, n'aboutiront jamais, s'il leur faut attendre toutes les sanctions parlementaires et compter avec les intérêts des partis et des groupes. Les socialistes, en inscrivant en tête de leur programme l'autorité et la dictature, prennent position, en face de l'impuissance des radicaux, pour les élections prochaines. *Le Quotidien*, qui sent le péril, parle lui aussi de « sortir du cadre parlementaire », « d'enlever la citadelle du Luxembourg ». Est-ce à dire que nous en soyons bientôt réduits à subir la dictature de gauche, à opter entre bolchévisme ou fascisme? Nous n'en sommes pas là. Le bon sens français ne se laissera pas mener aux extrêmes qui, selon l'axiome, se touchent. Mais, si l'on veut arrêter les progrès parallèles de l'anarchie et de l'autoritarisme, il n'est que temps de définir et de pratiquer une large politique d'entente nationale et de réformes.

La constitution du cabinet Briand marque-t-elle un progrès vers cet idéal? Tel était, dit-on, le vœu du Président de la République et l'intention de M. Briand ; mais les combinaisons de groupes, les dosages d'opinions et d'intérêts ont fait leur office. N'étant pas assuré des voix du groupe socialiste, M. Briand aurait voulu étendre vers le centre sa majorité, mais les radicaux-socialistes lui ont interdit d'aller plus loin que le petit groupe des « républicains de gauche » dans lequel il a pris deux ministres, M. Georges Leygues et M. Jourdain, dont le concours est évidemment, pour son cabinet, une force, mais qui n'ont, respectivement, que la Marine et les Pensions. Le groupe radical-socialiste a prononcé l'exclusive contre M. Doumer, M. Henry Bérenger, M. Raoul Péret; il a envoyé à M. Briand des sommations et des ultimatums pour obtenir le nombre et la qualité

des portefeuilles qu'il exigeait. Voilà des méthodes qu'il faut absolument changer, sous peine de révolution ou de décadence. Les associations d'anciens combattants, dans une récente manifestation, ont fait entendre le cri de leur indignation. « Nous sommes tous persuadés, a dit M. Jean Goy, député de la Seine, que ce n'est plus aux anciens cadres dominés par l'esprit de parti qu'on peut demander le salut de l'intérêt général. » Pas de dictature d'un homme, mais « un coup de balai et des hommes énergiques ». L'ordre du jour n'est pas moins significatif : «... Écœurés des querelles haineuses et stériles des anciens partis qui se disputent le pouvoir et qui, surpris à la fois par la guerre et par la paix, conduisent la France à la misère morale et matérielle, décident d'entrer dans l'action pour la renaissance nationale avec la même vigueur qu'ils ont dépensée pour défendre la patrie, soutenus par l'ensemble des familles françaises, dont ils ne sont que les représentants les plus actifs; ils entendent que le redressement s'opère dans les lignes générales du régime, revivifié dans ses méthodes par des éléments énergiques, décidés et indépendants, et proclament la nécessité urgente de rallier tous les républicains pour faire front unique contre l'impuissance de l'esprit de parti et barrer la route aux violences révolutionnaires... » Aucune fausse note. La notion de l'intérêt général supérieur aux querelles des partis et aux ambitions des individus se répand : c'est un bon symptôme.

Ce ne sont pas les débats nocturnes qui ont précédé le vote des mesures fiscales présentées par le nouveau ministère qui feront changer d'avis les anciens combattants. M. Loucheur est devenu ministre des Finances : c'est un esprit souple, mais divers, une imagination brillante, mais versatile. Il n'y a pas quinze jours, M. Painlevé se faisait fort, avec un milliard et demi, de faire face aux échéances de décembre; le nouveau ministère, dont fait partie M. Painlevé comme ministre de la Guerre, commence par demander d'extrême urgence sept milliards et demi d'inflation. Comme M. Herriot naguère, M. Painlevé n'avouait pas au Parlement la situation réelle. M. Bokanowski, dans un discours qui a fait une profonde impression, demandait que l'on votât seulement d'urgence l'emprunt strictement nécessaire à la Banque de France et que la Chambre ne se prononçât que plus tard, après le vote de nouveaux impôts, sur l'inflation totale. Quoi! les Chambres discutent pendant des semaines sur des questions secondaires et quand il s'agit de jeter sur le pays la charge formidable de trois milliards d'impôts

exceptionnels, on ne prend le temps d'en étudier ni les modalités, ni les répercussions ! N'est-ce pas la négation même du régime parlementaire ? N'est-ce pas un terrible argument pour ceux qui en proclament l'inefficacité et l'incohérence ? M. Bokanowski ne se contenta pas de souligner les dangers du projet ministériel, il développa tout un programme de redressement financier qui fut écouté avec attention et sympathie : on avait l'impression que le véritable financier, c'était l'orateur de l'opposition. Au scrutin sur l'inflation, il s'en fallut de six voix que le ministère ne fût mis en minorité. L'ensemble du projet ne fut adopté qu'à 28 voix de majorité, une partie des socialistes s'étant décidés à voter pour le Cabinet.

Au Sénat, la comédie fut plus singulière encore. La commission déclara les projets de M. Loucheur dangereux et conclut qu'il fallait les voter au plus vite. En séance, malgré des critiques très fortes, celles notamment de M. François-Marsal, les projets du gouvernement furent adoptés sans modification. Ainsi, en dix-huit mois, les gouvernements du cartel ont augmenté de dix-sept milliards le montant de la circulation fiduciaire et des avances de la Banque à l'État. Sur 98 milliards de dettes, 47 seulement sont au passif de la Chambre élue en 1919, qui a eu à faire face à toute la liquidation de la guerre, et 51 sont à la charge des Chambres radicales de 1914 et de 1924. Les adversaires de M. Poincaré eurent recours à l'obstruction pour empêcher le vote du double décime ; ils s'en servirent, avec une déloyauté sans nom, devant les électeurs ; puis, parvenus au pouvoir, ils se gardèrent bien de le supprimer, et aujourd'hui, — comme le soulignait M. de Lasteyrie dans un discours à Montbrison, — c'est un quintuple décime qui va peser sur une catégorie peu nombreuse de contribuables. Mais l'inflation crée la vie chère ; les impôts trop lourds donnent toujours des mécomptes, même et surtout si on y joint les menaces et les contraintes, et les moins-values produisent de nouvelles inflations.

Il faut en finir avec ces détestables errements. M. Briand l'a promis au Sénat où il a prononcé un petit discours qui n'aurait pas détonné dans la bouche d'un chef de l'opposition, mais qui, dans celle du président du Conseil, fut particulièrement bien accueilli. Il a fait appel à la confiance : « On l'a dit, et moi-même je l'ai dit, je tiens à le répéter, le remède à la situation financière actuelle, c'est la confiance ; il n'y en a pas d'autre. » Il reste à M. Briand et à ses collaborateurs à la mériter. Puis M. Briand a expliqué dans quel esprit seraient conçus les nouveaux projets financiers destinés à alimenter

la caisse d'amortissement (car les impôts déjà votés ne sont qu'un expédient extraordinaire, une sorte d'apéritif). Que demande le contribuable? « ... Que son sacrifice ne soit pas inutile... ; de lui apporter, une fois pour toutes, un plan de redressement financier... ; de ne pas faire de l'impôt une arme contre quelques-uns ;... il demande que, dans cette conscription fiscale, tous les citoyens soient appelés chacun selon ses capacités. Cela, c'est le plan que, demain, le Gouvernement vous apportera... Des impôts directs, oui! Des impôts indirects également... un effort personnel proportionné aux capacités de chacun. » Comment M. Loucheur traduira-t-il en projets les intentions si louables du chef du gouvernement? Nous ne le verrons, je le crains, que trop tôt. Le danger le plus pressant c'est que l'inflation nouvelle, — que l'on qualifie, pour dorer la pilule, sous prétexte qu'elle est accompagnée du vote d'impôts nouveaux, de « réserbée » ou de « garantie », ce qui pratiquement ne signifie rien, — ne détraque tellement l'équilibre budgétaire, et n'accroisse à un tel point l'instabilité des changes, que le redressement ne devienne très difficile et ne provoque des crises industrielles et commerciales suivies de chômage. On a abusé de la confiance du pays. Le paysan ne veut plus entendre parler d'emprunt, sous quelque forme que ce soit. M. Painlevé a déchaîné une crise des bons du Trésor. Pour novembre, le déficit, de ce chef, dépasse 1 200 millions. Il faudra, pour rendre confiance au pays, de longs efforts, une imagination financière plus fertile, et l'abandon, en matière de finances, des préjugés politiques.

Les traités paraphés à Locarno le 16 octobre ont été signés solennellement à Londres le 1er décembre. La presse anglaise, à l'envi, célèbre cette grande date ; elle y voit le commencement d'une ère nouvelle, l'aube de la vraie paix ; surtout elle comprend que, par les traités de Londres, — c'est ainsi qu'elle ne manque pas de les nommer, — c'est l'Angleterre qui triomphe ; elle devient l'arbitre de l'Europe continentale, dont, au cours des siècles, elle a toujours méconnu les intérêts du haut de son particularisme insulaire. Les traités de Londres, « c'est le plus grand événement depuis l'armistice ». Ainsi le traité de Versailles se trouve relégué dans l'ombre du passé ; ainsi sont tournées et annihilées toutes les précautions que M. Briand avait prises pour garantir l'intangibilité du traité. M. Chamberlain reçoit l'ordre de la Jarretière avec le titre de *sir* ; mais si son habile manœuvre a droit à la reconnaissance de ses concitoyens, ce n'est cependant pas sa politique personnelle qui l'em-

porte, mais celle de lord d'Abernon, c'est-à-dire la collaboration avec l'Allemagne. Les journaux considèrent les événements actuels comme une sorte de revanche des déboires que la politique de Versailles et de la Ruhr avaient, disent-ils, apportés à l'Angleterre; ils voient surtout, dans les accords de Locarno, la certitude qu'une nouvelle initiative française telle que l'occupation de la Ruhr ne serait plus possible et que, plus jamais, la direction de la politique européenne ne reviendra au Gouvernement français. Le *Times* du 2 décembre retrace toute la politique depuis l'armistice et critique l'attitude de la France à l'égard de l'Allemagne et de l'Angleterre. Que la politique française ait pu, le 26 septembre 1923, triompher de la résistance allemande sans l'Angleterre et même malgré elle, c'est ce que l'opinion britannique n'a jamais pardonné à M. Poincaré et ce qu'elle fait payer à la France. Le *Times* oublie qu'il n'y aurait jamais eu de politique de la Ruhr, si l'Angleterre nous avait loyalement, comme elle y était engagée, donné son alliance et n'avait pas entravé nos efforts pour nous faire payer par l'Allemagne. Avec le plan Dawes, les traités de Londres, et sa créance de guerre, l'Angleterre est rassurée. Après la guerre, elle appréhendait une hégémonie continentale française et elle a tout fait pour l'empêcher. Il se pourrait qu'un jour elle le regrettât. Elle nous pousse vers une entente avec l'Allemagne; elle ne devra pas s'étonner si elle nous voit, un jour, aller, à contre-cœur, du côté où elle nous pousse. Tout est possible en politique; les précédents ne sont pas des raisons, et ce qui n'est jamais arrivé arrive quelquefois ; mais, logiquement, les traités de Locarno, qui, dit-on, organisent la paix, devraient nous mener à une nouvelle guerre ou à une étroite entente avec l'Allemagne.

A l'occasion de la signature, chaque plénipotentiaire a prononcé quelques paroles. Le chancelier Luther a trouvé de bon goût de parler en allemand, sans doute afin de n'être pas compris tout de suite de M. Briand. A quelques phrases heureuses, notamment sur l'utilité d'une entente économique, il a mêlé des revendications intempestives: « Il est nécessaire, a-t-il dit, que disparaissent toutes les manifestations qui ont leur cause dans les effets désormais injustifiés d'une période de guerre disparue. Le fait que des territoires de ma patrie ont encore à souffrir des suites de cette guerre doit être lui aussi relégué, dans un temps proche, au nombre des choses du passé. » C'était une allusion directe à l'évacuation escomptée des deuxième et troisième zones rhénanes. Le dérèglement des esprits est devenu

si étrange, que personne n'a rappelé à M. Luther qu'il est, dans notre patrie, des territoires que les conséquences de l'invasion accablent plus lourdement que l'occupation pacifique ne pèse sur la Rhénanie : ce sont nos régions dévastées dont les ruines ne sont pas relevées ou ne l'ont été qu'aux frais du Trésor français. L'esprit de justice est si obnubilé qu'à la suite de l'Angleterre, le monde réserve sa pitié aux auteurs responsables de l'invasion et des dévastations.

Après la signature, M. Briand, dans une allocution très bien venue, a voulu attester la profonde sincérité de la volonté pacifique des Français : « Nos signatures affirment notre sincère désir de paix. Si Locarno ne signifiait pas cela, il ne signifierait rien du tout. Il n'est valable que si le vœu de vaincre la guerre est réel chez toutes les nations. » Est-il réel en Allemagne? M. Marcel Ray, mon distingué confrère du *Petit Journal*, qui mène en Allemagne une scrupuleuse enquête, conclut que le quart de la population est opposé aux traités de Locarno et qu'une bonne partie des trois autres quarts ne considère les traités nouveaux que comme un expédient transitoire destiné à assurer la paix durant la période où l'Allemagne ne se sent pas assez forte pour faire la guerre; il espère que ce répit d'une vingtaine d'années suffira pour changer la mentalité des Allemands. Mais Henri Heine, qui les connaissait bien, prétendait qu'ils n'avaient pas encore oublié la mort de Conradin! Si d'ailleurs le vœu de vaincre la guerre est, chez les Allemands, subordonné à l'espoir d'obtenir sans guerre à peu près tout ce qu'ils s'assureraient par des victoires, c'est-à-dire la destruction du traité de Versailles, le bénéfice est mince et il est précaire. Or, tout ce que disent et écrivent les Allemands prouve que tel est leur espoir et leur objet. Jusqu'à quelle limite le leur permettra-t-on? Et si l'on s'arrête en route, ne risque-t-on pas d'irriter l'opinion allemande que l'on a laissée se griser du rêve d'effacer toute trace de la guerre et de la défaite?

Nous ne méconnaissons nullement tout ce qu'il y a d'élevé, et même de pratique, dans les projets de M. Briand ou dans ceux qu'on lui prête. Les accords de Locarno ont amené déjà une certaine détente en Europe, un soulagement général qui retentira jusqu'en Amérique, où l'opinion accueille avec satisfaction les traités de Locarno. A la faveur de ce revirement, il devrait être possible de procéder, aux termes du plan Dawes, à la mobilisation des obligations industrielles et de chemins de fer que l'Allemagne a souscrites en faveur des Alliés. MM. Luther et Stresemann, au retour de Londres, songeraient à promouvoir une sorte d'union fédérative européenne

qui se réaliserait par une entente internationale pour les chemins de fer et l'aviation, par une entente économique générale et enfin par des accords politiques. M. Stresemann viendrait bientôt à Paris où il aurait avec M. Briand d'importants entretiens. Mais il n'échappera à personne que la réalisation d'une telle politique est infiniment délicate et que, surtout en face des Allemands toujours portés à interpréter à faiblesse tout bon procédé, il convient de ne s'avancer qu'avec d'infinies précautions, en se réservant des portes de sortie, en gardant des gages. C'est, semble-t-il, ce que n'a pas fait M. Chaumet quand il a concédé d'avance à l'Allemagne le tarif minimum de notre futur tarif pour tous les articles intéressant son exportation. L'information que nous donnions il y a quinze jours à ce sujet n'a pas été démentie et ne pouvait pas l'être. Répondant aux inquiétudes de deux journaux, *l'Avenir* et *l'Éclair*, un collaborateur de M. Chaumet a fait une déclaration dont voici la phrase essentielle : « Si M. Chaumet a accordé à l'Allemagne la clause de la nation la plus favorisée, c'est qu'il a reçu les assurances qu'une telle clause comporte. » Nous enregistrons l'aveu ; quant à la restriction, l'avenir montrera ce qu'elle vaut. Nous n'avons jamais mis en doute le patriotisme de M. Chaumet ; nous craignons seulement qu'il n'ait fait une concession qui laisse nos négociateurs démunis, puisqu'ils ont dès à présent accordé tout ce que notre système contractuel permet de donner à un pays quelconque, et que l'Allemagne n'en tire argument pour demander ce qu'il est légalement et pratiquement impossible de lui concéder, à savoir une assurance relative aux droits du nouveau tarif, que le pays doit être libre d'établir sans autre préoccupation que celle du travail national.

Pour le moment, les ministres allemands sont démissionnaires et, à l'occasion de la crise, la campagne nationaliste renchérit. La retraite de quatre ministres rendait inévitable la reconstitution du ministère. Le président Hindenburg fera sans doute de nouveau appel à M. Luther ; mais il reste à savoir si la coalition restera limitée aux partis « bourgeois » ou si les social-démocrates y entreront ; dans ce cas, le Dr Luther ne resterait pas chancelier. Le fait qu'au retour de Londres, le chancelier qui vient de rendre à son pays un pareil service, est contesté et attaqué au lieu d'être acclamé, en dit long sur l'état des esprits en Allemagne et sur l'opposition que soulèvent les traités de Locarno. Au Reichsrat, plusieurs États ont voté contre le traité : Prusse orientale, Poméranie, Silésie moyenne, Mecklembourg, c'est-à-dire les pays de l'Est où domine la

caste féodale et militaire des hoberaux prussiens. La bataille autour des traités de Locarno, c'est la vieille lutte historique entre l'esprit allemand et l'esprit prussien; rien ne prouve que le second ne l'emportera pas. Ainsi nous avons joué tout l'avenir de la France et de la paix sur une seule carte, la loyauté allemande. Nous lui faisons confiance sans restriction. Sans doute la confiance appelle la confiance comme le soupçon sème la défiance. Il convient, dans le doute, de répéter qu'il faut travailler comme si le succès était assuré et prendre des précautions comme si l'échec était certain.

La première de ces précautions est de ne pas nous laisser séduire par les économies d'un désarmement prématuré. La question est pendante, à Genève, devant le conseil de la Société des nations, où M. Paul-Boncour, remplaçant M. Briand, représente la France. Le projet qu'il apporte a été étudié et approuvé par le Conseil supérieur de la défense nationale et par l'État-major de l'armée; nous espérons que M. Paul-Boncour saura ne pas s'en écarter. Mais les Anglais, prompts à désarmer les autres, s'en satisferont-ils? A lord Robert Cecil, dont il faut redouter l'esprit chimérique, il convient de rappeler que la France consacre 52 millions de livres à ses dépenses militaires et la Grande-Bretagne 114 millions. Le *Daily Mail*, invoquant l'exemple de l'Angleterre et des sacrifices qu'elle a faits en acceptant « une situation d'égalité avec les autres puissances navales », demande que les nations réduisent leurs armements « au minimum nécessaire pour le maintien de l'ordre à l'intérieur ». Voilà à quelles propositions déraisonnables nous sommes exposés. Dans l'intérêt de l'œuvre de Locarno, il faut couper court à ces envolées de dangereuses chimères. Nous vivons dans un temps fertile en surprises. La présence en France de trois chefs importants du bolchévisme russe, MM. Tchitcherine, Lounatcharski et Rakowski, ce dernier ambassadeur à Paris, est très diversement commentée : le bruit d'un Locarno pour la Russie soviétique est dans l'air. Jusqu'à plus ample informé, nous ne croyons pas que les temps soient révolus.

René Pinon.

Le Directeur-Gérant : René Doumic.

JOSEPH BERTRAND

La *Revue* est cruellement frappée. Elle perd en la personne de son secrétaire général, M. Joseph Bertrand, un de ces hommes rares qui, par leur valeur professionnelle comme par leur caractère et leur dévouement sans bornes, sont une force pour l'œuvre à laquelle ils se sont consacrés.

François Buloz, dont il avait été le secrétaire particulier, l'avait tout de suite jugé à sa valeur. Entré à la *Revue* en 1875, c'est exactement un demi-siècle et ce sont tous les jours de ce demi-siècle qu'il nous a donnés. Il était celui qu'à tout moment on était sûr de trouver à son poste. Il y est resté pendant toute la guerre, ne cessant de communiquer à tous l'ardeur de son patriotisme et sa foi dans la victoire. La *Revue* était sa vie et il n'a vécu que pour la *Revue*.

C'était un grand lettré. Une solide instruction, à la manière d'autrefois, l'avait muni d'une riche culture, qu'il élargissait et complétait par la lecture de tout ce qui paraissait. L'histoire générale, celle des littératures et des beaux-arts lui étaient familières. C'est lui qui, chaque quinzaine, rédigeait pour notre *Bulletin* ces courtes notes bibliographiques, où il savait, en quelques mots, dégager la pensée maîtresse d'un livre et le classer à son rang.

Ce qu'il possédait par dessus tout, c'était la sûreté du goût, qu'il avait pour ainsi dire infaillible. Je tiens à lui rendre personnellement cet hommage que, pendant les dix ans de ma direction, je l'ai constamment consulté et toujours avec le même profit. Jamais je n'ai trouvé en défaut la délicatesse ni la fermeté de son jugement.

Estimé, aimé de tous, il était d'une noblesse d'âme, d'une fierté de caractère telles qu'il en est peu de comparables. C'était une figure. Il a été, dans toute la force et la beauté du terme, l'homme du devoir.

Il aimait passionnément la conversation. Les rédacteurs de la *Revue* ne manquaient jamais d'entrer dans son bureau et prenaient plaisir à l'entendre égrener maints souvenirs d'une longue tradition qu'il personnifiait. Sa perte est pour eux un deuil intime. En leur nom à tous, j'adresse à la veuve, aux filles de l'ami disparu nos respectueuses condoléances. Qu'elles sachent bien avec quelle piété nous conserverons une chère mémoire, inséparable de la *Revue* et de son histoire.

René Doumic.

SEPTIÈME PÉRIODE. — XCVe ANNÉE

TABLE DES MATIÈRES

DU

TRENTIÈME VOLUME

NOVEMBRE — DÉCEMBRE

Livraison du 1er novembre

Pages.

HIVER, deuxième partie, par CAMILLE MAYRAN 5

LA PRINCESSE MATHILDE ET THÉOPHILE GAUTIER, par M. LE COMTE PRIMOLI . . 47

LE RÔLE DES FORTIFICATIONS PENDANT LA GUERRE, par M. LE GÉNÉRAL NORMAND. 87

MÉMOIRES. — IX. *AUTOUR DU SYLLABUS*, par LE DUC DE BROGLIE 118

MŒURS DU JOUR. — VIE DE CHATEAU, par M. MARCEL BOULENGER 143

UN GRAND RÉALISTE : CAVOUR. — II. *CAVOUR ET LE SPHINX*, par M. MAURICE PALÉOLOGUE 153

ULRIC GUTTINGUER ET LE ROMAN DE SAINTE-BEUVE, par M. HENRI BREMOND, de l'Académie française 177

POÉSIES. — *A J.-M. DE HEREDIA*, par M. ARMAND GODOY 197

LITTÉRATURES ÉTRANGÈRES. — *UNE VIE DE SAINT FRANÇOIS D'ASSISE*, par M. LOUIS GILLET 200

LETTRE SUR LE DROIT DE RÉPONSE, par M. G. FEUILLOLEY 213

REVUE LITTÉRAIRE. — *DIDEROT ET SOPHIE VOLLAND*, par M. ANDRÉ BEAUNIER. 217

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE. — *HISTOIRE POLITIQUE*, par M. RENÉ PINON . . . 229

Livraison du 15 novembre

LE PONT-NEUF, par M. HENRI LAVEDAN, de l'Académie française 241

A LA MANIÈRE DE SURCOUF. — *7-11 novembre 1915*, par M. PAUL CHACK. . . . 288

LA PRINCESSE MATHILDE ET THÉOPHILE GAUTIER. — II, par M. LE COMTE PRIMOLI 329

HIVER, dernière partie, par CAMILLE MAYRAN 367

MÉMOIRES. — X, *L'OPPOSITION A L'EMPIRE*, par LE DUC DE BROGLIE 408

A PROPOS DES *TROPHÉES*, par GÉRARD D'HOUVILLE 427

Pages.

LE FOYER DE LA COMÉDIE-FRANÇAISE. — III. *SOUVENIRS ET ANECDOTES*, par M. PAUL GAULOT 436
LES ACADÉMIES DE PROVINCE AU TRAVAIL, par M. C.-M. SAVARIT 458
REVUE MUSICALE. — *SALAMMBÔ*, — *LE MISSEL CHANTANT*, par M. CAMILLE BELLAIGUE 464
CHRONIQUE DE LA QUINZAINE. — *HISTOIRE POLITIQUE*, par M. RENÉ PINON . . . 469

Livraison du 1er décembre

LE CHAMOIS COULEUR DE NEIGE, par M. HENRY BORDEAUX, de l'Académie française 481
LA GENÈSE D'UN COUP D'ÉTAT. — (*2 décembre 1851.*) — *MÉMOIRE INÉDIT*, par LE DUC DE MORNY 512
PORTRAIT D'UNE ACTRICE, par M. ANDRÉ MAUROIS 535
LE CENTENAIRE DU CARDINAL LAVIGERIE A LA SORBONNE, par M. LOUIS BERTRAND, de l'Académie française 578
SILHOUETTES CONTEMPORAINES. — M. G. LENOTRE, par FIDUS 609
UN GRAND RÉALISTE : CAVOUR. — III. *L'ATTENTAT D'ORSINI*, par M. MAURICE PALÉOLOGUE 631
APRÈS L'EXPOSITION DES ARTS DÉCORATIFS. — ERREURS ET VÉRITÉS, par M. ROBERT DE LA SIZERANNE 662
PAGES D'HISTOIRE EN SYRIE (juillet-octobre 1925), par PIERRE DARNAC 680
REVUE LITTÉRAIRE. — *M. RAYMOND ESCHOLIER, ROMANCIER DE L'ARIÈGE*, par M. ANDRÉ BEAUNIER 693
REVUE DRAMATIQUE, par M. RENÉ DOUMIC, de l'Académie française 705
CHRONIQUE DE LA QUINZAINE. — *HISTOIRE POLITIQUE*, par M. RENÉ PINON . . . 716

Livraison du 15 décembre

BALTUS LE LORRAIN, première partie, par M. RENÉ BAZIN, de l'Académie française 721
LES CAHIERS DE SAINTE-BEUVE, par M. VICTOR GIRAUD 766
MES CAHIERS, par SAINTE-BEUVE 778
LES MALADIES DE LA DÉMOCRATIE. — III. LE N'IMPORTEQUISME, par M. CHARLES BENOIST, de l'Institut 801
LE MYSTICISME RÉVOLUTIONNAIRE. — ROBESPIERRE ET LA « MÈRE DE DIEU », par M. G. LENOTRE 819
POÉSIES, par M. HENRI DE RÉGNIER, de l'Académie française 855
L'ATTAQUE ET LA DÉFENSE DU CANAL DE SUEZ (février 1915). — I, par M. PAUL CHACK 867
UN GRAND RÉALISTE : CAVOUR. — IV. *L'ENTREVUE DE PLOMBIÈRES*, par M. MAURICE PALÉOLOGUE 894
MŒURS DU JOUR. — BIBELOTAGE ET COLLECTIONS, par M. MARCEL BOULENGER . 911
LES PRIVILÈGES DE L'ÉGLISE ITALIENNE, par M. MAURICE VAUSSARD 922
LITTÉRATURES ÉTRANGÈRES. — LE DERNIER ROMAN DE CONRAD, par M. LOUIS GILLET 931
BALZACIANA. — *BEDOUCK OU LE TALISMAN DE BALZAC*, par M. MARCEL BOUTERON 943
CHRONIQUE DE LA QUINZAINE. — *HISTOIRE POLITIQUE*, par M. RENÉ PINON . . 948

Paris, 1925. — Typographie PHILIPPE RENOUARD, 19, rue des Saints-Pères. — 57907.

GETTY CENTER LINRARY
3 3125 00675 2519